CULUS, *(En.*

Les yeux font pour l’ordinaire deux,  
situés au bas dti front, un à.chaque  
côté de la racine du nez. Ils font  
composés en général départies dures  
& de parties molles. Les parties du-  
res font les os du crane & de la face,  
qui forment les deux cavités pyramidales ou coniqués,  
comme deux entonnoirs, appelles orbites. Les parties  
molles font de plusieurs sortes.

La principale & la plus essentielle des parties molles de  
chacun de ces deux organes, est celle qu’on nomme le  
globe *desœil.* Des autres parties molles, les unes font  
externes , les autres font internes\* Les externes font les  
fourcils , les paupières , la caroncule lacrymale , les  
points lacrymaux. Les internes sont les mufcles, la  
graisse, la glande lacrymale, les nerfs , les vaisseaux  
sanguins.

*Les Orbites.*

**Ily** âfept os qui entrent dans la composition de l’üne &  
de l’autre orbite; favoir, llosfrontal, l’os sphénoïde,  
l’os ethmoïde , Îles maxillaire fupérieur , l’os de la  
pommette , l’os unguis, & l’os du palais. Il saut re-  
marquer dans chaque orbite le bord , les parois, le  
fond. Le bord est formé par l’os coronal, l’os maxillai-  
re & l’os de la pomffiette;le fond par l’os sphenoïde &  
l’os du palais. Les parois font construits de tous ces  
mêmes os, excepté l’os du palais.

Le fond est percé par le trou optique de l’os fphénoi’de.  
La paroi externe attenant ce trou , est percée de deux  
fentes, appellées fentes orbitaires , une supérieure &  
une inférieure. La supérieure est la fente sphénoïdale:  
j’ai nommé l’inférieure, fente sphéno-maxillaire. Tou-  
te la concavité de l’orbite est tapissée d’une membta-  
ne fqui est un allongement, ou plutôt une continua-  
tion de la dure-mere, &cela en partie par le trou ûp-  
tique de l’os fphénoïde, en patrie par la fente sphé-  
noïdale, ou fente orbitaire supérieure. Cette membra-  
ne qulon peut appeller le périoste de l’orbite , com-  
munique aVec le périoste de la base du crane par la fen-  
*Tome V.*

te orbitaire inférieure , ou fente sphéno-maxillaire.  
Etant arrivée au bord de l’orbite ,elle rencontre le pé-  
rioste de la face. Les deux périostes forment enfemble  
à la partie supérieure du bord de l’orbite une efpece de  
ligament large , & un autre moins large à la partie in-  
férieure de ce bord , lesquels je nommerai ligamens  
des paupières.

Là situation particuliere des orbites est à-peu-près comme  
celle de deux entonnoirs , couchés latéralement l’un à  
côté de l'autre , à quelque peu de distance, de manie-  
re que leurs pointes ou fonds s’approchent ; leurs côtés  
voisins font presipue parallelos , & que leurs côtés op-  
pofés sont tournés obliquement en arrière. Cela fait  
que le milieu de la grande circonférence ou du bord de  
chaque orbite , est beaucoup plus écarté de la cloifon  
du nez, que leur fond ou pointe. Cela rend aussi lê  
bord ou la grande circonférence très-oblique , de forte  
que le côté temporal, appelle vulgairement angle ex-  
terne de l’orbite, est fort reculé & postérieur à l’égard  
du côté nafal, appelle de même & très-improprement  
angle interne.

*Le globe de l’œih*

Le globe de *Foeil* étant, de toutes les parties molles qui  
appartiennent à l’organe de la vûë , la plus essentielle,  
& celle dont on est obligé de faire mention presque  
toutes les fois qu’on parle de ses autres parties ; je  
trouve fort à propos d’en faire l’exposition en premier  
lieu. Ce globe est compofé de plusieurs parties qui  
lui font propres , dont les unes font plus ou moins fer-  
mes, & représentent une efpece de coque , formée par  
l’assemblage & l’union de différentes couches mem-  
braneufes, appellées tuniques dü globe de *Vœil.* Les  
autres parties font plus ou moins fluides, & renfermées  
dans des capsides membraneufes propres, ou dans les  
intervalles des autres tuniques, fous le nom d’humeurs  
du globe de *F oeil.* On donne aussi le nom de tuniques  
à ces capsides.

Les tuniques du globe de *Vœil* font de trois fortes. Il y  
en a qui forment principalement la coque du globe :  
il y en a qui font accessoires , & ne font attachées qu’à

A

3 OCÜ

une portion du globe : il y en a enfin qui fiant particu-  
lierement capsi.llaires,& renferment les humeurs. Les  
tuniques qui forment la coque,font trois. La plus ex-  
terne , & qui Eeule sait toute la convéxité du globe ,  
est appellée sclérotique ou cornée. La moyenne est  
nommée choroïde; la troisieme ou interne porte le  
nom de rétine. Les tuniques aCCessoires siontdeux ; la  
tendineisse ou albuginée , qui fait le blanc de *i’ceil, 8e*la conjonctive. Les tuniques capPulaires font deux,  
faVoir la vitrée & la crystalline.

Le globe de l’*œil* ainsi formé, porte en arriere une ef-  
pece de queue ou pédicule d’une grosseur médiocre ,  
qui est la Continuation du nerf optique. Il est situé en-  
νΐΓοη au milieu du paVÎllon de l’orbite , de la manie-  
re qu’on verra dans la fuite , & il est attaché à l’orbite  
parle nerf optique, par six mufcles, par la tunique  
conjonctive, & enfin par les paupicres. Le derriere du  
globe , le nerf optique, & les mufcles fiant environnés  
&enVeloppés d’une graisse mollasse , qui occupe tout  
le reste du fond de l'orbite.

Les humeurs font au nombre de trois; siivoir l’aqueuse ,  
la vitrée , & la crystalline. La premiere est assez pro-  
prement appellée humeur. Elle est contenue dans une  
espace formé par le feul intervalle de la portion anté-  
rieure des tuniques. La seconde, ou l'humeur vitrée,  
est renfermée dans une capfule membraneufe particu-  
liere, & oecupe plus que les trois quarts de la coque ou  
capacité du globe de *i’æil.* On la nomme humeur vi-  
trée , parce qu’elle ressemble en quelque façon à une  
masse de Verre fondu: elle ressemble plutôt au blanc  
d’un œuf frais.

L’humeur crVstalline est ainsi nommée de fa ressemblance  
aVec le crystal. On l’appelle aussi simplement le cryse  
tallin ; c’est plutôt une masse gommeufe , qu’une hu-  
meur. Elle est lenticulaire, plus conVexe à la face pos-  
térieure qu’à la face antérieure , & reVétue d’une mem-  
brane très-fine , appellée de même la membrane ou  
capfule crystalline.

*Les tuniques de l’œil en particulier.*

La tunique la plus externe , la plus épaisse & la plus forte  
du globe de *i’æil,* est la sclérotique ou cornée. Elle  
renferme toutes les autres parties dont ce globe est  
composé. On la dÎVife en deux portions , une grande  
appellée cornée opaque ; & une petite , nommée cor-  
née tranfparente , qui n’est qu’un petit fegment de  
fphere, & situé antérieurement.

La cornée opaque est composée de plusieurs couches  
étroitement collées ensemble. Son tissu est fort dur &  
compacte, semblable à une eEpece de parchemin. Elle  
est comme percée Vers le milieu de la portion postérieu-  
re de sa conVéxité , où elle porte le nerf optique. Elle  
est fort épaisse à cet endroit, & fon épaisseur diminue  
par degrés Vers la portion opposée. Cette épaisseur est  
percée d’efpace en espace & très-obliquement par de  
petits Vaisseaux sanguins. Elle est encore traVersée d’u-  
ne maniere particulière par des filets de nerfs , qui en-  
trant dans *sa conVéxité* à quelque distance du nerfop-  
tique, fe glissent dans l’épaisseur de la tunique, & per-  
cent fa concaVÎté Vers la cornée transparente.

La cornée tranfparente qu’on nomme aussi simplement  
la cornée, en donnant le nom de sclérotique en parti-  
culier à l’autre portion , est aussi composée de plu-  
sieurs couches ou lames très-intimement unies ensem-  
ble : elle parole une continuation de la sclérotique ou  
cornée opaque , quoique d’un tissu différent. Ce tissu  
se gonfle par la macération dans de l’eau froide.

La conVexité de cette portion est un peu saillante au-delà  
de la conVexité de la cornée opaque, dans les uns plus,  
dans les autres moins ; de forte qu’elle paroît comme  
le Eegment d’une petite Ephere ajouté au segment d’u-  
ne Ephere plus grande. La circonférence de *sa* conve-  
xité n’est pas circulaire comme celle de *sa* concaVÎté ,  
mais un peu transVerfalement oVale ; car la portion  
supérieure & la portion inférieure de la circonférence

O C U *4*

*font* obliquement terminées dans leur épaisseur. Cet-  
te obliquité est plus apparente dans le bœuf & le mou-  
ton , que dans l’homme.

La cornée tranfparente est percée d’un grand nombre de  
pores imperceptibles , par lesquels suinte continuel-  
îement une liqueur ou sérosité très-fine, qui s’évapo-  
re à mesiure qu’elle en sort. On s’en peut affurer en  
pressant un *œil* un peu de tems après la mort, Payant  
bien essuyé auparaVant ; car alors on Verra très-fensi-  
blement une rosée tres-fine slaCcumuler peu à peu ,  
jissqu’à former de petites gouttelettes; ce qu’on peut  
réitérer plusieurs sols. C’est cette rosée qui produit fur  
les yeux des moribonds une efpece de pellicule glai-  
reufe , qui quelquefois fe fend peu de tems après.

La feconde tunique du globe de *Voeil* est la choroïde.  
Elle est noirâtre tirant plus ou moins fur le rouge ,  
& elle est adhérente à la cornée opaque par le moyen  
de quantité de petits Vaisseaux , depuis l'insertion du  
nerf optique, jusqu’à la rencontre & l’union des deux  
cornées , où elle quitte la circonférence du ( lobe , &  
forme une cloifon percée qui sépare le petit fegment  
du globe d’avec le grand segment. Cette portion est  
communément appellée en particulier uvée. On a  
aussi donné autrefois le même nom à la feconde tuni-  
que en général ; & comme cette portion est différem-  
ment colorée en plusieurs Iejets , on l’a encore nom-  
mée iris , quoique ce terme conVÎenne plus précisé-  
ment à la sijrsace colorée de cette portion , & ne con-  
vienne pas même à cette surface dans ceux où elle  
est simplement brune , noirâtre , ou prefque noire.

La lame externe de la choroïde est plus forte que la  
lame interne. Elle paroît noire ou noirâtre comme l’in-  
terne , à causie de *sa* transparence. EnViron à une li-  
gne & plus de distance de l’union des deux cornées,  
cette lame est plus intimement collée à la sclérotique  
ou cornée opaque. Tout autour de cette adhérence ,  
elle change de couleur, & forme comme une cein-  
ture blanchâtre de la même largeur que l'adhérence.  
Attenant le bord de la sidérotique, cette ceinture blan-  
che paroît plus forte qu’ailleurs & d’un tissu particu-  
lier. Elle est si adhérente & si intimement attachée à  
la fclérotique, que si l'on fait un petit trou dans la  
fclérotique ou cornée opaque, fans blesser la choroï-  
de , & qu’on souffle dans ce trou , on verra le vent *se*promener par-tout entre les deux tuniques & les éear-  
ter l'une de l'autre , sans pouvoir détacher cette adhé-  
rence, & passer jissqu’à la cornée transparente: on ap-  
pelle cette adhérence improprement ligament ciliaire.  
En examinant la sijrsace interne de cette lame , on y  
découvre quantité de lignes plates , arrangées en ma-  
niere de tourbillons : ce font des vaisseaux , & ils ont  
été appelles par Stenon *vase vorticosa s* vaisseaux tour-  
noyans , tourbillons vafculaires.

La lame interne de la choroïde est plus mince que la  
lame externe. La furface de cette lame interne, de  
même que la furface voisine de la lame externe, est  
enduite d’une matiere noirâtre, ou rouge noire , qui  
fe détache facilement quand on y touche, & qui teint  
promptement l'eau dans laquelle on trempe la choroï-  
de : on n’a pû découvrir les sources de cette matiere.  
J’ai vû , après des injections anatomiques très-fines ,  
quantité de petites étoiles vaficulaires fiur la sijrsace  
interne de cette lame. Dans les Ouvrages de M. Ruyfich  
elle est appellée *Lame Ruyseelelenne.*

On donne particulierement à la portion antérieure, ou  
cloison percée de la choroïde le nom d’uvée ; celui de  
prunelle ou pupille au trou, dont à-peu-près le centre  
de cette cloisim est percé ; celui d’iris à la lame an-  
térieure de la même cleisim ; & enfin celui de procès  
ciliaires à des plis rayonnés de la lame postérieure.  
Entre les deux lames de l’uvée , on décotiVre deux  
plans très-minces de fibres qui paroissent charnues ; *sa-  
voir* un plan de fibres orbleulaires autour de la circon-  
férence de la prunelle , & un plan de fibres rayonnées,  
attachées par un bout au plan orbiculaire, & par Pau-  
tre bout au grand bord de l’uvée.

*y* O C U

Les plis ou procès ciliaires sont de petites duplicatures  
rayonnées & faillantes de la lame postérieure de Pu-  
vée. Leur contour répond en partie au contour de la  
ceinture blanche de la lame externe. Ce Pont des  
feuillets oblongs & posés de champ ; leurs extrémités  
postérieures ou voisines de la choroïde sont sort dé-  
Iiées,& vont en pointe. Leurs extrémités voisines de  
la prunelle sont larges , saillantes , & *se* terminent en  
angles aigus. On découvre dans la duplicature de cha-  
que plié ciliaire un raiEeau vasculaire très-fin. On a  
prétendu y pouvoir montrer des fibres charnues. El-  
les fiant nichées dans autant de petites rainures ou can-  
«elures de la membrane vitrée, comme on verra dans  
la siiite.

L’espace qui est. entre la cornée transparente & l’uvée,  
renferme la plus grande partie de l'humeur aqueufie,  
dont il fiera parlé ci-après ; & il communique par la  
prunelle avec un espace fort étroit qui est derrière  
l’uvée , ou entre l’uVée & le crystallin. On appelle ces  
deux efpaces les chambres de l'humeur aqueul'e ; &  
on les distingue en chambre antérieure & en chambre  
postérieure. J’en parlerai encore après la description  
du crystallin , & à l'occasion de l'humeur aquetsse.

La troisieme tunique du globe *dei’éeil,* est d’un tissu fort  
différent de celui des deux autres tuniques. Elle est  
blanchâtre , mollasse , tendre , & comme médullaire,  
ou femblable à une espece de colle farineuse , étendue  
fur une toile réticulaire extrêmement fine. Elle paroît  
plus épaiffe que la choroïde , & elle s’étend depuis Pin-  
sertion du nerf optique , jufqu’aux extrémités des  
rayons ciliaires. Elle est dans tout ce trajet également  
collée à la choroïde. A l’endroit qui répond à l'isser-  
tion du nerf optique , on Voit un petit enfoncement,  
&dans cet enfoncement un bouton médullaire qui fe  
termine en pointe. Il fort autour de ce petit enfonce-  
ment des vaiffeaux fanguins, qui vont fe ramifier de  
coté & d’autre dans l’épaisseur de la rétine.

On avanée communément que la rétine est la production  
de la sclbstance médullaire du nerf optique, la Pclero-  
tique celle de la dure-mere qui enveloppe ces nerfs, &  
enfin la choroïde celle de la pie-mere qui accompagne  
aussi ce même nerf. Cela ne répond pas à l'idée qui fe  
préfente naturellement par l'examen anatomique de ce  
nerf, & de sim infertion au globe de *Fceil.* Pour cet ef-  
fet , il fuffit de fendre avec un instrument bien tran-  
chant le nerf optique felon toute fa longueur , depuis  
scm entrée dans l'orbite jufques dans le globe, en deux  
parties latérales , exactement égales , & continuer la  
Lection également par le milieu ou centre de Pinser-  
tion du nerf.

Alors on verra que ce nerf à fon infertion dans le globe  
devient un peu rétréci ; que *sa* première enveloppe est  
une vraie continuation de la dure-mere; que cette gai-  
ne est très-différente de la sclérotique, & en épaiffeur &  
en tiffu, la sclérotique étant plus épaiffe & d’une autre  
structure que la gaine de la dure-mere. On verra que  
la gaine de la pie-mere forme dans l'épaiffeur de la  
sclbstance médullaire plusieurs cloifons fines & cellu-  
laires dans toute l’épaiffeur du nerf, & qulà l’endroit  
de fon entrée dans le globe de *i’oeil* la pie-mere ne ré-  
pond pas directement à la choroïde.

Enfin on verra par cette administration, que la fubstance  
médullaire de ce nerfen entrant dans le globe, est très-  
rétrécie & comme étranglée ; qu’elle paroît fe terminer  
seulement par le petit bouton dont j’ai parlé ci-deffus,  
& que la rétine a trop d’épaisseur pour pouvoir être re-  
gardée ici comme une expansion de la substance médul-  
laire du nerf.

L’infertion du nerf optique dans le globe de *s œil* est le  
plus souvent trouvée d'être pas directement à llopposi-  
te de la prunelle ; de forte que la distance de ces deux  
endroits n’est pas la même tout autour du globe. La  
plus grande de ces distances est le plus souvent du côté  
des tempes, & la plus petite est du côté du nez. J’ai ob-  
setVé à peu près une pareille inégalité dans la largeur  
de l’uvée, qui dans plusieurs sujets est moins large du

O C U 6  
côté du nez que du côté des tempes ; de sorte que lé  
centre de la prunelle ne répond pas au centre du grand  
bord de l’iris. La même inégalité m’a encore paru dans  
la largeur de la couronne ciliaire.

*Les humeurs de l’œil et leurs capsules.*

Lsnumeur vitrée est une liqueur gélatineuse très-claire &  
très-liquide, renfermée dans une capside membraneu-  
*se* très-fine & tranfparente, qu’on appelle tunique vi-  
trée, & aVec laquelle elle forme une masse à peu près  
de la consistance d’un blanc d’œuf. Elle occupe la plus  
grande partie de la capacité du globe de *i’oeil*, favoir  
prefque tout l’espace qui répond à l'étendue de la ré-  
tine , excepté un petit endroit detriere l’uvée, où elle  
forme une fossette dans laquelle le crystallin est logé.  
Cette humeur étant tirée hors du globe avec adresse, se  
soutient dans sa capside pendant quelque tems en maf-  
*se,* à peu près comme le blanc d’œuf; mais peu à peu  
elle en découle & fe perd à la fin tout-à-fait.

La tunique vitrée est extérieurement composée de deux  
lames très-collées enfemble, qui environnent toute la  
masse par derriere & alentour , étant immédiatement  
appliquée dans tout ce contour à la rétine jufqu’à la  
grande cirConférence de la couronne ciliaire. Depuis  
cet endroit jssqu’au bord circulaire de la fossette du  
crystallin, cette tunique est gravée tout autour par des  
sillons difposés en maniere de rayons, dans lesquels  
font niellés les procés ciliaires de l’uvée. Etant parve-  
nues au bord de la fossette , les deux lames s’écartent  
l’une de l'autre, & forment une capside particulière ,  
qu’on appelle le chaton du crystallin, dont il fera parlé  
\* ci-après.

La lame interne de la tunique vitrée jette dans toute l’é-  
paisseur de la masse vitrée quantité d’allongemens cel-  
lulaires & de cloifons entrecoupées,'d’une finesse si ex-  
treme qu’il n’y en a aucune apparence dans l'état natu-  
rel, & que le tout enfemble ne paroît que comme une  
masse très uniforme & également tranfparente dans tou-  
te fon épaisseur.On ne découvre cette structure cellulai-  
re qu’en mettant le corps nouvellement détaché dans  
quelque liqueur aigrelette & légerement coagulante.

Les sillons rayonnés de la tunique vitrée , qu’on peut ap-  
peller sillons ciliaires de cette tunique, sont tout-à-  
fait noirs dans un corps vitré détaché. Cela provient  
de la matiere noire dont les feuillets ou procès ciliai-  
res font naturellement enduits comme le reste de la tu-  
nique choroïde, & qui reste dans le fond des sillons,  
après que les feuillets ont été dégagés. On découVre  
dans le corps des vaisseaux très-fins dont il fera parlé  
ci-après.

Le crystallin est un petit corps lenticulaire, d’une consif-  
tance médiocrement ferme , & d’une transparence à  
peu près femblable à celle du crystal. Il est renfermé  
dans une capfule membraneufe transparente, & logé  
dans la fossette de la partie antérieure de l’humeur vi-  
trée, comme je viens de dire. On ne le peut compter  
parmi les humeurs que très-improprement, & par rap-  
port à fa grande facilité de fe laisser manier, paîtrir &  
quelquefois même prefque dissoudre par de disterentes  
compressions réitérées entre les doigts, surtout après  
l’avoir tiré hors de *sa* capsule.

La figure du crystallin est ordinairement lenticulaire ,  
mais de façon que la face postérieure est plus convexe  
que la face antérieure. Rarement on trouve les deux *fa-  
ces* d’une convexité égale. La structure interne de la  
masse du crystallin n’est pas encore développée assez  
pour en parler avec assurance, furtout dans l’homme,  
où l'on ne découvre point un certain arrangement de  
tuyaux crystallinsentortillés en maniere de pelotons,  
qu’on prétend avoir vu dans les yeux des grands ani-  
maux.

La couleur & la consistance du crystallin varient natureI-  
lernent fuivant les différens âges. C’est llobserVatiotï  
de M. Petit Medecin, démOntrée par lui-même à l’A-  
cadémie des Sciences Eur un grand nombre d’yeux hu-

Ai}

*y Ό* C U

mains, & insérée dans les Mémoires de 1726. Il est  
fort transparent ,& comme fans couleur jtssques vers  
l'âge de trente ans, où il commence à devenir jaunâtre  
& devient ensijite de plus en plus jaune La consistance  
fuit à peu près les mêmes degrés. Il paroît également  
mollasse jusqu’à l’âge de vingt-cinq ans , & acquiert  
après cela plus de consistance dans le milieu de la masi- .  
fe. Cela varie , comme on peut le voir dans les *Mémoi-  
res de /’ Académie des Sciences de syzy.*

La tunique ou capsiule crystalline est formée par la dupli-  
cature de la tunique vitrée, comme je l’ai déja dit ci-  
dessus. La lame externe couvre la face antérieure de la  
masse crystalline. La lame interne renferme la face pose  
térieure de cette maste, & reVet en même tems la fof-  
fette vitrée, dans laquelle le crystallin est enfoncé juse  
qu’au bord commun de fes deux faces ou convexités.  
La portion antérieure de la capsiule crystalline est plus  
épaisse que la portion postérieure, & elle est comme  
élastique. L’une & l’autre , je veux dire l’épaisseur &  
l’élasticité , *se* découvrent par la seule dissection.

La même portion antérieure *se* gonfle par la macération  
dans Peau , & paroît alors composée de deux pellicu-  
les unies ensemble par un tissu spongieux fort fin &  
fort ferré. J’ai démontré visiblement cette duplicature  
dans un *œil* de cheval par le Eeul scalpel, & j’ai même  
poussé la séparation des deux lames jufques dans la tu-  
nique vitrée. J’ai quelquefois fait avec la pointe du  
fcalpel fur le milieu de la capside un petit trou , & y  
ayant soufflé par un tuyau, le vent est en partie resté  
entre le bord de la malle du crystallin & le bord de la  
capsule, en maniere de cercle transparent. C’étoit fur  
un *oeil* de bœuf, & il y a plus de dix ans que je l’ai fait.

11 m’a paru en examinant *ï’ceil* de l’homme, que la réti-  
ne étant arrivée à la grande circonférence de la cou-  
ronne ciliaire, devient très-mince & fe continue entre  
les feuillets ou procés ciliaires de l’uvée & les sillons  
ciliaires de la tunique vitrée, juEqula la circonférence  
du crystallin. C’est peut-être cette continuation qui  
sait quelquefois paroître les feuillets ou procès cillai-  
res comme revétusd’une pellicule blanchâtre, & c’est  
peut-être aussi ce qui augmente l'épaisseur de la portion  
antérieure de la capsiule crystalline.

L’humeur aqueuEe est une liqueur très-limpide, très-cou-  
lante, & comme une espece de lymphe ou sérosité  
très-peu visiqueuse. Elle n’a point de capsiule particu-  
liere comme, la vitrée & le crystallin. Elle occupe &  
remplit PeEpace qui est entre la cornée transparente &  
lluvée, & Pestpace qui est entre l’uvée & le crystallin ,  
de même que le trou de la prunelle. On donne le nom  
de chambres de l’humeur aqueuste à ces deux eEpaces ,  
& on les distingue par rapport à la situation, en cham-  
bre antérieure & en chambre postérieure.

Ces deux chambres ou capsides communes de l’humeur  
aqueusie different en étendue. L’antérieure, qui est *as-  
sez* visible à tout le monde, entre la cornée tranfpa-  
rente & l’uvée, est la plus grande des deux. La pof-  
térieure qui est cachée entre l’uvée & le crystallin, est  
fort étroite , siurtout vers la prunelle, où Puvée touche  
presique au crystallin. Cette proportion des deux cham-  
bres a été assez prouvée & démontrée contre l’opinion  
de plusieurs anciens , par Heister , Morgagni, & par  
plusieurs Académiciens, parmi lesquels Μ. Petit Me-  
decin s’est le plus étendu sim cette matiere, comme on  
peut le voir plus au long dans les *Mémoires de P Aca-  
démie des Sciences. «*

*La tunique albuginée et les mufcles du globe de l’œil.*

La tunique albuginée, qu’on appelle communément *le  
blanc de P oeil,* & qui paroît fur la convexité antérieu-  
re du globe, depuis la cornée transparente, jusqu’à la  
rencontre, pour ainsi dire, de cette convexité avec la  
convexité postérieure, est principalement formée par  
l’expansion tendineuse de quatre mufcles , de la ma-  
niere que je vais expofer.Cette expansion est très-adhé-  
rente à la sidérotique, & la’fait paroître là tout-à-fait

O C U 8

blanche & luifante , au lieu qu’ailleurs elle n’est que  
blanchâtre & terne. Elle est très-mince vers le bord de  
la cornée, où elle fe termine très-uniformémem, & de-  
vient comme effacée par la cornée.

Il y a pour l’ordinaire six mufcles attachés à la convexité  
du globe de *l’œil* dans l’homme. On les divsse selon  
leur direction en quatre droits & en deux obliques. On  
distingue ensijite les mtsscles droits fiston leur situa-  
tion , en supérieur, inférieur, interne, externe ; & fe-  
lon leurs fonctions particulières , en releveur , abaif-  
feur, adducteur , abducteur. Les deux obliques font  
nommés Eelon leur situation & leur étendue, l’un obli-  
que supérieur ou grand oblique, & l’autre oblique in-  
férieur ou petit oblique. Le grand oblique est aussi ap-  
pellé trochleateur , du Latin *trochlea,* c’est-à-dire ,  
poulie , parce qu’il passe par un petit anneau cartilagi-  
neux comme autour d’une poulie.

Les mufdes droits ne répondent pas tout-à-fait à leur  
nom; car dans leur place naturelle ils n’ont pas tous  
les quatre cette situation droite qu’on leur fait avoir  
hors de leur place dans un *oeil* détaché. Pourcompren-  
dre ceci, il faut avoir une idée juste de la vraie situa-  
tion du globe dans l’orbite, & fe souVenir en même  
tems de l’obliquité des orbites , dont j’ai parlé ci-de-  
vant. Ce globe est naturellement situé de maniere que  
pendant l’inaction , & même pendant l’équilibre de  
tous les six mtsscles, la prunelle est directement en-de-  
vant ; le bord interne de l’orbite est vis-à-vis le milieu  
du côté interne du globe ; le bord externe de l’orbite  
étant reculé par son obliquité , n’est pas vis-à-vis le mi-  
lieu du côté externe du globe, mais sort en arrière ; &  
enfin la plus grande circonférence de la convexité ,  
entre la prunelle & le nerf optique , fe porte directe-  
ment en-dedans & en-dehors, comme en-haut & em-  
bas.

Selon cette idée, le feul interne des quatre mufcles est si-  
tué directement; la situation des trois autres est obli-  
que. Selon la même idée, l’externe est le plus long de  
tous, l’interne en est le plus court ; le fupérieur & l’in-  
férieur ont une même longueur moyenne. De plus  
dans cette situation, l’externe est courbé autour de la  
convexité externe du globe ; les deux autres sont aussi  
courbés,mais beaucoup moins, au lieu que l’interne  
est presique tout droit. Cela n’empêche pas de les ap-  
peller, felon le langage reçu, les mufcles droits de  
*l’oeil.*

Ces mufcles font attachés par leurs extrémités postérieu-  
res dans le fond de l’orbite, tout proche le trou opti-  
que, à l’allongement de la dure-mere par des tendons  
courts & étroits , félon l’arrangement marqué ci-desu  
fils. De-là ils vont tous charnus jusipues vers la plus  
grande circonférence de la convexité, entre le nerf op-  
tique & la cornée tranfparente , où ils s’élargissent par  
des tendons sort plats & si larges , qu’ils s’entretou-  
chent & ensuite s’unissent. Ces tendons s’attachent d’a-  
bord par une infertion particuliere à la circonférence  
marquée, & après cela continuent leur adhérence juse  
qu’à la cornée, & forment, comme on l’a dit ci-dessus,  
la tunique albuginée ou le blanc de lici/.

Le mufcle oblique fupérieur est attaché par un tendon  
étroit au fond de l’orbite, comme les mufcles droits,  
&cela précisément entre le droit supérieur & le droit  
interne. De-là il va cotoyer l’Orbite vis-à-vis l’inter-  
valle de ces deux muscles, jisseques vers l’apophyse  
augulaire interne de l’os frontal. A cet endroit il *se*termine par un tendon grêle qui passe par une espece  
d’anneau , comme par une poulie, *se porte* ensuite  
dans une gaine obliquement en arriere sous le musa  
cle droit fupérieur, c’est-à-dire, entre ce muscle & le  
globe, en s’élargissant, & s’attache enfin au globe un  
peu postérieurement & latéralement vers le muscle  
droit externe.

L’anneau par où passe le muscle trochleateur est en par-  
tie cartilagineux, & en partie ligamenteux. La por-  
tion cartilagineuse est applatie, un peu large, & à  
peu près semblable à la moitié d’un anneau. La por-

*g* O C U

tion ligamenteuse tient fortement aux deux extrémi-  
tés de ce petit cartilage courbe, & s’attache au fond  
de la petite fossette qui se trouve dans l’orbite fur  
l’apophyse angulaire cle l’os frontal. Par le moyen de  
cette portion ligamenteufe l’anneau est en quelque fa-  
çon mobile & obéit au mouVement det mufcle. Au  
bord antérieur de l’anneau est attachée une gaine li-  
gamenteufe qui enferme le tendon jufqu’à fon infer-  
tion au globe.

Le muEcle oblique inférieur est situé obliquement au bas  
de l’orbite, & fous le mufcle abaisteur ou droit infé-  
rieur ; de forte que l’abaisseur *se* trouve entre le glo-  
be & le mufde oblique inférieur. Ce mufcle oblique  
Inférieur est attaché par une extrémité un peu tendi-  
neuse à la racine de l’apophyse nasiale de l’os maxil-  
laire, vers le bord de l’orbite, entre l’ouverture du  
conduit naEal & la fissure orbitaire inférieure.

De-là il passe obliquement & un peu traverfalement en  
arriere fous le mufcle abaisseur, & va s’attacher à la  
partie latérale postérieure du globe par un tendon  
plat, à Popposite & à peu de distance du tendon de  
l’oblique sclpérieur ou trochléateur ; de Porte que les  
deux musicles embrassent en quelque maniere le globe  
par sa partie postérieure externe.

Des quatre droits le supérieur porte la portion antérieu-  
re du globe en haut, quand on levé les yeux; l’infé-  
rieur fait rouler cette portion en bas, quand on baisi-  
*fe* les yeux ; l’interne la tourne vers le nez *, & fait*le mouvement qu’on appelle adduction ; & l’externe  
la tourne vers la tempe par' le mouvement appelle  
abduction.

Quand deux muscles droits voisins agissent en même-  
tems , ils font aller la portion antérieure du globe obli-  
quement vers le côté qui répond à l’intervalle de ces  
deux mufcles. Enfin quand les quatre mufcles agif-  
fent successivement les uns après les autres, ils font  
mouvoir la partie antérieure du globe en rond; c’est  
ce qu’on appelle rouler les yeux.

Il faut obferver que tous ces mouvemens du globe  
de *l’œil se* font autour du centre de ce globe , de for-  
te qu’en même - tems que la portion antérieure *se*meut, toutes les autres portions *se* meuvent aussi  
refpectiVement. Ainsi quand on tourne la prunelle ,  
jpar exemple, vers le nez, ou en haut, alors on tour-  
ne en même-tems l’attache du nerf optique vers la  
tempe voisine,ou embas; & ainsi du reste.

L’ufage des mufdes obliques est principalement de  
contrebalancer l’action des mufcles droits, & de fervir  
d’appui au globe de *Fœil* dans tous les mouvemens  
dont je viens de parler. Leurs attaches à contre-siens  
des droits le prouve assez. Leurs points fixes par rap-  
port aux mouvemens du globe font en-devant & au  
bord de l'orbite, comme ceux des mufcles droits sont  
en arriere dans le fond de l’orbite. La graisse mollasse  
qui est derrière le globe est absolument insuffisante  
& incapable de lui donner un tel appui. Le nerf opti-  
que l’est encore moins. J’ai démontré que ce nerf fuit  
tous les tOulemens du globe de l’œil, ce qu’il ne pour-  
roit pas faire, si la graisse n’étoit pas fouple & très-  
obéissante , & par conséquent fans résistance. Il faut  
ajouter ici, que le nerf outre fa directlon a une cour-  
bure vers fon insertion au globe de licil, laquelle cour-  
bure lui permet de s’allonger, & par conséquent l’em-  
pêche d’être tiraillé quand il est obligé de fuivre les  
roulemens du globe.

L’obliquité de ces deux muEcles n’empêche pas leur  
fonction d’appui, qui n’est pas un appui séparé fur le-  
quel le globe de *Fœil* glisse , comme la têtê d’un os  
dans la cavité articulaire d’un autre os, mais un appui  
attaché qui s’accommode à tous les dégrés des rou-  
lemens du globe de *Fœil.* Une situation directe de ces  
mufcles auroit incommodé les muscles droits. Leur  
obliquité devient, pour ainsi dire, rectifiée par deux  
moyens. L’un de ces moyens est la paroi interne de  
l’orbite ; l’autre est le mufcle droit externe.

La parois interne de l’orbite fert en quelque façon d’un

O C U I©

appui collatéral, qui empêche le globe de vaciller  
au-dedans , comme la rencontre des deux mufcles  
obliques l’empêche en partie de vaciller en - dehors.  
Le mufcle abducteur ou muEcle droit interne, ηοη-  
feulement empêche aussi par fon contour le globe de  
vaciller en-dehors , mais il empêche aussi le mouve-  
ment indirect des muscles obliques de le pousser hors  
de l’orbite du côté de la tempe. Les autres usages  
qu’on attribue à ces mufcles m’ont paru n’avoir au-  
cun fondement, felon leurs attaches & la conforma-  
tion des parties auxquelles ils ont rapport. Voyez ce  
que j’en ai dit dans les *Mémoires de P Académie* 1721.

*Les sourcils , les rnaseles frontaux s occipitaux &  
sourciliers.*

\*

Les fourcils font les deux arcades de poils situées au bas  
du front entre le haut du nez & les tempes, dans la  
même direction que celle des arcades osseufes qui for-  
ment le bord supérieur des orbites. La peau qui les  
soutient ne paroît pas beaucoup plus épaisse que celle  
du front. La membrane adipeufe y a plus dépaisseur  
qu’aux endroits voisins. Leur extrémité du côté du nez  
est appellée tête, étant plus grosse que l’autre extrémité  
à laquelle on donne le nom de queue. Leur couleur est  
différente dans les différens fujets, & elle est souvent  
différente des cheveux dans les mêmes sujets. Leur vo-  
lume varie aussi. Les poils en particulier sont forts,  
& un peu roides; ils font couchés obliquement, de  
maniere que leurs racines fiant tournées vers le nez,  
& leurs pointes vers les tempes. Les sourcils ont des  
mouvemens communs avec la peau du front, & avec la  
peau chevelue qui couVre la tête. Par ces mouvemens  
on lève les sourcils en haut, on fait pliffer la peau du  
front par des rides plus ou moins tranfversales, plus ou  
moins régulières, & on remue la chevelure, & prefqùe  
toute la peau chevelue, les uns plus, les autres moins;  
& il y en a qui par ce feul mouvement de la chevelure  
dérangent leur chapeau fur la tête, & même le font tom-  
ber tout à-fait. Les fourcils ont aussi des mouvemens  
particuliers qui froncent la peau au - dessus du nez.  
Tout cela *se* fait par les mufcles silivans.

Les mufdes frontaux sont deux plans charnus, minces,  
larges, d’une hauteur ou longueur inégale, situés im-  
médiatement après la peau & la membrane adipeuse  
Eur les parties antérieures du front, dans lesquelles  
ils couvrent depuis la racine du nez & environ les  
deux tiers Euivans du contour inférieur des fourcils,  
jusques vers les parties latérales de la chevelure du  
front. Ils *se* touchent fur la racine du nez, comme ne  
faisiint qu’un seul muEcle. A cet endroit leurs fibres  
font courtes & longitudinales ou verticalement droi-  
tes.

Les fibres suivantes deviennent de côté & d’autre par  
dégrés plus longues & obliques, de sorte que les plus  
antérieures sont les plus courtes & droites , les plus  
latérales sont les plus longues & obliquement détour-  
nées vers les tempes par leurs extrémités supérieures.  
Cet arrangement des deux plans forme un esipace ou  
un intervalle angulaire entre leur rencontre & la che-  
velure au milieu du front. On ne trouve pas dans tous  
les fujets le même arrangement, comme on y trouve  
une grande variété de rides frontales & de limites de  
la chevelure du front.

Ces mufcles sont attachés par les extrémités inférieures  
de leurs fibres charnues, immédiatement à la peau, au  
travers de la membrane adipeufe. Ils couvrent les muf-  
cles sourciliers ,& y sont fort adhérens par une efpece  
d’entrelacement. Ils paroissent avoir quelque attache  
par ces mêmes fibres inférieures aux apophyses an-  
gulaires de l’os frontal, &ste confondent un peu avec  
les mufcles orbiculaires des paupieres & les muicles  
du nez. Les extrémités supérieures de leurs fibres char-  
nues scmt attachées à la fur fa ce externe ou convexité  
de la calotte aponévrotique. Leurs portions latérales  
couvrent chacune la portion voisine du musicle cro-

II O C U

taphite ou temporal, & elles y font comme collées.  
Les attaches en haut & en bas font par dégrés. Les  
musicles occipitaux sirnt deux petits plans charnus,  
minces , très-larges & courts; situés siur les parties la-  
térales de l’occiput, à quelque distance l'un de l'autre.  
Ils siont attachés par les extrémités inférieures de leurs  
fibres charnues à la ligne tranfverfale supérieure de  
l’os occipital, & un peu au-dessus. De-là leurs fibres  
charnues montent obliquement de derriere en-devant,  
& s’attachent à la surface interne ou convexité de la  
calotte aponévrotique.

La largeur de ces mufcles s’étend depuis la partie posté-  
rieure-moyenne de l’occiput, jufques vers les apophy-  
fes mastoïdes, & leur hauteur diminue inégalement à  
mefure qu’sts s’approchent des mêmes apophyfes. L’i-  
négtlité de leur hauteur les fait paraître chacun com-  
me double dans quelques fujets. Quelquefois ils font  
si minces & si pâles, qu’ils paraissent manquer. On les  
trouve encore couverts d’une expansion aponévrotique  
des mufcles trapèzes.

Les mufcles oecipitaux & les frontaux paraissent être des  
vrais mufcles digastriques, par rapport à leurs attaches  
réciproques à la calotte aponévrotique ,& par rapport  
à leur action. Leurs attaches à la calotte aponévrotique  
sont à contre-sens, les uns étant attachés par-dehors ,  
& les autres par - dedans , de sorte que l’aponévrose  
peut être regardée comme un tendon mitoyen de qua-  
tre mufcles de l’espece de ceux qu’on appelle sim-  
ples, c’est-à-dire, dont les fibres charnues ne sont at-  
tachées qu’à un côté de leur tendon. Les attaches fi-  
xes des occipitaux au bas de l’occiput, & les attaches  
mobiles des frontaux à la peau du front & aux fourcils,  
étant bien considérées avec leurs attaches réciproques à  
une même aponéVrofe paraissent encore démontrer que  
ces mufcles sont digastriques.

A l’égard de l'issage de ces quatre mufcles , il paroît  
qu’ils agissent toujours comme de concert, & que les  
mufcles occipitaux ne sont.que des auxiliaires ou coad-  
juteurs des mufcles frontaux, dont la fonction est de  
lever ou tirer en haut les fourcils, en lassant à la peau  
du front des rides plus ou moins tranfverfes, dont les  
traces latérales suivent en quelque maniere la direc-  
tion des soureils, aVec une efpece de régularité dans  
les uns, & très-irrégulierement dans les autres.

Pour s’assurer de la coopération de ces quatre mufcles, on  
n’a qu’à tenir la main appliquée sur les occipitaux,  
pendant qu’on leve par dlfférentes reprises les siaur-  
cils, & qu’on ride le front; car on sentira un tirail-  
lement qui répond à chaque mouvement des sourcils,  
dans les uns plus, dans les autres moins. Il paroît mê-  
me dans quelques uns que les occipitaux fe relâchent  
ou prêtent, pendant que les frontaux par leur contrac-  
tion, font remuer toute la cheVelure avec la calotte  
aponévrotique vers le devant, & que les occipitaux la  
ramènent enfuite.

Les mufcles Eourciliers sont des faisceaux charnus situés  
derriere les sourcils & derriere la portion inférieure  
des mufcles frontaux, depuis la racine du nez jufqu’au  
de-là de la moitié fuivante des arcades fourcilieres.  
Ils font fortement attachés en partie à la fynarthrofe  
des os du nez avec l’os frontal, où ils *se* rencontrent  
de fort près avec les mufcles du nez, & en partie à  
une petite portion voisine de l’orbite. De-là ils mon-  
tent d’abord un peu, & aussitôt après ils suivent plus  
ou moins la direction des sourcils, lls fiant composés  
de plusieurs paquets de fibres obliques, attachés par  
un bout aux endroits que je viens de nommer, & par  
l’autre bout en partie à l’extrémité inférieure des muf-  
cles dont ils font couverts, & après cela en partie im-  
médiatementà la peau qui couvre les fourcils.On con-  
fond facilement cette portion avec une portion du muf-  
cle orbiculaire des paupières.

Leur action est d’abaisser les fourcils, de les approcher  
Pua de l’autre ,de froncer par des rides longitudinales  
& longitudinalement obliques la peau qui couvre le  
bas du front au-dessus du nez, & même par des rides

O C U 12

irrégulierement tranfverfales la peau qui répond pré-  
cisément à la racine du nez. Cctte action, de même  
que celle des frontaux, comme aussi celle de.s muse  
des du nez & des levres , n’ést pas toujours arbitraire,  
mais très souvent machinale & occasionnée. Peut-être  
fervent ils aussi à tenir dans une efpece d’équilibre les  
mufcles frontanx, pendant l'inaction de ces misscles,  
dont les fibres sont mobiles par les deux extrémités.

*Les paupieres et la membrane conjonctive.*

Les paupieres scmt une espece de voiles ou rideaux pla-  
cés transversalement au-dessus & au-dessous de la con-  
véxité antérieure du globe de *i’oeiI.* Il y a deux pau-  
pieres à chaque *œil,* une supérieure & une inférieure,  
La paupière supérieure est la plus grande & la plus  
mobile des deux dans l'homme. La paupiere inférieure  
est la plus petite & la moins mobile des deux. Les deux  
paupieres de chaque *œil* s’unissent fur les deux côtés du  
globe. On donne aux endroits de leur union le nom  
d’angles, & on appelle angle interne ou grand angle  
celui qui est du côté du nez, & angle externe ou petit  
angle celui qui est du côté des tempes.

Les paupieres font compofées de parties communes &de  
parties propres. Les parties communes sont la peau,  
l’épiderme, la membrane cellulaire ou adipeuse. Les  
parties propres semt : les misscles, les tarses, les cils,  
les points ou trous ciliaires, les points ou trous lacry-  
maux, la caroncule lacrymale, la membrane conjonc-  
tive, la glande lacrymale , & enfin, les ligamens parti-  
culiers qui soutiennent les tasses. De toutes ces par-  
ties des paupières les tasses & leurs ligamens en font  
comme la baEe.

Les tarses sont des cartilages minces, qui forment prin-  
cipalement le bord de chaque paupiere. Ils font plus  
larges dans leur milieu qu’à leurs extrémités. Ceux des  
paupieres supérieures ont enyiron cinq lignes de lar-  
geur , & les paupieres inférieures n’en ont qu’environ  
deux lignes. Leurs extrémités du côté des tempes font  
plus grêles & plus étroites que celles du côté du nez.

Ces cartilages ou tarfes font conformes aux bords & à Ia  
courbure des paupieres. Le bord inférieur du cartilage  
ou tarfe supérieur , & le bord supérieur du tasse infé-  
rieur sis terminent également. Le bord opposite du  
tarsie supérieur est un peu demi-circulaire entre ses *ex-  
trémités* ; le bord opposite du tarsie supérieur est plus  
uniforme : ces bords font plus'minces que ceux qui *se*touchent quand les yeux font fermés Leurs faces in-  
ternes, c’est-à-dire, celles du côté du globe, sont en  
partie traverféesde plusieurs petites cannelures, dont  
je parlerai ci-après. Les extrémités du cartilage siupé-  
rieur tiennent aux extrémités du cartilage inférieur par  
des especes de petits ligamens.

Les ligamens larges des tarfes sont les allongemens  
membraneux formés par la rencontre du périoste orbi-  
taire & du péricrane, le long du bord supérieur & du  
bord inférieur de l’une & de l’autre orbite. Le *supé-  
rieur* est plus large que l’inférieur. Le fupérieur est at-  
tachéaubord voisin du cartilage fupérieur, & l’infé-  
rieur est attaché au bord voisin du cartilage ou tarsie in-  
férieur; de forte que ces ligamens & les tarfes seuls &  
sains les autres parties représentent des paupieres.

On parle ordinairement de la membrane conjonctive  
dans l’histoire des tuniques du globe de *F oeil.* J’en ai  
aussi fait mention en avertissant que j’en remettoisl’ex-  
position à celle des paupieres. C’est une membrane  
très-mince, dont une portion couvre la furface interne  
des paupieres , ou pour m’exprimer plus précisément,  
la surface interne des’tarfes & de leurs ligamens lar-  
ges. Elle se replie vers le bord de l’orbite, & par l’au-  
tre portion fe continue fur la moitié antérieure du  
globe del’a?iZ, où elle est adhérente à la tunique ten-  
dineuse ou albuginée. Ainsi ce n’est qu’une même  
membrane repliée, qui revêt les paupieres & le devant  
du globe de *Vceil.* Elle ne paroît pas être une continua-

. 0

>3 O C Ü

tion du péricrane. Elle a quelque connexion avec les  
ligamens larges des tarses.

On ne donne communément le nom de conjonctive qu’à  
la portlon qui reVet le globe de *ï’œil.* L’autre portion  
est simplement nommée la membrane interne de la  
paupiere. On peut appeller l’une la conjonctive de  
*l’œil, 8c* l’autre la conjonctive des paupières. Celle des  
paupieres est très-adhérente, fixe , parsemée de vaif-  
feaux capillaires totalementsianguins. Elle est percée  
de quantité de pores imperceptibles, dont il transsude  
continuellement une sérosité ; & on y découvre assez  
facilement plusieurs plis fensibles, dont il fera parlé ci-  
après.

La conjonctive de *Voeil* n’est adhérente que par un tissu  
cellulaire qui la rend lâche & comme mobile. On la  
peut pincer, & d’espace en espace l’écarter un peu de  
la tunique tendineuse. Elle est blanchâtre, & par une  
eEpece de transparence la tunique tendinetsse la sait pa-  
roître tout-à-sait blanche, de sorte qu’elles forment  
enfemble ce qu’on appelle le *blanc de l’œil.* La [ lupart  
des vaisseaux dont elle est parfemée en grande quan-  
tiré, ne contiennent dans leur état naturel que la por-  
tion séreuse du fang, & par conséquent ne fiant visibles  
que par des injections Anatomiques, des inflamma-  
tions , des obstructions, &c. On peut par la pointe du  
fcalpel continuer la séparation de cette membrane fur  
la cornée transparente.

La glande lacrymale est blanchâtre & du nombre de cela  
les qu’on appelle glandes conglomérées. Elle est située  
fous l’enfoncement qu’on voit dans la voute de l’orbi-  
te vers le côté des tempes, & latéralement au-dessus  
du globe de *ï’œil.*

'Elle est un peu plate , & comme divifée en deux lobes ,  
dont l’un est du côté de l’attache du mufcle droit fupé-  
rieur, & l’autre est tourné vers le mufcle droit exter-  
ne. Elle est fort adhérente à la graisse qui enVÎronne  
lesmusdes & la conVéxité postérieure de *Voeil.* Elle a  
été autrefois appellée glande innominée.

Il part de cette glande plusieurs petits conduits ,qui défi  
cendent prefque parallelement dans l’épaisseur de la  
tunique interne ou conjonctive de la paupiere supé-  
rieure , & percent la tunique en dedans vers le bord su-  
périeur du tarse. Ces conduits fiant très-difficiles à dé-  
couVrir. Le meilleur moyen d’y parvenir, est de laif-  
ser tremper pendant quelques momens la paupiere  
dans de Peau froide, & après l’avoir ôtée de Peau,  
fans l’essuyer, fouiller par un petit tuyau d’espace en  
eEpace Eur la sijrface de la membrane, sans la toucher ,  
mais bien proehe, afin que le Vent fieul découVre les  
orifices de ces tuyaux & les rende Visibles en les rem-  
p lissant.

Les bords de chaque paupiere en leur entier sont formés  
par le bord du tarse & la rencontre de la membrane in-  
terne aVec la peau & l’épiderme. Ce bord a une petite  
largeurplate , depuis deux ou trois lignes de distance  
de l’angle interne des paupieres jusqu’à l’angle exter-  
ne, Vers lequel la largeur Va en diminuant. Cette lar-  
geur, qui n’est que l’épaisseur applatie des paupieres ,  
est taillée obliquement, de forte que quand les deux  
paupieres fie touchent légerement, elles forment avec  
la furface du globe de *s œil* un canal triangulaire.

Le bord applati de chaque paupiere est garni d’une ran-  
gée de poils qu’on appelle cils. Ceux de la paupiere  
supérieure font courbés en haut & plus longs que  
ceux de la paupiere inférieure qui font courbés en  
bas. Les rangées font du côté de la peau. Elles ne  
sont pas simples, mais plus ou moins inégalement dou-  
bles & triples. Les poils font proportionnément plus  
longs vers le milieu des paupieres que vers les extré-  
mités, & il ne s’en trouve point ordinairement à la  
distance marquée de l’angle interne.

Le long du même bord des paupieres vers la membrane  
interne ou du côté *dei’oeil,* paroît une rangée de petits  
trous , qu’on peut appeller trous ou points ciliaires.  
Ce font les orifices d’autant de petites glandes lon-  
guettes logées dans les sillons, cannelures ou rainures

O C U 14

de la face interne des tarfes. Ces petites glandes cillai-  
res font blanchâtres, & étant examinées par un mi-  
crosicope simple , elles paroissent comme de petites  
grappes de plusieurs grains qui communiquent enfem-  
ble. Quand on les presse entre deux ongles, il en sort  
par les points ciliaires une matiere sébacée comme  
une efpece de cire molle.

Vers le grand angle otl angle interne des paupieres, la  
portion plate de leurs bords Ee termine par un bord  
plus arrondi & plus mince. Les deux bords arrondis  
forment par leur rencontre, non pas un vrai angle en  
pointe, mais une efpece d’angle arrondi, qu’il n’est  
pas cependant à propos d’appeller angle obtus, à cau-  
fie de l’équivoque qu’il en pourrait resillter, selon le  
langage reçu des Mathématiciens. C’est pourquoi aussi  
le nom de grand angle y est très-improprement em-  
ployé ici : il Vaut mieux ste servir de celui d’angle in-  
terne ou d’angle naEal.

A cet endroit l’extrémité de la portion plate est distin-  
guée de la portion arrondiepar une petite prôtubéran-  
ce en maniere de mamelon, lequel est percé oblique-  
ment d’un petit trotl dans l’épaisseur du bord de chaque  
paupiere. Ces deux petits trous sont assez Visibles, &  
souVentplus dans les VÎVans que dans les morts. On  
les appelle communément points lacrymaux. Ce sont  
les orifices de deux petits conduits qui Vont s’ouVrir  
parde-là l’angle de *ï’oeil,* dans un réfierVoir particulier  
appelle fiac lacrymal, dont il fiera parlé dans la deEcrip-  
tion du nez.

Les points lacrymaux font Vis-à-vis l’un de l’autre , de  
sorte que quand *F oeil* est fermé ils *se* rencontrent. Oii  
voit autour de l’orifice de l’un & de l’autre de ces  
points un petit cercle blanchâtre, qui paroît une ap-  
pendice cartilagineufie du tasse, & qui tient l’orifice  
toujours ouVert. La disposition de ces deux cercles  
obliques est telle, que quand *ï’œil* n’est que légerement  
fermé , ils fe touchent feulement du coté de la peau,  
& non pas du côté du globe de *ï’œil.* La membrane fixe  
qui couvre ces cercles, & qui s’insinue par les points  
jufiques dans les conduits, paroît quelquefois fefron-  
cer quand on y touche aVec le bout d’un stylet,

La caroncule lacrymale est une petite masse rougeâtre,  
grenue & oblongue, située précisément entre l’angle  
interne des paupieres & le globe de l’o?i/. Elle n’est  
pas un corps charnu, comme le nom le marque. Elle  
paroît toute glanduleufe , étant Vue par un microfco-  
pe simple , à peu près comme les glandes qu’on appelle  
conglomérées. On y découVre quantité de petits poils  
fins, qui paroissent enduits d’une matiere huiîeufe  
plus ou moins jaune. On Voit fur le globe de *Fœil* à  
côté de ce petit corps glanduleux un pli femi-lunaire  
formé par la conjonctÎVe en maniere de croissant, dont  
la concaVité regarde lluVée, & la conVexité le nez. Ce  
pli paroît le plus quand on tourne *Voeil* du côté du nez.  
On compte ordinairement deux mufcles aux paupieres,  
un propre ou particulier à la paupiere supérieure, nom-  
mé muscle releVeur de cette paupiere ; & un commun  
aux deux paupieres , appelle musicle orbiculaire des  
paupieres, lequel on subdivise différemment, tomme  
on va voir.

Le releveur propre est un muicle très - mince situé dans  
l’orbite au-dessus & tout le long du musicle releveur du  
globe de *s œil.* Il est attaché près du trou optique au  
fond de l’orbite , entre les attaches postérieures du  
musicle releveur du globe & du mufcle trochléateur ,  
ou oblique supérieur , par un petit tendon fort étroit.  
De-là les fibres charnues vont en devant par-dessus le  
mufcle releveur du globe, en s’épanouissant dé plus  
en plus, & se terminant par une eEpece d’aponévrose  
très-large au tarse de la paupiere supérieure.

Par muEcle orbiculaire, on entend en général toute l’é-  
tendue des fibres charnues, qui par une couche très-  
mince entourent la circonférence du bord de l’une &  
de l’autre orbite , & de là fans interruption vont cou-

15 O C U

vrir entierement les deux paupieres jusqu’aux cils. Les  
fibres qui accompagnent le bord de l’orbite sont à peu  
prèsorbiculaires. Le contour de la plupart de celles  
qui couVrent les paupieres sont transVersalement oya-  
les. Elles ont presque toutes un tendon commun , situé  
transversalement entre l’angle interne de *Ϊ’exilée* l’apo-  
phyEe nasale de l'os maxillaire. Ce tendon est grêle &  
parole ligamenteux : il est très-fort à fon attaehe à l’os,  
& diminue à mefure qu’il approche de l'angle despau-  
pieres, où il fe termine à l'union des pointes -, ou ex-  
trémités de l’un & de l’autre tarfe. Les fibres charnues  
s’y attachent antérieurement, de forte qu’il ne paroît  
d’abord que comme une ligne blanche.

De-là ces fibres tournent les unes en haut,les autres enbas,  
& Vont se rencontrer toutes du côté de l’angle externe,  
où elles s’unissent par un entrelacement particulier &  
très-difficile à déVelopper. Quand on renVèrse cette  
portion du mtsscle & qu’on en examine la silrface pose  
térieure , on y entreVoit une petite bande tendineuEe  
très-mince qui traVerfie les fibres charnues, & les par-  
tage depuis l'union des deux tasses jufiques fiur le bord  
temporal de l’orbite , où elle diEparoît ; de sorte que  
les fibres qui font au-delà paroissent à cet endroit con-  
tinuer le grand contour du muficle.

Je divife ce misscle en quatre portions.

La première est celle qui emvironne l’orbite , & qui ne  
paroît pas entre-coupée vers les tempes. Cette portion  
par S01I contour en haut est placée entre les fiourcils &  
le bas du misscle frontal auquel elle est fort adhérente.

La feconde portion est celle qui en haut est entre le bord  
fupérieur de l’orbite & le globe de *sœil,* & en bas  
couVre le bord inférieur de l’orbite. Quelques-unes  
des fibres de la même portion font attachées en haut  
& embas au bord de l’orbite. Riolan a dÎVIsé cette  
portion en deux demi - circulaires , une supérieure &  
une inférieure. La supérieure fe glisse entre le muEcle  
fourcilier & le bas du muEcle frontal, aVec beaucoup  
d’adhérence à l'un & à l'autre.

La troisieme portion paroît plus particulièrement appar-  
tenir aux paupieres , & elle est pour la plus grandepar-  
tie employée à la paupiere supérieure. Les fibres de  
cette portion *se* rencontrent aux deux angles de *i’oeil ,*& paroissent à ces endroits ne faire que des inflexions  
étroites sans s’y discontinuer : mais étant examinées  
du côté qui regarde le globe de *i’oeil,* elles ont paru  
dans quelques si-ijets comme distinguées en sclpérieu-  
res & en inférieures. La plupart de ces fibres forment  
enfemble un contour tranfVerfalement oVale , dont le  
petit diametre est plus large dans les yeux ouyertsque  
dans les yeux fermés.

La quatrieme portion n’est qu’une fuite de la troisieme.  
Elle en distere en ce que les fibres ne Vont pas aux an-  
gles , & ne forment que de petites arcades , dont les  
extrémités fe terminent au bord de chaque paupière.  
Cette portion est réellement dicisée en deux, une pour  
le bord de la paupiere supérieure, l'autre pour le hord  
de la paupiere inférieure. Riolan a appelle cette por-  
tion mtsscle ciliaire.

Toutes ces différentes portions du mtsscle orbiculaire  
semt adhérentes à la peau, dont elles sont couVertes  
depuis le haut du nez jufqu’à la tempe, & depuis le  
sourcil jusqu’au haut de la joue. Elles forment fur cet-  
te peau, par leur contraction plusieurs plis , très dicte—  
rens felon la différence de la direction des fibres. Ils  
semt comme rayonnés autour de l’angle temporal. Il y  
en a peu entre le sourcil & la paupiere supérieure. Il y  
en a plusieurs au-dessous de la paupiere inférieure , les-  
quels descendent très-obliquement de deVant en ar-  
rlere.

La peau de la paupiere supérieure est plissée en arcade, I  
preEque parallelement à la direction de *ses* fibresdemi-  
oVales, & ils croisent aVec celles du muficle releVeur ;  
au lieu que les autres plis croisent simplement aVec les  
fibres orbiculaires. Les plis rayonnés & les obliques ne

O C U 16

paroissent gueres dans la jeunesse sans l’action de la  
premiere & de la seconde portion du mufcle orbicu-  
îaire. Leurs traces paroissent même fans cette action  
aVec l’âge.

La paupiere supérieure dans l’homme a beaucoup plus de  
mouVement que la paupiere inférieure. Les petits cli-  
gnotemens simplesqui arrÎVentde moment en moment,  
dans les uns plus, dans les autres moins, fe font à la  
paupiere supérieure alternatÎVement par le releVeur  
propre &par la portion palpébrale supérieure du muse  
cle orbiculaire. Ils *se* font aussi alternatÎVement & en  
même tems à la paupiere inférieure par la portion pal-  
pébrale inférieure du mtsscle orbiculaire, mais très-  
peu à casse du petit nombre des fibres palpébrales lofé-  
rieures.

Ces mouVemens légers, surtout celui de la paupiere fu-  
périeure, ne font pas si faciles à expliquer conformé-  
ment à la Vraie structure. Les mouVemens qui font  
tout-à-fait froncer les paupieres, & qu’on fait ordinale  
rement pour tenir un *œil* bien fermé pendant qu’on re-  
garde fixement aVec l’autre, peuVent être assez claire-  
ment expliqués par la simple contraction de toutes les  
portions du mtsscle orbiculaire. Ces derniers mouve-  
mens font aussi abaisser les sourcils, de sorte qu’on  
peut les mouVoir en trois différentes manieres, fiaVoir,  
en-haut parles mtsscles frontaux, embas par les muse  
cles orbiculaires, & en-deVant par les mufcles fourci-  
liers.

*Les vaisseaux de l’œil et de ses appartenances.*

L’artere carotide externe, moyennant l’artere maxillaire  
externe ou angulaire, l’artere temporale & l’artere  
frontale donne plusieurs ramifications aux tégumens  
qui enVÏronnent *i’oeil,* & à toutes les portions du muse  
cle orbiculaire, lesquelles ramifications communiquent  
aVec celles qui fe distribuent à la membrane conjoncti-  
ve des paupieres & à la caroncule.

La même carotide externe au moyen de la branche appela  
lée artere maxillaire interne , enVoie dans l’orbite par  
la fente orbitaire inférieure ou fente fpheno-maxilîai-  
re, un rameau considérable, qui s’y distribue au pé-  
rioste de l’orbite, aux mufcles du globe de l'ail, au  
releVeur propre de la paupiere supérieure, à la graisse,  
à la glande lacrymale, à la membrane conjonctive du  
globe de *i’oeil* & à celle des paupieres , à la caroncu-  
le, &c. Elle fait des communications aVec la carotide  
interne. Il en part une artériole, qui Va aux cellules  
ethmoidales du nez par le petit trou orbitaire interne  
postérieur.

L’artere carotide interne étant entrée dans le crane, jet-  
te de petits rameaux qui accompagnent le nerf optique  
& les nerfs qui passent par la fente fphéno-maxillaire.  
Un de ces petits rameaux artériels s’insinue dans l’é-  
paisseur du nerf optique, & produit fur la rétine les pe-  
tites artérioles qu’on Voit assez distinctement fur les  
parois internes de cette membrane. Les autres se ren-  
contrent aVec les petites ramifications de la carotide  
externe, dont je Viens de parler ; elles pénètrent l’é-  
passeur de la partie postérieure de la sidérotique 5 &  
après aVoir fait un peu de chemin plus enjavant dans  
cette épaisseur, elles la percent au-dedans en quatre  
ou cinq endroits, environ à une égale distance entre le  
nerf optique & la prunelle.

Les petits rameaux artériels ayant percé la fclérotique en  
quatre ou cinq endroits percent aussi-tôt après par au-  
tant d’endroits la lame externe de la choroïde, & for-  
ment entre cette lame & la lame interne les *vase vor-  
ticosa* ou tourbillons vafculaires de Stenon , de même  
que les étoiles vafculaires de la lame interne de la cho-  
rolcle, dont j’ai parlé dans fa description. On en Voit  
aussi de petits filets Vasculaires très-adhérens à la mem-  
brane Vitrée. Ces mêmes petits rameaux artériels,avant  
que de former les tourbillons, enVoyent prefque tout  
droit à la circonférence de l’uyée des artérioles, qui  
forment dans fon épaisseur une espece de cercle Vafcu-  
laire,

17 O C U

laire, dont il part des capillaires jusqu’à la membrane  
crystalline, lesquels capillaires on injecte facilement  
dans des ensans nouveaux-nés.

Les veines de toutes ces parties répondent à peu près aux |  
arteres. Les internes fe déchargent d’un côté dans la  
veine jugulaire interne par les sinus orbitaires, les si-  
nus caVerneux & les sinus pétreux ; d’un autre côté dans  
la veine jugulaire externe par la veine maxillaire ex-  
terne ou angulaire, la veine maxillaire interne, la vei -  
ne temporale.

Outre les vaisseaux capillaires qu’on distingue évidem-  
ment par la rougeur du seing, il y en a plusieurs qui ne  
laissant passer que la portion séreufe & lymphatique du  
sang, ne paroissent pas dans l’état naturel. Il n’y a que  
les inflammations & les injections qui les rendent visse  
bles en quelques endroits, par exemple , l.ur la mem-  
brane conjonctice du globe de licil. Ces moyens ne  
les découvrent pas ordinairement partout, principale-  
ment après l’enfance. Les injections extremement fines  
réussissent quelquefois dans le fœtus & dans les nou-  
veaux nés, & y font appercevoir les vaisseaux de la  
membrane crystalline & de la membrane vitrée. Ces  
injections m’ont paru dans un fœtus d’environ six mois,  
avoir pénétré une partie de la masse du crystallin & de  
l’humeur vitrée.

*Les nerfs de l’œil et de ses appartenances»*

Outre le nerf optique dont j’ai donné la description dans  
l’Article *Nervus,* le globe de *Vœil* reçoit plusieurs pe-  
tits nerfs particuliers, qui rampent de côté & d’autre  
autour & le long du nerf optique, depuis fon entrée  
dans l’orbite, jusqu’à fon insertion au globe. Ces filets  
nerveux viennent principalement d’un petit ganglion  
lenticulaire formé par des rameaux fort courts de la  
branche orbitaire ou ophthalmique de la cinquieme  
paire, & d’une branche du nerf de la troisieme paire ou  
nerf moteur commun des yeux.

Ces filets nerveux du petit ganglion lenticulaire étant ar-  
rivés au globe de l’œil, fe partagent & en forment cinq  
ou six, qui s’écartent autour du nerf optique, & d’a-  
bord pénetrent dans l’épaisseur de la sidérotique ou cor-  
née opaque, qu’ils percent bien-tôt après en-dedans ,  
& enfuite par des intervalles plus ou moins égaux fe  
glissent entre la sclérotique &Ia choroïde jusques vers  
l’uvée. Là ils SC divifent chacun en plusieurs filamens  
courts, qui se terminent dans l'épaisseur de l'uvée. Ces  
petits nerfs qui glissent de derriere en-devant entre la  
fclérotiqué & la choroïde , ont été autrefois regardés  
par de très-habiles Anatomistes comme des ligamens  
particuliers.

Les nerfs qui vont aux autres parties qui ont rapport à  
*l’œil*, viennent de la troisieme, de la quatrième, de la  
sixieme & des deux premlqres branches de la cinquie-  
me paire de la moelle allongée. La portion dure de la  
cinquieme paire en fournit aussi. La troisieme, laqua-  
trieme & la sixieme donnent des nerfs aux mufcles du  
globe de *Vœil.* Les deux branches de la cinquieme &  
la portion dure de la feptieme en donnent non-feule-  
ment aux autres parties qui environnent le globe, mais  
aussi aux mufcles frontaux & aux parties internes du  
nez.

Le tronc de la troisieme paire ou nerf moteur commun ,  
étant entré dans l’orbite par la fente orbitaire supé-  
rieure ou fente sphénoïdale, produit quatre branches,  
La premiere Va en-dessus & fe dÎVÎfe en deux, une  
pour le mufcle supérieur du globe, & une pour le  
mufde releVeur de la paupiere supérieure. Le tronc '  
continue sa route & donne la seconde branche, qui est  
courte , & Va au mufcle inférieur ou abaisteuwdu glo-  
be. La troisieme branche est longue, & va au petit  
oblique ou oblique inférieur ; c’est elle qui contribue  
à la formation du petit ganglion lenticulaire dont j’ai  
parlé. La quatrieme branehe est greffe & va au muscle  
interne du globe.

La premiere branche de la cinquieme paire, laquelle 4  
*Tome V.»*

O C U 18

branche on appelle communément le nerf ophthalmla  
que, en entrant dans l’orbite fe divife en trois ra-  
meaux & quelquefois d’abord en deux, dont un fe sub-  
divife après. De ces trois rameaux il y en a un Eupé-  
rieur, que j’ai nommé nerf sourcilier ; un interne, que  
j’ai appelle naEal, & un externe, auquel pour prévenir  
un équivoque, le nom de teniporal convient mieux  
que celui de lacrymal.

Le rameau supérieur ou sourciller va tout le long du pé-  
rioste de l’orbite, & ayant passé par le trou sourcilier  
ou l’échancrure sijurciliere de l’os frontal, il fe distri-  
bue au mufcle frontal, au mufcle sourcilier & à la por-  
tion supérieure du mtsscle orbiculaire des paupieres. Π  
communique avec un rameau de la portion dure de la  
septiemè paire.

Le rameau interne ou naEal passe fous la ramification du  
nerf de la troisieme paire, va vers le côté du nez , fe  
distribue àda partie voisine de l’orbiculaire, à la caron-  
cule, &c. & auqez. Ce rameau jette un filet qui passe  
par le trou orbitaire interne antérieur, rentre dans le  
crane, en fort aussi-tôt après par un des trous de la la-  
me ethmoidale , & deficcnd fur les parties internes du  
nez. J’ai trouvé ce même rameau nasia! communiquer  
avec le rameau fiourcilier par une arcade particuliere  
avant que de passer dans le trou orbitaire.

Le rameau externe ou temporal, qui est quelquefois une  
division du rameau fourcilier , va fe distribuer à la  
glande lacrymale. Il jette un filet en passant qui perce  
l’apophyse orbitaire de l’os de la pomette.

La seconde branche de la cinquieme paire, à laquelle  
branche on donne le nom de nerf maxillaire supérieur,  
jette un rameau qui passe par le canal osseux de la partie  
inférieure de l’orbite , & en étant forti par le trou *Or-*bitaire antérieur inférieur, il fe distribue à la portion  
voisine du mufcle orbiculaire des paupieres. Il commu-  
nique là avec un rameau de la portion dure. Je nejpar-  
le pas ici des autres distributions de ce rameau du nerf  
maxillaire inférieur.

La portion dure de la feptieme paire ou du nerf auditif,  
laquelle portion j’ai nommée le petit nerf fympathi-  
que, donne à la partie supérieure, à l’inférieure & à la  
latérale externe du mufcle orbitaire, des rameaux dont  
un communique avec le nerf fourcilier, & un autre  
avec le nerf fous orbitaire.

*Usages en général de l’œil et de ses appartenances'*

Tout le monde sait que *Vœil* est l’organe de la vue. Les  
parties transparentes du globe modifient par différen-  
tes réfractions les rayons de la lumière. La rétine & la  
choroïde en reçoivent les impressions. Le nerf Optique  
porte ces impressions au cerveau. La prunelle fe dilate  
dans l’éloignement des objets & dansl’obfCurité; elle  
fe rétrécit dans la proximité des objets & dans la clarté.  
Les mufcles du globe & ceux des paupieres font les  
mouvemens dont j’ai parlé ci-dessus.

La glande lacrymale humecte continuellement le devant  
du globe. Le clignotement de la paupiere supérieure  
étend la sérosité lacrymale, d’autant mieux qu’elle est  
comme légerement veloutée intérieurement. La ren-  
contre des deux paupieres dirige cette sérosité vers les  
points lacrymaux. L’onctuosité des trous ciliaires l’em-  
pêche de s’échapper entre les deux paupieres. La ca-  
roncule par *sa* masse & par sion onctuosité l’empêche de  
passer par dessus les points lacrymaux, & l’oblige, pour  
ainsi dire, d’y couler.

jLes siourcils peuvent détourner un peu la scleur de tomber  
silt *i’æil.* Les cils fupérieurs plus longs que les infé-  
rieurs, peuvent aussi aVoircet usage. IlspeuVentenco-  
re, de même que les cils inférieurs, empêcher la pousa  
siere, les insectes, &c. d’entrer dans les yeux, pendant  
qu’on les tient seulement entre-ouverts. WïNsllow.

*Méthode d’extraire les corps qui sont entrés dans les yeux.*

Il entre souvent dans les *yeux* des petites parcelles de

B

ip O C U

bois , de pierre, deEable, de plume, d’ongle des mains  
ou despiés, de chaux vive, de sels acres, &c. qui cau-  
sent des douleurs instlpportables & excitent souvent  
des inflammations & autres Eymptomes dangereux  
quand on tarde trop long-tems à les retirer.

Le remede le plus aisé dans ce cas est de frotter d’abord  
légerement la paupiere avec le bout du doigt, en tenant  
la tête baissée , car l’écoulement de larmes que la par-  
ticule a causé, venant à augmenter par ce moyen, l’en-  
traîne souvent dehors fans beaucoup de peine. Suppo-  
sé que cette méthode ne réussisse point, on introduira  
sous la paupiere quelque peu de perle ou de pierre d’é-  
crevisses lévigées, afin que sortant avec les larmes el-  
les puissent entralner avec elles le corps étranger. Si  
ceremede est encore inutile, on élevera doucement  
la paupiere avec la tête d’une petite sonde, avec des  
petites pincettes, ou l’extrémité d’un cure - dent, on  
cherchera avec soin le corps étranger, & on l’extraira  
après l’avoir trouvé ; ou bien on trempera le bout d’un  
petit pinceau fait avec du poil ou du duvet, ou un pe-  
tit morceau d’éponge attaché au bout d’une plume ,  
dans de l’eau chaude, avec lequel on brossera le def-  
fous de la paupiere. On peut emporter la chaux ou tel-  
le autre substance acre avec de Peau ou du lait chauds,  
soit par injection , ou au moyen d’une petite plume  
ou d’un morceau d’éponge. Pour dissiper la rougeur  
& l’inflammation qui peuvent continuer après qu’on a  
retiré le corps qui étoit dans l’oeil , le malade aura  
soin de le bassiner souvent avec un collyre adoucissant  
& rafraîchissant fait avec de l’eau rofe battue avec un  
blanc d’œuf, un peu d’alun & de sucre de Saturne ou  
de tuthie : mais on aura recours à la saignée si l’in-  
flammation est violente.

*Des tubercules et excroissances qui viennent auxpaupieres.*

Ces tubercules ne font pas tous de même grandeur ni de  
même figure. Si l’excroissance est petite, rouge, dure,  
immobile & située au-dessus des cils, on l’appelle cri-  
*the* ou orgéolet, à casse qu’elle a la figure d’un grain  
d’orge. C’est une tumeur enkystée inflammatoire rem-  
plie d’une matiere épaisse, qui est accompagnée de  
douleur & de différentes maladies de la vue. Quelque-  
fois elle est située en dehors près de la peau, & quel-  
quefois au-dedans de la paupiere. Si le tubercule est  
mobile, on l’appelle chalaze, *chalazium* ; s’il est fait  
comme un grain de grêle *, grando,* grêle, & hydatide,  
*hydatides*, s’il est en forme de vessie remplie d’une hu-  
meur aqueufe. Quelques-uns de ces tubercules tien-  
nent de la nature de l’athérome, du stéatome & du me-  
liceris, dont on donne la description au mot *Tumor.*Mais la plupart de ces tubercules font de l’espece en-  
kystée, les uns tenant à la peau par une racine fort  
mince, & les autres ayant une base fort large, ainsi  
qu’on les voit représentés dans la *Pl, XIII. du second  
Volnflg. ιό. ly.* 18.

Quoique ces sortes de tubercules n’aient rien de dange-  
reux dans les autres parties du corps, ils demandent  
néantmoins une attention particuliere lorsqu'ils affec-  
tent l’organe dont nous parlons, à cause de scm extre-  
me délicateffe. Ils sont peu à craindre quand ils ne  
causent aucune douleur,bien qu’ils défigurent quelque-  
fois la partie. Ils cedent rarement aux remedes, &les  
cataplasines émolliens , dont quelques-uns font si grand  
cas, sont capables d’offenser *F œil ;* ce qui oblige d’a-  
voir recours à l’opération de la main.

On enleve tous ces tubercules, à l’exception de ceux  
qui ont une racine fort mince, en faifant une incision  
dans les tégumens, & prenant garde de ne point offen-  
ser le kyste, pour pouvoir s’il est possible l’enlever tout  
entier avec le tubercule, comme on dit au mot *Tumor.*Supposé qu’on vienne à ouvrir l’enveloppe du tu-  
bercule , ou qu’il adhere tellement à la chair qu’on ne  
pusse l’en féparer tout-à-fait avec le bistouri, on en  
coupera autant qu’on pourra avec une paire de petits  
cifeaux, & l’on appliquera immédiatement dessus un

O C U 20

onguent digestif mêlé avec le précipité rouge ou l’on-  
guent Egyptiac ou la pierre infernale, pour manger  
ce qui en reste, & l’on achèvera la cure avec quelque  
baume vulnéraire. Lorfque je vois de l’impossibilité à  
extirper la tumeur toute entiere, je fais mon incision  
directement dans le kyste, & après en avoir fait fortir  
la matiere, je détruis ce qui en reste avec des causti-  
ques, de même que pour les tumeurs enkystées. Mais  
il faut avoir foin d’empêcher qu’il ne tombe aucune  
partie du caustique dans *Veeil,* parce qu’il ne manque-  
roitpas d’offenEer la vue. A l’égard des tubercules qui  
pendent à une racine, on peut aisément les extirper par  
le moyen de la ligature, ou les couper fur le champ  
avec les ciseaux. L’orgéolet demande une méthode  
toute différente , puisque différent des autres tumeurs  
enkystées, il est accompagné de douleur & d’inflam-  
mation. Il faut donc commencer par les appaifer l’une  
& l’autre, & fupposé qu’on ne puisse point y réussir, le  
faire venir à supputation avant que de recourir à l’in-  
cision. Pour hâter la discussion & appasser la douleur  
d’un orgéolet récent, il faut fouvent fomenter la par-  
tie avec de la falive pendant qu’on est à jeun,appli-  
quer dessus du mucilage de femence de coing, ou la  
pulpe d’tme pomme rotie toute chaude, qu’on mêlera  
avec quelque peu de safran & de camphre. Si tous ces  
moyens font inutiles & que la tumeur commençant à  
jaunir, tende à la suppuration , on pourra l’accélérer  
avec une emplâtre de miel & de farine, ou de diachy-  
lum avec les gommes. Mais si l’on veut que la cure foit  
plutôt achevée,il faut avoir recours au bistouri ; & pour  
cet effet, après avoir renverfé la paupiere, faire une  
incision longitudinale, de façon que si le tubercule est  
encore dur, on puisse féparer & extirper commodé-  
ment le sac ou membrane dans laquelle il est enfermé.  
Mais file tubercule est mûr, il faut l’ouvrir, en faire  
fortir le pus & consilmer l’enveloppe avec des reme-  
des corrosifs; au moyen de quoi on préviendra la diffor-  
mité d’une cicatrice, & la plaie fe confolidera sans le  
fecours d’aucun autre remede.

*Des verrues qui viennent aux paupières.*

Il vient souvent des verrues auxpaupieres, qui ne diffe-  
rent en rien des tumeurs dont on vient de parler ,&  
qui, outre qu’elles défigurent la partie, offensent fou-  
vent la vue. Ces verrues ont une racine groffe ou peti-  
te, & peuvent être extirpées par le moyen de la liga-  
ture , du bistouri, ou des corrosifs, de même que les  
autres verrues. On ne doit jamais employer dans ce  
cas le cautere actuel dont on se fert pour les autres  
parties, ni fe servir des corrosifs qu’avec beaucoup de  
précaution, de peur que venant à tomber dans *F oeil*ils ne détruisent ou n’affoibliffent considérablement la  
vue. Si ces verrues deviennent noirâtres ou livides,  
on a tout lieu d’appréhender une gangrene , qui ne  
manquerait pas d’arriver si on les irritoit par l’appli-  
cation des instrumens ou des remedes ; ce qui leur a  
fait donner le nom de *Noli me tangere* ; c’est pourquoi  
on ne doit point y toucher. J’ai heureufement extir-  
pé par le moyen d’une ligature une grosse verrue située  
fur la paupiere supérieure (voyez *Planche XIII. du  
second Vol. Fig.* 17.) qui empêchoit lici/ de s’ouvrir 5  
mais dont la racine n’étoit pas fort large.

*Du relâchement et des tumeurs des Paupières appellés*Phalangosis et Ptosis.

Les paupieres s’enflent ou se relâchent souvent au point  
de défigurer la partie & de nuire à la vue. ( Voyez *PI.  
XIII. du second Vol. Fig.* 19. ) Cette maladie provient  
toujours ou de la paralysie du mufcle releveur de la  
paupiere , ou du relâchement de la peau qui est au-  
dessus. Il vient quelquefois aux paupieres une tumeur  
œdémateufeou aqueufe qui empêche entierement *F œil*de s’ouvrir : il saut exactement distinguer ce cas du  
précédent, puisqu’on y remédie aisément par des ca-

21 O C U

thartiques, des diurétiques & des fudorifiques, & én  
appliquant fur la partie une compresse trempée dans de  
llesprir de Vin camphré ou dans de l'eau de chaux.  
Lors, au contraire, qu’elle est cassée par un relâche-  
ment de la peau, il conVÏent d’employer des remedes  
corroboratifs, comme une emplâtre d’huile noire de  
tartre mêlée aVec de la cire, ou du baume du Pérou,  
de l'eau de la Reine de Hongrie, de l’efprit de Vers de  
terre, & autres chofes semblables. Supposé que ces re-  
medes ne réussissent point, le mieux qu’on puisse faire  
est de retrancher une portion fuffifante de la peau re-  
lâchée, pour la racourcir & la faire rentrer dans fon  
état naturel.

Voici la méthode dont les Anciens fe survolent pour  
guérir cette maladie.

Après avoirlcvé la peau relâchée, ils passaient un fil à  
trayers & en tortillant avec art le fil autour, ils lare-  
tranchoient au moyen d’une forte ligature ; & cette  
opération leur réussissait souvent. Ou bien ils ampu-  
toientavec des csseaux ou un bistouri la partie fuper-  
flue de la peau , & rapprochant les levres de la plaie ,  
ils les assuraient avec quelques points de future; ainsi  
qu’on le voit dans Hippocrate ( *Lib. de Vict> Ratione in  
A cutis')* Cesse ( *Lib. VII. cap. y O* & Paul Eginete  
*eLib. VI. cap.* 8, ) mais cette derniere méthode est  
souvent sifivie d’une hémorrhagie si considérable qu’on  
ne peut plus découvrir la plaie ni y faire une suture  
convenable , ceiqui laisse une cicatriee difforme. Pour  
prévenir ces inconvéniens, Bartifclus, célebre Oeuli-  
ste Allemand , a inVenté un instrument de bois repré-  
sonté dans la *Pl. XIII. du second Vol. Fig.* 19. *B B* pour  
saisir la peau fuperflue, Fig. 19. CC, & la comprimer  
au moyen de la vis *DD* ; de forte que la circulation se  
trouvant interceptée, la partie tombe en mortification  
en peu de jours & *se* fiepare d’elle-même.

Mais comme cette méthode de Bartisicius est accompa-  
gnée de douleur,d’inflammation & de plusieurs autres  
inconvéniens fâcheux; Verduin , Chirurgien d’Am-  
sterdam, a imaginé un instrument de cuivre prefque  
semblable, mais percé dans ses parties supérieure &  
Inférieure, (comme on voit dans la *Pl. XIII. du se-  
cond Volume Fig.* 2I.) il comprime avec cet instru-  
ment la peau fuperflue , & passant un fil à travers fies  
trous autant de fois qu’il fiera néCessaire, il le laisse  
pendre de la longueur environ de quatre ou cinq pou-  
ces de chaque côté : il coupe ensiuite la peau fuper-  
flue avec des ciseaux ou un bistouri tout près l’instru-  
ment, & après aVoir retiré ce dernier sims emporter  
les fils, il lesmoue les uns avec les autres, de même  
que dans la sinture ordinaire. On pansi; d’abord la  
plaie avec quelque baume vulnéraire & de la charpie,  
& dans les panfemens sclivaris avec ce même baume,  
ou avec quelque digestif, & l'on assure l'appareil avec  
des compresses ou bandages. Aupour de trois ou qua-  
tre jours on ôte le bandage avec beaucoup de précau-  
tion, & si la plaie fe trouve fermée, on coupe les  
nœuds du milieu , & l’on tire le fil en continuant de  
même jufqu’à la fin ; après quoi l'on acheVe la cure  
avec quelque baume & emplâtre Vulnéraires. Il est bon  
de cautériser la plaie ayant de retirer l'instrument ,  
non-feulement pour arrêter l’hémorrhagie & pré-  
venir le retour de la maladie, mais encore pour n’ê-  
tre point obligé d’employer la silture. Cette maladie  
est quelquefois si obstinée, & la tumeur d’une grof-  
feur si excessiVe, que *i’œil* perd fa figure naturelle ;  
il furVient même quelquefois des rechûtes après plu-  
sieurs opérations, qui rendent le .cas tout-à-fait in-  
curable. Enfin il faut faVoir que Rau a imaginé un  
Instrument pour cet effet qui difficte très peu du pre-  
mier par fa figure & fies ufiages, *Fig.* 22. & dont l’in-  
vention lui a été disputée par Ruysith , qui en attri-

. buoit la découyerte à Adranssonius.

O C U ai

*Du Trichiasis.*

Les poils des paupieres *se* tournent quelquefois en-de-  
dans, & irritent les yeux à un tel point, qu’il en réful-  
te des douleurs excessiVes & une inflammation capa-  
ble de faire perdre la vue au malade lorfqu’on differé  
d’y remédier. Les Grecs donnent à cette maladie les  
noms de *Trichiasis , Distichiasis,* ou *Districhiasis &*quelquefois d’*Entropium.* Elle proVÎent ordinairement  
d’une cicatrice irréguliere qui s’est formée enfuite d’u-  
ne plaie, de la petite vérole ou d’une brûlure ; & quel-  
quefois du relâchement des paupieres , & pour lors  
elle est accompagnée des autres accidens dont on a  
parlé ci-dessus.

Pour remédier à cette maladie & l’empêcher de revenir,  
il faut entierement extirper les poils, ce qui n’est pas  
peu difficile; car si l'on fe contentoit de les couper,  
ils ne manquetoient pas de repouffer & d’irriter en-  
core plus les yeux qu’auparavant. Quelques - uns tâ-  
chent de tourner les poils en - dehors , en les tenant  
collés fur la furface extérieure des paupières avec quel-  
que emplâtre agglutinative ; mais le mouvement con-  
tinuel des paupieres ne tarde pas à les faire retomber  
une feconde fois. C’est ce qui fait que Cesse confeille  
de les brûler les uns après les autres à leurs racines  
avec une aiguille ardente quifoitplatte & faite en for-  
me de spatule. Paul Eginette veut au contraire qu’on  
arrache les poils un à un avant de les cautérifer à l’en-  
droit de leurs racines , ce qui ne peut fe faire qu’avec  
des douleurs excessives. Quelques-uns aiment mieux  
appliquer fur leurs racines , après qu’on les a arra-  
chés , quelque remede corrosif, tel que la pierre in-  
fernale, en prenant garde qu’il n’en tombe point dans  
*l’œil:* mais il est mieux, de toucher ces racines avec  
un petit plumaffeau trempé dans l’esprit de sel am-  
moniac, ou de l'efprit de vin extremement rectifié ;  
au moyen de quoi elles fe fermeront sans les lasser  
sortir de nouveau. Lorsqu’il y a un grand nombre de  
poils à arracher il le faut faire, peu-à-peu & non tout à  
la fois, parce qu’une pareille manœuvre ne manquerait  
pas d’être fluvie de douleur & d’inflammation. Il faut  
aussi garantir la cornée du caustique ou du cautere  
actuel, en la couvrant avec de la charpie, ou avec une  
lame de plomb, de cire ou de corne bien unie, qu’on  
adaptera comme si c’étoit un *œil* artificiel. Si la ma-  
ladie provient du relâchement des paupieres, on la  
traitera de la maniere qu’on a dit ci-deffus.

Si tous les poils des paupieres sont ainsi tournés en-de-  
dans; & que le malade ne veuille point qu’on les arra-  
che,ni qu’on applique des caustiques soir leurs racines ,  
il ne reste qu’un cruel remede , qui est de couper les  
cils ou bords cartilagineux des paupieres ; car bien  
que ce remede défigure les yeux, son aime encore  
mieux le souffrir que de perdre la vue. L’opération  
étant faite, il faut appliquer fur la partie un collyre  
préparé avec du blanc dœuf, de l’eau-rofe & du fucre  
desaturne,ouavec de l'eau & de l’esprit devin mêlés en  
parties égales; & traiter la plaie dans les panfemens  
suivans avec quelque huile ou baume vulnéraire , juse  
qu’à ce qu’elle Eoit consolidée. Cortumius , dans une  
differtation qui a pour titre *de Trichiasi,* propose de sé-  
parer les cils avec la pierre infernale plutôt que par  
l’amputation de la maniere suivante.

Le malade étant couché fur le dos on lui couvrira *Fœil*avec de la charpie ou avec un morceau de peau, & on  
lui frottera les bords des paupieres avec la pierre inïer-  
nale jufqu’à ce qu’ils soient entierement consumés.  
Après avoir achevé l'opération, on passera d’abord  
la plaie avec de la charpie l'eche, & environ une heure  
après, on appliquera dessus un blanc d’œuf battu dans  
de l'eau-rose, qu’on aura foin de renouveller souvent.  
On ôtera dès le lendemain une partie de la charpie  
pour prévenir l’inflammation qu’elle pourroit catsser;  
& supposé qu’il se soit formé quelque petite efcarre,  
©n pourra la faire tomber avec quelque digestif, apres

23 O C U

avoir ôté toute la charpie. Cet Auteur assure qu’on  
peut par *ce* moyen confolider la plaie au bout de six  
ou huit jours.

Pour l’*ancyloblepharon* ou concrétion des paupieres ,  
Voyez *ancyloblepharon.*

Pour *s ectropium fie la lagophthalmie,* ou renversement &  
retirement des paupieres, voyez *Ectropium.*

P ou 1’*encanthis* , ou tubercule qui *se* forme dans l’angle  
interne de *F oeil, voyez encanthis.*

*Du sarcome et de l’hypersarcose s ou excroissance qui fe for-  
me entre l’œil et la paupiere.*

Les tubercules qui fe forment entre *i’ceil* & fa paupiere,  
comme on les voit représentés dans la *Pl. XIII. du  
second Vol. Fig* 28. & 29. & que les Grecs appellent  
*hyperfarcofes & sarcomes ,* font à-peu-près de même  
nature que les maladies dont on vient de parler. Us  
font d’abord fort petits : mais ils augmentent par  
dégrés , & quelquefois à un point extraordinaire.  
Les uns font lisses, & les autres rudes & inégaux à  
leurs furfaces comme une framboife ou une mûre.  
J’ai guéri plusieurs de ces excroissances de la maniere  
suivante.

Je commence par les fàisir avec un petit crochet, & je  
les coupe ensuite à leur racine avec des ciseaux. Après  
avoir laissé couler lesimg pendant quelque-tems, jsor-  
donne au malade de *se* laver souvent *Fœil* avec une  
solution de tuthie, d’aloès & de sucre de Eaturne , juse  
qu’à ce que la plaie soit fermée. On peut aussi faisir  
le tubercule en passant un fil au travers & le tirant à  
foi. Quelques-uns consument ces sortes d’excroissances  
avec la pierre infernale: mais je crois l’incision beau-  
coup plus sûre.

*De la saignée des yeux.*

Il y a quelques années que Woolhoufe, Oculiste An-  
glois, réclama lalaignée des yeux comme une inven-  
tion qui lui appartenoit. Mais il paroît évidemment  
que cette opération a été connue, décrite & pratiquée  
en Allemagne depuis plus de cent ans. Woolhoufe  
met néantmoins cette découverte au-dessus de toutes  
celles qu’on a faites dans la Medecine,& il la présure  
même à celle de la pierre philosophale.

On peut employer avantageusement la saignée des yeux.  
**1°.** Lorsqu’ils sont violemment enflammés; c’est-à-di-  
re, lolaque les vaisseaux du blanc de *F oeil* paroissent  
plus gros, & plus rouges qu’à l’ordinaire. Cette opéra-  
tion a souvent produit de très-bons effets dans ce cas,  
quoiqu’on eût inutilement employé d’autres remedes,  
& même la saignée dans d’autres parties du corps, &  
que l'inflammation eût augmenté au point de mettre  
le malade en danger de perdre la vue. 2°. Elle peut  
être utile lorEque la cornée est affectée de tayes ou  
dlabsitès; car on peut y remédier plus aisiément après  
qu’on a ouvert les vaisseaux qui nourrissent la mala-  
die. 3°. Lorsqu’il se forme une pellicule ou membrane  
rouge fur lici/; car elle dssparoît d’autant plus promp-  
tement qu’on ouvre plus souvent les vaisseaux qui lui  
fournissent de la nourriture. 4°. Lorfque le gonfle-  
ment des veines du blanc de *F œil* ou de la cornée  
donne lieu de craindre le retour de ces fortes de mem-  
branes, il faut les ouvrir & les fomenter avec des re-  
medes dessiccatifs.

Corilme les méthodes de pratiquer cette opération font  
infinies, je me contenterai d’indiquer les principales.  
i°. Il faut placer avantageusement le malade sim le bord  
du lit, ou sur un siége, & lui faire tenir la tête par un  
Aide; après quoi on sait avec une lancette une inci-  
sion tranfverfe aux petites veines gonflées qui font si-  
tuées dans les angles de *Fœil* de maniere que le fang  
en forte. 20. On peut quelquefois fe servir pour ouvrir  
les vaisseaux de petits cifeaux au lieu de lancette.  
Dans ces deux méthodes, l’Opérateur doit retirer les

oeu 24

paupieres d’une main, tandis qu’il fait l’incision de  
l’autre. 30. Quelques - uns élèvent les petites veines  
gonflées avec une aiguille courbe avant de les ouvrir,  
tandis qu’un aide s’assure des paupières. 4°. Mais il ne  
feroit pas inutile de faire ces aiguilles à deux tran-  
chans pour qu’elles pussent ouvrir les vaisseaux d’el-  
les-mêmes fans qu’il fût befoin d’avoir recours à la  
lancette ou aux cifeaux. 5°. On peut pratiquer la mê-  
me opération avec prefque autant de commodité avec  
le fcarificateur, dont je donnerai la description dans  
le chapitre suivant.

Les veines étant ouvertes comme je viens de dire, il faut  
faciliter l’écoulement du fang avec des fomentations  
d’eau chaude , ou avec une décoction d’eufraife ,  
d’hyfope , de véronique & autres plantes digestives’,  
qu’on appliquera .fréquemment fur la partie avec une  
éponge ou avec une compresse; car la saignée a d’au-  
tant plus d’effet que l’évacuation est plus abondante.  
Si la premiere opération ne suffit pas pour diminuer la  
maladie, on pourra la répéter deux ou trois fois de  
fuite, en la secondant avec des remedes externes. Je  
si-lis cependant obligé d’avoiier qu’ayant éprouvé plu-  
sieurs fois cette opération fun plusieurs malades ; pre-  
mièrement à Altorf & enfuite à Helmstadt, j’ai eu  
toutes les peines du monde à les résoudre, & encore  
moins à en fouffrir la répétition; les uns craignant  
de perdre la vue , les autres en étant détournés par la  
douleur dont elle ne peut manquer d’être fuivie, vu  
que la sensibilité de lici/ augmente à l’occasion de la  
maladie; on pratique rarement cette opération star les  
enfans, tant à caisse qu’il est difficile de s’assurer de  
leur tête & de leurs yeux, qu’à cause du danger qu’il  
y a d’appliquer la lancette ou tel instrument tran-  
chant siir des parties qui siont dans une agitation con-  
tinuelle.

L’incision que Camerarius à proposée dans une disser-  
tation publiée à Tubingen en 1734. pour l’ophthal-  
mie vénérienne a beaucoup de rapport avec cette opé-  
ration. On y propose, dans les cas où les Eympto-  
mes de. cette maladie fiant les plus violens, de faire  
une incision circulaire dans le blanc de *Fœil* autour de  
la cornée, pour éyacuer le sang épanché ou telle autre  
matiere qui distend cette membrane. Mais il d'y a  
que le tems & l’expérience qui puissent être garans  
de la certitude & de l’efficacité de cette méthode,  
& nous apprendre si on ne pourrait pas l’employer  
avec le même succès dans les autres especes d’oph-  
thalmie.

*De la scarification des yeux.*

Il y a tant de rapport entre la scarification & la saignée  
des yeux, qu’il n’est pas étonnant que Woolhosse,  
quoique célébre Oculiste d’ailleurs, les ait confon-  
dues. Je mets cependant beaucoup de différence entre  
ces deux opérations, à caufie, premierement, que la  
fiaignée est bornée au blanc de *F œil,* au lieu que la  
scarification s’étend aussi à la superficie intérieure des  
paupieres, où on la pratique principalement. Seconde-  
ment, parce que chacune de ces opérations demande  
des instrumens tout différens, ainsi qu’on verra Ci-  
après.

Il paroît que la scarification des yeux n’est point une  
invention moderne , puisqu’on en trouve la descrip-  
tion dans Hippocrate , Celse , Paul Eginete & un  
grand nombre d’autres Médecins fameux. Il est vrai  
qu’on l’a négligée dans les siecles fuivans, tant à cause  
de la difficulté qu’il y a à la mettre en pratique & de la  
douleur aiguë dont elle est accompagnée , qu’à caufe  
qu’elle est extrêmement dangereufe, & qu’on ne l’a  
pas jugée d’une grande efficacité. Woolhouse est le  
premier qui l’ait fait revivre parmi les Modernes.

Voici la maniere dont on la pratique:

On fait asseoir le malade fur un lit ou sclr un siége ordi-

O C U

naire, le visage tourné contre le jour, & tandis qu’un  
Aide s’assure de sa tête, le Chirurgien renverfe les  
deux paupieres avec le pouce & le doigt index de la  
main gauche pour découvrir la rougeur , ce qu’on peut  
faire plus commodément dans la paupiere inférieure ;  
& il fcarifie de l’autre main avec fon instrument la  
fursace interne de la paupiere , ou le blanc de lici/,  
s’il est nécessaire, & quelquefois même la cornée & la  
caroncule du grand angle, au point de déchirer les pe-  
tites veines gonflées , & d’en faire couler le sang. Il  
n’est pas aisé d’expliquer cette opération par écrit, &  
on ne doit s’avanturer à la faire qu’après l’avoir vû  
pratiquer à d’autres.

La fcarification étant achevée , il faut faciliter la sortie  
dufangde la maniere qu’on a dit ci-dessus. *L’oeil* s’é-  
claircit d’autant plutôt, & l’infltmmation s’appaife  
d’autant plus vite, qu’on fomente plus fouvent *Yœil*le premier jour avec des fomentations ou des injections  
digestives. Mais pour empêcher les parties fcarifiées  
de fe réunir, il faut ne les point bander , du moins du-  
rant le jour, & ordonner au malade de remuer fouvent  
les paupieres.

Lorsqu’on les bande pendant la nuit, Woolhouseveut  
qu’on mette entre *F œil Sc* les paupieres trois ou quatre  
semences d’orvale, où plutôt un morceau de peau dont  
feservent les Batteurs d’or, après l’avoir ointe avec  
quelque collyre, peur prévenir l’adhérence des parties.  
Je ne fixerai point ici combien de fois on doit répéter  
ces fiortes de scarifications, ni les intervalles qu’elles  
demandent, tout cela devant être laissé à la prudence  
du Medecin : mais je ne puis me dispenser de recom-  
mander au malade l’exactitude du régime , aussi-bien  
que Fustige des remedes externes & internes. Voyez  
*Platneri Disse de Scarificat. O cul»*

On s’est Pervide différens instrumens pour cette Opéra-  
tion. Hippocrate paroît s’être servi d’une espece de  
éhardonépineuxssembla-bleà l'Xtnzctylzs.Quelques an-  
ciens Medeeins employoient à cet ester une petite ru-  
gine d’argent faite en forme de cuillere ; ( voyez *Plan-  
che VII. dusecondVol. Fig.* 20. ) avec laquelle ils gra-  
toient la superficie interne des paupieres , jusqu’à ce  
qu’elles saignassent, comme on le voit dans Cesse, *Lib.  
VI. cap. 6. num. 26.* qui appelle cet instrument. *Specil-  
lum asperatum* ; & dans Paul Eginete , *Lib. III. cap.*22. qui lui donne le nom de *Blepharoxyston.O’autres* fe  
fervent d’une herbe rude appellée *Equisetum majus nu-  
dum* ( espece de prêle ) qui paroît fort propre à cet  
ufage; d’autres, du nombre defquels est Cesse, em-  
ployent la feuille de figuier ; & d’autres enfin la pierre  
ponce ou l’os de feche.

Les Modernes ont trouvé que le meilleur instrument  
dont on pusse fe fervit pour cette opération, est la  
barbe des épis d’orge ou de ris, laquelle est armée de  
plusieurs rangs de petites dents ou crochets, qu’on peut  
voir représentés dans la *Pl. XII. du troisieme* Uct. Fig. 3.  
*A.* On prend douze ou quinze de ces barbes , & on en  
fait une espece de petite broffe , comme dans la *Planche  
XII. du troisieme Vol. Fig.* 4. dont les extrémités des  
barbes forment le manche *Α* ; de forte qu’en paffant lé-  
gerement la partie *Α sur s œil* ou les paupieres , il faut  
nécessairement que le sang sorte. Les Modernes don-  
nent à cette efpece de fcarification le nom *d’Ophthal-  
moxysis,* ou *Blepharoxysis.*

Woolhoufie paroît être PInventeur de cette brosse, dont il  
cacha la structure à fies Eleves jLssqu’en 1726. quoiqu’il  
leur en eût extremement vanté l’utilité. Mauchart ,  
pour lors Professeur à Tubingen , qui avoir étudié fous  
Woolhoufie, publia non-seulement la construction de  
cet instrument, mais encore *ses* ufages, aussi-bien que  
la maniere de s’en servir, dans fon-Traitéde *Ophthal-  
moxysi.* Deux ans après, Platner de Leipsic expliqua  
sort au long cette matiere dans fon Traité *de Scarifi-  
catione Oculorum,*

Woolhoufe prétend que cet *Ophthalmoxystrum >* est d’une

O C U 26

utilité admirable dans toutes les maladies des yeuxqu\*  
demandent la saignée :

1. Dans la stagnation du sang, ou l’inflammation vio-  
lente des yeux, soit qu’elle provienne de causes exter-  
nes ou internes , comme d’un coup, d’une plaie , d’u-  
ne cataraéte, d’un *pterygium, d’cm hypopyons* ou d’un  
staphylome, &c. cardans ces cas, il faut scarifier la  
surface interne de la paupiere , pour procurer Pécou-  
lement du fang épanché. Si l’on en croit Woolhouse  
& fes partifans, cette méthode est beaucoup plus effi-  
cace pour appaifer les inflammations qui viennent de  
caufes externes , ou à la fuite d’une opération chirur-  
gicale, que pour guérir les ophthalmies spontanées:  
mais dans le *Chemosis,* ou inflammation la plus violen-  
te des yeux , il convient outre les paupieres , de fca-  
rifier *ï’œil* avec cette brosse.

2. Il recommande cette forte de scarification dans les cas  
où *ï’œil* est affecté d’un *Pterygium,* oudlabfcès.& de  
taches blanchâtres ; car en scarifiant la tunique albugi-  
née, ou , s’il est nécesta-ire, la cornée même , ou plu-  
tôt le *Pterygium* stur la cornée , on déchire les vaiffeaux  
qui nourrissent la maladie ; de forte qu’on peut la gué-  
rir ensiIlte plus facilement au moyen de remedes con-  
venables.

3. Cette opération est , suivant lui, d’une utilité admi-  
rable pour fortifier la vûë, ou pour dissiper les catarac-  
tes qui ne font que commencer ; car l’irritation qu’elle  
cause met les humeurs qui croupiffent en mouvement,  
leve les obstructions des nerfs & des vaisseaux, & rend  
à *ï’œil* fa premiere vigueur.

4. Il met cette scarification en ufiage, lorsque *F oeil* est at-  
taqué d’une atrophie ou *Tabes* ; car l’extraction du fan g  
occasionne une plus grande affluence du sclc nourricier  
dans la partie , & la rétablit dans sim premier état.

5. Il employe la même méthode dans *Fhypohaema* ou fy-  
*popyon ,* qui est un amas de seing ou de matiere sious la  
cornée, occasionné par un coup ou telle autre violence  
externe,qu’il est nécessaire de dissiper pour rétablir la  
vûë.

6. Il assure qu’elle n’est point à mépriser dans les cas où  
il s’agit d’appaisier les douleurs aiguës des yeux, que  
les Anciens ont appellées *Ophthalmoponia* , & qui ren-  
dentlalumiere tout-à-faitinsupportable; car, comme  
ces douleurs proviennent de la distension extraordinai-  
re des vaisseaux sianguins , ou d’une stagnation & épaif  
sissement d’humeurs acres, ou d’une inflammation in-  
terne de *Fœil* : il s’ensiiit qu’elles doivent cesser dès  
que le sang superflu a été évacué.

7. Enfin, cette opération produit aussi d’excellens effets  
dans les paralysies, mortifications , & autres siembla-  
bles maladies des yeux & des paupieres. Voyez Mau-  
chart & Platner que nous avons déja cités.

Platner observe que cette espece de scarification n’est  
point avantageufie dans les autres maladies des yeux ,  
& qu’elle ne convient point.

1. Dans la xérophthalmie , ou lippitude seche ; c’est-à-  
dire, lorsque *ï’œil* est affecté de sechereffe, de deman-  
geasson, de chaleur & de rudesse, que les paupières  
sont couvertes d’écailles seches, & que le malade ne  
peut silpporter la lumière.

2. Lorfque la maladie provient d’une catsse vénérienne  
ou scorbutique; car à moins qu’on ne commence par  
corriger les Eues viciés, comme cette opération les at-  
tire en plus grande quantité si.ir la partie, elle est plu-  
tôt capable d’augmenter que dlappasser la maladie.

3. Dans la cataracte, la goutesereine, ou *Fhypopyon* in-  
vétéré.

4. Enfin dans *Fectropium*, le *trichiasis >* l’anchylose , &  
autres maladies semblables.

Il est bon de savoir que la moindre force fuffit pour  
émousser la brosse dont on a parlé, de forte qu’on est  
obligé d’en employer une nouvelle à chaque fois qu’on

27 O C U

veut operer. Les barbes des vieux épis d’orge , flefont  
pas si bonnes que celles de ceux qui siont nouveaux, ou  
du moins, qui n’ont pas plus d’un an , à caisse qu’elles  
font -sujettes à *se* casser & à laisser quelques-unes de  
leurs dents dans l’œil, ce qui peut aVoir des flûtes fâ-  
cheuses. Il ne faut pas non plus qu’elles soient crues  
dans un terrein trop gras, qu’elles aient été gardées  
dans un lieu trop sec ou trop humide , ni qu’elles aient  
été battues. ' \*

Au reste , je dois avouer que quoique j’aie pratiqué cet-  
te opération dans plusieurs cas; je ne me Euis jamais  
apperçu qu’elle ait été suivie d’aucun avantage considé-  
rable. Bien plus , j’ai connu plusieurs perEonnes que  
Woolhouse& ses Partisans dssoient avoir été guéries  
de différentes maladies des yeux par cette méthode , qui  
n’en ont retiré d’autre avantage que celui devoir cal-  
mer leurs douleurs ; ce que je rapporte , de peur qu’on  
ne s’imagine que le peu de fuccès que j’ai eu , ne vient  
qutsde mon peu d’adresse à la pratiquer. Il faut cepen-  
dant que jlaVoue qu’elle m’a quelquefois réussi, fur-  
tout dans les inflammations des yeux ; & je fuis per-  
fuadé que Clest dans ces fortes de cas que Woolhouse  
& fles Partisims ont éprouvé Ees bons effets, siirtout  
quand elle a été secondée de remedes convenables, par-  
ticulierement de la saignée & des vésicatoires. Mais  
comme ces sortes de maladies ont été souvent guéries  
par PuEage Eeul de remedes conVenables, & sims aucu-  
ne scarification de la partie affectée ; on peut mettre  
en question, si elles n’eussent pas été aussi sacilement  
guéries par la saignée, la purgation , les vésicatoires &  
la siCarifiCation des autres parties , que par cette métho-  
de. On siait que les maladies des yeux ont été guéries  
avec si-iccès, long-tems avant que Woolhouse introdui-  
sit P*Ophthalmoxysis j* & qu’elles fiant peut-être mieux  
guéries aujourd’hui par ceux qui n’on.t jamais connu fit  
méthode. De plus , si les douleurs que ce traitement  
excite, siont si Insupportables, qu’elles empêchent plu-  
sieurs personnes de s’y soumettre : il est à croire qu’il  
y en a un plus grand nombre qui ne voudront jamais  
l’endurer une seconde sois. Au reste, malgré la pré-  
caution qu’elle exige de la part du Chirurgien ; il est à  
craindre , vû les douleurs dont elle est accompagnée &  
qui ne permettent point au malade de tenir les yeux fi-  
xes, il est à craindre, dis-je , qu’on ne touche ou qu’on  
nloffenste la cornée, ou qu’on ne laisse quelque dent de  
l’instrument dans *s œil* ; ce qui causerolt infailliblement  
une inflammation plus violente que celle qu’on veut  
guérir, & plusieurs autres accidens fâcheux. On ne  
fauroit donc s’empêcher d’avouer , avec un peu de pru-  
dence, que cette scarification des yeux est environnée  
.de grandes difficultés, même dans les maladies pour la  
guérifion desquelles on Isa particulierement inventée.  
D’ailleurs les avantages qui en résultent ne sont pas  
assez remarquables, ni les exemples de fes bons effets  
assez évidens, pour contrebalancer le danger & les dou-  
leurs dont elle est accompagnée. Je serais donc d’avis  
qu’on ne l’employât que dans la dernière nécessité , &  
après avoir tenté tous les autres moyens que l’Art nous  
fournit. Il saut encore remarquer que les Chirurgiens  
François , si l’on en excepte Saint-Yves , n’ont pas dit  
un mot de cette opération,malgré le bruit qu’elle a fait  
dans le monde, & qu’ils ne lui ont pas plus fait de gra-  
ce qu’à la plupart des autres méthodes imaginées pour  
le traitement des maladies des yeux, dont ils ne parlent  
que rarement.

Pour l’épiphore , ou écoulement continuel de larmes ,  
voyez *Epiphora.*

Pour la. fistule lacrymale, voyez *Fistula.*

Pour les fuffusions ou cataractes, voyez *Cataracta.*

Pour la méthode de dilater les contractions de la prunelle,  
Voyez *Iris.*

*De l’ongle , pannus ou pterygium des yeux.*

On donne le nom d’ongle à une excroissance membra-

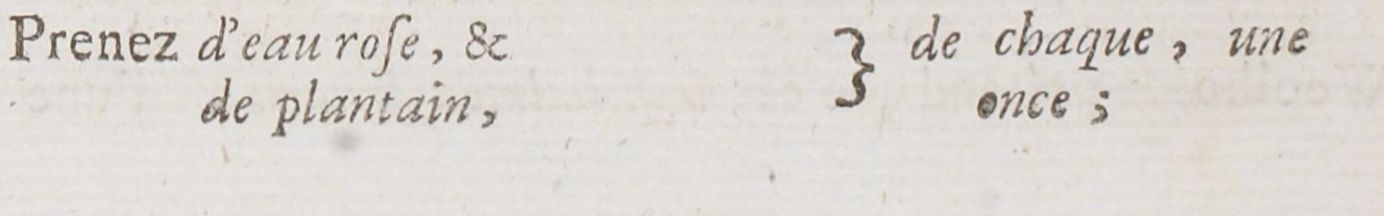
O C U 28

netsse qui fe forme fur la cornée & sur la prunelle, &  
qui intercepte la Vue, à catsse qu’elle est faite comme  
un ongle. Les Grecs la nomment, à caufe de cela,  
*onyx 8c pterygium,* petite aîle, parce qu’elle est faite  
quelquefois comme une aîle de chauVe-fouris. Elle  
est quelquefois rouge & molle , quand elle abonde en  
Vaisseaux fanguins, & pour lors elle reçoit communé-  
ment le nom *de pannus.* Elle commence fouVent vers  
l’angle interne de *F œil, 8c* quelquefois vers fa partie  
supérieure ou inférieure, & s’étend peu à peu jufques  
sur la cernée , comme dans la *PlancheVII.duquatrie-  
me Volume,flg.* I. & 2. *a a.* Elle tient quelquefois à la  
cornée par quelques petites fibres minces; quelquefois  
aussi elle couvre entierement licil, & lui est forte-  
ment adhérente, & pour lors la cure en est extreme-  
ment difficile, w

Tant que l’ongle ou *pannus* est encore récent , petit &  
mou , on peut aisément le dissiper à l’aide des efcaro-  
tiques ; par exemple , avec un gros de sucre rafiné deux  
fois, que l’on mêle avec quatre ou six grains de vitriol  
blanc ou d’alun brûlé, ou quelque peu de verd-de-gris,  
dont on faupoudre de temsentems l’excroissance. On  
peut fe EerVir pour le même effet d’une poudre pré-  
parée aVec de l’alun de plume, de l’os de Eeche & du  
fucre. Comme il est extremement difficile d’appliquer  
cette poudre sijr les yeux des enfans , il Vaut mieux fe  
ferVir de l'eau ophthalmique de Quercetan, de graisse  
de VÎpere , d’ombre ou de fiel de barbote, de blanc de  
baleine liquide, d’huile de linge brûlé, ou bien de  
heure frais mêlé aVec un peu de Vitriol blanc , dont 011  
oindra la membrane aVec précaution. Ces remedes  
pernent également ferVir pour les adultes. Si l’ongle  
est accompagné d’inflammation, il faut commencer  
par l’appaifer à l’aide de la faignée, des Vésicatoires &  
des remedes rafraîchissans. St.ŸVes fait grand cas de la  
pierre dÎVÎne deCrollius dissoute dans l’eau, dont on  
met fouVent quelques gouttçs dans *F œil :* mais on peut  
à sim défaut fe ferVir d’un demi-scrupule de vitrio!  
blanc dissous dans deux onces d’eau de grande éclaire.

LorEque ces remedes ne suffissent point pour dissiper la  
pesticule, il faut aVoir recours à l’incision. Pour cet  
effet le Chirurgien doit *se* placer siur un siége, &  
prendre la tête du malade fur fes genoux ; saVoir, siur  
le genou gauche , si la maladie est dans *F œil* droit, &  
réciproquement ; tandis qu’un Aide écarte fuffisam-  
ment les paupieres, il prendra le petit crochet *repré-  
senté* dans la *Planche VII. du quatrieme Volumeasig.*ou *Planche XIII. dusecond Volnflg.* 30. & tâchera d’in-  
-sinuer *sa* pointe fous la partie la plus lâche de la pel-  
licule , afin de PéleVer peu à peu. Après quoi passant  
une aiguille enfilée dessous l’excroissance , *Planche  
VII. du quatrieme Volume esig. 1. b b* ; il nouera le fil,  
*flg.* 2. *a a* ; & engageant fies deux extrémités dans une  
gance *bcs* il leVera l’ongle peu à peu en tirant le fil à  
lui ; après quoi il détachera la membrane par haut &  
par bas, afin depouVoir la couper plus aisément aVec  
des petits cifieaux droits prèe de la caroncule lacryma-  
le. Il tirera ensisite le fil aVec la membrane à laquelle  
il tient Vers la cornée ; & supposé qu’elle tienne à *ï’œil*par quelque endroit, il l’en séparera peu à peu avec le  
bistouri ou des cisteaux.

Le Chirurgien doit prendre garde à deux choses : 1. De  
n’offenser ni *i’œil,* ni la cornée. 2. De ne laister aucu-  
ne portion de l’ongle dans cet organe , parce qu’elle  
pourroit occasionner le retour de la maladie. Il Vaut  
cependant mieux lasser quelque portion de l’ongle,  
lorsqu’elle adhère opiniâtrémentà la cornée, que d’of-  
fenser celle-ci en Voulant l’en détacher, & produire  
des cicatrices irrémédiables, d’autant plus qu’il est ta-  
cile d’emporter les petits restes de la membrane, au  
moyen des eEcarotiques dont a 'déja parlé ; bien que  
quelques-uns aiment mieux *se* fervir du collyre sui-  
vant-.



O C U

*de nacre de perle préparée, unscrupules  
de sucre de Saturne, fix grains s  
de vitriol blanc, trois grains.*

Mêlez pour un collyre.

Saint Yves confeille de bassiner *Vœil* du malade pendant  
les quatre jours qui siiivent l’opération avec de l’efprit  
de vin délayé avec de l’eau ; & ensiIite, pour achever  
la cure, avec une solution de Pierre divine dans de  
l’eau commune.

Mais il faut prendre garde, en coupant la pellicule près  
de la caroncule, de ne point amputer celle-ci, en tout  
ou en partie ; car les larmes ne manqueroient pas de fe  
frayer un nouveau passage , & d’occasionner une épi-  
phore.

On peut disiiper quelques-unes de ces pellicules qui re-  
çoivent leur rougeur des vaisseaux sanguins qui s’y  
distribuent du grand angle de *Vœil s* en ouvrant ceux-  
ci près de la caroncule ; car par ce moyen la pellicule  
ne recevant plus de nourriture , fe dêssieche & tombe ί  
peu à peu d’elle-même, ou cede plus aisément aux >  
remedes. La cornée sie couvre quelquefois d’une ma- ;  
tiere gluante semblable à une membrane mince ou à de  
la graisse, qu’il est aisé de dissiper en appliquant def-  
scls du fiel d’anguille, de barbote, ou de tel autre poise  
sim semblable. Il y a toute apparence que l’aveugle-  
ment de Tobie dont il est parlé dans les Livres sacrés,  
provenait d’une semblable cause. Ces membranes  
adherent quelquefois à *Fœil* avec tant d’opiniâtreté,  
qu’il est absolument impossible de les séparer de la cor-  
née : mais comme on ne peut s’assurer de cette impossi-  
bilité que par l’épreuve , il vaut mieux en tenter la  
cure, quand même elle ne réussirait point, que de la  
négliger tout-à-fait comme irremédiable. Quelques-  
unes de ces membranes fiant extremement douloureu- ;  
*ses*, & paroissent vouloir *se* convertir en cancer ; dans  
ce cas il ne faut point y toucher, parce qu’elles font  
incurables.

Lorsque l’ongle s’étend sijr toute la surface de *l’æil,*Saint Yves confeille de le diviser en quatre parties  
pour pouvoir l’emporter plus aisément ; après quoi  
l’on panse la plaie de la maniere qu’on a dit ci-dessus.

Quand on pratique cette opération sijr *Vœil* gauche, il  
faut, après avoir passé l’aiguille à travers la membrane,  
que le malade *se* levé, & fe place sur un siége commo-  
de , pour qu’elle soit plutôt achevée, à moins que le  
Chirurgien ne soit accoutumé à *se* servir également de  
Ees deux mains.

*De P albugo, leucoma, nebulas nubecula et taches qui se  
forment fur la cornée.*

La multiplicité des noms dont les Auteurs se semt servis,  
jette, dans la description des maladies qui forment  
cette classe , la même confusion que dans celle de plu-  
sieurs classes des maladies qui affectent les yeux. De-là  
naiffent les difficultés, les méprifes & les différences  
qu’on remarque dans les diverfes méthodes curatives  
que les Medecins ont proposées, & qui ne peuvent que  
jetter les Eleves dans de grands embarras.

Je trouve néantmoins que les plus fameux Medecins  
donnent unanimement les noms précédens à certaines  
taches blanchâtres qui fe forment fur la cornée , bien  
qu’elles ne soient pas toutes de même nature; car elles  
peuvent être plus grandes ou plus petites, plus épaisses  
ou plus minces, plus ou moins transparentes, & plus  
ou moins éminentes. Elles peuvent aussi intercepter  
plus ou moins la vue, & quelquefois la détruire entie-  
rement, lorfqu’elles viennent à s’étendre fur toute la  
cornée. Ce font ces différentes apparences qui ont fait  
donner par les Grecs à cette maladie le nom de *leuco-  
ma* , & par les Latins ceux d’*albugo >* de *nebula* & de  
*nubecula.*

Ces tâches peuvent venir, ι. d’une obstruction des vaif-

O C U 30

seaux transparens de la cornée, & de l’épaissiffement  
des liqueurs qu’ils contiennent, à l’occasion d’une vio-  
lente inflammation de la partie. 2. D’un abfcès formé  
par la stagnation de ces liqueurs, après une inflamma-  
tionde la cornée, la matiere peccante opaque fe dur-  
ciffant par degrés & formant un nuage blanchâtre Eus  
la cornée. Quelques - uns ont regardé cette affection  
comme une espece de maladie particulière , & lui ont  
donné le *nom d’Ungui s* ou *d’Onyx.* 3. D’une érosion,  
ou d’un absicès externe de la cornée. 4. De pustules  
Inflammatoires qui s’élevent fur la cornée par différen-  
tes casses ; surtout, 5. de celles qui semt occasionnées  
par la petite vérole. 6. D’une eEcarre que lasse une  
plaie faite avec une épée, un couteau , une fourchet-  
te , un éclat de bois, un morceau de verre, une épine,  
ou tel autre corps semblable. 7. D’une brûlure. 8. De  
quelque remede acre ou corrosif qui aura coulé par  
hafarddans *s œil,* ou du mauvais ufage qu’on en aura  
fait. 9. De l’agglutination d’une des tuniques de lici/.  
Quoique la plupart de ces taches foient fort obstinées,  
elles ne font pas cependant toujours également dange-  
reuses, ni également difficiles à dissiper; la cure dé-  
pendant de l’état de l’habitude du corps , de leurs cau-  
ses particulieres , de leur durée & de Page du malade.  
Les enfans en semt plus aisément délivrés que les adul-  
tes : mais il est extremement difficile , d’y remédier  
quand elles Pont occasionnées par quelque cicatrice.

Il faut adapter la méthode curative, à la caufe de la ma-  
ladie. On peut guérir les taches qui proviennent de  
l’épaississement des humeurs qui croupissent entre les  
lames de la cornée , & qui ne font point invétérées,  
au moyen d’un régime convenable, par Fustige interne  
des digestifs, des décoctions & des infusions fudorifi-  
ques. Les remedes externes les plus nécessaires font la  
faignée , les scarifications , les vésicatoires & les bains  
fréquens des piés : on doit appliquer fréquemment fur  
*Vœil* des fachets digestifs composés avec Physispe , le  
romarin, les fleurs de camomile, les semences de fe-  
nouil & autres choses semblables, qu’on fera bouillir  
dans de Peau ou dans du vin , ou un collyre composé  
avec l’eau de fenouil ou de valérienne, mêlée avec une  
petite quantité d’efprit de vin camphré. Enfin, il ne  
sera pas inutile que le malade admette dans fon *oeil,*après avoir otél'appareil, la vapeur du cassé ou d’une  
décoction des bois. Les collyres froids & astringens,  
furtout ceux de vitriol, font très-pernicieux dans le  
cas dont nous parlons, malgré les éloges qu’on en fait ;  
au lieu que j’ai plusieurs fois éprouyé l’efficacité des  
applications chaudes. Après avoir appaifé Pinflamma-  
tion, il est bon que le malade mette tous les jours dans  
son *œil* quelques gouttes de l’eau ophthalmique de  
Quercetan, préparée avec la tuthie ou quelqu’autre  
digestif, toute chaude , jufqu’à ce que la maladie foit  
prefque tout-à-fait dissipée. Mais si quelques-unes des  
veines qui aboutiffent à la tache paroissent gonflées  
dans le blanc de *F œil*, il faut les ouvrir avec une petite  
aiguille courbe à deux tranchans ( *Pl. II. ditsecond Vol.  
Fig. 5.* ou *PI. XII. du troisieme Vol. Fig.* 2.) ou avec  
une lancette ou des cifeaux. Si la maladie est invété-  
rée , on ne doit point efpérer de pouvoir la guérir.

Lorfque ces taches font produites par un abfcès formé  
entre les lames de la cornée enfuite d’une inflamma-  
tion, & que la matiere qu’il renferme fait avancer la  
partie extérieure de la cornée en forme de lentille ou  
de perle, ce qui a fait donner à la maladie le nom de  
*perle :* il faut immédiatement procurer l’écoulement  
de la matiere par le moyen d’une incision , de peur  
qu’elle n’endommage la cornée & qu’elle ne prive en-  
tierement le malade de la vue. C’est ce qu’on peut  
faire commodément avec une lancette, ou avec une  
aiguille à abattre la cataracte, *Pl. I- du troisieme Vol.*en réitérant l’opération jufqu’à ce que la matiere soit  
entierement évacuée, après quoi l’on employera les  
digestifs dont on a déja parlé. H convient aussi de met-  
tre dans *F œil* quelques gouttes de graiffe de vipere  
pour déterger & consolider la plaie ou la plquure. Mai

3I O C U

lorfique la matiere est logée profondément, le malade  
perd ordinairement la vue.

Lorfque l’érosion externe de *F oeil* proVÎent d’un abfccs  
ou d’une inflammation , S. YVes conseille dlappasser  
d’abord celle-ci, & de mettre souvent dans *Vœil* quel-  
ques gouttes de Peau ophthalmique verte de Hartman,  
que l’on peut faire plus forte ou plus foible , fuÎVant  
les forces du malade. Cet Auteur vante beaucoup les  
vertus de cette eau pour dissiper les taches de la cornée.

Si les pustules inflammatoires auxquelles on donne le  
nom *d’Uritides^’élovent* fur la cornée enforme de perle  
ou de grain de millet , il faut fur le champ en faire  
sortir la matiere en les perçant avec une petite aiguille.  
Lorfque *Vœil* est affecté de pustules dans la petite *vé-  
role ,* il faut les percer fur le champ, & après avoir en-  
levé la pellicule restante avec une petite aiguille, une  
lancette ou autre instrument semblable , mettre tous  
les jours dans *l’oeil* gros comme une lentille d’une pou-  
dre préparée avec l’alun, le silcre qandi, & la coque  
d’œuf ; ou Poindre avec l’huile de linge brûlé ;' ce qui  
fuffira, au rapport de S. Yves, pour dissiper les restes  
des taches. On doit observer la même méthode pour  
les pustules qui s’élevent stur la cornée à l’occasion d’u-  
ne brûlure. S’il arrivoit après que la pellicule est en-  
levée , qu’il restât quelque tache dans *ï’œil,* on em-  
ployeroit les remedes que nous avons presicrits pour  
l’onyx ou ongle,

Il est rare qu’on vienne à bout de dissiper les taches qui  
proviennent des cicatrices que les plaies ont lassées ,  
ou de l’abus des collyres vitriollques, non plus que  
celles qui ont rendu la cornée tout-à fait opaque, &  
qui ont altéré l’état naturel de *ï’œil* ou de la cornée. Il  
vaut donc mieux dans ces cas *n’y* rien faire, que de  
tourmenter inutilement le malade par un cours en-  
nuyeux, mais inefficace, de remedes & d’opérations.

*Du Staphylome.*

**On** comprend fous le nom de staphylome deux maladies  
*desyeux* : l’une consiste dans un gonflement & éleva-  
tion de la cornée transparente , comme dans la *Plan-  
cheV.II. du quatrième Vol. Fig.* 4. 5. 6. 7. L’autre est  
formée par l’uvée, qui à l’occasion de quelque caufe  
interne, ou d’une plaie externe, passe au travers de la  
cornée, & défigure *Fœil* par une tumeur qui détruit  
ordinairement la vue. Voyez *Fig.* 8. *a a.*

Ces tumeurs reçoivent différens noms, fuivant leur for-  
me & leur grosseur. On les appelle *Margarita, Myo-  
cephalons Clavus s Mylon* ou *P ornum s Sc* enfin *flasthylo-  
me, Uva* ou *Acinus t* fuivant qu’elles ressemblent aux  
choses dont elles portent le nom. La plus grosse est le  
*Mylon.* J’ai non-seulement vu la cornée, mais quelque-  
fois aussi la sclérotique, extraordinairement enflées &  
distendues, & dans ce cas même on peut .donner à la  
maladie le nom de *Staphylome ;* à caufle que ces deux  
tuniques n’en forment proprement qu’une .feule. On  
peut cependant pour les distinguer donner à l'une de  
ces tumeurs le nom de staphylome de la sclérotique ,  
& à l’autre le nom de staphylome de la cornée. -

Ces staphylomes non seulement défigurent les *yeux &*interceptent la vue, mais causent encore des inflam-  
mations très-violentes, des maux de tête, des insom-  
nies, des suppurations, & souvent même des cancers.  
On doit donc en entreprendre la cure, moins à dessein  
de rétablir ou de conserver la vue , qu’ils, détruisent  
presque toujours, que dans la vue de faire cesser la dif-  
formité de licil aussi-bien que les fymptomes malins  
dont on vient de parler.

On appliquera fur la tumeur une compresse trempée dans  
de l’eau imprégnée avec de l’alun, sur laquelle on met-  
traune lame de plomb & un bandage, ou quelque ins-  
trument capable de casser une compression. LorEque  
PuVée sort par une plaie, il faut la remettre fur le  
champ dans fa place à l’aide d’une petite fonde -, or-  
donner au malade de *se* tenir couché fur le dos, &  
passer la plaie avec un blanc d’œuf & un mucilage de

O C U 32

semences de coings, jusqu’à ce qu’elle soit fermée :  
on a fouvent rendu la vue au malade par cette mé-  
thode.

Si la maladie est tellement invétérée qu’elle ne veuille  
point céder aux remedes, on traversera la tumeur par  
le milieu vers *sa* racine avec un fil en double ( voyez  
*PI.* V*II. du quatrieme Vol. Fig.* 8. ) & après avoir reti-  
ré l’aiguille , on attachera les quatre bouts du fil, deux  
du côté droit, & les deux autres du côté gauche ; au  
moyen de quoi la tumeur dépérira peu à peu & tombe-  
ra à la fin avec le fil.

Mais comme cette ligature caisse souvent des douleurs  
violentes, des inflammations & des supurations ; il vaut  
mieux séparer la tumetir par le moyen d’une incision.  
J’ai une fois faisi une tumeur de cette efpece qui sur-  
toit hors de *Vœil* de la longueur d’une articulation du  
doigt, avec deux doigts de la main gauche, & l’ai am-  
putée avec des cifeaux.

Saint Yves propofe la méthode fuivante.

Lorsque la tumeur ne couvre pas entierement la cornée,  
il passe une aiguille courbe enfilée d’une foie par le mi-  
lieu du staphylome. Il retire l’aiguille; & après avoir  
noué les deux bouts de la foie enfemble, il les saisit de  
la main gauche, & avec un bistouri ou une lancette , il  
sépare peu-à-peu la tumeur par-dessous jusqu’à ce qu’il  
puisse l’amputer entierement avec des cifeaux. Il ap-  
plique ensuite fur *i’oeil* de l’esprit de vin délayé avec de  
l’eau, de même que pour la cataracte. Par cette métho-  
de non-seulement on enlève tout le staphylome , mais  
la cornée Ee consolide presque entierement, de manie-  
re qu’il ne reste qu’une petite ouverture dans le milieu  
de la plaie , par laquelle l’humeur aqueufe s’écoule  
continuellement à mescire qu’elle s’amasse dans *Vœil,*mais sans incommoder le malade, à caufe qu’elle sort  
peu-à-peu avec les larmes par les points lacrymaux, &  
tombe dans le nez.

Lorsque le staphylome affecte toute la cornée, comme  
dans lesseg. 4. 5.6. 7. Saint Yves *se* stert d’une métho-  
de beaucoup plus expéditive qu’aucune autre. Elle  
consiste à inciser circulairement la cornée , aussi-bien  
que l’iris & l’uvée environ à une ligne au-dessus de  
l’anneau, où elle se joint à l’albuginé. Toutes les  
si humeurs de *F œil* venant à s’écouler par ce moyen, les  
tuniques qui restent occupent un bien moindre espa-  
ce, & la plaie fe consolide à la fin. On peut remplacer  
ensuite *F œil* qui manque par un *œil* artificiel, qu’il est  
presqu’impossible de distinguer de l’autre , lorsqu’il  
est bien fait, à caufe du mouvement qu’il reçoit des  
. musides qui restent. J’ai pratiqué moi-même cette mc-  
thode avec succès.

*Maniere d’évacuer le fang épanché par une incision â la  
cornée.*

Lorsqu’il vient à s’épancher une petite quantité de sang  
dans lici/ à l’occasion d’une violence externe, il est  
facile de le dissiper au moyen des résolutifs dont on a  
déja parlé. Mais lorsqu’il est trop abondant pour cé-  
der à cette méthode , il faut en procurer l’écoulement  
en incifant la cornée de la maniere qu’on a dit au mot  
*Hypopyon* , pour empêcher qu’il ne détruise la vue.

Il est parlé dans les *Mémoires de* l’*Académie des Sciences*pour l’année 1709. d’une pareille opération pratiquée  
par Gandolphe. Celui-ci fit une incision trassverfe à la  
cornée par laquelle le fang épanché s’écoula, nossfeu-  
lement fans caufer aucune douleur au malade, & sans  
qu’il restât la moindre cicatrice, mais il lui rendit enco-  
re la vue,bien qu’il eût été obligé d’ouvrir la plaie trois  
fois de suite, à caufe de l’abondance du silng & de la  
peine qu’il avoit à sortir. Il cicatrssa la plaie, en appli-  
. quant dessus des compresses trempées dans quatre onces  
d’eau de plantain mêlée avec deux onces d’eau d’ar-  
quebusstde; & la çurc fut si complete au bout de huit  
jours,

33 O C U

jours, que *Vœil*malade ne différoit de l’autre qu’en ce  
que sii prunelle étoit un peu plus grande ; ce qui pa-  
roissoit plutôt l’effet d’un coup que de l’opération.

*De la distension, chute -> fungus et cancer de l’oeil,*

*Uœil* s’enfle & s’enflamme quelquefois à un tel point,  
que les paupieres ne pouvant plus le contenir, il est  
obligé de sortir de son orbite. Cette maladie caisse  
non-seulement une difformité prodigieuse & des dou-  
leurs excessives, mais elle est presque toujours accom-  
pagnée de la perte de la vue ou d’un cancer. On peut  
voir la difformité qu’elle cause dans la *Pl. VII. du  
quatrième Vol, Fig.* 14. et 15. Paré rapporte un cas dans  
lequel *Vœil* stouffrit une distension si extraordinaire,qu’il  
creva sies tuniques. Les Grecs donnent à cet accident  
le nom de *proptosis s* & quelquefois, lorfque *l’œil* est  
distendu par une humeur aqueufe, celui *d’hydroph-  
thalmie.* Quelques-uns l’appellent *oculus bubulus,* ou  
*bovinus,* ou *elephantinus* , parce qu’il ressemble à *Vœil*d’un bœuf ou d’un éléphant. Les caufes de cette ma-  
ladie font très-nombreufes. Elle provient quelquefois  
d’une inflammation violente, on d’une obstruction des  
vaisseaux, occasionnée par une redondance d’humeurs  
peccantes ; quelquefois d’une violence externe ; &  
quelquefois d’un skirrhe ou d’un cancer ; & c’est à ces  
caufes qu’on peut imputer les cas rapportés par Hil-  
danus, *Cent.* 1. *Obs.* 1. & Muys, *Dec.* 12. *Obs.* 1. en-  
fin celui que j’ai représenté dans la *Pl. VII. du qua-  
trième Vol. Fig.* 14. et 15. Quelques Medecins ont  
aussi donné à cette maladie le nom de *fungus*, ou se-  
cus, à cause de *sa* figure, bien que ce soient deux dif-  
férentes maladies.

Si la maladie est récente & que *Vœil* ne foit pas extreme-  
ment défiguré, on peut ordinairement résoudre l’hy-  
drophthalmie à l’aide de la saignée, des purgatifs,  
des fudorifiques, de vésicatoires & des fomentations  
difcussives. Mais si fon opiniâtreté est telle qu’elle ne  
veuille point céder aux réfolutifs, il faut procurer l’é-  
coulement de la matiere par l'opération de la para-  
centese , ou ponction, de même que dans les autres  
especes d’hydropisie,ce qu’on exécute avec le troifquart  
& qu’on réitere tous les jours, ou de deux jours l’un  
aussi long-tems qu’il est nécessaire. Il faut à chaque  
panfement appliquer fortement sur *Fœil* une lame de  
plomb concave, jusqu’à ce qu’il ait repris *sa* figure  
naturelle- Nuck dit avoir achevé une cure par ce  
moyen, quoiqu’il eût toujours ouvert la cornée. Mais  
comme il peut rester une cicatrice difforme, j’aime  
mieux faire mon incision à la fderotique avec une  
lancette; & après que la matiere s’est écoulée, je pan  
fe *Vœil* avec de la charpie trempée dans de Peau rose  
battue avec un blanc d’œuf, fur laquelle je mets une  
lame de plomb, & fur celle-ci une forte compresse  
trempée dans l’efprit de vin tiede, après quoi j’assure  
le tout avec un bandage ; fans négliger Pufage des re-  
medes internes, des purgatifs & des fudorifiques jufi-  
qu’à ce que l’œil soit rentré dans son état naturel.

Lorsque la vue & la figure naturelle de *Vœil* font tout-à-  
fait détruites, & que les symptômes & les douleurs  
vont toujours en augmentant, il ne reste qu’un seul  
remede, qui est de faire une incision tranfverfe aux  
tuniques de *Fœil* pour procurer l’écoulement de la  
matiere qu’elles contiennent. Il faut enfuite déterger  
*Vœil s* de même que les autres ulceres, & le couvrir  
d’une compresse qu’on assure avec un bandage bien  
ferré, pour qu’il reprenne plutôt *sa* figure naturelle, &  
que les paupieres puissent le couvrir. Mais si *i’oeil* con-  
serve toujours fa grosseur démesurée au point de ne  
pouvoir demeurer dans l’orbite, il faut néCessairement  
retrancher la partie fuperflue avec des cifeaux ou un  
bistouri, afin de pouvoir plus aisément cacher la dif-  
formité avec un *oeil* artificiel. On peut quelquefois sé-  
parer la cornée au moyen d’une incision circulaire,  
comme on a dit pour le staphylome.

Bartifchius , Hildanus & Muys ont inventé un bistouri  
*Torne V.*

O C U 34

courbe, creusé en forme de cuillere, pour extirper  
*Fœil* dans cette maladie. Mais outre la difficulté qu’on  
trouve à aiguifer cet instrument, il me paroît qu’il  
fuffit d’amputer la partie de *F oeil* qui empêche les pau-  
pieres de *se* joindre ; de plus, il est à craindre qu’on  
n’offense avec cet instrument quelques-uns des os de  
l’orbite. Mais lorsqu’un cancer ou un skirrhe obli-  
gent nécessairement à extirper *ï’œil* tout entier, on  
peut pratiquer également l’opération avec le bistouri  
droit représenté dans la *Pl. IV. du second Vol. Fig»*14. dont je me silis servi pour extirper les tumeurs  
monstrueuses représentées dans la *Pl. VII. du quatriè-  
me Vol. Fig.* 14. & 15. Quelques-uns croyent tenir  
un milieu entre ces deux méthodes, en tirant *Vœil*hors de sim orbite avec un bistouri, autant qu’il est  
nécessaire pour pouvoir faire une ligature à la partie  
faillantela séparer par ce moyen de même que les autres  
excroissances. Mais les inflammations, les douleurs  
& les convulsions dont cette méthode est fluvie, tuent  
le malade, ou le mettent dans un danger extreme.  
Lors donc que *l’oeil* est affecté d’un skirrhe ou d’un  
cancer qui le pénetre jtssqu’à la racine, il n’y a point  
d’autre moyen de soulager le malade,que de dégager  
*Fœil* de sim orbite & de l’extirper entierement. On  
peut ensuite déterger & cicatriser la plaie avec quel-  
que baume vulnéraire.

Il arrive quelquefois après que l’opération est faite qu’iI  
fe forme fur *ï’œil* une nouvelle excroissance charnue  
qui fait appréhender une feconde tumeur. Il faut pour  
la prévenir appliquer dessus de la charpie trempée  
dans de l’eau phagédénlque , & fur celle-ci une lame  
de plomb qu’on assurera avec un bandage fort ferré. Il  
faut encore savoir que les cancers de *ï’œil,* de même  
que ceux des autres parties reviennent souvent, bien  
qu’on les ait traités de la maniere qu’on vient de di-  
re, ce qui oblige de recourir une seconde fois à l’o-  
pération ; comme il paroît par le cas rapporté par  
Muys. Lorfque ces maladies proviennent d’une carie  
ou *fphna ventosa* des os de l’orbite, il faut, supposé  
qu’elles ne veuillent point céder aux mercuriels, ainsi  
que cela arrive quelquefois, que le Medecin fe con-  
tente de pallier la maladie & de calmer les douleurs,  
puisqu’il est fouvent impossible de la guérir radicale-  
ment.

*Des yeux artiflciels.*

On a inventé les yeux artificiels pour cacher la difformi-  
té que casse la perte des véritables. On les fait au-  
jourd’hui avec des lames d’or, d’argent ou de verre,  
qu’on émaillé de maniere qu’ils imitent parfaitement  
les yeux naturels. Ils tiennent d’autant mieux dans  
les orbites qu’ils égalent davantage le volume de  
ceux qu’on a perdus.Il est bon de les nettoyer fouvent,  
pour empêcher que les ordures qui s’y attachent ne les  
fassent reconnoître ; & même d’en avoir plusieurs pour  
remplacer ceux qui peuvent fe perdre, *se* rompre, ou  
s’altérer. Le malade doit les ôter lorsqu’il va se cou-  
cher , les nettoyer & les remettre le matin à S011 le-  
ver. Mais pour qu’on puisse les ôter & les remettre  
Eans que rien n’y paroisse, il faut que le Chirurgien  
qui sait l’opération retranche autant de *ï’œil* malade  
qu’il est nécessaire pour faire place à l’artificiel.

L’oss postiche exécute d’autant mieux les mouvemens  
que lui impriment les mufcles qui restent, qu’iI est  
mieux adapté aux paupieres. C’est ce qui fait qu’on  
ne doit retrancher de *Fœil* malade que ce qu’il y a  
d’absolument fuperflu, à moins qu’un skirrhe ou un  
cancer n’oblige à l’extirper totalement; & dans ce  
cas *Vœil* artificiel n’a d’autre mouvement que celui,  
qu’il reçoit des paupieres.

J’ai quelquefois obferVé que les yeux artificiels irritent  
les parties, & occasionnent des inflammations, des  
fluxions & autres maladies semblables, furtout lorso  
qu’ils font mal faits, de maniere qu’ils enflamment  
& .affaiblissent fouvent celui qui est sain. Dans ce  
cas, le malade doit en chercher un autre qui lui con-

35 0 C U

vienne mieux, ou même s’en passer tout-à-fait, plu-  
tôt que de s’exposer à perdre *ï’œil* qui lui reste.

*Du strabisme ou des yeux louches.*

On voit souvent des personnes dont les yeux au lieu de  
regarder directement un objet, fiant tournés vers les  
angles des paupieres : c’est ce qu’on appelle *strabisme->*ou *yeux louches*. Les personnes qui ont ce défaut lou-  
chent tantôt d’un *oeil*, tantôt des deux. Les enfans font  
fort fujets à cette maladie, & cela vient de ce qu’on  
leur fait constamment téter la même mamelle , ou  
qu’on les place dans leur berceau de façon que leurs  
yeux fe portent toujours du même coté. Mais cette ma-  
ladie est le plus souvent causée par des mouvemens  
conVtllsifs ou épileptiques , auxquels les muscles de  
leurs yeux, aussi-bien que toutes les autres parties de  
leurs corps sont extrêmement stljets. Enfin ce défaut  
peut provenir d’un fpafme, ou de la paralysie de quel-  
qu’un des mufcles des yeux, ou de quelque défaut dans  
la rétine; car lorfque la partie de la rétine qui est op-  
posée à la prunelle,& qui reçoit l’impression des objets,  
devient insensible pour quelque caufe que ce foit, le  
malade est obligé de tourner les yeux obliquement ,  
pour que la prunelle réfléchisse les rayons de l’objet  
fur quelqu’autre partie faine de la rétine.

*LO strabisme* est une maladie très-difficile à guérir, fur-  
tout dans les adultes, & lorsqu’elle vient du défaut des  
mufcles de *ï’œil* ou de la rétine. On peut y remédier  
dans lesenfans, en les plaçant plusieurs jours de fui-  
te, comme le confeille M. de Saint-Yves, vis-à-vis  
un miroir & en leur faisant regarder directement leur  
visage , essorte que chaque *œil* regarde précisément la  
prunelle de celui qui lui correfpond dans le miroir. A  
l’égard des personnes avancées en âge elles pourront  
corriger ce défaut en lisant des écritures menues, ou  
en traVaillant à des ouvrages fins qui demandent de  
l’application , en observant cependant de tenir leurs  
yeux également tournés dans une direction droite sim  
l’objet qui leur sera présenté. Ils auront aussi soin de  
bassiner cette partie avec de Peau de la Reine de Hon-  
grie , ou de les oindre avec le baume de Fioravanti.  
Quelques pesimnes ont tâché de guérir ce défaut par  
le moyen d’une efpece de bandeau représenté *Pl. VIL  
du quatrième Volume , Fig.* 16. & dont Solingen est  
l’inventeur.Bartischius recommande la même méthode  
dans sim *Ophthalmoduleia.* Mais de peur que l’enfant  
ne regarde que par le trou d’une de ces bésicles, tandis  
que l’autre *oeil* demeure louche, il est à propos de cou-  
vrir entierement *Fœil* qui ne louche point afin que ce-  
lui qui louche fe redresse , & que l’action qu’il fait tout  
feul l'oblige à regarder droit. Cet expédient est rare-  
ment praticable à caufe de la mauvaise humeur des  
enfans & de plusieurs autres obstacles. HEIsTER, *Chi-  
rurgie;*

Les Auteurs different dans leurs fentimens touchant les  
louches. Les uns prétendent que la caufe de cette dif-  
formité est un vice de la cornée tranfparente qui est  
trop voutée ou placée obliquement. D’autres veulent  
que ce foit un défaut du crystallin : mais ils fe trom-  
pent tous, car elle ne dépend que d’un vice des muf-  
des, comme je vais le faire voir.

On appelle louche celui de qui l’un des yeux n’est pas  
tourné du côté de l’objet qp’il regarde. Les personnes  
qui ont ce défaut, louchent tantôt d’un *œil 8e* tantôt de  
l’autre; quelquefois il paroît que les deux yeux lou-  
chent en même tems. Il y en a qui ne louchent que  
très-peu, lorfqu’ils font près de l’objet qu’ils regar-  
dent, & davantage quand ils en semt éloignés. D’au-  
tres louchent d’un *oeil* étant près de l'objet, & de Pau-  
tre à une distance plus éloignée. Lorsqu’on ferme *ï’œil*qui ne louche point, celui qui louchoit fe redreffe, &  
en ouvrant la paupiere , on trouve louche celui qui  
étoit droit auparavant.

Tous ces différens examens des yeux louches sont assez

O C U 36

voir qu’il y a une difcordance de mouvement dans un  
des mufcles droits de *ï’œil,* & que la caufe vient de ce  
que les esprits animaux ne coulent pas également dans  
tous. Ce que je viens de dire regarde les louches dès  
l’enfance. Outre cela, cette maladie peut encore arri-  
ver à tout âge : mais dans ce cas le défaut provient pour  
l’ordinaire d’tme paralysie d’un des mufcles droits de  
lici/. Les personnes qui ont cette maladie voyent deux  
ou trois objets, & quelquefois plus , lorfqu’elles n’en  
regardent qu’un; on appelle cela communément voir  
double, ce qui fe fait , parce que les deux prunelles ne  
font point en ligne parallele ; d’où il arrive que les  
rayons de la lumiere qui fe réfléchissent d’un objet tom-  
bent dans un *œil* fur une fibre, & dans l’autre *œil* sciT  
une autre , qui ne répond pas au même point, d’où la  
premiere tire fon origine; ainsi l’impression que la lu-  
miere fait dans les deux yeux tombant fur les différens  
tes fibres qui ne partent pas du même point, il en ré-  
fulte une double , ou triple fenfation à ce que l’onap-  
pelle le siége du siens commun ; ce qui fait voir la nUIl-  
tiplicité des objets.

Pour mieux expliquer ceci, on fait que la vue *se* fait par  
des fibres nerveufes, qui fe distribuent tout autour de  
la cavité,intérieure des deux globes des yeux, & qui  
répondent à un même principe dans le cerveau d’où el-  
les tirent leur origine. Les fibres qui font du côté du  
grand angle d’un des yeux ont rapport à celles qui font  
du côté du grand angle de l’autre. Lorsqu’elles fiant  
srappées également par la lumiere réfléchie d’un objet,  
il ne *se* fait qu’une même fenfation dans leur principe,  
c’est pourquoi on ne voit qu’un objet : mais la prunelle  
de *ï’œil* qui louche n’étant plus en ligne parallele avec  
l’autre, il arrive, comme je viens de dire, que certai-  
nes fibres sont ébranlées par la lumiere dans l’un des  
yeux, tandis que dans l’autre la lumière frappe celles  
qui ne correspondent point auxpremieres; ce qui pro-  
duit le dérangement dans la vision. Pour en faire l’ex-  
périence, il *n’y* a qu’à appuyer un doigt fur l’une des  
paupières essorte que l’on fasse descendre le globe de  
*ï’œil,* plus bas que l’autre: pour lors les prunelles ne se  
trouvant plus en ligne parallele ou d’égale hauteur ,  
on voit double par la rasson susdite. Toute la diffé-  
rence qu’il y a entre les persimnes qui louchent dès  
leur enfance , & celles à qui ce défaut arrive dans  
un âge plus avancé , est que les pcemieres ne voyent  
point double, comme il arrive aux dernieres. Dans  
les premieres, l’*œil* qui louche tourne de tous les *cô-  
tés* également, en leur fermant *i’œil* qui paroît fain ;  
au lieu que dans les dernieres en fermant *Fœil* fain,  
l’autre ne peut *se* porter au côté opposé à celui vers le-  
quel la prunelle est tournée. On voit par-là que dans  
les enfans la caufe vient du défaut des esprits qui ne se  
portent point également dans les mufcles, ou adduc-  
teurs ou abducteurs des yeux; ce qui fait que le globe  
tourne d’un côté; au lieu que dans les personnes âgées  
l’un des muEcles *se* trouvant attaqué de paralysie, *ï’œil*demeure comme immobile vers un côté par la contrac-  
tiondu musicleantagoniste, & ne peut fie diriger vers  
la partie opposée à celle qui est relâchée. Après avoir  
fait connoître les différences de cette maladie venue  
dès l’enfance, & de celle qui arrive dans un âge plus  
avancé, il faut parler des remedes qui y conviennent.  
Je commencerai par celle des enfans dont la guérifon  
consiste à rétablir le cours régulier des esprits dans les  
mufcles.

On pourra y réussir en s’y prenant de la maniere sui-  
vante.

On fera affeoir l’enfant vis-à-vis d’un miroir, & dans cet-  
te situation on lui fera regarder directement fon visa-  
ge , enforte que chaque *œil* regarde directement la pru-  
nelle de celui qui lui correfpond dans le miroir; en lui  
lassant faire cet exercice un quart d’heure le matin &  
autant le foir, à la fin la vue *se redresse.* Outre cela on  
pourra lui faire lire des écritures menues, ou travail-

37 O C U

ler à des ouvrages fins qui demandent de l'application.  
Il faut obferver lorfque les enfans regardent quelque  
objet, qu’ils ne le mettent pas de côté; c’est pourquoi  
pendant que les organes font tendres, il faut les accou-  
lumer à regarder droit, comme font toutes les perfon-  
nes qui ne louchent point. Dans le tems de ces exerci-  
ces il faut appliquer aux yeux des remedes spiritueux  
pour rappelter dans les fibres nerveuses les esprits né-  
cessaires à faire agir le mufcle qui paroît relâché. On  
fe fert aVec succès de l’eau de la Reine de Hongrie, du  
baume de Fioraventi & autres chofes semblables, dont  
il saut frotter trois fois le jour le front, les tempes & le  
dessus des paupieres.

A l’égard des besicles qui font d’un ancien usage , lorse  
qu’on les met aux enfans,ilarrÎVe d’ordinaire qu’ils ne  
regardent que par le trou,d’une de ces besicles , pen-  
dant que l'autre demeure louehe ; c’est pourquoi j’ai  
inventé une espece de nez de mafque qui doit couvrir  
une partie de *i’œil* qui louche, ou des deux lorsqu’ils  
louchent mus deux. Il ne doit s’étendre fur les yeux  
que jusqu’aux prunelles ensorte qu’il les laisse entie-  
rement découvertes.

On est aussi quelquefois obligé de couvrir entierement  
*l’œil* qui ne louche point, afin que celui qui louche fe  
redresse , & que l'action qu’il fait tout feul l'habitue à  
regarder droit.

Quant aux personnes plus âgées, cette indisposition peut  
être venue pour’avoit eu froid à *i’œil* & à la tête, ou par  
une fonte d’humeurs qui fe dépofe fur les mufcles de  
*l’œil.* Quelquefois un rhumatisine fur ces parties pro-  
duit le même effet.

Cn guérit cette maladie par les saignées , les purgatifs &  
quelquefois l’émétique; on applique à *i’œil* la vapeur  
du cassé foir & matin, & celle de l’efprit de vin ; on  
fait boire la décoction d’eufraife & de bois de fafla--  
fras. Tous les remedes qui conviennent à la paralysie,  
tels que font les eaux minérales chaudes, &c. con-  
viennent aussi dans le cas présent.

Cette indisposition a quelquefois pour caufe une chaleur  
d’entrailles, ou des vapeurs qui fe portent à la tête :  
alors on est obligé de faigner du pié, de faire boire des  
boissons rafraîchissantes & de prendre les bains domef-  
tiques . & quelquefois les eaux minérales rafraîchissan-  
tes, fur quoi il faut toujours fe rapporter à l’aVÎs des  
Medecins,

*De la vue foible.*

Saint-Yves divife la vue en trois efpeces, favoir, la bon-  
ne vue, la presbyte & la myope. Ces trois fortes de  
vues fiant sujettes à slaffoibhr de plusieurs manieres.

J’entens par foiblesse de vue ne plus voir si distinctement  
les objets ; par exemple, ne pouvoir plus lire. Ces trois  
fortes de Vues tombent dans cet inconVénient; la bon-  
ne lorsique les yeux deVlennent humides & larmoyans.  
Cette eau qui les abreuVe continuellement fatigue  
beaucoup la yue. Il faut que les personnes à qui cela ar-  
rÎVe aient recours aux lunettes conVexes , d’un degré  
qui leur conVÎenne pour lire ou traVailler; ce qu’elles  
ne pourraient bien faire fans ce fecours.

Les presbytes ne fauroient lire que difficilement les ca-  
racteres menus, ni distinguer les objets fins, fans que  
les yeux & même la tête en soient fatigués, quoiqu’ils  
distinguent bien les gros objets dans une distance af-  
fez éloignée. Cela Vient de ce que le crystallin fe trou-  
vant moins conVexcqu’à l’ordinaire, fait que les rayons  
refléchis des objets proches de *s oeil,* s’écartent ttup de  
l’endroit où ils deVroient fe réunir pour produire la vi-  
fion ; ce qui n’arrÎVe point à l'égard des objets éloignés,  
à caufe que les rayons réfléchis de ces objets étant plus  
conVergens ont un foyer proportionné. Pour remédier  
à ce désaut il faut fe ferVÎr d’abord de conferVes qui ne  
grossissent point pour passer ensuite à lestage des lunet-  
tes plus conVexes , qui raccourcissent daVantage le  
loyer.

La Vue des myopes s’accourcit à un point qu’ils ne fau-

O C U 39  
roient lire ni distinguer les objets sans le fecours de lu-  
nettes concaVes; cela procede de ce que le crystallin  
est plus Vouté qu’à l’ordinaire. La concavité.de ces lu-  
nettes doit être d’autant plus considérable, que la Vue  
est courte.

Il arriVe souVent qu’après l'usage des lunettes pendant  
plusieurs années le crystallin reprend *sa* forme conve-  
nable, de forte qu’on nsa plus besoin de ce fecours.  
On observe encore que plusieurs personnes n’étant ni  
myopes , ni presbytes ,ont été obligées de *se servir* de  
lunettes pendant long-tems à cause d’un larmoyement,  
& que cette maladie Venant à cesser , elles les ont aban-  
données.

Toutes les lunettes sont pour la plupart ou concaVes, ou  
conVexes. Les unes & les autres ont différens degrés  
ou foyers: Il y a outre cela des lunettes unies & plates  
appellées conferVes : de celles-ci il y en a de deux qua-  
lités ; les unes font de Verre verd, & les autres de verre.  
blanc Des convexes, le premier degré grossit très-peu,  
&peut serVÎrde conserves; les autres grossissent à pro-  
portion de leur convexité.

On appelle foyer dans les lunettes, l’endroit où les  
rayons de lumierequi passent par la lunette *se* rassem-  
blent fur un corps opposé à la lumiere ; & c’est par les  
différentes distances de ces foyers qu’on mefureîes de-  
grés des lunettes.

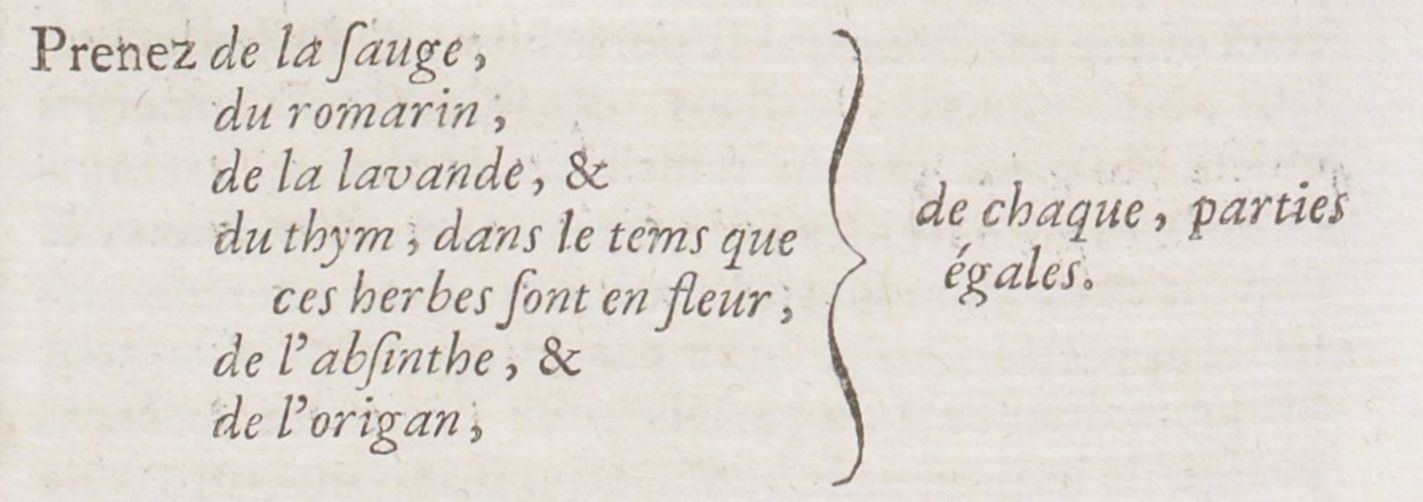
Il est de très-grande conséquence de ne fe point mettre  
trop-tôt dans l'usage des lunettes;& y étant une fois ac-  
coutumé, de ne point changer trop fotlVent leur degré,  
parce qu’à la fin on n’en trouve plus de propres à fa  
vue.

Ceux qui ont la Vue Myope , ne doÎVent se servir de  
lunettes concaVes que le moins qu’ils pourront, pour  
lire, encore doivent-ils commencer par les moins con-  
caves.

Il faut que je dise un mot de la maniere de conserver la  
Vue, & d’éViter de se servir de lunettes. Par ce moyen,  
beaucoup de personnes s’en exempteront, quoique ce-  
la ne réussisse pas absolument à tout le monde. Je corn-  
mencerai par en exclure les myopes, parce que les re-  
medes ne Eauroient allonger leur vue ; il n’y a que la  
bonne vue & la presbyte qui puissent ressentir les aVan-  
tages de ces moyens.

Une humidité abondante dont les yeux de plusieurs per-  
fonnes *fe* remplissent continuellement, afloiblit, corn-  
me nous avous dit, la bonne vue. Dans ce cas, je me  
*sers* de mon eau ophthalmique , laquelle étant appli-  
quée trois fois dans la journée, desseche l’humidité &  
fortifie la vue. Les remedes capables d’évacuer la pi-  
tuite du cerVeau , comme les purgatifs & la fumée dû  
tabac, foulagent cette forte de Vue.

Les presbytes peuVent s’exempter de lunettes en remet-  
tant le crystallin dans sim état naturel, lorsqu’il com-  
mence à changer, en fe fervant de la teinture fui-  
vante.



Mettez-les insisser dans de l’eau-de-Vle pendant quarante  
jours, après lesquels passez l'eau de-vie à clair ,  
& servez-vous-en de la maniere sulcante.

Mêlez une partie de cette eau-de-vie dans quatre parties  
d’eau distilée de bleuet, ou *cyanussegetum ,* ou de  
l’eau distilée d’Eufraife ; mettez-en dans une  
cuillere , que vous chaufferez auparaVant pour la  
faire tiédir, & vous baignerez votre *œil* dedans  
en clignotant les paupieres, afin quelles poni-

39 O C U

pent de cette eau , & la portent autour du globe,  
ce que l’on falqquatre ou cinq fois de fuite le ma-  
tin & le foir.

Quand on s’est ferVi pendant quinze jours de cette eau  
au degré que je viens de le dire , on ne mêle plus que  
trois parties des eaux fufdites, avec une partie d’eau-  
de-vie. Lorfque l'œil est accoutumé à ce EeConddegré,  
on mêle moitié eau-de-vie & moitié de ces eaux, & on  
s’en tient-là. On augmente ces degrés , afin que *F oeil*étant picoté & ranimé par la force de l’eau-de-vie , les  
sucs nourriciers des humeurs de *Vœil fe* raniment aussi ,  
& fe portent plus abondamment dans le crystallin pour  
le rétablir.

*Des présuges que l’on tire de la disposition des yeux.*

Les prognostics que l’on tire des yeux font les plus con-  
sidérables , parce que ces organes fournissent au Me-  
decin plus que toutes les autres parties du corps, des  
signes infaillibles pour prédire l'iffue des maladies,  
fuivant cette maxime d’Hippocrate, *VI. Epid. scct. 4.  
Aph. 26.* « L’état du corps est toujours conforme à ce-  
« lui des yeux, & la couleur de ceux-ci sic restent de la  
« bonne ou mauVasse disposition de l’autre. » ’θφτικλ-  
μοὶ *ως άν ϊχύωζιν* , οὺ'τω καὶ γῆον. καὶχροιὴ ἐπὶ τὸ κάκιον  
ἡ αμεινον επιδιδὸ/.

Lorsique les yeux l'ont l'ereins & animés, c’est une preu-  
ve que le corps est en bon état ; car, comme dit Ga-  
lien dans sim Commentaire siur le passage que nous ve-  
nons de citer , la bonne couleur des yeux indique la  
fanté du corps.

Je vais parler des signes que les yeux nous fournissent  
pour prédire la mort ou la guérisim du malade, en  
commençant par ceux qui font falutaires & d’un bon  
augure, pour passer enfuite à ceux qui sont pernicieux  
& funestes.

Je dis, en premier lieu , que les yeux du malade pro-  
mettent beaucoup, & ne donnent pas une petite espé-  
rance de sa guérifon lorsqu’ils ne different en rien de  
ceux d’tme personne qui *se* porte bien, par leur grosi-  
feur, leur figure, leur situation , leur mouvement,  
leur couleur , leur pénétration & leur éclat ; car les  
yeux siains & robustes fiant toujours un bon signe : &  
tels font ceux, comme Galien l’obsierve dans le Com-  
mentaire que nous avons cité , qui font d’une couleur  
vive, gros, & remplis d’une humeur éclatante. Cet  
Auteur appelle les yeux qui ont toutes ces qualités ,  
des yeux siains & robustes , à causie qu’ils ne l'ont tels  
qu’en conséquence de llesprit animal lumineux qu’ils  
reçoivent en abondance du cerveau : mais ces flirtes  
d’indications ne font pas toujours également sûres  
dans les si.ijets qui ont été affoiblis par des maladies ;  
& l'on ne doit pas appréhender beaucoup de la disposi-  
tion contraire. Il huit de ce qu’on vient de dire, que les  
yeux, pour être bons, doivent être les mêmes que  
ceux d’une personne qui *se* porte bien , d’une belle cou-  
leur , bien nourris , brillans, capables de discerner les  
objets éloignés par un tems clair & serein, exempts  
de rougeur, ni livides , ni noirâtres , ni larmoyans, &  
n’avoir dans leurs angles aucune matiere excrémenti-  
tielle appellée λύμαι, *lemae* par Hippocrate. On peut  
toujours donner à de pareils yeux l’épithete de *bons,*puisqu’ils indiquent la bonne disposition du corps & de  
la tête en particulier.

Pour que les prognostics qu’on tire des yeux soient plus  
certains, il est besioin de consulter & d’examiner les  
autres signes qui paroiffent en même-tems; afin que  
s’ils fiont également bons, on puisse prédire aVec con-  
fiance la guérisim du malade. Car les yeux font inca-  
pables par eux-mêmes de déterminer notre jugement,  
& n’ont rien d’assez certain pour pouvoir s’en servir à  
former un prognostic infaillible ; puifque dans quel-  
quesfievres ccntinues, les yeux paroissent quelquefois  
fort bons, lorfque la fievre conduit le malade au tom-

O C U 40  
beau, quoîqu’à dire vrai cela arrive rarement ; de  
forte que généralement parlant, la bonté des yeux ne  
donne pas peu d’espérance de guérisim. ll peut cepen-  
dant arriver par accident que les yeux qu’on ΕυρροΕε  
être bons, & quelquefois aussi ceux qui passent pour  
être mauvais , fournissent des indications salutaires ;  
par exemple, lorsqu’ils fuyent la lumiere pour ne  
pouvoir la sijpporter, qu’ils sont larmoyans , extrême-  
ment rouges, étineelans, obEcurs, sombres, pesims ,  
de traVers, enflés, creux, fermés; pourvu qu’ils de-  
viennent tels à l’approche d’une crife. J’excepte néant-  
moins de ce nombre ceux qui ne font point rendus  
tels par l’approche d’tme crife, mais par quelque cau-  
*se* extrinfeque; on ne peut en prognostiquer rien de  
pareil, parce qu’ils paroissent ainsi chargés au corn-  
mencement, & dans le tems qu’ils font tout-à-fait  
incapables de fouflrir une altération critique , comme  
on peut le conclurre de ce que dit Hippocrate, *Lib.  
Prognose,* «que dans l’espace de trois ou quatre jours,  
« les yeux deviennent & paroissent mauvais, par la  
« Violence du mal. » Il est aisé de s’instruire des cau-  
fes externes fur le rapport des malades mêmes; &  
c’est d’elles que Galien parle, *Com.* 1. *in Prognosi.  
Text.* 10. lorsqu’il dit «qu’il arrÎVe quelquefois au  
« commencement d’une maladie, enfuite d’un excès  
« de νϊη, ou d’un Vomissement Violent, que les yeux  
a fuyent la lumiere, répandent des larmes , restent  
« immobiles ou de traVers, s’enflent ou paroissent cou-  
« Verts de Veines rouges.» Mais ces mauVais fymp-  
tomes paroiflênt dans les yeux à l’approche d’une cri-  
se , lorsque la nature combat aVec la maladie.

Il y a des personnes, par exemple, dont les yeux répan-  
dent des larmes à l’approche d’une hémorrhagie de  
nez critique, fulcant Hippocrate. 1. *Epid. Stat. 3.*«Tout ceux, dit ce grand homme, qui étant attaqués  
« d’une fieVre aiguë,furtoutd’une fleVre ardente,répan.>  
« dent des larmes inVolontaires, Vont aVoirun saigne-  
« ment de nez, pourvtl qu’il ne paroisse aucun signe  
« mortel; car autrement ces pleurs ne présagent point  
« une hémorrhagie, mais bien la mort du malade. »  
On distingue les larmes en Volontaires & inVolontai-  
res: ces dernieres, quand elles sont accompagnées de  
signes critiques indiquent une éruption critique de  
Tang; mais les larmes Volontaires ne fournissent ja-  
mais rien sim quoi on puisse établir un prognostic.  
Ecoutons ce que dit là-dessus Hippocrate, 4. *Aph.* 52.  
« Les larmes qui coulent Volontairement durant une  
« fieVre ou telle autre maladie que ce soit, n’ont rien  
a d’extraordinaire ou d’inusité (οὐδὲν ἄτοπον ) ; mais les  
« les larmes inVolontaires sont plus difficiles à expli-  
« quer ( ἀτοπώτερον ) , » ou comme lit Galien dans son  
Commentaire « ἄτοπον difficile à expliquer. » Mais  
pour mieux développer le sentiment d’Hippocrate,  
que ceux qui pleurent volontairement ne font rien  
dlabfurde, ni qui prouve une diminution de raifon ,  
mais qu’il est plus malaisé d’expliquer la caufe des  
larmes involontaires, ou qu’elles marquent une plus  
grande foiblesse, & qu’on doit plus s’en méfier que  
des premieres ; & dans le passage quson a cité ci-dessus,  
que les larmes involontaires préfagent la mort du ma-  
lade lorfqu’il ne paroît aucun signe de crife; comme  
aussi 6. *Epid.Sect.* 1 *Aph. 16.* que « dans les maladies  
« aiguës , lorsque le malade est accablé par la violence  
« du mal, les larmes volontaires sont un bon signe, au  
«lieuque les involontaires en font un sort mauvais : »  
nous tâcherons de prévenir toutes les difficultés,en ob-  
servant que les larmes peuvent être spontanées ou vo-  
lontaires en deux manieres : premicrement, lorsqu’el-  
les coulent Eans la participation du malade , ce qu’Hip-  
pocrate exprime par ἀκόντων & ἀκοὺσια , dans les paflà-  
ges que nous avons rapportés ci-dessus, voulant signi-  
fier qu’elles coulent d’elles-mêmes, sans que la Volon-  
té du malade y ait aucune part. En second lieu, on  
dit dans un autre sens que les larmes sont volontaires  
ou qu’elles coulent volontairement, quand elles cou-  
lent parla volonté du malade; aussi Galien, *Corne* 1.

4ΐ O C U

*in.* I. *Epid.* voulant éViter toute ambiguité & mieux  
faire entendre la vérité de llaphorisine d’Hippocrate  
Ee sert d’un mot qui ne signifie point *spontanés* mais  
*involontaire* 3.car le premier *se* dit tantôt relativement  
au malade, & tantôt à la maladie. Mais pour éloi-  
gner toute occasion de méprise, nous distinguerons les  
larmes en volontaires & en involontaires, qu’Hippo  
crate appelle quelquefois du nom de *spontanées-,* à cau-  
fe, comme on a dit, qu’elles coulent d’elles-mêmes,  
& sans le consentement de la volonté, & les autres  
*non spontanées y* à caufe qu’elles coulent en quelque  
sorte du consentement du malade. Je dis donc que  
les larmes volontaires ne fervent de rien pour établir  
un prognostic, & c’est ce qui fait qu’Hippocrate nous  
dit dans l’aphorifme que nous avons cité, que de pa-  
reilles larmes ne signifient rien d’irrégulier ou de  
mauvais; & certes il a raifon, puisqu’elles ne proce-  
dent point de la maladie, mais de la volonté du ma-  
lade; au lieu que les larmes involontaires , qui cou-  
lent sans le consentement de ce dernier font toujours  
mauvaises ; à moins qu’elles ne précedent & présii-  
gent une crise, conformément au passage d’Hippocra-  
te, lu *Epid. Stat.* 3. que nous avons cité. Il faut pour  
qu’on puisse regarder les larmes comme critiques ,  
qu’elles aient été précédées de signes de coction; car  
dans ce cas elles président une crife & méritent une  
attention particulière.

On peut souvent prédire le même évenement, à l’occa-  
sion de la rougeur qu’on remarque dans les yeux du  
malade, de l'obscurcissement de *sa* vue, aussi-bien que  
des étincelles qu’il s’imagine voir passer devant lui :  
Galien, dans sim *troisieme Livre des Crises,* met ces  
signes avec les' larmes au nombre des prognostics d’u-  
neHérnorrhagie prochaine.Quelquefois, avantqu’el-  
le arrÎVe, il souvient une rougeur aux yeux , laquelle  
**est** accompagnée de tems à autre de celle des joues &  
du nez : l’obscurcissement de la vue, lorsqu’il est joint  
avec un mal de tête, est souvent fuivi d’un faigne-  
ment de nez. C’est le fentiment d’Hippocrate dans  
son *Livre des Prognostics-,* où il dit, « quelques ma-  
« lades sont attaqués dans le premier période ( ἐν τῆ  
« πρώτη περιοδῳ ) d’une hémorrhagie du nez qui les  
«soulage considérablement: mais on doit examiner  
« s’ils n’ont point mal à la tête , & si leur vue ne  
« s’obfcurcit point; car si cela est , on doit s’attendre  
« à une hémorrhagie. » C’est encore un signe d’une  
hémorrhagie prochaine lorsique le malade voit des  
étincelles ou des éclairs qui passent devant sies yeux,  
qu’il n’entend point, qu’il a la tête pestante & une disi-  
tension des hypocondres, comme on peut voir dans  
les *Prénoelons de Cos,* 195-

L’Auteur des *Prognostics* nous apprend *Lib.* 1. *T* 137.  
que la rougeur des yeux présage la mêmechoEe : les  
douleurs du cou & la rougeur des yeux, dit - il, an-  
noncent une hémorrhagie. Nous lssons encore dans  
les *Prénotions de Cos,* 166. que ceux qui sont affectés  
d’une céphalalgie & d’une catalepsie accompagnées  
de douleur & de rougeur aux yeux, en sont fioula-  
gés au moyen d’un saignement de nez. Mais ce Eymp-  
tome n’est significatif qu’autant qu’il est précédé de  
signes de coction; car la rougeur des yeux n’est ja-  
mais un bon signe au commencement de la maladie ,  
& lorsique les humeurs sont encore dans un état de  
crudité.

Il arrive quelquefois à la veille d’une crife que les yeux  
se renversent sens - dessus - dessous & *se* tournent de  
travers , comme il arriva au malade du jardin de  
Dealces , 3. *Epid. Ægr.* 3. duquel il est dit, «qu’il  
« fut attaqué le neuVÎeme' jour d’un frisson, d’une fie-  
a vre légere & de fueurs, auxquelles le froid fuccé-  
« da; qu’il tomba dans le délire , que fon *oeil* droit  
« fe tourna de travers, & que la sécheresse de la lan-  
« gue, la foif& l’infomnie fe joignirent à ces fymp-  
« tomes. » Galien, commentant ce pafla-ge, dit que le  
délire & la distorsion de *s œil* droit, qui surviennent

O C U 42,

le neuvieme jour, sont les symptomesordinaires descriEes.

C’est encore un signe d’hémorrhagie lorsique le malade  
ferme les yeux, & clignote de tems en tems. Aussi li-  
fons-nous en conséquence dans les *Prénotions de Cos,  
jy.* « que ceux qui dans une fievre continue perdent la,  
«parole, ferment & clignent les yeux de tems à au-  
« tre ; éehappent à l’aide d’un vomissement, & d’une  
« hémorrhagie par le nez, enfuite de laquelle ils te-  
st couvrent la parole & les fens ; & qti’autrement ils  
« tombent dans une dyfpnée qui leur caufe la mort  
« en peu de tems.» Car une semblable affection des;  
yeux prouve que la tête est surchargée d’humeurs ;  
& dans ce cas, si le malade est assez heureux que d’a-\*  
voir une évacuation considérable, il échappe à l’aide  
d’une crisie; la nature fe débarrassant par ce moyen  
des humeurs qui l’accablent.

Il suit donc de ce qu’on vient de dire que les changemens  
qui surviennent dans les yeux, ou dans leur mouVe-  
ment, les maladies dont ils font assectés, ou les défec-  
tuosités qu’on y remarque, proviennent souvent d’une  
criEe & l’annoncent ; surtout, si ces Eymptomes ne sont  
accompagnés d’aucun mauvais signe, & qu’ils aient été  
précédés de signes de coction : mais dans tout autre cas  
ils sont très-mauvais, & annoncent pour l’ordinaire une  
mort prochaine.

Trois choses sont absolument nécessaires pour établir la  
bonté d’un signe critique : premierement, il faut qu’il  
ait été précédé de signes de coction. Secondement,  
qu’il ne foit accompagné d’aucun signe fâcheux ; &  
enfin qu’il foit fuivi de quelque évacuation qui fou-  
lage considérablement le malade.

De-là vient qu’Hippocrate dit, 1. *Epid. Stat.* 3. que les  
larmes qui coulent involontairement dans les maladies  
aiguës indiquent une éruption de fang, lorsqu’elles  
ne Eont accompagnées d’aucuns signes fâcheux ; mais  
qu’elles annoncent la mort du malade , lorsique ces  
derniers Ee trouvent joints avec elles. En voilà assez  
fur les signes falutaires qu’on peut observer dans les  
yeux : parlons maintenant de ceux qui ne présagent  
rien que de funeste.

C’est en général un mauvais signe dans les maladies ai-  
guës , loissque le malade ne peut pas fupporter la lu-  
miere, lorsiqu’il répand des larmes involontaires , &  
qu’en dormant on lui voit une partie du blanc des  
yeux, à moins que ce ne foit fa coutume de dormir  
ainsi , ou qu’il n’ait le flux de ventre ; lorsqu’il a les  
yeux rouges ou enflammés , parfemés de veines extre-  
mement rouges, livides ou noires, étincelans , fixes &  
hagards , ternis , appesantis , soibles, trop ou trop peu  
brillans, enfoncés, fuspendus, instables, concrets, en-  
flés, faillans, fans vigueur, fecs, poudreux, fermés,  
collés , remplis d’excrémens pituiteux. De pareils  
yeux., considérés en eux-mêmes , ne font jamais un bon  
signe ; ou s’ils le font, ce n’est que par accident, &  
lorsique la nature combattant avec la maladie, ils an-  
noncent une crsse, & peuvent être mis au nombre des  
signes critiques.

Tous les signes dont on vient de parler , & qu’on observe  
dans les yeux de ceux qui sont attaqués de maladies  
aigues, indiquent que leur état est extremementdou-  
teux. Mais il en a quelques-uns qui annoncent une  
mort prochaine , comme lorsique les petites veines  
dont les yeux sont passeuses , l'ont noires & livides;  
lorEque le malade ne voit,ni n’entend, & que Eesyeux  
sont tout-à-fait ternis , & lorfque tous les signes pré-  
cédons fe trouvent joints avec quelque autre signe fu-  
neste, mais furtout lorsqu’ils paroissent dans un jour  
de crise, accompagnés de signes critiques, qui ne déci-  
dent rien. >

Pour que le Lecteur soit mieux au fait de ce qu’on vient  
de dire, je vais traiter de chacun de ces signes elliparti-  
culier, en commençant par ceux dont Hippocrate fait  
mention dans fes *Prognostics'*

43 O C U

« Si les yeux, dit cet Auteur , ne peuvent supporter la  
a lumiere , ou répandent des larmes involontaires ;  
« s’ils fiant de travers ou de grosseur inégale ; si le blanc  
« de *i’oeil* est rouge , & qu’on y apperçoÎVe une petite  
a veine noire ou liVÎde : si des matieres pituiteuses  
α (λύμαι ) couvrent la prunelle ; si les yeux sont fuf-  
« pendus, ( ἐναιωρεύμε'οι, voyez *Enaeorema,)* siaillans  
a ou extremement enfoncés ; si la prunelle est fombre  
« & fans éclat, & que la couleur du visage fiait tout-à-  
«fait altérée, on doit regarder tout cela comme de  
« très-mauvais signes. »

Mais ceci doit s’entendre avec la restriction que ce même  
Auteur apporte dans le cas de la *face Hippocratique s*favoir, que ces fyrnptomes ne proviennent point de  
quelque catsse externe, comme de longues veilles,  
d’une trop grande abstinence , d’un flux de ventre im-  
modéré , d’un excès de vin , ou de quelque autre cir-  
constance.

Je vais, comme j’ai dit, examiner plus exactement cha  
cun de ces flymptomes, en commençant par ceux qui  
appartiennent à la vue ou vision.

Lorsqu’il arrive dans les maladies aiguës que les yeux  
fuient la lumiere & ne peuvent fupporter l’éclat du  
jour, ce qui fut un fymptome ordinaire de la peste qui  
régna il y a quelque-tems à Padoue , & qui fut presque  
toujours mortelle, on peut, avec Hippocrate , regarder  
cela comme un très-mauvais signe ; car, comme obfer-  
ve Galien, les yeux ne fuient la lumiere qu’à caufe de  
la foiblesse de la faculté visilelle, qui sie ressent quel-  
quefois de l’obstruction des orifices, comme dans la  
lippitude, & qui est quelquefois affectée elle-même,  
ce qui est un signe de mort ; & ce dernier cas dissere  
de l’autre, en ce que les orifices des yeux ne font pas  
tOus affectés.

C’est un signe de mort, fuivant Hippocrate , *IV. Aph.ye).*lorsqu’une persionne attaquée d’une maladie aiguë  
perd la vue, surtout si siesforces font épuifées. « Dans  
« quelque fieVte continue que ce foit, dit cet Auteur,  
« si le malade perd la vue & Fouie , & que fes forces  
«foient entierement épuisées, on peut assurer que la  
« mort est à la porte. »

Hippocrate, *VI.Epid.sect,* I. *Aph.* 16. regarde l’obfcur-  
cissement de la vue comme un très-mauvais signe.  
« Car dans les maladies aiguës, dit Galien , l’obfcur-  
« cissement de la vue indique la foiblesse de la faculté  
« visilelle, à moins que cela n’arrive d’une maniere  
« critique, comme lorfque cet accident est accompa-  
« gné de signes de coction & d’autres signes qui indi-  
« quent une cri.se. Mais lorsqu’il est accompagné d’au-  
« tres mauvais signes , particulierement de signes ctiti-  
« ques qui ne font sijivis d’aucune crise , comme font  
« toutes les évacuations qui ne procurent aucun soula-  
« gement au malade, ou qu’il succede à cesEortes d’é-  
« vacusttions, c’est un signe de mort. » C’est peut-être  
dans ce fens qu’on doit prendre ce que dit l’Auteur des  
*Prénoelons de Cos,* 105. « que les petites tumeurs qui  
« viennent autour des oreilles dans les maladies de  
«longue durée, &qui fiant accompagnées d’éruptions  
a réitérées de siang par le nez, & d’une sicotomie, font  
a un signe de mort. »

C’est encore un signe de mort, fuÎVant Galien, *Corn. in  
Prorrhet.* lorsque les yeux siont éteints & languissans,  
& que la prunelle & les parties intérieures de cet orga-  
ne ressemblent à celles des cadavres; & c’est peut-être  
ce qu’a voulu dire Hippocrate, *II. Epid. fect. 6.* lorf-  
qu’il assure, « que ceux dont les yeux ont perdu leurs  
«forces, ne font pas éloignés de la mort. » Tel fut le  
cas de la femme de Theodore, dont il est parlé dans le  
feptieme Liv. *des Epid.* T. 27.

C’est aussi un très-mauvais signe lorfque les yeux perdent  
leur éclat & fe ternissent , ainsi que nous l’apprenons  
danst le LiVre *des Prognostics* : mais c’en est un de mort  
dans les maladies aigues de perdre la vue , comme cela  
arriva au fils d’Antsphanes dont il est parlé dans le troi-

O C U 44.

sterne Liv. *desEpidcts.zs.* où il est dit, qu’après qu’il eût  
perdu la vue de *ï’œil* gauche , & que cet organe fut af-  
fecté dune tumeur indolente , il la perdit peu de tems  
après du droit, que les prunelles de fes yeux deVÎn-  
rent blanches & feches , & qu’il mourut aussi-tôt après.

Ceux qui assistent des mourans , obferventque leurs yeux  
fe ternissent peu à-peu , & que la perte entiere de leur  
édat est fuÎVie de celle de la Vue.

L’Auteur des *BrénAe Cos,* oppofe les yeux éteints, batus,  
languissans & ternis , à ceux qui font étincelans , fixes  
& hagards , dont il est parlé dans le sixieme des *Epid.  
Text. i.Aphor.* 19. Ces derniers yeux marquent le dé-  
lire ou la phrénésie,& pourl’ordinaire des convulsions,  
ou la mort même , lorsqu’ils fe trouvent joints avec  
d’autres mauvais signes , fuivant l'aphorifme d’Hip-  
pocrate que nous Venons de citer, dans lequel il est dit  
que « la férocité des yeux présiage le delire , & que la  
« distorsion ( κατακλασις ) , ou le relâchement des  
« paupieres ( ἔῤῥιψις ) est extremement pernicieux. Les  
yeux ainsi affectés dans les phrénésies , marquent des  
conVulsions qui doÎVent être fuÎVÎes de la mort ; car  
les conVulsions qui aecompagnent la phrénésie, font  
très-pernicieufes ; & les phrénésies mortelles dégéne-  
renten conVulsions. De-là Vient que l’Auteur des *Pror-  
rhet. Lib. I.T* 71. si l’on en croit Galien, veut qu’on  
abandonne ces fortes de malades à la Nature, & qu’on  
ne leur donne aucun remede : on ne doit point purger ,  
dit-il, ceux qui rendent par haut des matieres noires ,  
qui ont perdu l'appétit, qui font dans le délire , & qui  
ont les yeux hagards ou fermés ; car ce seroit leur cau-  
fcr la mort. C’est pour *se* con former à ce précepte que  
plusieurs de nos plus habiles Medecins siesiont sait une  
loi de ne jamais presicrire des cathartiques à ceux qui  
fe trouVent dans de pareilles circonstances , pour ne  
point fe rendre responsables des accidens qui pour-  
roient en résulter.

On peut aussi prognostiquer le siort du malade par la  
grosseur de *ses* yeux, comme lorfque l’un est plus gros  
que l’autre ; car entr’autres signes pernicieux dont  
Hippocrate sait mention dans sion *Livre des Prognose  
tics ,* il met celui-ci , siavoir que les yeux semt de  
groffeur ii égale.

Ce n’est pas un signe moins funeste dans les maladies dan-  
gereufes , lorfqueles yeux font plus gros qu’à l'ordi-  
naire; car cela ρτουνε que la tête est surchargée d’hu-  
meurs,&que la faculté VÎfuelle est prefqueabolie;de  
maniere qtæ rien ne résiste à l'affluence des humeurs  
fur les yeux. Hippocrate,K/Z. *Epid. T* 100. obferVa ce  
signe dans le fils de Nicolas , dont l’œil droit deVÎnt  
plus gros qu’à l’ordinaire,le sixieme jour de fa maladie,  
& qui mourut le lendemain : il obferVa le même signe  
dans la femme d’Hermoptoleme , la Veille de fa mort,  
*y. Epid. T* 13.

Hippocrate , *Lib. Prognostic.* met encore la faillie & l’en-  
fiure des yeux au nombre des signes funestes qui paroisi  
fient dans ces Organes. Les yeux ne fiant pour Pordinai-  
re ainsi affectés qu’en conséquence de douleurs de tête  
violentes & inflammatoires; car commeilss’échauffent  
& sie remplissent d’une plus grande quantité d’esprits ,  
ils deVÎennent plus gros & plus voutés.

C’est encore un fort mauVâis signe dans les maladies ai-  
guës , fuivant l’Auteur des *Prognostics,* lorsque les  
yeux fiant enfoncés, à moins que cela ne vienne de  
quelque catsse externe , dans l’espace de trois ou qua-  
tre jours, à compter du commencement de la maladie :  
car un pareil fymptome, comme Galien nous l’ap-  
prend dans fon Commentaire siir cet endroit, pro-  
vient d’une foiblesse qui priVe *i’œil* de toute nourritu-  
re ; & il indique que la violence du mal est si extraor-  
dinaire, que la nature ne peut manquer de fuccomber.

Lorfque les yeux *se* retirent & se flétrissent, comme s’ils  
manquoient de nourriture, cela ne vient que du dé-  
faut de la chaleur naturelle , dont les petits restes ne  
résident que dans les parties internes, & siont incapa-  
bles de *se* répandre dans les parties externes , afin de  
cuire lesfucs dont lici/ reçoit sia nourriture ; à quoi l’on

45 O C U

peut ajouter, que le peu d’esprits qui reste dans le cœur  
&dans les parties internes , cesse de se porter aux yeux,  
ce qui est cause que ces organes *se* flétrissent, *se* dessé-  
chent & rentrent dans la tête; Hippocrate., *VII. Epid.*T. 33. parle d’un malade à qui les yeux s’enfoncèrent  
enflure d’une blessure qu’il reçut au soie; On voit mê-  
me plusieurs moribonds dont *ï’œil* droit & quelquefois  
le gauche, *se* desseche & fe flétrit.

Onobferve encore certains mouvemens dans les yeux,  
qui ne présagent tien de bon. C’est un mauvais signe,  
par exemple, suivant Hippocrate , *Lib. Prognosi-* lorsi-  
que les yeux sont élevés ou stlspendus ( ἐΐ'αιωρεάιζενοι ),  
ce que Galien traduit par *instable , mal assuré,* parce  
que cela marque, selon lui, un délire, ou une convul-  
sion, qui simt deux accidens également funestes :  
mais le Medecin doit aussi faire attention aux autres  
signes , pour pouvoir porter un jugement plus assuré  
de celui dont on vient de parler ; car pour que Pinstabi-  
lité des yeux puisse être regardée comme un préfage de  
mort, il faut qu’elle fe trouve jointe avec quelqu’autre  
signe funeste. Galien, *Com.* 9. *inI. Prorrhet.* explique  
plus clairement cette propriété à laquelle nous donnons  
le nom d’instabilité, lorfqu’il dit que les yeux instables  
ressemblent à un cheval qu’on ne peut conduire, & qui  
est toujours dans un mouvement continuel; au lieu que  
les yeux concrets font fixes & immobiles. C’est donc  
avec beaucoup de raifion que PAuteur des *Prénotions de  
Cos*, assure que le clignotement & le mouvement con-  
tinuel des yeux Pont d’un mauvais présage, & que c’est  
aussi une mauvaise marque, lorsqu’ils font fixes ; &  
de-là vient que ces fiortes d’yeux sirnt appelles concrets,  
fermes, stables & immobiles.

L’Auteur des *Prorrhéctqttes* nous apprend *Lib. I. T.* 46.  
que c’est toujours un mauvais signe, lorfque les mala-  
des ont les yeux fixes : c’est un mauvais signe , dit- il,  
d’avoir les yeux éteints , languissans, viciés, concrets  
ou confus, fuivant Galien ; *oscsoa. asiaursaavov , ysuaaeisov,*καὶ τὸ πεπηγὸς καὶ ἀχλυωδες, κακὸν. Il eut pu dire un signe  
mortel, puisique ces sortes d’yeux sont toujours d’un  
préEage funeste dans les maladies aiguës, à moins qu’ils  
ne soient tels par quelque cause critique.

Galien écrit dans fon Commentaire , que la concrétion  
des yeux provient de l’immobilité des mufcles qui les  
fontmouVoir, laquelle est dûe ou à la résolution de  
tous les musitles, ou à l’égalité de leur tension, qui fait  
qu’ils sont tirés également de tous côtés; ou enfin de la  
foiblesse excessive de ces mêmes mufcles , ce qui est  
certainement d’une fâcheuEe conséquence , de même  
que tous les autres cas , entant qu’elle provient d’une  
convulsion des mtsscles , & de ce que les origines des  
nerfs font affectées de la violence de la maladie.

Galien, *Coma, in VII. Epid. Tzy.* écrit que les yeux con-  
crets ou immobiles , qu’Hippocrate condamne si fort  
dans le texte ( *6Æpid.Sect.* 1. *T* 16. ) marquent une  
extinction parfaite de la faculté qui meut les mufcles  
dans leur état naturel. Hippocrate, 5. *Epid. Text.* 50.  
parlant du cas de la fille de Nerios , qui mourut d’un  
coup que *sa* compagne lui donna du plat de la main  
fur la couronne de la tête, dit, qu’un peu avant *sa* mort,  
un de ses yeux fut affecté d’une cataplexie, ou stupé-  
faction (καταπλήξι).

A l’égard de la posture des yeux, leurs distorsions sont  
toujours d’un mauvais préfage ,' à moins qu’elles ne  
soient critiques, comme dans le cas du malade du jar-  
din de Dealces, 3. *Epid.Sect.* 1. *Ægr.* 2. qui fut af-  
fecté le neuvieme jour de fa maladie d’une distorsion  
de *F œil* droit. Hippocrate , *Lib. Prognosi,* met les dise  
tortions au nombre des signes pernicieux qui appar-  
tiennent aux yeux: mais il est ici besoin d’une distinc-  
tion ; car il arrive quelquefois , à ce que dit Galien ,  
*Com.* 1. *in Prognost.* que les yeux fe tournent à caisse des  
convulsions dont lesmusilcs qui servent à les mouvoir  
font affectés, comme il arrive souvent dans les fièvres,  
à l’occasion de la trop-grande abondance des humeurs;  
&l’on ne peut tirer aucun indice certain de ces sortes  
de distorsions, lorfque les signes n’indiquent autre cho-

O C U 46

se que cette redondance. Il est pourtant vrai, généra"  
lement parlant,que les yeux *se* tournent dans les ma-  
ladies aiguës , non point à cauEe de ce qu’on vient dedire , mais parceque la maladie affecte l'origine desnerfs, favoir,le cerveau, ce qui estextremementper-  
nicieux. Il s’enfuit donc que la dépravation & la dif-  
torsion des yeux sont toujours un mauvais signe , quand  
elles proviennent d’une superfluité ou redondance d’hu-  
meurs, ce qui est moins à craindre, ou de la flecheresse  
des muscles. Mais lorsqu’une pareille distorsion arri-  
ve dans les fievres ardentes ou dans la phrénésie , elle  
présiage la mort, surtout si elle est jointe avec des si-  
gnes qui marquent l’extinction de la faculté vitale ,  
une extreme foiblesse , ou la diminution ou déprava-  
tion de quelque fens.

Il y a sur ce scljet un Aphorifme d’Hippocrate fort célé-  
bré, 4. *Aph.* 49.

» Lors, *dit-il,* qu’un malade attaqué d’une fièvre conti-  
« nue, a les levres, les fourcils, les yeux ou le nez de  
« travers , qu’il perd la vûe & l’oiiie , & qu’il est en  
« même-tems extrêmement faible, il n’est pas éloi-  
« gné de fa derniere heure. »

Il s’exprime encore plus clairement dans sim Livre des  
*Prognostics :*

« Lorsqu’un malade a les paupieres , les levres ou le nez  
« de travers ; & que ces parties deviennent ridées ,  
« pâles & livides, on peut assurer que la mort est à la  
« porte , silrtout si ces iymptomes *se* trouvent joints  
« avec quelqu’autre signe. »

C’est donc toujours un mauvais signe , lorsqu’un mala-  
de a les yeux de travers , à moins qu’il ne les ait tels à  
la veille d’une crise, ainsi que nous avons déja dit.

Ces sortes de distorsions ne sont pas néantmoins un signe  
nécessaire de mort, & c’est sans doute ce qu’Hippocra-  
te a voulu faire entendre *VI.Epid. Sect.ï. Aphoris.* 16.  
lorsqu’il dit que la *circumtenfion* ( ou tension de la cir-  
conférence ) *des paupières est mauvaise.* Mais on peut  
établir un prognostic certain siur les signes qui préce-  
dent, qui accompagnent & qui salivent. La déprava-  
tion ou distorsion des yeux est encore un mauvais si-  
gne, quand elle arrive dans le tems que les parties in-  
sérieures & les plus foibles sont accablées par la vio-  
lence du mal, parce qu’elle indique un transport des  
humeurs au cerveau & aux parties les plus nobles; ce  
qui paroît être le sentiment de l’Auteur du I. des *Pror-  
rhet. 6o.* qui dit, «que la distorsion des yeux qui pro-  
« vient de la rétrogradation des humeurs des lombes  
« est un mauvais signe. » Mais ces sortes de distorsions  
sont absolument mortelles quand elles se trouvent join-  
tes avec d’autres mauvais signes. Nous lisions à ce sistet  
dans le même Livre, *Text.* 81. que la distorsion des  
yeux ne présiage rien de bon dans les fièvres ardentes  
qui simt accompagnées d’un refroidissement sciperficieI  
& univerfel, & de déjections aqueuEes & bilieuses ,  
surtout si le malade est encore attaqué d’une catalepsie.  
Il eut pu dire avec plus de raison que ce signe annonce  
la mort, puisque le refroidissement universel qui siir-  
vient dans les fievres ardentes & qui est accompagné  
d’évacuations qui nuisent au malade au lieu de le sou-  
lager, est un des signes critiques qui ne décident rien,  
& qui sont par conséquent mortels , suivant Hippo-  
crate & Galien, qui nous dssent plus d’une fois, que  
lorfque le malade ne reçoit aucun soulagement des  
choses dont il devroit raisonnablement en attendre, &  
qu’il se trouve dans un état pire qu’auparavant, sa per-  
te est infaillible, parce que ces sortes de fymptomes  
doivent être regardés comme des signes critiques qui  
ne fervent à rien, & qui pour cela seul deviennent  
mortels. D’où il suit que lorEquela distorsion des yeux  
se trouve jointe avec les signes dont on a parlé ci-dei-  
sius, on doit la regarder comme une marque infailli-

47 O C U

ble de mort. L’Auteur des *Prorrhet. Lib. I. Text.* 89.  
dit à ce fujet que dans toute distorsion des yeux accom-  
pagnée de fieVre & de lassitude , le frisson est perni-  
cieux; & que le coma qui est accompagné des mêmes  
circonstances est très-mauVais.

On doit donc regarder les distorsions des yeux qui fe  
trouvent jointes avec des mauvais signes, furtout avec  
des signes critiques de mauvaise efpece, comme abfo-  
lument mortelles: mais elles annoncent une mort pro-  
chaine quand elles font accompagnées de signes mor-  
tels.

Telle étoit la distorsion des yeux qu’Hippocrate observa  
dans une femme qui mourut d’une fausse couche, 3.  
*Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 11.

a Elle fut, dit-il, attaquée le quatrième jour d’un délire  
« accompagné de frayeur & de tristesse ; fon *œil* droit  
« fe tourna de travers , il lui furvint une fueur froide  
« légère autour du front, & le froid s’empara des ex-  
« trémités de fon corps. »

Il nous reste maintenant à examiner les indices qu’on  
peut tirer de ce qu’un malade tient les yeux fermés.

Lorsqu’une perfonne attaquée d’une maladie aiguë a les  
yeux continuellement fermés, & fans pouvoir les ou-  
vrir, soit à caufe des humeurs qui collent les mufcles  
des yeux & les paupieres enfemble, foit à cause de la  
secheresse & de la résolution de ces mufcles, occasion-  
née par une faiblesse excessive, c’est toujours un signe  
de mort, à moins qu’il ne furvienne une crife accom-  
pagnée de quelque éVacuation qui soulage considéra-  
blement le malade. L’Auteur des *Prénotions de CosJy.*dit à ce fujet, « que lorfqu’un malade attaqué d’une  
« fièvre continue perd la parole, tient les yeux fermés,  
« & les clignote de tems entems , s’il lui furvient une  
« hémorrhagie par le nez & un vomissement, enfuite  
« duquel il recouvre la parole & les fens, c’est un bon  
« signe; mais qu’autrement il tombe dans une dyfpnée  
« qui lui caufe la mort en peu de tems. »

Il est rare cependant qu’un malade qui a les yeux fermés  
foit encore attaqué des fymptomes critiques dont on a  
parlé ci-dessus, à moins qu’il ne foit extremement ro-  
buste ; de sorte qu’on peut dire en général qu’une pa-  
reille disposition des yeux est prefque toujours un signe  
de mort. Mais el.e est toujours funeste quand elle est  
jointe avec d’autres mauvais signes, fuivant le passage  
du *I. des Prorrhet.* 71. que nous avons cité ci-dessus.  
On doit attendre ÎléVénement du prognostic; cette  
disposition des yeux, à ce que dit Galien dans fon Com-  
mentaire fur ce passage , provient ou de la tension des  
mufcles qui fervent à les fermer, ou de la foiblesse de  
ceux qui servent à les ouvrir ; & l’une & l’autre sont  
des symptômes extremement pernicieux.

C’est un mauvais signe dans les maladies aiguës, de dor-  
mir avec les yeux à demi fermés.

Voici ce qu’en dit Hippocrate dans le Livre *des Pro-  
gnostici.*

« On doit observer si le malade dort avec les yeux à de-  
« mi fermés ; car c’est une signe de mort lorfqu’on lui  
« voit une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne  
« foit sa coutume de dormir ainsi , ou qu’il n’ait le flux  
« de ventre, ou qu’il n’ait pris quelque cathartique. »

J’apperçus ce signe dans ma femme, dit Prosper Alpin,  
avant qu’elle mourût, & il lui fut funeste, bien qu’el-  
le dormît quelquefois de cette forte: mais dans l’occa-  
sion dont je parle il fut accompagné d’un coma, du re-  
froidissement des extrémités, d’inquiétudes, de la noir-  
ceur &dela rudesse de la langue, mais fans altération.  
Ce Eymptome est toujours à craindre , fuivant l’Au-

O C U 48

teur *des Prénoelons de Cos* ,218. qui dit, « que la cour-  
« bure des bords des paupieres, Iorfqu’elle fe trouve  
« jointe à l’immobilité ou au clignotement continuel  
« des yeux, ou au changement de leur couleur, & que  
a les paupieres restent ouvertes , est un signe très-per-  
« nicieux.

Il faut encore faire attention à la couleur des yeux lorse  
qu’il s’agit d’établir un prognostic : c’est un très-mau-  
vais signe, par exemple, lorfque le blanc des yeux de-  
vient rouge, à moins qu’il n’indique une hémorrhagie  
critique ; car autrement un tel iymptome est toujours  
pernicieux dans les maladies aiguës. Hippocrate, *Lib.  
Prognosi,* met encore cette circonstance au nombre des  
signes pernicieux, parce, dit Galien dans fon Com-  
mentaire , qu’elle procede d’une redondance de fang  
qui croupit dans le cerVeau & dans les meninges , ou  
d’une inflammation considérable dans ces parties , &  
l’une & l’autre sont extremement pernicieuses dans les  
fievres continues, scirtout si cette rougeur est accom-  
pagnée de quelqu’autre mauvais signe aux jours criti-  
ques , ou de telle autre maniere que ce soit; mais elle  
est encore pire lorfque la phrénésie s’y joint.

L’Auteur des *Prénoelons de Cos*, 163. parle de ce iymp-  
tome en ces termes :

« C’est un fort mauvais signe lorsiqu’un malade fent des  
a battemens dans la tête , & que ce fymptome est ac-  
« compagné de la rougeur des yeux & du délire. »

Nous apprenons de l’Aphorifme fept du troisieme Livre  
que cette rougeur est fort à craindre, à cause, dit Ga-  
lien , qu’elle indique une inflammation considérable  
du cerveau ou de l’estomac, & que toutes deux font  
mortelles, comme ce même Auteur l’enfeigne exprese  
sément dans sim Commentaire fur le premier desPror-  
*rhétiques s* où il dit, « Que la rougeur des yeux qui ac-  
« compagne une fievre continue, indique une rédon-  
« dance de sang dans la tête, laquelle est cause de cet-  
« te rougeur, comme dans les lippitudes, ou une in-  
« flammation du cerveau ou de l’estomac ; & que ces  
« deux especes d’inflammations different, en ce que  
« dans la première il n’y a que les veines du blanc de  
*« ï’œil* qui soient rouges, au lieu que la seconde est en-  
« core accompagnée du hoquet ou du vomissement.»

Hippocrate, *Lib. Prognost.* ne dit point simplement que  
la rougeur des yeux, mais des veines du blanc des  
yeux, est un fort mauvais signe.

Mais le signe le plus pernicieux & le plus mortel, suivant  
le passage d’Hippocrate que nous avons cité , c’est lorsc  
que ces veines paroissent livides ou noires; car, com-  
me dit Galien, une pareille couleur provient d’un re-  
froidissement qui indique l’extinction de la chaleur na-  
turelle.

Enfin, on peut prognostiquer le fort du malade par les  
excrémens qui paroissent dans *ses* yeux. Hippocrate ,  
*Lib. Prognost. et I. Epid. Sect.* 2. entre autres signes fâ-  
cheux qu’on obferve dans les yeux dans les maladies  
aiguës , compte les larmes involontaires. Galien attri-  
bue ces larmes, ou à quelque lippitude ou à une flu-  
xion siur les yeux : mais dans les fievres aiguës on doit  
les attribuer à la foiblesse de la faculté rétentive, ce  
qui est d’une conséquence funeste.

Il s’enfuit donc que les larmes involontaires que répan-  
dent ceux qui font attaqués de maladies aiguës, lorsu  
qu’elles n’annoncent point une crise prochaine par une  
hémorrhagie, silrtout par le nez, sont un signe infail-  
lible de mort, suivant Hippocrate, *I. Epid. Sect. 2.*Les excrémens pituiteux qui s’amassent dans les yeux  
passent encore , *Lib. Prognost.* pour un fort mauvais si-  
gne. Galien dit dans son Commentaire , que quoique  
cette humeur ou excrément provienne d’une fluxion ,  
comme cela arrive quelquefois dans la lippitude, elle  
indique néantmoins dans les maladies aiguës une foi-  
blesse

49 OC U

blesse de la faculté naturelle, qui l’empêche de digérer  
les sucs dont les yeux tirent leur nourriture. Il s’amaf-  
fe quelquefois dans les yeux une matiere dure & feche,  
que PAutetlr des *Prorrhet.* I. 17. dit être un signe de  
phrénésie; & Galien dans fon Commentaire, assure  
qu’elle fe trouve souvent dans les perfonnes attaquées  
d’une maladie de confomption, après que toute la sub-  
stance charnue du visage & des tempes a été Eondue  
par la violence de la chaleur; & cette circonstance fait  
paroître les yeux extremement enfoncés ; au lieu que  
dans la phrénésie, cette matiere ne change en rien la  
forme de ces organes. De-là vient qu’Hippocrate, *VI.  
Epid. Sect.* 1. *Text.* 16. met au nombre des matiVaissi-  
gnes qu’on obferve dans les yeux une espece de matle-  
re excrémentitielle semblable à de la pailie ou à de l’é-  
cumeseche, laquelle Eeforme, scueant Galien, à l’oc-  
casion d’une fecheresse & d’tme foiblesse extraordinai-  
re, qui fait que les yeux ne peuvent point retenir les  
larmes; & celles-ci étant desséchées par la chaleur d’un  
cerVeau enflammé, fe convertissent en ces fortes d’ex-  
crémens poudreux, que les Grecs appellent *lemae, 8c*qu’on regarde , pour les raisons que je viens de rappor-  
ter , comme un *signe* de mort. PaosPER ALPIN, *de  
Prrsag-\_ V.L. et Mort.*

EXPLICATION

*De la Planche premiere.*

*Figurepremiere s A,* les cils ou poils de la paupiere su-  
périeure.

*B,* le cartilage de la même paupière.

*Os* le mtsscle releveur de la paupiere supérieure.

*D , siig-* 2. Le mufcle siIperbe ou releveur de l’œil.  
*E,* le tendon du mufcle précédent.

F, *Fig.* 4. représente le muscle abaisseur ou humble de  
l’œil.

G, *Fig.* 1. 2. & 3. représente le mtsscle adducteur de l’œil  
autrement appelle buveur.

*H, Fig.* 3. & 4- représente le muscle abducteur ou dédai-  
gneux de l’œil.

.7, *Fig.* I. 2. & 3. L’oblique supérieur ou trochléateur.  
*K, Fig.* 4. L’oblique inférieur.

Z, Fig. 1.2. & 3. Le tendon de l’oblique supérieur qui  
passe par la poulie.

'M, *Fig.* 1. 2. 3. & 4. Le nerf optique.

*IN, Fig.* 3. Le nerT optique aboutissant au globe de l’œil.

*O fFig.* 1. L’union des nerfs optiques.

P, *Fig.* <2. 3. & 4. La partie tranfparente de la cornée.  
Fig. 5. *A -,* la tunique sidérotique.

*B*, la partie qui est couverte par la tunique tendineufe ou  
albuginée.

C, la partie transparente de la cornée.

Fig. 6. représente l’œil vu par derrière, la tunique sclé-  
rotique leVée enquatre endroits *A A AA s* pour qu’on  
puisse voir Puvée qui est munie dlun nombre infini de  
vaisseaux.

Fig. 7. représente l’œil vu du même côté, où l’on décou-  
vre la rétine qui est une production de la substance mé-  
dullaire du nerf optique.

Fig. 8. représente l’œil dont on a levé toutes les tuniques,  
pour qu’on puisse voir l’humeur vitrée enfermée dans  
fes propres tuniques.

Fig. 9. représente l’humeur vitrée *AAA A -,* dans le mi-  
lieu de laquelle est placée l’humeur crystalline *B.*

L’œil est ici vu par devant.

Fig. IO. représente la prunelle, l’humeur crystalline &  
les ligamens ciliaires.

Fig. 11. représente les trois plis des procès ciliaires, tels  
qu’on les voit avec le microscope : celui du milieu est  
veineux & les deux autres artériels. On a négligé &  
écarté les autres plis autant qu’il a été possible.

*A,* représente la portion dilatée de Puvée & de la cho-  
roïde Vue dans *sa* partie antérieure avec le microsco-  
pe, aussi-bien que les trois sillons des procès ciliaires.

*Torne V.*

O C U 39

*Β B,* représente deux *chori,* comme Hovius les appelle,  
des procès ciliaires, composés seulement de vaisseaux  
artériels, avec leursVermiculations; les autres parties  
étant écartées pour qu’on puisse voir plus distinctement  
l’ordre des vaisseaux.

CC, quelques petits vaisseaux vermiculaires qui montent  
de la partie inférieure aux procès ciliaires.

*D D,* l’union des vaisseaux qui montent de la partie in-  
férieure. .

*EF,* les petits vaisseaux vermiculaires, tant longs que  
courts , avec les conduits nerveo-lymphatiques.

*FF,* les mêmes vaisseaux sortant du cercle antérieur ,  
aVee leurs cnnduits nerveo lymphatiques.

*G*, repréfènte les petits Vaisseaux nerveo-Iymphatlques  
refluans, aussi-bien que les petits Vaisseaux Veineux.

*H,* les petits Vasseaux vermiculaires marqués de même  
que les artériels.

*I,* le vaisseau veineux formé des petits vaisseaux vermi-  
culaires, lequel après être arrivé à l’extrémité des pro-  
cès ciliaires , va fe rendre prefque en droite ligne au  
cercle veineux.

*Fig.* 12. représente au naturel un des replis des procès ci-  
liaires, cemposé seulement de vaisseaux artériels,aVec  
les conduits nerVeo - lymphatiques, dessinés à l’aide  
d’un excellent microscope.

*A,* quelques-uns des petits vaisseaux artériels qui sortent  
des parties inférieures, quelque peu inclinés d’un cêné,  
pour qu’on puisse mieux voir le cours des vaisseaux  
vermiculaires.

*Β ,* les vaisseaux réunis en un feul & montans.

CC, représente les Vaisseaux artériels Vermiculaires courts,  
aVant leur jonction.

*D,* les mêmes Vaisseaux, mais un peu plus longs.

*E* , la ramification des Vaisseaux Vermiculaires qui sortent  
du cercle artériel. Quelques-uns de ces vaisseaux sont  
retournés, ainsi qu’on peut voir en *F.*

*GGG s* représente les Vaisseaux latéraux courts ou nerveo-  
lumphatiques, fortant des vaisseaux Vermiculaires &  
féparés du ligament ciliaire.

*Eig.* 13. représente une petite ramification vue avec le  
microficope, laquelle est composée des vaisseaux ver-  
miculaires. Le cercle artériel & les vaisseaux nerveo-  
lymphatiques en fournissent un grand nombre.

*A,* une partie de la branche qui naît du cercle artérie!  
coupée.

*B,* les vaisseaux vermiculaires qui sortent de la petite  
branche précédente.

CC, les petits vaisseaux nerveo-lymphatiques qui abou-  
tissent aux ligamens ciliaires.

Fig. 14. repréfente les procès ciliaires d’un chien , cou-  
verts de deux tuniques, dont la premiere représente  
les vaisseaux vermiculaires tels qu’on les voit avec le  
micrositope , avec les vaisseaux nerveo-lymphatiques  
qni *se* distribuent dans la seconde , qui est la cinquie-  
me en ordre, unis & séparés du ligament ciliaire.

*A*, une petite portion du cercle artériel.

*BB ,* représente des branches qui viennent du cercle arté-  
riel, dont l’une a été coupée , & les trois autres con-  
servées pour éviter la confusion, avec leur cours Ver-  
miculaire,& une distribution des vaisseaux nerveo-  
lymphatiques dans la tunique nerveo-lymphatique,  
ainsi qu’on voit en *CC*

*DD,* repréfente les vaisseaux nerveo - lymphatiques unis  
dans cette tunique , lesquels représentent comme des  
mamelons, & séparés du ligament ciliaire qu’ils com-  
posent.

*Fig.* 15. représente un vaisseaunerireo-lymphatique com-  
sposé de plusieurs autres , montant au ligament ciliaire,  
&se divisirnt après y être arrivé en plusieurs vaisseaux.

5ΐ O C U

*Nota.* Qu’on n’a pas marqué tous les petits vaisseaux  
pour prévenir la confusion.

*A AA,* l'union des vaisseaux nerveo-lymphatlques en des  
plus gros vaisseaux.

*BB,* les plus gros vaisseaux formés de l’union des plus  
petits.

C, branches coupées.

*D,* Vaisseaux réunis qui montent au ligament ciliaire.

*E ,* dicision de ce Vaisseau en plusieurs petites branches.

*Eig. 16. représente* la tunique choroïde renVersée, dans  
laquelle les Vaisseaux formés des plus petits Vaisseaux  
nerVeo - lymphatiques, & remplis d’une matiere rou-  
geâtre femblable à l'humeur Vitrée fiant séparés, & laif-  
sent Voir des papilles deux fois aussi grosses que dans  
leur état naturel, mais dont on n’a représenté qu’un  
petit nombre pour éVÎter la confusion.

*Ay* représente les Vaisseaux nerVeo lymphatiques qui pé-  
netrent à traVers la tunique papillaire, & forment les  
petites papilles dont on Vient de parler, ou plutôt les  
petits Valsseaux qui contiennent l’humeur Vitrée.

*B ,* représente ces Vaisseaux qui font composés d’un grand  
nombre d’autres , comme rompus & semblables à des  
petites papilles.

C, l’endroit où l'on a coupé le nerf optique.

*D,* une portion de l’artere qui *se* distribuoit dans le nerf  
optique.

*Eig.* 17. représente les vaisseaux nerveo - lymphatiques  
d’un chien , difpersés dans la tunique lymphatique ,  
tels qu’on les Voit aVec une loupe ordinaire , mais  
beaucoup plus gros que dans leur état naturel, aVec  
quelques petites papilles ou Vaisseaux qui Vont fe ren-  
dre à l'humeur Vitrée , qu’on a laissés dans la plus pe-  
tite portion de la tunique papillaire.

*AA,* représente les Vaisseaux nerVeo - lymphatiques sor-  
tant de leur propre tunique.

*B ,* quelques petites papilles ou vaisseaux destinés pour  
l'humeur Vitrée.

C, une petite portion de la tunique papillaire.

*Eig.* 18. représente le petit Vaisseau artériel d’un bœuf,  
vu aVec le microscope. Il est enVoyé aux parties inter-  
nes par ceux qui fiant distribués entre la S conde & la  
troisieme tunique, qu’on a eu soin dedéVelopper pour  
qulon pût Voir aVec les branches Vermiculaires les Vais  
feaux nerVeo-lymphatiques qui sont en quelque sotte  
détruits, en négligeant l'autre partie.

*A,* est un petit rameau artériel que ceux qui sont distri -  
bués entre la seconde & la troisieme tunique enVoyent  
aux Vaisseaux Vermiculaires.

*B,* représente les différentes sous-dÎVisiOns des Vaiffeaux  
vermiculaires un peu éloignées de leur cours, pour  
qu’on puisse voir plus distinctement les vaiffeaux ner-  
veo-lymphatiques représentés par la lettre C.

*Eig.* 19. représente les deux humeurs de *Vœil.* On voit  
dans cette figure, outre la vraie situation du ligament  
ciliaire, & quelques petits orifices des vaisseaux qui  
composent l'humeur Vitrée, le petit Vaisseau qui four-  
nit à l’arachnoïde la nourriture dont elle a befoin.

*AA*, le ligament ciliaire.

JBB, font les Vaisseaux nerVeo-lymphatiques séparés des  
Vaisseaux Vermiculaires des procès ciliaires.

CC, amas de ces Vaisseaux qui forment des replis en for-  
me de cordons.

*D* , les Vaisseaux nerVeo - lymphatiques entortillés &  
aboutissant à l'humeur crystalline,

*EE,* quelques orifices des Vaisseaux qui fournissent l’hu-  
meur Vitrée.

*E*, est une ramification du Vaisseau , qui fe distribue dans  
la tunique Vitrée , & une distribution de celui qui fert  
à la nourrir\*

O C Y 52

**O C Y**

OCYMASTRUM, nom de la *circaea, lutetiana, 8c* de  
plusieurs especes *de lychnis.*

*OCYMUM, basilic.*

Voici [es caracteres.

La racine de toutes *ses* especes est annuelle , excepté  
celle de Ceylan, Le calque ou la crête est droite, aron-  
die, dentelée, découpée en quatre parties & plusgran-  
de que la leVre inférieure qui est simple , creule , lon-  
gue , horifontale, & légerement découpée. Le caluce  
est un tuyau ouVert & dÎVÎfé en quatre parties , mais il  
lui en manque, une cinquieme qui est remplacée par  
une petite feuille qui le couvre comme un bouclier, &  
dont la partie postérieure est pendante.

BoerhaaVe compte Vingt-quatre especes de cette plante :

*1. Ocymum, caryophyllatum , monachorum-, stve acinos  
Columnae.* J.B. 3. 270. *Adnos Dioseoridis,* Col. Phytolu  
!. 23.

2. *Ocymum,foUorum fimbriis ad en divi am accedentibus s  
maximum.*

3. *Ocymum , latifolium, maculatum , vel crispum.* C. B,  
P. 225. *Bas.elicum , Indicum, maculatum,* H. Eyst. *0. y,*fig. 1.

4. *Ocymum, viride, foliis bullatis.* C. B, P. 225.

5. *Ocymum , foliis fimbriatis ,virid'Lus.* C. P. B. 225.

6. *Ocymum, caryophyllatum , maximum.* C. B. P. 225.

7. *Ocymum , caryophyllatum, russus.* C. B. P. 226.

8. *Ocymum, citri odore.* C. B. P. 226.

9. *Ocymum^ amsiodore.* C. B, P, 226.

10. *Ocymum, melisse odore.*

11. *Ocymum, styracis liquidae odore.*

12. *Ocymumifoenlculi odore.*

13. *Ocymum , nigrum s latifolium, laciniatum ospicâ nIn  
grâ,flore albo , odore cinnamomi.*

14. *Ocymum s vulgatius.* Voyez *Basilicum.*

15. *Ocymum, vulgatius,foliis ex nigro vireseenelbus usto-  
re albo.*

16. *C cymum, vulgatius foliis ex nigro vireseenelbus nflo-  
re violaceo.*

17. *Ocymum, mediumt crispum, conglomerata breviqtte  
spici.*

18. *Ocymum s minus, angustifolium , foliis serratis,*19. *Ocymum , minus s angustifoelum,foliis bullatis.*

20. *Ocymum, tricolor.*

21. *Ocymum, minimum.* C. B. P. 226. J. Β. 3. 247.Raii  
Hist. 1. 541. Tourn. Inst. 204. Boerh. Ind. *a.* 170.  
*Ocymum caryophyllatum. OfficHcymum vulgare minust*Park. Theat. *is. Ocymum minus caryophyllatum.* Ger,  
547. Emac. 673. *Basilic.*

On cultÎVe cette espece dans les jardins, elle fleurit au  
mois de Juin , & fa semence est d’tssage.

22. *Ocymum , minimum, foliis ex purpura nigricantibus.*M. fi. 3. 407.

23. *Ocymum, minus, Chinenfle, odoratissimumnflore albo,*Triumfett.

24. *Ocymum, Zeylarncum, perenne esiruteseens t folio cala-  
minthae nonnihil simili.* M. H. 10. 153. *NepetaeJeu men-  
thae catariae affinis Indicat candido flore.* BoERkaavE,  
*Ind. ait. Plant. NOi I.*

Le mot *ocymum* Vient *d’drsac, oceos-,* vite, promptement,  
parce que cette plante pousse dans l'efpace de deux  
jours. On l’appelle encore *bastlicum* de Βασιλεὑς, *Basi-  
lits,* un Roi, à caisse de son odeur & de les Vertus.

Plusieurs persionnes assurent que quand on flaire cette  
plante, il s’éleVe siouVent dans les sinus fruntaux des  
œufs d’infectes qui viennent à y éclore. Ce sentiment

*yî* ODA

n’a rien qui doÎVe furprendre puisqu’il sort quelque-  
fois des infectes avec la morve.

Cette plante poffede une vertu bassamique & une odeur  
aromatique exrremement pénétrante; elle échauffe &  
ranime les esprits. LorEqulon met quelques feuilles de  
*basilic* dans la préparation du fel volatil, elles lui com-  
muniquent une odeur plus vive & plus agréable. Ce  
qui a donné lieu de croire que l’odeur du *basilic* engen-  
dre des fcorpions dans le cerveau , c’est peut-être que  
ces animaux attirés par sim odeur déposent leurs œtsss  
silrses feuilles ; de forte qu’étant attirés par le nez  
dans le sinus frontal, ils y éclofent & augmentent juse  
qu’à un certain point à caufe de la nourriture que la  
morve leur fournit.

*Le basilic elc* bon pour exciter les regles & l’urine, pour  
la colique , l’asthme, &la morfure des bêtes venimeu-  
fes. Il poffede une qualité balfamique & tempérée,  
qui fait que *son* odeur n’est point aussi nuisible que cel-  
le de la fauge & de l’orVale. *Histoire des Plantes attri-  
buée â Boerhaave.*

**OeYMUM SYLVESTRE.** Voyez *Adnos.*

ODA

ODALLAM. H. M. nom du *Mangasfructu venenato.*ODAXISMOS, ὀδαξισμὸς, dsoVèç, *dent',* fenfation mor-  
dicante , douleur ou demangeaifon, Hippocrate fe *sert*principalement de ce mot, en parlant des gencives,  
dans le tems que les *dents* cherchent à fe faire jour &  
à sortir.

O D I

ODIUM, *Haine.* On met cette passion au nombre des  
caisses procatarctiques des maladies, & elle paroît pro-  
’duire les mêmes effets que la colere. Voyez *Ira.*

O D M

ODM ALEA, ὀδμαλέα ; *Fetides,* ΗιρροοεΑτε.

ODO

ODONTAGOGOS, ὀδονταγώγος ; instrument pour ar-  
racher les dents.

-ODONTAGRA, signifie la même chofe *coscOdonta-  
gros,* ou la goute aux dents.

ODONTALGIA, ὀδονταλγία, *Odontalgie*; douleurs  
des dents, *d’Hisc ,* dent, & ἄλγος douleur.

ODONTIASIS, *ocpovalcto-iç. Dentition.*

ODONTICA, Remedes pour les douleurs des dents.  
ODONTIS, & ODONTITIS, font les noms de plu-  
sieurs esipeces de *lychnis.*

ODONTOGLYPHON, ὀδοντύγλυφον, *d’ècTèç,* dent,  
& γλύφω, *racler s* instrument pour *racler* ou écailler des  
dents.

ODONTOIDES , ὀδοντοειδὴς ; nom de l’apophyfe  
odontoïde, ou de la seconde vertèbre du cou.

ODONTOPHYIA, ὀδοντοφυ’ία, d’csslq, dent & φύω ,  
croître ; *Denelelon.*

ODONTOTRIMMA, ὀδοντότριμμα, Α’ὀδοὺς, dent, &  
τρόβω , j’enleve ; *Dentifrice.*

ODORATUS, le fens de l'odorat. Voyez *Olfactus.*

*O* E ‘

OE, on. *Cormier* ou *Sorbier. ORiBAs,Med. Collect.* L.XV,  
C. I. V

(ECO

(ECONOMI.A , ὀικονομιη , d’o'ικος, *Maison, et vlasièso Loi*ou *Regles (économie.* C’est proprement la conduite d’u-  
ne masson , ou d’une famille. Mais Hippocrate lem-  
ploie pour signifier la maniere de gouverner un ma-  
lade. *L’oeconomie* animale est la conduite que tient la  
nature pour la confervation des corps animaux.

(E D E 5 4

(E D E

(EDEMA, σιδημα; *(Edeme.* On entend par *ce* mot tou-  
tes fortes de tumeurs en général : mais on s’en fert  
particulierement pour désigner une tumeur phlegma-  
tique, molle & froide, qui cede à l'impression du doigt  
& la retient pendant quelque tems, fans être accom-  
pagnée d’aucune douleur. Elle affecte toutes les par-  
ties du corps indifféremment, tantôt la tête, tantôt les  
mains, quelquefois les paupieres , ou telle autre par-  
tie, & quelquefois aussi tout le corps. Dans le dernier  
cas elle prend le nom de cachexie, de leucophlegma-  
tie, ou d’hydropisie. Cette maladie affecte les pieds  
beaucoup plus fréquemment qu’aucune autre partie,  
& pour lors on dit qu’ils font enflés ou œdémateux.

*L’œdeme* est immédiatement causé par l’excès de la sé-  
rosité du fang, qui séjourne dans les petites vésicules  
de la grasse, ou de la membrane cellulaire , & distend  
la peau. Cette maladie du fang provient, ou d’une ha-  
bitude froide & phlegmatique, ou de vieilleffe; &  
elle est beaucoup plus fréquente en hiver, le froid  
augmentant le mal en coagulant le fang qui croupit.  
Il n’est donc pas surprenant que la tumeur augmente  
considérablement pendant le jour, quoiqu’elle ait pa-  
ru diminuer le matin, effet qu’on ne doit attribuer  
qu’à la chaleur du lit. Cette maladie peut encore ve-  
nir de l’irrégularité du régime, d’un excès dans le boi-  
re & dans le manger, aussi-bien que de l’usage des ali-  
mens froids, crus & de difficile digestion : les fievres ,  
particulierement celles de l'espece intermittente , con-  
duifent fréquemment à cette maladie ; surtout lorEque .  
le malade a bu avec excès dans le tems qu’il étoit  
échauffé & altéré. Elle peut aussi être causée par une  
perte copieuse de sang, soit par des plaies , par la  
bouche, le nez, les poumons, les veines hémorrhoï-  
dales, ou l’utérus. Elle peut encore venir de la suppres-  
sion du flux menstruel dans les'femmes, ou de la com-  
pression de la veine cave par le fœtus, ou d’un skirrhe  
dans le bas - ventre, qui s’oppofe au retour du fang  
des extrémités inférieures dans le cœur : on peut aussi  
l'attribuer à une vie trop sédentaire, au trop long sé-  
jour qu’on fait dans le lit, foit qu’on dorme ou non,  
à la phthisie & à l’asthme, ou à telle autre maladie  
ou fatigue capable d’affoiblir la force avec laquelle le  
cœur pouffe le fang.

On voit par-là qu’il est aisé de distinguer les fymptomes  
qui caractérisent *Fœdeme* de tout autre fymptome ;  
mais il est bon d’observer que le fang ou l’humeur  
qui croupit, est d’autant plus épaiffe & tenace, que  
la tumeur est plus dure & retient plus long-tems Pim-  
pression du doigt.

Il est difficile de dissiper les tumeurs œdémateuses des  
piés , à moins qu’on ne détruise la maladie qui les a oc-  
casionnées. Ces fortes de tumeurs n’ont presique rien  
de dangereux pour les femmes grosses, surtout lors-  
qu’elles sont d’un tempérament robuste; car elles dise  
paroissent ordinairement d’elles-mêmes aussi-tôt après  
qu’elles sont accouchées, parce que la veine cave ne  
fie trouve plus pressée. Le danger est beaucoup plus  
grand pour les femmes d’un tempérament foible lorf-  
qu’elles subsistent après l’accouchement, parce qu’el-  
les sirnt souvent suivies d’une hydropisie , d’un asth-  
me & même d’une suffocation. Plus la durée de ces  
tumeurs phlegmatiques est longue, plus aussi le dan-  
ger est grand *,8e* la guérisim du malade incertaine :  
mais on peut aisément y remédier lorsqu’elles sirnt  
récentes, & qu’elles ne font accompagnées d’aucune  
autre maladie. Celles qui accompagnent une fievre in-  
termittente sirnt beaucoup plus bénignes que celles qui  
proviennent d’une perte de sang trop copieuse, ou de  
quelqu’autre indisposition ; lorsqu’elles proVlennent  
de la suppression d’une évacuation naturelle, la meil-  
leure maniere de les guérir est de rétablir cette éva-  
cuation. Les tumeurs œdémateuses des piés *se guéris-  
sent* aisément lorsque le sujet est jeune : mais elles sont

D>;

(EDE

souvent incurables dans les vieillards. Lorsique les  
piés sont considérablement enflés,& que les applica-  
tions externes ne sont d’aucun effet, la difficulté de  
resipirer, la suffocation & la mort sont ordinairement  
la sitite de cette indisposition.

Le traitement des tumeurs œdémateusies varie suivant la  
différence des maladies qui les occasionnent : c’est pour-  
quoi il faut commencer par découvrir leur caufe. Lors-  
qu’elles paroiffent Venir d’une maladie interne, il faut  
aVoir recours aux topiques, mais furtout aux remedes  
internes. Je mets au nombre des premiers, 1°. Les  
frictions fréquentes aVec des linges chauds, qu’on doit  
continuer matin & foir jufqu’à ce que les piés devien-  
nent rouges & brûlans. 2°.Il convient, pour les garan-  
tir de l’inclémence de l’air, surtout durant l'hiver, de  
les envelopper de fourrures ou autres hardes sembla-  
blés, & de les tenir appuyés pendant la nuit fur des  
cailloux ou des morceaux de chêne chauds, pour at-  
ténuer le fang. 30. Il faut pour fortifier le membre re-  
lâché, prévenir les amas ou stagnations du fang, aussi-  
bien que les distensions qu’il peut occasionner dans  
la peau par son épaississement, appliquer un bandage  
convenable fur la partie , qui doit commencer au pié  
& finir au genou. 40. Il convient aussi d’appliquer défi-  
fus des remedes digestifs & corroboratifs : pour cet  
effet on expofera la jambe affectée à la vapeur de l’ef-  
prit de vin rectifié allumé en la couvrant , de façon  
qu’elle puisse la recevoir & la retenir : par cette mé-  
thode le fangqui croupit fe dissipera par les sueurs,ou  
reprendra sim premier cours , & la jambe recevra des  
forces considérables. 5°. Le bas peuple a coutume d’ap-  
pliquer siur la partie enflée, de la grande éclaire pilée  
en forme de cataplasine. D’autres se servent de la mê-  
me maniere de la persicaire acre , seule ou mêlée avec  
l’éclaire : & ce remede n’est pas fans effet, car ces  
deux plantes fiant extremement résolutives. D’autres  
appliquent deffus de la rapure de raifort, ou un cata-  
plafme de passerage cuite dans du vin. Le meilleur dif-  
cussif pour cet effet est un cataplasine de fiente de pi-  
geon avec le fel & le vinaigre : mais il faut l’appliquer  
tout chaud fur la partie malade.

On pourra fomenter aussi la partie avec une lessiVe de  
cendres de chêne, & avec l’eau dans laquelle les for-  
gerons éteignent leur fer, en la mêlant si l’on veut  
avec quelques onces d’esprit de vin, & une petite quan-  
tité d’alun : on l’appliquera toute chaude avec des com-  
preffes, ou bien on baignera les piés deux fois par jour  
dans cette liqueur.

L’eau de chaux appliquée de la même maniere, seule, ou  
mêlée avec l'efprit de vin & l’alun, est fort falutaire  
dans le cas dont nous parlons, de même que le mé-  
lange fuivant.

Prenez *d’esprit de vin, 8c -, , , .,*

*de vinaigre blanc f* 1 *de chacun une hvre s*

*d’alun cru, une once et demie s  
de vitriol, une dragme.*

Mêlez.

Il faut après avoir ufé des frictions & des fomentations  
dont on a parlé , enveloper avec foin les jambes avec  
des bandages, & les garantir du froid par tous les  
moyens possibles. Le malade doit éviter tout excès  
dans le boire & dans le manger, faire beaucoup d’exer-  
cice,& ne jamais négliger les remedes internes, fans  
lefquels tous les topiques externes deviennent inuti-  
les. Les eaux minérales semt quelquefois extrêmement  
falutaires dans cette maladie, bien qu’elles ne réussif-  
sent pas toujours.

Le Docteur Harris dit aVoir souVent guéri cette mala-  
die, par l'lua-ge du silfran de mars apéritif mêlé aVec  
le quinquina; d’autres affurent llaVoir dissipée aVec le  
quinquina feul : mais quelques-uns rejettent ces for-  
tes de remedes. Il convient donc dans ces occasions

Œ N A 5 6

de prendre l’avis d’un habile Medecin. Ηεητελ  
*Chirurg.*

(EDEMOSARCA , est une efpece de tumeur d’une na-  
ture mitoyenne entre l’œdeme & le sarcome, dont il  
est parlé dans Marc Aurele Severini.

(ELN

(ELNIZIUM, nom du *Thysselinum, PlimI.*

(ENA

(ENANTHARIA , ὀιναντάρια, onguens parfumés. PauI  
Eginete en décrit deux, & nous apprend que ce nom  
ne leur a point été donné, parce que *Foenanthe* entre  
dans leur composition, car un grand nombre *d’QLnan-  
tharia* n’en ont point ; mais à caufe qu’ils font parfu-  
més & odoriférans, ou parce qu’on emploie le vin &  
le lis dans leur composition. *Lib. V.II. cap. 2*1.

(ENANTHE.

Voici *ses* caracteres.

Sa racine est un gros navet, long, charnu, qui a la figure  
d’un fuseau; les pétales de la fleur sont inégaux & faits  
en forme de cœur. Le fommet de l’ovaire est couronné  
par le placenta, qui pousse de longs tuyaux, & est en-  
vironné par bas de la levre supérieure de l’ovaire, qui  
*se* déploie en cinq petits lobes, lesquels soutiennent  
les pétales de la fleur en forme de calyce. Ces lobes  
s’attachent aux femences qui ont atteint leur maturi-  
té , comme des épines, & les tuyaux eux-mêmes se  
durcissent en des fubstances de même forme.

Boerhaave compte dix especes *d’œnanthe t* savoir,

I. *(Srnanthe, chaerephyllisoliis*, C. B. P. 162. Boerh. Ind.  
A. 5I.Tourn. Inst. 313. *(Enanthepetroselini folio, ve~  
nenosa-,* Offic. *(Enanthecicutafacie LobeliiiFarls.* Th.  
894.RaiiHist. lu44luSynop. 3. 210. *(Srnanthesucco  
virose, cicutae facie Lobelii*, J. B. P. 193. *Filipendula  
cicutaefacie,* Ger. 901. *Quoad deseript.* Emac. 1059.

Elle croît abondamment dans les ruisseaux & dans les  
marécages qui font au Nord & au Sud de l’Angleterre.

C’est une ignorance inexcusable, dit Johnfon fur *Gé-  
rard ,* de prendre, comme quelques-uns le fontaujour-  
d’hui, les racines de cette plante pour celles de la pi-  
voine; on assure que quelques Herboristes de Londres  
les vendent Eous le nom de *Levisticum aquaticum.* On  
doute que les racines de cette plante possedent une  
qualité aussi maligne & aussi venimeuse qu’on le pré-  
tend. Matthiole assure que *sa* troisieme espece *d’œnan\*  
the*, & Tabernæmontanus que scm *œnantheschœnophyl-  
los,* que C. Bauhin prétend être toutes deux fynony-  
mes avec cette plante, semt fort faines & fort salutai-  
res. Je ne déciderai rien fur cet Article, dit Ray, ai-  
mant mieux l’abandonner à un plus ample examen.  
RaY , *PÎist. Plant.*

2. *(Enanthe, maxima,folio Apii, caulibus atropurpureisj  
flore albo.*

3. *QPnanthe, Apii folio, cajole firmiore,* M. U. 16. M,  
H. 3. 288.

4. *(JEnanthe rstaphylini folio aliquatenus accedens »* J. B,  
3.2. 191.

5. *(Ernaneloe, Cretica,* Pon. Mont. Bald. Ital. 213.

6. *(Emanthe, aquatica ,* C. B. P. 162. Raii Hist. 1.441.  
Synop. 3.210. Tourn. Inst. 313. Boerh. Ind. A. 511  
*e&nanthe palustris sive aquatica ,* Parla Theat. 795.  
*(Enanthe sive fillpendula aquatica,* J. B. 3. 191. *Fiel-\*  
pendula aquatica*, Ger. Emac. 1.06.

*yy* Œ N A

Elle croît prefque partout dans les prés humides, & le  
long des ruisseaux.

Son gout est un peu amer & mêlé de quelque astringence ;  
elle est d’une nature chaude & steche, & possède une  
qualité apéritive & astringente. Elle excite l’urine &  
chasse le Calcul, sisit qu’on en ufe intérieurement ou  
extérieurement; elle leve les obstructions & nettoye  
les conduits urinaires. Rav , *Hist. Plant.*

7. *(Enanthe, aquatica, minor*, Ind. 9.

8. *(Enanthe, Lusitanie a esternine crajsiore, globose*, T. 313.

9. *(Enanthe, quod bulbocastanum 7 folio leviter inciso, Lu-  
sitanicitm.*

10. *(Enanthe, folio Apii rotundiori.* BOERHAAVE, *Index  
altÆlant.NOI. I.*

Cette plante tire fon nom de ὸινη, *oene* , une vigne, &  
ἄνθος, *anthos,* fleur; de farte que *œnanthe* est la même  
chose que fleur de vigne ; car les anciens appelloient  
les plantes qui fleurissent en même tems que la vigne,  
ou dont les fleurs ont la même odeur que celles de cet-  
te derniere, *œnanthe.*

Cette plante est un véritable, poison & jette ceux qui en  
goutent dans des convulsions dont la mort est la fuite ,  
comme cela arriva à deux hommes de la Haye qui eu-  
rent le malheur d’en gouter.‘ l’un d’eux sut siur le champ  
attaqué de convulsions, & mourut siur la place, & Pau-  
tre peu de tems après. On trouve quelques exemples  
semblables dans les Obsiervations de Stalpart Vander  
Wiel de personnes qui sont mortes au bout de deux  
heures pour avoir seulement gouté cette plante , qui  
affecte le cerveau au point d’exciter des convulsions ,  
& dont l’opération est si prompte qu’elle ne laisse prese  
que pas le tems d’y apporter de remede. La cirrquieme  
esipece est sort rare; la troisieme, la quatrième, la si-  
*xième &* la neuvième siont estimées résolutives & amies  
du corps humain : mais on en fait rarement ufage par-  
mi nous. La sixième & la feptieme croissent dans les  
fossés qui font aux environs de Leyde. Sa racine a un  
gout acre & défagréable; elle donne d’abord unsilc  
laiteux qui est suivi d’un autre qui est jaune, virulent,  
venimeux & fétide. Cette plante étant priste intérieure-  
ment excitç,aussi-tôt après une douleur d’estomac vio-  
lente , accompagnée de si grandes convulsions que les  
mâchoires deviennent immobiles. Le malade est faisi  
d’un hoquet fréquent, auquel fe joignent de vains ef-  
forts pour vomir, & une hémorrhagie copieuse par les  
oreilles. Le feul remede que l’on puisse employer dans  
un pareil cas est de faire avaler au malade une grande  
quantité d’huile, de heure ou de lait, afin d’émousser  
les pointes des particules acres, & en procurer enfuite  
l’évacuation par haut & par bas. *Histoire des Plantes  
attribuée à Boerhaave.*

(ΕνΑντηε MYCONI, nom du *Thalictrum , minus,grumo-  
sâ radice nfloribus majoribus.*

*Préparation de l’IEsuanthinumi*

Cueillez l’*œnanthe* odoriférant de la vigne fauvage ; fai-  
tes-le sécher, mettez-le dans l’huile *omphacinum,*( huile faite avec des oltvés vertes) & remuez-le  
bien. Laissez-le repofer deux jours, coulez-le en-  
fuite & gardez-le pourl’usiage.

*Uoenanthinum* a une vertu astringente qui approche de  
celle de l’huile de *roses :* mais il n’est point purgatif  
ni apéritif comme cette huile. Le meilleur est celui  
qui tient beaucoup de l’odeur de *Fœnanthe.* DIoseoRI-  
DE, *Lib.* 7. *cap.* 56.

*Préparation du Vin d’ŒInantbe.*

Prenez *de fleurs seches de vigne sauvage-, cueillies dans le  
tems qu’elle est en fleur, deux livres.*

Œ N O 58

Mettez-les infufer dans quarante pintes de moût pen-  
dant trente jours; coulez la liqueur & gardez-la  
pour l’usage.

Ce vin fortifie l’estomac, excite l’appétit, & fait beaucoup  
de bien dans la passion cœliaque & dans la dyssenterie;  
DIOSCORIDE , *Lib. V. cap,* 33.

(ENAREA , ὀιναρέη , épithete que l'on donne aux cesse  
dres des jets, des tendrons & des feuilles de vigne.

(ENAS, ὀινάς, efpece de biset.

(BNE

(ENELÆUM, ὀινέλαιον, mélange d’huile & de vin.  
(ENEROS, ὀινηρὸς, vineux.

CE N O

(ENODES, ὀινώδης, de οινος, vin ; spiritueux 0U fort.  
(ENOGALA, ὀινογα\α, de *οινος 8c ydra,* lait; especd  
de potion faite avec du lait & du vin. Ηιρροοβλτε,  
Quelques-uns veulent que ce soit du vin aussi chaud que  
le lait qui est nouvellement tiré.

(ENOGARUM , est le nom d’une composition qui entré  
dans les ragouts. Il en est parlé dans Apicius, *Lib. I.  
cap.* 3.

(ENOMELI SANUM, est une composition dans la-  
quelle il entre du vin & du miel. Nicolas Myrepfe en  
donne la defcription, *Sect.* c. 3 1.

(ENOPHLYGIA, ὀινοφλυγιη , de *οινος*, vin , & φλύω ,  
être chaud ou bouillant ; *ivresse.* HIPPOCRATÉ.

(ENOPLIA, Offic. *(Enopliaspinosa et nons.janos.a s* Ger.  
Emac. 1605. Raii Hist. 2. 1534. C. B. P. 477. *BI.no-  
plia spinosa et non spinosa, sive napeca,sive zizyphus al-  
ba ,* Park. Theat. 1441. *(IEnopliasive nabca , paliurus  
Africana*, Chab. 51. *Nabcafolio Rhamni vel jujabae >* Jo  
B. 1. 39. *Grande jujube.*

Ce fruit croît en Egypte & dans l’Iste de Crete, & pose  
stede une qualité astringente avant qu’il soitmûr; ce  
qui sait qu’on emploie fréquemment S011 fuc en forme  
de potion ou de lavement, pour remédier au relâche-  
ment de l’estomac & des intestins. Vesiingius prétend  
que ceux qui donnent des jujubes à ceux qui ont des  
fievres putrides , flattent leur palais sans leur faire au-  
cun bien. Prosper Alpin assure que le fuc des jujubes  
parfaitement mûres est un remede excellent pour éva-  
cuer la bile de l’estomac.

Quoique les jujubes, furtout quand elles ont atteint leur  
maturité, soient extremement agréables au gout, elles  
nourrissent cependant fort peu, & se corrompent aisé-  
ment dans l’estomac lorfqu’on en fait un trop grand  
ufage. Les grands d’Egypte & de Turquie ne laissent  
pas néantmoins de les estimer beaucoup.

Alpin, dont Clusius embrasse l’opinion, croit que l’arbre  
qui donne ce fruit est le *cannarus* d’Athenée. Mais les  
caracteres de l’un ne s’accordent point avec ceux de  
l’autre.

Suivant Vesiingius, ce que Théophraste a écrit touchant  
le *coccymelus s* qu’il met au nombre des arbres qui naisi-  
fent en Egypte, auquel il donne un fruit approehant  
de la nature de la nefle, paroît convenir parfaitement  
à cet arbre. Mais Pline l’appelle *prunus Ægypela-* Je  
ne déterminerai point si cet arbre est le même que le L.  
*tus* de Polybe, dont il est fait mention dans Athenée.  
Raÿ , *Hist. Plant.*

(ENOPUS , ὀινωπὸς , de *οινος,* vin , & ώψ<ζ » aspect ; est  
une épithete qu’on donne à tout ce qui ressemble au  
vin. Par exemple, ὀινωπὸν χρῶμα , *œnopon chroma}* est  
une couleur vineufe, telle que celle des raisins qui  
mûrissent & qui deviennent noirs & luisans, de rouges  
qu’ils étoient auparavant ; car les fruits qui fe mûrif-  
sent ont, à ce que dit Aristote dans Eon Livre des cou-

59 Œ N U

leurs, une certaine disposition à devenir noirs; &.pour  
lors ils contiennent un fuc vineux. Il dit encore dans  
le quatrieme Chapitre du même Livre que la couleur  
νΐηευΕε ὀινωπὸν χρῶμα, est produite par un noir pur qui  
se trouye tempéré par l’éclat de Pair. Gaze Pur Théo-  
phraste, *Hisse Plant. Lib. III. cap.* 16. et 17. rend ce  
mot *par fulvus,* jaune foncé ; & *Lib. IX. cap.* 13. par  
*caeruleus*, bleu azuré, & le joint aVec le rouge.’θινοπε  
Βόε, *oenope boe,* une couple de bœufs de couleur de  
vin, Homere , *Odysse fa* est rendu par πυῤῥοὶ, rouges, à  
caufe, dit Eustathius, que le νΐη est de cette couleur ;  
on appelle ceux qui semt noirs ὓινοπε, à *cause* que le  
vin est noir. C’est ce qui fait qu’Homere donne fou-  
vent cette épithete à la mer ; & qu’Hésychius traduit  
oivona par μέλανα, noir, ou comme il dit, *elvdTu* τῆ  
χροιῶ , de couleur de vin. Hippocrate , 7. *Epid. se  
sert* de l’expression ὀινοπὰ χρώματα dans sa description  
de la dyssenterie, voulant faire entendre que les dé-  
jections étoient extremement rouges, & tiroient fur le  
noir; car il joint *οινωπα avec foeoupa., hyphaema,* quel-  
que peu sanguinolent.' Mais *Lib.* περὶ γυναικ. φυσ. &  
*Lib. II.* περὶ γυναικ. il entend par ὀινωπαὶ& ὀινωποι', des  
femmes dont la couleur tient du blanc & du noir. Cal-  
vus rend ce mot parsuseae, brunes. FœsIUs.

Œ N U

(ENUS, *οινος*, vin , est le nom qu’on donne au jus du  
raisin qui a fermenté. Cette liqueur est chaude & fe-  
che , à ce que dit Hippocrate, *Lib. II.* περὶ διαίτης, où  
il rapporte les diverfes qualités & différences du vin ,  
de même que *Lib.* περὶ παθῶν , & *Lib, de Rat. Vict. in  
Morse Acta.* Voyez la traduction de ce dernier au mot  
*Alcali.*

(ENUS ANDRIUS , ὸινος ἀνδρέἰος , est fuicant Erotien ,  
un Vin généreux , ou du νΐη de l’île d’Andros.

(ENUS ANTHINOS , όινος ἄνθινος *vin fleuri,* est filmant  
Galien, dans fon *Exegesis ,* le même qu’*Anthosmias,*ou un νΐη imprégné de fleurs ; & c’est dans ce flens ,  
qu’il donne partout Pépithete de ἄνθινος au *Cyceon.*

(ENUS ANTHOSMIAS , οινος ἀνθοσμιας , de ἄνθος, *fleur, &  
Insui s odeur* ; est un Vin odorant, *vinum odoratum ,*ou qui sent la fleur. Il paroît par ’Àthénée & Suidas ,  
que c’étoit un vin factice ou artificiel. Hippocrate ,  
*Lib. ττιρί* ἀφόρων , le prefcrit dans les fumigations.

(ΕνU s APODÆDUS , *οινος o λτγο* δαιδὸς, est un vin dans le-  
quel on a fait bouillir du *Dai s*, ou de la *Taeda. Noyez  
Dais.*

(ENUS APEZESMENUS , *οινος* ἀπεζεσμένος , est du vin extre-  
mement chaud , qu’Hippocrate, *VL.Epid. Sect.6. Aph.*7. prefcrit avec plusieurs autres choses, comme le lait,  
l’ail,le siel & le vinaigre,pour corriger la malignité des  
humeurs.

(ENUS GaLACToüEs, ὸινος γαλακτώδης, de γάλα, lait;est  
un vin dont la chaleur égale celle du lait qu’on vient  
de traire , ou qui est mêlé avec du lait, *VII. Epid.*

(BluUs ÜEUTERUs , *οινος o Jeujopoç ,* vin de la feconde  
preste. HIPPOCR. *Lib. II. de Morbis,*

**(ENUS ÜIACHEOMENUS , &C.** οινος διαχεόμενος καὶ ἀποψυχό-  
μενος , καὶ διηθουμενος ; est un vin qu’on a rms dans des  
grands vaisseaux, qu’on a fait refroidir, coulé ou retiré  
de la lie ( *Lib. nesi* παθῶν ) pour le rendre plus léger  
& plus foibles. Ces fortes de vin font appel-  
lés *succata ,* de *succus,* le Eac par lequel on les paf-  
foit. Delà vient que Pline fe plaint *Lib. XIX. cap.* 4.  
de ce qu’on dépouille les Vins de leur force & de leur  
vigueur en les passant parla chausse, *vin a inveterari,  
sacrifque lustrari.* Il dit *Lib. XV. cap.* 7. qu’on met  
de llanis & des amandes ameres dans les facs pour amé-  
liorer le νΐη.

On Voit non-feulement par Lucrece, Horace & Martial,  
mais encore par Plutarque *Lib. VI. Sympos. Qt.* 7.  
qu’on passait les vins les plus gros , tels que le *mastic ,*ou *matsic* par une chausse de toile, Seribonius Largus,  
*cap.* 122. parlant d’un vin de Falerneqtllon n’a point

Œ N U 60

dépouillé de ses esprits en le passant par la chausse, l’ap-  
pelle *Falernum nonsuccatum.*

(ENUS I.SUS Iso PINOMENOS , ὸινος ἰσος ισῳ πινόμενος, est un  
νΐη qu’on a mêlé aVec une égale quantité d’eau. Cette  
façon de parler étoit fort en usage parmi les Anciens ,  
& Hippocrate , *Aph.* 56. *Lib. VII.* l’employe poursi-  
gnifier un mélange tempéré de ces deux liqueurs. Il ex-  
prime le même mélange par so-οκρατικ ὸινος , *CLmts Iso-  
crates,* vin également mêlé, & il le prescrit dans les  
fievres,

(ENUS CEDRINUs , *οινος reljsuoç , vin de Cedre , Lib.* περὶ\*  
γυναικ. φυσ. & *Lib. II.* περὶ *γυναικ..* 11 paroît être le me-  
me que le *Cedrites,* ainsi qu’on peut le voir fious ce  
mot.

(ENUS MaLTHACUs , *sive* MaLACUs , όινος μαλθακὸς *n  
μα,λΛκος,* vin foible; signifie quelquefois dans Hippo-  
crate , un vin léger & fans force , par opposition à ce-  
lui qui en a beaucoup; quelquefois doux , par opposi-  
tion à ceux qui font rudes & austeres.

(ENUS MELICHRoos , *οινος* μελιχροὸς, vin édulcoré, ou dans  
lequel on a dissous du miel.

(Euos (ENODES , *οινος οινωΤης ,* est un vin sort & géné-  
reux.

(Ενos StRÆos , *οινος otadoç* , c’est le *Sapa ,* ou *moût.*Voyez *Decoctio.*

(ËNos SYCITEs , oivcç συχίτης ; est un vin dans lequel on  
a fait macérer des figues.

(ENOS STAPHIDIOS LEUCos , οινος σταφίδιος λευκὸς ; visit  
blanc fait aVec des raisins fecs.

(ENOS TETHALASMENOS , OIVOÇ τεθαλασμενοζ ; vin mêlé  
avec de l’eau falée. HIPPOCRATE.

(ENOSTAGMA. *Esprit de vin.*(ENOTHERA, nom de la *Lysimachia.*

(E P Α

(EPATA. H. M. P. 4. T. 5. *Arbor Indica fructu ce-'  
noide, Cortice pulvinato nucleum unicum, nullo ajsicu-  
lo tectam claudente.*

Est un grand arbre qui croît fur le bord de la mer parmi  
le Eable, surtout aux environs de Cochin. Les Indiens  
préparent avec l’amande de scm fruit une espece de  
mets qu’ils appellent *Caril* : mais ils en ôtent aupara-  
vant l’amertume en la faifant macérer & bouillir long-  
tems dans l’eau. Le fruit de cet arbre , lorsqu’il est  
verd , & qu’on le fait cuire avec les feuilles *d’Adam-  
boe y* &une fuffifante quantité de heure , compose un  
cataplafme excellent pour ramollir les tumeurs & les  
faire venir à maturité , aussi bien que pour mûrir &  
dissiper la rougeole & la petite vérole.

Le fruit de cet arbre ressemble beaucoup à l’anacardium.  
RaY, *Hist. PL*

(E S O

(ESOPHAGUS , *VŒisophage* est un canal membraneux  
qui conduit les alimens depuis la bouche dans l’esto-  
mac. Comme le pharynx forme la partie supérieure de  
ce canal, je vais en donner la description.

Le pharynx est une espece de Eac musculeux & glandu-  
leux dont la Eurface externe est collée à la siIrface in-  
terne de tout l’espace qui est au fond de la bouche  
derriere les arriere-narines , la luette & le larynx,  
depuis la grande apophyfe ou apophyfe antérieure de  
l’os occipital *jasasoaï’œsophage,* qui en est la continua-  
tion ; lequel efpace est borné postérieurement par les  
mufcles qui couvrent les corps des premières vertebres  
du cou, & latéralement par la portion supérieure de  
l’une & de l’autre veine jugulaire interne, par celle de  
l’une & de l’autre carotide interne, par les apophyses  
épineuses de l’os sphénoïde, par l’extrémité des os  
pierreux , par l’os sphénoïde, immédiatement au-dese  
SUS de l’aile interne de l’apophyse ptérygoïde, & par

6r Œ S O

\* \* ί

les portions voisines de Pim & de l’autre muscle ptéry-  
goïdien de chaque côté.

On voit à-peu-près par ces bornes & par ces adhérences  
du pharynx , de quelle figure il peut être. Il est comme  
la partie d’une espece d’entonnoir couvert, dont l’rso-  
*phage* est le tuyau , ou comme le pavillon de *P œsophage,*qui en est réellement la continuation. On peut le dis-  
tinguer en trois parties , une supérieure qui est la vou-  
te du pharynx, une moyenne qui en est le corps ou la  
grande cavité, & une inférieure qui en est le fond, le  
détroit & comme le fphincter. On y considere aussi trois  
ouvertures, celle de la voutevers les narines, celle du  
corps ou de la grande cavité vers la bouche, & celle du  
fond vers *i’œsophage.*

La voute du pharynx en est la portion la plus large. Elle  
fe termine de chaque côté en un angle ou pointe vers  
les fossettes jugulaires de la bafe du crane. La grande  
caVÎté deVlent enfuite un peu retrécie entre les côtés ,  
Eans diminuer les autres dimensions. Elle s’élargit de  
nouveau de côté & d’autre derrierele larynx, en laif-  
sant néantmoins très-peu d’interValle entre elle & le  
cartilage cricoïde, l’extrémité de la portion inférieure  
est fort étroite & embrasse la bafe du même cartilage  
cricoïde.

Le pharynx est composé en partie de plusieurs différentes  
brandies charnues qui en forment la çapacité , & que  
l’on regarde comme autant de différens muscles ; & en  
partie d’une membrane qui tapiffe intérieurement cette  
capacité dans toutesion étendue, & qui est une conti-  
nuation de celle des narines internes , de même que de  
celle du palais.

Cette membrane est toute glanduleufe, & elle est plus  
épaisse à la voute& à la cavité moyenne du pharynx,  
que dans le fond inférieur. Elle ferme immédiatement  
au-dessus de la premiere vertebre plusieurs rugosités  
longitudinales , fort épaisses ou profondes, mais cour-  
tes , entre lesquelles on trouve ordinairement dans les  
morts un amas de mucosité. Ellen’a point de rugosité  
dans sia grande cavité , où elle est , comme à la voute,  
fort adhérente aux musicles. Elle est plus mince em-  
bas , où elle revet aussi la partie postérieure du la-  
rynx , & où elle est mince, inégalement plissée & fort  
lâche. Il s’enfonce un peu de côté & d’autre entre les  
bords du pharynx.

Quoique les bandes musculaires ou charnues , dont le  
pharynx est composé , forment pour la plupart enfem-  
ble un fac ou réceptacle continu ; elles font néantmoins  
très-distinguées les unes des autres , non-feulement  
par leurs différentes attaches , fiston lesquelles on leur  
a donné des noms particuliers : mais aussi par les dif-  
férentes directions & rencontres de leurs fibres. Ces  
bandes peuvent être regardées pour la plupart comme  
des mtsscles digastriques, dont les tendons mitoyens  
Ee trouvent en arrière sim une même ligne longitudi-  
nale, qui dans quelques siIjets paroît très-évidemment  
comme une eEpece de ligne blanche.

On peut rapporter ces mufcles à trois classes en général,  
eu égard à leurs attaches. La première est de ceux qui  
sont attachés à la baste du crane , savoir :

Les Cephalo-Pharyngiens.

Les Petro-Pharyngicns.

Les Sphéno-Pharyngiens, *ou* Sphéno-Salpingo-  
Pharyngiens.

Les Ptérygo-Pharyngiens.

Les Stylo-Pharyngiens.

La seconde Classe comprend ceux dont les attaches sont  
du côté de la bouche : de ce nombre fiant.

Les Perystaphylo-Pharyngiens.

Les Glosso-Pharyngiens.

Les Hypero-Pharyngiens.

Les Genio-Pharyngiens

Œ S O 6a

' Enfin , il yen a qui ont leurs attaches sur les parties la-  
térales du larynx; savoir,

Les Syndesino-Pharyngiens.

Les Thyro-Pharyngiens.

Lés Crleo-Pharyngiens.

L’istsophagien.

L’Adéno-Pharyngien.

Les Cephalo-pharyngiens font attachés à la face infé-  
rieure de l’apophyfe basilaire , ou grande apophyfe  
de l’os occipital , environ au milieu de la partie pose  
térieure de cette face.De-làils s’écartent latéralement,  
& quelquefois fe joignent aux stylo pharyngiens, en  
remontant. La ligne blanche du pharynx commence  
par l’attache mitoyenne de ces mufcles.

Les petro-pharyngiens simt attachés au bàs de l’extrémi-  
té de l’os pétreux : les sphénossalpingo-Pharyngiens  
en partie à l’os sphénoïde , directement au-dessus de  
l’aile interne de l’apophyse ptérygoïde , & en partie à  
la portion voisinç & cartilagineuse de la trompe d’Euse  
tachi ; les ptérygoïdiens au bord de la même aile  
interne de l’apophyse ptérygoïde. Ces trois mufdesde  
l’un & de l’autre côté , vont obliquement en arriere ,  
en *se* couvrant un peu les uns les autres par quelques-  
unes de leurs fibres , & *se* rencontrent à la ligne blan-  
che. Ces muscles peuvent tirer la grande cavité ou la  
portion moyenne du pharynx en-haut.

Les stylo-pharyngiens font attachés intérieurement à  
llapophyEe ou épiphyse styloïde par un bout. De-là  
chacun d’eux defcend obliquement le long de la partie  
latérale du pharynx, en couvrant les muscles, & en  
*se* croisiint avec eux. A mesure qu’il desicend, il s’élar-  
gît, & forme principalement deux portions, une supé-  
rieure qui reste étroite , & une inférieure qui est large.  
La portion étroite fe disperfe parmi les fibres museu-  
laires au-dessus du cartilage thyroïde. La portion lar-  
gc est attachée Pur le côté du cartilage. Ainsi le musicle  
appelle, stylo-pharingien est en partie un vrai muside  
stylo-thyroïdien. Ces musicles peuvent tirer latérale-  
ment le pharynx en-haut, surtout par leurs portions  
thyroïdiennes. On dit communément qu’ils dilatent le  
pharynx: mais cela ne paroît gueres conforme à leur si-  
tuation ni à leur direction.

Les péristaphylo-pharingiens font deux petits muscles  
qui fiant attachés entre la luette & l’extrémité infé-  
rieure de l’aile interne de l’apophyse ptérygoïde, &  
vont obliquement en arriere sijr les côtés du pharynx.  
Ils font fort difficiles à trouver dans des fujets maigres  
& fort jeunes. Ils s’accordent avec ceux que M. Santo-  
rini appelle hypéro-pharyngiens, ou palato-pharyn-  
giens.

Les glosso-pharyngiens font des fibres qui vont le long  
de l’un & de l’autre bord latéral de la langue , & en-  
fuite s’en détachent en arriere, & descendent fur les  
côtés du pharynx fous les stylo pharyngiens.

Les hyo-pharyngiens en général sont ceux qui fiant atta-  
chés de côté & d’autre à l’os hyoïde. On les peut dss-  
tingueren trois à chaque côté ; savoir, en basio pha-  
ryngiens , en petits kerato-pharyngiens, & en grands  
kerato-pharyngiens, selon leurs attachesparticulieres  
à la basie, aux petites cornes & aux grandes cornes de  
l’os hyoïde.

A l’égard des mylo-pharyngiensde M.Douglas, j’avoue  
que je ne les ai pas vu distinctement. J’ai trouvé au  
lieu de cela une portion mtssculaire très réellement dé-  
tachée du musicle génio-glosse, & attachée très-dise  
tinctement au côté du pharynx. Je l’ai nommée musicle  
génio-pharyngien , comme étant unie au génio-glosse  
juEqu’au menton même.

Les syndesino-pharyngiens de M, Douglas, sont des pa-  
quets de fibres muficulaires très-distinctement attachés  
par un bout tout le long des ligamen s par lesquels les  
cornes supérieures du cartilage thyroïde tiennent aux  
extrémités ou pointes des grandes cornes de l’os hyoï-  
de. De-là elles vont en arriere *se* rencontrer Eous la

63 (ESO

ligne blanche. Pour les Voir scms les confondre avec  
celles des mufcles Voisins, il faut remplir le fac pha-  
ryngien *avec* du coton , pour lui donner une convexi-  
té convenable, & en affermir les parois, qui, fans ce  
moyen, s’affaissent, fe plissent, & empêchent de Voir  
clairement la direction & la distinction d’une partie des  
muscles pharyngiens.

Les thyro-pharyngiens font fort larges, & s’attachent  
chacun à la face externe de l'aile du cartilage thyroïde  
tout le long feutre le bord de ce cartilage & la ligne  
oblique, à laquelle font attachés de côté & d’autres les  
mufcles thyro-hyoïdiens. Ils *se* confondent un peu aVec  
les mufcles crico-hyoïdiens. De là ils montent obli-  
quement en arriere, & *se* rencontrent aussi fous la  
ligne blanche , & paroissent quelquefois d'être qu’un  
feul mufcle, sans être interrompu par un tendon mi-  
toyen. Ils m’ont cependant paru quelquefois être dis-  
tingués en supérieurs & en inférieurs , en ce que leur  
portion supérieure montoit en arriere , au lieu que  
leur portion inférieure y alloit plus tranfVerfalement.

Les crico-pharyngiens font attachés chacun au bas du *cô-  
té* du cartilage cricoïde. Ils ne font qu’une fuite des  
thyro-pharyngiens ; de sorte qu’ils ne donnent d’autre  
marque de distinction que les attaches, & une direc-  
tion un peu différente , en ce qu’en allant en arriere  
ils descendent un peu C’est ce qui m’a sait quelquefois  
prendre ces deux mufclespour un seul, & les nommer  
thyro-crlco-pharyngien.

Les plus inférieures de ces fibres font un contour entier  
en arrière , depuis un côté de la bafe du cartilage cri-  
coïde jqfqu’à l'autre côté, lequel contour fait le com-  
mencement de *Fœfophage* , & a donné occasion àquel-  
ques-uns de le regarder comme un mufcle particulier,  
fous le nom de mtsscle œsophagien. J’ai trouvé un pa-  
quet de fibres *se* détacher du mufcle thyro-pharyn-  
gien , & s’attacher latéralement à la glande thyroïde.  
Je l’ai appelle muficle thyro-adenoïdien.

Les tssages particuliers de tous ces muscles sirnt très-diffi-  
ciles à déterminer. Il est certain que ceux de la por-  
tion-moyenne & de la portion inférieure du pharynx ,  
fervent principalement à -la déglutition. Ceux de la  
portion supérieure, & en partie ceux de la portion  
moyenne , peuVent avoir entre autres tssages celui  
de modifier la voie , comme le pense M. Santorini.

*L’oesophage* est un canal en partie missculcux & en partie  
membraneux, située derriere la trachée-artere & de-  
vant les vertebres du dos, depuis environ le milieu du  
cou jusiqu’au bas de la poitrine, où il passe par l’ouver-  
ture particuliere du petit muEcle ou muscle inférieur  
du diaphragme dans le bas-ventre, & *se* termine à l’o-  
rifice supérieur de l’estomac.

Il est composé de plusieurs tuniques, à peu près comme  
l’estomac, dont il est la continuation. La première  
n’est formée dans la poitrine que par la duplicature de  
la portion postérieure du médiastin. Elle manque au-  
dessus de la poitrine & dans le cou, où *ï’œsephage* n’a  
pour tunique commune que la continuation du tissu  
cellulaire desparties voisines.

La feconde tunique est musculeuse, composée de diffé-  
rentes couches de fibres charnues. Les plus externes  
sont pour la plupart longitudinales, & elles ne sont  
pas toutes continuées d’un bout à l’autre. Les couches  
suivantes fiant obliquement transversales, celles d’a  
près sont plus transVerfales , & les internes biaisent à  
contre-sens. Elles Ee croisent toutes en plusieurs en  
droits très-irrégulierement, sians être sipirales ni annu-  
laires.

La troisieme tunique est appellée nervetsse, & ressemble  
à celle de l’estomac & des intestins. Elle est différem-  
ment plissée en long, étant beaucoup plus ample que  
la mufculeuse, & elle est enVleonnée d’tm tissu fila-  
menteux blanchâtre , mollet & fin comme une esipece  
de coton. Si on met ce tissu cotoneux tremper dans  
Peau , il fie gonfle & deVient épais.

La quatrieme tunique ou la plus interne , a quelque ref  
femblance aVec celle des intestins, excepté qu’elle a

Œ S O 64

des mamelons très-petits & très-courts , au lieu de *ve-  
louté.* Elle est aussi plissée en long , comme la troisie-  
me; de forte qu’un *œsophage* coupé en traVcrs, repréfen-  
te un tuyau dans un autre. Cette tunique siuinte tou-  
jours une lymphe Vifqueufe par fies porosités.

*L’œsophage* , dès fon origine , fie porte peu-à-peu vers  
le côté gauche , & va naturellement le long des *ex-  
trémités* gauches des cartilages de la trachée-artere.  
WINSLOW.

*Des Maladies de l’œsophage.*

Quoiqu’il sioit rarement parlé des fpafmes de *i’œsopbage*dans les écrits des Medecins , ils font néantmoins si  
fréquens , & non - seulement les Eymptomes d’autres  
maladies violentes,mais encore une maladie idiopathi-  
que , qu’ils méritent une attention toute particuliere.

On peut définir ces sortes de spafmes un resserrement in-  
volontaire & non naturel de *Vœfophage* ou du pharynx,  
ou de tous les deux enEemble, lequel est ordinairement  
cauEé par une mucosité irritante. Il Euit de-là qu’il doit  
y avoir de la dissérence entre ces sipasines ; car comme  
les Anatomistes distinguent *l’œsophage* en trois parties,  
une supérieure qui est la voute du pharynx,une moyen-  
ne qui en est le corps ou la grande caVÎté, & une infé.  
Heure qui en est le fiand, le détroit, & comme le sphinc-  
ter, aussi troÛVe-t-on par expérience que ces fpafmes  
different par rapport à la partie qu’ils affectent puis-  
qu’ils saisissent quelquefois le pharynx, & d’autres fois  
les parties inférieures. A quoi l’on peut ajouter une  
troisieme efpece de maladie , dans laquelle le canaI  
entier, fa partie supérieure & les parties voisines sont  
agitées de convulsions très-violentes.

Tous les spasines de l’*œsophage,* quelque partie qu’iIs  
affectent,ont les signes fuivans en commun avec les au-  
tres distentions des parties supérieures.

Il silrvientun refroidissement des extrémités, furtoutdes  
piés; des tremblemens & des frissons dans les articu-  
lations ; une suppression des excrémens par bas ; un re-  
gorgement de flatuosités par les parties supérieures ;  
des constrictions de bas-ventre accompagnées de dou-  
leurs & de borborygmes ; de maltaise aux parties cir-  
convoisines du cœur ; d’eflorts pour vomir ; de cardial-  
gie ; d’uneurine claire, pâle & aqueuEe ; & d’un poule  
grand & dur.

Les spasines du pharynx feul fe manifestent par les signes  
fuivans.

La déglutition devient difficile,& accompagnée de si gran-  
desdouleurs, que le malade ne peut quelquefois ava-  
ler aucun aliment. Les parties contiguës au pharynx,  
la langue, le larynx & tout le cou font affectés d’une  
contraction, d’une roideur & de douleurs qui retar-  
dent leur mouvement ; le malade est fuffoqué, il lui  
femble avoir un pieu dans la gorge, & quelque chose  
qui tâche d’en fortir, 11 perd l’ufage de la voix , & ces  
fymptomes dont il est affligé par intervalles, dégéne-  
rent fouvent en des convulsions de tout le fysteme ner-  
veux.

Voici les signes propres des fpafmes qui affectent la par-  
tie inférieure de *\’oesophage :*

Après avoir avalé les alimens avec affez de facilité, on  
sent qu’ils s’arrêtent dans le gosier, surtout près de l’o-  
rifice supérieur du ventricule; les liqueurs froides pa-  
roiffent obstruer & resserrer daValltage ces parties , au  
lieu que celles qui font chaudessdescendent plus aisé-  
ment dans l’estomac par *Feoscphage* ; on stent une dou-  
leur dans l’épine du dos entre les omoplates. A ces  
fymptomes Ee joint souVent une forte en Vie de vomir,  
laquelle est quelquefois si-siVie d’un Vomissement actuel.  
Les naufées &la difficulté de roter sirnt aussi fort fré-  
quentes dans cette maladie; on rend fouvent une mu-  
cosué

*es* Œ S O

cosité limpide par la bouche , qu’on doit bien se gar-  
der de confondre avec le vomissement. Lorfque ces  
iymptomes *se* joignent à ceux dont on a parlé dans le  
paragraphe précédent, c’est un signe que tout *s oesopha-  
ge* est affecté de contractions spasinodiques.

Mais comme on peut aisément confondre ces maladies  
aVec les autres affections de *ï’oesophage* , à caufe de la  
ressemblance des fyrnptomes , il est à propos de man-  
quer ici en quoi elles different.

Premierement, on doit distinguer les fpasines du pha-  
rynx, de la paralysie ou de l'atonie de cette partie;  
car dans celle - ci la déglutitÎOn est toujours extreme-  
ment difficile,bien que les solides passent plus aisément  
que les fluides ( *voy.* Forestus, *Lib. XV. Obs.* 30. )  
car ceux-ci tombent fotiVent dans la trachée-artere , &  
regorgent par la bouche & le nez aVee une Violence  
qui met le malade en danger d’être étoufié. Dans la  
paralysie parfaite du pharynx , telle que Tulpius la dé-  
crit, *Lib. I. cap.* 44. la déglutition est totalement dé-  
truite , ce qui expofe le malade à mourir de faim. Le  
visage & les parties Voisines font extremement pâles ,  
molles & flasques. Au contraire, dans les spasmes du  
pharynx, la difficulté d’aValer les folides & les fluides  
est égale & cesse par interValles ; le Visage deVÎent rou-  
ge & enflé, & les parties affectées, roides & souvent  
douloureisses.

Les spasines du pharynx flont aiflés à distinguer de l'in-  
flammatlon de cette même partie & de celle de la gor-  
ge dans llesquinancie, dans laquelle le dedans de la  
gorge est enflé, rouge & brûlé par la chaleur, la foif  
extreme & ordinairement aceompagnée d’une fieVre  
violente. Il peut quelquefois arriver que le Medecin  
prenne une tumeur , une excroissance , un murceau qui  
s’est arrêté dans le pharynx, ou une confo. manon con-  
tre nature de cette partie pour la mladie dont nou  
parlons, de façon qu’il attribue la difficulté dlaVal.r  
qui réfulte de ces circonstances aux fpal me . Vo\ z  
Forestus, *Lib. XV. Observ.* 28. Mais il peut dans Ce  
cas s’afl'urer de la vérité en introduisant oans la gorge  
une bougie , ou l’instrument dont H ldanus donne la  
descriptÎOn, *Cent.* I. *Observ. su.* D’ailleurs , dans les  
fpasinesdu pharynx, tous les signes pris ensemble Va-  
lent une certitude.

Au reste les Epasines de la partie inférieure de *i’defophage*ne different en rieù des autres maladies de cette par-  
tie, & la difficulté d’avaler est un fymptome qui leur  
est commun ; elle reffemble à l’obstruction du gosier,  
par un morceau d’aliment siolide qui s’y est arrê é,  
voyez Ho flic an , *Consent. Med. Sect. 2. Cas. 6^* & Fo-  
restus, *Lib. XV. Observ.* 20. pour les tumeurs, les  
excroissances, les fungus & les Verrues qui le forment  
dans le tuyau de *i’œsophage* ; Voyez *A, N. C. Dec.* 1.  
*An.* 4. Onsi47. *Decur.* 2. *An.* 8. *Obs. o6. La* difficulté  
d’avaler est quelquefois produite par l'adhérence des  
glandes dorfales qui font situées Vers la cinquieme Ver-  
tebre du *dos à l’œsophage, &* leur élevation causée par  
unedouleur extraordinaire, comm.Verrheyen *eln An.  
cap.* ïo.&Heister, *in Compend. Anatom.* l'ont obsier-  
vé. Dans ces cas on ne peut avaler les allmens siolides  
& on les rejette aussi tôt, au lieu que les fluides sioit  
chauds ou froids, defcendent aVec plus ou moins de  
peine dans l’estomac. Dans les contractions fpafmodi-  
qucsde *i’oesiophage ,* les liqueurs chaudes passent plus  
aisément que celles qui font froides ; on fent une dou-  
leur entre les omoplates , & il fument plusieurs autres  
fyrnptomes qu’on ne remarque point dans l'obstrue-  
tion de *Foesophage ,* produite par un corps étranger.

Pour mieux faire comprendre les causes & les raisons  
mécaniques de ces lymptomes , je Vais donner une  
delcription abrégée de la structure de *Fœsophage.*

Cette partie commence à l’extrémité du gosier par une  
grande caVité à laquelle les Grecs donnent le nom de  
*Torne V.*

Œ S O 66

*pharynx*, & les Latins celui *T infundibulum.* Ilestat\*  
taché par fa partie antérieure à la racine de la langue,  
à l'os hyoïde & au larynx , & par *sa* partie postérieure  
aux Vertebres du dos. 11 *se* meut au moyen de différens  
misscles dilatateurs , qui EerVent à éleVer & à dilater le  
pharynx, & par d’autres muicles constricteurs qui *ser-  
vent* à le fermer. Il y a une paire de ces mufcles, qui  
fortant par trois origines de l’os hyoïde, des cartilages  
cricoïde & thyroïde , enVÎronne entierement le pha-  
rynx & est appellée le sphincter de *Vasephage,* llya  
trois autres , aires de mufcles qui EerVent à éleVer ou à  
dilater le pharynx, dont les premiers qu’on appelle  
céphalo pharyngiens, naissent de la partie inférieure de  
la bafe’du cratte , & de la premiere Vertebre du cou &  
fe distribuent dans les tuniques du pharynx. Les *se-  
conds ,* EaVoir, les sphéno-pharyngiens , Viennent des  
ailes de l'os sphénoïde, & Vont s’insileerjdans les parois  
du pharynx. Les stVlo-pharyngiens rompissent latroi-  
sieme paire; ils naissent des apnphyses styloides des os  
des tempes, & Vont s’inférer dans les parois du pha-  
rynx.

L’ *scophag:* commence à l’extrémité du pharynx, il mar-  
che d’abord en droite ligne entre la trachée-artere &  
les Vertebres du cou & du dos : mais il Ee détourne à  
droite Vers la cinquieme Vertebre, & à gauche Vers la  
neuVieme. Ilpénetre ensiiite dans le milieu du thorax,  
& de la partie musculeuse du diaphragme , & Va s’in-  
sérer dans l orifice supérieur du Ventricule. Il est com-  
posé de quatre tuniques , dont la première , qui est  
membraneuse, rninee, VaEculeuse & cellulaire, est  
une continuation de la pleure, & attache *s œsophage*aux parties Voisines. La seconde est charnue on muscu-  
leule, munie de fibres circulaires au-dessus desquelles  
ils’en trotiVe de longitudinales. La troisieme estner-  
veuie , commune à la bouche & au gOsier , & pénétrant  
de la longueur de trois travers de doigt dans l'esto-  
mac , elle est parsiernée *de* glandes auxquelles *se* distri-  
buent du côté opposé quelques Vaisseaux, dont elles  
reçoiVent une certaine liqueur plus Vssqueuse que la *sa-*live,& qui suinte dans la caVité de *Vœfophage.* La qua-  
trieme qui est la plus interne est cnuverte d’une hu-  
meurqui la rend lisse. Veloutée; elle est percée corn-  
me un crible d’un grand nombre d'émonctOires. *Ls’œso-  
phage* est encore parEemé d’une infinité de glandes  
dont quelques-unes fiant plus petites que les œufs des  
Vers-à-loie, & logées dans la tunique nerVeuse, on les  
apperçolt assément en enleVant la tunique nerveufe, &  
en obserVantla charnue aVec un mlcrofrope, ou en fai-  
fant rnaeérer *rœsophage dans* l'eau. Les autres glandes  
fontsuuéesau dehorsde *Voescphage.* Les plus consolé-  
rabies font les dorsales qui *se* troviVent Vers la cinquie-  
me Vertebre du dos, & la thyroïde, qui est située entre  
les cartilages thyroïde & cricoïde & *î’eescphag'.* Voyez  
Vercelloni dans *sa D’ssert. de Glandulis conglomeraris  
(Esophagi.* Ce canal n’est pas dépourvu de vaisseaux;  
car sa partie supérieure reçoit des arteres des caroti-  
des internes, *sa* partie moyenne de l’aorte & des arte-  
res intercustales, & fa partie inférieure des arteres gase  
triques. Sa partie siq érieure reçoit des veines des ju-  
gulaires ; fa partie moyenne , de l’azygos, & fa partie  
! inférieure de la veine coronaire stomachique : fes  
nerfs Viennent de la paire-Vague.

La fonction du pharynx est la déglutition, dnnt Volci le  
; mécanifme. Tandis que la face fupérieure de la langue  
s’applique contre le palais par le mnyen du mylo-glosi  
j *se,* du stylo-glosie & du stylo-hyoïdien , fa racine,  
llos hyoïde , & le larynx font poussés en-deVant par les  
musitles qui ferVent à cette action. La partie posté-  
rieure du pharynx est éleVée par les muscles céphalo-  
pharyngiens , & *sa* partie antérieure dilatée |ar le  
stylo pharyngien & le fphéno-pharyngien.

Au moyen de l’action de ces parties, il *se* forme un plus  
grand *espace* & une plus grande *cavité* au-devant des  
membranes qui entourent les Vertebres du cou & le  
pharynx sous le voile du palais , fous la luette & les

*6y* Œ S O

amygdales, & aü-déssus du larynx & du pharynx. Pour  
lors les alimens qu’on Veut aValer font j restés entre  
la base de la langue & la Voute du palais ; & étant ainsi  
poufles Eur l’ouverture du larynx qui est scrmée par  
une membrane cartilagineuse, ou par l’épiglotte ils  
descendent dans la caVlté de *V œsophage Tes* mufcles an-  
tagonistes commencent pour lors à agir ;.car la langue  
étant déja éleVée & poussée en-deVant, le larynx &  
l’os hyoïde reprennent leur premiere figure; les car-  
tilages du larynx qui aboutissent au pharynx, Venant  
surtout à le presser, les alimens font poussés plus aVant  
dans *ï’oesophage.* Us slaVancent encore daVantage du  
côté du Ventricule lorsque les muselcs dilatateurs du  
pharynx Viennent à fe relâcher & *V œsophage àTe* resser-  
rer; & le pharynx *se* contractant de nouVeau par ce  
moyen , ils descendent dans la cavité de *F œsophage* fous  
le pharynx. &

Cette action est suivie de celle de *ï’oesophage,* dont le  
mouvement péristaltique , qui fe fait par le moyen de  
fa tunique missculeufe,& qui tend en wnbas, précipite  
dans l'estomac les alimens qu’on a déja aValés, & qui  
si? trouVent logés Eous le sphincter du pharynx. Car  
comme cette tunique,par sa dilatation & sia contrac-  
tion altetnatiVe, dont la premiere fe sait par le moyen  
des fibres longitudinales, & la feconde à l'aide des  
fibres circulaires', resserre & dilate alternatiVement  
*Fœsephgge-,* & que *sa* situation dans l’homme est per-  
pendiculaire , les alimens qu’on a pris l'ont fucceffiVe..  
ment poussés en embas.Leur deEcente est facilitée parla  
mucosité des glandes qui humecte continuellement l’a?-  
*sophage,* facilite par-là la déglutition des alimens.  
Ces derniers étant defcendus dans l'estomac , la par-  
tie charnue du mufcle inférieur du diaphragme rese  
ferre *Voesophage,* à l’endroit où il passe à traVers, &  
ferme le Ventricule dans cet endroit.

Il est facile, au moyenxle ce qu’on Vient de dire, d’ex-  
pliquer la nature des spafmes de l’*œsophage',* car premie-  
rementssi l’on considere le pharynx, il est éVÎdent par le  
mécanisine de la déglutition , que lorsque les mufcles  
constricteurs du pharynx Ee contractent,elle doit Ee faire  
aVec beaucoup de peine ; à caufe que cet organe ne  
peut être offensé que sim action ne le soit aussi. De  
plus, lorsque les muscles-dilatateurs situés à la partie  
postérieure du pharynx, font attaqués de conVulsions  
& comme ramassés fous une forme sphérique, on sent  
comme un pieu dans le gosier. Mais lorfque le mufcle  
œsophagien Vient à se contracter en même-tems que  
les muscles contigus du larynx, de la langue & de l’os  
hyoïde, lemalade est attaqué d’une suffocation qui lui  
ôte llusage de la parole. Comme tous les spasines Eont  
plus VÎolens dans un tems que dans un autre , il est ai-  
*sé* de comprendre d’où Vient que ceux de *i’cescphage*augmentent par interValles.

De même en Euppofant que les spasines de la partie in-  
férieure de *s œsophage,* naiffent de la contraction Vio-  
lente des fibres longitudinales & circulaires de la tu-  
nique mufculeufe qui l'enVltonne, on peut rendre rai-  
fon de tous les fymptomes qui accompagnent Cette ma-  
ladie; car lorfqii’il furVÎent une contraction dans quel-  
que partie Voisine du pharynx ou de l’estomac, tous  
les alimens qu’on prend s’arrêtent dans ce canal , &  
le mouVement péristaltique étant renVersé, les ali-  
mens font rejettés. Les liqueurs froides qu’on boit  
augmentent les fpafmes, & ne peuVent pas plus defcen-  
dre que les fubstances folides, au lieu que les liqueurs  
tiedcs defcendent aisément dans le Ventricule en relâ  
chant les fibres spasinodiquement contractées. De  
plus , *i’œsophage* est attaché par plusieurs ligamens aux  
vertebres du cou & du dos, d’où il fuit que lorsqu’il  
vient à fie contracter, la douleur doit nécessairement  
fe communiquer aux membranes qui entourent les  
vertebres du dos. Voilà d’où naît la douleur qui fie  
fait fentir entre les omoplates. Voyez Forestus, *Lib.  
i^.Obs.* 3I. *Schol.* où il dit, a que toutes les douleurs  
« de *s oesophage* affectent l'épine du dos,.vers laquelle  
« il panche & à laquelle il est attaché. »

Œ S O 68

On peut donc regarder comme caufes prochaines des  
fjaimes tout ce qui est capable de picoter ou d’irri-  
ter les mufcles du. pharynx, ou la tunique charnue  
de *i’œsophage.* Mais comme ces caisses agissent, ou im-  
médiatement Eur les parties qui constituent le siége de  
la maladie, ou fur des parties plus éloignées , à catsse  
de leur correspondance, on les distingue en idiopa-  
thiques & en lymptomatiques. Lors donc que les con-  
\*vulfions & les Epatiiies du larynx , de l’estomac , des  
intestins ou de quelqulautre partie,se communiquent  
au pharynx & à *V œsophage,* la maladie est appellée  
symptomatique.

Entre les causies qui occasionnent les spasines idiopathi-  
ques de l’*oesophage*, les plus Considérables sont les pase  
fions Violentes de l’ame, furtout la colere, particulie-  
rement après qu’on a beaucoup bu; & l’expérience ne  
permet pas de do”ter qu’elles nlaflectent le pharyn de  
conVulsions.& qu’elles n’empêchent la déglutition. On  
obsierVe aussi sort souVent que la même causie, surtout  
après les repas , contracte la part e inférieure dé lic-  
*fophage,* empêche les alimens de descendre dans le  
Ventricule, & les oblige EouVent à reVenir.

Les spasines, ceux principalement de la partie inférieure  
de *i’œsophage->* font puissamment excités par le dégOût,  
qui ne peut survenir fans en être accompagné. Mais si  
l’on considere plus attentivement les effets du dé-  
goût , l’obferVation nous apprendra que dans un pa-  
reil état, premiere ment, l'idée de quelque fubstance  
défagré; ble est j.réEente à llesprit;secondement, qu’on  
a de llaVersion μουτ elle ; troisiemement, que cette  
aVersion est fuÎVie d’un obstacle à la déglutition , qua-  
trlemement, que les alimens s’arrêtent dans *i’œsopha-  
ge,* & qu’il en résiilte une contraction ; cinquiemement,  
que le dégoût est fuIVÎ de nausées ; sixiemement. qu’il  
furvient dans ce cas un Vomiffement, silici EouVent  
de défaillance. On peut définir le dégoût, l’idée de  
quelque fubstance désagréable accompagnée de fpase  
mes de *l’œsophage* & de l’estomac.

L’imagination feule dispose souVent à des spafmes obsti-  
nés de *scesephage,* lesquels Eont accompagnés d’aver-  
sions remarquables. Il est parlé dans les *Annales des  
curieux de la nature. CenJ. Obs.6s.* d’une femme d’un  
tempérament robuste, qui n’aVoit jamais été fujette aux  
affections fpasinodiques, ni hystériques, qui mangeoit  
& buVoit fans peine; & qui cependant ne pouVoit ja-  
mais aValer un certain aliment bien qu’elle le poulsât  
autant qu’elle pouVoit dans *sa* gorge ,& qu’elle fît tout  
fon possible pour ssaValer, tant étoit grande llaVersion  
qu’elle en aVoit. Nous ayons encore dans ce mê-  
me ouVrage, *Dec.* 3. *An.* 1. *Obs.yo.* l'exemple d’un  
homme à qui l'ufage excessif du tabae aVoit causé une  
difficulté dlaValer , qui augmentoit ou diminuoit à  
proportion que fon imagination étoit plus ou moins  
forte.

Les remedes, les fubstances acrimonieuses, de même que  
les poisims , stont capables de produire les mêmes ef.  
sets, ptsisqu’en picotant les parties musculetsses & ner-  
vetsses, elles les jettent dans des contractions. C’est  
ainsi qu’Hoechstetterus , *Obs. Dec.* 3. parle d’une con-  
traction de l’*eefophage* causée par du νΐη de MalVoisie,  
dans lequel on aVoit mis insesset des racines de gran-  
de consioude. Cet accident arrÎVe encore plus promp-  
tement lorsique les silbstances qu’on a pristes font d’il-  
ne nature caustique; de sorte qu’on ne doit pas s’é-  
tonner , si, fuÎVant l’obserVation de Forestus, *Lib.* 1 5.  
*Obs.* 30. un jeune homme pour aVoir bu de l'eau-forte.,  
fut attaqué d’une si grande contraction du pharynx ,  
qu’il couroit rifque d’être fuffoqué. Rien furtout n’est  
plus capable decatsser uneVÎolente contraction *doi’œso-  
phage* que le mercure sublimé. Voyez Forestus , *Loc.  
citat.* Les inEectes qu’on aVale excitent aussi des Epasines  
dans la partie inférieure de *i’œsophage* par l'irritation  
qu’ils y caufent. Rhafes.Lià.p. *ad Almanz. Cap. su. &*Rhodius, *Observ. Cent.i. observ. yz.* attribuent cet eftet  
aux fangfues. Gefner, *Ielb.* 2. *de Histor. Animal. Cap.  
de Lacert. affiire ^tie* les lézards produisent un fem-

Sp Œ S O

blable effet lorsqu’ils pénetrent dans la gorge. Hen-  
nius , *de Morb.* 7. dit la même chose des poux; &  
Platérus, *Lib.* 2. cite l’exemple d’un homme à qui  
cet accident arriva pour avoir aValé une petite an-  
guille vÎVante.

Au reste , les Epasines du pharynx & de la partie infé-  
rieure de *i’œsophage* peuvent encore être produits par  
le sang qui croupit dans ces parties, & qui distend les  
Vaisseaux; car ces fortes de distensions sirnt toujours  
accompagnées de sipasines. C’est ce qui fait que les  
hypocondriaques font fouvent fujets à cette maladie ,  
car dans ceux-ci le fang étant poussé vers les parties  
supérieures par la violence des IpaImes & des flatuosi-  
tés des intestins , s’arrête aisément dans *Vœsephage.*Cette maladie est aussi très-promptement produite par  
unedyfcrafe univerfelle des humeurs, particulierement  
de la sérosité; lors, par exemple, que l’humeur lym-  
phatique que les glandes Verfent dans *Vœsephage,* de-  
vient épaisse & acrimonieufe, dans lequel cas une ex-  
pectoration copieusie de matière foulage beaucoup le  
malade. Tel paroît avoir été le cas rapporté par Wep-  
fer, *Observ. MedicHract. Observ.* 117, d’un vieillard  
de soixante-dix ans , qui ne pouVoit manger fans que  
les alimens s’arrêtassent dans son gosier, où ils lui cau-  
soient des douleurs infupportables jufqu’à ce qu’il les  
eût vomi.

Les fpasimes de *Voesephage* peuvent être produits par des  
maladies de l’estomac & des intestins, à caufe de la  
correspondance qu’il a aVec ces parties ; par exem-  
ple , par les impuretés acres, bilieuses & acides qui s’y  
trouVent. Aussi Forestus, *LiL XVIII. Obs.* 13. assure-  
t’il qu’ils peuvent être excités par un lait caillé dans  
l’estomac. Hercules Saxonius , *Praelect. Pract. Part,  
caesi* 7. *Sect.* 4. Henri de Heer, *Observ.* 16. & Thone-  
rus , *Lib. II. Obs.* obEerVent que les vers du ventricule  
ou des intestins contribuent à la production de cette  
maladie. L’excrétion des rots & le vomissement sirnt  
aussi accompagnés despasinesde *F œsophage’,* car si l’ac-  
tion & le motlVement péristaltique de *Voesephage* n’é-  
toient renVersés, & ne facilitoient l’éjection des hu-  
meurs hors de l’estomac , il seroit impossible qu’il sor-  
tît une aussi grande quantité de matieres, aussi souvent  
& avec tant de violence, nonsseulement du ventricu-  
le , mais aussi des intestins.

La correspondance que la nature a établie entre les par-  
ties est encore cause que les Epasines de *i’œsophage* ac-  
compagnent sioilVent différentes maladies spasinodi-  
ques & convulsiVes du systeme nerveux ; par exemple,  
on éprouVe dans les silffocations hystériques qu’il y a  
toujours un resserrement Violent de la gorge & de *l’œ-  
sophage ,* & un sentiment pareil à celui que produiroit  
une ligature dans cet endroit. Voyez Etmuller , *Oper.  
Pract. Part. II. cap.* 3. *Sect.* 3. & Van-Helmont, *Tract,  
de Asthmate et Tusse.* Ceux qui ont des coliques  
convulsiVes sirnt souvent siujets aux contractions de  
l’*œsophage.* Hofferus, *in Hercule Medic.* cite un exem-  
ple remarquable d’une colique qui causia une Violente  
céphalalgie & une manie, accompagnée de la perte de  
la Vue & de la difficulté d’aValer. Les paroxyEmes épi-  
leptiques & convulsifs font aussi accompagnés de ce  
fymptome; car la déglutition est fort difficile, & mê-  
me tout-à-sait interrompue pendant qu’ils durent, ainsi  
qu’on peut PobferVer particulierement dans l'incube ,  
qui caufe aVec la suffocation, la perte de la parole &  
la difficulté d’aValer. Ce même accident accompagne  
encore fréquemment *Vopisthotonos,* comme on peut le  
voir dans les cas rapportés par Forestus , *Lib. X. Obs.*12. & 13. On ne doit pas omettre les maladies aiguës,  
furtout les fievres malignes , qui caufent non feule-  
ment une difficulté d’avaler , mais quelquefois encore  
une contraction de la partie inférieure de *soesiophage.*

La nausée n’est autre chofe qu’une légere conVulsion de  
*ï’œscphage,* accompagnée du renVerfement de fon mou-  
vement péristaltique , laquelle excite PenVÎe de Vomir  
ou le Vomissement même, otl pour le moins une *éva-  
cuation.* de mucosité plus ou moins gluante des glandes

Œ S O 70

de *Vœsophage.* Elle peut être causée par tOut ce qui é st  
capable d’irriter *Voesephage* ou sa tunique nerVeufé ,  
qui s’étend jufqu’au Ventricule , au moyen de quoi  
cette contraction fe communique à *i’œsophage par* cor-  
respondance. On remarque en général, premierernent  
que la nausée est l’avant-coureur du Vomissement; se-  
conseillent , qu’elle accompagne PenVÎe de vomir &  
toutes les différentes efpeces de cardialgies ; troisie-  
mement , qu’elle survient avec une évacuation fré-  
quente de mucosité limpide, qui n’est autre chofe que  
la lymphe des glandes , exprimée par la violence des  
Epasines; cette maladie est EouVent un signe qu’il y a  
des vers dans les premieres voies ; en quatrieme lieu ,  
qu’elle siuccede pour l’ordinaire aux crudités de Pesa  
tomac , qui, dans le tems que ce vifcere fe trouVe vui-  
de, excitent par leur acreté des nausées , qu’on n’ap-  
passe qu’en mangeant ; en cinquieme lieu, qu’elle pré-  
cede les maladies violentes de la tête, comme les ver-  
tiges , les apoplexies & les fyncopes , surtout lorsqu’el-  
les tirent leur origine de l’orifice de l’estomac; d’où i!  
paroît s’éleVer une certaine vapeur à la tête ; & dans ce  
cas, les malades deVÎennent comme apoplectiques &  
perdent Tissage de leurs siens; en sixiemelieu, c’est  
pour cette raisim que les nausées affligent ceux qui  
Pont sujets aux maladies hypocondriaques, ou à d’au-  
tres maladies , dont la casse est dans les premieres  
voies ; enfin les commencemens des fieyres malignes  
Pont toujours accompagnés de nausées.

A l’égard du prognostic, les fipasines idiopathiques du  
pharynx ne sirnt jamais un bon signe, à causie qu’ils de-  
Viennent obstinés , surtout lorfqulon les traite mal.  
Ceux qui proVÎennent de l’usage des substances acric  
monieusesne sirnt jamais exempts de danger, & don-  
nent lieu de craindre une inflammation. Les spasines de  
*i’œsophage* auxquels les femmes hystériques font sujet-  
tes , présagent une apoplexie. La difficulté d’aValer  
qui accompagne les plaies est un très-mauVais signe »  
fuiVant Etmuller,*Oper.Pract.Part.I.* quand elle est cau-  
sée par des conVulsions. Hippocrate dit dans l’*Aph.* 3 5.  
*de la* 4. *Sect.* que si le cou d’un fébricitant Vient tout  
d’un coup à fe tourner'de côté, de maniere qu’il ne  
puisse rien aValer, fans qu’il paroiffe aucune tumeur,  
c’est un signe de mort. Les fpafmes de la partie infé-  
rieure de *i’œsophage* qui Viennent d’un accès de colere  
après qu’on a mangé, difpofentau cholera morbus &  
aux fieVres biliesses. Ceux qui proVÎennent d’une dyse  
crafe unÎVerfelle des humeurs , & de la foiblesse du  
fysteme nerVeux , constituent une maladie chronique  
dont la confomption est la sinte. Les nausées qui sur-  
viennent au commencement des maladies malignes,  
prouVent les forces de la nature : mais elles font un si-  
gne très-pernicieux dans la peste, fuiVant Forestus,  
*Lib. XVIII. Obs.* 14. *Schol.*

*C U R L.*

Puisque les stpasines de *i’œsophage,* soit qu’ils aient leur  
siégé dans le pharynx, ou dans le milieu du canal, non-  
seulement deVÎennent chroniques lorsqu’on les né-  
glige, mais empêchent encore la déglutition des ali-  
mens, & cassent une consomption ; il faut tâcher de  
les appaifer le plus promptement qu’il est possible par  
des remedes conVenables : ces remedes font de deux  
efpeces, les uns sirnt propres pour lesappasser, & les  
autres pour détruire les caisses qui les excitent.

On fatisfait à la premiere indication par l’ufage interne  
& externe des anti-fpafmodiques & des anodyns, aux-  
quels on doit joindre celui des dilcussifs. Mais lorfque  
la contraction est violente, il convient de commencer  
la cure avec des topiques externes, à caufe que le ma-  
lade ne peut avaler les remedes internes qu’aVec beau-  
coup de difficulté. Il y a des remedes externes qui, en  
attirant les humeurs fur les parties inférieures, & ren-  
dant la circulation du fang égale, décrussent la Violen\*  
ce des fpafmes: on peut mettre de ce nombre les clyste-  
res & les bains des piés. On doit préparer les premiers

Ε ij

*f* s (ESO

avec des silbstances émollientes auxquelles on en join-  
dra des corroboratÎVes, & les réitérer deux ou trois fois  
par jour. Les féconds doivent être sort chauds, & l’on  
doit y plonger les jambes le plus qu’on pourra. Les to-  
piques qu’il convient d’appliquer fur la partie affectée  
sont en général tous les linimens parégoriques & ner-  
vins, qu’on peut préparer avec l’eau d’Anhalt, Pef-  
prit de SH ammoniac , les essences de fafran & de noix  
muscade, le castoreum, le camphre & le baume dc  
vie, qui, mêlé avec la liqueur anodyne minérale est  
un exeellent remede, lorfque la maladie est dans fa  
plus grande force. Il est aussi très-falutaire, quand on  
en versie quelques gouttes fur du fucre , & qu’on Pava-  
le peu à peu. Ôn fatisfait à la même indication en te-  
nant fur la langue quelques grains de thériaque & les ί  
crachant aussi-tôt. Rien n’est plus propre encore pour  
relâcher lesfpafmes que d’appliquer une vessie de bœuf  
pleine de quelque décoction chaude & émolliente fur  
la partie affectée.

Les antispafmodiques internes les plus efficaces font d’hui-  
le d’amande douce & d’olive, mêlée avee le blanc de  
baleine; les poudres antispasmodiques préparées avec  
lecinnabre; celle du Marquis préparée avec l’ambre;  
les extraits de safran & de castoreum , ou les poudres  
nitreufes avec un ou deux grains de camphre ; la li-  
queur anodyne feule , ou mêlée avec l’essence de casi-  
toreum ; l’efjorit béfijardique de Bussius, ou celui  
de corne de cerf, avec le fuccin ; ou l’esprit de nitre  
dulcifié , mêlé avee quelques gouttes d’hulle essentiel-  
le de camomile ou de macis. Mais lorfque la maladie  
devient chronique , il faut ufer alternativement de  
deux jours l’un de pilules anti-fpasinodlques, que je  
prépare ordinairement avec les extraits de mille-feuil-  
le , de camomile & de mille-pertuis, le mithridate , les  
extraits defafran & dc castoreum , & les huiles disti-  
lées de macis ou de mente.

Les fpasines étant appaisés, le Medecin qui veut détrui-  
re les caisses matérielles de la maladie , doit foigneu-  
fement rechereher celle qui contribue à fa production ;  
car si elle est causée par des fubstances acres, des poi-  
sems, des purgatifs drastiques, ou des émétiques , il  
faut fur le champ en émousser la force avec des fubf-  
tances mucilagineufes&oleagineufes, & avec du lait.  
On fatisfait à cette intention par des bouillons gras &  
des grands verres d’eau chaude, que l’on réitere juf-  
qu’à vomir , afin de pouvoir évacuer le poifon.

Les acides furmontent quelquefois la force du poifon.  
Hoechstetterus assure avoir guéri par ce moyen une  
contraction *d’œsophage* produite par du vin de Mal-  
voisie , dans lequel on avoit fait bouillir de la grande  
confonde. Forestus, dans l’endroit que nous avons déja  
cité, nous apprend, qu’une pareille contraction, qui  
avoit été cauféepar Peau forte, fut heureusementgué-  
rie avec le mucilage de coing.

Lorsqu’un violent accès décoléré, dans lequel on tombe  
durant les repas, occasionne des fpafmes de *i’ces.ophage :*il sie fait pour l’ordinaire en même-tems un épanche-  
ment de bile dans le ventricule. Dans ce cas , il faut,  
après avoir appaisé les spasines, corriger la bile, de  
peur qu’elle n’acquiere une qualité virulente & corro-  
flve, & lléVacuer enfuite par des émétiques ou descho-  
lagogues. On corrige la bile avec des fubstances ab-  
sorbantes& mucilagineufes, telles que les décoctions  
d’avoine ou d’orge ; & on l’évacue efficacement aVec  
les préparations de manne mêlées avec celles de rhu-  
barbe,ou par un vomitif, quand on les anime avec  
un ou deux grains de tartre émétique , ou quelques  
grains d’ipécacuanha. Mais il faut observer de ne point  
donner l’émétique ou le purgatif immédiatement après  
l’accès de colore.

Lors, au contraire , que les spasines de *Vœsophage* font  
produits par la dyfcrafe de la masse entiere des humeurs,  
ou par les impuretés acres & vifqueufes des premieres  
voies : il laut les corriger par des remedes incisifs, re-  
folutifs, digestifs, & abforbans, & les évacuer avec  
les préparations de manne, de rhubarbe & les pilules

Œ S O 72  
balfamiques. Mais comme la maladie résiste souvent  
à ce traitement, on ne peut rien employer de plus effi-  
cace que les eaux médicinales , dont les meilleures  
font celles de Sedlitz , qu’il faut boire pendant quatre  
jours, pour passer ensijite à celles d’Egra. De même  
dans les maladies hypocondriaques, où les excretions  
de fang , foit par l’utérus ou les veines hémorrhoïda-  
les , font supprimées, les bains de Carlesbade font ce  
qu’on peut employer de mieux après avoir fait précé-  
der la saignée & l’exercice.

Lesnaufées exeitées par les impuretés acres, visqueufes  
& acides des premieres voies , demandent le même  
traitement que celles dont on a parlé. Mais rien ne  
foulage plus efficacement que les infusions dans du νΐη  
préparées avec des herbes & des racines réfolutives ,  
aromatiques & évacuantes. Gabelchoverus , *Cent.* I.  
*Cur.* 14. recommande à ceux qui ont des nausées ac-  
compagnées de l’amertume de la bouche, une infusion  
de racine de raifort fauvage dans du vin du Rhin à  
prendre tous les matins. Si les nausées, accompagnées  
du dégoût, font produites par lluEage de quelque fubse  
tance fétide, ou d’alimens de mauvais goût, il con-  
< vient de fe faire vomir , de mâcher de l’écorce de ci-  
tron ou d’orange , ou de boire du bon vin. Supposé  
que dans le tems qu’il regne des fievres malignes , on  
Vienne à aVoir des nausées , il faut fur le champ pren-  
dre un léger vomitif, composé d’environ quinze grains  
d’ipécacuanha; qui en chassant la matiere contagieufe  
préVient la fievre, ou du moins la rend plus douce &  
plus bénigne dans *ses* progrès.

Les spasines chroniques de *i’œsephage,* qui proviennent  
de la foiblesse du sisteme nerveux, & reviennent fou-  
vent , demandent plutôt des préparations & des alt-  
mens diététiques que des médicamens forts ; dans ce  
cas on doit choisir pour boisson ordinaire des décoctions  
préparées avec la cueillérée , la chicorée & la canelle.  
On doit s’abstenir de la biere & ufer de bon vin avec  
modération. Les alimens doivent être légers & en pe-  
tite quantité , mais on ne Eauroit faire trop d’exercice.  
On ufera pour fortifier l’estomac d’élixirs corroboratifs  
préparés fans menstrue spiritueux. On diminuera la  
surabondance du fang par des faignées réitérées, & la  
génération des impuretés dans les premieres voies par  
des laxatifs légers. Mais il faut fur toutes chofes fe  
garantir avec foin des passions qui contribuent si forte-  
ment à la production des fpafmes, ufer des eaux de  
Carlesbade, & enfuite de celles de Toeplitz.

*Précautions Pratiques.*

Le Medecin qui fait baigner les piés à fon malade à def-  
fein d’appaifer les fpasines de *[’œs.ophage* en détournant  
les humeurs des parties supérieures, doit prendre gar-  
de que les piés ne soient pas trop froids; car dans ce  
cas , il doit différer la lotion pour quelque - tems, &  
les échauffer auparavant par des frictions , & en pla-  
çant deffous des vaiffeaux pleins d’eau chaude. Cette  
regle a lieu aussi à l’égard de la faignée.

Si la contraction de *Fœsephage* est jointe avec la rougeur  
du vifage, le gonflement des vaisseaux & la pulfation  
des grosses arteres de la tête , il faut ouvrir la veine,  
crainte d’apoplexie. En cas de iymptomes hystériques,  
ou hypocondriaques-& defuffocation ; il faut aussi re-  
courir à la faignée, mais ouvrir la veine du pié préfé-  
rablement à celle du bras, de peur d’augmenter les pa-  
roxysines.

Lorsque les spasines s’emparent de la partie inférieure  
de *ï’œfophage,* on doit moins appliquer les linimens &  
les autres remedes externes fur la poitrine & la région  
des hypocondres , que fur l’épine du dos , ainsi que  
Jean Langius, *in Epistol. Medic. Part.* 2. *Epistol.* 43.  
l’ordonne après Aétius & Galien , & en conséquence  
dc l’expérience qu’il dit en avoir faite : car,comme lic-  
*sephage* est immédiatement attaché à l’épine du dos,  
les remedes qu’on applique fujr celle-ci pénetrent plus  
efficacement dans l’autre.

73 (ESO

Rien n’est plus propre pour faire revenir les femmes des  
fyncopes dans lesquelles elles tombent à l'occasion des  
paroxysines hystériques , que de leur donner des laVe-  
mens fréquens, & leur faire tirer par le nez des su b S-  
tances volatiles , fétides & oléagineuses & des prépa-  
rations de castoreum, aussi-bien que la fumée des plu-  
meside perdrix & d’autres fubstances fétides ; car elles  
sent d’une efficacité singulière pour appaifer les mou»  
Vemens irréguliers.

Rien n’est plus propre à irriter & à confirmer les fpafmes  
du pharynx & des parties inférieures de *Vœsophage,*que l'ssage des purgatifs drastiques. Il faut donc leur  
fubstituer des laxatifs légers , tels que les préparations  
balsamiques de manne & de rhubabe , ou si la maladie  
est jointe avec des flatuosités, des clysteres huileux &  
carminatifs.

La contraction *dci’asephage,* qui fuccedeàune fievre ai-  
guc , demande, outre un régime conVenable , des re-  
medes antispasinodiques & analeptiques; tels que la  
poudre du Marquis , le nitre mêlé aVec le camphre, &  
la teinture béfoardique de Michel, mêlée aVec la *mix-  
tura simplexcar* dans ces fortes de cas, les opiats &  
les astringens trop actlfs font aussi nuisibles que le poi-  
son.

Les sipasines de *Vasephage* qui font occasionnés par des  
vers qui picotent les premieres Voies ne cessent qu’a-  
près qu’on les a chassés. Mais il faut user de purgatifs  
aVec beaucoup de précaution; & fuppofé qu’on donne  
des mercuriels atl malade , lui faire boire aussi - tôt  
après de l’huile d’amande douce, de peur qu’ils n’irri-  
tenttrop les intestins.

Lorfque la contraction de *Vœsephage* est si grande qu’on  
ne peut rien aValer, & qu’elle continue trop long-tems,  
il ést à propos de nourrir le malade aVec des clysteres  
de lait, & de bouillon , de peur qu’il ne meure faute  
de nourriture. Voyez là-dessus Langius , *in Epistol.  
Medic. Lib. I. Epist.* 80.

On peut mettre au nombre des mouVemens convulsifs de  
*Voesephage* ces agitations de la poitrine , accompagnées  
de bruit qui affligent les enfans qui ont des accès épi-  
leptiques , & qu’on prend ordinairement pour une ef-  
pece de hoquet : mais elles ne font autre chose que  
des fpafmes convulsifs de *F oesophage,* & des parties voi-  
fines, & les avant - coureurs ordinaires de la mort du  
malade. Le Medecin doit tâcher d’y remédier par des  
remedes anti-épileptiques, anodyns & analeptiques,  
fans laisser ignorer à ceux qui s’intéressent pour lui ,  
que sa mort nlest pas éloignée. FREDERIC HoffmaN.

(ESTROMANIA , *Fureur uterine.*

(SSTRUM VENERIS, en termes d’Anatomie , c’est  
le *Clitoris.*

(ES Y

(ESYPE , *ou* (ESYPOS , ὀισύπη , ou όισυπος , *ordures de  
la laine. Noyez Lana.*

O F F

OFFA HELMONT1ANA.

Prenez d’esprit *alcali de sel ammoniac ,* assez Foulé pour  
qu’il y ait au fond une grande quantité de fel  
non fondu.

Mettez-le dans un vaisseau de verre cylindrique froid &  
fec, dont l'orifice foit étroit, de façon qu’il en  
remplisse environ la moitié.

Verfez dessus peu-à-peu autant d’alcohol pur qu’il en  
faut pour remplir le vaisseau ; il fe fera un coagu-  
lum blanc fur la furface, où l’alcohol fumage  
lleEprit alcali. Si l’on renVerEe le vaisseau, on ap-  
percevra un coagulum blanc & opaque,à l'endroit  
où l’alcohol & llesprit *se* font mêlés ; & si on les  
agite enfemble, le tout deviendra une masse blan-

O F F 74

che, opaque, assez dure pour qu’on puisse renVer-ί  
fer le Vaisseau sans qu’il en tombe une Eeule gout-  
te. Bouchez le Vaisseau & mettez-le à part : le  
mélange fe résoudra en peu de tems en une li-  
queurqui flottera fur le sommet, & en une con-  
crétion épaisse & saline qui fe précipitera au fond,  
de forte qu’au bout d’un an , le fel *se trouvera*presque Eolide au bas aVec une liqueur flottante au-  
dessus. Si l'on distile toute la masse à petit feu , il  
fe fera une fublimation d’un fel folide, alcali  
balfamique & huileux. L’expérience réussit d’au-  
tant mieux, que la saifon & le lieu dans lequel on  
la fait, font plus froids.

*R E Μ A R QU E,*

Cette expérience est une des plus difficiles qu’il y ait  
dans la Chymie , puifqu’outre la perfection des li-  
queurs, elle demande encore l’obferVation de plusieurs  
circonstances, dont il fuffit qu’une feule manque , pour  
qu’elle ne réussisse point. On Voit ici que le fel Vola-  
til alcali pur , s’unit intimement aVec l’huile la plus  
subtile que l’on connoisse , saVoir , aVec l’alcohol ; ce  
qui fait que le βινοη qui en proVient, est le plusfub-  
til & le plus pénétrant de tous lesfaVons, puisqu’il est  
composé d’un alcali & d’une huile extremement fub-  
tile & Volatile,dont l’union *se* fait en un instant. Si l'on  
délaie ce remede dans du νίη de Canarie , & qu’on le  
prenne à jeun ; il pénetre dans tous les Vaisseaux du  
corps, il résout les concrétions , leVe les obstructions ,  
anime les facultés Vitales , & guérit par ce moyen plu-  
sieurs maladies dangereuses , qui proVÎennent d’une  
matiere obstruante , qu’il est feu 1 capable de résoudre :  
mais il perd ses Vertus en peu de tems à catsse de *sa*grande Volatilité , ce qui fait qu’il n’opere pas toujours  
également dans les maladies les plus opiniâtres. On  
l’estime beaucoup pour la jaunisse qui n’est point ac-  
compagnée d'inflammation ; il ne dissout point la pier-  
re, & ne l’empêche point d’augmenter ; il paroît aVoir  
du rapport aVec le l'el de tartre deVenu Volatil ; il se  
dissout à la chaleur , comme la glace, & il se durcit de  
nouVeau lorfqu’on l’expofe au froid. Si l’on mêle de  
l’alcoholpuraVecun tiers d’alcali Volatil fec, il résul-  
te de ce mélange un faVon beaucoup plus folide, à  
caufe qu’il n’y entre point d’eau, qui Eurpasse toujours  
du double le fel pur dans l’esprit alcali le plus fort.  
Van-Helmont a eu tort d’appréhender que ce remede  
n’engendrât la pierre ; car cette matiere se dissent par  
la chaleur, elle fe fond dans l’eau,& fe Volatilife tout-à-  
fait d’elle-même ; de forte qu’elle n’a rien de com-  
mun ni de semblable aVec la pierre. Van-Helmont  
nlest point l’InVenteur de cette Expérience , quoique  
la production qui en résillte , Eoit appellée *Ossa Hel-  
monelanaicar* Raymond Lulle l’aVoit découVerte long-  
tems avant lui ; & l’Auteur Anglais qui a écrit sclr  
l’alcahest, & qu’on croit être George Starkey, prétend  
à tort que ce faVon étant réduit en liqueur par des dise  
tilations réitérées , *se* conVertit en l’alcahest de Van-  
Helmont. BoERHAAVE, *Chymie,*

OFFINALIA , remedes officinaux , c’est-à-dire, qu’on  
trouVe ordinairement dans les boutiques.

OFFION , *Opium.*

O G E

OGER , OGERTINUM , & OGERTUM , dans  
Paracelste, est la même chose *sfoeOchra.*

Ο L A

OLAMPI , est une gomme très-rare qu’on apporte de  
PAmerique. Lemery nous apprend qu’elle est dure ,  
jaune , tirant sisr le blanc, transparente , ressemblante  
au copal, douce au goût aVec tant Poit peu d’astrin-  
gence. Elle est estimée détersiVesdessiccative & résolu-  
tive.

75 O L D

O L C

OLCA. Voyez *Holca,*

O L D

OLDENLANDIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rofle , d’une seule piece divisée presque  
jusqu’au bas en quatre parties ; elle est soutenue par  
un calyce, qui *se* Change en un fruit prefque sphéri-  
que, partagé en dèux loges remplies d’un grand nom-  
bre de semences menues.

Miller ne compte qu’une seule espece *d’Oldenlandia ;*savoir,

*Oldenlandia humilis hyssepifeliaÆlum.* Nov. Gen.

Cette plante fut découverte dans l’Amerique par le P.  
Plumier, qui lui donna ce nom en l’honneur de Hen-  
ri Bernard Oldenland , Allemand , qui fut difciple du  
Docteur Herman à Leyde , & fort favant dans la Bo-  
tanique. MILLER , *Dictionm Vol. II.*

OLE

OLEA , *Olivier.*

Voici fes caracteres:

Ses feuilles font oblongues & toujours vertes ; le caly-  
ce est dentelé & ventru comme une bouteille. La fleur  
est d’une seule feuille faite par le bas en tuyau,& éva-  
sée par le haut en plusieurs lobes ou fegmens difposés  
en forme d’étoile. L’ovaire est placé au centre d’un  
calyce découpé en plusieurs fegmens & dentelé, & de-  
vient un fruit charnu prefque rond , qui contient un ,  
otl deux noyaux pour l’ordinaire , dans lesquels on  
trouve des amandes.

Boerhaave compte cinq especes *d’Olivier,* qui semt,

I. *Oleasativa.* Ger. 1026. Emac. 1392. Parla Theat.  
1438. C.B. P.472. J. B. I. Raii Hist. 2. 1541. Boerh.  
Ind. A, 2. 218. *JOlea.* Offic. *Olivier.*

*T’Olivier* est très-gros dans sim climat natal ; il est rem-  
pli de branches dont les jets font de couleur grife ou  
cendrée , & des nœuds desquelles il fort deux feuilles  
opposées l’une à l’autre, d’un tissu dur & ferme , de  
figure ovale, blanchâtres en-dessous , de couleur ver-  
te , pâle par-dessus; il fort d’entre leurs aisselles des  
grapes de petites fleurs jaunes d’une fleule feuille dé-  
coupée en quatre fegmens , auxquelles il Euccede un  
fruit ovale , dont la grandeur varie , fuivant les lieux  
où il naît ; celui qui croît en Efpagne est gros comme  
une prune, au lieu que celui qui naît dans le territoi-  
re de Lucques est beaucoup plus petit. Il est verd d’a-  
bord : mais il devient noir en mûrissant; il contient  
un noyau pointu par les deux bouts quand il est parve-  
nu à fa maturité, & il a un goût acre & brûlant.

On cultive *F Olivier* en France, en Espagne, en Italie, en  
Turquie; & c’est de-là que nous viennent l’huile &  
les olives confites.

On tire l’huile des olives par expression : mais on les  
laisse auparavant un peu flétrir, on les écrase ensiiite  
Eous la meule , & après avoir versé dessus de Peau  
chaude , on les met sous le pressoir, Peau Pe précipite  
& l’huile surnage. Celle qu’on tire des olives vertes  
est appellée *Omphacinunr,* elle est estimée dessiccative,  
astringente & beaucoup plus propre que l’autre pour  
quelques remedes externes.

Celle qu’on tire du fruit après qu’il est mûr, est appellée

OLE 76

huile d’olive; c’est celle qu’on mange communément  
& qu’on employé dans les remedes ; la pureté & la bon-  
té de cette liqueur dépendant de la maniere dont on la  
fait. Celle de Florence est la plus douce & la plus  
estimée.

L’huile est médioerement chaude & émolliente; ellelâ-  
che le ventre ; elle est bonne pour les maladies de la  
poitrine & des poumons ; elle tempere l'acreté des hu-  
meurs bilieufes contenues dans les intestins , & par ce  
moyen elle appaife les tranchées & la colique. Elle est  
utile contre tous les poifons minéraux corrosifs, tels  
que l’arfenic & le fublimé , &c. Elle ouvre les conduits  
urinaires , elle est bonne pour la pierre & la gravelle.  
Les olives confites font amies de l’estomac & excitent  
l’appétit ; celles qui font mûres servent de nourriture  
aux Grecs qui vivent dans les Pays Orientaux , surtout  
durant le Carême. **MILLER ,** *Bot. Osse*

Les *Oliviers* Portugais , dit Clusius , donnent une espe-  
ce d’olive fort petite , telles font celles de Lucques &  
des autres contrées d’Italie que nous estimons le plus :  
mais l’huile qu’elle donne est plus abondante & meil-  
leure que toutes les autres. On trouve de même quel-  
ques *Oliviers* en Languedoc , en Provence, dans l’An-  
dalousie & dans le Royaume de Grenade, dont les  
olives, quoiqu’extrement petites , donnent une plus  
grande quantité de meilleure huile , que celles qui  
fiant plus groftes : on les appelle picholines.

On sait la récolte des olives dans le Royaume de Gre-  
nade aux mois de Novembre , Décembre & Jan-  
vier ; car elles ne font point mûres avant ce tems-  
là. On les étend si-ir le plancher , & on les y laisse juf-  
qu’à ce qu’elles soient ridées ; on les écraEe essuite  
fous la meule , & on en tire l’huile par le moyen du  
pressoir. Quelques-uns abattent les olives avec des  
perches : mais d’autres croyent mieux faire de les  
cueillir avec la main, pour ne point détruire les bou-t  
tons, ce qui ne manqueroit pas de les empêcher de  
produire l’année fuivante ; car *i’Olivier* est celui de  
tous les arbres que les coups offenfent le plus.

Pline nous apprend que c’étoit une loi établie depuis  
long-tems parmi ceux qui cueilloient les olives, de ne  
jamais battre ni blesser un *Olivier.*

En Espagne & en France on confit pour l’ordinaire les  
olives lorsqu’elles sirnt encore vertes : mais cela n’em-  
pêche pas qu’on n’en sale aussi de mûres. Nous nous  
servons des olives confites pour assaisonner la viande  
rôtie, surtout le mouton : nous les mangeons aussi en  
falade. Les Italiens lesmangentau seeond service avec  
du pain : elles excitent l’appétit , elles lâchent le ven-  
tre, elles fortifient l’estomac , & en confument l’humi-  
dité fuperflue.

*L’olivier* étoit consacré à Minerve , soit à cause qu’il est  
un don de cette Déesse, ou, comme Martianus Ca-  
pella le si-lppose, parce que les Arts & les Sciences, qui  
sont sous Ea protection, s’apprennent beaucoup mieux  
pendant la lumière que l’huile donne. *L’olivier* étoit  
encore un emblème de pardon & de paix ; & de-là  
vient que ceux qui la demandoient, avoient coutume  
de porter dans leurs mains un rameau de cet arbre.

On distingue *i’olivier* par sa forme, fa couleur, son *suc,  
sa* grandeur, le lieu où ilaraît, aussi-bien que par ceux  
qui en ont fait la découverte ; ce qui produit des varié-  
tés qu’il seroit trop long de rapporter. Les Anciens en  
comptent plusieurs especes, dont il seroit très-difficile  
d’accommoder les noms à celles que nous connoisi-  
sons aujourd’hui ; ce qui fait que je les passe fous si-  
lence.

Pline, *Lib. XV. cap.* 3, paroît faire du *colymbade* une  
espece distincte : mais quelques-uns prétendent qu’on  
a voulu distinguer par ce nom les olives confites dans  
leur huile, des *hahmades,* qui font des olives confites  
avec du fiel ; d’autres veulent que les *halmades* & les  
*colymbades* soient la même chofe.

On remarque moins de variétés *d’oliviers* que de pom-  
miers , depoirriers & de pruniers , soit parce que *ï’oli-  
vier* est d’une nature moins sujette à varier, étant pro-

77 OLE

duit d’une semence, ou à caufeque ceux qui le culti-  
vent, ne trouvent pas à propos d’employer leur tems  
& leurs peines à multiplier *ses* variétés. A quoi l’on  
peut ajouter , que les foins qu’on est obligé de Ee don-  
ner pour garantir cet arbre du froid , occupent assez  
les Jardiniers Allemands, Anglois & François , qui  
font les plus curieux de travailler à produire de nou-  
velles especes de fruits.

Cherlerus nous apprend que les Anciens confifoient les  
olÎVes aVec beaucoup de foin , quoiqu’elles ne foient  
pas propres d’elles-mêmes à flatter le palais. llsaVoient  
poussé le luxe à un tel excès, qu’sis employoient jtss-  
qu’aux substances ameres pour le fatis faire ; car rien  
n’est plus désagréable au gout que les cÜVes, foit Ver  
tes ou mûres. Mais Part trouVa bien-sot le moyen de  
leur procurer ce gout agréable que la nature leur a re-  
fusé. Columella & Palladius donnent disterentes mé  
thodes de confire les olices : mais les Modernes en ont  
trouVé une beaucoup plus simple, puisqu’ils n’em-  
ployentpûur cet effet que le Vinaigre & le fel.

Quoique les olÎVes fiaient de couleur noirâtre quand elles  
semt mûres, & d’tin gout acre , amer & désagréable ,  
elles donnent cependant par expression une huile ordi-  
nairement tranEparente, quelque peu jaunâtre, & d’une  
douceur sort agréable; ce qui prouVe que la EaVeur &  
l’odeur qui nous déplaisent dans ce fruit, ne resident  
que dans la partie aqueufe, ou dans celle qui reste  
après que l’huile a été exprimée : l’huile est d’autant  
meilleure qu’elle a moins de gout & de couleur.

sluVant les Anciens, les olÎVes qui ont atteint leur ma-  
turité , font modérément chaudes-: mais la facilité  
qu’elles ont à *se* corrompre les rend nuisibles à l'esto-  
mac, aux yeux& à la Vessie. Etant rôties & appliquées  
Eur la partie, elles arrêtent les nomes *{nomae D* & font  
tomber la callosité qui enVÎronne les charbons: elles  
ont une qualité dessiccatÎVe & astringente quand elles  
font Vertes. Les olÎVes confites font estimées bonnes  
pour fortifier l’estomac & pour exciter l'appétit. Cel-  
les qu’on nous apporte ont été confites tandh qu’elles  
étoient encore Vertes : mais les Italiens confifent aussi  
quelquefois celles qui font noires, & qui ont acquis  
une parfaite maturité.

Les feuilles de *i’olivier* sont dessiccatÎVes & astringentes.  
On les emploie extérieurement, furtout pour le flux  
de Ventre, pour l’écoulement immodéré des regles,  
l’herpe & autres maladies femblables. Diofcoride les  
croit beaucoup plus propres pour les collyres que cel-  
les de *s olivier* sauVage , parce qu’elles font d’une na-  
ture plus douce & plus bénigne. La fubstance qu’on  
trouVe dans les noyaux des ollues, étant mêlée aVec  
de la farine & du lard , dissipe la rudesse des ongles.

Pline rapporte, qu’Auguste étant allé Voir Pollio Ro-  
mulus, qui aVoit alors plus de cent ans, & lui ayant  
demandé par quels moyens il aVoit si parfaitement  
conferVé la Vigueur de fon corps & les facultés de fon  
efprit ? Ce dernier lui répondit, que c’étoit par l’u-  
fage interne du mulfum , & Pufage externe de l’huile  
dloltVe.

Cardan affure que trois chofes contribuent particuliere-  
ment à prolonger la Vie ; faVoir, le lait, le miel &  
l’huile, mais qu’on doit en ufer intérieurement & aVec  
les alimens. Aristote étoit d’aVÎs qu’il n’y a point  
d’homme qui ne doÎVe être pountu de fel & d’huile,  
parce que l’un & l’autre ferVent à prolonger la Vie.

L’huile paroît être d’une nature aérienne ; & de -là Vient  
qu’elle flotte fur l’eau , & qu’elle ne peut aisément fe  
mêler aVec les liqueurs aquetssesjcar quelque long-tems  
qu’on les agite enfemble , elle s’en sépare aussi-tôt, &  
s’éleve fur la fursace. Mais lorsqu’on agite & qu’on  
mêle intimement ces liqueurs aqueufes & huileufes  
enfemble, elles prennent une couleur blanchâtre , &  
deVÎennent semblables au lait.

Diositoride assure , que l’huile tirée par expression des  
olÎVes vertes, & qu’on appelle pour cette raifon *om-  
phacinum ,* est beaucoup plus falutaire que l’autre:  
mais qu’on doit la choisir récente, odorante & peu

OLE 78

âcre. Elle est aussi plus propre pour la composition des  
onguens & tort amie de l’estomae, en conséquence de  
*sa* qualité astringente. Etant gardée dans la bouche ,  
elle resserre les genCÎVes , elle raffermit les dents , elle  
arrête les Eueurs lorsqu’on s’en frotte. Elle estrafraî-  
chistànte, dessiccative & astringente; ce qui fait qu’on  
l'emploie dans plusieurs compositions.

L’huile exprimée des olÎVes qui ont acquis leür maturité,  
est modérément chaude & émolliente : mais *sa* chaleur  
augmente à proportion qu’elle Vieillit. Elle poffede  
aussi une qualité émolliente , digestice & vulnéraire.  
Etant bue à la dofe d’tine once aVec de la biere chaude,  
elle lâche le Ventre, elle humecte la poitrine, elle ap-  
paise les tranchées, elle otlVre les conduits urinaires ,  
elle déterge & confolide ceux qui font ulcérés. On  
l’emploie fréquemment à l'extérieur dans les lavemcns,  
& pour la cure des tumeurs chaudes. Quand on la  
boit aVec de l'eau chaude, elle proVoque le Vomi!-  
fement ; aussi l’emploie-t’on pour l'ordinaire contre  
le poifon.

Schroder nous apprend qu’on a coutume dans la West-  
phalie de donner aux blessés de l’huile d’olice mêlée  
aveede la biere chaude en si grande quantité, que la  
fueur des malades en a fouVent llodeur.

Rien n’est meilleur pour tenir le Ventre libre que de  
manger tous les matins une rôtie trempée dans de l'hui-  
le : ce remede, dit Cherlerus, est extremement agréa-  
ble. BoRELLI, *Observat.*

Pline affure que l'huile fortifie les membres ; & il est cer-  
tain que les anciens s’en frottoient fouVent dans la  
persuasion où ils étoient qu’elle donne, non-seulement  
de la force & de la Vigueur, mais qu’elle entretient  
encore le ton des parties. Mais il y a long-tems qu’on  
a aboli cette coutume, & je trOtiVe qu’on a eu raifon  
de le faire, car fans parler de la malpropreté qui en est  
inséparable, l’huile obstrue les pores de la peau, &  
empêche la transpiration infensible qui est absolument  
nécessaire pour la conserVation de la simté.

Pline assure dans sim *Histoire naturelle L.b.* 11. C. 19.  
que l'huile tue les abeilles & tous les autres insectes ;  
& Malpighi en a fait l'exj-érience sur les Vers à foie,  
& fur un grand nombre d’autres infectes. On compren-  
dra Eans peine la rasson de cet effet, si l'on *se souvient*que l'huile obstrue les passages ou pores par lesquels  
l'air entre & l'ort, ce qui ne peut manquer de tuer  
l'animal en peu de tems. D’ailleurs la respiration est  
beaucoup plus nécessaire à ces insectes qu’aux animaux  
d’une plus grande espece, puisque les Vaisseaux desti-  
nés à recevoir l’air dans les premiers , siafit à pro-  
portion plus gros, plus nombreux & répandus dans un  
plus grand nombre de parties du corps que dans les *se-*conds.

L’huile, felon Pline, enleve la poix de dessus les har-  
des, ce que l’eau ne peut faire. Et Sennert,ic *Hypom.*1. *Caps* 5. nous apprend que lorfqu’on s’est sali les  
mains aVec de la poix, on ne peut les nettoyer qu’a-  
vec de l'huile ou quelqu’autre fubstance grasse capable  
de la fondre.

Dans un vaisseau plein d’huile, la partie supérieure est  
beaucoup meilleure que l’inférieure, qui est trop près  
de la lie *(amurca)* ; mais la fursace Vaut encore mieux,  
parce qu’elle est plus éloignée de la partie nuisible, &  
que l'air n’a aucune influence Eur elle, PLUTARQUE,  
*Symp.* Macrobe assure la même choEe dans fies *Satur-  
nales,* ajoutant que la partie mitoyenne du νΐη & sa  
plus basse du miel, fiant les meilleures.

DioEcoride & Galien nous apprennent que l’huile tirée  
des jets de *l’olivier* sert à plusieurs ufages : mais quol-  
que le premier assure que cette huile est tirée des jets,  
le dernier prétend néantmoins qu’on n’emploie dans sa  
préparation que les boutons de cet arbre. RAY. H. P.

L’huile d’olice préVient tous les aCcidens fâcheux que  
caisse la morfure de la Vspere , lorsqu’on à foin d’en  
oindre la partie. Voyez *Vlpera.*

2. *Oleajylvestris Lolio duroaseubtus incano’* C. B. P; 4720

79 O L E

Tourn. Inst. 579. Boerh. Ind. A. 2.218. *Oleaster.* Offic.  
*Oleaster sive Olea fylvestris.* Parla Thear. 1438. J. B.  
1.17. *Oleafylvesuris.*Ger,I206. Emac. 1392. RailHist.  
2. 1542. *Olivier sauvage.*

Puisque les Botanistes conVÎennent que *i’olivier* cultivé  
ne difl'ere du sauyage que par la culture, que le pre-  
mier dégénere, lorsqu’on le néglige, en *olivier* fauVa-  
ge , & que ce dernier est produit du noyau de *i’olivier*cultivé, il faut nécessairement convenir qu’ils ne diffe-  
rent l'un de l’autre que dans quelques circonstances ac-  
cidentelles-, & nullement par leurs efpeces, ce qui fait  
que je ledéerirai le plus fuceinctement qu’il me ferapof-  
sible.

*T’ulivier* siauvage n’est point inférieur au cultivé pour la  
grosseur de fon tronc ou de fes branches, mais ces der-  
nieres font moins nombreisses & armées de piquans.  
Ses feuilles sont aussi plus petites, quoique de même  
figure ; sion fruit ne diffcre de Police qu’en ce qu’il  
est moins gros, plus ridé & rempli d’un fuc acre de  
couleur rougeâtre. Clusius ajoute aux caracteres pré-  
cédens , que S011 éeorce est plus unie que celle de *i’oli-  
vier* c’ultrvé, que sion fruit a une pointe recourbée, &  
que toutes fes parties ont une amertume remarquable.

Théoyhraste nous représente le tronc de cette esipece  
*d’olivier* entr’ouvert dans plusieurs endroits, de ma-  
niere qu’il laisse voir quelques caVÎtés qui lui font com-r  
munes aVec *Ϊ’olivier* cultlVé. On donne à ce défaut le  
nom de *gongri.*

Pline nous apprend que ceux qui remportaient la vic-  
toire aux jeux Olympiques receVoient pour prix de  
leur Valeur, une couronne *d’olivier* siauvage. Il ajoute  
qu’on conserVoit encore dans sim tems aVec beaucoup  
de respect *i’ol vier* siauvage d’Olympie aVec les ra-  
meaux duquel Hercule aVoit été couronné , de même  
que celui que Minerve produisit à Athenes lors de sion  
démêlé aVec Neptune.

*Uolivier* siauVage sie plaît dans les lieux où il y a beau-  
coup de pierre & d’argile, de même que le cultlVé,  
& croît aux mêmes endroits que lui. Diosicoride &  
Pline attribuent beaucoup de Vertus à *ses* souilles, c’est  
pourquoi j’y renVoie le Lecteur. Je silis persuadé que  
les feuilles ne different pas beaucoup à cet égard de  
celles de *i’olivier* cultiVé , mais qu’elles operent plus  
efficacement.

L’huile qu’on tire de fon fruit est aussi la même que  
l’omphacinum,excepté qu’elle est plus chaude, plus af-  
tringente & en même tems détersive. Cette huile n’est  
point bonne à manger ; mais elle empêche les che-  
veux & la barbe de blanchir, quand on a foin de s’en  
frotter fouVent la tête & le menton. Amatus assure siur  
l’autorité de Dioscoride, qu’elle empêche les cheVeux  
de tomber , & qu’elle déterge la teigne, les achores,  
la gale & la làpre.

Pour Pélæomeli, qui, suÎVant Pline, découle de *i’oli-  
vier,* & filmant Dioscoride, d’un certain tronc. Voyez  
*Elaeomcli.*

Lobel & Pena ajoutent à la description que ces Auteurs  
en ont donnée, que les *oliviers* qui fiant dans le terri-  
toire de Montpellier, donnent par incision un miel ou  
*élaeomeli.* Ils assurent encore qu’il découle de *i’olivier*ordinaire, dont l’écorce , le tronc & le fruit ont une  
amertume très - défagréable, une liqueur tout à - fait  
femblable au miel par *sa* couleur, fa saVeur & sim in-  
corruptibilité; & qu’ayant fait une légere incision dans  
le tronc de cet arbre aVec un canif, ils en tirerent assez  
de liqueur pour fatisfaire leur curiosité & pour en don-  
ner à leurs amis : mais ce miel ne découle que lorsque  
*solive* est prcfque mûre & noirâtre. H découle aussi  
de ces arbres , furtout par les incisifs qu’on fait dans  
les endroits les plus gros du tronc, une liqueur gluan-  
te , qui est d’abord plus liquide que le miel ; mais qui  
après s’être épaissie par le froid approche plus de la  
manne que du miel, par fa couleur, fa faVeur, & la  
maniere dont elle fe fige, au rapport de tous ceux qui  
l’ont examinée.

OLE 80

Quant à*i’olivier* d’Ethiopie dont il est fait mention dans  
Strabon & dans Difcoride,qui donnoit une larnic sem-  
blable à la scammonée, ou fuleant Paul , à la *G uta  
Ammoniaca ,* & que Cesillpin croit être la gomme  
elemi, on ignore s’il est le même que *i’olivier* ordi-  
naire, ou s’il est d’une nature différente, Diosicoride *as-  
sure* que cette larme est bonne pour dissiper les cica-  
trices & *s albugo* des yeux, & pour éclaircir la Vue;  
qu’elle excite l'urine & les regles ; qu’elle appaisié les  
maux de dents;qu’elle chasse le fétus, & qu’elle gué-  
rit la gratelle & 1a lcpre, mais qu’elle est un poison  
étant priste intérieurement. *luAv,Hist. Plant.*

3. Osou, *Afra,folio Buxi, crasses atroviridit luridos cor-  
tice albo rsaabro.*

*y. Olea y Afra, folio longo, lato,supra atroviridisplenden-  
te , infrâpallidèviridi. SlartgenhoM vulgo Batavis.*

3. *Olea, Afra folio longo, angusto, pallide viri di, fructu  
rotundo, purpuraseente.* BOERHAAVE. *Ind. alt Plant.*

OLEAMEN. Liniment clair composé aVec différentes  
huiles **SCRIBONIUS** LaRgUs.

OLEANDER. *Laurier* rose. Voyez *Nerium.*OLEASTER. Voyez *Olea.*

**OLEASTER GERMANICUS.** Nlom **dll** *Rhamnoidcs,fructifera s  
foliis salicis ; baccis leviter flavesicenelbus.*

OLECRANON , ῶλέκρανον. *Le coude.*OLEITAS. Qualité huileuse. *Ruland.*OLENE , ωἈἐνη. *Le Cubitus.*

OLEUM, *Huile,*

On *se sert* en Médecine de différentes *huiles* tirées des  
animaux, des Végétaux & des minéraux. Celles des  
animaux ne sont autre chose que leurs grasses , qui  
dans leur origine sont de véritables huiles végéta-  
les.

Toutes les substances animales donnent ces sortes *d’hui-  
les* avec leurs Eels volatils dans la distilation. Voyez là-  
deffus l’Article *Cervus.*

On obtient les *huiles* des végétaux par l’expression, par la  
coction & par la distilation.

Il y a une certaine partie dans les plantes qui étant fluide  
par lle-même, ou le devenant au moyen d’une cha-  
leur modérée, est appellée leur huile. Cette *huile* peut  
s’épaissir lorfqu’on la garde long-tems , comme cela  
paroît par celle de térébenthine , qui, quoiqu’extre-  
mement fluide au commencement s’épaissit par degrés.  
Elle peut aussi s’épaissir à l’aide du froid, & paraître  
noueufe comme le frai de poisson, & même devenir  
solide, ainsi qu’on en voit un exemple dans la cire.  
Mais de quelque maniere qu’elle durcisse , elle reprend  
Ea premiere fluidité quand on l’approche du feu. Tou-  
tes les fois que cette *hielle* devient liquide , elle est en  
même tems onctueufe ou extremement molle & glif-  
fante au toucher, bien qu’elle ait en même tems une  
certaine ténacité ou vifcosité dans fes parties, qu’on ne  
trouve point dans les eaux ni dans les esprits. De plus,  
ces *huiles* font toujours inflammables & entretiennent  
le feu & la flamme, étant elles-mêmes disposées à se  
convertir’en flamme, ce qui est une propriété que l’air,  
l’eau & la terre n’ont point. Enfin, *F huile* ne fe mêle  
jamais intimement avec l’eau, & quand on les agite  
ensemble, elle la repousse, elle fe ramasse & fe sépare  
en une liqueur distincte, en quoi elle diffère des efprits.  
*Uhuile* végétale est donc une liqueur onctueufe & in-  
flammable qui ne peut se mêler avec l’eau.

On tire cette *huile* de différentes fortes de plantes, l’ef-  
pece volatile , que l’on obtient dans la distilation des  
végétaux onctueux , renferme l’efprit principal dans  
lequel résident le gout & l'odeur des plantes; aussi est-  
ce dans cette *huile* que résident les propriétés particu-  
lieres fensibles de la plante, lesquelles en étant unefois  
séparées , la dépouillent entierement de Ea nature ; par  
exemple, si l'on tire toute cette *huile* de la canelle, du  
macis, des clous de girofle ou de la noix mufcade, ces  
corps

8ι OLE

corps retiendront bien leur première forme, au point  
defe faire parfaitement connoître, mais ils ne conser-  
veront aucune de leurs propriétés ; car après qu’on a ti-  
ré toute cette *htelle,* on ne peut plus distinguer ces épi-  
ceries parleur odeur ou leur EaVeur, quoique la fuss  
tance de *i’hitile* ne reçoive point sim odeur & sim gout  
d’elle-même, mais de cet esprit, dont la présence sert  
à distinguer ces *huiles*, & qui étant abfent les rend à  
peine connoifla-bles, & presque d’une feule & même  
nature.

Cette *huile* est quelquefois enfermée dans certaines par-  
ties de quelques plantes,dans des cellules ou réferVOÎrs  
particuliers : d’autres fois les particules huileuses font  
mêlées aVec le fuc des plantes, & tellement dispersées  
qu’elles paroissent à peine sirus la forme *d’hielle, &*demeurent cachées fous celle de savon ou de mucila-  
ge. Mais lorsque Ces partleules huileuses cachées Vien-  
nent à se joindre *8c* à *se* séparer des autres, elles parois-  
Eent immédiatement en forme *d’huile.* Si l'on tire les  
fucs d’une plante aVéc de l’eau, & qu’après les aVoir  
sait épaissir & réduits fous la forme de favon,on les fase  
fe sécher, on fera côpVaincü par leur inflammabilité  
qu’ils contiennent de *s h telle.* Lorsqu’on Vient à faire  
des incisions au fapin, au pin & au larix, il en fort une  
*huile* très-pure. Si l'on fait une incision transversale à  
la racine d’impératoire, nouVellement cueillie en hi-  
ver, & qu’on l’examine aVec un microscope, on y ap-  
perceVra des petites gouttes *d’huile* de couleur d’or,  
qui fortent de certains Vaisseaux distribués fur fa surfa-  
ce ; & il en est de même de la noix mufcade ou des  
amandes que l’on coupe aVec un couteau qu’on a fait  
chauffer. Mais cette *huile* n’est jamais plus abondante  
que dans les cotyledons ou lobes séminaux des plan-  
tes, où elle fert à garantir l’embryon des injures de  
l’air, furtout du trop grand froid, qui ne manqueYoit  
pas de le détruire en le gêlant. On trouVe pareillement  
cette huile en hiver près de l’écorce, où elle a été atti-  
rée par la chaleur de l’été précédent, & oùfe dépouil-  
lant daVantage de fon humidité aqueufe, elle est beau-  
coup plus abondante, surtout dans les plantes toujours  
vertes. On Voit donc par-là que les huiles des végétaux  
abondent prinCÎpalement dans leurs parties les plus du-  
rables, pour garantir celles qui font les plus nécessai-  
res; ce qui fait qu’elles fe trouVent dans les parties les  
-plus éloignées des vaisseaux absorbans des racines, &  
du fuc nourricier qu’ils reçoivent de la terre ; par  
exemple, on trouVe plus *d’hielle* dans la graine de lin  
lorsqu’elle est mûre, que danstOutes les autres parties  
de la plante prises ensemble. Quelquefois aussi cette  
*htelle* s’amafle en si grande quantité,qd'elle paroît d’d-  
le-même fous la forme qui lui est propre , brife fes cel-  
lules & fe répand ; de-là Vient qu’elle déroule princi-  
palement des écorces & des fruits dés arbres, des pom-  
mes de pin , par exemple, des baies de geneVrier, &  
autres femblables, surtout dans les plantes toujours  
vertes, dont l’écorce est fouvent remplie de cette *hut-  
te.* Les arbres qui croiffcnt siir les montagnes des pays  
Septentrionaux en donnent surtout une fort grande  
quantité ; d’où il fembleroit qu’elle est extremement  
néceffaire pour garantir la vie des Végétaux de fortes  
gelées.

On remarque pareillement que ces *huiles* grasses s’amaf-  
fent furtout dans les plantes qui ont atteint tout leur  
accroissement, & qui paroissent Vieillir aussi-tôt après;  
car les plantes & les arbres ne contiennent qu’une pe-  
rite quantité *d’huile* quand ils font jeunes, au lieu qu’ils  
sont remplis d’un silc aqueux extremement clair ; le  
lin, par exemple, n’est pas plutôt semé , qu’il pousse  
en forme de gafon, & ne contient abfolument que de  
Peau : mais il perd fa Verdure après qu’il a atteint fa  
maturité, il deVÎent jaune & rend une grande quanti-  
té *d’huile :* il en est de même d’un jeune pin comparé  
aVec un autre qui est entierement formé. On remarque  
aussi que les arbrisseaux dont la racine est VÎVace fe rese  
ferrent Insensiblement à mesiure que l’hiver approche ,  
retiennent leur siuc, ne transpirent presque point, re-  
*Tome V.*

OLE Sü

çoivent fort peu de nourriture de la terre,& n’ênvoyent  
pas beaucoup de Vapeurs; & cela d’autant plus fensi-  
blement que l’hiver approche davantage, de maniere  
qu’ils demeurent à la fin dans une efpece de repos. Lors  
au contraire que le printems approche, ils cômmen-  
cent à renaître , ils prennent de la nourriture, & ils  
tranfipirent. En regardant ces deux différens états, l’un  
comme une veille & l’autre comme un sommeil, on  
s’appercevra que les *huiles* des végétaux augmentent  
durant le dernier, mais que l’eau qu’ils contiennent de-  
vient beaucoup plus abondante dans le tems de l’an-  
tre. Par exemple, on peut regarder la racine d’impé-  
ratoire, pendant qu’elle est entierement dépouillée de  
*ses* feuilles durant l'hiver, & qu’elle demeure cachée  
fous terre dans l’inaction , comme si elle dormoit ef-  
fectivement : mais lorsqu’on la déterre & qu’on l’exa-  
mine, on la trouve remplie *d’huile.* Lors au contraire  
qu’on vient à la cueillir au mois de Mai, elle paroît  
aqueufe, faline & moins huileufe qu’auparavant, ce  
que l’on remarque aussi dans les arbres. Enfin, on voit  
tous les jours que les vieux arbres font accablés de leur  
propre *huile,* & suffoqués par la grande quantité de  
grasse qu’ils contiennent : tels fiant le pin , le sapin &  
autres semblables , dans lefquels cette *huile* paroît en  
forme de gomme, au lieu qu’elle fe montre dans les au-  
tres Eous celle de résine, *d’hielle* ou de baume. De-là  
vient que les Jardiniers *se* plaignent si fûuvent de ce  
que les arbres meurent d’une obstruction qui siurVient  
dans leur écorce, semblables en cela aux animaux qui  
meurent de trop de grasse.

Il faut donc qu’un Chymiste qui veut extraire les huiles  
des végétaux apprenne d’abord de la Botanique qu’il y  
a certaines faifons de l’année où les plantes contien-  
nent beaucoup d’eau & de fel, & très-peu d’hui-  
le; & qu’il y en a d’aütres au contraire , où l’huile est  
beaucoup plus abondante que Peau & le fel ; car tandis  
que les feuilles, les fleurs & les fruits fe forment, le  
mouvement des sucs aqueux dans lefquels fe trouve le  
fel, augmente , & les huiles sléVaporent : mais lorf-  
que les feuilles commencent à fe faner & à tomber  
d’elles-mêmes, pour lors les parties huileufess’amaf-  
fent peu à peu enfemble & dominent, les plus fubtiles  
étant dissipées par la chaleur de l’été. C’est ce qui fait  
que les Charpentiers abattent le bois qu’ils Veulent  
employer dans les bâtimens dans le cœur de l’hiver,  
pour qu’il dure davantage & qu’il foit à l’épreuve da  
l’humidité & de la pourriture. Car on remarque que le  
bois est d’autant plus dur, plus pefant & plus durable,  
qu’il contient plus *d’huile’,* par exemple, le cedre & le  
bois de Vie contiennent une *huile* copieufe ccmpacte  
& extrêmement pefante. Les Chymistes doÎVent donc  
choisir les fujets dont ils veulent tirer du fel, dans uù  
tems , & ceux dont ils veulent avoir de *l’huile*, dans  
un autre.

P R O C E D El.

i. Les semences mures de la plupart des végétaux, quand  
elles commencent à tomber & à fe sécher, cosse  
tiennent Beaucoup d’huile naturelle. On prendra  
donc ces semences, & après les avoir fait un peu  
plus sécher, on les réduira en une espece de sari-  
ne; & si elles siont trop grasses ρουτ pouVoirle  
faire, on se contentera de les piler dans un mor-  
tier de marbre ; ce qui suffira pour tirer *i’hielle* de  
quelques-unes d’elles , comme des amandes, des  
pignons , des pistaches , &c. Expostez cette fariné  
pendant quelque tems à la vapeur delleau bouil-  
lante , & faites-la sécher de nouveau peu à peu  
pour l'ouvrir davantage & faire qu’elle donne  
mieux fon *htelle* par expression. Mettez cette fari-  
ne ou pâte dans un fac de toile forte , que vous  
presserez entre deux plaques de fer chauffées dans  
l’eau bouillante: alors il déroule au travers déja  
toile un» *huile* claire, limpide, qui ne sent point  
l’empyreume, & qui a des qualités fort sembla-

83 OLE

bles à celles de la plante. On peut tirer par ce  
moyen une *huile* des semences des plantes les  
moins oléagineuses, comme du chanVre, du lin,  
de la laitue & d’une infinité d’autres sujets, dans  
lesquels on n’en eut jamais soupçonné. On peut  
aussi en tirer une grande quantité des doux de gi-  
rofle, du macis & de la noix mtsscade: mais on ne  
trouvera point la vertu chaude & aromatique de  
ces épiceries dans leur *huile* exprimée ; car le ma-  
cis & la noix muficade , quand on les traite de la  
maniere que je viens de dire, donnent plutôt un  
baume doux & épais, qu’une *huile* chaude & aro-  
matique pareille à celle qu’on en tire par la disti-  
lation. J’étois sijrpris autrefois que l'on prefcriVît  
avec fuccès *ï’huile* exprimée de semences de mou-  
tarde dans les douleurs néphrétiques : mais mon  
étonnement a cessé lorEque je l’ai trouVée si douce  
&si bénigne; au lieu que celle qu’on tire par la  
distilation de la même semence est si acre & si  
brûlante , que je ne puis m’cmpêcher d’être éton-  
né de cette différence toutes les fois que j’y fais  
attention ; car il est difficile d’expliquer pourquoi  
cette *huile* exprimée n’a point le même gout ni  
la même odeur que celle qui a été tirée par la  
distilation ; & d’où Vient que l’acrimonie de llef-  
prit qui réside dans *F huiles* ne fe manifeste point  
dans cette occasion , foit qtllon examine l’eau, le  
fe!, l’esprit lui-même, oufon *huile.*

2. *T’huile* de ce procédé contient fort peu de fel , quoi-  
qu’elle tienne beaucoup de la nature particuliers  
de la plante, ainsi que nos siens nous l'a;pren-  
nent ; tandis qu’elle est récente, elle embarrasse,  
émousse, & adoucit ce qu’il y a d’acrimonieux  
dans les humeurs ; elle relâche les fibres , les  
membranes,les Vaisseaux & les vifceres fur lef-  
quels on l’applique; elle ramolllt les duretés de  
la peau, en dissipe la rudesse ; elle ramollit & hu-  
mecte les esicarres mortes & desséchées , & fait  
qu’ellesfe separent de la chair qui est en Vie, à  
l’aide des actions Vitales. Elle garantit les parties  
que les plaies laissent à découvert , & empêche  
Pair de les dessécher. Elle empêche aussi la trop  
grande dissipation des humeurs ténues parles ori-  
fices des vaisseaux qui se trouvent ouverts dans  
les plaies, & en conferVe les extrémités; aussi est-  
elle un remede excellent pour hâter la consolida-  
tion des plaies récentes. Elle est aussi estimée  
anodyne, en tant qu’elle relâche & qu’elle hu-  
'mecte. BOERHAAVE , *Chymie.*

Il est parlé plus au long de ces *huiles* au mot *Chylus.*

*Huile distilée ou essentielles tirée par l’alembic des feuilles  
récentes de favinier.*

Toutes les plantes fiant plus ou moins propres pour cette  
opération ; mais principalement celles qui possèdent  
une vertu extremement aromatique : il n’y en a point  
de plus propres pour notre dessein que celles qui ont  
une odeur forte & aromatique , & un gout piquant,  
chaud & agréable.

Notre dessein dans ce procédé est de travailler fur les  
feuilles des plantes. Ces feuilles font ou récentes &  
toujours vertes, ou bien elles appartiennent à des plan-  
tes en qui elles dépérissent.

Les feuilles aromatiques des Toujours-verds, tels que  
l’arbre-de-vie, le laurier, le buis , le cedre , le citron-  
nier, le liere, le genévrier, le limonier, le marum de  
Syrie, le myrte, l’oranger, le pin, le romarin, le fa-  
vinier , la sauge , le thym , le serpolet, font presque  
toujours remplies *d’huiles* mais principalement en au-  
tomne & au commencement de l’hiver, de maniere  
e qu’elles demandent toutes à peu près le même traite-  
ment.

Comme il y en a cependant qui meurent dans l’été, bien

OLE 84

qu’elles soient extremement aromatiques & odoran-  
tes, tandis qu’elles sont vertes , il saut cueillir celles-  
là lorsqu’elles commencent à dépérir; parce quel’luI-  
midité aqueufe & le Eel étant pour lors dissipés, il res-  
te dans les feuilles une *huile* & un baume plus té-  
naces.

Nous avons donné un dénombrement des principales  
plantes de cette efpece au mot *Aqua.* L’expérience a  
fiait voir que ces feuilles , quoique cueillies dans le  
tems qu’on a dit, donnent plus *d’huile,* lorfqu’on a eu  
foin de les faire fécher à l’ombre & à l’air avant de les  
distiler , que si on les mettoit immédiatement dans l’a-  
lembic avec le fuc aqueux qu’elles contiennent, à cau-  
fe, peut-être, que Peau s’étant éVaporée, les *huiles s’u-*nissent davantage & s’éleVent fous la forme qui leur  
est propre; tandis qu’étant divifées par l’interposition  
de Peau , elles impregnent la liqueur distilée, de leur  
vertu, bien qu’elles ne paroissent point fous la forme  
*d’huile: mais* il saut avoir soin de ne point employer  
une trop grande chaleur pour les faire fécher, de peur  
que *Vhuile* ne sléVapore. Il y a cependant des feuilles  
qui contiennent une si grande quantité *d’huile* balsa-  
mique , qu’elles la donnent en abondance même dans  
la distilation de leur eau, comme on le voit dans celles  
de mente & de romarin. Il y en a d’autres qui fe *sè-  
chent avec* beaucoup de difficulté, & perdent quelque  
peu de l'esprit qui enrichit l’ûuiso, comme le calament,  
Ileupatoire, & la tanésie ; de forte qu’il y a toujours  
quelques exceptions à faire;

PROCEDE’.

1. *Prenez* des feuilles récentes de quelqu’une des plantes  
qui exhalent leur odeur fans être pilées; remplis-  
sez en une cucurbite jufqu’aux deux tiers , & ver-  
fez dessus de l’eau distilée de la même plante juf-  
qu’à la même hauteur. Faites-en en fisse ladisti-  
lation. La mélisse , le calament, l’anet, le dicta-  
me, le fenouil, la liveche, le marum Syriacum,  
Ia marjolaine , ileupatoire, la tanésie , la mente,  
l’origan, la fauge, la stibine, la fariette, la cueil-  
lerée, Paurone, le thym & le serpolet donne-  
sont leurs *huiles* par ce moyen. Il y a d’autres  
plantes qu’on est obligé de laisser long-tems en  
digestion dans un vaisseau bien fermé , avec du  
fel marin ou de l’esprit de vitriol, pour pouvoir  
en tirer *ï’huile,* Par exemple, supposé qu’on veuil-  
le avoir les *huiles* essentielles des feuilles de lau-  
rier, de bouis, de calamus-aromaticus ,de cedre,  
decamomile, decitronier, defapin, d’hyfope,  
de genievresde limonier, de myrte, d’oranger ou  
de pin : il faut commencer par les faire fécher  
peu à peu , les mettre ensilite dans une cucurbite  
jufqu’aux deux tiers, verEer dessus Peau distilée  
de la même plante à la même hauteur , & mettre  
Pur chaque chopine d’eau, demi-once de Eel ma-  
rin , ou une dragme *d’huile* de vitriol. On lute-  
ra avec Poin la cucurbite , & on l’expostera à un  
feu de quatre-vingt-dix degrés pendant trois *se-  
maines. PluSFhuile* est engagée dans les feuilles,  
plus il faut d’acide & de digestion pour la faire  
Fortir; car les acides incifent & atténuent ces *hui-  
les ,* & peut-être même les augmentent-ils , siti-  
vant l’obfervation deBoyle,d’Hoflrnan, d’Hom-  
berg & de le Mort. Faites distiler enfuite de la  
maniere qu’on a dit au mot *Aqua ,* en observant  
de faire un grand feu dès le commencement, afin  
que *ï’huile* forte avec la premiere eau; car si la  
distilation tardoit trop à *se* faire , *ï’huile* étant  
agitée par la violence de la chaleur, & ne pou-  
vant s’élever, ne m'anqueroitpas de *fe* mêler avec  
l’eau & les feuilles , & étant par-là atténuée , en-  
richiroit Peau , & deviendroit par conséquent  
moins abondante. Entretenez le même degré de  
feu jufqu’àce qu’il ne forte plus *d’huile,* en chan-  
geant souvent de récipient, pour vous en apper-

85 OLE

cevoir plus aisément : distilez ensilite de nouveau  
à un feu modéré l’eau de la plante ; laquelle aura  
de grandes vertus, & pourra servir à obtenir de  
nouvelle *huile,* ainsi qu’on l’a dit au mot *Aqua,*

2. Dans cette opération la chaleur pénétrant les cellu-  
les, raréfie l’*huile* & lui donne un si grand mou-  
vement qu’elle rompt ces cellules, & fe présente  
si-lr la silrface de Peau , furtout si la plante est  
crûe en Europe. L’eau qui s’élève en vapeurs  
s’embarrasse dans les parties rameufes de Pûuiso,&  
l’emporte avec elle dans le chapiteau, d’où con-  
densée par le froid & redevenue *huile,* elle est  
portée dans le récipient fans auCune altération, &  
fans odeur d’empireume; on y reconnoît le gout,  
l’odeur & toutes les vertus de la plante , & le rési-  
duest parfaitement dépouillé de toute *s huile* par  
ladistilation, & prefque fans aucune marque qui  
puisse faire connoître fa nature ; car les *huiles* de  
bouis, de calament & d’absinthe font aussi aisées  
à distinguer par leur odeur & leur gout que [es  
plantes d’où on les a tirées; tandis que ces der-  
nieres ne conservent plus rien qui puisse les faire  
distinguer. Ces *huiles* confervent long-tems leurs  
vertus sans devenir rances, & l’on peut dire, vu  
ces propriétés, quë c’est avec rasson que les Chy-  
mistes les nomment *Essentielles.*

*R E M A R QU E S.*

. Ces *huiles* ont une certaine propriété acre, brûlante &  
inflammatoire, qui les rend propres à irriter les fibres  
nervetsses, à atténuer les viscosités, à flater l'odorat &  
le gout, & à réveiller les esiprits : leur acrimonie paroît  
assez par la douleur qu’elles excitent quand on vient à  
les appliquer fur les nerfs & les membranes qui font à  
découvert dans les plaies. On fait qu’elles font chau-  
des, parce qu’étant prises intérieurement elles cxci-  
tent beaueoup plus de chaleur qu’aucune autre silbstan-  
ce simple que ce foit : de farte que le trop grand ufage  
qu’on en fait est capable de caufer des fievres ardentes,  
de les entretenir, & de les pousser au plus haut degré  
de violence. Etant appliquées fur la peau d’une pen-  
sionne siiine , elles catssent une chaleur, une ardeur , &  
une douleur accompagnée de pulsiition & de pustules ,  
& même delagangrene , si leur action est forte. D’où  
l’on voit quel pouVoir inflammatoire elles doivent  
avoir quand on les donne intérieurement sans précau-'  
tion; car venant à toucher les visiceres & les membra-  
nes, elles peuvent produire les mêmes inflammations ;  
& étant mifles en mOuvement dans le corps par la force  
de la circulation, elles aiguillonnent efficacement les  
nerfs, & peuvent par conséquent atténuer & incifer les  
vifcosités , qui provenant d’inaction , ont befoin pour  
être réfoutes d’un mouvement très-rapide. Celles qui  
font odorantes sirnt extremement salutaires dans les  
fyncopes & les engourdissemens ; & elles produisent  
tous ces effets non point au moyen de leur ténacité  
oléagineuse , mais à l’aide des esprits subtils qu’elles  
contiennent, & qui conservent le gout& l’odeur de la  
plante. Il s’ensuit donc que ces *huiles* bien ménagées  
deviennent des remedes excellens pour toutes les ma-  
ladies où les esprits animaux, naturels & vitaux sont  
épuisés & engourdis : par exemple , pour les personnes  
affligées de maladies aqueuEes , froides , d’une simple  
leucophlegmatie, ou férosité muqueufe ; laquelle pro-  
vient purement d’inaction , fans aucune obstruction  
inflammatoire. Elles sirnt aussi fort utiles dans les fie-  
vres d’hiver, qui sont parfaitement intermittentes , &  
accompagnées de frissons, lorsqu’on les donne après  
que la fièvre a cessé & avant que l’accès revienne. L’u-  
fiage modéré de ces *huiles* est encore trèsssalutaire aux  
vieillards & aux hypocondriaques, dont le fang est  
appauVri & dénué d’efprits ; ce qui rend ces fortes de  
personnes indolentes, pesantes, léthargiques sujet-  
tes à pleurer comme des ensans. Elles font beaucoup

OLE 86

’ de bien aux femmes hystériques : mais elles leur de"  
viennent extremement nuisibles , lorsque ces maladie8font occasionnées par une pléthore, bien qu’elles foient  
utiles dans d’autres cas: cette distinction a lieu dans  
l’apoplexie. Car quoique ces *huiles* foient d’une utilla  
té admirable pour les vieillards dont la léthargie est  
causile parle défaut d’efprits & d’activité; elles font  
mortelles , lorEque la maladie vient d’un sang épanché  
dans le cerveau, ou d’une pléthore inflammatoire:  
de-là vientque ces fortes de personnes ont souvent re-  
çu beaucoup de dommage del’uEage des baumes apo-  
plectiques préparés avec ces sortes *d’huiles ,* malgré le  
cas qu’on en fait généralement. Il n’est point de ma-  
ladies dans lesquelles elles conviennent mieux que les  
flatuosités de PestomaC , les tranchées & la colique:  
mais même dans ces cas, il faut les employer avec pru-  
dence, à cause que ces maladies peuvent venir d’une  
inflammation, de fpafmes, occasionnés par une pléni-  
tude, ou de telle autre caufe semblable. Elles fiant au  
contraire excellentes, lorsqu’elles proviennent de froi-  
deur, de la lenteur de la circulation, & d’une sérosité  
froide & vifqueuse qui obstrue les intestins.

2. Il fuit de ce procédé, (ï.) Que les plantes aromatiques  
contiennent une huile qui se volatilife à la chaleur de  
l’eau bouillante, (2.) Que cette *huile* contient llefprit  
dominant qui monte avec elle, & y demeure pendant  
plusieurs années,pourvû qu’on ait foin de boucher exac-  
tement le vaisseau. (3.) Que les plantes ne contiennent  
qu’une certaine quantité de cette *hielle*, après laquelle iI  
ne reste rien d’actif. (4.) Si l’on soûle l'eau bouillante  
dans cette distilation avec autant de Eel qu’elle en peut  
dissoudre, elle deviendra beaucoup plus chaude qu’elle  
ne l’étoit auparavant ; & l’on tirera plus d’huile essen-  
tielle d une planté à l'aide d’une grande quantité de  
fel, qu’on ne le seroit fans ce secours : mais on auroit  
tort d’attendre davantage de cet eEprit dans lequel la  
vertu de l’*huile* réside, obtenu par ce moyen, puisique  
l’esprit naturel fe sépare à l’aide seule de l’eau bouil-  
lante; de sorte que les promesses qu’on sait sim ce sci-  
jet sirnt toutes vaines. (5.) On voit encore que ces  
*huiles* simt plus volatiles que la matiere saline, qui  
à l’aide d’un feu violent s’éleve en forme de fel vo-  
latil, huileux, acide, ou alcali, ou que celle qui fe  
change par la calcination en un alcali fixe. (6.) Que  
les vertus propres à chaque plante font plus abondan-  
tes dans ces *huiles* que dans aucune de leurs parties  
simples; ce qui doit toujours s’entendre de l’esprit en-  
velopé dans l’huile : car ni Peau, ni *F huile* fixe, ni la  
partie mucilagineufe, ni le fel de la plante, ne posse-  
dent cette vertu particuliere; de même qu’en exami-  
nant tout le reste séparément, on ne peut découvrir  
de quelle plante il Vient; au lieu que *Fhuile* feule ne  
manque jamais d’indiquer par fon goût & fon odeur  
la plante dont on l’a tirée ; ou si ces *huiles* corresipon-  
dent à deux différens fujets, on leur donne pour l’or-  
dinaire le même nom, comme les *huiles* de rosies & de  
*lignum Rhodium,* ou bois de roEe, en sont un exemple.  
De même la grande conformité qui fe rencontre en-  
tre les *huiles* de *cassea lignea* & de canelle , a sait don-  
ner à l’arbre qui produit la vraie canelle le nom de  
*cassea lignea,* & à l’autre celui de *casseaflstula. (yy* En-  
fin on voit par-là quelle partie excellente les plantes  
peuvent perdre dans l’ébulition.

*Maniere de tirer les huiles des plantes seches par la distée  
lation, la mente prise pour exemples*

1.. *Prenez* de la mente cueillie dans une fâifon convena-  
ble, féchée à l’ombre, & gardée pendant six mois ;  
mettez-la en digestion, & dîstillez-la avec fon eau,  
comme dans le dernier procédé, en obfervant de  
ne remplir la cucurbite qu’à moitié, parce que /  
les feuilles venant à s’imbiber d’eau, s’enflent,  
occupent plus d’espace, & fe brûlent plus aisé-

Fij

87 OLE

ment. On aura par ce moyen beaucoup *d’huile*qui nagera sur l’eau distilée,

2. *Pressez* le marc pour en tirer tout lefuc, versez-le  
sijr de nouVelle mente , & y ajoutez l'eau disti-  
lée , après en aVoir séparé toute *Vhielle,* & au-  
tant d’eau distilée de mente qu’il est nécessaire.  
Vous tirerez par ce moyen plus *d’huile* que par  
la premiere distilation. Plus l'eau l'ert aux disti-  
lations, plus aussi elle prend d’huile, de forte  
qu’enfin elle deVÎent entierement huileuse; il est  
visible que les eaux distilées conservent ici les  
vertus particulieres des plantes, ainsi qu’on l'a  
fait voir au mot *aqua..*

*Huile distilée de fleurs de lavande,*

i. La partie la plus odoriférante des plantes réside, ou  
*se* trotiVe en plus grande perfection dans leurs fleurs :  
mais elle est aussi plus fujette à périr à caisse de la dé  
licateffe des fleurs; bien qu’il y en ait quelques-unes,  
comme les différentes efpeces de lavande, qui con-  
servent long-tems leur odeur : on tire leurs *huiles* à  
peu près de la même maniere.

*Cueillez* pour cet effet les fleurs de laVande lorsqu’elles  
font prêtes à s’ouVrir , & dans le tems qu’elles  
Pont encore couVertesde rosée. Remplissez en une  
cucurbite jusqu’aux deux tiers; versiez dessus une  
suffisante quantité d’eau de lavande distilée, &  
autant d’huile de vitriol qu’il en faut pour lui  
communiquer une acidité agréable. Distilez de  
la même maniere que dans les procédés précé-  
dens; il s’élevera fur la furface de l’eau quelque  
peu d’huile que vous mettrez à part. Exprimez la  
décoction des fleurs qui restent dans la cucurbite,  
& verfez-là fur de nouvelles fleurs avec la pre-  
miere eau distilée, & un peu plus d’huile de vi-  
triol, vous aurez plus *d’huile* par la féconde disse  
tilation que par la premiere. Réitérez ce procé-  
dé trois fois de suite, ou plus si vous Voulez; car  
à chaque cohobation qu’on répete,on obtient une  
’ plus grande quantité *déhuile* ; la décoction deve-  
nant à chaque fois plus épaisse, & l’eau cohobée  
plus forte & plus remplie *d’huile,* on doit séparer  
avec foin cette derniere après chaque distilation.  
Les eaux distilées deviennent après plusieurs co-  
- hobations extrêmement odorantes, de même que  
les *htelles*, & possedent.un grand nombre de ver-  
tus.

2. Cette *huile* est fort recherchée à caufe de sa bonne  
odeur,elle est d’un prix excessif: mais comme on ne  
l’obtient qu’en très-petite quantité , les Chymistes ont  
cherché les moyens de l’augmenter fans diminuer fest  
vertus; & après bien du travail, ils ont obferVé qu’en  
faifant macérer ces fleurs pendant quinze jours de plus  
dans un vaisseau bien fermé, avec autant d’esprit de  
vitriol qu’il en faut pour les garantir de la putréfac-  
tion , on en retiroit un tiers plus d’huile; comme on  
en voit un exemple dans l'huile essentielle de rofes ,  
dans les *Mémoires de P Académie Royale des soiences.*

Voici quelques - unes des principales fleurs qu’on peut  
employer pour cet effet.

Celles de camomile, de citronier , de clous de girofle,  
d’hyacinthe , de giroflée , de jasinin, de lavande, de  
muguet, de lis de valées,de limonnier, de citronnier,  
d’oranger, du *philadelphus athenaei*,de rofes & de ta-  
nésie,

*R E M A R QU E.*

Ces *huiles* scjnt recherchées des personnes du plus haut  
rang à catsse de leur odeur, & *se* vendent fort cher ;  
ce qui mérite qulon s’applique à leur composition.

OLE 88

*Huiles distilées des semences, celle de fenouil prise  
pour exemple»*

On a remarqué depuis long-tems que *Phuil^des* plantes  
est logée en abondance dans les cotyledons, ou dou-  
bles placenta de leurs femences, ce qui fait qulon a  
travaillé avec foin à en tirer l’*huile,* furtout dans cel-  
les qui simt aromatiques; & on a découvert qu’elles en  
donnent d’autant plus, quelles sont plus acres , plus  
chaudes & plus odorantes. La nature ne iuit pas néant-  
moins constamment cette regle seule; car bien que la  
iemence contienne quelquefois cette *huile* aromati-  
que , comme dans l’anis, le cumin, &c. il y en a *ce-  
pendant* d’autres dont *i’huile* ne fe trouve point dans  
la femence , mais dans différentes parties : par exem-  
ple, *i’huile* de roEe ne *se* trouve que dans la fleur &  
nullement dans la semence ou le fruit, l’oranger con-  
tient une huile odoriférante dans *ses* fleurs, dans l'é-  
corce de fon fruit & dans fes feuilles, bien qulon  
n’en trouve point dans fa femence. Il est vrai que cel-  
le-ci en donne une d’elle-même, mais elle n’approche  
point de celle dont nous parlons. De même la femen-  
ce de l'arbre qui porte la canelle ne donne pas la moin-  
dre portion de cette *htelle* admirable, qui est si abon-  
dante dans sim écorce , dans ses feuilles & dans fon  
bois. On ne fauroit donc établir de règle générale fur  
cefujet, & il faut néceffairement avoir recours à des  
expériences particulieres pour pouvoir en raisonner  
avec certitude. Les femences qui me parassent les plus  
propres pour cet effet sont celles d’ammi, d’amome en  
grappe, d’angélique, d’anis, de laurier, de grand &  
petit cardamome, de carn , de cerfeuil, de corian-  
dre,decubebes, de cumin, d’aneth, de fenouil,d’ail,  
de marjolaine, d’impératoire, de genievre, de liveche,  
de moutarde, d’oignon, d’origan, de poivre, de ro-  
quette, de rue, d’ache, de persil, de cueillerée, de  
tanésie & de zédoaire.

Il faut cueillir ces femences lorsqu’elles font mûres, les  
lasser sécher pendant trois semaines dans un lieu ex-  
posé à l’air, les mettre ensuite en digestion dans un  
vaisseau bien bouché avec de l’eau chaude sodée, pen-  
dant trois jours, & les distiler comme pour en tirer  
l’eau, avec cette différence qu’il faut que le feu  
foit plus fort, parce qu’autrement l’huile ne mon-  
teroit pas si bien : si on fe fert d’eau faléeau lieu d’eau  
commune, l’huile monte mieux, à caufe de la grande  
’ chaleur de la liqueur, & elle vient beaucoup plus pu-  
re.

Il y a des semences qui ont de *i’h telle* en si grande abon-  
dance, & si facile à congeler, qu’elle s’arrête dans la  
distilation au cou du récipient & le bouche ; d’où il  
arrive que les vapeurs ne trouvant plus par où paffer  
font crever les vaiffeaux, ce qui met la vie de l'Opé-  
rateur en danger. Pour prévenir cet accident, il faut  
employer un récipient d’une bonne grandeur , & ne  
point le laifferltrop refroidir; & lorfqu’on s’apperçoit  
qu’il est engorgé, il faut déluter l’alembic & verferde  
l’eau bouillante dans le récipient pour fondre l’huile,&  
enfuite continuer la distilation.Les femences qui don-  
nent une *huile sujette* à *se* congeler, semt principale-  
ment celles d’anis, de laurier, de cardamome, de carvi,  
de fenouil & de zédoaire ; dont les *htelles* ressemblent  
quelque peu au camphre, qui fe fond à la chaleur &  
fe durcit au froid; bien qu’il continue à conserver la  
nature d’une *huile* pure. Les plantes aromatiques ac-  
quierent souvent une telle maturiré dans les pais  
chauds, que leurs *htelles se* convertissent en camphre.

*R EMA R QUE S.*

On voit par ce qui précede , que les lobes des semences  
renferment une *huile* abondante , dans laquelle réside  
Pefpritde la plante , & qu’elle ne fe trouve dans cet  
endroit que pour conferver l’embryon en attendant  
qu’il pousse dans la faifon convenable. On voit aussi

*8p OLE*

que le principe Vital peut se conserver long-tems à leai-  
de d’un pareil baume qui paroît nécessaire pour le ga-  
rantir du froid , & pour empêcher qu’une chaleur ou  
une humidité hors de faifon ne le fasse pousser aVant  
le tems , ce qui l’expoferoit à périr; & de là vient que  
cette *huile* existe principalement dans les semences &  
les racines des végétaux : mais comme il y a un grand  
nombre de Eemences , dont *i’huile* distilée n’a aucun  
gout ni aucune odeur remarquable, tandis qu’elle rési-  
de dans la semence : nous apprenons de-là que les es-  
prits d’un grand nombre de végétaux échapent à la  
connoissance de nos sens,bien qu’ils distinguent après  
la distilation les propriétés particulières des plantes les  
unes des autres , ce qui nous apprend à ne point trop  
nous fier à leur pénétration. Peut-être que ces sortes  
de Eemences confervent d’autant moins leur faculté *vé-  
gétative ,* que ce principe que leur *huile* contient est  
plus fpiritueux & d’un goût plus acre; comme d’un  
autre côté elles demeurent pendant long-tems d’au-  
tant plus propres à perpétuer leur espece , que ceprin-  
cipe spiritueux est moins actif. En effet les semences  
odoriférantes & aromatiques , qui ont une faveur ex-  
tremement piquante , deviennent aussi tôt stériles ,  
comme on le voit dans celles des plantes balsamiques  
&ombiliferes , & dans les semences les plus odorantes  
des Indes, qui deviennent ordinairement stériles quand  
on les apporte en Europe ; comme le cardamome , les  
cubebes, le zédoaire & le gingembre ; tandis que les  
Eemences de casse, de séné & de tamarins, conservent’  
long-tems leurs vertus. Il en est de même des grains  
dontl’embryon conferve long-tems fa faculté végéta-  
tiVe. Il est furprenant que cette *huile'luïffiilu* pendant j  
si long-tems dans les Eemences Eeches , sans perdre *sa |*forme ni fes propriétés, en forte qu’on puisse l’en tirer  
toutes les fois qu’on veut, à l'aide des moyens que la |  
Chymie fournit ; & néantmoins qu’aussi-tôt que ces  
femences commencent à s’enfler & s’imbiber d’eau  
chaude,elles donnent leur ûuiso,&deviennent difpofées  
à laisser échaper leurefprit. Il paroîtroit par-là, qu’il  
est assez possible que cette *huile se* change au moyen  
de l’humidité de la terre, de la chaleur de llatmofphe- ;  
re & de la vertu faVonneuse des fucs , tant de la terre  
que de la femence, au point de pouvoir semêler.avec  
Peau, de pénétrer dans les vaisseaux délicats de l’em- :bryon , par les petites racines placées dans les lobes du  
placenta , & de nourrir la plante avec ces efprits ; & en  
communiquant fa nature aux silcs nourriciers , impré-  
gner le tout & produire lleEpece ; car les semences  
étant une fois humectées au point de germer, ne peu-  
vent plus se conferver.

Pour l’*huile* distilée de clous de girofle. Voyez *Caryo-  
phyllus.*

*Huile distilée de bois de Sassafras.*

I. Lessoois aromatiques les plus légers , qu’on a coupés I  
en hiVer, & rapés,après qu’ils ont atteint leur per-  
fection , étant distilés fortement avec Vingt fois  
autant d’eau,.donnent une liqueur laiteufe & une  
*huile*, qui dans le fassafras de l’Amérique est presi  
que tranfparente, & tombe au fond de Peau , bien  
que le bois foit extremement tendre , léger & ''  
prefque fpongieux. Continuez la distilation ,juf- i  
qu’à ce qu’il ne monte plus d’huile, ce qu’on re-  
connoît parla limpidité de la liqueur qu’on dif-  
tile, & il restera au fond de la cucurbite une  
décoction acide & austere. ( 2 ) Verfez cette  
décoction, & l’eau qui s’est éleVée la premiere fur  
de nouVeau bois, Vous aurez plus *d’huile* à la deu-  
xieme distilation qu’à la premiere , & la troisie-  
me en donnera encore plus. (3) Voilà la métho-  
de de tirer l’*huile* des bois , dont elle siart sans  
peine , comme du fapin , du pin & du sassafras.

. Les deux premiers donnent une *huile* qui nage  
fur l'eau , au lieu que celle du dernier tombe au  
fond, quoiqu’il paroisse plus léger. (4) Si l’on

OLE 90

veut tirer *Fhtelle* de quelques bois dur.s, il faut les  
raper menu & les faire long-tems digérer dans de  
Peau falée aVant que de les distiler t de ce nom-  
bre font l’arbre de Vie , le benjoin , le bouis, le  
cedre , le citronier , le gayac , le genevrier , le  
limonier, l'oranger, le bois de Rhodes, le Eavi-  
nicr , le bois couleuVré, le storax & autres arbres  
balsamiques , comme ceux qui donnent les bau-  
mes de Copaii, du Perou , deTolu & la gomme  
élémi ; car ces bois donnent d’autant plus aisé-  
ment leurs *huiles* essentielles par la distilation ,  
qu’on les fait digérer plus long-tems aVec de Peau <  
& du fel. (5) Les bois les plus propres pour ce  
Procédé, font ceux qui font gras , résineux, bal-  
famiques , gommeux , pefans , folides ; ceux  
qui font légers , spongieux & qui naissent  
dans des lieux aqueux , comme l’aune,le scireau,  
le tilleul, le peuplier , le faule , ne Valent rien  
pour cette opération, & ne donnentprefque point  
*d’huile* essentielle. (6) Les bois qu’on coupe  
dans le cœur de l’hiver donnent plus *d’huile, 8c*de meilleure *huile ,* que ceux dont on fa^Ja cou-  
pe dans le tems que leur séve est en gran|l πίουνε-  
ment. Les jeûnes arbres donnent moinsTstaiso,  
que les plus vieux. Les toujours - verts don-  
nent une plus grande quantité *d’huile 8c*bien plus pénétrante que ceux dont les Fenil—  
les tombent. Il n’est pas difficile de comprendre,  
après cet exposé , d’où vient que les bois les plus  
peEans & les plus compactes, font les meilleurs  
pour bâtir.

*R E M A R QU E S.*

Il soit delà ssle la pesanteur des bois est principalement  
due à *Fhuile* peEante & compacte , qui lie étroitement  
les autres principes enEemble : ce nlest pas de leur *hui-  
le eilcmiciïe* seule dont je parle , mais principalement  
de cette espece fixe qui reste après la distilation; &  
c’est ce dont nous avons des exemples dans le cedre , le  
gayac & le bois de genievre : leur durée dépend aussi  
de la même caustejcar les bois les plus durables sont tou-  
jours les plus huileux, comme cela paroît par le boiiis ,  
le cedre, le chêne & l’olivier. C’est encore à cette cau-  
se qu’il faut attribuer leur dureté ; car les bois tendres &  
fpongieux donnent très-peu d’huile,au lieu que le bouis,  
le gayac, le bois de fer, Polivier & le bois couleu-  
vré en contiennent beaucoup. On voit par-là que la  
différence qu’on remarque entre le baume , la térében-  
thine , la résine & la poix, ne vient que de la chaleur  
plus ou moins forte & continue du foleil qui les épaif-  
sit. Enfin , il est aisé de comprendre après ce qu’on  
vient de dire , que la pourriture à laquelle le bois de  
charpente est fujet , ne vient que des vers qui confu-  
ment l’huile contenue dans fes cellules , & le font  
par-là tomber en une efpece de cendre ou de poussie-  
re ; ou de ce qu’étant exposé aux variations de Pair,  
cette *huile se* dissipe à la fin , & ne laisse après' elle  
qu’une terre friable.

Pour *F huile* distilée de canèlle. Voyez *Cinnamomum.*

*Huiles distilées* per defcenfum , *les clous de girofle pris  
pour exemple.*

Les Chymistes ont découvert que les plantes qui abon-  
dent en *huile ,* étant agitées par le feu , laissent écha-  
per leur matière onctueufe en forme defueurj & c’est  
de-là que leur est venue l’idée de brûler les arbres qui  
contiennent beaucoup de résine pour en tirer la poix.  
Ils ont aussi remarqué que les femences les plus onc-  
tueuses , étant exposées à une chaleur modérée, ren-  
dent une *huile ,* ainsi que cela paroît par les aman-  
des. Ils ont enfin trouvé le moyen, en fie servant des  
mêmes méthodes, de tirer *Vhuile* des plantes aromati-  
ques : mais cette *htiile* dissere entierement par sion  
odeur , fion gout & fies vertus de celle qu’on en tire

9ΐ OLE

par expression : l'exemple suivant rendra ce que je viens  
de dire plus sensible.

*Prenez* les meilleurs clous de girofle que vous pourrez  
trouver ; pilez-les jufqu’à ce qu’ils soient réduits  
en pâte, & mettez-en l'épaisseur de trois lignes  
Eur un morceau de linge, dont vous couvrirez  
l’orifice d’un Vaisseau cylindrique, de maniere  
qu’il ne puisse point tomber dedans. Plus ce vaif-  
seau est profond, meilleur iI est ; parce que la  
vapeur huileufe a plus le tems de fe refroidir &  
de fe condenfer.

*Prenez* une plaque de fer dont les rebords appuient exac-  
tement fur les parois du vaisseau , & faite de fa-  
çon , qu’elle entre par le milieu d’enViron trois  
Iignes dans sim orifice , & qu’en pressant le linge  
fiur lequel le girofle est étendu , elle le fasse quel-  
que peu avancer dans l’orifice du vaisseau. Rem-  
plissez le creux de cette plaque de cendre chaude  
fur laquelle vous mettrez quelques charbons al-  
Twmés. La chaleur qui pénétrera à travers la cen-  
tre , fera fondre *Fhuile*, agitera l’eau naturelle  
du girofle , & les réfoudra toutes deux en une  
vapeur, qui tombant dans la capacité du vaisseau,  
fe condensera Eur fes parois & tombera au fond  
sous la forme d’une eau & d’une *htelle* acre. Si  
vous entretenez le même dégré de feu , vous ti-  
rerez sclcCessivement prefque toute *F huile s &*l’opération sera finie lorfque vous verrez qu’il  
n’en descend plus. Il faut prendre garde que le  
feu ne foit ni trop fort, ni trop foible ; car dans  
le premier cas, l’*huile* ne manqueroit pas defen-  
tir l’empyreume ; & dans le second, il ne defcen-  
droit rien. On garde aisément un milieu entre  
ces deux extrémités, en commençant avec un dé-  
gré de feu modéré, & le poussant peu à peu; car on  
peut par ce moyen , & en répétant l’opération,ob-  
tenir telle quantité *d’huile* qu’on veut.

*R E M A R QU E S.*

Cette expérience nous découvre la nature & l’existence  
d’une véritable *huile* aromatique : celle qu’on prépare  
de cette forte, ressemble si exactement à *ï’huile* essen-  
tielle distilée par fon gout , fon odeur & ses vertus,  
qu’on a toutes les peines du monde à les distinguer ;  
on l’obtient il est vrai en moindre quantité que par la  
distilationavec l’eau: mais en revanche, on peut disti-  
ler le résidu, ou l’employer à d’autres tssages , parce  
qu’il conserve beaucoup de sa premiere vertu.

Cette méthode est principalement d’ufage , quand on a  
immédiatement befoin de cette *huile ,* ou qu’on veut  
en faire l’expérience : mais dans d’autres cas on pré-  
fere la distilation.

On peut tirer Eur le champ par le moyen de ce procédé  
*F huile* des écorces de citron , de limon, d’orange, de  
macis, de noix msscade, & de plusieurs autres fubse  
tances onctueusies. On voit aussi quel effet ce degré de  
feu peut avoir fur les *huiles* qui scmt naturellement  
contenues dans les végétaux, pour les fondre, les sé-  
parer & les faire couler prefque d’elles-mêmes : mais  
lorsque les itijets fiant trop secs pour pouvoir donner  
commodément cette *huile,* il faut les piler, les en-  
fermer dans un fachet de toile & les expofer pendant  
quelque tems à la vapeur de l’eau chaude pour en ou-  
vrir les pores; car l’eau & *F huile* qu’ils donneront fe-  
ront plus abondantes & moins altérées, parce qu’il fau-  
dra un moindre degré de chaleur pour les faire fortir.  
Ces *huiles* different extrêmement de celles qu’on ob-  
tient par expression, étant beaucoup plus aromatiques  
quand on les distilepcr *descensum.*

*Sch oli e.*

Cette histoire expérimentale des *huiles* que les Chymistes

OLE 92

tirent des épiceries, furtout par le moyen de la distila-  
tion, renferme un grand nombre de particularités fort  
utiles, dont je vais rapporter en peu de mots les prin-  
cipales, persuadé que je fuis qu’elles pourront contri-  
buer à la perfection de la Chymie, de la Physique & de  
la Médecine.

I. La vertu aromatique des plantes réside toute entière  
dans leur *huile* effentielle feule ; & lorsque celle-ci est  
parfaitement extraite, il n’en reste pas le moindre signe  
dans le résidu.

2. Cette *huile* effentielle contient encore l’esprit extre-  
mement fisetil, volatil, délié, pénétrant & léger, dont  
elle tire toute sa vertu, puisqu’elle ne conserve rien de  
particulier après qu’on l’en a» dépouillée; d’où il fuit  
que dans ces sortes *d’htelles* il faut exactement distin-  
guer le foufredel’efprit, ou la partie résineufe de cel-  
le qui est acre & ignée. L’efprit s’évapore aisément :  
mais le foufre demeure fans force,& s’épaissit peu à peu,  
mais plus promptement à l’air, que dans un vaiffeau  
bien bouché, devenant une *h telle* épaissie , de liquide  
qu’il étoit auparavant, enfuite un baume , après , une  
substance plus épaisse & plus ténace, & enfin une résine  
friable ; mais on l’obtient de nouveau, malgré tous ces  
changemens, fous la forme d’une *huile* liquide , au  
moyen de la distilation. C’est ce qui a fait croire à plu-  
sieurs Auteurs fameux, que les *huiles* distilées ne font  
que des résines fondues, & les résines, des *huiles* con-  
densées. On ne peut douter que le foleil ne produise ces  
Eortes d’altérations dans les *huiles* que les plantes con-  
tiennent ; car le cedre, le pin, le larix & le sapin don-  
nent par incision une *huile* liquide & ténue, que la  
quantité d’efprit qu’elle contient rend extremement  
aromatique, ainsi que je l’ai souvent éprouvé avec fur-  
priEe : mais lorsque cette *huile se* jette siIr l’écorce, la  
chaleur commence à la dépouiller peu à peu de cet *es-  
prit,* à l’épaissir & à la convertir en une térébenthine,  
dont la consistance est plus épaisse , mais moins riche  
en efprit qu’elle n’étoit auparavant. Cette térébenthine  
sie desséchant de plus en plus au moyen de Faction du  
soleil, devient résineuse, *se* dépouille de plus en plus  
de sim esprit, au point de perdre presque entierement  
sem gout & sim odeur.

Lors donc qu’on dit que la résine étant distilée avec l’eau  
sie réstnlt de nouveau en *huile,* on ne veut parler que de  
la partie sulphureuse, & non point du soufre & dessesc  
prit pris enfemble; car ssefpnt ne fe régénère point,  
& il n’y a que *ï’huile* qui reprenne sa fluidité. De mê-  
me, les larmes aromatiques & odoriférantes de ben-  
join, de lacque, de mastic, d’oliban & de farcocolle  
perdent beaucoup de l’esprit qui étoit d’abord contenu  
dans leurs *huiles* fluides ; & de-là vient qu’elles produi-  
fent d’autant plus d’effet qu’elles font plus liquides &  
plus récentes, car elles perdent leurs vertus en vieillif-  
fant; & après que leur esprit est tout-à-fait évaporé ,  
on a peine à distinguer les matieres oléagineuses qui  
restent les unes des autres. Il est donc vraiffemblable  
que les fubstances des *huiles* effentielles font à peu près  
les mêmes, & que ce ne scmt que les esprits qui met-  
tent de la différence entre elles. J’ignore encore si la  
gravité spécifique de cet esprit differe ou non de celle  
des *huiles* : mais je finis bien aise de faire observer que  
Bon gout & sa qualité pénétrante peuvent venir du Eel  
de la plante, quoique dans ce cas sim caractere parti-  
culier ne consiste point dans ce sel, mais dans l’esprit  
de *F huile.* D’où il sitit que les végétaux perdent entie-  
rement leurs propriétés, après qu’on les a une fois dé-  
pouillés de leurs *huiles.*

3. Plus les végétaux ont une odeur pénétrante, plus  
l’efprit qu’ils contiennent est igné ; & plus ils piquent  
la bouche quand on les mâche , plus aussi l’efprit de  
leur *huile* distilée est brûlant. Les *huiles* qu’ils donnent  
Pont d’autant plus épaisses, plus fortes & plus hautes  
en couleur, que leur maturité est plus parfaite, & qu’on  
les a fait sécher plus modérement: mais quand on en  
fait la distilation tandis qu’ils font humides & récens ,

*p3* OLE

*Fhuile* qu’ils donnent est moins abondante, plus clai-  
re, plus transparente, moins chaude, mais plus odo-  
rante.Tl n’est donc pas impossible que l’esprit acquiere  
peu à peu sa plus grande perfection dans la plante. Il  
est certain que l'odeur & le gout qui en proVlennent  
font moins forts tandis que la plante est jeune, & ayant  
qu’elle ait acquis une maturité parfaite. Il faut encore  
obferVer que certaines plantes paroissent contenir plus  
d’esprit dans une moindre quantité *d’huile* que d’au-  
tres , *et vice versa.* Lorsqu’une liVredenoix mufcade  
donne une once *T huile*, & que vingt-cinq livres de ca-  
lamus aromaticus n’en donnent que la même quantité,  
c’est une preuve qu’il n’y a pas une égale proportion  
entre l’une & l’autre. Les efprits ont eneore une cer-  
taine acrimonie prédominante qui fert à distinguer les  
*huiles,* & qui est si grande dans *F huile* de canelle qu’el-  
le brûle toutes les parties du corps qu’elle touche , sans  
qu’il soit possible de Remporter de long-tems. Les *huse  
les* de siirriete & de thym contiennent de même un  
esprit extremement brûlant. On connaît que ces *es-*prits ont une nature singuliers, puifqu’en abandon-  
nant *shielle* ils la dépouillent tout à-fait de *ses* vertus ,  
sans presque diminuer fon poids, & la rendent défa-  
gréable, épaisse , térébenthineufe & à la fin résineufe.  
J’ai travaillé à découvrir la péfanteur de ces efprits,  
fans avoir pu y réussir.

4. La couleur des *huiles* essentielles varie suivant les plan-  
tes dont on les tire : *Vhitile* de mente est brune, celle de  
lavande jaunâtre , celle de canelle de couleur d’or,  
celle d’absinthe d’un verd foncé , celle de camomile  
& de rnille-seuille bleue, celle d’anis prefque blan-  
che, & celle de camphre d’un blanc parfait. De favoir  
si cette différence dépend de celle des efprits ou des  
*huiler,* ou de quelqu’autre principe, qui monte dans  
quelques cas durant la distilation, c’est ce qu’il n’est  
pas aisé de décider.

5. Les *huiles* font quelquefois extremement liquides ,  
presque spiritueufes & médiocrement ténaces, comme  
cela paroît par *V bielle* essentielle distilée de l’écorce des  
oranges de la Chine, qui est une des liqueurs les plus  
fluides: telle est encore l’*huile* de laVande, & même  
celle de fassafras. Les *huiles* de quelques autres plantes  
font au contraire fort épaisses, comme celles de fe-  
nouil & de rosies; celle d’anla est encore plus épaisse ,  
mais beaucoup moins cependant que celle de camphre.  
Les premieres Ee fondent à une chaleur modérée ; il  
faut un plus grand degré de chaleur pour fondre la *se-  
conde, 8c* un plus grand encore pour fondre la demie-  
re. Je laisse à d’autres à rechercher d’où cette différence  
provient.

6, Ces *huiles* disserent encore considérablement par leur  
gravité spécifique, les unes étant beaucoup plus peEan-  
tes que l'eau, comme celles de canelle, de girofle, de  
sassafras, de noix muscade, & peut être de quelques  
autres plantes aromatiques qui crûssent entre les topi-  
ques, où la chaleur du foleilne manqueroit pas de les  
brûler fans cela ; car ces *huiles* ont befoin pour s’élever  
dans la distilation d’un plus grand degré de chaleur, &  
d’une cucurbite moins haute dont on ne doit lasser que  
la quatrieme partie de vuide. Les autres *huiles* effen-  
tielles sont extremement légeres, comme celle de la-  
vande; cependant cet excès de pésanteur ne rend pas  
les *huiles* plus épaiffes; car celle de sassafras, ainsi que  
nous l’avons déja obfervé, est extremement claire &  
péfante, tandis que celle de camphre est en même tems  
extremement épaisse & légere, de forte qu’il faut que  
cette différence provienne dequelqu’autre caufe. *L.hui-  
le* d’anis nage souvent fur l’eau, & celle de baies de  
genievre tombe quelquefois au fond.

7. Ces *huiles* effentielles aromatiques possedent une ver-  
tu prefque inimitable, qui dépend entierement de l'ese  
prit dont on a si fouVent parlé, lequel est acre, ihflam-  
matoire , restaurant , chaud , atténuant , & propre  
pour réVeiller les esprits animaux & les fibres nerVeu-  
ses. C’est en conséquence de ces propriétés que les *hui-  
les* dont nous parlons font si falutaires aux vieillards

OLE 94

d’un tempérament froid , humide & phlegifiatique »  
dans les fièvres intermittentes froides, dans les affec-  
tions hypocondriaques & hystériques froides & humi-  
des , & dans d’autres maladies semblables qui proVien-  
nent des flatuosités froides, acides ou aqueufes des in-  
festins. Elles ne manquent jamais de produire leur esc  
set dans ces fortes de cas, quand on les emploie avea  
circonspection : mais quand on s’en sert imprudem-  
ment dans les maladies accompagnées d’une chaleur,  
d’une agitation ou d’une inflammation violente, elles  
simt un véritable poifon. Les Chymistes ont fort bien  
obfervé que ces *huiles* n’agissent que par le moyen de  
l’esprit qu’elles contiennent, lequel étant logé dans  
*Fhitile,* déploie fur les parties du corps fur lefquelles  
on l’applique,l’action qui lui est propre,& qu’il perdroit  
fans cela fort aisément à caufe de sim extreme volatili-  
té ; & que lorfque *shuile 8c* l’esprit agissent ensemble,  
leur effet est plus doux & plus durable. On voit donc  
que ces esprits possedent & communiquent aux *huiles*une certaine acrimonie, qui brûle la langue & y caufe  
de la douleur; & l’on remarque le même effet quand  
on les applique sur les nerfs qui font découverts : étant  
appliquées star la peau, elles produisent star le champ  
tousjes Eymptomes de l’inflammation , & forment à  
la fin une escarre gangrenesse. Si l’on s’en frotte les  
levres ou le dedans du nez ou du palais , où les nerfs  
font découVerts, elles occasionnent les mêmes acci-  
dens , mais avec plus de violence , & font naître  
tout d’abord une dangereuse inflammation. Quels  
effets ne doivent-t’elles donc pas produire fur la bou-  
che, la gorge, l’estomac & les intestins, lorsqu’on en  
uEe sans précaution? On peut donc à juste titre donner  
à ces *huiles* l'épithete *d’inflammatoires,* bien que nous  
ayons remarqué ci-devant qu’elles font préférables à  
tout autre remede pour réVeiller les efprits, par leur  
vertu agréable & extraordinaire, qu’on ne peut expli-  
quer que par une expérience directe, faute de princi-  
pes généraux. Elles possedent avec cette Vertu celle  
d’échauffer ; car étant appliquées extérieurement ou  
prifes intérieurement , elles commencent aussi-tôt à  
échauffer les parties du corps, en augmentant de plus  
en plus cette chaleur: mais plus le corps est foible &  
froid , moins aussi elles l'échauffent, et *vice versa ;* de  
forte que lorsqu’on en frotte un cadaVre, elles n’y ex-  
citent aucune chaleur : il s’enfuit donc qu’il est extre-  
mement dangereux de les employer dans lesfieVresar-  
dentes. Elles augmentent aussi le motiVemenr des nerfs  
en les irritant, en mettant les efprits en mouVement,  
& peut-être en les échauffant tous deux , outre qu’el-  
les atténuent & incssent les Viscosités , autant qu’il est  
possible de le faire, en accélérant la circulation. Mais  
nous ayons déja rapporté ci-deffus toutes les Vertus qui  
font Communes à toutes ces *huiles,* en faisant obferVer  
en même tems qu’elles different quant à leur acrimo-  
nie. Elles en possedent encore d’autres qui ne sirnt pas  
moins considérables , & dont nous aVons suffisamment  
parlé au mot *Aqua.* Par exemple , les *huiles* de l'arbre  
de Vie & de l'aVÎnier, l'ont de puissans emménagogues ,  
lorsque la suppression des règles est causée par la len-  
teur de la circulation. *Ls’huile* effentielle de rue est uti-  
le dans l’épilepsie qui prostent de la froideur & du re-  
lâchement des nerfs ; celle de baies de genleVre dans le  
fcorbut froid, aussi-bien que pour les douleurs & les  
pefanteurs qui en proViennent ; elle est bonne aussi  
pour les douleurs néphrétiques qui font causées par  
des obstructions froides : celle de laVande est utile dans  
la paralysie, le Vertige, la léthargie & autres maladies  
froides du cerVeau ; *ï’huile* essentielle odorante de  
rosies est excellente pour réVeiller les esprits; celle de  
canelle pour le défaut d’efprits qui n’est aceempagné  
d’aucune inflammation, foit durant la grossesse , lors  
de l’accouchement ou immédiatement après , ρουτνυ  
qu’il n’y ait point rupture de Vaisseaux ; celles d’absin-  
the, de chardon-béni, de petite centaurée, de camo-  
mile & de tanésie, font admirables pour tuer les Vers ;  
& pour cet effet on peut en former des pilules avec de

95 OLE

ia mîe de pain, & en donner une dofe suffisante à jeun,  
en obfervant de ne manger qu’au bout de deux heu-  
res ; celles de mélisse & d’écorce d’orange font bonnes  
pour les palpitations de cœur causées par des humeurs  
phlegmatiques froides ; enfin celles de marjolaine, de  
romarin & de fauge pour les obstructions de l’utérus &  
les fleurs blanches qui proviennent d’une caufe froide.

8, Si l'on broye fortement ces *huiles* pendant un tems  
considérable avec trois fois autant de fel marin bien  
pur & bien *sec,* jufqu’à ce qu’elles foient parfaitement  
divisées, & qu’on les distile de nouveau avec de Peau ,  
elles deviennent claires, pures & limpides, ou dé-  
pouillées de leur partie mucilagineufe ou gommeu-  
se, & plus propres pour être gardées, pourvu qu’on  
les enferme dans des bouteilles de verre qui ne foit  
pas trop alcali, & qu’après les avoir bouchées avec  
un bouchon de même matiere , on les mette dans  
un lieu bien fec. Mais elles diminuent beaucoup par  
cette rectification, y ayant une plus grande quantité  
de matiere grossiere, qui ne pouvant monter à caufe  
de Ea ténacité reste au fond de la cucurbite. Elles per-  
dent aussi beaucoup de cette vertu qui dépend de leurs  
esprits, àcauste que ces derniers restent dans l'eau dont  
on *se sert* dans la distilation, & fe dispectent dans  
celle qui s’éleve. C’est ce que M. Homberg a mon-  
tré par une expérience aussi laborieuse & instructÎVe  
qu’elle est coûteuse; car ayant distilé une pareille hui-  
le vingt-six fois de fuite, en *se* servant à chaque fois  
de nouvelle eau, il n’en a obtenu à la fin que le quart,  
les trois autres s’étant convertis en une fubstance té-  
nace & insipide, au lieu que l’eau qui avoir été co-  
hobée vingt-quatre fois avec l’*huile,* est devenue ex-  
tremement acre, aromatique, faline & fpiritueufe.

9. Lorsqu’on distile ces *huiles* toutes pures & fans aucu-  
ne addition dans une cucurbite de verre en augmen-  
tant le feu par dégrés, il s’exhale toujours quelque  
peu d’eau; & elles deviennent plus claires, plus flui-  
des , plus pénétrantes & plus légeres, laissant au fond  
de la cucurbite, après que la distilation est achevée,  
une matiere terrestre, noire, fixe & fpongieufe. Si l'on  
répete la même opération plusieurs fois de fuite, la  
plus grande partie de *l’huile se* convertira en ce que  
les Chymistes appellent *caput mortuum.* M. Boyle a  
réduit presque entierement par ce moyen une livre  
*déhielle* essentielle en terre.

IO. Ceux qui ont distilé ces *huiles* aVec de la craie ,  
ont trouvé qu’en cohobant huit fois de fuite cinq on-  
ces dlouisc fur quinze onces de craie, on ne retiroit  
que deux onces & un grain *d’huile,* deux gros & qua-  
rante-cinq grains de Eel, & demi-once d’une eau ex-  
tremement saline, laquelle contient le sel volatil de  
l’huile , EuiVant l’observation de M. Bourdelin.

II. Si l’on distile ces *huiles* avec de la chaux éteinte à  
l’air, & essuite parfaitement féchée, elles fe changent  
tellement qu’une livre *d’huile* étant distilée six sois  
de siuite en forme de cohobation fur de la nouvelle  
chaux, avec un dégré de feu Violent, donne quinze  
onces & demie d’eau & une d’ic/iso, fuÎVant la remar-  
que de M. Homberg. D’où il fuit que ces *huiles* con-  
tiennent principalement une eau & une terre élémen-  
taires, un peu *d’huile,* d’esprit & de sel ; & par con-  
séquent qu’elles se forment de l'union de ces différens  
principes à l’aide du seu : il paroît donc que *s huile*n’est point un corps élémentaire simple, mais un com-  
posé de plusieurs autres. Je n’ofe cependant décider  
si c’est là Véritablement le cas, ou si ces *huiles* semt réel-  
lement susceptibles de transinutation.

12. On peut avancer avec plus de certitude que les meil-  
leures de ces *huiles* étant diffoutes dans de l’esprit de  
vin extremement rectifié, misies en digestion & disti-  
lées à un feu de cent dégrés, elles impregnent l’esprit de  
vin de celui qui leur est naturel, & lassent une ma-  
tiere oléagineuse & ténace au fond de la cucurbite ;  
laquelle étant de nouveau distilée avec du nouvel ef-  
prit de νΐη , en donne davantage ; de maniere qu’il ne  
reste à la fin qu’une substance oléagineuse, indolente,

OLE 96

sans odeur, insipide , épaisse & ténace , entierement,  
dépouillée de sion esiprit. Supposé même qu’on agite  
long-tems de Peau pure aVec ces *huiles,* elle attire à  
elle l’efprit qu’elles contiennent, & les prÎVe de tou-  
tes les Vertus qu’elles possedent ; de sorte que si on  
répete l’opération plusieurs fois de fuite, elle laisse à  
la fin le même résidu que l’efprit de Vin. Ces moyens  
nous fournissent plusieurs préparations excellentes, &  
nous apprennent que ces *huiles* peuvent fe diVÎfer en  
efprit & en *huile,* en un peu de fel, beaucoup d’eau  
& de terre; ou pour le moins, qu’elles donnent ces  
principes dans la distilation. Mais ce qu’il y a de plus  
étrange est qüe l’eau demeure si opiniâtrément mê-  
lée aVec elles,qu’on ne peut l’en séparer par Vingt disti-  
lations réitérées.

13. Nous apprenons aussi par cette histoire, (1.) Que  
l’odeur & le gout des plantes résident entierement  
dans leur efprit. (2.) Que le gout & l’odeur des eaux  
aromatiques distilées ne fiant dûs qu’à cet efprit, qui  
est propre à chaque plante. (3.) Que les *huiles* essen-  
tielles tirent leurs caracteres respectifs de ces esc  
prits feuls. (4.) Que *Vhiiile* Volatile des plantes fert  
principalement à retenir ces efprits, & les *huiles fi-*xes à retenir les parties folides ensemble; ce qui met  
une différence considérable entre ces deux *huiles. (AT*Que *loi-huiles* exprimées & distilées dont on a parlé,  
existent assez naturellement dans les plantes mêmes,  
(6.) Que la différence des *huiles* Vient principalement  
de llesiprit qu’elles contiennent. BofRHaaVE. *Chimie.*

On tire les *huiles* par expression des amandes & des *se-  
mences:* mais l’on doit tirer à froid celles qu’on desti-  
ne pour les usages internes, à caufe que le feu , ou la  
chaleur qui fait couler les parties huileufes en plus  
grande quantité, passe pour communiquer à ces fortes  
*d’huiles* quelque chofe qui nuit à leur vertu, entant  
qu’on les considere en qualité d’adoucissans ; outre  
qu’il en tire certaines parties qui leur donnent une  
plus mauVaife odeur, que lorfqu’on les tire à froid.  
Il est cependant probable qu’il peut y avoir des cas  
pour lefquels on preEcrit quelques-unes de ces *hui-  
les t* auxquels on pourroit mieux satisfaire avec celles  
qui ont été tirées par expression à l’aide du feu; corn-  
me lorsqu’on donne *i’huile* de lin en qualité de déter-  
sif, ce qui arrive souvent, la propriété qui la rend tel-  
le augmentant sans contredit à l’aide dc la chaleur;  
car toute l’objection fe réduit dans ce cas à dire qu’elle  
n’est pas aussi agréable.

On preEcrit ordinairement ces *huiles* en substance ou en  
forme de looch.. mais il est plus propre de les don-  
ner fous celle d’émulsion. Quoique le College de Lon-  
dres indique un grand nombre de fujets dont on peut  
les tirer, il y en a cependant très-peu dont on fasse usa-  
ge; si l’on en excepte celles d’amandes douces & de  
semences de lin pour l’intérieur , & celle de macis,  
de laurier & de palmier pour l’extérieur. Il n’est fait  
aucune mention de la derniere dans les Difpenfaires :  
mais cela n’empêche pas qu’elle ne foit fort en ufage  
parmi les voyageurs qui ont appris à s’en fervit dans  
les pais où on la compose.

Les *huiles* de la seconde classe fiant celles que l’on pré-  
pare par infusion, ou par décoction. On fait usage de  
celles de rosies, de camomile, d’hypéricum , de lis &  
de sureau. Elles demandent quelque différence dans  
leur composition, à catsse de leurs différentes quali-  
tés. Par exemple, les fleurs odoriférantes, particulie-  
rement les rosies donnent une meilleure *huile* au moyen  
d’une longue insolation, qu’elles ne feroient à l’aide  
de la chaleur du feu; car ce dernier ne manqueroit  
pas de faire évaporer leurs parties les plus odorantes.  
Mais les *huiles* imprégnées avec des plantes récentes j  
telles que la camomile & le fureau , ont befoin de  
bouillir long-tems, avant qu’elles reçoivent la cou-  
leur verte qu’on y demande. Il faut obferver au sistet  
de ces dernieres, qu’elles ne peuvent fupporter ce trai-  
tement fans noircir, qu’autant de tems qu’elles con-  
fervcnt quelque humidité aqueufe , qtl’elles reçoiVent  
dans

*py* OLE

dans cette occasion du fuc des plantes : lors donc qu’el-  
les commencent à se rider saute d’humidité, le procé-  
dé est acheyé.

Le Dispensaire indique un grand nombre *d’huiles com-  
posées,* que I’on prépare de la même maniere par Pin-  
fusion ou décoction,& qui demandent les mêmes re-  
gles que celles qui sont simples.Qo ινο Y. PrstsossTssurw.

*Directionrpour préparer les huiles,tirées dit Dispensaire du  
Collège de Londres.*

**OtEUM ABSINTHH.** *Huile d’Absinthe,*

*Prenez* d’absinthe, une livre ; & assez d’eau de fontaine  
pour qu’elle puisse furmonter de trois ou quatre  
doigts. Faites - en la distilation dans un grand  
alembic avec fon réfrigérant, ou dans un vaif-  
feau de cuÎVre armé d’un chapiteau, & d’un fer-  
pentin qu’on fera passer à travers un vaisseau plein  
d’eau. Séparez *i’huile* qui est montée avec l’eau  
par le moyen d’un entonnoir de verre, auquel on  
donne le nom de *séparateur s 8c* gardez Peau ainsi  
séparée de fon *huile* pour une autte distilation.

On obtient de la même maniere les *huiles* de marjolai-  
ne, de mente, d’origan, de Pouliot, de romarin, de  
rue, de stibine, de sauge, de sarriette, de thym , &c.

On prépare de même *Vhuile* de rose incarnate, de fleurs  
de camomile & de lavande,& des autres fleurs & plan-  
tes aromatiques.

On tire par le même procédé les *huiles* des écorces sieches  
d’orange, de citrons & de limons : on peut aussi les ti-  
rer de ces mêmes écorces tandis qu’elles font encore  
récentes & fucculentes, en les pilant & les distilant  
avec une quantité d’eau fusissante.

OlEUM **ABSINTHITES.** *Huile impregnéc d’absinthe.*

Elle *se* fait de la même maniere que *P huile* de roses, par  
une double macération de quatre onces de fommités  
d’absinthe ordinaire dans trois chopines *d’huile* mu-  
re , y ajoutant à trois différentes reprifes quatre onces  
de fuc d’absinthe, qu’on fait évaporer de nouveau en  
la lassant bouillir à petit feu.

**OLEUM AMYGDALARUM AMARARUM.** *Huile d’amandes  
res. \*.*

Ellefe fait de même que celle d’amandes douces, avec  
cette différence qu’il n’est pas befoin de les peler, &  
qu’on n’a aucun inconvénient à craindre de la chaleur  
qu’on emploie pour faciliter leur pression.

On tire de même *Vhuile* de noifette, de ben, de gland ,  
de noix mufcade. & celle de macis, de la seconde tu-  
nique réticulaire du même fruit.

**OLEUM AMYGDALARUM DULCIUM.** *HuilCs d’amandes dou-  
ces.*

*Prenez* d’amandes douces, feches & récentes, telle quan-  
tité qu’il vous plaira; séparez-en les coquilles  
& mondez - les de leur peau ; pilez - les dans un  
mortier de marbre , & exprimez-en *Fhuile* peu-à-  
peu sans vous fervir du feu.

OlEUM **ANETHINUM.** *Huile d’anetlo.* Voyez *Anethum.*

OleUM Αντιμονιι. *Huile d’antimoine. Noyez Antimo-  
nium.*

**OLEUM** e BaCCIs **JUNIPERI.** *Huile de baies degenevrier.*

*Prenez* deux parties de baies de genevrier ; & une partie  
de fel marin : pilez-les enfemble, & distilez-les  
le lendemain dans les vaiffeaux ordinaires avec  
une fuffifante quantité d’eau de fontaine.

**OLEUM DE CASTOREO.** *Huile de castor.* Voyez *Castor.***OLEUM DE** CasToReo **CoMPosITUM.** *Huile de castor com-  
posée. Y oyez Castor,*

*Torne V.*

OLE 98

OleUM ChRÆ. *Huile de cire.*

*Mêlez* trois livres de brique en poudre aVec une lmre dé  
cire jaune fondue ; mettez-les dans une retorte,  
tirez-en *Vhuile* au bain de fable, & rectifiez-la  
avec de la nouvelle poudre de brique : ou bien  
ajoutez à *Vhuile* que vous avez tirée, le double  
de nouvelle cire coupée par tranches, & faites-  
en la distilation au feu de fable.

On tire de même par la distilation les *huiles* des substan-  
ces grasses, des gommes & des résines qui ne peuyent  
être réduites en poudre.

**OLEUM** CkaMÆMELINUM , *Huile de Camomile.* Voyei  
*Chamaemelum.*

**OliEUM CHAMÆMEJLI** CkYMICI , *Huile Chymique ou esc  
fenelelle de Camomile.*

Elle sie prépare de la meme maniere que les autres *huiles*chymiques ou essentielles.

La plante entiere ne donne qu’une petite quantité de  
cette *huile,* & sia semence encore moins ; aussi est-elle  
fort chere. Elle fert, de même que celle de clou de  
girofle, à corriger les purgatifs : on la donne aussi  
quelquefois en qualité de carminatif dans les bols, à la  
dofe d’une ou deux gouttes ; & elle apporte souvent  
du soulagement en dissipant les flatuosités qui occasion-  
nent des douleurs & des points de coté.

**OLEUM** ChEIRINüM, **sEU** KbiRINüM, *Huile de Violate  
jaune.*

Elle *se* fait avec les fleurs & *ï’huile* de la même maniere  
que celle d’Aneth.

**OLEUM CHR YSOMELINUM ,** *Huile de noyaux.*

On la tire par expression des noyaux d’abricots. On tire  
de même *ï’huile* de noyaux de cerifes, de pêches, de  
pignons , de pistaches & de prunes, de femences d’o-  
range , de chanvre, de fafran bâtard, appelle *Cnicus,*de citron , de concombre, de courge , de citrouille,  
d’hieble , de jufquiame , de laitue , de graine de lin ,  
de melon , de pavot, de persil, de raifort fauvage, de  
rave sauvage, de grande catapuce, denicinus, (ap-  
pellée *Oleum eluunum, recininum & dekerva,* ) de se-  
fame, appellée *Oleumsefanelnum>* de moutarde & de  
pepins de raisin.

**OLEUM CosTINUM,** *Huilc do costus.*

Prenez *de racine de costus amer, deux onces s  
de casse odorante s une once ;  
defommités de marjolaine s huit onces.*

Pilez ces drogues enfemble, & mettez-les en digestion  
pendant deux jours dans douze onces de νΐη blanc  
aromatique. Faites-les bouillir ensctiteau bain-  
marie , avec deux chopines d’huile d’olive mêlées  
aVec le vin blanc, jufqu’à consomption du vin.

**OllEUM EUPHORBH,** *Huile d’euphorbe. Voyez Euphor-  
bium.*

**OLEUM DE EUPHORBIO COMPOSITUM ,** *Huile d’euphorbe  
composée.* **Voyez** *Euphorbium.*

**OLEUM EXCESTRENSE. Voyez** *Excestrense oleum.*

**OLEUM SIVE BALSAMUM SIMPLEX HYPERICI ,** *Hlelle* **0U***Baume d’Hypericum simple.*

On la sait avec *i’huile* des semences de mille-pertuis, pi-  
lées dans un mortier & exprimées, dans laquelle on lait  
insuser les fleurs de la même plante.

**OLEUM** HYPERICï **CoMPOsITUM,** *Huile d’Hypericum s  
composée.*

Prenez *de vin blanc odorant s une ch opine',  
de sommités de mille-pertiels s avec les fleurs et les  
semences, quatre onces ;*

Pilez le tout, & le laissez en macération dans un vaisseau  
G

*99* OLE

de verre bien bouché pendant trois jours, dans  
une livre d’huile de lin, ou au soleil, ou au bain-  
marie ,& l’exprimez fortement.

Mettez de nouvelles fommités en infusion dans l’huile  
exprimée, fans y ajouter du vin ; & après avoir  
réitéré cette préparation pour la troisieme fois ,  
faites bouillir l’infusion jufqu’à confomption du  
vin ,& l’exprimez.

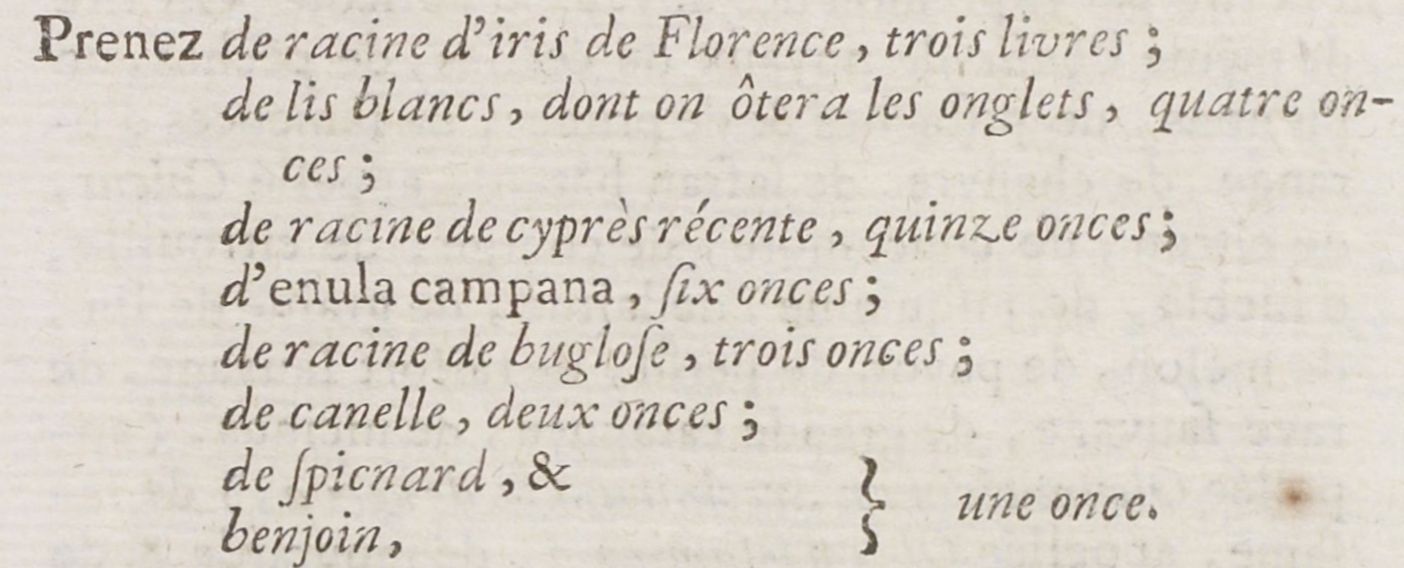
Ajoutez-y après cela,

*de térébenthine de Ven ise t trois onces \  
de safran s une dragme.*

Faites bouillir l'huile légerement, & gardez-la pour  
l’ufage.

Cette recette est copiée exactement d’après le Dispen-  
faire d’Ausbourg; car la premiere du Collége de Lon-  
dres est tout-à-sait différente, & chargée de plusieurs  
ingrédiens inutiles : elle y est appellée *Oleum Hyperici  
compositum, sou Balsamum magistrale Florent.* & on l’a  
conferVée jusqu’au pénultieme Difpenfaire fous le tic  
tre *d’Oleum Hyperici magis compositum :* mais on en  
fait rarement usage. Elle est aujourd’hui unanime-  
ment rejettée , & on n’a conservé que celle-ci, qui est  
moins difficile à faire, & d’un plus grand ufage en  
Chirurgie , quoique plusieurs Chirurgiens rejettent  
dans quelques cas la térébenthine & le safran avec assez  
de fondement.

**OLEUM InINUM ,** *Huile dTris,*



Pilez ces drogues autant qu’il faut, & faites-les macérer  
aufoleil ou dans un lieu chaud dans quinze livres  
de vieille huile , & quatre chopines & demie  
d’eau de fontaine. Après les avoir laissées dans  
cet état pendant quatre jours , faites-les bouillir  
au bain-marie jufqu’à confomption de l’humidité  
aqueufe.

Exprimez fortement la liqueur, & gardez-la pour l’u-  
sage.

Méfuéa donné une prescription très-concise de cette *hui-  
le,* qu’il prépare feulement avec les racines & les fleurs  
d’iris, qu’on a conservée dans la Collection d’Auf-  
bourg.

On la trouve aussi dans le premier Dispessaire du Collé-  
ge de Londres parmi les *huiles* simples : mais celle-ci,  
qu’on y trouve pareillement, est tirée de Nicolaus  
Alexandrinus ; & bien qu’on l’ait conservée jufqu’à la  
derniere édition du Difpessaire du Collége de Lon-  
dres , il est rare qu’on en fasse ufage dans la pratique  
ordinaire.

**OLEUM LATERITIUM PHILOSOPHORUM ,** *H telle de brique.  
Noyez Later.*

**OLEUM LAURINUM.** Voyez *Laurus.*

**OLEUM LILIORUM,** *Huile de lis.*

Elle fe fait de la même maniere que celle de rofes.

**OLEA ΕΧ LIGNIS AROMATICIS ,** *Huiles tirées des bois aro-  
matiques.*

Comme du fassafras , du bois de Rhodes, &c. Il saut d’a-  
bord les raper, & les distiler enfuite.

**OLE [100]**

OLEUM LUMBRICORUM, *huile de vers de terre,* Voy. *Lum-  
bricus.*

**OLEUM MA1ORANÆ,** *huile de marjolaine.*

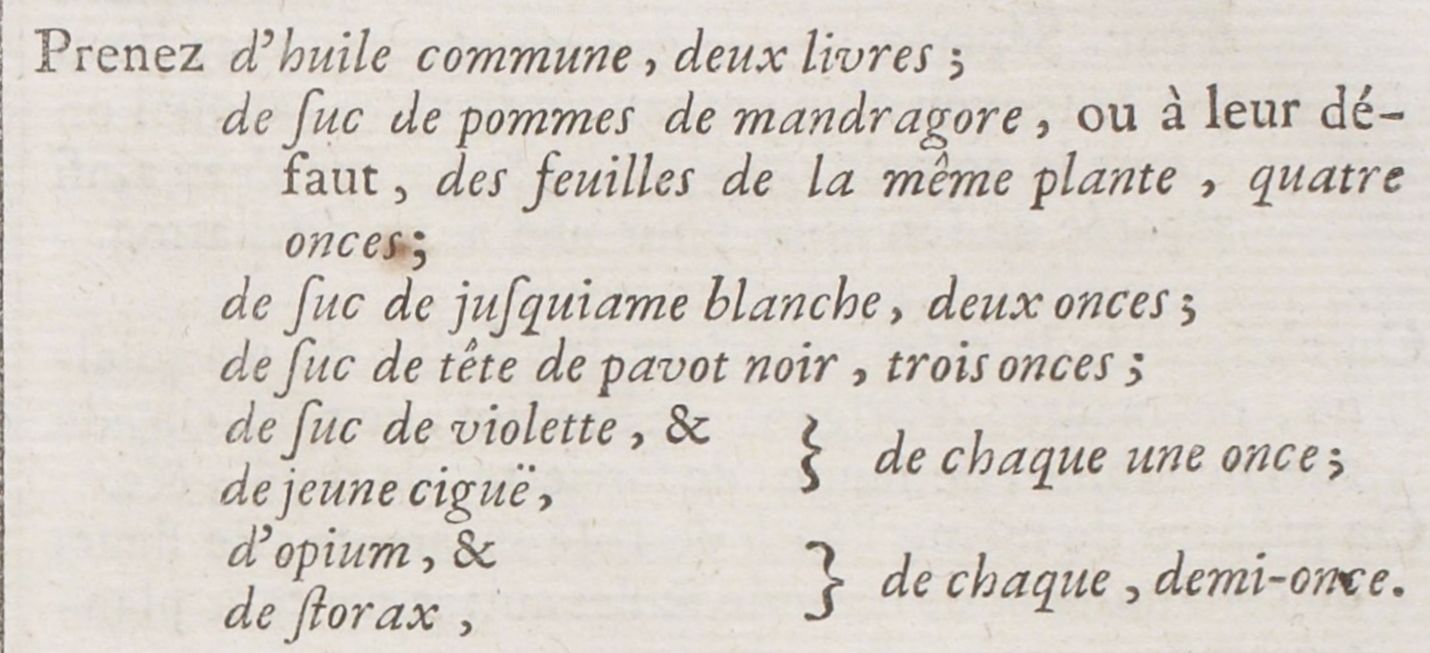
Prenez *de marjolaine légerement pilées quatre onces >  
de bon vin blanc nsix onces s  
d’huile, une livre.*

Mettez le tout en infusion, exprimez la liqueur.

Faites infufer de nouvelle herbe dedans jusqu’à trois fois,  
& faites la bouillir dans un vaisseau vernissé jusc  
qu’à confomption du vin,

**OLEUM MA10RANÆ** CkYMICUM , *huile essentielle de mar-  
jolaine. Noyez* le Procédé indiqué à l’article *Oleum  
absinthii.*

**OLEUM MANDRAGORÆ ,** *htelle de mandragore.*



Ces drogues ayant été exposées à la chaleur du soleil pen-  
dant dix jours, cuRez-les insensiblement jufqu’à  
la consomption des fucs.

Coulez ensi-lite la déeoction dans laquelle vous dissoudrez  
l’opium, & mêlerez le storax après l’avoir fait  
dissoudre dans une quantité fuffifante de térében-  
thine.

On s’en frotte les tempes & les narines pour adoucir les  
inflammations, pour exciter le fommeil & appaifer les  
maux de tête : mais il est rare qu’on la prefcrive &  
qu’on en trouve de faite.

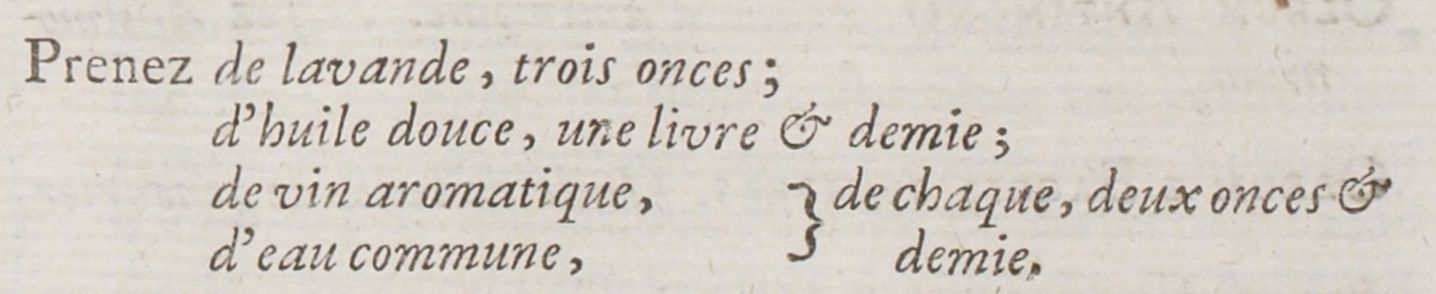
**OtEUM MENTHÆ** CkYMICUM ,*huile essentielle demente.* V.  
*Oleum absinthii.*

**OLEUM MYRRHÆ PER DELIQUIUM,** *hlelle de myrrhe par dé-  
faillance.*

*Faites* cuire des œufs jufqu’à ce qu’iIs soient durs, puis  
les ayant coupés par le milieu, séparez-en le jau-  
ne, & remplissez le blanc de myrrhe en poudre.  
Posez-les fur de petits bâtons que vous aurez ar-  
rangés dans un plat ou dans une terrine à la cave,  
ou dans quelqu’autre lieu humide, il distilera une  
liqueur dans le vaisseau , que vous ramasserez &  
garderez , c’est *F huile* de myrrhe.

Elle est estimée pour dissiper les taches du vistage, & les  
autres difformités de la peau , appliquée extérieure-  
ment.

**OLEUM NARDINUM,** *htelle de lavande.*

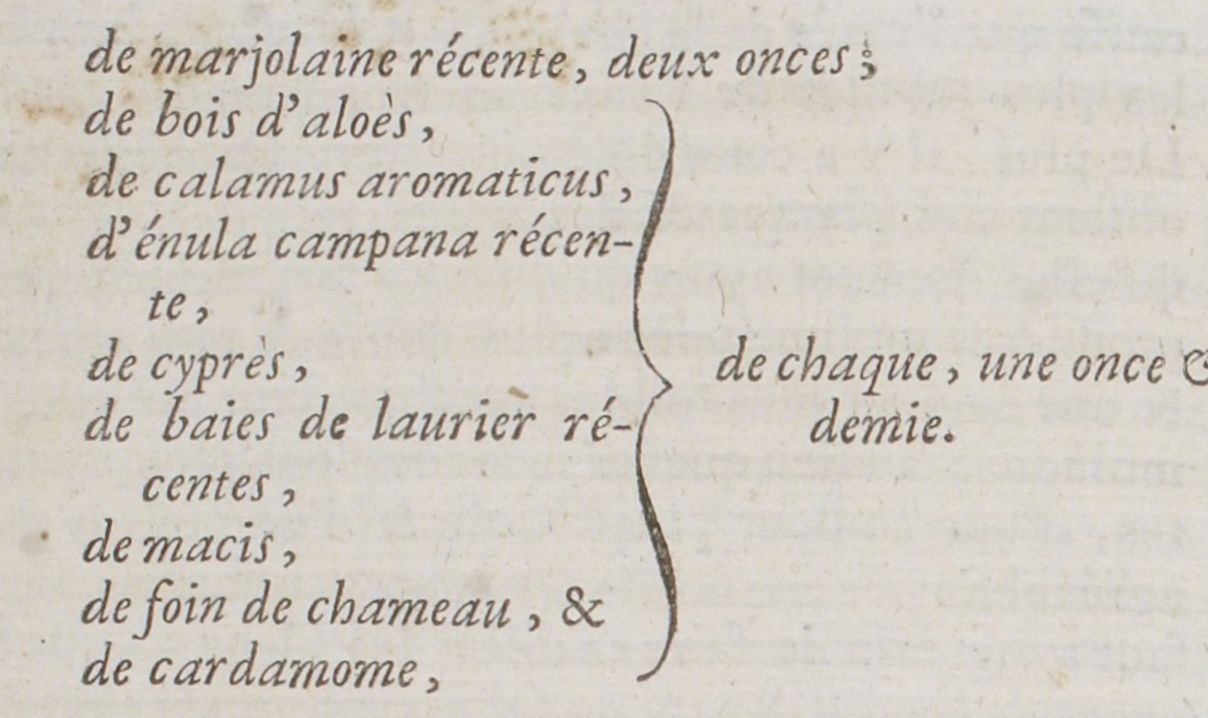


Faites-les bouillir à petit feu dans un vaiffeau vernissé,  
en les remuant souvent, jusqu’à ce que toute Peau fiait  
évaporée.

**OtEUM NARDINUM CoMPosITUM,** *huile de lavande com-  
pose e.*

Prenez *de lavandes trois onces*5

101 OLE

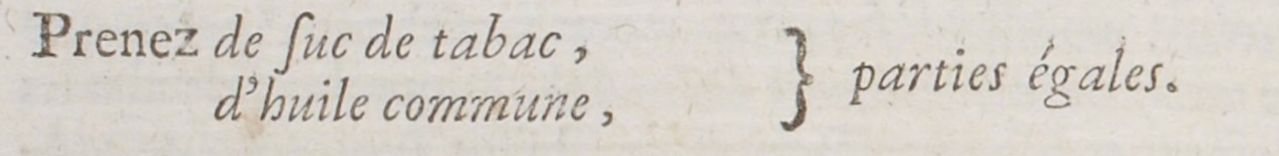


Pilez le tout grossierement & faites-le influer pendant  
vingt-quatre heures dans de l’eau & du vin, de  
chaque, quatorze onces; & *d’huile* d’olive, qua-  
tre livres & demie.

Faites enfuite évaporer l’eau & le vin à petit feu dans un  
vaiffeau verniffé, de façon que *F huile* reste toute  
pure.

On attribue cette composition à Mefué, & il *n’y* a pref-  
que point de Difpenfaire où elle n’ait été insérée,  
avec cette différence que celui d’Ausbourg scibstitue le  
macis au cyprès, & la premiere édition de Londres,  
la feuille d’Inde : mais ces fortes de changemens ne  
Pont pas fort considérables. On la prefcrit rarement.

**OLEUM NICOTIANÆ ,** *huile de tubaci*



Faites-les bouillir au bain-marie , felon Part.

**OLEUM PAPAVERIS,** *huile de pavot.*

Elle est faite avec les fleurs , les têtes & les feuilles de  
pavot cultivé, & de *Vhuile* d’olive, de même que celle  
d’aneth.

**OLEUM ROSACEUM ,** *huile roseau*

Prenez *de roses rouges dépouillées de leurs onglets*, à *demi  
épanouies et pilées dans un mortier de marbre  
avec lin pilon de bois , quatre onces ;*

*d’huile d’olive bien claire, une livre.*

Exposez-les au foleil du midi dans un vaiffeau de verre  
bien bouché pendant une femaine, & remuez-les  
tous les jours.

Faites-les bouillir légerement au bain-marie, & expri-  
*mezF huile* fortement par un linge.

Mettez une pareille quantité de rosies rouges dansl’ûuiso  
coulée, réitérez le même procédé jufqu’à trois  
fois ; & laissez reposer le tout pendant quarante  
jours.

C^erme expiré , on versera *l’huile* par inclination sans  
exprimer les rofes, & on la gardera pour l'usage.

Cette *huile* est la même que *V oleum rosatum omph acinum*du Dispensaired’Ausbourg ; la premiere du Collége  
de Londres ; *i’oleum rosatum compositum* de celui d’Aus-  
bourg , & *soleum rosatum compositum* du premier Dise  
' pensaire du Collége de Londres , qu’on attribue toutes  
deux à Mefué, different si peu de la précédente qu’il  
esqinutile d’en faire mention.

**OtEUM RUTACEUM,** *huile de rue.*

Elle fe fait avec l'herbe pilée & *Vhuile* mûre de même  
que celle de rosies.

**OllEUM. SABINÆ,** *Luise desaune.*

OLE ici,.

Elle se fait de la même maniere que la précédente.

**OLEUM SAMBUC1NUM,** *hielle dxsareau.*

On la prépare avec les fleurs & *Vhuile i* de même que  
*l’huile* rosat.

**OLEUM E SEMINIBUS ANETHI.** *NoqcT Anethum,*

*Les huiles* de femences d’anis, de carvi , de cumin, de  
carote, de fenouil, de persil, de faxifrage, &c. fe pré-  
parent de même que celle d’anet.

Il en est de même des *htelles* aromatiques de canelle , de  
clous de girofle , de mufcade , de macis , de poivre ,  
&c. que l’on fe contente d’incifer & de piler légere-  
ment.

**OLEUM SIVE SPIRITUS TEREBENTHINÆ ,** *huile ou esprit de  
térébenthine.* **Voyez** *Terebenthelna.*

**OLEUM SUCCINI ,** *huile desuccin.* **V***OycZ Ambra.*

**OLEUM SUI.PHURIS,** *huile desoufre-* Voyez *Sulphur.*

**OLEUM TARTARI PER DELIQUIUM,** *huilC de tartre par dé-  
faillance.* Voyez *Tartarus.*

**OLEUM VITRIOLI,** *huile de vitriol. NOycT. V.îtriolum.*

*Des huiles distilées, et des précautions qu’on doit observer  
dans leur distilation.*

Il est certain qu’il y a dans tous les mixtes sujets au chan-  
gement & à la destruction un principe gras & inflam-  
mable auquel les Chymistes donnent le nom de fou-  
fre ; & que ce principe est la matiere de leur inflamma-  
bilité , & la caisse de leurs principales vertus. Mais il  
paroît affez par différens phénomenes & un grand nom-  
bre d’effets , oue ce principe varie dans chaque mixte ;  
car dans quelques-uns, ce principe fulphureux est d’u-  
ne nature si fixe & si tempérée, qu’il ne peut agir fur  
le corps sans lefecoursde la chaleur, comme on l’ob-  
ferVe principalement'dans les *htelles* exprimées des *se-  
mences ,* ou dans la graisse & le lard des animaux, qui,  
bien qu’inflammables, ne cassent prefque point de  
chaleur & d’altération dans le corps , paree qu’ils font  
prÎVésde ce prineipe volatil & éthéré. Mais il en est  
tout autrement des ûuisosqui ont un gout & uneodeur  
forte, & qui lorfqu’on les expofe à une chaleur vio-  
lente, s’évaporent ou s’élevent dans la distilation ;  
puifqu’étant employées en petite quantité, elles exci-  
tentdans le corps une chaleur & une agitation violen-  
te. Ces fortes *d’huiles* résident particulierement dans  
les végétaux; car on ne siauroit tirer des *huiles* chau-  
des, éthérées fubtiles& aromatiques, des animaux, ni  
de leurs parties à l'aide seulement de la chaleur, ηί  
après les avoir fait macérer dans l'eau , par le moyen  
d’un alembic ou de tel autre instrument Chymique.  
On peut dire la même chofe des fubstanees que nous  
tirons du regne minéral ; car il est impossible de tirer  
une *hielle* subtile de ces fortes de substances bitumineu-  
fes , de l'ambre, par exemple, du bitume de Judée &  
du siaufre ordinaire par une distilation humide; & on  
ne peut obtenir ces *huiles* chaudes , volatiles & odori-  
férantes, que des végétaux ; encore toutçs les plantes  
&tous les végétaux ne donnent-ils point une pareille  
*hielle*, mais feulement ceux qui ont une odeur forte &  
permanente, &non point légere & superficielle,com-  
me est celle de la plupart des fleurs ; car il faut tenir  
pour maxime constante dans la Chymie , que lesvégé-  
taux qui rendent une odeur forte au moyen du frotte-  
ment & de la chaleur, donnent une *hielle* fubtilepar  
une distilation humide ; de forte que plus cette odeur  
est sorte & permanente, plus cette *huile* est abondante ;  
& plus elle est douce & agréable- plus *Vhuile* l’est aussi.  
Le contraire de ce qu’on vient de dire est également  
vrai.

On peut donc fur ce principe juger de la qualité del’stai-  
Zcdistiléeparston odeur, ainsi que desan degré. Cette  
maxime des Chymistes est done vraie , que le soufre  
est comme la fource & le principe de l’odeur ; mass iî  
Gij

103 OLE

faut observer qtilun grand nombre de silbstahces qui  
astectentla langue d’une Eaveur forte & acide, ne don-  
nent que peu ou point *d’huile* par la distilation , à cau-  
fe qu’elles font dépourvues d’odeur. C’est ce dont  
nous avons un exemple fensible dans la racine du pié  
de veau , le gingembre, le poivre, la zédoaire, la mou-  
tarde & le cresson , qui, bien que d’une odeur forte ,  
donnent très peu *d’huile* dans la distilation : preuve  
infaillible que le principe du gout diffère de celui de  
l’odeur; puisque la matiere de celle-ci est volatile &  
mobile; au lieu que celle de l’autre est fixe, quoique  
pénétrante. Il fuit de là que les médicamens ou com-  
positions, qui ont un gout fort fans odeur, comme le  
poivre, le gingembre & la moutarde , n’échauffent  
point autant le corps , & ne jettent pas les humeurs  
dans une si grande agitation que les fubstances, qui  
ayant une odeur pénétrante , donnent beaucoup *d'htàle*dans la distilation : on peut donc inférer de-là que les  
aromates qui ont beaucoup d’odeur, tels que le girofle  
& la canelle , font d’une nature plus chaude que le gin-  
gembre & le poivre qui en font prefque absolument dé-  
pourVus.

On trouye dans quelques végétaux prefque trois différen-  
tes sortes *d’htelles.* La premiere est douce, & c’est elle  
qu’on tire ordinairement de leurs semences par ex-  
pression : on obtient la seconde par une distilation hu-  
mide , & la troisieme par la distilation steche ou lacal-  
cination. On tire par expression des semences de ces  
sortes de végétaux, de celles de la melisse , par exem-  
ple , de l'origan & de Physejpe, une *huile* tempérée qui  
n’a presque point d’odeur. Les feuilles & les fleurs de  
ces plantes étant distilées avec de l’eau par l’alembic,  
donnent une *huile* extremement odorante ; & ce qui  
reste dans l’alembic étant séché & calciné , donne une  
*huile* empyreumatique , d’un gout acrçj& d’une odeur  
fétide. Il faut distinguer avec foin les *huiles* qu’on ob-  
tient en forme de vapeurs, à l’aide d’un feu modéré &  
de la chaleur douce du bain^hnarie, de celles qu’on  
extrait des mixtes par le moyen d’une chaleur sorte &  
feche, puisque les premieres constituent les parties  
fluides qui nourrissent la plante, & circulent dans *ses*vaisseaux; au lieu que les dernieres se tirent des par-  
ties folides de la plante, qui font d’une contexture  
plus ferme. C’est ce qui fait qulon a besoin pour les  
obtenir d’un plus grand degré de chaleur , ou d’un feu  
plus vif.

Voici les directions qu’il faut obferver dans la distilation  
des *huiles* subtiles éthérées.

On tire plus *d’huile* des fleurs & des plantes après les  
avoir fait sécher peu à peu à l’air, que lorsqu’elles  
Eont récentes & nouvellement cueillies. Par exemple,  
deux lÎVres de fleurs de lavande fleches donnent une  
once *d’huile* distilée ; au lieu qu’on a peine à en tirer  
demi - once lorsqu’on les distile tandis qu’elles sont  
encore récentes : cette observation a lieu à l’égard de  
la melisse, de la ssiuge, de la marjolaine & de la  
mente.

Voici larasson de cette différence.

En faisant sécher modérément les plantes, on ne fait  
éVaporer que l’humidité aqueufe dans laquelle les par-  
ticules résinetsses étoient disposées ; de sorte que la  
premiere étant dissipée , les dernieres *se* joignent plus  
promptement & plus intimement les unes avec les au-  
tres; & comme deux livres de plante récente ne don-  
nent pas plus *d’huile* qu’une livre de plante Eeche , &  
qu’il s’éVapore quelque peu *d’huile* subtile , il s’ensijit  
qu’on doit obtenir plus d’ûuiso de l'une que de l’autre.  
Mais il saut obferver, que lorsqu’on fait sécher les  
plantes au moyen d’une chaleur trop forte & de trop  
longue durée , *Vhuile* qu’elles donnent est non-feule-  
ment en moindre quantité , mais encore d’une con-  
sistançe plus épaisse & d’une couleur plus foncée, à

OLE 104

cause que l’excès de la chaleur, fait évaporer les parties  
les plus subtiles de *Vhielle* en trop grande quantité.  
De plus , il y a cette différence cntre les *htelles* qulon  
obtient des plantes & des fleurs récentes , & celles  
qu’elles donnent après qu’on les a fait sécher ; que les  
premieres ont une odeur plus douee & plus agréable,  
& une couleur plus foible, bien que leur quantité foit  
moindre ; au lieu que les fecondes font plus pénétran-  
tes, d’tme couleur plus foncée & d’une odeur moins  
agréable.

Il faut aVoir foin de faire macérer les plantes dans l'eau  
avant de les distiler, & de fe ferVir pour cet effet d’eau  
de riviere & non point de fontaine , à caufe qu’elle est  
trop dure ; ni d’eau de pluie ou de source , parce qu’el-  
les sont légeres : la premiere ne vaut rien pour résiau-  
dre & pour extraire, & la seconde est trop siijette à *se  
corrompre.* Il faut aussi obferver d’employer trois par-  
ties d’eau pour une substance à distiler.

Il faut y ajouter quelques poignées de fel marin ; par  
exemple, trois ou quatre poignées fur dix pintes d’eau;  
& cette précaution est extremement nécessaire , non-  
feulement à cause que le fel marin facilite l’extrac-  
tion des parties oléagineufes , mais empêche la putré-  
faction ; outre que l’eau, devenant par-là plus pesan-  
te, s’oppofe à la deEcente de la substance dont on fait  
la distilation,laquelle tombant au fond de l’alembic,ne  
manqueroit pas de fe brûler. Je fuis encore persuadé  
que le sel marin contribue à la dépuration *de l’huile,*& la rend plus claire. D’autres conseillent d’y ajouter  
quelque fel alcali, de la potaffe, par exemple , ou du  
tartre : mais je désapprotlVe cette méthode , parce que  
\*le tartre *se* dissout aVec difficulté, & que les fila alcalis  
disposentàla putréfaction, qu’il faut aVoir foin de pré-  
venir dans la distilation.

La macération ne doit pas être trop longue , ni aller au-  
de-là de vingt-quatre heures dans l’Eté, à caufe que le  
mélange ne manqueroit pas de *se* corrompre ; surtout  
lorsque les plantes régorgent d’une *huile* pénétrante,  
comme c’est le propre de la marjolaine.

Dans la distilation des *htelles*, il ne faut lasser qu’un  
quart de vuide dans l’alembic , parce que si on en laisc  
fe davantage, *Fhuil* s’éleve avec dissiculté, & perd  
toute fa bonne odeur lorsqu’on la pouffe avec un feu  
trop violent, outre qu’elle ne s’élève pas aussi facile-  
ment qu’on *fe* l'imagine pour l’ordinaire. Lors au  
contraire que l’alembic est trop plein , il arrive sou-  
vent que l'action du feu fait sortir la matiere par l’a-  
lembic , ou que les particules mucilageuses des plan-  
tes s’élevent en même-tems ; ce qui rend les *huiles*aussi troubles que si on avoit jetté du mucilage dedans ;  
& bien qu’il faille au commencement un degré decha-  
leur considérable pour faire bouillir Peau, puifque  
fans cette circonstance *i’htelle* ne monte qu’avec beau-  
coup de peine , il faut néantmoins continuer la distila-  
tion avec une chaleur modérée, de peur que *Vhuilerie*s’exhale en forme de fumée & ne fe dissipe dans Pair.  
Quant à la maniere de ménager le feu, il est bon de  
favoir qu’il est d’abord besoin d’tm feu de flamme ;  
mais que celui de braise suffit après. On peut achever  
la distilation au bout de quatre ou cinq heures ,2k il  
ne convient pas de la pouffer plus loin, à causirque  
*Fhielle* qu’on souhaite s’élève la première, & ensuite  
l’eau : mais comme celle-ci ne manque ni de vertu,  
ni d’odeur, on doit s’en servir pour une secondedisti-  
lation.

Les *huiles*ssulon veut distiler, different beaucoup entre  
elles quant à leur contexture, leur pesanteur & leurs  
degrés de subtilité; il est besoin d’observér certaines  
précautions en les distilant ; car celles qui sont pefan-  
tes , & qui tombent au fond du vaisseau , comme celles  
de girofle, de canelle & de bois de fassafras , de même  
que celles qui fe condenfent au froid , comme les  
*htelles* d’anis , dont la pefanteur furpasse celle des au-  
tres *huiles ,* par exemple, de laVande ou de marjolaine,  
puifque notre instrument statique quidesitend dans les  
autres *htelles*, flotte fur celle-ci ; ces sortes *d’huiles\**

ιο5 °LE

dis-je, ont besiain d’être distilées avec un alembic fort  
ba^, & avec un plus grand degré de feu que celles qui  
font plus légeres & plus fubtiles.

Comme les huiles different, par rapport à leur qualité pé-  
nétrante, à leur odeur & à leurs vertus; il faut distiler  
celles de marjolaine & de romarin , à cause du fel acre,  
volatil & copieux qu’elles contiennent, à un feu beau-  
cûup plus doux que celle de mente, qui demande moins  
de chaleur que l’huile d’afpic & celle-ci moins encore  
que celle de lavande, qui est extremement fubtile ; car  
lorsqu’on pousse ces huiles avec un feu trop fort, elles  
perdent leur odeur &leur gout, & acquierent non-feu-  
lement un gout acre & une odeur forte , mais encore  
une couleur plus jaune & plus foncée ; il est incroya-  
ble combien les dégrés de feu changent la contexture  
. des huiles.

On remarque aussi une différence considérable dans la dise  
tilation des huiles , par rapport à leur couleur , leur  
consistance & la quantité plus ou moins grande qu’en  
donnent les fubstances qu’on soumet à la distilation ;  
car , pour ce qui regarde la couleur, l’huile de clous de  
girofle est extremement blanche, de même que celle  
defassafras & decanelle-: mais ces dernieres changent  
de couleur & deviennent ordinairement jaunâtres , &  
enfin rougeâtres, silrtout quand on les expofièlà l’air  
dans un vaisseau qui nlest pas rempli. L’huile de lavan-  
de est extremement limpj.de ; celle dlafp'ic d’un jaune  
verdâtre ; & celles de mente & de marjolaine jaunes :  
mais elles, sont rougeâtres quand on les distile à un feu  
trop violent. L’huile de rue est de couleur brune , &  
celle d’absinthe d’un verd foncé. L’huile qu’on tire  
des fleurs de camomilefans l'addition d’aucune autre  
scibstance, est d’une couleur bleuâtre fort belle , de  
même que celle de mille-feuilles : mais cette couleur  
s’altereparla fuite , fe détruit totalement & dégéne-  
re en un jaune foncé, surtout lorsque ces *huiles* restent  
exposées à l’air.

Les *huiles* different encore par leur consistance; car il y  
en a quelques-unes qui ne s’éleVent point fous une for-  
me claire & liquide , mais sious celle de heure figé ,  
ce qui est principalement vrai de celle de rosies; otl qui  
s’attachent fortement en forme de marc épais aux pa-  
rois des vaisseaux 6u des alembics par où elles passent ;  
de forte qu’on ne peut les détacher qu’au moyen d’une  
infusion d’efprit devin rectifié, comme on peut le re-  
marquer dans *Vhuile* d’absinthe , & dans celte de fom-  
mités de mille-feuilles. Les autres *huiles* ou efprits que  
l’on distile dans les mêmes Vaisseaux , prennent une  
couleur, un gout & une odeur étrangere, à moins qu’on  
n’ait la précaution de les bien laver auparaVant.

La quantité *d’huile* qu’on obtient par la distilation , n’est  
pas non plus toujours la même; car il y a des *végé-  
taux* qui en donnent beaucoup , d’autresmodérément,  
& d’autres fort peu. Je n’en connois aucun qui donne  
une plus grande quantité *d’huile* que la fabine; puise  
qu’on tire prefque trois onces *d’huile* d’une lÎVre qu’on  
en distile par l'alembic. On peut, en ménageant com-  
me il faut la distilation, obtenir au moins cinq on-  
ces *d’huile* de deux ÜVres de fabine. Une livre de noix  
mtsscade donne une once *d’huile,* qui monte dans la  
distilation par l'alembic , & il reste au fond une gran-  
de quantité *d’huile,* qui ne passe point par l'alembic ;  
mais qu’on tire ordinairement de la noix mufcade par  
expression. Il est donc évident que ces noix contien-  
nent une grande quantité *d’huile* douce & fixe , qu’on  
Obtient par expression, aussi-bien qu’une *huile* fubtile  
qu’on tire par la distilation.

Les fleurs d’aspic sont de toutes les fleurs celles qui con-  
tiennent une plus grande quantité d huile; puiEquede  
quatre liVres de ces fleurs seches , on tire trois onces  
*d’hielle.* Celles de laVande en donnent une bien moin-  
dre quantité ; siiVoir, une once *d’huile* pour quatre li-  
vres de fleurs : mais elle possiede une odeur plus agréa-  
ble & plus aromatique que celle d’afpic. Quatre ÜVres  
de feuilles de mente médiocrement feches,donnent une  
once & demie *d’huile* ; au lieu qu’on en obtient à pei-

OLE 106

ne une once de la même quantité de feuilles de mar-  
jolaine. J’ai tiré deux onces *d’hielle* de cinquante li-  
vres de *Calamus Aromaticus* : il y a très-peu *d’huile.*dans la rue ; & quoique cette plante ait un gout acre &  
une odeur pénétrante , elle ne donne cependant que  
demi-once & deux ou trois gros *d’hielle* pour chaque  
dix licres. D’où il paroît que le principe fallu est beau-  
coup plus abondant dans cette plante que le principe  
huileux.

Les fleurs de camomile ordinaire & Romaine , donnent  
une très-petite quantité *d’huile* ; aussi est-on obligé de  
la Vendre fort cher quand elle nlest point falsifiée,  
comme le font la plupart de celles qu’on Vend dans  
les boutiques. Le *Calamus Aromaticus* donne aussi  
fort peu d’ûuiic, bien qu’il ait un gout extremement  
acre.

Les quatre femences carminatiVes ; faVoir, Panis, l’a-  
neth , le carVi & le fenouil /donnent de l’huile en  
abondance : mais celle qu’on Vend est pour l’ordinaire  
falsifiée.

Il faut aussi aVoir égard au gout & à l’odeur spécifique &  
distincti Ve de quelques *huiles.* Celles de thym , par  
exemple, & de farriette stont si acres , qu’elles picotent  
les narines. *L’huile* d’absinthe , qui est extremement  
amere,enVoye à la tête des Vapeurs fétides ;& il faut  
obferVer qu’elle est Verte , lorfque l’absinthe est ré-  
cente , & d’un jaune foncé quand elle ne l'est point.  
*L’huile de* cerfeuil a le même gout que celle de fenouil;  
celle de tanésie tient beaucoup de l’odeur de la plante  
d’où on l'a tirée.

Il est bon de faVoir que les plantes & leurs différentes  
parties , foit semences, fleurs ou feuilles, ne donnent  
pas la même quantité *d’huile* en touttems ni à tout âge;  
car, si l'on fournet la mente , le thym , la rue , la melise  
fe ou la marjolaine à la distilation,pendant qu’elles Pont  
récentes, elles ne donnent presque point *d’huile* : il faut  
donc attendre qu’elles soient parVenues à un juste dé-  
gré de Vigueur & de perfection , par exemple, qu’elles  
commencent à bourgeonner ou à fleurir : & comme la  
vieillesse détruit la force & la Vigueur des animaux,  
de même les plantes perdent beaucoup de leurs vertus  
en vieillissant, & ne donnent que fort peu *d’huile.* 11  
s’enfuit donc que la force & la maturité des plantes ,  
consistent dans l'abondance *dei’huile* qu’elles contien-  
nent, & qui est plus ou moins grande à proportion  
qu’elles font plus jeunes ou plus vieilles.

Il faut encore obferver que les faisions & les constitutions  
de l’année contribuent beaucoup à nous faire obtenir  
une plus ou moins grande quantité *d’huile* ; car j’ai  
fouvent remarqué que lorfque le Printems ou l’Autom-  
ne est trop humide ou pluvieIsse , les plantes & leurs  
fleurs, l’afpic , par exemple, ou la lavande , donnent  
une moindre quantité *d’huile,* que lorsque ces saisims  
flont modérément chaudes & seches ; d’où il fuit que la  
température, la pureté & la flecheresse conVenables de  
Pair, contribuent beaucoup à amener les végétaux au  
point de maturité & de perfection qu’ils doivent avoir.

*De la maniere dont on falsifie les huiles distilées.*

Il est rare que les *huiles* essentielles des plantes qu’on  
vend dans les boutiques foient véritables & naturelles;  
puisque pour en augmenter le poids , on a coutu-  
me de les mêler dans le tems qu’on les distile avec  
. des graisses ou telle autre fubstance de vil prix. A l’é-  
gard des *huiles* aromatiques qui nous viennent de la  
Hollande ; on fait par expérience qu’elles font pres-  
que toutes falsifiées , comme celles de canelle , degi-  
rofle, de macis & de noix mufcade en sont foi : mais iI  
est aisé de découvrir la fraude, en verfant dessus de l'ala  
cohol, ou de l’efprit de vin extremement rectifié; car  
cette liqueut réfout & absorbe immédiatement les par-  
ticules de *Vhuile* la plus pure , & laisse au fond du vaifl.  
feau une grande quantité *d’huile* exprimée, foit d’aman-  
des ou de ben. Quelques Chymistes qui aVoient plus  
d’intelligence que de probité, ont cependant trouvé le

107 OLE

moyen de cacher cette fraude, en dissolvant *i’h tel le* pu-  
re de canelle ou de clous de girofle avec une égale quan-  
tité d’efprit de vin bien rectifié, qu’on peut préparer  
de façon, qu’une partie de cet efprit absorbe une par-  
tie égale de *ï’huile* , sans lui faire perdre fon gout ni  
son odeur , & fans qu’on puisse aisément s’appercevoir  
de la fraude. Le moyen le plus prompt de la découvrir  
est de verfer ces *huiles* dans de l’eau commune ; car cel-  
le-ci prend fur le champ la couleur du lait, ce qu’elle  
ne fait point quand *F huile* est pure.

On falsifie encore les *hielles* des plantes , en mêlant de  
*Fhtelle* de térébenthine ou de pin avec celles qu’on  
veut distiler ; & c’est la fraude qu’on employe le plus  
communément dans la préparation des *huiles* céphali-  
ques des plantes qui abondent en résine balfamique,  
comme la mente, l’origan, la sauge , le romarin , la  
marjolaine, lafarriette , le thym , les fleurs d’aispic, de  
laVande & de basilic, dont on tire par l’addition He ces  
*huiles* une grande quantité *d’huile,* de mauVaife qualité,  
& qui n’a presque point de vertus. Mais ces fortes  
*d’huiles,* lorsque les plantes scmt récentes, conservent  
leur gout & leur odeur spécifique & distinctive. Il est  
cependant facile de découvrir la fraude en les gardant  
quelque tems ; car elles perdent leur odeur agréable,  
& ne retiennent que celle de la térébenthine.

Voici une maniere plus prompte de découvrir cette  
fourberie :

Il ne faut que faire macérer un morceau de drap pendant  
quelque-tems dans *i’huile ,* l’enfermer dans un lieu  
chaud , ou Péxpofer à la chaleur d’une étuve. Cette  
odeur fubtile s’exhalera fur le champ, & celle de la té  
rébenthine fe manifestera d’elle-même.

Au reste, les *hielles* céphaliques qu’on a falsifiées avec  
la térébenthine ou l’*huile* de pin, font plus limpides &  
d’une couleur moins foncée que celles qui ne Pont  
point été. Il y a une autre moyen de découvrir cette  
fraude : c’est de remarquer si les lettres des étiquetes  
qu’on met fur le goulot des bouteilles deviennent fuc-  
cessivement plus pâles, & si cela arrive , c’est une  
preuve que *ï’huile* n’est point naturelle ; car les va-  
peurs de la térébenthine contiennent un acide fubtil  
qui détruit par la siiite la couleur del’encre. Quelques-  
uns employent dans la distilation de ces *huiles,* au lieu  
de térébenthine, des femences qui contiennent beau-  
coup de fuc gras, telles que celles de pavot ; & par ce  
moyen cette *huile* épaisse que l’on tire ordinairement  
par expression, & qui passe difficilement par l’alembic,  
s’éleve dans la distilation avec une portion *d’huile* silb-  
tile & éthérée. C’est ainsi qu’on falsifie communément  
*Vhuile* de rue ; car bien que cette plante ait un gout  
fort & une odeur pénétrante , il n’y en a point cepen-  
dant qui donne moins *d’huile :* mais il est aisé de dis-  
tinguer *Vhuile* de rue pure de celle qui ne l’est point,  
car la premierc ne s’épaissit & ne fe congela point  
quand on l’expofe au froid, au lieu que c’est tout le  
contraire de celle qu’on a mêlée avec quelque *huile*exprimée. Les *huiles* de camomile & de fommités de  
mille-feuille, quand elles font pures & récentes, sirnt  
d’un très-beau bleu, qui brunit ensilite; de sorte que  
*si Vhuile* de fleurs de camomile conferve la premiere  
de ces couleurs plus d’une année, c’est un signe cer-  
tain qu’elle n’est point naturelle; car on a coutume de  
la mêler avec de *Vhuile* de térébenthine qui est d’une  
couleur bleuâtre foncée, à caufe de la teinture qu’elle  
reçoit du cuivre. Il importe extrêmement qtilun Me-  
decin sache distinguer les huiles naturelles de celles  
qui font falsifiées; car les *huiles* balfamiques & cépha-  
liques perdent non-seulement beaucoup de leur effi-  
cacité , mais acquièrent encore une qualité étrangere  
au moyen de cette altération; & tout le monde fait  
que toutes les fubstances térébenthineuses agitent vio-  
lemment la masse du stang & des humeurs, & excitent  
une chaleur violente dans le corps.

OLE 108

*De quelques htelles di flouesfort rares.*

On trouve dans les boutiques un grand nombre *d’huiles*que l’on peut obtenir pour la plupart au moyen de la  
distilation : mais il y en a quelques - unes qu’on tire  
en si petite quantité & qui font si rares, qu’elles *se ven-*dent un prix exorbitant. Cette circonstance ne doit  
pas cependant empêcher le Medecin de les prescrire ,  
puisqu’elles font d’une utilité siguliere pour conserver  
& rétablir la Eanté.

Entre les *hielles* rares , celles particuîierement qu’on tire  
des bois, j’examinerai d’abord celle de siandal citrin,  
qui à caisse de sim gout & de sim odeur agréables, &  
de la grande quantité de résine qu’elle contient, méri-  
te d’être plus siouvent employée dans la Medecine  
qu’on n’a fait jufqu’ici ; car outre qu’elle donne une  
teinture excellente avec l’efprit de vin rectifié, on  
peut encore tirer du bois en le rapant & le faifant ma-  
cérer dans Peau pendant un tems considérable avec du  
fel commun, une *huile* d’un gout excellent & qui pose  
fede des vertus admirables ; puisqu’elle ressemble par  
sim odeur à *i’huile* d’ambre, preuve certaine qu’elle  
possede une vertu cordiale ; on la dissout facilement  
dans quelque esprit rectifié , tel que celui de rofes ou  
de lis, que l’on mêle commodément avec des remedes  
cdrroboratifs, céphaliques & stomachiques.

On tire du bois d’aloès une *huile* épaisse & blanchâtre  
comme le camphre ; en rapant & pilant environ dix  
lÎVres de ce bois, & après l'avoir fait macérer dans  
l’eau autant de tems qu’il faut, le distilant dans une  
grande cucurbite.

On obtient par ce moyen une petite quantité de fubstan-  
ce odorante médiocrement résineuse., ou plutôt oléa-  
gineufe; savoir demi-once de dix livres de bois d’a-  
loès. Cette *huile* se dissout en peu de tems dans llef-  
prit de vin, & fournit un remede admirable pour ré-  
tablir les forces & fortifier l’estomac.

On peut mettre au nombre des *huiles* rares & précieufes  
celles de cueillerée & de marum de Syrie. On n’ob-  
tient qu’une petite portion de la premiere d’une gran-  
de quantité de cueillerée : mais elle est si volatile qu’on  
a toutes les peines du monde à la conserver dans des  
bouteilles, c’est pourquoi on doit empêcher avec foin  
qu’elle ne s’évapore. Quelques-uns bouchent pour cet  
effet la phiole avec du liége, & la plongent dans Peau,  
tant pour la mettre à couvert de la chaleur, que pour  
la garantir des approches de Pair. Elle poffede encnre  
un gout & une odeur si pénétrante, qu’il fuffit d’en  
mettre une petite goute dans une once d’efprit de vin  
pour lui communiquer un gout très-fort. Si l’on en fait  
tomber une petite goutte, & qu’oh la mêle avec une  
pinte devin, elle lui communique le gout & l’odeur  
de la cueillerée avec tant de force, qu’elle frappe l’o-  
dorat & affecte toutes les parties internes de la tête.  
Cette huile estextremement pefante, & va au fond de  
l’eau, de même que celles de girofle & de canelle.  
Elle fe vend aussi fort cher , puifqulelle vaut en An-  
gleterre, où il s’en fait une grande quantité, huit écus  
Fonce.

*L’huile* la plus considérable après les précédentes, est  
celle du vrai marum, qui est une plante qui contient  
un fel extremement acre, volatil & oléagineux ; ce  
qui fait que fon *huile* ntrxede en rien pour l’odeur,  
pour le gout & pour le prix à celle de cueillerée. On  
peut encore mettre au nombre des *huiles* rares & peu  
connues , celle de basilic, qui à cause de fon odeur  
aromatique, pénétrante & de fes vertus céphaliques  
& nerVines, est fort supérieure à celle de marjolaine ,  
mais bien plus chere à Caufe de la rareté du basilic.

*L’huile* effentielle de meliffe, que l’on confond fouvent  
aujourd’hui avec celle de foin de chameau, à caufe de  
la ressemblance de leur odeur, peut encore être mise  
au nombre des *huiles* rares & précietsses, à cauEe qu’on  
n’en tire que fort peu d’une grande quantité demelise  
se. Sa rareté est néantmoins compensée par l’efficacité

ιθ9 OLE

dont elle est pour guérir en petite dofe les maladies de  
la tête, & pour fortifier le fysteme nerVeux.

On peut encore mettre au nombre de ces fortes *d’htel-  
les* celle de canelle sauVage, qui n’est pas sort connue  
dans les boutiques. Elle est fort chere à caufe de la pe-  
tite quantité qu’on en tire.

On peut aussi mettre au nombre des *huiles* peu connues  
celles du *ranunculus esculentus* qui est une plante po-  
tagere, dont l’*huile* possede un esprit fubtil & péné-  
trant & une odeur fort agréable ; & quoique fon eau  
distilée foit extremement efficace dans l'asthme, fur-  
tout de l’espece humide, on peut assurer que sim *huile*l’est encore plus, furtout quand on la donne aVec du  
fucre.

On tire aussi des semences noires du cumin une *huile* qui  
n’est pas fort connue, mais qui est le plus puissant car-  
minatif que l’on connoisse.

*L’huile* d’origan de Crete, à la place de laquelle on  
fubstitue pour l’ordinaire celle de thym ou de sarriet-  
te, frappe l’odorat par l'acreté de fon gout & de fon  
odeur, opère comme errhine,& incife la pituite. Quel-  
ques-uns Vantent cette *huile* comme'un fecret admira-  
ble pour guérir le mal de dent.

On nous apporte des Indes plusieurs autres *huiles* aussi  
rares que précieuses , comme *i’hielle* des fleurs de ga-  
langa, l’huile aromatique de cajeputum, *i’hiétle* de ce-  
dre, *ï’huile* de culilabanum, celle d’hypericum d’A-  
frique, celle de kikekunemali, de spicnard, de foin  
de chameau, de malabathrum & de camphre,préparée  
aVec la canelle, qui toutes ont des ufages & des ver-  
tus particulières.

On peut mettre encore au nombre des *huiles* rares, pré-  
cieufes & utiles, celle qu’on tire par expression de  
l’écotce d’orange récente ; l'huile exprimée de macis  
*& ï’huile* distilée des fleurs d’orange.

*Précautions* à *observer dans la distilation et la conserva-  
tion des huiles essentielles.*

Il arrÎVe fouvent que les *huiles* qtilon obtient par la distla  
lation sont ou trop acres,ou d’une couleur trop foncée,  
furtout quand on les pousse par un feu trop violent;  
& c’est ce qu’on doit principalement obferver dans la  
distilation des plantes qui contiennent beaucoup de  
fel acre, telles que le thym , la farriette, la marjolai-  
, ne & l’origan de Crete, car lorfqu’on accélere la dise  
tilation par un trop grand feu, ces *huiles* non-feule-  
ment perdent leur odeur agréable , mais acquierent  
encore une couleur brune ou rougeâtre, ce qui n’arri-  
ve point quand on les di stile à un feu modéré.

On Voit par-là qu’une chaleur excessive a beaucoup d’ef-  
ficacité pour changer la contexture des *huiles s 8c* l’on  
peut appliquer cette obferVation au corps humain ,  
puifqu’on Voit que la chaleur Violente dont les fievres  
scmt accompagnées , agite extremement les parties  
tempérées & fulphureufes du simg & des humeurs ;  
de forte qu’on ne doit pas s’étonner que le principe  
huileux & tempéré du sang se conVertisse en une ma-  
tiere extremement saline & sillphureuse, qui s’éya-  
cuant par les selles & les urines, rend les excrémens  
bilieux & jaunâtres, & l’urine excessiVement rouge.

On ne doit point douter qu’on ne puisse,en prenant les me-  
sures qu’il faut, réduire à un dégré de perfection conve-  
nable *loshuiles* que la trop grande chaleur qu’on a em-  
ployée dans la distilation,a dépouillées de leurs gout,de  
leur faVeur & de leur odeur. Mais lorfqu’on tente cette  
rectification en mettant ces *huiles* dans une cucurbite  
de verre, & les distilant au bain de fiable, on *se* trouVe  
déchu de ses espérances, puiEque ces *hielles* prennent  
une odeur empyreumatlque détestable, & que loin  
d’acquérir l'odeur qu’on leur Voudroit, elles devien-  
nent beaucoup plus acres. Il faut donc les rectifier  
d’une autre maniere: il faut, par exemple , les mêler  
ayec du fel commun au moyen d’une longue tritura-  
tion, en mettant trois parties de fel fur une *d’huile s*y ajouter enfuite une quantité d’eau fusissante, & les

OLE iiô

distiler par l’alembic; au moyen de quoi on obtient  
une *huile* beaucoup plus limpide & d’une couleur bien  
plus agréable ; & ce qui surprend.est qu’il reste au fond  
de l’alembic une masse noire & épaisse, qui s’attache  
fortement aux mains, & qui est d’autant plus abon-  
dante que les *huiles* font plus épaisses & d’une couleur  
plus foncée. J’ai fouvent observé que *Vhuile* de mar-  
jolaine contient plus de cette siabstance résineuse que  
les autres *htelles ,* puisqu’une once de cette liqueur  
donne pour l’ordinaire une dragme de cette substan-  
ce : *loshuiles* de mente, dlastpic & de lavande ainsi mé-  
nagées, ne laissent pas une si grande quantité de rési-  
ne: mais celles de thym & de sarriette en donnent beau-  
coup. J’ai encore trouvé que les vieilles *huiles* & cel-  
les qui sont d’une consistance épaisse donnent uae  
grande quantité de cette résine.

On est convaincu par expérience que les *huiles* ne fiant  
autre chose que des résines subtiles & liquides intime-  
ment unies avec du phlegme & quelque peu d’esprit  
éthéré ; & qu’elles simt d’autant plus chaudes qu’elles  
contiennent une plus grande quantité de résine ; ce qui  
fait qu’on doit les prefcrire intérieurement avec beau-  
coup de précaution, parce que toutes les substances  
oléagineuses excitent pour long-tems une chaleur ex-  
cessivedans les humeurs du corps humain.

Il faut encore obferver que les *huiles* rectifiées ne *se* dif-  
solvent pas aussi promptement dans l’alcohol que cel-  
les qui ne le fiontpoint, & qu’elles demandent de Pesa  
prit de vin extremement rectifié, parce qu’elles for-  
ment de petits globules & s’incorporent très-difficile-  
ment avec l’esprit de vin ordinaire.

On éprouve encore que les *huiles* éthérées, limpides &  
aromatiques s’épaississent en vieillissant, & perdent une  
grande partie de leur odeur; de forte qu’on est obligé  
pour la leur rendre d’y faire infufer de nouveau des  
plantes & des feuilles récentes, & de les distiler une  
feconde fois par l’alembic ; au moyen de quoi elles  
s’impregnent de nouveau de ce principe fubtil, actif &  
spiritueux que la vieillesse leur avcit fait perdre.

Nous apprenons de cette expérience que les *hielles* con-  
tiennent outre un principe fulphureux, fallu, terrestre  
ou aqueux, un autre principe auquel les anciens ont  
donné le nom d’esprit, lequel est extremement actif,  
d’une fubstance subtile & éthérée tout-à-fait nécessaire  
pour entretenir la *crase* & la contexture naturelle de  
*Vhtelle.*

Cet esprit est très-disposé à s’évaporer au moyen de la  
chaleur de l’air, & lorsqu’il est une fois dissipé on *re-  
marque* que *Vhuile* est extremement changée dans su  
consistance, fon odeur , fon gout & *ses* vertus. Il faut  
donc, si l’on veut conferVer ces *huiles ,* non-feulement  
boucher avec soin les vaisseaux dans lesquels elles simt  
enfermées, mais encore les mettre dans un lieu froid,  
pour que l’efprit ne puisse point s’évaporer & que leur  
contexture *se* conferve.

Comme l’air, surtout quand il est chaud , cause une alté-  
ration considérable dans la nature des *huileselct* change la  
qualité du mélange huileux, en les dépouillant par sion  
action continuée, de leur gout & de leur odeur, & en  
les épaississant, ce qui fait que les *htelles* exprimées ten-  
dent à devenir rances, & celles qui font distilées à *se*convertir en une fubstance approchant de la térébenthi-  
ne, outre que la couleur de quelques-unes est extrême-  
ment altérée; il faut avoir foin de les garantir de la  
chaleur en remplissantes vaisseaux dans lefquels on les  
garde, & en n’y laissant qu’autant de vuide qu’il est né-  
cessaire pour qu’elles ne les lussent point lorfque la cha-  
leur vient à les raréfier : il faut aussi boucher ces phio-  
les avec foin, & les enfermer dans un lieu chaud &  
*sec.*

Quelques-uns confervent ces *huiles* en y ajoutant quelque  
eau, par exemple, de Peau rosi? distilée, & cette mé-  
thode est excellente dans les cas où *Vhuile* ne remplit  
pas exactement le vaisseau, car les vapeurs de l’eau en-  
tretiennent la fluidité de *P huile* & l'empêchent de s’é-  
paissir.

111 OLP

Llexpérience prouve encore que les *huiles* ne peuvent ja-  
mais se mêler ni s’incorporer intimement avec l’eau ,  
mais on peut cependant mêler ces deux substances en-  
semble de telle forte qu’elles ne puissent plus *se* sépa-  
rer. C’est ce qu’on sait commodément en velant quel-  
ques gouttes de telle *htelle* aromatique qu’on voudra  
fur du sucre, en le mettant dans l’eau,& les agitant en-  
semble ; au moyen de quoi toute *i’huile* pénétrera  
dans un moment dans les pores de l’eau. On peut par  
ce moyen préparer fur le champ les eaux de canelle, de  
cedre, de noix mlucade, de mente,de melisse &d’hy-  
sope, qu’on ne peut obtenir autrement qu’au moyen  
d’une distilation laborieuse. D’ailleurs, ces eaux de-  
viennent spiritueuses pard'addition d’une petite quan-  
tité d’esprit de vin. La raisim en est, que *F huile,* en  
conséquence de ses particules rametsses & branchues  
ne peut point pénétrer dans les pores de l’eau : mais  
comme le fucre s’y insinue aisément & en peu de tems,  
& que s’attachant aux parties branchues de *i’huile,* il  
les sépare & les désunit, il les rend capables de *se* mêler  
intimement avec ce fluide. HoffmaN, *Obs. Phys. Ch.  
Lib. I.*

**OLEUM TERRÆ** , Offic. *H iule de terre.* DaLE.

Elle est de deux estpeces, rouge & noire : la premiere nous  
vient des Indes Orientales , elle est d’un rouge transi  
parent & d’une odeur forte comme le pétrole, mais, à  
ce que dit Schroder, plus agréable. Tout ce qu’on sait  
de cette *huile* est qu’elle est la même chofe que le pétro-  
le, ou bien qu’on ne la conaoît point dans nos bouti-  
ques.

*L’huile de terre* des Indes, dont on trouve la description  
dans Nauhovius, est fort rare chez nous, les Princes  
Asiatiques la retenant pour leur ufage : mais je nesau-  
rois déterminer si c’est une espece de pétrole ou de  
naphthe. Celle qu’on nous apporte des Indes & qu’on  
nous vend pour de *Vhielle de terre* est faite avec l’*htelle*exprimée de cacao que l’on mêle avec des terres médi-  
cinales, ainsi que je l’ai appris d’une perfonne extre-  
mement versée dans ces matieres, de sorte qu’elle ap-  
partient entierement à la classe des végétaux. BoER-  
**HAAVE.**

Ces efpeces de bitume, à ce que quelques-uns croient, ne  
different qu’en degré, la partie la plus siibtile & la plus  
spiritueuse composant le naphthe, celle d’après le pé-  
trole , & la plus grossiere & la plus féculente l’afphal-  
te ; de même qu’on tire de l’ambre par la distilation ,  
premièrement , une *huile* fpiritueufe & limpide, qui  
repréfente le naphthe;ensuite une *huile* jaune beaucoup  
plusépaiffe, qui reffemble au pétrole; enfin une ma-  
tière noire féculente, qui peut paffer pour de l’asphal-  
te. DaLE.

O L F

OLFACTORII NERVI, *Nerfs olfactifs.* Voyez *Ner-  
vi 8c Cerebrum.*

OLFACTUS, *Odorat.*

Les narines qui font au nombre de deux, & qui de larges  
qu’elles sont vont en *se* rétrécissant, fiant construites  
de façon qu’elles peuvent aisément attirer & inspirer  
avec Pair les particules volatiles odoriférantes, & les  
appliquer à leur surface interne, furtout lorsqu’elles *se  
resserrent* en même tems par l’action réunie des muse  
des constricteurs des ailes du nez, qui prenant uneori-  
gine charnue de la partie antérieure & inférieure du  
quatrieme os de la mâchoire supérieure, vont s’insérer  
aux ailes du nez, & quelquefois par l’action du mufcle  
femi lunaire d’Eustachi.

Les narines contiennent, ιτε les sinus frontaux qui font  
ordinairement formés entre l'écartement réciproque  
des lames de l’os frontal, fous l’éminence fur laquelle  
les fourcils Eont placés, s’ouvrent supérieurement dans  
la cavité des narines, près de l’os supérieur du nez, &

O LF na

font tapissés intérieurement de la membrane pituitaire,  
de sorte que la mucosité qui *se* forme dans ces cavités,  
distile de-là dans celles des narines.

Secondement, les antres d’Hygmor font formés dans la  
mâchoire supérieure , & s’ouvrent dans la cavité du  
nez, où ils *sc* déchargent de la morve que la membra-  
ne qui les tapisse y forme & y accumule.

Troisièmement, les cellules de l’os cunéiforme qui s’ou-  
vrent dans la capacité des narines par des trous fou-  
vent distincts, sis us l’os spongieux supérieur du nez ,  
sirnt encore revétues de la membrane muqueuse, & y  
envoyent par cette même voie la morve qui s’y sépare.

On trouve de plus quatre petits os spongieux , cachés &  
disposés avec art dans cette cavité du nez, deux dans  
chaque narine, l’un supérieur qui *se* joint antérieure-  
ment à la partie supérieure de l'os maxillaire, où cet  
os est uni à llapophyste de l’os frontal à l’angle interne  
de l’œil; l'autre inférieur situé dans la partie inférieu-  
re de la cavité du nez , & joint à l’os maxillaire. Ces  
quatre petits os font composés de lames osseufes très-  
fines , plus minces que du papier, qui forment par leur  
disposition & leurs merveilleux contours, plusieurs pe-  
tites cavernes, entre lesquelles la membrane pituitaire  
s’insinue & tapisse exactement toutes leurs surfaces,Eans  
boucher les cavités de ces osselets & de toutes leurs cel-  
lules , enforte que la nature leur a ainsi ménagé une  
libre communication avec la capacité du nez.

Les narines qui sirnt composées d’os, de cartilages & de  
membranes, font aussi revétues de cette membrane mu-  
quesse dont on a déja parlé. Cette membrane est mol-  
le, assez épaisse & garnie non-seulement d’un million  
de petits vaisseaux artériels, mais encore de petits corps  
ronds glanduleux, & d’autres vaisseaux très-fixes qui  
distilent une lymphe claire & ténue. Sous cette mem-  
brane est le périoste & le périchondre, qui est très-fin &  
fort vafculeux.

Ces deux membranes unies ensemble, tapissent toute la  
capacité du nez, s’insinuent dans les six cavités des si-  
nus , dans les cellules des quatre os spongieux, de for-  
te qu’on ne peut voir fans admiration , combien la  
membrane pituitaire fait augmenter fa furface par la  
vaste expansion que la nature lui donne dans une cavité  
aussi étroite que celle des narines, fans que cependant  
une partie nuife jamais à l’autre.

Les nerfs olfactifs étant parvenus dépouillés de la dure-  
mere à l’os ethmo’sde, fie divifent en quantité de petites  
fibres très-délicates, qui passent avec des gaines produi-  
tes par la pie - mere, par les petits trous de cet os, &  
*se* distribuent aussi tôt dans toute l’étendue de la. fursa-  
ce interne du nez, jusques dans tous fes sinus & toutes  
fes cellules.

D’où il est évident que ces nerfs forment une très-Vaste  
expansion, & qu’il n’en est point dans tout notre corps  
de si mous, desinuds, ni par conséquent de si propres  
à recevoir les impressions bonnes ou mauvaifes des  
corps externes.

Il fuit encore que de toute cette grande quantité de glan-  
des & de vaisseaux artériels, dont la même membrane  
est parsemée, il s’y prépare, & il s’y sépare sans cesse  
une humeur douce, fluide, flans odeur, sains couleur,  
preEque insipide, qui humecte, lubrifie, défend ces  
nerfs, & cela dans toute l’étendue de la capacité des  
narines, jufques dans toutes les petites cavernes que  
nous avons décrites. Cette même mucosité ayant perdu  
par la chaleur du lieu & par Faction de Pair fes parties  
les plus liquides, s’y épaissit, s’y amasse & y croupit.  
La sécrétion s’en fait toujours de quelque maniere que  
le corps foit situé. Sans cela comment Ile pourroit-il fai-  
re que des nerfs aussi tendrès & aussi nuds que ceux de  
*Foderat ;* pussent fe conferver en bon état pendant un  
aussi grand nombre d’années.

Cependant de peur que cette liqueur qui fe métamorpho-  
se aisément en *tophus,* ne vînt à s’épaissir & à s’accu-  
muler à force de croupir dans fes réservoirs, & ne pût  
désormais en sortir, la nature y a placé un rameau de  
la cinquieme paire, qui part de l’endroit où il s’unit

avec

ΐΐ3 OLE

avec un nerf de la sixieme paire, pour venir fe distri-  
buer dans l’intérieur du nez. Ce rameau étant irrité  
ébranle le nerf intercostal & la paire vague , & en con-  
séquenceles nerfs des mufcles qui ferVent à la respira-  
tion; ce qui fait éternuer. Au moyen de quoi l’air étant  
poussé avec impétuosité par toutes les cavités des nari-  
nes, balaye & emporte la morve qu’il trouve en fon  
passage.

L’odorat a pour objet cette partie des végétaux, des ani-  
maux ou des fossiles , qui réside dans leur efprit, dans  
leur huile, dans leur fiel & dans leur servon, pourvu  
qu’elle foit assez divisée pour pouvoir voltiger dans  
l’air. Mais on fait par une suite d’expériences que çet-  
te matiere fubtile qu’on nomme efprit, & qui est con-  
tefiuè dans l'huile est la principale chosequi excite le  
sentiment de l’odeur. En effet, si l’on sépare des corps  
odoriférans tout l’esprit qu’ils contiennent, ils nlont  
presique plus d’odeur, & au contraire les matieres qui  
ne Eont point odoriférantes, le deviennent, lorsqu’on  
leur communique quelques particules de ce même ef-  
prit.

Un animal qui respire par la trachée-artere coupée & ou-  
verte en-dehors du cou, ne sent point du tout les odeurs  
les plus fortes. «

Lorfque Pair fort des poumons par les narines , on a beau  
présenter au nez un corps odoriférant, il ne fait aucu-  
ne impression fur *i’odorat.*

Lorlsqulon retient fon haleine, on ne sent aussi presque  
point les odeurs.

Mais *Vodorat* se fait lorsqu’on les attire avec l’air par les  
narines.

Et plus l’inspiration est forte & fréquente , plus *Vodorat*est exquis.

Llodeùr des chofes odoriférantes augmente par le mou-  
vement, par la chaleur, quand on les broye , quand on  
en mêle plusieurs ensemble, ou quand on mêle des sels  
aVec des corps huileux odoriférans.

*L’odorat se* fait donc, quand les particules odoriférantes  
contenues dans l'air, font attirées aVec assez de force  
dans l’infpiration parles narines. Alors elles vont frap-  
per avec force les petites fibres olfactÎVes que le nez,  
par fa figure, & les offelets par leur position leur pré-  
sentent : c’est de cette impression communiquée en-  
fuite au *sensorium commujfe* , que réfultent les diffé  
rentes odeurs, d’acide, d’alcali, d’aromates, de putré-  
faction, &c.

De-là on peut encore comprendre combien»il y a d’affi-  
nité entre les corps odoriférans ou fapides, ou entre les  
objets du gout & de *F odorat.*

Pourquoi les odeurs rendent le fentiment , fouvent dans  
un instant ?

D’où vient qu’elles causent quelquefois des maladies &  
la mort, & produifent prefque tous les effets des médla  
camens & des possons ?

Pourquoi l’odeur du même corps, produit des effets si  
opposila dans différentes personnes.

Comment il Ee fait que *F odorat* est si exquis dans les ani-  
maux qui ont de longs becs, de longues narines, & les  
os fpongieux d’une grosseur considérable ?

Comment les petits corpufcules odoriférans peuvent don-  
ner des odeurs si fortes & si longues , fans que les corps  
dont elles s’exhalent paroissent aVoir perdu de leur  
masse, à en juger par leur péEanteur ?

Pour quelle raifon la puanteur qui s’exhale des parties  
des animaux ou des végétaux putréfiés, sait sur les na-  
rines , une impression si longue, si opiniâtre & si désia-  
gréable?

Pourquoi les corps odoriférans les plus forts font sternu-  
tatoires ?

Quel estl’ssa-ge de l'humeur & de la morve qui s’engen-  
dre fans cesse, & *se* distribue dans les narines ?

Pourquoi *Vodorat* est émoussé, quand on s’éveille, & s’ai-  
guife après qu’on a éternué ?

Ccmment cette humeur sert à purger le cerveau & juse  
qu’où elle le purge’ ?

Si la mucosité est épaisse dès qu’elle est produite, ou si  
*Tome V.*

O L I ίι4

c’est dans la suite qu’elle le devient ?

D’où vient cette grande communication des parties in-  
térieures du nez avec les mtsscles qui servent à la rese  
piration , & avec les visiteres de l’abdomen ?

SÎ c’est une convulsion que l’éternument, & si c’est pour  
cette raisim qu’il fatigue si fort , & qu’il est fouvent  
douloureux & quelquefois mortel ?

Si son effet ordinaire n’est pas de donner comme desfe-  
cousses au cerveau, d’exciter le cours des esprits , &  
d’augmenter le mouvement des humeurs ?

Pourquoi on éternue communément le matin après le  
sommeil, & quel bien il en révient ? BoERkaavb , Inst,  
*de Medec.*

*O* L I

OLIBANUM.

*Olibanum et thus maris.* Offic. *Olibanumsive* tse/s. Parla  
Theat. 1602. Raii Hist. 2.1840. *Olibanum officinarum?.*Geoff. Tract. 362. *Olibanumsive thus masculum,* Ind.  
Med. 75.Tûus. J. B. 1. 302.Schrod. 4. 223. *Thus, thus  
masculinum Olibanum.* Mont. Exot. 11. *Arbor thuri-  
fera.* Ger. 1247. Emac. I43 5. C. B. P. 399. *Thussive  
Olibanum officinarum.* Ejusil. 501. *Encens* ou *Oliban.*

*L’oliban* est une gomme résineuse seche qu’on nous ap-  
porte des Indes, & qu’on tire d’un arbre qui croît, à  
ce qu’on dit, dans l'Arabie ; mais dont on ignore ssese  
pece. On doit le choisir en grosses gouttes de couleur  
blanche opaque, tirant sim le jaune & quelquefois fur  
le rouge, d’tme odeurrésineufeforte, & d’un gout acre  
mêlé de quelque amertume.

Il est chaud , dessiccatif & astringent ; bon pour les mala-  
dies de la poitrine, comme la toux, l’asthme, les flu-  
xions catarrheuses & le crachement de sang : il arrête  
le cours de ventre & les flux de sangla gonorrhée & les  
fleurs blanches. Etant employé extérieurement dans les  
fumigations il arrête les rhumes de cerveau , & il ci-  
catrise les plaies & les ulceres. MILLER , *Bot. Osific.*

L’arbre qui donne l’encens croît dans le cœur de l’Afri-  
que: mais on ne le connoît pas encore. *L’oliban* est esti-  
méfudorifique, & quelques-uns le donnent dans la  
pleurésie à la dofe d’une dragme après l’avoir fait cui-  
re dans une pomme. On doit donner ce remede au  
commencement de la maladie après une ou deux fai-  
nées.M.HangardjMedecin de l’Hôtel-Dieu, a pratiqué  
cette méthode pendant un an aye< beaucoup dé fuccès ;  
mais elle n’a prefque point eu d’effet l’année scliVante.  
*L’oliban* est aussi cordial & sort salutaire dans leshé-  
morrhagies, quand on le mêle avec des astringens  
conVenables. Etant appliqué extérieurement il est ré-  
solutif, émollient & bon pour résister à la corruption.  
On peut aussi l’employer en fumigation pour exciter  
la sueur dans les rhumatismes, foit seul ou mêlé avec  
l’ambre. GEoffRoY.

*L’oliban* est une substance résineufe , d’un jaune pale,  
médiocrement dure & transparente, formée en petites  
gouttes comme le mastic, d’un gout un peu amer &  
résineux & d’une odeur pénétrante. Il découle naturel-  
lement de l’arbre qui le produit, & on nous l’apporté  
de Turquie & des Indes orientales. Celui qui est en  
petites gouttes est préférable à toute autre efpece. On  
l’emploie intérieurement contre différentes maladies  
de la tête & de la poitrine , aussi-bien que pour les flux  
de ventre & de l’utérus, pour la toux, le craehement  
de fang, la diarrhée & la dyffenterie. Il fortifie le cer-  
veau, étant employé dans les fumigations : il guérit les  
catarrhes, il incarne & cicatrice les ulceres; il conglu-  
tine les plaies récentes principalement celles de latê-  
te ; il guérit les engelures & adoucit les ulceres ma-  
lins, non - feulement de l’anus , mais aussi des autres  
parties. Il dissipe la rougeur & l’inflammation des yeux,  
& emporte les verrues & la gratelle. SCHRODER.

Ce que nous appellons *Manne d’encens, mannatsmris,  
font* des fragmens d’eneens aussi menus que de la fari-  
1 ne produits par le frotement des facs les uns contre les

H

II5 OLO

autres; mais d’autres entendent par-là des petites por-  
tions d’encens.

On nesiait rien de certain touchant l’arbre qui porte l’en-  
cens. Théophraste assure qu’il nlest pas fort grand ,  
qu’il est haut de cinq coudées, branchu, que fes seuil-  
les sont semblables à celles du poirier, & que fon écor-  
ce est lisse comme celle du laurier. D’autres cepen-  
dant, dit-il, soutiennent qu’il ressemble au lentifque  
& qu’il porte le même fruit, & d’autres qu’il a l'écor-  
ce & les feuilles de laurier. Diodore de Sicile lui don-  
ne la figure de l'acacia d’Egypte , & les feuilles du  
faille. Gardas dit aussi que l’arbre qui donne l’en-  
cens n’est pas fort haut, & que fes feuilles ressemblent  
à celles du lentifque : mais Thevet, au contraire, dit  
qu’il rest'emble aux pins qui portent de la résine. Ray  
assure qu’on ne sait rien de positif touchant la figure  
de cet arbre, DaLE.

OLIGOPHORUS ,ὸλιγοφόρος, est une épithete qu’Hip-  
pocrate donne au vin qui est léger , foible & aqueux.

OLISTHEMA, *InlelrPsoa,* ύ’ὀλισθαίνω,Εε déplacer *eluxa-  
tton.* HIFPOCRATE.

OLIVA, *olive.* Voyez *Ole a.*

OLIVARIA CORPORA, *corps olivâtre ;* on donne ce  
nom à deux éminences de la moelle allongée.

OLI V1TAS, qualité huileufe, *Onctuosité.*

O L O

OLOPHLYCTIDES, ὀλοφλυκτίδες, le même que *Phlyc-  
taenae.* EROTIEN.

OLOR, *dgne.* Voyez *Cygnus.*

O L U

OLUS ALBUM , nom de la *valeriana, arvensis, prae-  
cox , humilior, femine depresse.*

OLUs ATRUM , nom du *Srnyrnium.*

O L Y

OLY, la fubstance huileuse des métaux qui nage *fur la*siursace de leurs menstrues. R.ULAND.

OLYMPIACUM COLLYRIUM , est le nom d’un  
collyre dont Paul Eginete donne la description, *Lib.  
VII. c. 16.*

OLYMPIANUM OXYPORIUM , est le nom d’un  
remede dont Marcellus Empiricus, *cap,* 20. donne la  
description, & qu’il estime propre pour faciliter la  
digestion.

OLYNTHOS, ο'λυνθος, est une figue verte, & non mû-  
re. HIPPOCRATE.

OLYRA. Offic. Park.Theat. 1124. *Zea amyleasive oly-  
ra.* C. B. Theat. *Zea arnylea vel zeopyrum amylaeum.*C. B. P. 22. *Zea verna.* J. B. 2. 413. Raii Hist. 2.  
1243. *Triticum amylaeum.* Ger. 63. Emac, 69. *Espece  
de Mays.*

On cultive cette espece de blé en Allemagne, & on le  
recueille fort tard. Sesfemences font d’issage dans les  
cuisines de cette Contrée , & elles possedent les mêmes  
vertus que l’épeautre, avec cette différence qu’elles  
siont moins nourrissantes.

*L’olyra* donne une farine grossiere. DaLE.

OLYSCION, la feptieme partie de Phémine. MaRCEL-  
**LUS EMPIRICUS.**

O M A

OMAGRA, la goute ,dans l’articulation de l’humérus  
aVec l’omoplate.

OMASUM, le troisieme ventricule des animaux qui ru-  
minent.

O M E 116

O M E

OMELYSIS, ώμήλυσις, destaola crud, fuivant Galien  
dans Eon *Exegesis,* c’est de la farine d’orge qu’on n’a  
pas sait cuire. Il ajoute que quelques-uns ne donnent  
ce nom qu’à la farine crue, mais que d’autres s’en fer-  
vent mal-à-propos pour désigner toutes les autres ef--  
peces de farines. Hippocrate ordonne dans plusieurs  
endroits d’appliquer de *i’omelysis* cuite dans du vin &  
de l’huile en forme de cataplasine fur les tumeurs des  
amygdales, de même que dans *F hypoglosses s Se Lib. II.  
Tuesi yvvaar,.* il prefcrit 1’ώμήλυσιν κριθῶν, la farine d’or-  
ge crue dans une potion pour les pertes de fang , ῥύοὺ  
ἐρυθρου , auxquelles les femmes font fujettes. Ce mot si-  
gnifie quelquefois toutes fortes de farines crues, & on  
ne les distingue que par une épithete, comme ώμήλυ-  
σις κριθήνη, *farina hordeacea s* farine d’orge. Hefychius  
l’emploie pour signifier de la farine d’orge, ou le ca-  
taplasine qu’on en sait. Dans Abfyrtus, qui est un  
des Auteurs Hippiatriques , *omelysis* est un mélange  
de fœnugrec , de graine de lin & d’orge , en quantités  
égales. 11 signifie quelquefois dans Cœlius Aurelianus  
un cataplalme de fiarfhe , ou de pain trempé dans de  
l’eau; & quelquefois de farines préparées de la même  
maniere. Ou en sait quelquefois deux mots séparés  
ώμὴ λύσις.

OMENTA, les membranes du cerveau. Ca sTelu,  
d’après *Mercurialis.*

OMENTUM. Voyez *Epiploon.*

Comme l’épiploon est une partie molle & grasse, & sci-  
jette à caufe de sem relàChement à recevoir les hu-  
meurs qui viennent des autres parties, il est sujet de  
même que le mésentere & le pancréas à différentes ma-  
ladies dont les Auteurs n’ont point parlé, à cause  
qu’il est souvent impossible de les découVrir dans les  
personnes vivantes , & qu’on ne peut les appercevoir  
qu’en ouvrant leurs cadavres, ainsi que les histoires  
rapportées par différens Auteurs en font foi. Vestale  
nous apprend qu’il trouva l’épiploon d’une persimne  
dont il fit la diffection, si extraordinairement enflé,  
qu’il pesioit plus de cinq livres, quoiqu’il pesie à peine  
demi-livre dans fon étaj naturel. Rouffet, dans son  
Traité , *de Partu Caesareo* , nous dit, qu’ayant ouvert  
un cadavre à Paris, il trouva un absicès considérable  
dans l’épiploon. Riolan rapporte aussi dans fon *Anthro-  
pographiel*qu’ayant ouvert le corps d’un jeune Gentil-  
homme qui mourut à l’âge de dix-neuf ans, il trouva  
l’épiploon couvert de plusieurs glandes remplies d’une  
quantité considérable d’humeurs fétides, qui avoient  
corrompu le méfentere & le pancréas ;& la rate telle-  
ment duninuée qu’elle étoitprefque tout-à fait console  
mée. J’ai ouvert moi-même à Montpellier le corps  
d’un Chanoine dont l’épiploon , qui étoit skirrheux ,  
occupoit toute la région épigastrique , & avoit envi-  
ron quatre travers de doigt d’épaisseur. La couleur de  
cet épiploon tuméfié était la même que celle de la rate.  
Il est donc vraiffemblable que Pliumeur mélancolique  
s’étoit jettée de la rate fur cette partie , puifque lema-  
lade étoit d’une humeur extremement mélancolique ,  
& que la rate communique avec l’épiploon par les ra-  
mifications fpléniques. Hippocrate assure que les eaux  
qui forment l’hydropisie , paffent souvent de la rate  
dans l'épiploon , d’où elles s’épanchent peu à peu dans  
la cavité du bas-ventre.

Mais comme tous les efforts de Part ne peuvent servir à  
nous faire distinguer les tumeurs de l’épiploon de celles  
du méfentere, il est impossible de fixer leurs signes  
diagnostics. Onpourroit dire que les tumeurs de l’épi-  
ploon siont plus aisées à distinguer au toucher, parce  
que cette partie est située immédiatement au-deffous  
du péritoine, au lieu que le mésientere est situé plus pro-  
fondément. Mais les tumeurs du mésentere s’étendent  
jusqu’au péritoine, quand elles sont considérables ; &  
les musicles épigastriques sont quelquefois tellement  
liés avec elles, que dans les cas où elles viennent à

ιι7 O M P

suppurer , la matiere qu’elles contiennent fort par le  
nombril ou par quelque autre partie.

La dissiCulté qu’on trouve à établir les signes diagnostics  
de ces maladies n’influe point fur la méthode curative,  
puisqu’on doit prendre les mêmes mesilres dans toutes  
les tumeurs de même espece qui occtipent les parties  
inférieures du bas-ventre ; bien qu’elles ne réussissent  
pas aussi-bien dans celles de l’épiploon , qui n’a point  
des couloirs aussi commodes pour la matiere de ces  
tumeurs que .les autres parties. Ηιυιεβε , *Prax.Med,  
cap.* 5. *Lib. XIII.*

OMOCOTYLE , ώμοκοτύλη, est le nom qu’on donne à  
la cavité située à l’extrémité du cou de l’omoplate, qui  
reçoit la tête de l’humérus.

OMOL1NON, ίύμόλινον ; ee mot paroît signifier deux  
chofes,favoir, du lin cru, & du fil ou de la toile qui  
n’a pas encore été blanehie.

OMOPLATÆ, ώμοπλα’ταιστὴε ῶμος, l’épaule , &πλα-  
τὑς, large ; les *omoplates.*

CMOS, ῶμος, *F épaule.* Mofehion donne encore ce nom  
à la partie de l’utérus qui est au-delà du cou.

OMOTARICHOS, ώμοτάριχος ; la chair du thon ma-  
riné, que Diofcoride, *Lib.II. c.* 33. recommande in-  
térieurement contre les morfures des viperes & des  
chiens enragés.

OMOTRIBES ; épithete qu’on donne à l’huile tirée par  
expression des olives qui ne font point encore mûres.

O M P

OMPHACINUM OLEUM ; huile salte avec des oli-  
ves vertes.

OMPHACIUM, ὀμφάκιον, *verjus.* Les Anciens avolent  
coutume d’expofer les raisins non-mûrs au soleil  
pendant quelques jours , & d’en exprimer ensilite le  
jus dans de grandes cuves , où , du tems de Dioscori-  
de, on le laissoit à découvert & exposé au soleil, juf-  
qu’à ce que l’humidité *se* fût évaporée , & que le reste  
fe fut épaissi jufqu’à consistance de rob.

C’est ce dernier que Diosicoride, *Lib. V. c. 6.* recom-  
mande avec du miel & *drspasseum* pour les ulceres &  
le relâchement des amygdales, de la luette, de la bou-  
che &des gencives; pour les purulences des oreilles ,  
pour les dyssenteries & les flux de l’utérus, en forme  
de clystere ou d’injection. Il dit de plus qu’il éclaircit  
la vue , qu’il guérit les afpérités des angles des yeux,  
& qu’il est bon pour l’hémoptysie récente occasionnée  
par la rupture d’un vaisseau ; mais qu’on doit le pren-  
dre dans ce cas en petite quantité, parce qu’il est extre-  
m ement acre.

OMPHACIS, ὀμφακίς ; le calyce du gland.

OMPHACITES VINUM ; vin fait avec du fruit qui  
d'est pas encore bien mûr. Il est astringent & ami de  
l’estomac ; bon pour donner de l’appétit, pour les ma-  
ladies iliaques, l’indigestion , le relâchement de l’ef-  
tomac & les maladies pestilentielles : mais il faut le  
garder pendant plusieurs années avant que de pouvoir  
le boire.

OMPHACITIS ; espece de petite gale, ou excroissance  
du chêne dont parle Diofcoride, *Lib. I. c.* 146.

OMPHACOMÈL1 ; espece d’oxymel, fait avec du  
fuc de raisins verds & du miel. Diofcoride enseigne la  
maniere de le préparer, *Lib.* V. c. 31.

OMPHALOCÂRPOS ; nom de *i’Aparine.* Βελν-

**CARD.**

OMPHALOCELE *, Hernie ombilicale.* Voyez *Hernia.*

OMPHALODES , ePpece de *langue de chien.*

Voici ses caracteres :

Son calyce est d’une seule piece , mou & partagé en cinq  
segmens longs & étroits. Sa fleur est monopétale, en ro-  
fette, diVisée en cinq parties , & composée de cinq  
grands flegmens arrondis, avec un œil au milieu. Il

O M P 118

s’élève du dedans de la partie inférieure de la fleur, un  
tuyau entouré de cinq étamines. Son fruit est compo-  
sé de quatre capfules creufes, qui ont la figure d’une  
corbeille, dans lesquelles font enfermées des femence^  
applaties, attachées à un placenta qui a la figure d’une  
pyramide à quatre faces.

Boerhaave compte trois especes de cette plante.

1. *Omphalodes, pumila, verna, fymphytifolio*, T. 140.  
*Symphytum minimum, repens s sive Borrago minimaher-  
barioritm,* J. B. 3. 597. *Borrago minelna,* H. Eyst,  
Hyem. o. I.F.4. fig. 1.

2. *Omphalodes Lusitanica, Fini folios* T. 140. *Linum um~  
bellicatum , Fark.Theat. istSy. Cynoglosseum, minus s  
album, lini folii s glaucis> femine umbilicato* , M.H. 3.  
449.

3. *OmphalodesLusitanicaτ elaelors cynoglossefolio,T*. 140.  
*Linum umbilicatum,solio latiori,* Ιη3.78 .BoERHaave,  
*Ind. ait. Plant.*

On a donné à cette plante le nom *d’Omphalodes,* d’sa4«-  
λὸς, nombril, parce que fon calyce a un creux dans le  
milieu approchant de la figure d’un nombril.

Elle fleurit au commencement du Printems, & porte une  
fleur d’un très-beau jaune. Quelques-uns ont confon-  
du cette plante avec la bourache : mais il s’en faut  
de beaucoup qu’elle soit aussi succulente. BoERHaave,  
Mist.

OMPHALOMANTI.A. Espece de divination prati-  
quée par quelques Sage-femmes crédules. Elle consiste  
à prédire le nombre d’enfans qu’une femme doit avoir  
en comptant le nombre des nœuds «du cordon ombili-  
cal de Pensant qui vient dp naître,

OMPHALOS, ὀμφαλὸς. *Le nombril.*

O N A

ONAGER. Raii Synop. A. 63. Aldrov. de Quad. 332.  
Jonsi de Quad. 14. Charlt. Exer. 4. *Onager sive Asi-  
nus fylvestris.* Gefn. de Quad. 21. *Ane sauvage.* DaLe.

Quelques-uns croyent que *Fane sauvage* ne diffère du  
domestique, qu’en ce que le premier vit dans les  
bois, & que l’autre est dompté & accoutumée servir.

D’autres les regardent comme deux especes différentes.

Il n’est d’aucun ufage en Medecine. Les ouvriers don-  
nent à sa peau le nom de *chagrin.*

ONAGRA.

Voici *ses* caracteres :

Son calyce, sim ovaire & Ea fleur ressemblent à ceux du  
*chamaenerion,* mais ses semences n’ont point de duvet.  
Sa fleur est en rofle & composée de quatre pétales.

Boerhaave compte trois estpece *d’onagra.*

1. *Onagra y latifolia.* J. 302. *Lysimachia, lutea > cornicu-  
lata.* C. B. P. 245.

2. *Onagra s latifolias flore dilutiore,* J, 302. *Lysimachia s  
lutea, corniculata, non pappofa, Virginiana , major,  
florefulphureo.* H. L. 396.

3. *Onagra s angustifolia.* T. 302. *Lysimachia, lutea, cor-  
niculata, non papposa, Virginiana -, mi-nom* M. Η. 2.  
27Ι. H. L. 396. BOERHAAVE. *Ind. alt. Plant.*

On ignore les vertus de cette plante, de même que l’o-  
rigine de flon nom. BOERHAAVE.

O N B

ONBOU. *De Laea* Est le nom d’un arbre des Indes  
Occidentales , dont la feuille ressemble à celle dti  
manga, & le fruit à la pêche.

ιΐ9 ONE

O N C

ONCOS , ὓΓκος. *Tumeur.*

O N D

ONDA, dans Paracelse, est l’inventeur de tous les re-  
medes , surtout des médicamens simples.

ONE

ONEIROCRITICUS, d’ώνειpος, songe , & κρίνω , ju-  
ger ; est celui qui juge de l’état du corps par les fon-  
ges.

*Onelcrocritice,* est l’état de former ce jugement.

ONEIROGMOS, ο’νειρωΓμὸς. Cælius Aurelianus don-  
ne la defcription d’une maladie qu’il nomme *oreiro-  
gonos*, ὀνειρόΓονος, ou scmge vénérien. Ce mot ne se  
trouve pas dans Hippocrate, mais on y trouve le ver-  
be ὸνειρώσσειν , avoir des songes vénériens, d’où a été  
formé le nom ὀνειρωΓμὸς, qui est employé par d’au-  
tres Auteurs, & qui fait croire qu’il pourroit y avoir  
une faute dans le texte de Cælius , & qu’au lieu  
*d’oneirogonos,* ὀνειρόγονος , il faudroit lire *oneirogmos ,  
ôveipuystée.* C’est la conjecture de Foesius, mais Rei-  
nesius prétend que ce l'ont deux maladies fort diffé-  
rentes, fans en dire autre chose.

Voici la maniere dont Cælius Aurelianus parle de cette  
maladie.

Les personnes affligées de cette indisposition font su-  
jettes pendant leur sommeil à des songes lascifs qui  
leur caufent une perte de femence. On lui a donné ce  
nom paree qu’elle produit le même effet que le coït.  
Mais, généralement parlant, elle n’est ni une mala-  
die, ni Eymptome d’tme maladie, mais l’effet des  
impreflions que l’imagination a reçues , & qui agis-  
sent Eur le malade durant le sommeil. Elle vient ou  
d’un désir Insatiable du coït, de Fustige continuel de  
ces isortes de plaisirs , ou ati contraire d’une continen-  
ce outrée.Mais lorsque cet état revient fréquemment,  
non-seulement il dégénere souvent en une véritable  
maladie, mais devient encore le signe antécédent de  
quelqu’autre maladie prochaine, comme de l'épilep-  
sie, de la manie, ou telle autre semblable; parce qu’il  
prouve que le corps est extraordinairement affecté &  
dans une disposition à être aisément frappé des im-  
pressions les plus légeres. Elle est aussi quelquefois la  
caufe antécédente de ce que nous appellons une go-  
norrhée , dont elle diffère en ce que dans la premiere  
la Eemence s’écoule involontairement durant le jour  
lorsque le malade est éveillé, & qu’il n’est point ex-  
cité au coït par les saillies de sim imagination; au lieu  
que les scmges vénériens, au moyen des impressions  
trompeuses qu’il font sur l’imagination, ne produi-  
sent qu’un sentiment imaginaire de copulation durant  
le sommeil. Quelques-uns assurent que 1’ο'νειροπόλησις  
diffère de 1’ὀνειρογονος, en ce que le premier produit  
un sentiment de copulation Bans aucune perte, au  
Iieu que le dernier excite un sentiment si vif qu’il en  
réfulte une éjaculation réelle. Mais Milesius assure  
que ces deux maladies font tout-à-fait semblables,  
puisqu’elles font toutes deux accompagnées d’une per-  
te de semence : & à l’égard de ce que la semence est  
quelquefois éjaculée & quelquefois retenue, quoique  
les impressions qui agissent fur l’imagination durant  
le sommeil soient les mêmes, il attribue cette diffé-  
rence à quelque cause accidentelle. Mais il n’y a pas  
grande différence entre ces maladies, ni entre les in-  
dications auxquelles il saut satisfaire, puifque la mê-  
me méthode fuffit pour les guérir toutes deux.

*L’oneirogonos* demande différens traitemens dans les dif-  
férens fujets ; car ceux auxquels il prognostique une  
épilepsie, une manie, ou quelqu’autre maladie siem-

ONE 120

blable ,' ont befoin de remedes propres à la nature par-  
ticuliere de ces maladies ; au lieu que ceux en qui  
cette maladie n’en présage aucune autre, doivent être  
traités de la même maniere que ceux qui ont une go-  
norrhée bénigne ; car l’accroiffement de 1’ὀνειρογονος ,  
ou ὀνειροπόλησις, cause une gonorrhée, parce qu’il jet-  
te les vaiffeaux fpermatiques dans un relâchement,  
& oblige les humeurs des autres parties à *se* jetter dese  
sius. 11 est donc à propos de détourner l’imagination  
du malade des plaisirs vénériens & de la fixer fur d’au-  
tres objets extérieurs; car les impressions que soin *es-  
prit* reçoit pendant qu’il veille , agiffent aisément du-  
rant Eon sommeil. Α quoi l’on peut ajouter que cette  
perte de semence diminue extrêmement ses forces. Il  
faut faire coucher le malade dans un lit fort dur, lui  
prefcrire des remedes rafraîchissans, & lorsqu’il veut  
dormir lui ordonner de *se* coucher sur le côté ou Eur  
le ventre; ou lui mettre une grande plaque de plomb  
scjus les fesses; ou lui appliquer fur la région des lom-  
bes des éponges trempées dans de l’oxycrat, ou des  
si-lbstances d’une nature froide, telles que les Balause  
tes, l’acacia, l’hypocystis ou l'herbe aux puces, qu’on  
peut appliquer feules ou avec des dates. Il doit aussi  
user d’alimens incrassans & rafraîchissans, de liqueurs  
froides & astringentes composées fans beaucoup d’ap-  
prêt. Il faut rétablir fes forces de la maniere ordinal-  
re , & lui faire prendre le bain froid, appelle par les  
Grecs ψυχρολουσία. Il convient aussi de frotter forte-  
ment les parties affectées , car ces moyens fuffifent  
pour les refferrer. Quelques-uns assurent qu’une lon-  
gue rétention de l’urine est très-propre pour la guéri-  
son de cette maladie, l’évacuation trop fréquente de  
ce fluide étant très-capable de l’exciter. Ils veulent aussi  
que le malade fe couche avec la vessie pleine, afin  
qu’étant fouvent éveillé il puisse perdre les impres-  
sions des plaisirs vénériens qui agissent durant le fom-  
meil. Ils soutiennent encore que la vessie urinaire se  
trouvant distendue, comprime les vaisseaux spermati-  
ques voisins, & les met en état de retenir la semen-  
ce : d’autres veulent qu’on fasse une forte ligature an  
pouce, pour empêcher que le malade ne tombe dans  
un fommeil trop profond, & que les impressions que  
l’efprit à reçus n’excitent des songes vénériens. Mais  
on doit rejetter ces deux méthodes, car les veilles font?  
extrêmement nuisibles au malade, & une trop longue  
rétention d’urine occasionne fouvent une suppression  
totale de ce fluide, & devient par ce moyen la cause  
d’une autre maladie au lieu de guérir celle qui subsiss-  
**toit. CÆLIUS AURELIANUs.Morsu** *ChronicÆib. ) .Cap.J.*

ONEIROMANTES. Le même *osuOneirocriticus.*ONEIROPOLESIS. Voyez *Oneirogmos.*

*O* N I

ONIS , Fiente de l’âne. Voyez *Asinus.*ONISCI, Cloportes. Voyez *Millepedes.*ONISCUS. *Merland.*

*Oniscus.* Offic. *Asellus mollis major , seu albus.* Raii  
lchth. 170. Ejusil. Synop. Pssc. 55. *Asellus minor et  
mollis.* Charlt. de Pisi:. 3. *As.ellus mollis.* Jons. Tab.  
2. Mer. Pin. 184. *Merlangus alteraspecies Asellorum,*Bellon. de aquat. 104. *Secunda Asellorum species.* Ron-  
del. de Pisi:. 1. 276. *Secunda Asellorum species Mer-  
langus Rondeletii.* Gesil. de Aquat. 85. *Asellus mi-  
nor. Alter,* Ald. de Pise:. 287.

On le prend dans la mer & l’on se sert de fa chair & de  
son foie en medecine. Sa chair est généralement esti-  
mée , & l’expérience a fait connoître qu’elle est très-  
faine. On recommande sim foie dans la confomption.

Le merlan est un poisson de mer qui monte souvent vers  
les rivages. Il est fort connu en France, & quoiqu’il y  
foit très-commun, il ne laisse pas d’y être estimé pour  
son bon gout. Il vit de petits poissons & de tout ce  
qu’il trouve dans la mer. Sa chair est fort salutaire,

ΐ2ΐ O N O

& la rasson en est qu’elle nlest point chargée de stucs  
vssqueux ; que *ses* principes font suffisamment exal-  
tés, &t que *ses* parties fiant peu serrées , cequi fait  
qu’elle est friable, légere & facile à digérer.

Le merlan est un des poissons que nous connoissons qui  
produise le moins de mauvais effets. Il y a même des  
personnes qui en mangent aVec excès fans en être in-  
commodées ; c’est pourquoi l'on peut en permettre en  
toute sureté l’ufage aux malades & aux convalescens.  
LEMERY, *Traité des Alimens.*

ONITIS , espece d’origan dont parle Dloscoride. *Lib.*3. *Cap.* 23.

O N O

ONOBRYCHIS. *Sainfoin.*

Voici ses caracteres.

Ses gousses sont coupées en crête de coq & renferment  
une femence qui a la figure d’un petit rein. Ses fleurs  
Pont difiposées en épis longs.

Boerhaave compte cinq especes *d’onobrychis*, qui sont :

I. *Onobrychis masor s siliculis echinatis, cristatis, in spica  
digestis.* Hist.Oxon. 2. 131. Boerh. Ind. A. 2.47.CUP-  
*bryclels.* Offic. *Onobrychis vulgaris.* Park. Theat. 1082.  
*Onobrychis foliis viciae,fructu echinato , major.* C. B.  
P. 350. Tourn. Inst. 390. *Onobrychis sive caput gal-  
linaceum.* Ger. 1063. Emac. 1243. Raii Hist. 1.914.  
Synop. 3. 327. *Polygalon Gesueri.* J. B. 2. 335. dltic-  
*foin\**

Cette plante croît naturellement sclr les montagnes de  
Gngmagog près de Cambridge , sclr les bords des  
champs qui font‘aux environs, dans une plaine qui  
est auprès de Newmarket, dans la plaine de Salif-  
bury, & dans plusieurs autres endroits de l’Angle-  
terre, mais toujours dans les lieux arides, remplis de  
craie & exposés au soleil. Il *n’y* a pas long-tems qu’on  
cultive cette plante en Angleterre sous le nom de *sain-  
foin* pour ferVÎr de nourriture au bétail, & *sa* semence  
est Venue de France. Plusieurs personnes en ont tiré  
un profit considérable, car l’expérience à fait connoî-  
tre qu’elle augmente le lait aux Vaches & aux autres  
animaux, de forte qu’elle mérite à juste titre le nom  
de *polygalon* que Gesiier lui a donné. Elle croît dans  
les lieux qui ne produisent ni blé, ni foin, & ce n’est  
pas un petit aVantage à ceux qui possedent de ces for-  
tes de terres de pouVoir y cultÎVer cette plante.

Elle fleurit aux mois de Juin & Juillet, & elle est d’ufla-  
ge én medecine. Dloscoride assure qu’étant pilée &  
appliquée siIr les tumeurs, elle a la Vertu de les résou-  
dre ; qu’elle guérit la strangurie étant prise dans du  
vin, & qu’elle excite la siseur lorsqu’on en frotte la  
peau aVec de l’huile. DIOSCORIDE. *Lib. III. Cap.*170.

Quoique la plante, dit Dale , que j’ai donnée avec Clu-  
sius, Thalius & plusieurs autres , fous le nom *d’Ono-  
brychis* de Dioscoride, foit appellée par Gesiier Csuux;  
*Caput Gallinaceum* par Lobel, *Lupinus* par Cassa spin ,  
Viciapar Dodonée& *Polygalapar* Lugdunensis; néant-  
moins Diosicoride la décrit comme ayant les feuilles  
ordinairement plus longues que celle du *Lens*, fa tige  
de neuf pouces de haut, une fleur purpurine, avec une  
petite racine ; & Pline, avec des feustles un peu plus  
larges que celles du *Lens*, une fleur rouge & une racine  
grêle & petite. Quoique ces deux defcriptions foient  
fort abrégées, elles conviennent néantmoins beaucoup  
mieux à cette plante , qu’à la *Campanula arvenfis*, à  
laquelle Bauhin l'applique dans fon *Ptnax.* On ignore  
cependant quelle est cette plante; quelques-uns don-  
nant le nom *d’Onobrychis* à la *Rutafylvestris* ; d’autres  
à la *Galega* ; d’autres à *Vhedysarum* , & d’autres enfin  
à plusieurs autres plantes. Cornarius croit que *FOno-*

O N O 122

*brychis & VOnoperdon* sont la même plante. DaLe,

2. *Onobrychis minor s siliculis echinatis s cristatis majori-  
bus & crasseoribus aculeis praeditis , donata ,* M. H. 2.  
131. *Caput Gallinaceum , minus.* C. B. Prodr. 149.

3. *Onobrychis -> seu Caput Gallinaceum , minus s fructu  
maximo insigniter echinato.* Laet. Triumfett. apud  
fratrem. 65.

4. *Onocrychis, saxatilis, soliis viciae i angustioribus, &  
longioribus -, Aquifextiensis.* T. 390.

5. *Onobrychis , Cretica ; foliis viciae ; fructu magno , acu-  
leato s et cristato.* T. C. 26. BoERH. *Ind. alt. Plant.*

Cette plante est appellée *Onobrychis*, d’o νος, *âne, &*βρύχω *esurycho')* braire , parce que fon odeur fait brai-  
re les ânes, ou parce que fes gousses font braire cet  
animal toutes les fois qu’il en mange. *Histoire des  
Plantes attribuée â Boerhaave.*

ONOBRYCHIS , est encore le nom de plusieurs especes  
*d’Hedysarum.*

ONOCHITES. Voyez *Anchusa.*

ONOCLEA , espece d’orcanette ( *Anchusa')* que Paul  
Eginete , *Lib. VII. cap.* 3. décrit avec une racine  
amere & astringente.

ONOCROTALUS , *Pelican* ; oifeau aquatique de la  
grosseur du Cigne : *sa* graisse est estimée émolliente  
& réfiolutive.

ONOSOLAT ; siliVantBlancardjestun mot Arabe qui  
signifie *demioscrupule.*

ONONIS. Voyez *A noms.*

ONOPERDUM, nom du *Carduus tomentosus, Ocnan-  
thi folio , angustiore.*

ONOPTERIS. Voyez *Adianthum nigrum.*ONOS. Voyez *Asiracus.*

ONOSMA. Offic. J. B. 3. 586. *Lycopsis.* C. B. P. 255.  
Raii Synop. 3. 227. *LycopsisAnglica.* Ger. 657. Emac.  
80!. Parla Theat. 519. *Echium alterum.* Merc. Bot.  
1. 31. Phyt. Brit. 3 5. *Echuum alterum,sou Lycopsis  
Anglica.* Mer. Pin. 33. *Eelelum ramosius annuum store  
suave-rubente,* Hist. Oxon. 3.441.

*L’Onosma* que quelques-uns appellent *Osmas s* d’autres  
*Phlonitis* & d’autres *Ononis-,* pousse de même que *s An-  
chusa,* des feuilles oblongues , simples, de quatre tra-  
vers de doigts de long fur un de large , rampantes &  
très-approchantes de celles de l’orcanette ; elle n’a ni  
tiges , ni semence , ni fleur. Sa racine est longuette ,  
foible , menue & médiocrement rouge: elle croît aux  
lieux eflcarpés & raboteux.

Ses feuilles prifes dans du vin hâtent la sortie du fœtus,  
& l’on assure qu’une femme enceinte qui marcherait  
soir cette plante , ne manqucroit pas de faire une  
fausse couche aussi-tôt après. DtosCoRIDE , *Lib. III.  
cap.* 147.

Le Docteur Sherard a remarqué que cette plante croît  
dans Piste de Jerfey.

*L’Onofina* est une des plantes qui ont causé le plus de di-  
vision parmi les Botanistes. Diofcoride en décrivant  
*FOnosma* aVec les feuilles semblables à celles.de For-  
canette, mais Pans tiges, sans fleurs & flans Eemences,  
a fait naître cette difpute. L’erreur de Diofcoride  
vient de ce qu’il n’a observé cette plante que la pre-  
miere année qu’elle ne pousse que des feuilles, de  
même que le *Cynoglosseim , le Buglosseurn, \’Eelelum, &*plusieurs autres plantes de cette espece, auxquelles je  
l’aurois rapportée, si Diofcoride nlen aVoit traité dans  
des Chapitres particuliers. Plusieurs autres personnes  
font tombées néantmoins dans l’erreur de Dioscoride :  
mais comment se peut-il faire qu’une plante foitpro-  
duite sans fruit ou femenee ? Ce qui m’a determiné à  
regarder cette plante, comme une efpece d’orcanette,  
c’est la figure que Jean Bauhin en a donnée , aussi bien

123 O N Y

que la ressemblance de fes feuilles avec celles de l’or-  
canette.

O N Y

ONYX. Offic. Worm. 97. Aldrov, Muf. Metal. 915.  
De Laet. 62. Charlt. Foss 34. Kentm, 49. *Onyx &  
Camebela,* Boct. 241. *Onychites.* Schw. 386. *Lapis  
Onyx dictus , sive unguis humani candorem referens ,*Cap. Hort. Cath, Supp. 2. 50. *Onyx.*

*L’Onyx* est une pierre prétiesse opaque, qui a la figure,  
la couleur & l’éclat de l’ongle humain. Elle est au  
moins de deux couleurs, blanche & noire , mais sépa-  
rée en deux différentes bandes. Pline appelle sa par-  
tie noire, *Morion Indicum*, ou *Pramnion,* & c’est peut-  
être le *Morion de* Schwenkfelcl.

On prétend qu’elle rend l’efprit tranquile en appaifant  
les passions, & qu’elle réveille les fens.

< O O E

OÔEIDES, Epithete de l’humeur aqueufe de l’œil.

O O G

OOGLA, Mélange de lait & d’œufs.

**OPA**

OPALUS. Offic. Boet. 190. Cale. Muf 207. Geoff.  
Prælect. 83. Kentm. 47. De Laet. 52. Aldrov. Muf  
Metall. 978. *Opalus olim Pederos.* Worm. 107. *Opa-  
lus s fou Opalis.* Charlt, Foss 40. *Opale.*

*L’Opale ,* est une très-belle pierre prétieufe qui repré-  
sente presque toutes les couleurs; carpar les différen-  
tes réfractions des rayons de lumiere , elle présente  
aux yeux de ceux qui la regardent, le bleu, le pour-  
pre , le verd , le jaune, le rouge , la couleur de lait &  
quelquefois le noir , ce qui lui a fait donner par quel-  
ques-uns le nom de la *Pierre des Pierres précieuses.*On trouye les plus belles *Opales* dans les Indes. Celles  
de Chypre, d’Egypte, de Hongrie , de Danemarc , &  
de l’isie de Fer, sont moins estimées. Elles naiffent  
toutes dans une pierre molle , parfemée de veines noi-  
res, jaunes & brunes. Elle passe pour avoir les mêmes  
vertus que les autres pierres précieuses : mais elle d'est  
plus d’ssâge aujourd’hui. GEoffRoY.

**OPE**

OPEREMETHIOLIM , l’esprit des minéraux. RU-  
I.AND.

O P H

OPHIASIS , espece de calvitie. Voyez *Alopecia,*OPHIDION , eEpece de serpent marin qui passe pour  
être apéritif & pour purifier le fang.

OPHIGENIUM , nom qu’Oribafe, *Collect. Med. Lib.*I. donne à *ï’Elaphoboscum s OsxSifarum Germanorum.*

OPHIOGLOSSUM, *langue de serpent.*

Voici fes caracteres.

Elle n’a qu’une seule feuille , & fon fruit qui est en sor-  
me de langue, est divisé en plusieurs loges posées les  
unes fur les autres & remplies de femences.

Boerhaave ne compte qu’une efpece de cette plante,  
qui est,

*Ophiogloesum vulgatum.* C. B. P- 354- Tourn. Inst. 548.  
Boerh. Ind. A. 27. *Ophioglosseum.* Ossic. J. B. 3. 708.  
Ger. 327. Emac. 404. Raii Hist. 1. 126. Synop. 44.  
*Ophioglosseum asive Lingua Serpentina.* Parla 506. *Lan-  
gue de Serpent,*

O P H 124

C’est une petite plante d’environ quatre ou cinq pouces  
de haut, consistant en une feule feuille verte , épaif-  
Fe , lisse, Eans côtes ou veines , de figure ovale , mais  
fort pointue à fon extrémité, du fond de laquelles’é-  
leve une tige haute d’environ deux pouces , dont le  
fommet est chargé d’une langue menue & crénelée  
d’environ un pouce de long , dans laquelle *sont* con-  
tenues des semences presque imperceptibles à cause  
de leur extreme petitesse ; sa racine est composée de  
plusieurs fibres entrelacées. Elle croît dans les prés  
humides, & fleurit au mois de Mai, sia feuille périt  
dès que les chaleurs de l’Eté commencent à fe faire  
fentir : mais sa racine reste en terre.

La *Langue de Serpent* est un excellent vulnéraire , S011  
suc, ou sa poudre étant pris intérieurement pour les  
plaies & les meurtrissures. On l’applique extérieure-  
ment après l’avoir fait bouillir dans l’huile ,fur les  
plaies récentes , les ulceres, les contusions , & les in-  
flammations. MILLER , *Bot. Offic.*

Dodonée dit queBaptisteSardusprétendoit guérir les her-  
nies par llufage de la poudre de cette plante, & tou-  
tes fortes de plaies avec fon huile faite par infusion.  
T0URNEF0RT, *Hist. des Plantes.*

Les feuilles récentes de cette plante , consolident les  
plaies & guérissent l’entérocele; on la donne pour les  
plaies internes dans Peau de Prêle ( *Equisetum').* Bap-  
tiste Sardus assure que fa poudre donnée pendant quel-  
ques jours , Euffit pour guérir toutes sortes d’hernies.  
L’huile d’olives vertes, dans laquelle on a fait macé-  
rer pendant un tems considérable les feuilles de cet-  
te plante , ou ce qui est beaucoup plus court , dans  
laquelle on les a fait bouillir jufqu’à ce qu’elles aient  
entierement rendu leur fuc, passe pour un des^neila  
leurs remedes que l’on puisse employer , non-feule-  
ment pour les plaies récentes , mais encore pour les  
ulceres invétérés & pour les hernies , sim-tout , dit  
Parkinfon , lorsqu’on a foin d’y faire dissoudre quel-  
que peu d’huile de térébenthine.

Mentzel a remarqué une grande variété dans la grandeur  
de *FOphioglosseurn* qui croît aux environs de Fursten-  
wald. Le plus petit n’a pas plus d’un pouce de hau-  
teur compris sa langue ; le moyen a une seuille de  
deux pouces, & une langue de plus de trois pouces de  
long ; la feuille du plus grand a quatre pouces de long  
fur un demi de large , & fa langue est grosse à propor-  
tion. Il a trouvé dans le même endroit des *Ophioglossea,*qui avoient deux ou trois langues. Les fermiers de  
Valedo pilent cette plante, & la mettent dans du beu-  
re bouillant, où elle fe conferve pendant deux ou trois  
années; ils en frottent les tettes de leurs vaches pour  
en guérir les crevasses & les écorchures. RaY , *Hist.  
Plant.*

Le mot *Ophioglosseum* est dérivé Α’όφις, *ophis*, serpent, &  
γλῶσσα *s glojsa s* langue , parce que le fruit de cette  
plante a la'figure d’une *langue de serpent.* Cette plan-  
te est vulnéraire, agglutinante & réfolutive ; elle est  
efficace pour les plaies accompagnées d’inflammation  
& pour les hémorrhagies. Cæfalpin recommande  
l’onguent de cette plante pour les hernies des en-  
fans.

On rapporte d’elle plusieurs chofes étranges , comme,  
qu’elle préferve des malins efprits , du poifon , &  
plusieurs autres chosies pareilles auxquelles on peut sie  
disipensier d’ajouter foi. *Histoire des Plantes attribuée  
à Boerhaave.*

OPHIOSCORODON, *Rocambole.* Voyez *Allium.*

OPHIOSTAPHYLON. Nom de la *Vitis alba ,* ou  
*Bryonia alba.* ORIBASE , *Medic. Collect. Lib. XII.*

OPHITES & SERPENTINUS. Offic. *Ophites.* Charlt.  
Foss. 18. Worm. 43. Sehrod. 354. Aldrov. Mui.Me-  
tall. 752. *Ophites veterum , serpentine recenelorum.*Boet. 501. *Lapis Ophites.* Matth. 1389. *Pierre ser-  
pentine.*

125 O P H

C’est une estpece de marbre aussi dur que le porphyre, de  
couleur verte foncée, parsemé de quelques taches un  
peu plus claires. DaLE.

Diofcoride nous apprend qu’il y en a de trois especes ,  
l’une péfante & noire; laEecOnde de couleur de cendre  
& tachetée, & la troisieme entremêlée de lignes blan-  
ches. Toutes ces esipeces portées en forme d’amulete  
font efficaces, selon lui, contre la morfure des ferpens  
& le mal de tête. La troisieme , surtout, passe pour  
guérir la léthargie & les maux de tête. DtosCoRIDE ,  
*Lib. V. cap.* 162.

OPHRIS. Voyez *Bifolium.*

OPHRYS, οφρύς, Clest la partie inférieure du front où  
croissent les fourcils , aussi bien que les sourcils.

OPHTHALMIA, ὀφθαλμία, ύ’ὀφθαλμὸς, œil; *ophthal-  
mie.* Ce mot signifie quelquefois toute maladie des  
yeux: mais on s’en fert partlculierement pour désigner  
l’inflammation de cet organe.

M. de Saint-Yves, célebre Oculiste François, distingue  
différentes efpeces *d’ophthalmiesoamAcpuellos* il donne la  
méthode de remédier de la maniere suivante.

*L’Ophthalmie* est une inflammation ou rougeur de la con-  
jonctiVe; quelquefois avec tumeur ardente & écoule-  
ment de larmes; quelquefois fans l’un & l’autre. Il arri-  
ve aussi que cette inflammation s’étend fur toutes les  
parties du globe & fur celles qui l’environnent.

Cette maladie est la plus fréquente de toutes celles dont  
les yeux fe trouvent affligés, puisqu’elle accompagne  
prefque toutes les autres maladies qui les attaquent.

Il y a ‘différentes especes *d’ophthalmie s* les unes font sims  
danger & peuvent être facilement guéries; les autres  
au contraire font dangereuses & très-difficiles à guérir ;  
c’est pourquoi je me propofe de parler de toutes les dif-  
férentes especes *d’ophthalmies*, & de faire connoître  
leur origine, afin que l’on puisse fe faire une idée juste  
de la nature de cette maladie, lorsqu’elle commence à  
paroître,

A l'égard des caufes des *ophthalmies,* elles sont ou inté-  
rieures ou extérieures ; le sang est la source de toutes  
*lus ophthalmies* qui viennent de cause interne, sisit qu’il  
poche par fa quantité, soit qu’il ait acquis quelque qua-  
lité vicieufe, d’épaiiïeur, d’acrimonie ou de rarésac-  
tion ; en effet si le simg peche par fa quantité, il *se* por-  
tcra en trop grande abondance dans les petits vaisseaux  
qui arrosent l’œil, d’où s’ensuivra *sophthalmie-*

S’il est trop épais , il est certain que fies particules trop  
grossieres, chariées continuellement dans les vaisseaux  
de l’œil qui sont très fins, y causeront un embarras,  
d’où naîtra une inflammation par le défaut d’une cir-  
culation libre ; le fang étant trop acre, la sérosité que  
fournit la glande lacrymale, fe trouvant de la même  
nature , ne manquera pas d’irriter la conjonctÎVe , puis-  
qu’elle l’arrolse continuellement, d’où slensilivra *soph-  
thalmie.*

Enfin, si le siang Ee trouve trop raréfié, cette raréfaction  
fie lassant aussi dans les vaisseaux tendres & délicats de  
l’œil, y causera la même maladie.

A l.légard des causes extérieures, il est aisé de voir que  
tout ce qui est capable d’irriter considérablement la  
conjonctive & la membrane qui la recouvre , ou bien  
d’occasionner quelque division dans les vaisseaux de ces  
parties , doit nécessairement causier une *ophthahmie ,*comme nous dirons en parlant des différentes esipeces  
*d’ophthalmies.*

Pour ce qui est des signes, nous en parlerons en traitant de  
chaque *ophthalmie* en particulier. Cette maladie est  
quelquefois fâcheufe par les accidens qui la fuivent.  
Elle s’irrite fouvent par les remedes dont les malades  
feferVent d’abord qu’ils en font attaqués & qui n’y  
conviennent pas ; ou bien la violence du mal est si  
prompte , qu’il est difficile d’en suspendre l’effet, &  
d’empêcher que la vue ne périsse.

O P H 126

*Division de TOphthalmie.*

On divise communément *Fophthalmie* en seche & en hu-  
mide : mais on peut encore en admettre d’autres ,  
comme on va le voir.

**«**

*De l’Ophthalmie seche- -*

La premiere espece *d’ophthalmie* que Fon appelle seche >  
est celle qui caisse üne rougeur dans l’œil fans larmoye-  
ment, ni matiere purulente. Dans cette maladie il n’y  
a ni enflure à la paupiere, ni douleur dans l’œil, ni  
dans la tête; elle est causée par un fang épais qui sé-  
journe dans quelques-uns des vaiffeaux de la conjonc-  
tive & non pas dans tous ; car dans cette maladie il y a  
une partie du blanc de l’œil qui est rouge & l’autre qui  
ne l’est pas.

*De l’Ophthalmie humide.*

La seconde eEpece d’*ophthalmie* appellée humide , est oc-  
casionnée par une abondance de lymphe lacrymale ,  
qui passant continuellement fur le globe de l'œil, l’ir-  
rite par sim acrimonie, l’enflamme aussi-bien que la  
partie intérieure des paupieres qui en deviennent en-  
flées. Elle ulcere même affez souvent la cornée transe  
parente. Cette maladie est accompagnée de douleurs  
dans l’œil avec élancemens, essorte que les malades ne  
sauraient voir le jour, ni souffrir la lumiere sans des  
douleurs très-vives. Les enfans aussi-bien que les vieil-  
lards, Eont forts fujets à cette *ophthalmie,* dans lefquels  
elle fe rend rébelle à caufe de l’humidité naturelle de  
leur tempérament. Dans le cours de cette maladie, les  
enfans ont même fouvent les narines & les levres non-  
seulement enflées, mais aussi couvertes de pustules & de  
gale, de même que les autres parties du viflage.

*De l’Ophthalmie qui suit le rhume.*

Il y aune troisieme espece *d’ophthalmies* qui excite une  
démangeaisem dans l’œil, avec un suintement d’une  
humeur épaiffe & glaireuse qui colle les paupieres pen-  
dant la nuit. Cette *ophthalmie* est très-siOuVent une sist-  
te dti rhume du cerveau. Elle est la plus aisée de tou-  
tes à guérir.

*De l’Ophthalmie avec chaissie seche.*

Il Ee rencontre une quatrieme espece *d’ophthalmie* qui  
tient de la nature de la seche, dans laquelle la conjonc-  
tive est rouge, & les paupieres font pleines d’une chase  
fie seche en forme de farine écailleufe. Une partie de  
cette chassie fe répand fur le globe de l’œil, enforte  
qu’il semble au malade dsp avoir des ordures ; ce qui le  
fatigue & fait rougir la conjonctive.

*De l’Ophthalmie qui occupe le globe de peeit du coté  
des angles.*

La cinquieme espece *d’ophthalmte* est lorsque les yeuxdü  
malade ne font rouges que du côté des angles, & point  
à la partie supérieure ni inférieure du globe. Lorfque  
la caroncule lacrymale *se* trouve enflammée, les vaise  
seaux qui passent dessous *se* tuméfient jufques vers la  
contrée transparente; cette maladie est scijette à fié  
changer en une autre appellée onglet.

*De l’Ophthalmie avec bourgeons sur le globe de l’œil.*

Il y a une sixieme esipece *d’ophthalmie,* dans laquelle l’oeil  
a de petits saifceaux de veines tuméfiées qui partent de  
la fiurface intérieure des paupieres,&fe rendent jusqu’à  
l’endroit de l’union de la conjonctive avec la cornée  
tranfparentc, où il paroît un bourgeon de la grosseur  
d’une lentille.Quelquefois la rougeur fe continue fur la

!27 O P H

cornée, où *se* fait voir dans sim extrémité un pus bîan-  
châtre. On s’apperçoit bien que c’est par l’extrémité de  
ces vaisseaux que s’épanche la matière qui caufe le bour  
geon. On ne peut guérir cette maladie que lorsque le  
bourgeon est percé , ou que ce qu’il.contient ne soit ré-  
foutpar des remedes convenables.

*De l’Ophthalmie avec des petits abscès fur la cornée et la  
conjonctive.*

La septième espece *d’ophthahnie* est lorsque toute la con-  
jonctive est rouge avec de petits absilesqui font situés  
en partie siur la cornée transparente, & en partie fur la  
conjonctive. Il y en a quelquefois jufqu’à cinq ou six  
autour de l’œil ; tantôt ils sirnt de la largeur d’une tête  
d’épingle, & tantôt comme une lentille.

*De l’Ophthalmie érésipélateusc*

La huitieme espece *d’ophthabnie* est celle qui vient d’un  
érésipele, qui rougit la conjonctive, enfle les paupières  
& causie des douleurs avec chaleur insupportable à l’œil  
& dans la tête. Il *se* forme des croûtes & des gales aux  
parties voisines de l'œil, comme fur le front, les tem-  
pes & le nez, qui laissent par leurs chutes des marques  
pour toute la vie, femblablesà celles qui restent après  
la petite vérole.

*De l’Ophthalmie la plus violente, appellée chemosis.*

On trouve une neuvième espece *d’ophthabnie* dans la-  
quelle toute la conjonctive devient si considérablement  
enflée, que fon épaisseur égale celle d’un travers de  
doigt;, ce qui faitparoître la cornée transparente com-  
me dans un enfoncement. Cette inflammation est ac-  
compagnée de très grandes douleurs dans la tête & dans  
l'œil, de pésanteur au-dessus de l’orbite, d’infomnie ,  
de fievre, de battemens, &c. Dans cette *ophthalmie,* il  
arrive fouvent que toute la cornée tranfparente tombe  
par fuppuration, ce qui détruit la chambre antérieure  
de l’œil. La cicatrice qui Fuit cet accident, empêche que  
le crystallin & la vitrée ne s’échappent, & par consé-  
quent que le globe ne fe flétrisse entierement. Quel-  
quefois l’un & l’autre arrivent.

Cette estpece *d’ophthahnie* est souvent la fuite d’un coup  
reçu à l’œil ou aux environs ; d’autres fois elle arrive  
fans qu’aucune caisse extérieure ait précédé cette ma-  
ladie ; enfin elle peut être occasionnée par un dépôt  
critique à la si-lite d’une fievre maligne ou autre.

J’ai vu une Dame à qui la fatigue d’un voyage où elle fut  
obligée d’aller à cheval par la pluie , avoit causé une  
pleurésie. Les Médecins du pays ne Payant point fait  
saigner, il lui furvint une *ophthalmie* de la nature de  
celle dont je viens de parler qui fit cesser la pleurésie :  
mais la fievre subsistant toujours avec l’inflammation  
de l’œil, celle-ci dégénéra bien-tôt en absicès. L’autre  
œil *se* trouva le vingtieme jour attaqué des mêmes ac-  
cidens & avec autant de violence.

Quand la malade fut en état de pouvoir être transportée,  
elle vint à Paris me confulter. En examinant fes yeux,  
j’en trouvai le premier dont j’ai parlé,entierement per-  
dtl, & l’autre couvert d’une cicatrice, qui par l'ufage  
des remedes que je lui ai fait, est effacée ; de forte  
qu’elle voit assez pour *se* conduire.

*De l’Ophthalmie vénérienne.*

La dixieme eEpece *d’ophthalmie* a presque les mêmes ap-  
parences que la précédente, excepté que la conjonctive  
enflée paroît dure & charnue. Elle commence d’abord  
par une abondance de matiere blanchâtre tirant fur le  
jaune , qui silinte continuellement par l’œil. Cette ma-  
Iadie est affez rare, & a pour principe une caufe véné-  
rienne. Jlai vu plusieurs personnes qui en étoient atta-  
quées ; dans la plupart cette maladie a paru deux jours  
après qu’un écoulement vénérien avoit discontinué. La

O PH 128

matiere ayant cessé en partie de fortir par les voies or-  
dinaires , a causé une métastase ou un transport à l’œil  
par lequel il couloit une matière semblable, & qui  
teignoit le linge, de même que celle qui couloit par  
les voies ordinaires.

*De l’Ophthalmie de la choroïde.*

H y a une onzieme eEpece *d’ophthalmie,* dans laquelle les  
parties intérieures du globe sirnt enflammées, siavoir ,  
la choroïde conjointement avec l’uvée.

Dans cette maladie, la conjonctive n’est que légerement  
enflammée. Il y a un larmoyement & de la difficulté à  
supporter la lumiere , jointe à des douleurs vives vers  
le Eommet de la tête & les tempes, & la prunelle fe  
trouve rétrécie.

*De l’Ophthalmie cauféepar des ordures dans T œil.*

La douzieme espece *d’ophthalmie* est causée par des or-  
dures , & autres choses semblables qui entrent dans les  
yeux, & y causent une *ophthalmie* plus ou moins conssa  
dérable , sijivant leurs volumes & leurs inégalités. EI-  
le s’attache silr le blanc de l’oeil ou star la cornée trans-  
parente , ou en-dedans des paupières.

*De l’Ophthalmie par des coups repus â l’oefI.*

La treizième espece *d’ophthalmie* est causée par quelque  
coup. Elle est différente selon la force du coup & fe-  
lon la figure de la chofe qui a frappé l’œil.

*De l’Ophthalmie par la rupture des vaisseaux qui rampent  
fur la conjonctive.*

La quatorzieme espece *d’ophthalmie* est celle dans lequel-  
le l’œil devient très-rouge , fans néantmoins que le  
malade ressente aucune douleur, ni peine à souffrir la  
lumiere ; elle est produite par un vaiffeau sanguin de  
la conjonctive, qui occasionne par fon ouverture un  
épanchement de fang entre les lames de cette messi-  
brane,

*Duprognostic des ophthascmies.*

Quoique le prognostic de *Vophthalmie* soit toujours dan-  
gereux par rapport aux accidens fâcheux qui l’accom-  
pagnent : il y a cependant plusieurs especes *d’ophthal-  
mies* dont les fuites ne fiant pas également dangereu-  
ses. Nous allons d’abord parler de celles qui donnent  
le plus à craindre, & nous dirons ensilite un mot des  
*opththalmies,* qui pour l’ordinaire n’entraînent point  
après elles des ac.'idens fâcheux.

L’*ophthalmie* humide est dangereufe, foit par sa durée,  
ou par les récidives fréquentes de ses accès, ou par Pa-  
crimonie de la lymphe qui excorie & ulcere la cornée  
tranfparente, & fait perdre une partie de la vue par les  
cicatrices qui fuivent les ulceres.

*L’ophthalmie* érésipélateufe est dangereufe par la violen-  
ce des douleurs dont elle est accompagnée, & parce  
que la vue en demeure souvent considérablement en-  
dommagée.

*L’ophthalmie* appellée *chemosis*, est très-fâcheufe par des  
douleurs qui la souvent, & parce que souvent elle cau-  
fe la perte de la vue.

*L’ophthalmie* vénérienne est aussi dangereuse que la cile-  
*rnosis.*

*L’ophthalmie* qui est suivie de l’inflammation de la cho-  
roïde & de l’uvée, est très-dangereuse ; pussque Eou-  
vent elle cause la perte de la vue, ou bien une cataracte  
membraneuse.

*L’ophthalmie* causée par des coups reçus à l’œil est plus  
ou moins dangereuEe, selon les parties de l’œil qui semt  
intéressées.

*: L’ophthalmie* qui silrvient aux coups de tête, ou les mé-  
j ninges ont été intéressées, est un signe de mort.

Lorfque

Ἀ29 O P H

Lorsque dans les commencemens de la petite vérole , les  
yeux se trouvent comme remplis de sang épanché hors  
des vaisseaux ; c’est encore un signe mortel, puisqu’il  
marque un transport du fang dans la tête.

A l’égard des autres esipeces dont nous aVons fait la desi  
cription, on peut dire en général qu’elles ne font point  
dangereuses , n’étant 'pour l’ordinaire accompagnées  
d’aucun accident fâcheux.

Le flux de ventre qui furvient à *Vophthalmie,* la guérit,  
felon Hippocrate.

*De la guérison des ophthalmies.*

Four guérir généralement toutes fortes *d’ophthalmies ,*les remedes généraux doiVent y être employés, princi-  
palement la *saignée,* pour diminuer la quantité du  
lang. Il y a des cas où l’on est obligé de *se* ferVÎr de  
la purgation ; il y en a d’autres où elle seroit nuisible  
& dangereuse. Il saut observer que les taches , les ul-  
ceres, de même que certains abfcès de la cornée trans-  
parente, qui Eont accompagnés d’inflammation de la  
conjonctive , *se* trouvent diminués , & leur guérison  
s’obtient même plus promptement par la saignée de  
l’œil, que par les autres moyens : cependant il y a des  
cas où elle ne convient pas, comme la pratique le fait  
voir. Cette faignée fe pratique de différentes njanieres,  
voyez *Oculus.*

*De la guérison de l’ophthalmie feche.*

Dans *Vophthalmie secsie,* on fe ferVÎra pendant quelques  
jours d’un collyre fait avec les eaux de rofe & de plan-  
tain, deux onces de chacune; dans lesquelles on dé-  
layera douze grains de tuthie préparée : on animera le  
tout avec une cuillerée d’ssprit de vin, pour en laver  
le dedans de l’œil trois fois danssla journée; le fois il  
faut mettre fur l’œil une compresse trempée dans du  
vin,dans lequel on aura fait bouillir deux bouillons ,  
une pincée de véronique & une autre de thym , & au-  
tant de rofes de Provins , fur la quantité d’un demi-  
feptier. Comme cette esipece *d’ophthalnele* n’est point  
dangeretsse, il y faut peu de remedes ; fouvent même  
la Eaignée Eeule la guérit, étant réitérée fuivant la plé-  
nitude du malade.

*De la guérison de l’ophthalmie humide.*

*L’ophthalmie* humide est quelquefois très-difficile à gué-  
rir, il y faut plus de remedes qu’à la précédente, outre  
les généraux réitérés felon le befoin.

On est souvent obligé de faire la faignée du pié ou de la  
gorge. On appliquera d’abord un collyre fait *avec* les  
eaux distilées d’euphraife, de fenouil & de plantain ,  
deux onces de chacune, dans lesquelles on délaye deux  
grains de fel de faturne. On est quelquefois contraint  
de fe fervir du séton , du cautere, & de l’emplâtre *vé-  
sicatoire,* entretenus pendant quelque-rems ; à l'égard  
des Vésicatoires , on obsi.rVera que pour peu que leur  
usage incommode les reins Ou la Vessie, on doit le *ces-  
ser* & employer d’autres moyens.

Si le premier collyre qui n’est qu’adoucissant , ne réussit  
pas après quelques jours d’ufage, on lui en substituera  
un , qui en resserrant les pores , s’oppofera au trop  
grand écoulement des larmes dans l’œil : e’est pourquoi  
on retranchera le sel de faturne , & on délayera dans  
les eaux silfdites un demi gros dés trochifques blancs  
de Rhasis. Quand la fonte des eaux a cessé , s’il reste  
quelqu’ulcere fur la cornée transparente, comme il ar-  
τΐνε assez fouVent, on doit employer la dissolution de  
la pierre dÎVÎne dans Peau commune.

Cette pierre fe fait avec parties égales d’alun,de falpetre,  
de Vitriol de Chypre , une livre de chacun ; deux gros  
de camphre, que l’on mettra dans un pot de terre Ver-  
ni ayant un couVercle qui le ferme exactement. On fe-  
ra des rouleaux d’une pâte ferme de la longueur d’un  
pié & d’un demi-pouce de grosseur ; on placera enfuite  
*Tome V.*

O P H 130

le pot sous la cheminée, & Payant entouré de charbons  
en assez grande quantité , pour que leur éleVation fur-  
passe le bas dupo.td’un demi-pouce, on les allumera ;à  
snefure que les matieres *se* fondron.t,on aura foin de les  
remuer aVec une baguette assez longue , & lorsiqu’on  
s’appercevra que ces matieres par leur ébullition ,  
fe seront élevées à la hauteur de trois traVers de doigts,  
on retirera le Vaisseau du feu , & on y jettera le cam-  
phre en poudre; on continuera à remuer le tout, juse  
qu’à èe que le camphre foit fondu entierement ; on  
couyrira pour lors le pot le plus promptement qu’iI  
fera possible de fon couVercle, & on le lutera aVec les  
rouleaux fufdits , enforte qu’il ne puisse fortir aucune  
Vapeur : on laissera le pot dans cet état l’espace de  
Vingt-quatre heures, au bout duquel tems on le cassera  
pour en séparer la pierre, & on la mettra dans un vaise  
seau de Verre bien bouché. La dose est depuis douze  
grains, jtssqu’à un demi-gros que l’on délayera dans  
un demi feptier d’eau commune. On pourra ajouter à  
cette dissolution deux gros de fucre candi, avec une  
cuillerée d’eau-de-Vie.

Lorfque l’ulcere fera cicatrisé,si ce remede ne détruit  
p »s assez la tache, on fe fendra d’une poudre faite avec  
l’os de feche & le fucrc candi, mêlés ensemble, dont  
on sait tomber grés comme une lentille tous les matins  
silr la tache. Quelquefois il faut employer des remedes  
plus forts , comme l’huile de linge, & les poudres où  
il entre de l’alun.

Les *ophthalmies* humides font fouvent accompagnées de  
tumeurs fcrophuleufes, ce qui paroît par des glandes  
tuméfiées autour du cou. 11 faut pour lors fe ferVÎr de  
remedes capables de détruire la caufe de cette mala-  
die, qui Eans cela, fait périr quelquefois les yeux par  
des ulceres & des taches qui y fuccedent. Pour cet  
esset, outre l’application des remedes dont j’ai parlé  
ci-dessus, il faut faire une tifane avec une once de raci-  
ne de fquine, une once de racine de pàtiénce fauvage  
coupée par tranches, que l’on fait bouillir dans cinq  
pintes dleâu réduites à deux pintes & chopine. On y  
sera aussi bouillir une poignée de souci de Vigne , &  
un peu de réglisse. Le malade boira tous les jours trois  
demi-feptiers de cette tifarte, deux le matin, & un  
l’après-niidi ; ce que 1 son continuera pendant un mois.  
On fera prendre à la personne trente grains d’éthiops  
minéral trois jôurs de fuite , ce qui fera quatre-vingt-  
dix grains ; on la purgera le quatrieme jour avec un  
purgatif un peu fort, & cependant convenable à la ma-  
ladie & au tempérament du malade ; on le laissera en-  
fuite quatre jours sirns prendre d’éthiops ; on en recom-  
mencera l’tifage pendant trois jours, & on le repurge-  
ra ensi.lite , ce que l’on continuera jusqu’à la guérison.  
Il est à propos d’augmenter la dofe de l'éthiops peu à  
peu jufqu’à un gros ; car lorsqu’on en donne trop peu ,  
il ne sait pas un effet affez puiisant, ayant cependant  
toujours égard à l’âge & au tempérament, &c.

*De la guérison de l’ophthalmie quisuit le rhume.*

La troisieme efpece *d’ophthaelmie* qui est accompagnée  
d’un suintement d’tme humeur épaiffe qui colle les  
paupietespendant la nuit, demande peu de tems peur  
sa guérision. Après les remedes généraux, on le sierVira  
tous les foirs de pommade de tuthie, dont on mettra  
en fe couchant gros comme une lentille au coin de  
l’œil du coté du nez , ensiorte qu’elle entre dans l’œil.  
Il faut laVet l’œil quatre fois par jour avec dix parties  
d’eau tiede, & une partie d’eau-de-vie. Comme il ar-  
rive souvent que les angles des paupieres sont ulcérés,  
si elles ne guérissent pas par la pommade de tuthie, on  
fe ferVÎra de la diffolution de la pierre divine dans  
Peau commune.

*De la guérison de l’ophthalmie avec chassee.*

La quatrieme espece *ffiophthaInele fe* guérit, après les ré-  
medes généraux, par llufage d’une eau composée avec

ι3ΐ O P H

du SH ammoniac, & du fel de faturne, feptgrains de  
chaque que l’on dissoudra dans de l’eau de rofe & de  
plantain, quatre onces de chaque,pour en baigner l’œil  
trois ou quatre fois dans la journée.

*De la guérison de l’ophthalmie qui occupe le globe du coté  
des angles.*

Il faut fe ferVÎr pour la cinquieme efpece *d’ophthabmie,*d’tm collyre fait avec le vitriol blanc & l’iris de Flo-  
rence, un gros de chaque; le tout infusé dans trois  
chopines, ou deux pintes d’eau, félon qu’on lafouhai-  
te plus ou moins forte.

*De la guérison de l’ophthalmie avec bourgeons.*

Cette *ophthalmie* fe guérit par l’usage de la dissolution  
de la pierre divine dans l’eau commune , lorsque les  
bourgeons ne fe trouvent que fur la conjonctive. Mais  
s’ils s’eVacuent fur la cornée tranfparente , & qu’il,  
paroisse du pus répandu entre les pellicules de la cor-  
née , on ufe des remedes qui servent aux assises de  
l’œil.

*De la guérison de l’ophthalmie avec de petits abfcès fur la  
cornée et sur la conjonctive.*

Pour la feptieme efpece *Tophthalmie s* il faut mettre fur  
les yeux, où il *se* forme des abfcès entre la conjonc-  
tive & la cornée tranfparente , des remedes propres  
pour faire ouvrir ces abfcès , & les cicatriser enfuite ;  
» parce que l’inflammation & les progrès de la maladie  
ne cessent qu’au même-tems que la matiere *se* vuide.  
On applique d’abord une eau distilée du camphre ; &  
aussi-tôt qu’ils commencent à percer,ony met de la dise  
folution de la pierre divine dans Peau commune, qui  
néttoye& cicatrice les ulceres.

*De la guérison de l’ophthalmie érésipelateuso.*

La huitieme efpece *d’ophthalmie* est longue & difficile à  
guérir. On doit d’abord mettre Pur la partie de l’eau  
distilée de fleurs de sureau, mêlée avec une dixieme  
partie d’eau-de-vie, que l’on fera tiédir , pour en baf-  
siner l’œil, & même les paupieres. On aura aussi re-  
cours au séton , & à la faignée tant du bras que du pié,  
& de la gorge. On mettra aussi dans la fuite en ufage  
la purgation & les emplâtres vésicatoires, si on les juge  
nécessaires.

*De la guérison de Pophthalmie, appellée* chemosis.

La violence de cette maladie demande un prompt secours.  
C’est pourquoi d’abord que l’on s’apperçoit que le dé-  
pôt *se* fait fur l’œil , il faut faigner deux fois du bras  
dès le premier jour, le lendemain donner un purgatif  
violent, & le foir de cette medecine faigner du pié,  
siles accidens continuent. La saignée de la gorge doit  
être faite dès le lendemain de la medecine. Cette ma-  
ladie est à l’œil ce que la pleurésie est à la poitrine;  
car le fang a ici la même couleur & la même qualité  
que dans l’inflammation de la pleure. On applique  
d’abord une emplâtre assez large de vésicatoire entre  
les épaules. La plupart mettent dans le commence-  
ment des cataplafmes fur l’œil : mais cette méthode  
est très pernicieufe d’autant que ces cataplasines irt-  
commodentpar leur pésimteur, & procurentplutôt la  
supputation que la résolution de la matière qui occa-  
sionnoitson inflammation. On doitau contraire fleser-  
virdes remedes propres à adoucir l’inflammation, &  
faire tranApirer la matiere qui la casse , comme de  
l’eau-de-vie mêlée avec beaucoup d’eau, dont on lave  
l’œil de tems en tems. On mêle un gros de diaphoré-  
tique minéral nouvellement fait dans deux pintes de  
tifane ordinaire , pour en faire boire souvent au mala-  
de ; enforte que dans un jour & demi il ait pris toute  
cette quantité.

O P H 132

Si la purgation donne du foulagement, on la réitérera  
deux jours après; & si l’on s’apperçoit que l’œil veuil-  
le fe dispoEer à la suppuration , on y appliquera un re-  
mede résolutif capable de la détourner. Pour cet effet,  
il faut prendre du romarin, de la fauge, de Phyfope,  
& des rofes de Provins,une pincée de chaque, que l’on  
fera bouillir trois ou quatre bouillons dans un demi-  
feptier de vin rouge , dans lequel on trempera des  
compresses pour les mettre fur l’œil, prenant garde  
de ne pas trop le presser par le bandage. Si l’on apper-  
çoit de la blancheur dans la cornée tranfparente , on  
fera couler de la liqueur dans l’œil trois fois dans la  
journée; on remouillera la compresse dès qu’elle sé-  
chera. Si par les moyens que j’ai proposés l’enflure de  
l’œil vient à cesser , sans qu’il arrive supputation au  
globe , ou que la matiere qui a sitivi la supputation *se  
réfolve* fans que l’œil en soit endommagé, on *se ser-  
vira* de l’eau distilée de camphre , pour en faire couler  
de tems en tems dans l’œil, jufqu’à ce que la rougeur  
ait cessé. S’il reste pour lors une foiblesse dans la vue,  
comme il arrÎVe fouvent , je substitue à l’eau sissdite  
une fortifiante, qui rétablit la vue dans fon premier  
état. Quelquefois on est obligé de percer l’abfcès avec  
une lancette aussi-tôt que l’on apperçoit la matiere for-  
mée , de crainte que fon séjour ne détruife les parties de  
I’oeil qui la renferment.

*De la guérison de l’ophthalmie vénérienne.*

La dixieme espece *d’ophthalmie* ne demande pas moins  
de diligence que la précédente. On sera prendre au  
malade la panacée mercurielle, & on le faignera du  
pié, pour détourner l’humeur qui fe porte à l’œil. On  
mettra le malade dans le bain domestique, foir & ma-  
tin , & on le purgera dès le premier jour du bain; ce  
que l’on est obligé quelquefois de réitérer plusieurs  
jours defuite, en donnant la panacée mercurielle tous  
les foirs. On lavera les yeux à tout moment avec le  
mélange d’eau & d’eau-de-vie. On aura toujours sur  
les yeux des compresses trempées dans le vin, décrit  
dans l’article précédent. Par ce moyen on guérira cette  
maladie en peu de tems, si on s’y prend de bonne heu-  
re ; autrement les yeux périront, ou n’auront que peu  
de vue après la guérision.

*De la guérison de l’ophthalmie de la choroïde.*

La guérison de *Fophthalmie* de la choroïde est la même  
que celle de la *chemosis,* excepté que l’on fera couler  
de deux heures en deux heures dans l’œil, trois gout-  
tes d’eau distilée de camphre.

*De la guérison de l’ophthalmie causée par des ordures  
dans l’oeil.*

La douxieme espece *d’ophthalmie se* guérit en ôtant les  
ordures qui font tombées dans l’œil. Si elles entrent  
dans le blanc de l’œil ou dans la cornée, on les ôtera  
avec l’extrémité du tranchant d’une lancette, qui em-  
porte tout ce qui est séché dans le globe, comme le  
l.ont la plupart de ces ordures. Celles qui semt entre le  
globe & les paupieres, peuvent sortir par le moyen  
d’un stylet d’argent, que l’on introduit entre les pau-  
pieres & le globe. Si elles semt enfoncées dans la pau-  
piere , il faut fe servir d’un instrument fait en forme  
d’une curette, afin que le bord de la rainure de lacu-  
rette puisse emporter l’ordure.

*Observation singulière d’ordure entrée sous la premiere  
tunique de l’œil.*

Une jeune fille , pensionnaire aux Religieuses de Haute-  
Bruyere, cassa un bufc de baleine, dont cinq fragmens  
de la longueur d’une ligne ou deux, fe porterent dans  
l’œil, & Ee glissèrent entre les lames de la conjonctive :  
il *se* forma une élévation charnue à l’endroit où ces

133 O P H

fragmens s’étoient arrêtés. J’en ôtai aisément deux  
avec la pointe de la lancette, parce que l’une de leurs  
extrémités n’étoit pas recouverte de la tunique: mais  
comme les trois autres étoient tout-à-fait entre les  
membranes , & recouverts de la cicatrice qui s’y étoit  
faite, je les tirai tous trois à huit jours de distance  
l’un de l’autre avec une aiguille à cataracte , que je  
poussai en perçant la premiere tunique dessous un de  
*ces* fragmens, Lorsque mon aiguille fut glissée fous  
le fragment, je la tournai de côté, afin qu’en la levant  
le tranchant pût couper la tunique,& que par ce moyen  
la tunique coupée, la baleine fe ployât & sortit de l’en-  
droit où elle étoit enfermée. J’en fis de même aux  
autres avec le même fuccès ; après quoi l’élévationl  
charnue fe dissipa par l’tssage de la dissolution de la  
pierre divine dans l’eau commune.

*De la guérison de l’ophthalmie causée par des coups repus  
â P œil.*

Dans cette efpece *d’ophthalmie,* y ayant prefque toujours  
du Eang extravasé dans l’œil, il est nécessaire d’y ap-  
pliquer des remedes résolutifs & anodyns , tels que le  
sang de pigeon , que l’on y fait couler deux fois par  
jour. On trempe des compresses dans du vin chaud,  
dans lequel l'on a mêlé quelques gouttes du baume dti  
Commandeur, & on les applique enfuite fur lespau-  
pieres. On a soin de Eaigner une ou plusieurs fois , fe-  
îon que la maladie le requiert. On lave l’œil trois fois  
le jour avec un mélange d’une cuillerée d’eau vulnérai-  
re mêlée dans cinq cuillerées d’eau distilée d’euphrai-  
fe. On fe sert dans la sitite d’autres remedes, ayant  
égard à la disposition de l’œil, & aux accidens qui siui-  
vent le coup.

*De la guérison de l’ophthalmie causée par la rupture des  
vaisseaux qui rampent fur la conjonctive.*

Cette *ophthalmie se* guérit ordinairement en lassant tom-  
ber sim l’œil du siang de pigeon trois fois par jour, &  
en y appliquant enfuite une compresse trempée dans  
Peau vulnéraire, qu’on ôtera aussi-tôt qu’elle sera des-  
séchée , pour lors on fera tomber quelques gouttes de  
cette eau fur le globe de l’œil, pour le débarrasser du  
Eang de pigeon qulon y avoit laissé. Le blanc de l’œil, de  
rouge qu’il étoit, devient ordinairement jaune, & en-  
sclite il reprend sa blancheur naturelle.

*De l’ophthalmie qui suit la petite vérole.*

Si les *ophthabnies* violentes font si dangereuses pour la  
perte de la vue, celles qui Eont occasionnées par la pe-  
tite vérole, ne siont pas moins à craindre , comme la  
triste expérience de plusieurs persimnes ne l’a que trop  
sait connoître. Elle a même fiait croire , que les maux  
qui silivent immédiatement la petite vérole étoient  
incurables : mais j’ai des preuves qui détruisent cette  
opinion.

La petite vérole est siljette à causer dans les yeux quatre  
sortes de maladies, savoir, l’inflammation de la con-  
jonctive, la fistule lacrymale, les abficès de la cornée &  
les ulceres des paupières. Souvent même ces accidens  
fie rencontrent tous quatre à la fois, & d’autres sois il  
ne s’en trouve qu’un.

Dans les progrès de la petite vérole le vifage & les pau-  
pieres commencent par enfler, ce qui est suivi d’une  
rougeur aux yeux & d’un fuintement d’humeur glai-  
reufe, qui colle les paupieres , de maniere que lorse  
qu’on n’a point le foin de les décoller, les yeux demeu-  
rent plusieurs jours fermés. Cette humeur retenue en-  
tre les paupieres & le globe, devient en s’aigrissant ca-  
pable d’ulcérer la cornée transparente, & d’altérer con-  
fidérablement la vue.

Lorfque les grains de petite vérole des autres parties du  
corps suppurent, ils fie cicatrifent : mais ceux qui per-  
cent & s’élevent fur le bord du cartilage des paupieres

O P H 134.

entre les cils & leur surface interne ne *se* cicatrifent  
pas à caufe de l’acrimonie de la sérosité, qui arrose  
continuellement l’œi 1 ; d’où il résiulte des ulceres qui  
durent quelquefois plusieurs années, & même toute la  
vie , si on n’y remédie.

Les ulceres qui viennent aux paupieres à la fuite de la pe-  
tire Vérole, font de deux sortes : les uns font accompa-  
gnés d’une chair fongueuse qui retarde leur guérisim,  
jufqu’à ce qu’elle fiait Conssumée; les autres au contraire  
pénétrant jusqu’aux glandes qui fournissent la chassie ,  
alterent cette liqueur, laquelle ne contribue pas peu à  
entretenir les ulceres, en s’attachant comme un limon  
fur leur furface; ce qui occasionne dans la fuite la chu-  
te des cils.

Le troisieme accident qui fuit immédiatement la petite  
Vérole , est produit par une humeur glaireuse, qui s’a-  
masse entre le globe de l’œil & les paupieres , lorse  
qu’elles ont été trop longtems fermées. Cette humeur  
entrant dans les points lacrymaux passe dans le fac la-  
crymal ; d’où il arrÎVe une obstruction au canal na-  
fal, qui caisse dans la fuite une fistule lacrymale.

Le quatrieme accident arrÎVe d’ordinaire Vingt jours aprèss  
la petite Vérole , & quelquefois aussi dans le fort de  
cette maladie. 11 cst causé par un grain qui paroît dans  
le milieu de la cornée tranfparente entre les pellicü-  
les qui la composent. La cornée par *sa* dureté ne per-  
met pas à ce grain de *se* faire jour en-dehors, à moins  
qu’il ne foit fuperficiel; c’est pourquoi il perce en-de\*  
dans, & de cette maniere y caufe un absicès, ou bien  
lamatiereépanchée entre les pellicules, SC congele &  
s’endurcit, & y fait une tache.

On peut ajouter qu’il furVient quelquefois à tout cela  
une fluxion opiniâtre qui arrÎVe , lorfqu’après toutes  
les pustules guéries, les malades Viennent à prendre  
l’air. Les pores de la peau en étant frapés, & se trou-  
vant comsoe bouchés par cet air, il ne fe fait plus de  
transpiration des restes de l’humeur falée, qui fortoit  
auparaVant par les ulceres de la peau; d’où il arrÎVe,  
pour ainsi dire, une répercussion de cette humeur, qui  
restant dans les Vaisseaux fe jette fur les yeux , & y  
cause une *ophthalmie* humide, dont la liqueur qui s’é-  
coule est si corrosive, qu’elle excorie la peau du vifage.

*Des remedes pour l’ophthalmie qui suit la petite vérole, et.  
pour les accidens qui B accompagnent.*

Après avoir marqué les maladies des yeux qui silivent la  
petite vérole, il reste à parler des remedes qui leur  
conViennent : à l’égard de *i’ophthalmie ,* je renvoie le  
Lecteur au Chapitre *dasi’ophthalmie* humide. Pendant  
le cours de la petite Vérole on doit *se* ferVir d’un col-  
lyre fait aVec le fafran & les eau distilées de plantain  
& de rofe. Je me fers d’une eau distilée du camphre  
qui préVÎeùt tous ces accidens, lorsqu’elle est appli-  
quée dans les commencemens , il suffit dlaVoir soin  
d’en mettre quelques goutes dans l’œil quatre oïl cinq  
fois par jour, & d’empêcher en même - tems que les  
paupieres ne fe collent ; car cela est de grande consé-  
quence, Pour cet effet on trempe la barbe d’une plume  
dans cette liqueur, & on la passe entre les deux pau-  
pieres plusieurs fois de tems en tems dans la journée  
& pendant la nuit.

Les eaux ophthalmiques en général sont très - peu de  
chofe à la guérisim des ulceres qui Viennent fur le bord  
des paupieres : mais j’ai trouVé qu’en les touchant  
aVec la pierre infernale, ils fe cicatrifent aisément.  
Il faut en ôter l’ardeur, aussi-tôt qu’elle les a tou-  
chés,en faifant baigner l’oeil plusieurs fois dans un pe-  
tit Verre plein d’eau : & il faut furtout prendre garde  
que l’endroit de la paupiere, sclr lequel on a appliqué  
la pierre , ne pofe point sim le globe de l’œil, que la  
cuisson qu’elle a causée n’en Eoit passée, on les tou-  
chera une ou deux fois la femaine, jusqu’à *ce* que l’on  
jugequè ce foit assez, & on mettra fur ces endroits *soir*& matin de la tuthie en poudre très-fine qui acheVera  
de les cicatrifesu A l’égard des ulceres, il est à remar-

235 O P H

quer que ceux qui sirnt profonds, font plus long-tems I  
à guérir que ceux qui ont une chair fongueufe.

*De l’abseès de l’œil.*

Llabfcès qui survient à l’œil peut avoir sim siége en dif-  
férens endroits. Quelquefois il fe trouve à la cornée  
transparente ; d’autrefois entre la conjonctive & la  
cornée opaque, & souvent à l’uvée. J’entends par abse  
cès un amas de pus plus ou moins abondant. Lorfqu’il  
fe fait dans la cornée tranfparente, comme il arrive  
souvent après la petite vérole , on Papperçoit aisé-  
ment par une blancheur qui l’accompagne: mais lorse  
qu’il commence entre la cornée opaque & la conjonc-  
tÎVe,on doit le soupçonner par le gonflement du glo-  
be de l’œil qui est tumefié plus à l’endroit de PabEcès  
qu’ailleurs. S’il se fait à l’uvée, on ne le connoît fou-  
vent que quand le pus est épanché dans l’humeur  
aqueuse.

Les absitès qui attaquent la cornée transparente commen-  
cênt quelquefois par une petite tache blanche qui pa-  
roît fur la premiere pellicule de cette membrane, &  
est stlivie d’une élévation en-dehors ; en la piquant  
légérement aVec la pointe de la lancette, fans pénétrer  
les autres pellicules, on le guérit aisément: mais si  
l’abfcès est plus profond , qu’il fe trouve au milieu de  
l’épaisseur de la cornée, & qu’il s’élargisse au point  
de couvrir prefque toute la transparence de cette mem-  
brane , il fait ce que l’on nomme hypopyon. Siattcon-  
traire il n’est pas si large, & qu’il perce de lui-même  
au-dedans de l’œil, sa matiere coule dans la chambre  
antérieure entre l’iris & la cornée tranfparente , & y  
fait un amas en forme de tache qui a la figure d’un  
demi-croissant, femblable à celui qui paroît aux raci-  
nes des ongles ; c’est pourquoi on appelle cet assises  
*onyx.* (Heister décrit différemment *Vhypopyon& l’onyx.  
V*oyez *Hypopyon & Oculus. )*

Quelquefois fans que la cornée tranfparente soit atta-  
quée, l’abfcès étant entre la conjonctive & la sdéroti-  
que , ou dans l’épaisseur de celle - ci, le pus *fe* glisse  
dans la chambre antérieure, entre l’iris & la cornée  
tranEparente; ce qui peut arriver dans le premier cas  
par la pression des paupieres, & dans le second par  
celle des aponéVroEes des muEcles du globe.

Ces différens absitès ne Ee font pas sans un grand danger  
de perdre la vue. On en guérit cependant plusieurs,  
sans que les yeux en restent incommodés. Avant que  
de parler de l’opération que l’on est obligé d’y faire  
quelquefois pour évacuer le pus, il faut donner une  
regle pour connoître l’état du pus dans l’œil : cette opé-  
ration le demande; car fotfvent la matiere échappée  
dans la chambre antérieure entre l’iris & la cornée  
tranfparente , *se* dissipe en quelque maniere par l’tssage  
des remedes dont j’ai parlé ci-devant, non pas en *se*résolvant, mais en *se* précipitant au fond de l’œil.

Lorfqu’il arrive que cette matiere augmente, au lieu de  
fe dissiper, & que l’on voit qu’elle est assez abondante  
pour qu’elle puisse entrer par le trou de la prunelle , il  
est tems pour lors d’y faire l’opération qui fuit.

On expofera l’œil malade à un assez grande clarté, &  
on appuiera la tête contre le dossier d’un fauteuil, pour  
faire enfuite une incision à' la cornée transparente au-  
dessous du trou de la prunelle, en prenant garde que la  
pointe de la lancette ne touche point l’iris qui est der-  
riere le pus. On doit faire l’ouverture assez longue  
pour donner issue à la matiere; & comme elle fort ra-  
rement dlelle-même par cette ouverture, on y injecte-  
ra de l’eau tiede avec une petite feringue, laquelle la-  
Ve & charrie le pus avec elle en ressortant. On mettra  
fur l’œil une compresse trempée dans un collyre sait  
aVec les eaux de rofe , de plantain & de fenouil, dans  
lesquelles on battra un blanc d’œuf. On a foin de main-  
tenir cette compresse humide en l’arrofant de tems en  
tems avec ce remede; on en fait aussi couler trois

O P I 136  
ou quatre fois dans la journée fur la plaie faite à la  
cornée.

Il arrive ordinairement que quelques jours après que  
le pus est Vuidé , il s’en épanche de nouveau à l’en-  
droit ou étoit celui qu’on a évacué. On introduira  
pour lors un stilet fin dans l’incision que l’on a faite ,  
pour r’ouvrir la plaie, & en faire fortir la matiere corn-  
me la premiere fois. S’il ne fe fait plus aucun amas de  
nouvelle matiere, on laissera refermer la plaie; & s’il  
y a toujours une continuation d’inflammation à l’œil,  
on y appliquera les remedes convenables, que je ne  
répéterai point ici.

OPHTHALMIATER. *Oculiste.*

OPHTHALMOS, ὸφθαλμὸς. ®il. Voyez *Oculus.*

OPHTHALMOXYSIS , de ὸφθαλμὸς, *œil,* & ξεέν, je  
ratisse, je racle; l’action de brosser les yeux. *Heister  
Chirurg.* Voyez *Ocultts.*

OPHTHALMOXYSTRUM , de même dérivation  
*osuOphthalmoxysis.* Brosse pour les yeux. Voyez *O eu-  
lus.* C’est cette brosse pour la fcarification des pau-  
pieres faite avec des épis d’orge, & dont il est fait  
mention à cet article.

O< P I

OPIATA , *Opiats :* les anciens donnoient avec raifon-le  
nom *d’opiates* aux médicamens dans la composition  
defquels il entre de l’opium, ou tel autre ingrédient  
narcotique : mais on le donne aujourd’hui par abus  
aux remedes préparés fans l’opium, soit corrobo-  
ratifs , altérans ou purgatifs, à caufe seulement de  
leur consistance qui ressemble à celle de la thériaque &  
des autres *opiats* de même nature.

Ces derniers méritent plus proprement le nom d’électuai-  
res, que l’on divisie aujourd’hui en deux esipeces, l’u-  
ne siolide, qu’on appelle autrement troclusques, &  
l’autre molle, à laquelle quelques-uns donnent le nom  
*d’opiat.* Elles étoient toutes deux appellées du nom  
d’antidote par les Grecs, qui ne comprenoient point  
fous ce mot les électuaires purgatifs, que le mot dla-  
*piat* embrasse chez nous.

*L’opiat* est un médicament de consistance plus épaisse  
que le sirop, & qui de même que la véritable théria-  
que préparée avec l’opium, n’a prefque point de flui-  
dité. Elle est composée de plusieurs ingrédiens qu’on  
lie avec du miel ou du sirop , & lassage en doit être  
continué pendant long-tems , foit qu’on l’emploie en  
qualité de purgatif, de corroboratif, ou dlaltérant.

Il y a donc,trois fortes *d’opiats* ; savoir, les purgatifs,  
les corroboratifs & les altérans.MoRELLI *Formulae Mé-  
dicament.* \* e

OPION. Voyez *Opium.*

OPISTHOBARES, ὀπισθοβαρὲς , est le nom d’un col-  
lyre dont on fe sert pour adoueir la rudesse des paupie-  
res. Aétius, *Tetrab.* 2. *Serra.* 3. *Cap.* 110. en donne  
la description d’après Oribase. On l’appelle encore  
*harrnation & eutonon.*

OPISTHOCHEIMON, ὀπισθοχειμω'ν, de ὀπισθεν, par  
derriere, & χειμών , l’hiver; signifie, *Lib. I. de Epid.  
& Lib. I. de Humor,* le froid qui règne à la fin de Phi-  
ver , & qui pour lors est extremement violent.

OPISTHOCRANION, ὸπισθοκράνιον , de όπισθεν, par  
derriere, & κράνιον, le crane; signifie]dans *Æginete ,  
Ielb. VI. Cap.* 2. *l’occiput j* ou la partie postérieure de  
la tête.

OPISTHOCYPHOSÎS, ὸπισθοκὑφωσις, de ὑπὸσθεν, par  
derrière , & κύφωσις, de κῦφος, bossu, est le même que  
*cyphosis*, qui signifie la courbure de l’épine en arriere.  
*la Bosse.*

OPISTHOTONOS, ὀπισθόταος, de όπισθεν, par der-  
riere, & τώνος, de τείνω, j’étends, est une efpece de  
convulsion, dont on trouvera la description aux arti-  
des *Tetanos & Epilepsia.*

OPIUM. *L’opium* est un fisc épaissi d’un roux noirâ-

137 OPI

tre , quelquefois rougeâtre, dont le gout est amer &  
l’odeur tout - à - fait désagréable. Les Grecs distin-  
guoient deux fortes *d’opium.* L’un étoit une larme  
qui déCouloit par incision du *papaver album,* Officin.  
& l’autre le fuc qu’on retiroit de la plante par expresc  
sion, & qu’on saifoit épaissir. *L’opium* que nous avons  
est de la premiere espece ; & comme on le cultivoit  
autrefois en Egypte près de la ville de Thebes, on  
lui a donné le nom *d’opium Thebaicum.si* l’on veut s’en  
rapporter à Kempfer, tout *Yopium* dont on fe fert au-  
jourd’hui dans l’Orient, découle naturellement des  
plantes qu’on cultive dans la Natolie & dans plusieurs  
autres contrées. Mais M.Tournefort & quelques autres  
Voyageurs modernes , n’ont trouVé d’autre *opium*chez les Turcs que celui qu’on nous apporte en gâ-  
teaux. Ils obfervent encore que les gens sobres chez  
les Turcs en prennent rarement plus d’une dragme  
par jour, dont ils mêlent quelques grains dans leur caf-  
fé. Dans l’Empire du Grand Mogol, *Fopium* est aussi  
commun dans les boutiques que le tabac dans les nô-  
tres. Les habitans le préparent de différentes manie-  
res, & le mêlent avec divers ingrédiens, tels que la  
rhubarbe, sim extrait & autres drogues semblables.  
Quelques-uns y ajoutent d’autres substances narcoti-  
ques , comme du *datura.* Les Charlatans Indiens em-  
ployent communément ce dernier artifice pour jetter  
ceux qui en ufent dans des fionges agréables, qu’ils  
prennent pour des extafes réelles. Kempfer rapporte  
plusieurs effets furprenans de cette préparation , qu’il  
appelle *nepenthe des Indes.*

*L’opium* est toujours narcotique, soit qu’on en ufe inté-  
rieurement ou extérieurement, &l’on a éprouvé qu’é-  
tant, donné dans un lavement, il excite prefque aussi  
puissamment le fommeil que lorfqu’on le prend par la

. bouche. Il est très-nuisible étant appliqué silr les oreil-  
les & fur les yeux, car il affoiblit la vue, & caufe la  
furdité.

Galien rapporte qu’un Gladiateur mourut en peu de tems  
à l’occasion d’une emplâtre *opium* que sion adverEai-  
re lui appliqua fur la tête. Il dit encore qu’il n’a ja-  
mais employé cette drogue que dans un befoin pref  
fant.

*L’opium* ne rend pas le pouls plus fréquent ou plus dur  
qu’il n’étoit auparavant , il le rend feulement plus  
grand ,& échauffe beaucoup; ce qui prouve qu’il dif-  
siout & raréfie le lang; & cela paroît encore par les de-  
mangeaisons, & quelquefois par la fueur qu’il exci-  
te. On a obferVé que le fang des Turcs & des Indiens  
qui ont été tués dans le combat est tellement fluide  
qu’on ne fauroit les tranfporter fans qu’ils saignent,  
- ce qui vient du grand usage qu’ils font de *sopium.* Le  
fang étant ainsi raréfié comprime les nerfs voisins des  
vaisseaux où il est enfermé, & intercepte par ce moyen  
secours des esprits animaux, aussi-bien que la sécrétion  
de plusieurs fluides,de la bile & de l’urine, par exemple ;  
ce qui occasionne la constipation & la dyfurie. Il y a  
toute apparence que *Fopium* agit par fon foufre narco-  
tique, qui divife & raréfie d’une maniere extraordinai-  
re les parties fulphureufes du fang. Aussi remarque-  
t-on que tous végétaux qui contiennent une huile pa-  
reille, comme lamufcade,le fafran, &c. produifent  
fur le fang le même effet que *s opium.* Il n’est même  
pas impossible que les foufres foient capables d’un  
très-grand dégré de raréfaction , puifque l’odeur du  
mufc & de l’ambre gris, fe répandent à une distance  
fort considérable. Pitcarn a cru que les effets de *Vo-  
pium* venoient de fon fel volatil : mais ce principe pa-  
roît être en trop petite quantité pour pouvoir les pro-  
duire.

Lorfqu’on a pris une trop forte dofe *d’opium*, & qu’il  
produit des fymptomes fâcheux & qui menacent de  
la mort, on y remédie d’abord par des saignées co-  
pieuEes ; supposé que le malade puiffe les supporter.  
On donne ensifite des liqueurs acides, comme du vi-  
naigre , de la limonade ; du sirop de graine d’épine vi-  
nette, & telles autres liqueurs qui coagulent le seing &

Ο P I 138

donnent aux vaisseaux le moyen de se contracter; &  
siupposé que l’assoupissement foit considérable, on a  
recours aux scarifications, fur lesquelles on jette du  
vinaigre & du sel. Les vésicatoires & les clysteres acres  
produisent le même effet.

Voici les regles qu’il faut obferver dans l’ssa-ge de 1’θ-  
*pium.*

1. Si le malade est pléthorique, on ne lui donnera de  
*Vopium* qu’après lui avoir tiré quelques palettes de  
sang.

2.On ne doitpasledonner dans le tems queles regles cou-  
lent; lors de lléVacuation des vuidanges, ni durant le  
flux ordinaire des hémorrhoïdes, parce qu’il fupprime  
toutes les évacuations naturelles qui entretiennent la  
famé. On ne doit pas non plus le donner dans mutes  
Eortes de diarrhées , parce que la suppression ne man-  
queroit pas d’être nuisible, s’il arrivoit qu’elles fuffent  
critiques. Il ne vaut rien non plus dans la suppression  
d’urine, & l’on doit tenir pour maxime générale, de  
remplacer par d’autres éVacuations, surtout par la fai-  
gnée, celles que *Vopium* à supprimées.

3. On ne doit jamais prendre de *Vopium* après avoir man.  
gé, parce qu’il empêche la digestion, & qu’il excite  
pour l’ordinaire le Vomiffement. Il faut donc attendre  
pour le prendre que la digestion foit achevée & ob-  
ferver la même regle dans l’usage de tous les autres  
narcotiques, qui étant pris mal-à-propos, & pendant  
long-tems, détruisent entierement l’appétit, excitent  
le hoquet, des nausées & des vomiffemens habituels.

4. Ceux qui commencent à faire ufage de *Fopium* ne doi-  
vent en prendre d’abord qu’une petite quantité, parce  
que la même dofe opere différemment fur les diffé-  
rens fujets ; & qu’il n’y a que l’expérience feule qui  
puisse régler ce qu’il convient à chacun d’en pren-  
dre. On a vu une persimne à qui un demi grain dso-  
*pium* causa un sommeil de vingt - quatre heures', au  
lieu qu’il en fallut enfuite demi-dragme pour lui pro-  
curer un sommeil de douze heures. On a observé que  
ceux qui s’habituent à prendre de *Fopium* , font fou-  
vent obligés d’en augmenter la dofe s’ils veulent qu’il  
produise scm effet; & M. Geoffroy l’aîné dit avoir  
connu une femme qui étoit obligée d’en prendre vingt-  
fept grains par jour , pour calmer les douleurs que lui  
caufoit un cancer qu’elle avoir au fein. Les Turcs en  
prennent ordinairement une dragme par jour, mais  
il s’en trouve parmi eux qui excedent de beaucoup  
cette dofe.

Les anciens n’employoient *Vopium* qu’avec beaucoup de  
précaution : mais Félix Platerus, fameux Medecin de  
Bâle en Susse, ofa le premier le mettre en Vogue au  
commencement du dernier siecle. Syleius de la Boë,  
Professeur de Medecine à Leyde, acheVa ce que Pla-  
terus aVoit commencé , & depuis lui plusieurs Mede-  
cins célebres, tels que Sydenham & quelques autres,  
ont éprouVé qu’étant donné à propos il est supérieur à  
tous les autres remedes pour calmer l’agitation trop  
Violente du sang, & pour appaifer les douleurs.

On trouVe encore néantmoins quelques grands hommes  
qui se déclarent contre *Vopium,* du nombre defquels  
est le célébre Stahl dans *sa* dissertation *De imposturis  
Opii.* Ils nlosent l’employer aux usages dont on a par-  
lé , de peur de sIsspendre les crises qui sijccedent pour  
l’ordinaire aux douleurs Violentes , telles que celles  
de la goute & du rhumatifme ; ils n lofent pas non plus  
le donner dans les maladies aiguës, dans lesquelles les  
fluides flont Violemment agités pour calmer ces mou-  
vemens, de peur de jetter un Voile fur la maladie, qui  
les empêcheroit d’obEerVer sem Véritable génie , & la  
route que fuit la nature. Ils apportent la pleurésie pour  
(exemple , & en effet ils ont raison de ne point prescri-  
re *Vopium* dans cette maladie.

Mais nonobstant la force des raifons dont on fe fert pour  
combattre l'ufage de *Vopium >* & l’autorité de ceux qui

139 OPI

les avancent, il faut convenir que ce remede a Bon  
utilité dans un grand nombre d’occasions, comme lorse  
qu’il s’agit de faire cesser une infomnie, de calmer l’a-  
gitation que les purgatifs & les autres efpeces de re-  
medes ont causée dans les fluides, d’arrêter une flu-  
xion violente, & d’appaifer une toux opiniâtre. Οεοε-  
FROY.

Pre’pARATIoNS **DE L’OPIUM.**

*Extractum Opii s* Extrait d’Opium.

*Mettez* dans un matras quatre onces de bon opium cou-  
pé par tranches : versiez dessus deux livres d’eau  
de fontaine ; bouchez votre matras , & Payant  
posé fur le sable , donnez un petit feu dessous ,  
puis augmentez-le par degrez pour faire bouillir  
la liqueur pendant deux heures,coulez-la chaude-  
ment, & la *versez* dans un vaisseau de terre.

Mettez ce qui a resté dans la chausse , dans un matras  
avec une pinte d’esprit de vin rectifié , & faites-le  
digérer pendant vingt quatre heures,en le remuant  
de tems en tems ; & lorfque la liqueur fiera re-  
froidie, coulez-la à travers la flanelle.

Mettez llesprit devin qui est chargé de la partie résineuse  
de l’opium , que Peau n’a pu dissoudre ,dans une  
cucurbite de verre, & tirez au moyen d’une cha-  
leur douce, les deux tiers de l’efprit de vin pour  
vous en Pervir au même usage.

Mettez enfuite ces deux extraits ensemble dans un poël-  
lon de terre; faites évaporer ce mélange par une  
chaleur très-lente, jufqu’à ce qu’il ait acquis une  
consistance propre pour en former des pilules , &  
gardez-le pour llusage.

Cet opiat est le plus assuré que l’on commisse , & le  
plus propre pour quelque composition du laudanum  
que ce foit. Quelques-uns le préferent à toutes les au-  
tres préparations liquides, parce qu’il est plus aisé d’en  
fixer la dofe. On le prescrit souvent sous le nom *d’Ex-  
tractumThebaicum.* La dofe en est depuis un demi grain  
jusqu’à deux. Quelques-uns nlemployent pour cette  
préparation que l'leau commune , & il est vrai que  
c’est la meilleure maniere de purifier *F opium* de toutes  
les ordures qu’il contient.

*Extrait d’Opium compose du Docteur Goddard.*

Prenez *de safran et de noix muscade coupée par tran-  
ches s de chaque une once ;*

*de castoreum , demi once ;*

Mettez-les dans un matras avec douze onces de teinture  
de tartre ; boudiez votre vaisseau,& mettez la ma-  
tiere en digestion au bain de fiable pendant vingt-  
quatre heures, en la remuant souvent ; & après  
qu’elle sera refroidie , coulez-la à travers la chause  
*se,* dans un plat de terre. Verfez ce qui a resté  
dans la chausse,dans le matras,avec demi-chopine  
d’efprit de vin rectifié ; mettez-le en digestion  
pendant douze heures, & coulez-le dans le même  
plat que l’autre.

Ajoutez à ces teintures cinq onces d’extrait d’opium, &  
faites-les évaporer par une chaleur lente en con-  
sistance d’extrait.

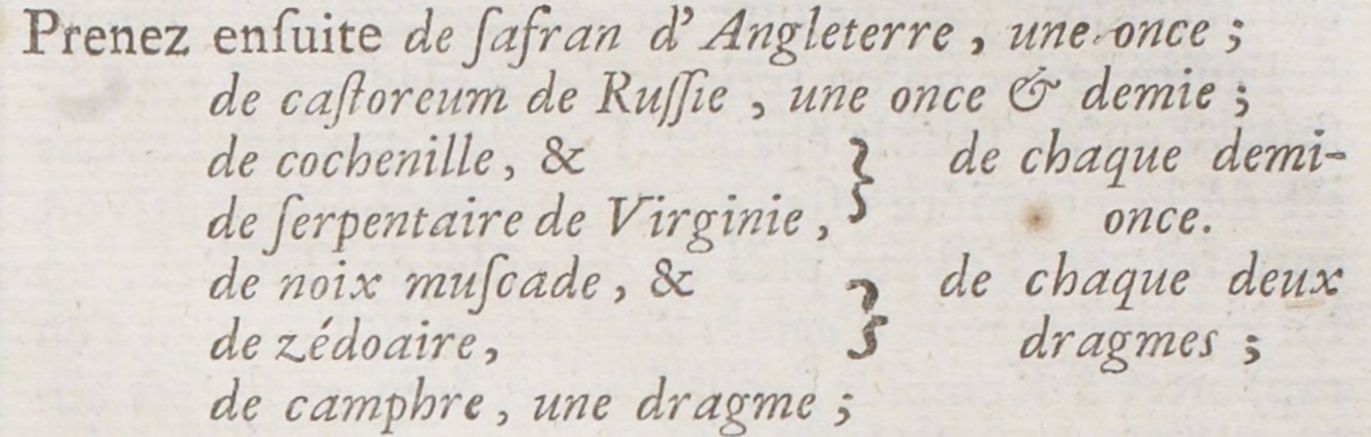
Cet extrait a les mêmes vertus que l’autre : mais on peut  
le donner en plus grande dofe ; favoir depuis trois  
grains jufqtllà quatre.

*Guttae vitae y* gouttes de vie.

Faites dissoudre dç bon opium dans de l'leau , comme

Ο P I 140

dans le *Laudanum liquidum cum camphora,*quatre onces.

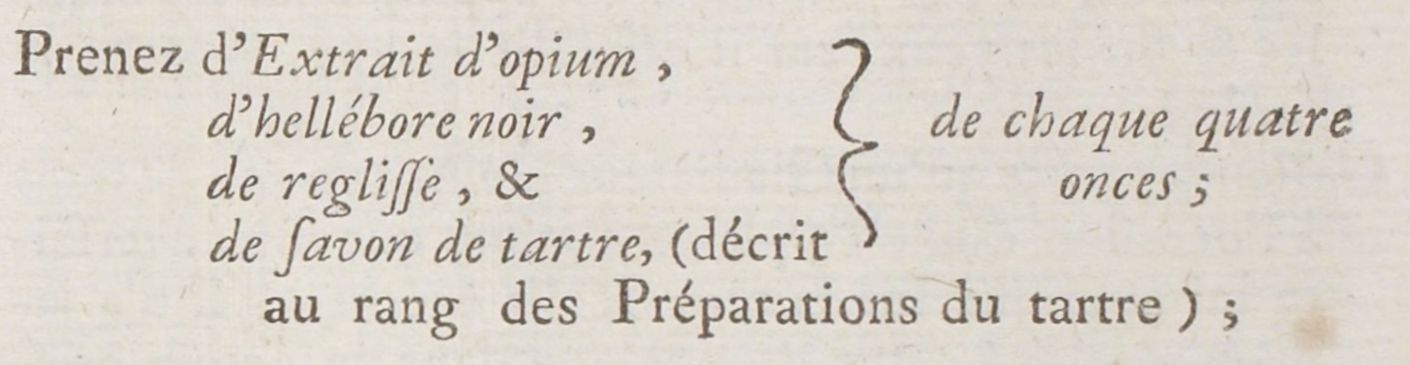


Pu!vérifez ces drogues , mettez les dans un matras, &  
versiez dessus de teinture d’antimoine faite avec  
le falpetre & l'antimoine diaphorétique , une  
chopine ; laissez-les en digestion à une chaleur  
douce pendant trois ou quatre jours , en les agi-  
tant fouvent , jusipilà ce qu’il en résistte une bon-  
ne teinture, que vous verserez dans une pinte de  
dissolution *d’opium :*

Mettez de nouveau la matiere en digestion pendant  
quarante-huit heures , & quand elle sera reposée  
décantez-la pour l’usage.

Salmon vante beaucoup ce remede , & en effet il produit  
des effets admirables entre les mains de ceux qui *sa-  
vent* l’employer ; mais on le prescrit rarement faute de  
le connoître. *L. opium* est tellement corrigé par les aro-  
mates, qu’on peut le donner en fortes dofes ,fans crain-  
dre qu’il excite des nausées. Il excite efficacement la  
fueur, & il est carminatif. On peut en prendre depuis  
dix gouttes jusqu’à 40, 50 , & 60.

*Pilulae Matthaei ,* Pilules de Matthieu.



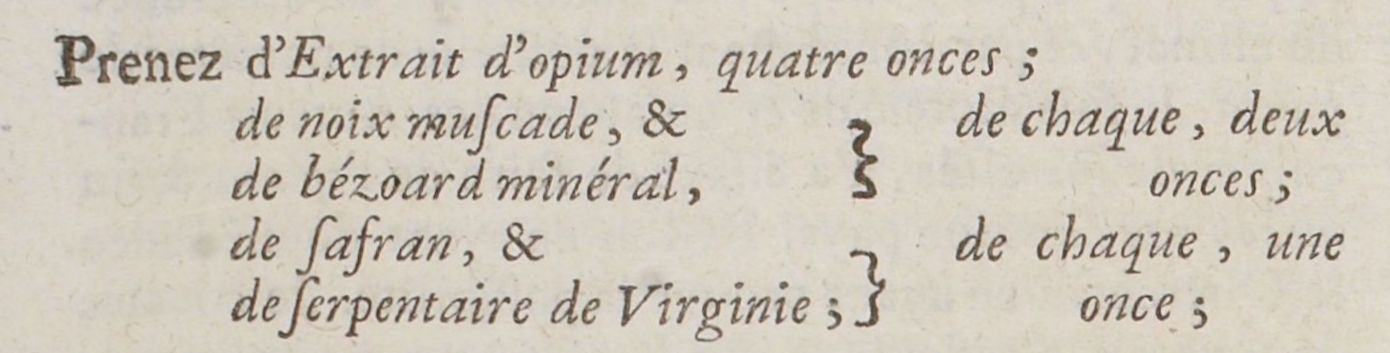
Pulvérisez l’hellébore & la régliffe, pilez & mêlez ces  
quatres ingrédiens ensemble, & mêlez avec deux  
ou trois onces de cette masse , une once de safran  
d’Angleterre, coupé par petits morceaux, & pi-  
lez-les enfemble, jusqu’à ce que le safran foit si  
parfaitement mêlé avec la masse, qu’on ne puisse  
plus le distinguer ; pilez & mêlez enfuite cette se-  
conde masse avec la premiere. Supposé qu’elle  
Eoit trop Eeche, on pourra l’humecter avec queI-  
ques cuillerée^de l’huile que lesaivon jette quand  
on le. laisse long-tems à part; ou à sa place autant  
d’huile rectifiée de térébenthine qu’il en faut pour  
en faire une masse propre pour des pilules. Met-  
tez-la dans un vaisseau de verre ou dans un pot de  
fayance, que vous couvrirez d’une vessie ou d’un  
morceau de peau.

On prépare ce remede de plusieurs manières :

Bates employé l’hellébore blanc.'mais il est beaucoup plus  
sûr de le rejetter , quelque corrigé qu’on l’imagine ,  
fans craindre que le remede en vaille moins. Bates ex-  
dut le fafran de fa composition : mais il améliore le  
remede dans plusieurs cas. Cet opiat est admirable  
pour évacuer par les fueurs & par les urines ; & le fa-  
von de tartre est si apéritif, qu’il en rend l’usage asu  
silré même dans l’asthme, bien que les autres prépara-  
tions de *Vopium* y soient dangeretsses. On peut le don-  
ner depuis trois grains jufqu’à dix. On l’humecte  
quand il est *sec* avec l’huile de térébenthine : mais  
il faut pour lors en augmenter la dofe, à proportion  
qu’on a recours à cette correction ; car la térébenthine  
ne fe feche jamais si parfaitement, qu’il n’en reste tou-  
jours assez pour augmenter fon volume.

isti OPI

*Pilulae Starkei y* Pilules de Starkey.



Réduisiez la muEcade & le safran en pâte de maniere  
qu’on ne puisse plus les distinguer. Réduifez de  
même le bézoard minéral & la serpentaire en  
poudre impalpable ; après quoi mêlez ces drogues  
ensemble , avec demi-livre de faVon de tartre ;  
d’huile de sassafras, demi-once, & deux onces  
de teinture d’antimoine : incorporez le tout en  
le pilant dans un mortier, & gardez-le dans un  
pot de verre ou de fayance, couvert d’une vessie  
de cochon ou d’un morceau de peau, pour vous  
en fervir au besoin.

George Wilson dit tenir cette composition du Docteur  
Starkey , qui la lui communiqua en 1665. quelque-  
tems avant *sa* mort, en l’assurant qu’il aVoit donné la  
premiere à Matthieu pour une petite somme : mais  
qu’il s’étoit toujours ferVÎ de celle-ci aVec beaucoup  
plus de Puccès que de l’autre. En effet elle est plus  
diaphorétique & plus anodyne que la premiere , &  
ceux qui l’ont employée àfl’urent nlaVoir jamais trou-  
vé un meilleur laudanum. Il est rare cependant qu’on  
la trouVe dans les boutiques, & qu’on s’en serre aussi  
FouVent que de la premiere ; de forte que ce seroit  
enVain qu’un Medecin l’ordonneroit , puisqu’il est si  
aisé de lui substituer l’autre. On peut la donner en  
forte doEe aux fébricitans qui ont besiiin de repos ;  
car elle est moins dangereuse que *s opium* ordinaire  
ni que ses autres préparations. Les aléxipharmaques  
qu’on employe dans sa composition font qu’elle exci-  
te plutôt la fueur , parce que dans le tems qu’ils  
échauffent & qu’ils atténuent les fluides pour la sé-  
crétion , *P opium* relache les fibres, & facilite leur paf-  
fage à traVers les pores de la peau.

*Anodyn universel.*

Faites dissoudre quatre onces de bon *opium* dans une  
quantité d’eau fuffifante ; faites-la évaporer de  
façon qu’il n’en reste qu’une chopine & demie ,  
fur laquelle vous mettrez une chopine d’eau-de-  
vie de France rectifiée ; demi-once de fafran ;  
deux dragmes de cochenille ; deux onces de tein-  
ture de fel volatil de tartre , ou à *sa place* deux  
onces de sinvon de tartre, de fel volatil huileux ,  
& d’efprit tiré du favon de tartre, de chaque trois  
onces.

Mettez le tout en digestion au bain de fable pendant qua-  
tre ou cinq jours dans un matras bien bouché, &  
coulez la liqueur pour vous en fervir au beEoin.

Il s’est trotlVé de tems en tems quelques particuliers qui  
ont fait grand cas de cette préparation : mais on ne l’a  
jamais gardée dans les boutiques. Elle est bonne pour  
les mêmes ufagcs que le *Laudanum liquide pectoral  
et sudorifique,* dont on a donné la description au mot  
*Laudanums* étant donnée depuis dix gouttes jufqu’à  
cinquante.

*Uopium* est le fuc laiteux qui découle des incisions que  
l’on fait aux têtesde pavot blanc, qui s’épaissit à Pair  
& prend la consistance d’une gomme folide , résineufe,  
qui mollit fous les doigts; dont la couleur est rouge  
brune foncée ; qui est d’un gout extremement amer &  
chaud, d’une odeur forte & Vireufe, qu’on nous appor-  
te du LeVant& des Indes orientales, en gâteaux ronds  
&applatis, ou en pains plus irréguliers & de différen-  
tes grosseurs, pesant depuis quatre onces jufqu’à une

O P I 142  
livre & plus, & enveloppés dans des feuilles de pavot  
ou d’autres plantes, pour empêcher que les gâteaux  
ne s’attachent les uns aux autres.

L’histoire de *F opium* est si peu connue même à prefent,  
que dans la courte defcription que je viens de donner,  
il n’y a peut-être aucune circonstance qui ne fe trouve  
contredite par quelques fameux Ecrivains ; c’est pour-  
quoi je fuis obligé de m’étendre fur chaque circonstan-  
ce en particulier & de la confirmer.

I. On fait que toutes les fois que l’on brife , ou que l’on  
fait des incisions aux têtes des pavots, il en découle ufi  
fuc laiteux qui est en très-petite quantité par rapport  
aux fucs que Fon en tire par expression, & qui en disse-  
re entierement par son gout, par fon odeur & par ses  
propriétés. L’on Eait aussi que *F opium* des Anciens étoit  
fait du fuc laiteux , & que leur *méconium* n’étoit autre  
chose que le silc exprimé ou la décoction de la même  
plante ; qu’ils regardoient le *méconium* comme très-  
inférieur à *s opium.* Mais on demande si *F opium* dont  
nous nous fervons aujourd’hui est le vrai *opium* des  
Anciens , ou si c’est simplement leur *méconium.*

D’un côté Garciasab Horto, Belon , Mandelsio, Taver-  
nier & le Docteur Kempfer, fans parler de plusieurs  
autres , penfent que notre *opium* est le fuc laiteux qui  
découle des incisions faites aux têtes de pavot, ou  
qu’il est préparé de la même maniere que les Anciens  
préparoient le leur, felon la defcription que nous en  
ont donnée Diosi:oride & Pline. Mais d’un autre côté  
ProEper Alpin, Bellon, Lernery, Savary & M. de la  
Condamine assurent positivement que *Vopium dcs* bou-  
tiques n’est autre chosie que le *méconium.*

On peut prouver par des argumensqui me paroissent fans  
réplique, que *F opium* que nous connoissons, n’est ni un  
extrait, ni le stuc exprimé & épaissi des têtes de pavot.  
Car 1°. le silc laiteux tiré par incision des têtes de  
pavot & desséché au foleil ou à l’ombre, ou , même  
dans les Provinces septentrionales, a tous les caracteres  
du bon *opium,* c’est-à-dire, qu’il en a la couleur , la  
consistance, le gout, l’odeur, & les propriétés ; il pré-  
sente les mêmes phénomenes , avec cette différence  
que s’il est ramaffé avec film, il en est pluspur& moins  
chargé de parties grossieres. Pour avoir cet *opium* en  
larme, j’ai commencé par suivre la méthode décrite  
par Diositoride, c’est à-dire, que dans un jour clair &  
*sec ,* j’ai coupé avant l’heure de midi la couronne des  
têtesde pavot, de maniere que la cavité du fruit ne  
fût pas ouverte , & j’ai ramaffé dans une tasse de por-  
celaine le fuc laiteux aVec une petite cuiliere d’argent  
& mon doigt. Je choisis pour cette opération les têtes  
de paVot qui étoient parVenues à leur grandeur natu-  
relle, & ayant qu’elles commençassent à *se* durcir ou à  
sécher. Le siuc s’épaissit en peu de tems ( dans un jour  
ou enViron, lorsique la quantité est petite) & prend  
la consistance de *F opium y* étant exposé à Pair. Celui que  
je retirai par cette Voie étoit d’un gout extremement '  
amer & brûlant, & d’une odeur assoupissante : il étoit  
même plus piquant au gout, & d’une odeur plus forte  
que *Vopium* ordinaire. Sa couleur extérieurement étoit  
jaune, brune & foncée, un peu plus claire en dedans  
lorfqu’on le cassoit, & il ne paroissoit pas d’une cou-  
leur uniforme , mais on auroit cru qu’il étoit formé  
de plusieurs gouttes distérentes. J’en conferVe encore ,  
& quoiqu’il y ait plus de dix ans que je le garde , il a  
encore la même couleur & le même gout. Son odeur  
est feulement un peu moins forte que quand il étoit  
nouyeau. Je fis cette expérience fur le paVot blanc.  
EnViron dans le même tems, je tirai aussi de *s opium*du paVot rouge. 11 étoit d’une couleur un peu moins  
obsiture , ce que je crois n’être qu’aceidentel ; car le fuc  
laiteux de la plante noircissait en même-tems fur mon  
couteau, ce qui a pu colorer certaines parties du fuc  
plus que d’autres. D’ailleurs ces deux fortes *d’opium*ne différoient en rien.

Je tirai enfuite *Vopium* selon la méthode usitée en Perse.  
Je nlaVois pas de couteau à cinq lames, mais je fis le

143 O P ϊ

plus promptement qu’il me fut possible & superficiel-  
lement quatre, cinq ou six fcarifications fur un des  
côtés des têtes des pavots, felon qu’elles étoient plus  
ou moins grosses. Le lendemain, lorfque le fuc fut  
jparvenu à la consistance de *l’opium,* je le détachai, &  
le paitris pour en former une masse, de maniere à ne  
pouVoir distinguer les différentes larmes dont elle étoit  
composée. Quelque foin que j’aie apporté dans cette  
façon de recueillir *Fopium,* il m’est quelquefois arrivé  
de pénétrer jusques dans la cavité de la tête, & il est  
-tombé quelques gouttes du fuc par terre , inconvénient  
que j’aurois vraiffemblablement évité, si j’avois eu un  
Instrument semblable à celui dont on *se* sert en Persie.  
Je remarquai cependant que je pouvois ramaffer une  
.plus grande quantité *d’opium* par cette voie dans un  
même efpace de temss, que par la méthode de Diosico-  
ride. Pour avoir *Fopium* en larme aussi net, aussi  
exempt de poussiere & aussi beau qu’il étoit possible,  
sue coupai la couronne de plusieurs têtes, & en les cour-  
bant en bas, je reçus dans une tafl'e le siuc laiteux qui  
en découloit. Je mis ensiuite la taffe Pur une fenêtre ,  
après l’avoir couverte d’tm papier, Lorfque le siuc eut  
acquis la consistance de *F opium* , je Pôtai du vaiffeau  
& le formai en masse. Il est d’une couleur entiere-  
ment uniforme, & le plus blanc que j’aie jamais vu.  
J’ai employé aussi le pavot blanc pour ces expériences,  
& je les ai répétées fur différentes autres especes, foit  
de ceux dont lesfemences sont blanches , ou de ceux à  
Eemences noires, sans remarquer aucune différence  
dans leur fuc.

Secondement, il y a une grande différence entre l’ex-  
trait , ou le Euc exprimé & épaissi, & *s opium* ; cesdro-  
gues ayant à peine entre elles quelque ressemblance.  
J’ai fait préparer l'un & l’autre : mais ni l’extrait, ni le  
fucexprimé de la plante & épaissi n’approchoient assez  
par leur gout & leur odeur de *ï’opium* retiré , comme  
je l’ai dit ci-dessus, pour faire croire à quelqu’un que  
ces différentes silbstances , proVenoient d’une même  
plante. L’extrait qui est d’abord brun , noircit en *sé*chant, de même que le fuc épaissi, qui est verd , quand  
on le retire. Quand on les délaie , ils reprennent Pim  
& l’autre leur premiese couleur. L’extrait est assez dur,  
& les parties en font adhérentes les unes aux autres;  
le fuc est plus fec& plus friable. Je fis évaporer l’un &  
l’autre sur un petit feu de fable, le fuc exprimé com-  
mençant à fe moisir au bout de deux jours , quoiqu'il  
fût conservé dans un lieu *sec &* dans un grand bassin.  
Peut-être que dans certains pays on met une partie de  
cet extrait ou de ce stuc épaissi avec le véritable *opium.*Celui dont parle M. de la Condamine, & qui est Verd,  
brun, avoit peut-être été mêlé avec du stuc exprimé de  
laplante, qui cependant ne pouvoir pas y être en gran-  
de quantité pour les raisons que je dirai ci-après. Il y a  
même lieu de croire que cette couleur verte dépendoit  
de quelque autre siibstance aromatique qu’on y mêle  
pour lui donner une odeur plus pénétrante que celle  
qu’il tire du pavot.

Troisiemement, *l’opium* ordinaire contient plus de par-  
ties sulphureustes ou résineuses qu’il ne peut y en avoir,  
soit dans le fisc exprimé ou épaissi , foit dans l’extrait  
des pavots. En effet, *V opium* ordinaire , de meme que  
celui que j’ai recueilli, contient environ une troisieme  
partie de résine ou de parties sulphuretsses. Au lieu que  
Pesiprit de vin diffout à peine une dixieme partie de  
l’extrait ou du suc épaissi, & il est arrivé souvent qu’il  
en a tiré à peine une teinture.

Quatrièmement, si *Vopium* n’étoit pas une véritable lar-  
me , il ne faudroit pas tant de vastes campagnes bernées  
de pavots, qu’on en rencontre dans la Natolie, dans  
l’Egypte & dans la Perse. Il auroitaussi moins de for-  
ce, *sa* qualité anodyne dépendant surtout, ou peut être  
entierement du suc laiteux de la plante.

L’objection qui est fondée sur le prix de cette drogue,  
ne me paroît d’aucune force , parce que dans l’espace  
d’environ une heure, j’ai ramassé ici un gros *d’opium,*

O P I 144  
ou à peu près, fans avoir le fecours de l’instrument  
dont se EerVent les Pertes, ni la dextérité qu’on ne peut  
acquérir que par l’usage , & nonobstant la diflérence  
du climat, & par conséquent la petitesse de nos têtes de  
pavot. Je sitis étonné de ce qu’aucun des Auteurs Fran-  
çoisci-deffus cités, ft’a essayé de faire de *sopium* & du  
*méconium* dans fon pays, Bellon en ayant donné l’idée  
& Quercetan en ayant prouvé la possibilité. Je conclus  
de toutes ces reflexions que *s opium.,* au moins pour la  
plus grande partie , est fait des véritables larmes du  
pavot.

H. Ôn demande encore si *F opium* est tiré du pavot blanc  
ou du pavot noir. Ilparoît parles écrits des Anciens  
qu’ils ont cru qu’il étoit préparé avec le pavot noir.  
Mais je crois qu’il est indifférent pour le remede qu’il  
foit tiré du noir ou du blanc, & que cela n’importe qu’à  
celui qui est occupé à le recueill.r. Il est donc del’in-  
térêt d’un chacun de cultiver l’espece de pavot qui  
réussit le mieux dans fon pays & qui fournit les têtes  
les plus grosses & les plus fucculentes, & par consé-  
quent de cultiver ici, si je ne me trompe, le pavot  
blanc. C’est en effet de ce dernier qu’on tire *ï’opium*dans les Indes orientales.

III. Quant à ce qui regarde le choix de *F opium -,* c’est une  
chosie trop connue pour m’y arrêter. Mais puisique  
Diosicoride nous dit qulon falsifie *s opium* de dsséren-  
tes manières,& que iicllon a avaneé que les Marchands  
en augmentoient la quantité avant que de le distribuer  
dans les Provinces, on peut mettre en question si tout  
*Fopium* dont nous nous ferVons Vient des paVots, ou si.  
l'on y mêle quelqu’autre drogue comme la gomme du  
glaucium , le fuc de laitue sauvage &lefuif, matieres  
toutes rapportées par DioEcoride. Quoique je ne pusse  
résoudre cette question avec certitude , cependant  
je pensie qu’il est vraissemblable qu’on n’y ajoute  
rien, si ce n’est peut-être une petite quantité de quel-  
que liquide indifférent, ou quelque fuc laiteux de la  
même nature que celui des paVots , autrement il feroit  
considérablement affoibli , ou même moins fort que  
celui que nous préparons chez nous. Je ne connois pas  
le glaucium des Anciens , & je n’ai jamais Vu aucun  
*opium* qu’on pût aVec raison soupçonner d’être fophise  
tiqué ayec des gommes ou du suif. Mais la laitue fau-  
vage , qui est la *lactuca siylvestris odore virosc* ,C.B. Pin.  
123. abonde plus qu’aucune espece de paVot que je  
connoiffe en fuc laiteux dont le gout & l’odeur sont  
les mêmes que ceux du suc laiteux du paVot. Peut être  
qu’ou mêle cette liqueur dans certains pays aVec 1’θ-  
p*'umt* fuppose qu’on puisse en aVoir plus facilement,  
*& ï’opium* n’en Vaudra pas moins pour cela , le Euc des  
laitues ordinaires même étant anodyn & narcotique ,  
aussi-bien que celui des pavots , quoiqu’à un moindre  
degré.

IV. J’ai dit que *F opium* qu’on nous apporte est envelop-  
pé de feuilles de pavots , &c. parce que tous les Au-  
teurs le disent de même, mais celui que j’ai vu ici est  
couvert de fleurs, de semences, de sommités, &c.  
priEes de quelque espece de *lapathum* ou patience.

*L. opium* ou *opion,* nom qu’on donne plus communément  
aujourd’hui au suc de cette plante , a été ainsi nommé,  
si.je ne me trompe par Pline, Galien étant celui des  
Grecs que je connois , qui le premier s’est servi de ce  
nom.

Tout le monde convient que *ï’opium* a été connu des An-  
ciens : mais il n’est pas encore décidé si ce sont lesGreôs  
ou les Egyptiens , qui les premiers l'ont mis en ulage.  
Ce qui me paroît plus vraissemblable là-deffus , est que  
cet honneur est dû aux Grees, & que la qualité narco-  
tique a été découVerte, sinon par Hlppocrate, du moins  
peu de tems aVant lui; & ceux-là se trompent qui pré-  
tendent que *Vopium* est le *népenelhes* d Homere.

Pôur ce qui concerne la plante qui fourmt 1 *oputm t* il pa-  
roîtpar letémolgnage d’Homere qu elle aétéculuvée  
ayec

ΐ45 OPI

avec soin long-tems avant Hippocrate. On en attribue  
même l’invention à Cerès, & ce sentiment étoit si bien  
établi qu’on appelloit cette Déesse du nom de *Mecone ;*que le mot de *Cereale* étoit l’épithete que les Poètes  
donnoientcommunément au pavot, qu’on le lui offroit  
en sacrifice, & que cette Déesse étoit représentée te-  
nant un pavot dans la main. On n’auroit jamais fait  
tant d’honneur à une plante narcotique, furtout parmi  
les Romains, si elle n’eût été d’ailleurs d’une utilité  
marquée & reconnue pour un des végétaux que Cerès  
fit connoître aux Grecs en leurs enfieignant la maniere  
de le cultiver & d’en faire ufage, service en reconnoise  
sance duquel elle fut déifiée après fa mort. Que la *se-  
mence* du pavot ait fervi d’aliment aux Anciens, sur-  
tout aux persiannes qui vivoient dans les déEerts,c’est ce  
qu’on ne sauroit réVoquer en doute , pour peu que l’on  
foit versé dans la lecture de leurs écrits. C’est ce dont  
convient aussi M. le Clerc ( *Histoire de la Medecine,*p. 211. ) mais il croit qu’ils en ustoient pour toute au-  
tre classe que pour s’en nourrir , ou que la maniere  
dont ils la préparoient, la dépouilloit de ses qualités  
somnifères & nuisibles.

Cette semence dans les Ouvrages d’Hippocrate, *de Diae-  
ta,* est appellée nourrissante ; & sans avoir besoin du té-  
moignage des Anciens, nous savons que le gout des  
Eemences de pavot est plus agréable que celui des  
amandes douces : elles sirnt huileuses & sarinelsses ;  
& il m’est arrivé simvent d’en manger une grande  
quantité, soit de noire ou de blanche, & je ne mefitis  
jamais apperçu qu’elles fussent fomniferes ou nuisibles.  
D’ailleurs elles fervent d’aliment dans quelques pays ,  
aussi-bien que l’huile qu’on en tire, qui est aussi in-  
nocente & aussi Eaine que l’huile dlolÎVe. Si cette se-  
mence étoit pernicieuse, la cuisson n’en corrigeroit  
pas la mauVaise qualité, la substance qui est narcotique  
dans les pavots étant très-fixe, & ne *se* dissipant pas  
aisément. On voit par-là la confirmation de ce qui a  
été dit plus haut ; savoir, que la qualité anodyne &  
fomnifere du pavot réside dans le siuc laiteux de cette  
plante, & non dans aucune autre partie.

Cela n’estpasparticulier au pavot ; car dans plusieurs sior-  
tes de plantes le si-ic propre est très-diflérent du siuc  
commun ; par exemple , le stuc laiteux de la laitue or-  
dinaire est hypnotique, tandis que toute la plante est  
rafraîchissante, délayante & nourrissante.

Il est certain aussi que notre pavot des jardins ne dissere  
point spécifiquement du μήκων, *Oo Papaver* des An-  
ciens; car quoique nous ne puissions donner une des-  
cription supportable de cette plante , en ramassant tout  
ce qu’ils en ont laissé dans leurs écrits, nous y trouvons  
cependant tant de caracteres qui lui sont particuliers,  
qu’ils peuvent suffire pour nous la faire distinguer de  
toute autre plante. Théophraste, par exemple, dit  
que c’est une plante qui ne quitte pas *ses* feuilles, qui  
contient un fuc laiteux; & Diofcoride dit qu’on la  
cultive dans les jardins ; qu’elle a des femences blan-  
ches contenues dans des têtes oblongues, ou des cap-  
fisses appellées κοδίαι, qui ont à leur sommet une étoi-  
le ou couronne, & defquelles on tire par des scarifica-  
tions Ιε’θπὸς μήκωνος, ou *F opium s* tous caracteres qui  
ne conviennent à aucune autre plante qu’à notre pa-  
vot.

Cette discussion historique pourra paraître frivole à  
quelques-uns : mais pour profiter des expériences &  
des obfervations des siecles qui ont précédé le nôtre, il  
faut auparavant démontrer l'identité duremede; & il  
feroit fort heureux pour la Medecine qu’on eût obfer-  
vé la même critique à l’égard de toutes les plantes,  
auxquelles nous donnons aujourd’hui des noms Grecs  
& Latins.

*V.L.opium* appaife les douleurs, procure le fommeil,  
« proVoque les sueurs, en supprimant à la vérité toutes  
«les autres éVacuations, recrée les esprits animaux,  
a donne de la consistance aux humeurs, & relâche les  
*Tome V,*

' O P I -146

« fibres. C’est pourquoi il est recornifiandé dans les  
« douleurs vives, dans les insomnies, dans les spase  
« mes, dans les maladies de la rate, dans les vapeurs ;  
a dans les flux immodérés , dans les hémorrhagies,  
« dans les ténesines, & dans toutes lés maladies qui  
«dépendent de la tension ou irritation des nerfs, du  
« mouvement irrégulier des efprits animaux, ou de la  
« fluidité & de l’acrimonie des liqueurs. »

/

Il seroit trop long de rapporter ici les différentes opi-  
nions des Auteurs touchant *Vopium,* il suffira d’indi-  
quer seulement en peu de mots celles de ces opinions  
qui simt visiblement contredites par l’expérience.

*L’opium* est d’un gout acre & amer, & d’une odeur vireu-  
*se.* Diosicoride dit qu’il est amer au gout, & d’une  
odeur assoupissante ; Matthiole, qu’il ulcere la langue  
& le palais, si on le garde quelque tems dans la bou-  
che. Il y en a qui appellent sion odeur, *odeurvireuso;*d’autres la nomment *odeur forte, désagréable, péné-  
trante ,* ou autrement.

Si l’on goute *F opium* avec attention , on s’appercevra en  
premier lieu d’tm gout propre à exciter des nausées,  
mêlé d’amertume ; ensiuite on sentira au bout d’une  
minute ou environ , une chaleur piquante, qui attaque  
d’abord la langue, ensclite le palais, & enfin les levres  
dans un moindre degré. La chaleur continue pendant  
plus de quinze minutes; l’amertume *se* fait fentir pen-  
dant plus long-tems encore, & excite une falÎVation  
abondante. 11 échauffe aussi, caisse de l’irritation dans  
le nez, & donne des envies d’éternuer

Si donc nous voulions juger des qualités de *l’opium* par  
les effets qu’il produit dans la bouche & dans le nez,  
ou par fon goût & sein odeur,nous le reconnoîtrions  
pour un remede acre , diaphorétique, bon pour les  
nerfs , & purgatif. 11 est certainement diaphorétique,  
& on le peut regarder à juste titre comme bon pour les  
nerfs: mais il n’est pas purgatif, quoique par accident  
il agisse quelquefois comme tel. Erastus penfe qu’il se-  
roit toujours purgatif, s’il li’avoit pas cette qualité  
assoupissante qu’on lui reconnoît. Selon lui par con-  
séquent, fa vertu narcotique ne dépend aucunement  
des qualités sensibles que nous avons rapportées ci-  
dessus. Cela paroîtra plus vraissemblable encore, si l’on  
fait attention qu’il y a des narcotiques qui font acres,  
& d’autres qui ne le sont pas ; d’autres amers &d’au-  
tres doux ; qu’il y en a d’aromatiques, & d’autres qui  
n’ont point d’odeur; que les uns purgent & les autres  
suppriment ces évacuations, &c. & que tous fiant ce-  
pendant anodyns, & presque également narcotiques  
& assoupissans, si on en proportionne la dosie à leur  
force ; si l’on considere en même-tems qu’il y a plu-  
sieurs purgatifs qui font aussi acres, aussi amers,  
& dont l’odeur est aussi sorte que celle de *\’o-  
pium,* qui ne sirnt aucunement narcotiques. Nous de-  
vons par conséquent distinguer dans *Topium sa* qualité  
irritante d’aVec sa qualité narcotique ; au moins pou-  
vons-nous les concevoir pour le présent comme deux  
- qualités différentes.

Cette acreté sensible de *Fopium* suffit, scion quelques-uns,  
pour réfuter le fentiment des Anciens, qui le regar-  
doient comme un remede froid, & prouve au contrai-  
re qu'il est très-chaud ; qualité qui lui est *effective-  
ment* particuliere à certains égards. Mais il n’est pas  
moins certain , que la propriété qu’il a de diminuer la  
trop grande chaleur que l’on remarque dans un grand  
nombre de cas, dénote aussi en lui une qualité rafraî-  
chissante ; & si cette question étoit de quelque impor-  
tance , il ne feroit même pas difficile de faire Voir que  
*F opium* est plutôt un remede rafraîchissant qu’échauf-  
fant,

2. *L’opium* est composé de parties gommeufes, de par-  
ties résineuhes, & de parties terrestres, dans une telle  
proportion , que siir douze parties *d’opium* , il y en aenVÎron cinq de gommeuses, quatre de résineufes, &  
trois de terrestres & grossieres,qui ne fiant dissolubles ni

147 OPI

dans les menstrues aqueux, ni dans ceux qui font spi-  
ritueux.

J’ai dissous *V opium* dans Peau, dans le vin, dans le vinai-  
gre, dans llesprit de vinaigre & dans Peau-de-Vie ; j’en  
ai tiré une teinture avec l’esprit de vin rectifié avec le  
fel de tartre , ou l’alcohol, en observant toujours de  
mettre douze parties du dissolvant star une partie *d’o-  
pium ,* & j’ai remarqué que llesprit devin en dissolvoit  
quatre douziemes; que des huit douziemes restans.  
Peau en dissolvoit cinq, & qu’il en restoit trois qui n’é-  
toient que des feces. L’eau en a dissous huit douzie-  
mes; & des quatre douziemes restans, l’efprit de vin  
n’en a dissous qu’un , la quantité des feces a été la mê-  
me que dans l’expérience précédente. Il faut avouer  
que les proportions ne font pas toujours exactement  
les mêmes : mais elles ne varient pas beaucoup. L’on  
voit par-là que l’eau dissent environ trois quarts des  
parties extractives de *i’opium.* J’ai remarqué aussi que  
Peau dissout *i’opium* aussi-bien & en aussi peu de tems  
que le vin, le vinaigre, ou l'efprit de vinaigre. Il est  
vrai qu’au bout de trois ou quatre jours , la dissolution  
qui est faire avec Peau devient trouble , fe moisit peu  
de tems après, & dépofe une matiereblanchâtre, qui  
contient une partie de la résine qui a été dissoute; que  
la bonne eau-de-vie dissout également la partie gom-  
meufe & la partie résinetsse de *ï’opium,*c’est-à-dire, tout  
ce que Peau & l’esprit de vin peuvent dissoudre séparé-  
ment, & cela même fans le fecours du feu, & qu’elle,  
ne laisse que les parties grossières. Mais puifque sur  
douze parties d’eau-de-vie, il y en a huit qui font pu-  
rement aqueuses, une égale quantité d’eau, de Vin ou  
de Vinaigre sifflit pour une partie *d’opium.* Cependant  
quoique j’aie essayé cette proportion de huit fur un,  
& qu’elle m’ait réussi, celle de douze parties dudissol-  
vant sur une *d’opium* , opérant la dissolution en moins  
de tems, me paroît préférable; & c’est celle que jlob-  
*serve.* Car |’eau , le vin , le vinaigre & Peau-de-vie ,  
employés félon cette proportion, ne sont que quatre  
ou cinq jours à faire cette dissolution fans le fecours du  
feu , si on les agite fouvent ; au lieu que Peau ,  
à la proportion de huit Pur une , demande dix à  
douze jours, & llesprit de vin environ un mois pour  
acheVer la dissolution. Le résidu de la dissolution de  
*V opiums* faite dans l’eau froide, ne contient rien que  
l’eau bouillante ne puisse dissoudre. En suppofant  
donc que la résine ou partie fulphureufe de *F opium* foit  
aussi bonne & aussi nécessaire que la partie gommeuse ou  
mucilagineuse, Peau-de-vie est certainement le dissol-  
vant le plus convenable.

3. La partie gommeufe de *Vopium* a le même gout & la  
même odeur que *ï’opium* même : mais la partie rési-  
nesse n’a point de gout, & autant que j’en ai pu juger  
par moi-même, elle fent plus le relent que *Fopium.*C’est une remarque qulon trouve aussi dans les *Collect.  
Chym. Leyd.* c. 310. Le Docteur Jones & plusieurs au-  
tres condamnent beaucoup la résine de *i’opium* & l’ac-  
cusient de tous les mauvais effets que produit cette dro-  
gue. J’aurois souhaité qu’ils eussent donné des preuves  
plus convaincantes des mauvais effets qu’ils lui attri-  
huent. On est aujourd’hui trop sim fes gardes pour s’en  
rapporter aveuglément à des affertions générales.

On sait bien que la diffolution de *i’opium* dans l’eau est  
anodyne & somnifere ; qu’elle a toutes les bonnes qua-  
lités de *ï’opium* ; qu’elle agit en aussi petite doste; & que  
cependant *ï’opium* en substance est quelquefois préfé-  
rable; qu’en fuppofant qu’il n’y ait que la moitié du  
foufre de *i’opium* qui foit résine , alors même il s’en  
trouVe une moitié dans toutes les dissolutions & dans  
les extraits faits par les menstrues aqueux, & que la  
partie dure , ténace & résineufe donnée à la dofe de  
quelques grains , ne fauroit avoir beaucoup d’inconvé-  
nient, à plus forte raifon lorfqtllon n’en donne que le  
tiers ou le quart d’un grain. L’aloès ordinaire est tout  
aussi résineux que *F opium,* & fa résine est aussi ténace.  
Cette résine d’aloès a toujours été accusée de catsser  
par fon acrimonie la maladie appellée *tenesmus haemor-*

O P I 148

*rhoidalis , etc.* Mais un membre de l’Académie Roya-  
le d’Edimbourg mort depuis quelque tems, ( qui aVoit  
avancé aussi que la rhubarbe n’étoit pas astringente , )  
a voulu prouVer que cette résine étoit non seulement  
innocente, mais aussi très-amie de la nature , & le  
meilleur correctif de la partie gommeufe. Pour *sa-  
voir* au juste ce qui en étoit à l’égard de *i’opium,* j’ai  
essayé sur moi l’effet de la teinture, tirée par le moyen  
de l'esprit de νίη dtl résidu de la distblution de *i’opium*faite dans Peau. J’ai d’abord pris dix gouttes de cette  
teinture, enfuite quinze , & enfin vingt-cinq, & je puis  
assurer qu’elle aVoit un gout très fort *d’opium i,* qu’elle  
étoit somnifere , & que je ne me stIis apperçu d’aucun  
mauVais effet. Je puis ajouter à cela que le *baume ano-  
dyn* est reconnu pour être véritablement calmant, soit  
qu’on le donne intérieurement, soit qu’on l’applique  
en-dehors , quoique la teinture soit tirée avec l’efprit  
de vin rectifié. Cependant *ï’opium* en substance peut  
être préférable, par la raifon qu’il reste plus long-tems  
dans l’estomac que la diffolution *d’opium s* ou parce  
qu’il pousse davantage par la transpiration, ou à rai-  
Eon de quelqu’autre qualité dépendante de la combi-  
naifon de fes parties. Mais en général, la partie qui ne  
se diffout pas dans l’eau peut être abandonnée. D’où  
je conclus que la qualité somnifere de *ï’opium* ne dé-  
pend pas de fon *soufre narcotique s* ni de sion *soufre grosse  
sier et très-expansif*suivant Geoffroy, lequel est fem-  
blable à celui du *safran,* du *castoreum) 8cc.* Il y a peu  
de végétaux qui aient moins de soufre que le fafran. Il  
ne fournit que du phlegme & point d’huile ; & llon  
peut ajouter que le castoreum & les aromatiques font  
reconnus communément pour être les correctifs de lso-  
*pium.*

4. « Quoique *i’opium* foit plutôt de nature alcaline qu’a-  
« cide , on ne peut cependant le regarder comme un  
« alcali. » C’est ce dont je me fuis convaincu par plu-  
sieurs expériences. J’ai versé goutte à goutte & séparé-  
ment, sijr une diffolution *d’opium* faite par le moyen  
de l’eau, & mise dans différens verres de l’efprit de vi-  
naigre, de corne de cerf, de vitriol & de l’huile de  
tartre par défaillance. Aucune de ces liqueurs n’y a  
causé la moindre effervescence ou ébullition. Les aci-  
des ont seulement éclairci la solution : mais les alcalis  
Pont rendue laiteuse, & ce mélange s’est séparé en peu  
de tems en deux parties. La partie inférieure de la li-  
queur est devenue claire & tranfparente, comme elle  
l’étoit avant le mélange, & la portion laiteuse a pris  
le dessus de la liqueur , où elle a paru fous la forme  
d’une crême épaiffe,qui en fecouant le verre s’est préci-  
pitée au bas de la liqueur, dont la partie supérieure est  
restée claire: mais il n’est pas toujours arrÎVé que cette  
crême *se* foit préeipitée;en continuant à secouer le vaise  
seau, j’ai remarqué qu’elle s’est élevée quelquefois à la  
partie supérieure du mélange. La diffolution *d’opium*mêlée avec l’huile de tartre, a une odeur un peu uri-  
neuse. La crême séparée par la filtration du reste de la  
liqueur, &defféchée, fie fond & s’enflamme à lachan-  
delle, & elle fie diffout dans llesprit de vin rectifié &  
non dans l’eau. C’étoit donc une partie du soufre de  
*ï’opium* qui avoit été dissoute par Peau. Pour être plus  
certain de ce fait, j’ai versé goutte à goutte de l’huile  
de tartre par défaillance & de l’efprit de corne de cerf,  
fur des portions séparées d’une teinture faite dans Peau  
du résidu de *i’opium,* dont j’avois déja tiré la partie *ré-  
sineuse* par le moyen de llesprit de vin ; & j’ai obfervé  
que ni l’alcali volatil, ni l’alcali fixe, n’ont occasionné  
la moindre séparation ou précipitation , & qu’ils ont  
feulement éclairci la teinture, llesprit de vin en ayant  
déja enlevé toute la partie sulphuretsse.

J’ai mêlé la solution *d’opium* dans l’eau avec une teintu-  
re de violettes. Cette derniere n’a point rougi & n’a  
souffert d’autre changement que celui qui arrive néces-  
sairement, lorsqu’on confond enfemble deux couleurs  
aussi différentes qui ne se détruisent pas. La teinture du  
scifran dans l’eau a produit le même effet. J’ai trempé  
dans cette teinture un morceau de papier bleu qui fert

149 OPI

d’enveloppe ordinaire au *sucre,* & j’en ai versé quel-  
ques gouttes sur un autre morceau du même papier ,  
jufqu’à ce que les deux fuffent entierement pénétrés  
de la teinture, & quoiqu’au premier aspect le papier  
parût plus rouge qu’auparavant, étant tout-à-fait cou-  
vert de la teinture orangée, il s’en falloir cependant  
beaucoup qu’il le fût étant fec ; il aVoit au contraire  
perdu un certain œil rougeâtre qu’il a naturellement,  
& étoit devenu d’une couleur bleue fale ou fade, & pa-  
roissoit plutôt verdâtre que rouge.

J’ai mêlé aussi la folution *d’opium* avec la teinture de  
tournefol faite dans Peau, & cette derniere a aequis une  
couleur rouge vive. La teinture du fafran dans l’eau y  
a opéré le même changement. La teinture de tourne-  
fol placée entre l’œil & la lumiere, est d’une couleur  
rouge foncée : mais lorsqu’on lasse évaporer la liqueur,  
ce qui s’attache aux parois du verre paroît aussi bleu que  
le tournefol même. Cette fécule détachée du verre &  
mêlée avec *ï’opium*, reprend une couleur rouge vive.  
La teinture de *Vopium* dans Peau a aussi blanchi la dif-  
folutiondu fublimé corrosif, & y a produit un *coagu-  
lum :* mais cette diffolution ainsi trouble est redevenue  
claire en y mêlant de l’esprit de vitriol. En un mot, la  
folution *d’opium* préfente plus de phénomenes d’un al  
cali que d’un acide. C’est pourquoi je ne faurois com-  
prendre ce qui a pu déterminer M. Geoffroy à soutenir  
le contraire.

.J’ai réitéré les mêmes expériences avec *Vopium* que j’ai  
ramaffé ici, aussi-bien qu’avec la teinture de *V opium* or-  
dinaire faite avec le vin, le vinaigre, les liqueurs spiri-  
tueufes,&c. & elles ont eu le même fuccès, excepté  
que la qualité du menstrue a quelquefois apporté de la  
différence dans l’opération; par exemple, l’esprit de  
vitriol a fait un précipité dans les teintures tirées par  
le moyen des efprits ardens ; & l’huste de tartre par  
défaillance nefe mêle point avec ces teintures, quel-  
quelong-tems qu’on les agite ensemble.

J’ai versé quelques gouttes d’huile de tartre par défaillan-  
ce fur de *s opium* cru, mais je n’ai remarqué aucune  
ébullition ou effervefcence , ainsi que l’ont aVancé  
quelques-uns. Il est vrai que *Vopium* en séchant est de-  
venu un peu blanchâtre, & qu’il avoit une odeur tant  
soit peu urineufe, à raifonde l'action de l'alcali fur la  
partie fulphureufe & fur le fel ellentiel. Ce qui m’a dé-  
terminé à faire cette expérience qui pourroit paroître  
superflue, c’est que M. Hoffinan attribue ce change-  
ment de couleur & cette odeur urineufe au mélange de  
l’alcali avec le soufre acide, en niant cependant que  
cet acide foit capable de coaguler le fang, ou d’inter-  
rompre le cours des esprits animaux.

Le *vitriol bleu* mêlé avec la teinture de *ï’opium* faite dans  
l’eau commune, a rendu cette teinture blanchâtre &  
trouble ou laiteufe : mais cette partie blanche en fe pré-  
cipitant a lassé la partie supérieure de la liqueur,transi  
parente & d’une belle couleur verte. Les Vitriols Vert  
& blanc lui ont communiqué une couleur noire.

Pour silVoir si cette derniere couleur dépendoit des fubsi-  
tances hétérogenes qui sierVoient à couVrir *ï’opium,* j’ai  
tiré la teinture de chacune séparément, & l’ai mêlée  
aVec la diffolution du Vitriol Verd, mais elle n’est point  
du tout deVenue noire.

De toutes ces expériences je puis conclurre, ï°. quelesiel  
essentiel de *ï’opium* est ammoniacal. 2°. Que *ï’opium*ne contient qu’une petite quantité de sieï acide. 3°.  
Qu’il est un peu astringent, ou qu’il produit siur les pré-  
parations martiales le même changement que les astrin-  
gens végétaux.

5°. « Les principes les plus actifs de *Vopium* ne font pas  
a volatils dans le siens ordinaire des Chymistes, mais  
a très-fixes.» Car il fie confierve long tems. J’en ai qui  
a quarante ans, qui est encore dur & solide, & qui n’a  
rien perdu de sim gout. J’ai tenu pendant cinq heures  
un gros *d’opium* exposé à un degré de chaleur égal à  
celui de l'eau bouillante; & quoiqu’il fut nouveau &  
mallasse , à peine est-il diminué d’un grain & demi. J’ai  
dissous de *s opium* dans Peau, je l’ai fait fermenter, &

o P i i50

Pai ensuite fournis à la distilation: mais je nlen ai tiré  
aucun esprit ardent, quoique j’aie employé trois on- '  
ces *d’opium.* Les quatre premieres onces d’esprit quI  
s’éleverent par la distilation , avoient un gout chaud  
fur la langue , & une odeur particuliere sort différente  
de celle de *Vopium, 8e cet* efprit n’avoit aucune amertu-  
me; les quatre onces suivantes étoient beaucoup plus  
foibles, & les quatre dernieres n’avoient preEque plus  
de gout. Les premieres & secondes liqueurs spiritueu-  
*ses,* ou plutôt phlegmatiques, furent mêlées enfemble  
& rectifiées par une feconde distilation ; & j’en tirai  
environ trois onces, qui me parurent d’abord de la na-  
ture des esprits ardens, mais qui à l’estai étoient enco-  
re plus foibles que les quatre premières onces que j’a-  
vois retirées de la premiere distilation. Je filtrai enfui-  
te ce qui étoit resté de la premiere distilation, & je fis  
dessécher le résidu, qui étoit prefque en aussi grande  
quantité que si *Vopium* n’âVoit siouflert aucune fermen-  
tation La liqueur filtrée fut réduite en extrait par l’é-  
vaporation : mais avant que cet extrait fût refroidi, le  
vaisseau dans lequel il étoit, s’étant cassé par accident,  
j’en perdis une partie. Néantmoins , autant que j’en  
puis juger, j’aurois eu , foit en extrait , sent en résidu,  
une quantité à peu près égale à celle de *Vopium* que j’a-  
VOÎS employé. L’extrait n’avoit aucunement l’odeur de  
*Vopium,* mais le résidu en retient encore quelque cho-  
se, quoiqu’il y ait près de cinq ans que j’aie fait cette  
expérience.

On peut inférer de là, ι°. que *Vopium s* quoique vieux ,  
n’est guere moins bon, ou plus fôibleque le nouveau »  
& qu’on ne doit pas le regarder comme meilleur parce  
qu’il est plus foible, puifque c’est une mauVaife manie-  
re d’améliorer un remedeque de l’affoiblir. 20. Que la  
méthode de rôtir *s opium* sur une platine de fer, à dei-  
fein de le corriger en le dépouillant de sa qualité nar-  
cotique, méthode qui a été pratiquée pendant long-  
tems , & beaucoup recommandée par les Auteurs ,  
peut à la Vérité ferVÎr à le brûler, mais ne fauroit le  
rendre meilleur. 3°. *L.opium* ne fournit rien ou pref-  
que rien par la distilation ; & si l’on Veut aVoir les Ver-  
tus dé la thériaque fous une forme liquide , il faut la  
faire infufer dans du vin ou plutôt dans Peau-de-Vie.

6. On peut par le moyen de l’analyse chymique tirer de  
*Vopium,* du phlegme, un efprit urineux, une huile, du  
Eel tant fixe que Volatil, & de la terre. On doit cepen-  
dant conVenir que quelques plantes , qui fiant très-dise  
férentes de *ï’opium* par leur port, leur nature & leurs  
qualités, fournissent précisément les mêmes principes  
par le moyen de la distilation , telles font, par exem-  
ple, le folanum & le chou; & que cette voie est par  
conséquent peu propre à nous donner une exacte con-  
noissance des propriétés de *Fopittm.* Mais attendu que  
quelques Auteurs ont prétendu#prouVer par cette ana-  
lyse que les effets de *ï’opium* dépendoient de sim Eou-  
fre, & d’autres de sim fel volatiI; qu’il en est qui ont  
aVancé que sim soufre étoit narcotique, & fon sel dia-  
phorétique, j’ai pris le parti de répéter trois fois ce  
procédé, ayant à ma disposition le laboratoire du Doc\*  
teur Plummer, qui m’a aidé dans ces expériences; &  
nous aVons troüVé que seize onces *d’opium* distilé fans  
intermede dans une cornue de Verre au feu de fable  
augmenté par degrés, ont donné,

1°. Une once & deux gros de phlegme. Ce phlegme  
étoit très-fétide & empyreumatique, femblable à celui  
qu’on retire dé la graine de moutarde. Il ne fermentoit  
ni aVec l’efprit de vitriol, ni aVec l’huile de tartre, & ne  
produifoit aucun changement fur le sirop Violat: mais  
il eommuniquoit une couleur rouge assez VÎVeàla tein-  
ture du tournesol, qui reprenoit la premiere couleur  
bleue par le mélange de l’huile de tartre. Ce phlegme  
mêlé aVec la solution du sublimé Corrosif, l’a aussi blan-  
chie & y a fait un précipité.

2.Six onces & deux gros d’efprit & d’huile ; c’est-à-dire,  
quatre onces & deux gros d’efprit,& deux onces d’hui-  
le. L’esprit étoit d’une odeur sort défagréstble & péné-

Klj

*lyi OPI*

*trante*, & fermentoit beaucoup avec l’efprit de vitriol;  
l’huile étoit noire & légere, en partie fluide & en par-  
tie épaiffe.

3. De fel volatil, attaché au cou de la cornue, environ  
quatre grains.

4. De *Caput mortuum*, six onces. De forte qu’il s’est  
perdu dans l’opération εηνΐτοη deux onces, trois gros,  
cinquante six grains de matiere.

La meilleure méthode que j’aie pu imaginer pour silvoso  
combien il y avoir de siel volatil dans cet esprit, a été  
de comparer fa force avec celle du fel volatil de cor-  
ne de cerf, en mêlant l’un & l’autre avec l’efprit de  
vitriol ; & ayant observé qu’une partie de fel volatil  
de corne de cerf disions dans Peau, fuffifoit pour foû-  
ler autant d’esprit de vitriol qu’en pouvaient soûler  
dix-huit parties d’efprit *d’opium* ; j’ai cru pouvoir en  
conclurreque 34 gros d’esprit *d’opium* ne contenoient  
pas davantage de 114 grains de sel volatil , lesquels  
joints aux quatre grains qui s’étoient arrêtés au cou de  
la cornue , fassoient en tout un gros cinquante-huit  
grains. C’est-là tout le sel volatil que nous pûmes  
retirer de seize onces *d’opium,* c’est-à-dire que silr  
foixante-six grains, il y en a un de sel volatil. Il pa-  
roît par-là que les qualités de *Vopium* ne dépendent ni  
de l.on esprit, ni de S011 fel volatil, moins encore de  
ses parties spiritueufes & volatiles propres à coaguler  
le Eang, comrfle l’esprit d’urine coagule l’esprit de vin,  
ainsi que l’avoit pensé Cranius.

Le *Caput, mortuum* fut réduit parde longues calcinations  
réitérées à quatre gros quarante-neuf grains. Je l’ai fait  
bouillir dans Peau , j’ai filtré la liqueur & fait sécher  
la terre , qui péfoit deux gros cinquante un grains , de  
forte que Peau en avoit extrait un gros cinquante-huit  
grains. Cette lessive avoit un gout salé ; elle ne fer-  
mentoit ni avec PeEprit de vitriol, ni avec l’huile de  
tartre par défaillance , & n’apportoit aucun change-  
ment au sirop de violettes, à la teinture de Tourne-  
S0I, & à la dissolution du fublimé corrosif. Je Fai fait  
éVaporer fur le feu jusqu’à pellicule , dessécher à l'air  
jufqu’à siccité , & j’en ai retiré par ce moyen une pou-  
dre faline assez blanche , dans laquelle on remarquoit  
un grand nombre de petits crystauxprisinatiques ; cet-  
te poudre qui n’a donné par les expériences que j en ai  
faites , aucune marque d’alcali, ni d’acide , pésoit un  
gros treize grains. J’ai calciné de nouveau la terre pen-  
dant trois heures, &elle a diminué d’environ six grains.  
Je l’ai lessivée une feconde fois , & Payant fait sécher,  
j’en ai trouvé le poids diminué de vingt grains; cepen-  
dant le reste de la lessive étant éVaporé jufqu’àsiccité,  
n’a donné que dix grains de fel semblable au premier,  
qui n’étoit aucunement alcali , quoique plus blanc que  
-celui de la premiere lc-ssive , de maniere que Peau a  
extrait du *Caput moratum* deux gros, dix-huit grains  
de parties salines, lesquels avec les six grains qui *se*sont perdus dans la seconde calcination, étant soustraits  
de quatre gros quarante-neuf grains, donnent deux  
gros vingt-cinq grains pour la quantité de terre que  
contient une livre *d’opium.* La quantité du fel ne fe  
trouve pas égale à la quantité de matiere qui s’est dif-  
foute dans l’eau, parce qu’une partie de la lessive a été  
employée à autre chofe.

Les proportions du fel &de la terre , ont été à peu-près  
les mêmes dans le *Caput mortuum* des trois analystes  
que j’ai faites, de même que dans les cendres de quel-  
que peu *d’opium* que j’ai calciné à feu ouvert. Dans  
toutes ces expériences je n’ai retiré aucune portion de  
fel alcali fixe : mais ayant encore un peu de fel fixe de  
la feconde analyEe , que j’aVois retiré depuis εηνΐτοη  
cinq ans, en lassant évaporer une partie de la lessiVe  
dans une tasse à cassé exposée sim une fenêtre, & qui  
étoit en petits crystaux jaunes, d’une figure en quelque  
façon prifmatique , quoiqu’irréguliere ; je le fis dif  
ioudre dans l'eau , je le filtrai & le fis crystallifer fans  
le fecours du feu, comme la premiere fois, & j’eus un

O P I. 152

fel semblable au sucre candi jaune, qui a donné des  
marques d’un vrai alcali dans toutes les expériences  
que j’en ai faites. Pendant les cinq années que je Pa-  
vois gardé, il avoit perdu environ une huitieme par-  
tie de fon poids , & le papier où je le confervois étoit  
humide. 11 ne *se* résout pas à Pair comme les sels al-  
calis ordinaires : mais il est encore parfaitement sec ;  
il faut un plus grand nombre d’expériences , pour avoir  
une juste connoissance de ce fel.

Dans la premiere analyfe , nous augmentâmes le feu len-  
tement , & nous changeâmes de récipient, dès que le  
phlegme eut entierement monté. Dans la seconde nous  
ne changeâmes pas le récipient, mais nous poussâmes  
aussi promptement que nous pûmes & pendant dix  
heures de fuite , le feu au plus grand degré que la cor-  
nue pût soutenir. Dans la troisieme nous tînmes d’a-  
bord la cornue au bain-marie. 1°. Dans l’eau bouil-  
lante pendant la plus grande partie du jour; enfuite  
nous changeâmes de récipient, & exposâmes la cor-  
nue à un feu de fable. Par cette méthode nous eumes  
deux gros de phlegme de moins que dans la premiere  
analyfe. Aucun de ces phlegmes ne sermentoit ni  
avec les acides , ni avec les alcalis : mais celui que  
nous retirâmes par ce troisieme procédé , qui étoit  
presique sans gout, qui sientoit davantage *i’opium , Sz*qui avoit moins d’empyreume , étant mêlé avec la dise  
solution du sublimé corrosif, y fit une précipitation,  
ne caufa aucun changement à la couleur du sirop vio-  
lat, & rougit la teinture du tournefol. D’où l’on voit  
que *ï’opium* ne contient que fort peu d’acides, ou  
qu’un acide très-foible, quoique M. Geoffroy dife y  
aVoir trouvé un fel acide , même très-puissant.

Une lÎVre *d’opium* a donné par l’analyfe chymlque, feloni  
le Docteur Pitcarn quarante cinq gros d’efprit, dix  
gros & demi d’huile, soixante-deux gros de *Caput mor-  
tuum.* Les parties perdues dans la distilation *se* sont  
montées à dix gros & demi. Selon M. Geoffroy , qua-  
rante-neufgros d’esprit, neuf gros & demi d’huile,  
foixante-deux gros de *Caput mortuum* ; de parties per-  
dues sept gros & demi ; & le *Caput mortuum* calciné a  
la quantité de huit gros vingt cinq grains, a donné  
deux gros vingt-huit grains & demi d’un fel fixe pu-  
rement alcali. Il restoit par conséquent six gros six  
grains de terre : mais selon notre procédé , cette quan-  
tité *d’opium* nous a donné quarante-deux gros six grains  
de phlegme, un gros cinquante-huit grains de *sei* vola-  
til, sieize gros d’huile , deux gros dix-huit grains de  
siel fixe , deux gros vingt-cinq grains de terre. Il s’est  
dissipé dans la distilation , peut-être en parties aérien-  
nes, dix-neufgros cinquante six grains, & dans la calci-  
nation en parties fulphureufes , &c. quarante-trois  
gros dix-fept grains.

7. Les effets de *Vopium* fur les autres animaux ne font  
pas fort différens de ceux qu’il produit fur les hommes;  
& il est du moins, pour quelques-uns d’eux , ou in-  
nocent, ou pernicieux, ou mortel, felon la dofe qu’on  
en donne.

1°. Dans le jardin de Médecine de Holirood-House, je  
mis un jour une groffe grenouille dans un vaste plein  
d’eau , dans laquelle jlavois fait diffoudre une petite  
quantité *d’opium.* Il parut peu de tems après , par les  
violens efforts que fit cet animal pour fortir de cette  
eau , qu’il ne s’y trouvoit pas à scm *aise, 8c* bientôt  
après il tomba dans un état d’engourdissement, ne se  
remua qu’avec peine , & le lendemain matin il étoit  
mort , & considérablement enflé.

2°. Dans le mois d’Août de l’année 1733. je poussai par  
le moyen d’un petit tuyau de verre dans l’estomac d’u-  
ne grenouille , quelques gouttes d’une dissolution d’o-  
*pium* dans Peau. Et après avoir mis l’animal dans un  
cylindre de verre , nous l'ajustâmes à un excellent mi-  
crosicope , de maniere à pouvoir obsierver distincte-  
ment une partie de la membrane qui joint les doigts  
de Pes pattes postérieures, où l’on peut appercevoir

153 OPI

d’une maniere sensible la circulation du sang. Ayant  
remarqué que *F opium* empoisemnoit les grenouilles ,  
je me proposoispar cette expérience d’obsierVer si cet-  
te drogue apportait quelque changement sensible dans  
le siangmême, ou dans sim mouvement ; mais jen’ap-  
perçus aucune altération dans le sang, par rapport à sa  
consistance, à la couleur de la sérosité , à la grandeur ,  
la figure & la couleur des globules rouges; j’observai  
seulement, & d’une maniere bien distincte, une dimi-  
nution étonnante de *sa* vélocité ; car il ne circuloit pas  
la moitié aussi-Vltequ’ila coutume de le faire dans ces  
animaux. J’observai alternativement & à différentes  
reprifes, & j’apperçus en moins d’une demi - heure que  
la vélocité du simg augmentoit par degrés; que la gre-  
nouille, qui paroiffoit malade , reprenait Eapremiere  
vigueur , & le Eang *son* mouvement naturel. Ayant  
cniuite tiré cet animal hors du vaiffeau de verre où il  
étoit enfermé, & l'ayant mis dans un vafe d’eau pure,  
nous l’y laissames pendant une heure , pour fe remet-  
tre de la fatigue de l’expérience précédente ; après  
quoi nous lui flmes prendre une seconde *dose d’opium,*l’ajustâmes au mlerofcope, le plus promptement qu’il  
nous fut possible, & l’examinâmes comme auparavant.  
Le fang nous parut alors circuler plus lentement en-  
core que la premiere fois , & fa vélocité décroiffantpar  
degrés , il s’arrêta enfin d’abord dans les plus petits  
vaiffeaux , enfuite dans les plus grands , & l’animal  
mourut au bout d’environ un quart d’heure. Pendant  
tout le tems que dura cette expérience , j’observai une  
chose digne d’attention ; savoir, que nonobstant la di-  
minution de la vélocité dtl stang, je n’apperçus aucu-  
ne diminution sensible dans la fréquence du pouls; &  
que lors même que la circulation du fang fut entiere-  
ment interrompue dans cette partie , le pouls étoit en-  
core visible par un mouvement d’ondulation /c’est-à-  
dire, que le fang retournoit autant fur fes pas à chaque  
diastole du cœur, qu’il avoit été poussé en avant par la  
Fystole précédente. Cela continua ainsi jufqu’à ce que  
l’animal fût tout-à-fait mort, ou au moins jufqu’à ce  
qu’il me parût tel. Lorsque j’eus perdu toute sspéran-  
ce de le voir revenir, je l'ouvris, & ne trouvai dans sim  
estomac qu’une mucosité tranEparente un peu colorée  
par *Vopium s* & semblable à de la gelée , qui remplissait  
la caVÎtédeceviscere. Toutes les autres parties mepa-  
rurent être dans leur état naturel. Je repétai souvent  
la même expérience, & elle fut toujours accompagnée  
des mêmes circonstances & du même fuccès. Je ne dois  
pas néantmoins oublier de dire qu’une grenouille qui  
m’avoit paru morte pendant un tems considérable , re-  
vint en famé. J’empoisonnai dans une après-dinée ,  
deux grenouilles par le moyen de *Vopium,* de la manie-  
re que j’ai dit ci-dessus. Je mis la plus forte des deux  
fur une tuile , au fond d’un pot, dans lequel il n’y aVoit  
d’eau que ce qu’il falloit, pour qu’elle trempât à moi-  
tié , à fin qu’au cas qu’elle en revînt, elle pût à fon gré  
fe mettre dans l’eau , ou hors de l’eau. Je laissai l’au-  
trepar terre au pié d’une haie. Le lendemain dans la  
matinée étant retourné au jardin , je trouvai celle que  
jaVois laissée fous la haie dans le même état que la  
veille , c’est-à-dire morte : mais celle que j’aVois  
mife dans l’eau étoit viyante , & paroissoit fe bien  
porter.

J’injectai dans la veine crurale d’un vieux chien, qui  
pefoit quarante-deux livres ou environ , une demi-  
once *d’opium* dissous dans quatre onces d’eau filtrée &  
réduite au degré de chaleur du fang des animaux; &  
cela à trois différentes reprifes. La premiere fois je  
lui en injectai quinze gros & fort lentement. Cette  
premiere dofen’eut aucun effet fensible. Environ une  
heure après , je lui en injectai lentement aussi huit  
grosdeplus, & tout aussi-tôt l’animal sut attaqué de  
conVulsions Violentes ; fon pouls deVint fréquent & pe-  
tit, & au bout de quelque tems, 11 parut de Pécunie fur  
fa gueule : mais comme il ne paroissent jufqu’alors  
aucun signe qui menaçât d’une mort prochaine, lorfque

O P I 154

j’eus attendu encore une heure, je lui injectai aussi ta-  
pidement que je pus les neuf gros restans , & fur le  
champ le pouls deVint plein & lent, & l’animal mou-  
rut au bout d’enViron une minute.

En ouvrant la poitrine, je trouVai les poumons fains : mais  
ils étoient blancs & fort petits , & leurs Vaisseaux  
étoient Vuides de fang. Le cœur étoit gonflé, & tous  
les gros Vaisseaux étoient très-engorgés de fang. Ils  
resterent dans cet état jusqu’au lendemain,que venant a  
les ouvrir , le sang caillé s’écoula hors du ventricule  
droit & de la veine-cave ; celui qui étoit dans le ven-  
tricule gauche & dans l’aorte étant beaucoup plus coa-  
gulé. Je napperçus rien d’extraordinaire dans le cer-  
veau ni dans le bas-ventre. J’ai fait mention de la fil-  
tration&du degré de chaleur que j’avois donnée à ma  
dissolution *d’opium*, & de la maniere lente dont je l’a-  
vois injectée , parce que quelques jours auparavant ,  
deux Etudians en MeJecine avoient fait la même ex-  
périence , avec une dissolution qui n’avoit été ni filtrée  
ni chauffée , & qu’ils injecterent avec force dans les  
vaisseaux de l'animal, qui tomba fur le champ dans des  
convulsions violentes, & mourut dans trois minutes.  
Voyez *Freind, Emmenalog. c.* 14.

Je donnai aussi à un petit chien qui péfoit environ quinze  
livres , deux gros *d’opium* enveloppé dans de la mie de  
pain tendre, & partagé en plusieurs portions que je lui  
donnai à diverfes reprifes, toutes cependant dans Peso  
pace de quelques minutes. Comme il étoit beaucoup  
affamé, il l’avala avidement , & ne témoigna pas la  
moindre envie de vomir. Jel’obfervai pendant environ  
une heure: mais comme je n’apperçus aucun effet de  
*l’opium ,* & qu’il fe faisait tard , je le lassai en lieu de  
sureté. Le lendemain matin il ne dormoit pas : mais  
il avoit perdu l’usage des jambes, & il ne voulut ni boi-  
re ni manger. 11 resta encore quatre jours dans cet état,  
fans rien prendre , & enfuite il guérit parfaitement.  
Une semblable quantité *d’opium* diffoute dans Peau  
bouillante, eut des effets plus prompts & plus dange-  
reux fur le chien , dont il est parlé dans l’excellent  
essai silr *F opium* du Docteur Mead.

*8°Æ’opium* appliqué extérieurement est discussif, anodytl  
& somnifere; souvent aussi il produit les mêmes effets,  
que lorsqu’il est pris intérieurement. Galien fait men-  
tion *(Méthod. Med. L. III.* C. 2.) d ’un inconvénient  
qui fuit l’application immodérée de *Vopium ,* de la  
mandragore & de la jusquiame pour calmer les dou-  
leurs des yeux; c’est le *mydriasis* ou dilatation non-na-  
turelle de la pupille ; & M. Ray a été témoin d’un  
exemple remarquable d’un pareil accident. Une fem-  
me ayant appliqué une feuille du *solanum lethalt*Parla  
ou*sclanum* ordinaire fur un ulcere chancreux qu’elle  
avoit un peu au-deffous de l'œil, dans llefpace d’une  
nuit l’uvée perdit entierement fa force de contraction ;  
& fut si relâchée, que la pupille au plus grand jour,  
resta quatre fois plus dilatée que celle de l’autre œil.  
Mais en ôtant la feuille , l’uvée reprit par degrés fa  
contraction naturelle. L’on sait que *Vopium* appliqué  
extérieurement, appaife les douleurs des dents & des  
oreilles, les coliques, les inflammations, & même les  
douleurs des ulceres chancreux. Mais il nlest pas aussi  
certain qu’il engourdisse la partie sur laquelle on *sap-*plique, de maniere à la rendre infensible fans procurer  
le fommeil. Je l'ai appliqué en guife d’emplâtre au-  
tour de mon petit doigt, de même qu’immédiatement  
au-dessus du condyle interne de l’humérus pendant une  
nuit : il fe ramollit, & s’attacha bien-tôt à ces parties,  
mais il n’y caufa ni engourdissement, ni inflammation „  
& il ne produisit aucun effet fensible. J’ai fouVent  
aussi appliqué une teinture *d’opium* faite dans l’eau,  
fur des parties excoriées & fur des ulceres superficiels;  
& j’ai toujours obEervé qu’il étoit chaud & irritant *s*comme le sont les liqueurs spirituetsses foibles, & qd'iI  
causint une douleur qui duroit quelques minutes.

D’où l’on peut conclurre, i°. Que *sopium* proprement  
parlant j nlest pas narcotique étant appliqué en-dehorsi

155 O P I

& qu’il y a telles douleurs qu’il ne fauroit calmer en  
qualité de topique. Platerus l’a trouvé fans eflet par  
rapport aux douleurs de la goute. Si donc le caustique  
ordinaire préparé avec *Vopiums* ne cause point de dou-  
leur quand on l’applique , c’est un phénomene assez sin-  
gulier, C’est ce que je n’ai jamais essayé, tant par la  
crainte de la gangrene, que parce que le fait n’est pas  
vraiffemblable. 2°. Que les narcotiques diminuent au  
moins quelquefois la tension des mufcles, & qu’ils  
causent même un relâchement dans les nerfs , ou une  
paralysie aux parties qui font autour de l’endroit où  
on les applique extérieurement.

9. « *L’opium* coagule, ou épaissit plutôt le fang qu’il ne  
« le dissout ou attenue.» J’ai mêlé une teinture d’p-  
*pium* dans Peau, avec du lait, avec la sérosité du sang,  
avec le fang même tiré nouvellement des arteres &  
des veines. Il n’a produit aucun changement fensible  
Fur le lait ; cependant le mêlange ayant été en repos  
quelques jours, il s’y fit une séparation. La partie cail  
lée & blanche fe précipita au fond de la liqueur, la  
crême prit le dessus ,& la liqueur qui occupoit le mi-  
lieu, étoit claire & de la couleur de la teinture. Cette  
teinture mêlée avec la sérosité du fang, la rendit plus  
épaisse & blanchâtre, & la coagula un peu. Elle pro-  
duisit le même effet fur le fang nouvellement tiré de  
Fes Vaisseaux, dans lequel il fe fit toujours un précipité  
d’une forte de *coagulum* blanchâtre; & la partie Iupé-  
rieure non-seulement n’étoit pas plus fluide, mais pa-  
roissoit même plus épaisse. Le *laudanum* de Sydenham  
mêlé aVec le fang Veineux, lui a donné une couleur  
rouge plus vive: mais le lendemain il étoit plus noir,  
il y aVoit au fond une matiere précipitée qui étoit gri-  
sâtre, & la partie supérieure n’étoit pas coagulée corn-  
me elle l’est pour l'ordinaire. Cela dépendoit peut-  
être de ce que je Pavois agité , & de son mêlange aVec  
une liqueur incoagulable. Ces expériences s’accordent  
parfaitement aVec celles du Docteur Freind, *ÇEmmen.  
C.* 14.) & femblent en quelque façon confirmer un fait  
aVaneé par plusieurs Auteurs ; faVoir, qu’on a trouyé  
le fang grurnelé & congelé, pour me fervir de leurs  
propres termes, autour du cœur de ceux qui font morts  
pour aVûir pris de *i’opium.* Il y aVoit du fang grurnelé  
à la partie supérieure du cerVeau du chien, dont il est  
fait mention dans le Traité des poifons du Docteur  
Mead.p. 1 52.

Ê o «L’tifage habituel de *V opium* fait qu’une certaine quan-  
« ti té de cette drogue qui auroit été mortelle aupara-  
« VantsdeVÎent sûr & même utile. » Quelques grains  
*d’opium* font un poisem sûr pour toute personne en  
Pansé, & qui n’est point accoutumée à ce remede. Mais  
si quelqu’un s’y habitue par degrés, en commençant  
par de petites doses, non seulement il pourra dans la  
suite en supporter une dosie bien plus considérable ,  
mais il lui deVÎendra encore aussi nécessaire que l’est  
aux buveurs l’usage du vin, ou des liqueurs spiritueu-  
fes. J’ai dit pour les personnes qui fiant en semté, parce  
qu’il y a telles maladies , la folie, par exemple, qui di-  
minuent beaucoup la force de ce remede.

Les effets de *ï’opium* font très-analogues à ceux du νΐη ,  
ou des liqueurs fpiritueufes; il n’y a de différence que  
celle qui dépend de la quantité nécessaire pour pro-  
duire les mêmes effets. Car les bons ou les mauVais  
effets de *V opium* font très-peu différens des bons ou  
mauVais effets du Vin. Le Vinaigre est un aussi bon an-  
tidote contre les mauVais effets de *i’opium* que contre  
ceux du Vin. D’où l’on croit que le νΐη ne fauroit être  
regardé comme le correctif de *i’opium,* & qu’on ne  
peut pas dire que *s opium* raréfie le fang, puifque les li-  
queurs fpiritueuses qui le coagulent, produisent à peu  
près les mêmes effets.

Les effets de *i’opium* pris intérieurement dépendent prin-  
cipalement de fon action silr l’estomac. J’ai Eouvent  
obferVé que quelques gouttes de laudanum liquide ont  
guéri fur le champ un Violent ténelme, arrêté un Vo-  
missement, appaisé une douleur, & procuré même  
presque aussi promptement le fommeil. Il y a plu-

0 Pi 156

sieurs exemples dans Wepser ( *de cicuta aquatica)*des fâcheux fymptomes & de la mort même , causée  
par les narcotiques aVant qu’ils fuffent forti de l’esto-  
mac, & Eans y aVoir causé aucune inflammation , fans  
y aVoir même fouffert d’altération sensible, bien-loin  
dlaVoir vitié la masse dü fang. On en a aussi qui prou-  
vent que le vomissement peut en écarter les stlites fâ-  
chesses , & prévenir la mort.

Il y a plusieurs autres notions siur lesquelles on peut in-  
sister ici, par exemple : ï°. Que dans la douleur il y  
a une contraction contre nature des fibres nerveufics ,  
& dans le fiommeil un relâchement, ou pour ainsi di-  
re une paralysie dans les organes des siens & des mou-  
vemens volontaires. 2°. Que la plus petite impulsion  
mécanique sur les nerfs , ou une impression peu or-  
dinaire communiquée à Pame , peut caufer les plus  
grands changemens dans l'oeconomie animale. 30. Que  
les effets de la plupart des remedes dépendent unique-  
ment de leur action fur les nerfs, ofi fur les fibres ner-  
veufes. 4°. Que la même force ou la même impression  
fur les nerfs d’une partie , a des effets fort différens de  
ceux qu’elle produit fur les nerfs d’une autre partie,  
& différens même à l’égard de la même partie , étant  
appliquée en divers tems; par exemple, la racine de  
*asarum* ou cabaret dans le nez ou dans l’estomac,  
l’eflèt du tabac la premiere fois qu’on en prend ou  
après qu’on s’y est habitué. 50. Que cette action fur  
les nerfs ne pouvant pour l’ordinaire être connue que  
par les fuites qu’elle a , il n’arrive que trop souvent  
qu’on confond les effets premiers & féconds des reme-  
des. 6°.Que comme les effets premiers d’un remede,ont  
souvent d’autres effets seconds, ainsi le même remede  
simple affecte quelquefois différemment un même nerf,  
ou au moins différens nerfs d’une même partie, de ma-  
niereà y produire des effets entierement indépendans  
les uns des autres. C’est ce que nous pouvons décou-  
vrir par le moyen de la langue; & le gout de *ï’opium*comparé avec celui des autres narcotiques est une preu-  
ve de ce que je dis; c’est-à-dire, que la qualité irritan-  
te de *ï’opium* produit des effets très - différens de ceux  
qui dépendent de fa vertu narcotique; &si nous com-  
parons les effets des végétaux aromatiques les plus salu-  
taires, avec ceux des narcotiques les plus virulens ,  
nous pouvons ajouter. 7e. Que la partie aromatique  
& irritante de *i’opium* est si bien unie avec la partie nar-  
cotique, que celle-ci en est en quelque façon corrigée,  
& devient par-là plus amie de la nature , que les nar-  
cotiques qui ne font pas tempérés par des semblables  
parties aromatiques , tels que *Vhyoscyamus major vel  
niger.* C. B. P. la jusquiame *le sium erucae folio.* C. B.  
P. la ciguë d’eau de Gesiler, & plusieurs autres.

Je conclus de ce qu’on vient de lire : 1°.' Que la vertu  
calmante&hypnotique de *Vopium* ne dépend pas de fon  
action Pur le cerveau ou sur le sang, foit qu’on l’ap-  
plique extérieurement ,Eoit qu’on le donne intérieure-  
ment.

2°. Qu’il affecte premièrement & principalement les  
nerfs des parties où il est appliqué ; enfuite ceux qui  
ont le plus de liaifon avec ces premiers, ou qui com-  
muniquent avec eux ; de là fon action *fe* communique  
aux nerfs destinés aux senfations, & aux mouvemens  
volontaires, & enfin à tous les autres nerfs du corps,  
par la communication qui fe trouve entre eux.

3®. Que cette impression, cette action ou influence de l’c-  
*pium* fur les nerfs, affecte différemment le *sensorium  
commune,* ou le siége des fenfations, felon le degré  
de l’impression, & felon la nature & les fonctions dés  
nerfs qui font les premiers expofés à cette impression.

«Ceux qui prennent une petite dofe *d’opium,* furtout  
« s’ils n’y font pas accoutumés , font si transportés de  
« la douce sensation qu’il leur procure,qu’ils ne croyent  
« pas ρουνοΐΓ mieux exprimer la douceur de cet état,  
« qu’en disant qu’ils font en Paradis ; & quoiqu’il ne  
a leur procure pas toujours le sommeil, ils joiissent  
« cependant d’tm calme & d’une trànquilité si parlai-  
a te, qu’il n’y a point de bonheur dans le monde qui

*isy* OPI

« puisse silrpasser les charmes de cette agréable extasie.»  
*Mead, des posons.* H saut donc que ce remede, toutes  
choEes égales d’ailleurs, procure particulierement une  
plus grande liberté dans la circulation & dans la transe  
piration *,8c* qu’en surmontant les obstacles qui s’op-  
posaient à l’une & à l’autre, il disposte aud'ommell.  
Mais si la dofe de *Vopium* est trop forte, & si l’impresi.  
sion excede les bornes prefcrites par la nature, com-  
me dans l’ÎVresse, ces tranfports dégénerent en gaieté  
ridicule, délire, ou fe terminent par un profond fom-  
meil, par une léthargie, &c. oublen ils occasionnent  
une paralysie, une apoplexie , ou une mort subite,  
felon les circonstances; au lieu que les effets de *l’o-  
pium* dans la bouche & dans le nez, fur les parties ul-  
cérées & excoriées, font très - différens, comme nous  
l’avons remarqué ci-dessus. La Vertu calmante de lso-  
*pium* appliqué extérieurement ne fauroit donc être l’ef-  
fet d’aucune sensation agréable dans la partie. La tran-  
quilité peut à la Vérité en être la fuite: mais il ne pa-  
role pas que ce Eoit d’elle que dépende la cessation de la  
douleur.

4°. Que l’effet premier ou sensible de l’impression mé-  
canique, ou de Faction de la partie narcotique de l’o-  
*piurn* Pur les nerfs , consiste dans le relâchement de  
leurs fibres.

Je ne faurois déterminer d’une maniere positÏVesice re-  
lâchement dépend de Faction physique de ce remede  
fur les nerfs même, ou feulement de l’effet que pro-  
duit cette impression fur le *sensorium commune,* c’est-  
à-dire , si *F opium* est la caufe immédiate, otl seulement  
la casse éloignée de ee relâchement. 11 seroit peut-être  
aussi difficile d’expliquer comment l'action des reme-  
des narcotiques siir les nerfs, caufe un relâchement  
paralytique, que de dire comment les images qui Ee  
peignent Eur la retine occasionnent la Vision; il y a  
dans toutes les recherches de physique un *non plus ul-  
tra.*

Je ne saurois dire non plus que la partie aromatique ou  
irritante de *i’opium* ne contribue en rien à la Vertu  
qu’il a de calmer les douleurs; car llesiprit de vin est  
calmant, quoiqu’il ne cause aucun relâchement à la  
partie siur laquelle on l’applique, ni aux parties voi-  
sines, en quoi il differe éVidemment des narcotiques.

Mais puifque ce relâchement des nerfs & celui des fi-  
bres motrices qui en est la fuite, nous prouVe que lso-  
*piurn* est quelque chofe de plus qu’un remede palliatif  
dans plusieurs grandes maladies, il ne fera pas diffici-  
le de rendre raifon par fon moyen des bons & des mau-  
vais effets qu’il produit; car félon le degré de relâche-  
ment qu’il apportera , il peut deVenir calmant, cor-  
dial, diaphorétique, somnifere, &c. ou causer des en-  
gorgemens, le délire , la léthargie, l’apoplexie , la  
mort.

J’ai affecté de ne parler jusqu’ici qu’en passant de la qua-  
lité qu’on attribue à *s opium* de raréfier le fiang , quoi-  
que cette qualité lui fiait accordée par quelques Au-  
teurs que j’estime, non-seulement parce qu’il paroît  
par les obserVations & les expériences ci-deffus, qu’il  
ne produit point de semblable effet, ou au moins que  
ce n’est pas d’un tel effet que dépend l’action ou l’o-  
pération de *Vopium* : mais aussi parce qu’une pareille  
théorie pourroit être d’une dangeresse conséquence,  
& faire commettre des grandes fautes dans la prati-  
que; par exemple, si l’on regardoit la raréfaction du  
sang comme la caufe des fâcheux fymptomes que caufe  
quelquefois l’ufage immodéré de *F opium,* le remede  
qui paroîtroit indiqué dans ce cas feroit la faignée ;  
tandis que quelques Auteurs assurent qu’elle esqmor-  
telle, n’étant même faite que le lendemain du jour  
qu’on a pris un narcotique. D’ailleurs si *Y opium* raré-  
fioit le fang, comment fe pourroit - il qu’il fût aussi  
utile qu’il l’est dans les hémorrhagies, dans la petite  
vétcle, &c.

Il n’est nullement nécessaire de répondre ici à toutes les  
objections qui ont été faites contre l'ufage de ce terne-  
de\_en différens tems, puisqu’il a enfin triomphé de

O P I 158

toutes les oppositions qu’il a eu à essuyer, & puisqu’il  
n’est pas seulement d’un usage plus général, mais qu’il  
fait aussi plus d’honneur à la Medecine, qu’aucun autre  
remede.

On donne communément *Fopium* aux personnes adultes  
qui n’y font point habituées , depuis un demi-grain,  
jusqu’à trois grains ; mais à ceux qui en usent ordinai-  
rement, on en donne quatre ou cinq grains ou plus,  
jtssqu’à ce qu’il produise l’effet desiré.

Les préparations les plus usitées de *l’opium,* sont l’extrait,  
la teinture, le laudanum liquide de Sydenham , le  
baume anodyn, & les pilules pacifiques : & il est la  
basie des pilules de storax, du mithridate, de la thé-  
riaque, du diascordium , &c.

Pour ce qui concerne la dosie de *i’opium,* il n’y a point de  
remede dans l'administration duquel on doive plus ri-  
goureusement s’assujettir à la regle générale , qui dit,  
qu’il est plus sûr de donner une trop petite qu’une trop  
grande dosie des remedes qui ont beaucoup d’action.  
C’est sijrtout lorsqu’il s’agit des remedes dont les effets,  
comme ceux de *i’opium, se* sont Eentir si promptement,  
qu’il est beaucoup plus siacile de suppléer à ce qui  
manque par une trop petite dose, que de remédier aux  
inconvéniens d’une doEe trop forte , qu’il faut s’assujet-  
tir à cette regle ; parce que lorsqu’on a pris une trop  
grande quantité *d’opium,* les mufcles tombent bien-tôt  
dans un état de paralysie , de maniere qu’il est impose  
sible de rien avaler , & que tout ce qu’on peut faire en  
pareil cas , est de provoquer le vomiffemént en irritant  
le gosier, ou par des lavemens & des cataplasines de  
tabac , & par des applications extérieures de sembla-  
bles émétiques, & en même-tems de réveiller la natu-  
re par de forts vésicatoires. Si par le moyen decesre-  
medes le malade fe trouve en état d’avaler quelque  
chofe , on aura recours,après avoir vuidé les premie-  
res voies, aux diaphorétiques mêlés avec le vinaigre,  
ou autres acides de cette nature, qui manqueront rare-  
ment de procurer la guérison.

Pour conclurre, je dois avouer que *i’opium* est unin-  
strument tranchant qui peut faire du mal. Mais on  
nesauroit difconvenir aussi que ce ne foit un remede  
divin, & qui peut produire de grands effets. Un Me-  
decin peut être également ou trop timide , ou trop  
hardi dans l’administration de ce remede, & le mala-  
de fouffre souvent autant de l’un que de l’autre. Ainsi,  
s’il n’y a point de raison d’interdire absolument l'uEa-  
ge de *i’opium* aux enfans , aux personnes foibles, plé-  
thoriques & âgées, aux femmes grosses, ou à ceux qui  
ont des maladies malignes : il n’est pas moins vrai  
qu’il est des circonstances où il est dangereux&témé-  
raire de calmer une douleur, de procurer le fommeil,  
de supprimer des évacuations, de prévenir unehémor-  
rhagie salutaire, ou autres effets de cette nature, &  
alors il faut que celui quiordonneinconsidérémentl'o-  
*pium* en pareil cas, foit ou bien ignorant dans la prati-  
que de la Medecine, ou peu instruit de la nature de  
ce remede. *Esseels de Medecine d’Edimbourg y* Volu-  
me V.

Entre toutes les fubstances végétales dont on fait ufage  
dans la Medecine, il n’y en a point dont le fort ait  
plus varié que *i’opium s* car quelques-uns des. Anciens  
& des Modernes Pont regardé comme un véritable  
poifon, parce qu’ils ont trouic qu’il caufe souvent des  
assoupiffemens, des e’ngourdiffemens , des léthargies ,  
& quelquefois même la mort ; ou pour le moins , qu’il  
ne fait qu’irriter les maladies ; tandis que d’autres, fur-  
tout parmi les Modernes , le mettent au-dessus de tous  
les autres remedes pour calmer les douleurs, pour pro-  
curer le sommeil & entretenir les forees : de sorte que  
quelques Medecins, & entre autres Platerus & Sylvius,  
qui ont mis ce remede en crédit, nlont pas fait disse-  
culté de dire qu’ils renonceroient à la Medecine si l’on  
venoit à bannir *i’opium* de la matiere Médicinale ; &  
Sydenham rend graces à Dieu de ce qu’il a bien voulu  
donner aux hommes *F opium* pour remédier à un grand

*ïyp* OPI

nombre de maladies auxquelles ils sirnt fujets. Quel- I  
ques Auteurs célebres ont employé leurs veilles à dé-  
fendre l’*opium* des calomnies dont d’autres l’avoient  
chargé, & ont prouvé qu’il n’y avoit point de remede  
plus sûr, plus efficace & plus univerfel, pourvu qu’on  
en usât avec précaution. Mais quoique *V opium* soit  
d’un uEage fort étendu dans la pratique , l’abus qu’on  
en fait ne lasse pas que d’être pernicieux & funeste ,  
puifqu’il produit par accident les effets du poisim; &  
il est difficile de décider si le bien qu’il procure surpasse  
les maux qu’il caufe quand on le donne malàpropos.  
Si les Medecins ne s’accordent point sur l’efficacité  
des narcotiques, on peut dire qu’ils sirnt encore plus  
partagés Eur les différentes manières dont ilsagiffent,  
de siarte qu’on ne sait quel parti embrasser. Comme je  
n’ai été satisfait d’aucune de leurs hypothefes , je vais  
examiner en peu de mots, si l’on ne pourroit point ex-  
pliquer les effets que les remedçs anodyns & narcoti-  
ques produisent fur le corps humain par les principes  
de la circulation du simg.

Comme une hypotheEe est d’autant plussilre qu’elle est  
plus claire, plus évidente & plus propre à rendre raison  
des divers phénomenes, & à résoudre les difficultés qui  
fe présentent; il est du devoir de ceux qui travaillent à  
découvrir la vérité & à établir une hypotheste rassonna-  
ble, d’examiner avec foin tous les effets , tous les phé-  
nomenes & toutes les circonstances qui s’offrent à eux,  
afin qu’en les comparant avec leur hypothefie , ils  
puissent mieux juger de leur affinité ou de leur dsscon-  
venance : c’est pourquoi je vais examiner les effets les  
plus remarquables que les narcotiques produisent sijr  
le corps humain, suivant les tems, les doses & les dss-  
férentes manieres dont on les donne.

On est convaincu par expérience que toutes les substan-  
ces végétales qui répandent pendant long στ tems une  
odeur acrimonieuse, excitent, soit qu’on en tsse inté-  
rieurement ou extérieurement, le sommeil. Passe up if-  
Pement & une stupeur de tous les sens; & que lors-  
qu’on en use pendant un tems considérable & en gran-  
des dosies , elles produisent les mêmes effets que les  
narcotiques. On remarque aussi que toutes les silbstan-  
ces odorantes & volatiles procurent un siammeildoux  
& paisible : mais on ne s’apperçoit jamais mieux de  
cet effet que lorsqu’on tsse des fleurs de romarin , de *sa-  
fran,* de lis des vallées, de primévere, deflureau, de  
tilleul, & d’acacia, de fleurs d’orange, de jastnin &  
de muguet; dont les eaux, surtout quand onlesdistile  
avec la rosiée de Mai, sirnt d’une efficacité singuliere  
pour réprimer les mouvemens tumultueux & irrégu-  
liers des esprits dans l’épilepsie & les maladies spas-  
modiques. On peut rapporter à cette classe parmi les  
substances animales lemusc& la civette , & parmi les  
productions de la mer, l’ambre , qui, lorsqu’on le don-  
ne fréquemment en dofe convenable, est extremement  
efficace pour appaifer les accès épileptiques les plus  
violens. Il n’est pas moins certain que les substances  
qui exhalent pendant long-tems une vapeur vineuste,  
violente & fixe, possèdent une qualité stupéfiante qui  
affoiblit considérablement & détruit quelquefois tota-  
lement les forces , les fentimens & les opérations de  
l’efprit. On peut mettre de ce nombre toutes les dif-  
férentes efpeces de pavots, la jusquiamê , la morelle  
& la mandragore , de même que les silbstances anima-  
les fétides, comme le castoreum , la rapure de cornes  
& d’ongles. Il y a quelques animaux & quelques in-  
fectes qui fans être narcotiques, appaifent les fpafmes  
qui sirnt accompagnés de douleurs , en réprimant le  
mouvement déréglé des esprits.

Il faut favoir encore qu’il n’y a de substances anodynes  
ou narcotiques que celles qui contiennent un principe  
volatil; & qu’elles produifent différens effets , suivant  
que ce même principe est d’une nature plus ou moins  
fixe ou Volatile. On ne peut donc attribuer une qualité  
anodyne ou narcotique au nitre ou au Vitriol ; bien  
qu’on ne puisse nier que ces substances, quand elles

O P I 160

font préparées & employées comme il faut, n’aient  
une efficacité singulierepour calmer les douleurs, puisi  
qu’elles fixent & émoussent l’acrimonie bilieufe des  
premieres voies. Il est aifé de comprendre par ce qu’on  
vient de dire d’où vient que *ï’opium* cru excite lefom-  
meil &.appaife les douleurs beaucoup plus prompte-  
mentque lorfqu’il est dépouillé par la cuisson,de son  
principe volatil ; & d’où vient aussi que- les parties  
grasses & oléagineuses des semences de pavot & de juf-  
quiame font moins narcotiques que leurs feuilles, leurs  
fleurs & leurs racines, qui contiennent un principe ré-  
sineux Volatil, qui ne s’exhale cependant qu’avec diffi-  
culté. Déplus il est certain que les Vapeurs qui s’ex-  
halent d’une sclbstance Volatile quelque peu fixe, affec-  
tent le cerVeau aVec plus de Violence, répriment plus  
efficacement l’agitation du simg & des eEprits, & si.if-  
pendent plus parfaitement Faction des fonctions ani-  
males , que si la matiere dont ces Vapeurs s’élevent  
étoit d’une nature extremement fubtile. De-là Vient  
que Peau & l’esprit de paVot, & les eaux qu’on tire des  
fleurs du paVot fauVage & du muguet font beaucoup  
plus foibles dans leuraction, que leurs extraits résineux  
plus fixes.

On est encore conVaincu par expérience que les narcoti-  
ques préparés comme il faut, employés avec précau-  
tion & donnés à tems, furtout aux jeunes gens & aux  
adultes, qui ne font ni d’une habitude pléthorique ni  
cacochymique , mais d’un tempérament bilieux &san-  
guin, pourVu que leurs forces foient fuffifantes , &  
que le pouls indique la Vigueur de la nature, font les  
remedes les plus sûrs & les plus efficaces qu’on puisse  
employer pour les douleurs Violentes, pour les mala-  
dies fpafmodiques & conVulsiVes, les flux copieux de  
fang ou de férosité, & les Veilles continuelles. Il n’est  
pas moins certain que les narcotiques , quand ils font  
employés par des ignorans-, tuent Touvent beaucoup  
de monde, ou rendent les malades pires qu’auparavant,  
furtout quand on n’a pas foin de les corriger , & qu’on  
les donne en trop grandes doEes à des S11 jets d’une con-  
stitution foible & délicate , qui font affligés de mala-  
dies malignes, qui ont le pouls foible & petit, ou qui  
font phlegmatiques, replets, pléthoriques, cacochymi-  
ques ou constipés.

Mais il faut principalement obferVer que les opiats &  
tous les narcotiques , quand on les donne à contre-  
tems , nuifent principalement atl cerVeau & aux fonc-  
tions animales; car l’usage de ces sortes de remedes  
est sotlVent suivi d’une oppression de tête douloureu-  
se , d’un profond fommeil , accompagné de fonges  
effrayans, de Vertiges si Violens , que le malade ne  
peut tenir la tête droite ;.de l’engourdissement desfens,  
de la rougeur & de l’enflure du Visage, du gonflement  
des veines de la tête , de l’abatement des forces & de  
la cessation du mouvement.

L’ufage inconsidéré de *i’opium* produit les maladies de  
cerVeau les plus terribles, telles que la léthargie , la  
stupeur & la perte de la mémoire. Willis, dans fa *Phar-  
macop.Ration. Part. I.* obferVe que quelques personnes  
pour aVoir pris une petite pilule de laudanum , sirnt  
tombées dans un sommeil si profond qu’on n’a jamais  
pu les en faire fortir; & que quoique leur pouls, leur  
respiration & la chaleur de leur corps ne différassent  
- en rien pendant trois ou quatre jours de ceux d’une  
perfonne en Vie, on n’a pourtant jamais pu, soitàl’ai-  
de des remedes internes ou des applications externes,  
les faire reVenir à elles ni leur rendre le sentiment. Ce  
même Auteur nous apprend dans POuVrage que nous  
venons de citer, qu’il a connu d’autres personnes qui  
ont entierement perdu le sommeil pour avoir pris une  
petite doEe *d’opium,* & dont la condition, par rapport  
au pouls, à la chaleur & à la respiration, est devenue  
beaucoup pire qu’auparaVant, puisque ces sortes de  
malades ont perdu sur le champ la respiration, &  
n’ont pu être rappellées à la vie par aucun cardiaque.  
Il rapporte dans sion Traité *de Anima brutorum ,*l’histoire d’un homme qui ayant pris une forte dofe  
*ééojaum*

ι6ι OPI

*pium* pour appaiser une colique dont il étoit tourmen-  
té, sie plaignit aussi-tôt après d’une pesirnteur d’esto-  
mac extraordinaire. Ses amis lui donneront du vin ,  
des cordiaux & des liqueurs fpiritueuses qui ne lui pro-  
curerent aucun soulagement ; car l’oppression ayant  
augmenté de plus en plus, lui causia des anxiétés dans  
la région des hypocondres , & des syncopes qui après  
avoir entierement épuisé ses esprits , terminerent ses  
jours au bout de trois heures, seins lui avoir fait perdre  
l’ufage de fa raifon. 4

Le cas fuivant que je tire des *Mélanges des Curieux de la  
Nature, Decad. i.a.* 5. prouve manifestement que le  
mauvais ufage des narcotiques *offense considérable-  
ment* le cerveau , les *sens &* les facultés mentales.

Un homme ayant pris par imprudence une grande quan-  
tité *d’opium,* fut d’abord affligé de scmges effrayans ,  
perdit en partie la parole, & fut attaqué une heure  
après d’un vertige & d’une efpece de tournoyement de  
tête, pendant lequel il lui semblait, à ce qu’il dit, que  
le lit & lui étoient silspendus en l’air & voloient. Il  
tomba ensilite dans une espece d’apoplexie qui le pri-  
va entierement de la connaissance. Il ne sentit au com-  
mencement de *sa* maladie ni le gout. du plus sort vinai-  
gre , ni l’odeur de PeEprit de fel ammoniac. Son pouls  
étoit foible, & lorsqu’il ouvrait les yeux il ne paross-  
soit pas discerner les objets. Il étoit dans cet état lorf-  
qu’on lui donna de Peau apoplectique spiritueuse qui  
parut lui faire reprendre fur le champ fes efprits ; en-  
suite de quoi il lui furvint une dcmangeaifon par tout  
fon corps. Stalpart Vander Wiel, *Obs.* 42. défend aux  
Nourrices & aux femmes à qui on a confié des enfans  
de leur jamais donner des remedes fomniferes, quel-  
ques douleurs & quelques inquiétudes qu’ils reffen-  
tent, parce qu’encore qu’ils ne leur cassent pas tou-  
jours la mort, ils ne laissent pas lorfqulon en lue fou-  
vent de leur affaiblir le cerveau & le systeme nerveux,  
& de leur causer un tremblement des articulations,  
une paralysie & une stupeur. Willis, dans *sa Pharmac.  
Rational. Pan. I.* dit avoir connu plusieurs perfonnes  
à qui Pusiage de *Fopium* a affoibli le génie & causé une  
stupidité & même une folie confirmée. Il assure, dans  
le même Ouvrage, avoir vu un homme qui perdit en-  
tierement la mémoire pour avoir pris une trop forte  
dofe de laudanum dans le tems qu’il avoir la fievre.  
Tilingius, dans fon Traité *de Laudano Opiato,* parle  
d’une fervante qui ayant pris du laudanum opiatum au  
lieu de thériaque, tomba sur le champ dans une stu-  
peur & un assoupissement qui ne l’abandonnèrent ja-  
mais : elle perdit aussi la mémoire & ne jouit jamais de-  
puis lors d’une santé parfaite. Schneider , dans fon  
Traité *de Catarrho, Lib. IV. cap.* 8. nous apprend que  
le fils d’un Roi des Indes perdit la raifon & la mémoi-  
re pour avoir pris de *F opium.*

Il est aisé de comprendre après ce qu’on vient de dire,  
pourquoi les narcotiques semt si préjudiciables au cer-  
veau, comme on l’observe dans les maladies Violentes  
de cette partie , telles que les apoplexies , les épilep-  
sies, les léthargies, la diminution de la mémoire & les  
vertiges , qui après l’ssage des opiats, augmentent  
toujours & deViennent plus dangereuses. Bartholin ,  
*In Act. Hafniens.* nous apprend qu’une femme ayant  
usé de narcotiques pour appaifer un mal de tête dont  
elle étoit affligée, sut depuis ce tems-là attaquée de  
vertiges, de stupeur & d’une foiblesse de cerveau. Les  
narcotiques font tout-à-fait nuisibles dans la diminution  
de la vue & la difficulté dsoliie. Waldfchrnid , *Dissert,  
de Opiatorurn noxa,* rapporte qu’une femme ayant  
voulu arrêter aVec de *ï’Jrpium* une perte de fang qui lui  
faifoit craindre pour fa Vie, perdit entierement la Vue  
pour le reste de fes jours.

Au reste, les opiats & les narcotiques troublent l’tlfage  
des siens & de la rasson, & causent EouVent la folie &  
la manie; & eet effet leur est commun aVec les autres  
narcotiques plus fixes, tels que la morelle, les racines  
*Tome V.»*

0 P 1 162

& les semences de jusquiame, de mandragore & cle lo  
lium , dont l’usage , sitiVant les obserVations que lesAuteurs ont faites, caufe une aliénation d’efprit & jet"  
te ceux qui en mangent dans une manie qui les fait  
paroître possédés du Diable. Ces fubstances produisent  
dans quelques sujets des convulsions & des agitations  
de membres extraordinaires accompagnées de manie,  
comme on peut en Voir des exemples dans Matthias de  
Lobel, *Nova stirpium adversaria* ; Matthiolus , *in  
Dios.corid.* Wierus , *de Praest. Daem.* Olearius , *in Itin.*7lensico;&Timæus.Ces remedes augmentent aussi pour  
l’ordinaire la manie, ce qui fait que Van-Helmont,  
dans fon Traité *de Lithiase*blâme fortement la con-  
duite de ceux qui tâchent d’appaifer la manie aVec des  
opiats , parce que ces fortes de remedes produisent  
ordinairement la distraction , qui n’est autre chosie  
qu’un Eonge qu’on a étant éVeillé. Il confirme la même  
doctrine dans le LÎVre qui a pour titre *Retenta* , où il  
dit que les narcotiques donnés en dofes quatre fois  
aussi fortes que celles qu’on emploie communément,  
ne font qu’augmenter la manie , loin de procurer le  
fommeil à ceux qui en font atteints. Freitage , dans  
Fon Traité *de Opio , cap.* 3. obsierVe après Prosiper Al-  
pin & Bellonius, que les Egyptiens & les Turcs n’u-  
sent *d’opium* que pour se rendre plus joyeux, plus in-  
trépides & plus propres à l’amour. Mais ces deux Au-  
teurs remarquent en même tems que quoique ceux qui  
font excès de cette drogue paroissent jouir d’une fanté  
parfaite, ils font cependant plus froids & moins réglés  
dans leurs fonctions, paroissent toujours sures ou assou-  
pis, font sujets au coma, stupides, inconstans & Tu jets  
à nier dans un tems ce qu’ils ont assuré dans un autre ,  
ce qui les rend d’un commerce tout-à-fait impratica-  
ble. De-là vient que lorsqu’on Veut reprocher à une  
perfonne qu’elle fe contredit, on PaccuEe d’aVoir man-  
gé de *i’opium >* comme nous l’accisserions chez nous  
d’être ivre.

De plus, les opiats rallentissent le mouvement vital du  
cœur& des arteres, & rendent la circulation du seing  
plus foible & plus languissante .\* de-là Vient que *i’opium*rend ordinairement le pouls plus foible & la respira-  
tion plus difficile , & excite en même tems des anxiétés  
dans la région des hypocondres, furtout dans les per-  
scmnes dont le seing est épais & abondant. Il n’est donc  
pas difficile d’expliquer pourquoi les personnes très-  
foibles, aussi-bien que celles qui font attaquées de ma-  
ladies malignes, meurent pour l’ordinaire après qu’cl-  
les ont pris des narcotiques en grande doste, puisqu’ils  
affoiblissent considérablement les forces & cassent des  
défaillances. Aussi trouVe-t’on dans tous les Auteurs  
des exemples des effets funestes qu’a produits *i’opium.*Frederic Hoffman, *Métal. Morbifi.* nous apprend qu’un  
Medecin de Hall ayant pris quelques grains de lauda-  
num pour faire ceffer les infomnies que lui causent une  
flevre ardente , mourut peu de tems après. Sanctorius,  
*Method. Vit and. Errores , Lib. VIII. cap.* 12. rappor-  
te qu’étant fur les frontieres de la Hongrie, il Vit mou-  
rir un Soldat pour aVoir pris Eept pilules *d’opium.* Fo-  
restus , *Lib. IX. Obs.* 14. fait mention d’tm malade ea-  
cochymique qui ayant pris de *i’opium* pour calmer les  
douleurs néphrétiques dont il étoit tourmenté, tomba  
dans un fommeil dont il fut impossible de le faire *reve-  
nir.* On trouVe plusieurs exemples de cette espece dans  
Willis, *Pharmaceut. Rational.* & dans Sennert, *Prax.  
Lib. VI. Part. V.II. cap.* I. Il saut aussi remarquer que  
*I’opium* étant pris en forme de laVement, a causé la  
mort à un grand nombre de perfonnes, comme on peut  
en Voir plusieurs exemples dans Tilingius , *Tract, de  
Opio,* dansSennert, *L.b. VI. Prax. Part. VII. cap.* 1.  
& dans Marcel Donat, *Tract, de Histor. Medicis Mi-  
rabilibus , Lib. TV. cap.* 18. Ce qui Vient, sulcant moi,  
de ce que *i’opium* occasionne la mortification totale de  
ces parties en interrompant la circulation du fiang.

Il saut encore obfierVer que *i’opium* est aphrodisiaque &  
augmente la joie & le courage; & c’est ce qui fait que  
les Turcs & les Indiens en font un si grand ufage. Ils

163 OPI

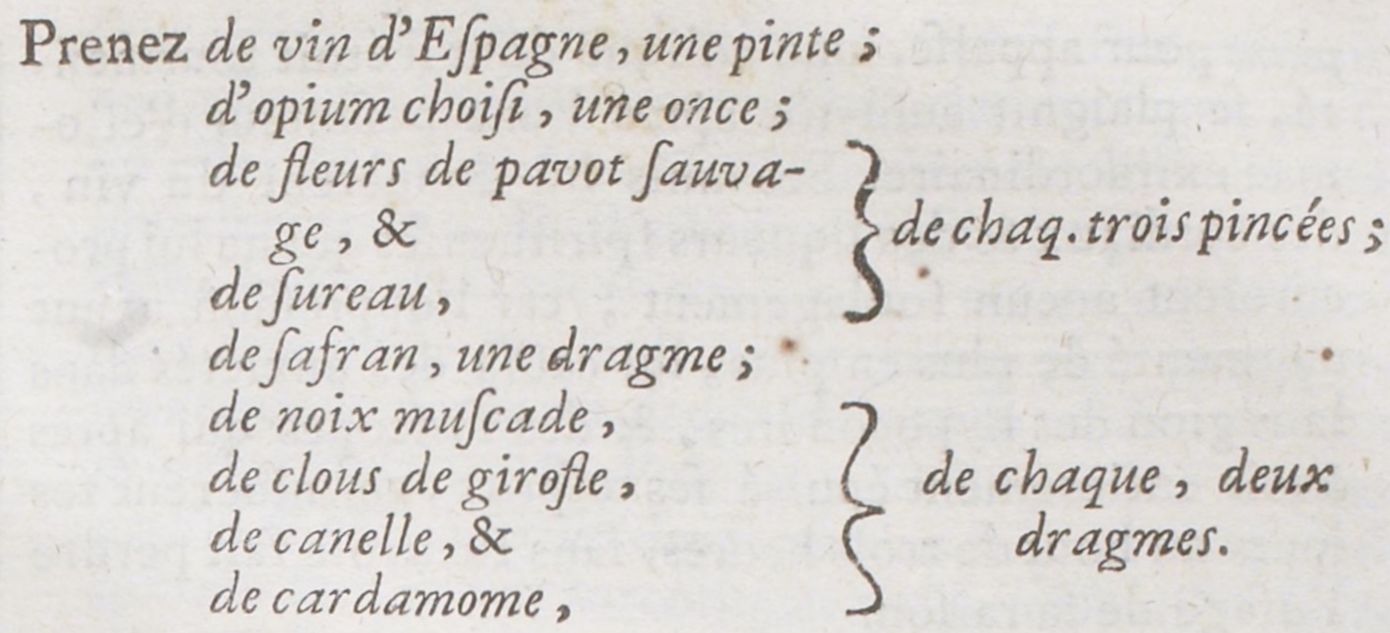
préparent par fermentation avec les larmes les plus pu-  
res *d’opium* une liqueur qu’ils appellent *ntaflach* , la-  
quelle excite une efpece de manie, & dont ils tssent  
à la veille d’une bataille ou lorfqu’ils veulent jouir de  
leurs maîtreffes. Ce fait est confirmé par Joh. Jac. Saar.  
*Ielner.Ind.orient.* qui dit que les Indiens deBantam com-  
posent avec *i’opium* un certain électuaire qu’ils appel-  
lent *affion,* dont la couleur est cendrée & le gout dou-  
ceâtre & mêlé de quelque amertume, & qui a la vertu  
d’augmenter le courage. Les Chinois qui fiant établis  
à Batavia *se* fervent de cet électuaire pour s’exciter à  
l’amour; & sim effet est si violent qu’il produit en eux  
une passion brutale qui dure toute la nuit & qui oblige  
souvent leurs maîtresses à s’échapper de leurs bras.  
Voyez *B. D. D.* Sachsi *Tom. II. Ephem. Germ. Observ,  
6o.* où l’on cite plusieurs autres Auteurs. Wedelius ,  
dans sim Traité *de Opio,* nous apprend que *ï’opium*cause aux personnes d’un tempérament chaud des pol-  
lutions nocturnes & un priapisine continuel, surtout  
lorsqu’elles ont de la difposition à ces maladies; aussi  
est-il extremement aphrodisiaque quand on le mêle  
avec de l’ambre ou de l’essence d’ambre.

Il est bon maintenant d’examiner les différentes métho-  
des dont on fe sert pour corriger *ï’opium* ; car il sait  
autant de bien lorsqu’il est préparé & corrigé , qu’il  
est nuisible quand il est cru. Galien , dans sim Traité  
de la *Thériaque âPis.on*, nous apprend *avec* quelle cir-  
conspection il sie siervoit de cette drogue , en nous di-  
siant que *ï’opium* , pris en substance, est toujours su-  
neste : mais qu’étant corrigé avec d’autres substances ,  
il produit des effets très-salutaires. Rien n’est meil-  
leur, Eelon moi, pour corriger *i’opium,* que les choses  
qui diminuent fa violence & le rendent salutaire au  
corps , & silrtout qui raniment le mouvement des fibres  
que *i’opium* avoit ralenti.Car puisque ce dernier, ainsi  
qulon l’éprouve tous les jours , arrête le mouvement  
du siang & des esiprits, il convient de le mêler avec,des  
substances qui les excitent & les reproduisent denou-  
veau. Car par ce moyen il résistte du mélange de ces  
deux substances contraires, une troisieme fubstance  
neutre, quipoffedeà la sois une qualité apéritive &  
sédative : & comme tout le monde convient unanime-  
ment , que les sudorifiques , les purgatifs , les aroma-  
tes , & les remedes falins & diurétiques, font de toutes  
les substances celles qui excitent les mouvemens les  
plus violens dans le corps humain , il s’ensuit que  
c’est avec elles qu’il convient de mêler *i’opium* ; car  
elles deviennent par-là plus efficaces. De ce nombre,  
Eont la thériaque d’Andromachus , le dlascordium de  
Fracastor, la thériaque céleste, le *Requies Nicolai, &*la thériaque *de Citro ,* qui font des remedes aussi Iurs  
qu’efficaces dans un grand nombre de maladies, de  
douleurs, de fluxions & de fpafmes-. *L’opium* est aussi  
un remede excellent quand on le mêle avec des purga-  
tifs , tels que l’extrait d’aloès, les pilules deWilde-  
gansius, l'extrait ou poudre d’hellébore blanc, les pilu-  
les de Starkey, ou de Matthieu ; car on observe tous  
les jours , que ces sortes de préparations lâchent le ven-  
tre , excitent la sueur, & ne causent jamais d’engour-  
dissemens., de simges effrayans, de vertiges ni de pe-  
santeur de tête , comme font les autres opiats, quand  
on les prend en substance & fans correctif.

*L’opium* mêlé avec la teinture tartarisée d’antimoine , ou  
avec la teinture acre que l’on tire du régule d’antimoi-  
ne, est un diurétique aussi fûr qu’efficace. Les substan-  
ces spiritueuses , telles que le clou de girofle, la canel-  
le & son huile , aussi-blen que les vins d’Espagne &,de  
Malvoisie,préVÎennentefficacement les mauvais effets  
de *i’opium*, & le convertiffent en un remede innocent;  
& c’est ce qui rend le laudanum liquide de Sydenham si  
estimable ; car on éprouve qulon peut le donner en fu-  
reté dans toutes les maladies auxquelles les sédatifs  
conviennent.

Stahl vante beaucoup l’efprit fuivant, que l’on tire de  
*ï’opium ptsr* la distilation.

O P I 164



Ces drogues étant mêlées comme il faut, & distilées *se-  
lon* l’art, donnent un efprit d’un gout & d’une odeur  
agréable , & d’une efficacité merveilleuse. Il est ner-  
vin, anti-sipasinodique & sédatif, & on le donne à la  
dosie d’une cuillerée.

Après avoir considéré les principaux effets de *ï’opium* fur  
le corps humain, 'il nous reste à découvrir la ma-  
niere dont les narcotiques , & surtout *ï’opium ,* ope-  
rent.

Les Anciens ont cru que ces remedes agissent par une cer-  
taine qualité occulte, venimeuse & froide , qui éteint  
la chaleur innée de la constitution. Parmi les Moder-  
nes, Willis, *P.* 2. *Pathologe cap.* 3. assure que ces re-  
medes font une espece de poifon qui étouffe les ef-  
prits animaux par sa vapeur, fans oflènfer le moins du  
monde le fang ni les parties folides. Il dit dane fa  
*Pharmacop. Raelonal. fect.* 7. c-1. « que les opiats af-  
a fectent & empoifonnent pour ainsi dire les efprits, de  
« maniere qu’étant comme à la chaîne, ils deviennent  
« aussi tôt languissans, & ceffent d’exercer leurs fonc-  
a tions. »

Etmuller , dans fa *Disput. de virtute Opii Diaphoret.  
c.* 501. assure que les opiats fixent les esiprits ; & que  
dans les cas où les efprits animaux entrent dans une  
agitation tumultueufe , on les appaife de nouveau par  
le moyen des opiats.

Wedelius, dans fon Traité de *FOpium ,* prétend que les  
narcotiques a-gissent en condenfant les efprits & en  
obstruant les pores du cerveau: « Car, dit-il, l’opéra-  
« tion des opiats consiste dans une espece particulier©  
« d’évaporation qui obstrue les pores du cerveau, que  
a des veilles excessives avoient extraordinairement di-  
« latés, qui s’oppose à l’affluence immodérée des ef-  
α prits animaux, les condense & les fige, pour ainsi  
« dire, & procure par ce moyen un repos agréable au  
« corps. »

a On ne peut nier, ajoute-t’il dans le même Ouvrage,  
« que les nerfs de l’estomac ne reçoivent immédiate-  
« ment cette vapeur ou exhalaifon, puifque *i’opium*a contient un soufre qui fe réfout aisément dans le vi-  
« naigre, l’eau & les liqueurs fpiritueufes. »

Glandbachius, *Prax. Med. idea nova ,* nous apprend  
que *ï’opium* agit par fon fel volatil & fon huile groso  
sierc, qui venant à *fe* résoudre dans l’estomac & à fe  
difperfer dans le fang , enveloppe avec fes ramifica-  
tions les efprits que la fermentation avoit réfous ; ce  
qui met le fang à couvert de toute agitation. D’où il  
arrive que les efprits grossiers qui *se* mouvoient irré-  
gulierement dans le sang, & qui retardoient sem cours  
en obstruant les nerfs, slappassent & se portent au cer-  
veau en moindre quantité. Pendant que cela fe passe ,  
le fang est poussé avec moins de force, le pouls de-  
vient plus languissant, & la circulation est interrom-  
pue.

LesCartésiens croyent que les narcotiques coagulent le  
fang & les humeurs, & retardent leur mouvement au  
moyen d’tm certain éther étranger & fubtil, nonobse  
tant le fel volatil & l’huile subtile qu’ils contiennent,  
& qui sans cela augmenteraient plutôt le mouvement  
du sang. D’où il suit, que le mouvement du *sang*étant moins rapide dans les parties obstruées qu’il n’é-

165 OPI

toit auparavant, les douleurs doivent s’appaiEer quel-  
que peu. Il est très-probable, disent-ils , que le Eel,  
volatil des narcotiques étant extremement si.ibtil, mais  
en même-tems assez acre, est capable de diVsser quel-  
ques-unes des petites fibres des parties , lesquelles de-  
venant par-là moins tendues, neTauroient communi-  
quer un mouVement aussi vif qu’auparavant au siége  
commun des fenfations. Cette opinion a été adoptée  
parCranius, qui nous apprend , dans fon Traité *de  
Homine y* que les parties fpiritueufes & oléaginetsses  
de *Vopium* coagulent le sang, de même que l’efpri t d’u-  
rine, & llefprit^e vin rectifié ; d’où il réfulte unassou-  
pissement & une diminution de la douleur, àcaufe que  
les fibres des nerfs font tellement résenltes par les fels  
acres & volatils des narcotiques, qu’elles perdent leur  
tension, & deViennent incapables de communiquer  
l’impression qu’elles reçoiVent des objets, au *sensorium  
commune.* Quelques-uns fe font efforcés de prouVer  
par diverses expériences, que *i’opium* contient un fou-  
fire acide, à cause principalement que *i’opium* cru fer-  
mente aVec l’huile de tartre par défaillance. Aussi  
croyent ils que cet acide coagule le fang & fixe les  
efprits.

Mais il est aisé de se conVaincre aVec un peu d’attention,  
qu’aucune deccs hypothefes ne fuffit pour expliquer les  
effets dont on a parlé ci-deffus. Et premierement, à  
l’égard de l’opinion des anciens qui ont regardé *ï’o~  
pium* comme un poifon , à caufe qu’il éteint par sa  
froideur excessiVe la chaleur naturelle, ou le foufre  
& l’efprit du fang, je.fuis bien aife de faire observer  
que, même sifivant Hippocrate, *Vopium* est chaud &  
composé d’un soufre chaud & inflammable; & qu’é-  
tant appliqué extérieurement il ramollit & résout les  
tumeurs, ce qui est une propriété particuliere aux sijbse  
tances chaudes. Je défie même ceux qui soutiennent  
cette opinion de pouVoir nous dire aVec certitude en  
quoi consiste cette qualité venimeuse qui éteint la cha-  
leur naturelle. Je ne vois même pas comment ils pour- I  
roient se tirer d’affaire, si on Venoit à leur demander  
pourquoi la thériaque d’Andromachus, la thériaque  
céleste, le mithridate & le diasicordium de Fracastor,  
dont *Vopium* fait la bafe, onipassé dans tous les tems  
pour des puissans antidotes, & des remedes extreme-  
ment efficaces. On peut ajouter à cela qu’un grand  
nombre de remedes qui ont foutenu très-long-tems leur  
réputation,telles que les pilules de Starkey & celles  
de Wildegansius,que l’on vend fous le nom de panacée tsolaire, font composés avec *Vopium. L’opium* est aussi !  
un des plus puissans aphrodisiaques que l’on connoif-  
se, car il augmente la sécrétion de la femence & pro- i  
cure puiffamment l’érection ; & les peuples de l’O-  
rient s’en fervent pour exciter leur courage dans les  
combats. Je lui ai vu moi-même produire les mêmes  
effets silr tous ceux qui en ont usé avec modération :  
mais dans ces Eortes de cas il doit ranimer les esprits  
plutôt que les éteindre. Et quoique nous apprenions  
de plusieurs observations qu’un grand nombre de per-  
fonnes sont mortes pour avoir pris de *Vopium* , ou du  
moins ont été sujettes à différens accidens ; cela ne  
prouve néantmoins autre choEe, sinon que *Vopium* est  
une fubstance extremement active & énergique ; &  
quoique tous les remedes drastiques, tels que les hui-  
les éthérées, les sudorifiques, les émétiques, les pur-  
gatifs & les mercuriels, quand on les donne en gran-  
des dofies , occasionnent des symptômes fâcheux &  
quelquefois même la mort, ce n’est pas une raifon qui |  
doÎVe nous obliger à les regarder comme des poisons\*  
& l’on peut en dire autant de *Vopium.*

Ceux encore qui soutiennent que *i’opium* coagule & fixe  
le fang & les efprits par scm soufre acide, fe trompent  
felon moi; car bien qbe j’avoue que *Vopium* cru, étant  
mêlé avec des substances alcalines, s’épaissit & fouffre  
un changement, par rapport à fon odeur & à fa con-  
texture, au moyen de l’acide qui est propre à tous les  
extraits résineux & gommeux des végétaux; il ne slen-  
suit point que cet acide fixe & coagule les efprits &

o P I ï66

encore moins le sang ; car on fait par la Chymie que  
toutes les résines, les gommes résineusies , & les bois  
ont une aciditsuqui. ne les rend point pour cela narco-  
tiques. Et si les effets des opiats provenoient d’un  
acide, on ne doit point douter que l’huile de Vitriol,  
qui est extremement acide, llesprit concentré de Vi-  
naigre & llesiprit de nitre, ne produisissent les mêmes  
effets dans un plus grand dégré, ce qui n’arrive pas  
néantmoins. D’ailleurs on ne découVre pas les moin-  
dres traces d’un acide dans Peau de paVot sauvage , le  
fafran,ni les femences de paVot & de jufquiame. Il faut  
encore obferVerque *i’opium* disions dans la teinture de  
tartre, qui a la Vertu de détruire fon acide, conserve  
toujours *sa* qualité fomnifere. Et en fuppofant même  
que l'acide de *i’opium* est un foufre d’une nature coa-  
giflante & entierement étrangère aux autres acides,  
on ne fauroit néantmoins conceVoir comment il peut  
fixer ou coaguler le fang ou les esprits, qui font les  
fluides les plus mobiles qu’il y ait peut-être dans la na-  
ture. Peu importe même qu’on allegue pour appuyer  
cette hippothefe l'expérience dans laquelle on mêle  
l’esprit rectifié d’urine aVec l’efprit de νΐη rectifié;  
car l’effet qui en réfulte est moins une coagulation  
qu’une préCÎpitation de Eel Volatil contenu dans les  
pores du phlegme, au moyen de l’esprit de νΐη recti-  
fié qui abforbe ce dernier. Au reste, on ne peut con-  
ceVoir que les opiats calment les douleurs, en refol-  
vant par leur acrimonie staline & Volatile les fibres des  
nerfs au point de leur faire perdre leur tension & leur  
sentiment; car ces pointes, supposé qu’elles existent,  
ne. Eont point affez considérables pour pouVoir rom-  
pre le tissu des nerfs & des membranes; outre qu’elles  
augmenteroient par-là la douleur au lieu de l’appai-  
fer. D’ailleurs si cela étoit, les fels Volatils & les fubse  
tances acres, comme sont celles que l’on prépare avec  
le poÎVre & les cantharides deVroient pour la même  
raifon les appaifer aussi, ce qu’elles ne font point.

L’hypothefe qui admet un éther étranger est aussi peu  
satisfassante, à caisse que cette substance ne tombant  
point sifus les sens on ne peut la définir.

Ceux qui attribuent la Vertu diaphorétique & sédative  
de *Vopium* à son fiel volatil.oléagineux,qu’ils regardent  
comme un acide & comme le principe qui appaifie les  
douleurs , comme Bontekoe l’assure dans ses ouvra-  
ges , embraffent une hypothefie aussi mal fondée ; puisi  
qu’on n’obtient qu’une très-petite quantité de fel Vola-  
til oléagineux de *i’opium*, de la mandragore, de la mo-  
telle & du paVot. D’ailleurs on pourroit demander  
aVec raifon pourquoi les Eels Volatils oléagineux don-  
nés en plus grandes doses ne produisent point le mê-  
me effet.

Ceux au contraire qui semblent avoir examiné la chose  
aVec plus de Eoin , prétendent que *i’opium, par* sa Va-  
peur extremement subtile & sijlphureuse, qui est d’ü-  
ne nature, rameuste & branchue, agit immédiatement  
sijr les esprits & les pores du cerVeau & des nerfs ,  
embarrassant & étouffant les premiers , tandis qu’il  
obstrue les féconds. D’où il arrÎVe que les esprits ase  
fluant en moindre quantité dans les parties musculeu-  
fes & dans le cœur, les organes du sentiment *se* trou-  
vent prÎVés de leur tension , la circulation du sang &  
des humeurs deVÎent plus lente, & toutes les sécré-  
tions & les excrétions moins abondantes. Quoique ces  
circonstances Eoient extrêmement importantes , on  
peut douter *avec* raisim qu’elles quadrent & corres-  
pondent exactement aux effets des opiats; carpremie-  
rement il est difficile de concevoir comment, au moyen  
de l’action de l’estomac, les vapeurs extremement Eub-  
tiles de *i’opium* étant resoutes & passant d'ans la masse  
du seing, peuvent *se* séparer de nouveau de celui - ci  
dans le cerveau, & obstruer les petits conduits médul-  
laires & nerVeux ; puisipffaucune substance vaporeuse  
ne peut pénétrer dans ces conduits particuliers , ni  
encore moins arrêter le mouvement de la lymphe si.ib-  
tile & élastique des efprits animaux. Mais quand me-  
me on accorderait que l’exhalaison vaporeuse de Ρθ\*

*ïey* Ο P I

*pium se* fait jour à travers les pores des arteres du cer-  
veau, il feroit toujours également difficile de conce-  
voir comment elle peut paffer dans les corps canelés  
& la bafe du cerveau, où font les origines des nerfs ;  
car supposé même qu’elle vînt à prendre possession de  
ces parties, elle ne manqueroit pas de s’échapper de  
nouveau par leurs pores. Je trouVe donc qu’il est ex  
tremement difficile d’expliquer d’où vient que les  
opiats & les autres remedes stupéfians laissent souvent  
après eux un engourdissement de longue durée, un Een-  
timent de péfanteur dans la tête, une stupeur, des ver-  
tiges, une inflammation de cerveau ,& cassent la per-  
te de la mémoire. On peut aussi demander d’où vient  
que les autres substances odorantes qui jettent une  
vapeur pénétrante & copietsse, ne produisent'point les  
mêmes effets que la jusquiame ou la morelle , quoi-  
que ces dernieres soient moins vaporeuses. Il n’cst  
pas moins difficile d’expliquer d’où vient que *Vopium*est\*aphrodisiaque dans quelques personnes, causi? quel-  
quefois des Insomnies & la manie, & trouble l’ima-  
gination & la rasson; car s’il est Vrai, comme on le  
prétend , que les pores du cerVeau Eoient obstrués, ou  
les esprits condensés par *ses* Vapeurs, il sensitit qu’ils  
doivent affluer en moindre quantité dans ces parties;  
& c’est néantmoins ce qui ne sauroit arriver dans les  
veilles & dans la manie, durant lesquelles, du consen-  
tement même de la plupart des Medecins, tous les  
pores simt otiVerts & les eEprits dans un mouVemcnt  
& une agitation extraordinaires. Une preuVe que les  
vapeurs extremement fétides de l’efpece fulphureufe  
n’ont point la force d’éteindre les éfprits , c’est que  
la fumée du poil & des plumes brûlées, fait infailli-  
blement revenir les personnes hystériques aussi - bien  
que celles qui ont des fyncopes, & rétablit le mouve-  
ment des esprits plutôt que de le faire cesser. J’ai sou-  
vent obEerVé dans les fieVresardentes & inflammatoires  
qu’une petite dofle *d’opium* acausé du dérangement dans  
la tête,& produit un délire qui n’a cessé qu’à l’aide d’u-  
ne hémorrhagie copieuse. Mais on ne sauroit expli-  
quer ce phénomène en admettant l'hypothese de ceux  
qui silppoEent que *Vopium* agit au moyen des vapeurs  
& des écoulemens qu’il envoie; car si ce délire, cette  
aliénation dlesiprit & cette stupeur du cerveau prove-  
noient des vapeurs qui séjournent dans cette partie ,  
il n’y a point de doute que les scldorifique^& les au-  
tres choses qui raniment les esprits animaux ne les fisc  
Eent aussi-tôt cesser, & c’est pourtant ce qui n’arrive  
point.

Je vais dans une affaire aussi difficile exposer eh peu de  
mots ce qui me paroît le plus probable.

Je dis donc en premier lieu qulon ne sauroit nier que le  
principe à llalde duquel les opiats & les autres narcoti-  
ques agissent, ne fuit un soufre susceptible de résolu-  
tion & d’évaporation , c’est-à-dire , capable, à l'aide  
d’un degré suffisant d’humidité de *se* résoudre en des  
vapeurs extremement subtiles. Or on peut réduire  
commodément les soufres à trois classes, car les uns  
Pont gras & onctueux, & contiennent une grande quan-  
tité deterre grossiere & beaucoup d’humidité, comme  
sont toutes les huiles & les graisses exprimées, qui fe  
résolvent difficilement en vapeurs : les autres foufres  
contiennent une terre fubtile & saline, laquelle est  
néantmoins fixée par des particules acides, comme tou-  
tes les stibstances résineufes, qui étant une fois sépa-  
rées de celles dans lesquelles elles étoient enveloppées,  
deVÎennent également fubtiles & éthérées, & telles ;  
font les huiles distilées : enfin les autres foufres qui  
forment la troisieme classe font ceux de l’efpece tempé-  
rée , lesquels contiennent une eau, un Eel & une terre  
éthérée & subtile plus ou moins fixe ; & toutes ces  
substances exhalent une certaine vapeur grossiere & de  
longue durée, & une odeur agréable ou fétide. Je dis  
donc que lesfubstances qui contiennent un pareil fou-  
fretempéré, & qui cedent non-feulement aux mensi-

O P I 168

trues tempérés , mais encore à ceux qui font aqueux,  
possedent une qualité anodyne & stupéfiante, qui est  
catsse qu’étant reçues dans le corps, elles se résolvent  
dans l'estomac & les intestins par une espece de mou-  
vement fermentatif& raréfaétif, une chaleur douce, le  
menstrue ialiVaire & l'air concourant à la production  
du même effet. Les particules Iulphureuses & extreme-  
ment silbriles ainsi résoutes, passent en partie dans le  
siang à travers la substance poreuEe , au moyen des con-  
duits membraneux & nerveux, & en partie dans ce  
même fluide avee le chyle & la lymphe. Mais lorlque  
le flang ainsi imprégné d’un principqjvaporeux extre-  
mement siubtil arrÎVe dans les poumons, il s’y raréfie,  
s’y atténue & y devient plus élastique à l'aide des par-  
ticules élastiques de l’air qui ont pénétré dans ce vifice-  
re dans le tems de l’infpiration ; il faut donc nécelfai-  
rement qu’il *se* raréfie & qu’il occupe un plus grand *es-  
pace.* Mais lorfque le *sang* ainsi gonflé & raréfié appro-  
che de la substance corticale du cerveatl & des petits  
conduits artériels qui environnent la pie-mere ; ces  
conduits, dont les tuniques sont extremement déliées,  
font extraordinairement distendus & dilatés parce flui-  
de, ce qui rend le mouvement de fystole & de diasto-  
le beaucoup plus soible & plus languissant; la circula-  
tion du Eang dans la tête & le cerVeau deVÎent par-là  
plus soible & plus languissante, puisque le sang ne Eau-  
roit retourner par les Veines qu’à l’aide de la lystole  
des arteres & de l'impulsion qui en résillte.

Si on admet une fois l'hypothese que je viens d’établir,sa-  
voir , que le Eang retourne lentement par les veines de  
la tête, qu’il distend *ses* arteres & s’arrête dans cette  
partie , il fera facile d’expliquer tous les phénomenes  
& les effets que *Vopium* produit ; car tandis que le fang  
dont le mouvement languit, s’aVance dans les veines ,  
les parties claires & aqueufes fuintent aisément par les  
pores & caufent un fommeil profcnd & paisible : mais  
lorfque cette sérosité qui *se* sépare du Eang devient plus  
abondante & innonde les parties voisines, elle peut oc-  
casionner une pésianteur de tête douloureuse, un en-  
gourdiffement, la perte de la mémoire & une aliéna-  
tion dlesprit. Mais lorsque le sang Vient à croupir à cau-  
se de son épaissiffement extraordinaire, ou à être agité  
par un principe acrimonieux, ou par un moüVement  
violent, chaud & intestin , il occasionne différentes  
images dans l’imagination du malade, des songes in-  
quiets & effrayans, des insomnies & même la manie.  
De-là vient qu’après qu’on a pris des opiats les vaise  
seaux de la tête s’enflent & *se* gonflent, le viflage de-  
vient rouge, & il sclrvient quelquefois un saignement  
de nez. Mais le fangne fauroit circuler aussi lentement  
dans le cerveau, que la sécrétion & la génération des  
efprits animaux ne deviennent moins abondantes, &  
pour lors le ton & la tension des nerfs qui dépendent  
de l’affluence convenable des esprits, & qui font absc>-  
lument nécessaires au sentiment, sont entierement dé-  
truites dans les parties ; & de-là suit la cessation de la  
douleur. Il est encore facile d’expliquer par cette hy-  
pothese d’où vient que. les spasines de tout le corps,qui  
dépendent du cours impétueux des esprits, s’appaiEent ;  
& comme les spasines excessifs interrompent ordinai-  
rement les excrétions qui fe font par les fueurs, les  
urines & les felles, il arrive après qu’on a usé d’ano-  
dyns, que la fueur qu’ils avoient supprimée, de même  
que les éVacuations par les selles & par les urines de-  
viennent plus abondantes & plus réglées. De plus, com-  
me le excrétions de sang & les évacuations par bas ti-  
\* rent leur origine de l’affluence des esprits, il arrive  
que *Vopium* arrête ordinairement les hémorrhagies &  
les flux immodérés, parce qu’il retarde & diminue  
l’affluence des esprits,en interceptant le flux & le reflux  
du Eang dans le cerveau. De-là vient qu’après qu’on a  
pris des opiats, le pouls devient plus foible& plus pe-  
tit;car tous les Anatomistes conviennent unanime-  
rnent que le mouvement du cœur dépend de l’affluence  
des ssprits animaux : c’est ce qui fait encore que dans le  
défaut de forces qui provient de la circulation diminuée

*ïflo* OPI'

des humeurs, dans les fievres malignes aussi-bien que  
dans toutes les maladfes de la tête, telles que les apo-  
plexies , les vertiges, les paralysies, llafl'oiblissement  
des siens, le délire & la perte de mémoire, qui naissent  
de la circulation retardée du simgdans le cerveau, les  
opiats catssent de fâcheux accidens & rendent ces ma-  
ladies plus dangereuses. Les narcotiques produisent  
d’aussi mauvais effets dans toutes les personnes foibles,  
comme font tous les fujets d’un tempérament replet &  
phlegmatique, & fouvent même ils leur catssent la mort.  
Cette hypotheEe nous fournit aussi le moyen d’expli-  
quer pourquoi *Vopium* est aphrodisiaque dans quelques  
sujets ; car le fang étant raréfié dans tout le corps & cir-  
leulant aVec rapidité dans tous *ses Vaisseaux ,* dilate les  
mufcles de la Verge & la sait roidir; car l'érection de  
ce membre est causée non-seulement par les eEprits  
qui y affluent, mais eneorepar le *sang* qui s’y porte en  
. plus grande quantité, & y fait un long séjour.

Pline & Matthioleont obferic qu’il n’y a point de fubf-  
ta nces plus effieaces pour appaifer les fymptomes que  
Ics opiats ont excités , que les acides ; car ceux-ci, fur-  
tout quand ils Font de l’espece VOlatile , excitent aVec  
leurs pointes un certain ffiouVement dans les fibres, di  
minuent en partie la raréfaction excessiVe du fang, &  
empêchent les effets des Vapeurs si.llphureufes. Lcspur-  
gatlfs & toutes les substances qui produisent quelque  
agitation dans le corps,font aussi très p ropres pour em-  
pêeher les mauvais effets des opiats, parce qu’en aug  
mentant le mouVement des fibres , elles rendent la  
stagnation du fiang dans le cerveau beaucoup moins  
considérable , & préviennent les symptomes qu’on  
aVoit lieu de craindre. Cette hypothese fie trouve con-  
firmée par l’histoire que rapporte Lentilius , *Miscell.  
Med. Pract.* d’une perfonne blessée à la tête , qui pour  
avoir mangé de la semence de chanvre souffrit demi-  
heure après une telle expansion dn crane, que le Chi-  
rurgien avoit la liberté de recueillir le *sang* extravasé  
dans la plaie par fes creVaffes. Or Simon Pauli prouve  
dans fon *QadripartÆotan.* que la semence de chanvre  
possede une qualité narcotique. La plupart des Natura-  
listes qui ont parlé des Indes regardent le *dutroy* com-  
me une espece de chanvre, & Olearius, *Itiner. Orien-  
tal.* est du même sentiment qu’eux. C’est donc avec  
beaucoup de raisim que Lentilius asiane que les Vapeurs  
de *Fopium* gonflent le cerVeau & font qu’il occupe un  
plus grand espace. Au reste, il paroît par les dissec-  
tions qu’on a faites de ceux qui font morts pour aVoir  
usé de narcotiques, que ces remedes n’operent qu’en  
retardant la circulation du fang dans le cerVeau. Joach.  
Curæus, *Lib. II. de Sensus cap.* 17. & LeVinus Lem-  
nius, *de Occ. Nat. MT. Lib. II. cap.* 52. nous appren-  
nent qu’on a trotiVé dans ces sortes de sujets le fang  
congelé en forme de glace dans les ventricules du cer-  
veau.

Enfin, ce qui prouve que les effets des anodyns ne font  
qu’une fuite de la raréfaction & de l’expansion du siang  
& des humeurs est , que les fubstances qui produisent  
un mouvement rarésactif&expansifdans le Eang & les  
humeurs , possèdent aussi une vertu fomnifére. Par  
exemple , l'ufage immodéré de l'eau-de-vie est fuivi  
non-feulement d’un profond fommeil , mais encore  
d’une stupeur considérable. Et Platerus, *Lib. I. Obs.*nous apprend que ceux qui boivent avec excès de l'eau-  
de-vie, ressentent d’abord une chaleur infupportable ,  
deviennent lourds & pesians de même que s’ils aVoient  
pris de *ï’opium s 8e* tombent dans un sommeil dont ils  
ne sortent plus.

Il est hors de toute dispute que l'ambre , le mufc, le *sa-  
fran,* le camphre.& la noix muscade raréfient & atté-  
nuent le siing en même tems qu’ils operent en qualité  
d’anodyns. Tout le monde fiait que les bains , sisit *gé-  
néraux* ou particuliers , disposent à un sommeil doux  
& paisible; & cela ne vient que de l'expansion qu’ils  
caufent dans les humeurs, laquelle rendant le corps  
plus gros & plus bouffi , fait que le fang circule plus  
lentement dans le cerveau, ce qui occasionne le fom-

O P I 17e

meil. Les substances vaporeuses & odorantes qui s’ex-  
halent des fleurs possedent aussi une vertu hypnotique;  
ce qui a fait dire à Strabon, *Geogr- Lib. LXV.* que le  
carus peut être produit par des substances extreme-  
ment odorantes; car les vapeurs sijlphureuses possé-  
dantune élasticité extraordinaire, peuvent, étant re-  
çues dans les pores, les d dater au point de produire les  
effets dont on a parlé. On fait encore par expérience  
que la vapeur sulphureusie incoercible & expansiVequi  
sort du charbon allumé, a souvent causé à ceux qui  
l’ont reçue , une stupeur dont la mort a quelquefois été  
la fuite. Ces'fortes d’exemples ne fiant pas rares dans  
les Auteurs. On ne saurait douter que les humeurs &  
toute l’habitude du corps ne souffrent une raréfaction  
extraordinaire durant le sommeil, si l’on fait attention  
à l’enflure de tout le corps & de la tête,qu’on apperçoit  
manifestement dans ceux qui dorment; d’ailleurs 011  
remarque que les fouliers , les bas & les autres hardes  
de ces fortes de personnes font beaucoup plus tendues  
que lorsqu’elles sont éVeillées. On Voit par-là d’où  
Vient que dans les tems chauds & pluvieux, de même  
que dans les bains chauds qui raréfient manifestement  
le fang, on fe fent beaucoup plus affoupi que lorfque le  
tems est froid, fec & ferein, cette différence ne vient  
que de ce que dans ce dernier état de Patmosphere les  
fibres du corps sont plus tendues, les humeurs plus  
condensées & la circulation du fang plus rapide. On  
voit encore par ce qu’on vient de dire d’où vient que  
les perfonnes qui sont plongées dans un sommeil pro-  
fond s’éveillent fur le champ quand on leur applique  
de Peau froide, ou plutôt du vinaigre fur la région du-  
foie, fur les parties de la génération & fur le dos ; &  
pourquoi les acides, tels que le fuc de citron & le vi-  
naigre dissipent le sommeil & l’ivresse, foit qu’on en  
ufe intérieurement ou extérieurement.

Il est bon dlobferver que cette raréfaction du fang & des  
humeurs, qui est néceffaire pour procurer le fommeil,  
& pour appaiser les douleurs , varie suivant lesdifléren-  
tes caisses qui La produisent. Par exemple, il n’impor-  
te pas peu de saVoir choisir les anodyns & les hypnoti-  
ques qu’on donne à un malade pour le faire dormir;  
car si Ροη fe fert pour cet effet de fubstances odorantes  
ou qui contiennentun soufre doux & léger & ami des  
efprits , on n’a rien à craindre des fymptomes qui peu-  
vent en résulter, & qui pour l’ordinaire sont fort lé-  
gers; au lieu qu’ils font tout-à-fait dangereux quand  
ce fommeil est excité par une Vapeur siilphureuse, fé-  
tide, étrangère & ennemie de la nature & des esprits;  
car il est certain que ces esprits, qui sont si utiles au  
corps, & qui servent à la raTon & aux fonctions de  
l’efprit, tirent leur origine de la Vâpeur extremement  
fubtile dtl fang & de la portion la plus fine & la plufl  
élastique de Pair. Il est donc facile de concevoir que  
nos efprits doivent être diversement affectés & chan-  
gés par les anodyns & les narcotiques, & que ceux-ei  
doÎVent agir immédiatement, non-seulement soir le  
sang , mais encore fur les esprits.

Il Euit de ce qu’on vient de dire , qu’on ne fauroit ufer  
des opiats avec trop de précaution dans les maladies  
qui Eont accompagnées d’une langueur manifeste des  
esprits , de l'abattement de forces & d’une circulation  
languissante furtout dans la tête. Je ferois donc dlaVis  
qu’on n’employât jamais les opiats dans les maladies  
du cerveau , dans le délire, ni dans les fievres, furtout  
dans celles de l’efpece inflammatoire , ou du moins  
qu’on ne les administrât qu’avec toutes les précautions  
possibles. HOFFMAN.

Les Anciens ayant éprouvé que *Vopium* caufe fouvent la  
mort, bien qu’on le prenne en petite quantité,n ont  
pas fait difficulté de le mettre au rang des poifons; &  
lui ont assigné la premiere place parmi ceux qu ils ap-  
pellertt narcotiques à caufe de leur qualite stupéfiante.

Il est vrai qu’on remarque tous les jours que *F opium* don-  
né en petite dose, est un des remedes les plus efficaces  
que l'on connoiffe. Mais il est inutile de nous engager  
dans la controverse qui s’est élevée entre quelques Au

i—

1'7 ! OPI

xeurs tOtlchant la vertu médicinale des postons ;spuif-  
que tout le monde Eait que les remedes produisent quel-  
quesoisles mêmes effets que leposson. Mais de quel-  
que façon qu’on prenne la chofe , il ne sera pas inutile  
de rechercher la nature & la maniere dont cette fameu-  
*Te* drogue opere; puisque cela pourra servir à fixer sim  
ufage dans diflérens cas.

Mais je crois qu’il est nécessaire auparavant, puisqu’une  
des principales vertus de cette drogue est de procurer  
le sommeil, de définir distinctement la nature de ce  
dernier, ou plutôt, pour éviter toute confusion & tou-  
te difpute, touchant les mots-, d’expliquer la différen-  
ce qu’il y a entre un homme qui dort & celui qui veil-  
le. Car je fuppofe qu’on est déja fuffifamment instruit  
de la nature de *i’opium,* desidifférentes manieres dont  
on le prépare, en un mot, de tout ce qui a rapport à  
fon histoire.

Premièrement , il n’y a perfonne qui ne fache que le  
fommeil interrompt toute sorte d’action. LorEque  
nous flammes éveillés, nous marchons,nous discourons,  
nous remuons tel ou tel membre , &c. au lieu qu’il ne  
se passe aucune de ces choEes pendant le sommeil na-  
’turel; je veux dire, qu’au lieu qu’étant éveillés nous  
exécutons différens mouvemerts parla contraction vo-  
lontaire de nos mufcles; lors, au contraire , que nous  
dormons, ces musitles seuls fe contractent, dont l’ac-  
tion essen quelque flirte involontaire, ou dans les-  
quels l’ame a toujours déterminé si constamment les  
esprits, qu’ila agissent par habitude sirns l’intervention  
du raisonnement; comme fiant ceux du cœur & de la  
poitrine.

On peut donc dire que le sommeil caisse une espece de  
relâchement danssles fibres motrices des divers mem-  
bres , ou du moins les jette dans un repos qui tient en  
équilibre tous les mufcles antagonistes & empêche que  
Plein ne l’emporte Eut l’autre. En effet, il semble que  
le principal tssage du sommeil est de rendre aux par-  
ties qui ont Eouffert une tension excessive durant le  
travail, le ton & la force qu’elles ont perdue ; & de-là  
vient que lorfque nous nous disposons à dormir , nous  
nous mettons naturellement dans la posture qui est la  
plus propre à delaffer les membres qui sont fatigués ,  
& qui fert le plus à cette fin.

En second lieu, il est évident que le sommeil scsspend  
l’action non-seulement de la plupart des organes cor-  
porels, mais encore de la pensée , c’est-à-dire, car je  
Puis bien asse de prévenir toute chicahe , fait cesser les  
pensiles dont nous fommes-occupés pendant que nous  
veillons. Car bien que les fonges foient des véritables  
penfées, elles font néantmoins si imparfaites, & sipeu  
fuivies, & représentent les choses d’une maniere si S01-  
ble&si languissante, qu’elles peuvent s’accorder avec  
notre sommeil, elles peuvent aussi l'interrompre, ainsi  
que chacun siait, supposé qu’elles soient plus fortes &  
plus vives.

il.fuit de-là que le mouvement du fluide artériel doit être,  
en fuppofanttoutes chofes égales,plus doux,plus uni-  
forme & plus régulier lorfque nous dormons que dans  
le tems que nous fommes éveillés ; car sans parler des  
diverfes altérations qu’il reçoit dans ce dernier état des  
différentes passions de l’ame, les contractions que les  
mufcles Eouffrent dans le tems que le corps agit, ap-  
portent beaucoup de variété dans son cours ; au lieu  
que durant le fommeil, la force du cœur & des mufcles  
de la poitrine étant plus constante & plus uniforme ,  
elle lui imprime un mouvement plus doux & moins  
interrompu.

De-là vient encore que le cours du fuc nerveux dans les  
organes du corps, de même que fon retour vers le  
cerveau est tout-à-fait interrompu pendant le som-  
meil,.ou est imperceptible, je veux dire, que ce flui-  
de n’a que peu ou point de mouvement pendant ce  
tems-là. Car l’action mufculaire & la fensation qui dé-  
terminent fon cours pendant que nous veillons font  
prefque nulles pour lors ; & néantmoins ce si.lc conti-  
nue toujours à fe séparer dujang dans le cerveau & y

O P I 172

reçoit les qualités nécessaires pour pouvoir circuler  
dans les vaisseaux qui lui fiant destinés : de sorte que par  
ce moyen il se sait une efpece d’amas ou de dépôt d’ese  
pritspour lesufages & les besoins du corpspendantla  
veille.

On peut donc regarder le tems pendant lequel nous som-  
mes éveillés, comme celui de la destruction delama-  
chine animale, & celui du repos, comme un tems pen-  
dantlequel elle Ee répare, non seulement par rapport  
a ce que nous venons de dire du fuc nerveux , mais  
encore par rapport à toutes les autres parties tant foli-  
des que fluides. Car il ne flepeut que l’action ne dé-  
truise insensiblement les fluides & les organes du corps;  
& le mouvement sait qu’il *se* détache toujours quelque  
peu de la substance des fibres, qui ne sauroit être ré-  
parée qu’à l’aide d’un repos qui sait cesser leur tension ;  
stans'compter que ce mouvement régulier & continu  
du Eang dont nous avons parlé , est plus propre à faire  
que les parties qui nourrissent s’appliquent mieux aux  
vaisseaux, au lieu qu’un mouvement plus irrégulier &  
plus rapide les emporterait infailliblement.

Cela étant ainsi , il est évident que tout ce qui peut met-  
tre les fluides & les parties mufculeufes du corps dans  
une disposition pareille à celle que nous venons de dé-  
crire , est propre à procurer le sommeil. De même lorsa  
que quelque choEe sloppol.e à cette tranquilité , il ne  
faut pour exciter le sommeil que lever cet obstacle ; de  
forte qu’on ne sait par-là que réduire Pœconomie ani-  
male dans l’état où elle doit être, & dans lequel sui-  
vant l’ordre de la nature, la veille & le fommeil doi-  
vent *se succéder* réciproquement.

On voit par-là combien les exercices continués sont pro-  
pres à nous assoupir, puisqu’ils dissipent le silc ner-  
veux , c’est à-dire, rallentissent sim cours dans les orga-  
nés du mouvement , & diEpoEent l’ame à ne le pas dé-  
terminer plus long-tems Vers cet endroit, à caufe de la  
douleur & des incommodités dont la tension trop vio-  
lente des parties est toujours fuivie; & c’est-là ce qui  
nous fait desirer le repos qui a la vertu de les relâcher.

L’assoupissement qui accompagne la plénitude de l’esto-  
mac, après qu’on a mangé & bu vient d’une cause tout-  
à-fait différente : mais il a tant de rapport avec les effets  
des opiats qu’il mérite une attention toute particu-  
liere.

Comme la faim est une sensation douloureuse, de même  
ce qui l’appaise ou la satisfait en est une agréable. Or  
on fait que toute douleur caufe une irritation dans la  
partie affectée, laquelle , comme chacun Paît, étant  
accompagnée de la contraction des membranes affec-  
tées, détermine le fisc nerveux à *se* porter vers cet en-  
droit en plus grande quantité qu’auparavant. Au con-.  
traire, le plaisir ou la sensation agréable qui naît dans  
une partie est accompagnée d’un légere ondulation  
& du reflux du fluc nerveux vers le cerveau. De-là il  
résillte une sensiation délicieuse pour l’ame, qui l’enle-  
vant , pour ainsi dire, fait qu’elle ne détermine plus le  
fluide nerveux vers les organesdu mouvement ; je veux  
dire , qu’il furvient un relâchement dans les fibres  
mufculaires, & une disposition du fluide nerveux pa-  
reille a celle que nous avons dit être nécessaire pour  
procurer le sommeil.

C’est là la caufe du frisson que l’on fent pour l’ordinaire,  
après qu’on a fait un bon repas.

Si par hafard quelqu’un trouVoit étrange que le plai-  
sir que l’estomac ressent influe si fort fur llesprit,.je  
le prie de considérer les effets violens que produit la  
fenfation doulouretsse & défagréable de cette même  
partie , & l’anxiété terrible dans laquelle deux ou trois  
grains de *Crocus Metallorum* jettent toute la machine ;  
de même que la promptitude avec laquelle le fluide  
nerveux est déterminé avec une viteffe plus qu’ordinal-  
re Vers les mufcles de l’estomac & du bas Ventre , pour  
chaffer l’ennemi dehors,& faire cesser la fenfation désa-  
gréable qu’on y éprouVe.

Au reste, les effets que nous venons d’attribuer à la sien-  
sation agréable qu’éprouve cette partie, stont tout-à-4

173 O P I

fait opposés à ceux que la douleur produit. Et en effet,  
le plaisir & la douleur font les deux prineipales siources  
des actions qu’on obsierve dans lloeconomie animale ;  
les changemens qu’ils occasionnent dans la machine ,  
Eont les causies d’un grand nombre d’effets que nous  
trouvons silrprenans , parce que nous ne faisions aucu-  
ne attention au Mécanssme qui les produit : mais ces  
effets doivent être beaucoup plus considérables dans  
l’estomac que partout ailleurs ; cette partie étant pour  
des defleins fort fages, d’un sentiment si délicat, que  
quelques Philosophes l’ont regardée comme le vérita-  
ble siege de Pame.

Il est bon de savoir encore que l’estomae étant distendu  
par les alimens qu’on a pris, comprime le tronc *des-  
cendant* de l’aorte, & occasionne par là une plus grande  
plénitude des vaiffeaux dans les parties supérieures ; ce  
qui fait que le cerveau est oppressé, & que la dérivation  
desefprits dansles nerfs diminue, d’où réscilteune lan-  
gueur ou un assoupissement. C’est encore de-là que  
provient la rougeur qui vient au visage après qu’on a  
mangé & bû copieusement, & qui paroît beaucoup  
plus visiblement dans ceux dont les vaisseaux font lâ-  
ches & foibles, comme ils le sont particulierement  
dans les personnes hectiques & épuisées.

Ce principe une fois posé , on peut , fans avoir recours à  
l’entrée d’un nouveau chyle dans les vaisseaux expli-  
quer la caufe de cet assoupissement dans lequel on tom-  
be après avoir mangé ; bien qu’il faille avouer que la  
distension de l’estomac contribue aussi beaucoup à cet  
effet : mais cela n’arrive pas immédiatement après , ni  
quelquefois au bout de deux ou trois heures , de forte  
qu’il faut nécessairement que cet assoupissement fou-  
dain,de même que la vigueur que la nourriture corn-  
munique, vienne de quelque altération plus rapide.

Venons maintenant à *i’opium ,* dont une livre donne par  
l’Analyse Chymiquecinq onces & cinq dragmes d’ese  
prit volatil , de même nature que celui qu’on tire de  
la corne de cerf, une once & deux dragmes & demi  
d’huile fétide, & sept onces & six dragmes de *Caput  
mortuum ,* dont l’odeur est la même que celle de llef-  
prit de corne de cerf.

On doit donc attribuer les vertus de *i’opium* à un sel al-  
cali volatil intimement mêlé & combiné avec une sub-  
stance sulphuretsse & oléagineuse. Je vais d’abord exa-  
miner *ses effets* Eut l’estomac, & ensuite lorsqu’il a pase  
*sé* dans les premieres voies star le fluide artériel.

Nous avons observé ci-dessus qu’une sensation agréable  
produite dans l’estomac, jointe à la distension de *ses*membranes, est la cause de l’assoupissement où l’on  
tombe après avoir mangé. L’une occupe llefprit tandis  
que l’autre agit si.ir le corps ; car le plaisir amufe l’ame,  
pourainsidire,&l’empêche des’occuperdes objetsex-  
térieurs , je veux dire, qu’il la difpofe au repos. Et la  
plénitude des vaisseaux du cerveau arrête & empêche  
en quelque sorte la dérivation du sclc nerveux dans les  
organes , &c.

Maintenant, quoique ceux qui prennent une dose mo-  
dérée *d’opium ,* surtout n’y étant point accoutumés ,  
foient si transportés du plaisir qu’il leur caufe , qu’ils  
s’imaginent être en Paradis , pour me servir de leur  
expression, & qu’ils ne dorment pas toujours, ( ce qui  
provient de ce que les images agréables dont ils fiant  
occupés , agissent sur leur esprit avec une force qui oc-  
cupe l’imagination, plus qu’il ne faudroit, pour leur  
laisser la liberté de dormir ,) ils ne laissent pas cepen-  
dant de jouir d’un calme & d’un repos si parfait, qu’il  
n’y a point de félicité au monde qui surpasse les char-  
mes de cette agréable extaEe.

Nous avons donc dans *i’opium* un remede dont les effets  
fiant de beaucoup supérieurs à ceux qui résultent de la  
sensation agréable, qu’une plénitude modérée excite  
dans l’estomac. Car il n’y a point de substances plus  
propres à affecter agréablement nos membranes délica-  
tes, que celles qui font composées de parties volatiles,

O P I 174.

dont l’activité est tempérée par la douceur de quelques  
autres silbstances oléagineuses ; puisqu’en raréfiant les  
Eues de l’estomac, & chatouillant agréablement fa tu-  
nique nerveuste , elles causent une plénitude agréable  
& occupent l’esprit d’un grand nombre d’idées flateu-  
*ses &* satisfaifantes.

Cela étant, il est aisé de découvrir le mécanisme dont  
dépendent les autres vertus de *ï’opium -,* comme d’ap-  
passer les douleurs, de réprimer les évacuations , &c.  
car il consiste non-seulement en ce que Pame étant oc-  
cupée d’une sensation agréable, est détournée de celles  
qui peuvent lui déplaire : mais encore en ce que toute  
douleur étant accompagnée d’une contraction de la  
partie, le relâchement des fibres qu’il casse , élude &  
détruit sim action.

De même, les sécrétions immodérées, étant presque tou-  
jours causées par l’irritation des organes , il est éVÎdent  
qu’il ne faut que faire ceffer celle-ci, pour arrêter les au-  
tres. Et la qualité incrasilante de ce remede ne consiste  
qu’en ce que l’irritation que souffrent les membranes  
des poumons , des intestins, &c. venant à diminuer,  
l’humeur acre peut s’y loger en plus grande quantité  
fans devenir incommode au point, qu’on foit obligé  
de la chasser & de l’évacuer ; car c’est la même chofe  
que l’irritation de la partie cesse , ou que l’esprit ne *lus-  
se* aucune attention à la fenfation désagréable.qu’elle  
produit. Ces effets augmentent par le mélange des  
particules de *i’opium avec* le fang, qui devenant par-là  
plus raréfié distend les vaiffeaux, particulierement ceux  
: du cerVeau, & diminue par-là de plus en plus l’affluen-

- ce du fuc nerveux dans les parties, en comprimant les  
; petits conduits dans lesquels il coule.

ἰ C’est-là la casse de .cette difficulté de respirer, qu’éprou-  
j vent pendant un tems ceux qui ufent de ce remede ; ce  
fymptome étant inséparable de la raréfaction du fang  
! dans les poumons.

1 On voit par-là que l’action de *ï’opium* est sort analogue à  
Icelle des autres efprits volatils , avec cette différence  
qu’une petite portion de cette drogue possede une  
force égale à une plus grande quantité de ces ef-  
’ prits.

; C’est ce qui paroît manifestement dans ceux qui font ac-  
coutumés à prendre des fortes dofes *d’opium ,* comme  
font les Turcs & les Perfans,parmi lefquelsil fe trou-  
ve des gens qui en mangent une ou deux dragmes à  
la fois ; car les effets qu’il produit en eux, ne font au-  
tres qu’une ivreffe parfaite ; de forte que lorsqu’on  
veut marquer qu’un homme est ivre , on dit qu’il a  
I mangé de *ï’opium,* comme nous disons chez nous qu’il  
a bû trop de vin.

Ils ne supportent pas autrement cette quantité exceflÎVe  
*d’opium* , que nos buveurs celle d’eau - de - vie ; je  
veux dire, qu’ils s’y accoutument peu-à-peu , en corn-  
mençant par des petites doses pour paffer ensuite à de  
plus grandes; en quoi ils imitent la femme Athénien-  
ne dont parle Galien , laquelle s’étoit insensiblement  
accoutumée à manger une grande quantité de.ciguë ,  
Eans en recevoir aucun dommage : cet exemple fait  
d’autant mieux à mon fujet, que Nic. Fontanus dit  
' avoir connu un homme, qui ayant échapé de la peste,  
& ne pouvant dormir, mangeapendantquelque tems  
de la ciguë avec beaucoup defuccès, jufqu’à ce qu’ayant  
été attaqué d’une fievre, & ayant abandonné l’ufage  
de ce remede, il tacha de s’exciter au fommeil par des  
dofes réitérées *d’opium* : mais cette drogue ne produi-  
sant aucun effet sim lui, parce qu’il étoit accoutumé à  
un altérant plus fort, il fut obligé de recourir une fecon-  
de fois à la ciguë avec le même fuccès.

Tout ceque je viens de dire est fuffifamment confirmé par  
l’obfervation que Prosper Alpin a faite en Egypte où  
cet Auteur dit avoir remarqué que ceux qui font ac-  
coutumés à *i’opium > 8c* qui *se* sentent foibles & languif.  
fans , pour en être privés, ( comme il arrive à nos bu-  
veurs quand ils viennent à être privés de leurs liqueurs  
spiritueufes ) trouvent le fecret de ranlmer leur vi-

.175 OPI

gueur & de *se* mettre dans le même état d’indolence &  
de plaisir,à l’aide de grandes dofes de vin de Crete,dont  
ils augmentent la chaleur, en y faisant infuser du poi-  
vre & d’autres semblables aromates^

Peut-être ne sera-t’il pas inutile de remarquer qu’une  
quadruple dose *d’opium* produit à peine quelque effet  
considérable fur les maniaques, ainsi qu’on l’a plusieurs  
fois obfervé. Or, l’efpri t de ces fortes de personnes est  
entierement occttpé de quelque image , ou de quelque  
passion, comme de l’amour, de la colere, &c. ce qui  
fait qu’il n’est pas si facilement touché de ces images  
agréables auxquelles il eût fait attention dans un autre  
tems, & dont les vertus de ce remede dépendent pour  
la plus grande partie. D’ailleurs, ceux qui font atta-  
qués de la manie , supportent à un point extraordinai-  
re le froid, la faim & les autres incommodités de cette  
espece, & ont une force prodigieufe dans les mufcles,  
ce qui prouve que la contexture de leur sang est extre -  
ment forte , & l’union de fes globules très-intime ; ce  
qui sait que les parties spiritueufes de *F opium* ne peu-  
vent ni désimir ni raréfier en eux ce fluide , comme  
elles le feroient dans d’autres.

Les conséquences qu’on pourroit tirer de cette théorie ,  
relativement à la pratique, font infinies : mais on les  
appercevra facilement pour peu qu’on foit instruit de  
ce qui regarde l’œconomie animale.

Je dis, pour conclurre mon fujet, qu’il ne faut pour ren-  
dre *F opium* un Véritable poifon, que le prendre en trop  
grande quantité ; car pour lors il enflamme l’estomac ,  
& raréfie le fang à un tel point, que les vaiffeaux ne  
peuVent plus recouVrer leur ton ; ce qui caufe imman-  
quablement une apoplexie.

pour mieux me conVaincre de ce que je viens de dire, je  
fis avaler par force à un petit chien enVÎron demi-drag-  
me *d’opium* cru dissous dans de Peau chaude. Il le vo-  
mit fur le champ avec une quantité copieufed’écume:  
mais ayant réitéré cet eilai en lui tenant la tête & le  
battant, je lui en fis retenir trois ou quatre dofes, en  
laissant entre elles environ un quart-d’heure d’inter-  
valle. Après que je lui en eus fait prendre par ce moyen  
environ deuxdragmes , je l’observai pendant une heu-  
re, au bout de laquelle il commença à s’assoupir & à  
tomber dans des conVulsions & dans un tremblement  
universel; Ea tête fut dans une agitation continuelle,  
Ta refpiration devint courte & laborieuse ; il perdit  
d’abord entierement l’ssa-ge des jambes de derriere,  
& bien-tôt après de celles de deVant, qui deVlurent ten-  
dues , & roides comme des bâtons. Comme il ronfloit  
étendu par terre , j’allois pour hâter *sa* fin lui donner  
encore une nouVelle doEe de la solution : mais tout-à-  
coup ses membres deVlurent simples, & il mourut.

En lui ouVrant l’estomac, je le trouVai prodigieusement  
distendu, quoiqu’il *n’y* eût autre choste qu’un peu d’eau  
*& d’opium,8c* des parcelles d’une mucosité écumeusie qui  
y nageoient ; le dedans étoit aussi propre que si on l’eût  
nettoyé,en le brossant ou en le lavant,de l’humeur glai-  
reuse que rendent les glandes ; avec quelques rougeurs  
de place en place, quiparoissoient être un commence-  
ment d’inflammation. Le pylore étoit rétréci ; les  
vaisseaux sanguins du cerveau étoit fort pleins; & je  
tirai de fa partie supérieure un gros grumeau de selng  
caillé,en faisant une incision dans le sinus longitudinal,  
comme on le pratique fort fouVent fur des fujets morts  
d’apoplexie : mais je ne trouVai point d’humeur séreu-  
*se* extravasée dans les ventricules, ni dans aucune des  
membranes.

Pour ce qui est de la cure ; outre les autres moyens par  
lefquels on peut procurer des évacuations, lesmédica-  
mens acides & les sels lixiviels doivent être fort falu-.  
taires, étant tous propres , par leur qualité diurétique  
à procurer le défemplissement des vaisseaux. C’étoit  
dans cette idée que Starkey compofoit fes pilules  
pacifiques. Le bon vin, que les Anciens donnaient  
comme antidote en ce cas n’est fans doute falutaire

O P I 176

qu’en ce qu’il dissout les parties résineufes & gluantes  
de *F opium,* qui s’attachent aux tuniques de l’estomac,  
& en procure l’expulsion en occasionnant la contraction  
des fibres musculaires. Μελο ,*sur les Poisons.*

Un nommé Mustapha Shatoor , habitant de Sedique,  
Village à deux mille de Smyrne , par état Marchand  
de cassé, grand preneur *d’opium,* me dit qu’il en pre-  
noit régulierement tous les jours trois dragmes de cru,  
dont la moitié le matin & le reste l’après-midi ; mais  
qu’il en prendroit en cas de befoin le double fans s’in-  
commoder. Comme j’étois curieux de voir la chose  
par mes yeux, je fis chercher le meilleur *opium* que je  
pus trouver, je le partageai en portions d’une dragme  
chacune. Mon homme arriva à propos à neuf heures  
du matin : il me représenta qu’il en avoit déja pris une  
demi-dragme avant son lever ; parce que sans cela il  
n’avoit pas le courage de sortir de sim lit. Je ne laissai  
pas de lui en présenter qui étoit tout disposé en pilules  
d’une dragme chacune ; & le priai d’en prendre seule-  
ment ce qu’il voudroit. Il en prit une dragme & demie  
dont il fit trois pilules ; & le mâchant avec un peu  
d’eau, il loua la qualité de *Fopiunt :* mais il n’en vou-  
lut pas prendre davantage ; & je ne voulus pas non plus  
le presser , de crainte d’accident. Il resta environ une  
heure avec moi, après avoir pris cet *opium :* l’effet qu’il  
fit fiur lui, fut de rendre fes yeux brillans, & de donner  
à tout son vifage un air vif & animé. Il mejdit qu’il se  
trouvoit très - bien du régal que je lui avois donné ; &  
je le trouvai une demi-heure après travaillant de grand  
cœur à fendre dubois à brûler. A trois heures après-  
midi il revint me voir , & prit la même quantité d’o-  
*jaum* que le matin, & il lui fit le même effet. Il me dit  
que la même chofe lui arrivoit toutes les fois qu’il en  
prenoit ; qu’il lui étoit devenu aussi néeessilire qu’aucun  
autre aliment; qu’il le rendait plus habile à lagénéra-  
tion ; en effet, il avoit plusieurs femmes , & des enfans  
de chacune ; que jamais il ne le rendoitpefant & affou-  
pi, qu’au contraire il ne dormoit pas, s’il lui étoit ar-  
ηνέ d’en prendre trop; qu’il y avoit vingt-cinq ans  
qu’il étoit dans Pufage *de l’opium j* qu’il avoit d’abord  
commencé par un grain, & qu’il étoit venu par degrés  
à s’accoutumer à la quantité que je lui avois vu pren-  
dre; & que de jour en jour il s’en fentoit plus de be-  
foin, & desiroit d’en prendre davantage.

Voici d’une autre part l’altération & la dépravation que  
cet ufage excessif de *F opium* avoit produites fur scm  
tempérament : il étoit foible, fes jambes étoient me-  
nues, *ses* gencives mangées au point que fes dents  
étoient dépouillées jufqu’aux racines ; fon teint étoit  
jaune, & ilparoissoitplus vieux de vingt ans qu’il *rsé-*toit en effet. .

LesCouriers en Turquie, qui font chargés de dépêches  
pressées , en prennent le long de leur route ; c’est une  
des chofes dont ils ne manquent pas de *se* pourvoir  
avant que de partir. Ils en prennent quand ils *se* trou-  
vent exténués, & il leur redonne de la force & du cou-  
' rage.

Voici à ce fujet ce qu’on m’a couté d’un de ces Cou-  
riers :

Il alloit de Constantinople chez M.Samuel Barnardiston;  
étant entré stur *sa* route dans une masson , il y tomba  
comme mort. Toute la masson étant surprisse & intri-  
guée de cet événement, un des vdlets qui jugea que  
cette défaillance venoit de ce que le Courieravoit con-  
sumé toute sa provision *d’opium ,* lui en fit entrer de  
force un peu dans la bouche: le Courier revint aussi-  
tôt à lui, & confessa que le valet lui avoit tenu lieu  
d’un bon Medecin.

Les Turcs pour rendre plus délicieux *F opium* qu’ils pren-  
nent à leur Fête appellée *Biram*, y mêlent quelque  
chofe qui le rend en effet fort gracieux.au gout : &  
c’esulà

*syy* O P O

c’est-là sans doute ce qui le met si fort en vogue chez  
eux ; car, comme ils trouvent qu’il entretient leur  
imagination d’idées agréables, ils font tentés d’en  
continuer l’usage; & voilà ce qui leur en fait une habi-  
’tude & une nécessité. *Abrégé des Tranfact, Philosophi-  
ques ,* Vol. II.

Quelques-uns écrafent les têtes & les feuilles de pavot en-  
semble,puis les mettent dans un pressoir,& les broyent  
enfuite dans un mortier,& en font ainsi des t'rochisqués:  
cette préparation s’appelle *Méconium* , & est moins  
forte que celle de *ï’opium* ( τοὺ ὸποὺ. ) La maniere de pré-  
parer le fucou *i’opium ,* est de couper après que la ro-  
sée est séchée, l'étoile (qui est à la tête du pavot) de  
maniere qu’il n’en entre rien en dedans, & de faire en-  
suite fur les côtés de la tête des incisions en droite li-  
gne, mais légeres : il en sortira des larmes , que vous  
ferez déeouleravec les doigts dans un vaisseau propte ;  
quelque-tems après vous en retrouverez de nouvelles,  
&le lendemain encore d’autres; vous broyerez ensuite  
les têtes dans un mortier, & en ferez des trochifques  
que vous garderez pour l’ufage. Vous prendrez garde  
quand vous inciferez vos têtes de pavots de les tenir  
assez éloignées de vous, pour que le fuc ne puisse pas  
fauter jissques silr vos habits. DIoseoRIDE, *Lib. IV.  
cap. 6 fa*

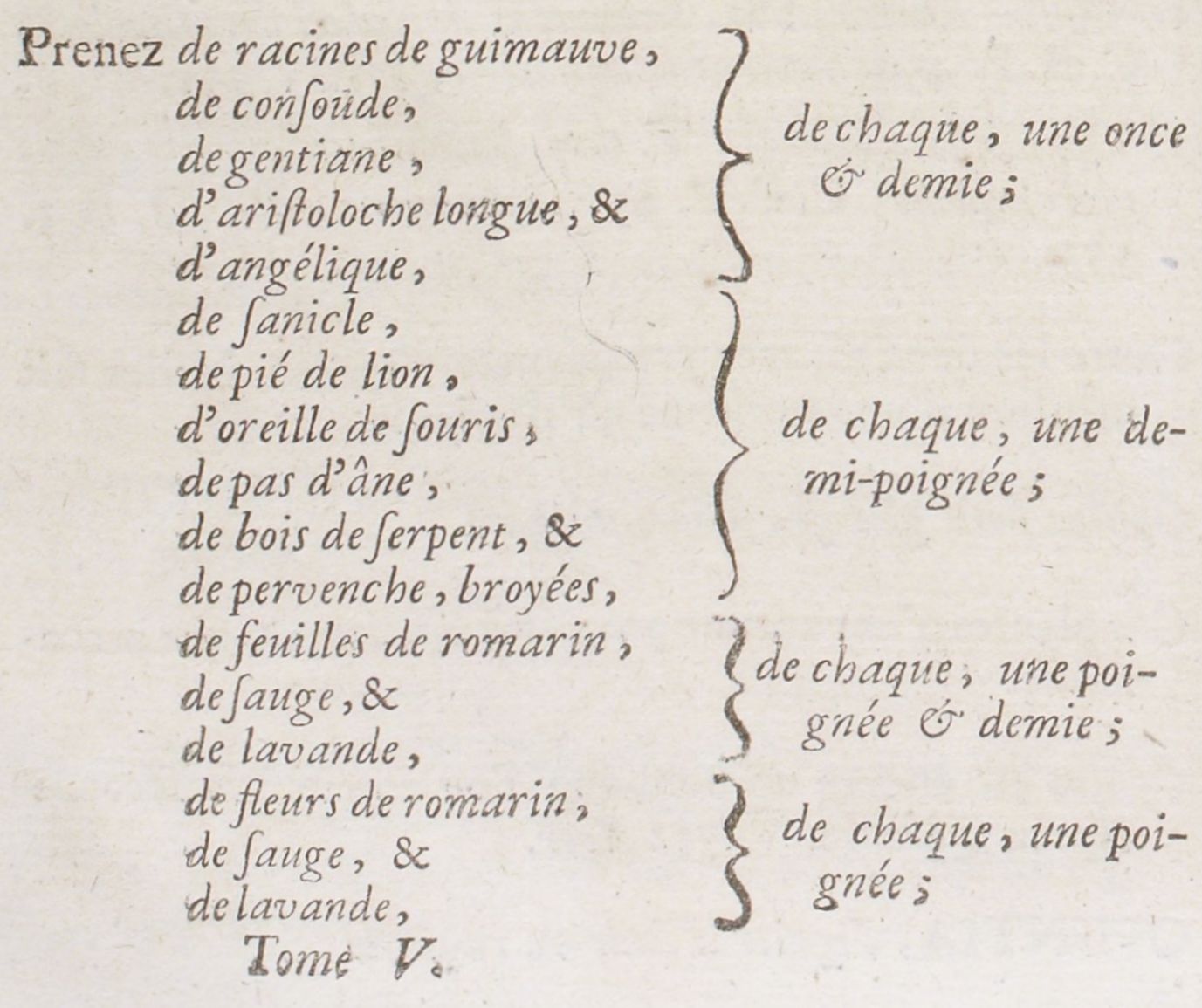
OP O

OPOBALSAMUM. Voyez *Balsamum.*

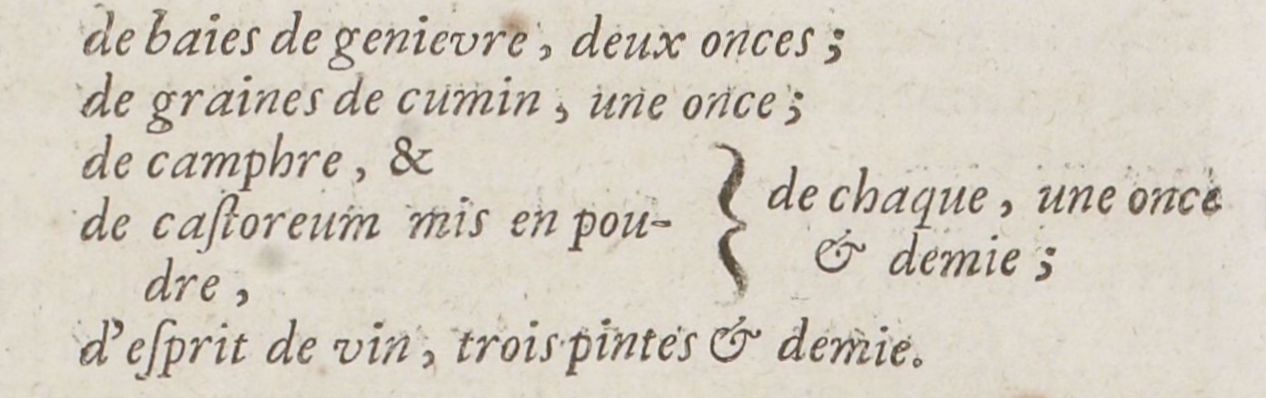
ÔPOCALPASON, OPOCARPASON, οὑπὸκάλπα-  
σον, ὀποκάρπασον, *suc* de l’arbre appelle *Calpasse* ce  
selqressemble à la myrrhe : mais il est vénéneux, &  
casse une strangulation mortelle. Galien dit, *de An-  
tidot. Lib. I.* avoir été témoin dans le cours de Ea pra-  
tique des effets funestes de la myrrhe mêlçe avec l'opp-  
*calpason,* fur plusieurs perfonnes qui en a voient pris  
imprudemment. « ll arrÎVe, continue cet Auteur , que  
« ceuxqui préparent les antidotes, *y* font entrer *Fopo-  
«celpesu,* comme la meilleure forte de myrrhe , par-  
« ce qu’ils ont observé que cet ingrédient étoit mer-  
« veilleux dans les collyres ; qu’il atténuoit la *sa-*« nie sans corroder les parties , & dissipoit quel-  
« quefois les cataractes qui commencent à fe former.  
« Mais pris intérieurement, ajoute-t’il, il est mortel;  
« il faut donc le bannir de toutes les préparations mé-  
« dicinales qui doivent entrer dans le corps , & ne lui  
«laisser place que dans celles qui doivent être appli-  
« quées à l’extérieur, dans les emplâtres , les cérats &  
«autresremedesatténuans, dont il augmenteral’éner-  
«gie en qualité d’tme espece de myrrhe. »

OPODELDOC ; nom d’une emplâtre dont Paracelse  
fait mention fréquemment, & qu’on dit avoir été in-  
ventée par Mindererus. Voyez *Emplastrum.*

Il y a un onguent, fameux parmi le peuple, fous le nom  
*d’Opodeldoc*, qu’on prépare de la maniere suivante.



O P O lÿt



«

Mettez le tout dans une cucurbite de verre bien lutée ;  
faites digérer pendant dix heures au bain-marie?  
c’est-à-dire , dans de l’eau chaude, mais fans qu’il  
y ait ébullition. Filtrez. Llesprit de vin étant  
suffisamment imprégné des ingrédiens dont nous  
venons de faire l’énumération, ajoutez-y

*de savon de Castille bien préparé, une livres*

. , . e . . ‘ ‘ f

Mettez le tout en digestion comme ci-devant, jusqu’à ce  
que le favon foit diffous.

*Préparation plus détaillée.*

*Lutez* la jointure des vaiffeaux avec deux ou trois doubles  
de papier enduits de blanc d’œuf, & liés avec du  
fil. Lorfque cette matiere sera Eeche , digérez au  
bain-marie pendant dix heures ; que le matras  
soit fixé au milieu du vaiffeau , & que la paille,  
mise par-dessous, le tienne éloigné du fond d’en-  
vironl'intervalle de deux pouces. Tenez les huit  
premieres heures Peau si chaude, qu’il ne foit  
prefque pas possible de la supporter avec la main.  
Augmentez *sa* chaleur pendant les deux autres  
heures ; mais de maniere qu’elle ne bouille point.

Lorsi^ue l'ssprit de vin fera bien imprégné de la teinture  
des racines , des feuilles, des herbes & des pou-  
dres , laissez-le refroidir doucement ; passez-le à  
traVers un linge; remettez le dans lematrasavec  
une livre de favon de Castille bien rapé; adaptez  
au matras un Vaisseau de rencontre ; lutez les join-  
tures ; digérez comme ci de'/ant, jusqu’à ce que  
le siiVon foit bien mêléaVec l’esprit, & que le tout  
fasse un onguent; ôtezenfuitele matras de dessus  
le feu , & le laissez refroidir.

Si l'on a bien observé ce que nous avons dit fur les dofes»  
& ce que nous aVons prefcrit fur la préparation , cet  
onguent aura la consistance convenable ; il ne fera ni  
trop épais, ni trop clair. La maniere de connoître s’il  
est bien préparé, c’est de s’en frotter la main ; & de voir  
s’il pénetre fur le champ , ne laissant qu’une tache ver-  
dâtre, quoiqu’il foit brun de fa couleur naturelle.

Il est excellent dans les distensions & relâchemens des  
nerfs, tant dans les cheVaux que dans les hommes,  
dans toutes les douleurs, les engourdissemens , les foi-  
blesses aux jointures & à d’autres parties. Pour cet effet  
il faut les en frotter.

*Préparation qu’on peut substituer a la précédente.*

Prenez *du savon de Castille, deux onces \*  
de l’esprit de vin rectifié, quatre onces ;  
de l’esprit de camphre rectifié, deux dragmes.*

Mêlez.

OPOP ANAX, G. B. P, 494. Schrod. 4.408. Raii Hiss  
1. 411. Mill.Bot.Offic. 321. Park.Theat. 1544.

L*supopanax* est une gomme qui nous vient de Turquie ;  
l'opinion générale est qu’elle coule des ouVertures que  
l’on fait à la racine du *panax heracleum* que Gerard  
appelle *pandx heracléurn malus, &* Boerhaave *Pastfa  
naca olusatri folio,*

Le meilleur est d’un jaune foncé à l’extérieur, blanc âti  
dedans, en larges gouttes, ordinairement attachées les  
unes aux autres, d’une odeur forte; mais non défagrctle

*Su-Hy O P O*

ble, d’un gout chaud & tantsuit peu amer, se dissol-  
vant facilement dans l’eau à laquelle il donne une cou-  
leur laiteufe.

Il est échauffant & réfolutif; il évacue le phlegme épais  
des parties du corps les plus éloignées: c’est pourquoi  
l’on s’en fert dans les toux & les asthmes invétérés. Il  
foulagessans la goute , dans la fciatique & dans les dou-  
leurs de rhumatifmes ; il est fort bon pour hâter l.lérup-  
tion des règles ; appliqué à l’extérieur, il réfout les  
enflures accompagnées de dureté, les tumeurs, les bu-  
bons pestilentiels, & guérit la morsture des chiens en-  
ragés & d’autres animaux vénéneux. MuieR, *Boa  
Oflsic.*

Geoffroy dit que *sa* doste est depuis vingt grains jusqu’à  
une dragme, & qu’il entre dans un grand nombre de  
compositions. Voyez *Panax Heracleum.*

ΟΡΟΡΙΑ , ὀπώπια , pluriel d’cn^niov, de ώψ, œil; ce  
siont les os des yeux. Ηιρροοελτε , περὶ ὀστεων φύσ.

OPOPYRON *Laudant,* nom que ParacelEe donne, *L.  
IL de Vita longa, cap.* 5. à un remede fébrifuge & con-  
traire à *F expansion* de cette maladie, pour me servir  
de son expression. *Opopyra* est encore le nom d’une  
composition anti-spafmodique & anti - paralytique ,  
dont il est fait mention *in Antid. Nicolai Operum Me-  
sae.*

OPORE , ὀπώρη; ce terme a deux acceptions. Il signifie  
ou une certaine faifon de l’année, ou la fin de l’été ; ou  
pour m’exprimer felon la division des anciens, la moi-  
tié ou le dernier tiers de l’été, GaLIEN , *plurib. loc.*

Il y en a qui entendent encore l’Automne par ὀπώρη. Il fe  
dit aussi des fruits mûrs de la même saifon, mais par-  
ticulierement des figues & des raisins. Mais Hippocra-  
te ou plutôt fes Commentateurs entendent générale-  
ment par ὀπώρη les fruits de l’Automne, mais furtout  
les pommes.

OPORIGE, ὀπωρικὴ, dérivé du mot précédent. C’est un  
remede fort vanté, que Pline nous dit être composé de  
plusieurs fruits d’automne.!! y entroit cinq coings avec  
leurs semences, autant de grenades, une mesure de cor-  
nouilles , une mesilre d’une pinte de ce qu’on appelloit  
*rhus Syriacon*, ou sumach de Syrie, avec une deml.on-  
ce de sessam On mettoit le tout dans un conge de vin  
nouveau blanc. On'le faisoit bouillir sur un feu modé-  
ré, jufqu’àce qu’il eût la consistance du miel. Cereme-  
de étoit excellent pour les dyffenteries & pour les ma-  
ladies de l’estomac. Ρεινε, *Lise XXIV. c.* 14.

OPOS, οὑπὸς, fuc en général, ou fuc verd des plantes ,  
foit exprimé , foit distilé librement. GaLIEN , *Simp. Fa-  
cuit. Lib. I, c,* 36.

Le même terme feul signifie aussi dans Hippocrate, felon  
*FExegefis* de Galien, le sclc du Eylphium , de même  
que *caulos* seul s’entend dans le même Auteur de la ti-  
ge de la même plante. On lit cependant, *Lib. VII. Ep.*& dans plusieurs autres endroits, οὑπὸς σιλφίου, le fisc du  
silphium. On a remarqué que ὀπὸς Ee disioit aussi de la  
plante entière, Galien rend dans *sors Exegesis, ηαγπον*ou le fruit de *l’opos,* par σιλφίου σπέρμα, la semen-  
ce du silphium , que quelques-uns, ajoute-t’il, appel-  
lent *auffiphyllon & magydarislO7rfe* signifioit aussi parmi  
les anciens le fuc laiteux du figuier & du figuier fiauva-  
ge, dont ils fie servoient pour faire cailler le lait.  
CasTellI. **FœsIUs.**

O P P

OPPILATIO, *de oppilo,* de piso, resserrer, condenser;  
*oppilation,* efpece d’obstruction forte & dure. Car *oppi-  
lare* ne signifie pas feulement fermer, mais encore rem-  
plir. RHODIUS , *inLexic. Scribon. Noycz Obstructio.*

O P R

OPRIMECHIOLIUM, terme de Paracelse, par lequel  
il entend toutes les efpeces d’exhalaifons qui sortent  
du cuivre en fusion.

0 P s ι8Ο

O P s

OPSIGONOS, ὀψίγονος, de ὀψὲ, adverbe qui marque la  
postériorité des tems, & de *γίνομαι,* être produit, en-  
gendré. On donne cette épithete aux dents molaires ,  
parce que ce font les dernières qui sortent, & qu’elles  
ne viennent que dans l.ladolescence. On les appeIle aussi  
*cranteres, &scphronesteres* ou *dentessapientiae.* Voyez  
*Cranteres.*

OPSIS, ὸψις, de ο'πὸομαι, voir. C’est dans Hippocrate ,  
la prunelle de l'œil, ainsi qu’il paroît par différens en-  
droits du *Lib. II. Prorrhet.* H *se* dit aussi quelquefois  
de l’œil entier, & même de la vue. Voyez *Lib.* περὶ  
ο'ψιος & *Prognost & Coac.* Il signifie encore l’apparen-  
ce, l'afpect , la contenance ou tout ce qui s’apperçoit à  
l’exterieur. Ainsi on lit *de Rat. Vict. in Acut. iio-i* δὲ ο'ψιες  
πολλαὶ τῶν καμνόνταν, « l’extérieur des malades n’est pas  
a toujours le même. » Et Galien commentant cet en-  
droit dit, οψιας ἔιρηκεν ώσανεὶ διαφορὰς, ἢ τρόπους , &C.  
« Hippocrate dit que l’afpect , ou la contenance , ou  
« l'extérieur des malades varie ; au lieu de dire que les  
« maladies paroiffent fous des formes différentes ; » il  
ajoute όψιας *ουν* ειπε καμνόνταν, &c. a il appelle les dif-  
« férences ou altérations que nous remarquons dans un  
« malade , en l’examinant attentivement, ὸψιες, af-  
« pects. »

OPS *metallum, vif-argent.* RULAND.

OPSOMANES , ὀψομανὴς , de όψον , aliment, & de  
*pAvopaa* , être fou ; qui aime éperdument ou à la fo-  
lie , comme on dit, quelque aliment. CasTELLI.

OPSON, όψον, en Latin *opsonâum,* par corruption *obso-  
nium,* en général tous les alimens que l’on fert sur une  
table, excepté le pain & le vin. Athenée, *Lib. VIL*restreint l’acception de ce mot, aux mets préparés sur  
le feu. Les anciens l’entendoient particulièrement du  
poisson; d’où ils faisoient les termes *philopsi* ou *opso-  
phagi ,* « qui aiment beaucoup le poisson. » FœsIUs.  
CasTELLI.

O P U

OPULUS ,Οὑπὸ.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles ressemblent à celles de l’érable ; ses fleurs  
n’ont qu’une feuille étendue circulairement & en ro-  
fe, & divisée au fommet en cinq parties ; fes fleurs sont  
rassemblées pour la plupart en ombelles; les plus lar-  
ges occupent la circonférence & font stériles ; celles  
au contraire qui font le milieu , font fécondes, & pro-  
duisent des baies rouges qui contiennent chacune une  
semence platte, faite en cœur.

Boerhaave en compte les deux especes fuivanxes.

1. *Opulus Ruellii* ,281. *Sambucus aquatica flore simplici,*C. B. P. 456. *Sumbucus aquatica,* J. B. 1.552.

2. *Opulusflore globoso s* T. 607. *Sambucus aquatica flore  
globoso pleno,* C. P. P. 456. *Sambucus rosca* , J. B. 1.  
553-

Outre les deux efpeces précédentes *d’opulus*, Miller fait  
mention d’une troisieme qu’il appelle

*Opulus flore globoso, folio variegato.*

Ces plantes n’ont aucune propriété médicinale que je con-  
noisse.

*Opulus* est encore un nom que l’on donne à la seconde  
espece d’érable. Voyez *Acer.*

OPUNTIA, *Figieler d’Inde* ou *raquette\**

ι8ι O P U

Voici ses caracteres.

Sa fleur a plusieurs pétales étendus en rosie; du milieu de  
ces pétales part un grand nombre d’étamines, situées  
fur la sommité de l'ovaire. L’ovaire dégénère ensclite  
en un fruit charnu, qui a un nombril & une pulpe mol-  
le dans laquelle font contenues plusieurs semences qui  
Eont pour la plupart anguleuses.

Boerhaave en compte les onze especes suivantes.

I. *Opuntia maxima, folio spinoso, latissimo et longissimo,*T. 240. *Ficus Indica t feu opuntia maxima,solio spino-  
so longissimo et latissimo,* H. L.

2. *Opuntia major, validissimis spinis mumtaiT*. 139. Ficus  
*Indica feu opuntia major aseoliospinis longissimis et vali-  
dissimis armato,* Breyn. Prod. 1.35.

3. *Opuntia folio minori > rotundiori et compressiori,* H. L.  
T.239.

4. *Opuntia folio spinoso longissimo et angusto*, H. L.  
T. 240.

5. *Opuntia folio oblongo, media,* T. 239. *Ficus Indic a fo-  
lio oblongo , media*, H. R. P. 70.

6. *Opuntia vulgo herbariorum*, J.B.I. 154. Toum. Inst.  
259. Boerh. Ind. A. 2. 82. *Opuntia, Offic. Ficus Indi-  
ca* , Gessi 1329. Emac. 1512. *Ficus Indicaspinesu, ma-  
jor,* Park. Theat. 1497. Eicus *Indica major,* Parad.  
433.Raii Hist. 1464. *Ficus Indica folio spinoso fructu  
majore,* C. B. P. 458. *Tuna Indorum,* Jonsi Dendr.  
*Figuier d’Inde a fruits anguleux.*

Le fruit & les feuilles de cet arbre font les feules parties  
dont on fasse ufage; ils font rafraîchissans, humectans  
& bons pour éteindre les fievres ardentes & calmer la  
soif. DaLE.

7. *Opuntia minimafelio fubrotundo*, T. 240. *Ficus Indi-  
ca minimas folio subrotundo ,* H. R. P.

8. *Opuntia Curasservie a rntnima,* H. Beaum. *Ficus Indi-  
ca Isou opuntia Curassdvica munima,* H. A. 1.107.

9. *Opuntia flagelliformis , angustissimis , longissimis fo-  
liis.*

10. *Opuntia latifolia crassemrifolio rsajanis albis numerosis  
armato.*

11. *Opuntia folio plano glabro seolopendriae, Fictts Indica  
seolopendriaefolio, epiphyllitis,* Par. Bala App. 8. **BOER-  
HAA VE ,** *Ind. ait. Plant. Vol. II.*

Voyez *Cochinillas.*

OPUNTIOIDES, plante marine.

Voici Pes caracteres.

Elle est dure, fragile & ressemblante à *F opuntia.*

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Opuntioides marina , parvas forma trichomanis.*

2. *Opuntioides marina , quae corallina laelfoela et opuntia  
marina* ,Pluk. Phyf T. 26. 1. *Scutellaria, sive opun-  
tia marina*, J. B. 3. 802. *Lychenmarinus ,* Clus. H. 2.  
250. *Sertolara,* Imper. 653. BoERHaave , *Index alter  
Plant. Vol. I.*

*UOpuntioides* passe pour bon contre les vers.

O Q U

OQUICHITHI ou *Tagetes Indicus medius flore simplici  
luteo pallido.*

O R B

ORBICULARE OS, iles *orbiculaire* ; nom d’un petit  
os rond de l'oreille interne. Voyez *Auris.*

ORBICULAR1S, nom d’un fungus qu’on appelle *vesse-  
de-loup^* **BLÀNCARD.**

O R C 182

ORBICULARIS MUSCULUS , *mufcle orbiculaire ;*nom d’un mufcle des paupieres. Voyez *Oculus.*

ORBIS, nom d’un grand poisson de mer , couvert d’une  
peau rude & dure& sans écaiIles; il y a plusieurs *sor-  
tes d’orbis*ce nom lui vient de sia forme orbiculaire;  
on recommande fes dents comme astringentes & prO-  
pres à arrêter les diarrhées & les hémorrhagies en lej  
prenant en poudre.

ORB1TA, l’orbite de l’œil ou la cavité circulaire dans  
laquelle l’œil est placé.

O R C

ORCA, nom d’un très grand poisson de mer d’une *es-  
pece* cétacée, qui a la forme du dauphin, mais qui est  
beaucoup plus grand ; il y en a qui pefent jufqu’à mil-  
le livres. Sa graisse passe pour résolutive.

ORCHEA , ὸρκεα. Galien rend ce mot dans sim *Exegesis*par ὀσχεος, scrotum.

ORCHESTÆ ACOPON , nom d’un *acopon* recom-  
mandé par Aétius, *Tetrab. III. Serm.* 4. *cap.* 5.

**ORCHESTÆ UNGUENTUM**, onguent décrit par Aétius, Τὸ-  
*trab. III. Serm.* 4. c. 44.

ORCHILUS , oiEeau qu’on dit être ami du crocodile &  
ennemi de l’aigle.

ORCHIS, ἔρκις, testicule. C’est de la ressemblance des  
racines du satyrion avec les testicules qu’on lui a don-  
né le nom *d’orchis* ou de couillon de chien.

ORCHIs, *Satyrion* ou *couillon de chien.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est tubéreuse, & composée quelquefois de trois,  
quelquefois de deux ou d’un feul tubercule ou oignon,  
qui a la forme d’un testicule , qui est charnu, & d’où 11  
part des fibres qui le font ressembler à une main. Ses  
feuilles font simples & femblables à celles du lis. *L’ex-  
trémité* de fon pédicule dégénère en un ovaire oblong/  
à trois capsides , à trois valvules , perméable en trois  
endroits , & contenant une semence poudreuse. Sa  
fleur qui est située au sommet de l’ovaire , est d’une  
contexture surprenante, irréguliere, exapétale, en for-  
me d’épi & difficile à décrire,

Boerhaave en compte les quatorze especes suivantes.

1. *Orchis latifolia hiante cucullo major,* T. 432. *Cynosor-’  
chis latifolia, hiante cucullo major,* C. B. P. 80.

2. *Orchis latifolia hiante cucullo altera* , Tourn. Inst.  
432. Boerh. Ind. Alt. 2. 152. *Cynoforchis ,* Offic.  
*Cynosorchis major,* Ger. 156. Emac. 205. *Cynosor-  
chisprior Dodonaei,* J. B. 2. 758. Raii Hist. 2. 1213.  
*Cynosorchis latifolia , hiante cucullo altera , O.* Β.  
P. 81. *Orchis major latifolia altera ,* Park. Theat.  
1343. *Couillon de chien.*

Cette plante croît dans les lieux herbus, aux environs de  
Balle. Sa racine qui est la seule partie dont on fasse  
usage en Medecine, a les mêmes propriétés que celles  
des autres especes *d’orchis.*

3. *Orchis, morio, mas,foliis maculatis,* C.B. P. 81. Park.  
Theat.1346. Raii Hisse 2.1214. Synop. 3. 376. Tourn.  
Inst. 432. Boerh. Ind. A. 2. 152. *Satyrium mas >* Ossic.  
*Cynosorchis morio mas,* Ger. 158. Emac. 208. *Orchis  
major tota purpurea maculosa altera,* J.B. 2. 973. *Saty-  
rion mâle.*

*Oct orchis* est le *satyrion* commun des Herboristes; il a  
deux racines ovales, à peu près de la grosseur d’une  
petite olive, d’une couleur blanchâtre , pleine d’un  
fuc bourbeux ; au lieu que toutes les autres plantes ont  
différentes fibres qui croissent autour d’elles ; de ces  
racines au contraire part une feule tige pleine de silc ,  
environnée de trois feuilles luifantes, unies, fembla-

Mij

ι8; O R C

bles à celles du lis, & marquetées de noir. Ces fleurs  
croissent au sommet des tiges en un épi long ou en tyr-  
fe; elles fiant d’une couleur purpurine; chaque fleur a  
une forme irréguliere, est composée de six feuilles, &  
prefque en forme de cafque , avec un bout d’oreille  
drell'é de chaque côté , & des levres larges, marque-  
tées de taches obfcures. Ses femences font fort peti-  
tes ; elles font contenues dans une longue capfule  
triangulaire; cette plante croît dans les prés humides  
& fleurit en Avril. Ses racines font les feules parties  
qu’on emploie.

On dit qu’elles font aphrodisiaques ou qu’elles provo-  
quent à l’acte vénérien , qu’elles fortifient les parties  
génitales, qu’elles favorisent la conception , & que  
c’est par cette rasson qu’on les fait entrer dans l'élec-  
tuaire qui porte le nom de la plante. Appliquées ex-  
térieurement en forme de cataplasine elles dissolvent  
les tumeurs dures & les enflures.

L’électuaire dont nous venons de parler est la feule pré-  
paration officinale qu’on en tire. MILLER , *Bot. Offic.*

Cette plante croît dans les prés & dans les lieux couverts  
de buissons & de ronces. Sa racine dont on fait tssage ,  
est échauffante, humectante & douce au gout. Sa vertu  
principale consiste, felon Schroder , à fortifier les par-  
ties destinées à la génération; effet qu’elle produit tant  
fur les hommes que fur les sommes; ce qui a fait dire  
qu’elle favorifoit la conception.

4. *Orchismtoriofoemhna*, C. B. P. 82. Parsi. Theat. 1347\*  
Synop. 3. 377. Tourn. Inst. 433. Boerh. Ind. A. 2.  
152. *Satyrionfoemina ,* Offic. *Cynosorchis moriofoemina ,*Ger. 158. Emac. 208. *Orchis manor purpurea , et aho-  
rttm colorum cum alis virentibus,* J. B. 2. 762. *Satyrion  
femelle.*

C’est une plante plus basse & tant foit peu plus petite que  
la précédente, qui n’a point de tache fur fes feuilles ,  
dont les fleurs forment un épi plus petit & moins  
beau, d’une couleur purpurine, & dont les levres font  
marquetées de raies vertes ; elle croît dans les mêmes  
lieux que le*satyrion* mâle, mais elle fleurit un peu plus  
tard. Leurs racines fe ressemblent beaucoup , & passent  
pour avoir les mêmes propriétés.

Quoique nos Herboristes nous donnent ces plantes pour  
*le satyrion s* il est certain toutefois qu’elles ne sont  
point celui deDiofcoride & des anciens, ainsi que l’a  
démontré évidemment Parkinson, qui prétend avec  
d’autres habiles Botanistes, que le *satyrion* de Diof-  
coride & des anciens , n’est autre chose que notre tu-  
lippe commune ; en effet la description de cette plante  
a beaucoup plus de rapport à celle que Dioscoride nous  
a laisse de sim *satyrion,* que la description d’aucun au-  
tre *orchis.* MILLER , *Bot. Offe*

Ce *satyrion* est fort commun dans les lieux où l'on trouve  
le premier ; on les trouve facilement l’un & l’autre:  
mais le femelle fleurit plus tard que le mâle.

Ces deux especes *d’orchis* ont les mêmes propriétés : mais  
il est bon de favoir qu’il y en a une multitude d’autres  
dont on peut ufer indistinctement, quoique nos Her-  
boristes fe soient donné la liberté de ne faire ufage que  
du *satyrion* mâle & femelle.

Diofcoride fait mention de deux efpeces de *satyrion* ; il  
décrit l’une de la maniere suivante.

« Quelques Auteurs, dit-il, donnent le nom de trefle au  
*« satyrion,* parce qu’il a trois feuilles recourbées vers  
« la terre, semblables à celles de la patience & du lis ,  
« mais plus petites & d’une couleur rougeâtre. Sa tige  
a a environ une coudée de long; elle est blanche &  
« nue, & Ees fleurs ressemblent à celles du lis ; *sa* raci -  
« ne est de l’efpece bulbeufe, de la grosseur d’une pom-  
« me , d’un brun obfcur au-dehors, blanche au-de-  
« dans, comme le blanc d’œuf, douce & agréable au  
« gout. »

Ο R C ï84

Voici la defcription qu’il donne de la seconde efpece.

« Il y a , continue-t’il, une autre espece de *satyrion* qulon  
« distingue de la premiere par les épithetes *d’erythro-  
« nium* ou *d’erythraeiicon ,* c’est-à-dire , rouge; *sa grai-*« ne est un peu plus grosse que celle du lin, dure, lui-  
« seinte, & passe aussi-bien que fa peau, pour provo-  
« quer à l'acte vénérien; *sa* racine est couverte d’une  
«écorce foible, rude, blanche en-dedans , douce &  
« agréable au gout. »

Depuis le siecle de Dioscoride, les plus habiles d’entre  
les Medecins & d’entre les Botanistes, ont eu de gran-  
des contestations fur cette plante, les uns attribuant  
scm nom à l’une de celles que nous connoissons, & les  
autres à une autre. Cependant la plupart d’entre eux  
conviennent que le *satyrion* de Dioscoride & des an-  
ciens est une efpece *d’orchis s* nos Herboristes ont em-  
brassé cette opinion ; c’est ce qui m’a déterminé à don-  
ner dans un premier Ouvrage, le nom de *satyrion* aux  
racines de celui dont nous nous servons actuellement,  
quoique je n’ignorasse point que quelques Auteurs pré-  
tendent qu’il ne convient qu’à *Torchis palmata , &*d’autres au cynosorchis. Depuis ce tems j’ai changé de  
sentiment, & Parkinsim & d’autres Botanistes m’ont  
déterminé à regarder avec eux les*satyrions* de Diofco-  
ride comme des efpeces de tulippes ; en effet il n’y a  
point de plante dont les descriptions approchent plus  
de celles que Dioscoride nous a laissées de *ses saty-  
rions >* que les descriptions des tulippes. DaLe.

5. *Orchis, Morio,foeminaesiore roseo,* H.R.Par.H.L. 460.  
6. *Orchis,Morio,foeminaflore niveo ,* H.R.Par.H. L.460.  
7. *Orchis, Morio,foeminaflore carneo*, Comme!. Ind, 82.  
8. *Orchis alba bifolia minor ; calcari oblongo.* C. Β. P.

83. T. 433. *Orchis Serapias.* 1. Dod. P. 237.

1. OR Cη rs, *palmata, pratensis, latifolia, longis calcaribus.*C. B. P. 85. Tourn. Inst. 434. Boer. Ind. A. 2. 152.  
*Orchis palmata,Offic. Orchis palmata masor mas,sive  
palma Christi mas.* Parla Theat. 1356. *Orchis palmata  
non maculata.* Raii Hist. 1223. *Palma Christi mas,*Ger. 169. Emac. 220. *Satyrion mâle RoyaI.*

On le trouve dans les lieux humides & marécageux; il  
fleurit en Mai ; on ne fait ufage que de *sa* racine , elle  
a les mêmes propriétés que les autres especes de sa-  
*tyrion.*

2. *Eadem flore carneo. Palma Christe erecta s flore incar-  
nato.* H. Eyst. ο. 4. F. 5. Fig. 3.

3. *Eadem flore albo.*

4. *Orchis, palmata, pratensis , maculata. C. B.* P. 85.  
M H. 3. 498. *Palmata y speciosiore thyrso, folio macu-  
lato.* J. B. 2. 774. *SatyriuméBasilicumnflœmina.* Dod,  
p. 240. *Palma Christi maculata.* H. Eyst. vern. o. 2.  
F. 17. Fig. 3.

5. *Orchis,palmata, palustris, latifolia.* C. Β. P. 86. *Pal-  
ma feuserapias, Palustris, latifolia, flore albosubpur-  
purascente* J. B. 2. 775. *Satyrium basilicum foliosum.*Dod. p. 241.

6. *Orchis lilifolia, minor sabuletorum Zelandiae et Ba-  
taviae.* J, B. 2. 770. *Chamaeorchis, lilifolia.* C. B. P.  
84. *Pscudo-orchis bulbosa, lilifolia, Palustris, nostras,  
flore subviridi.* M. H. 3. 500. B0ERHAAVE. *Ind. ala  
Plant. Vol. II.*

Outre les especes précédentes *Torchis s* Dale fait men-  
tion des cinq especes salivantes.

♦

1. *Satyrion vel orchis.* Offic. *Orchis militaris major,*Tourn, Inst, 432. *Orchis strateumatica major.* J.B.  
2. 758. *Orchisstrateumatica -,* Ger. 165. Emac. 215.  
Raii Hist. 2. 1215. *Cynosorchis militaris major.* C. Β.  
P. 81. *Cynosorchis militaris tsive strateumatica major.*Park. Theat. 1345. *Satyrion de France.*

185 O R C

Cette espece de *sutyrion* croît dans les lieux monta- 1gneux & fleurit en Juin. On ne fait ufage que de fa  
racine ; elle a les mêmes propriétés que les autres ef-  
peces de *satyrion.*

2. *Orchis hermaphroditica bifolia.* J. B. 2. 772. Raii  
Synop. 3. 380. Raii Hist. 2. 1221. *Orchis hermaphro-  
ditica.* Ger. 162. Emac. 211. *Orchis bifolia altera.* C.

B. P. 82. Tourn. Insu 433. *Orchisferapias bifolia ,  
Trifolia minor.* Parla Theat. 1350. *Satyrion d’Alle-  
magne.*

On trouve cette efpece dans les bois, elle fleurit en Mai ;  
on fait ufage de sa racine ; elle a les mêmes propriétés  
que celles des autres*satyrions.*

3. *Serapias,Offic. Serapiassive saleps.* Marl. Obsi *Orchis  
foemina procerior, majore flore.* Tourn. Herb. Par. 508.  
*Ex sententia nuperi amici Celeberrimi D. Guillelmi  
Sherardi.* LL. D.

C’est une racine oblongue, tant sint peu claire & transe  
parente, d’un blanc jaunâtre, fort dure , prefque de la  
nature de la corne, tant Toit peu plate & ridée , ayant  
peu d’odeur, & d’un goût mucilagieux : elle nous vient  
de Turquie, & paroît être la racine séchée de quelque  
espece *d’orchis.*

On en fait une décoction qui passe pour analeptique,  
corroborative, & capable de préVenir l’avortement;  
on la boit chaude comme le thé. On attribue à cette  
racine, ainsi qu’à celle de *satyrion,* la propriété de pro-  
voquer à l’acte vénérien. MILLER *Bot. Oss.*

C’est la racine d’une efpece *d’orchis* ou de *satyrion* qui  
croît silr les montagnes de Bursia, proche Constan-  
tinople. Les Turcs prétendent qu’elle a la propriété  
de rendre les forces, & de provoquer à l’acte véné-  
rien. Elle passe aussi pour avoir celte de prévenir l'a-  
vortement ; on s’en fert en substance & en infusion.  
GEOFFROY.

Cette racine a le gout de la gomme adraganth, mais elle  
n’en a point l’odeur; elle passe pour un remède con-  
tre la stérilité; on la prépare de la même maniere que  
le chocolat.

Les Turcs & les Perflans font avec les racines de *l’or-  
chis,*qu’ils appellent *salop,* le lait & le gingembre, une  
boisson qui a le même nom,qu’ils prennent chaude, &  
qu’ils regardent comme un excellent remede contre  
les maladies vénériennes.

Ils font furtout uEage de la racine de *s orchis morio foe-  
mina* de GaEpard Bauhin qui est fort commune,qui est  
plus large que dans les contrées Septentrionales, &  
qui ne paroît point être une efpece différente de *sorchis  
foemina procerior flore majore* de Tournefort. DaLE.

4. *TragorchisoOffi TragorcLis maximus* Ger. 160. Emac.  
210. *Tragorchis maxima.* Parla Theat. 1348. *Orchis  
Barbata, odore hirci, breviore, longior e que folio,* C.B.  
P.82. Tourn. Inst. 43 3. *Orchis Barbata foetida.* J, B. 2.

756. Raii Hist. 2. I2I2. Synop. 3. 376. *Orchis, cy-  
nosorchis,*satyriuw, Chab, 146. *Couillon de bouc.*

Ce *satyrion* ne se trouve que dans les terres grasses. Il  
fleurit en Mai & en Juin, *sa* racine est dùssage, & a  
les mêmes propriétés que les autres. *Ibid.*

*Triorchis,*Offic. Ger. 167. Emac. 218. *Triorchis alb a, odo-  
rata major et minor.* Park. Theat. 13 54. *Triorchis vel  
Tetrorchis alba, odorata major.* CB. P. 84. *Orchis spi-  
ralis alba, odorata.* J. B. 2. 769. Raii Hist. 2. 1217.  
Synop, 3. 378. Tourn. Inst. 433.

*CO satyrion* croît dans les terres saches & fleurit en au-  
tomne ; on fle flert de sa racine, elle a les mêmes pro-  
prietés que celles de la première eflpece.

ORCHOS ορχὸς ; les extrémités des paupieres, où croif-  
sent les cils.

O RE 186

ORCHOTOMIA, *Casiraelon. Orchotomus >* celui qui  
fait l’opération de la castration.

O R E

OREGIOELLA , *Chltasii ;* nom d’une fleur indienne  
qu’on sait entrer dans le chocolat , pour lui donner  
un gout & une odeur agréables. On l'appelle aussi χθ-  
*chunaxaztlis, 8e oresuelas.* RAY *Hist. P.*

ORELLANA, ou *Mitella Americana maxima uncto-  
ria.*

OREOSELINUM, *Persil de montagne.*

Voici fes caracteres :

Sa racine est plus foible que celle de la carotte fauvage ;  
fon Euc n’est point laiteux ; ses feuilles font sembla-  
bles à celles de l’ache ou de la ciguë ; sa semence est  
ovale, plattc, large, cannelée, bordée, & quelquefois  
dépouillée de sa peau.

Boerhaave en compte les trois efpeces fuivantes :

1. *Oreofelinum apii folio majus s* Tourn. Inst. 318. Boerh.  
Ind. A. 67. *Gentiana nigra*, Offic. *Daucits montanus  
apii solio major.* C. B. P. 150. *Daucus Seluneldes ma-  
jor Taris.* Tfieat.898. *Libanotis Theophasti, mgra,Gcr.*858. Emac. 1010. *Libanotis altera quorumdam aliis  
dicta cervaria nigra.* J. B. 3. 165. Raii Hist. 1. 413.  
*Laser pictum minus , Paludapii folio , femine cristato.*Pluk. Almag. 207. *Paseinade des montagnes.*

Cette plante croît dans des lieux montagneux de l’Ita-  
lie, elle fleurit en Juillet; on fait ufage de Ea semen-  
ce; elle est échauffante, apéritive & incisive; elle  
provoque les urines & les regles, & disicute les tu-  
meurs.

2. *Oreofelinum apiifolio minus.* Tourn. Inst. 318. Boerh.  
Ind. A.68. *Petroselinum montanum,Offic. Oreofelinum.*Ger. 863. quoad desicrip. Emac. 1015. *Apium monta-  
num vulgatius.* Park. Theat. 927. *Apium montanum  
nigrum. O.* B. Ρ. 153- Rail Hist. I. 413. *Apium mon-  
tanum D ale ch ampis* J. B. 3. 103. *Persil des monta-  
gnes.*

H croît dans les lieux montagneux de l’Allemagne ; il  
est très-commun siur les flancs du Mont-Gurca, non  
loin de Geneve. On fait ufage de ses semences & de  
*sa* racine.

Quant à leurs propriétés, elles sont échauffantes & dese  
siccatives, alexipharmaques, sudorifiques, diurétiques,  
& dificussives. On s’en sert principalement dans la  
pierre des reins & de la vessie, dans la peste, dans les  
flatulences & la strangurie. DaLE d’après *Schroder.*

3. *Oreoselinurnspratense,Cicutaefolio.* T. 318. *Daucus Al-  
saelcus.* C. B. Prod. 77. *Umbellifora, Alsatica, ma-  
gna, umbellâ parvâ, subluteâ.* J. B. 3. 2. 106. *Ange-  
lica, Pratensis , apiifolio, altera.* T. 313. BOERHAAVE.  
*Ind. Alt. Plant. Vol.* I.

**OREOSELINUM AFRICANUM , OU** *Ferula Africana Galba-  
nifera , folio et facie ligustici.*

ORESTEA, nom d’une plante dont Oribase fait men-  
tion , *Medic. Collect. Lib. XII.* Il paroît que *i’orestea*d’Oribafe diffère beaucoup de *i’orestium s* car il en  
parle comme d’une petite herbe qui s’éleve à 3 ou 4  
dolgts de terre , dont les feuilles & les branches res-  
semblent à celles du *coronopis* ou du *gramen* ; d’un  
gout astringent, dont la racine est blanche , foible &  
capillaire, d’une saveur vineufe, & longue de 4 doigts ;  
il ajoute qu’elle croît fur les montagnes.

ORESTION , nom *dcF Helenium.* DIoseoRIDE *LibM  
Cap. 66.*

187 ORI

OREXIS, ἔρεξις; proprement, appetit; mais Paracelfe  
& Van-Helmont entendent souvent par ce mot ,  
chaleur d’estomac.

Ο R G

ÔRGASMUS, *orgasme ,* de ὀργάώ, desirer violemment,  
être gonflé, être en chaleur, comme certains ani-  
maux femelles, dans des tems marqués de l’année.  
On entend par un *orgasme,* une effervefcence & agi-  
tation violente des humeurs.

O R. I

ORIBASIUS, *Oribas.e.*

Qu’oiquOristafe paffe pour être de Sardes, il naquit à  
Pergame , & fut élevé avec Magnus & Ionicus, à l’E-  
cole de Zenon de Chypre; qui, je crois, enfeignoit  
alors à Sardes : après cela il passa de Sardes à Alexan-  
drie, où il devint un fameux Profeffeur. Eunapius qui  
entendoit fort-bien la Medecine, & qui est apparem-  
ment la même perfonne à qui les quatre Livres *de Eu-  
poristissetc.* font adreffés, repréfente *Oribas.e* comme  
l’homme le plus Eavant de sim tems, le plus habile en  
Medecine, & le plus aimable dans la converfation. 11  
le représente comme un homme aussi considérable par  
Eon crédit que par sim. savoir. Il dit qu’il contribua  
beaucoup a élever Julien à l’Empire. En reconnoss-  
fance cet Empereur le fit Questeur de Constantinople;  
il eut une grande confiance en lui, comme cela paroît  
par une de fies lettres. Sous l’Empereur scuvant, par  
l’envie de fies ennemis, *Oribas.e* tomba en difgrace, tout  
sim bien fut confisquéjil sut banni & livré aux mains des  
barbares. En peu de tems il s’attira si bien leur amour,  
& leur respect par son courage, & par scm savoir, que  
voyant les grandes cures, qu’il fassoit au milieu d’eux,  
ils l’adorerent comme un Dieu.Enfin il sut rappelle par  
l’Empereur Romain; il joüissoit d’une réputation & d’u-  
ne fortune éclatante dans le tems qu’Eunapius écrivit  
cette Histoire; c’est-à-dire, environ l’an quatre cens;  
car Eunapius étoit alors au rang des premiers Mede-  
cins; & il d'avoit que douze ans à la mort de Julien ,  
en 368.

*Oribas.e* écrivit,à la priere de l’Empereur Julien,foixan-  
te & dix Livres de Collections felon Photius, & selon  
Suidas, soixante & douze ; ouvrage qu’il compila non-  
seulement de Galien, mais encore de tous les autres  
Médecins précédens ; il y ajouta tout ce qu’il avoit  
appris de *sa* propre expérience; il n’en reste que les  
quinze premiers, & deux autres qui traitent d’anato-  
mie : ils sont intitulés par le Traducteur RaEarius, le  
24 & le 25 de la collection. Il fit après cela un abré-  
gé de ce grand ouvrage, & le réduisit en neuf Livres  
pour Pufiage de sim fils Eustathius. Il a écrit, outre ce-  
ïa, quatre Livres sur les remedes & sur les maladies.  
Cet ouvrage est adreffé à Eunapius sim ami, comme  
je l’ai déja dit. Outre cela Photius parle encore de deux  
autres pieces qui subsistoient encore de sim tems. L’u-  
ne consistoit en quatre, & l’autre en stept Livres, qui  
étaient purement un abrégé des ouvrages de Galien ,  
& dédiés à Julien. Paul fait mention de cet abré-  
gé , mais il est perdu, de même que quelques autres  
Traités dont parle Suidas. Il y a plusieurs recettes  
citées par Aétius. Les Commentaires fur les aphorisi-  
risines d’Hippocrate,mis au jour par Guinther, com-  
me étant d’*Oribas.e*, sicnt supposés.

Le Docteur Freind remarque que la diction *d’Oribase*est extremement variée; d’où il arrive à notre avan-  
tage qu’un endroit de cet Auteur jette de la lumière  
sclr un autre ; nous ajouterons encore à sim honneur ,  
qu’il y a beaucoup d’endroits, tant dans d’anatomie  
que dans la Medecine de Galien, qui nous seroient in-  
intelligibles,s’il ne s’étoit donné la peine de les éclair-  
cir; c’étoit en tout sens un homme de génie, & un  
Medecin expérimenté; & si nous nous donnons la pei-  
peine de parcourir ses ouvrages, ce qui n’a vraissem-

ORI 188

blablement été fait par aucun de ceux qui fe font mêlés  
d’en juger, nous y trouverons des regles de pratique  
très-raisonnées dans un grand nombre de cas.

Voici le Catalogue des ouvrages *d’Oribase,* dont Pho-  
tins & Suidas font mention.

I. Quatre Livres de Commentaires fur la Medecine , ti-  
rés des écrits de Galien, par ordre de l’Empereur Ju-  
lien l'Apostat, à qui ils sont dédiés.- *Oribas.e* en fait  
mention lui-même dans la Préface de fon *Synopsis s*mais il y a long-tems qu’ils font perdus; je ne crois  
pas même qu’ils ayent jamais été publiés.

2. Son *Synopsis* compilé de Galien & des autres Mede-  
cins, par ordre de l’Empereur Julien qui avoit agréé  
le premier ouvrage. Il ne nous reste de fon *Synopsis,*qui étoit felon Suidas en soixante & douze Livres,  
que les quinze premiers, le vingt-quatrieme & le vingt-  
cinquième;ils ont été traduits en Latin par Jean-Bap-  
tiste Rafarius, Medecin de Novarre, avec la Préface  
*d’Oribase* à l’Empereur Julien.

*Synopsis* des soixante & douze Livres précédens,  
écrit après la mort de l’Empereur Julien, dédié à *son*fils Eustathius, & divisé en neuf Livres. Cet Ouvra-  
ge existe & a été traduit aussi par Rafiarius.

4. *Euporista,* ou les remedes faciles à préparer, en qua-  
tre Livres, dédié à Eunapius, ou comme on lit dans  
quelques manufcrits, si l’on en croît Photius, à Eu-  
genius. On lit Eunapius dans les manufcrits dont les  
Traducteurs Latins *se* sont servis. Ces quatre Livres  
ont été mis en Latin par un Anonyme , & publiés par  
Jean Sichar, aVec Caelius Aurelianus fur les mala-  
dies chroniques, à Bâle 1529. *un -folio-, 8e* non pas  
*in-eltavot* comme on lit dans le *Lindenius renovatus* de  
Merklin. Le même ouVrage traduit derechef par Ra-  
farius , aVec le reste des ouVrages *d’OribaJe s* à Bâle  
1557. *in-octavo* ; & dans les *Medici Principes d’Hen~*ry Etienne , à Paris 1 567. *in-folio.* Il y avoit une an-  
cienne Traduction Latine manufcrite des ouvrages  
*d’Oribase,* fort différente de celle qu’on avoit pu-  
bliée, tant par rapport à l’ordre des Livres, qu’aux  
matières qui y étoient traitées,dans la Bibliothèque  
de René Moreau, à ce que nous dit Labbe,Riflosot. *nov,  
manuscript. p.* 214. Il y a encore un abrégé des écrits  
*d’Oribase*, sait par ordre de l’Empereur Constantin  
Porphyrogénète, par un certain Theophanes ; cet ou-  
vrage est en Grec, & fe trouve quelque part en manusi-  
crit dans la Bibliotheque de *l’EmpereurÆabricii BibI.  
vol. 9. p.* 451.

Nous ajouterons à ce que nous venons de dire des ou-  
vrages *d’Oribase,* qu’on publia à Rome les six premiers  
s Chapitres du cinquieme LÎVre du *Synopsis*, & le qua-  
torzieme Chap. du premier Livre à Eunapius fur les  
eaux , en Grec ; avec les fragmens de Galien , de Ru-  
fus, de Dioclès, & d’Athenée fur le même fujet , en  
Latin; en 1543. *in-quarto,* par les foins d’Aug. Ric-  
clus,Medecin de Lucque.On fait mention dans le cata-  
logue, *Bibl. Bigotianae*, de quelques collections médici-  
nales d’OriZ-gse, imprimées en Grec, à Paris, 1556. *In-  
octavo.* je n’ai jamais vu cet ouvrage. Antoine Ver-  
dier dit dans *sa. Bibli. Gal.* avoir νΰ une Traduction  
manufcrite Françoise des ouVrages *d’Oribase,* par un  
certain Adam de la Vallée. Les deux LiVres des inse  
trumens & des bandages de la Chirurgie par Héra-  
clès, ou Héraclides d’Ephefe, Soranus & Héliodore  
sont en Latin, dans la collection des Traités de Chi-  
rurgie, publiée à Zurich 1555. *in-folio.* La Traduc-  
tion en a été faite par Vietus Vidius. Le *Synopsis Me-  
dica* dédié à Eustathius , en neuf LiVres', a été traduit  
par Rafarius , & imprimé à Venise en 1555. *in-octavo.*Tout ce qui nous reste des soixante & douze LiVres du  
*Synopsis* a été traduit par le même , & imprimé à Paris  
1 *^^dn octavo.* Les Commentaires Eur les aphorisines  
d’Hippocrate, imprimés d’abord en Latin par les films  
de J. Guinther d’Andernac à Paris 1553. *in-octavo.*

*i8p* ORI

Chez Simon Colinæus, surent réimprimés à Bâle en !  
1555. à Venife dans la même année, & à Padoue en  
1558. *In-octavo.* H est beaucoup plus aisé de s’apper-  
cevoir qu’ils ne sont point *d’Oribase*, que d’en con-  
noître le véritable Auteur; ils paroiffent avoir été faits  
en Latin par quelques Chrétiens. Le fragment d’Ori-  
*base fur* la diete convenable dans chaque saifon de  
l’année, a été publié en Latin avec Pline Valerien ,  
par Albanus Torinus à Bâle 1528. *in-folio. Oribase*des simples, avec les quatre Livres de PEuporista  
d’Octavius Horatianus, la Medecine de Hildegarde ;  
le régime de Théodore le naturaliste, & *Eseulape,* des  
casses, de la description & des cures des maladies,  
furent imprimés à Strasbourg en 1533. & en 1544.  
*in-fel.* Il parût dans un ouvrage Vénitien qui traitoit  
des bains, an. 1553. *in-fol.* des extraits des ouVra-  
ges *d’Oribase ,* fur les eaux & sclr les bains, traduits  
par Aug. Gadaldinus de Modcne. *Fabricii BibI. Graeca.*

ORICHALCUM. Voyez *Aurichalcum.*

ORICIA, espece d’arbre qui fournit de la térébenthine,  
& qui a été nommé *oriria,* d’Oricus, Ville d’Epire,  
aux environs de laquelle on le trouve.

ORICULARIS. Voyez *Auricularis,* ou *Auricularius.*ORIGANITES , vin *d’Origan.* DIosgoRIDe. *Lib.* V.

*Cap.* 61.

ORIGANO-COGNATA, ou *majorana, rotundi solia,  
seutellata, exotica.*

ORIGANUM, *Origan.*

Voici fes caracteres :

Son calyce est long, simple, tubuleux, & situé fortement  
entre des écailles feuillues; la fleur qu’il embrasse est  
droite, rondelette, en cafque, divisée en deux parties,  
& dont la barbe est partagée en trois; fon milieu est  
creux, & en forme de cuillere ; fes fleurs forment des  
épis écaillés, affez semblables à ceux du mufcari; el-  
Ies forment aussi quelquefois une espece d’ombelle ,  
qui part de chaque côté des écailles.

Boerhaave en compte les 11 especes suivantes :

1. *Origanumfylvestre humile. C.* B. P. 223. Prod. 109.  
2. *Origanumsolvestre humile floribus candidioribus.*

3. *Origanum humilius, latifolium, glabrum. T.* 199.

4. *Origanumfylvestre, cunila babula Plinii.* C.B. P. 223.  
Tourn. Inst. 199. Boerh, Ind. A 179. *Origanum,Offic.  
Origanum vulgare spontaneum.* J. B. 3. 236. Raii Hist.  
539. Synop. 3. 236. *Origanum Anglicum* ,Gen. 541.  
Emac. *666.Majoranas.ylvestrL.* Park. Theat. 12. *Mar-  
jolaine sauvage.*

*IL.origan* ou la marjolaine fauvage s’élève à un pié de  
hauteur & davantage ; ses tiges sirnt velues, brunes &  
fragiles ; elles portent deux feuilles, larges, émoussées  
parla pointe , plus grandes que celles de la marjolai-  
ne, placées à un nœud , fur des pédicules sort courts,  
& d’un verd brunâtre. Ses fleurs croiffent au fommet  
des tiges; elles font petites , labiées, en casque , d’u-  
ne couleur purpurine , parmi de longues têtes compo-  
sées d’un grand nombre décaisses vertes. Ses racines  
font ligneufes & fibreufes. Cette plante croît dans les  
haies & brossasses, & fleurit en Juillet. Ses feuilles &  
fes fommités sirnt d’ufage.

Quoique cet *origan* soit moins énergique que celui de  
Crete, cependant il est fort bon pour les obstructions  
de la poitrine , du foie & de la matrice ; il soulage dans  
la jaunisse, dans l’embarras de la respiration , & dans  
la suppression des regles ; il fortifie la tête& les nerfs.  
Son huile distilée calme le mal de dents ; pour cet effet  
il faut en humecter un linge , & l’appliquer fur la dent  
malade. MILLER, *Bot. Ofis.*

*Iss origan* est acre, aromatique, détersif, & rougit fort

O -R I 190  
peu le papier bleu , ce qui fait conjecturer , que cette  
plante est remplie d’un fel volatil aromatique, & hui-  
leux, qui d'est pas entierement dépouillé d’acide , au  
lieu que dans le sel volatil huileux artificiel, l’acide  
du sel ammoniac a été arrêté par le fel de tartre. D’ail-  
leurs *Vorigan* contient beaucoup de parties terrestres.  
Cette plante est diurétique , diaphorétlque , propre à  
faire cracher , & à provoquer les regles ; il saut s’en  
fervir à la maniere du thé, dans l’asthme , dans la toux  
vÎOlente, dans les indigestions, dans la pleurésie : on  
l’emploie dans les bains des piés , & dans les demi-  
bains, pour les vapeurs, pour les pâles couleurs, &  
pour la paralysie, pour le rhume & pour le rhumatise  
me an cou que l’on appelle ordinairement torticolis.  
On fait sécher *Forigan* ay feu, & on l’enveloppe tout  
chaud dans un linge dont on couvre bien la tête.

Il est apéritif, détersif & astringent ; on s’en fert particu-  
lierement dans les obstructions du poumon, du foie  
& de la matrice ; il est bienfaifant dans la toux, dans  
l’asthme & la jaunisse ; il fait venir le lait, & pris avant  
que d’entrer dans le bain , il chasse les excrémens fa-  
nieux par les fueurs. Quant à fes ufages extérieurs ,  
on le fait entrer fréquemment dans les bains de la tête,  
& de la matrice, & dans les bains de tout le corps pour  
la galle. RaY , H. P. p. 539.

5. *Origanum fylvestre album.* C. B. P. 223. Emac. 3.  
359;

6. *Origanum siylvestre foliis variegatis argenteis.* Flosu  
2. *79-*

7. *Origanum solvestre folels variegatis aureis.* Flor. 2.  
79.

8, *Origanum Creticum Offic'* Ger. 541. Emac. 666.  
Raii. *Origanumfylvestre asive vulgare.* Park. Theat.  
15. *Origan de Crete.*

*\*

*L’Origan* dont on trouve les fommités chez nos Dro-  
guistes , s’éleve plus haut que la marjolaine commune,  
fies feuilles sont plus longues & plus blanches ; & les  
têtes écailleuses, plus larges & plus longues ; d’ailleurs  
elles font blanches & velues, il croît entr’elles de  
petites fleurs blanches , comme celles de la marjolai-  
ne. Ces fleurs ont une odeur aromatique, sorte & très-  
agréable. Il croît dans Piste de Candie, & dans d’autres  
contrées de la Grèce , & fleurit en Juin,

C’est de cet *origan* dont il saut faire ufage , lorsqu’on a  
quelque composition à faire, où les fleurs *d’origan*doivent entrer.

Il est échauffant & bienfaifant dans les maladies du pou-  
mon ; il lève les obstructions de la matrice , il facilite  
l’éruption des regles, & guérit toutes fortes demorfu-  
res vénéneuses. MILLER, *Bot. Offe*

9. *Origanum Creticumscore purpureo.*

10. *Origanum Orientale, folio brunellae glauco ustore alba.*Vaill.

11. *Origanum, dictamni Cretici facie, folio crasse, nunc  
villoso, nunc glabro t* T.C. 13. T. Voy. 1. 240. BqERH.  
*Ind. alt. Plant.*

Il n’y a point de plantes dont Hippocrate ait fait tant d’é-  
loge que *Ϊ’origan* : il le recommande dans les maladies  
qui demandent de la chaleur, & où il s’agit de dissou-  
dre& de stimuler. On s’en fert dans les exulcérations  
des poumons. On le fait bouillir dans du vin, & l’on-  
fait boire cette décoction chaude & avec du miel. Ainsi  
préparée , elle facilite merveilleufement l’expectora-  
tion duphlegme.Cependantil faut la profCrire,lorfque  
le crachement de fang est à craindre. Elle est aussi bien-  
faisantedans les maladies des reins; car elle estapéri-  
tive, dissolvante & balsamique. *L’origan* est plus  
chaud que le dictame ; mais *ses* particules sont moins  
fubtiles : il produit de grands effets dans les affections  
hypocondriaques , dans les fievres tierces , & dans tou-  
tes les maladies où la nature est languissante, & où elle  
peut être soulagée en incssant les humeurs. Ses feuilles

ΐ91 O R I

bouillies dans de Peau, & adoucies avec du miel, Pont  
salutaires pour les personnes âgées, attaquées de toux  
violentes; car elles relâchent & stimulent. Son herbe  
est pénétrante. Son silc, adouci avec du miel, est salu-  
taire dans l’asthme, dans la jaunisse, & dans les absitès  
au poumon. *L. origan* provoque les sueurs : on peut  
s’en servir dans les maladies soporesses, hystériques &  
catarrheustes : il augmente la quantité du lait. Les pré-  
parationsqu’on en tire, fiant, une eau distilée, un ef-  
prit & une huile. La semence *de l’origan* est très-chau-  
de; elle est semblable en cela au poivre; elle est bonne  
dans les fistules putrides : on peut tsser de l’huile pré-  
parée de Ees fleurs dans leflcorbut, & dans la colique.  
L’infusion de fes feuilles, est bonne dans l’asthme,dans  
la toux violente & dans Pêndigestion. On fait entrer  
*ses* feuilles dans les bains, qu’on ordonne dans lesaf-  
fections hystériques, dans la chlorofe & dans la para-  
lysie, *Hist. des Plana attribuée â Boerhaave.*

**OstIGANUM,** ou *Dictamnus Creticus s* ou *Dictamnus mon-  
tis Sypili> Origanifoliis.*

**ORIGANUM SMYRNÆUM , OU** *Masorana Creticas Origani  
foliis , villosa rsatureiae odore, corymbis majoribus.*

Outre 1 es efpeces précédentes de *F origan s* Dale faitmen-  
tion de la fuivante,

**OstIGANUM** *Heracleoticum s* Offic. Ger. 541. Emac. 666.  
Raii Hist. 539. *Origanum heracleaelcum verius,* Parla  
Theat. 15. *Origanum heracleoelcum Mateleloli, aliis  
forte Creticum,* J .B. 3. 237. *Origanum Heracleoti-  
cum, curella Gallinacea Pliniis* C. B. P. 223. Tourn.  
Inst. 199. *Marjolaine bâtarde\**

On cultiVe cette plante dans nos Jardins, elle fleurit en  
Eté; son herbe est d’ustage ; elle est bonne à ce que dit  
Diositoride, contre la morfure des sterpens, &onl’or-  
donne dans les ruptures, les convulsions & les hydro-  
pisies.

ORIONIUS , *ttrineux* ; épithete que l’on donne à Pesa  
prit & au fel de l’urine.

ORIZEUM, *Or. Orizaeus colora* c’est une couleur jau-  
ne des yeux ou des urines.

O R L

ORLEANA. Voyez *AchiotI.*

O R M

ORMINUM, Voyez *Hormsnum\**ORMS , *une Poule.* RULAND\*.

O R N

ORN1TH1Æ , ὀρνιθίαι. Hippocrate entend , par ce ter-  
me *Epid. Lib. VII.* les vents du Printems, avec les-  
quels arrÎVent les hirondelles , & les autres osseauxde  
passage. Pline dit que ces vents soufflent de l’Occi-  
dent , & quelques Auteurs lés appellent vents Eté-  
siens ; d’autres au contraire pensent que ces vents & les  
Etésiens, Eont Nord ou Nord-Est.

ORNITHOGALUM.

Voici stes caracteres.

Son pédicule qui part de sa tige , *se* termine en une mern-  
brane longue & mince ; sa fleur est nue & exapétale ;  
fes pétales fiant étendues circulairement ; dans leur  
centre est placé un tube droit, fleuri & exapétale ;cha-  
que pétale porte à *sa* partie supérieure vers le dedans ,  
une étamine ; fa fleur avec sim tube& sim ovaire em-  
brassent fortement l’ovaire &flon tube. Son ovaire est

O R N

garni d’un long tube, dont l’apex est sphérique ; il dé-  
génefeenun fruit rondelet, & plein de semences ron-  
delettes ; sa racine est bulbeuEe ou tubéreuse.

Boerhaave compte onze especes d’*drnithogalam,* dont au-  
cune n’a des propriétés médicinales que la septieme,  
qu’on décrit ainsi.

*Ornithogalum umbellatum ; medium , angustisolium.* C.  
B. P. 70. Tourn. Inst. 378. Boerh. Ind. A. 2. 142.  
*Ornithogalare.* Offic. Ger. 132. Emac. 161. *Ornithon  
galum vulgare et verius d.* B. 2. 630. Raii Hist. 2.  
1153. Synop. 3. 372. *Etoile de Bethléhem.*

On le cultive dans nos Jardins, où il fleurit en Mai ; *sa* ra-  
cine & *sa* semencesiont d’usiage; Diofcoride dit qu’on  
mange *sa* racine crüe & bouillie , & qu’on fait entrer  
dans le pain sa femence.

*Ornithogalo asseois,* ou *Phalangium Africanum,foliis  
trichctidis, floribus spicatis, aureis,*

**ÔRNITHOGALUM MARITIMUM ,** ou *serilia vulgaris radice  
rubra,*

ORNITHOGLOSSUM ; nom qu’on a donné à la fe-  
mence du frêne commun. Voyez *Fraxinus.*

ORNITHOPODIO- AFFINIS, *or\FerrumErasinum  
Germanicum s siliquis in summitate.*

ORNITHOPODIUM, *Pié dlciseata*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles font conjugées , & forment une longue file  
placées deux à deux ; elles font terminées par une seuil-  
le particuliere, fa silique est recourbée , à jointures, &  
ondée; elle contient à chaque jointure une femence  
ronde ; il part plusieurs siliques ensemble du même en-  
droit , ce qui forme, comme unpié *d’oiseau.*

Boerhaave en compte les six especes suivantes,

1 *Ornithopodium majus.* Ger. 1061. Emac. 1241. Tourn.  
Inst. 400. Boerh. Ind. A. 2. 50. C. B. P. 350. *Orni-  
thopodium,* Offic. *Ornithopodium radice nodosâ.* Parla  
Theat. 1093. Raii Hist. 931. Synop. 3. 326. *Ornitho-  
podium tuberos.um Dalechampii.* J. B. 2. 351. *Piéd’oi-s  
seau.*

Il croît dans des lieux sabloneux & pierreux & fleurit  
en Eté. Son herbe qui est la Peule partie dont on fasse  
ufage en Medecine, brise la pierre dans la vessie , &  
la chasse; elle est aussi blessa-ssa-nte dansl’hernie.

2. *Ornithopodium minus.* C. B. P. 350. Celui-ci a les  
mêmes propriétés que le précédent.

3. *Ornithopodium , radice tuberculis nodosa* , C. Β. P.  
350.

4» *Ornithopodium Portulacae folio.* Tourn. Inst. 400.  
Boerh. Ind. A. 2. 50. *Scorpioddes ,* Offic. *Scorpioïdes  
Matthioli ->* Ger. Emac. 337. Raii Hist. 1.931. *Scor-  
pwides Matthioli , sive Portulacae folio.* Parla Theat.  
1117. *Scorpioïdes portulacae folio.* C. B. P, 287. *Thele-  
phium D ioscoridis rsaeu Scorpioïdes obsiliquarum simili-  
tudinem. EjnfldHhelephium Scorpioïdes.* J.B.2.889. *la  
Chenille.*

On cultive cette plante dans nos Jardins , elle fleurit en  
Eté : sim herbe est d’issage , elle est flelon Galien,  
échauffante & dessiccative ;Dloscoride dit que c’est un  
remede efficace contre la plquure du scorpion : pour  
cet effet il saut l’appliquer fur la partie.

5. *Ornithopodium minimum* ; δικέρατον, ou ὀλιγοκέρατον.  
M. H. 2.125.

y 6. *Ornithopodium*

193 ORO

6. *Omithopodium Scorpwidessiliqua compresseI.* T. 400.  
*Ornithopodio affinis, hirsuta, Scorpioides.* C. B. P. 3 50.  
*Scorpwides leguminosa.* J. B. 2. 349. BoERH. *Ind. alt.  
Plant.*

ORNUS, ou *Sorbus s Aucuparia,*

ORO

OROBANCHE, *Orobanche^*

Voici ses caracteres.

Sa racine est écailleuse , la plante paroît comme dépouil-  
lée de feuilles ; l'extrémité du pédicule forme en fe di-  
latant un calyce à plusieurs fegmens; fa fleur est mo-  
nopétale , irréguliere, bilabiée ; en cafque creux, &  
dont la barbe a trois divisions; en épi, & embrasse un  
ovaireoblonggarni d’un long tube, à une capfule, à  
deux valvules, les deux valvules s’ouvrent dans le téms  
de la maturité, & la capside est pleine de femences  
très-petites.

Boerhaave en compte les quatre esipeces suivantes.

**1,** *Orobanche, major, caryophyllum olens.* C. B. P. 87.  
Raii Synop. 3. 288. Tourn. Inst. 175. Boerh. Ind. *A.*240. *Orobanche,Offic. Orobancheflore majore.* J. B. 2.  
780. *Orobanche, sive rapum genistae.* Ger. 1130. Emac.  
1311. Park. Theat, 1362. *Orobanche.*

Cette plante croît fréquemment attachée aux racines du  
genest d’Efpagne ; ce qui l'a fait appeller *rapum geni-*stae ;\* on la trouve aussi dans les blés. On conferVe fon  
herbe, ou on en fait ufi sirop : l’herbe confervée , & le  
sirop font l'un & l’autre d’un excellent usage dans les  
affections de la rate & des hypocondres ; on en prépare  
avec du lard un onguent dont on *se fert* avec succès  
dans les tumeurs dures & skirrheuses.

Cette *orobanche* croît dans les lieux fecs & gravelleux;  
elle fleurit en Juin & en Juillet. Son herbe fléchée &  
pulvérisée, est un remede présent contre les douleurs  
de la colique. DaLE.

2. *Orobanche ramosafloribus purpurascentibus.* C. B. P.  
88. H. M. 3. 302. *Orobanche minor, purpureis floribus,  
sive racemosa.* J. B. 2. 782. *Orobanche.* III. πολὑκλαδος,  
Clusi Hist. 271.

3. *Orobanche ramosa floribus caeruleis.* C. B. P. 88.

4. *Orobanche ramosa floribus subalbidis.* C. B. P. 88.  
**BoERHAAvE,** *Index ait. Plant.*

OROBION, *οξόβιον ,* farine d’orobe, selon Foesius,  
siir Hippocrate.

OROBOEIDES HYPOSTHASIS, όροβοειδὴς ὑπὸῥαα-  
σις, fédiment dans l’urine qui ressemble à de la farine  
d’orobe ; c’est - à - dire, qui est d’un rouge obfcur, &  
tel qu’on le rend dans la jaunisse.

OROBO, *verre métallique.*

OROBUS, Onsta.

Voici fes caracteres.

Sa silique est ronde, unie, pleine de semences ovales ; il  
porte deux feuilles conjuguées, attachées à une même  
cote qui se termine en pointe.

Boerhaave fait mention des neuf especes fuivantes *d’o-  
robe.*

1. *Orobus purpureus fylvaticus vernus»* C. B. P. 351. *Ga-  
lega nemorosa verna.* J. B. 2. 343.

2. *Orobusfylvaticusfoliis viciae.* C. B. P. 3 52. *Astragasciï-*csef.Dod.p. *551. \**

O R O 194

3. *Orobus Pyrenaicus asolels nervosis 't latifolius.* Sch, Bot.  
Par. T.

**4.** *Orobusfylvaelcus,foliis oblongis, glabris.* Tourn.Inst.  
343. Boerh. Ind. A. 2. 46. Raii Synop. 3. 324. *Oro-  
bus,Offic. Aflragalusfylvaticus, foliis oblongis glabris.*C. B. P. 351. *Astragaleldes aseu Astragalusfylvaelcus.  
Astragalo magno Fuchsiij scu Chamaebalano leguminosa  
affirnsplanta.* J.B. 2. 334.

Cette plante croît dans les lieux couverts de bois & de  
brossasses ; elle fleurit en Avril, & fa semence est mû-  
re en Mai. Les bulbes de *sa* racine ont beaucoup du  
gout de la réglisse. Les Montagnards de l’Ecosse en  
font ufage dans toutes les maladies de la poitrine  
où la réglisse convient. Ils appellent cette plante *kare-  
myle'rsa fe* fervent de *ses* bulbes humectées d’eau, pour  
supportet plus long - tems la faim & la soif ; ils ont  
trouvé par expérience qu’elles produifoient merveil-  
leufement cet effet. Car leur fubstance douce & visa  
queuse, corrige & adoucit, arrête & fixe même dans  
l’estomac, les humeurs acides & acrimonieuses, &pré-  
vient par ce moyen la soif & la faim.

Si cette plante n’est pas la même que *ia Scythica* deThéo-  
phraste que l'on confond communément avec la réglif-  
fe; on ne peut nier qu’elle ne lui reffemble beaucoup;  
car elles sont l'une & l’autre légumineuses, à sillques,  
& ont les mêmes propriétés. Il est fort vraiffemblable,  
que c’étoit des bulbes de cette plante, quefe nourrise  
foient les Anciens Bretons, lorsqu’ils étoient preffés  
par l’ennemi, & dans la nécessité de *se* soutenir plu-  
sieurs jours sans alimens; ce qui leur est arrivé, si l'on  
en croit Dion , dans la vie de l’Empereur Sévere. Lso-  
*robe-,* dit le Docteur Sibbald , dans l'on *Introduction à  
fon Histoire naturelle d’Ecosse s* a les propriétés de la  
régliffe. Les Montagnards de ce pays ont retenu de  
leurs Ancêtres, jusqu’aujourd’hui, la coutume de s’en  
nourrir ; &ils l’employent aux mêmes usages, que les  
Anciens Ecoffois. Quant à la régliffe, elle ne vient, à  
ce que je crois, dans aucun endroit de l’Ifle, à moins  
que l’on ne l’y cultive. RAY, *saisi. Plant.* 916.

5. *Orobus angustifoliusi Italicus ustore vario.* T. 392.

6. *Orobus, latifolius, repens s siliquâ parvâ ,* Ind. 162.  
*Galega nemorensi similis, multiflora, floro purpureo.* J.  
B.2.345.

7. *Orobus latifolius repens, flore caeruleo, soliis et siliquis  
hirsatis.* Sherard. Ind. 162.

8. *Orobus aseylvestris-svernusustore albo.* Thalii.

**9.** *Orobus, Creticus, solio viciae.* **BOERHAAVE ,** *Index alt.  
Plant.*

**OR0BUS SATIVUS** ou *Ervumverum.*

Hippocrate recommande cette plante, dans la pleurésie,  
la péripneumonie, & les douleurs néphrétiques : dans  
ces cas, il veut qu’on en prenne la semence., qu’on la  
grille, qu’on la broyé , qulon *verse* de l’eau chaude  
dessus,qu’on lasse reposer le tout pendant une nuit;  
& qu’ensuite on y ajoute de l’oxymel, & qu’on le pren-  
ne chaud. Cette boiffon passe pour lénitive, & pour  
pénétrante ; on prétend que c’est la même chofe que  
notre cassé : mais *i’orobe* des Anciens étoit-il en effet la  
même chose que notre caffé; c’est ce qui n’est point  
évidemment connu. Comme la femence de cette plan-  
te est farineuse & mucilagineuse, on peut la comparer  
au fœnugrec, dont elle doit avoir l’essicacité, lorsqu’iI  
s’agit d’amollir & de mûrir un abEcès. En qualité de  
plante léguminesse, elle possède sans doute un fel diu-  
rétique ; & par conséquent elle doit provoquer les uri-  
nes & chaffer le graviess. *Hist. des Plantes attribuée à  
Boerhaave.*

OROGAMO , *Or.* **RULAND.**

OROS, όρος, ce terme signifie quelquefois la partie fu--  
périeuredupié, en entier.

195 ORT

O R R

ORRHAGOGON, ὀῤῥαγωγὸν, de ὀῤῥὸς, sérosité , & de  
ἄγω , chasser, épithete que l’on donne aux purgatifs  
qui éVacuent la férosité.

ORRHOPISSA, la partie *séreuse* ou la plus fluide du  
goudron.

ORRHOPYGION, ὀῤῥοπύγιον, la ligne ou l’espece de  
couture qui s’étend depuis le pénis jusqu’à l'anus, &  
qui partage le fcrotum par la moitié; le *raphé.* Ce ter-  
me signifie aussi l’extrémité de l'épine du dos. Gor-  
RÆUS.

ORRHOS , ὀῤῥὸς, le petit-lait, ou la sérosité du fang,  
ὀῤῥὸς πίσσης, est fynonyme à *Orrhopijsa.*

ORRHOS, όῤῥὸς, signifie quelquefois la même chofe  
*sro’Orropygion.*

ORT

ORTHOCOLON , ὀρθόκωλον , de ὀρθὸς , droit, & de  
κῶλον , membre; efpece de jointure roide , formée de  
maniere que l’inflexion ne fe pouvant faire, le mem-  
breoù elle fe trouve est toujours droit.

ORTHODORON, ὀρθόδωρον, mesilre Greque; c’étoit  
en longueur l’espace qu’il y a entre la partie fupérieu-  
re de la main , proche le carpe & l’extrémité du doigt  
du milieu ; c’est-à-dire, la longueur de onze travers de  
doigts. **ARBUTHNOT.**

ORTHOPNOEA. Voyez *Dyspnoea.*

ORTHOSTADEN , ὀρθοσταδην, adverbe dont Hippo-  
crate fait ufage fréquemment : il entend par cet adver-  
be, qu’un malade est debout, & qu’il peut vacquer à  
fes affaires.

O R V

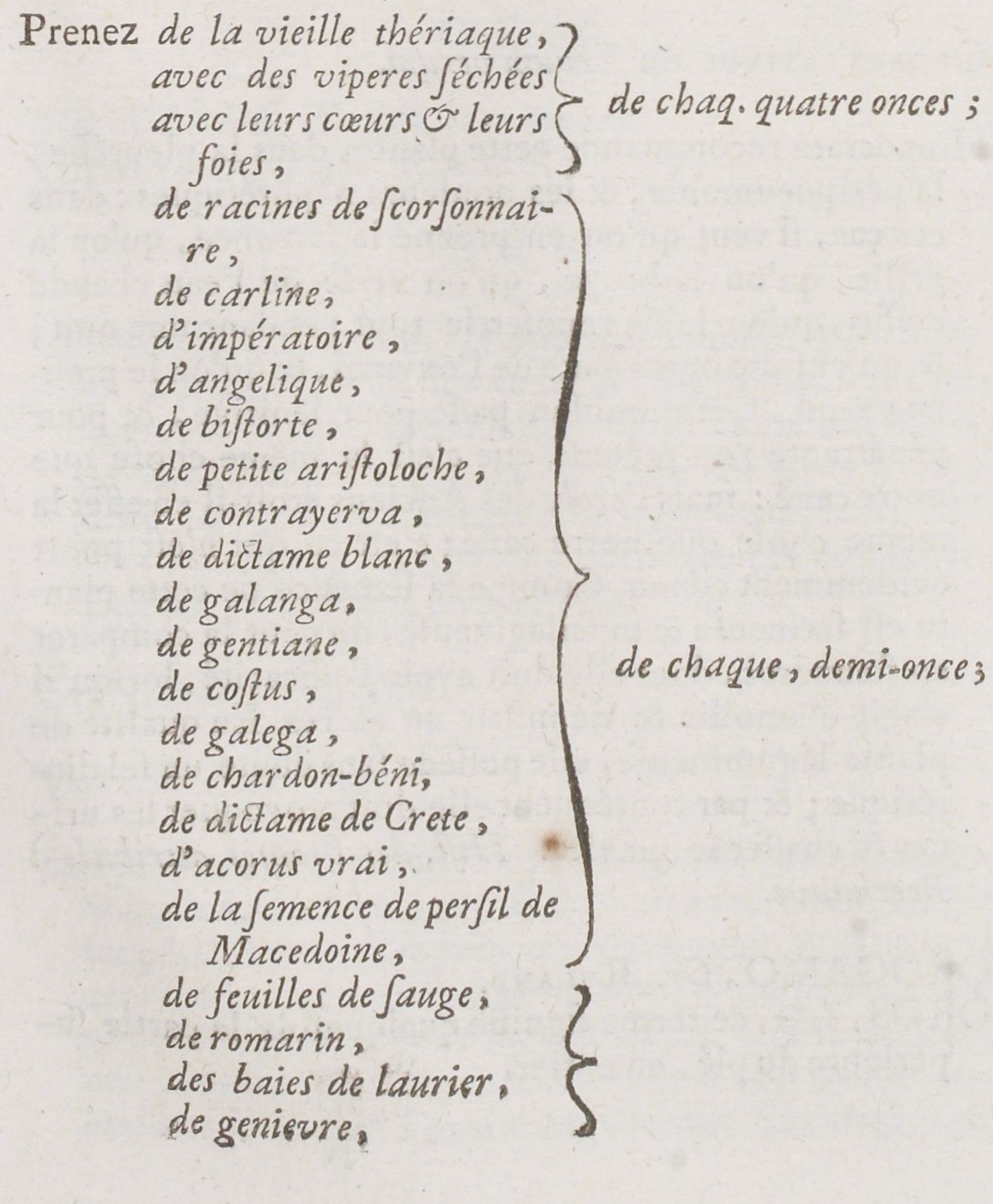
ORVALA, nom commun à différentes especes de *scla-  
rea.*

ORUCORIA , nom d’une plante Indienne , qui porte  
des siliques ; & dont le fuc paffe pour avoir la vertu de  
consolider les plaies.

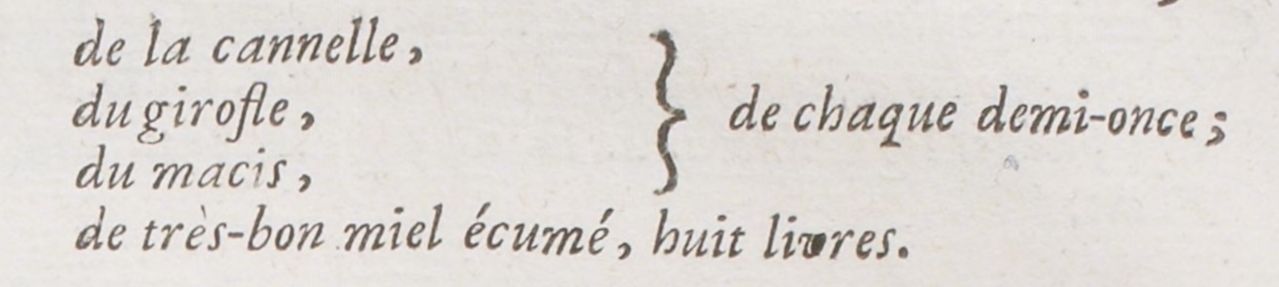
ORVIETANUM, *.Orvietan.*

Nom d’un antidote célebre ainsi appelle, selon Lemery,  
d’OrVÎeto , Ville d’Italie où il fut inventé ; ou selon  
d’autres, de Jerome Ferrantes-Orvietan, célebre Char-  
latan, qui en est PInventeur.

On prépare *\’orvietan* de la maniere suivante :



O R V In6



Faites-en un antidote selon Part.

*R E M A R QU E S.*

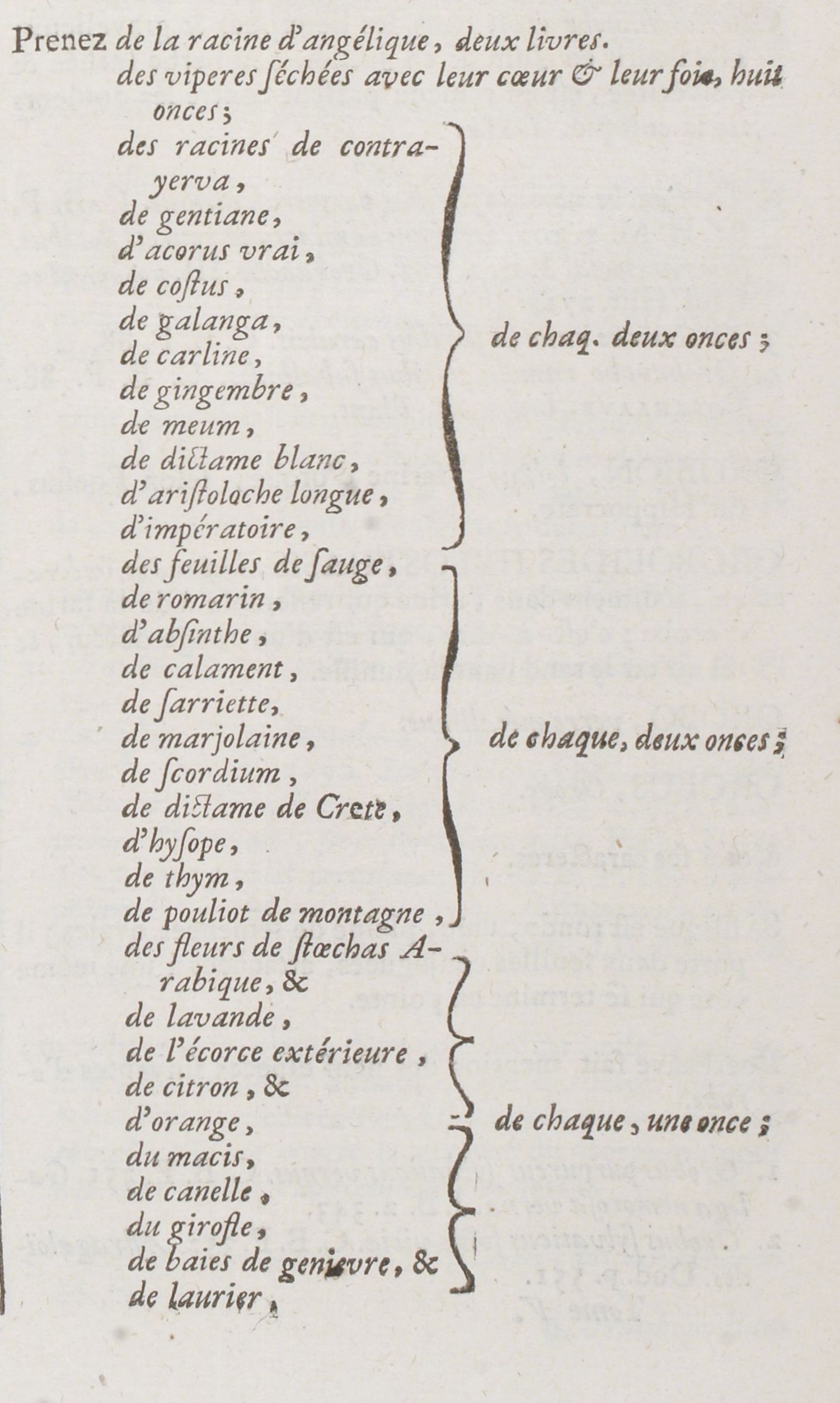
On pulvérisera toutes les drogues ensemble, on écumera  
le miel, & on le fera cuire en consistance de sirop  
epais. On le lassera refroidir à demi. Puis on y mêle-  
ra exactement avec une spatule la thériaque & la pou-  
dre pour faire un électuaire qu’on gardera dans un pot  
spien bouché.

Il est fort estimé contre la peste, contre les fievres mali-  
gnes, contre la petite-vérole, contre les morfures des  
bêtes venimeufes. Il fortifie le cerveau , le cœur &  
l’estomac. Ladofe en est depuis un fcrupule , jufqu’à  
une dragme & demi. Les descriptions *d’orvietan* Ee  
trouvent différentes en plusieurs circonstances dans les  
Pharmacopées. Quelques-unes y demandent la racine  
d’anthera , les écorces de citron & d’orange, & beau-  
coup plus de racine d’angelique, qu’il n’en entre ici.  
J’ai tiré cette description de la Pharmacopée Royale.

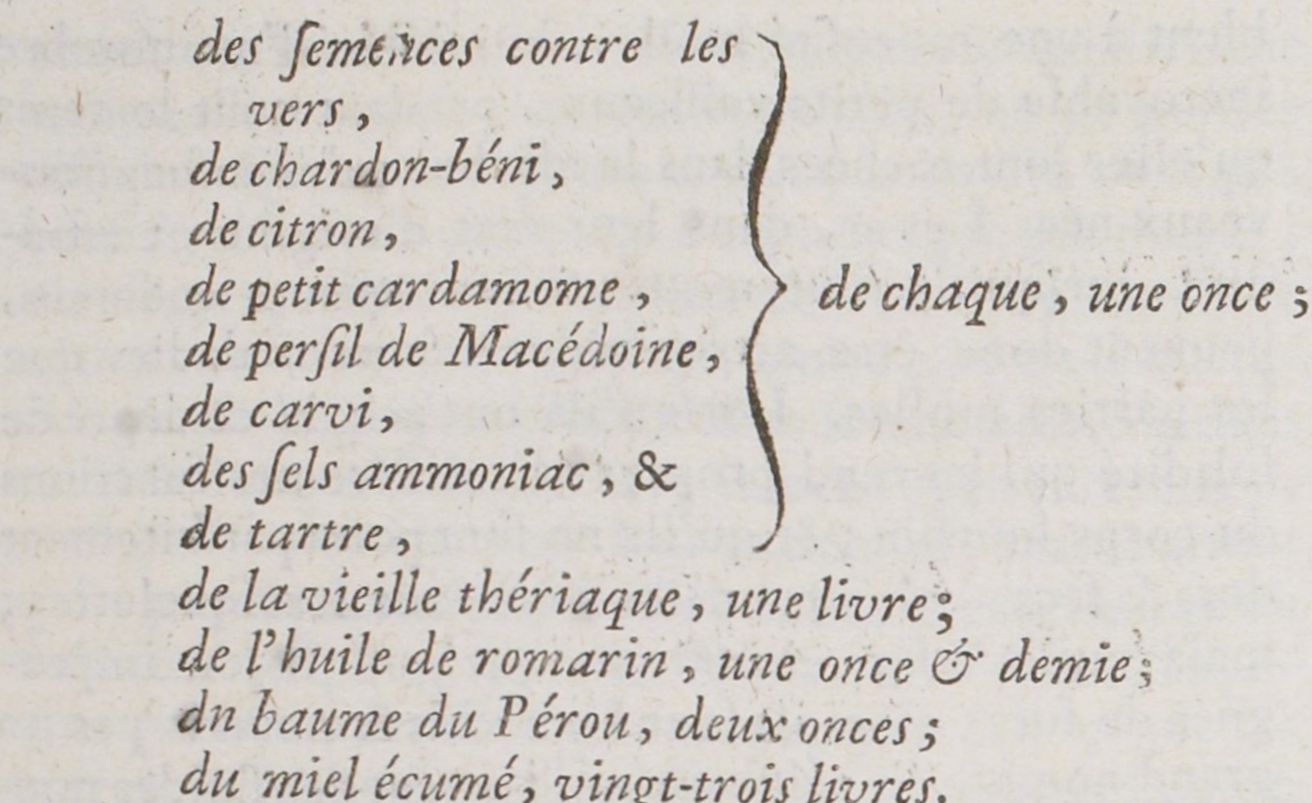
La plupart de ceux qui font profession particuliere de  
préparer *Y orvietan,* ne suivent pas toujours exactement  
les descriptions des Pharmacopées. Ils augmentent  
ou retranchent à leur plaisir. Leur but principal est  
que leur composition ait beaucoup d’odeur & de for-  
ce, afin qu’elle sioit mieux vendue. Car c’est par cet-  
te odeur qu’on *se* prend ordinairement quand on en  
achète.

Voici une description *d’orvietan* qui aura l’odeur , la  
force & la bonté requife.

*Autre antidote d’Orvietan.*

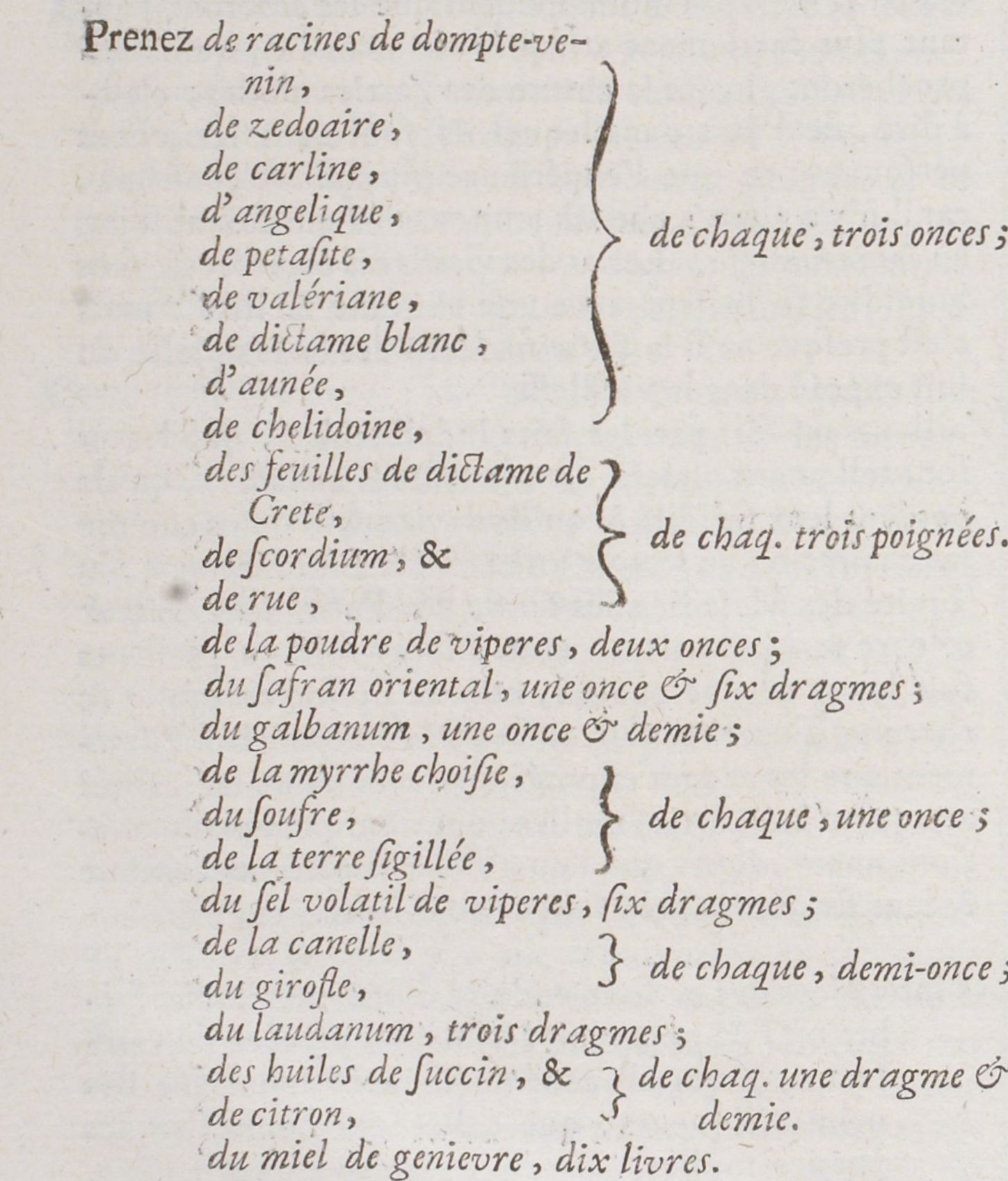


*tpy* O R V



Mêlez le tout & faites un antidote selon Part ; dont la  
dose sera depuis un scrupule jusipla quatre.

*Electuaire d’Orviétan* THoffMAN.



Mêlez le tout & le laissez fermenter dans un vaisseau bien  
clos pendant quelques mois.

*R si M A R QU E S.*

On pulvérifera subtilement ensemble les racines, les  
feuilles, la canelle & les girofles. D’une autre part le  
fafran , après l’avoir fait fécher très-lentement entre  
deux papiers. D’une autre part, la terre sigillée & le  
soufre ; d’une autre part, le galbanum qu’on aura choi-  
si en larmes pures , & la myrrhe. On mêlera ces pôu-  
dres avec celle de viperes. On préparera en la manie-  
re ordinaire dix livres d’fextrait de genievre en confisi  
tance de miel, ou de sirop épais. On y dissoudra étant  
encore chaud le laudanum avec les poudres, & quand  
la matière sera tout-à-fait refroidie, on y mêlera exac-  
tement le fel de vipere, après l’avoir dissous dans deux  
onces de vin d’Espagne , & les essences distilées ou  
huile de sijccin & d’écorce de citron pour faire un élec-  
tuaire ou opiat qu’on gardera dans un pot bien bou-  
ché, Py laissant plusieurs mois en fermentation avant  
que de s’en fer Vit.

ïl a les mêmes vertus que les précédens, & la dofe en est  
pareille. Cet *orviétan est* un des meilleurs qu’on ait dé-  
crit : je ferois pourtant d’avis qu’on retranchât quel.  
ques drogues assez inutiles, comme la terre sigillée, la  
racine de chélidoine.

L’Auteur ne limite point le poids de l’extrait de genie-  
vre qu’on fait entrer dans cet opiat, il en demande  
Feulement une quantité suffisante. J’en ai mis le triple

O RP 398

du poids de toutes les autres drogues, comme on a  
coutume de faire en pareille occasion.

La petite quantité d’opium qui entre dans cette composi-  
tion n’estpas capable de la rendre fomnifere.LEMERY,  
*Pharmacopée,*

O R Y

ORYCALUS, norû d’un poisson cétacé , dont Oribase  
fait mention , *Collect.Med. Lib. II.* 58. & qu’il dit être  
un grand thon.

ORYX, efpece de bouc fauvage , dont les cornes passent  
pour Eudorifiques & bienfaisantes contre la morsure des  
animaux venimeux, soit qu’on les prenne en poudre,  
soit qu’on les prenne en décoction. Cet animal fe  
trouve, à ce qu’on dit, particùlierément dans les bois  
de la Getulie.

ORYZA,*Riz. .*

Voici ses caracteres.

Le *riz* a sa graine en pannicule, elle est d’une figure ova-  
le, & couverte d’une peau assez épaisse, à peu près stem-  
blable à celle de Forge.

Boerhaave n’en connoît que llespéce suivante.

ORYza , Offic. Ger. 72. Emac. 79. Park. Theat. 1136.  
Raii Hist. 2. 1246. C. B. P. 24. Theat. 479. J. B. 2.  
451. Tourn. Inst. 514. Boerh. Ind. A. 2. 160. *Riz.*

Le *riz* dont on fait si grand cas dans les Pays Orientaux;  
où il est le grain dont on fait le plus d’ufage, s’éleve à  
la hauteur de trois ou quatre piés, a la feuille plus lar-  
ge que le froment; porte deux épis lâches , fort divi-  
sés, & chargés de graines obsongues &plattes; chaque  
épi est barbu; cette barbe est de deux ou trois pouces  
de long ; elle est fourchue par le bout , & ordinaire-  
ment frisée vers le bas. Il est d’une couleur blanche, &  
enfoncé dans une cosse Ο11 peau brune. On en feme en  
Italie , en Turquie , & aux Indes orientales. Celui de  
la Caroline est aussi gros & aussi bon , qù’en aucune  
autre partie du monde.

On en ufe beaucoup plus en alimens qu’en remedes, il  
est sain, corroboratif, astringent & bienfaisant à ceux  
qui ont les intestins humides, & qui ont de la difposi-  
tion au flux ou au relâchement de ventre. M1L Le r,  
*Boa Osse*

Le *riz* est la principale nourriture dans toutes les contrées  
des Indes orientales : c’est de-la qu’on en a apporté la  
premiere fois en Grece & en Italie. 11 est très-fécond,  
& produit beaucoup en Egypte, dans quelques parties  
de la Syrie, aux Ifles Canaries , en .Espagne , & en  
Italie, où nous avons observé , dit M. Ray, qu’il croise  
foit volontiers dans les lieux marécageux du territoire  
de Ferrare. -

11 aime les terres humides, & croît même dans les eaux,  
on a dans l'Ifle de Ceylan de grands réfervoirs d’eau  
pour arrofer les champs de *riz',* on dit que les terres  
grasses où on le feme font tellement humectées, que  
les Moissonneurs sont dans l’eau jusqu’aux genoux,  
lorEqulon en sait la récolte II mûrit dans les chaleurs  
de l’été, & l’on en sait la dernière récolte aux environs  
de l’équinoxe d’automne. Les pays septentrionaux ne  
manquent pas d’humidité ; si donc le *resin’y* croît pas,  
c’est qu’ils siont trop froids, pour qu’il puifle y passe  
,venir à maturité.

C’est un aliment fort ordinaire chez tous les Peuples  
orientaux, & furtout chez les Indiensi: il fe digere fa-  
cilement, & il est agréable au gout, cuit dans du lait  
de vache , de la crême d’amande , ou du bouillon gras  
& fait avec de la viande. On en fait prendre avec les  
alimens à ceux qui font tourmentés d’une dyssenterie,  
de la passion cœliaque, ou d’tme diarrhée : mais l’on a  
foin alors de le faire cuire dans du lait, & *d’y* étein-  
dre des pierres ardentes. Ματτηιοεε.

199 θ

On fait aux Indes plusieurs fortes de pain avec le *riz ;*voyez ce que Gaspard Bauhin en dit dans son *Theat.  
Pot. L.tb.lV. Sect.ey. cap.* 29. les Habitans des mêmes  
Contrées , en tirent aussi une eEpece de boisson , ainsi  
que l’Auteur que nous Venons de citer, nous l'apprend  
dans la derniere partie de sion OuVrage. Les T urcs en  
font des panades , & le préparent de plusieurs autres  
manieres. On trouVera dans l.OuVrage de Gasipard  
Bauhin, que nous Venons de citer , les différentes ma-  
nieres dont on sait un aliment du *riz* en Europe, ou  
le pain est de froment.

Clest un fentiment général, que le *riz* donne de l’en-  
bompeint à ceux qui en font un ufage habituel : c’est  
pourquoi il y a des Contrées où les femmes maigres  
& foibles s’en font un aliment journalier, préparé aVec  
lelait& beaucoup de fucre. Cette opinion est toute-  
fois contraire à celle des âneiens Medecins qui l'ont  
mis au rang des ὀλιγότροφα , ou des fubstances qui nour-  
rissent peu , & même des δυ’σπεπτα , ou des fubstances  
difficiles à digérer. Mais je silis en ceci de l’aVÎs du  
peuple, dit M. Ray; & je n’ofe condamner un grain  
qui a serVÎ d’aliment pendant tant de siecles , & à tant  
de Nations. JlaVoue qu’il resserre modérément lesma-  
lades : c’est pourquoi, je le crois bienfaifant dans les  
flux hépatiques, dans les pissemens de stang , & dans  
les toux , furtout si on le mêle aVec d’autres fubstances  
astringentes.On sait entrer la farine de *riz* dans les ca-  
taplafmes répercuffifs , & destinés à dissiper les inflam-  
mations de pOitrine commençantes : on lui ajoute alors  
les fleurs de camomile & de rosie. Helmont recom-  
mande dans le crachement de fang le *riz* bouilli dans  
de Peau ou dans du lait calybé. Don, *Lib. III. cap.* 8.  
*Sect.* 16. *D. Soame.*

Les Indiens fe ferVent d’une décoction légere de *riz avec*de Peau, comme d’un véhicule, pour plusieurs reme-  
des.

Il y en a qui prétendent que *i’Arrack* est une liqueur *vi-  
neuse* extraite du *riz.*

*O* s

OS, *Os.*

Les *os* font fujets aux mêmes maladies qui attaquent les  
parties molles du corps.

Il est certain que la connoissance des différentes maladies  
auxquelles les *os* fiant si-ljets est de la derniere impor-  
tance, non-seulement pour bien entendre ce que c’est  
que laVérole,le rachitis & le Icorbut; mais encore pour  
traiter ces maladies.

Il paroîtra d’abord surprenant que les *os* que Galien ap-  
pelle aVec raifon dans sim Liyre, *de Ossibus in Proemio  
Charter. Tom. IV.* les parties des animaux les plusdu-  
res, les plusseches, & les plus terrestres, & qui servent  
au soutien des autres : il paroîtra , dis-je, surprenant  
que ces parties soient sujettes aux mêmes maladies  
que les parties molles. C’est toutefois ainsi , comme il  
fera suffisamment démontré par les obserVations sisi-  
Vantes.

Tous les *os* du corps humain ont commencé par être  
mous Car tous les élémens de l'embryon, *se* dissoluent  
quelques jours après la conception , en une eEpece de  
mucosité , qui n’a ni figure ni forme ; à moins qu’ils ne  
foient retenus dans leur situation par une pression égale  
du fluide environnant; c’est ce qui parcît par les expé-  
riencesde Malpighi, siurla formation du poulet dans  
l’oeuf. Il y a aussi dans le fœtus, même après la naissan-  
ce, un grand nombre de membranes & de parties mol-  
les qui deVÎennent dans la fuite des *os* très-solides.  
Tout le monde sait qu’entre les os de la tête, il y en a  
au Eommet, à l'endrolt qu’on appelle la fontanelle , qui  
retiennent pendant long tems la nature d’une membra-  
ne , & qui continuent dans quelques fujets d’être mcm-  
braneux, jusqu’à l’âge de huit ans. Mais ce qui doit  
particulierement étonner , c’est que les dents qui de-  
viennent dans lafuite d’uneduretéincroyable, ressem-

O S [200]

blent à une mucosité molle , humectée d’un nombre  
incroyable de petits Vaisseaux , pendant tout le tems  
qu’elles font cachées dans la mâchoire des enfansnou-  
veaux-nés. Les os, dans leur état d’origine , c’est-à-  
due, lorsqu’ils font mous , & non encore endurcis,  
peuVent donc être attaqués des mêmes maladies que  
les parties molles. Lorfqu’ils ont acquis ce degré de  
solidité qui les rend propres aux différentes fonctions  
du Corps humain ; & qu’ils ne fontpointparfaitement  
durs & sues , Comme on les Voit dans les fquelettes ;  
mais qu’ils font eneore en quelque façon impré-  
gnés de Eues; alors ils sont humectés & nourris pas un  
grand nombre de Vaisseaux qui portent des fluides non-  
seulement dans leur substance , mais eneore dans  
toutes leurs caVÎtés. Il s’ensuit donc, que les *os* dans  
cet état simt eneore sis jets aux mêmes maladies que les  
parties molles , tant par rapport aux Vaisseaux qu’ils  
cOntiennent, qu’aux fluides contenus dans ces Vaif-  
feaux. Il n’est pas moins éVident que les *os* feront d’au-  
tant plus facilement attaqués de maladie, qu’ils ap-  
procheront plus de la nature des parties molles , c’est-  
àdire, de l'état dans lequel ils font dans les jeunes  
perfonnes; *ce* que l’expérience journaliere confirme ,  
car il n’y a gueres que les jeunes siens qui soient fiujets  
au *spina-ventosa.* Les *os* des Vieillards étant Eecs& fans  
humidité fie lussent aVeC une extreme facilité : mais  
c’est prefique aussi la seule maladie des *os* à laquelle **on**soitexpOsié dans la Vieillesse,

D’ailleurs on sitit par des faits indubitables , que les *os*font tellement altérés dans certaines maladies , qu’ils  
perdent leur folidité & qu’ils deVÎennent mous comme  
les chairs! on en trouVe un exemple *Liv. I. chap.* 4. du  
Traité des Maladies des *Os* de M. Petit. Cet Auteur  
célébre & à juste titre, nous assure aVoir Vu plusieurs  
fois les *os* dégénérer ainsi , en une flbstance mulle &  
charnue. Toutes ces circonstancesdémontrent fuffifam-  
ment que les *os* font exposés aux mêmes maladies qui  
attaquent les parties molles; opinion que les obserVa-  
tlons anatomiques que l'on a faites siir leur méeanisme  
& leur structure, achevent de confirmer.

Les interstlces des *os* fiant enduits d’une membrane foi-  
ble où l'on apperçoit les mêmes especes de vaif-  
feaux,&qui est continuellement humectée des  
mêmes liqueurs , que celles qui humectent **les**parties molles.

Le célebre Clopton HaVers dans son *Osteologt Nouv. &*Dominique Gaillard dans Ton *Anatomie des Os,* ont  
démontré que les os du corps humain font composés de  
lames appliquées les unes fur les autres, mais de ma-  
niere à n’être pas toujours parfaitement unies, &à  
laisser entre elles des interstices dans lefquels font  
distribués des Vaisseaux en grand nOmbre. Ce mécanise  
me est très-éVÎdent dans les grands *os* creux , tels que  
ceux de la cuisse , du bras & de la jambe , dans la  
partie des *os* qui est également éloignée des deux ex-  
trémités , les lames paroissent si fortement unies , & le  
tissu de l'os parole si ferme, qu’à peine foupçonne-  
t’on qu’il puisse y aVoir d’exfoliation : mais à mesure  
que les lames s’éloignent du milieu de l’os Vers l.lune  
ou l’autre extrémités , celles qui font les plus intérieu-  
res commencent à s’éloigner peu à petl de celles dont  
elles font couVertes, & à laisser des interstices considé-  
rablcs. Plus les lames font Voisines de Pune ou de Pau-  
tre extrémité des *os,* plus le nombre de celles qui s’é-  
cartent est grand ; enforte qu’il ne reste aux extrémités  
qu’une croûte mince & osseuse, qui couVre & garantit  
d’injures cette substance cellulaire & singuliere qu’on  
obferVe aux extrémités des *os.* A mefure que les lames  
s’écartent les unes des autres dans toute la longueur de  
l’os, fa caVÎté diminue successivement; enforte qu’elle  
fe trouVe entierement remplie aux extrémités, d’une  
fubstance ossetsse & cellulaire. Il y a toujours entre les  
lames des as qui s’écartent, quelques petites ramifica-  
tions osseuses qui les empêchent de fe séparer entiere-

âoï O S

ment, qui les arrête dans leur situation, & qui divisent  
les interstlees qui *se* trouvent entre elles, en de petites  
cellules. Quant aux petits *os* dont la caVÎté n’est pas  
Considérable, tels que ceux des phalanges des doigts ,  
on n’apperçoit point au milieu de l'os cctte union &  
cette concrétion mutuelle des lames, ce n’est qu’au-  
dedans où la plupart d’entre elles soient écartées dans  
toute la longueur de l’os des lames supérieures; & ce  
n’est pas seulement vers leur extrémité , mais partout  
qu’il y a des cellules osseuses, telles que celles qu’on  
voit dans les plus grands *os.* D’où il est facile d’expli-  
quer pourquoi ces *os* sont beaucoup plus faibles que les  
autres, la force des *os* dépendant en général de l'union  
& de la concrétion d’un grand nombre de lames ofièu-  
fes les unes aVec les autres. On fait que le crane est for-  
mé pareillement de lames osseuses placées les unes fur  
les autres; & Ilon a remarqué dans quelques cranes ,  
qu’elles laissuient entre elles des interstices sensibles.

Les interstices que les lames laissent entre elles en s’écar-  
tant les unes des autres , sont remplis de membranes ,  
parEemées d’un grand nombre de vaisseaux; c'est ce que  
les injectlonsde Ruysch ont suffisamment démontré; &  
c’est ce qu’on apperçoit distinctement dans les es les  
plus gros des animaux nouvellement tués. On ne doit  
donc ροΐηί être surpris que les *os* ayant les mêmes Vaif-  
seaux & les mêmes fluides que les parties molles, soient  
fujets aux mêmes maladiés qu’elles.

Cette structure des os, par laquelle il paroît qu’ils semt  
composés de lames appliquées les unes fur les autres ,  
fatisfait merVeilleusement à quelques phénomenes  
qu’on obferVe dans certaines maladies. Nous ayons  
dit, par exemple , à l’article *Caput,* que dans les cas où  
le péricrane est offensé, & où l’os demeure nu pendant  
un tcms considérable, fa couleur s’altere peu à peu, &  
il fe sépare de la partie de *l’os* subjacente & faine, une  
écaille corrompue. Si l'on fait de petits trous à l’os af-  
fecté, les vasseaux subjacens fe manifestent par ces  
trous , la partie corrompue fe sépare de la partie saine,  
la substance détruite *se* renouVelle, & il *se* forme un  
nouveau périoste; enforte que l'on peut dire que tout  
fe passe ici, & qu’il y a une restauration de substanee  
qui le fait précisément de la même maniere que dans  
les cas où quelques parties mufculeufes du corps ont  
été affectées. Nous ayons encore fait Voir à l'article  
*Caput* par rapport à cette séparation, qu’il n’est pas né-  
cessaire que la perforation pénetre jusqu’au diploê, où  
l’on ne doute point qu’il n’y ait des Vaisseaux, mais  
que dans les bleisures légeres, une persoration moins  
profonde fuffit, & que les Vaisseaux ne manqueront  
point de produire l'effet dont nous aVons parlé ci-def-  
sus, malgré le peu de profondeur. Il est donc éVÎdent  
qu’il y a entre les lames du crane, des Vaisseaux qui pa-  
roissent bien-tôt par les trous qu’on y pratique, lorf-  
que quelque partie corrompue de l’os s’est séparée des  
parties faines.

Celse traitant dans le Chapitre deuxdefon huitiemeLi-  
vre, de la cure des maladies des *os ,* s’exprime de la  
maniere fuÎVante.

«On commencera, dit-il, par ouVrir l’ulcere & met-  
« tre l’os à nu. Si la maladie de l’os est plus large que  
« l’ulcere , on prolongera PincisiOn dans les chairs, juse  
« qu’à ce que la partie de *Vos* qui est affectée foit tout-  
α à-fait découVerte. On appliquera ensuite une fois ou  
« deux le cautere actuel, ou on ratissera la partie affec-  
« tée, jusqu’à ce qu’il Vienne un peu de fang; le sang  
« indiquera que *l’os* est fain, car la partie affectée doit  
« nécessairement être feche. »

Plus les interstices que les lames dcs *os* laissent entre elles  
font grands, plus, tout étant égal d’ailleurs , les  
os approchent de la nature des parties molles &  
musculeuses.

Les interstices qui séparent les lames étant remplis de

O S 2Ô2

membranes foibles , parsemées de Vaisseaux , il est ένί-  
dent que plus ces interstices feront grands, plus aussi iI  
y aura de Vaisseaux, c’est-à-dire , plus *Vos* approeherâ  
alors de la nature & de la construction des parties  
molles.

D’où il s’ensuit que les parties des *os* font d’autant plus  
fujettes aux maladies qui attaquent les parties  
molles , que les interstices que les lames laissent  
entre elles font plus grands.

Cette propesition est fuffifamment démontrée par ce que  
nous aVons dit auparaVant. Car y ayant dans ces in-  
terstices des Vaisseaux & des humeurs, ainsi que dans  
les parties molles, ces Vaisseaux peuVent être relâchés  
ou en constriction, & les humeurs fe dépraVer & deVe-  
nir peccantes ; d’ailleurs le mouVement de ces humeurs  
dans ces Vaisseaux peut être ou trop prompt ou trop  
lent ; ce qui donnera lieu à des obstructions, à des so-  
lutions de continuité , à des inflammations ; & ces mê-  
mes catsses produisent les mêmes effets tant dans les  
parties molles & musculeuses que dans les *os.*

Les parties des *os* les plus sujettes aux maladies des par-  
ties molles , fiant les plus larges , celles qui  
siOnt le plus Voisines des jointures , les *os* n’étant  
nulle part plus compacts & moins Vasiculaires que  
dans le milieu, ou à la partie également éloignée  
de l'une & de l'autre extrémité.

Nous aVons déja remarqué que les lames dont les plus  
grands *os* l'ont composés , fiant dans l'endroit égale-  
ment éloigné des extrémités, ou au milieu, si fortement  
unies, qu’elles ne laissent prefque entre elles aucuns  
interstices ; d’où il s’ensuit que l'os n’est nulle part plus  
folide que là, & qu’il n’y a dans cet endroit qu’un  
très-petit nombre de Vaisseaux , & que des Vaisseaux  
fort petits, distribués entre les lames, fupposé toutefois  
qu’il y en ait. Mais les lames s’écartant peu à peu les  
unes des autres de plus en plus à mesure qu’elles appro-  
chent des extrémités des *os ,* les interstices augmen-  
tent, les *os* deViennent plus gros aux enVÎrons des join-  
tures , mais en même tems plus foibles & plus faciles à  
offenfer, la croûte osseuse formée à l'extérieur par l'u-  
nion des lames, n’étant nulle part plus mince. Nous  
lisons dans *VOsteolog. Nouv.* de Clopton HaVers, qu’il  
a remarqué qu’au milieu de l’os de la cuisse, lotssque les  
lames ne commencent point à fe séparer , la croûte *Os-*sense est cinq fois plus épaisse qu’à l'extrémité de *l’os.*J’ai Vu, dit Van-Swieten, dans un *os* de la cuisse bien  
préparé les lames du milieu former une croûte Vingt  
fois plus épaisse que celle qui cotiVroit la tête de *l’os ,*le grand trochanter & la partie inférieure de l'articu-  
lation aVec le tibia. Il ne faut donc pas chercher plus  
loin la raison pourquoi les *os sont* fujets aux maladies  
des parties molles & musculeuses, plus généralement  
aux jointures qu’ailleurs. On Voit en même tems pour-  
quoi les fractures aux parties les plus greffes des *os ,*aux enVÎrons des jointures, font fuÎVies de fymptomes  
terribles; cela proVÎent fans doute du grand nombre  
de Vaisseaux offensés , & de l'effusion & de la corrup-  
tion considérable des fluides qui y étoient contenus. Il  
est à propos qüe les *os* foient plus sorts & plus fermés  
dans le milieu qu’aux extrémités ; car tandis , par  
exemple, que l’as de la cuisse soutient tout le poids  
du corps, le fort de l'action tombe fur le milieu de cet  
os, où il fe forme d’ailleurs une caVÎté par l'union étroi-  
te des lames, pnur la moelle : c’est cette union étroite  
des lames qui fait la force des *os,* ainsi que nous l’a-  
Vons déja dit ; car il est évident, felon les princ.'pes de  
la mécanique , qu’un cylindre creux fe rompt plus dif-  
fieilement que s’il étoit solide, & qu il n eut que la  
même quantité de matiere.

De-là naît la premiere distribution que l’on peut saira  
des maladies des oss

203 O S

Pour plus de clarté, il est nécessaire de distribuer les ma-  
ladies des *os* en certaines classes, & de si-livre dans la  
distinction de ces classes les différentes parties de l’os  
qu’elles peuvent affecter ; car leurs effets Varient &  
veulent être traités dÎVersement, fiston la différence  
des parties affectées. Ainsi nous dirons par rapport aux  
gros *os* où il y a articulation , qu’ils peuvent être atta-  
qués, ou dans leur partie la plus stolide , c’est-à-dire ,  
au milieu., ou dans l’endroit où leur tissu est moins fort  
& plus celluleux , quoique leur diametre foit plus  
grand, c’est-à-dire, aux extrémités.

Outre des vaisseaux qui leur font communs avec les par-  
ties molles, les *os* ont encore dans leurs cellules  
les plus grandes, des vésicules pleines d’une hui-  
le médullaire & fubtile dont il *se fait* une sécré-  
tion & un amas, & qui est destiné à de certains  
ufages. Ces vésicules qui font d’autant plus gran-  
des qu’on approche plus des jointures, difparoif-  
fent peu à peu à mefure qu’on approche du milieu  
de l’os, & dégénerent prefque entierement en de  
petits canaux qui contiennent une fubstance  
grasse.

Les parties les plus grosses deses, celles qui font auxen-  
VÎrons des jointures, approchant plus que les autres de  
la structure des parties molles, doÏVent être d’autant  
plus sujettes aux maladies de ces dernieres parties.  
Mais ce qui d’un autre côté produit encore dans les os  
les maladies les plus terribles, c’est cette huile médul-  
laire & claire, logée dans la partie celluleufe , séparée  
du fang artériel & ramassée dans des Vésicules qui com-  
muniquent non-seulement les unes aVec les autres ,  
mais encore aVec toute la substance médullaire conte-  
nue dans la cavité des *os , &* qui rendent par les pores  
des cartilages dont les extrémités des *os* articulés stout  
couVerts,ce qu’elles contiennent dans les cavîtés des  
jointures , pour faire aVec l'humeur glutineuie des  
glandes de ces parties, une efpece d’onguent qui les  
lubrifie, & en facilite le mouVement & le jeu.

De.plus, il paroît que ces Vésicules médullaires logées  
dans les interstices que les lames osseufes lassent en-  
tse elles, distribuent une partie de l’huile qu’elles con-  
tiennent aux lames mêmes, pour empêcher les *os* de  
fe rompre facilement. Mais nous démontrerons dans  
la fuite que dans les parties où les lames font très-étroi-  
tement unies, l’huile médullaire s’insinue dans leurs  
pores & *se* distribue entre les lames, passant de l'une à  
l’autre stans le fecours des Vésicules médullaires aux-  
quelles la solidité des *os* ne laisse point de place dans,le  
milieu. Cette huile médullaire Contenue dans les Vési-  
ctlles femble destinée,à deux fins, la premiere de lu-  
brifier les jointures, & la seconde de s’insinuer entre  
les lames des os & de les humecter , afin qu’ils ne sioient  
point trop siecs. Lors donc que cctte huile médullaire  
vient à manquer, lorisque la Vieillesse ou les maladies  
l’ont épuisée, le mouVement des jointures doit être ru-  
de & pénible , & les os privés de cette humeur , fe  
brifer facilement.

Si l'on fait bouillir des os de bœuf, on verra combien est  
grande la quantité de cette huile médullaire logée dans  
les parties cavernetsses des *os.* Si l'on broye ou si l'on  
bat aVec un marteau l’extrémité des *os,* après qu’on en  
aura ôté toute la moelle, on Verra fortir une grande  
quantité de cette huile médullaire. Nous examinerons  
dans la fuite quelle est la construction des Vésicules  
qui contiennent cette huile; elles paroisscnt sembla-  
bles à celles qui forment la moelle logée dans la caVÎ-  
té du milieu des gros *os -,* à cela près seulement que dans  
les parties caVerneufes des *os* il n’y a que quelques vési-  
cules, ou peut-être il n’y en a-t’il qu’une seule , logée  
dans les caVÎtés les plus petites; au lieu que la moelle  
est un amas d’un grand nombre de pareilles vésicules,  
contenues Eous une membrane commune.

Plus la distance que les lames laisseront entre elles fera  
grande , plus le nombre des vésicules stera grand ; ainsi

O S 204

qu’il paroît évidemment. D’où il s’ensuit que dans les  
endroits où les lames Eont contiguës ou du moins peu  
éloignées les unes des autres, il ne doit plus y avoir de  
vésicules: mais l’huile médullaire & subtile *se* distri-  
bue entre les lames , par le moyen de petits canaux qui  
partent de ces vésicules ou s’insinuent par les pores des  
lames ossetsses dont nous donnerons la description plus  
bas.

' ' ’ ’ ' . ὑπὸ

Ce qui donne lieu à une seconde classe des maladies  
des *os.*

' >.2‘.

H y aura maladie dans les *os* lorEque les Vésicules qui con-  
tiennent l’huile médullaire sieront affectées. Si la cor-  
ruption de cette huile est considérable, il en résultera  
un grand nombre de maladies dont nous ferons l’énu-  
mération ci-après.  
*t*

Les *os* font couVerts à l’extérieur d’une membrane qû’ott  
appelle périoste ; le périoste non-feulement enve-  
ioppe leurs parties conVexes , mais porte encore  
des Vaisseaux artériels dans leurs cellules & dans  
leur moelle , & est parEemé d’un nombre in-  
croyable de vaisseaux Veineux tant grands que pe-  
tirs.

Clopton Havers a démontré dans fon *OsteologéNouv.* que  
tous les os du corps humain font couverts d’une mem-  
brane très-déliée, extremement fine, & composée de  
différens lits de fibres placées les uns fiur les autres,sans  
s’entrelacer;ces fibres sont paralleles les unes auxautres,  
& dans la même direction que la longueur de *l’os. Cet-  
te* membrane est plus épaisse dans de certains endroits  
que dans d’autres, & paroît composée de fibres qui se  
croifient de différentes manieres , mais cela provient  
des muEcles & de leurs tendons qui s’ilsserent dans le  
périoste , ayant que de s’unir aux *os.* Clopton Havers a  
remarqué que le périoste qui couvre les cs,n’existe point  
dans les lieux où naissent les ligamens qui unissent les  
*os* articulés, & que le périoste s’étend silr les ligamens,  
& passe de cette maniere à l’os adjacent. D’où il a con-  
jeéturé que ce n’étoit autre choste qu’une continuation  
de la même membrane, qui tirant Ton origine de la  
dure-mere couVroit le crane , s’étendoit Eur la siursace  
de tous les autres os, & s’adaptoit si parfaitement à  
toutes leurs caVités & à toutes leurs éminences, qu’elle  
couvroit exactement toute leur surface. Quant à la par-  
tie des *os* articulés , contenue sous les ligamens qui  
forment les capsides des artieulations, elle est destituée  
de périoste, cette membrane s’en sépare & passe furies  
ligamens. D’où il s’ensuit que rien n’entre dans les *os*ni n’en sort que par le moyen dtl périoste. Tous les  
Vaisseaux qui entrent dans les *os* , tant pour leur nutri-  
tion que pour leur aCcroissement, qui pénetrent dans  
leurs parties cellulaires , ou qui s’unissent par des trous  
à la moelle ramassée dans la cavité qui est au milieu,  
ou à la partie également éloignée des extrémités,traver-  
sent d’abord le périoste. Il en est de même des petites  
Veines qui rapportent le Eang; d’oùils’enstlitquecet-  
te membrane est d’une nature extremement Vasculaire,  
ainsi que RuyEch l'a bien démontré dans Ees *Adverse  
Decad.* 3. *Pl. II. Fig.* 8. D’ailleurs le périoste est sor-  
tement uni aux *os,* par le moyen des ramifications des  
Vaisseaux qui le traversent pour y entrer & des Veines  
qui le traversent derechef pour en fortir,prefque à cha-  
que point. Telle est la cauEe de Ea forte adhésion, fur-  
tout dans les jeunes gens. Pour les Vieillards en qui la  
plupart de ces vaisseaux fiant desséchés , on a remarqué  
que le périoste ne tenoit que soiblement à *l’os.* Clop-  
ton Havers surpris de l'adhésion de cctte membrane  
avec lesçs, imagina avant les découvertes de Ruysith,  
qu’elle d'étoit jamais plus grande qu’à cet âge, où les  
*os* Eont mous, & , pour ainsi dire, glutineux. Il aVoit  
d’ailleurs observé que le périoste s’unissoit aux *os* par  
de petites fibres qui en partoient, & qui pénétroient  
dans leur fubstance. Ruyfch démontra dans la fuite

205 θ S

par ses injections, que les fibres de Clopton Havers  
étoient de petits Vaisseaux qui passoient du périoste  
dansl’cs, en nombre incroyable. Ce ne sont pas les  
plus grands *os* seulement qui sont couVerts d’un pé-  
rioste Vasculaire; cela leur est commun aVec les plus  
petits os, même aVec ceux de l'oreille, quoique d’ha-  
biles Anatomistes aient assuré le contraire. La castré  
intérieure du tympan a sim périoste parfemé d’une  
multitude innombrable deVasseaux , ainsi queRuyfch  
l’a démontré par la figure qu’on en trouve dans la neu-  
VÎeme de fies Epîtres Anatomiques.

Ce qui donne une troisieme classe de maladies des *os.*

Tout ce qui est capable de gêner le passage des humeurs  
dans les Vaisseaux qui passent du périoste dans l'os , ou  
dans ceux qui fcrtent de l’os à travers le périoste, don-  
nera lieu à des maladies, dont la caufe premiere & im-  
médiate ne fiera point, à proprement parler, dans la  
fubstance de l’os, mais seulement dans le périoste. H  
n’est pas nécessaire que nous nous étendions fur la ma-  
niere dont ces maladies se forment ; ce que nous aVons  
dit dans le paragraphe précédent fuffit pour en aVoir  
des idées»

Les *os* ont un périoste intérieur , qui enduit & cotiVre les  
caVités qui contiennent la moelle, distribue les  
vaisseaux artériels aux vésicules médullaires, &  
reçoit un nombre incroyable de vaisseaux veineux,  
tant grands que petits.

Le périoste interne nefe représente pas aux siens si facile-  
ment que le périoste externe : cependant il n’y a point  
de doute que cette membrane n’existe, & qu’elle ne  
sioit d’une nature fort tendre , puifquefea nature a ju-  
gé à propos de la couVrir d’un *os* pour la garantir de  
toutes injures. La dure-mere Couvre le crane, & lui  
tient lieu de périoste. Mais Comme c’est de cette mem-  
brane que partent les gaines qui enveloppent les nerfs  
dès leur origine de la moelle allongée & de la moelle  
fpinale, il étoit nécessaire que fon tissu Fût tant foit peu  
plus épais & plus fort, afin qu’elle pût sentir à les ga-  
rantir. Le périoste interne étant dans les *os* creux les  
plus considérables, mis àTabri de toute offenfe , & ne  
fervant qu’à tapisser leur furface intérieure, & à rece-  
voir des vaisseaux, n’avoit pas befoin de la même  
fermeté & de la même foree que le périoste extérieur.  
C’est fa soiblesse extreme qui le rend diffieile à décou-  
vrir. Il est très-difficile de fuÎVre la continuité de cette  
membrane dans les *os* , dont la furface intérieure est  
entierement cellulaire ; l’irrégularité de la structure &  
du tissu ne le permet pas. La même observation n’est  
pas plus facile vers les extrémités des gros *os,* où les  
lames osseufes forment en s’écartant les unes des autres,  
une fubstance excessiVement spongieuse. Le périoste  
interne ne se remarque nulle part plus commodément  
que dans l'endroit des gros *os,* où l’union étroite &  
forte des lames osseufes les rend plus Eolides, & où ils  
ont une caVÎté considérable destinée à contenir la moel-  
le, c’est-à-dire, au milieu. Nous lisions dans les *Adverse  
Decad.* 3. *de Rityseh s* que les Anatomistes ont hafar-  
dé beaucoup de chofes fur la membrane qu’ils sijppo-  
sent siervir d’enveloppe à la moelle. Cet Auteur pré-  
tend qu’il n’y a aucune membrane commune dont la  
moelle sisit eouVerte , dans les os dont les caVités fiant  
pleines d’une substance osseuste & spongietsse , ou osseu-  
ste & filamenteuse ; ce qui ne seroit point surprenant :  
car il est éVÎdent qu’alors la moelle n’est pas ramassée  
dans une seule caVÎté , mais qu’elle *se* trouVe distribuée  
dans plusieurs cellules. Ruysich décrit, *Thesaur.* 10.  
*Pl. IIIesig-* 2. la construction de l’humérus d’un enfant  
diVisé longitudinalement en deux parties , & delà ma-  
niere dont on le Voit représenté dans ses OuVrages.

« La substance intérieure , dit-il, qui est d’une nature

« osseuse & spongieufe, est pleine d’une liqueur mé-

O S 206

« dullaire, & tapissée d’une membrane aussi mince qu’u-  
« ne toile d’araignée ; cette membrane a de petites ar-  
« teres pleines de sang , qui lui donnent une couleur  
« rougeâtre.»

Le même Auteur décrit encore dans l’endroit que nous  
Venons de citer , une portion de l'os de la cuisse d’un  
enfant. Il parut dans la caVÎté de cet *os,* diVisé aVec une  
fcie, une membrane mince comme une toile d’arai-  
gnée, qui enVeloppoit la moelle, & qui étoit parfemée  
de petites arteres. Il est donc éVÎdent qu’il y a dans la  
caVÎté intérieure des *os* une membrane mince, telle que  
le périoste interne. Ce dont il est permis de douter,  
c’est si cette membrane appartient à la moelle, ou si  
elle tapisse l’os en qualité de périoste interne, ou si elle  
est destinée à l’un & l’autre emploi. Si nous exa-  
minons aVec attention ce que Clopton HaVers  
dit dans fon *Ostéologie nouvelle de la structure de la  
moelle ,* il nous paroîtroit fort Vraissemblable que la  
membrane en question en est distinguée. Car cet Au-  
teur aVance, que la moelle entiere est contenue feus  
une membrane mince & tralssparente, qui est en quel-  
ques endroits d’une couleur rougeâtre, comme s’il y  
aVoit de petits Vaisseaux sanguins. Il ajoute , qu’ayant  
séparé aVec soin cette membrane de la moelle , qui  
étoit d’une consistanee assez ferme , il apperçut à la fur-  
face de la moelle des Vaisseaux fanguins, qui nlappar-  
tenoient point du tout à la membrane qui ferVoit d’en-  
Veloppe, & qu’il aVoit séparée. On lit dans cet Au-  
teur, immédiatement après ce que nous en Venons de  
citer , que la membrane dont il s’agit , non-feulement  
est attachée à *Vos* par de petites Veines , mais s’insinue  
même dans les pores obliques , dont la siursace interne  
des *os* est percée. A s’en tenir à cette description, on  
prononcera Eans balancer, que la membrane mince que  
nous examinons ici , est adhérente' à la surfice interne  
des *os,* &que des vaisseaux forment fous elle une nou-  
velle membrane qui couvre la moelle ; & conséquem-  
ment que le périoste interne est distingué de la moelle  
à laquelle il est contigu. L’ustage de ce périoste interne  
*sera* non-seulement de distribuer des Vaisseaux artériels  
dans les Vésicules médullaires, & dereceVoir à leur re-  
tour des Vésicules médullaires les Vaisseaux Veineux,  
mais encore de faciliter l’accroissement & la nutrition  
des os, par le moyen de ces Vaisseaux qui entrent dans  
leur fubstance, & en sortent. Il y a telle maladie des *os*qui suffiroit peut-être par les phénomenes qu’on y re-  
marque pour achever de confirmer tout ce que nous  
venons de dire du périoste interne. Ruysith , *Thesaur.*

10. *n.* 176. donne la deficription & la figure d’un cu-  
bitus carié & corrodé, dans la cav’ité duquel il yaVoit  
un tuyau osseux , entierement séparé de la EubstanCe  
extérieure de cet *os , 8e* mobile en tous fiens. Il est  
allez Vraissemblable que la partie intérieure de *l’os ,* à  
la nutrition de laquelle fiert prinCspalementTe périoste  
interne, ayant été affectée aVec ce périoste même, la  
partie intérieure & tubuleufe de l’os s’est séparée de sa  
partie extérieure.

De-là naît une quatrieme classe de maladies des *os.*

Car ce périoste interne étant, ainsi que nous llaVons ob-  
servé , composé de Vaisseaux, il y pourra sijrVenir des  
obstructions & des inflammations *avec* leurs siuites.  
L’affection passera de-là à lsos qui est contigu , de même  
qu’à la moelle qui est siubjacente.

Les *os* ont dans leurs caVités un nombre infini de Vésicu-  
les pleines d’une huile médullaire sort subtile ,  
qu’elles contiennent, qu’elles *se* communiquent  
les unes aux autres, & qu’elles distribuent dans  
, les interstices des lames osseuses & les caVités des  
**I** jointures, & cela par des pores fort étroits. **Ces**Vésicules ont leurs arteres , leurs Veines, leurs ca-  
naux lymphatiques , leurs conduits graisseux,

*aOf* O s

leurs petits nerfs. & d’autres membranes plus  
minces. -

Nous aVons examiné plus haut les Vésicules pleines d’une  
huile médullaire, & logées dans les parties cellulaires  
des os aux environs des jointures. Nous allons main-  
tenant traiter de la moelle proprement dite , qui est  
contenue dans les caVÎtés des gros *os* , & qui est compo-  
sée d’un nombre infini de Vaisseaux , réunis, & ramas-  
sés fous une membrane commune.

Clopton HaVers nous dit, dans sim *Ostéol. nouv.* aVoir  
remarqué,que l’huile médullaire n’est point logée dans  
la caVÎté de la membrane qui enVeloppe la moelle ,  
mais ramaflée dans de petites Vésicules , qui forment  
en s’unissant les unes aux autres des lobes considéra-  
bles, couVerts d’une membrane particuliere , & que  
c’est l’amas de ces lobes qui constitue la masse entiere  
de la moelle qu’on trouVe dans les caVÎtés des gros os;  
d’où l'on Voit que les petites Vésicules qui contiennent  
l’huile médullaire, communiquent les unes aux autres ,  
ainsi que les lobes considérables qui en font formés.  
D’où il s’enfuit que cette huile non-seulement peut se  
distribuer dans toute la fubstance de l'os; mais encore  
passer dans les caVÎtés des jointures,& s’y rendre des par-  
ties les plus éloignées delà moelle. Car Clopton Ha-  
vers ayant ouVert un de ces lobes , trouVa que l'huile  
médullaire n’en fortuit pas tout à la fois, mais que l’é-  
coulement s’en faifoit peu à peu ; en un mot, que l’é-  
vacuation en étoit fuecessiVe, & qu’elle se faifoit par-  
» faitement à l’aide d’une compression légere , fans cre-  
ver les petites Vésicules. Ayant fait fondre fur le feu  
les parties les plus dures de la moelle , « je Vis , dit-il.  
« l’huile distiler peu-à peu, & les vésicules & les lobes  
« demeurer Vuides. » Ce qui acheve de confirmer cet-  
te opinion, c’est que le défaut de nutrition & l'lac-  
croissement de mouvement diminue la quantité de la  
moelle , qui s’augmente au contraire par le repos, &  
par la bonne chere, ainsi que M. DuVerney s’en est  
assuré par un grand nombre d’expériences rapportées  
dans les *Mémoires de P Académie Royale des Sciences en*1700.

Le même Auteur donne à la moelle à-peu-près la même  
construction que celle de Clopton-HaVers. L’huile  
médullaire peut fortir, à ce qu’il paroît des Vésicules  
qui la contiennent de trois manieres disterentes , ou la  
dérÎVation s’en fait Vers les extrémités de lsos , en con-  
séquence de la communication des Vésicules & deslo-  
bes, & elle fuinte à traVers les pores des cartilages  
dont les extrémités des *os* articulés font couVerts, dans  
la caVÎté des jointures, qu’elle humeéte , qu’elle lu-  
brifie , & dont elle facilite le mouVement ; ainsi après  
un exercice Violent, il ne fera pas étonnant que la quan-  
tité de la moelle foit diminuée : ou cette huile subtile  
& atténuée entre dans les petites Veines, en est abfor-  
bée , & *se* mêle aVec le fang ; de-là Vient que dans cer-  
taines ^maladies aigues, nous Voyons quelquefois tou-  
te la graisse du corps entierement consumée en peu de  
jours ; ou enfin cette huile médullaire se difperfe dans  
la substance des *os , &* procure à leurs parties le degré  
de cohésion, & au tout le degré dlonctuosité qui con-  
vient. En cherchant les différentes manieres dont cet-  
te huile médullaire s’insinue dans la fubstance des  
*os,* Clopton HaVers déCouVrit que leurs lames inté-  
rieures étoient percées d’un nombre infini de trous,  
par lesquels il ne s’apperçut point, après l'examen le  
plus grand , qu’il passât des Vaisseaux dans la moelle ,  
ou qu’il en reVÎnt. Il Vit dans la lame suivante des po-  
res tous semblables aux premiers : mais dans une direc-  
tion tout-à-sait différente, & tendante Vers des parties  
différentes. D’où il conclut que l'huile médullaire ne  
pouVoit passer directement des pores de la pre-  
miere lame ou couche intérieure, dans ceux de la  
fuÎVante ; mais qu’après aVoir traVersé les pores de  
la premiere lame, elle serépandoit entre elle & la l'e-  
conde, jufqd'à ce qu’elle rencontrât les pores de celle-

O S 208

ci ; qu’après aVoir traversé les pores de celle-ci , elle  
fe répandoit entre lafeconde & la troisieme lame aV.nt  
que d’entrer dans les pores de cette derniere, ainsi de  
fuite de lame en lame , jfssqu’à ce qu’elle patVînt à la  
surface. Cet Auteur donna le nom de pores tranfver-  
fes , à ces issues de l'huile médullaire; & celui depo-  
res longitudinaux aux passages qu’elle fuit,en fe répan-  
dant entre les lames , ayant que d’entrer dans les po-  
res obliques ou tranÎVerEes, parce que ces derniers font  
dans la même direction que les fibres qui constituent  
les lames des *os.* Le même Auteur nous aVertit que  
ce n’est qu’à l'aide des meilleurs microscopes qu’on  
apperçoit les pores longitudinaux ; mais qu’ils ne font  
nulle part plus sensibles que dans les côtes. Il ajoute les  
aVoir VÛS assez distinctement dans la partie la plus  
épaisse de llomoplatte où les lames osseuses font immé-  
diatement unies les unes aux autres , & aVoir remar-  
qué que la moelle étoit adhérente comme de l'huile  
aux côtés de ces pores longitudinaux qu’elle fuÎVoit.  
Il ajoute aVoir fuÎVÎ cette fuite de pores longitudinaux  
& transVerses dans un *os* humain compOsé de 11. ou  
12. lits de lames fort distincts. Les pores transiVer-  
fauxne senent donc qu’à faire passer l'huile médullai-  
re : mais les longitudinaux la répandent entre les lames  
des *os* ; & c’est par leur moyen que les interstices que  
ces lames laissent entre elles en font lubrifiés. Mais il  
est à propos de faVoir que cette distribution de l'huile  
médullaire dans la fubstance des *os* , n’a lieu que dans  
les endroits où les lames osseuses font contignes les unes  
aux autres : aux enVirons des jointures où elles laissent  
entre elles une distance considérable , H y a des Vésicu-  
les médullaires , dont nous aVons donné la description  
ci-dessus , & à l'aide defquelles l’huile sie distribue fa-  
cilement.

C’est en conséquence de ce mécanifme admirable, que  
l’huile médullaire fe répand uniformément dans toute  
la fubstance de l’os. Et comme la lame intérieure de  
llas doit tranfmettre la quantité de moelle qui lui est  
nécessaire, à elle d’abord, & à toutes les lames qui  
font au-dessus d’elle, elle doit être percée d’un très-  
grand-nombre de pores obliques, & ce nombre doit  
être moins considérable dans les lames fuivantes; en  
un mot les pores obliques doivent devenir peu-à-peu  
d’autant plus rares que les'lames font plus voisines de  
la surface fupérieure de *l’os; &* c’est aussi ce que des  
observations exactes ont constaté à Clopton HaVers.

Les *os ,* ces parties les plus steches & les plus terrestres  
du corps humain , sont ainsi humectées d’une huile  
fubtile & déliée, dont Pusiageest peut-être d’entrete-  
nir la cohésion de ces parties terrestres , & de faire en-  
tre elles l’office d’une espece de glu. Cela est d’au-  
tant plus probable, que si l'on dépouille les *os* de cette  
huile , par le moyen du feu , ils deviennent friables ,  
&que si après les avoir calcinés par un feu Violent,  
on les plonge dans l’huile , ils recouvrent derechef  
leur consistance , ainsi que nous Payons fait Voir à  
l'Article *Fibra.*

C’est encore la raison pour laquelle les *os* qui contien-  
nent une si grande quantité d’huile grasse , font un si  
bon feu. Nous lisons dans Herodote , LiV. IV. inti-  
tulé *Melpomene ,* que lorsque les Seythes manquoient  
de bois , ils faifoient cuire la chair des animaux facri-  
fiés avec leurs os ; & qu’au défaut de Vaisseau , ils dé-  
pouilloient l’animal defes chairs, les mettoient dans  
fon Ventre avec de l'eau , & fe serVoient ainsi de l’ani-  
mal & de *ses os* allumés pour le faire cuire lui-même.  
C’est par la même caufe que les squeletes les mieux  
préparés, dont les gros *os* ont été percés, & qu’on a dé-  
pouillés de leur moelle en lesfaifant bouillir, ne laise  
fent pas de deVenir jaunes , & même de s’humecter  
quelquefois d’une huile grasse ; car cette huile médid-  
laire , distribuée entre les lames des *os*, slaVance na-  
turellement & peu-à-peu des lames inférieures vers les  
lames supérieures.

Cette huile médullaire se sépare du sang artérieI, s’a-  
masse dans les vésicules médullaires, & fe distribue de-  
là

209 . O S

là dans les différens endroits où la Nature juge à pro-  
posde l’employer. Clopton Havers dit, dans fon *Ose  
teol. Nouv.* aVOir remarqué que les arteres qui passent  
dans la mcelle, simt tout à sait différentes de celles  
qui pOrtent les humeurs vitales dans la fubstance des  
*os ; &* que celles-là parVÎennent aussi à la moelle par  
différens trous dont l’os est percé , stans toutefois fuivre  
dans l’os une direction droite , mais en serpentant obli-  
quement dans fafubstance, pendant une espace consi-  
dérable. Le même Auteur affure avoir vû une artere  
de cette efpece parcourir un pouce & demi dans la scibse  
tanee d’un os quiavoit à peine dans cet endroit la hui-  
tieme partie d’un pouce en épaiffeur : mais il ne put dé-  
couVrir si cette artere distribuoit dans fon cours quel-  
ques petites ramifications. Lorsqu’une artere de cette  
nature est parvenue dans la cavité de l'os, elle se di-  
vise communément en deux ramifleations, dont l’une  
tend Vers une des extrémités, & l’autre Vers l’autre  
extrémité , & il en part un nombre infini de petites  
ramifications , qui Vont aux Vésicules médullaires.  
Quoique Clopton HaVers ait obEervé à l’aide du  
microsiCope , un grand nombre de petits Vaifi-  
seaux sanguins dispersés dans la plus petite vésicule  
médullaire; il avoue toutefois avec franchise, qu’il  
n’a pu s’assurer qu’il yen eut dans toutes les vésicules.  
Il croit même que cela n’est point nécessaire, puisique  
toutes ces vésicules communiquant les unes avec les  
autres, l’huile médullaire , dont la sécrétion *se fera*dans quelques-unes d’elle, passera facilement dans les  
autres : mais les injections de Ruyfch nous ont démon-  
tré qu’il y *a* des vaisseaux tels que ceux dont Clopton  
Havers sait mention, répandus dans toute la masse de  
la moelle ; d’où il s’enfuit avec quelque vraissemblan-  
ce, que le même Mécanisme regne dans toutes les *vé-  
sicules* qui forment cette masse.

Après que la sécrétion de l’huile s’est faite , le reste du  
sang passe dans de petites veines qui forment, en fe  
réunissant des troncs plus considérables , & ces troncs  
*fe* terminent enfin en une veine qui fort ordinairement  
par le même trou qui a fervi d’entrée à l’artere. Le mê-  
me Auteur a remarqué que les petites veines qui par-  
toientde la moelle, & entroient dans la substance des  
*os,* s’y éVanoüissoient, peut-être que ces veines rap-  
portoientle siing transmis à la moelle par les arteres ,  
pour Ea nutrition ; car c’est une économie remarquable  
preEque dans toutes les parties du corps , que la N atu-  
re y a donné aux Veines & aux arteres un double em-  
ploi, l'un par lequel *se* fait la sécrétion d’un fluide par-  
ticulier, & l’autre par lequel fe fait la nutrition & l’en-  
tretien de la partie.

Les parties dont il s’agit, de blanches & transparentes  
qu’elles étoient, devenant rouges par l’injection ; iI  
faut qu’il y ait un grand nombre de petits Vaisseaux , &  
conséquemment des vaisseaux lymphatiques. Comme  
il est démontré que toutes les cavités du corps, gran-  
des ou petites , font humectées par une liqueur fubtile  
qui s’exhale, il n’est pas moins nécessaire qu’il y ait  
dans ces parties , de petites veines abforbantes.

Mais y a-t’il quelques conduits adipeux, dont la fonction  
foit de porter à des endroits particuliers Plusse médul-  
laire ramassée dans des vésicules; c’est ce que HaVers  
aVoue n’aVoir point décotlVert. Il est plus porté àpen-  
*ser* que les côtés contigus de ces vésicules , font percés  
de pores, par le moyen desiquels elles communiquent  
les unes aVec les autres. S’il a remarqué quelques con-  
duits adipeux considérables , ils d'étoient employés  
qu’à porter l’huile médullaire des parties caverneusies  
des os , aux caVÎtés des jointures. M. DuVerney a dé-  
montré dans les *Mémoires de l’Académie Royale des  
Sciences* en 1700. qu’il y a des nerfs dans la moelle; il a  
obfetVé qu’un nerf y passent toujours avec une veine &  
une artere, & que le prolongement du périoste formoit  
une gaine commune à ces trois vaisseaux. D’ailleurs il  
a constaté par des expériences irréfragables , que la  
moelle étoit douloureufe; & il lui est arrivé plusieurs  
fois lorsqu’on renouvelloit les appareils dans les Hô-

*Torrre ise*

*/*

*O* S 210

pitaux, après l’amputation des membres , d’ordonner  
qu’on touchât la moelle, & qu’on y fît une impression  
un peu forte ; aussi-tôt le malade témoignoit être affec-  
té d’une fenfation douloureufe. Mais pour donner à  
cessait toute la certitude dont il étoit capable ; il fit en  
préfience del’Académie Royale des Sciences de Paris,  
l’amputation d’une cuisse à un animal vivant ; ayant en-  
fuite attendu que la douleur de l’opération fût appaisée,  
& que l’animal commençât à être tranquile , il intro-  
duisit une sonde dans la moelle, & aussi-tôt l’animaI  
donna des marques de la douleur la plus violente & la  
plus vive.

De-là naît la cinquieme & derniere Classe des ssiala-  
dies des *os.*

Comme il y a dans la moelle des *os* la plus concentrée ὰ  
une grande quantité d’humeurs,& un grand nombre de  
vaisseaux ; de toutes les maladies dont nous aVons fait  
mention jusqu’à préfent, il n’y en a prefqu’aucune dent  
elle ne puisse être attaquée. Il réfulte donc de-là une  
derniere division des maladies des *os.* Nous avons d’a-  
bord compté les maladies qui affectent la fubstance de  
*l’os* proprement dite; & nous avons ©Hervé que ces  
maladies varioient, félon la partie de *l’os* qu’elles at-  
taquoient ; car leurs stymptomes & leur traitement *se-  
ront* fort différens, si l’affection est à la partie large  
& celluleufe, voisine des jointures ; ou si elle est au mi-  
lieu & à la partie la plus folide. 2°. Nous avons exa-  
miné les vésicules qui contiennent l’huile médullaire alogée dans la partie celluleufe des *os ,* & nous avons  
fait voir qu’il en résultoit une autre claffe de maladie.  
3°. Nous avons passé au périoste extérieur qui environ-  
ne les os, dont l’affection nous a fourni une troisieme  
classe de maladies. *esii* Nous avons démontré qfle le  
périoste interne étoit fujet aux mêmes accidens que le  
périoste externe. 50. Nous avons enfin examiné la  
structure & l’ufiagedela moelle dans la caVité des gros  
*os, 8c* nous avons inféré des découvertes des meilleurs  
Anatomistes, que cette fubstance avoit aussi *ses* mala-  
dies.

/

Cela fait, nous avons pris toutes les précautions *néces-  
saires* pour former un diagnostic & un prognostic cer-  
tains des maladies des *os,* & pour fuivre les indications  
curatives qui ne peuvent manquer de variersselon la na-  
ture différente de ces maladies.

Si l’huile médullaire est en stagnation dansstes vésicules,,  
dans sies émonctoires , ou dans les interstices des  
*os,* & s’il arrive que le mouvement & la chaleur  
vitale,la rendent acrimonieuse, putride, & sallieu-  
*se ,* la sécrétion en sera interrompue, il y aura  
obstruction dans les vaisseaux qui fervent à *sa* dise  
tribution , & dans ceux qui scmt destinés à *sa* sé-  
crétion , & il surviendra inflammation dans ces  
vésicules. Il s’ensuivra donc suppuration , ou pu-  
tréfaction gangrénetsse, & corruption des fluides  
& des flolides. Autre effet, c’est que la substance  
de *Vos* dépouillé de vaisseaux & de fluides vitaux ὰ  
rongée de plus par des humeurs acres, dégénérera  
en une espece de chaux de couleur cendrée , flur-  
tout dans les endroits où elle est mince & foible»'  
c’est-à-dire dans les cellules des apophyses. Cet-  
te altération Eera nécessairement Eluvie de dou-  
leurs violentes , de chaleur, de pulsation , detu-  
meurs, d’abEcès & de carie. Toute obstruction est  
capable de causter lastagnatlon de l’huile médul-  
laire : mais si la cause de cette stagnation est in-  
terne , la maladie produite prendra le nom de  
*spina ventosa.*

Cet aphorisine est pour les maladies des *os*, dans lesqueI.  
les l’huile médullaire séparée du fang arteriel, ramas-  
sée dans les vésicules , dispersée dans les parties celuI-  
leusies des *os ,* ou accumulée dans les vésicules mêmes  
de la moelle, sie met en stagnation & *se* corrompt.

211 OS

Il paroît par ce que nous avons dit jufqu’à présent, que  
c’est pour de certains ustages journaliers , que l’huile  
médullaire est ramassée dans les vésicules , qu’elle y  
est peut-être en stagnation pendant quelque tems , ou  
du moins qu’elle s’y meut très-lentement ; car on la  
trouve accumulée en grande quantité dans les animaux  
que l’on tient en un long repos ; au lieu qu’elle y est  
considérablement diminuée , après un exercice vio-  
lent. On entend donc parla stagnation de l’huile mé-  
dullaire, un état de cette huile même & des parties  
qui la contiennent & qui la portent,dans lequel les mou-  
vemens de toutes ces choses ne *se* font plus , comme  
ils fe faifoient dans l’état de fanté. Il faut que cette  
huile médullaire puisse fe répandre dans les cavités  
des jointures afin de les lubrifier ; il faut qu’elle s’in-  
sinue dans les interstices des lames osseuses ; il faut j  
qu’elle passe librement d’une vésicule à une autre , j  
& de celle-ci à la vésicule adjacente, jufqu’à ce qu’el-  
le parvienne au lieu où elle est destinée. Or tout ce  
qui tend à déranger ces mouvemens de l’huile médul-  
laire, est capable de la mettre en sta-gnation. D’un au-  
tre côté nous stavons que les substances grafl'es les plus  
doucesssont sujettes à prendre d’elles-mêmes un violent  
degré d’acrimonie, les unes plutôt,les autres plus tard.  
L’huile récente d’amandes douces, exposée en Eté à  
la chaleur du soleil, devient en quelques jours si acri-  
monieuse, qu’elle brûleroit la gorge de ceux qui en  
avaleroient. Il en est de même du beure , avec cette  
Eeule différence qu’il se corrompt moins promptement.  
J’avoue que dans les exemples que nous venons de ci-  
ter, l’accès libre de l’air accélere considérablement la  
corruption, & que la moelle qui est renfermée dans les  
cavités des os, doit fe dépraver beaucoup moins promp-  
tement que d’autres substances : mais il ssest pas moins  
vrai qu’elle Ee dépravera néceffairement, si elle con\*-  
tinue long-tems en stagnation. D’ailleurs la chaleur  
vitale ne tardera pas à la corrompre, surtout si elle a  
déja quelque disposition particuliere à la putréfaction.  
Quelques jours fuffifent pour corrompre la moelle des  
animaux tués les plus fains, & pour lui communi-  
quer une puanteur insupportable. Alors sa ténacité  
oléagineuse *se* détruit, & elle *se* résout en une Eanie  
claire , mais excessivement putride. Il ne sera pas dif-  
ficile de s’appercevoir que cette dépravation doit né-  
ceffairement être suivie des plus terribles accidens:  
pour cet effet on n’a qu’à considérer combien est ten-  
dre le tissu des parties qui servent à la sécrétion, à la  
collection & au transport de l’huile médullaire ; car  
aussi-tôt que les arteres destinées pour la moelle fiant  
parvenues dans la cavité des *os ; se* dépouillant selon  
toute apparence de leurs tuniques musculaires, elles de-  
viennent si molles & si pulpeuses, qu’on réduit sans  
peine avec les doigts, en une masse oléagineuse, la  
moelle d’un vieux bœuf. Si la corruption se met une  
fois dans l’huile médullaire, si elle est une fois con-  
vertie en une fanie acre, elle ne manquera pas de ron-  
ger les vésicules qui la contiennent, & le mal passant  
de vésicules en vésicules, deviendra bien-tôt général;  
la corruption d’une petite portion de la moelle fe *ré-  
pandra* bien-tôt sur les parties adjacentes; les petits  
vaisseaux, dont nous avons parlé , s’enflammeront, &  
il y aura dans la moelle tous les flymptomes d’une  
inflammation. Mais il est très - difficile qu’il *se* fasse  
là une sclppuration bénigne ; parce que la sérosité pu-  
tride, est excessivement acrimonieusie; d’ailleurs quand  
tout tendroit à cette suppuration, le pus enfermé ne  
trouvant aucune issue , s’atténueroit nécessairement  
à la longue & s’aigriroit : d’où il s’enfuit que lorfque  
les vaisseaux vitaux de la moelle semt détruits, il se  
forme une corruption & une gangrene de l'espece la  
plus terrible.

Ajoutez à cela que la malignité de cette sanie putride  
augmentant de jour en jour, rend les fymptomes plus  
cruels, agit fur toute la surface de la cavité interne de  
Iles, & ne tarde pas à détruire tant la membrane exté-  
rieure de la moelle que le périoste interne. Mais la

C) S 2 12

fubstance des *os* privée des vaisseaux vitaux sera nécef- -  
sassement aussi corrodée & détruite par l’acreté de la  
semie. Cet effet se produira plus promptement dans les  
parties les plus grosses de *Vos s* dans les cellules des  
apophyEes, où la substance ossetsse est plus tendre,  
& où les vésicules médullaires remplissent les intersti-  
ces que les lames laissent entr’elles, que partout ail-  
leurs. Il est évident que dans ces endroits l’huile mé-  
dullaire corrompue agira d’tm & d’autre côté sur les  
lames ossetsses, & ne fera que plus de ravage : aux en-  
virons de la partie la plus folide des *os,* la destruction  
fera plus lente , tant parce que l’csest plus compacte,  
que parce que la sainie corrompue ne touche que la la-  
me intérieure de *l’os.* La sanie s’atténuant à mefure  
qu’elle augmente en acrimonie, elle s’insinuera peu-  
à peu dans les pores de la lame extérieure, elle passera  
ainsi de même que l’huile médullaire, entre les lames  
ossetsses. Cette expansion de la sanie sera nécessaire-  
ment suivie de la corrosion de la substance de *Fos.* Ses  
parties les plus solides seront affectées ; leur cohésion  
siera détruite, & *l’os* dégénérera en une espece de chaux.  
Dans cet état la plus petite force suffira pour le briser,  
ainsi que nous l’avons dit à Part, *fracturas* à l’occasion  
des *os* les plus gros lorsqu’ils semt cariés.

Puisqu’il peut y avoir une inflammation dans ces par-  
ties, & que rien n’empêche que cette inflammation  
n’ait fles suites ordinaires; d’ailleurs puisque la moel-  
le est sensible , on ne doit point être étonné qu’il y  
ait alors douleur, chaleur & pulsation. On a remarqué  
de plus qu’il si-lrvenoit dans ces circonstances des tu-  
meurs singulieres aux *os* : les lames offetsses s’écartant  
les unes des autres de plus en plus, surtout aux envi-  
rons des jointures, les *os se* fiant trouvés avoir un dia-  
metre beaucoup plus considérable que celui qu’ils ont  
naturellement. Il d'est pas difficile de s’appercevoir  
que les parties les plus molles & les plus celluleuses,  
celles qui semt situées aux environs des jointures des  
*os,*peuvent être altérées d’une maniere surprenante,  
qu’elles peuvent s’enflammer & qu’il peut s’y former  
des abfcès. Lorfque l'hsple médullaire est corrompue,  
les Eymptomes font terribles, il survient quelquefois  
une carie violente, & l’on s’apperçoit qu’il y a cette  
carie, lorfque *l’os* corrompu tombe pour ainsi-dire en  
poudre,& ne résiste plus à la scmde. C’est pourquoi nous  
lisions dans Cesse *Chap.* 2. *LivMIII.* qu’on s’apper-  
cevra dans la carie des *os* que le mal est profond ou  
superficiel, felon que la fonde pénétrera plus ou moins  
avant. La carie est donc la maladie des *os* la plus fâ-  
chetsse, puisqu’elle en indique ordinairement la cor-  
ruption totale ou la corrosion : les autres maladies  
moins considérables *se* terminent ordinairement par  
exfoliation, ou par une séparation de la lame corrom-  
pue. Mais dans la carie violente il ne faut point s’at-  
tendre à l’exfbliation ; il faut recourir à l’incision ou  
au cautere actuel, & détruire jufqu’à ce qu’on Eoit  
parvenu aux parties seiines.

Comme il y a un grand nombre de causes qui peuvent  
produire une obstruction suivie de la stagnation de  
I’huile médullaire ; il s’ensuit que les maladies terri-  
bles qui proviennent de la dépravation de cette hui-  
le, peuvent varier considérablement par rapport à leur  
origine. La compression, ou la destruction des vaisu  
Eeaux de la moelle par des casses extérieures, est à  
la vérité fort rare ; car cette fubstance est suffisamment  
garantie de toute injure par l’os qui la couvre. Il arrive  
cependant quelquefois qu’elle est offensée , foit par  
des contusions violentes, sioit par la fracture des *os.*Mais lorfque l’huile médullaire *se* corrompt sans le  
concours d’aucune caisse extérieure; lorsque cette cor-  
ruption est la stlite d’un vice interne, les Medecins &  
les Chirurgiens, ont appelle cette maladie*fpelna vento-*sa. Nous lssons dans l’Histoire de la Medecine du  
Docteur Freind , que Rhasès Medecin Arabe , est le  
premier qui *se* fiait servi du nom de *spina ventosa, &*qui en ait donné la description. Il a nommé la dépra-  
vation de la moelle,*spina ventosa,* parce que la corro-

2ΐ3 OS

sion & la corruption de *i’os* qui la fuit, sont ordinaire-  
ment accompagnées de tumeurs & de douleurs pon-  
gitives. D’ailleurs, cette maladie qui commence avec  
la dépraVaticn de la moelle n’a pas plutôt corrodé  
*l’os* que les tégumens s’enflent considérablement, &  
que toute la fiibstance de *l’os* paroît prodigieusement  
distendue. Le nom de *fpina ventosa* a déplu à Mar-  
cus Aurélius Severinus qui a fait un Traité entier de  
cette maladie , qu’il veut qu’on appelle *Paedarthroca-  
ce,* mot Grec composé, qui signifie maladie des join-  
tures des enfans, parce que les enfans y font plus su-  
jets que les autres, & qu’elle se manifeste en eux ordi-  
nairement aux environs des jointures.

Voici la définition que cet Auteur donne du *Pedarthrro-  
cace.*

«Cette maladie, dit-il, dans fon Traité de *Recond.  
« Absees. Natur,* est un abfcèsputride, ou un fphacele  
« à llas, qui se manifeste dans les environs des join-  
«tures, & qui provient ordinairement de l'impureté  
« de la femence & du fang menstruel, qui n’étant point  
«suffisamment dépurés, s’amassent & *se* putréfient. »

Quoiqu’il soutienne que cette maladie attaque plus com-  
munément les enfans que les autres, il ne penfe pas que  
les adultes en soient exempts, & il parle dans le même  
Traité d’une femme parvenue à l’âge de maturité, qui  
en étoit tourmentée. Pierre de Marchettis assure d ns  
ses obfervations Medico-Chirurgicales , aVoir Vu des  
hommes & des femmes attaqués de *Pedaruhrocace s*depuis la naissance jufqu’à l’âge de Vingt - cinq ans ,  
male jamais plus tard, à moins que le mal ayant com-  
mencé long-tems avant vingt-cinq ans, ne fût point  
encore guéri à cet âge. Mais comme dans les enfans  
en charte les tumeurs qui surviennent aux *os,* aux en-  
virons des jointures , sont rarement accompagnées de  
corruption, il semble que le nom de *Paedartlrrocace* Eoit  
amphibologique & ne convienne point. Severinus lui-  
même paroît hésiter dans un autre endroit du même  
ouvrage, & convient qu’il ne faut pas toujours regar-  
der le *Paedarthrocace,* comme la même maladie que le  
*spinaventosa.* Il est donc à propos de retenir le nom de  
*fpina ventosa* inventé par Rhasès, le premier qui ait  
écrit quelque chofe de raisonnable fur cette maladie ;  
d’autant plus qu’il la caractérise fort bien, & qu’on  
en peut limiter la signification, en fe fervant de ce  
que nous avons dit jufqu’à présent. Le*fpina ventosa*Eera une maladie dans laquelle il y aura corruption  
d’os causée par quelque vice de la moelle; & dans la-  
quelle par conséquent la corruption commencera par  
les parties intérieures de *Fos,* d’où elle s’étendra peu-  
à-peu dans toute *sa* substance *r* jfssqu’à ce que le périoste  
étant corrodé ou déchiré par le gonflement qui flur-  
viendra, il y ait douleur & tumeur sensible aux parties  
extérieures. La corruption peut commencer aux par-  
ties extérieures de *l’os,* le pénétrer, gagner les parties  
intérieures, & affecter la moelle; alors on pourra di-  
re que l’cu est carié. Et l'on tranchera par ce moyen  
toutes les disiputes qui *se* l'ont élevées entre les EaVans,  
& dans lesquelles il s’agiffoit de déterminer si *lufpina  
ventosa* des Arabes avoit été connu & décrit par les  
Grecs. Il est constant que les anciens Grecs n’ont point  
ignoré que les *os se* carioient & sie siphacéloient : mais  
nous n’avons aucune preuVe que cette espece de cor-  
ruption des *os* qui provient d’un vice intérieur de la  
moelle, leur fût connue.

Il est évident que les signes de cette maladie, lorsqu’elle  
est parvenue à fon dernier période, sont les mê-  
mes que ceux d’une inflammation profonde qui  
nlest point irritée par le tact fait à l'extérieur.

Il est triste que l'on ne s’apperçoive ordinairement de  
cette maladie que trop tard; lors, par exemple, que  
1 *os* etant totalement corrompu ,les parties supérieures

OS 314

commencent à se gonfler. Mais si l'on considère que  
le siégé de la maladie est au milieu de l’os, on con-  
viendra qu’il est difficile de la connoître lorsqu’elle  
commence.

Voici pourtant quelques règles par lesquelles on pourra  
*se* laisser diriger en pareil cas.

S’il y a, par exemple, dans tout le corps cette caco-  
chymie morbifique, qu’on fiait attaquer communément  
les os, comme laVérole, leEcorbut, & dans les enfans la  
charte ou rachitis , maladie qui doit donner des foup-  
çons violens, de la présence d’un virus vénérien caché ;  
cette cacochymie morbifique annoncera l’existence des  
caufes génératrices du*spina ventosa.* Mais rien ne dési-  
gnera plus clairement cette maladie, qu’une douleur  
profonde , opiniâtre, violente que les malades sentent,  
comme il disent dans les *os,* & qui est accompagnée  
d’une sensation de corrosion lente. Cette douleur a  
cela de particulier qu’elle s’augmente par la chaleur  
du lit, par l’exercice violent, & par l'usiageimmodéré  
des aromats & du Vin. D’ailleurs on a beau frotter ou  
comprimer fortement la partie,elle n’en deVÎent pas  
plus νΐνε : ce qui ne doit point étonner, la dureté de  
Ilas.empêchant l'impression extérieure de fe transmet-  
tre jusqu’au siégé de la maladie. Tels font les lyrnp-  
tomes du *s.pina ventosa* lorfqu’il commence : mais lorse  
lorfque l’cs est corrodé , lorEque le périoste extérieur  
commence à être affecté, les douleurs deVlennentplus  
grandes, & les impressions extérieures les irritent; il  
fe fait d’ailleurs aux parties supérieures une tumeur  
molle, & la fubstance de l'os ne manque gueres de *se*gonfler. On ne *se* trompe gueres alors flur la nature  
du mal : mais il est bien tard ; car la substance de  
*Vos* étant déja corrompue, il n’y a point de guérifon à  
espérer, à moins qu’elle ne *se* sépare entierement &  
dlelle-même des parties VÎVantes, ou qu’on ne l’en sé-  
pare, par l’incision ou le cautere actuel.

La difficulté de *se* séparer dans les parties, & celle de  
lesmondifier,annoncent plusieurs accidens & une  
guérisim difficile.

Si l’on pesie ce que nous ayons dit jusiqu’à présent de la  
nature de cette maladie, on Verra clairement qu’il faut  
s’attendre dans ces circonstances aux plus terribles  
Eymptomes & à un mal opiniâtre. Car l'huile médul-  
laire corrompue est logée dans la caVité du milieu de  
l’os, c’est-à-dire, dans l’endroit où il est le plus dur ,  
& il n’y a point de guérifon, que cette huile çorrom-  
pue ne S011 dissipée. Mais quel moyen de la dissiper ou  
de lléVacuer, à moins qu’elle n’ait corrodé l’olaou qu’on  
*n’y* pratique une otlVerture artificielle ? Si le premier  
accident nlest arriyé , ou si l'on n’a recours au second  
moyen, le séjour de cette humeur & la chaleur du  
corps donneront lieu à l’accroissement de sim acrimo-  
nie, & conséquemment à celui de tous les symptomes.  
D’ailleurs quand bien même la surface intérieure de  
l’es auroit été corrodée par l'acreté de la fanie, & que  
les parties corrompues *sè* feroient séparées des parties  
faines, elles resteroient toujours dans la caVité de iles,  
& leur masse & leur inégalité ne cesseroitpas dloflènser  
la moelle , & de casser par cela seul de nouVeaux acci-  
dens. L’expérience journaliere nous sait Voir que le  
*spina ventosa* poussé au point où l’altération des *os* est  
considérable, & les douleurs violentes, est mortel.

La maniere la plus expéditive de traiter cette maladie ,  
c’est de remplir tous les vaisseaux de décoctions  
qui ne l.oient pas seulement pénétrantes & déter-  
sives, mais encore capables de résister à la putré-  
faction. 2°. De mettre toutes les humeurs dans un  
mouvement violent, & de prûVoquer des siueurs  
par des Vapeurs chaudes, conVenablement appli-  
quées au corps. 30. De déterminer dans le tems  
des siueurs, les humeurs de la partie affectée à Ee

Oij

215 O S

mouvoir , & cela par des fomentations & des va-  
peurs chaudes qu’on lui appliquera particuliere-  
ment.

Lorfque la tumeur des parties supérieures venait à s’ou-  
vrir d’elle-même, le Docteur Freind nous apprend  
dans sim Histoire de la Medecine, que Rhafés ne con-  
noissost point d’autre moyen de guéristm que d’empor-  
ter loit par extraction, foit par l’application du caute-  
re actuel, la partie corrompue de l’os. On voit, *in Obs.  
Medic. Chirurg. Rarior. Sylloge ,* de Petrus de Mar-  
chettis, qu’aufli-tôt qu’lln malade *se* plaignait d’une  
douleur pongitive aux jointures des mains ou des piés,  
il n’attendoit point qu’il y eût tumeur pour ordonner  
une incision profonde, & faire emporter la partie de  
*Fos* corrompu , foit par extraction, foit par le cautere  
actuel.

Mais avant que d’en venir à cette opération cruelle, je  
crois qu’il est à propos de tenter les remedes fuivans,  
qui réussiront quelquefois.

**1.** Le foyer de la maladie étant dans la cavité des *os ,* il  
n’est pas possible que lus remedes extérieurs y parvien-  
nent, à moins qu’ils nefoient abforbés par les veines,  
mêlés avec le fang & portés dans *l’os,* en circulant avec  
ce fluide. La feule chsse qu’on ait donc à faire, c’est de  
remplir le corps d’un fluide léger , qui foit non feule-  
ment pénétrant & détersif, mais capable de résister à la  
putréfaction. Il saut que ce fluide foit emporté dans les  
vaisseaux aVec un mouVement Violent, & que fon ac-  
tion foit déterminée fur la partie affectée autant que ce-  
la fera possible. Si ce fluide parVÎent au siége de la ma-  
ladie, en fuRant les Vaisseaux Vitaux logés dans la  
fubstance de llas & de la moelle & qui ne fiant point en-  
cote détruits, la putréfaction pourra être fufpendue,  
les parties corrompues se séparer des parties saines,  
l’huile médullaire le délayer, être absorbée par les Vei-  
nes & mife hors du corps par la Voie des urines ou des  
Eueurs. Car que les humeurs putrides logées dans les  
caVités des *os,* puissent être abforbées par les Veines &  
passer dans le fang , c’est un fait fuffifamment démon-  
tré par ce qui arrÎVe dans la fieVre hectique putride ,  
qui paryenue à un grand point de malignité , porte  
quelque fois dans le fang la cacochymie la plus violen-  
te. D’ailleurs le grand ufage de ce fluide pénétrant ,  
détersif & anti-feptique, empêchera les humeurs pu-  
trides abforbées , d’être nuisibles. Les meilleurs ingré-  
diens dont on puisse préparer ce fluide , sont les bois  
dont l'odeur est aromatique & qui ont une résine bal-  
samique, comme le bois de genieVre , le bouis, le  
chêne, mais particulièrement le bois de gayac, dont  
la décoction bien faite est modérement acide & fort  
balfamique. Mais comme ces bois fiant durs & contien-  
nent une grande quantité de résine,l’eau ne peut les pé-  
nétrer facilement,à moins qu’on n’ait auparaVant la pré\*  
caution de les raper , de les laisser enfuite en digestion  
pendant quelque tems stur un feu modéré , & de les  
faire bouillir plusieurs heures dans un Vaisseau fermé ;  
on leur ajoute quelquefois une petite quantité dequel-  
ques fels alcalins, tandis qu’ils font en digestion , afin  
que l'eau s’insinue plus facilement dans leur fubstance;  
& fur la fin de l'ébullition on y Verfe quelques onces  
d’esprit de νΐη rectifié , afin que la solution de la par-  
tie résineuse des bois n’en soit que plus parfaite.  
Ainsi ,

Prenez *de bois de gayac verd et perant, dix onces >  
de sel de tartre > une demr-dragme.*

Mettez le tout en digestion dans six pintes d’eau pendant  
vingt quatre heures.

Faites bouillir enfuite pendant deux heures dans un vaif-  
feau placé dans un autre. ( *in Diplomate- )*

O S 216

Ajoutez fur la fin,

*quatre onces d’esprit de vin rectifié*

Faites bouillir le tout pendant un peu de tems, & tirez  
cette décoction pourllusage.

Mettez fur le reste de la décoction , trois pintes de nou-  
velle eau, & faites-les bouillir pendant quatre  
heures.

Faites prendre au malade quatre onces de la première  
décoction , quatre fois par iour , le matin à fept  
heures & à onze ; l’après midi, à quatre heures &  
à fept.

La feconde décoction qui est plus foible lui fervira de  
boisson ordinaire.

Les décoctions de bois de genievre, de fassafras, de bouie  
& de chêne, fe font de la même maniere.

On fera des fomentations avec des linges trempés dans  
ces décoctions.

On pourra faire infufer dans la décoction précédente de  
la rapure de bois de fassafras qui ne pourrait bouillir  
long-tems fans perdre *ses* propriétés médicinales, par-  
ce que les principes qu’il contient sont extremement  
Volatils. Le malade prendra quelques onces de cette  
décoction trois ou quatre fois par jour, ufant en même  
tems en boisson ordinaire , d’une décoction plus foible,  
faite aVec de l'eau & le résidu de la premiere. La quanti-  
té de ces décoctions qu’on ordonnera fera plus ou moins  
grande selon l'âge, ïe tempérament & la force des ma-  
lades : mais il est à propos qu’ils en prennent le plus  
qu’ils en pourront fupporter, car par ce moyen le corps  
*se* remplira d’une liqueur pénétrante, détersiVe & anti-  
feptique , & l'on aura satisfait à la premiere indica-  
tion curative.

2. Lorfque les vaisseaux seront remplis, & que le corps  
commencera à être imprégné de ces décoctions dont on  
aura fait un grand ufage pendant quelques jours, ou  
tentera d’accélérer le mouvement des humeurs; pour  
cet effet on aura recours aux frictions , & plus efficace-  
ment encore aux vapeurs chaudes , appliquées à toutes  
les parties du corps , & capables par conséquent de les  
mettre en fueur. Le fluide qu’on aura bu ne manquera  
pas de fe dissiper par cette voie, & l'on pourra par con-  
séquent remplir le corps d’une nouvelle quantité de la  
même décoction à laquelle on aura fait place. Pour cet  
effet on dépouillera le malade, on le couvrira d’une  
toile cirée, & on l’expofera à la vapeur de l'eau chau-  
de, ou ce qui vaut infiniment mieux, à celle de l’ese  
prit devin. Cette vapeur pénétrante n’aura pas agi fur  
le corps pendant quelques minutes , que le malade  
commencera à s’échauffer & fon corps à fe couvrir d’u-  
ne fueur abondante, qui aura quelquefois sensiblement  
l'odeur des décoctions qu’on lui a fait prendre. Les  
fueurs procurées par ce moyen font si abondantes , que  
les malades les plus robustes en tombent en défaillan-  
ce, si on les laisse exposés pendant un tems considéra-  
ble à la vapeur de l’efprit de vin enflammé. Il est donc  
à propos d’tsser alors de circonspection; car nous *sa-  
vons* par expérience que des Praticiens ignorans ont  
fait périr des malades qui s’étoient confiés en eux pour  
être guéris de la vérole, en poussant les fueurs au-delà  
de ce qu’ils avolent de force pour les supporter. Ilsi.if-  
fira de faire fuer les personnes foibles pendant une de-  
mi-heure chaque jour; & les personnes les plus robuse  
tes & les plus vigouretsses pendant deux heures au plus.  
La présence d’un Medecin est donc alors nécessaire ,  
car c’est à lui à juger si les sueurs ont été assez poussées.  
On essuiera ensi-fite le malade aVec des linges chauds,  
on le mettra dans un lit chaud, & par ce moyen **les**

2i7 O S

sueurs continueront modérément pendant une heure ou  
deux. Mais Comme après la fueur l’aecès libre d’un air  
froid feroit Capable de produire les effets les plus tristes,  
Il est à propos de tenir l’air de la chambre suffisamment  
chaud, ce que l'on fera commodément en allumant dans  
unpoelle des matieres Combustibles & conVenables.Ily  
en a qui Veulent que l’on tienne plutôt le malade dans  
son lit Eans chemise, & que l’on transinette aux parties  
de sim corps la Vapeur de Pssprit de vin enflammé par  
le moyen d’un entonnoir passé flous les couvertures; un  
desaVantages de cette seconde pratique , c’est que le  
corps n’est exposé d’aucun côté à l’air froid. MaisfOÎt  
que l’on fasse fuer le malade dans un lit, dansuneboî-  
tc quadrangulaire, ou fous ce qu’on appelle communé-  
ment un gril, il saut que la tête soit découVerte & li-  
bre, fans quoi la suffocation seroit à craindre. Lorsipie  
le malade aura sué , on lui fera prendre un bouillon  
préparé aVeC de la chair maigre ou un peu de vin, afin  
de lui rendre une partie des forces qu’il aura perdu par  
l’abondance des fueurs.

H est éVÎdent qu’on parVÎendra en accélérant le mouve-  
ment des -humeurs à répandre la décoction pénétrante  
dans toutes les parties du corps. Mais nous avons ajou-  
té qu’il étoit à propos de déterminer S011 action, parti-  
culierement silr la partie affectée. Or il y a des moyens  
de produire cet effet. Ils consistent à augmenter & l’im-  
pétuosité & la quantité des fluides vitaux dans la par-  
tie siur laquelle on *se* propose de diriger l’efficacité des  
remedes : mais on augmentera l’impétuosité & la quan-  
tité des fluides dans une partie, en diminuant la résiss-  
tance de *ses vaisseaux, & en y* accélérant la circula-  
tion. On diminuera la résistance des vaisseaux par des  
fomentations chaudes & émollientes, par des cataplaf-  
mes de la même nature & par des Ventoufes. On accé’  
Ierera la circulation par des frictions, & en appliquant  
des fubstances stimulantes. On *se* trouVera fort bien  
encore en pareil cas ,des fomentations faites à la par  
tie affectée aVec des morceaux de draps , imbibés d’u-  
ne décoction chaude degayac, à moins qu’on n’aime  
mieux l’expofer d’abord à la vapeur de l’esprit de  
vin.

Si l’on persiste dans l’usage de ces remedes pendant un  
tems considérable, on peut s’en promettre les plus  
heureux effets ,furtout si on en favorife l’énergie  
par un régime atténuant, & capable de résister à  
une putréfaction oléagineufe.

En prenant toutes les précautions que nous avons indi-  
quées dans le paragraphe précédent, la décoction pé  
nétrante & anti-feptique fera portée d’un, mouVement  
aceéléré dans les Vaiffeaux , & la matiere corrompue fe-  
ra évaeuée de toutes les parties du corps, mais parri-  
culierement de celle qui est affectée, *lur* laquelle on  
aura déterminé l’efficacité du remede par le moyen des  
fomentations & des Vapeurs chaudes. Mais il ne faut  
pas s’attendre à déraciner une maladie aussi opiniâtre ,  
en quelques jours. On fera fuer tous les jours pendant  
trois ou quatre semaines, ayant toujours égard en mê-  
me tems à la force du malade. Mais de crainte qu’elle  
ne vienne à s’épuifer dans le cours de la cure, on lui  
fera prendre les meilleurs alimens, c’est-à-dire ; les  
plus faciles à digérer , pourvu qu’ils ne foient point  
gras. On le réduira par ce moyen à une grande mai-  
greur, L’embompoint s’éVanoüira, & la graisse s’en ira  
aVec les si.leurs. Comme la malignité principale de la  
maladie proVient de la corruption de l’nuile médullai-  
re, il n’est pas nécessaire de rendre rasson de l’exclu-  
sion que nous donnons aux substances grasses ; il est  
éVÎdent que leur ufage ne pourroit qu’augmenter le  
mal. Les bouillons faits de chair qu’on aura foigneufe-  
ment dégraissés, les bifeuits, les déeoctions d’orge ,  
dlaVoine, de riz & de millet, les panades 8c les fruits  
d’été bien mûrs, font les meilleurs alimens qu’on puise  
fe permettre. Quant à la boisson, je n’dn connois point  
de plus falutaire que le petit-lait ou le lait coupé avec

O S âIÎ

trois parties d’eau, ou une décoction foible de gayac  
qu’on rendra agréable avec des raisins ou de la ré-  
glisse.

Si l’on prend bien exactement toutes ces mesures, on en  
retirera de grands avantages, même dans les cas où  
l’on aura jugé nécessaire l’extirpation des parties cor-  
rompues, La remission des symptômes & l’affaissement  
de la tumeur, fiant les signes auxquels on s’appercevra  
que la cure avance : mais il est à propos de savoir que  
la structure des *os* a quelquefois été tellement dépra-  
vée qu’il reste au malade pendant toute fa vie, une tu-  
meur considérable, qui n’est accompagnée d’aucun au-  
tre luconVénient que de la difformité, lorsiqulon a re-  
médié parfaitement à la corruption de l’huile médul-  
laire. On a vu quelquefois encore dans le cours de la  
cure, la partie de *ï’os*corrompue *se* séparer heureufe-  
ment, la fuppuration des parties molles & extérieu-  
res *se* faire, & être fluvie de l’extraction & de la gué\*  
rifon.

Mais comme les enfans font plus scljets à cette maladie  
que d’autres, qu’on a de la peine à les déterminer à  
prendre une quantité suffisante de décoction , & que la  
foiblesse de leur corps ne permet presque pas de recou-  
rir aux sueurs, on leur sera prendre une fois par female  
ne un purgatif hyd'ragogue ; & dans les jours intermé-  
diaires, des anti-scorbutiques modérés. Cependant on  
tiendra perpétuellement fur la partie affectée, des so-  
mentations pénétrantes faites avec le vinaigre, le fel,  
l’urine de perfonnes Eaines, la rue & les aulx. On leur  
fera j rendre en même-tems du petit lait en boiffon.  
J’ai vu , dit Van Swieten , une cüre faite en quelques  
mois, par l'usage de ces remedes. Il est à propos de *sa-  
voir qu’il se* fait prefque toujours dans ce cas unepeti-  
te ouverture aux tégumens; qu’il en Eort une certaine  
quantité de sanie ; que la tumeur s’aflaise peu-à peu;  
que les parties de l'os corrompu sortent, & qu’il reste  
ensuite une cicatrice profonde.

Lorfque le mal est tellement inVétéré , que prestque toute  
la moelle est corrompue, & que les vaiffeaux vitaux  
qui y simt répandus sont totalement détruits, il ne faut  
s’attendre à aucun effet salutaire , même de la part des  
meilleurs remedes : llusage des décoctions ne EerVira de  
rien ; car leur Vertu médicinale ne pourra parVenir aux  
parties affectées, les Vaisseaux destinés à les y trans-  
mettre ne silbsistant plus. Il faut donc s’attendre alors  
aux fuites les plus terribles de la part de l'huile corrom-  
pue logée dans la caVÎté de l’os , & dont l’acrimonie  
augmentera tous les jours. Le seul moyen auquel on  
puisse aVoir recours , c’est de percer l’os, & de procu-  
rer ainsi une issue à la matiere corrompue. On imitera  
en cela la nature , qui ne trouVe quelquefois d’autres  
voies pour éVacuer la matiere corrompue qu’à traVers  
l’es qu’elle corrode. On trouvera dans les meilleurs  
Chirurgiens des exemples de guérifons obtenues par la  
pratique que nous venons de proposer.

S’il y a obstruction dans les Vaisseaux artériels, veineux  
ou lymphatiques, soit par disette des fluides, soit  
par la stagnation de ceux qui y font contenus, les  
mêmes accidens que ci-deVant feront produits,  
mais dans un ordre renversé.

Ce que nous avons dit jusqu’à préfent ne permet pas de  
douter , que la stagnation & la corruption de l’huile  
médullaire , soit dans les Vésicules , soit dans les in-  
terstices que laissent entre elles les lames descs , n’aient  
les siuites les plus terribles. Mais pour qu’il *se* fasse une  
sécrétion conVenable de la moelle, & pour que la partie  
fuperflue en soit absorbée par les veines , Eans être con-  
fumée par les mouvemens du corps,il est nécessaire que  
la circulation des stucs Vitaux *se* fasse *avec* rapidité dans  
les Vaiflèaux qui y portent les fluides & qui les en rap-  
portent. S’il arrÎVe donc qu’une caufe , quelle qu’elle  
Toit , produise une obstruction dans le tissu de ces Vaisu  
seaux distribués entre les lames des *os* qui sont fort  
écartées aux environs des jointures, ou dans les vstisa

âI9 O S

feaux qui passent à travers le périoste, ou dans la mem- |  
brane qui enveloppe extérieurement la moelle ; la sé-  
crétion de l’huile médullaire sera troublée, & la partie,  
déja séparée, ne manquera pas d’entrer en stagnation ;  
fes émonctoires, & les vésicules tendres qui la contien-  
nent étant comprimés par les vaiffeaux adjacens dans  
lesquels l’obstruction ne manquera pas de causer du  
gonflement. L’obstruction des vaisseaux du périoste  
externe sera siiivie des mêmes effets ; car nous avons  
observé ci-deffus , qu’il reçoit tous les vaisseaux qui  
vont aux cellules des *os,* ou à la moelle , & qui en re-  
viennent. L’affection du périoste externe peut donc *se*répandre nonsseulement dans toute la substance de l’os,  
mais encore dans toute la masse de la moelle ; avec cet-  
te/üflérence seule, que l’ordre des symptomes sera  
renversé car lorsque l’huile médullaire commence à  
*se* corrompre, & à dégénérer en une sanieacrimonieu-  
*se,* elle attaque les vésicules qui la contiennent, &  
leurs tissus vafculaires , détruit de la même maniere la  
membrane de la moelle , le périoste interne, la subf-  
tance de *Fos, & affecte* le périoste externe après que  
*l’os* est corrodé. C’est ainsi que le mal passe des parties  
intérieures aux parties extérieures : mais si le mal  
commence par une inflammation aupérioste extérieur,  
il passe de la maniere suivante aux parties internes, af-  
fectant d’abord *l’os*, & finissant par dépraver la subf-  
tance contenue dans fia cavité. Mais on n’a qu’à recou-  
rir à l’article *Caput,* pour s’instruire plus au long de la  
maniere dent l.laffection du périoste passe à l’os. Nous  
ajouterons seulement ici ce qu’Aristote dit, *Hist- anim.  
Lib. III. cap.* 13. ψιλουμενα τὰ ὀστᾶτῶν ὑμένων σφαχελέν  
ξει. «Le Ephacele fe met dans les os, lorsqu’ils Eont dé-  
«pouillés de leurs membranes. » Mais rien n’est plus  
capable de faire Voir combien rapidement l’affection  
du périoste se répand dans le tissu Vital de l’os, que ce  
qui fie passe dans le panaris ; maladie , où une inflam-  
mation Violente, accompagnée d’une douleur infup-  
portable, a fon siégé dans le périoste de la derniere  
phalange des doigts. Ce mal dure à peine quelques  
heures, que toute la phalange est entierement siphacé-  
lée, & finit par *se* séparer.

Les signes diagnostics & prognostics de ces deux especes  
de maladie semt les mêmes, & leur cure n’est pas  
disterente,

Car siait que le tissu dès Vaisseaux du périoste externe de  
la substance de l’os foit affecté , stoirque l’affection ait  
scm siége dans le périoste interne; le mal parVÎendra  
toujours aux Vésicules médullaires, & les stlites siéront  
les mêmes que si le mal étoit proVenu d’une corruption  
de l’huile médullaire. La curedoit donc être la même  
dans l’un & l’autre cas.

il est donc éVÎdent que le danger augmente selon la dif-  
férence des parties où le foyer de la maladie est  
placé. Ce que nous aVons dit jufqu’à préfent, ré-  
pand donc beaucoup de lumieresfur les maladies  
des *os.*

Quoique l'inflammation la plus légère du périoste exter-  
ne fuffife pour produire tous les accidens qui naîtroient  
de la corruption de l’huile médullaire, cependant il  
est constant qu’il est plus facile de remédier à cette in-  
flammation, que quand elle commence par le périoste  
interne, & par la membrane qui environne la moelle;  
car alors on peut fe promettre les plus heureux effets  
des remedes externes, & d’ailleurs il n’y a preEque  
aucune partie du corps où la main du Chirurgien ne  
pusse porter un secours immédiat, en faisant une inci-  
fion aux tégumens ; ce qui facilite la séparation, & ce  
qui donne lieu à la détersion. Il est donc tres-impertant  
de considérer quelle est la partie du corps où réside la  
premiere caufe du mal. Tout étant égal d’ailleurs, le  
danger est d’autant plus grand, que le mal est plus  
profond. Ce que nous avons dit jufqu’à présent nous

O S 220

conduit donc nonsseulement à une connoissance plus  
exacte des maladies des *os,* mais aussi à une cure plus  
certaine.

1. Une inflammation légere de 1 e est produite par une  
inflammation du périoste externe ; & cet infiam-  
mation peut avoir un grand nombre de caisses,  
ainsi qu’il paroît par ce que nous aVons dit à Par-  
ticle *Inflammatio.* Quant à sies effets, ils fontfuffi-  
Eamment connus.

La maladie la plus légeredes *os,* est donc celle qui com-  
mence par le périoste externe qui est composé d’un  
grand nombre de vaiffeaux, ainsi que nous l’avons ob-  
servé ci-deffus; & c’est par cette raision que nous aVons  
ajouté, que l’inflammation qui y lurVient pouvoir pro-  
venir d’un grand nombre de casses. Voyez les causies  
à l’article *Inflammatio.* L’inflammation une fois fer-  
mée , il faut s’attendre à toutes fes stlites, & à ses diffé-  
rentes terminaisons.

2. Cette inflammation Ee connoîtra par les iymptomes  
communs de l’inflammation profonde & violente,  
& par l’accroiffement de la douleur produit par la  
pression.

Nous avons observé à l’article *Inflammatio ,* que les  
signes principaux de l’inflammation , fiant la tumeur ,  
la rougeur, la chaleur, la douleur, & la pulsiation dans  
la partie affectée : mais si l’inflammation est seulement  
dans le périoste externe, sans qu’il y ait d’affection aux  
parties supérieures, il est évidefit que la tumeur & la  
rougeur ne seront pas sensibles. Alors les signes que l’on  
a de l’inflammation *se* réduisent à la douleur, à la cha-  
leur, & quelquefois à la pulfation : mais si l’on presse  
la partie, enforte que l’eflet de cette pression parvien-  
ne jufqulau périoste , alors la douleur augmentera.  
C’est ainsi que l’on distinguera l’inflammation du pé-  
rioste externe de celle du périoste interne, de la mem-  
brane qui environne la moelle , ou de la moelle même ;  
car nous avons observé, que dans les derniers cas la  
pression extérieure n’augmente point la douleur,  
parce que la dureté de *Vos* ne permet pas qu’elle *fe*fasse fentir aux parties affectées. Il est à propos de re-  
marquer, que dans l’affection du périoste externe des  
*os* couverts de mustcles forts, ou d’une grande quantité  
de grasse, par exemple de *Vos* fémur , il n’y a qssune  
pression violente qui puisse donner lieu à l’accroissement  
de la douleur.

3. Cette maladie aura les fyrnptomes les plus terribles, sc  
l’on ne fe hâte d’y rémedier.

Car tous les vaisseaux destinés pour la fubstance de *l’os*traverfent le périoste externe, avant que de s’y insé-  
rer ; ce qui ne permet pas de douter que l’inflamma-  
tion à ce périoste ne siait extremement dangereuse. On  
n’a qu’à consulter là-dessus les articles précédens où  
nous avons fait l’énumération de fes fuites. Quoique  
l’injure faite à Iles dans le commencement foit lége-  
re; s’il arrivoit toutefois qu’on la négligeât, & qu’on  
lui permît de tirer en longueur, il est évident qu’elle  
auroitdes fuites fâcheuses ; car lorsque *l’os* est corrom-  
pu dans quelque endroit, cet endroit ne *fe* recouvre  
plus de périoste, les parties adjacentes & supérieures  
scmt irritées par la sanie acrimonieulse, & il *se* forme  
des abfcès malins & incurables; surtout si les choses  
sie passent dans quelques parties du corps où les *os*sioient couverts d’une grande quantité de chairs & où  
il y ait du danger de faire incision, & d’aller jufqu’à  
la partie affectée ; lors, par exemple, que le périoste  
de *Vos* de la cuisse est enflammé, & qu’il y a suppura-  
tion , aux environs de sim articulation supérieure;  
qui ne voit pas combien cette maladie est difficile à  
guérir, & à combien d’accidens elle est sujette ? J’ai  
vu , dit Van-Sweiten, un jeune homme de grande ei-

221 OS

pérance qui ayant négligé une inflammation profonde  
du périoste de *Vos* de la cuisse en cet endroit, où elle  
s’étendoit entre les interstices des muscles, n’en put  
jamais être foulagé,par les différentes incisions que  
l’on fit inutilement pour procurer au pus une issue :  
ainsi après avoir fouffertdes tourmens incroyables pen-  
dant quelques années, il mourut d’une atrophie puru-  
Iente. Lors donc que l’on s’est assuré de la préfence  
de la maladie par les signes diagnostics qui lui font  
propres, il faut recourir fur le champ aux remedes  
les plus efficaces, & tenter la cure de l’inflammation ,  
par une réfolution. C’est le feul moyen de prévenir la  
sclppuration qui est alors fort dangereufe, & la gan-  
grene qui l’est encore davantage.

4. On traitera cette maladie comme les autres inflamma-  
tions, *se* propofant en môme - tems d’attirer la  
matiere peccante hors de Iles; ce qu’on effectue-  
ra par des fomentations, & quelquefois par des  
incisions.

On prendra donc en pareil cas, toutes les mefures que  
nous avens indiquées à Part. *Inflammatio,* pour la cure  
d’une inflammation qu’il est possible de réfoudre. Mais  
comme il y a tout lieu de craindre que la corruption  
ne Ee mette dans Iles que le périoste enveloppe, on ne  
négligera rien pour attirer le levain de la maladie au-  
dehors. Pour cet effet on employera tous les moyens  
dont nous avons fait mention à Part, cité ci - dessus ,  
pour prévenir l’accroissement de l’inflammation. On  
aura recours à la révulsion du fang dont on détermi-  
nera l’impétuosité vers d’autres parties, à la succion ,  
aux frictions, aux épifpastiques , aux vésicatoires, aux  
fomentations, aux bains, aux cauteres, aux fetons, &  
aux purgatifs forts. On tiendra nuit & jour fur la par-  
tie affectée les cataplasines & les fomentations les plus  
émollientes. Qn rendra par ce moyen les tégumens ex-  
térieurs flafques, & l'on déterminera la matiere inflam  
matoire à s’y porter ; car les effets qu’elle produira dans  
cet endroit où on l’aura attirée, feront moins perni-  
cieux que ceux qu’elle produiroit silr Pcs. Il y a un  
grand nombre d’exemples d’inflammations profondes  
internes, dériVées de cette maniere vers les parties ex-  
térieures,au grand foulagement de§ malades. Nous  
lifons *Aphoris.rne*49. *Sect.* 7. d’Hippocrate « que la tu-  
« meur & la rougeur qui paroissent à la poitrine d’un  
« malade attaqué dlefquinancie , font d’tme heureux  
« augure;parce que ce fiant des signes que le mal *se* por-  
« te à l’extérieur. » Aussi dans l’affection dont il s’a-  
git, les plus habiles Medecins nous assurent-ils avoir  
ordonné avec beaucoup de succès les somentations les  
plus émollientes , & même des sinapifmes stimulans.  
Dans les douleurs ischiatiques les plus violentes, Hip-  
pocrate veut que l’on amollisse les parties affectées par  
des bains, des fomentations & des linimens, & il con-  
feille dans fon Traité *de Locis in homine. Cap-*9. d’at-  
tirer la matiere peecante au-dehors avec des ventou-  
fes : on sait aussi que dans les maux de dents les plus  
cruels, on se fent incontinent soulagé, s’il survient  
au côté du visage affecté, de la tumeur & de l’enflure.

Si les remedes que nous venons d’indiquer ne produisent  
aucun effet salutaire, la seule choie qu’il reste à faire ,  
c’est une incision aux tégumens, qui mette l’os à décou-  
vert; fupposé toutefois que la situation & la nature de  
l’os le permette. Si dans les panaris les plus violens  
qui proviennent ordinairement d’une inflammation du  
périoste de la derniere phalange des doigts, ou du ten-  
don qui y est attaché, on ne fait promptement une in-  
cisionquipénetre jufqu’à l’os, il se fphacelera, la pha-  
lange tombera après avoir fait fouffrir au malade des  
douleurs incroyables, & il se formera des ulceres si-  
nueux qui rongeront les parties adjacentes,& qui ren-  
dront toute la main roide & immobile. Dans les dotl-  
leurs ifchiatiques, lorsque les fomentations, les bains,  
& les ventousies ne foulageoient point, tous les anciens  
Medecins faifoient cautériser profondément la partie :

OS 222

Nous avons détaillé à l’art. *Caput,* les effets salutaires  
que l’on pouvoir *fe* promettre d’une ineisionfaîteaux  
tégumens du crane, lorsqu’il est question d’empêcher  
l’affection de paffer à l'os, dans le cas où il y a blessure  
& contusion.

On connoîtra que l’inflammation en question tend à un  
abscès: 1°. Par les signes qui caractérisent & pré-  
cedent l’inflammation. 2°. Par la pulsation, la  
fievre & le srissonnement irrégulier. 30. Par l'ab-  
fence des fymptomes d’une résolution.

On continuera lluiage des remedes que nous avons in-  
diqués dans le paragraphe précédent, tant qu’il y aura  
quelque efpoir que l’inflammation du périoste externe  
*se* guérira par la résolution. Mais si le mal tend à la  
supputation , il faudra recourir à d’autres moyens; &  
l’on reconnoîtra aux signes fuivans qu’il faut s’attendre  
à un abfcès.

I. Il y aura quelque efpoir qu’une inflammation légerese  
terminera par réfolution : mais si tous les fymptomes  
d’une inflammation font violedft s’ils augmentent con-  
tinuellement, la terminaison la plus heureufe que l’on  
puisse attendre est une suppuration. La douleur vio-  
lente, la grande chaleur, & la fievre aiguë, scmt les  
signes principaux qui indiquent qu’une inflammation  
profonde au périoste externe, ne fe résoudra point ,&  
tend à un abscès.

2. Lorsqu’une inflammation tend à suppuration , tous  
les Iymptomes s’augmentent ordinairement. La pulsa-  
tion devient plus grande,&Fe fait fentir plus distincte-  
ment dans la partie affectée, & il y a fleVre , car il ne  
fe fait gueres de fuppuration considérable fans fievre.  
L’irrégularité du frisson doit aussi particulierement  
donner de violens foupçons qu’il y a fuppuration dans  
les parties intérieures. Alors les malades éprouvent  
une fenfation femblable à celle que produit l'eau froi-  
de versée fur le corps, ou qu’on a coutume de fentir  
dans le commencement des fievres intermittentes. Ce  
frisson cesse fur le champ : mais il ne tarde pas à reve-  
nir d’une maniere irréguliere. Or, toutes les obfer-  
vations de pratique concourent à nous assurer, que ces  
frissom>irréguliers dénotent dans les inflammations con-  
sidérables qu’il y a fuppuration.

3. Nous avons exposé à Part. *Inflammatio,* les signes de  
la résolution. On doit s’attendre à une résolution dans  
l’inflammation du périoste externe, lorfque le mal est  
récent, la douleur légere, la fievre petite, & la cha-  
leur à la partie affectée d’un degré modéré. Les fymp-  
tomes contraires à ceux-ci annonceront donc un abse  
cès ou la gangrenne.

On s’appercevra qu’il y a abfcès par les signes d’une fup-  
puration dont le lieu est profond ; nous avons don-  
né ces signes aux articles *Inflammatio 8e Abcessets.*

A moins qu’il ne foit évident par des signes antérieurs,  
qu’une inflammation violenté a précédé, il n’est pas  
facile de découvrir l’abfcès qui a suivi cette inflamma-  
tion. Dans les abfcès voisins delasurface du corps,la  
mollesse de la partie, la fluctuation du pus contenu, &  
la blancheur, siont des iymptomes dont on est fuffifam-  
♦rnent assuré , ainsi que nous le faisions voir à Part.  
*Suppuratio.* Mais lorsque le siége de la maladie est pro-  
che de’quelques *os* qui ont une grande quantité de té-  
gumens, ce n’est pas stans peine qu’on parVÎent à dé-  
couvrir l’abfcès caché; car le pus ramall.é entre *l’os &*le périoste , est quelquefois en si petite quantité qu’il  
ne produit point de tumeur fensible. Il arrive même  
alors que la douleur ne fe rallentit point, quoique le  
pus foit formé ; parce que s’augmentant continuelle-  
mentjou il corrode le périoste, ou il fe fait un issue  
entre cette membrane & *l’os* fubjacent, & la déchirant  
peu-à-peu , il la sépare de iles, effet qui est toujours ac-  
l compagné de la douleur la plus vive & la plus infup-

223 θ S

portable. Il ne faut donc point s’étonner si ce mal ca-  
ché échappe de tems en tems à la connoissance des  
plus habiles praticiens, & si on ne le découvre que trop  
tard ; c’est-à-dire, lorfque *Vos* est corrompu, ou lors-  
que le pus ayant corrodé le périoste s’est répandu dans  
les parties adjacentes, & a produit des ulceres sinueux  
malins. S’il s’est formé un abfcès aux environs de la  
crête du tibia, il n’est pas difficile de s’en appercevoir ;  
au lieu que dans les autres parties on ne s’apperçoit de  
fa présence, que par les signes qui annoncent *sa* for-  
mation parfaite.

Lorfque le pus a corrodé le périoste, *l’os* est bien-tôt dé-  
pouillé , Ees vaiffeaux détruits, & lui-même cor-  
rompu. Voyez Part. *Suppuratio.*

Dans une suppuration,les petits vaisseaux engorgés d’une  
matiere inflammatoire incapable de résolution ne man-  
quent pas de *se* rompre , ainsi que nous l'avons observé  
à l’art. *Inflammatio.* Mais lorEque cet accident arrive  
dans une suppuration du périoste, la communication  
vitale est nécessairement détruite dans la partie de *s os*subjacent,qui receVoit des silcs nouriciers par le moyen  
des vaisseaux que la suppuration a détruits;d’oùil s’en-  
fuit que l’affection a nécessairement paffé à Vos: d’ail-  
leurs le pus logé plus profondément deviendra plus  
acrimonieux, & corrodera la furface contiguë de l'os;  
ce qui donnera bien-tôt lieu à l'accroissement de tous  
les fymptomes.

La quantité du pus venant à s’augmenter ou fe répandre  
dans les parties adjacentes , après avoir corrodé le pé-  
rioste , séparera de plus en plus cette membrane de  
l’os. Il y aura donc une portion d’os privée fuccessive-  
ment de fon périoste & corrompue. Outre les acci-  
dens qui attaquent l’os subjacent dans la suppuration  
du périoste, on a encore à craindre tous ceux qu’un  
long séjour du pus, dans un lieu où il n’a point d’ss-  
scle, & sim extreme acrimonie, peuvent produire.  
Voyez l’art. *Suppuratio.*

C’est pourquoi il faut ouvrir l’abfcès sur le champ, éva-  
cuer le pus , & nettoyer l’ulcere. Cela fait, on  
traitera lsos de la maniere que nous avons indi-  
qué à Part. *Caput,* lorfque le crane est dépouillé,  
ou mis à nu.

Pour prévenir tous ces inconvéniens, & dissiper ceux qui  
seroient déja arrivés, il n’y a rien de mieux à faire  
qu’une incision dans tous les tégumens, par le moyen  
de laquelle le pus fera évacué, & l’on aura accès à *l’os*affecté. Mais il est difficile, & même quelquefois très-  
'dangereux, de faire une incision profonde. Celfe dit,  
*Lib. VII. Cap.* 33. à l’occasion de l’extirpation des  
membres, qu’il importe peu de favoir si le ieul moyen  
de guérifon qui reste est sûr ou non. Cependant com-  
me il s’agit alors, & de la réputation du Medecin,  
& de la vie du malade; je crois qu’il est à propos de  
ne *fe* déterminer qu’avec la derniere circonspection.  
L’anatomie indiquera au Chirurgien la situation des  
vaiffeaux considérables des autres parties qu’il doit  
craindre d’offenser. Cependant il est à propos de *sa-  
voir* qu’en différens sujets, la situation des vaiffeaux  
est quelquefois différente. C’est pourquoi dans les cas  
difficiles, j’estime qu’il est à propos de faire une inci-  
sion à la graisse & à la peau, & de considérer com-  
ment on procedera en fureté, avant que d’enfoncèr tout  
d’un coup l’instrument, & de pénétrer jusipl'à l’os af-  
fecté. Ce qui doit encore faire préférer la premiere de  
ces méthodes, c’est qu’il arrive de tems en tems , que  
lorfqu’on a sait incision aux tégumens communs , le  
pus qui a corrodé le périoste, & qui s’est répandu dans  
les parties adjacentes, trouve une issue, & marque une  
route Eure à l’incision, qu’on poussera sians danger juf..  
-qù’à. l’ulcere sinueux, & jusiqu’à la partie affectée. On  
prendra enfuite, pour la cure de l’absicès, toutes les  
mefures que nous avons rapportées à Part, *Suppuratio.*

O S 224

Comme dans les cas dont il s’agit, le pus fe pratique  
ordinairement une issue sinueuse , & comme il rend  
fordides les parties Pur lesquelles il agit, furtout lors-  
qu’il a séjourné pendant un tems considérable, on ne  
manquera pas d’injecter des détersifs doux, surtout  
ceux qu’on prépare avec l’aloès, la myrrhe,le mastic  
& la sarcocolle, ajoutant du miel, de la térebenthine,  
un jaune d’œuf: on parviendra avec ces remedes non-  
feulement à nettoyer l’ulcere, mais encore à soulager  
la partie affectée. On prendra de plus dans le cas pré-  
Eent, où un abEcès a dépouillé *Vos* de sim périoste,  
toutes les mesures que nous avons recommandées à  
Part. *Caput,* dans la cure du crane pareillement dé-  
pouillé du sien.

On connoît que l’inflammation du périoste tend à la gan-  
grenue. ι°. Par les signes de l’inflammation la  
plus violente. 2°. Par la cessation de la douleur  
dans la partie affectée, Pans aucune cause sussssan-  
te. 3°. Par une tumeur compacte, dont les ac-  
croissemens Eeront lents, qui sera peu douloureu-  
se, & qui paroîtraaux parties extérieures.

Nous avons remarqué à l’Article *Inflammatio s* à l’occa-  
sion des différentes terminaisons de l’inflammation,  
qu’elle étoit suivie quelquefois de la gangrene , & nous  
avons indiqué les signes auxquels on pourroit prévoir  
la gangrene à venir, & s’affurer de fa préfence : mais  
entre ces signes, il yen a quelques-uns qui n’annoncent  
la gangrene qu’aux parties extérieures du corps & qui  
ne suffisent pas pour l’indiquer, lorsqu’elle est profon-  
de, & qu’elle a fon *siégé* au périoste ; car il ne le forme  
des pustules à l’épiderme, *fa* couleur ne devient livi-  
de , obfcure & noire, que lorsque toutes les parties font  
corrompues; au lieu qu’il s’agit ici des signes qui ma-  
nifestent la gangrene du périoste avant que les parties  
supérieures en soient affectées. »

1. On connoîtra que l’inflammation est très-grande , par  
la violence & l’accroissement subit des fymptomes. Or  
les fymptomes principaux de l’inflammation du pé-  
rioste , sont ainsi que nous l’avons déja remarqué , la  
douleur , la chaleur, & une pulsation profonde. S’ils  
font tous violents , & s’ils s’accroissent subitement, il  
y a tout lieu de craindre la gangrene.

2. Nous avons fait voir aux Articles *Inflammatio 8c Gan-  
grena* , combien la cessation fubite de la douleur dans  
les inflammations violentes , est un signe trompeur, &  
nous avons donné la raifon de cette cessation, dans les  
cas où les vaiffeaux ont été détruits par une inflamma-  
tion violente. Tout ce que nous avons dit alors estap-  
pliquable ici. Lorsque l’inflammation *se* termine par  
résolution , la douleur diminue à la vérité, mais lente-  
ment & par degré ; d’ailleurs une inflammation violen-  
te, est rarement suivie d’une bonne résolution, ainsique  
nous l’avons démontré à PArt. *Inflammatio.* Lors donc  
que la douleur vient à cesser subitement après une in-  
flammation violente, sans aucune caisse bonne & loua-  
ble, c’est-à-dire, seins signe de résolution ; c’est un sim-  
ptome fâcheux , & qui annonce que la gangrene a suc-  
cédé à l’inflammation.

3. Alors l’infection passe aux parties supérieures, & d’a-  
bordle pannicule adipeux est attaqué , & la cause la  
plus légere suffit pour donner lieu à une tumeur con-  
sidérable dans cette partie : mais comme tous les siymp-  
tomes de l'inflammation cessent lorsque la gangrene est  
produite ; cette tumeur n’aura ni la dureté ni la résis-  
tance du phlegmon, elle fera flasque , presque insen-  
sible , & marquera toujours que la tunique adipeuse  
est en quelque façon gangrénée. Voyez *Suppuratio,*

On connoîtra que la gangrene est présente, non-seule-  
ment par les signes dont nous avons fait l’énumé-  
ration dans le Paragraphe précédent, maisenco-  
re par la couleur pâle , livide & cendrée des par-  
ties supérieures.

Lorfque

OS

Lorsque les signes qui annoncent que l’inflammation du  
périoste, continuent ou prennent de l'accroissement ;  
on peut compter qu’il y a , ou qu’il y aura bientôt gan-  
grené. L’altération dans la couleur destégumens dont  
nous avons fait mention à l’Article *Inflammatio ,* mar-  
que que la gangrène qui a commencé au périoste a déja  
gagné les parties supérieures. Hippocrate nous dit,  
*Aphor. II. Sect.* 7. que si la chair devient livide à la  
suite de quelque maladie des os , c’est un signe fâ-  
cheux.

Alors l’os mis à nu & dépouillé de ses vaisseaux & de  
ses sucs vitaux , est consumé & carié par la ma-  
tiere acre, putride & gangréneufe ; & l’infection  
passe rapidement aux parties adjacentes.

Lorsque la gangrene est au périoste, l’importation & l’ex-  
portation des humeurs vitales , est totalement détruite  
dans la partie de l’os qui étoit couverte du périoste  
maintenant corrompu. Il est donc nécessaire que la la-  
me extérieure de l’os tombe en mortification. Les  
vaisseaux intermédiaires placés entre cette lame & la  
suivante , peuvent bien recevoir des fucs vitaux , fiait  
par le moyen du périoste interne, distribué dans tou-  
te la fubstance de l’os , foit par le moyen des vaisseaux  
qui serpentent entre la lame de l’os, foit par le moyen  
de ceux des endroits du périoste externe qui font en-  
core Eains : mais la partie mortifiée supérieure à ces  
vaisseaux, les suffoquera nécessairement à la longue ,  
les corrompra, la Eanie gangréneufe des parties mor-  
tifiées dévorera tout ce qui les environne , & il se for-  
mera dans l’os une carie terrible. Lorfque les parties  
supérieures & l'os même font corrompus , alors il y a  
sphacele, & les parties adjacentes sirnt bientôt infectées.  
Après ce que nous avons dit, il n’est pas difficile de  
rendre raifon de la rapidité des progrès du mal.

C’est par cette rasson qu’il saut fe déterminer prompte-  
ment à faire une incision à la partie affectée qui  
pénetre jufqu’à l’os ; après quoi on nettoyera la  
plaie, & l’on traitera *i’os* ainsi que nous Pavons  
indiqué à l’Article *Caput.*

Le feul efpoir de guérifon qu’il y ait, c’est que s’il reste  
encore quelque partie de la fubstance de *Vos* vivante ,  
elle pourra donner lieu à la génération de la substance  
perdue, en sie hâtant de la séparer des parties qui la cou-  
vrent & qui Eont mortifiées ; ou si tous lesvaiffeaux ré-  
pandusdans *l’os* fiant déja mortifiés, c’est de faire une  
ouverture à *Vos* , & de procurer par ce moyen une if-  
Eue à la matiere corrompue. Il est impossible que la  
moelle siait faine , si toute la substance de l’os est mot-  
tifiée ; c’est pourquoi il est absolument nécessaire de  
faire une incision, & de pénétrer jusqu’au siége de la  
maladie. Il ne faut pas s’effrayer de ce que cette prati-  
que peut avoir de barbare & de cruel en apparence ,  
parce que toutes les parties environnantes sont ordi-  
nairement gangrénées. C’est donc très-fensément que  
Celte confeille au *chap.* 2. *de son huitieme Livre,* où il  
traite de la Cure des maladies des os, de mettre d’abord  
*l’os à* découvert, d’extirper l’ulcere, & si la maladie de  
l’os est plus grande que Pulcere, d’écarter les chairs,  
jusqu’à ce que l’osparoiffe siain en tout siens ; car s’il est  
à propos de faire quelquefois incision dans les parties  
vivantes qui couvrerg le périoste enflammé , pour em-  
pêcher l'affection de paffer à *l’os,* ainsi que nous l’aVons  
dit ci-deffus; il l'est beaucoup plus eneore , lorsqu’il y  
a gangrene & corruption actuelle dans l’os ; car il n’est  
pas possible qu’il s’en faste une dépuration , à moins  
qu’on n’y donne lieu par une issue.

Lorfqu’on aura fait incision , on mettra des plumaffeaux  
fecs entre les levres de la blessure ; on les y lassera juf-  
qu’au jour fuivant : alors le gonflement causé par l'af-  
fluence des humeurs , augmentera l’orifice de la plaie,  
&mettral’os à découvert. On déterminera par l'altéra-  
tion de fa couleur, par sonafpérité, & par d’autres cir-  
*Torne V.*

O S 226

constances, quelle est l’espece & le degré dé la cor-  
ruption. Voyez l'Art. *Caput.* Hippocrate paroît ap-  
prouver cette pratique ; car voici la maniere dont il dé-  
crit une gangrene du crane, occasionnée par un fphace-  
le du cerveau dont il traite dans le *Chap.* 8. *de son I.  
premier Livre des Maladies.* « S’il y a fphâcele au cer-  
« veau, dit-ssla douleur fe fera fentir principalement à  
a la partie antérieure de la tête , qui fe gonflera & de-  
« viendra.livide ;lafievre & le friffon accompagneront  
« ce fymptome. Alors on fera une incision à la partie  
«gonflée, & l'on ratissera l’os, après l’avoir nettoyé. »  
Nous avons expliqué à l’Art. *Caput*, comment il faut  
faire de petites ouvertures au crane , & pratiquer par  
ce moyen des issues aux petits vaisseaux fubjacents ; afin  
que la partie de l’os puisse fe séparer plus promptement  
& plus commodément , & fa fubstance détruite *se ré-  
générer.* Or il n’y a point de doute que la même prati-  
que ne siait salutaire dans toute autre maladie pareille  
des *os* : mais afin qu’elle puisse produire des effets heu-  
reux , il ne faut pas que toute la fubstance de *Vos* fiait  
corrompue ; il faut qu’il y ait des vaisseaux fains & vi-  
vans fous les parties mortifiées. Lors donc qu’on trou-  
ve après l'incision, que l’os est entierement corrompu,  
il faut enlever la partie mortifiée, foit avec un instru-  
ment tranchant , foit avec un cautere actuel ; c’est l’a-  
vis que Celse donne dans le chapitre deux de fon hui-  
tieme Livre : & les Chirurgiens les plus célebres l’ont  
fuivi. Cependant la Nature aidée d’alimens louables,  
& de remedes convenables, fait quelquefois des prodi-  
ges dans les cas de cette nature.

L’inflammation du périoste interne provient des mêmes  
caufes, produit sur les parties internes delsosles  
mêmes effets, & *se* termine de la même manie-  
re que l'inflammation du périoste externe, l'oit  
par un absitès , fiait par la gangrene : mais le dé-  
faut d’évacuation rend ses suites beaucoup plus  
dangereuses. Aussi toute la moelle & tout *l’os  
font* ils promptement détruits par une putrésac-  
tion très-fétide & par la carie.

Comme le périoste interne est garanti parlsos, il estmoins  
fujet aux maladies dont nous venons de parler , que le  
périoste externe: mais étant vasi:uleux comme lui, il  
y a un grand nombre de cauEes qui peuvent y produire  
de l’inflammation , & cette inflammation a des termi-  
naisims différentes. Le périoste externe distribue un  
grand nombre de vaiffcaux dans la substance de *Vos , 8e*reçoit ceux qui en sortent II y a toute apparence qu’iI  
en est de même du périoste interne. Les maladies du  
périoste externe affectent particulièrement l’os ; parce  
que les vaiffeaux qui en partent , & qu’il reçoit, étant  
détruits , la circulation des Eues vitaux ceffe dans toute  
la fubstance de l’os. La même choEe si? passe dans les  
maladies du périoste interne ; en Eorte que 1a partie in-  
térieure de *Vos* peut être corrompue, tandis que *sa par-*tie extérieure est encore Eaine. Ceci paroît être confir-  
mé par l’opération de M. Ruysch que nous avons déja  
citée. Il trouVa , comme nous avons dit, dans la cavité  
du cubitus , un tuyau osseux, si parfaitement séparé de  
la fubstance extérieure , qu’il pouvoir *se* mouvoir en  
tous Eens. Comme dans les os du crane, les vaisseaux du  
péricrane touchent la lame extérieure , & ceux dé la  
dure-mere la lame intérieure; il en est à-peu près de  
même dans les os creux qui Eont plus gros. Les vaisi-  
feauxdu péricrane & de la dure-mere *se* rencontrant  
dans le diploé , entre les deux lames du crane ; il y a  
toute apparence que le même mécanisine regne au mi-  
lieu de l'os. Nous lisims *in Thesuur.* 10. *n°. 17S.* de  
RuyEch qu’il avoit un *os* dépasse où l'on voyoit une  
fubstance osseisse & spongieuse , semblable au diploé  
du crane,& placée entre deux lames. Cet Auteur assure  
avoir observé la même choEe dans quelques autres ; &  
c’est de-là qu’il part, pour expliquer la formation du  
tuvau osseux dont nous avons parlé plus haut , & fa sé-  
parationde la partie supérieure de llas. Ruyfch confir-

227 O S

me fon opinion par un exemple tout semblable au pré-  
cédent, qu’il rapporte dans bon *Museum Anatomicum ,*& dans fon *Thes.* 8. *n°.* 8. *Pl. iIIasig.* 2. 3. 4. H *se* for-  
ma par les seules forces de la Nature, après une carie  
inVétérée du tibia, un morceau d’os rond & creux,  
dont il a donné la figure dans fes Planches. Il s’enfuit  
donc que tous les accidens qui arrÎVent auxosàlafui-  
te de l'inflammation, de la fuppuration , pu de la gan-  
grene du périoste externe, peuVent arriVer pareille-  
ment à la fuite des mêmes affections au périoste inter-  
ne. Mais si nous examinons que toute corruption pro-  
duitedans les maladies du périoste interne , a sim siége  
dans la caVÎté de l’os , & qu’il n’y a aucune issue pour la  
matiere peccante; nous enconclurronsfacilement que  
les maladies du périoste interne font plus terribles que  
celles du périoste externe ; car il y a nécessairement  
alors corruption de la moelle, & cette corruption est  
fuÎVie de tous les accidens dont nous aVons parlé ci-  
dessus.

D’où il est évident que soit que cette membrane soit  
d’abord enflammée , foit qu’elle soit enfiuite  
offensée en conséquence de l’infection de la  
moelle, la même maladie, c’est - à - dire, la ca-  
rie de *l’os* fera toujours produite, mais à un de-  
gré qui ne lassera prescpI’aucun espoir de guéri-  
son.

Car le périoste interne couvre la surface concave des *os,*& est contigu à la membrane commune qui environne  
les vésicules médullaires ; d’où il s’enfuit évidemment,  
qu’il ne peut être enflammé fans que la moelle ne soit  
promptement affectée. Car cette inflammation fie ter-  
minera en un abficès ou en gangrene ; or dans l’un &  
l’autre cas, le pus ou la sanie corrodera la contexture  
foible de la moelle, y engendrera promptement de la  
corruption , & cette corruption *sera* suivie de tous les  
accidens dont nous avons parlé ci-deffus. Ce que nous  
avons dit juEqu’à présent, démohtre suffisamment com-  
bien la cure doit être difficile alors. D’ailleurs je n’i-  
magine pas qu’on ait quelque moyen de connoître  
promptement, s’il y a inflammation , soit à la mem-  
branequi enveloppe la moelle, ou à la moelle même,  
ou si c’est au périoste interne : car dans tous ces cas, il  
y a flymptome d’inflammation profonde, une forte com-  
pression n’augmente point la douleur , & les effets  
font les mêmes; c’est à-dire , que *i’os* est carié , & la  
moelle excessivement corrompue. Il n’y a donc qu’une  
Eeule & même méthode pour toutes ces maladies.

On connaîtra qu’il y a inflammation , ιτε aux signes  
généraux de l'inflammation. 2°. A la profondeur  
de la partie affectée. 3°. A une douleur obtuse ,  
fixe & continue, qui ne cede à aucun remede, &  
que la pression n’augmente point. 40. A l’accroisc  
sement de cette douleur après quelques mouve-  
mens mufculaires.

Comme il est affez ordinaire de ne découvrir les maladies  
dont il s’agit ici, que par leurs effets les plus terribles,  
c’est-à-dire, lorsqu’il est trop tard ; cherchons avec  
foin les moyens dléViter cet inconvénient : j’avoue  
qu’ils font très difficiles à trouver ; cependant il y en  
a : il y a dés signes qui caractérisent le commencement  
du mal.

Voyons maintenant quels sont ces signes :

I. La plupart des signes d’une inflammation ne se mani-  
festant que dans l’affection des parties extérieures du  
corps; il ne faut avoir ici égard qu’à la chaleur,à la dou-  
leur, & à la fievre, fymptomes concomitans de prefque  
toutes les inflammations violentes. Quant à la pulsii-  
tion, elle d'est pas sensible, tant à caisse de la profon-  
deur du siége de la maladie, que parce que les vaisseaux  
du périoste interne, scmt excremement foibles.

O S *228*

2. S’il y a des signes d’inflammation , & qu’on n’apper-  
çoive en même-tems aucune affection aux parties exté-,  
rieures, il y a tout lieu de foupçonner, que le mal est  
logé dans les parties les plus internes de&os.

3. Les malades fe plaignent ordinairement dans ces cas  
d’une senEation femblable à celle qu’ils éprouveroient,  
si leurs *os* s’entr’ouvroient des parties intérieures, vers  
les parties extérieures. La douleur obtusie demeure fixe  
dans le même endroit ; elle est en même-tems très-fa-  
tigante : car c’est en vain qu’on tente de la calmer par  
des fomentations, par des cataplafmes, ou en chan-  
geant la posture de la partie affectée. Une compression  
forte ne l'augmente point. Ce que nous avons dit ci-  
dessus, fuffitpour rendre raifon de tous ces phénome-  
nes.

4. U ne s’enfuit pas moins évidemment que l'huile mé-  
dullaire peut passer des cavités des os, dans celles des  
articulations , où elle l'ert à lubrifier, & à oindre les  
extrémités des *os Sc* les ligamens, & où elle est confu-  
mée par le mouvement. Donc si le mouvement vient à  
être augmenté , les fluides qui l'ont en stagnation dans  
la cavité descs,steront mis pareillement en agitation ,  
& prendront un mouvement plus prompt. Mais si la  
douleur provient de l’inflammation du périoste interne  
ou de la membrane médullaire , il ne fera pas possible  
que le mouvement des humeurs soit accéléré dans les  
parties, flans que cette douleur augmente. Toutes les  
fois donc que les humeurs seront miEes en agitation,  
Eoitpar un Lssage inconsidéré du vin, soit par celui des  
si-lbstances aromatiques , il y aura accroissement dans  
la douleur, lorsque le périoste interne, ou la substance  
médullaire sera affectée.

On guérira cette maladie, 1°. parla méthode générale  
qu’on fuit dans les inflammations, voyez l'article  
*Inflammatio.* 2°. Par celle que nous avons propo-  
sée plus haut, à laquelle on aura recours, & qu’on  
observera avec exactitude, aussi-tôt qu’il y aura  
des signes d’un commencement de résolution.

La cure d'une inflammation par résolution est de toutes  
la plus commode & la plus à souhaiter : mais on ne  
peut, guéres se la promettre dans le cas dont il s’agit.  
Car il est rare qu’on appelle le Medecin dans les pre-  
miers jours de la maladie. Comme la douleur est obtu-  
*se , &* située profondément, ou on la néglige entiere-  
ment, ou l'on a recours à des remedes extérieurs, qui,  
dans l’état où font les choEes, ne peuvent produire au-  
cun effet. Mais on n’a qu’à consulter Part. *Inflamma-  
tio ,* pour savoir combien il importe à la cure d’une in-  
flammation par résolution, d’y traVailler, tout au com-  
mencement de la maladie. Les somentations, les fric-  
tions , & les bains, qui font si salutaires dans les autres  
inflammations, ne pénetrent point dans celle-ci jtss-  
qu’àla partie affectée. Il ne faut attendre de foulage-  
ment que de la faignée, des purgatifs anti-phlogisti-  
ques, & des remedes capables de diminuer la quantité  
& l’impétuosité du fang artériel , aidés d’un régime  
foible , & de tout ce qui peut atténuer & délayer.

Mais si l’usage de ces remedes produit quelquleffet ; si  
les fymptomes ne ceffent pas entierement à la vérité ,  
mais semt affoiblis, le Medecin ne doit point perdre  
espérance : il peut fie flatter d’une cure parfaite, & il  
. doit y travailler de toute fla foaçe ; d’autant plus que la  
plus petite partie de levain qu’i! laifferoit subsister,  
donneroit lieu dans la soute à des accidens qui n’au-  
roient point de remedes. Quoique l’inflammation sent  
modérée, je lui conseille de recourir à la méthode que  
nous avons recommandée ci-deffus, c’est d’imprégner  
le corps de décoctions pénétrantes, & d’lsser des autres  
mesures que nous avons indiquées. H pourra parvenir  
en se: conduisant ainsi, à subjuguer les restes du mal.  
Mais comme on ne peut gueres imprégner le corps des  
décoctions des boissons procurer une fievre artificielle :  
on voit assez que cette pratique suppofie quel’inflam-

229 O S

matiofi est détruite; autrement elle ne seroit qu’irriter  
les symptomes.

Mais s’il y a supputation ou gangrené dans la partie af-  
sectée, & *si* l’on en est assuré, non-seulement par  
les signes sensibles d’une inflammation antérieu-  
re, mais encore par une douleur obtusie , fixe &  
profonde; alors il *n’y* a point de cure à efpérer,  
si ce nlest par le moyen des décoctions.

Car lorsqu’on n’a point employé du tout les remedes qui  
conVÎennent dans la cure d’une inflammation par réfo-  
lution, osslorfqu’on s’en est fervi trop tard ; lorEque  
l’inflammation est si Violente , qu’il n’y a point de ré-  
solution à attendre , quoiqu’on ait employé à propos  
tous les remedes conVenables ; il faut alors s’attendre  
àquelqu’autre terminaison, c’est-à dire , à la suppura-  
tion ou à la gangrene; car comme le pus, ou la simie  
gangréneuse, nlontabsolument aucune issue ; il est ένϊ-  
dent, qu’il ne peut s’ensisiVre de ce défaut, que les ac-  
cidens les plus terribles. On s’assurera que l’inflamma-  
tion s’est déterminée de l’une ou de l’autre de cesma-  
nieres, par l’absence des signes d’une résolution, & par  
la présente d’une douleur obtusie , fixe & prosonde.  
Quant à l’espoir qu’on a de guérir en ce cas, il doit être  
uniquement fondé fur la méthode que nous aV ons re-  
commandée ci-dessus , qui consiste à imprégner le  
corps de décoctions, &à emporter par ce moyen toute  
la matiere corrompue. Mais si les mefures que nous  
avons prescrites ne réussissent point, & s’il n’y a point  
de danger de faire une incision jufqu’à l’cs;on ne ba-  
lancera point à en Venir à cette opération, & l’on prati-  
-quera une otiVerture dans la caVité de l’os, par laquel-  
le la sanie pourra s’éVacuer. Il est éVÎdent par ce que  
nous aVons dit ci-dessus , qu’il y a des cas où cette der-  
nière méthode a dû produire de bons effets. On a esc  
sayé ce que pourroit aussi la saliVation par le moyen  
du mercure, dans les cas de cette nature : mais Van-  
Swieten nous dit qu’elle ne produit rien de bon. D’où  
il s’ensilit que les remedes que nous aVons indiqués,  
font les seuls dont on puiffe tirer quelqu’avantage.

Alors la partie -interne de *l’os* étant putréfiée , gonflée ,  
enflammée & cariée dans toute *sa* substance ; le  
périoste externe doit être enflammé, distendu par  
la tumeur de l’cs, & corrodé par la matiere acri-  
monieuse ; & lespartles supérieures , contractant  
peu à peu l’infection, qui gagne les parties adja-  
centes , elles deVÎendront fpongieufes , fe gonfle-  
ront, & feront douloureufes jufqu’à ce que la des-  
truction du membre foit parfaite. Lorfque les  
choEes semt en cet état,il.eàfaut absolument Venir  
à l’extirpation.

Carie pus retenu dans un lieu chaud & bien fermé , s’at-  
ténuera, deviendra putride, & prendra nécessairement  
de l’acrimonie , Voyez l’article *Suppuratio s* & s’il y a  
de la fanie gangreneufe, elle ne tardera point à s’alté-  
rer, & à contracter de la malignité. L’huile médullai-  
re qui fe répandra après aVoir corrodé les Vésicules qui  
la contenoient, entrera en stagnation, deviendra acri-  
monieuse & rance, & prendra de la malignité. D’où  
l’on voit que la cavité entiere de l’os ne tardera point  
à fe remplir de Eanie acre & putride. Cette sanie agira  
bien-tôt sijr la silrface concave de *Vos* ; les vaisseaux  
distribués entre les lames s’enflammerontlcs lames qui  
étoient auparavant contiguës *se* sépareront ; il *se* for-  
mera une tumeur dans la substance de *ï’os , &* toutes  
les parties seront enfin corrOdées. Cette dépravation  
ne se fera point, sans qtl’il y ait de nouVelles douleurs ;  
car lorsque toutes les parties contenues dans la caVité  
de l’os lont corrompues, les prernieres douleurs *ces-  
sent* quelquefois, ou si elles continuent, elles sont fort  
obtufes : mais lorfque le périoste externe qui estexcesi-  
siVement sensible, commence à être distendu par la tu-  
meur de l’os, ou corrodé par une fanie acrimonieuse

O S 230

qui pénètre jusqu’à lui, le malade doit ressentir les  
douleurs les plus fortes & les plus vives. Alors les par-  
ties molles qui environnent l’os, commencent àfecor-  
rompre & à participera- la contagion qui fait des pro-  
grès lents à la vérité , mais continus ; il s’y forme,  
mais furtout, dans la membrane adipeufe, des tumeurs  
assez larges, fpongietsses, & qui cedent au toucher.  
C’est ainsi que le mal passe par degrés des parties inté-  
rieures, aux parties extérieures ; la corruption devient  
générale, & enfin un membre fie trouve entierement  
détruit : car lorsique toutes les parties & *F os* semt mor-  
tifiées, il y a Vraiment un sphacele qui ne peut être  
guéri que par l'extirpation. Quoique la plupart des  
parties foient détruites par les contusions Violentes,  
& par les gangrenes malignes : il reste cependant quel-  
qu’espoir qu’il restera des vaisseaux entiers , sains &  
vÎVans, sous les parties mortifiées ; qu’à l’aide de ces  
vaisseaux, il y aura séparation; & que la substance  
perdue *se* régénérera : mais dans le cas dont il s’agit,  
il ne saut s’attendre à rien de semblable ; car la cor-  
ruption commence aux parties fubjacentes.

Cette maladie a souvent pour catsse un virus vénérien ,  
ou quelque disposition scorbutique dans les hu-  
meurs , ou la tendance à la maladie que nousap-  
pellons rachitis.Ceci bien examiné, nous instruira  
de ce que c’est que les *gsumma,* les tophus , les  
nœuds, les exostoEes , les abicès, la .carie, & le  
*spina-ventosa* des *os.*

Quoique l’inflammation du périoste interne, de la mem-  
brane qui enVltonne la moelle, & des follicules qui  
contiennent l’huile médullaire puisse provenir de tou-  
tes lescaufes capables de produire une inflammation  
dans toutes les parties du corps ; cependant ces parties  
étant mifes à l’abri de toute injure , l'inflammation  
qui y furvient est rarement d’une nature ordinaire.  
On remarque dans la corruption des *os ,* & dans la de-  
struction de leur tissu , que ces effets fiant fréquem-  
ment des si.iites d’une cacochymie du stang. Telle est

*La cacochymie dus.ang caus.ée par un virus vénérien.* Il est  
démontré par une infinité d’expériences, qu’alors l’in-  
fection Eubtile du seing tombe star différentes parties  
du corps où elle détruit peu-à-peu tout ce qu’elle ap-  
proche. On sait aussi que telle est fia nature , qu’elle  
corrompt les humeurs faines , & qu’elle leur commu-  
nique fia malignité ; ensorte que la. contagion gagne  
non-seulement les parties adjacentes de l’endroit  
affecté , mais encore les plus éloignées ; car il est  
constant que le virus vénérien s’insinue d’une ma-  
niere surprenante entre les parties oléagineuses &  
mucilagineuses du corps. On ne doit donc point être  
Eurpris qu’il *se* mêle à l’huile grasse dispersée dans la  
fubstancedes os, ou ramassée dans leurs caVités, qu’iI  
cause-là une dépravation lente, & que corrodant peu-  
à-peu toutes les parties, il engendre une corruption  
totale. Une obEerVation qu’on n’a que trop d’occasion  
de faire , c’est qu’entre les maladies des *os,* les plus  
dangereufes & les plus malignes , proviennent de la  
vérole , furtout lorsqu’elle est invétérée, & qu’elle a  
pris de profondes racines ; car il est rare que ces par-  
ties en foient attaquées, lorsqu’elle est récente : mais  
lorsqu’elle est inVétérée , elle produit des douleurs  
opiniâtres & Insupportables, qui ne cedent à aucun  
remede; & que la salivation , & les décoctions des bois,  
ftsspendent à peine. La vérole affecte la moelle; c’est  
un fait démontré par une infinité d’observations : il  
nlest pas moins constant, que les maladies des os les  
plus terribles, semt quelquefois une deEes fuites. Van-  
Swieten nous dit avoir vu les côtes , le sternum, &  
les claVicules conEumées par Ia vérole , les Vertebres  
du cou corrodées par un ulcere vénérien au pharynx,&  
la Eurface extérieure de l'os pariétal droit être cariée par  
le virus vénérien & fe détacher. Ces obserVatiorts sijf-  
fisentpour démontrer que la vérole , est fréqu.mment

^31 O S

une des caufes des maladies des *os.* Passons mainte-  
nant à

*La dispositionseorbutique des humeurs.* Les premiers fymp-  
tomes du scorbut fe manifestent communément aux  
environs des gencives & des dents ; on fait que ce mal  
porte la carie dans les dents, les fait tomber par mor-  
ceaux & attaque même la partie osseuse de la mâehoi-  
re. Les ulceres invétérés aux jambes, auxquels les Ecor-  
butiques font si si-ljets , font quelquefois accompagnés  
de la carie des *os.* Lorfque cette maladie a beaucoup  
de malignité, elle carie tous les os; on en trouve un  
exemple dans les *Mémoires de 1’Académie des Scien-  
ces en ï6<yp.* Et nous liions dans le Traité *des Mala-  
dies des Os* , de M. Petit, *Tom. II.* qu’il trouva dans un  
grand nombre de Soldats qui moururent du scorbut ,  
le périoste entierement corrompu en plusieurs endroits  
& séparé des os , & sous cette membrane une lymphe  
d’une couleur obsicure & noirâtre, & d’une puanteur  
Insijpportable. D’où il s’ensuit que le scorbut invétéré  
attaque les os; ce qui est confirmé par plusieurs fiymp-  
tomes , tels que les douleurs nocturnes, qui lui fiant  
communsavec la vérole.

*Quant* à *la tendance des humeurs* à *la maladie que nous ap-  
pelions rachitis.* Il est évident que le rachitis a beaucoup  
d’analopie avec le ficorbut , & qu’il y a tout lieu de  
soupçonner que le virus vénérien entre pour quelque  
chnEe dans ces caisses; car les enfans qui viennent de  
parens mal-fains & qui ont eu plusieurs goncrrhées, en  
sont le plus fréquemment attaqués. Mais on obferve  
qu’alors les *os* font violemment affectés, que les dents  
deviennent noires, fe carient & tombent ; que les épi-  
phyfes deviennent prominentes, & que Ressort le plus  
léger les sépare des *os* auxquels elles font adhérentes ;  
enfin que lorfque cette maladie est pouffée à sim der-  
nier degré , elle est fréquemment accompagnée de la  
carie & du *scpina ventosa.*

Ce que nous avons dit jufqu’à présent répandra beaucoup  
de lumiere sclr ce que nous avons à dire des mala-  
dies suivantes.

Les *gelmma* qui sirnt des tumeurs formées de la fubf-  
tance même de l'os , d’une nature si molle & si vifqueu-  
fe, qu’elle cede à la compression, comme la gomme  
des arbres , lorfqulelle a été exposée aux rayons du fo-  
leil, ou ayant qu’elle ait acquis sa dureté; font des ef-  
fets affez fréquens de la vérole ; ils viennent non-feu-  
lement à la tête, mais encore au milieu & à la partie la  
plus Eolide des gros *os.* Il paroît que c’est l’obstruction  
ou l’inflammation desvaiffeaux distribués entre les la- :  
mes offeuses qui, donne lieu à leur formation ; car lorf-  
que ces vaisseaux sirnt obstrués ou enflammés, ils *se* di-  
latent, & en fe dilatant ils écartent nécessairement les  
lames qui sirnt au-dessus d’eux. Peut-être aussi qu’alors  
la substance de l’os proprement dite, qui est naturelle-  
ment dure, s’amollit & perd sa consistance. On trouve  
dans les Praticiens des exemples Purprenans de ce -  
phénoméne. Il arrive par des causies inconnues , que  
non-seulement quelques parties des *os s* mais même des  
*os* entiers, deviennent mous comme les chairs. Nous  
avons de ce fait un si grand nombre de preuves qu’il  
n’est pas permis d’en douter. Il est pareillement dé-  
montré par un grand nombre d’obfervations que les *os*ainsi amollis fe gonflent quelquefois; & telle est l’ori-  
gine des tumeurs appellées *gummata,*

Il.est évident'par ce que nous avons dit, que ce défaut de  
consistance dans les *os* fuccede quelquefois aux abfcès  
formés dans les parties adjacentes, qu’il a fon princi-  
pe dans la fubstance des *os,* & qu’il est souvent une dés  
si-iites de la Vérole. Il faut cependant avolier que les *os*font quelquefois attaqués de *gtimma* fans qu’il pa-  
roisse y en avoir de caufes suffisantes. Ne potlrroit on  
point alors recourir à la cacochymie acide du simg ,  
pour rendre raison de cette dépravation ? d’autant plus  
que perfonne n’est plus fréquemment attaqué de *gum-  
ma* que les enfans foibles, dont les alimens font pour

O S 232

la plupart acefcens, les vaisseaux& les vifceres débiles,  
incapables de furmonter le vice du chyle engendré de  
ces alimens. Nous lifons dans le *Thesaur.* de Ruyfch,  
4. *Al°.* 38. que la liqueur dans laquelle il cosserVoit  
un fœtus, étant devenue trop acide, fes côtes s’amol-  
lirent au point qu’on pouvoir non-feulement les fléchir  
en tous flens , mais même y faire des nœuds, comme  
à des ficelles.

*Des tophus et des nœuds.* Lorfque les tumeurs de l’os semt  
plus dures que les *gumma. y &* plus molles que la siib-  
stance de l’os, on les appelle nœuds ou *fophus.* Le cé-  
lebre Boerhaave a coutume de comparer les *tophus* aux  
cornes des veaux, lorsqu’elles n’ont pas encorepercé la  
peau, & les nœuds aux cornes des mêmes animaux ,  
lorsqu’elles ont percé la peau , mais sans avoir encore  
toute leur dureté. D’où il s’ensuit que les nœuds & les  
*tophus* ne different des *gumrna* que par leurs différens  
degrés de consistance.

*Exostoses.* Ces tumeurs ont la dureté de l’os, & siont mê-  
me quelquefois plus dures. Quelquefois l’exostose oc-  
cupe tout *Vos*, ainsi qu’on en a des exemples dans les  
*os* du carpe & du métacarpe, dans ceux du tasse & du  
métatarfe, & dans les phalanges des doigts. Ce fait est  
rare dans les gros os. Ce mal n’en attaque ordinaire-  
ment qu’une partie. Ce que nous avons dit aux articles  
*Caput & Fractura*, de la nutrition & de l’accroissement  
des *os* & de la régénération de leur fubstance perdue,  
prouve suffisamment que la substance dure des *os* peut  
être réparée par des humeurs louables, portées en  
quantité & avec l’impétuosité convenables, dans les  
vaisseaux siains. D’ailleurs on remarque assez fréquem-  
ment dans la cure des fractures , furtout lorsque les  
sujetssiont jeunes, que le callus qui *se* forme & qui réu-  
nit les parties féparées s’éleve au-dessus de la surface  
de *l’os, &* reste pendant toute la vie du malade corn-  
me une fubstance dure & ossesse: mais cette substan-  
ce qui Eoude & consolide les *os* fracturés & restitue la  
substance qu’ils ont perdue , est d’abord molle & n’ac-  
quiert que par degré la dureté de *l’os. Voyez* l’article  
*Vulnus.* Si donc il arrive par quelque caisse que les vaise  
feaux qui portent la matiere qui nourrit l’cs, & répare  
1a substance perdue,sioient dilatés,le diametre de Posent  
fera augmenté & il y aura tumeur. Mais comme il est  
extremement probable, ainsi que nous Pavons remar-  
qué à l’article *Caput,* que ces vaisseaux Pont répandus  
entre les lames des différentes couches dont les gros os  
semt formés, ces vaisseaux en fe dilatant sépareront  
d’autant plus les lames les unes des autres, & aug-  
menteront le volume de lsos.

Or selon que ces tumeurs prominent au-dessus des parties  
extérieures, ou vers les parties internes, selon les dif-  
férefiiies parties de Iles qu’elles affectent, felon la dif-  
férence des parties adjacentes qu’elles offensent, &se-  
Ion leurs différentes figures & groffeurs, il en naît dif-  
férens accidens, ainsi que nous lifons dans les Auteurs  
qui ont recueilli des observations.

RuyEch nous dit, *in Thesaur.* 10. *N°.* 178. *PI. II. Fig.*

*8e* 5. qu’il divisa longitudinalement avec une Ecie une  
partie dtl tibia affectée d’exostose, & qu’il trouva que  
cette exostose creux partoit de la Eurface interne de lsos,  
& rétrécissait la cavité qui contenoit la moelle. D’où  
l'on voit combien d’accidens peuvent être produits par  
une pareille exostose,La moelle en peut être comprimée  
& offenfée, & il pourra s’ensuivre tous les iymptomes  
analogues à ces deux défauts , & dont nous avons déja  
fait l'énumération. Les exostoses qui *se* forment au mi-  
lieu & à la partie la plus folide des gros *os,* font ordi-  
nairement assez dures dans toutes leurs parties: mais  
celles qui font situées aux environs des jointures, n’ont  
quelquefois de dureté qu’en leurs parties extérieures ;  
& l’on a trouvé fous cette croûte une dépravation sur-  
prenante des parties molles situées entre les lames oE-  
seissesécartées les unes des autres, ces parties avoient  
dégénéré en fungus, en pus, en fanie & en mucosi-  
té. Voyez M. Petit, *Maladie des Os, Tom. II.* S’il se  
forme une exostofe à la lame intérieure du crane il

»33 O S

est éVÎdent que cette tumeur comprimant le cerveau ,  
fera fuivie de l’épilepsie, de la paralysie & de l’apople-  
xie. Quant aux exostosies qui paroissent à la siurface ex-  
îérieure des *oa* elles distendent peu à peu le périoste,&  
causient des douleurs longues & aiguës qui cessent bien-  
tôt si ces tumeurs sont en pointe.

)Les exostofes font quelquefois desfuites de quelque inju-  
re extérieure.Elles proviennent aussi de casses internes  
dont aucune ne produit plus fréquemment cet effet que  
la vérole. Lorsique le Ecorbut a de la malignité, les ul-  
ceres aux jambes qui l’accompagnent, & qui résistent à  
tous les remedes Vont rarement stans carie,& il y a aussi  
quelquefois exostofe.’celles dont les caisses font extérieu-  
res ne font pas communément Eort dangereuses quolque  
très-difficiles à guérir; au lieu que celles qui sont des  
effets de quelque cause interne, disparoissent quelque-  
fois entierement , ou du moins fiant beaucoup dimi-  
nuées, si l’on anéantit le mal dont elles Eont les sympto-  
mes, ainsi qu’on en sait fréquemment PobserVationstlr  
les exostofes Vénériennes. On sait encore que les con-  
tusions les plus légeres suffisent pour donner lieu à une  
Îxostofe, surtout aux parties des os, où les tégumens  
ne Eont pas fort épais. C’est pourquoi ces tumeurs sont  
assez fréquentes à la crête du tibia. Cette partie étant  
plus fujette à être offensée par des caisses extérieures  
qu’aucune autre, M. Petit dit dans sim Traité *des Ma-  
ladies des Os*, qu’il y a peu d’hommes en qui elle n’ait  
quelque aspérité. Voyez les *Mémoires de P Académie  
des Sciences en* 1720. & Vous y apprendrez que lesgran-  
des contusions fiant capables de produire des exostoses  
prodigieuses.

Les exostoses qui proviennent d’injures extérieures *se*guérissent rarement, à moins que ce ne soit à l’aide  
d’une opération chirurgicale : mais comme elles sont  
communément peu dangereuses, & que l’opération chi-  
rurgicale le seroit beaucoup, & auroit d’ailleurs de la  
difficulté , il ne faut la conseiller que dans les cas où la  
grosseur, la figure ou la situation de l’exostofe feroient  
excessivement incommodes.

Quant aux exostoses qui proviennent de causes internes,  
on en vient quelquefois à bout, ou du moins on lesdi-  
minue beaucoup, en en attaquant les caisses. Mais si  
i’exostofe fubsiste après la destruction de *sa casse*, com-  
me il arrÎVe dans la cure de la vérole, on fera une inci-  
iîon au tégument, & l’on enleVera llexostofe avec un  
instrument tranchant ou le cautère actuel ; opération à  
laquelle il ne faudra toutefois fe déterminer que lorf-  
que l’exostose auroit des fuites fâcheuses. J’ai vu des  
exostoEes subsister pendant plusieurs années après la cu-  
re de la vérole, fans aucun autre inconVénient que la  
difformité de la partie, dit Van-Swieten. Voustrouve-  
rez dans le Traité *des Maladies des Os* de M. Petit,  
*Tom. II.* les méthodes les meilleures d’enlever les exose  
toses.

*Les abscès.* Nous avons décrit à l’article *Suppuratio* ce que  
l’on entend par un absicès des parties molles; & il est  
éVÎdent par ce que nous aVons dit jusqu’ici, que les *os*Eont siljets à cette maladie. Il est démontré par des ob-  
servations de pratique que des inflammations formées,  
foit dans les parties ceîluleufes Voisines des jointures  
des *os ,* sioit dans la caVÎté du milieu des gros *os,* ont  
dégénéré en abfcès. D’ailleurs on dit qu’il y a un abfcès  
dans la siibstancede lsos, lorsqu’une ou plusieurs des  
lames qui le forment en s’unissant, fe mortifient, fe  
corrompent, fe désunissent & fe séparent des Vaisseaux  
fubjacens & latins , de la substance régénérée & sem-  
blable aux lames séparées, ou du nouVeau périoste de  
cette sclbstance régénérée & qui a servi à la réparation  
de la substance perdue. Voyez à l’article *Caput* llobfer-  
vation d’Hippocrate, sciVoir, que dans les blessures &  
dans les plaies de la tête, où *l’os* est à nu & où il est resc  
té une partie de l’instrument contundant, la partie  
mortifiée de l'os *se* sépare ordinairement de celle qui est  
faine & qui afiang & Vie. C’est aux abficès des *os* qu’il  
faut encore rapporter les obferVations furprenantes de  
Ruyfch, par lesquelles il paroît aVoir trouvé dans la

O S 234

cavité du miIleu des gros cs, un tuyau rond , osseux P*séparé du reste de l’os.*

*Carie dey os.* Cette maladie est tout-à-fait différente de  
l’abfcès des *os*, & elle est beaucoup plus terrible. Dans  
l’abfcès il reste toujours de la cohésion entre les par-  
ties; & s’il s’en sépare quelque chose, c’est seulement  
une lame ; au lieu que dans la carie la substance de *Vos*est tellement corrompue & corrodée, qu’elle tombe en  
une espece de poudre; ce qui indique une corruption  
prodigieuse, & par conséquent une cure d’autant plus  
difficile. Nous indiquerons les moyens de s’assurer de  
la carie d’un *os* couvert de chair & enveloppé de tégu-  
mens. Mais ce mal s’apperçoit facilement lorfque *Fos*est à découvert ou qu’on le peut fonder. Nous lisims  
dans Cesse, *Lib. VIII. cap.* 2. « qu’on découvre bien-  
« tôt par le moyen de la Eonde si un *os* est carié, car cet  
« instrument y pénetre plus ou moins selon que la ca-  
« rie est plus ou moins profonde, σι La partie cariée  
d’tm *os* n’a prefque point de folidité ; elle cede à la sim-  
de qui ne trouve de la résistance que lorsqu’elle est  
parvenue à la partie saine de l'os. C’est pourquoi Cel-  
*se* ajoute dans le même endroit, après aVoir conseillé  
de ratisser les *os* pour parVenir à les guérir, « qu’il ne  
a faut les ratisser que jufqu’à ce que l’on foit arrivé à  
« leur partie blanche & solide ; car il est constant qu’au  
a dessous du noir on trouVera du blanc, & qu’il n’y au-  
« ra plus de carie lorsique *l’os sera* solide. »

*Le spina ventosa.* C’est l’espece la plus terrible de la carie  
des *os,* puisqu’elleproVÎent d’une corruption produite  
dans la moelle par quelque caufe interne qui corrode  
ces parties. Nous en aVons déja traité ci-dessus.

On conçoit par-là pourquoi un *os* carié change si considé-  
rablement de couleur & devient d’un blanc siale,  
de bleu blanchâtre qu’il étoit , devient jaune „  
cendré, livide , noir, & quel degré de corruption  
marquent ces différentes couleurs.

Nous avons obEervé dans Ilendroit de l’article *Caput* où  
nous avons considéré ces signes , comme des fympto-  
mes de l’affection du crane , que la couleur des os sains  
étoit dans les personnes vivantes tant sioit peu bleuâtre  
& rougeâtre, & que le premier signe du vice d’un *os*étoit sim changement de couleur, de rougeâtre ou bleu,  
en blanc, jaune obsicur & enfin noir. Il en est de mê-  
me des autres orque du crane; & l’on peut affureren  
général que la corruption des *os* est d’autant plus gran-  
de, que leur couleur naturelle est plus altérée. Dans le  
premier degré d’altération *l’os* devient blanc, & c’est  
une preuve que la mortification commence. Lors donc  
qu’on a fait de petites ouvertures à un crane affecté,  
le premier signe qu’on a que la cure prend un cours  
heureux, c’est le changement de la couleur blanche  
de la furface de *Fos* en une couleur rougeâtre. Comme  
nous avons déja démontré que l’huile médullaire passe  
par les pores des lames appliquées les unes fur les au-  
tres, & parvient à la silrsace extérieure de *l’os,* où il est  
vrassemblable qu’elle entre dans les petites veines du  
périoste & qu’elle *se* mêle au stang ; on conçoit assez que  
lorEque le tissu vital de *Fos* est détruit, cette huile doit  
s’accumuler, entrer en stagnation & *se* corrompre, &  
par conséquent *l’os* devenir gras & jaune, ainsi que CeI.  
*se l'observe* dans le second Chapitre de sim huitieme  
Livre, a La partie vitiée, dit-il, à propos des maladies  
« des os , devient d’abord grasse & ensuite noire, &  
« de la couleur qui marque la carie. » A mesure que  
le mal augmente , la couleur devient cendrée, livide &  
noire. LorEque *Vos* est noir , il est certain que sa rnor-  
tification est parfarte, & que la corruption y est ροιιΤ-  
siée au dernier degré. Cette altération silcCessive de la  
couleur est bien remarquable dans les dents lorsijulel-  
les commencent à *se* corrompre. Elles deviennent d’a-  
bord grasses, puis jaunes, enfuite brunes, & enfin tout-  
à-fait noires :on peut dire alors qu’elles sont cariées 5  
aussi tombent-t’elles par morceaux.

235 O S

On voit évidemment par ce que nous avons dit, pour-  
quoi un *os* carié est inégal, raboteux, spongieux,  
friable , mou & facile-à rompre, c’est sans doute  
parce que les arteres tant internes qu’externes ,  
ceffent de comprimer fes lames.

On sait par ce que nous avons dit jusqu’à présent, que  
les osTont composés de lames appliquées les unes fur  
les autres , & qu’entre ces lames il y a des vaisseaux  
qui portent les humeurs vitales , qui servent à la vie  
& à la nutrition des os, surtout dans les endroits où  
les interstices que ces lames laissent entre elles font fort  
fensibles. D’où il s’ensuit que les petites arteres qui  
serpentent entre la lame extérieure d’un *os 8c* celle qui  
la suit immédiatement, tendent dans leur diastole à  
soulever partout la lame extérieure : mais les petites  
arteres dispostées dans le périoste contrebalancent cct  
effort, agissent peut-être même plus puissamment, &  
résistent à l’élévation de la lame. Lors donc que le pé-  
rioste est corrompu par quelque caufe que ce puisse  
être , il faut que l'action des arteres difperfées entre  
les lames des *os* préVaille , & que la lame extérieure  
s’éleve. On voit évidemment que le même effet fera  
produit dans tous les interstices qui séparent les lames  
de l’os. On croira peut-être que l'action des petites ar-  
teres n’est pas assez considérable pour foulever une la-  
me d’os, & pour lépârer ce corps dur des parties fub-  
jacentes: mais si l’on considere que ces petites arteres  
réitèrent leur pu.ssation dans tous les points de cette la-  
me , quatre mille fois au moins par heure, on fera  
moins furpris qu’une si petite force si fréquemment ap-  
pliquée produisis un effet sensible. Si la furface du cra-  
ne dépouillée du péricrane, est offensée par l’appro-  
che de Pair , ou par l’application de quelque si,ibstan-  
ce-grasse , la force de ces arteres fépare quelquefois la  
lame corrompue en très-peu de tems. Voyez l’article  
*Capua* à l’endroit des plaies de la tête.

On voit encore qu’elle est la raifon pour laquelle les ar-  
teres internes, c’est-à-dire celles qui sont distpersées  
entre les lamés , élévent les lamés à l’extérieur, aussi-  
tôt que la pression des arteres qui agissaient Eut la fur-  
face de ces lames vient à ceffer. C’est à ces caustes qu’il  
faut rapporter Pafspérité que l’on remarque à la sur-  
face des os corrompus; c’est par l’écart des lames les  
unes des autres qu’ils deviennent spongieux, friables,  
-& qu’ils perdent une grande partie de leur solidité na-  
turelle ; car dans les *os* filins la partie la plus solide est  
ordinairement celle du milieu, ou celle dans laquelle  
les lamés osseufes font plus contiguës les unes aux  
autres; au contraire les *os* font plus fpongieux, plus  
faciles à rompre aux enVÎtons de leurs extrémités;  
e’est-à dire, dans les endroits où les lames osseufes  
Eont plus écartées les tunes des autres. Les *os* cariés simt  
plus friables que les *os* fains, parce que les humeurs  
qui y fiant en stagnation,& qui y sirnt devenues acri-  
monieulses, ont corrodé la substance de lsos. Mais en-  
tre ces humeurs, celle qui produit principalement cet  
effet, est l’huile médullaire corrompue. D’ailleurs  
nous avons remarqué que la cohésion des *os* dépen-  
doit encore de l’interposition d’une huile qui fait,  
entre leurs parties, l’office de la glue & qui les unit.  
Ce qui prouve ce sait, c’est que les *os* deviennent très-  
fragiles, lorsqu’ils ont été dépouillés de cette huile  
fur un feu ouvert, & que, si on les trempe dans l’hui-  
le, après les avoir rendus friables par une longue cal-  
cination, ils recouVrént leur consistance. Or l'huile  
médullaire atténuée , étant consumée par la putréfac-  
tion , & l’os en même-tems corrodé par des humeurs  
acrimonieufes, ainsi qu’il arrive dans la carie, il n’est  
pas étonnant que la friabilité foit excessiVe , & que la  
Iubstance d’un *os* dans cet état , tombe en poussiere à  
l’approche dé la sondé.

On voit encore la raifon pour laquelle un *os* dans cet état  
est extremement fétide, & a une odeur de lard  
rance.

O S 236

Cette puantèur est si grande que les habiles Chirurgiens  
en augurent quelquefoisl’aflèction d’un *os,* au-dessous  
d’un ulcere. Mais il n’est pas possible d’en donner des  
notions par écrit; c’est à l’odorat à instruire en pareil  
cas; tout ce que nous pouvons dire , c’est qu’elle ap-  
proche de celle du lard rance & corrompu, Lorfque la  
carie de *Vos* est parvenue jusqu’à la moelle,il n’est pas  
difficile de rendre raiston de l’odeur fétide : mais elle  
fe fent, lors même que la corruption de l’os n’est que  
superficielle. Nous avons remarqué plus haut que l’hui-  
le médullaire passe par les pores des lames , & est por-  
tée dans les interstices qu’elle laissent entre elles, juf-  
qu’à la surface extérieure de l’<?s;d’nù il s’enfuit que  
quand même il n’y auroit que les lames extérieures de  
cariées, cela sijffiroit pour mettre en stagnation l’hui-  
le médullaire qui y est apportée, la corrompre & pro-  
duire la même puanteur.

On conçoit par ce que nous venons de dire pourquoi dans  
une partie ulcérée, en conséquence de la carie  
sisujacente d’un *os*, les chairs environnantes sont  
molles, flasques, fonguetsses, gonflées,& le?le-  
vres de l’ulcere rebroussées; la sanie claire, sub-  
tile, à peine visqueuEe, fétide, & pleine de pe-  
tites écailles noires; le mal sistet à retour pref-  
que sans aucune Caisse apparente, & l’ulcere re-  
belle aux meilleurs remedes qu’on emploie en pa-  
reils cas.

Nous allons maintenant passer aux symptomes qui ac-  
compagnent généralement la carie des *os,* & qui indi-  
quent à un Chirurgien habile la préfence de cette ma-  
ladie, quelque cachée qu’elle foit d’ailleurs.

*Pourquoi dans une partie ulcérée.* Lorfqu’en conséquence  
de quelque vice antérieur , ou de la corruption d’un os,  
les parties environnantes font affectées & ulcérées, leur  
corrosion fe fait ordinairement par dégré, & il fe for-  
me une tumeur molle &flafque, ainsi que l’ont toujours  
obferVé les Chirurgiens, & comme il paroît furtout  
dans le *spina ventosa-,* maladie qui semblé avoir tiré  
son nom de cette circonstance; car la putréfaction de  
lsos fubjacent envoie des exhalaisons malignes dans  
toutes les parties voisines;d’où il arrive que la mem-  
brane adipeusie qui est naturellement disposée à *se* di-  
later, ne tarde pas à s’enfler. Sa tumeur inflammatoi-  
re,n’est pas alorsdure, mais molle, lâche,&pourainsi  
dire flottante sous les doigts. C’est par cette raison que  
les habiles Chirurgiens ne manquent jamais 'dans Fe-  
xamen qu’ils font des ulceres invétérés, de s’assurer par  
la pression avec les doigts, si toutes les parties adja-  
centes font fermes & faines : car les parties environ-  
nantes n’adherent point à *Fos* corrompu , & n’y adhe-  
reront jamais par quelque moyen que ce puisse être ,  
qu’on n’ait commencé par écarter toute corruption.  
Lorsqu’une dent est cariée,la gencive s’en sépare & n’y  
reprend plus. Nous avons remarqué.plus haut que dans  
les malades qui meurent d’un stcorbut malin, le périose  
te n’adhéroit point aux *os.* Nous savons encore que dans  
les plaies de la tête, lorEque le crane est affecté, si l’on  
en sépare la chair aux environs, du septieme jour, alors  
il survient de la douleur, & il sort un pus clair &féti-  
de qui dénote la malignité de la plaie, Voyez Part.  
*Caput.* Il peut arriver aussi que la matiere élastique en-  
gendrée dans la putréfaction donne lieu de fon côté à  
la tumeur des parties environnantes.

*Les levres de l’ulcerefont renversées.* Les levres d’une plaie  
fe rebroussent dans un corps fain & robuste, par l’é-  
lévation de la membrane adipeufe qui ne peut être con-  
finée fous la peau. Le gonflement de la membrane adi-  
peufe produira le même ester dans le cas d’un ulcere;  
avec cette différence que dans la plaie les levres font vi-  
vantes & vermeilles ; au lieu que dans l’ulcere elles font  
pâles, fordides & quelquefois lÎVÏdes. Hippocrate a re-  
marqué judicieufement que dans les plaies de la tête  
accompagnées de la corruption de l’os, les leyres ressem-  
blent à de la chair macérée avec du fel.

237 O S

*La fanie est claire etsubtile.* Nous avons remarqué à Part.  
*Suppuratio* ,qu’Hippocrate& Galien entcndoient quel-  
quefois par putréfaction une fuppuration : mais qu’ils  
distinguoient une fuppuration d’une putréfaction pror  
prement dite. Ils regardoient la fuppuration comme  
un signe que la nature étoit la plus forte ; & la putre-  
faction au contraire comme un signe qu’elle étoit la  
plusfoible; d’où Galien conclut avec raifon, que la  
suppuration n’est pas simplement une putréfaction ,  
mais qu’elle est accompagnée de quelque coction, &  
que les humeurs font converties en pus par le reste de  
l’action des vaisseaux, stans laquelle elle feroit devenue  
putride. Le même Auteur ajoute qu’il s’engendre dans  
les ulceres une liqueur qui dégénère plus ou moins  
d’un bon pus , selon que les forces coctriccs font  
plus ou moins fortes, ou plus ou moins foibles, & se-  
lon que la matiere qui doit être convertie en pus est  
plus ou moins opiniâtre : y ayant toujours dans un ul-  
cere accompagné de carie dès *os,* une putréfaction ma-  
ligne produite par la corruption de l’huile médullai-  
re; & les parties adjacentes & supérieures, étant tou-  
jours flasques, molles, enflées, & quelquefois à moitié  
gangrenées; il est évident que la matiere qui doit être  
convertie en pus est très-opiniâtre, & que les facultés  
digestives font en même-tems fort foibles. Il ne faut  
donc pas s’étonner s’il s’engendre une sanie claire , fé-  
tide, quelquefois d’une couleur obfcure, & très-acre,  
au lieu d’un pus louable, blanc, épais, doux, égal, fans  
odeur, & tel qu’on l'eût obtenu si les forces de la na-  
ture avoient été supérieures. La plupart des écailles  
noires de *l’os corrompu,* viennent avec cette simie , j  
que les Chirurgiens regardent avec raison comme le  
signe le plus infaillible de la carie d’un *os.* C’est par  
cette raifon que dans les ulceres invétérés, ils exami-  
nent avec soin les emplâtres & les plumasseaux lors-  
qu’ils renouvellent le pansement, & s’ils y apperçoi  
vent de la noirceur, & une odeur fétide, ils ne man-  
quent pas de soupçonner qu’il y a carie à *l’os.*

*Retour de la maladie , fans aucune caufe apparente.* Si la  
dépuration de lsos affecté n’est point faite , le foyer de  
la maladie subsiste toujours, même après la cicatrisa-  
tion de l’ulcere : c’est pourquoi elle ne tarde pas à re-  
venir. D’ailleurs la cicatrice qui *se* fait alors aux ul-  
ceres, n’est ni ferme , ni louable ; elle reste toujours  
molle , élevée, & débile , & le lieu où elle est s’ou-  
vre dans la fuite tôt ou tard. Lorfque la putréfaction  
des dents porte la carie dans les alvéoles ; il *se* fait quel-  
quefois une inflammation & unfuppurationiubite aux  
gencives. Si l’on ouvre l’abfcès, il en fort un pus fé-  
tide, & le mal paroît guéri : mais il ne manque gueres  
de reparoître au bout de quelques mois, à moins qu’on  
ne tire la dent; & qu’une dépuration fussifante de la  
partie affectée ne dispofe à une cure parfaite. Van-  
Swieten nous dit avoir vu un enfant, qui au fortir de  
la petite vérole, sut attaqué de tubercules pleins de  
pus qui se répandirent silr toutes les parties de sim  
corps, & d’un ulcere opiniâtre au front, qui paroiffoit  
céder aux remedes dessiccatifs, mais qui bien-tôt après,  
se renouvelloit ; jtssqu’à ce qu’enfin au bout de deux  
ans, la partie corrompue de *Vos* s’étant séparée, l’ul-  
cere *se* guérit parfaitement en quelques jours.

*L’ulcere d’une nature rebelle et opiniâtre* ne peut être par-  
saitement guéri , à moins qu’on ne l’ait réduit dans  
l’état d’une plaie simple & nette ; car toute partie cor-  
rompue & mortifiée restante dans l’ulcere , y est un  
corps hétérogène, dont le séjour empêche la réunion  
des parties séparées. Voyez à Part. *Caput,* les diffé-  
rentes méthodes, & les remedes les plus efficaces ,  
pour nettoyer un ulcere de toute impureté. Les Chi-  
rurgiens éprouvent quelquefois que l’usage le plus con- I  
tinu de ces remedes , dans des ulceres peu considéra- |  
bles en apparence, ne produit toutefois aucun heureux  
effet : alors ils soupçonnent qu’il y a carie à l’os, & ils  
ne se trompent gueres. Hippocrate dit, *Aphorisme* 45.  
Sect. 6. « que les ulceres qui durent un an, ou plus long-  
« tems, affectent nécessairement les os, dont quelques

OS 238

«parties venant à fe séparer, laissent une efcarre creuse  
« & profonde.» Quelquefois ces maladies des *os* font si  
opiniâtres, qu’elles ne cedertt à aucun remede. Hsp-  
pocrate dit dans scm Traité *Defracturis,* que si lsos du  
talon, ou le calcaneum est corrompu, le mal est incu-  
râble.

On conçoit aisément par ce que nous avons dit, pourquoi  
la carie d’un os qui provient d’une casse externe,  
*se* guérit assez facilement; pourquoi celle qui  
naît d’une cause interne ne fe guérit pas fans dif-  
ficulté ; pourquoi celle qui vient de la vérole fe  
guérit encore plus difficilement, & pourquoi cel-  
le qui fuit *lus.pIna ventosa,* est de toutes la plus  
difficile à guérir.

La cure d’une carie est plus ou moins difficile , félon les  
différentes causes qui l’ont produite. Lorsqu’elle pro-  
vient d’une cause extérieure comme d’une contusion  
ou d’une bleffure, il n’y a qu’une partie de *l’os* qui soit  
corrompue, & les humeurs saines portées par le moyen  
des vaisseaux, qui sont entiers,dans le reste de la sclbse  
tancedelsos, peuvent donner lieu à la séparation de  
la partie corrompue, & à la régénération de la sclbse  
tance perdue : ainsi dans les plaies de la tête, la carie  
du crane *se* guérit quelquefois en assez peu de tems,  
lorfque le malade est fain à tout autre égard. Mais  
lorsqu’il y a cacochymie morbifique, & que les hu-  
meurs qui coulent dans toute la substance de Vos étant  
acrimonieuses, elles le corrodent ; il est évident que  
la cure doit avoir de la difficulté. Car après qu’on aura  
bien nettoyé la partie cariée, on n’aura pas détruit  
pour cela le principe du mal. Plus il y aura de difficul-  
té à corriger cette cacochymie ; plus la cure fera diffi-  
cile. Or l’infection ayant une fois pénétré jufqu’aux *os*dans la vérole, ce n’est pas fans beaucoup de diffieulté  
qu’on vient à bout de la détruire: après qu’on a bien  
employé le mercure & la décoction des bois, il arrive  
fouvent que le mal reparoît quelques mois après avec  
la même malignité. C’est donc avec raiscm que nous  
avons assuré que la carie qui provenoitde cette cause,  
étoit très - difficile à guérir. Nous avons observé ci-  
dessus, que la carie de *l’os* provenoit dans le *spina ven-  
tosa, d’une* corruption antérieure de l’huile médullai-  
re. C’est par cette raisim qu’on ne s’apperçoit guéres  
de cette carie, que quand toute la substance de *Vos* est  
corrodée : il n’y a donc dans ce cas aucune partie vita-  
le sous la carie, qui puisse donner lieu à la sépara-  
tion des parties corrompues, & à la génération de la  
substance perdue. Le feul espoir de guérison, consiste  
dans une séparation artificielle d’une large portion de  
*l’os* corrompu. Nous voyons par des observations Chi-  
rurgicales, que *l’os* corrompu, *se* sépare quelquefois des  
parties faines au bout de quelques mois, ou même de  
quelques années. Quoiqu’il en soit, H n’est pas moins  
vrai de dire que la cure de cette carie est la plus difficile  
de toutes.

On conçoit encore par ce que nous avons dit, pour-  
quoi la carie, aux parties solides des os,est dan-  
gereuse ; plus dangereuse dans leurs parties spon-  
gieuses , & pire aux jointures ; pourquoi la pre-  
miere est lente , la seconde prompte,& la troi-  
sieme plus prompte encore ; pourquoi la carie fait  
des progrès rapides, & fie guérit difficilement  
dans les enfans ; & pourquoi le *spina ventosa* at-  
taque ordinairement un grand nombre d’endroits,  
foit en même tems, soit successivement.

Il est certain par ce que nous avons dit ci-dessus,que le  
milieu des gros *os* en est l’endroit le plus épais & le  
moins vasculaire, & qu’à mesure qu’on approche  
des extrémités , on trouve les lames osseuses plus écar-  
tées les unes des autres, & les interstices qu’elles lais-  
sent entr’elles, & qui font remplies d’un grand nom-  
bre de petits vaisseaux, & de vésicules pleines d’hui-

239 ° S

le, plus grands. Nous avons encore fait voir qu’il y **a**dans les parties des *os* qui constituent les jointures, &  
qui font couvertes par une capside de ligamens qui  
tiennent les articulations unies, une substance caver-  
neuse , abondante, & qui n’est enduite que d’une croû-  
te osseuse fort mince, & qui ne furpasse pas même l'é-  
paisseur de l’ongle à *Vos* de la cuisse. Si donc il y a ca-  
rie dans la partie la plus solide de lsos, cette carie est  
dangereuse : mais il y a toutefois beaucoup d’apparen-  
ce qu’il fe fera une séparation de la partie cariée, &  
que la folidité de la substance ne permettra pas au mal  
de faire des progrès aussi rapides, que ceux qu’il a cou-  
tume de faire dans les parties molles. Mais si l’cs est  
carié dans fa partie fpongieufe ; alors la croûte osseu-  
se & mince dont nous avons parlé, sera bien tôt dé-  
truite , & la corruption ne tardera point à passer aux  
parties molles subjacentes ; d’où il s’enstlivra une pu-  
tréfaction violente, & même ce qu’il y a de plus fâ-  
cheux, la corruption de l’huile médullaire. Comme la  
fubstance d’un os, n’est dans aucun endroit aussi ten-  
dre, ni le nombre des vésicules qui contiennent l'huile  
grasse & médullaire , aussi grand qu’aux environs des  
jointures ; la carie produira là les iÿmptomes les plus  
fâcheux. Si nous considérons d’ailleurs que la sanie  
putride qui s’accumulera, ne manquera pas de tom-  
ber dans la cavité de l’articulation , après avoir corro-  
dé la sclrsace de *Vos* ; nous ne ferons aucune difficulté  
de convenir que cette espece de carie est excessivement  
dangereufe, que ses suites sirnt terribles, & que l'extir-  
pation de la partie affectée est prel'que le seul moyen  
de la guérir.

On conçoit par ce que nous avons dit, pourquoi la carie  
confiune lentement la partie épaisse & solide des *os ,*plus promptement leurs parties spongieuses, & en très-  
peu de tems la substance cavernesse qui est aux extré-  
mités de leurs articulations.

Mais comme le grand nombre des maladies des *os 8c* des  
plus opiniâtres d’entre elles, semt celles qui atta-  
quent leurs parties les plus molles & les plus vasi:ulai-  
res, il est facile de concevoir pourquoi la carie des *os*fait des progrès si rapides , & fe guérit si difficilement  
dans les enfans. Il y a dans les sujets jeunes un beau-  
coup plus grand nombre de vaisseaux, en quelque en-  
droit du corps que ce soit, que dans ceux qui sont plus  
avancés en âge; la plupart de ces vaisseaux s’anéantif-  
sentavec les années, & deviennent solides après avoir  
rendu tout ce qu’ils contenoient de fluide , ainsi que  
nous Pavons remarqué à l’article *Fibra.* D’où il s’en-  
suit que le nombre des vaisseaux est beaucoup plus  
grand dans les os des enfans que dans ceux des adultes;  
conféquemment que leur fubstance est plus molle ,  
plus facile à offenfer, & plus promptement corrom-  
pue.

Nous favons par notre expérience & parles observations  
des autres, que le*sptna ventosa* ou cette carie des *os* qui  
naît,de l’huile médullaire corrompue par des causies  
Internes, n’est pas ordinairement confinée dans une  
Eeule partie, mais qu’elle en peut affecter plusieurs en  
même tems & à des distances considérables l’une de  
l’autre, Van-Swieten nous cite l’exemple d’un *spina  
ventosa* qui commença par attaquer la phalange du mi-  
lieu de l’index, qui parut quelques semaines après au  
tasse & ensi-lite au zygoma; il ajoute que ce ne fut que  
long-tems après que la partie corrompue de lsos *se sé-  
para 8c* que le malade guérit : mais il lui resta toujours  
une cicatrice profonde & défagréable. D’où il s’enfuit  
évidemment qu’il ne faut point procéder inconsidéré-  
ment à l’extirpation de la partie affectée du*sopinavento-*sa, puifqu’il arrive assez ordinairement que cette mala-  
dieparoît ailleurs. La raisim de ce phénomene est peut-  
être que cette maladie tire sim origine d’une caufe in-  
terne,& que de toutes celles qui lui donnent naissance,la  
plus fréquente est, ainsi que nous l’avons remarqué ci-  
dessus, une cacochymie vénérienne, fcorbutique, ou  
tendante au rachitis, & qui *se* jette non-seulement sur  
une partie, mais sur plusieurs à la sois. D’ailleurs il

O S 240

peut arriver que cette maladie infecte les humeurs sai-  
nes dans la partie qu’elle affecte, & qu’elle fe répande  
par ce moyen dans tout le corps, comme on leremar-  
que particulierement de la vérole, qui commence par  
attaquer quelquefois les parties génitales & enfuite  
tout le corps.

Si l’on ajoute à ce que nous avons dit jusqu’à présient ce  
qui concerne les contusions, les luxations & les  
fractures, dont nous avons traité en différens ar-  
ticles, & ce que nous avons dit à llarticle *Caput,*des plaies de la tête qui attaquent *Vos,* on aura  
une histoire affez complete , avec la cure desprin-  
cipâles maladies des os, furtout si l’on joint à *ce-  
la* l’ankylose qui consiste dans une immobilité des  
jointures, accompagnée d’une tumeur dure, &  
qui provient principalement d’un callus formé à  
un *os* rompu dans l’articulation,dlun épaississement  
de la fynovie,ainsi que l’a remarqué Clopton Ha-  
vers, de la rigidité des ligamens & d’une exostose  
aux jointures. La cure des maladies des *os* est en-  
core extremement difficile par la nécessité oit  
l’on est de la varier felon la différence des cau-  
ses.

Ce que nous avons dit jufqu’à préfent fuffitpour instrui-  
re des principales maladies des *os,* en y joignant fur-  
tout les articles *Contusio j Fractura & Luxatio.* Car à  
l’article *Contusio* on trouvera les maladies des *os* qui en  
scmt les stlites , les articles *Fractura & Luxatio* con-  
tiennent aussi beaucoup de chose, qui ont rapport à ces  
maladies. Et nous avons donné à l’article *Caput* grand  
nombre d’observations qui concernent leur conrtoissan-  
ce & leur cure. Nous ajouterons quelque chose ici tou-  
chant l’ankylose , parce qu’elle a fréquemment pour  
cause une maladie des *os,* quoique pourtant il en puise  
fe être autrement. Il y a,par exemple, ankylofelorse  
que les ligamens des jointures deviennent rosdes, ou  
lorfque le mucilage destiné à lubrifier les ligamens &  
les extrémités des *os* s’accumule & s’épaissit.

Nous avons remarqué d’après Cesse, à l’article *Luxatio 9*où nous avons parlé dleme ankylofie produite à la suite  
d’une luxation, que les Grecs ont appelle ἀγκύλας, les  
contractions des jointures, cassées par des cicatrices  
récentes, mais que Paul Eginete a entendu par ce mot,  
ainsi que par άγκυλώσεις, une immobilité de jointures 9qu’il attribue fiait à un engorgement d’humeurs, foit  
à une contraction des nerfs. Il est constant que l’anky-  
lofe peut être définie , une immobilité des jointures ,  
accompagnée d’une tumeur dure , & que cette mala-  
die provient d’un vice dans les *os.* Lorfque l’ankylos®  
est produite par un callus excessifd’os fracturés , ou par  
une exostofe aux environs des jointures, il est évident  
qu’il doit y avoir une tumeur dure. Mais si elle naît de  
la rigidité des ligamens ou de l’épaissiffement du muci-  
lage des jointures, il faut nécessairement que cemuci-  
lagefe foit accumulé peu à peu dans la cavité de la  
jointure, & que ce foit fon défaut de consommation  
qui ait donné lieu à l’immobilité. Ce mucilage disten-  
dra donc la capsule articulaire, & produira à la longue  
une tumeur, qui deviendra affez dure lorsque les par-  
ties de la matiere accumulées les plus subtiles se seront  
dissipées. L’immobilité des jointures est donc ordinai-  
rement accompagnée d’une tumeur dure , qui paroît  
Boit au commencement, ioit dans le cours de la mala-  
die. Il faut avouer toutefois qu’il y a un cas d’excep-  
tion. J’ai vu moi-même, dit Van-Swieten, tout un bras  
desséché, & dans un véritable marafme ; ce marafme  
étoit accompagné d’immobilité des jointures, fans au-  
cune tumeur. Mais la mobilité des jointures fuppofant  
une certaine configuration dans la partie articulée des  
*os,* la lubrification des furfaces qui fe touchent mu-  
tuellement, & une flexibilité convenable dans les li-  
gamens qui environnent les jointures, les caufes sui-  
vantes produisent nécessairement une ankylose.

*Le*

241 O s

*'Le calus d’un os fracturé dans l’articulation-* Nous avons  
observé à l’article *Fractura* que les fractures font quel-  
quefois fuivies d’une dilatation des vaiffeaux & d’une  
inégaIité dans le calus, qui donne lieu à l’altération de  
la figure naturelle des *os, 8e* à quelque difformité. Nous  
fiavons d’ailleurs par un grand nombre d’observations,  
que cette prominence difforme qui provient de la quan-  
tité excessive de la matiere qui forme le calus, demeu-  
re quelquefois à la partie fracturée pendant toute la  
vie du malade. S’il arrive dans ces circonstances que la  
fracture foit aux environs de la jointure, il est éVÎdent  
que la dépravation qui en résistera dans la figure de  
*Fos* , fera Euivie de l’immobilité de la jointure. Il faut  
avouer que les ex trémités des *os* articulés sont suffisam-  
ment garanties d’injures & couvertes d’une affez grand  
nombre de parties aux enVirons des jointures; c’est  
pourquoi ils *se* rompent dissiCilement aux parties con-  
tenues dans les cavités des jointures. Mais comme ils  
font affez nus & assez exposés aux injures extérieures,  
dans de certaines parties du corps, comme au cou-  
de & au genou , il peut y avoir ankylofe en ces en-  
droits. M. Petit fait mention dans fon Traité *des Ma-  
ladies des Os, Tom. I.* d’une fracture de rotule, dans la-  
quelle l’excès du calus produisit une ankylose, qu’on  
parvint à détruire, parce qu’heureufement la fubstan-  
cedu calus n’avoit point encore acquis la dureté d’un  
*os.* Dans les cas où l’ankylofe est à craindre, les habi-  
Ies Chirurgiens font tenir la partie affectée dans une si-  
tuation telle, que le calusfoitdéterminé par son pro-  
pre poids, vers un autre côté ; ils fixent un bandage  
entre la jointure & la fracture, qui empêche le calus  
de se porter vers la jointure ; & tous les deux jnurs, &  
même tous les jours, après que le premier appareil est  
levé, ils ont foin de faire faire à la jointure fes mou-  
verrtens.Si l’on fe condmt prudemment dans cet exer-  
cice de la jointure, il n’y a guere de danger que les *os*réduits fortent de leur situation ; car comme ils ne font  
nulle part plus larges qu’aux environs des jointures, les  
parties fracturées fe toucheront en plusieurs points , &  
par conséquent ne seront pas disposées à s’écarter. M.  
Petit nous dit dans la derniere Partie de l’Ouvrageque  
nous venons de citer, avoir dissipé une ankylose déja  
formée par la caufe dont il s’agit, en lassant faire feu-  
lement à la jointure fes mouvemens.

Z’*épaississement du mucilage des articles.* Afin que les ex-  
trémitésdes *os* articulés puissent *se* mouvoir facilement,  
& sans s’offenfer par leur frottement mutuel, elles font  
humectées par une liqueur mucilagineufe, dont Clop-  
ton *Havers à* qui nous avons obligation d’un grand  
nombre de découvertes admirables star le mécanisine  
& la structure des *os,* a bien connu & exactement dé-  
crit la nature & les parties constituantes. Hippocrate  
dit, ainsi que nous l’avons remarqué à l’article *Luxa-  
tio,* qu’il y a naturellement dans toutes les jointures  
une liqueur mucilagineuse, & que ces parties siont siai-  
nes lorEque cette liqueur est pure. Or il paroît par l’ar-  
ticle que nous venons de citer, que cette liqueur muci-  
laginetsse est composée de trois autres liqueurs distinc-  
tes : la matiere générale de la perspiration , l’huile mé-  
dullaire & le mucilage qui Vient des Vésicules médul-  
laires situées dans ces parties. S’il arriVe par quelque  
caisse que ce foit que ce mucilage ne foit point dissipé  
ou réabforbé, il s’accumulera peu à peu , remplira la  
cavité de la jointure , & ôtera aux *os* articulés la liber-  
té du mouVement, & cependant la partie la plus claire  
& la plus subtile de ce mucilage se dissipera , & consié-  
quemment le reste acquerra de la consistance. Comme  
le mouVement de la jointure est la caisse principale de  
la dissipation de ce mucilage, après qu’il a rempli sa  
destination ; le mouVement étant gêné ou totalement  
détruit, ilslaecumulera en plus grande quantité, & le  
mal deVÎendra incurable , tant par fon épaississement,  
que par l'acrimonie qu’il acquerra dans la stagnation,  
& en Vertu de laquelle il corrodera & corrompra les  
fursaces unies & cartilagineufes des *os ,* & les ligamens  
dont les jointures font entourées.

*Terme Vs*

O S 241

On reconnaît cette maladie à une tumeur à la jointure ,  
qui est d’abord molle , qui s’étend peu à peu , mais qui  
ne passe point la jointure. La jointure du genou y est  
plus sijjette qu’une autre.

Hippocrate dit, *Aphor.* 25. *Sect.* « qtl’on soulagera  
« considérablement ceux qui ont des tumeurs & des  
a douleurs aux jointures sans ulceres, en verfant dessus  
a une grande quantité d’eau froide. » Des Medecins  
célebres ont adopté depuis cette pratique. Peut-être  
est-elle capable de produire des effetsfalutaires lorfque  
le mal commence, en refferrant fubitement les parties  
par le froid qu’on leur communique, & en contrai-  
gnant ainsi l’humeur qui s’accumule à fe diflîper, pour-  
νυ qu’elle foit suffisamment fluide. Mais si l’humeur  
est déja épaisse, si elle est en grande quantité, il n’est  
guere Vraissemblable que Peau froide puisse procurer  
un Vrai soulagement. Ôn aura recours aVec plus de fuc-  
cès aux frictions , au mouVement de la jointure affec-  
tée , aux fomentations pénétrantes de νΐη, de fel, de  
Vinaigre & d’urine de perfonnes faines, aVec uneaddi-  
tion de plantes aromatiques , comme le marrube , le  
fcordium & la rue , & aux cataplasines préparés de  
substances semblables. Dans les cas opiniâtres , les em-  
brocations d’eaux chaudes minérales ou qu’on fera tom-  
ber lentement & de haut silr la partie affectée, soula-  
geront beaucoup, & guériront quelquefois radicale-  
mént. Au défaut d’eau minérale, on fe fervira des fo-  
mentations pénétrantes que nous ayons recommandées  
ci-deffus , & l'on en ufera en forme d’embrocation.  
Nous lifons dans le Traité *des Maladies des Os* de M.  
Petit, *Tom. I.* qu’on obtiendra les mêmes effets aVec  
Peau de chaux Vice , & une lessiVe de fel ammoniac,  
versée de haut Pur la partie affectée. Car Peau de chaux  
vive, & la lessive de sel ammoniac, donne silr le champ  
un eEprit de SH ammoniac très pénétrant, qui paffe  
avec raistm pour un atténuant des plus énergiques.  
Mais si la quantité du mucilage accumulé est si grande  
qu’elle ne puisse être dissipée par ces moyens , M. Petit  
veut que l’on découvre la partie la plus basse de la tu-  
meur avec une lancette, qu’on pénetre jusqu’à la cavi-  
té de l'articulation, qu’on en fasse fortir la liqueur  
qu’elle contient, & qu’on achève la cure avec les reme-  
des dont nous avons fait mention ci-dessus.

*Rigidité des ligamens.* Afin que les *os* articulés fe meu-  
vent librement, il est à propos que les ligamensaient  
la force fuffifante pour affermir les jointures , & qu’ils  
pussent en même tems s’aider & s’étendre dans l’infle-  
xion. S’il arrive donc par quelque caisse que ce soit ,  
que les ligamens *se* roidissent, il y aura immobilité ,  
quand bien même toutes les autres parties de la jointu-  
re seroient dans leur état naturel. Cette immobilité *se-  
ra* l.uivie de la tumeur, parce que ce mucilage accumu-  
lé dans la cavité de la jointure, ne sera point dissipé  
parle mouvement , comme dans l’état fain des par-  
lies, d’où il s’ensuivra une ankylose parfaite. Toutes  
les catsses capables de produire trop de roideur dans  
les fibres solides , ou même dans les vaiffeaux tant  
grands que petits, peuvent donc donner lieu àl'anky-  
lose. Voyez l’article *Fibra.* Aussi voyons-nous que  
preEque toutes les personnes fort âgées ont de la roi-  
deur & de l’inflexibilité aux jointures ; ce qui provient  
en elles en partie de la difette de l’huile grasse destinée  
à la lubrification des *os,* & en partie de la callosité &  
quelquefois de l’ossification des ligamens. On remar-  
que la même chose dans les hommes qui ont été occu-  
pés à des travaux violens avant que d’arriver à un grand  
âge; l’excès du mouvement mufculaire a endurci en  
eux les parties fermes du corps. L’ankylose est enco-  
re assez fréquemment une des fuites des violentes in-  
flammations aux ligamens maltraités ; ce qui donne  
lieu à la stagnation & à la coagulation du fluide dans  
les vaisseaux qui le contiennent. Ceux qui ont essuyé  
des attaques fréquentes de goute, font aussi quelque-  
fois incommodés de l’immobilité des jointures. D’ail-  
leurs nous avons fait voir à l’article *Fibra* qu’une dise  
tension trop grande des parties folides les affoiblit, &

^43 Ô S

que cette foiblesse ne cesse que lorsqu’on a remédié à 1l’excès de distension. Lorsqu’il y a immobilité aux  
jointures, un effet qui *se* produit naturellement dans  
les l'gamens qui ne sirnt point alors étendus, c’est la  
contraction , que suivent la rigidité & la cessation to-  
tale du mouvement. Lorsqu’il y a fracture & luxation,  
il survient fréquemment dans la cure de ces maladies  
une ankylofelà moins qu’on nlobEerve de mouvoir fré-  
quemment les jointures. Les mêmes caufes rendent les  
membres paralytiques. Comme les mufcles fléchisseurs  
font communément dans ces cas plus forts que les musc  
cles extenfeurs, il arrive que les membres sont [tant Eoit  
peu fléchis & roides , lorsqu’il y a ankyloEe; ce qu’il  
faut attribuer non-seulement à l’endurcissement des li-  
gamens, mais encore au long repos dans lequel on les  
a tenus. Telles semt les causes qui produisent peu à peu  
la contraction & le racoureissement des mufcles fié-  
chisseurs, & qui les rendent prefque incapables de s’é-  
tendre dans la stlite plus qu’ils ne font.

11 est donc évident que la rnideur contre nature des liga-  
mehs, est la plus fréquente de toutes les caufes d’une  
ankylose. Mais il faut «.onVenir en même tems qu’il y  
a tout efpoir de guérifon , pourvu que le mal ne foit  
point trop invétéré, & qu’il ne parte pas d’un principe  
que Part ne puisse furmonter , comme d’une extreme  
vieillesse. Pour cet effet on issera d’alimens émolliens,  
on fera fréquemment à la partie affectée des bains hu-  
mides, mais furtout des bains de vapeur. Après qu’on  
aura bien humecté par ce moyen les parties , on les  
frottera d’huiles émollientes, on tentera de faire joiier  
la jointure, en l’étendant & en la fléchissant nutant que  
l’on pourra , fans produire aucune douleur considéra-  
ble, & l’on parviendra par ce moyen à une guérifon  
dont on aura quelquefois défespéré. Mais nous avons  
traité plus amplement de ces chofes à l’article *Fibra,*On peut voir dans les *Mémoires de* l’*Acad, en* 1721.  
un exemple singulier de l’efficacité de cette méthode.  
Voyez *Ancyle.* On trouve dans Paul Eginete la cure  
d’une ankylofe assez femblable à celle *des Mémoires*que nous venons de citer. Cet Auteur ordonne, *cap.  
55. Lib. IV.* de frotter la partie afièctée avec de *ï’hy-  
drelaeum* avec lequel on aura fait bouillir de la graine  
de lin, de la guimauve & du fœnugrec, de lui appli-  
quer des linimens compofés d’ingrédiens en partie  
émolliens, & en partie aromatiques, & de la couvrir  
d’emplâtres de la même nature. 11 veut aussi qu’on y  
fafl'e des frictions douces & continuelles , tentant en  
même tcms d’étendre & de fléchir la jointure.

*Exostose aux environs des jointures.* Le mouVcment d’une  
jointure exigeant une certaine figure déterminée dans  
les extrémités des *os* articulés, il est éVÎdent que si cet-  
te figure est altérée par une exostosis, le mouvement de  
la jointure en foufftira. Or il est démontré par ce que  
nous avons dit, qu’il peut survenir de ces tumeurs aux  
environs des jointures. Nous ajouterons à toutes ces  
fortes de maladies une concrétion des *os* articulés oc-  
casionnée par l’épaississement du mucilage qui est natu-  
rellement logé entre eux, ou par une confolidation de  
leur fursace contigue raboteufe, & peut-être corrodée.  
Vous trouverez un grand nombre de ces cas dans Hil-  
dan , *de Ichore et Meliceria , cap.* 25. dans *'sHstistoire  
de l’Académie des Sciences en iyio. 8c* dans CoTombus,  
*de Re Anat. Lib. XV.*

Il est évident par tout ce que nous avons dit, que l’anky-  
losie ne doit point être facile à guérir. Quant aux signes  
de cette maladie, ils Varient felon la différence des  
causies. Si Pankylose proVÎent du calus d’un *os* fracturé  
aux enVironsde la jointure, & si le calus a acquis là  
dureté d’un os; lemalest incurable, de mêmequequand  
il a pour caufe une exostose ou la concrétion des *os* ar-  
ticulés. Mais dans les cas où il proVÎent d’un épaississe-  
ment du mucilage, ou d’une roideur contre nature des  
ligamens , il ne faut pas désespérer d’en Venir à bout,  
furtout s’il n’est pas inVétéré VaN SwIETEN.

Hippocrate dit dans les OuVrages qui lui fiant communé-  
ment attribués, que la carie provient d’un phlegme

O S 244

desséché entre les lames des *os* , ouM’une terre dessé-  
chée par la chaleur, ou d’un défaut de mucosité. Le  
détail qu’il fait de fes fymptomes est très-imparfait ;  
fon prognostic est fuperficiel, car je n’y vois autre cho-  
Ee , sinon que dans les ulceres invétérés les *os* doivent  
être affectés, & les cicatrices profondes, & quelalivi-  
dité des chairs est de matiVais augure dans les maladies  
des *os.* Quant à la cure, il fe contente d’ajouter que le  
froid nuit aux *os, &c* qu’il faut traiter leurs maladies  
comme les fractures.

Cesse ne dit rien de la cause de la carie ; il n’en donne  
que quelques fymptomes : mais il s’étend beaucoup sim  
ce qui concerne sa cure.

Sa méthode consiste à mettre à découvert toutes lespar-  
ties cariées ; & dans les cas où il ignore quelle est la  
profondeur de la carie, d’employer le trépan ou le per-  
forateur pyramidal, jufqu’à ce que les parties qulotl  
emportera de *Vos* avec ces instrumens ne soient plus  
noires. Si la carie est superficielle, il Veut qu’on y ap-  
pltque une fois ou deux le fer chaud . afin qu’il s’exfo-  
lie, ou qu’on ratisse *l’os* jufqu’à ce qu’il en silinte quel-  
ques gouttes de sang, ou que *sa* surface blanche, fau-  
poudrée de nitre bien broyé , ne permette pas de dou-  
ter que toute la carie n’ait été emportée. Lorsqu’elle  
est profonde, fa pratique est de faire un grand nombre  
de trous aVec le perforateur , jufqu’à ce que *Vos* foit  
entierement sec; on enleVera de cette maniere, ajou-  
te-t’il, la partie corrompue. Si la carie pénetre d’un  
côté de l'os à l’autre , il saut, selon lui, le couper ; si  
elle n’a pas plus d’étendue que n’en peut couVrir la  
couronne du trépan , il *se sert* de cet instrument pour  
l’enlever. Si elle est large, il fait autour, des trous  
aVec le perforateur ; enfuite coupant aVec un instru-  
ment tranchant fort , & à l’aide d’un maillet, les par-  
ties folides qui féparent ces trous, il emporte toute la  
partie cariée.

Le remede que Diofcoride recommande principalement  
pour faire tomber des écailles des *os ,* ou pour les ex-  
folier , felon notre façon de parler, est la poudre de  
la racine du peufedanum , aVec le fuc de l’euphorbe.  
Il confellle de garantir les tégumens aVec des linimens  
ou des cérats , lorsqu’on fera l’application de l’eu-  
phorbe.

Galien dit que les *os font* les parties les plus dotes, les  
plus Eeches & les plus terrestres du corps , & qu’ils scmt  
d’une nature froide & feche. Il penEe que la carie est  
dans un *os* ce qu’est un ulcere dans une partie molle.  
Elle proVÎent, selon lui, ou d’une sanie engendrée  
dans les chairs adjacentes , & dont *l’os* est corrompu;  
ou d’une humeur muqueuse qui se jette sijrles *os.*

En conséquence de cette hypothese, tant sclr la nature  
des os, que silr leur corrosion, & de PaxiorfiegénéraI  
que les contraires *se* guérissent par les contraires, Ga-  
lièn a presc:rit dans ce cas tous les remedes froids, &  
recommandé les dessiccatifs. Il indique un très-petit  
nombre de remedes : l’opopanax pour les ulceres aux  
os, la racine de peufedanum pour l’exfoliation, &  
quelques emplâtres composées, font tous ceux dont il  
fait mention.

Les Medecins Grecs qui font venus après Galien , ont  
fuivi ces indications curatiVes, n’ont prefque fait que  
répéter ce qu’il a dit, & *se* font contentés d’augmen-  
ter le nombre des remedes qtl’on connoissoit,de quel-  
ques autres. Paul Eginete a une maniere qui lui est  
particuliere , de traVailler à la séparation de la partie  
de *l’os affecté.* Il fe fert d’un cataplafme de feuilles de  
paVot fauVage & de figuier, aVec de la fleur d’orge &  
du νϊη ; ou, au lieu de ce cataplafme, de la semence de  
jusquiame , aVec du vitriol, en parties égales.

Les Arabes augmentèrent considérablement le nombre  
des remedes dessiccatifs : ils en trouverent d’actuels ,  
& fous la forme de poudre, & beaucoup plus encore de  
potentiels; c’est-à-dire , de ceux qui appliqués fur les  
ulceres, stimulent, échauffent & produisent unesspe-  
ce d’inflammation. Ils remirent en vogue la pratique  
de Celte , qui avoit été négligée par les Medecins

245 θ S

Grecs, & dont les Arabes firent presque tous mention,  
favoir, de brûler & de ratisser les *os* affectés.

Albucasis , un d’entre eux, conseille dans une fracture  
composée où l’os est découvert, d’appliquer sim la  
bleffure des linges trempés dans du vin noir styptique,  
& de ne faire 'aucun *usage* de cérat ou de médicamens  
dans lefquels il entre de l’huile, de peur de donner lieu  
à la putréfaction.

Ceux qui écrivirent de la Chirurgie dans le quatorzieme  
& le quinzieme siecle, lorfque les fciences commence-  
rent à renaître en Europe, ne furent prefque que les  
Copistes des Arabes. Les plus célèbres d’entre eux re-  
commanderent comme les Arabes, de brûler les *os af-  
fectés :* mais ils ne profcrÎVirent point les remedes oléa-  
gineux.

Dans le feizieme siecle, où la Chymie commença à être  
cultivée, de nouvelles méthodes de cautérifer s’intro-  
duisirent dans la Medecine.

Angelus BOlogninus dit , qu’on se fervoit de fon tems  
d’huile bouillante, de racines d’afphodele enflam-  
mées, de soufre ardent ,& de Peau avec laquelle on sé-  
pare l’or de l’argent.

Jean de Vigo employoit en cautere, outre Peau régale,  
l’huile de vitriol, l'onguent Egyptiac, & le Vitriol brû-  
lé, & mêlé avec de l’eau-de-Vie. Après aVoir cautérisé,  
il pansoit aVec l’onguent mondificatifd’ache;&il ajou-  
te , qu’on parvient par cette méthode à séparer en qua-  
rante jours la partie affectée des parties faines. Vefale  
fait mention de l’huile de foufre & de l’euphorbe pour  
la carie : mais il donne la préférence à une préparation  
d’antimoine qu’il ne décritpoint.

Fallope ne s’éloigne en rien de Vesale , ni quant à la  
forme des remedes dessiccatifs dont il faut tsser , ni  
quant à la maniere dont il faut traiter llas après qu’on  
l’a cautérisé. Il faut, difent-ils l’un & l’autre, humec-  
ter fréquemment l’endroit que l’on a cautérisé avec de  
Peau-rose & du blanc d’œuf, pour prévenir l’inflam-  
mation & d’autres iymptomes fâcheux, & fubstituer  
enfuite à ces remedes le heure ou l’onguent tétraphar-  
maque pour mûr ir llescarre.

Ambroise Paré dit plus expressément qu’Albucasis , que  
l’application des substances huileuses, ou des remedes  
silppuratifs , corrompt les *os.* Celui-ci paroît beaucoup  
plus décidé qu’aucun de ceux qui Pont précédé pour  
les dessiccatifs simples, ou poudres absorbantes; car  
avant lui on employoit indistinctement les dessiccatifs  
actuels & potentiels.

Fabricius ab Aquapendente, met l’eau-de-vie entre les  
dessiccatifs les plus puissans, & recommande le jus de  
poireau avec le sel.

Guillelmus Fabricius Hildanus enchérit encore fur  
Ambroife Paré, lorfqu’il profcrit l’application de tou-  
te fubstance humide & huileuse sur les *os* découverts. Il  
paroît eh quelques endroits de *ses* Ouvrages attendre  
toujours une exfoliation lorfque *l’os est* découvert,  
quoique dans d’autres il cite des exemples d’os décou-  
verts , qui ont été guéris sans qu’il y ait eu exfoliation  
antécédente.

Hildan introduisit l’usage familier de l'Euphorbe & de  
sa teinture dans l’efprit de Vin. Les Ecrivains qui l’a-  
voient précédé , confeilloient de prendre des précau-  
tions contre fon acrimonie.

Marcus Aurelius Severinus dit, que *Vos* rend un sim  
fêlé, ou comme s’il y avoit un vuide fous la partie de  
l’os, où l’exfoliation commence à *se* faire. 11 recom-  
mande l’huile d’euphorbe avec la chaux , en applica-  
tion fur les *os* corrompus.

Ce fut quelques tems après Severinus , c’est-à-dire, vers  
le milieu du dix-septieme siecle, que les huiles essen-  
tielles aromatiques des végétaux furent introduites  
dans la cure des os.

Le remede favori de Nicolaus TuIpius pour l’exfo-  
liation , étoit l’huile de canelle, avec l’huile de fu-  
blimé.

On employa fur la fin de ce dernier siecle, non-seulement  
un grand nombre de ces huiles & différentes teintures

O S 24^

dans des esprits inflammables, des dessiccatifs, autres  
que ceux des Anciens , & d’autres préparations d’hui-  
les aromatiques , mais encore des fels alcalins fixes &  
volatils, tel que le fel de tartre, l’efsprit de fel ammo-  
niac ,&c. & des esprits acides, comme l’huile de fou-  
fre , de vitriol, &c.

Tandis que prefque tous les Ecrivains recommafidoient  
dans les maladies dont il s’agit, les aromates , les tein-  
tures, les élixirs, les esprits, &c. -quelques-uns *se* van.1terent d’avoir guéri des *os* cariés, par la perforation,  
le trépan, l’amputation , le feù & l’application des  
caustiques ; d’autres dirent avoir employé aVec fuccès  
des remedes aqueux, & de la charpie sache.

Perfonne n’a rapporté plus exactement les {ymptomes  
des os cariés queWiseman; il a surpassé en cela tous  
les EcriVains de ce tems qui l’avoient précédé. On  
avoit fait attention jufqu’à lui à la couleur noire &  
graisseuse, à l’aspérité , à la mollesse spongieuse, à la  
puanteur , à la sanie claire & brune, aux chairs spon-  
gienses qui ensortoient. Wiseman ajoute , après avoir  
dit que les *os* cariés peuvent être blancs, bruns oit  
noirs, que la carie est plus profonde & plus dangereufe  
lorfque les os semt blancs & poreux en même-tems,que  
s’ils étoient noirs & durs.

Sa méthode s’accorde en beaucoup de choses avec celle  
de Celse. Il veut que l’on mette la partie cariée à dé-  
couvert , en appliquant des caustiques sur les tégu-  
mens ; qu’on ratisse la chair corrompue, ou qu’on la  
consiIme avec des eEcarrotiques. Lorsque cela nlest pas  
praticable, comme dans les cas où l'on rencontre sim  
son chemin des vaisseaux considérables, des nerfs ou  
des tendons, il confeille de dilater l’orifice de Pulcere  
avec une éponge, une tente , une racine de gentia-  
ne, &c. mais si la cure de la carie importe plus au  
malade que la cosserVation de ces parties , il veut  
qu’on fasse hardiment à travers, une incision qui péne-  
tre jufqu’à l'os. Lorsqu’il est découVert, si la carie  
n’est que superficielle, il le ratisse, & le passe avec des  
Earcotiques doux , ou un ongent digestif. Cela fait,  
dit-il, vous verrez au bout de quelques jours la chair  
prominer en petits grains ; ce qui constitue le calus.  
Il nous dit avoir fréquemment employé le fer chaud  
avec fuccès pour hâter l’exfoliation ; d’autres fois il  
rompoit & emportoit avec violence la carie ; il fe fer-  
voit de dessiccatifs, d’huiles essentielles & d’efcarroti-  
ques : mais lorfque lsos découvert étoit situé profondé-  
ment, il avoit recours à des injections composées de  
plantes vulnéraires, bouillies dans des liqueurs aqueu-  
ses, avec quelque esprit inflammable , & un peu d’esa  
prit de vitriol dulcifié.

J’ai remarqué ci-dessus qu’Hildan s’étoit exprimé dans  
quelqu’endroit de fes Ouvrages, comme s’il eût pensé  
que les *os* découverts devoient s’exfolier : mais cette  
opinion devint générale, ainsi qu’il paroît parles ins-  
tructions de la plupart des Auteurs de Chirurgie , fur  
la maniere de traiter les plaies, lorfque les *os* sirnt à  
découvert. Nous lisims dans Belloste que la pratique  
générale de sim tems, étoit de dilater les plaies , & de  
tenir les *os* découverts, juEqu’à ce que l’exfoliation se  
fît. Il fait tous fes efforts pour démontrer l’absurdité  
de cette pratique, & il recommande aufc Chirurgiens  
de ne rien épargner pour prévenir l’exfoliation en pa-  
reil cas. Il rapporte en cette occasion ce que Felix  
Wurtz& César Magatusavoientfait avant lui;savoir,  
de bien rapprocher les levres de la plaie & de la pan-  
fer rarement. Il propoEe même dans les cas où la par-  
tiedécouverte d’un *os* ferme & uni, seroit fort consi-  
dérable, d’y pratiquer un grand nombre de petits trous  
avec le perforateur du trépan, enforte que ces trous  
pénetrent jufqu’au diploe, ou aux cellules qui contien-  
nent la moelle des *os.* Alors, continue-t-il, il fortira  
par ces trous des especes de mamelons charnus, qui  
s’étendront fur toute la furface nue, & la plaie difpa-  
roîtra bien-tôt sans qu’il y ait eu d’exfoliation. Quel-  
ques habiles Chirurgiens ont approuvé cette pratique 1

247 O S

mais je ne croîs pas qu’elle ait été généralement adop- 1tée. Belloste condamne encore l’application des esprits  
acides sur les *os* : il prétend que ces remedes ne peu-  
vent qu’augmenter la carie. Comme il pensie d’ail-  
lcurs que l’acide de Pair agit Pur ces parties, il insiste  
plus fortement qu’aucun de ceux qui l’ont précédé ,  
pour qu’on garantisse les *os* de l’accès libre de Pair.

De tous ceux qui ont traité des maladies des os dans le  
dix-huitieme siecle , M. Petit est le feul qui mérite  
que nous en fassions mention. Il commence par faire  
l’énumération des différentes maladies , dans lefquel-  
les la carie furvient le plus fréquemment ; il expofe  
enfuite lesfymptomes qui indiquent qu’un *os* est cor-  
rompu; telles fiant les douleurs profondes qui préce-  
dent un abfcès qui fe forme aux environs d’un *os, la*couleur livide , & le tissu spongieux des tégumens , un  
ulcere invétéré aux environs d’un *os* ; les excroissances  
charnues dans cet ulcere, spongieufes, pâles , faciles à  
percer avec la fonde, & faignantes avec facilité &fans  
casser de douleur ; une quantité de fanie plus grande  
que n’en rend communément un ulcere de pareille  
grandeur , la fluidité de cette fanie , fa couleur brunâ-  
tre, & fa puanteur; la noirceur apparente qu’elle a fur  
les emplâtres , quoiqu’il n’entre point de plomb dans  
leur composition ; enfin les afpérités & les inégalités  
de la surface de *l’os.*

*M.* Petit remarque aux *os* cariés différentes apparences ,  
qui constituent autant d’efpeces différentes de carie.  
1°. La surface d’un *os* peut être corrompue, fans *ces-  
ser* d’être ferme & unie, & sans qu’il en coule beau-  
coup de fanie: voilà ce qu’il entend par une carie seche.  
2°. La surface de l’os peut être inégale percée d’un  
grand nombre de petits trous, & répandre une grande  
quantité de fanie ; alors il dit que l’os est ver-moulu, à  
catsse de *sa* ressemblance avec le bois piqué de vers.  
3°. 11 peut y avoir des excroissances de chairs dans les  
interstices des fibres osseufes corrompues, & ces ex-  
croissances peuvent remplir les cellules ou petites ca-  
vernes qu’elles laissent entre elles. 4°. Les os peuvent  
être encore déVorés imperceptiblement par des can-  
cers.

Cet Auteur ajoute, que la carie Eeche est ordinairement  
la moins profonde', & qu’elle fe guérit par exfoliation  
plus assénient que les autres especes : ce qui le porte à  
penser que l’exfoliation ne fe fait promptement, que  
quand la partie cariée de *l’os* n’a plus de communica-  
tion avec les vaisseaux de la partie saine. Il y a tout  
lieu de croire , dit-il, que lorfque cette communica-  
tion est entierement interrompue, les fucs qui fe meu-  
vent dans la partie faine, font efl'ort contre la partie  
corrompue, & que c’est en conséquence de ces efforts  
accrus par la résistance, & réitérés à chaque instant ,  
que la féparation fe commence & s’acheve par des de-  
grés infensibles.

J’apperCois bien-tôt , continue-t-il, de la chair qui Te  
sormê à la circonférence de la partie corrompue, &  
qui croît de plus en plus. 11 me paroît vraissemblable  
qu’à mesure que les premiers efforts des liqueurs avan-  
cent la séparation, ces sucs nourriciers se figent & for-  
ment de la chair , & que c’est l'accroissement insensible  
de cette chair qui complete la séparation de l’os affecté,  
& chasse Ea partie corrompue. Ce qui me confirme  
dans l’opinion où je fuis, que la nature agit par cette  
voie, c’est que j’ai trouvé des chairs grenues dans la  
place qu’occupoit le morceau de *l’os* séparé , & que je  
ne me sijis point trompé, lorsque j’ai conclu de l’état  
sain de cette chair, l’état pareillement sain de la par-  
tie de l’os qui étoit au-dessous.

Le mouvement du morceau *d’os* corrompu , & l’effusion  
de siang qui *se* fait par-deffous, font les fymptomès  
auxquels M. Petit reconnaît le commencement de  
l’exfoliation.

Cet Auteur remarque que lorfque *l’os* est vermoulu , &  
que des chairs fonguetsses remplissent stes petits trous,  
la carie peut varier par rapport à la profondeur , &  
fouffrir beaucoup plus de difficulté que la carie feche.

O S 248

Il ajoute que lorfque la quantité de la fanie , qui est  
ordinairement sanglante dans cette derniere eEpece de  
carie, est très-considérable; il y a tout lieu de loup-  
çonner, qu’elle vient des cavités où la moelle estcon- .  
tenue, où le mal commence assez fréquemment , &  
d’où il faut qu’elle forte, ou que le malade périsse.

Voici la méthode que M. Petit iùit dans la cure,

LorEque la carie est Eeche & très-superficielle, il applique  
des bourdonnets trempés dans de l’esprit de vin, corn-  
me il seroit sur un *os* fain qui seroit à découvert ; il  
nous assure que cela ne produit point toujours l’exfo-  
liation. Si la carie est profonde & qu’il faille hâter  
l’exfoliation, il a recours à Peau-forte ou à l’esprit de  
nitre dans lequel on a fait dissoudre du Vif argent; il  
fait grand cas de ce dernier remede. Il reVient enfuite  
à l’esprit de vin; il né veut point qu’on enleVe la par-  
tie de *l’os* qui s’exfolie, qu’elle ne foit entierement  
détachée. Si cette méthode ne produit aucun ester, &  
que l’exfoliation nefefasie pomt, il fait appliquer le  
fer rouge , le perforateur, le trépan, ou ratisser, selon  
la pratique de Celfe.

Après que la carie a été emportée de cette maniere , Μ.  
Petit juge par la blancheur , la consistance, &la bon-  
té du pus , la fermeté des chairs , & la profondeur &  
la dureté dela cicatrice, que Iles est Pain; si les chofes  
lui paroissent autrement, il s’attend à une rechute.

La pratique générale des Chirurgiens est de tenir les ul-  
ceres avec carie des os le plus dilatés qu’ils peuvent,  
par des bourdonnets, des tentes, des éponges, & au-  
trcs choses semblables, d'emporteravecdesefcarroti-  
ques les chairs spongieufes, & d’appliquer de l’esprit  
de vin , de la teinture de myrrhe, d’aloès, d’euphor-  
be , & autres semblables sur l’os, & fréquemment fur  
toute la plaie. Dans la cane on fe propofe par l’appli-  
cation des esprits ardens, de hâter l’exfoliation : mais  
on en fait encore ufage dans les cas où des *os* sains  
sont découverts : on prétend qu’ils les garantissent de  
la corruption, & qu’ils proviennent l’exfoliation.

Il est aisé de voir par l’histoire abrégée que je viens de  
de donner de ce que les Auteurs ont dit au sujet de la  
carie des *os,* que plusieurs ont légerement examiné cet-  
te maladie, & que la plupart des méthodes qu’on a  
fuivies jusqu’à présent, sont confusics, mal-entendues  
& pleines de contradictions. Il n’est pas possible que  
tout ce qu’on a avancé là-dessus, foit fondé fur des  
observations bien faites. Il est vrai que depuis peu on  
a reconnu différentes efpeces de carie : mais la prati-  
que que l’on met en ufage est trop uniforme pourtou-  
tes les efpeces. Pour la réformer, il saut nécessaire-  
ment examiner avec plus d’attention qu’on ne fait ,  
tous lesfymptomes de cette maladie.

Avant que d’entrer dans aucun examen au fujet de la  
carie, il est à propos d’observer que les *os* ont des vaise  
Beaux & des fluides qui circulent dans les vaisseaux, &  
qu’ils ont en général la même structure que les autres  
parties ; de Aorte que leur solidité & la plus grande  
cohésion de leurs fibres, sont les seuls caracteres dif-  
tinctifs & sensibles de laeomposition des *os. On* a plu-  
sieurs preuves de cette vérité.

1°. Les *os* passent par l’état de membrane & de cartilage  
avant que de s’ossiffier.

2°. Les *os* les plus durs ont quelquefois changé d’état, &  
font devenus mous.

30. Les grains charnus qui s’élevent de la furface descs  
après les fractures, les amputations, le trépan, ou dans  
l’exfoliation, ne different en rien de ceux qui se for-  
ment aux parties molles, & cependant dans plusieurs  
cas ces grains charnus acquierent la consistance des *os*folides.

4°. Lorsqu’on développe artistement le tissu des *os 8e*. qu’on compare ce tissu avec celqi des parties molles,  
on trouve qu’ils Ee rassemblent.

249 O S

5°. Par le moyen de l’analyfe chymlque , on retire des  
*os* les mêmes principes que des autres parties, les pro-  
portions de ces principes étant différentes en différen-  
tes parties.

6°. En comparant les maladies des *os* avec celles des par-  
ties molles auxquelles elles ressemblent , comme je  
ferai en examinant les differentes especes de carie, on  
verra la confirmation de cette proposition générale que  
j’ai avancée ; favoir, que les *os* ne different des parties  
molles du corps que par leur folidité & par l’union in-  
time de leurs parties.

Les especes de carie que j’ai eu occasion de voir, sont :

I. Celle que M. Petit appelle carie feche, dans lequel-  
le l’os conferve assez d’égalité & de folidité , & jette  
peu de matiere. Quoique dans cette espece , la cou-  
leur de la filrsace de la portion cariée de lsos, ne foit  
pas d’abord beaucoup altérée, elle devient cependant  
brune ou noire ayant l’exfoliation. L’exfoliation dans  
cette espece de carie *se* fait plus facilement que dans  
aucune autre. Avant que la partie altérée fe fepare,  
on entendra, en la frappant avec la fonde , un bruit  
particulier, comme s’il y avoit un vuide au - deffous ,  
ainsi que l’a remarqué sévérinus. Peu de tems après,  
les bnrds de la partie cariée s’élevent un peu , & l’on  
voit fortir le pus par deffous ; il en sort même du sang,  
lorsqu’on la presse. Enfuite l’on apperçoit tout au tour,  
des grains charnus ; la partie cariée s’éleve infensible-  
ment par sia partie moyenne, jufqu’à ce qu’elle soit  
entierement séparée de la nouvelle chair qui *se* forme  
sclr toute la surface de *l’os* qui est au-destous , de forte  
que cette partie cariée devient tout à fait mobile, &  
peut être enlevée fans aucun effort. L’ulcere est alors  
en train de guérir , & quand la portion exfoliée auroit  
uneépaiffeur considérable, cependant on nlapperçoit  
quelque-tems après qu’un léger enfoncement à la fur-  
face del’cs, la nouvelle chair étant insensiblement de-  
venue solide, jufqu’à ce qu’elle ait en partie réparé la  
déperdition de si-ibstance qui étoit arrivée à l’os.

Quiconque a vu la séparation d’une portion de la peau  
gangrenée, ou celle d’une cEcatre faite par un causti-  
que appliqué fur la peau, a dû d’abord appercevoir une  
fente tout autour des bords de la partie gangrenée, par  
où le pus commence à s’écouler. Il a dû voir augmen-  
ter enfuite cette fente qui fepare la partie saine de la  
partie gangrenée ; la nouvelle chair *se formera, & la*séparation *se fera* de la circonférence au centre , jusc  
qu’à ce que la partie mortifiée fe détache entierement,  
& qu’une nouVelle chair en ait pris la place. Quicon-  
que, dis-je, a examiné ces classes, & qui comparera  
ce qui se passe dans cette séparation d’une eEcarre, avec  
les phénomenes qui accompagnent la carie Eeche, aura  
lieu de croire que les mêmes circonstances *se* rencon-  
trent dans l’un & dans l’autre cas, en mettant seule-  
ment à part la rigidité des fibres osseuses qui les empê-  
che de fe contracter, comme il arrive aux fibres de la  
peau. C’est pourquoi j’appellerois volontiers carie gan-  
grénesse, cet état des *os* que je viens de décrire.

2. La seconde eEpece de carie est celle que M. Petit ap-  
pelle vermoulue, dans laquelle on apperçoit claire-  
ment le tissu spongieux\*& poreux de iles. Sa couleur  
n’est pas aussi obsiture que celle de la précédente : mais  
la quantité de matiere qui en sort est plus grande, &  
augmente considérablement, lorsique la sanie vient de  
la moelle contenue dans la portion cellulaire de *F os.*Dans cette espece de carie on peut bien emporter des  
pieces de *Vos* carié, ou bien il peut s’en séparer des por-  
tions : maison ne doit s’attendre à aucune exfoliation  
réguliere, à moins que par le fecours de Part, on ne  
vienne à bout de la réduire dans le cas de la premiere  
eEpece, La déperdition qui arrive insensiblement aux  
fibres de lsos par la suppuration,est souvent remarquable  
dans cette espece de carie. Un *os* qui seroit aussi gros  
que l’extrémité du pouce , & d’une substance solide.

O S 250

deviendra plus petit que la pointe du petit doigt, & si  
spongieux qu’on pourra à peine le toucher sans le mêle  
tre en pieces.

La carie vermoulue dans laquelle la substance de *l’os se*trouve steule affectée, peut être Comparée à un ulcere  
des parties molles, qui a plusieurs petits sinus , tels  
que jlen ai vu souvent à la suite des tumeurs dures qui  
n’ont pas suppuré entierement, & qui ne *se* semt pas  
tout-à-sait ramollies ; l’on y voit des gouttes de ma-  
tierequi sortent par plusieurs trous , d’autant de petits  
sinus qui s’ouvrent dans *sa* cavité. Lorsque la simie  
vient de la moelle contenue dans la portion cellulaire  
de *l’os,* la maladie devient analogue à un absicès, dont  
la matiere s’est pratiqué plusieurs issues à travers la  
peau.

3. Il s’éleve souvent de toutes les petites cavités de la  
carie vermoulue, une substance spongieuse, sangui-  
nolente & fibreufe : & alors on peut donner le surnom  
de charnue à cette eEpece de carie, qui ressemble beau-  
coup aux ulcères accompagnés de chairs fongueuses.

4. Comme dans ce qu’on appelle les tumeurs blanches,  
les parties molles sont réduites en une substance muci-  
lagineuse qui détruit leur tissure, &leur premiere for-  
me, de même dans cette espece de carie , & dans quel-  
ques autres , le périoste acquiert plus d’épaisseur ; *l’os*devient plus mou, *sa* surface paroît rongée ; il s’en éle-  
ve une l'ubsitance spongieufe , jaune, rougeâtre, qui  
s’enfonçant peu à peu dans la fubstance de *Vos,* détruit  
les fibres osseuses.

La différence qu’il y a entre cette espece de carie & ceI-  
le que j’ai appellée charnue , consiste en ce que dans  
celle-ci les chairs spongietsses naiffent des cavités de  
*l’os, &* que les parois de ses cavités ne Ee détruisent pas,  
mais subsistent avec leur couleur grise ou brune ; au  
lieu que dans l’autre esipece les fibres osseuses disipa-  
roiffent à mesiure qu’il *se* forme des chairs baveufes ,  
de maniere qu’on a de la peine à connoître par le moyen  
de la fonde si *Vos* est carié ou non. Il est vrai que quand  
on vient à enlever cette chair qui détruit les fibres *os-  
seuses,* la surface de l’os paroît inégale : mais on ne le  
trouve pas considérablement rongé, & fa couleur n’est  
pas beaucoup changée.

J’ai vu des ulceres dans les parties molles , defquels il  
s’élevoit une semblable chair fongueuse.

5. Il arrive souvent qu’en ouvrant un abfcès, on apper-  
çoit au fond de la cavité un *os* blanc & uni, qui est dé-  
pouillé du périoste , & qui n’a aucune connexion avec  
les parties voisines, si ce n’est par les ligamens deses  
extrémités. Il paroît que la circulation des liqueurs  
étoit entierement ceffée dans ces sortes d’os avant l’ou-  
verture de Pabsitcs : c’est du moins ce qu’on est en  
droit de conclurre des expériences que nous pouvons  
faire; du changement Insensible qui arrive à la cou-  
leur de lsos , lorsqu’il est exposé pendant long-tems à  
Faction de Pair, & de la nécessité de le voir s’exfolier  
en pareil cas, avant que de parvenir à la guérifon de  
Pulcere.

Cette espece de gangrene qui furvient aux *os,se* rencontre  
plus communément dans ceux qui font attaqués d’é-  
crouelles, dans les parties glanduleufes desquelles ort  
voit souVent quelque chose d’analogue ; c’est-à-dire φ  
qu’il se fait autour des glandes une lente suppuration,  
qui les détache presipIlentierement des parties *voisi-*nes.

6.11 y a une espece d’exostose dans laquelle la partie gon -  
flée de llasest plus tendre que tout le reste, & n’est ni  
poreufle, ni composée de fibres régulieres : mais dans  
laquelle il semble que lesuc ossifiant a été poussé irrégu-  
lierement hors de *i’os. Cette* cEpece d’exostose est cou-  
verte d’unesubstance tendineuse ou cartilagineuse,d’où  
s’éleve une chair ferme, lassante & unie,qui après la di-  
vision des tégumens, fournit une sanie féreufe, acre *Sg*

»5ΐ O S

puante: le malade y ressent quelquefois des élancemens,  
& quelquefois il y furvient des hémorrhagies considé-  
rables, par l’ouverture des vaisseaux imperceptibles qui  
rampent à fa furface. Ne pourroit-on pas comparer cet-  
te maladie avec le cancer des parties glanduleuses ?

Dans les cancers rongeans & qui s’étendent beaucoup ,  
dont tous les Praticiens connoiflent les fyrnptomes, le.s  
*os* sont détruits ainsi que les parties molles , & cette  
destruction sie fait de la même maniere dans les uns &  
dans les autres , avec cette difl'érence pourtant que les  
*os* ne fe détruifent pas tout-à-fait aussi-vîte que les  
chairs.

Après avoir sait mention dés fyrnptomes généraux, à  
l’aide defquels on peut, félon Messieurs Wiseman &  
Petit, soupçonner ou connoître qu’un *os* est carié , &  
après avoir décrit les divers accidens que j’ai eu ccca-  
sion d’observer dans les *os* corrompus ; je devrois en-  
trer dans le détail des caisses & des signes prognostics  
de chaque esipece de carie , si je me proposois. d’écrire  
là-dessus un Traité suivi : mais le détail des casses me  
jetteroit dans des diEputes sims fin , & celui des signes  
prognostics deviendroit ennuyeux par le grand nombre  
de suppositions que j’aurois à faire , ou bien il feroit si  
général qu’il ne seroit gueres plus utile que ce qu’en di-  
fent communément les Auteurs qui ont écrit fur la pra-  
tique de la Chirurgie : c’est pourquoi je passerai tout  
desiiite à la curation.

En traitant une carie, il faut nécessairement examiner  
avec attention toutes les circonstances qui l’accompa-  
gnent , & découvrir , s’il est possible, quelle est la  
caufe générale , ou particuliere qui a produit l’altéra-  
tion des es, afin d’éloigner autant qu’on pourra cette  
cause , supposié qu’elle Tubsiste encore: Il seroit hors de  
propos d’entreprendre de donner ici desregles pour le  
traitement de la vérole , des écrouelles , du sttorbut,  
de la gangrene, des abfcès, des plaies, des contusions,  
& de toutes les autres maladies qui peuvent occasion-  
ner une carie aux *os.* Je me bornerai donc à ce qui  
concerne le manuel de ce traitement, sans avoir égard  
à la constitution du malade , ni à aucune autre ma-  
ladie. »

La principale indication qu’on a à remplir dans le irai-  
tement de la carie, est\* d’enlever le plus promptement  
qu’il est possible toute la partie cariée."On a vûplus  
haut l’histoire de tous les moyens qu’on a mis en ufage  
pour cela.

Pour savoir présentement loque! de tous ces moyens est  
préférable , felon les diverties especes de carie que l’on  
peut rencontrer , il faut auparavant examiner les effets  
sensibles , & la maniere d’agir des différens remedes  
qu’on a employés , & qui peuvent *fe* réduire aux Claf-  
fes suivantes.

I. Les assorbans terreux insipides , tels que la poudre de  
corail , d’yeux d’écreviffes, &c. répandus dans un ul-

\* cere accompagné de carie à *Vos,* n’ont gueres d’autre  
effet que celui de s’imbiber de la matiere de l’ulcere ;  
& s’il arrive qu’il en entre quelques parties dans les  
petits creux de l’os carié, ils peuvent y séjourner assez  
long-tems pour que le pus dont ils sieront imbibés, de-  
vienne acre : la charpie est un absorbant qui n’a pas le  
même inconvénient.

2. Les poudres qui contiennent des parties aromatiques,  
ou acres , telles que celles des racines d’aristoloche ,  
de couleuvrée, du peucedanum, ainsique les poudres  
de l’aloès , de la myrrhe , de l’euphorbe, non-fieu-  
lement absiorbent les liqueurs , mais cassent plus  
ou moins d’irritation , proportionnellement à leur  
acrimonie; & comme l’effet ordinaire de toute irrita-  
tion , est d’attirer quelque degré de phlogose , & que  
cette phlogoste dans les ulceres cefl'e principalement  
par la sclppuration qui scirvient ensilite , & qui est plus  
grande qulauparavant : ces poudres acres peuvent pro-  
curer la séparation des parties corrompues d’avec les  
parties faines.

O S 252

Celles de ces poudres , dans la composition desquelles il  
entre des matieres bassamiques , doivent exciter da-  
vantage la suppuration. Il y en a qui résistent à la  
pourriture des substances animales, & qui par consé-  
quent peuvent préserver un *os* carié, ou la matiere qui  
en Eort , de cette grande corruption , qui autrement  
pourroit survenir à l’un ou à l’autre. Outre les effets  
que peuvent avoir ces remedes, par rapport à l’ulcere;  
il faut encore examiner quels font ceux qu’ils peuvent  
produire fur le fang , en cas que quelques-unes de  
leurs parties viennent à être abforbées parles vaisseaux  
fanguins ; car il y en a qui caufent plus ou moins de  
fievre ; d’autres qui .purgent, &c. felon leurs différen-  
tes qualités , que n’ignorent pas ceux qui sont versés  
dans la matiere médicale.

3. Les liqueurs spiritueufes , telles que l’eau de vie &  
llesprit de vin , étant fluides , peuvent s’introduire  
plus avant que les poudres dans la substance de Pos ca-  
rié. Elles stimulent les parties, résistent à la pourriture,  
durcissent les fibres , coagulent les liqueurs , empê-  
chent la suppuration , & relevent le pouls, lorfqu’ii  
est affaissé.

4. Les teintures des poudres mentionnées au n°. 2. dans  
les liqueurs spiritueuses dun°. 3. participent de la na-  
ture des deux : mais principalement de celle des esprits  
qui dominent dans ces compositions.

5. Les huiles essentielles , comme celles de girofle , de  
canelle , &c. irritent , corrodent, résistent à la pourri-  
riture, & excitent quelque degré de fievre en *se* mêlant  
avec le sang.

6. Les huiles ordinaires , les baumes & les résines relâ-  
chent , augmentent la pourriture, & semt générale-  
ment reconnues pour les remedes les plus propres à  
exciter la suppuration , & à faire croître les chairs.

7. L’eau relâche les folides, & délaye les fluides , quand  
elle est réduite à peu-près au même degré de chaleur,  
que celui des animaux.

8. Le vinaigre irrite, & résiste à la pourriture : lorfqu’iï.  
est foible, il participe des vertus de Peau; & quand il  
est sort, il approche de celle de la Classe fuivante.

9. Les fels naturels , tels que le nitre, le fel commun ,  
l’alun & les vitriols ont différens degrés d’acrimonie,  
& irritent ou corrodent proportionnellement à leur  
acreté ; ils défendent d’ailleurs les fubstances animales  
de la corruption.

10. Les esprits acides tirés des minéraux par Faction du  
feu, tels que l’esprit denitre, l’esprit de fel, llesprit  
ou l’huile de foutre, de vitriol, &c. coagulent les li-  
queurs , & sont tomber les folides en mortification.  
Ils fie rapprochent des qualités du vinaigre , lorsqu’on  
les affaiblit parle mélange d’eau.

11. La quafetté corrosive & gangréneuse de ces esprits aci-  
des , augmente généralement, lorsqu’on y fait diffou-  
dre des substances métalliques ; & il y en a tels alors  
qui cauEent des douleurs si vives qu’ils attirent souvent  
des convulsions.

12. Les substances métalliques corrodées par des acides,  
rongent en général, lorsqu’on les applique Eur lesulce-  
res , il y en a quelques-unes, telles par exemple que le  
sublimé corrosif, & d’autres substances minérales, par-  
ticulierement l’arfenic , qui étant appliquées extérieu-  
rement, ont ébranlé tout le corps ; & les préparations  
mercurielles pénétrent quelquefois dans le fang, &  
excitent unefalivation.

13. Les fels & les esprits alcalis, tels que le Eel & Fefprit  
de corne de cerf, le fel & llesprit volatil de fel ammo-  
niac , les cendres gravelées , le fel & l’huile de tartre  
par défaillance, &c. irritent, rongent, & augmentent  
la pourriture. Lorfqtl’ils font absorbés parles vaiffeaux-,  
ce qui arrive facilement à ceux qui font volatils , ils  
augmentent l’agitation du pouls. La qualité rongean-  
te de ces sels augmente beaucoup, lorsqu’on les pré-  
pare avec la chaux, comme dans la pierre à cautere ,

253 O S

qui fait tomber en mortification toutes les parties de  
l’animal vivant fur lesquelles on l’applique , mais seins  
cesser à beaucoup près autant de douleur que les esprits  
acldes , ou leurs préparations avec les métaux.

J4. Tous les mixtes échauffés au-delà d’un certain de-  
gré , & appliqués fur notre corps , irritent & causent de  
la douleur & de l’inflammation ; & lorsqu’ils fiant très-  
chauds , ils sont tomber en mortification toutes les par-  
ties auxquelles on les applique.

*ly.* Les effets que produisent les opérations qui consistent  
à ratisser , à couper, à briser , ou à trépaner les os, font  
tout-à-saits évidens.

<6. Dans toute Eorte d’ulcere ou de plaie , la matiere qui  
s’y ramasse, doit être celle qui se trouve le plus conf-  
tamment appliquée aux parois de l’ulcere. Quand cet-  
Ye matiere est un pus bien conditionné, elle est un cl. s  
plus puissans digestifs , suppuratifs & incarnans. Si le  
pus séjourne trop long-tems , ou si les liqueurs ou les  
vaisseaux semt viciés, il peut devenir acre & rongeant,  
& caufer de l’irritation. Quand il reflue dans le fang ,  
Il altere toutes les liqueurs, irrite les folides, & est en  
état de produire de grands accidens.

Les effets que j’ai attribués aux remedes , dont je viens  
de faire l'énumération , font tels qu’ils se manifestent  
aux fens, & qu’ils font connus de tous les Praticiens ,  
qui cependant ne les examinent pas toujours aVec *as-  
sez* d’attention lorsqu’ils les employent, autrement ils  
les auroient appropriés d’une maniere plus étendue  
aux différentes efpeces de carie, & à leurs différens  
tems. Je passe au traitement qui leur convient à cha-  
cune.

*De la Carie sache ou gangréneusc.*

Lorsque la couleur obscure, & la furface feche d’une  
portion *d’os* carié, indique que cette portion est en-  
tierement gangrénée , fur-tout si l’on s’apperçoit par  
un fon particulier , qu’elle rend quand on la touche  
avec la fonde, par PéléVation de fes bords, & par le  
pus qui en filmte, que l’exfoliation commence à s’en  
faire , iUfaut en abandonner la guérisim à la Nature,  
qui en viendra à bout toute feule, ou avec le moindre  
Eecours.

Si le pus est doux & dans une quantité convenable , ce  
*sera* le meilleurEuppuratif, & l’incarnant le plus sûr,  
pour aider la nouvelle chair à pousser la portion cariée  
de l’os. Il ne faut alors d’autre attention que celle de  
ne pas renouveller trop fouvent le pus en panEant fré  
quemment, ou de ne pas le laisser séjourner assez de  
tems , pour qu’il acquerre trop d’acreté.

Si le pus est en trop petite quantité , il faut y fuppléer par  
l’application des remedes qui approchent le plus de fa  
nature. Ceux dont il est fait mention dans la sixième  
Classe conviennent dans ce cas ; tels font par exemple ,  
l’onguent basilic , le baume d’Arcæus, ou tout autre  
que chaque Chirurgien emploie, pour hater la sépara-  
tion d’une efcarre produite fur la peau par l’applica-  
tion d’un caustique. Je m’en fuis fouvent senti avec  
fuccès pour procurer l’exfoliation d’une lame ,d’os ca-  
rié , dont la séparation doit nécessairement être retar-  
dée par tous les remedes qui font propres à réprimer  
la suppuration & l’accroissement des nouvelles chairs,  
tels que ceux qui font compris dans la troisieme & la  
quatrieme Classe , & qui cependant fiant ceux qulon  
emploie le plus ordinairement. Il faut convenir pour-  
tant, que fouVent la Nature , à l’aide du baume qu’ela  
le prépare elle-même, je veux dire le pus, l’emporte  
fur tout ce que les Chirurgiens font contre elle.

Tandis que la Nature travaille à l’exfoliation , l’ouvertu-  
re des tégumens fera fuffifamment grande, si le pus  
fort de l’ulcere en assez grande quantité pour n’y for-  
mer aucun sinus, & pour ne pas refluer dans le fang ;  
parce que d’ailleurs il accélere plus la séparation de la  
partie cariée en se ramailant par dessous,que lorfqu’il  
a une issue trop libre.

O S 254

Si l’ouverture de l’ulcere se trouve trop étroite , & qu’iI  
arrive en conséquence quelqu’un des accidens dont je  
viens de parler , il saut nécessairement la dilater , soit  
avec l’éponge préparée , qui en s’abbreuvant de l’hu-  
midité de l’ulcere, fe gonfle & dilate l’orifice ; foit en  
lassant une incision aVec le bistouri, ou en rongeant  
aVec le caustique la peau qui côtiVre la carie ; après  
quoi on tiendra les leVres écartées par le moyen des  
plumasseaux, sptlon retiendra dans l’ulcere par la dou-  
ce compression d’un bandage contentif.

Lorfque la couleur d’une portion d’os , est considérable-  
ment changée, & différente de celle qui est naturelle  
aux os, & que cette couleur n’est pas cependant affez  
obEcure pour faire croire que cette portion d’os foit  
entierement gangrénée ; qu’il n’y a d’ailleurs aucun  
signe qui indique qu’elle est prête à fe séparer : il *se-  
roit* peut-être ennuyeux d’en abandonner l’exfolia-  
tion aux foins de la Nature seule ; c’est pourquoi  
après aVoir mis à découvert toute la portion affectée  
de l’os , si cela sie peut par quelqu’un des moyens que  
j’ai proposé ci dessus, le Chirurgien doit s’assurer de  
la profondeur de la carie par le secours de la rugine ou  
du trépan perforatif. Si elle n’est que superficielle, il  
faut procurer une mortification complete, en y ap-  
pliquant le cautere actuel ou potentiel: apres quoi la  
maladie deVÎent la même que celle dont j’ai déja par-  
lé , & demande le même traitement.

Si la carie pénetre plus aVant que ne petlVent atteindre  
l’action du feu, & du caustique, le Chirurgien doit em-  
porter tout ce qui lui paroît fufpect, en fe ferVant pour  
cela du ciEeau & du maillet de plomb, qui ne donne  
pas de fortes fecousses au membre. Il doit enfuite pro-  
voquer autant qu’il lui sera possible la formation des  
notiVelles chairs, telles que celles qui croissent dans  
les exfoliations fur toute la furface de l’os, & fans lese  
quelles il n’a point de guérifon à attendre, mais au  
contraire la furface de l’os change bien-tôt de couleur,  
& fe corrompt de nouVeau.

Si l’on demandoit aux Chirurgiens quels font les reme-  
des qui font les plus propres à hâter l’accroissement  
des chairs, ils répondroient tous d’abord que ce font le  
pus, & les remedes balfamiques & gras, ou tels autres  
dont ils ont coutume de fe ferVÎr en pareil befoin , ex-  
cepté pourtant dans le cas où les osferoient à décou-  
vert. Je ne comprens pas quelle peut être la taifon de  
cette exception ; il femblerolt au contraire que les par-  
ties qui ont plus de peine à fournir de nouVelles chairs;  
font celles qui auroient plus befoin de meilleurs in-  
carnans. Au reste je puis assurer, après un grand nom-  
bre d’expériences, qu’il n’y a point de remedes qui  
stoient} lus propres à préVenir la corruption des *os* dé-  
couVerts, & qui aident plus à les couytir promptement  
de chairs,que les linimens, les baumes, & la rareté des  
panfemens, silrtout ; moyen qui procure le secours le  
plus efficace de tous les baumes, je veux dire le pus.  
C’est à l’aide de ces remedes , que nous voyons tous  
les jours les extrémités des *os* amputés *se* couVrir de  
chairs; & c’est en filmant cette méthode que j’ai eu la  
satisfaction de voir de grandes parties du crane, de *Vos*de la jambe, & d’autres pareils *os* très-folides , cou-  
verts en peu de tems de grains charnus, après aVoir été  
entierement russes à découVert par des plaies faites  
même aVec des instrumens contondans. J’ai Vu la mê-  
me chofe dans des cas où la furface extérieure des *os*cariés, aVoit été enleVée de la maniere que je Viens de  
le dire , & où la guérison s’est faite fans qu’il foit *ar-  
rivé* la moindre exfoliation.

Il est éVÎdent que dans le cas dont il s’agit ici, où l'on a  
enleVé toute la partie cariée d’un es, ou bien lorfque  
des *os* fains fe trotiVent à nu , & que nous fouhaitons  
de parVenir à la guérifon , sans que les *os* s’exfolient,  
il faut éVÎter l’ufage de tous les remedes qui peuVent  
attirer la gans rene aux fibres extérieures des os ; tels  
font tous ceux qui corrodent, ceux aussi qui durcissent  
& qui dessechent les fibres, de maniere à empêcher  
l’accroissement des chalts, tels que les liqueurs fpirla

*tsss* O S

tueuses, qui ont cette propriété dans un dégré éminent.  
Il s’ensilit de là, que de tous les remedes dont j’ai fait  
mention ci-dessus, il n’y a que les abforbans qui font  
rangés fous les *N°.* I. & 2. ceux qui font onctueux &  
bassamiques du *N°.* 6. & Peau du *N°.* 7. qui ne font  
point contraires aux indications curatives. Les abfor-  
bans terreux ne font plus d’ufage. L’eau délaye & en-  
traîne le pus. Il ne reste donc que quelques poudres  
chargées de parties actives & balfamiques, & les re-  
medes gras qui puissent convenir dans le cas dont il  
s’agit.

Quiconque a examiné le progrès de l’exfoliation d’un *os ,*ou la guérifon d’un os découvert, fans qu’il foit furve-  
nu d’exfoliation, doit avoir remarqué que les grains  
charnus s’élevent de toute la fursace de *l’os* pour le  
couyrir; que les chairs qui se forment dans les parties  
des environs, ne s’attachent point à *l’os,* quand même  
elles viendroient à le couvrir & à le cacher entiere-  
ment à la vue ; & qu’enfin il n’y a de guérifon à atten-  
dre que de celles qui croissent de tous les points de  
la Eurface même de l’.cs. Il y a plus : les Chirurgiens  
pour parvenir à une guérifon parfaite, font fouvent  
obligés de détruire les chairs spongieuses lorsqu’elles  
pullulent trop. On peut raisonnablement conclurre  
de-là, que les panfemens rares de Belloste,ont beau-  
coup plus contribué aux guérifons qu’il a opérées sans  
exfoliation des *os* qui étoient découverts, que les trous  
qu’ilepropofe de faire jufqu’au diploe, ou jufqu’aux  
cellules des os, avec le trépan persoratif; parce que  
les chairs qui s’élevent de cette fubstance plus tendre  
des os, & qui *se* répandent sur leur fursace autour des  
trous, ne sauroient être meilleures que ces chairs mol-  
lasses qui croissent des côtés de Pulcere, & qui s’avan-  
cent Pur l’os.

Si malgré tous nos efforts pour faire croître les chairs fur  
la fursace d’un os sain qui est à découvert, ou Eut celle  
d’un *os* dont on a enlevé la portion qui étoit cariée,  
nous ne pouvons en venir à bout, & si le changement  
de couleur de l’os , indique qu’il y a un commence-  
ment de corruption; il faut le traiter comme il a été  
dit ci-dessus,en parlant d’une carie superficielle ; c’est-  
à-dire, qu’il faut le faire tomber entierement en mor-  
tification.

Quand la portion cariée d’un *os a* trop d’épaisseur pour  
pouvoir être séparée par la rugine, ou par le cifeau,  
il faut l’enlever avec le trépan exfoliatif; ou bien l’on  
fera plusieurs trous vers les bords de la carie, & on  
fera fauter les portions d’os qui fe trouvent entre cha-  
que trou, après quoi on enlevera , ou l’on coupera la  
partie du milieu. Le traitement qui convient enfuite,  
est le même que dans le cas précédent.

Il arrive souvent que Pulcere n’est pas assez étendu pour  
pouvoir appliquer d’une maniere commode les instru-  
mens nécessaires pour enlever la partie cariée d’un *os,*& qu’on ne fauroit le dilater sans inconvénient. Lorf-  
que cela *se* rencontre, tout ce que nous pouvons fai-  
re, c’est de hâter l’exfoliation en faisant tomber en-  
tierement en mortification la portion d’os qui est dé-  
couverte, par l’application réitérée du cautere actuel  
ou des caustiques. Quand on veut fie servir du càutere  
actuel, il faut auparavant bien sécher *l’os,* afin que le  
feu ne s’éteigne pas par l'humidité.

On fe propofe ordinairement de garantir les parois dé l’ul-  
cere de l’action du feu, en y appliquant des compres-  
ses mouillées. Il me semble pourtant, que lorsqu’on est  
obligé d’appliquer de tems en tems le bouton de feu ,  
ou qu’on prévoit que l’exfoliation pourra être long-  
tems à *se* faire, & qu’on a befoin par conséquent de  
conferver une grande ouverture, la faine pratique de-

\* manderoit qu’on cautérisât les parois de Pulcere, fup-  
posé qu’il ne s’y trouve point de parties qu’il fiait dan-  
gereux de brûler ; parce que tandis que les parois de  
Pulceresirnt-couVertes d’une esicarre, Pulcere est moins  
abbreuvé, & une moindre humidité diminuera moins  
l’action du cautere ; d’ailleurs les applications fuivan-  
tes du feu, seront moins douloureuses pour les mala-

O S 256

dès, & l’ouverture de Pulcere ne fe retrécira pas. Si  
1 os carié qui demande l’application du cautere actuel,  
se trouve situé profondément, il faut introduire le bou-  
ton de feu dans une cannule placée fur *Vos,* afin de le  
conduire sûrement.

Si l'on veut le fervir du cautere potentiel, au lieu du cau-  
tere actuel, la pierre à cautere préparée avec la chaux  
vive & les cendres gravelées, mérite la préférence fur  
tout autre, fait avec les esprits acides, parce qu’elle  
né caufe pas à beaucoup près autant de douleur, & n’at-  
tire pas aussi facilement les conVulsions, elle pénétre  
plus que les fubstances métalliques corrosives réduites  
Eous une forme feche, & lorsqu’elle fe liquéfie, elle  
ne s’étend pas autant que les esprits addes. Elle ne  
passe pas jufques dans le sang, ou du moins elle n’y  
produit aucun effet sensible : au lieu que les prépara-  
tions mercurielles excitent fouvent une salivation im-  
prévue.

Les raiEons que j’ai données pour l’application du cau-  
tere actuel Eur les bords des ulceres dont il s’agit ici ,  
peuvent avoir lieu pour y former de même une efcarre  
par le moyen de la pierre à cautere. Le Chirurgien doit  
autant qu’il pourra retarder la séparation de cette *es-  
carre.* Le moyen le plus sûr pour cela, est de l’arrofer  
souvent avec quelque liqueur spiritueuse, & par cette  
méthode l’exfoliation des parois de l’ulcere, (s’il est  
permis de *se* servir de ce terme pour montrer l’analo-  
gie qu’il y a avec celle de *l’os, )* peut quelquefois être  
aussi long - tems à fe faire que l’exfoliation de *l’os, si*l’on applique à propos fur le dernier des fuppuratifs  
convenables, des digestifs balfamiques, & si l’on mé-  
nage le pus.

Quand la partie affectée de *l’os,* est entierement gangre-  
née de l’une ou l’autre des manieres qui ont été dites, la  
maladie tombe dans le cas de la premiere supposition,'  
& demande d’être traitée de la même maniere.

Quoique nous stoyons obligés d’employer les caustiques  
dans les caries sieches, qui siont situées fort profondé-  
ment; cependant, comme cette méthode demande  
beaucoup de tems , & des applications réitérées dit  
caustique, avant qu’il ait pénétré une épaisseur consi-  
dérable d’un *os* solide, j’aimerois mieux me fervir des  
instrumens de Chirurgie, à l’aide desquels on peut en-  
lever dès la premiere fois toute la partie cariée , sup-  
posé qu’on puisse s’en servir commodément.

Lorsqu’une piece dsos qui s’exfolie commence à être mo.  
bile, il faut aggrandir tellement l’ouverture de l’ul-  
cere parles moyens ci-dessus propofés, qu’on puisse la  
retirer fans peine, & qu’il ne reste pas après sa fortie  
un ulcere profond fous la peau. Par ce moyen on pour-  
ra prévenir la douleur piquante, que caufe souvent une  
piece d’cs cariée après scm exfoliation , lorsqu’on l’a-  
handonne à elle-même, & qu’elle est obligée de se fai-  
re jour à travers un passage étroit. On empêchera la  
supputation qu’elle pourroit occasionner par sim séjour  
scjus les tégumens, & on évitera aussi qu’il ne *se* forme  
des sinus, qui ne manqueroient pas de retarder la gué-  
rifon, & de la rendre plus difficile. L’ulcere, après l’ex-  
traction de la piece d’os cariée, & après que lsossain  
s’est couvert d’une chair ferme, ne demande d’autre  
traitement que celui qui convient aux ulceres ordinai-  
res.

Les cas que j’ai fupposés peuvent fervir à faire compren-  
dre les différens états de cette carie seche,& le irai-  
tement qui lui convient dans chaque état; c’est pour-  
quoi je passerai à la feconde espece de carie dont j’ai  
fait mention.

*De la vermoulure ou ulcère des os.*

Dans cette efpece de carie, les cellules qui *se* forment  
dans *l’os* corrompu, fe remplissent de la Eanie acre &  
putride qu’elles retiennent,& qui augmente la maladie;  
c’est pourquoi il est nécessaire de détruire toute la par-  
tie altérée de l’os, quand on peut le faire convenable-  
ment. On remplira plutôt cette indication, si l’on peut

257 Ο S

fe servir des instrumens usités en pareil cas, tels que  
la rugine , le csseau, ou le trépan , qu’on appliquera  
conformément à la profondeur & à l’étendue de la ca-  
- rie. Après l'tme ou l’autre de ces opérations, le trai-  
tement doit être le même que celui que j’ai proposé  
pour la carie feche, pour laquelle on a recours à quel-  
qu’une de ces opérations.

Quand la *sanie* vient de la portion cellulaire des *os*, il  
faut apphquer un ou plusieurs trépans, pour enlever  
les endroits corrompus. Si la partie cariée a une gran-  
de étendue, il saut appliquer le trépan perforatif tout  
autour de fa circonférence, & l’enlever entierement  
après avoir fait fauter avec le ciseau les petites por-  
tions osseufes qui se trouvent entre chaque trou. Le  
nommé Robert Waston fut reçu à l’Hôpital pour un  
gonflement, accompagné de carie dans le tibia. On lui  
appliqua les caustiques fur tous les tégumens, & on  
les coupa ensilite: on fit quatorze trous avec le trépan  
perforatif, autour de la circonférence de la partie cor-  
rompue, & on enleva toute la portion antérieure in-  
tcrne de la partie moyenne du tibia. Il s’éleva de nou-  
velleschairs des cellules de l’os, & ces chairs prirent la  
consistance d’un *os* folide avant qu’il fortît de PHôpi-  
tal.

S’il y a peu de la partie solide de l’os qui foit corrompue ,  
& qu’en'OtlVrant les cellules osseuses, on s’apperçoive  
que la carie est plus étendue intérieurement, il faut  
avoir attention que la matiere qui est logée dans l’os  
puisse sortir facilement.

Quand l’ouverture qui perce les parois de *Vos fe* trouve  
située à la partie inférieure des cellules altérées , &  
qu’à raifon de la situation de cette ouverture, la sanie  
trouve une issue libre ; ou lorsqu’on peut introduire  
dans la cavité de *Vos* les remedes convenables, on peut  
pansenir à la guérifon fans détruire une plus grande  
quantité de la partie folide de *l’os.* Nous fûmes con-  
sultés feu M.Macgill & moi, pour une jeune fille qui  
à la fuite de la petite vérole eut un ulcere fort près de  
la malléole interne. Le pus avoit rongé *l’os &y* avoit  
fait un trou assez grand pour pouvoir y introduire le  
doigt. Nous poussâmes une fonde dans ce trou, & elle  
entra trois pouces dans le *tibia* du côté de la partie fu-  
-périeure, fans trouver aucune résistance : mais en di-  
rigeant la fonde vers la partie inférieure, nous sentî-  
mes l’os rempli de chairs fermes.

Nous introduisîmes tous les jours dans la cavité de l’os  
une pastille faite avec la myrrhe, l’aloès & le miel, &  
la malade eut constamment depuis un cours de ventre ,  
qui cessa le lendemain que j’eus fait ôter l’aloès desre-  
medes employés dans le panfement. On feringua tous  
les jours dans *l’os* une injection compofée de remedes  
digestifs & de miel rofat, étendus dans l’eau avecquel-  
que peu de vinaigre; on continua à fe servir de la pas-  
tille de myrrhe & de miel ; moyennant quoi la cavité  
de l’ps *se* remplit insensiblement d’ime chair ferme, &  
la guérifon s’accomplit.

Lorfque la simie séjourne à raison de la situation peu fa-  
vorable de l’ouverture faite à la partie folide de *l’os,* il  
faut saire une ou plusieurs nouvelles ouvertures avec  
le trépan perforatif, de maniere que la fanie ait une  
libre issue, ou qu’on puisse enlever toute la partie de  
*l’os* qui couvre les cellules affectées ; après quoi on a  
recours aux moyens communément employés pour la  
guérifon des ulceres.

Si l’on ne peut pas faire les opérations qui conviennent  
pour détruire la carie vermoulue , il faut y appliquer  
fréquemment le bouton de feu. Nous avons déja don-  
né les regles de cette opération en parlant de la carie  
feche. Le cautere actuel paroît ici préférable aux cause  
tiques, parce que ceux-ci peuvent pénétrer dans les  
cellules, & porter leur action plus loin qu’on ne veut,  
tandis qu’ils pourroient ne pas détruire la partie exté-  
rieure de llas.

Lorsque dans cette efpece de carie la sanie *se* trouve en  
grande quantité, & qu’elle est fort puante , quand la  
situation de llas est telle qu’on ne saurait y atteindre  
*Tome V.*

*O* S 258

pour y faire les opérations qui conviennent, afin de  
procurer une issue libre à la matiere , de forte qu’on a  
quelque raisim de craindre non-seulement que la cor-  
ruption de *Vos ne* fasse de nouveaux progrès, mais en-  
core que la fanie ne vienne à refluer dans le sang,& n’oc-  
casionneune fievre hectique & tous les accidens dange-  
reux qui en sirnt la stlite ; il sera à propos dans ce cas de  
procurer autant qu’on pourra l’évacüation de la marie-  
re, & d’employer les remedes propres à émousser ou à  
détruire sim acrimonie. Pour cela il faut faire de fré-  
quens panfemens, & délayer la fanie à chaque fois avec  
quelque liqueur convenable.

Les liqueurs spirituetsses , les teintures faites avec ces  
liqueurs , & les huiles essentielles détruisent certaine-  
ment ou absorbent l’odeur puante d’uhe semblable fa-  
nie; ils resserrent encore les vaisseaux & moderent par-  
là la décharge de la matiere. C’est par cette qualité  
qu’ils s’accordent avec la théorie des anciens, qui les  
ont regardés comme des remedes convenables dans la  
carie; maladie qu’ils attribuoient à une trop grande  
abondance d’humidités qui se jettoient fur les *os,* dont  
la qualité naturelle est d’être fecs, & qui par consié-  
quent demandoit l'application des remedes dessicca-  
ti fs. Il y a toute apparence que ce font là les raifons qui  
ont déterminé les anciens à fe fervir de liqueurs spiri-  
tueuEes, &c. pour les *os* cariés. Mais ce que j’ai dit plus  
haut touchant les diverses circonstances qui accompa-  
gnent les caries, sclffit pour prouver que ces raisims ne  
sauraient avoir lieu pour toutes les especes de carie.  
Dans le cas même dont il s’agit, qui est celui de tous  
où ces sortes de remedes paroissent le plus indiqués ,  
on peut apporter des raisims de les rejetter, & de leur  
en préférer d’autres que j’ai reconnu par l’expérience  
être en effet plus utiles.

On peut objecter contre l’usage des liqueurs fpiritueufes  
& des huiles effentielles, que ces remedes étant em-  
ployés en petite quantité ou délayés dans une liqueur  
convenable, ( car quand on les applique purs & en  
grande quantité, ils font caustiques & pénetrent trop  
avant) retardent la séparation de la partie cariée, &  
rendent tout l’ulcere calleux. Il est vrai que ce dernier  
inconvénient a quelque avantage , en ce qu’il empê-  
che les chairs de pulluler ayant la séparation de l’os :  
mais on n’y remédie pas fans difficulté dans la stlite.  
En second lieu, ces sortes de remedes paffent fans pei-  
ne dans le sang , & allument la fieVte dans un degré  
plus ou moins fort, ce qui n’est pas fans danger pour le  
malade. Quelques-unes des teintures qu’on emploie le  
plus ordinairement, & en particulier celle de l’aloès ,  
caufent des purgations fréquentes.

Les digestifs ordinaires, ou le miel, ou tous les deux, dise  
fous dans de Peau & animés de quelque peu de vinai-  
gre ou de quelques gouttes d’efprit acide , corrigent  
plus surement la qualité putride de la semie, & on peut  
les employer dans une quantité conVenable pour la *dé-  
layer 8c* pour l’entraîner lwrs de l’ulcere, fans retarder  
la séparation de l’ér. Ils ne font pas même en état de  
cauEer aucun désordre dans le fangssuppofé qu’ils Vien-  
nent à y passer, étant plutôt propres à préVenir les ac-  
cidensqu’y pourroit produire la sanie, lorsqu’elle est  
abforbée par les Vaisseaux. Si l’ulcere est profond , il  
faut injecter ces remedes par le moyen d’une seringue,  
afin que l’injection puisse pénétrer partout & entraîner  
la fianie aVec elle en sortant.

*De la carie charnue, ou de l’ulcere des os accompagné de  
chairs baveuses.*

Cette maladie ne différant de la précédente que par leâ  
chairs baVetsses qui croissent dans les cellules de l’os,  
les indications curatÎVes font à peu près les mêmes. Il y  
a cette différence néantmoins que comme cette chair  
siiigne facilement, & empêche le Chirurgien de voir  
ce qu’il fait, la rugine, le Csseau & le trépan font  
moins conVenables dans ce cas pour détruire la partie  
corrompue de l’os, que les cauteres. Mais comme les

*ayp* OS

liqueurs qui sortent sans discontinuer de ces chairs ba-  
veuses, éteignent subitement le bouton de feu, les  
caustiques font encore préférables au cautere actuel.

Cette efpece de carie est ordinairement fort profonde ,  
c’est pourquoi il faudra réitérer plusieurs sois l’appli—  
cation du caustique, & il fera même à propos la pre-  
miere fois qu’on l’appliquera, de couvrir tout l’ulcere  
d’une efcarre, & de l’entretenir aussi long-tems qu’il fie-  
ra possible en l’arrofant avec quelque liqueur fpiritueu-  
*se* , afin que cette efcarre puisse serVÎr de désosse con-  
tre l’action du nouveau caustique qu’on appliquera, &  
l’empêcher de s’étendre trop, & de causer de la dou-  
leur au malade. L’humidité qui sort de cette chair ba-  
vetsse dans cette espece de carie, surtout lorsqu’elle est  
irritée, est si abondante qu’il m’est arrivé de la couvrir  
tous les jours avec de la poudre de pierre à cautere ; &  
qu’au lieu de trouver le lendemain une esicarre, com-  
me il est ordinaire, quand on applique ce caustique siur  
des parties seches, je ne trouvais qu’une grande quan-  
tité d’tine substance gélatineuse ramassée sur la bursa-  
ce des chairs que j’avois saupoudrée de pierre à cau-  
tere.

Si le caustique a produit une escarre adhérente aux chairs,  
il est inutile d’en appliquer un nouveau, juhqu’à ce que  
cette esitarre soit séparée, & il faut en hâter la fépara-  
tion par le moyen des fuppuratifs. A l’aide de ces ap-  
plications réitérées de la pierre à cautere, j’ai détruit  
en peu de tems tout l’es du métatarfe du gros doigt du  
pié dans un adulte, & j’ai pénétré jusqu’aux cellules  
de la partie moyenne du tibia. Les osqui font plus pe-  
tits ou qui font plus poreux, *se* consomment en moins  
de tems.

Ce qui a déja été dit des deux précédentes especes de ca-  
rie , est sussisantpour indiquer ce qui reste à faire dans  
les différens états de celle dont il est ici question ; &  
je n’ai d’autre dessein que de rapporter ce qu’elle a de  
particulier.

*De la carie phagédenique accompagnée de chairs  
baveuses.*

*Le* traitement qui convient à cette efpece de carie est à  
peu près le même que celui que nous ayons indiqué  
pour la précédente, aVec cette seule différence qu’il  
suffira d’appliquer une ou deux fois le cautere poten-  
tiel, pour faire tomber en mortification quelque peu  
de la furface de l’os , après quoi cette carie paroît ré-  
duite au cas de la carie feche. Mais je dois obferVer  
que lorfque cette carie n’attaque qu’une partie de l’os ,  
ce qui arrive rarement, les chairs qui poussent la lame  
d’os corrompue, scmt pour l’ordinaire aussi rongeantes  
& aussi propres à consommer la substance de *l’os,* que  
celles qui ont paru d’abord. Il s’ensuit de-là que dans  
cette supposition même, la plus faVorable de toutes, le  
Chirurgien ne siauroit promettre aucune guérision, à  
moins qu’il n’ait corrigé par des remedes internes la  
masse du Eang & l’indifposition particuliere de la par-  
tie affectée.

Quand cette maladie a jetté de profondes racines, elle  
attaque l’extrémité de l’os qui étoit faine en apparen-  
ce , lorsque l’autre extrémité qui a été attaquée la pre-  
miere, commence à se guérir; & elle s’étend même  
*d’os* en os, avec l’inconvénient fâcheux, qu’elle a dé-  
ja fait beaucoup de progrès avant qu’on ait pu s’en  
appercevoir.

*De la carie scrophulease.*

Dans cette efpece de carie où les *os* affectés semt princi-  
palement retenus par leurs ligamens , auxquels nous  
ne pouvons pas toujours atteindre pour les couper, &  
qui sirnt trop sensibles pour qu’on doive les ronger par  
le moyen du cautere ; les Chirurgiens non-seulement  
perdent leurs peines, mais ils causent beaucoup de tort  
aux malades qui en font attaqués, lorsqu’ils la traitent  
felon lestegles des l’art. En effet ils semt obligés dùsses

O S 260

de moyens violens pour dilater l’ouverture des ulce-  
res où se trouvent ces *os* cariés, & de remplir ces ulce-  
res avec des choses dures qu’ils contiennent par un ban-  
dage serré ; de consumer avec les escarotlques les  
chairs baVetsses, tandis qu’ils font tous leurs efforts  
pour tâcher de faire exfolier *Vos.* Les perfonnesatta-  
quées de cette maladie font ordinairement d’un tem-  
pérament délicat & trop foiblepour supporter un trai-  
tement aussi dur ; elles tombent en langueur & dépé-  
rissent pendant l’opération des remedes.

Ce que j’ai trouvé jusqu’à présent de plus utile, ou pour  
parler plus Vrai, ce qui m’a paru faire le moins de mal,  
c’est de détruire entierement aVec le caustique les té-  
gumens qui couVrent Pabfcès formé sur *l’os , &* de fai-  
re enfuite une incision au milieu de l’esicarre , pour don-  
ner issue au pus. Après cela j’entretiens l’sscarre aussi  
long-tems qu’il est possible. J’introdula des remedes  
doux dans l’ulcere, & je le laVe souvent avec de Peau,  
pour aider l'évacuation de la matiere; ou bien si le pus  
deVient puant, je mêle un peu de Vinaigre avec Peau.  
La nature enfin fait elle même la séparation de *l’os* ca-  
rié, qu’il faut enlever dès qu’il est entierement libre.

*De la carie skirrho-chancreus.e.*

Les cauteres actuel & potentiel ont dans cette espece dé  
carie les mêmes esters que dans les cancers ulcérés des  
glandes. Ils ne diminuent pas la tumeur, catssent des  
douleurs aiguës, occasionnent des hémorrhagies, lorse  
que l’esicarre qu’ils ont produite *se* sépare, &c. La plu-  
part des autres remedes nuisient, & aucun ne procure  
du soulagement. Il n’y a que l’extirpation qui puiffe  
gtiérir cette espece de carie. Pour cet effet il faut, ou  
faire avec le trépan perforati fplusieurs trous aux envi-  
rons de la racine de l’excroissance, couper les portions  
dsos entre chaque trou, & enlever toute la piece *d’os*du milieu , ou bien en venir à l’amputation de la par-  
tie. Toutes celles que j’ai vues jufqu’ici étoient situées  
de maniere qu’il n’étoit pas possible d’en faire l’extir-  
pation en particulier; de forte que je ne saurois dire  
positivement quel auroit été le succès de cette opéra-  
tion. Après l’amputation du membre, la plaie *se* gué-  
rit aussi-bien que dans les autres maladies ; il y a cepen-  
dant des malades qui dans la suite ont été attaqués de  
la même maladie dans un autre membre.

*De la carie chancreuse.*

Cette espece de cancer *se* guérit rarement ; il gagne  
quelquefois la peau qui le couvre , lorfqulon vient à  
la couper ou à la cautérifer; souvent il s’ouvre , Eans  
qu’on s’y attende, par la seule application des doux  
dessiccatifs , ou de la charpie feche ; en un mot, c’est  
une de ces maladies pour lesquelles on n’a trouvé juse  
qu’ici aucun remede & qui sirnt au-dessus de la Mede-  
cine. Je n’ai jamais vu cette maladie *se* jetter en premier  
lieu sur les os; ils ne semt affectés que lorsqu’ils si? trou-  
vent situés auprès d’une partie déja attaquée de cancer,  
de siorte qu’ils participent à tous les changemens qui  
surviennent à la partie qui a été la premiere attaquée.  
M o N R o , *Esseels de Médecine d’Edimbourg > Volu-  
me V.*

♦

*De la carie des os , selon* **HEISTER.**

On peut regarder la carie ou corruption d’un *os* çomme  
une des casses principales de la malignité des ulceres  
Invétérés ; car lorsqu’un *os* carié est caché dans un ul-  
cere , il n’est prestque pas possible de guérir cet ulcere ;  
ou si l’on parvient à le fermer, il ne tarde pas à fe  
r’ouvrir, à moins qu’on n’ait enlevé la partie cariée de  
llas.

Un *os* se carie toutes les fois qu’il est dépouillé de fes  
membranes ou de fon périoste par quelque caufe que ce  
siait; & lorsqtl’ayant perdu fa chaleur & *sa* couleur na-  
turelle , il devient gras, jaune, brun & enfin noir. Les

26ι O S

Anciens appelloient cet état del’os, qui est le premier  
& le plus léger degré de carie, *Os vitiatum s 8c nigri-  
ties.* Mais le mal est à *son dernier* période, lorfque l’os  
est corrodé , lorsqu’il est devenu raboteux, qu’il s’y est  
fait de petits trous, qu’il en fort une sanie fétide, dont  
Pacrill^pnie amollit, relâche & confume les chairs ad-  
jacentes, & qu’il paroît pour ainsi dire ulcéré. Tous les  
os fiant siijets à cette maladie. Un ulcere dans lequel  
un *os* carié est caché , paroît quelquefois parfaitement  
guéri : mais peu de tems après que la cicatrice estfai-  
te , il fe forme un abfcès, l’ulcere fer’ouvre, & rend  
une matiere corrompue, acre , fournie par l’os carié ; &  
il s’enfuit une multitude de symptomesfâcheux, com-  
me le frisson, le vomissement & la fieVre, accompagnés  
d’une corrosion continuelle des chairs.

Cette maladie & celles qui lui font analogues, ont disse-  
rens noms , & font de différentes especes. Cesse en-  
tend par carie, par *spina ventosa,* ou par *spinae ventosi-  
tas-,* une gangrene ou un cancer aux *os.* Les Grecs llap-  
pellcnt quelquefois *Teredo &c Paedarthrocaces.* Mais  
quoique quelques Auteurs aient distribué la carie en  
autant d’especes qu’elle a de noms, la plupart de ces  
distinctions me paroissent superflues. Je ne vois que  
deux différences importantes , & capables de constituer  
deux claffes. I. Lorsque le mal provient de la partie  
intérieure de l’os. 2. Lorsqu’il commence à l’extérieur,  
ou qu’il naît d’une caufe externe. Je donne aVec le  
gros des Medecins à cette eEpece le nom de cane , & à  
la premiere celui de *spinosa ventosa,* ou aVec SeVerinus  
celui de *paedarthrocaces,* lorsque le si-ljet qui en estatta-  
qué est un enfant.

La carie des *os,* proprement dite, peut aVoir deux caisses.  
I. Si l’os est dépouillé de fon périoste , par une plaie ,  
un coup, une contusion , une fracture ou une chute ,  
enfohe qu’il demeure exposé aux injures de Pair exté-  
rieur , ou qu’il foit corrompu par les ingrédiens gras  
& huileux qu’on applique fur les plaies simples, com-  
me l’huile de mille-pertuis ou de lis blanc, le baume  
Samaritain & autres semblables. 2. S’il arrÎVe par  
quelque calue externe ou interne, que la circulation  
des fluides floit interrompue, & qu’il survienne une in-  
flammation & une fuppuration qui donnent lieu aux  
vaisseaux destinés à la nutrition de *l’os &* du périoste ,  
de s’enflammer & de *se* corrompre, & à *l’os* même d’ê-  
tre corrodé. Il en est de cette maladie comme des ulce-  
resaux parties molles : si on n’y remédie promptement,  
elle s’étend & répand sion infection au loin par des de-  
grés silccessifs.

Il s’enfuit de-là qu’il y a différens degrés d’érosion ou de  
carie des *os.* Le premier & le plus traitable, c’est lorsi-  
que l’os est découVert, qu’il paroît gras, & qu’il de-  
vient jaunâtre ; le second, c’est lorsqu’il est Vraiment  
jaune, brun ou noir ; le troisieme, c’est lorsqu’il est  
corrodé, inégal & raboteux. Plus l’os est corrodé, plus  
Ea siirface est raboteufe & inégale , comme lorfque le  
crane est percé , ou lorsque lsosde la jambe ou de la  
cuisse est rongé jssqu’à la moelle : alors la carie est à  
sim dernier point. Mais ce mal n’est jamais plus dan-  
gereux ni plus difficile à guérir, que lorsqu’il attaque  
les articulations , ou quelques parties d’un *os* caché  
profondément dans les chairs; car alors la main du  
Chirurgien n’y peut aVoiraccès pour le nettoyer; & le  
feul remede auquel on peut aVoir recours , c’est l’am-  
putation du membre.

Il y a deux manieres de s’assurer de la carie , felon que  
*l’os* corrompu est caché, ou qu’il paroît à la Vue. Lorse  
que l’os est à déeouvert, on s’assurera de la carie par les  
signes sitivans.

Il paroîtra gras, il sera privé de sa couleur naturelle, il se-  
ra deVenu jaune, brun ou noir ; il Eera dépouillé de té-  
gumens ; son périoste *sera* détruit ; si on lui applique  
la sionde ou le doigt, on le trouVera inégal, raboteux,-  
percé ou sipongieux. 2. Si l’os est couVert des chairs,  
ou si quelque autre cause le dérobe à la Vue , voici les  
signes auxquels on reconnaîtra qu’il est carié. La ma-

O S 262

tiere qu’il rendra sera pour l’ordinaire huileuse , bru-  
né ou noire ; elle aura la puanteur du lard corrompu :  
lorsqu’on lèvera les emplâtres, elles seront teintes de  
cette matière, qui leur communiquera une couleur  
noirâtre. Si l’on introduit une sonde jusipla *Vos,* ce  
qui n’est pas toujours possible , on le sentira raboteux  
& inégal; on trouvera les chairs circonvoisines, flase  
ques, molles, lâches, spongieuses, & Eentant le lard  
corrompu. Enfin, lorsqu’on ne pourra ni examiner *l’os*à l’œil, ni le toucher avec la sonde , on aura tout lieu  
d’en soupçonner la carie, lorEque l’ulcere *se* rouvri-  
ra sans aucune cause manifeste après avoir cicatrisé.

Il s’enfuit de-là que les ulceres de cette eEpece font tou-  
jours fort difficiles à guérir, & qu’ils ne manquent gue-  
res de laisser de la difformité à la partie, qu’ils font su-  
jets à s’étendre, furtout lorsqu’il est difficile déporter  
des remedes immédiatement soir *l’os affecté ; &* que  
quand ils fiant guéris, ils leur arrive fréquemment de  
fe t’ouvrir , ainsi que nous l'avons déja obfervé. Mais  
lorfque le mal augmente & gagne llarticulation, com-  
me celle du genou , il faut absolument amputer le  
membre , c’est le seul moyen de guérison. Si l’état du  
malade nespermet pas cette opération, il tombe en lan-  
gueur, & il est attaqué d’une fievre lente qui l’empor-  
te bien-tôt. La carie du fémur , du coccyx, de lsos fa-  
crum , du crane , du tarfe , & des *os* du palais , souffre  
beaucoup de difficulté. Mais lorsque celle qui attaque  
le crane pénetre jusqu’à la dure-mere , comme il arrive  
affez ordinairement, le malade est tourmenté de maux  
de tête violens, d’insomnies continuelles, de verti-  
ges, de délires, & de plusieurs autres symptomes dan-  
gereux.

On a tenté la cure de la carie par différentes méthodes  
qui ont réussi. On en traite le premier degré par llap-  
plication des remedes spiritueux, comme llesprit de  
vin , l’eau de la Reine de Hongrie ; ou par les basse-  
miques, comme la poudre d’aristoloche, d’iris de Flo-  
rence, ou celle de myrrhe & d’aloès. C’est la pre-  
miere méthode & la plus facile. Il faut faupoudrer tous  
les jours, de l’un ou de l’autre de ces ingrédiens , Pas  
affecté, après en avoir nettoyé la sanie avec de la char-  
pie feche, & continuer jiffiqu’à ce que la partie malade  
de *Vos* siait tout-à-sait exfoliée, & que la chair qui pul-  
lule fur *Vos* paroiffe nouvelle , feche & ferme. Si la ca-  
rie est profonde, il faudra recourir à des remedes plus  
forts , tels que la poudre ou l’essence d’euphorbe pré-  
parée avec le meilleur efprit de vin, ou les huiles de  
clou de girofle, de canelle, ou de bois de gàyac. Le  
premier de ces remedes agit puissamment contre la ca-  
rie. On les appliquera avec de la charpie, flur laquel-  
le on mettra un linge sec. On emploie avec le même  
succès & de la même maniere d’autres remedes corro-  
sifs , comme l’eau phagédénique , ou l’esprit de vitriol,  
ou celui de foufre, ou la folution de mercure dans  
l’eau-forte , ou l’efprit de nitre , qu’on peut toujours  
substituer aux autres. Nous n’avons point fait entrer  
dans l’énumération des remedes qu’on a coutume d’em-  
ployer contre la carie , ni ceux qui font trop foibles ,  
pour produire l’effet qu’on en attend, ni ceux qui font  
trop forts, dont on ne peut faire ufage essuite, comme  
l’arsenic ou le mercure sublimé en siibstance. Nous  
n’avons indiqué que les principaux. Lorsqu’on *sera*parvenu de cette maniere à l’exfoliation, on travaille-  
ra à inciEer & à achever la cure avec des balsamiques.  
On finira donc par Pufiage de Peau de la Reine deHon-  
grie, ou des effences de mastic, de myrrhe , d’ambre,  
d’aloès ; par le baume du Pérou ou celui de Copaü ,  
ou par d’autres baumes de la même Porte, couvrant le  
tout d’une emplâtre, & procédant comme dans la cure  
des ulceres ordinaires. Voyez *Ulcus.* LeDrana donné  
quelques Observations curieuses sur la carie des *os, sur-  
tout* au cubitus , *Obs.* 51. 52. 53. aux lombes , *Obs.*après la petite vérole, *Obs.* 70. à *l’os* ilium , *Obs.o<su* au  
grand trochanter , *Obs. ργ.* au genou, *Obs.* 101 & 103.  
& à la jambe, *Obs.* 104.

*2e3* θ S

La cure de la carie au second degré consiste à percer *Vos*apres l’avoir découvert, foit avec le trépan perforatif,  
ou avec l’instrument qu’on voit *Pl. XII. dusecond Vo-  
lume , Fig. 2.* ou *Fig. y. A.* ou *Pl. XIII. Volume II. Fig-*8. & de pénétrer jusqu’à la partie faine, comme on fait  
dans les plaies du crane. Le panfement fe sait l'ost avec  
de la charpie feche, foitavpc les remedes balfamiques  
que nous avons recommandés ci-dessus.La partie affec-  
tée s’exfoliera par ce moyen , & il poussera de nou-  
veaux vaisseaux par les petits trous; ces vaisseaux s’u-  
nissant aux chairs, fourniront à *F os* de nouveaux tégu-  
mens.

Lorsqu’il fera certain que l’pf affecté est noir, on le ratif-  
Eera avec un fcalpel ou une lime , jufqulà ce qu’on foit  
parvenu à le rendre blanc ou rouge. Celfe veut qu’on  
en vienne promptement à cette expédition, qu’on n’ait  
aucun menagement en la faifant, sans quoi elle ne fera  
prefque d’aucune utilité. Scultet penle qu’il ne faut  
avoir recours au fcalpel que lorfque *l’os* est parfaite-  
ment découvert, que fa partie affectée commence à fe  
féparer de sa partie saine , & qu’il faut continuer le  
pansement avec de la charpie feche, jfssqu’à ce que les  
choEes soient en cet état ; je ne voudrois pas qu’on *se* fît  
de cette pratique une loi générale. Il y en a qui fe fer-  
vent dans des cas particuliers d’un maillet & d’un ci-  
seau, tels qu’on les voit *Pl. XII. dusecond Volume, Fig.*IO. et 11. à l’aide desquels ils séparent les parties sai-  
nes d’avec les parties corrompues, après avoir fait pré-  
céder ou non la perforation. Les Chirurgiens moder-  
nes ont généralement abandonné ces deux méthodes.  
M. Petit prétend que la meilleure qu’on puisse fuiVre,  
c’est de .ratisser *l’os,* même dans les cas où les chairs  
fe régénéreroient continuellement,& d’appliquer enlui-  
te le cautere actuel. Quant au *spina ventosa* accompa-  
gné de tumeur, qui ne cede à aucun remede, il veut  
que l’on fasse un grand nombre de petits trous à *l’os,*& qu’on enlcve la tumeur avec le maillet ou le ci-  
seau.

La quatrieme méthode qui est la plus vieille & en même  
tems la plus fure& la plus expéditive, furtoutlorfque  
la carie est très-considérable, c’est de brûler la partie  
de l’os affectée, avec le cautcre actuel, à l’aide d’un  
instrument appliqué siur l’endroit, comme on voit en  
plusieurs Figures de la *Plane. IV. du premier Volume.*Mais il y a quelques précautions à prendre dans cette  
opération pour ne point offensier les chairs adjacentes  
& les parties molles. Pour cet effet on fera tenir par un  
Assistant les levres de Pulcere séparées ; ou si sim ou-  
verture est trop étroite, on l’aggrandira avec une tente  
absiorbante & capable de *se* gonfler, faite d’une racine  
de gentiane ou d’un morceau d’éponge, à moins qu’on  
n’aime mieux recourir à l’incision & mettre l’os à dé-  
couvert. Avant que d’appliquer le fer rouge , on aura  
Eoin de bien nettoyer l’os avec de la charpie feche , &  
d’enlever les chairs fongueuses, de peur que la matie-  
re ne l’éteigne ou du moins n’en diminue l’action. Si la  
carie est profonde ou si étendue, qu’elle ne pusse être  
emportée par la premiere cautérisation, on la réitérera  
ou sclr le champ ou quelque tems après, jtssqu’à ce qu’on  
ait lieu de croire que la partie affectée de Iles est entie-  
rement détruite. Lorsque la partie cariée est fort large,  
on appliquera d’abord le cautere dans le milieu, on  
avancera enfuite vers les bords. Le malade ne souffrira  
pas de grandes douleurs dans cette opération, si l’on a  
Eoin de garantir les parties molles; car les *os* sont des  
parties insensibles. Comme il y auroit un extreme dan-  
ger dans la carie des *os* du crane, à offenser les mem-  
branes du cerVeau ou le cerVeau même, & que llusia-  
ge du cautere ne seroit guere plus sûr, sclr quelques *os*mous & spongieux, comme le sternum ou les côtes ,  
on ne l’emploie point dans ces cas. On ne cautérise  
point non plus le carpe, le tasse ni les autres *os* Epon-  
gieux de la même espece, à cause des fuites fâcheuses  
de l’injure qu’on s’exposeroit à faire aux ligamens voi-  
fins, aux nerfs & aux tendons.

Après qu’on a confumé avec le cautere la partie affectée

OS 264

de l’os, le premier panfement fe fait avec de la charpie  
seche, ou si le malade sent de la chaleur à l’endroit  
cautérssé, on humectera la charpie avec de l’esprit de  
vin tiede. On en viendra enfuite aux remedes balfami-  
ques dont nous avons parlé ci-deffus ; on les continuera  
jufqu’à ce que l’exfoîiation se faste. L’espace vuide  
qu’on a pratiqué ne tardera pas à *fe* remplir de chairs  
régénérées; d’où l’on conclurraque la cure est parfai-  
te : mais si *Vos* continue à-demeurer nu, si les chairs  
nouVelles font molles, lâches & fpongieufes, si elles  
ne s’attachent pas fuffifamment à la partie de l’cs qu’on  
a cautérifé; ou si l’os est toujours décoloré , il y a tout  
lieu de croire que l’on n’a point extirpé le mal. Alors il  
faut emporter les chairs nouVelles, ou les confumer  
aVec de l’alun calciné & du précipité rouge, ou quel-  
qu’autre corrosifpuissant, & réitérer l’application du  
cautere actuel , ou recourir à quelqu’autre méthode,  
que l'état des chofes fuggerera , fans quoi on ne pour-  
ra point *se* flatter que la cure foit permanente.

Si la carie a passé jufqu’à la moelle des gros os, M. Petit  
conseille, d’après Meekren, de faire une ou deux, ou  
un plus grand nombre de trous ayec le trépan, & il ci-  
te un cas dans lequel il fit trois trous au tibia,après s’être  
fervi du cautere actuel, & il nous assure que le malade  
fut guéri par cette méthode. Mais je crois que de tous  
les gros *os,* il n’y a guere que le tibia fur lequel elle  
foit praticable, àcaufe de l’obstacle formé par l’épaise  
fenr des tégumens & des chairs. Il avance qu’on peut  
quelquefois percer de la même maniere l’os de la poi-  
trine ou le sternum; & qu’on parvient ainsi non-feule-  
ment à procurer fur le champ une issue à la matiere ,  
mais encore à S01 même la commodité d’appliquer im-  
médiatement les remedes, jusques dans les endroits les  
plus écartés de la plaie. Quant à moi, j’estime qu’il ne  
faut fe déterminer à cette opération qu’après un mûr  
examen, & qu’elle exige de la part du Chirurgien la  
derniere circonspection, parce que les otganes de la  
respiration en peuvent être offensiés, d’où il slensitiVroit  
des Eymptomes très fâcheux. Il est à propos d’obferver  
que dans les cas où la carie est parVenue jufqu’à la moel-  
le des *os,* ou lorsque le mal a commencé par attaquer la  
moelle, comme dans le *spina ventosa ,* il ne provient  
pas toujours d’une cause interne; il suffit quelquefois  
que quelque injure extérieure ait occasionné la ruptu-  
re des vaisseaux internes de *l’os,* alors le fang ne man-  
quera pas de s’épancher dans fa cavité, il y dégénérera  
peu à peu en pus, & *l’os* en fera corrodé. C’est ainsi  
que la carie passe de la moelle aux parties extérieures.

Si la carié & la noirceur pénetrent de l’un à l’autre côté  
de *l’os s* enforte qu’il paroisse corrompti de part en part,  
Celfe conseille d’en faire entierement l’extirpation. Si  
fa partie inférieure est saine, on fe contentera d’enle-  
ver celle qui est affectée. Si un *os* de la tête, de la poi-  
trine, ou si une côte est cariée, la cautérisation n’a  
point lieu & il en faut venir à l’extirpation. Il faut Ee  
déterminer promptement en pareil cas , & tirer l’os  
aussi-tôt qu’il est à découvert, ayant qu’il y ait aucun  
Eymptome inflammatoire , l’opération en sera beau-  
coup plus sure. Lorsque la carie est dans un cartilage,  
on le ratissera avec un scalpel, jusqu’à ce qu’il n’en *res-  
te* que ce qui est satin. C’est à Celste que je dois tout ce  
que j’ai dit jusqu’à présent sclr la carie, dont il a traité  
aussi-bien qu’aucun écrÎVain moderne.

Il s’ensuit de tout ce que nous venons de dire, que la cu-  
re de la carie des *os* consiste principalement à enlever  
les parties corrompues, de la maniere la plus conVena-  
ble & la plus expéditive. Or l’expérience m’a démon-  
tré que cela slexécutoit parfaitement dans la carie *lé-  
gère }* avec l’esprit de vin & Peau de la Reine de Hon-  
grie-; dans les degrés plus violens avec la solution de  
mercure dans Peau-forte, & dans les cas où il y a plus  
de malignité, aVec le cautere actuel ou par l’amputa-  
tion. Du reste, on se conduit comme dans les autres  
ulcères, & l’on *fe* fert des remedes balfamiques que  
nous aVons recommandés tant de fois.

Si lsos est considérablement affecté par la carie, si elle \*é-

O S

tend jusqu’à une articulation , comme jusqu’aux ge-  
noux , jufqu’à celle de la main ou du pié, ensorte  
qu’on ne puisse emporter la partie affectée, ni par l’in-  
cision, ni par l’extraction, ni par la cautérisation, il n’y  
a qu’un seul moyen, tant de conserver le reste du mem-  
bre, que la vie du malade, c’est d’amputer la partie  
affectée. Sans quoi le malade périra après avoir traîné  
une vie malheureuse, & avoir été épuisé par la dou-  
leur, les ilssOmnies, le dégout des alimens, la fievre  
lente & une longue suite de symptomes fâcheux. Mais  
Iorfqu’il n’y a de corrompu qu’un côté de gros *os ,*comme une partie extérieure de l’os de la mâchoire, de  
l’humérus, du tibia ou de la clavicule, ou une partie  
d’une côte, du cubitus, du rayon, de la rotule & au-  
tres semblables, lorsque l’os ou le membre entier ne  
Eont point affectés, on ne séparera fur le champ que la  
partie cariée, & l’on en viendra à bout par les moyens  
que nous avons proposés ci-deffus. S’il arrive qu’une  
partie plus ou moins grande de l’os se sépare d’elle-mê-  
me, que l’orifice de l’ulcere sent assez grand, & qu’on  
puisse *se saisir de cette* partie, on en fera l’extraction ,  
soit avec les doigts, soit avec des pinces. Mais si l’ori-  
fice de l’ulcere est trop petit, on l’aggrandira avec le  
fcalpel. Nous avons des exemples de Cette opération  
dans Meekren , *Observ. Chirurg. 6ey.* & dans Ruysich ;  
Meekren tira une large portion d’os corrompu hors du  
bras, & Ruyfch en fit autant au tibia.

*Du spina ventosa , du paedarthrocace & de l’exostose  
qu’on peut appeller proprement tumeur des os.*

On entend généralement par *fphna ‘ventosa ,* ou felon  
quelques-uns par *spinae ventositas ,* cette esipece de  
corruption des *os* qui passe successivement des parties  
internes de *l’os* aux parties externes, le gonfle & y for-  
me une tumeur. C’est ce que les anciens à qui les dé-  
nominations de *spina ventoja 8e* de *spinae ventositas ,*étoient inconnues , appelloient *sideratio , gangraena ,  
cancer oissis,* & quelquefois *teredo.* Quelques Auteurs  
François fe servent du mot exostofe , quoique ce ter-  
me ne convienne proprement qu’à de certaines émi-  
nences contre nature ou excroissances pointues, qui  
naissent à la fuite d’une fracture, d’une contusion, ou  
de quelqtl’autre casse, & qui font fréquemment ac-  
compagnées de carie, quoique j’aie vu plusieurs fois  
des *os* avec de pareilles éminences, fans aucun vestige  
de corruption. On s’est iervi du mot *fpsna,* parce que  
*dansiespina ventosa* les malades fentent une douleur  
très-vive qui ressemble assez à celle de la piquure d’une  
épine; on a ajouté Pépithete*ventosa*, parce qu’en tou-  
chant la tumeur, on la croiroit pleine d’air ; cependant  
il n’arrive que rarement, pour ne pas dire jamais, que  
ce foit là la casse de la distension. Quelques Auteurs  
changerent dans la stulte cette dénomination , entr’au-  
tres Pandolfin ; au lieu de *spina ventosa,* ils dirent *spi-  
nae ventositas ,* expression barbare.

Les enfans font sujets à cette maladie ; alors Severinus lui  
donnele nom *de paedarthrocace,* mot composté denaso,  
enfant , ἄρθρον , jointure, & κακὸν, mal; c’est-à-dire ,  
maladie qui attaque les enfans aux jointures, plus fré-  
quemment que les adultes. En effet, les *os* des enfans  
étant plus mous & plus fpongieux , font plus aifément  
corrodés parles humeurs peccantes, distendus, tumé-  
fiés & défigurés d’une maniere furprenante. Severinus  
établit une autre différence entre le *sauna ventosa 8e le  
paedarthrocace.* Dans la premiere de ces maladies, dit-  
il , les tumeurs font ordinairement accompagnées de  
douleur, de rougeur & de toutes les apparences de l’in-  
flammation ; au lieu que dans le *paedarthrocace* il n’y  
a que peu bu point de douleur dans le commencement,  
ainsi qu’on voit dans les enfans en charte , mais on a  
confondu ces dénominations, & l'on s’en fert aujour-  
d’hui indistinctement ; Merklin prétend que c’est aVec  
raifon qu’on en a fait des fynonymes; car s’il est Vrai  
de dire que *lo paedarthrocace* foit prefque fans douleur  
dans le commencement, il ne l’est pas moins de dire, i

O S 266

i que la douleur augmente à mescire que le mal fait des  
progrès.

Quant aux autres noms dont nous aVons fait mentit ,  
comme *cancer oissis, gangraena* ou*sphacelus oissis,sidera-  
tio oissis,* dont les Traducteurs d’Hippocrate sont un  
Ufage si fréquent, & τερήδων ou *teredo,* qui signifie pro-  
prement Vermoulure ou l’état d’un bois confumé par  
des especes de Vers appelles *teredines,* qui conVÎen-  
nent beaucoup mieux au *spina ventosa,* qu’à la carie  
proprement dite : ce font Vraiffemblablement autant  
de synonymes qui n’ont été imaginés que pour distin-  
guer différens degrés de cette maladie ; ce que Merklin  
a suffisamment démontré dans\* ses Notes Pur Pandol-  
fin. Il a fait Voir aussi que le *spina ventosa* n’étoit pas  
inconnu aux anciens, ainsi que quelques Auteurs l’ont  
pessé. Il ne nous reste plus qu’une obserVation à faire,  
c’est que M. Petit a compris dans les *Maladies des Os i  
cap.* 16. toutes ces maladies & leurs noms, fous celui  
d’exostofe , négligeant entierement d’autres dénorni-  
nations mieux connues & plus usitées : je me sentirai  
particulierement du terme de*spina ventosa , 8e* je n’y  
attacherai que les idées les plus communément re-  
çues.

Comme toutes ces maladies, leurs différences & leurs de-  
grés n’ont été décrites jufqu’à présent que d’une manie-  
re fort imparfaite, & comme les occasions que j’ai eues  
de les connoître ont été fort fréquentes dans le cours  
de ma pratique, je me fuis proposé d’établir entre el-  
les les distinctions qui pourront contribuer à éclairer &  
à faciliter leur cure. Le*spina ventosa* est une corrup-  
tion, corrosion ou espece de carie d’cs, qui fe fait ordi-  
nairement dlelle-même, qu’on peut regarder comme  
l’effet de quelques humeurs peccantes, & qui proVlent  
rarement de quelque caufe extérieure. Il n’a point sem  
origine à la surface de lsos; mais dans *ses* lames , fes  
cellules ou fa caVÎté intérieure , s’étendant du dedans  
au-dehors , & affectant la substance de *l’os,* plus ou  
moins, s’étendant en largeur, s’éleVant & formant une  
tumeur,telle qu’on la Voit *Pl. IV. du second Volume,  
Fig.* 16. *A. B.* ordinairement dure, quelquefois fans  
douleur , qu’on croiroit dans certains cas pleine de  
Vents, accompagnée d’une douleur pungitÎVe & d’éro-  
sion plus ou moins grande, qui deVlent rouge, qui ern-  
pêche le malade de se mouVoir, qui est fuiVÎe d’un  
grand nombre d’autre? iymptomes fàcheux, comme de  
Ia corruption de l’cs, de la peau & des autres tégumens  
qui étoient auparaVant fains , & de la formation de  
plusieurs ulceres malins. Lorfque ces tumeurs des *os*sont dures, que les parties molles ne sont point enflées  
& qu’il n’y a ni rougeur, ni inflammation , ni douleur,  
comme il arrÎVe assez fréquemment dans les enfans en  
charte, l’ulcération est tardi Ve , & ces tumeurs ne sont  
point accompagnées de fymptomes aussi fa-eheux qu’el-  
les le feroient, si l’état des chofes étoit autre. SeVerle  
nus donne à cette espece de *fsuna ventosa ,* le nom de  
*paedarthrocace,* tant parce que les enfans y sont très-fu-  
jets, que pour la distinguer du *spina ventosa* des Ara-  
bes. Lorfque la tumeur est douloureufe, rouge & gon-  
flée, ce qui arrive indistinctement aux enfans & aux  
adultes , elle retient les noms de *fpina ventesu ->* de  
*cancer , de gangraena oissis , 8e* de *teredo.* J’entens par  
xexostofe une éminence faillante & contre nature , ou  
une excroissance d’os , avec ou seins corrosiOn. Le *spi-  
na ventosa* dissere de la carie, en ce qu’il estaccompa-  
gné de tumeurs; & du rachitis, en ce que dans cette  
derniere maladie les épiphyEes ou extrémités des *os* sont  
attaquées de tumeurs qui les défigurent, fians douleur  
ni corrosion.

Ces maladies ont ordinairement leur origine aux enVirons  
des extrémités de la tête, ondes épiphysies des gros os;  
parce que leur tissu y est tendre & spongieux; que la  
matiere morbifique peut *se* loger commodément dans  
la silbstance cellulaire de ces parties , & qu elle ne  
trotlVe preEque aucune difficulté à les amollir & à les  
étendre. Il arriVe cependant qu’elles affectent quelque-  
fois le milieu de ces *os s* furtout du tibia, & qu’elles

*\*s7* o S

ont leur siége entre les lames. Les *tophus s* les *gumma*Aanériens , au front, au crane, & aux autres os, mais  
lurtout au tibia provenans de quelque caufe interne ,  
peuvent être compris dans la classe des maladies précé-  
dentes ; quoiqu’ils soient accompagnés de douleurs  
nocturnes qui les caractérisent. Il n’y a presque pas un  
*os* qui ne sc)it sisjet à être attaqué *despinosa-ventosa* ; il  
vient aux os de la tête , du visage, du cou & de la poi-  
trine ; mais plus fréquemment à ceux des piés, des  
bras, des doigts , du carpe , du métacarpe, du tasse ,  
& du métatarse. On peut voir dans les nottes de Mer-  
klinfur Pandolfin, des exemples de toutes ces mala-  
dies.

Elles font communément fpontanées, & naissent de cau-  
Ees internes , comme d’humeurs acrimonieuses, fcor-  
butiques , tendantes au rachitis, ou à la petite vérole ;  
mais plus communément d’un virus vénérien: car on  
ne les connoissoit gueres en Europe avant que la véro  
le y fût apportée : la raifon & l’expérience s’accordent  
toutefois à nous démontrer qu’elles peuvent provenir  
de catsses externes, surtout lorfque le tempérament  
y a déja quelques dispositions. Il ne faut alors qu’une  
contusion , une chute, une fracture, une fissure ou quel-  
qu’autre injure extérieure aux os, pour affecter les vaisi  
feaux, les lames internes des *os*, & même la moelle,  
donner lieu à l’extravafation des humeurs, à la putré-  
faction & à la destruction de la moelle, & caufer l'a-  
mollissement & la corrosion de la substance des os, ef-  
fets qui seront bien-tôt fuivis de douleurs, de tumeurs,  
d’ulceres & de fistules, tant aux os, qu’aux parties ex-  
térieures.

Elles ont pour caufe immédiate un amas , ou une chute  
d’humeurs vifqueuses & épaisses ou acres & corrosives  
ou une inflammation dans la moelle, ou dans la fubf  
tance médullaire des *os,* qui dégénere en abfcès , &  
donne lieu à la formation de la fanie & du pus. Car  
les humeurs ne trouvant aucune iflue, font forcées de  
demeurer en stagnation dans les cavités des os où elles  
fe corrompent avec le tems , deviennent acrimonieu-  
ses, corrodent & détruisent les parties circonvoisines,  
transforment la moelle en fanie, attaquent las même  
& le consi-lment. Cet amas d’humeurs visquetsses &  
pituiteuses, & le gonflement *d’os* qui l’accompagne,  
semt quelquefois fans douleur comme dans le *Paedar-  
throcace s* mais la corrosion des parties n’existe ja-  
mais fans les douleurs les plus vives ; ces douleurs par-  
tent , pour me fervit de la maniere de dire ordinaire ,  
du fond de la moelle , & on les appelle *Ostéocopes.*Lorfque le mal commence , & qu’il n’y a que la partie  
interne de l’os affectée, le tact extérieur ou la pression  
n’augmentent point la douleur. Lors donc que la pres-  
sion augmente la douleur ; c’est une marque que l’af-  
section a passé aux parties extérieures, alors lepériosi  
te, Ees parties adjacentes, la substance de llas, & sem  
tissu cellulaire, fiant ordinairement tuméfiés. Les ma-  
lades fie fientent les parties comme gonflées. Si l’on fait  
une incision à la tumeur, ou si elle s’ouvre d’dle-mê-  
me comme il arrive assez fréquemment, la partie af-  
fectée demeure à découvert, & ressemble à une épon-  
ge, ou à une pierre - ponce, elle est percée de petits  
trous, comme dans la carie ; & il est facile, par ce que  
nous avons dit de la reflémblance de ces deux mala-  
dies, de reconnoître leurs fyrnptomes & de les distin-  
guer. On peut distinguer le *spina-ventosa* en trois esc  
peces. 1°. Lorsque les *ostéocopes ,* ou la douleur dans  
la moelle des os, est continue, & prive le malade du  
fommeil, mais n’est accompagnée, ni de tumeur, ni  
de douleurs extérieures ; alors l’affection est concen-  
trée dans les parties intérieures de llas. 2°. Lorsque les  
douleurssirnt continues ou intermittentes, & qu’il fe  
forme peu à peu dans *l’os* une tumeur dure ou molle ,  
avec gonflement,&des douleurs extérieures, qui tantôt  
augmentent & tantôt diminuent. 30. Lorfque cette tu-  
meur dégénere en un absitès qui creve de lui - même,  
ou auquel on fait incision, qui rend une fanie fétide ,  
ou une matiere purulente qui a l’odeur du heure ou

O S 268

du lard rance , & dont l’écoulement lest plus ou moins  
grand, ainsi que dans un ulcere avec carie, ou dans  
cette efpece d’ulcere que les Anciens appelloient ulce-  
re avec carie dans les *os.* On peut regarder cette der-  
niere espece comme un *spina-ventosa* invétéré , & la  
premiere comme un *spina-ventosa* récent ou commen-  
çant.

Le *paedarthrocace* commence ordinairement par une en-  
flure de *l’os,* flans douleur , & sans qu’il y ait cause ex-  
terne; mais à la longue , il survient quelquefois de la  
douleur, une inflammation, un abfcès, un ulcere , &  
de la carie, comme dans *los.pina-ventosas* surtout aux  
environs des articulations & des extrémités des *os.* Il y  
a donc quelque fondement à regarder le *paedarthroca-  
ce* comme une maladie différente du *spina-ventosa ;*quoique la premiere dégénere à la longue dans la *se-  
conde.* 11 y aura du moins entre elles de la différence  
rélativement aux degrés.

Après ce que nous avons dit jufqu’à présent, & ce que  
nous avons exposé ci-deffus , du prognostic de la carie,  
il ne Eera pas difficile de concevoir & de prédire les fui-  
tes de ces maladies. Lorsqu’il paroît qu’une matiere  
acrimonieisse & corrompue , est actuellement logée  
dans la cavité, les lames, ou les cellules d’un *os,* d’où  
la nature ne peut l’expulser par elle même, & d’où il  
n’est preEque pas possible de l’évacuer, il s’ensuit né-  
cessa-irement qu’à moins d’un secours porté à tems ,  
les parties adjacentes seront corrodées & corrompues,  
que l’os lui-même sera totalement détruit, & qu’on ne  
sauvera la vie du malade que par l’amputation du  
membre. Mais il y apis. Si le mal provient de quel-  
que vice du Eang, telle est quelquefois sa malignité,  
qti après avoir attaqué une partie comme un bras ,  
l’extirpation qu’on en a faite ne l’empêche point  
d’attaquer de la même maniere l’autre bras , ainsi  
qu’on le remarque dans les affections cancérsufes. A-  
lors, il faut avoir recours à un régime, & à des reme-  
des capables de corriger & de purifier la masse du fang.  
Le *paedarthrocace* & le premier degré du *spina-ventosa,*cedent ordinairement aux remedes : mais la cure de-  
vient difficile, félon que la maladie est plus invétérée,  
qu’elle a fait plus de progrès, que le malade est plus  
foible, que le fang est plus corrompu, & que les autres  
fyrnptomes concomitans Eont plus violens. Elle est  
quelquefois incurable. Alors les forces du malade s’é-  
puisent , une fievre lente le consume, &il meurt d’une  
carie invétérée.

Il y a deux manieres de traiter le *spina-ventosa,* dontcha-  
cune est propre aux différens états de cette maladie.

1°. Dans les deux premiers degrés de la maladie,si le  
malade est adulte, on lui fera prendre tous les jours  
de la décoction des bois, comme on l'appelle commu-  
nément, faite avec les racines de falsepareille,de fqui-  
ne, de fcorfonnaire, & les bois de faffafras, de gayac,  
& de genievre : on lui en ordonnera à chaque fois, huit,  
dix ou douze onces, felon *sa* force, qu’il prendra chau-  
des, comme du thé ou du cassé. C’est ainsi qu’on par-  
viendra à corriger la malle du fang. Il prendra cette  
dofe tous les matins dans le lit. On mettra dans la pre-  
miere potipn cinquante ou soixante gouttes d’essence  
des bois ou de pimprenelle blanche, ou autres fembla-  
bles. On tentera par ce moyen de lui procurer une  
sueur douce, de faire passer la boisson dans les petits  
vaisseaux; de la faire pénétrer jufques aux fibres of-  
feufes mêmes, & d’emporter ou de corriger ainsi les  
humeurs peccantes. Ces remedes aideront aussi la di-  
gestion & la difcussion des humeurs en stagnation, &  
des tumeurs. 2°. On travaillera à remplir la même in-  
dication par des fumigations auxquelles on expofera  
plusieurs fois dans le jour les parties affectées; on ne  
négligera pas non plus les vapeurs des décoctions de  
plantes réfolutives & aromatiques. 3°. Dans lesinter-  
valles , on sera à la partie affectée des frictions d’on-

*Vsu* O s

guent mercuriel, deux fois le jour, & l’on appliquera  
une emplâtre mercurielle. 4°.On fera prendre pareille-  
ment les mercuriels intérieurement, une fois par jour  
en dofe conVenable, aux malades d’une constitution  
foible , &deux fois aux personnes robustes; onprovo-  
quera de cette maniere une faliVation plus ou moins  
forte, ou bien on ménagera de forte l'administration  
de ces remedes, qu’ils n’en procurent aucune , fielon  
qu’il conViendra au degré de la maladie, & à l'état du  
malade. L’expérience m’a démontré , qu’il ne falloit  
attendre des autres remedes, aucun effet considérable ,  
s’ilsn’étoient aidés des mercuriels ; ce qui n’étonnera  
peint, si l'on considere que le principe du mal, est un  
virus ou Vénérien, ou qui lui est tort analogue. Après  
avoir continué ces remedes pendant quelques femai-  
nes ( car si on les continue moins de tems, ils ne pro  
duiront rien ) on Verra le premier deg ré de la maladie  
dissipé ; si elle est au second degré, les tumeurs offen-  
ses déja formées , pourront être digérées, difcutées, ou  
du moins réduites au point de ne prendre aucun ac-  
crOssement, elles feront sans douleur, &n’incommo-  
derûnt pas considérablement le malade. Voilà ce que  
j’ai Vu arrÎVer, lori'que la discuflion ne *se* saisent point:  
mais il est à propos d’aVcrtir que les malades s’étoient  
ail'ujettis à un régimt\* siobre & régulier, à ne vicre que  
de bouillons , de Végétaux, & des Viandes les plus ten-  
dres, traVaillant ainsi à tempérer , & à adoucir leur  
fang; & qu’ils n’aVoient uféen boiflbn ordinaire, que  
de décoctions légeres des racines & des bois dont nous  
avons parlé, de cornes de cerf, d’orge, d’aVoine, &  
d’autres liqueurs pareillement aqueul'es, douces & lé-  
geres.

On fulcra la même méthode dans la cure du *paedarthro-  
cace, Ou* des tumeurs aux *os* des enfans , accompa-  
gnées de douleurs, ou fans ce iymptome. On aura foin  
d’ordonner en même-tems des remedes propres à tenir  
le Ventre libre , & préparés surtout aVec le mercure  
doux. Si *lopaedarthrocace* est compllq <é aVec le rachi-  
tis, on prefcrira du mouVement & de l'exercice, & l’on  
joindra aux remedes qui conVÎennent à la premiere de  
ces maladies, ceux quifoulagent dans la leconde.

Mais si l’une ou l'autre est opiniâtre & résiste aux reme-  
desque notis Venons d’indiquer; si la douleur & la tu-  
meur font augmentées ; s’il fe forme un abfcès ; & s’il  
y a à craindre que Vos ne foit entierement détruit : il  
faudra mettre incessamment l’os à découvert, fuppofé  
que l'abfcèsnefoit point encore percé; mais s’il a per-  
cé , & que son orifice foit trop petit , on l'élargira par  
une incision, ou aVec un caustique, si le malade craint  
l’incision. Mais si l’abfcès n’a point encore percé , on  
n’attendra point qu’il foit mûr pour découVrir l’os ; on  
choisira l'endroit le plus conVenable pour l'opération;  
la coutume est de donner la préférence à la partie la  
plus basse & la plus douloureuse. Enfuite on prendra  
le p etit perforatif que l'on Voit *PI. XII. du second Vol.  
Fig.* 2. ou 7. on percera l’os en plusieurs endroits, &  
l’on pénetrera jusqu’à la moelle , pour donner issue à  
la matiere morbifique. Mais si l’écoulement de la sia-  
nie ne fie sait pas commodément par ces petites ouver-  
tures; il faut aVoir recours au trépan, & l'employer  
ainsique nous aVons dit dans la cure de la carie. On  
procurera par ce moyen un passage libre au pus, & un  
accès facile aux remedes destinés à nettoyer & à gué-  
rir la partie affectée. Ces opérations feront siuiVies des  
décoctions & deseffences des bois, aVec des antimo-  
niaux & des mercuriels doux pour l'intérieur, & l'on  
appliquera à l’extérieur des détersifs & des balfami-  
ques, comme la décoction d’aigremoine , de fanicle ,  
de mille-pertuis , d’aristoloche, aVec le miel rofat, &  
l’essence de myrrhe & d’aloès, ou le mercure doux dif-  
fous dans l’eau de plantain ou l'eau de chaux. On con-  
tinuera enfuite axec l’essence que nnus venons de re-  
commander, ou celle de mastic & d’ambre , dont on  
humectera de la charpie, couVrant le tout d’une em-  
plâtre mercurielle , ou de quelqulautre qui foit conVe-  
nable , jufqu’à ce que l’ulcere foit guéri. Lorfque l.lap-

O S 270

pîication du cautere actuel est possible, il est quelque-  
fois à propos d’y avoir recours pour déraciner le male  
lorsqu’il est situé entre les lames de l’os ; autrement il  
faudroit ratisser;mais cette derniere opération paroît  
convenir plutôt à la carie qu’au *spina-ventosa.*

Si tous ces remedes ne produifent aucun effet, & que la  
partie foit tellement corrodée & détruite, qu’il n’y  
ait aucun espoir de la conferver : le feul moyen que  
l'on ait de confetVer la vie au malade, c’est de faire  
l'ampütation. C’est à l'état & à la nature de la partie  
affectée à déterminer la maniere dont cette opération  
doit être faite. Si la maladie est dans les petits *os*, com-  
me dans le carpe, le tarsie, le métacarpe, le métatarfe,  
ou les doigts: il n’est pas nécessaire d’extirper en en-  
tier le doigt, la main ou le pié ; l’extraction du petit *os*putréfié fuffit. 11 m’est arrivé dans des cas , où *Vos* de  
l’extrémité du doigt , ou même celui de la phalange  
dumil.euétoitcorrompue, d’extraire lsosen entier, &  
de conferver la partie saine du doigt. Un enfant de  
dix ans aVoit *l’os* du métatarfe qui contient le grand  
orteil, corrompu; l’orteil étant fain , je me contentai  
d’enlever de l’os ce qu’il y avoit de carié, laissant la par-  
tie antérieure qui étoit siame : j’appliquai ensuite les-  
bassamiques ; & ce malade marcha aussi-bien qu’il avoit  
fait auparavant. Lorfque le doigt entier, ou feulement  
le premier os du doigt étoit corrompu, il m’est arrivé  
de l'amputer en entier.

LorEque dans des os considérables il n’y en a qu’une por-  
tion latérale ou extérieure, attaquée de la carie ou du  
*spina-ventosa s je ne procede* pas d’abord à l’amputa-  
tion du membre ou de l'os entier : mais je me conten-  
te de séparer la partie d’os corrompue, ainsi que j’ai dé-  
ja décrit plus haut, me servant pour cela des médica-  
mens convenables, quand ils peuvent suffire, ou bien  
ayant recours aux instrumens : je déterge , &ste cica-  
trisie enfuite l’ulcere. Mais lorfque l’affection étoit  
dans le corps d’un gros os , comme à celui du bras, de  
, la cuisse ou de la jambe , ou lorfque quelques articu-  
lations étoient attaquées, comme celles du bras, du  
genou ou du pié, je n’ai jamais attendu de guérisim ,  
que de l'extirpation entiere de la partie corrompue,  
je faisais l’amputation dans la partie saine, &j’empor-  
tois tout ce qui étoit en déçà.‘

M. Petit conseille dans quelques efpeces de*spina ventosa,*ou les tumeurs ne cedent point aux remedes que nous  
venons dindiquer, & où il est possible d’aVoir accès  
avec la main , de découvrir *l’os* par le moyen d’une in-  
cision cruciale , d’enlever les quatre angles de la peau,  
& de panster la plaie avec de la charpie sieche. Il veut  
qulon fasse le jour fuleant des trous à la tumeur osseu-  
se , avec le persoratif, que ces trous soient aussi voisins  
les uns des autres , & en aussi grand nombre , que dans  
un crible, qulon enleVe essuite toute la tumeur avec  
un maillet & un ciseau. Il remplit essuite la plaie de  
charpie sieche, & afin que la séparation de la partie af-  
fectée d’avec la partie faine *se* fasse plus promp-  
tement, il fait appliquer de la solution de mercu-  
re dans de l'eau forte gsijr la premiere jufqu’à *ce*qu’elle foit entierement emportée. Il recommande  
beaucoup cette pratique, & il la présure à toute au-  
tre, même au cautere actuel, lorEque le siége de la  
corruption n’est pas trop profond ; & je fuis en cela de  
fon avis.

Lorsqu’il paroît à un *os* une éminence saillante, ou une  
excroissance contre nature, (ce qu’on appelle propre-  
ment une exostofe ) & qu’il n’y a ni douleur , ni in-  
commodité , ni difformité, ni Eymptome de carie, ou  
de*spuna ventosa* ; mon avis est qu’il faut laisser les cho-  
fes en cet état; car alors le remede feroit pire que le  
mal, & l'on expoferoit *l’os* à la carie, & à d’autres ac-  
cidens fâcheux en le découvrant. Mais si l’exostofe fait  
difformité, empêche l'action de la partie, caufe de la  
douleur , ou produit quelqu’autre inconvénient, on la  
dissipera par les remedes que nous avons proposés. On  
trouvera dans *FOsteographne* de CheEelden depuis la  
*Pl. XLI.* jusipusa la fin , différentes figures de caries ,

à 7\* *O S*

*de spina ventosa, 8c* d’exostoses ; Ruyfch a fait aussi  
mention d’un grand nombre de ces maladies dans fes  
*Obs.* pag. 94. & dans S011 *Thesaur. anat.* 8. *PLIII. et  
YO. stl. II.* **HEISTER.**

OS, *la bouche. \**

*Du cancer aux levres et à la bouche,  
t*

Il en est des cancers aux levres comme des autres; ils  
sont occultes ou découverts. Dans le cancer occulte  
il y a tumeur à lalevre accompagnée de dureté,de dou-  
leür & de chaleur : dans le cancer découvert, la tu-  
meur dégénere en ulcere ; ou il y a à la levre un ul-  
cene cancéreux, phagédénique & fétide,qui n’a point  
été précédé de tumeur, qui rend une sanie acrimonieu-  
fe, d’une odeur très-désagréable, qui ronge non-seu-  
lement la levre, mais encore tout le vifage, surtout  
les parties de la levre inférieure, & qui les met dans  
un état affreux. Voyez *Pl. II. du troisieme Volume s  
Fig.* 11. *aaa.* Ce cancer provient ainsi que les autres,  
d’une certaine acrimonie du fang, & d’une obstruction  
dans les glandes spongieufes des levres. C’est là ce  
qui donne lieu à un verrue, ou tumeur livide & dou-  
loureufe, qui dégénere peu-à-peu en un ulcere ma-  
lin, ou en un cancer ouvert, qui divife promptement  
la levre, & y fait une crévaffe , d’abord petite, mais  
qui s’agrandit dans la fuite. Voyez *Fig.* lï. Ce mal  
peut aussi provenir d’un coup , d’une piquure , d’u-  
ne'morfure, d’une chûte, ou être la stlite de l’offen-  
fe qu’tme dent trop aigue cause aux levres.

Comme il y a peu de secours à attendre des médica- '  
mens en pareil cas, il faut avoir recours à Pinstru-  
ment; il faut faire une incision sans délai. Autrement -  
le mal s’étendra, & produira de larges tumeurs au cou  
bu à la gorge , enforte que le malade en pourroit êtrè  
fuffôqué. Mais si l’on fait à tems l’incision , il y aura  
quelque efpérance de guérifon ; surtout si l'on travail-  
le à corriger le seing corrompu ; ce qui n’est pas à la *vé-  
rité* facile à faire; c’est pourquoi, il y a ordinairement  
rechute. Cette terrible maladie est moins opiniâtre  
dans les jeunes gens que dans les vieillards, & la cure  
en est plus sûre, lorsqu’elle provient d’une cause exté-  
rieure, que quand sim principe est dans quelque qua-  
lité peccante du sang.

La cure doit varier selon les différens états de Ia mala-  
die.

ï°. S’il n’y a qu’une petite crevasse à la partie supérieure  
de la levre, semblable à un petit ulcere, accompa-  
gnée de douleur & de chaleur,& causée par la froideur  
de Pair;frotez-îa avec du miel rofat & du baume du Pe-  
rou, ou de l’onguentde plomb, ou du diapompholyx,  
mêlé avec un peu de mercure ; appliquez enfuite une  
emplâtre ou une plaque de plomb frottée de vif-ar-  
gent, & continuez jufqu’à ce que le mal foit entiere-  
ment guéri. Le malade vivra pendant ce tems de ré-  
gime , & on lui ordonnera des remedes qui purifient le  
fang. J’ai guéri une jeune femme, en lui appliquant  
du fuc de pomme pourrie avec du mercure doux, & à  
l’aide des remedes internes qui convenoient. Nous li-  
fons, *in Eph- -NaI. Curios. Cent. 6. Obs.* 43. qu’on a  
guéri ces especes de cancer avec le vitriol Romain ,  
avec ou fans l’huile d’olive : mais *si* ces remedes ne  
produifent aucun effet, & si le mal augmente,il faut  
recourir promptement à l’incision, & enlever toute la  
partie de la levre qui est dure & cancéreufe; obfervant  
d’enlever plutôt des chairs faines, que de lasser une  
partie du cancer : on fera enfuite deux ou trois points  
de sclture comme dans le bec de lièvre; ou si la crevase  
fe est petite, un feul point de sclture fuisira. C’est ainsi  
que j’ai traité le cancer qu’on voit, *Pl. II. du troisieme  
Vol. Fig.* 11.

2°. Si le cancer n’a point encore dégénéré en ulcere, &  
qu’il y ait à la levre une tumeur incommode , dure.

O S C 272

proche de la fursace ; quelques Médecins conseillent  
de la détruire avec des corrosifs, & d’achever la curé  
à l’ordinaire. Quoique ces remedes puissent convenir  
dans les cas où le mal provient d’une caufe extérieu-  
re, ou d’une tumeur enkystée; cependant comme l’u-  
scige des corrosifs dans les cancers est ordinairement  
dangereux; je Euivrois volontiers l’avis des Médecins  
les plus prudens, qui ordonnent l’incision, qui se fait  
de deux manieres, felon la nature de la tumeur. Si el-  
le est mobile, on ouvre la peau avec le fcalpel, on dé-  
tache le tubercule, & l’on traite la plaie à la maniere  
ordinaire. Si elle est fixe , adhérente à la peau, & im-  
mobile, il faut enlever toute la partie de la levre qui  
en est affectée , & faire une future comme flous avons  
dit ci-dessus. Mais quelle que foit la méthode que  
l’on suive ; on ordonnera en même-tems un régime  
sévere; on ne se contentera point des remedes inter-  
nes capables de corriger le vice du sang, & de détruire  
Eon acrimonie ; on diminuera sa quantité; & l’on re-  
courra à tout ce qui est capable de prévenir une re-  
chûte, accident assez ordinaire; Voyez là dessus Scule  
tet, le Dran & Garengeot. **HEISTER.**

Os Εεονιχ. Voyez *Antirrhinum.*

OSA

OSATIS. Voyez *Isatis, Pastel.*

O S C

OSCHEA.LIS HERNIA, *Hernie auserotum.* Voyei  
*Herma.*

OSCEDO, *envie de bailler.* Ce terme signifie quelque-  
fois aussi *aphthe.* CasTELLI.

OSCHEOCELE, *Hernie au serotum.* Voyez *Hernia.*OSCHEON, οχεον, *le serotum s samphidium s* ou l’ori-  
fice de la matrice porte aussi ce nom dans Galien.

OSCITATIO, *bâiBement.*

Le *bâillement* fe sait en étendant presqu’en même-tems  
la plupart des mufcles qui obéissent à la volonté, en  
donnant aux poumons une très-grande expansion, en  
Inspirant beaucoup d’air lentement & peu-à-peu ; en-  
sclite après l’avoir retenu quelque tems , & Payant ra-  
réfié lentement, on le rend infensiblement par l’expi-  
ration ; & enfin les mtsscles reprennent leur état na-  
turel. Son effet est donc de mouvoir toutes les humeurs  
du corps par tous les vaiffeaux, d’en accélérer le cours,  
de les distribuer également, & par conséquent de don-  
ner aux organes des sens, & aux muscles du corps, la  
facilité d’exercer leurs fonctions. BoerHaaVe.

On rend insensiblement une grande quantité de matieres  
persipirables , lorsique la nature occasionne des *bâille-  
mens y 8e* des extensions de membre, pour s’en débar-  
rasser.

On est plus sitljet à bâiller immédiatement après le Eom-  
meil qu’en tout autre tems,parce qu’alors il s’échap-  
pe par les pores de la peau, une plus grande quantité  
de cette matière, qu’en tout autre tems; l’accroisse-  
ment de contraction auquel cette affluence donne lieu,  
produit en même-tems la rétention de la matiere perse  
pirable dans les passages de la peau ; & c’est de-là que  
proviennent les irritations que silivent le *bâillement &*l’expansion des membres. Dans ces mouvemens les  
membranes de tout le corps font secouées ; leurs fi-  
bres siont écartées, & la matiere retenue peut s’échap-  
per.

On voit par-là pourquoi les persemnes les plus saines &  
les plus vigoureuses, font plus sujettes à bâiller que  
les autres : c’est que transpirant davantage, il y a plus  
de matiere perspirable retenue dans leurs pores ; &  
conséquemment de plus grandes & déplus fréquentes  
irritations.

C’est ici le lieu de parler des avantages considérables qui  
reviennent

*273* O S C

reviennent à la santé, d’un peu d’exercice pris imrné-  
diatement après le lever. Il *n’y* a pas de doute que le  
corps ne soit vuidé & diminué, par l’évaporation con-  
fidérable qui s’est faite pendant le sommeil, & que  
toutes Ees fibres ne soient animées de nouveaux esprits.  
Il n’y a donc point de moment plus propre pour fe  
procurer cette fermeté , & cette tension convenable  
des folides, si nécesta-ire à la simté ; parce qu’alors tout  
ce qui sera capable de casser dans les fibres quelques  
contractions, les mettra dans le ton qui convient, &  
les rendra capables d’expulser les humeurs inutiles les  
plus grossières. Or il est constant que l’exercice resserre  
les solides ; rien n’est donc plus salutaire que d’en pren-  
dre alors. Il Eera silrtout bienfaisant, s’il consiste à  
donner à toutes les parties, aux membranes & aux *fi-  
bres* de la peau, un mouvement léger. Mais je ne con-  
nois point de meilleur moyen de procurer aux parties  
cette agitation légere,que de fe faire frotter, immé-  
diatement avant que de *fe* lever & de s’habiller. Je  
confeillerois aussi de faire quelques fauts, & de s’éten-  
dre les bras aVec des poids dans chaque main. Cet exer-  
cice produiroit merVeilleufement les effets qu’on en  
attend ; c’est-à-dire , que la matiere qui est fuffisam -  
ment digérée pour la perspiration fortiroit, & que les  
folides n’étant chargés que des fluides néceffaires , *se-  
raient* en état de faire leur fonctions aVec Vigueur &  
facilité. Il en feroit alors du corps ainsi que d’une mon-  
tre, dans laquelle les mouVemens fe font aVec beau-  
coup de régularitéjimmédiatement après qu’elle a été  
bien nettoyée.

Le *bâillement* ou l’extension des membres après le fom-  
meil, marque que la perspiration s’est bien faite.

Le *bâillement* ou l’extension des membres après le fom-  
meilxest occasionné par une grande affluence de ma-  
tiere perfpirable, bien digérée qui est fur le point de  
s’échapper : le corps perfpire plus dans l’espace d’une  
demi - heure, à l’aide du *bâiflement, 8c* de l'extension  
des membres, qu’il ne perspire en trois heures de tems  
Eans cela.

L’extension de tous les membres ou d’une partie, pro-  
vient de quelque irritation légère des fibres mtsscu-  
laites,& cette irritation est occasionnée par une gran-  
de quantité de matiere perfpirable digérée, répandue  
à la Eurface & aux extrémités du corps, & qui est fur  
le point d’être éVacuée. Il est éVÎdent qu’y ayant dans  
le sommeil une tendance & affluence continuelle du  
centre à la circonférence, d’une matière déliée & bien  
digérée qui s’échape par les passages de la peau, & que  
les nerfs étant aussi dans le même tems parfaitement  
relâchés; il n’est pas possible de s’éveiller, fans que le  
passage du sommeil à la Veille, ne produise quelque  
altération considérable dans cet écoulement ; que les  
fibres ne se resserrent, & que la matiere perfipirable qui  
étoit au passage,ne soit détenue à l’extrémité des con-  
duits excrétoires. C’est cette matiere qui stimule les  
petites fibres des glandes où elle est détenue, lorfique  
le sommeil est parfaitement dissipé, & que les folides  
sont de plus en plus tendus : le picottement passe de  
ces petites fibres aux muficles,par conspiration; ils  
Font proVoqués à s’étendre & à *se* contracter ; Eympto-  
me que nous ayons tous éprouVé dans le *bâillement &*dans l’extension des membres qui l’accompagne. Les  
enVÎes de bâiller & de s’étendre subsistent jusiqu’à ce  
que la matiere persipirable, foit entierement éVacuée.  
C’est par le *bâillement* qu’elle est dégagée des lieux où  
elle est retenue, & chassée de la peau comme d’un pa-  
pier mouillé qu’on secoue. Voilà la raisern pour la-  
quelle la perspiration est si considérable dans le *bâil-  
lement.*

OSE

OSEUS ; le scrotum , dans Paracelse.

O S M

OSMUNDA , *Os.monde ,* ou *fougere aquatiques  
Torne V.*

O S M 574

Voici ses caracteres.

Elle ne produit point de fleurs; mais elle porte du fruit  
en grappes.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes;

I. *Osmunda vulgaris & palustris.* Tourn. Inst. 547.  
Boerh.Ind.A. 27. *Filix florida, Osmunda regalis,Offici  
filix florida, sive Osmunda regalis* , Ger. Emac. 1131.  
Raii. Hist. 151. *Filtx ramosa non dentata, florida,*C. B. P. 357. *Filix floribus insignis s* J. B. 3. 736.  
*Osmunda regalis,* Ger. 971. *Osmunda regalis asivefi-  
lix florida,* Parla 1038. *Os.monde Royale.*

C’est la plus haute des *fougères* Angloifes, elle pousse  
plusieurs feuilles larges , branchues , dont les ailes  
longues & larges ne font point découpées par les bords,  
comme dans les autres *fougères,* elles font d’un jaune  
foible, du milieu de *ses* feuilles partent plusieurs tiges,  
dont la partie inférieure est garnie de feuilles sembla-  
bles aux précédentes , mais qui portent à leur sommet  
des têtes rondes, foibles, pleines de semences, lon-  
gués d’un pouce ou un peu plus, lorsqu’elles sont  
mûres , d’une couleur brune, & couvertes d’une peti-  
te femence poudreufe. Ces Eemences paroissent en Juin  
& sont mûres en Juillet. Sa racine est composée d’un  
grand nombre de petites parties, longues , rondes, ad-  
hérentes les unes aux autres, noirâtres à l’extérieur ,  
vertes au dedans , & couvertes partout de petites fi-  
bres. Elle croît dans les marais & dans les fondrières ;  
surtout dans celle qui est derrière Woolwich , à coté  
de la garenne.

Ses racines font les seules parties dont on fasse ufage ;  
elles passent pour bienfaifantes dans les. obstructions  
de la rattc & du foie ; fur-tout dans les nœuds qui  
viennent aux enfans , ainsi que dans les ruptures , les  
blessures & les contusions. MILLER, *Bot. Offe*

Nous lisions dans Lobel que la racine de cette plante est  
très-salutaire dans les hernies & dans les ulceres ; qu’el-  
le produit de bons effets dans les coliques & dans les  
maladies de la rate, & qu’elle est tant fiait peu chaude,  
acre, & d’une odeur agréable.

On croit que la partie blanchâtre & qui occupe le milieu  
de sa racifie , est très-énergique , non-seulement dans  
les bleffures récentes ; mais encore dans les cas où les  
malades percés , soit d’un poignard, S011 d’une épée ,  
ont les vaiffeaux ouverts, ou précipités de quelque hau-  
teur , sirnt bleffés ; pour cet effet on la broye , on la fait  
bouillir, & on la fait prendre dans quelque liqueur ap-  
propriée.

On ajoute que la racine de cette plante guérit parfaite-  
ment les nœuds qui viennent aux enfans , sans le *se-  
cours* d’aucun autre remede. Je me fuis toujours fer-  
vi avec fuccès dans les nœuds des enfans , dit le Doc-  
teur Bowles, de la conferve d’asperges, & des ten-  
dres rejetions de *Vos.monde,* de la *fougère* mâle , de la  
vraie scolopendre , & de la langue de cerf. RaY ,  
*Hist. Plant.*

*Os.mundafolels lunatis.* Tourn. Inst. 547. Boerh. Ind.  
A.27. *Lunaria,Offic. Lunariaminor,* Ger. 328. Emac.  
405. Park. 507. Raii Hist. 1. 127. Synop. 44. *Luna-  
ria racemosa minor, vel vulgaris.* C. B. P. 3 54. *Luna-  
ria Botryitis.* J.B. 3. 709. *Lunaire.*

C’est une petite plante base, qui s’éleve rarement à plus  
de trois ou quatre pouces de haut, en ailes, ou divisée  
en plusieurs sections à moitié rondes,placées vers le mi-  
lieu de la tige,qui porte à sem sommet plusieurs tousses  
de petites têtes sphériques, qui contiennent une femen-  
ce poudreuEe. Elle croît dans les pâturages fecs & mon-  
tagneux, comme dans la garenne voisine de Woolwich  
en Kent. Elle a pris tous fes accroiffemens en Mai.

Il y en a qui font grand cas de cette plante, & qui la  
croyent bienfaifante dans toutes fortes de plaies. Les

275 Ο S O

Habitans de Wales en font un onguent qu’ils appli-  
quent fur les reins , & qu’ils donnent pour un remede  
souverain dans les flux de fang : on en fait peu d’ufa-  
ge. MILLER , *Bot. Offe.*

Elle arrête les régles , selon le Docteur Eales ; & felon  
le Docteur Bobart , elle arrête les fleurs blanches.  
DaLE.

O S O

OSOROR , *Opium'*

O S P

OSPRION, όσπριον, feue , ou toutes sortes de légumes.

O S S

OSSA PARALLELI, Remede spécifique dans la gou-  
te. RULAND.

OSSIFICATIO , *Ossification,* ou formation d’un os.  
L’*Ossification* est naturelle oli morbifique : elle est mor-  
bifique , lorsqu’une partie qui doit être molle & fléxi-  
ble , devient osseuse.

Quelque solides & compacts que soient les os dans les  
adultes , cependant ils ont d’abord été cartilages ,  
membranes , & même une pure gelée : nous n’en ap-  
porterons aucune autre preuve , que les Observations  
réitérées que les Anatomistes ont fait fur les embrions.  
Mais quelle ne devoit pas être la molleffe des os, avant  
ce tems, lorsqu’il n’étoitpas possible d’en appercevoir  
à l’œil, ni à l’aide du fcalpel les premiers élémens ?  
C’est par des degrés infensibles qu’ils deviennent plus  
solides ; ils prennent d’abord la nature du cartilage, &  
s’ossifient enfin. Cela fe fait en partie à l’aide de la  
pression considérable qu’exercent fur eux, plus que fur  
aucune autre partie , les grands poids qu’ils ont à sup-  
porter ; de la violente contraction des msscles qui y  
sont attachés ,& de la force des parties qui les consti-  
tuent, & qui font des efforts continuels pour s’étendre  
& s’accroître. C’est en conséquence de ces actions réu-  
nies, que les fibres folides & les vaiffeaux des os font  
tenus plus ferrés , & que les particules des fluides por-  
tées dans ces vaisseaux, deviennent propres à s’unir à  
ces fibres, & s’y incorporent plus promptement & plus  
fortement , tandis que le reste continue fon chemin  
par les veines, & rentre dans la masse du sang. Une  
observation qu’il importe de faire , c’est qu’à mcfure  
que les os fe durcissent, en même proportion, & le nom-  
bre &le diamètre des vaisseaux diminuent.Ce qui nous  
montre la rasson pour laquelle les os des jeunes gens ,  
fe réunissent plus promptement après une fracture, que  
ceux des vieillards , & celle pour laquelle les che-  
vaux, les bœufs, & les gros bestiaux perdent de leur  
grosseur & de leur force , lorfqu’on les fait travailler  
trop-tôt.

Les exemples fréquens que nous avons de *Fofsiflcaelon*de quelques autres parties , lorsqu’elles ont été long-  
tems exposées à la compression des parties environnan-  
tes , ou lorsqu’elles *se sont* trouvées dans des conjonc-  
tures semblables , en conséquence de leur contraction  
violente & fréquente ; comme il arrive aux parties si-  
tuées proche les orifices du cœur dans quelques vieil-  
lards, & dans quelques animaux ; ces exemples , dis-  
je , ne nous permettent point de douter que *Foissiflca-  
tion* ne vienne d’une compression telle que nous l’a-  
vons indiquée : témoin, ha fubstance mufculaire du  
cœur qu’on a trouVée osseufe dans plusieurs perfonnes ,  
ainsi que nous l’assurent Chefelden & Garengeot : té-  
moin encore l’*ossesication* des arteres dans les vieillards,  
celle des cartilages du larynx dans les adultes , celle  
des cartilages situés entre les vertebrés du dos & les  
reins , dans les bêtes de femme ; ces cartilages se chan-  
gent en os parfaits , & s’unissent intimement aux ver-  
tebres ; enforte que le toux ne paroît qu’un os continué.

O S S 276

Le périoste h’est pas même exempt de cette métamor-  
phofe , & Peyer nous dit avoir séparé cette membrane  
en plusieurs lames osseufes.

Une Obfervation qui tend à confirmer encore notre opi-  
nion , c’est que les os commencent à s’ossifier dans les  
endroits où l’action de ces caufies est plus sensible , *sa-  
voir* dans les os cylindriques par un anneau au milieu ;  
&dans les larges , au centre , ou proche le centre, par  
un point, ou par plusieurs points distincts. La raision de  
ces effets , c’est que ces parties siont contiguës aux ven-  
tres des muEcles qui fiant attachés à ces os ; & que c’est  
en conséquence du gonflement qui *se* fait à ces ventres,  
que la pression fur les os est plus grande en cet endroit.  
Nous faisons juges de cette action ceux qui ont exami-  
né avec attention certains os, comme celui de l’épaule  
&des iles, qui font couverts de musides d’un & d’au-  
tre côté. Combien ne sirnt-ils pas minces & compacts  
dans les adultes , surtout dans les endroits où les ven-  
très des mufdes étant appliqués , la pression étoit la  
plus grande ; au lieu qu’ils sont plus épais dans les en-  
fans. Mais le nombre des fibres étant le plus grand  
dans le milieu de ces os; il est évident que cet endroit  
aurait été plus épais tant dans les adultes que les enfans,  
s’il n’y aVoit eu dans les premiers une compression qui  
n’existoit point dans les féconds ; en effet les mufcles  
n’ont prefique point encore d’exercice dans les enfans ;  
au lieu qu’ils agissent fortement dans les adultes. D’ail-  
leurs, si nous admettons que toutes les parties d’un os  
font uniformément augmentées par l’accès du fluide  
destiné à la nutrition; chaque fibre & chaque particule  
d’une fibre tendront à s’étendre , & pousseront leurs  
voisines. Conséquemment la pression fera beaucoup  
plus grande vers le milieu , ou les particules feront  
beaucoup plus fermes; c’est donc là que commencera  
*ï’oissiflcaelon.* Enfin la pulfation des arteres médullai-  
res qui entrent dans les os, à-peu-près vers leur milieu,  
pourrait bien aussi, ainsi que les Auteurs Pont conjec-  
turé, contribuer à leur endurcissemement.

C’est des effets de la pression feule que nous pouvons dé-  
duire la raiscm pour laquelle les os des vieillards ont  
leurs parois beaucoup plus minces , *8e* font toutesfois  
plus forts & plus folides , tandis que les cavités y font  
plus grandes que dans les os des jeunes gens ; & celle  
pour laquelle l’impression des musdes& des vaiffeaux,  
&c. est beaucoup plus forte fur la furface des os ; felon  
l’âge & l’état des persiannes, & selon le travail & les  
exercices entre les perfonnes d’un même âge & d’un  
même état. Cette impression est beaucoup plus pro-  
fonde dans les vieillards & dans ceux qui sirnt accou-  
tumésautraVail, que dans les jeunes gens, & dans ceux  
qui ne prennent aucune exercice, & qui menent une  
vie indolente.

Il est encore très-vraiffemblable que *F ossification* dépend  
des vaiffeaux des os, dont la situation & les diametres  
siont tels, qu’ils séparent une liqueur, qui privée de  
ses parties les plus fluides sse convertit facilement en  
une fubstance osseuse: ; ainsi qu’il est démontré par la  
matière calleuse qui *se* sépare dans les fractures & dans  
les ulceres, lorfqu’une partie de quelqu’os a été em-  
portée. Dans ces cas , cette liqueur *se* durcit, & ci-  
mente quelquefois les deux extrémités d’un os , quoi-  
que la distance à laquelle elles font placées foit assez  
considérable. J’ai vû moi-même , deux ou trois exem-  
ples de ce phénomène, & il s’en trouve un grand nom-  
bre d’autres dans les Auteurs. M.Laing, Chirurgien  
à Gedbourg , m’a communiqué un sait concernant  
l’*osseesication ,* qui ne le cede à aucun autre. Ce fait est  
maintenant public. Il fit l’extraction du tibia à un en-  
fant , & il ne laissa de cet os prefqueque les épiphyfes  
de chaque extrémité ; une fubstance osseufe prit la  
place de l’os qu’il avoit ôté, & suppléa à tout ce qui  
manquoit ; enforte que le malade marcha dans la sitite  
avec facilité & fermeté.

Peut-être aussi que les caufes de *Vosisisication* dont nous  
venons de faire mention, agissent plus ou moins puisa

277 O S T

Earnent, selon la nature du climaf, &les aiimens dont  
on fait ufage. C’est peut-être aussi par la même raison  
que les Peuples qui habitent des Pays chauds , ac-  
querent plus promptement toutes leurs forces & tou-  
tes leur grandeur , que ceux qui vivent dans des Con-  
‘trées froides & Septentrionales. Delà vient encore la  
pratique commune parmi les Dames de faire boire aux  
jeunes chiens de l’eausde vie ou de l’efprit devin , &  
de les baigner dans ces liqueurs pour les empêcher de  
grossir. On a obferVé que Fustige excessiVe de ces èf-  
prits avoit fait pétrifier dans quelques personnes, &  
ossifier dans d’autres, des parties naturellement mol-  
les à leur âge. Voyez les exemples qu’en rapportent  
Littre & Geoffroy.

Ceux qui fieront curieux de savoir en quel tems & dans  
quel ordre chaque os & chaque partie des os commen-.  
cent à s’ossifier, n’ont qu’à consulter Kerckringius ;  
cet Auteur a poussé Ees observations depuis les fœ-  
tus de trois jours après la conception, & depuis trois  
semaines & un mois jufqu’à neuf. Qu’ils parcourent  
aussi Coiterus & Eyssonius.

On trouvera aussi dans les Ouvrages deRuyschqui a cor-  
rigé quelques-unes des erreursdesAuteurs que nous ve-  
nons de citer,un traité complet d’Ostéogonie,en y ajou-  
tant quelques particularités que Nésbitt & Albinus  
ont remarquées depuis. MoNRo. *Osteolog.*

OSSIFRAGA. Voyez *Osteocolla.*

OSSIFRAGUS, *Ossifrage s* oifeau dont on dit que llef-  
tomac pris intérieurement, dissout la pierre. DIoseo-  
RIDE, *Lib. II. cap.* 58.

OSSIS AN A ; pierre sabloneufe qui SC trouve, dit-on ,  
aux environs de Spire & de Darmstadt, & à laquelle  
-on attribue la vertu de conglutiner les os fracturés.

O S T

OSTAGR A , de ὀςτεον, os , & de ἄγρα, *instrument qui  
pince* ; tenaille pour emporter les os.

OSTEOCOLLA. Offic. Schrod. 355. Dougl. Ind. *66.*Worm. 53. Charlt. Foss. 22. *Ojsteocollus.* Aldrov.  
Muf, Métal. 626. Schw. 387. *Osteocollits Crustaceus*Gefn. de Rar. Foss. 30. *Oissifragus lapis.* Boët. 416.  
*Ofleocolle.*

**"C’est** une fubstance d’une nature qui paroît moyenne en-  
tre la terre & la pierre, blanche, friable, crustacée ,  
fabloneuse, d’une figure femblable à un os, & qu’on  
trouve dans les lieux & les terres fabloneufes. On la  
-recommande beaucoup dans les cas où il s’agit de réu-  
nir un os; parce qu’elle fournit, dit-on , une matié-  
re propre à faciliter le calus, & qu’elle hâte par con-  
séquent la conglutination. *Schrod.* On dit aussi qu’el-  
le arrête les fleurs blanches , & qu’elle guérit les fié-  
vres intermittentes : mais Hildan nous avertit *Cent.*

3. *Obser.* 90. de ne l’ordonner à l’extérieur qu’avec  
beaucoup de circonspection aux jeunes personnes, dont  
l’habitude du corps est agréable , parce qu’elle laisse  
ordinairement des cicatrices difformes. Il pense qu’il  
ne faut l'employer que fur les personnes âgées & ex-  
ténuées, en qui la chaleur naturelle est foible & lan-  
guissante. Wormius nous dit que quelques Droguif-  
tes donnent au lieu *d’osteocolle* , une espece de gallacti-  
que, blanche , poreufe, molle , facile à dissoudre dans  
une liqueur , & d’un gout falin. DaLE,

Il me semble *epxcsosteocolle* se formeplutôt dans des lieux  
Eabloneux que graveleux , & je ne crois point qu’on  
la trouve dans les terres fertiles & grasses. Elle est à la  
profondeur de dix piés en terre , où on la trouve en  
creufantàpeu-près de la hauteur de deux hommes ; fes  
veines font ordinairement perpendiculaires à l’hori-  
fon ; elles font aussi quelquefois inclinées & horifon-  
tales. Les unes font fortes & les autres foibles. Plus  
elles font éloignées de leur fource commune ou du  
tronc, plus elles font foibles. Les branches ou tiges les

O S T 278

plus sortes, font pour l’ordinaire de la grosseur du bras  
ou de la jambe; & les plus petites,de la grosseur du petit  
doigt. A Francfort fur l’Oder, il paroît star le sable  
qui est partout jaunâtre , une efpece de Eable blanchâ-  
tre & gras, sous lequel on trouve en le cretssant, quel-  
que chaud & sec qu’il soit, une matiere brune, grasse,  
tant soit peu humide & putride , semblable à du bois  
pourri, & répandue çà & là dans la terre , à peu-près  
comme *i’osteocolle.* Ceux que j’ai employés à me pour-  
voirde cette matiere, l’appellent la fleur de *Fosteocol-  
le.* Cette estpece *d’osteocolle ,* est tout-à-fait molle, &  
est plutôt friable que ductile. Si quelqu’un fe propose  
d’en tirer de terre un morceau considérable avec sies  
branches;il faut qu’il commence par écarter le fable en  
tout fens, & qu’il le laisse elssuite exposé à l’air pen-  
dant un tems considérable ; car telle est sia nature ,qu’il  
*se* durcit & prend la consistance qu’il a chez nos Dro-  
guistes, s’il demeure exposé au soleil pendant une de-  
mi-heure, ou un peu plus de tems.

Il me paroît que cette substance est une eEpece de mar-  
ne , ou du moins, qu’elle a beaucoup d’affinité avec la  
marne qui est fort commune ici : mais non dans les  
lieux voisins de ceux où j’ai trouvé *Fnsieocolle.* Il lui  
faut beaucoup de tems pour fe perfectionner; car si llon  
fouille dans les lieux d’où on en a tiré l'année précé-  
dente, on y en trouvera en plus grande quantité en-  
core : mais avec cette différence que la premiere se  
durciffoit , ainsi que nous l'avons dit, au lieu que la  
féconde demeure molle & friable , même au bout  
de cinq mois.

Quant à la caufe de la division de *Vosteocolse* en un si grand  
nombre de branches , voici les conjectures que je  
forme.

J’imagine que cette matière s’amasse & s’attache aux ra-  
cines des plantes qui font dispersées çà & là dans la  
terre, & que c’est ainsi que le tout prend la forme d’un  
végétal. Ce qui confirme cette idée, c’est qu’on apper-  
çoit toujours dans le milieu de *i’osteocolle*une ligne obso  
cure qui est apparemment le morceau de la racine.Il ar-  
rÎVe quelquefois que cette ligne obscure fe dissipe peu  
à peu, & que *i’osteocolle* est dans le milieu de la même  
couleur qu’à la circonférence ; ce qui provient alors de  
ce que la racine qui l’enveloppoit s’est corrompue & a  
été réduite en poudre; aussi est-il creux alors. J’avouerai  
toutefois que j’en ai trouvé qui ne l’étoient point. Mais  
j’ai obfervé en même tems, qu’au lieu de s’amasser au-  
tour d’une grosse racine, elleenduifoit un grand nom-  
bre de petites fibres. D’où il arrivoit que cette *osteocolle*étoit percée de pores dans toute fa longueur, mais n’a-  
voit point de cavité sensible. *Trans. Philos.*

OSTEOCOPOS, οστὴοκόπος, de ὸστεος , OS, & de κόπος ,  
fatigue ; efpece de douleur que l’on Eent dans les os ,  
& qui est ordinairement causée par la fatigue ou par le  
mouvement excessif.

OSTEOGENICA, remedes qui facilitent la formation  
du calus.

OSTEOLOGIA , *Ostéologie,* C’est cette partie de PA-  
natomie qui concerne la situation, le nombre & la desa  
cription des os.

OSTIARUS. Voyez *Pylorus.*

OSTRACITES, Offic. *Ostraciies,* Boet. de Lap. 393.  
Laet. de Lap. 124. Gefn. de Lap. 84. Plot. Hist. Ox.  
105. Morton. Northampt. 189. *Ostracites maximus  
rugosus et asper, Lilc.* Hist, AA, 236. An. N. 37.  
Ejusd. Hist. Conchyl. App. Lib. III. *Ostra-rites  
maximus , conglobatior admodum crassus sn argilla-’  
ceis delitescens*, Luid. Lithog. 26. N. 471. *Ostracites  
rugosus et undatus mediocris , subcinereus, subrotun-  
' dus ,* Lang. Hist, Lap. Fig. 151. Tab. 47. 2. *Ostrea,  
labris non crenatis t* Wood. At. 2.43. *Ostracite.*

Les femmes fe fervent de *i’estrarite* au lieu de la pierre  
ponce, en dépilatoire. Si l’on en ordonne une drag-

S1i

O S Y

me dans du vin , elle supprimera les regles. Deux  
dragmes prises après l’écoulement menstruel, empê-  
cheront la conception. Appliqué extérieurement , il  
est bon contre les ulceres rongeans & l’infiammation  
des mamelles. DIoseoRIDE , *Lib. V. cap.* 65.

Pris avec les fleurs de camomile, il passe pour un excela  
lent lithontriptique. DaLE,

OSTRITES. Voyez *Osteocolla.*

OSTRITIUM ou OSTRUTHIUM. Voyez *Impera-  
toria.*

OSTRYA. Voyez *Ostrys.*

OSTRYS, Offic. *Ostrys sive ostrya,* Parla Theat. 1406,  
*Ostrya ulmo similis fructu in umbilicis foliaceis,* C. B.  
P. 427. Raii Hist. 2. 1428. Synop. 3. 451. *Tragus se-  
pium vulgo ostrys Theophrasti,* J. B. 2. 146. *Carpinus,*Tourn. Inst. 582. Boerh. Ind. A. 2. 196. *Betulus, sive  
carpinus s* Ger. 1296. Emac. 1479. *Le Charme.*

Cet arbre croît partout dans les bois & dans les haies, en  
Angleterre, en France & en Allemagne. Son bois est  
blanc, dur & ferme. Les Tourneurs en font beaucoup  
d’ufage. Si on y fait des incisions au printems, il rend  
une larme comme le bouleau. Mais on n’attribue à  
cette larme, non plus qu’aux autres parties de la plan-  
te , aucune propriété que je connoisse. RaY. DaLE.

O S Y

OSYRIS, Offic. *Osoris frutescens baccifera* , C. B. P.  
212. *Cassea Poètica Lobelii ,* Ger. 1110. Emac. 1295.

Raii Hist. 2. 1489. *Cassea Po'éelca Monspeliensium ,*Park. Theat. 452. *Cassea lignea Monspeliensium ,* J. B.  
T. 458. *Cassea Po'éelca Monspeliensium. An Theophraso  
ti ?* Tourn. Inst. 664. *Cassea latinorum* , Alpin. Exot.  
41.

Tout cet arbrisseau a quelque chofe d’astringent. Sa racle  
ne est dure, ligneufe & couverte d’une écorce rougeâ-  
tre , épaisse, qui est fort astringente. On le trouVe en  
Italie & en France, aux enVÎrons de Montpellier, où  
Ray a obfcrVé qu’il étoit fort commun. Il fleurit en  
JanVÎer, & quelquefois en Ayril & en Mai. Son fruit  
est mûr en Octobre, ou même plutôt.

Toute cette plante est astringente ; d’où l’on peut con-  
clurre qu’elle auroit quelque efficacité dans les flux de  
ventre ou autres maladies de cette efpece.

Jean Bauhin nous aVertit que quelques Droguistes le  
substituent au cassia des anciens : mais il doit produire  
des effets tout contraires, ainsi qu’il paroît par fon *as*tringence ; s’il a quelques vertus, ce doit être dans les  
flux de ventre. Dm.

**OTA**

OTALGIA , *dTcùspla.,* de *ως,* oreille, & de ἄλγος, dou-  
leur, mal d’oreille.

O T E

OTENCHYTES, ώτεγκυένης, de ώς, oreille, & de ἐγκύω,  
distiler ou verfer dedans; seringue pour les oreilles.

O T H

OTHANI, *Mercure des Philosophes.*OTHONNA. Voyez *Africanusflos.*

*O* T I

OTIS , *Outarde i* grand oiseau qu’on voit en Angleterre  
& en d’autres contrées. Sa grasse passe pour anodyne  
& résolutive. Sa fiente réfiout & on s’en sert utilement  
en forme de topique dans la galle.

OTITES, le doigt auriculaire, ou celui qui est entre le  
doigt du milieu & le petit doigt.

O V I 280

o V A

OVARIA , les *ovaires.* Voyez *Generatio.*

OVATUS ou OVIFORMIS HUMOR, *Humeur  
aqueuse de l’œil.*

*O* V I

OVIDUCTUS, *les trompes de Fallope.*

OVIS , Offic. Schrod. 5. 303. Schw. de Quad. 57. Ionsi  
de Quad. 38. Gesn. de Quad. 70. Aldrov. de Quad.  
Bisul. 370. *Ovis domestica,* Raii Synop. A. 73. *Mas  
aries dicitur,foetus agnus. Brebis.* Voyez *Alimenta.*

Les parties de la *brebis* dont on fait ufage en Medecine  
fiant le fiel, la cetVelle, la crasse que l’on tire de la lai-  
ne ayant que de la laVer, la laine crue ou non laice ,  
*( lana succida)* la graisse , les poumons, la coîfe , la  
fiente, l'urine, la Vessie, la tête, les piés, les os ré-  
doits en cendre & la présure.

On dit que la cerVelle de bélier est bonne pour empêcher  
l’excès de l’assoupissement, dans les maladies épidé-  
miques, & pour faciliter la dentition ; que sim fiel re-  
l.âchc le Ventre; qu’appliqué extérieurement, il gué—  
rit le carcinome ; qu’il est bienfaifant dans la purulen-  
ce des oreilles; que celui d’agneau soulage dans l’épi-  
lepsie; que la crasse que l'on tire de la laine non lavée  
est émolliente , résolutive , échauffante , anodyne ,  
& bonne dans les luxations , les Comissions & autres  
maladies semblables; que la laine des agneaux tempe-  
re & amollit les tumeurs au cou ; que la laine crue de  
*la brebis* est échauflante, émOlliente, lénitive & a les  
mêmes propriétés que la crasse qu’on en tire ; que la  
graisse prise dans du vin rouge arrête les hémorrha-  
gies, & guérit la diarrhée , la dyssenterie & les tran-<  
chées; que les poumons appliqués sur la tête en cal-  
ment la douleur& lachaleur excessiVessuspendent le dé-  
fordre & l’agitation des efprits, & par conséquent sirnt  
salutaires dans les phrénésies , les insomnies & autres  
maladies semblables; que la coîfe appliquée chaude ,  
appaife la colique ; que la fiente est rafraîchissante ,  
dessiccative, apéritive & difcussiVe ; d’où il s’enfuit  
qu’elle doit être très-efficace dans la jaunisse & autres1maladies semblables, & qu’appliquée extérieurement  
elle agira fur les tumeurs de la rate, les thymus , les  
cors, les verrues & d’autres tubercules , & qu’elle fou-  
lagera dans les brûlures ; que l’urine prise en boisson  
chassera les eauX dans Panasarque; que les cendres de  
la Vessie Peront salutaires dans l’incontinence d’urine;  
que la tête & les piés bouillis dans de l’eau coulante,,  
produiront de bons effets dans les atrnphics & les con-  
tractions; que les os d’agneaux réduits en cendres, se-  
ront consolider les plaies, même dans les cas les plus  
opiniâtres; enfin que la prési-lre est bonne contre les  
poistons, fait cailler le lait & guérit la morfure des ani-  
maux Vénéneux. DaLE d’après *Schroder,*

Vous préférerez à toute autre ha chair & les autres par-  
ties d’un mouton qui foit jeune , gras, tendre, bien  
nourri & qui ait Vécu dans un air fec & pur.

La chair d’un mouton qui a eu de bons paturages est une  
nourriture fort faine & fort aifée à digérer.

Quand il est vieux fa chair est feche , dure & de difficile  
digestion.

Toutes les parties du mouton contiennent beaucoup  
d’huile & de Eel volatil.

On ne mange guere de bélier, parce que sa chair a une  
odeur déplaisante & un gout prefque aussi rance que  
celle du bouc. On mange plutôt de la *brebis* : mais ce  
n’est pas encore une fort bonne viande, parce qu’elle  
est insipide , VÎfqueufe & fujette à produire des hu-  
meurs grossières & de mauvais fucs.

Quant à ce qu’on appelle proprement mouton , qui est le  
mâle de la *brebis s* coupé, c’est une viande fort estimée  
parce qu’elle est tendre,qulelle a bon gout,est fort amol-

a8r O V U

listante, pleine de parties huileuses baIsamîques & de  
sels Volatils, & propre à produire tous les bons effets  
qu’on lui attribue. Εεμεευ, *des Alimens-*

Comme le mouton n’a vécu que de végétaux & d’eau, &  
n’a pas sait un fort grand exercice, *ses* fiscs n’ont que  
fort peu de disposition à la putréfaction alcaline , fur-  
tout si on l’a saigné suffisamment, & qu’on ne Fait  
point tué tandis qu’il étoit échauffé par l’exercice.

O V U

OVUM, *(Eus.* Voyez *Albumen.*

*Les oeufs* Pont fort différens fuivant les différens oiseaux  
qui les ont pondus, quant à la couleur, la forme, la  
grosseur, le tems auquel ils font bons & la maniere de  
les préparer ; les plus usités en alimens font ceux de  
poules. II.les faut choisir frais : quelques Auteurs veu-  
lent aussi qu’ils fissent blancs & longs.

Les *oeufs* sont nourrissans & font un fort bon aliment ; ils  
augmentent les fucs féminaux, rectifient les humeurs  
*acres* de la poitrine, font bons pour les phthisiques,  
*fe* digerent alternent, soulagent les hémorrhoïdes, &  
font, dit-on, propres à donner de l’étendue & de la  
netteté à la Voix.

Quand les *oeufs* font vieux , ils échauffent, produisent de  
mauvais sucs, & font surtout nuisibles aux personnes  
d’un tempérament chaud & bilieux. Ils contiennent  
beaucoup d’huile & de Eel. lls font bons à tous les  
âges & à tous les tempéramens , étant conditionnés  
comme nous venons de dire.

*R E MA R QUE S.*

Il n’y a pas d’aliment plus en usage que les *œufs',* ils sirnt  
bons en maladie & en semté, & entrent dans la compo-  
sition de plusieurs médicamens. Les différentes maniè-  
res de les préparer les rendent plus ou moins salins. En  
général, pour que les *œufs* produisent de bons effets, il  
faut qu’ils foient fuffifamment cuits; car quand ils ne  
le font pas assez, ils restent glaireux, & par conséquent  
Eont de difficile digestion : mais s’ils le font trop il  
semt durs & pesiins à l’estomac, parce que la chaleur  
en ayant dissipé les principes les plus volatils & les plus  
exaltés, n’y a laissé que les parties les plus grossieres  
qui étant étroitement liées ensemble font que les *oeufs*sont durs & compactes. C’est pourquoi il faut que les  
*œufs* ne foient ni glaireux , ni durcis, mais d’une sub-  
stance molle & un peu fluide.

*lL’cetf*a deux parties , le blanc & le jaune, lesquelles pri-  
fes séparcment ont différentes vertus. Le blanc est rem-  
pli de principes huileux & balsamiques, qui le rendent  
humectant, rafraîchissant, nourrissant & propre à tem-  
pércr la violence des fluides. Le jaune a plus de princi-  
pes volatils & exaltés au moyen defquels il fortifie les  
parties folides, engendre des esprits & conserve aux  
humeurs une louable fluidité. Ces deux différentes  
parties de *i’œuf* quoiqu’elles poffedent chacune diffé-  
rentes vertus, ne lassent pas de concourir ensemble à  
produire les bons effets qu’on attribue à *i’œuf*

Les *œufs* les plus frais font les meilleurs & les plus fains,  
parce qu’ils ont une plus grande quantité de principes  
volatils & exaltés. De plus, leurs parties huileuses &  
falines étant plus étroitement unies l’une à l’autre ,  
elles procurent un meilleur aliment; au lieu que les  
ause vieux ont essuyé une efpece d’effervescence , qui  
non-seulement dissipe les parties les plus volatiles, mais  
détruit aussi l'union entre les principes huileux & *sa-*lins; c’est pourquoi ils échauffent, semtsouvent d’un  
gout & d’une odeur désagréable, & produisent de mau-  
vais siIcs.

Aquapendente donne plusieurs moyens pour connoître si  
des *œufs* font frais ou non. Un de ces moyens est de  
les préfenter à une chandele ; & si en regardant à tra-  
vers, les humeurs qu’ils contiennent paroissent claires,  
ténues & transparentes, c’est un signe qu’ils sont frais.

O V U 282

sinon on les peut juger vieux; car dans un *œuf* vieux  
l’eflerveicence a brouillé & confondue les parties in-  
sensibles de ses humeurs & les a obfcurcies.

Un autre moyen est de préfenter *i’œuf*au feu ; car si alors  
il paroît un peu d’humidité fur la coquille, c’est qu’il  
est frais ; sinon il est vieux, car un *œul* frais a plus d’hu-  
midité qu’un vieux, & fes humeurs étant plus ténues,  
percent plus aisément les pores de la coquille.

Galien dans sim troisieme Livre *de la nature des Alimens,*nous assure que les meilleurs *œufs* & les plus films fiant  
ceux de poule & ceux de phaisan : mais il blâme llusia-  
ge de ceux d’oie & d’autruche, quoique d’autres Au-  
teurs en fassent un grand cas.

Hippocrate dans fon troisieme Livre *des Maladies ,* dit  
que le blanc *d’œuf* bien battu dans de Peau de fontai-  
ne, fait une boisson humectante & rafraîchissante, bon-  
ne pour les fébricitans & très-apéritÎVe. Quelques-uns  
prétendent que les *œufs* de paon sont bons pour la gou-  
te vague, & que ceux de corbeau font un excellent re-  
mede pour le flux de fang.

Aristote , *Lib. VI. Hist. An. c.* 2. dit que les *œufs* longs  
produifent des poulettes, & les ronds , des poulets.  
Scaliger dans sim Commentaire, paroît avoir été du  
même sentiment. Pline a prétendu tout le contraire ;  
car il veut que les *oeufs* longs contiennent des poulets,  
& les ronds des poulettes. Colombelle & Avicenne,  
fiant de ce dernier sentiment. Mais ces deux Eentimens  
opposés ne paroissent pas avoir plus de fondement lam  
que l’autre, attendu que leurspartifansrefpectifsnlal-  
leguent en preuves ni raifons, ni expériences ; & vraise  
femblablement tant les *œufs* longs que les ronds pro-  
duisent indifféremment & des poulets & des poulet-  
**tes. LÉMERY ,** *des Alimens.*

La connoissance de la nature des alimens n’importe pas  
moins à la Medecine que celle des remedes; car c’est  
par le moyen des premiers qu’il s’engendre un grand  
nombre de maladies , & qu’on en prévient ou guérit  
un grand nombre d’autres.

Nous allons donc examiner les *œufs* des animaux, sur-  
tout ceux des poules, qui passent avec raifon pour  
les plus salutaires & les plus propres pour nourrir &  
foutenir, & en porter un jugement, d’après diverEes  
expériences.

1°. Il faut remarquer que les *oeufs* de poule different con-  
sidérablement les uns des autres, tant en groffeur qu’en  
poids : mais un *œuf* d’une groffeur ordinaire peso corn-  
munément environ deux onces, *sa* coque environ une  
dragme & quelques grains, le jaune à peu près une de-  
mi-once, & le blanc une once & demie, c’est-à-dire ;  
qu’il est d’un tiers plus pefant que le jaune.

2°. Si l’on fait durcir dans de l'eau un *oeuf* frais pefant  
deux onces, R perdra une dragme & demie de fon  
poids; ce qui prouve éVÎdemment qu’il s’en est échap-  
pé pendant l’ébullition quelques particules des plus  
fubtiles & des plus fluides à travers les pores de la  
peau.

30. Un *œuf Gais* qu’on met dans de l'eau chaude ne se  
durcit pas subitement, mais une partie du blanc pa-  
roît fluide comme du lait; ce qui démontre qu’il y a  
dans *i’œuf* une matiere fluide très-subtile , qui s’éva-  
pore à la longue; ce qui est encore confirmé parce que  
les *œufs* vieux non-seulement Ee Eechent & s’affaissent,  
mais encore laissent un certain eEpace vuide dans la co-  
que,& *se* pourrissent facilement, furtout en été; car  
alors la chaleur donne lieu à une évaporation considé-  
rable de la matiere fubtile qui y est contenue. Nous  
pouvons donc poEer comme règle, qu’un moyen fort  
commode de conferver des *œufs* frais, furtout en été,  
c’est de les tenir dans un lieu frais, ou plutôt dans de  
Peau froide imprégnée de fel.

4°. Si l'on met un *oeuf* cru fur des charbons ardens qui  
ne fiaient point trop chauds, l'on verra sortir une li-  
queur pat fes pores. La chaleur augmentant l’élasticité  
de la matiere contenue Eous la coque, & dilatant les

283 O X A

pores, donne lieu à l’éruption de cette liqueur. D’dîi il  
s’ensuit que la coque des *œufs* est une substance très-  
perméable.

5°.Le blanc *d’oeufse* résout &fe fond promptement fur un  
feudoux& modéré : mais il s’épaissità mefure qu’on  
augmente la chaleur. Aussi trouvé-t-on en examinant  
les *œufs* couvés que le blanc en est atténué & liquide ,  
mais jamais épais. Il faut attribuer ces différens effets  
à l’augmentation ou à la diminution de la chaleur. Le  
blanc *d’œuf* s’épaissit à un degré de chaleur plus grand  
que celui dlune perfonne en santé. D’où nous devons  
conclurre que les *oeufs* pochés font mal fains dans la .  
fievre ; & qu’une chaleur modérée est plus capable d’a-  
mollir les tumeurs, qu’une chaleur violente cassée par  
des cataplafmes ou d’autres topiques ; car la chaleur  
violente , soit intérieure, soit extérieure nuit auxfltli-  
des & les dispose à s’épaissir.

6°. Si l’on fait épaissir fur le feu du blanc *d’œuf, 8c* qu’on  
le distile au bain de fable; on en tirera d’abord une  
grande quantité de phlegme qui n’aura ni gout ni  
odeur, & qui ne sera ni acide ni alcaline. 11 viendra  
en augmentant le feu un efprit d’une couleur jaunâtre  
qui donnera dans la rectification une eau , un fel vola-  
til, & enfin une huile claire s fétide & péfante. Il de-  
meurera dans la rétorte une terre fpongieufe insipide,  
prÎVée de tout fel fixe & alcalin, & qui deviendra fur  
un feu ouvert , légere, fpongieufe , insipide. Nous  
voyons dans ce procédé quels Eont les différens effets  
du feu , & combien il est important d’en favoirména- '  
ger les degrés.

7°. Si l’on met del’efprit devin bien rectifié fur du blanc  
*d’œuf,* il fe coagulera fortement ; l’huile de vitriol ,  
& les autres acides produiront le même effet. Les fiscs  
nourriciers des alimens, étant fort analogues à la natu-  
re du blanc *d’œuf*, qui est la p'resniere nourriture du  
poulet : il est évident que Pufage habituel de l’eau-de-  
vie, ne peut être que funeste : car rien n’est pluscapa-  
ble de nuire à la fauté des animaux & d’abréger leur  
vie, que ce qui coagule leurs humeurs Vitales, détruit  
leur fluidité, & les rend incapables de circuler dans  
les Vaisseaux. Ces effets doivent néceffairement donner  
lieu à un grand nombre de maladies, à des obstruc-  
tions dans les visceres, à des duretés & à des skirrhes ;  
à des maladies chroniques terribles , à la phthisie, à  
l’hydropisielà la cachexie, aux concrétions polypetsses  
& calculeuses , ou du moins à l’accroissement de tou-  
tes ces maladies. Il s’ensuit encore un fait quel’expé-  
riencene dément point, c’est que les substances fpiri-  
tueufes tels que l’efprit de 'νΐη camphré , ne font pas  
toujours propres à difcuter les tumeurs , & à dissiper  
les douleurs aux articulations : car il est constant que  
l’application fréquente des fubstances fpiritueufes, est  
fréquemment fuiVÎe de tophus , dans les affections  
gouteufes. HoffMAN, *Observat. Physico-Ooym. LibTI.  
Observ.* 20.

Ô Χ A

OXALIS. Voyez *Acetos.a.*OXALME. Voyez *Acetum.*

OXE

OXELÆUM, ὀξέλαιον, mélange d’huile & de vinaigre.  
OXERUM EMPLASTRUM , nom d’une emplâtre  
dont Aétius fait mention, *Tetrabib. II. Serm.* 4. *cap.*

OXI

OXINES, *οξιννς,* vin tourné; mais qui n’est pas encore  
du vinaigre parfait.

0X0

OXOS, ὓξος , *vinaigre.*

*\*

O X Y 284

O X Y

OXYA, *Fagus ; hêtre.*

OXYACANTHA. Voyez *Berberis.*

OXYBAPHON, ὀξύβαφον, efpecedemefure, la mêmè  
que *s Acetabulum.* V oyez *Acetabulum.*

OXYÇEDRUS , ou *Cedrus folio cypreissi s major fructu  
flavescente.*

OXYCOCCUS , Offic. *Oxycoccus TournefertH.* Rupp.  
Flor. Jen. 74. *Oxycoccus, sive vaècelela palustria.* J.  
B. 1. 525. Raii Synop. 3. 267. Tourn. Inst. 565. *Vac-  
cinia palustria.* Ger. 1367. Emac. 1419. Raii Hist. 1.  
685. *Vaccinium palustre,* Park.Theat. 1229. *Vitis Idaea  
palustris.* C. B» Ρι 471. *Canneberge.*

Cette plante croît dans les lieux marécageux & putrides.  
Son fruit dont on fait ufage en Medecine , arrête le  
dévoiement, & le Vomissement, éteint la Eoif, calmé  
la chaleur dans les fievres, & résiste à la peste. DaLE.

OXYCRATUM, ὀξόκρατον , *oxycras -,* ou mélange dè  
vinaigre & d’eau.

OXYCROCEUM EMPLASTRUM, nom d’une em-  
plâtre dont on peut Voir la description à l’article Croso  
cus,

OXYDORGIA, nom d’un collyre. Voy. *Dacheron.*OXYGALA, ὀξύγαλα, *lait aigre.*

OXYGARUM, ὀξύγαρον, mélange de garum & de vi-  
naigre.

OXYGLYCU , ὀξύγλυκυ , efpece de boisson préparée  
avec des rayons de miel macérés & bouillis. On prend,  
les rayons, après en avoir ôté tout le miel, on les met  
dans un vaisseau , avec de Peàu pure , & on les fait  
bouillir, jtssqu’à ce qu’ils paroissent avoir déposé le!  
Teste du miel. On garde cette liqueur , & on la dé-  
laye avec de l’eau fraîche en été : on a par ce moyerï  
une boisson très-propre à éteindre la soif. Nous lisons  
dans Galien, *Comment.* 2. *de Fracturis, & Comment.*3. que Ρὀξυγλυκὲς, est la même chôfe que Ρἀπόμελι, &  
quelques-uns le font avec du miel & du vinaigre, 8c  
d’autres avec des rayons de miel & du vinaigre. *L’apod  
rnelielc* donc une liqueur acide, d’un'e nature incisive,  
& rafraîchissante.

OXYLAPATHUM, ou *lapathumfolio acuto plano.*

OXYLIPES, ὀξυλιπής, épithete que l’on donne au pain\*  
fur lequel on a versé du vinaigre.

OXYMEL, ὀξυμελι, deofloç, vinaigre, & de μέλι, mielq  
*oxymel,* c’est un mélange de vinaigre & de miel. Nouà  
avons donné à l’article *Acetum* les différentes manie-  
res de préparer les oxymels, & nous avons indiqué  
leurs propriétés médicinales à Part. *Alcalin* voy. donc  
*Acetum 8e Alcali.*

OXYMYRRHINE, nom du *Ruscus bruscus.* Voyez  
*Bruscus.*

OXYNITRUM , nom d’une emplâtre dont on trouvé  
la description dans Aétius, *Tetrab.fV. Serm.* 3. *cap. ïfr*OXYPETRA , eEpece de pierre ou de terre, d’une cou-  
leur blanche, jaunâtre , tant foit peu acide, qu’on trou-  
ve sur le territoire de Rome. On la recommande dans  
les cas où il s’agit de modérer la chaleur de la fievre,  
& d’éteindre la Eoif; pour cet effet on la met infuser  
dans Peau , & l’on sait prendre cette eau en boissori.

OXYPHLEGMASIA, *Inflammation aigtelé.*

OXYPH(ENICA , épithete que l’on donne au Tle-'  
*marin.*

OXYPHYLLON, nom du *Crelcus,* selon OribaEe, Μ?-  
*dicarn. Collect. LibTI.* mais il ne paroît pas qu’il enten-  
de par *Cnicus* la même plante que nous.

OXYPORON, ὀξύπορον, de ὀξὑς, prompt, actif, & de  
πείρω , passer à travers ; épithete que l’on donne à  
différens remedes d’une nature fort pénétrante,

285 O X Y

OXYREGMIA, ὀξυρεγμία, de ὸξὑς, acide, & de ἐρεύμω,  
rendre des vents; éructation ou rapport fetide.

OXYRRHODINON, mélange de vinaigre & d'huile  
rofat.

OXYS, ὀξυ'ς, *aigu* ou *aride.*

OXYS, espece *d’oseille.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est divifé en cinq fegmens, il est d’une piece,  
tubuleux, & en cloche. Ses feuilles font en cœur com-  
me celle du trefle, & pointues. Sa fleur est monopé-  
tale, pentapétaloïdale, & en cloche : elle porte cinq  
étamines supérieures & cinq inférieures ; les dernieres  
font prefque unies les unes aux autres par leurs par-  
ties inférieures. Son ovaire est placé au fond du caly-  
ceXt il pousse cinq tubes, & dégénère en un fruit mem-  
braneux, oblong, à cinq capsides, & garni de cinq val-  
vules , qui s’écartent les unes des autres, en corrimen-  
çant par la bafe, & en allant vers la partie supérieure ;  
il est plein de semences , couvertes d’une enveloppe  
élastique qui les disperse au loin.

Boerhaave en compte les six esipeces suivantes.

I. *Oxysflore albo.* Voy. *Acetosclla.*

2. *Oxys flore purpurascente.* T. 88.

3. *Oxys lutea.* J. B. 2. 388. T. 88.

4. *Oxys lutea Americana erectior.* T. 88.

5. *Oxys bulbofa Æthelopica minor, soelo cordato , flore ex  
albido purpurascente.* H. A. ι. 43. \*

6. *Oxys bulbosa Africana rotundifolia, caulibus et flori-  
bus purpureis amplis.* H. A. I. 41. **BOERHAAVE** *, Ind.  
ait. Plant.*

OXYSACCHARUM, composition de vinaigre & de  
Eucre.

OXYSAL DIAPHORETICUM ANGELI SALÆ,

*. Oxysal diaphorétique d’Angelus Sala.*

O X Y 286

Ce remede se prépare de la maniere suivante :

*Prenez* du meilleur sel de chardon-béni en grains. Met-  
tez-le dans un vaiffeau, & verEez dessus peu à peu  
de l’esprit fort de vinaigre, ou de l’esprit de fu-  
cre, préparés sclr un feu modéré au bain-marie ,  
sans aucun odeur ni gout empyreumatlques, non-  
seulement juEquct ce que le fel soit dissous dans  
llesprit,mais jusqu’à ce que la vapeur produite par  
leur action, s’arrête, & que le mélange ait acquis  
un gout agréable & tant soit peu acide. Cossumez  
ce qui restera d’humidité par lléVaporation. En  
dissolvant derechef ce fel dans de l’eau , & en le  
laissant en digestion au bain-marie pendant huit  
jours ; il fe résoudra en une liqueur transparente  
& d’une belle couleur, que vous tirerez au clair  
dans un vaisseau convenable ; vous réduirez par  
l’évaporation le fel en une consistance sieche. Veus  
Penfermerez ensuite dans des vaisseaux,de peur  
que l’approche de Pair ne le remette en dissolu-  
tion; ce qui lui arriveroit facilement. ANGELUS  
SALA.

OXYSCHOENOS, nom du *Juncus, acutus, capitulis  
Sorghi.*

OXYTOCA, ὀξύτοκα , de ὀξυ'ς, prompt, & de τίκτω ,  
accoucher; remede qui hâte l’accouchement.

OXYTRIPHYLLUM, nom du *Lotuspolyceratus,fru-  
tescens , incanas alba asili quis curtis s crassioribus > bre-  
vioribus erectis.*

O Z Æ

OZÆNA, ὀζαινα, *ozene ,* maladie du nez. Voy. *Nares.*

O Z E

OZE, ὸζη , puanteur de la bouche,  
OZEMÂN , *blanc d’oeuf* RULAND.

O Z O

OZO,Ærsoflic. R.ULAND.

PAC

JP. Voyez l’Alphabet Chymique, pour la signification  
de cette lettre. P, est en Pharmacie l’abbréviation de  
*Pugillum,pincée s* & quelquefois celle de *pars, partie.*

PAC

PACAL, nom d’un arbre qui croît au Pérou , où les ha-  
bitans mêlent fes cendres avec du favon, & appliquent  
ce mélange sur les parties du corps, où il furvient des  
éruptions lépreufes. RaY , *Hist. Plant.*

PACCIANUM, nom d’un collyre dont Galien & Aé-  
tins font mention.

PACHUNTICA, remedes incrassans.

PACHYS , παχύς, *épais.* Hippocrate décrit dans fon  
Traité *des Maladies intérieures,* une indisposition , ou  
plutôt différentes maladies fous le nom de παχὓνόσημα,  
maladie épaisse.

La maladie épaisse est très-singuliere, & il y êh a de plus  
d’une siorte.

La premiere est catssée par la pituite & par la bile qui se  
jettent dans le ventre, le font enfler , & sortent par  
haut & par bas comme un torrent. Le malade est atta-  
qué de frisson & de fievre. La douleur passe du ventre  
à la tête ; & si elle defcend vers les entrailles, elle cau-  
fie une fuffocation. Le malade vomit quelquefois de la  
pituite aigre, & quelquefois de la pituite falée. Après  
le vomissement il a la bouche amere ; il lui vient des  
rougeurs au côté, accompagnées de chaleur , & fon  
dos fe courbe. Il ne siluroit fouffrir qu’on le touche en  
aucun endroit ; la douleur qu’il sent est si grande que  
les chairs lui palpitent, ses testicules fe retirent, & la  
chaleur & la douleur passant en même-tems jusqu’à Pa-  
nus & à la vessie , il rend des urines épaisses, comme  
semt celles des hydropiques; les cheveux lui tombent  
de la tête, il a toujours les piésfroids. Le mal semble  
occuper particulierement les côtés, le dos, & la nuque,  
& il paroît au malade que quelque chosie lui coule ou  
lui rampe par toute la peau. Cette maladie donne  
quelquefois du relâche, & quelquefois elle n’en donne  
point.

Il semble d’abord qu’Hippocrate décrive le choléra , ou  
quelqu’espece de colique ; mais ce qu’il dit enfuite n’y  
a plus de rapport.

La seconde sorte de maladie épaisse est produite par la  
bile seule qui fe jette sur le foie & dans la tête. Le foie  
s’enfle & presse le diaphragme. La tête & furtout les  
tempes font d’abord attaquées de douleurs. Le mala-  
de n’entend pas bien, & fouvent il ne voit que très-  
peu. La fievre & le frisson surviennent alors , c’est-à-  
dire , au commencement du mal ; lorsqu’il n’en est  
qu’à ce période , il y a par fois de grands relâches ,  
d’autresfois ils font plus courts. Plus il dure , plus la  
douleur devient forte : lés prunelles fe dilatent, & le  
malade ne voit goute ; enforte que si vous mettez le  
doigt devant fes yeux, il ne Papperçoit point &’ne  
sourcille point ; s’il lui reste un petl de vue, il arrache  
sans cesse les petits floccons de laine qui font sur ses  
couvertures; & il prend ces floccons pour des ordures  
ou des poux. Lorfque le foie s’étend davantage du cô-  
té du diaphragme; le malade rêve, s’imagine voir des  
reptiles , des bêtes farouches de toutes efpeces , des  
hommes armés ; il veut fe battre , il s’agite comme s’il  
Ee battoir ; si on ne lui laisse pas la liberté, il ménace;  
si on le lâche, il tombe. Il a toujours les piés froids.

288

**PAC**

S’il dort c’est dans des tressaillemens continuels ; il est  
épouvanté par des fonges afireux, & à fon réveil il ra-  
conte tout ce qu’il a fait & vu. D’autres fois il demeu-  
re couché tout le jour & toute la nuit fans dire mot;  
alors il a la respiration fort pressée. Son délire passe  
par intervalle ; il revient à lui-même ; il répond àtou-  
tes les questions qu’on lui fait ; il entend tout ce  
qu’on lui dit : mais peu de tems après, il retombe  
dans fon premier état. Cette maladie attaque prluci-  
palement les voyageurs ou ceux qui ayant passé ^-'des  
lmux inhabités, ônt été effrayés par la vue de quelque  
fpectre.

La troisieme espece est causée par la pituite, ce qu’on  
reconnoît par l’odeur des rapports ; ils sentent, comme  
s’ils avoient mangé des raiforts. Cette maladie ou la  
douleur qui l’accompagne commence par les jambes,  
d’où elle monte jusqu’au ventre ; elle s’étend vers les  
entrailles , & y caufe un grand bruit, qui est suivi de  
vomissement de pituite aigre & pourrie. Mais cette  
évacuation ne Eoulage point le malade ; il tombe au  
contraire en rêverie , & Eent une douleur si inquiétan-  
te dans les entrailles , & par fois un mal de tête si  
grand & si fixe ,,x[u’il n’entend &ne voit que fortcon-  
' fufément. Il Eue oeaucoup, *sa* sueur est fort puante,  
suais il en est soulagé. Il a la même couleur que ceux  
qui ont la jaunisse. Cette maladie est moins funeste  
que la précédente.

La quatrieme espece tire sim origine du phlegme blanc ,  
& fuit les fievres qui ont duré long-tems. Cette mala-  
die commence par le viEage qui s’enfle ; elle passe en-  
suite au ventre qui s’éleve, on sent une douleur corn-  
me si on avoit fait beaucoup d’exercice, & le ventre  
siouffre, comme s’il étoit chargé d’un grand fardeau.  
Les piés s’enflent aussi , s’il tombe de la pluie sur la  
terre , le malade fe trouve mal, il n’en peut supporter  
l’odeur; si par hasiard il s’y trouve exposé, & qu’i!  
sioit frappé de l’odeur de la terre, il tombe d’abord.  
Cette maladie a des intervalles libres : mais elle est  
plus longue que la précédente ; fa durée est de six ans.

On ne trouve point que nos Praticiens modernes , ni  
même ceux d’entre les anciens qui font venus après  
lui, ayent décrit aucune maladie particuliere qui fût  
accompagnée de tant d’accidens à la fois, & si peu ana-  
loguesles uns aux autres ; d’où quelques-uns ont in-  
féré, ou que ces maladies ont ceffé, & n’attaquent  
plus perfonne aujourd’hui ; ou qu’elles n’ont jamais  
été, & que ce font des maladies feintes, dont la def-  
cription est faite à plaisir. Mais ces conjectures n’ont  
aucune probabilité ; il est beaucoup plus raisonnable  
de supposer que le Livre où ces maladies semt décri-  
tes , n’est point d’Hippocrate : mais que c’est l’ouvra-  
ge des Medecins Cnidiens que notre Auteur accuse  
d’un défaut , fort remarquable dans le Livre où l’on  
trouve ces defcriptions de la maladie *épaisse* ; ce dé-  
faut est de multiplier les classes des maladies Bans au-  
cune nécessité. C’est à cette multiplication & à cette  
distinction inutile, qu’il faut attribuer l’obfcurité qui  
règne dans ce que nous venons de dire du *Pachys.* LE  
CLERC. *Hist. Med. Lib. III. Cap.* 11.

PACO CAATINGA , Margr. efpece conisere de can-  
ne du Brésil.

La tige de cette plante, mâchée, attire les humeurs de  
la tête , échauffe, & brise la pierre. Mâchée fréquem-  
ment dans le jour, & sion fuc avalé , elle produit de  
grands effets dans la gonorrhée qu’elle guérit en moins

289 P A D

de trois jours sans le secours d’aucuns autres remedes.  
Son acrimonie est pernicieuse à l’estomac; c’est pour-  
quoi il n’en faut point faire un usage habituel.

Il y a une seconde espece de *paco-caaelnga* qu’on dis-  
tingue de la précédente, par le poli de fes feuilles en  
dessous , & par fes fleurs rouges.

Une troisieme efpece fe reconnoît à fes fleurs bleues, &  
tétrapétales. RaY. *Hist. Plant.*

PACOEIRA , Pifon. Margr. nom du *Misa.*PACOSEROCA *Brasiliensibus,* Margr. Pifo.

Espece de canne du Brésil qui porte fon fruit en grappe  
au fond de fa tige. Si l’on broie fes feuilles récemment  
cueillies, fa tige & fon fruit, avant qu’ils soient mûrs,  
ils rendront une odeur de gingembre très-agréable.  
Aussi s’en sert-on au lieu d’épices. On les fait entrer  
pareillement dans les bains chauds. RAY. *Hist- Plant.*

PACOURH , *De Laet.*

Grand arbre qui croît dans Piste de Maragnan, qui ap-  
partient au Brésil. Ses feuilles ressemblent à celles du  
poirier, fa fleur est blanche, & fon fruit de la grosseur  
des deux poings. La peau ou l’écorce de ce fruit qui a  
enViron un demi - pouce d’épaisseur, cuite & confite,  
est une espece de conferve. RAY. *Hist. Plant.*

P A D

PADRI, H. M. arbre de Malabar, qui porte des sili-  
ques , dont la fleur est pentapétaloïdale, & dont les  
siliques flont longues, étroites, quarrées & recour-  
bées.

La décoction de fies feuilles guérit la tension excessiVe I  
des vifceres. Son fuc mêlé avec celui de limon est  
un remede contre la manie. Le fuc de fon écorce, mê-  
lé avec le fruit du pera, réprime l'écoulement immo-  
déré des regles. La peau ou l’écorce de la racine broyée  
avec le jonc aromatique & le gingembre, & mêlée avec  
le fuc de fes feuilles, est un remede excellent contre la  
morfure putride du serpent, qu’on appelle au Malabar  
polenga. RAY. *Hist. Plant.*

PÂDUS. **Voyez** *Cerasas.*

P A E

PAEDANCHONE, de παιδίον, ou de πα7ς, enfant, &  
de ἄγκω , étrangler, efpece dlesquinancie seche, à la-  
quelle les enfans font scljets,

P Æ D

PÆDARTHROCACE, de πάΐὸ, enfant, ἄρθρον, join-  
ture, & κακὸν, mal, maladie à laquelle les enfans font  
particulierement si.ijets; leurs jointures sont enflées ,  
& ils ont assez communément les os cariés. Marcus Au-  
relius Severinus lui a donn^ ce nom, dans son Traité  
*De recondita abscessuum natura,* c’est-à-dire , maladie  
des jointures, *le rachitis.*

PÆDOPHLEBOTOMIA, saignée des enfans.

P Æ E

PAENOE, nom d’un arbre fort grand qui croît auMa-  
labar.

On fe fert de la résine qu’on tire de fon écorce, de *sa*racine,.de sim fruit, & de fes autres parties, qu’on fait  
bouillir dans une quantité d’huile, plus ou moins gran-  
de, en guife de poix dure ou liquide: les Indiens  
en brûlent quelquefois dans leurs Temples, au lieu  
d’encens.

Les amandes de son fruit, broyées, cuites dans de l’eau  
chaude, & porphyrisées, fortifient l’estomac, dissipent  
les nausées, arrêtent le vomissement, calment les tran-  
chées, & font cesser le choiera. La résine de cet arbre  
fondue dans de l’huile de fefame , fait un excellent  
baume vulnéraire. Réduite en poudre,& prife intérieu-  
rement elle produit de très-bons effets dans la gonor-  
rhée, & dans les autres maladies vénériennes. RaY.  
*Hist. Plant.*

*Tome V.*

P Æ O 290

P Æ O

PÆONIA, *Pivoine.*

Voici fes caracteres.

Elle naît d’une feule semence ; ainsi que les plantes mofio-  
cotyledones.Sa racine est épaisse & tubéreuse ; sion caly-  
ce de plusieurs pieces; sa fleur en rosie, fort large, poly-  
pétale, & garnie d’un grand nombre d’étamines. Son  
fruit est composé d’une multitude de siliques recour-  
bées dont le nombre n’est pas fixé ; ces siliques font en  
cornes, elles sont couvertes de duvet, & entr’ouver-  
tes longitudinalement : *sa* femence est ordinairement  
sphérique, & contlent une petite amande.

Boerhaave en compte les 12 especes suivantes.

I. *Paeorna, mas,* Offic. Ger. 830. Emac. 980. Boerh. Ind,  
A. 292. Park. Theatr, 1381. Parad. 341. Raii Hist. 1.  
693. *Paeorna maspraecocior ATHy.492. Paeonia folio ni-  
gricante splendido, quaemas,* C. B. P. 323. Tourn. Insu  
273. *Pivoine mâle.*

Cette *pivoine* a plusieurs divisions, larges & branchues ;  
elles siont ordinairement au nombre de Cinq ; *ses feuil-*lessimt longues, rondes, d’un verd brunâtre, tant soit  
peu velues par-deffous, non découpées par les bords;

& placées star un pédicule rond. La tige qui porte la  
fleur, s’éleve environ à deux pieds de hauteur, elle ne  
porte qu’une ou deux petites feuilles ; une large fleur  
d’un rouge foncé, composée de cinq ou six feuilles  
rondes assez épaisses, placées autour d’une tête trian-  
gulaire, & enVironnée d’étamines jaunes, est placée à \*  
*son* fommet. Lorfque les fleurs sont tombées, cette tê-  
te dégénère en deux ou trois vaisseaux séminaux , an-  
guleux, blanchâtres, velus, recourbés en embas, &  
ouverts longitudinalement; lorfque ces vaisseaux sé-  
minaux sont mûrs ; on y voit de larges semences ovales  
& noires. Sa racine est composée d’un grand nombre de  
tubercules, les uns ronds, les autres larges, attachés  
par des filamens, & au tubercule principal. On la culti-  
ve dans nos jardins, & elle fleurit en ΑνπΙ& en Mai.  
Ses racines,ses fleurs & ses semences font céphaliques,  
& passent pour bienfaisantes dans l’épilepsie, dans l’a-  
poplexie, dans toutes siortes de convulsions, & dans  
les affections des nerfs, foit dans les jeunes gens, foit  
dans les vieillards; on en fait cas encore dans les ma-  
ladies hystériques , dans les obstructions des regles, &  
dans la suppression des Vuidanges. On pend *sa* racine  
& sa semence au cou des enfans, pour prévenir les  
convulsions auxquelles ils font fujets dans la denti-  
**tion. MILLER.** *Bot. Offe*

Il y en a qui donnent à Ia *pivoine* le nom de *pentorobon ;*d’autres appellent fa racine *Idaeus Dactylus ,* Dros-  
**CORIDE.**

Nous lisims dans Homere *,Odisseée,ch.* V. qu’elle a été  
appellée *paeonia,* de Pæon, fameux Medecin qui s’en  
fervit pour guérir Plutonqui avoit été blessé par Her-  
cule.

J’ai vu, dit Galien , un enfant qui fut guéri de l’épi—  
lepsie, après avoir porté pendant huit mois la racine  
de *pivoine* ; & cette racine s’étant par hafard déta-  
chée de fon cou ; il fut attaqué fur le champ de la mê-  
me maladie, qui cessa immédiatement après qu’on lui  
eut pendu au cou une autre racine. Pour donner à cet-  
te expérience toute la certitude dont elle étoit capa-  
ble; j’otai, continue Galien, cette seconde racine à  
Pensant malade, que les conVulsions ne tardèrent point  
à reprendre ; ce qui me détermina à lui en remettre  
une nouvelle beaucoup plus considérable, & depuis ce  
tems il ne s’est jamais ressenti de oette maladie. Mon-  
tanus, Fernel, & Appollonius Menubenus, dans son  
Livre, *de Alces cap.* 7. ont confirmé ce fait.

En fuppofant cette expérience, il seroit assez difficile d’ex-

&91 P Æ O

pliquer, par quelle propriété inhérente à la *pivoine ,*cette plante guérit les épilepsies. Mais quoiqu’il en  
foit, dit Julius Alexandrinus dans ses notes silr Ga-  
lien , de S. M. F. qui en attendroit actuellement au-  
jourd’hui un pareil service, seroit certainement frtss-  
tré dans ses espérances. D’où il s’ensilit que notre *pi-  
voine, rsa* pas la force de celle de quelques autres con-  
trées, ou que les maladies au tems de Galien étoient  
moins opiniâtres qu’aujourd’hui, ce qu’il faut attri-  
buer à la différence des régimes, & à ce que le nôtre  
a de mal-fain.Il y en a qui prétendent que la racine de  
*pivoine* est fans effet, à moins qu’on ne la tire de ter-  
re, dans une certaine position des étoiles : mais toutes  
les persionnes sensées regarderont cette opinion com-  
me une folle fuperstition,& comme une ridicule osten-  
tation de magie. Sylvius nous assure n’avoir jamais rien  
remarqué d’extraordinaire , foit dans la racine, foit  
dans la femence de la *pivoine,* quoiqu’il en ait fait un  
ufage très-fréquent. RaY. *Hist. Plant.*

2. *Paeonia , communes, vel foemina* , C. B. P. 323. Tourn.  
Insu 274. Boerh. Ind. A. 294. *Paeonia foemina-,* Offic.  
Ger. 830. Emac. 981. Raii Hist. 1. 964. *Paeonia foe-  
mina vulgaris , flore simplici* , Parck. Theat. 1380.  
Parad. 490. *Paeonia foemina vulgatior A.* B. 3. 492.  
*Pivoine femelle.*

*Cette pivoine* a les feuilles plus larges, plus grandes, plus  
vertes,& s’éleve plus haut que la *pivoine* mâle; elle porte  
des fleurs rouges,fort larges,composées d’un grand nom-  
bre de feuilles ; entre ces feuilles,celles qui font à la cir-  
conférence font les plus grandes & les plus larges;celles  
qui font au-dedans sont de différentes grandeurs;il y en  
a de très-foibles & de très-étroites ; il y en a de larges &  
de pointues par le bout;rangées autour d’un double vaif-  
feau séminal, blanchâtre & cotoneux,qui contient quel-  
quefois une femence ronde, noire, & moins luifante  
que la semence de la *pivoine* mâle. Ses racines ressem-  
blent à celles de l’espece précédente ; elles sirnt feule-  
ment plus fécondes, & conséquemment comme il est  
plus facile de s’en pourvoir, les Herboristes les fubf-  
tituent pour l’ordinaire aux racines de la *pivoine* mâ-  
le. On la cultive dans nos jardins , & elle fleurit en  
Avril & en Mai. Sa racine & fes fleurs font en uflage.

Elles passent pour bienfaisantes dans toutes les maladies  
où l’on emploie la *pivoine* mâle, à laquelle on substi-  
tue ordinairement cette *pivoine* femelle.

Les préparations officinales qu’on tire des *pivoines,* font  
le sirop de fleur de *pivoine ,* le sirop composé de *pivoi-  
ne ,* l’eau simple *de pivoine,* & Peau composée *de pivoi-  
ne.* On met sa semence & sa racine dans la poudre *ad  
guttetam.* MILLER. *Bot. Offe.*

3. *Paeoniafoemina altera,* C. Β.Ρ. 323. M. H. 3. 455.

4. *Paeonia peregrina floresaturatè rubente*, C. B. P. 324.  
M.H.,.455- ,

5. *Paeonia peregrina flore saturatè rubente maxima.*

*6. Paeoniafolio subtils incano , flore albo vel pallido,* C.B.  
P. 323. M.H. 3.454.

7. *Paeonia tenuius ladniatasubtus pubescens, flore* purpu-  
rco, C. B. P. 323. M. H. 3. 455.

8. *Paeoniafolio maximè laciniato, flore kermefimo simplici ,  
an Paeonia aquilinaefoliisl* C. B. P. 323. .M. H. 3. 454.

9. *Paeonia.foeminaflore pleno rubro majore, O.* B. P. 324.  
Tourn. Inst. 274. Boerh. Ind.A.295. *Paeonia*Offic. *Paeo-  
nia foemina multiplex*, Ger.831, Emac. 981. *Paeoniafoe-  
mina vulgaris oscare pleno, rubro,* Parla Theat. 1380.  
Parad. 341. *Paeorelaflore pleno rubro A.* B. 3. 493. *Pi-  
voine commune.*

Elle n’est pas rare dans nos jardins ; elle fleurit en Mai ;  
fes fleurs dont on fait ufage en Medecine, ont les pro-  
priétés de la *pivoine* mâle.

I

10.. *Paeoma , flore pleno, coloris ex rubeo et roseo varie-  
gatI.*

PAG 292

II. *Paeonia flore ex albido pleno major,* C. Β. P. 324. Raii  
Hist. I. 695. Tourn. Inst. 274. Boerh. Ind. A. 295.  
*Peonia flore aUelcantsuOffic. Paeonia flore pleno albican-  
te ->* Parla Parad. 342. *Paeoniafoemina polyantosflore al-  
bot* Ger. 831. Emac. 982. *Paeonia albo flore pleno, stee  
polyanthos alba foemina*, J. B. 3.494. *Pivoine femelle a  
fleurs blanches.*

Cette *pivoine* a les mêmes propriétés que la *pivoine* mâle.

12. *Paeonia tenuisolia caefia* 5 *flore pleno, ex petalis latio-  
ribus et angustioribus rubro.* BoERH. *Ind. Alt. Plant.*

On trouve à la racine, aux fleurs, & aux semences de cen-  
tuplante, quelque choEed’aromatique & d’astringent,  
accompagné de viscosité ; ces qualités fiant sensibles au  
gout ; dloù il slensijit que cette plante doit produire  
de bons effets dans toutes les maladies qui provien-  
nent d’un trop grand relàcnement du cerveau,& dans  
les affections des nerfs. On tire la racine de terre, dans  
le mois de M rs,aux environs delà nouvelle & de la  
pleine lune; on la fait fécher, on la coupe en mor-  
ceaux, & on peut la garder dans cet état pendant un  
tems considérable. Si l’on en donne une dragme tous les  
matins à un épileptique j ce remede préviendra l’atta-  
que ; ainsi que j’en ai fait plusieurs fois l’expérience fur  
des enfans : mais aussi-tôt qu’on en dlfcontinue l’usa-  
ge, les attaques recommencent; car la *pivoine* n’a pas  
la force de déraciner cette maladie. Le Docteur Grew,  
a remarqué que l’amande qu’elle contient est un vio-  
lent cathartique : mais qu’elle n’opere aucun effet,  
si on la prend avec fa peau. On pend *fa* racine au cou  
des enfans pour les garantir de l'épilepsie. On enfile  
fes semences comme des grains de chapelet, & on en  
fait des colliers auxquels on attribue les mêmes pro-  
priétés. Ses fleurs donnent une conferve & une eau  
distilée. Si l’on fait prendre aux enfans épileptiques,  
trois ou quatre fois par jour, une demi - once du si-  
rop de fes fleurs, ce remede produira de bons effets.  
Mais les propriétés dont je viens de faire mention ,  
font dans un degré beaucoup plus éminent dans la pre-  
miere espece de *pivoine* ; elle guérit toutes sortes de  
convulsions , les paralysies , les tremblemens, les  
frayeurs nocturnes, auxquelles les enfansfont fujets,  
& les apoplexies. *Hist. des Plant, attrib, a Boerh.*

P Æ P

PÆPALE, παιπάλη, fleur très-fine de farine. GoRRÆUs,  
PAG

PAGANINA ; terme Italien qui signifie dans les Au-  
teurs de Medecine, les premiers excrémens des en-  
fans ; ou le méconium qu’on réduit en une poudre très-  
fine, & qu’on sait prendre comme un remede excel-  
lent contre l’épilepsie. CastEllï.

PAGOYUM; terme de l'invention de Paracelfe, par  
lequel il entend un être fpirituel, auteur de certaines  
maladies cachées , telles que celles qui proviennent  
d’enchantement. Paracelfe à fait un Livre entier in-  
titulé *Pagoyus,* sur ce fujet imaginaire. CasTELH.

PAGRUS, *five* PHAGRUS , πάγρος ἢ φαῥαος ; espece  
de polsson qui vit proche du rivage , dont Galien fait  
mention, *de Aliment. Facula Lib. III. cap.* 31. &  
qu’il met au nombre de ceux qui ont la chair dure, dif-  
ficile à digérer, & engendrent dans le corps des fucs  
épais & falés.

P A I

PAIANELI, H. M. arbre de Malabar qui porte des sili-  
ques, & dont on compte les deux especes fuivantes.

1. *Palega-Paianeli.* Il a la feuille fait en cœur, & le fruit  
large, oblong, plat, & contenant unefemence mem-

'393 PAL

branetsse. Son écorce broyée & appliquée *avec* du vili,  
consiOlide les fractures & les coupures. La décoction de (sa racine est bonne dans l’hydropisie; & ses premieres ,  
feuilles, broyées , & appliquées fur les ulceres avec le -  
fafran de Malabar, les guérissent.

a. *Paianeli,* à feuilles larges & pointues ; ce qui le distin-  
gue prinCÎpalement du précédent.La racine de cet arbre  
broyée & bouillie dans de l’huile , produit de bons  
*effets,* appliquée fur la tête, lorfque cette partie est  
*affectée* de douleur ou de froid. L écorce de la racine,  
prife en décoction, résout les tumeurs ; & la décoction  
de fon écorce & de. fes feuilles,broyées enfemble , disi  
fipe les pustules & les ulceres ; pour cet effet il ne faut  
que les en fomenter. RaV, *H. P.*

PAIOMIRIOBA *Raija* nom du.*Senpa Orientalis,fru-  
ticosa asophera dicta.*

PAIPAROCA *isseu Couradi, H. M.* Arbrisseau du Ma-  
labar , qui porte des baies plattes, rondes , velues, &  
qui contiennent quatre noyaux. Il est toujours verd ;  
il fleurit en Juillet, & son fruit est mûr en Novembre.  
On sait de *ses* feuilles, dç fes racines & de son fruit ,  
bcUillisdans de l’eau, un apofeme , qu’on dit être ex-  
cellent dans la goute. Ra υ *, H. P.*

PAL

jPALA, grand arbre de Malabar, qui porte des siliques à  
cinq pieces, pleines d’un fuc laiteux , fort étoites &  
fort longues. Son écorce broyée & prise en décoction ,  
passe pour avoir la vertu de relâcher lé ventre ; & prife  
avec une addition de Eel & de poivre, celle de serti-  
fier l’estomac , de diEcuter les flatulences, & de cal-  
mer la chaleur excessive du foie : elle tue les vers,  
broyée & prise dans de l’eau chaude. Broyée & appli-  
quée avec de l’eau, elle nettoie les ulceres, les guérit,  
& calme les douleurs de la goute. Bouillie dans de  
l’huile , avec la femence du *Cudupariel, Se* distilée  
dans les oreilles, elle fait cesser la surdité. RaY , *Hisse  
Plant.*

PALÆSTE, παλαιστή, mesure des Grecs ; c’est la même  
que le *dochme* ou le *doron.* Elle équivaloir à la largeur  
de quatre travers de doigts. ARBUTHNOT.

PALÆTYRUS, Ηαλαίτυρος, vieux, de παλαιὸς. &de  
τυρὸς, fromage ; *vieux fromage.* BLANCarü.

PALATINÆ GLANDULÆ , *petites glandes du pa-  
lais* ; ce font des glandes conglomérées voisines des  
amygdales. CasTELLI.

PALATUM, *le Palais.*

Ôn a donné le nom de *palais* à la voute de la bouche,  
c’est-à-dire , à toute la concavité de l’efpace qui est en-  
vironné du bord alvéolaire & de toutes les dents de la  
mâchoire supérieure, & qui s’étend jssqu’à la grande  
ouverture du pharynx. Cette voute est en partie ferme  
& stable, & en partie molle & mobile. La portion fer-  
me est celle qui est précisément bornée par les dents ,  
& formée des deux grands os maxillaires, & des deux  
os appelles *os dit palais.* La portion molle & mobile,  
est celle qui est plus postérieure , plus inclinée en ar-  
riere, & comme une espece de voile attaché au bord  
des os du *palais*, formée en partie de la membrane  
commune de toute la voute, & en partie de plusieurs  
faifceaux mufculaires, &c.

La membrane qui revêt toute cette étendue , est fembla-  
ble à celle qui revêt la voute & la grande cavité du pha-  
rynx : elle est très-parfemée de grains glanduleux,  
dont les orifices ne font pas ordinairement si fensibles  
que dans le pharynx & dans les rides de fa voute , où  
M. Heister a vu un orifice considérable, & un canal  
proportionné à cet orifice, par lequel il a aisément in-  
troduit le vent par un tuyau. C’est le moyen le plus  
sur pour commencer ces fortes d’examens, surtout  
quand on s’en fert d’abord par l'approximation ; &  
non pas par l’introduction du tuyau. L’enfoncement

P A L 294

dans de l’eau claire , de la maniere que j’ai proposé en  
general, est eneore un bon moyen de déCouvrir les pe-  
tirs orifices avec l'aide des microscopes. On pourroit  
soupçonner de pareils petits conduits le long de la  
ligne mitoyenne ou Raphoïde de la voute du palais, &  
le long du bord alvéolaire, par l'apparence de quelques  
petits points ou tubercules.

Cette membrane , conjointement avec celle des arriere-  
narines, forme par une continuation non-interrompue  
la surface antérieure & la surface postérieure de la por-  
tion molle, ou cloifon du *palais s* de forte que le tissu  
charnu de cette portion est dans la duplicature d’une  
membrane glanduleuse. Le tissu charnu de la closson  
est composé des mtsscles dont on verra ci-après l’expo-  
sition.

La cloiEon, qu’on peut aussi appeller le voile , & même  
la valuule du *palais)* est terminée embas par un bord  
libre & flottant, qui représente une arcade particuliè-  
re, située transversalement au-dessus de la baEe oura-  
cine de la langue. La portion la plus élevée, ou le som-  
met de cette arcade, porte un petit corps glanduleux,  
mollasse, & irrégulierement conique , dont la bafe est  
attachée àl'arcade, & la pointe pend libreme t embas.  
C’est *ce* qu’on appelle communément la luette.

Lespiliers de la closson Eont quatre demi-arcades mufcu-  
laires, deux à chaque côté de la luette, à laquelle elles  
s’unissent toutes par leurs extrémités supérieures.  
Elles Eont disposées de maniere que les extrémités in-  
férieures des deux latérales d’un même côté, font un  
peu écartées l’une de l’autre, & que des deux arcades  
latérales, il y en a une antérieure & une postérieure,  
qui laissent entre elles un intervalle triangulaire  
oblong, dont la pointe est à côté de la baste de la luette.

Les deux demi-arcades d’un côté, par leur rencontre avec  
les deux demi-arcades de l’autre côté, forment l’arca-  
de entiere du bord de la cloifon. Les demi-arcades  
postérieures portent leurs extrémités supérieures plus  
directement vers l’épaisseur de la luette, que les demi-  
arcades antérieures Les demi-arcades antérieures font  
une continuation avec les côtés de la bafe de la langue»  
& les demi-arcades postérieures, en font de même  
a^ec les côtés du pharynx. Au bas de l’intervalle des  
demi-arcades latérales de l’un & de l’autre côté du go-  
sier, font renfermés deux corps glanduleux appelles  
amygdales, dont il fera parlé ci-après; de même que du  
corps glanduleux de la luette, dans l'exposition des  
glandes de la bouche.

Les demi-arcades font principalement composées de dif-  
férentes bandes charnues, à peu près de la même ma-  
niereque le corps de la cloifon. La membrane qui les  
revêt est plus mince que le reste de sa continuation au  
*palais ,* au pharynx & à la langue. Toutes ces bandes  
font autant de mtsscles particuliers , qui pour la plu-  
part Ee terminent par un bout dans l’épaisseur de la  
cloison & dans celle des demi-arcades, & par l'autre  
bout à d’autres parties.

Comme on a autrefois rapporté ceux qu’on en connoissoit  
alors à la luette indépendamment de la cloifon , ils ont  
été nommés en général ptéry-staphylins par les uns, &  
péristaphylins par les autres. La derniere partie de ces  
deux mots, qui sont originairement Grecs, marque la  
luette ; la premiere partie du mot ptéry-staphylin , est  
un abrégé de ptérygoïdes, par lequel on a voulu man-  
quer les attaches de ces muEcles ; celle dtl mot périse  
taphylin n’est qu’un terme qui signifie autour, aux en-  
virons , &c.

Je mefiervirois volontiers du terme péristaphylin , com-  
me terme général, dans les noms des mtsscles qui font  
bornés à la cloifion , & j’y ajouterois les différens *ter-  
mes dont* les modernes composent ces noms. Mais  
pour ne pas paroîtrelaffecter un nouveau langage, je  
me tiendrai à l’ordinaire, en avertissant que dans ces  
mots composés , le terme de staphylins ne marque pas  
I précisément la luette , mais en indique seulement les  
environs. Si on vouloir faire des noms à moifié Grecs s  
& à moitié Latins , on pourroit dire, par exemple Λ

T ij

*TçHy* PAL

glosso-palatins, &c. au lieu de glosso-staphylins, J’ap-  
pellerai simplement staphylins ou épistaphylins ceux  
qui Vont immédiatement à la luette , car elle reffemble  
affez à une petite grappe, felon la signification du ter-  
me Grec.

Selon cette idée, voici les noms de ces mufcles.

Les gloffo-staphylins.

Les pharyngo staphylins.

Les thyro-staphylins.

Les ptérygo-salpingoïdiens.

Les spheno-falpingo - staphylins , dits communé-  
ment péristaphylins externes.

Les ptérygo-staphylins supérieurs.

Les ptérygo-staphylins inférieurs.

Les pétro-falpingo-staphylins , dits péristaphylins  
internes.

Les staphylins ou épistaphylins.

Les gloffo-staphylins font deux petits mufcles attachés  
chacun cmbas de la partie latérale de la bafe de la lan-  
gue,&qui de-là montent obliquement en arriere le long  
des demi-arcades antérieures de la cloison du *palael, &  
fe* terminent insensiblement de côté & d’autre vers la  
luette, où quelques-unes de leurs fibres s’épanouissent  
dans la largeur de la cloision. Ces deux mufcles for  
ment princlpalement l’épaisseur des demi-arcades anté-  
rieures.

Les pharyngo-staphylins font aussi deux petits mufcles,  
attachés chacun par une extrémité à la partie latér; le  
des muscles thyro-pharyngiens , comme s’ils en étoient  
des portions détachées. De-là ils montent obliquement  
en-deVant le long des deux demi-arcades postérieures  
de la cloison, & ste terminent à cette cloison au-desi-  
fus de la luette, où ils *se* rencontrent, & paraissent  
former une arcade entiere par une efpece d’union réci-  
proque de leurs fibres. Ces deux mufcles forment l’é-  
paisseur des demi-arcades postérieures de la cloifon.

Les thyro-staphylins font deux petits mufcles qui accom-  
pagnent fort étroitement les pharyngo-staphylins dans  
tout leur trajet, excepté qu’ils font attachés par leurs  
extrémités postérieures au cartilage thyroïde près les  
autres. Ils contribuent de même à l'épaisseur des demi-  
arcades postérieures de la cloifon , sur laque le ils Vont  
aussi s’attacher à peu près de la même façon que les au-  
tres. On peut regarder ces deux paires de mufcles  
comme une Eeule, & les appeller thyro pharyngo-  
staphylins.

Les sphéno-salpingo-staphylins. Chacun de ces deux  
muscles est attaché par une extrémité en partie au côté  
sphénoïdal de la portion osseuse de la trompe d’Eusta-  
chi , en partie à la portion molle Voisine de la même  
trompe. De-là il se porte Vers l'aile externe de l’apo-  
physie ptérygoïde où une portion de ce muscle s’atta-  
cbe à cette aile ; l'autre portion delcend jtssqulau bout  
de l’aile, va *se* contourner autour du petit bec ou cro-  
chet de la même aile, comme au bout d’une poulie, &  
s’attache ensiuite à la cloision du *palais* vers la luette

Je regarde ces deux portions comme deux mtsscles parti-  
culiers, dont l’un ne paroît servir qu’à dilater la trom-  
pe , sciVoir, la portion qui est attachée à l’apophyste  
ptérygoïde, & qui pourroit être appellée ptérygo~sal-  
pingoïdien. L’autre portion est un Vrai sphéno-staphy-  
lin, & peut aussi par rapport à quelque attache à la trom-  
pe, être appelle splleno-sillpingo-staphylin ou stalpin-  
go-staphylin externe. C’est celui qu’on appelle com-  
munément externe.

Le ptérygo-staphylin supérieur n’est que la portion ex-  
terne du mufcle que je Viens d’exposer, & à laquelle  
on peut encore donner ce nom, comme étant un peu  
attachée à la partie supérieure de l’apophyste ptérygoï-  
de, après son attache à la partie sphénoïdale de la por-  
tion ossetsse de la trompe. Le ptérygo-staphylin infé-  
rieur de chaque côté est un très-petit muflcle attaché  
far un bout au crochet ptérygoïdien, & par l’autre à

PAL 296

la cloTon, vers la luette. C’est PobferVation de M.  
Heister.

Les pétro-salpingo-staphylins, ou falpingo-staphylins in-  
ternes, fiant ceux qu’on appelle communément périse  
taphylins internes. Chacun de ces deux mtsscles est at-  
taché par une de fes extrémités en partie au côté inter-  
ne, c’est-à-dire, le côté pierreux de la portion osseuse  
de la trompe , en partie le long de la portion cartilagi-  
neuse de la même trompe. De-là il passe un peu Eous la  
portion molle ou membraneuse & près du bourrelet de  
Ia trompe , & ensiiite Ee tourne Vers la cloison, sur le  
bord de laquelle il s’attache par son extrémité, & par  
un certain épanouissement de ses fibres à la face posté-  
rieure ou supérieure de la cloifon. Ces deux mufcles  
ont aussi été appelles péristaphylins internes.

Les staphylins ou épistaphylins, fiant deux petits cordons  
charnus tris collés enfemble, comme si ce n’étoit qu’un  
feul, cependant distingués dans qu lques sujets par une  
ligne blanche très-fubtile. Hs sont attaehés par l'une de  
leurs extrémités à la pointe commune du' bord posté-  
rieur des *os* du palais. De-là ils descendent en arriere  
le long du milieu de la cloison du *palais*, & parcou-  
rent preEque tout au long le milieu de l’épaisseur de la  
luette. On leur donne aussi le nom d’azygos de Mor-  
gagni, qui les aVoit trotlVés comme un seul, & par con-s  
séquent impair. Les ptérygo-staphyiins inférieurs dont  
j’ai parlé ci-dessus, font de cette espece. Ils pourroient  
très-bien être appellés staphylins ou épistaphylins la-  
téraux; & on appelleroit ceux-ci staphylins ou épista-  
phylins moyens.

La cloifon du *palais* fert à conduire dans le pharynx la  
lymphe lacrymale & la lymphe mucilaginetsse qui s’a-  
massent continuellement sim la Voute du *palais.* Elle  
sert de valvule , en empêchant de reVenir par les nari-  
nes ce qu’on aVale , principalement la boisson. Lesusa-  
ges de ses différens mufcles ne font pas encore bien  
distinctement connus, ni même les différens mouve-  
mens dont elle est capable, comme on le peut Voir en  
regardant pendant quelque tems le fond d’une bouche  
bien ouVerte dans une personne qui fe porte bien,  
WINSLOW.

*Des ulceres du palais.*

Les ulceres du *palais* font d’une nature si maligne, que  
non-seulement ils consi-iment quelquefois les parties  
molles , mais qu’ils corrodent les os & s’étendent mê-  
me jusqu’au nez. Alors la νοίχ du malade est altérée &  
rauque ; il rend par le nez toutes les boissons qu’iI  
prend, non fans en être fort incommodé. Ces ulceres  
proVÎennent ordinairement d’une acrimonie si-orbuti-  
que , ou de quelqnAvirus Vénitien dont le sang est in-  
fecté. Si on ne travaille pas incessamment à détruire  
la caufe du mal, il ne tardera pas à détruire de la ma-  
niere la plus cruelle le *palais* & le nez.

La premiere indication curative est donc de tempérer &  
de détruire entierement l’acrimonie du sang ou la ma-  
lignite du virus vénérien , par les remedes qui con-  
viennent en pareil cas. Si le *palais* n’est point encore  
percé ou colssumé par la carie , il faudra le mondifier  
par des gargarifmes fréquens, des linimens & des in-  
jections. Pour cet effet on ordonne une décoction d’ai-  
gremoine, de toute-faine, de pié de lion , & d’autres  
plantes vulnéraires, ajoutant à cette décoction du miel  
rosiat, ou de l’onguent Egyptiac, ou de l'onguent roux,  
s’il est néceffaire d’employer un détersif plus puiffant.  
Le miel qui nage fur l'onguent Egyptiac, ainsi que  
Peau d’alun de Fallope , font des détersifs excellens ,  
même dans les cas ού la carie a attaqué les os. Aussi-tôt  
qu’on aura mondifié l’tllcere avec l’un de ces remedes ,  
il ne faudra pas manquer de le toucher fur le champ à  
l’aide de la charpie , ou d’un pinceau, de miel rosat,  
d’huile de myrrhe par défaillance, d’élixir de proprié-  
té ou de baume du Pérou.

Si la carie a déja attaqué les os , il faudra séparer les par-  
ties cariées des parues faines , & employer à cet esses

*zpy* PAL

les remedes que nous avons déja recommandés , frot-  
ter aVec foin le lieu affecté d’huile de girofle , ou de  
miel rofat acidulé avec l’esprit de vitriol, & persister  
dans l'tssage des remedes intérieurs. Si ce traitement ne  
réussit point, il faudra recourir au cautere actuel qulon  
appliquera doueement à l’os affecté , après avoir bien  
nettoyé l’ulcere avec de la charpie sieche, & mis la  
langue à Couvert, en l’enveloppant de linges humides  
& la baissant avec une spatule. LorEque l'opération du  
cautere sera faite, on continuera l’ufage des remedes  
balfamiques , jufqu’à ce que les chairs aient recouvert  
l’os & que l’ulcere foit entierement guéri. Lesouver-  
tures qui pénetrent du *palais* dans la cavité du nez, ne  
fe referment jamais naturellement.

*Maniere de fermer les ouvertures qui pénetrent du palais  
dans le nez.*

Ces ouvertures alterent la voix; & comme les chairs &  
.les os que la nature aVoit destinés à arrêter les fluides,  
ne. fubsistent plus, il faut y fuppléer par art, & les em-  
pêcher de fortir par le nez. C’est pourquoi l’on adap-  
tera à l'ouverture une plaque d’or ou d’argent, avec un  
trOu à fesdeux extrémités, comme on voit *PI I. duscc.  
Volume, Figese.et* 5. On fixera un morceau d’éponge à  
l’extrémité du trou ; ce qui empêchera la plaque de  
tomber, remettra la voix du malade dans fon état na-  
turel, & facilitera la déglutition, comme si le *palais*étoit entier. Il est bon d’avoir deux plaques, pour la  
commodité d’en changer. Il faut aussi laver foigneufe-  
ment tous les jours, l’éponge dans de l’eau, de peur que  
les humeurs qu’elle attirera ne s’y corrompent & ne la  
rendent puante. J’ai vu une fois une large ouverture  
au palais faite par une bale de moufquet, ( le malade  
étoitun Officier) à laquelle on avoit remédié de la  
maniere que je viens de dire. HEISTER, *Chirurg.*

PALE , πάλη. Outre l’acception ordinaire de ce mot qui  
signifie lutte, & d’où l’on a fait *Palaestra,* nom du lieu  
où fe faifoient les exercices de la Gymnastique ; il est  
encore synonyme à *paepale*, fleur de farine très-fine.  
HIPPOCRATE , *Lib. I, et II. de Morbis Mulierum.*

PALEAR. Voyez *Callaeon.*

PALEGA-PAIANELI. Voyez *PaianelI.*

PALIMBOLOS , παλίμβολος, de πάλιν, adverbe qui  
marque retour ou répétition, & de βάλλω , attaquer  
ou faisir. Hippocrate, *Epid. VI. Sect. 6. Aphorism.* 16.  
donne cette épithete aux maladies d’une nature erran-  
te, variable , ou qui dégénèrent aisément en d’autres;  
Galien attache à ce mot un autre fens, & il lui fait dé-  
signer ces maladies dans lesquelles il y a d’abord quel-  
que efpoir de guérisim , mais qui conservent une ma-  
lignité secrete & inconnue. FœsIUs.

PALIMPISSA , παλιμπίσσα, de πάλιν , adverbe qui  
marque rêpétition , & de πἰσσα , poix. Dioscoride en-  
tend par ce mot , *Lib. I. cap.* 87. quelque Porte de  
poix seche qulon préparoit en la fassant bouillir deux  
fois.

PALINCOTOS , παλίγκοτος, de πάλιν , derechef, &  
de κοπὸς , inquiétude , agitation d’efprit excitée par  
une colere mélée d’indignation ; cette épithete est Io-  
nique & très poétique. Hippocrate la donne fréquem-  
ment aux maladies qui attaquent derechef le malade,  
lorfque le Medecin s’y attendoit le moins, & qui ont  
à leur retour plus de violence & de masignité. Fœ-

**SIUS.**

PALINDROMIA , παλινδρομία, de πάλιν, derechef, &  
δρέμω, courir. Ce mot signifie le retour contre na-  
ture , ou le reflux des humeurs peccantes vers les par-  
ties intérieures & nobles du corps. C’est en ce fens  
qtl’Hippocrate emploie fréquemment le verbe παλιν-  
δρομέίο, d’où l’on a fait le substantif παλινδρομία Fœ-  
**SIUS.**

P ALINGENES1A, *ffasuuyyiviitelct,* de πάλιν , dere-  
chef, & de γενησία ou de γένησις, génération ; *régéné-  
ration* Les Chymistes fe font fervis de ce mot pour

PAL 298

1 marquer le retour de la verdure des plantes séchées ou  
Eon renouvellement, par le moyen de quelque eau  
mercurielle. *Theat. Chym.*

PALINIDRYSIS , παλινίδρυσις , de πάλιν, derechef, &  
de ι'δρυμαι, être fixé ; *fixation.* Hippocrate fie sert de ce  
mot, *Lib. de Humoribus*, pour marquer le repos & la  
fixation des humeurs qui étoient auparavant exaltées.  
*Palinidrysts* est opposé à *meteorismus, paeTtoyia-stée >* exal-  
tation. FœsIUs.

PALINOPTOS, παλίνοπτος, de πάλιν , derechef, & de  
οάτομαι, voir. Galien rend ce mot dans fon *Exegesis,*par, qui a le dos tourné au foleil.

PALIRRHŒA, παλλίῤῥοια, de πάλιν, derechef, &  
ῥέω, couler. Ce mot signifie dans Aretée , *de Cur.  
Morb. Acut. Lib. II. cap.* 4. le reflux ou le regorge-  
ment des humeurs , comme dans le, cholera-morbus  
accompagné de vomissement de matleres noires.

PALIURUS.

Voici fes caracteres.

Il porte des épines longues & très-aiguës, disposées dans  
un ordre régulier; fon calyee est d’une piece, divisé  
en cinq fegmens; fa fleur est en rose, pentapétale &  
garnie de cinq étamines. Son ovaire qui est placé au  
fond du calyce, deVÎent un fruit assez femblable à un  
bouclier ou à un bonnet; ce bouclier en couvre un au-  
tre plus sphérique, à trois capsides, & contenant dans  
chaque capside une semence ronde.

Boerhaave n’en compte que l’espece suivante.

*Paliurus Dodonaei.* Tourn. Inst. 616. Boerh. Ind. A. 2.  
236. *Paliurus,Offic.Qer.ï* I53.Emac. 1336. Raii Hisse  
2. 1708. *Paliurus sive Rhamnus tertius Dioscoridisu*Parla Parad. 607. *Rhamnus ,sive Paliurus solio Juja-  
bino.* J. B. 31. *Rhamnus folio subrotundo fructu com-  
presso.* C. Β P. 477. *Paliurus , sive Rhamnus tertius  
Dioscoridis.* Parla Theat. 1006. *Spina-Christi.*

Nous Pommes fort portés à croire avec Jean Bauhin que  
cette plante est le *Paliurus* deThéophraste,& la même  
que celle dont Diofcoride fait dans un de fes Chapitres  
une troisieme efpece de *Rhamnus, 8c* qu’il appelle dans  
un autre *Paliurus.* Elle croît aux envirOns de Verone,  
de Bergame, dans quelques parties d’Italie, & aux en-  
virons de Montpellier en France; elle aime les lieux  
découverts , unis & non cultÎVés. Elle fleurit en Mai  
& en Juin. Elle porte fruit en Automne ; & ce fruit lui  
demeure attaché pendant tout l’hiver. On l’appelle  
*Spina-Christi,* parce que quelques-uns fe font imaginé  
qu’on en aVoit fait la Couronne de Notre Sauveur.  
En effet il n’y a peut être aucune autre espece de *Rham-  
nus,* ou d’arbrisseau armé d’épines plus roides, plus  
pointues & plus dangereufes. C’est pourquoi, l’on en  
fait ordinairement des haies , comme de la plante la  
plus commode pour empêcher les incursions des hom-  
mes & des animaux.

Les feuilles & les racines du *Paliurus* font astringentes,  
arrêtent le dévoyement, digerent & guérissent les tu-  
hercules. Son fruit est un puissant incisif ; il diminue  
la pierre dans la vessie , & dégage la poitrine & les  
poumons. On recommande fa femence broyée dans la  
toux, & les Medecins de Montpellier s’en servent  
dans les maladies qui proviennent du Eable & de la  
gravelle. RAY , *Hist. Plant.*

PALLAX , nom que quelques Chymistes ont donné à  
une pierre factice imaginaire, faite d’æther, de terre &  
de rayons de la Lune,avec un poids égal de ceux duSo-  
leil. *iheat. Chym.*

PALLIATIO , *Palliation.* Les Medecins entendent  
par *Palliation , Cure palliative ,* celle par laquelle le  
malade défefpéré , ne guérit point, mais est seule-  
ment foulage par des remedes qu’on lui ordonne έ,

*s y se* PAL

après avoir prédit fa rnort ; ces remedes temperent la j  
douleur, moderent les symptomes, mais ne déracinent |  
point la cause; comme dans les cancers ulcérés , dans  
les fistules cancéreufies & autres maladies. CàsTELLI.

PALLIUM PURPUREUM , *Manteau rouge.* Basile  
Valentin entend par ce *pallium,* une certaine poudre  
folaire , faite d’un amalgame d’or & de mercure , mis  
dans une retorte, où le mercure étant séparé, ce qui  
reste est calciné avec le foufre , & misfous une couleur  
de pourpre. CàsTELLI.

PALMA. *Le Palmier.*

.Voici fes caracteres\*.

Ce fruit dont la puIpe fe mange, contient un noyau dur,  
semblable à celui de la prune.

Boerhaaye en compte les neufefpeces suivantes.

I. *Palma rnasor.* C. B. B. 506. Boefh. Ind, a. A. 169.  
*Palma.* Ger. 1333. Emac. 1517. J. B. 1. 351. Raii  
Hist. 2. 1352. *Paelma vulgaris.* Park, Theat. 1545.  
*Indis Mahaindi.* Herm. AInsi Zeyl. 69. *Le Palmier,*ou lla’rbrc qui porte la date..

Le *Palmier* croît en Barbarie , en Egypte , en Syrie , &  
dans d’autres Pays chauds ; c’est un grand arbre dont  
l’écorce est rude & écailleuse. Ses feuilles qui croiffent  
toutes au fommet, semt larges & ridées , faites de plu-  
fieurs fegmens, roides , nerveufes , dures, séparées les  
unes des autres, environ de la longueurde celles du ro-  
feau, & difposées en évantails; ses fleurs croissent entre  
les feuilles les plus basses , dans une longue enveloppe  
ou étui, qui s’ouvrant dans le milieu,sait voir un grand  
hombre de fleurs blanches à trois feuilles , attachées à  
de longs pédicules. Ces fleurs font fuivies d’uh fruit  
qu’on appelle datte. La datte est ronde, longuette ,  
charnue, jaune au hehors , rougeâtre au dedans, d’un  
gout doux agréable , & mucilagineux , contenant fous  
une peau blanche , un noyau dur , cylindrique , & tra-  
verfé d’une ralnure , ou dlun sillon dans toute falon-  
gueur. MILLER , *Bot. Offe.*

Les Anciens appellerent l’étui qui enferme les fleurs, &  
les élémensdu fruit dit palmier , *elate,* ou *spatha , &*la fubstance tendre & médullaire qui croît au sommet  
du *Palmier ->* est appellée par Théophraste ἐγκέφαλος,  
*encephalns,* le cerveau, & par Dloscoride impropre-  
ment ἐγκάρδ*iov* πρεμνου *, encardium premnu* , le cœur &  
1a moelle du tronc. Ce n’est autre chose qu’un gros  
bouton qui produit, ainsi que Théophraste le dit lui-  
même , lesfeuilles-& le fruit. Si on dépouille le *Pal-  
mier* de cette partie , on le rend stérile , & il ne tarde  
pas à périr. Il paroît par plusieurs passages des anciens  
EcrÎVains qu’on mange ce bouton , & Xénophon dit,  
*danss.onsecond Livre de l’Expédition de Cyrus,* que les  
foldatsenayantdépouillédes arbres pour leur nourri-  
ture, tous sécherent, & moururent peu de tems après.  
Galien rapporte que dans les cas où l'on manque de  
tout, & où l’on est en danger de mourir de faim , on  
aime encore mieux en manger. Nous lisions dans Di-  
philus Siphnius Eut Athenée, qu’il caufe la plétho-  
' re, qu’il nourrit trop , qu’il charge l’estomac , qu’il  
fe digere difficilement, qu’il allume la soif, & ref-  
Eerre le ventre. Gafpard Bauhin , dit qu’à Alexandrie ,  
les Egyptiens s’en nourrissent, & même le mangent  
crû, & que les Payfans de cette Contrée parcourent  
les campagnes, pour y trouver des *Palmiers,* les dé-  
pouiller de leurs sommités , en tirer la peau ou fub-  
stance médullaire , dont nous parlons, & la vendre.

LorEque la datte ou le fruit du *Palmier,* est parfaite-  
ment mûre , & qu’elle n’est point trop grasse , elle est  
bien-faifante à l’estomac, fort nourrissante , & engraise  
fe ordinairement ceux qui en mangent beaucoup :  
mais elle est de difficile digestion , & la plupart des  
anciens Medecins conviennent qu’elle porte à la tête.

PAL [300]

Aretée est le seul qui ait prétendu que tous les mets  
doux étoient nuisibles à l’estomac, exceptés les dattes,  
les figues & les raisins.

Les Anciens faifoient infuser des dattes dans de Peau ,  
& en tiraient un vin : on trouve dans Diofcoridela ma-  
niere de faire ce vin. Cet Auteur dit que la datte est  
acide & astringente, & par conséquent bienfaifante  
dans les flux, & dans l’écoulement immodéré des re-  
gles , si on en prend dans du vin austere. Elle arrête-  
ra les hémorrhagies, & fera agglutiner les plaies , si  
on cn frotte les parties affectées. Les dattes nouvelles  
font plus astringentes que les seches : mais elles don-  
nent des maux de tête , & si l’on en prend avec excès  
avec d’autres alimens , elles enivrent. Les dattes *sè-  
ches* soulagent les personnes attaquées de crachement  
de hang , de maux d’estomac & de dyffenterie : broyées  
avec des coings, & avec le cérat d’Oénanthe, & em-  
ployées en forme d’onguent, elles scmtfalutaires dans  
les maladies de la vessie. Les dattes *,cariotae,* prifes en  
alimens dissipent l’âpreté de la gorge. La décoction  
des dattes Thébaines priste en boiffon , calme les  
fievres ardentes; si on y ajoute du vieil hydromel ,  
elles fortifieront. Cette espece de datte produit les  
mêmes effets en aIimens : on en prépare un vin qui a  
les mêmes vertus. La décoction qu’on en tire , ptisse  
en boiffon , ou en gargargarifme , est très-astringente.

Les noyaux des dattes brûlés dans un vaiffeau de terre  
neuf, éteints & lavés dans du vin peuvent être fubsti-  
tués à la potée dont on fe sert pour embellir les pau-  
pieres. Ils simt astringents, refferrent les pores delà  
peau , & simt bienfaisants dans le§ pustules aux yeux,  
les staphylomes & la chute des fourcils : avec le vin ,  
ils répriment l’excrossance des chairs , & font cica-  
trifer les ulceres.

Les Apothicaires font usage du *spatha* du *Palmier,* dans  
la préparation de leurs onguens. La meilleure espece  
est odoriférante , astringente, pésiante, compacte , &  
graffe au-dedans; elle est astringente , arrête les ul-  
ceres rongeans, & fortifie les jointures relâchées, si on  
la broyé, & si on la fait entrer dans des malagmes ,  
& dans des cataplafmes. Sous cette derniere forme \*  
& avec d’autres ingrédiens convenables, elle est bien-  
faisante dans les maladies des parties précordiales ,  
dans la foibleffe d’estomac , & dans les maladies du  
foie.

Si on en tire une décoction, & qu’on en humecte fréquem-  
ment les cheveux , elle les rendra noirs. Priste en  
boiffon, elle soulagera dans les maladies des reins , d©  
la vessie , & des autres vifceres. Elle arrêtera les flux,  
lesregles& les hémorrhagies de la matrice. La décoc-  
tion du *spatha f* lorsqu’il est encore tendre, Eaite , &  
mêlée avec de la résine & de la cire, guérira la galle ,  
si on l’applique siur les parties affectées pendant vingt  
jours. La substance que le *Palmier* contient, & qu’on  
appelle, *Elate , 8e Borassusi* produira les mêmes effets;  
cette substance est encore un ingrédient très-propre  
dans les onguents.

Pline , Galien , d’autres Anciens , & Jean Bauhin , *Hisu  
Lib. III. cap.* 159. ont indiqué les vertus du *Palmier\*  
-8e* de *ses* différentes parties.

Entre les Modernes , Profper Alpin parle de la maniere  
suivante, des propriétés médicinales de ce fruit.

Le fruit du *Palmier,* dit-il.fournit trois chofes principa-  
les à la Medecine ; le spatha,la poudre dufpatha,& les  
dattes mêmes. On prend le spatha en poudre & en dé-  
coction; en poudre,il est biensaifant dans les diarrhées\*  
les lienteries, les dyffenteries , les flux de fang & d’au-  
tres humeurs, surtout le flux hépatique , les hémor-  
rhoïdes, les regles excessives & le crachement de flang.:  
Les Egyptiens s’en servent encore pour arrêter les ul-  
ceres rongeans, remédier au relâchement de la luette >  
& raffermir les dents & les gencives. Ils employentla  
décoction dans les mêmes cas : mais ils y ajoutent ordi-

301 PAL

nairement la poudre. Elle possede à un degré surpre-  
nant la vertu de raffermir les jointures , lorsqu’elles  
sont foibles & siijettes à des fluxions. La poudre blan-  
che qu’on trouve dans l’enveloppe du spatha , au com-  
mencementdu Printems, lorsque *lc Palmier* commen-  
ce à fleurir , mêlée avec du flucre, est en Egypte un  
grand remede contre l’enrouement, les toux , & les  
inflammations aux yeux. Cette poudre est douce , &  
tant floit peu astringente : c’est pourquoi les Sages-fem-  
mes s’en servent pour arrêter l'écoulement immodéré  
des régles, & retenir le fœtus dans la matrice. Les dat-  
tes non mûres dont ils ufent en alimens & en décoction,  
ne leur font pas d’un moindre ufage en remede , dans  
les crachemens de fang,dans les cas où il s’agit d’arrê-  
ter les évacuations de sang,quelles qu’elles soient, dans  
les lienteries, les diarrhées, les dyffenteries, les vomif-  
femens de fang , & les hémorrhoïdes ; ils les employeur  
encore dans la cure des ulceres simples & des plaies ;  
ils préparent pour ces derniers cas , un sirop avec des  
dattes vertes, ils font aussi ufage des dattes, lorsqu’elles  
sont parfaitementmûres,douces, & tantsoitpetl astrin-  
gentes. Quant aux maladies dans lesquelles elles sirnt  
alors salutaires, ce Eont l’enrouement, les toux , les  
dispnées , les pleurésies, & les péripneumonies. Leur  
décoction est bonne pour hâter l’éruption de la petite  
**vérole. PROSPER ALPIN.** RaY , *Hist. Plant.*

2. *Palma major , dactylifera , folioflabelliformi, pedun-  
culo , ad latera durissimis , magmfquespinis armato.  
Carnaiba.* I.Pssan. 126.

3. *Palma humilis dactyliferi radice repenti , scbolifera s  
folio flabelliformi, pedunculo spinose.* Boerh. Ind. A. 2.  
169. *Chamaerlelphes.* Offic. *Palma minor.* C.B.P. 506.  
*Palma humilis Hispanica, Spinosaset nonspinosa.* J. B.  
1. 370. Raii Hist. 2. 1369. *Palma humilis, sive Cha-  
maerrhiphes, vel Palmites.* Park. Theat. 1545. *Palmi-  
tes , sive Chamaerrhiphes.* Ger. 1335. Emac. 1519. Lc  
*Palmier nain.*

Le fruit de cette espece de *Palmier* est astringent ; c’est  
pourquoi on l’ordonne dans tous les flux, RaY , *Hist,  
Plant,*

4. *Palma humilis dactylifera radice repentiissimâ sebolife-  
râ, folio flabelliformi , pedunculo vix spinose.*

*5. Palma, Chamaerops Plinii,* Lugd. 369. *Palma Cha-  
maerops Plinii , sive Chamaerophes s spinosis foliis.* Park.  
Theat. 1546.

6. *PalmaJoliis longissimis pendulis, abs.que ullo peduncu-  
lo , ex caudice glabro enatis.* Voyez *Draconis sanguis.*

7. *Palma Guinéensis , vinifera. Belgis Christiaan fVUn.  
Boom , et Krissia Boom*, Bofman. *an Palma vinifera,*Lugd. 1834. *Palma vinifera, Theveel.* C. B. P. 507.

8. *Palma Japonica , spinosis pediculis s polypodii solio.*Boerh.Ind.A. 2. 170. *Sagous* Offic. *P alma Indica cau-  
dicein annulos protuberante distincto fructu pruniformi,*Raii Hist. 2.1360. *Palmam reserens arborsarinifera,*C. B. P. 508. *Arbor sarinifera-,* Park. Theat, 1646.  
*Zaguaseeu Arbor sarinifera-,* Jonf. Dendsu 144. *Tod-  
da-panna , seu Mont a-p anna,* Herm. 3. 9. Tab. 13.  
&c. Commel. Flor. Mal. 264. *Le Sagou. LO Pain des  
Indes,* ou *le Libby.*

La poix de ces arbres bien battue dans un mortier avec  
de l’eau, donne une émulsion, dont la fécule déssé-  
chée est le *Sagou.* C’est un aliment fort doux & fort  
nourrissant ; il ne tourmente jamais l’estomac, & il est  
très-fain dans les fie res hectiques : on en ufe beau-  
coup en Angleterre. GboffRoY.

esr

Les Habitans de Malabar mangent le fruit de cet arbre,  
avec du fucre ; autrement il les refferreroit. Le fuc  
exprimé defes feuilles récentes, & pris intérieure-  
ment , modere les tiraillemens des intestins, calme la  
chaleur contre nature de l’estomac, & arrête le vomise  
fement de matieres fanglantes. Le cone qui porte le

PAL 302

fruit, broyé, mis , fous la forme d’un cataplafme, &  
appliqué sur la région des reins, tempere les douleurs  
néphrétiques , & réprime l’écoulement immodéré de  
la femence dans la gonorrhée. La décOction du fruit  
tendre avec de l’eau , excite le vomissement , & vui-  
de merveilleusement l’estomac. La gomme de Par-  
bre priEe intérieurement, résiste à tous les poisims , &  
mêlée avec de la fiente de poule , elle est très-effica-  
ce contre la morsure des viperes ; pour cet effet, il  
faut l’appliquer sur la partie bleffée. Les Habitans du  
Japon , tirent du tronc decet arbre une efpece de fa-  
rine dont ils font un pain, qu’ils appellent *Sagou.* Raÿ,  
*Hist. Plant.*

*y. Palma Indica , Coccigerd s angulos.a.* C. B. P. 5080  
Boerh. Ind. A. 2. 170. *Coccus,* Offic. *Palma Indica ,  
niicisera -, Coccys dicta,* Raii Hist. 2. 1356. *Palmarium  
cifera arbor.* J. B. 1. 375. *Palrna coccyfora , feu nux  
Indica, Indis Lubi.* Comel. Syllab.43. *Palma,sive  
nux!Indica , vulgaris, ferens Coccos,* Park.Theat. 1596.  
*Nux Indica arbor.* Ger. 1338. Emac. 1522. *Coccelra  
Indica. Fis* 63. (Edit 1648.). *Inaja-guacuiba , vul-  
go Coccos.* Ejusil. 130. ( Edit. 1658 ). *Inaja-guacuiba,  
cujusfructus Inaja-giiaca,* Margr. 138. *Tenga.* Hort.  
Mal. I.P. I. Tab. I.II.III.IV. *Polgaha.* Herm. Musi  
Zeyl. 50. *Le Coco.*

On tire de cet arbre une liqueur que les Indiens appellent  
*Suri*, & qui enivre comme le vin ; elle est agréable au  
gout ; & elle a celui qu’auroit un mélange de substance  
douce, saline , & acide. Lorsqu’elle est nouvelle, elle  
est assez douce : mais à la longue, elle devient plus  
forte & plus acide ; elle est blanchâtre, quelquefois  
verte ou pâle, on en distile une eau ou un efprit qui  
s’enflamme dans le feu. On en obtient encore un vinai-  
gre , & une espece de fucre que les Habitans appela  
lent *Jagra.* Les Auteurs de l’*Hortus-Malabaricus ,*ont décrit très-exactement la maniere d’avoir cette li-  
queur. On fait une incision au fommet de la capside,  
qui contient les fleurs ou le fruit, & qu’ils appellent le  
téton de l’arbre, & fufpendent un vaisseau fous cette  
incision ; ils font une incision oblique à l’écorce, en-  
viron quatre pouces au-dessous de la capsule ; ils éle-  
vent cette écorce en forme de talus , ou de barbe,  
comme ils difent; c’est à l’aide de ce talus que le furi  
distile dans le vaisseau.

Ils recueillent la liqueur contenue dans les vaisseaux trois  
fois le jour, le matin, le foir, & quelquefois à midi.  
Le furi du matin est doux ; celui du stsir est acide ; ce-  
lui du lendemain est acescent, & celui du troisieme jour  
est entierement acide, & n’a aucune douceur. Pour  
saire le vinaigre du sclri , on met les vaisseaux dans les-  
quels on l’a reçu,dansde la chaux pendant quinze jours,  
il s’y fait une violente fermentation ; il s’y forme beau-  
coup d’écume; il fe précipite au fond une matiere blan-  
châtre ; & cela fait, le furi est changé en vinaigre.

On prépare de la maniere suivante l’espece de sucre ap-1.  
pellé Jagra.

On met dans des pots une quantité suffisante de chaux s  
pour donner au sclri qu’ils contiennent une couleur  
rougeâtre. On fait bouillir ce mélange , & on ne cesse  
point de le remuer qu’il ne foit épaissi ; il *se* forme de  
cette maniere un fucre rouge , qu’ils parviennent a  
blanchir par des dissolutions & ébullitions réitérées.

On dit que l’enveloppe extérieure de la noix peut être  
mangée, qu’elle est assez douce au gout, qu’elle sor-  
tifie l’estomac, arrête les diarrhées, & guérit les indi-  
gestions.

La liqueur ou le vin de suri passe pour très bienfaisant  
dans les phthisies, dans toutes les maladies des reins, \*  
& dans la difficulté d’uriner. On tire des amandes  
broyées, par expression seulement, & fans le secours  
du feu, un lait dont huit onces prifes tous les matins

303 PAL

avec un peu de fel, tuent les vers, surtout dans les en-  
fans.

Il flottera sur Peau dans laquelle on aura fait bouillir des  
rapures de ces amandes, une huile douce, transparen-  
te & liquide, assez semblable à celle d’amandes dou-  
ces ; six ou huit onces de cette huile, avec de Peau  
dans laquelle on aura fait macérer des tamarins, vui-  
deront doucement l’estomac & les intestins , & pur-  
geront particulierement, les humeurs mélancoliques  
& pituiteufes; au lieu que l’amande même passe pour  
resserrante : mais il faut que cette huile foit nouvelle;  
elle est aussi très-bienfaisante dans les plaies, car non-  
feulement elle arrête l’effusion de seing, mais elle net-  
toie la sianie, calme la douleur & fait cicatriser. On  
tire des petits fragmens des amandes une huile qu’on  
brûle dans les lampes , avec laquelle on prépare le riz,  
qui relâche les nerfs retirés, & qui tue les vers.

Laîiqueur contenue dans l’amande, est bonne pour étein-  
dre la foif & la fievre, nettoyer les yeux & en guérir  
les maladies, & éclaircir la peau des femmes. Elle pu-  
rifie le fang, débarraffe l’estomac & les pasilages deî’u-  
rine, & guérit les maux de poitrine ; elle est agréable  
au gout, nourrit beaucoup , & est une boisson excel-  
lente dans les fievres bilieufes. HERNANDEz, RaY, *Hist.  
Plant.*

Outre les especes précédentes *de palmier,* Dale fait men-  
' tion des suivantes.

1. *Palma oleosa,* Offic. *P almafoliorum pediculis , fructu  
pruniformi, luteo, oleoso.* Cat. Jamaic. 175. Hist. 2.

113. Raii Dendr. 1. *Arbor exotica fructu dactylis simi-  
li.* C. B. P. 508. *Palma Guineae,* J. B. 1. 369. *Nucula  
Indica racemosa.* Germ. Emac. 1554. Parla Theat,  
1596. *Palmier oléagineux.*

Cette espece de *palmier* croît sur la côte de Guinée.  
Son fruit est plat, environ de la groffeur d’une prune ,  
couvert partout d’une enveloppe fibreufe ; on en tire  
une huile, qui lorsqu’elle est récente, a la couleur de  
l’orange , est épaiffe comme le heure , & d’une odeur  
douce & agréable, & a peu de gout.

Les Naturels du pays *se* servent de cette huile pourassai-  
Eonner leurs mets, au lieu de graisse & de heure : quant  
à nous , nous ne l'employons qu’à l’extérieur , elle est  
corroborative , bienfaisante dans toutes sortes de dou-  
leurs , dans la foibleffe des nerfs, dans les crampes aux  
membres, dans les entorfes, & dans les contusions.  
MILLER , *Bot. Offe*

Cet arbre croît de lui-même dans la Guinée. La feule  
chose d’ssage qu’on en tire, est une huile ou plutôt  
un onguent épais de la couleur de l’orange , d’une  
odeur agréable , & qu’on prépare de la maniere stli-  
vante.

On prend la pulpe des amandes, on verste dessus une gran-  
de quantité d’eau bouillante ; on remue le tout pen-  
dant long-tems dans une poele sur le feu, jusqu’à ce  
que le mélange stoit parfait. On enleve ensuite la poe-  
le de dessus le feu, & on laisse repofer la matiere, juf-  
qu’à ce que les parties folides ayant été précipitées.  
Alors on voit flotter l’huile à la silrface de Peau, on  
l’enleve, & lorsqu’il n’en reste plus, on verse derechef  
de l’eau fur Je marc , & on réitere l’opération. Cette  
huile est excellente lorsqu’elle est nouvelle ; elle est  
de la couleur de l’orange, d’une odeur agréable , &  
de la consistance du heure. Employée extérieurement,  
elle est anodyne, corroborative, bienfaisante aux nerfs ;  
elle calme les douleurs de la goute ; dissipe la lassitude,  
& relâche les parties retirées. D ALE.

2. *Palma coccyforafigura ovali.* Voyez *Coccus de Mal-  
diva.*

3. *Palma Haira. Y oyez Ebenus Æthiopica.*

*.4, Pabmaarecifera.Yofa Areca.*

PAL 304.

5. *Palma sanguinem draconis fundens altera.* Voy. *Dra-  
conis fanguis.*

*6. Palma fylvestris bdellifera.* Kempf. Amænit. Exot,  
668. *Palmier bdeUifore.*

Ce dernier est le même que le *Palma ntirifera foliofla~  
belliformi.* Kempfer s’est imaginé que c’étoit le *bdel-  
lifera chamaeriphes* de Serapion. DaLe,

Outre les especes précédentes *do palmier,* Ray faitmen-  
tion des vingt suivantes.

1. *Palma vinifera Theveti.* J. Β. C. B.

C’est un grand arbre , fort beau, toujours verd, portant  
de petites dattes acides & austeres qu’on a de la peine  
à manger. Les Ethiopiens percent sim tronc à deux  
piés de terre, & en tirent une liqueur fort douce, & qui  
a le gout de vin d’Anjou. Ils gardent cette liqueur  
dans des vaisseaux de terre & l’appellent *MignolelPOmt*la garantir plus furement de la corruption, & l’empê-  
cher defe tourner, ils l’assaifonnent avec du sel. Son  
odeur est sort agréable, elle est très-bonne pour étan-  
cher la sc)if. Les anciens Egyptiens en humectoient  
trois ou quatre fois les corps de leurs morts avant que  
de les embaumer, afin de les garantir de la putréfac-  
tion. Cette espece *dcpalmier* est fort commune au Cap-  
Verd.

2. *Palma Javanensis longissimo folio.* C. B. *P almae Indica  
genus Lantor dictum.* J.B.

Ce *palmier* porte un petit fruit, de la grosseur d’une ce-  
rife, de la couleur de l’orange, & contenant une aman-  
de qu’ils appellent *cucos.* Ils en tirent une huile très-  
délicate , de la couleur de l’orange , agréable au gout,  
& très-faine pour ceux qui y font faits.

3. *Pindoba Brasieliensibus, Marge. Pindova,* Pison. *Inaia  
Brasilianis. Palma Br asili ensi s, cortice glabro, fructu  
ovi Gallinacei , magnitudine et figura.*

On tire de la pulpe de ce fruit, laquelle est de couleur de  
fafran,une huile de la même couleur, qu’on brûle dans  
les lampes. L’amande fournit par expression une huile  
très-limpide , qui lorsqu’elle est nouvelle, fert à assai-  
fonnerles alimens, & qu’on brûle lorfqulelle est vieil-  
le. L’huile du fruit & l’huile de l'amande, font l’une  
& l’autre d’une nature froide; & on substitue la der-  
niere à l’huile rosat. On *se sert* des souilles “pour cou-  
vrir les maisons; on en fait de la natte, des corbeilles,  
& autres choses semblables. Il distile de la sommité de  
l’arbre une gomme transparente, d’une odeur agréa-  
ble,d’une belle couleur , & dont on *se sert* quelquefois  
au lieu de gomme Arabique. Cette fommité contient  
encore une fubstance médullaire, d’une couleur blan-  
châtre, qui a le gout de la noix nouvelle, & qui est un  
fort bon aliment, mangée avec du fel & du pain.

4. *Palma Brasiliensis quintas sou Tttcum Pis.oni , Palma  
Brasil. aculeata, fructu pruni Damasceni magnitudine  
et figura.*

Le tronc , les branches & les feuilles de *ce palmier,* font  
éplneux; scm bois est noir & extremement dur,& les  
Naturels du pays s’en servent pour armer leurs fleches,  
Bon fruit vient en grappe, chaque grappe est de deux  
ou trois cens fruits. Les singes & les porcs s’en nour-  
rissent ; on en tire une huile fort limpide, dont on fait  
grand cas, & qu’on emploie aux mêmes usages que  
celle de la noix de Pindova. Il est noirâtre à l’exté-  
rieur; & il contient une amande qui n’a pas mauvais  
gout, furtout lorsqu’elle est récente. Sa substancefi-  
lamenteuse fournit aux habitans du Brésil, un fil fort  
& très-fin, qu’on prendroit pour de la foie rouge.

5, *Feelrna*

305 PAL

5. *Palma Brasiliensis scpelma , feu aque PisonI. Palma  
Brasiliensis vinifera, foliis cinereis-*

Ce *palmier* porte un fruit en grappe, dela grosseur d’une  
prune mOyenne , jaune quand il est mûr , très - doux  
au gout, & contenant une amande blanche & très-dé-  
IÎCate, dont les habitans font un vin. Cet arbre a nom  
*Catole,* dans la langue des Negres,

6. *Palma Brafiliensis octava Iraiba dictaÆis.onis. Palma  
Brasiliensiss.armifer a -s an Tri Leri ; idest, palma Ame-  
ricana fructu racemoso.* C. B.

Les branches de cet arbre situées aux environs du som-  
met contiennent une fubstance médullaire très-blan-  
che, qu’on fait bouillir *avec* de la viande ou de l’hui-  
le, & qui passe pour un bon aliment; on en tire enco-  
re une fubstance blanehe & plus dure, qu’on broie ,  
qu’on met en morceaux, qui ressemble a de la farine  
détrempée, & dont on fait des gâteaux , assez agréa-  
bles au gout. Cet arbre donne un fuc dont on fait une  
boisson fort douce & très-agréable au gout. Ses fruits  
font doux , ont de la serveur , & servent d’alimens à  
Ceux qui voyagent dans les bois & dans les déserts.

7. *Palma nobilis seu regalis Jamaïcensis et Barbadensis.  
Palmistefranc, et Rochefort. Palmier RoyaI.*

Cetlarbre est grand , droit, s’élevant quelquefois à la  
hauteur de deux cens cinquante, ou de trois cens piés.  
La partie fupérieure de fon tronc contient une subs-  
tance, médullaire , blanche,’sort tendre , qui a de la  
saveur, & qui mangée crue a le gout de la noix. Bouil-  
lie & confite avec les feuilles blanches & tendres qui  
l’enveloppent de tous côtés , c’est un des mets les plus  
délicats qu’on prépare aux Ifles fous le vent.

Les François & les Anglais appellent cette Fubstance  
médullaire, avec les feuilles qui l’enveloppent, *choux  
de Palmiste s* ils en font leur potage, au lieu du chou  
commun & des autres herbes. C’est tout au fommet du  
tronc qu’est placée l’enveloppe ou l’étui de la fleur &  
des fruits , qu’on appelle *spatha.* Son fruit est rond &  
environ de la grosseur d’un œufde poule,

8. *Urucuri-Iba.* Margr. & Pifon. *Pauma Brasiliensisfari-  
nifera,fructu pruni capuleae insidente.*

On tire du fruit de cet arbre une huile très-médicinale ,  
furtout contre la piquure de la raie. Je ne crois pas  
qu’il y ait un meilleur remede en pareil cas.

9. *Pdlrna-Brasiliensis nona rniriti dicta Visuels.*

Ce *palmier* porte un fruit feul & isolé, bon à manger,  
doux & de la grosseur d’un œuf de poule.

10. *Palma Brasiliensis decima, miraiaiba dicta Pisoni.*

Son fruit est de la grosseur d’un œuf de pigeon ; il est bon  
à manger, & a même assez de faveur.

11, *Jocaras et jacoara Brasiliensibus*. Margr. *Giocara,*Pistmi. *Palma cocrifera minor Brasiliensis.*

Ce *palmier rea* rien de particulier, si ce n’est fon fruit  
qui est très-petit, qui croît en grappe, & qui a la figu-  
re du coco.

12. *Katou- Indel.* H. M. *Palmas.ylvestris Malabaricas  
folio acuto, fructu pruni facie ,* D. Commelin. Voyez  
*Katou-Indel.*

13. *Palrnasacie curiofora*, J. B. *Palma cujus fructus cuci.*C. B.

Le *cuciophoron, κ,υκΐο^οξον,* de Théophraste, est fort dif-  
férent du *palmier* ; car le *palmier* n’a qu’un feul tronc ;  
au lieu que cet arbre s’est à peine élevé de terre qu’il *se  
Tome V.*

Pal 306  
partage en plusieurs corps, & chaque corps en plusieurs  
branches. Èon fruit est gros comme le poing, rond&  
oblong, d’une couleur jaunâtre, doux au goLlt & très-4agréable ; fans être en grappe , comme celui *du palmier,  
8c avec* d’autres caracteres, qui font voir que ce cucic-  
*phoron* n’est point une espece de *palmier* ; mais com-  
me tous les Botanistes fe sont accordés à le ranger  
dans cette classe , j’ai cédé à leur exemple. Le *nux In-  
dica minor* de Cor dus , en qui tout est commun avec  
lecuci de Théophraste, excepté la forme & la *gros-  
seur,* me paroît revenir beaucoup au coco. Je ne trou-  
ve aucune defcription du *curiophoron* chez les Moder-  
nes : mais à en juger par fon fruit, il me paroît que  
c’est une espece *do palmier* des Indes furtout de *cocri-  
fera angulosa.* C. B.

14. *Palma-Indicafolio bicompositoesiructu racemoso, solo υη~  
da-pana.* H. M.

Ce qui distingue ce *palmier* des autres, ce sont les seuil-  
les qui croissent deux à deux, & qui sa croisent l’une &  
l’autre,

15. *Palma vinifera fructu ex arboris trunco spinoso.* C. B.

Le fruit de cet arbre-pend du tronc , de même que la  
pomme de pin & l’ananas; au lieu que dans les autres  
*palmiers* il part de la fommité du tro.nc, & est contenu  
dans le *spatha.*

Les trois especes fuivantes dé *palmier s* font dans Ray,  
avec le *caranaiba-,* un article particulier, & une efpe-  
ce subordonnée *dopahmier ,* distinguée par des feuilles  
en évantail & pliées.

16. *Palma cocrifera , folio plicatiliflabelliformi foernina  
carimpana.* H. M. *Palmelra brava foernina Lusitanis»  
Palmier cocciforefemelle s àfouilles en évantail, plian-  
\* tes.*

17. *Palma coccyferafolio flabelliformi mas, ampana.* H.  
M. *Lusitanis Palmelro bravo macho. Palmier coccifore  
mâle, àfouilles pliantes et en évantail.*

18. *Pabrna montana,folio plicatili,flabelliformi maximo,  
femel tantum frugifera, codda panna, sive palma mon-  
tana Malabarica* , H. M. *Cingalensibus Talagas , et  
Talagaiia, et Talipot. An palmam r ferens arborsari-  
nifora* ? C. B. *Palmier* des montagnes à feuilles en  
évantail , pliantes & très larges.

Le Capitaine Knotz, qui a été vingt ans captif dans l’lfle  
de Ceylan , dit que les feuilles de cet arbre sont très-  
vifqueufes , & molles comme du parchemin : & quoi-  
qu’elles soient capables lorsqu’elles fiant étendues, de  
couvrir vingt hommes , cependant on peut les plier  
comme un évantail, les resserrer, & les réduire dans  
un eEpace moins grand que la main ; d’ailleurs elles  
sont extremement légeres, & on peut les porter dans  
la main, en les divssant en parties.

19. *Palma humilis fpsnosa atitara Brasiliensibus dicta-*Margr. *Palmier nain épineux.*

20. *Palma manicam Hippocraticam referens.* C. Β. *Pal-  
ma sacrifera.* Clusi *Palmier nain ressemblant* à *la Chaus.  
fe d’Hippocrate.*

Ces deux derniers *palmiers* sont dans Ray la seconde &  
la troisieme efpece *do palmier* nain. La premiere espe-  
ce est sous le titre de *Palma humilis.* R a V, *Hist\*  
Plant.*

Pour faire du vin *do palmier.*

*Prenez* des dattes communes mûres , mettez-les dans un  
vaisseau qui foit pereé d’un trou au fond , que ce  
trou soit bouché d’un roseau poissé, & envelop-  
pé de filasse,

3°7 PAL

Mettez enfuite fur dix chœnix de dattes , trois conges  
d’eau. Voyez *Chœnix & Congius.*

Si vous ne voulez point avoir un vin fort doux, mettez 5  
conges d’eau, laissez macérer les dattes dans cette  
eau pendant dix jours, le onzième ôtez la filasse  
du roseau, & recevez le vin doux & épais dans  
des vaisseaux & le gardez pour votre usage.

Ce vin est agréable, mais il porte à la tête. Il est bien-  
faifant dans les fluxions, parce qu’il est astringent. On  
peut par la même raison l'ordonner dans de certaines  
maladies de l’estomac, dans la passion cœliaque, &  
dans le crachement de fang. Il y en a, qui, avant de le  
tirer, jettent dessus une quantité d’eau pareille à la  
premiere ; ce qu’ils réiterent jufqu’à cinq fois , mais  
jamais davantage ; car alors il s’aigrit. DIOSCORIDE,  
*Lib. V. cap.* 40.

PaLMa , *la paume de la main.*

PaLMa PINUs, *sou conifera ;* nom d’un grand arbre qui  
tient du palmier & du pin.

PALMARIS MUSCULUS , *le muscle palmaire.* Les  
Anciens ne faifoient mention que d’un mufcle apparie-  
nant à la paume de la main, qu’ils appelloient le *pal-  
maire* long : mais Fallope en décrit un autre, qu’il  
appelle le *palmaire* court, dont la découverte lui fut  
communiquée par Jean-Baptiste Cannarus, excellent  
Anatomiste, son contemporain. Ce sut Valverda, qui  
le premier, fit mention de ce mtsscle dans un Traité  
d’Anatomie écrit en Espagnol.

Le *palmaire* long , qu’on appelle autrement l'ulnaire  
grêle, *ulnaris gracilis ,* est un petit mufcle situé entre  
l’humérus & le carpe, en-dedans de l'avant bras , dont  
le corps est menu & délié , & le tendon long & plat.

Il est attaché par *sa* portion charnue à la petite crête du  
condyle interne de l’humérus , & quelquefois étroite-  
ment uni à l’ulnaire interne ; de-là il defcend charnu  
pendant quelque efpace , tournant un peu oblique-  
ment vers le milieu de l’avant-bras , & fe termine par  
un tendon long, mince & étroit.

Ce tendon defcend le long du milieu de l’avant-bras,  
par-dessus tous les autres muscles , auxquels iladhere  
légerement; & avançant par-dessus le ligament large  
interne annulaire , ou tranfverse du carpe , s’insere à  
fa surface, où il donne quelques filamens radiés à l’a-  
ponévrofe *palmaire.*

J’ai trouvé ce mufcle attaché au condyle de l’humérus,  
par un tendon d’environ un travers de doigt de long,  
auquel le corps charnu étoit joint versle milieu de l’a-  
vant-bras.

J’ai aussi vu le tendon inférieur inséré dans l’os fcaphoï-  
de du carpe, fans communiquer avec le ligament lar-  
ge annulaire : & j’ai vu l’aponévrofe *palmaire* prendre  
fon origine de ce ligament ; d’où l'on peut raifonna-  
blement conclurre, que cette aponévrofe ne dépend pas  
essentiellement de ce mufcle.

Quelquefois ce mufcle paroît n’être qu’une production de  
l’ulnaire interne.

Le *palmaire* court, *Ovt palmaire* cutané n’est qu’une ban-  
de mince de fibres charnues situées transversalement,  
ou plus ou moins obliquement sous la peau de la gran-  
de éminence de la paume de la main , entre le carpe &  
le petit doigt, ayant ses fibres adhérentes à la peau ,  
& entrelacées en quelque sorte avec la membrane adi-  
peuse.

Ces fibres sont attachées le long du bord de l’aponévrose  
*palmaires* depuis le ligament large du carpe jusqu’au  
petit doigt, & s’avancent pendant quelque efpace sur le  
plat de l’aponévrose, mais fans aucune connexion avec  
les os du métacarpe. Près de l’aponévrose, ces fibres  
Eont plus ou moins tendineuses; & souvent même quel-  
ques-unes se croisent. Elles sont quelquefois si minces  
& si pâles, qu’il est difficile de lesappercevoir ; & dans  
quelques sujets, ce mufcle paroît être divisé en plu-  
fieurs parties.

PAL 308

L’ulnaire grêle paroît être un muscle coadjuteur de l'ul-  
naire & du radial interne, pour plier le poignet, & pa-  
roît aider aussi particulierement le radial interne dans  
le mouvement de pronation. WINSLow.

PALMATA ; nom commun à plusieurs especes d’*Or-  
chis.*

PALMOS, παλμὸς, *palpitation.* Voyez *Palpitatio.*

PALMULA, *datte.* On entend encore par ce mot l’ex-  
trémité large & plate d’une côte. BLANCARD.

PALPEBRÆ , *paupieres.* Voyez *Oculus.*

PALP1TATIO, *Ppalpitation.*

La palpitation est une maladie du cœur, dans laquelle  
il siouffre une espece de concussion, qui le fait trem-  
bler & palpiter. Les Grecs l’appellent παλμὸς τῆς καρ-  
δίας, vibration, ou tremblement de cœur, & les Latins  
*palpitatio,palpitation.* Dans le paroxyfme , les arteres  
font dans une pulsation véhémente , & quelquefois  
dilatées par tout le corps, furtout au-deffus des cla-  
vicules. Cette maladie a de fréquentes intermissions;  
on en est rarement tourmenté dans le repos : mais les  
exercices violens, l'ufage des vins forts, le commerce  
des femmes,les bains chauds, des accès de colere, occa-  
sionnent fon retour. Si *^palpitation* de cœur dure long-  
tems, elle menace de mort fubite. Elle est aussi sort  
dangereufe, lorsqu’elle attaque fréquemment, & qu’el-  
le est la fuite de quelque autre maladie. C’est encore  
un mauvais signe que les nausées & les vomiffemens  
qui l’accompagnent, & qui ne soulagent point. Ceux  
qui sont attaqués de *palpitation* au bout de quelques  
mois, ou même d’année en année, ne parviennent  
jamais à une grande vieillesse; ils meurent tous de fie-  
vres aiguës, ou d’une Eyncope qui les emporte subi-  
tement ; les personnes qui ont atteint quarante à cin-  
quante ans, & celles qui sirnt incommodées de flatu-  
lences mélancoliques , ou d’une tumeur à la rate ,  
causées par la bile noire, y font plus fil jettes que d’au-  
tres. La *palpitation* du cœur précede la fyncope, & dé-  
génere quelquefois en cet accident. LommIüs *Med.  
Obs.*

Il y a quelques maladies convulsives & spafmodiques ,  
qui affectent tout le iysteme nerveux, & qui détruisent  
presque toutes les fonctions du corps, tandis que d’au-  
tres font particulieres à certains viEceres qu’elles agi-  
tent fréquemment, & avec une violence terrible. La  
*palpitation* du cœur est du nombre de ces dernieres ; on  
peut la définir un picottement vif, ou une convulsion  
du cœur qui est d’une fubltance mufculeuse; ou un  
dérangement de fa situation naturelle occasionnée par  
l’impétuosité du fluide nerveux, dans les nerfs cardia-  
ques, & par l’impulsion d’une trop grande quantité de  
fang dans le ventricule droit du cœur, ou par l’acrimo-  
nie des humeurs, ou par quelqu’autre caufe,

L’exactitude de cette définition *sera* démontrée par ce que  
nous dirons dans la suite : mais il est à propos d’ob-  
*server* qu’il ne faut l’appliquer qu’à une *palpitation* de  
cœur incommode, morbifique, dont les retours font  
périodiques , & fort différente de ce tremblement, ou  
de cette légere *palpitation* de ccçur, qui prend quel-  
quefois aux perfonnes les plus faines, & qui ceffe bien-  
tôt. Le tremblement de cœur dont il s’agit a pour cau-  
se l'influx rapide du fluide nerveux dans l'es fibres ner-  
veufes, qui l'ont dans la même direction que les vais-  
seaux, mais surtout que les arteres coronaires, & qui  
environnent la surface extérieure du cœur; il peut  
aussi provenir d’un influx trop lent du même fluide dans  
quelque ramification. Aussi Lower remarque t-il dans  
son Traite *De corde, Cap.* 2. que si on lie la huitieme  
paire, le cœur d’un chien fera attaqué fur le champ de  
*palpitation :* on peut encore concevoir par-là pourquoi  
ce tremblement survient si fréquemment, foit après  
des agitations violentes d’esprit, foit après une débau-  
che de femmes ; pourquoi il fuit la perte des forces ,  
prognostique quelquefois des défaillances, accompa-  
gne certaines fievtes malignes, fuccedeàdes hémor-

309 PAL

rhagies considérables, & prend aux malades qüi font  
Eur le point de mourir. Il y a encore un mouvement  
ou une.*palpitation* de cœur, beaucoup plus frequente ,  
& qui attaque ceux qui ont couru avec vitesse, qui  
joiient à la paume, au ballon, qui s’exercent violem-  
ment, qui prennent des bains chauds, qui fe livrent à  
des mouvemens de joie excessifs, ou qm font animés  
de quelque passion extraordinaire. Cette efpece *de pal-  
pitation* n’est autre chose , qu’une systole vive &  
prompte du cœur & des arteres, produite par une  
agitation trop violente , & par une circulation trop  
rapide des humeurs facile dans les cavités du cœur.  
Il est de distinguer cette systole du cœur, lorsqu’elle  
n’est point accompagnée de dureté dans le pouls, du  
pouls fiévreux , qui est fréquent & dur. Il ne saut  
pas confondre non plus la maladie dont il s’agit,  
avec cette *palpitation* que les femmes fentent quelque-  
fois dans la région épigastrique, fur la fin de leur grose  
fesse, & qui ne provient d’autre ehofe, que d’une réplé-  
tion & d’une pulsation trop grande des arteres qui y  
semt situées, surtout des arteres céliaques,la quantité  
de sang y étant trop grande , pour pouvoir être rappor-  
té avec la promptitude nécessaire par les veines fplé-  
niques. On remédie facilement à cette derniere *palsi-  
tationj* pour cet effet il ne s’agit que de faigner, ainsi  
qu’il paroît par ce qu’on lit dans les *Journaux des cu-  
rieux de la nature, Dec.* I. *an.* 6. mais ce n’est point de  
ces *palpitations* différentes que nous ayons à traiter.  
Nous ne nous fommes proposé l’examen que de celle  
qui a des retours fréquens, qui.attaque sans aucune  
caufe extérieure & éVidente, & dans laquelle le Eerre-  
ment & l’agitation de cœùr Eont si violens, qu’il en est  
tiré hors de *sa* place naturelle, approché aVec force du  
côté gauche, & jetté aVec tant de Violence, contre les  
côtes, le fternum & les parties qui l'environnent, que  
la pussation éleVe les tégumens extérieurs, & slapper-  
çoit quelquefois malgré les habits. Voyez Forestus  
*in Obs. Liv. XVII. Obs.* 10. & Christophe de Vega ,  
*LibTII. de arte Med. cap.* 8. Nous lisions dans le Trai-  
té de *Blulu, de palpitatione cordis} Sect.* 13. qu’un ma-  
lade qui étoit tourmenté d’une *palpitation* de cœur,  
aVoit une tache rouge à la partie de la poitrine qui est  
immédiatement au - dessus du cœur, qu’en appliquant  
la main fur cette tache, on fentoit *iapalpitation*; & que  
dans un autre malade, il s’étoit formé une tumeur dure  
au même endroit.

**Il** y a dans la defcription historique de cette maladie, quel-  
ques circonstances qui méritent une attention particu-  
liere. Ceux qui font d’une constitution ferme , d’un  
tempérament fanguin & mélancolique , & dont l’a-  
me est foible, & peureufe, & qui abondent en fang &  
en humeurs , ceux en qui des éVacuations de fang foit  
naturelles, foit artificielles, font ou supprimées, ou  
négligées, les femmes qui font mal réglées, ceux en  
qui des hémorrhagies par le nez fe font arrêtées; tou-  
tes ces personnes, dis-je, simt finettes à la *palpitation.*Nous lssons dans Ballonius, *Lib. I. Consil.* que de mê-  
me que les jeunes gens, qui entrent dans l’âge de pu-  
berté, & qui étoient siijets à de fréquentes hémorrha-  
gie, font attaqués de *palpitation s* ainsi les jeunes filles  
qui n’ont point de regles, paree que le fang, au lieu de  
faire éruption par la Voie naturelle , regorge Vers les  
parties supérieures, n’en font pas exemptes. La *palpi-  
tation* est plus ou moins Violente; plus ou moins lon-  
gue; elle prend pendant le fommeil, & réVeille en fur-  
faut; quelquefois on en est attaqué pendant le jour, &  
elle s’augmente après aVoir mangé. Il lui arriVe aussi  
dsetre précédée d’anxiété violente aux parties précor-  
diales. Dans le paroxysine, la refpiration est prompte  
& embarrassée. Il y a tremblement de cœur : mais un  
phénomene très - remarquable , c’est que quoique le  
pouls foit intermittent, fes pulfations font toutefois  
correspondantes au mouvement du cœur ; elles fiant  
feulement languissantes & diminuées. Timæus de Gul-  
denklee, dit *Epit.* 23. que dans la *palpitation,* le pouls  
**est** tout-à-fait insensible au poignet. Lorsique l’accès est

PAL 3so

violent, le malade fent de l’embarras & de Pànxiétè  
dans la région des hypocôndres, & du diaphragme:  
ce iymptome est une des Luîtes de l’action du nerf phré-  
nique sur le diaphragme ; car ce nerf est situé aux eni  
virons du côté gauche du cœur. Lorsque la *palpitation*a cessé, le corps fe trouve dans une grande langueur, &  
il y a tremblement aux articulations.

Passons Èjx caisses, & au siége'de la maladie. La caufe for-  
melle de la *palpitation* toujours une contraction &  
convulsion du cœur, si Violente qu’il en est tiré de *sa si-*tuation naturelle. Sa casse matérielle & prochaine, est  
une certaine stagnation de sang , surtout dans le Ventri-  
cule droit du cœur, aVec une congestion trop grande de  
ce fluide dans le même lieu, en conséquence desquels il  
Ee fait un influx impétueux du fluide nerveux dans les  
nerfs cardiaques & dans les fibres du cœur, où il caufe  
une contraction contre nature. Mais pour éClaircirda-  
vantage cette matiere, nous allons faire précéder quel-  
ques notions fur la structure du cœur.

Jean Marie Lancisi dans fon Traité, *De motu cordis et  
aneurismatibus,* combat le fentiment de la plupart des  
MedeCÎns,qui penfent que les nerfs du cœur font très-  
petits , & prefque insensibles; il fait voir par des rc-  
cherches anatomiques fort exactes , que les nerfs qui  
communiquent avec les mufcles du cœur font considé-  
rables, tant par leur soree que par leur nombre. 11 y en  
a cinq paires, tant à droite qu’à gauche. La premiere  
est appellée la paire vague , elle part du cerveau ; S011  
origine est entre les éminences nommées *nat.es 8c testes ;*elle passe entre les petites, ramifications de l’artere  
carotide, & fie rend dans la même direction que la vei-  
ne cave au péricarde; elle répand des petites ramifica-  
tions dans les oreillettes & les arteres du cœur ; & elle  
fe termine dans le raifieau netVeux qu’on apperçoit  
entre l'aorte & l’artere pulmonaire , à la partie posté-  
rieure de la bafie du cœur. La seconde est la paire in-  
tercostale supérieure; elle part du même endroit que  
la paire vague; elle sort de la tête par l’ouverture de  
l’os pierreux,& elle desicend & passe au-dessus de l'aor-  
te ; où *se* divisant en trois ramifications , elle en en-  
voie une à la partie extérieure du cœur, & les deux au-  
tres à ce que l’on appelle communément le tissu réti-  
culaire. La troisieme est la paire vertébrale ; elle a sim  
origine dans le cerveau, aux environs de la dixieme  
paire; elle sitit l’artere vertébrale, traverse le canal  
osseux, & sortant aux environs de la septieme *vertè-  
bre* du cou , elle s’inEere en différens endroits du cœur,  
& finit par fie distribuer dans le réseau nerveux du  
cœur. La quatrieme est la paire intercostale inférieu-  
re; elle part de la moelle spinale, entre la troisieme  
& la quatrieme vertebre du cou ; elle envoie quelques  
ramifications aux oreillettes, & aux veines qui s’y ren-  
dent, & concourt quelquefois à la formation du plexus  
nerveux du cœur. La cinquieme est la paire phréni-  
que; fon origine est à la derniere vertebre du cou & à  
la premiere du dos ; elle *se* distribue dans les oreillet-  
tes & dans les ventricules, entre dans le plexus ner-  
veux du cœur, & porte un nombre infini de ramifica-  
tions dans toute la substance du cœur. Ce mécanisine  
une fois connu , on ne doit point être surpris, que la  
force du cœur, foit supérieure à celle de tous les autres  
musisles ; on doit concevoir de plus pourquoi le cœur  
tremble, & pourquoi sim mouvement n’est pas tout-à-  
fait] interrompu, si l’on lie un des nerfs du cœur ; il est  
évident que cette ligature doit casser de l’irrégularité  
dans l’influx du fluide nerveux dans fes autres parties.  
Il est à propos de remarquer qu’entre ces nerfs il y en  
a trois paires qui forment des ganglions, & qu’il n’en  
est pas ainsi des deux autres. Ce font ces dernieres qui  
fervent à régler le mouvement du cœur. Les trois pre-  
mieres agiffent, & obéissent aux passions de l’ame ; &  
par conséquent cauEent les mouvemens violens & ir-  
réguliers de ce visitere. C’est par cette rasson que les  
mouvemens de l’ame ont une influente si Considerable  
fur le mouvement du Cœur. On remarquera d ailleurs  
que la veine cave a plus de nerfs qu aucuns autres vaïse

3 11 PAL

feaux, par la raisim qu’il lui faut beaucoup de force  
pour rapporter au cœur le fang distribué dans tout le  
corps, & qui en revient.

On voit donc que le cœur est un mufcle, ou plutôt un  
amas de misscles; car l’anatomie nous apprend qu’il  
est composé d’une infinité de fibres, & de saifceaux  
charnus; & que chacun de ces saifCeaux est suit d’une  
multitude prodigieufe d’autres petites fibre\*; & que  
chacune de ces fibres en contient un grand nombre de  
plus petites ; & que l’on peut donner à chacune le nom  
de mufcle, puisqu’il n’y en a point qui ne soit couverte  
d’une membrane très-déliée dans le tissu de laquelle il  
entre des fibres nerveufies & des arteres. Il fuit de tout  
cela que le cœur est tant au - dedans qu’au - dehors,  
très-nerveux, sensible, & capable d’être irrité, & mis  
en contraction , par tout ce qu’il contient. D’ailleurs  
c’est un mufcle comme séparé , sisspendu par quatre  
grands vaisseaux, & qui par conséquent peut être tiré  
en tous siens , & écarté de sa situation naturelle , lors-  
qu’il y siirvient quelque agitation extraordinaire. Son  
tssage est de distribuer le Eang dans tout le corps , à  
propos de quoi nous serons les observations silivan-  
tes,qui ne seront point étrangeres au but que nous  
nous sommes proposé dans cette dissertation. Le  
fang est porté de toutes les parties du corps , par  
le moyen des veine qui simt d’abord fort petites, &  
enfuite fort grandes, dans la veine cave, il remplit  
le sinus considérable qu’elles forme aux environs de  
l’oreillette droite du cœur; il passe de-là dans cette  
oreillette; comme cette oreillette est un mufcle creux,  
il la dilate en y entrant; la veine sisuclaviere porte en  
fnême-tems le chyle dans la même oreillette, par la  
veine cave descendante. Lorsque cette partie du cœur  
est pleine d’humeurs, on conçoit qu’elle est sollicitée  
à *se* resserrer ; cette contraction force le fang d’entrer  
dans l'oreillette droite du cœur, qui est totalement re-  
lâchée, ou du moins felon Lancisi, à la fin de *sa* diase  
tole , & au commencement de *sa* Systole : mais le ven-  
tricule droit est en conséquence de sa structure nerveu-  
*se*, & de la grande quantité de fiang qu’il contient,  
porté à la contraction ; il *se* resserre, & fait passer le  
Eang dans l’artere pulmonaire; & les valvulestricufpi-  
dales l’empêchant de rentrer dans l’oreillette , il fe  
distribue dans toute la substance des poumons. C’est  
là qu’il trouve une infinité de passages libres, qu’il en-  
tre dans la veine pulmonaire, & c’est de là qu’il revient  
dans le ventricule gauche, d’où il est porté dans l’aor-  
te , & de l’aorte dans toutes les parties du corps. Lorf-  
que le fang a été chassé du cœur, fes ventricules vui-  
des fe remettent dans leur état naturel, qui est la Diaf-  
tole; alors ils *se* remplissent derechef, & il naît une  
Eeconde contraction ; c’est ainsi que *se* perpétuent la  
Eystole & la diastole du cœur, qui durent aussi long-  
tcms que la vie, & qui entretiennent l’entiere & par-  
faite circulation des humeurs.

Il fuit de tout ce que nous avons dit qu’il faut, ι°. Pour  
que le mouvement du cœur foit régulier, qu’il y ait  
un juste rapport entre le fluide à mouvoir, & la par-  
tie solide motrice : or celle-ci ne peut pousser que la  
quantité de celui là, qu’elle est capable de surmonter.  
*2°.* Qu’il y ait une juste témperie, & un certain mélan-  
ge dans les fluides. 3°. Que le cœur ait la force requi-  
fe; que l'influx du fluide nerveux foit fussifant, & que  
celui de la liqueur artérielle &fpiritueufe ne foit point  
défectueux. 40. Que la disposition des canaux & des  
vaisseaux qui portent & rapportent le seing, & le font  
passer des extrémités du corps au cœur, foit bonne, &  
que leurs cavités foient fans aucune obstruction. Si l'é-  
tat de ces canaux n’est point naturel, le mouvement  
du cœur en fera altéré de plusieurs manieres. Mais com-  
me il ne s’agit ici que d’une *palpitation* violente ; nous  
obferverons, pour la distinguer des autres agitations  
de ce vistcere, qu’elle suppofe toujours. 1° Qu’il y a  
quelque vice dans le ventricule droit du cœur. 2°. Qu’en  
conséquence de ce vice, l'influx du fluide nerveux dans  
les nerfs cardiaques, est plus grand & plus impétueux,

PAL 312

qu’en conséquence de cette impétuosité, il fe sait dans  
le cqiur un tressaillement violent & contre nature, ac-  
compagné d’une contraction vive, & qui dure jufqu’à  
ce que les embarras & les obstacles qui y avoient don-  
né lieu soient dissipés. 4°. Que dans ce tressaillement  
violent, le cœur est chassé de *sa* situation naturelle ; ce  
qui est d’autant plus facile à concevoir, qu’il est ifblé  
& si.lfpendu. 50. Qu’il doit être poussé particulierement  
vers le côté gauche; parce que l’action vient du côté  
droit. 6°. Que le mouvement des humeurs dans les *ar-  
teres* doit être irrégulier, & même cesser entierement  
pendant quelques minuttes; d’où il s’enfuit que le  
pouls fera au poignet intermittent, foible , petit, ou  
même qu’il cessera, & que les défaillances, accompa-  
gneront fréquemment la *palpitation.*

Examinons maintenant les causes médiates de cette ma-  
ladie. Pour cet effet, voyons quel est l’état des par-  
ties dans ceux qui en font morts, & dont on a disséqué  
les cadavres.

Nous n’insisterons point fur les polypes, *fur* les pierres  
& fur d’autres excroissances ou concrétions, qu’on a  
trouvées dans le cœur & dans la cavitç de fes vaisseaux;  
ces faits font fussifamment attestés par les Auteurs.  
Nous ne ferons point mention de la quantité contre  
nature, d’eaux teintes de fang qui distendoient le pé2  
ricarde; sans expliquer ici la formation de cette eau,  
nous ne parlerons que de la disposition du cœur, telle  
qu’on l’a trouvée dans les siujets qu’on a ouverts. Nous  
lisions *AéNL.éDec.tAn. 9. Observ.yy.* qu’on trouva à  
l’ouverture d’une personne morte de *palpitation, le*cœur d’une grosseur contre nature, le ventricule droit  
dilaté & rempli d’un Eang fort noir;les arteres affaissées  
& la veine-cave ascendante distendue & considérable-  
ment tuméfiée. Willis assure les mêmes chosies *Tract,  
de Medicament. Oper. Sect. y. cap.* 3. H ajoute, outre  
l'engorgement du ventricule droit & de l’oreillette  
droite du cœur , celui des poumons , qu’il nous dit  
aVoir trouVés remplis d’un fang noisuextravasé ou crou-  
pi. Jean Cousin écrit, *in Nov. Asth. Hist.* 3. qu’il a νιι  
quelques cœurs de personnes mortes dé *palpitation s de*la grosseur de celui d’un bœuf.

Nous trouVons donc dans la recherche que nous faifons  
des caufes médiates de la *palpitation* de cœur, qu’elles  
ont leur siége, soit dans ce Visicere & ses environs, soit  
dans des parties plus éloignées. Entre les causes situées  
foit dans le cœur, soit dans ses enVÎrons, les plus im-  
portantes & les plus ordinaires sont des concrétions po-  
lypeuEes, toujours fibretsses & membraneuses, engen-  
drées particulierement dans les Ventricules & les oreil-  
lettes du cœur, s’étendant dans les veines, & forcées  
de passer de-là dans les arteres.

Voici les signes auxquels nous reconnaîtrons que *\apal-  
pitation* de cœur est produite par ces concrétions.

Elle augmentera immédiatement après que le malade au-  
ra fait quelques exercices violens, monté des efcaliers  
ou occasionné dans fon fang l’agitation la plus légère,  
il fentira une grande anxiété dans les parties précor-  
diales; sim pouls fera foible, inégal & quelquefois  
tout-à-fait intermittent; la respiration fera tellement  
embarrassée, qu’il y aura danger de suffocation; ces  
Eymptomes seront accompagnés de défaillances fré-  
queutes, qui feront longues & qui ne céderont point  
aux remedes. Selon la situation de ces concrétions lo-  
gées dans les cavités du cœur, il sort plus ou moins de  
fang de la veine-cave.Et felon que la quantité de simg est  
plus ou moins grande, le pouls est plus ou moins sort oti  
foible. Lorfque le polype est immobile & demeure at-  
taché fermement & fans pouvoir être agité, à la par-  
tie qui lui a donné naissemce, il n’y a point de *palpita-  
tion* ; mais s’il est séparé de cette partie, & s’il flotte li-  
brement dans les ventricules, il pourra être entraîné  
avec le fang, paffer dans quelques vaisseaux larges, s'y

3sa PAL

arrêter, empêcher la circulation & ne laisser passer le  
fang qu’après avoir été réfolu; alors le pouls est non-  
feulement intermittent; mais les vaisseaux étant obs-  
trués & le fang continuant de se porter perpétuelle-  
ment dans le ventricule droit du cœur, y restera né-  
cessairement en stagnation, le distendra, y produira  
des coneussions violentes & donnera lieu à une *palpita-  
tion* qui ne cessera que lorEque l’obstacle qui gênoit la  
circulation sera levé.

Vûilà la raiston pour laquelle on remarque dans ceux qui  
sirnt morts d’une *palpitation* de cœur, qui avoit pour  
caisse un polype , l’oreillette & le ventricule droit ,  
ainsi que la veine-cave , considérablement dilatés, &  
remplis desiang en stagnation. Voyez M. *N. C. Dec.*2. *An. 6. Obs.* 233. *etAct. Berol. Dec.* 2. *Vol. VII.*

La *palpitation* naît fréquemment encore de quelque vice  
des fluides, lors, par exemple, que leur masse est trop  
grande pour pouvoir être mue par les folides. S’il y a  
surabondance d’humeurs , les vasseaux qui les con-  
tiennent & les ventricules du cœur où ces humeurs font  
portées avec impétuosité, & en trop grande quantité ,  
Feront distendus brufquement, relâchés & contraints  
de palpiter. Alors le visage est rouge & fleuri, les vaif-  
feaux font gonflés de fang & le pouls est fort. Les jeu-  
nes perfonnes d’un tempérament simguin sujettes à des  
hémorrhagies considérables par le nez, siont plus sujet  
tes que d’autres à ces inconvéniens, surtout si leur hé-  
morrhagie vient à cesser; alors elles sentiront de la com-  
pression & de l’embarras dans la poitrine. Les persim-  
nes qui se fiant assujetties à des évacuations de Eang ha  
bituelles & périodiques, s’exposent aux mêmes acci-  
dens, si elles négligent ces évacuations. Ce qui nous  
démontre pourquoi quelques personnes guérissent de  
*la palpitation* de cœur qui les prend à certain tems de  
l’année, par une seule saignée. Nous avons un exem-  
ple de cette cure dans Zacutus Lusitanus, M. *P. H.  
Lib. II. Hist. 39.* Stalpart-Vander-Wiel assure la mê  
me chose, & cite *Obs. Rar. Cent. I. Obs. rsa* un cas tiré  
de Galien, dans lequel il s’agit d’un jeune homme qui  
fut attaqué trois ans de fuite d’une *palpitaelon* de cœur,  
dont il fut toujours foulagé par la saignée , & dont il fe  
garantit la quatrieme année & les suivantes en Ee fai-  
sant Eaigner à tems.

Mais une caisse plus fréquente encore de la *palpitation* de  
cœur, c’est l’amas qui s’y fait de fang & de sérosités  
vifqueuses. On a remarqué que les humeurs épaisses &  
visqueuses commençoient par s’arrêter d’abord dans  
le foie, qu’elles entroient en stagnation dans les vif-  
ceres de l’abdomen , & dans les parties nerveufes &  
membraneufes, & qu’elles y produisissent des constric-  
tionssipasinodiques. Mais loreque les vicceres de l’ab-  
domen font en constriction , le sang est porté en plus  
grande quantité vers les parties précordiales, & le flui-  
de le plus noir passe de la veine-porte dans la veine-ca-  
ve, & de celle-ci dans le ventricule droit du cœur ,  
mais en si grande abondance,que lasiystole naturelle du  
cœur si-lssit à peine pour le chasser ; ce sang épais & vif  
queux laisse souvent dans le cœur quelques-unes de ces  
parties; elles y demeurent en stagnation , & la *palpi-  
tation* qui en résillte s’oppoEe dans la sitite à leur ex-  
pulsion. Telle est la premiere origine du polype. C’est  
aussi par-là qu’il faut rendre raifon de *^palpitation* de  
cœur qui accompagne les affections hypocondriaques,  
sicorburiques & cachectiques , & qui est un de leurs  
fymptomes les plus incommodes , de même que de cel-  
lequi naît de la compression de l’abdomen à laquelle  
les jeunes filles font exposées, par l'ufiage des corps  
trop fiertés qulon leur fait porter. On conçoit encore  
de-là pourquoi les hommes sont attaqués *de palpita-  
tion ,* après la suppression d’un écoulement hémorrhoï-  
dal. & les filles cacochymes, aux environs de la pre-  
miere éruption de leurs regles, lorsque cette évacua-  
tien fe fait mal , de même que les sommes âgées en  
qui elle ne fe fait plus. Toutes ces personnes fontfré-  
quemment attaquées de *palpitation,* & cette *palpitation*

PAL. 314

est plus ou moins violente, félon les différens tems de  
la lune. Lorsque les sclcs vitaux font épais, la *palpita-  
tion* devient un des iymptomes de la colique néphréti-  
que. Car les spasines & les flatulences comprimant &  
distendant dans cette maladie les vaisseaux de l’abdo-  
men forcent le fang de *se* porter en grande quantité  
vers les parties précordiales; d’où il s’ensuit évidem-  
ment *vm&palpitaelom*

La *palpitation* de cœur est assez fréquemment produite  
par une certaine matiere fubtile, acre & caustique ,  
qui non-feulement agit sim les parties précordiales &  
les nerfs du cœur, & gêne la respiration ; mais qui por-  
tée au cœur & dans fes vaisseaux coronaires avec la  
masse des humeurs, s’attache aux fibres nerveufes &  
charnues, les picote & les diEpose à un moilVement  
violent de concussion. C’est par cette raiston qu’on a vu  
un grand nombre de malades saisis d’une *palpitation* de  
cœur, en conséquence d’une gratelle ou d’une fieyre  
pourpretsse, ou répercutée, ou dont l’éruption étoit  
insussisiante, ou qui étoit rentrée d’elle même. On s’ex-  
posie au même accident en consolidant trop-tôt des ul-  
ceres', ou en répercutant mal à-propcs d’autres mala-  
dies exanthémateuses. Cette obseryation a lieupareil-  
lement dans la goute & les affections gouteuEes; si l'on  
en fait remonter la patiere , ση caufera la *palpitation.*Simon Pauli parle, *in Quadripartita Bot. d’une palpi-  
tation* Violente de cœur , occasionnée par la suppression  
d’une tranfpiration fétide des piés. Des Vapeurs em-  
poifonnées & puantes font capables du même effet ,  
ainsi qu’on en a un grand nombre d’exemples. Nous li-  
sions dans Godefroi Schultze, *Tract, de NatéTinct. Bez.  
cap. y.* que les filmées de l’antimoine reçues dans les  
poumons ont causé la *palpitation.*

Ce n’est pas seulemen t le. vice des humeurs qui peut casser  
*la palpitation* de cœur; nous aVons plusieurs exemples  
qui prouVent que cette maladie est aussi une des suites de  
la disette de sang. L’expérience nous a appris que les  
éVacuations considérables de sang, sioit par la matrice  
dans les aVortemens ou dans les accouchemens , sioit  
par les regles, sioit par le crachement de sang, Toit par  
le nez, Eoit par d’autres parties du corps, étoient sui-  
vies non-seulement de treffaillement, mais de vraies  
*palpitations* de cœur; ce qui ne doit point étonner ; car  
pour que la systole & la diastole *se* faffent avec régula-  
rité , il faut que l’influx du fluide nerveux , & du *sang*artériel dans le cœur & dans fles vaisseaux, ait de cer-  
taines conditions. Ainsi si cet influx est trop foible, le  
cœur manquera de forces, & sa contraction ne fera pas  
affez grande ; il restera donc du fang dans ces cavités;  
ce fang s’engrumellera & fe coagulera ; venant à s’ac-  
cumuler, ü gênera la circulation, caufera des défail-  
lances , & produira dans le cœur ce mouvement qulon  
appelle communément *palpitation , 8c* qui est si fré-  
quemment accompagné de lipothymie. Quoique les  
accès sioient alors fréquens, le mal n’est pas dange-  
reux.

Entre les causes de la *palpitation,* une des plus considéra-  
bles, c’est l'agitation de Pssprit ; stes effets Varient  
considérablement; tantôt elle met les humeurs dans un  
mouvement violent, & les contraint de *se* porter avec  
impétuosité du centre à la circonférence, ainsi qu’il *se  
fait* dans la colere & dans la joie ; tantôt elle resserre  
les parties extérieures & ramene les humeurs de la cir-  
conférence au centre , comme il fe fait dans la crainte,  
la terreur & le chagrin. L’expérience d’accord avec les  
obsieryations dejGabelcoverus, *CentTV. CuratJEp* nous  
apprend que la colere & la joie excessives caufent rare-  
ment une vraie *palpitation',* elles accélèrent feulement  
la systole & la diastole du cœur & des arteres : mais  
la vraie *palpitation* a d’autres Eymptumes que ceux-là.  
La crainte produit fréquemment un tressaillement de  
cœur , & peut être fuivie d une *palpitation.* Voyez Ba-  
glivi, *Prax. Med. Lib. II.* H fe présente tous les jours  
des cas *de palpitation* violente qui n’ont eu d’autre cau-  
se que la crainte ou la terreur,

315 PAL

Voici la maniere dont je crois-qu’il faut expliquer ces  
phénomenes.

La terreur violente refferre les parties extérieures & con-  
traint les humeurs de fe porter au-dedans ; ces humeurs  
fe rendent au cœur en trop grande abondanee, le dis-  
tendent au-delà de fon degré naturel, & cette disten-  
sion est suivie de *palpitation»* J’ai moi-méane remarqué  
plusieurs fois que les personnes hypocondriaques , &  
celles én qui le fysteme nerveux étoit foible , étoient  
attaquées d’une *palpitation* de cœur, après uneprofon-  
de méditation , le refroidiffement des extrémités & le  
vertige. Tout le monde fait que l’odeur des parfums  
donne la *palpitation* aux femmes hystériques.

On peut Compter entre les caisses les plus éloignées de la  
*palpitation* de cœur, l’usage des alimens flatulens, fur-  
tout lorsque la digestion s’en fait languissamment, &  
qu’il y a affection hypocondriaque ; ce qui provient de  
ce que ces alimens légumineux lassent une mucosité  
vifqueufe dans l’estomac & dans les intestins ; les va-  
peurs qui s’élevent de cette mucosité distendent ces  
vifceres, gênent la circulation dans les vaiffeaux de  
l’abdomen, gonflent l’estomac-, affaiblissent l'action du  
diaphragme, & rallentissent conséquemment la circu-  
lation du fang dans les poumons , & fon mouvement  
dans les cavités du cœur. Malpighi nous apprend dans  
une Lettre écrite à Borelli, qu’il étoit lui-même fré-  
quemment attaqué *de palpitation* violente , après avoir  
mangé des silbstances légumineufes. Il est aisé de con-  
cevoir de-là pourquoi les hypocondriaques font atta-  
qués de *palpitation*, particulierement après avoir man-  
gé , & pourquoi la plupart des anciens Medecins attri-  
buoient cette maladie aux flatulences; enforte qu’Hip-  
pocrate prétendoit, ainsi qu’on peut voir *Lib. II. Ep.*Sect. 5. que toute *palpitation* de cœur étoit accompa-  
gnéede flatulences.

Nous ne manquerons pas de placer entre les caufes acci-  
dentelles de la *palpitation*, la constriction de l’abdo-  
men, des cuisses, des jambes par des habits trop étroits ;  
car toutes ces choses tendant à porter les humeurs de  
bas en-haut, doivent contribuer à la production de cet-  
te maladie , particulierement en ceux qui y ont déja  
quelque disposition; Gabelcoverus l’a remarqué *Cent.  
III. Curat.* 114. & Forestus fait mention d’un homme  
qui s’étant endormi à midi avec fes jarretieres trop *ser-  
rées* , fut attaqué d’une *palpitation* de cœur, qui cessa  
aussi-tôt qu’il les eut relâchées. Rien n’est plus capa-  
ble de multiplier les accès de la *palpitation,* en ceux à  
qui cette maladie a pour caufe un siang trop épais , ou  
des concrétions polypesses , que l’agitation des hu-  
meurs , occasionnée soit par des passions violentes, soit  
par l’usage de liqueurs & d’alimens chauds. On trouve  
M. *N. C. Dec.* 1. *An. g, Obs.* 134. un exemple de *pal-  
pitation* causée par des alimens trop épicés, ou par un  
violent exercice de corps; on a remarqué que l’exer-  
cice violent nuifoit à tous ceux qui étoient sujets à la  
*palpitation.*

Mais avant que de passer à la pathologie de *\a palpitation*de cœur, nous allons exposier en peu de mots ce que  
nous pensims siur l’eau du péricarde.

Il nous est démontré par un grand nombre d’observations  
que le péricarde est plein d’eau en ceux qui meurent  
de la palpitation de cœur. On trouve dansCarolus Pi-  
fo, *de Morbis â serosa Colluvie ;* dans Olaus Borrichius,  
*in Act Haffe* dans Houlier, *in Schol. Lib. I. cap\** 39.  
dans Tulpius, *Lib. IV. cap.* 20. dans Fernel, *Lib. V.  
Pathol, cap.* 12. un grand nombre decas qui ne per-  
mettent pas d’en.douter. Plusieurs Medecins ontre-  
gardé cet amas d’eaux dans le péricarde , comme la  
caufe de *\a palpitation :* mais j’incline à le regarder avec  
Lower, *Tract, de Corde , cap.* 2. comme un des effets  
de cette maladie. Il est certain que lorsique le siang est  
en stagnation dans quelques parties, il y dépose sa par-  
tie la plus féreuse & la plus subtile ; & c’est ce qui arri-

Ρ A L 316

ve au cétveàu, dans les intestins , dans la matrice &  
dans la vessie : pourquoi le sang en stagnation dans les  
ventricules & dans les oreillettes du cœur, &.mis dans  
une agitation violente, n’y déposeroit-il pas la partie  
la plus subtile qui s’extraVaseroit ensilite dans le péri-  
carde? Cela posé il s’ensuitquel’hydropisiedupéricar-  
de & même celle de poitrine, seront des fuites de la  
*palpitation* de cœur.

Nous l.iEons dans le Traité de Galien , *de Locis affectis-»*ssu les prognostics de cette maladie , qu’il est rare que  
ceux qui font attaqués d’une palpitation violente de  
cœur, soit dans la jeunesse , fiait Eur le déclin de l'âge,  
survivent long-tums à cette attaque. « Celui qui est  
« attaqué fréquemment d’un tressaillement de cœur ,  
« doit s’attendre à une mortfubite , dit Avicene, *Fen.*« 3. *primiL.Doct. cap.* 1. parce que ce fymptome  
« Ile manifestant dans une partie principale, il lui est  
a faeile de dégénérer en unefyncope mortelle. » Il ne  
faut point négliger cette maladie, quelle qu’en puisse  
être la caufe. Si la distention du cœur est portée au-  
delà de sim élasticité, enstorte qu’il ne puisse plus en-  
trer en contraction , il s’ensuivra nécessairement une  
fuffocation. La *palpitation* peut aussi dégénérer en hé-  
mophthisie, en phthisie, en cachexie, en asthme con-  
vulsif, en hydropisie de poitrine , & en anafarque. Π  
faut s’attendre à une terminaison fâcheuse , toutes les  
fois qu’elle fera fréquente , considérable , & accom-  
pagnée de difficulté de refpirer, de défaillance , &  
d’inégalité dans le pouls. En général, lorfqu’il s’agit  
de former le prognostic , & de travailler à la guérison  
de cette maladie, un Medecin doit examiner avec at-  
tention si elle est idiopathique, si elle a fa caufe dans le  
cœur, ou du moins dans les vaisseaux adjacens ; ou sa  
elle est symptomatique, & l’effet d’une affection spaf-'  
modique, convulsiVe, hystérique & hypocondriaque. Il  
est difficile de guérir la *palpitation* de cœur idiopathla  
que, la symptomatique au contraire ceffera parfaite-  
ment, avec la maladie principale dont elle est l’effet.

*CURE,*

Plus la *palpitation* de cœur est invétérée , plus elle est  
difficile à guérir ; car lorsque les fibres du cœur ont été  
long-tems irritées & distendues contre nature,elles font  
tellement affoibies , que le mal devient habituel ; elle  
*fe fait* fentir à la plus légère occasion. S’il est donc im-  
portant de s’opposer à toute maladie en général dès sonr  
commencement, c’est surtout à *ia palpitation* de cœur.  
Lorsqu’elle ne fait que d’être produite, on peut en es-  
pérer une parfaire guérifon : mais la cure n’en fera que  
palliative, *si* elle est invétérée, & furtout idiopathique.

Voici les indications curatives que l’on doit *fe* proposer.

On tentera, ι°. de diminuer l’agitation contre nature  
des parties nerveuEes & des fibres tant du cœur que des  
vaiffeaux.

2°. D’empêcher le sang d’entrer en stagnation aux envi-  
rons du cœur & des poumons , en en procurant une  
dérivation ailleurs , & en rendant la circulation plus  
libre.

3°. En détruisant les casses de la maladie , lorsque lepa-  
roxyscne est passé.

Quant aux paroxysines, il est d’un Medecin sensé de  
chercher la cause occasionnelle qui les a amenés.  
S’il s’assure , par exemple , qu’ils proviennent d’une  
ébullition des humeurs, les meilleurs remedes aux-  
quels il puisse avoir recours, ce siont ceux qu’il croira  
capables de calmer cette ébullition , & de dissiper en  
même-tems l’agitation contre nature des parties S0I1-  
des. Pour cet effet, il aura recours aux poudres anti-  
spasinodiques préparées d’yeux d’écreviffes, à l’anti-  
moine diaphorétique, au nitre dépuré , au cinnabre, à  
l’ambre , aux dents de cheval marin philosophique-

3ΐ7 PAL

ment préparées , à la corne de cerf préparée fans sou,  
& à une petite quantité d’extrait de castoreum. Les  
poudres préCipitantes, feules ou avec la liqueur miné-  
rale anodyne, &prsses dans un verre d’eau froide, *se-*~ ront très-propres pour tempérer l’orgasine des hu-  
rneurs, Lorsque la *palpitation* naît de flatulences conte-  
nues dans les intestins; lorsqu’un malade est en mê-  
me-tems constipé, & qu’il a la peau feche & les piés  
froids, on joindra les remedes extérieurs à ceux dont  
nous avons fait mention ci-dessus, & l’on tentera l’é-  
vacuation des flatulences & des feces par l’anus , avec  
des clysteres oléagineux & modérément carminatifs.  
On fera plonger les piés dans de l’eau tiède ; obfer-  
vant toutefois de les faire frotter auparavant avec des  
linges chauds, s’ils font excessivement froids. Lorfque  
des hémorrhagies violentes ont précédé la *palpitation s*Sc que le malade êst excessivement foible, & sistet à de  
fréquentes défaillances ; outre les sédatifs que nous  
venons d’indiquer, employez les analeptiques, com-  
me les mélanges faits des eaux de lis des vallées , de  
baume de Turquie, d’eau de canelle préparée fans vin,  
d’eau de cerifes noires, de la poudre du Marquis,  
d’yeux d’écrevisses , de liqueur minérale anodyne, &  
de quelques sirops analeptiques , comme de celui des  
quatre fleurs cordiales. L’essence d’ambre est aussi un  
excellent analeptique ; elle fortifie merveilleufement  
dans la *palpitation* de cœur. Il ne faut pas non plus né-  
gliger dans cette maladie les remedes extérieurs ; &  
entre ces remedes, les fomentations difcussives & balfa-  
miques, les fachets appliqués fur les parties précordia-  
les, & fur le creux de l’estomac. Onprépareracesre-  
medes avec le romarin, la mente, le baume, les fleurs  
de camomile Romaine, & d’autres ingrédiens qu’on  
humectera avec de l’eau fpiritueufe de baume. Fo-  
restus fait grand cas du baume verd, mêlé chaud avec  
de la bourrache , & appliqué avec de l’eau-rofe & un  
peu de vinaigre. On remplira la même indication , en  
frottant les parties précordiales de baume de vie. S’il y  
a surabondance de fang, qu’on ait négligé pendant  
long-tems la sclignée, & que le mal résiste aux remedes  
que nous venons de conseiller, on n’aura plus rien à  
faire qu’une saignée du pié , ou une saignée à quelque  
vaisseau des parties supérieures, si rien n’indique le con-  
traire ; on tirera alors une assez grande quantité de  
fang : par ce moyen, les parties précordiales seront dé-  
chargées du poids des humeurs qui les opprimoient, &  
l’équilibre fera restitué entre les parties folides & les  
parties fluides.

Horstius nous assure, *Lib. III. Obs.* 16. avoir éprouVé que  
la siaignée étoit très-bienfaisante dans le paroxysine de  
la *palpitation.* Il y a des persimnes qui se sentent foula-  
gées, & même quelquefois entierement guéries, en in-  
clinant le côté droit vers la terre, dans le paroxysine de  
la maladie. J’ai vu plusieurs fois cette pratique réussir ;  
& l’on trouvera, *A. N. C. Dec.* ι. *An.* une bonne  
preuve de fon efficacité. Il n’est pas difficile d’en ren-  
dre raifon ; car il est évident qu’en courbant le corps  
de gauche à droite , on empêche le sang de *se* porter  
avec autant d’impétuosité dans la veine-cave defcen-  
dante,

Lorfque le paroxysine est passé, toutes les indications cu-  
ratives *se* réduisent à détruire, ou du moins à affoiblir  
les catsses de la maladie. Pour cet effet, le Medecin  
s’occupera soigneusement à empêcher l’augmentation  
des humeurs , excepté dans le cas où *iapalpitation* pro-  
viendroit de la difette du sang. Il préviendra par ce  
moyen leur amas & leur épaississement, & il arrêtera  
l’accroissement du polype s’il est déja formé. Il aura  
furtout recours à la saignée , comme un remede capa-  
ble non-seulement de soulager dans le paroxysine,  
mais encore de prévenir sim retour lorsqu’il est passé.  
C’est pourquoi, Galien ne balanee point d’assurer,  
*Lib.I. de Locis affectis, cap.* 2. que tous les malades  
attaqués *de palpitation,* peuvent être guéris par la fai-  
gnée, & par Tissage des remedes & des alimens atté-  
nuans. C’est aussi l’avis d’Antonius abAttomari, *cap.*

PAL ’ 318  
45. de CapiVacci, *Lib. II. Prac. cap.* g. de Vlctor  
Trincavelius, *inPraelect. de Comp. Med. et cap. de pal-  
pa. cordis s* StaIpart-Vander-Wiel, *Obs. ram Cent. I.  
Obs.* 36. de Zacutus Lusitanus, Μ. *P. H. Lib. II. Hist.*39. & de Verzashe, *Obs.* 90. Voilà les précautions  
qu’il importe le plus de prendre dans la *palpitation* de  
cœur qui provient de la surabondance & de l’épaississe-  
ment des humeurs : ce sont aussi presque les seuls  
moyens qui puissent soulager ceux qui sont attaqués de  
concrétions polypeuses.

On peut encore attaquer les causes de la *palpitation* avec  
des armes plus fortes ; pour cet effet, si elle est fymp-  
tomatique , il saut aller droit à fa caufe génératrice. Si  
c’est une affection hypocondriaque, on emploiera les  
remedes que nous avons indiqués à l’article *Hypocon-  
driaca paissio ,* eu égard toutefois à l’épaississement des  
humeurs, qui étant le premier fondement de la forma-  
tion du polype, n’exige point une cure différente de  
celle de l’affection hypocondriaque. Il faut feulement  
s’attendre que lorsqu’il y a simplement épaississement  
d’humeurs, la cure fera parfaite; au lieu qu’elle ne fe-  
ra que momentanée & palliative s’il y a polype. Mais  
dans l’un & dans l’autre cas , l’indication principale  
est de conferver aux humeurs leur fluidité , & aux ex-  
crétions leur régularité, tant par les alimens que par  
les remedes. Pour cet effet , on ordonnera des décoc-  
tions & des infusions apéritives, atténuantes & résidu-  
tives, & des bouillons clairs faits de ratine de chico-  
rée, & de chien-dent & de cerfeuil. Rhodius recom-  
mande, *Lib. II. Obs.* 40. le petit-lait dans *une palpita-  
tion* de cœur qu’il appelle mélancolique. Mais rien  
n’est comparable en pareil cas aux eaux minérales, fur-  
tout de Carles-Bade. Rien n’est plus efficace pour at-  
ténuer & résoudre les humeurs épaiffes, visquetsses &  
coagulées, emporter les sircs impurs par l’excrétion &  
dissiper l’engorgement des visceres. J’ai vu quelques  
malades qui avaient des *palpitations* de cœur & qui pa-  
roissoient être attaqués de concrétions polypeuses,pro-  
longer leur vie pendant un grand nombre d’années par  
la saignée & par l’usage des eaux de Carles-Bade.

Lorsque la *palpitation* de cœur naît de la suppression des  
regles ou de l'écoulement hémorrhoïdal, il faut resti-  
tuer ces excrétions ; pour cet effet on ufera des remedes  
fédatifs, anti-fpasiDodiques & modérément laxatifs,  
de la saignée, du bain des piés, des bains, des eaux mi-  
nérales chaudes, & d’autres chsses que l’état du mala-  
de suggerera. Si elle est produite par des ulceres trop  
tôt consolidés, par la gratelle, la matiere de la goute  
ou par d’autres maladies exanthématetsses mallà-pro-  
pos répercutées ; on commencera par évacuer à l’aide  
de laxatifs doux, les impuretés logées dans les pre-  
mieres voies; enfuite on tentera d’émouffer les pointes  
de la matiere acre & subtile distribuée dans la masse du  
sang, de la préparer à l'évacuation & de lui faire issue  
par les pores de la peau. On remplira cette indication  
avec les abforbans, les diaphoniques fixes ou lesre-  
medes acidulés, comme le *mixtura simplex* avec'la li-  
queur anodyne, d’abord feule, ensilite avec l'efprit bé-  
foardique de Bussius , ou PeEprit ambré de corne de  
cerf. On parviendra au même but avec des infusions  
chaudes, qu’on fera prendre en boiston le matin dans  
le lit, lassant obferver en même tems un régime dia-  
phorétique & tempéré. Mais si le siége de la maladie  
est dans le cœur, & si elle provient d’un défaut de coi|-  
formation , comme d’une concrétion osseuse , d’une  
excroissance ou d’un abfcès, tout Part du Medecin ne  
pourra rien. Cependant on ordonnera tous les remedes  
que nous avons indiqués pour les polypes, ils serviront  
du moins à garantir le malade du déseEpoir.

Le meilleur moyen de prévenir la *palpitation* de cœur,  
c’est d’en éviter avec Eoin toutes les causes occasion-  
nelles, & de faire un bon usage des choses non-natu-  
relles. C’est pourquoi je confeille a tous ceux qui se  
croient attaqués de polype, de ne prendre aucun vio-  
lent exercice de corps, de peur que les humeurs mises  
dans une grande agitation, ne détachent quelques con-

319 PAL

crétions fibretsses, qui venant à flotter librement dans  
les vaisseaux , ne manqueroient point de donner lieu à  
quelque évenement funeste , ainsi que Gabelcoverus  
l’obferve. *Cent. III. Curat.* 114. qui ordonne furtout  
aux femmes de porter des habits aisés, principalement  
à l’abdomen , aux cuisses & aux jambes.,

« Les habits étroits fur l’abdomen doivent être proscrits,  
« dit Cràton,Lià. *V.* Consili. 12. On fe garantira sefi-  
**α** gneusement l’estomac & la poitrine de la froideur  
« de l’air ; on fe gardera bien de s’exposer long-tems au  
« froid; Pair de la nuit fera malefain ; lorfque *lcspal-  
« pitaelons* commenceront, on fera donner fur le champ  
a un clystere & frotter les mains & les piés. »

Il faut que les alimens & les boissons foient atténuantes ;  
on ne prendra rien de flatulent; on évitera tout ce qui  
pourroit agiter l’esprit & remuer les passions avec vio-  
lence ; on ne fe livrera ni à la colere, ni aux terreurs ,  
ni a la débauche des femmes, ni aux méditations trop  
profondes, car ces choses font capables de produire  
d’elles-mêmes la *palpitation.* Enfin on tiendra les excré-  
tions dans leur état naturel, & l’on aura foin que la  
perspiration & lléVacuation des feces fie fassent libre-  
ment.-,

*Précautions.*

Quelques sauteurs font grand cas des opiats dans les *pal-  
pitations* de cœur : quant à moi, je penfe que les narco-  
tiques forts & vaporeux, tels que font les remedes ti-  
rés de l’opium, furtout lorsqu’ils n’ont pas été sclffi-  
Eamment corrigés, & qu’on les fait prendre à des mala-  
des épuisés par des hémorrhagies considérables, loin  
de foulager, ne font qu’augmenter le mal. Quant aux  
femmes hystériques , s’il arrive que les paroxyfmes  
foient accompagnés *depalpitation* de cœur, on se trou-  
vera bien de leur appliquer fous le nez des substances  
vaporeustes & fétides, comme le castor, l’afa-foetida &  
les plumes brûlées. Mais l’on s’interdira abfolument  
l’usage des parfums ; ils font capables, je ne dis pas  
feulement d’augmenter, mais de rappeller la mala-  
die.

C’est prestque une loi générale que de faire faigner du  
pié, & que d’ordonner le demi-bain dans toutes les  
affections fpafmodiques : mais il est évident que ces  
remedes font pernicieux, si lespiés font froids. C’est  
donc une circonstance qu’il ne faut pas négliger dans  
*la palpitation de* cœur; il seroit plus à propos de dériver  
les humeurs vers les parties inférieures, par des fo-  
mentations & par des frictions; après quoi Fon pour-  
roit saigner & baigner.

Lorfque la *palpitation* proVÎent de la disette des humeurs,  
comme il arrive à la fuite des hémorrhagies , on-usera  
des analeptiques & de tout ce qui est capable de rendre  
les forces; on ne s’interdira que les substances d’une  
nature trop chaude & capables de produire un orgas-  
me. Je ne connois point de remede qui convienne  
mieux dans le cas dont il s’agit que l’essence d’ambre  
avec la liqueur anodyne. On fera prendre aussi des ali-  
mens nourrissans, des préparations de lait & toutes les  
émulsions qui réparent promptement le siang. Pour en  
rendre la digestion plus prompte , on ajoutera à tous  
les remedes quelque substance corroborative & propre  
à fortifier le ton de l’estomac , comme l’élixir vifcéral  
balsamique. Si *iapalpitaelon* de cœur est chronique, on  
fe trouvera bien de changer d’air & de lieu.

**Il** faut bien fe garder d’tsser dans les *palpitations* de cœur  
des purgatifs drastiques, des émétiques, de tout ce qui  
**est** capable d’agiter les humeurs & de toute substance  
trop acre & trop aromatique. Ces fubstances ne man-  
queroient pasde mettre les humeurs,en mouvement,  
de caufer des fpafmes dans l’estomac & de déterminer  
par ce moyen les humeurs vers les parties précordiales.  
Les bains d’eau douce étant capables de produire les  
mêmes effets, on ne les ordonnera point. S’ils peuvent  
être bienfaisans, ce nlest que quand ils semt tiedes , &

PAL 320

que le paroxysine est stur sim déclin. Si la *palpitation*provient de quelques maladies exanthémateuses reper-  
cutées , on aura recours particulierement aux diapho-  
rétiques doux. Ces remedes provoqueront la transpi-  
ration , procureront l’éruption de la matiere peccante  
& la rappelleront à la surface du corps.

Si la maladie naît d’une pléthore considérable, & si le vi-  
fage paroît gonflé de fang, il fera quelquefois à propos  
de tirer une quantité fuffssante de fang par la jugulaire :  
mais on observera tant avant que pendant l’opération ,  
de tenir les piés du malade dans de Peau assez chaude ,  
de peur que les humeurs ne fe portent en trop grande  
abondance & avec trop d’impétuosité à la tête. 11 y a  
même des cas où il fera nécessaire de faire précéder de  
x la saignée au pié, la faignée à la veine jugulaire. HOFF-

**MAN.**

Actuarius nous dit que la *palpitation* du cœur vient fou-  
vent d’une trop grande chaleur dans le fang , ou d’u -  
ne trop grande plénitude , ou de vapeurs. Si elle  
vient de la premiere casse, il y aura finement inégali-  
té dans le pouls : mais si c’est de la seconde, cela pour-  
ra n’être point ainsi. Nous trouvons souvent par expé-  
rience , que ce qu’a dit Actuarius d’un pouls inégal  
dans le cas de plénitude est très-vrai, & que cette iné-  
galité du pouls est souvent un avant-coureur non-feule-  
ment de *palpitation,* mais encore de syncope & de mort  
fubite ; elle indique quelque obstruction autour du  
cœur; ce que Galien prédit dans le cas du Medecin  
Antipater, qui mourut subitement. Dans ces violentes  
commotions le pouls est inégal & très-sc)uvent inter-  
mittent. Dans l'accès d’une forte *palpitation ,* l’inter-  
valle entre les pulsations est plus grand ; & plus l’in-  
tervalle est grand , plus les pulsations sont violentes.  
Ce cas a lieu dans la plénitude de silng. Galien observe  
ici que les persimnes en qui les hémorrhoïdes ou les re-  
gles sirnt supprimées, font fujettes aux *palpitations.* Ce  
mal provient encore d’une excessive raréfaction ou d’u-  
ne trop grande cohésion & ténacité des parties du fang,  
ou d’une trop grande quantité de vents qui oppressent  
ou distendent les extrémités inférieures ou le bas-ven-  
tre. C’est pour les unes & les autres de ces raisons que  
*la palpitation* de cœur est un fymptome très-ordinaire  
dans les maladies hypocondriaques & hystériques.  
Houlier décrit un cas qui a du rapport à cette maladie.  
Dans ce cas le péricarde étoit prodigieufement dilaté  
par de Pair seulement. Actuarius a plus insisté fur la  
cure de la *palpitation* qu’aucun autre des Medecins  
Grecs. Il veut qu’on ordonne les altérans suivant la  
cause du mal & la constitution du malade : mais il  
compte principalement stur la saignée & la purgation,  
& il est le premier, je croi, qui ait parlé de la purga-  
tien dans ce cas.' Pisim recommande l’un & l’autre re-  
mede. Salius semble avoir rasson en prescrivant tou-  
jours la saignée qu’il y ait pléthore ou non , pourvu ce-  
pendant que la *palpitation* ne soit pas la suite d’une hé-  
morrhagie ou de quelque autre évacuation immodérée.

Dans les *palpitations* qui viennent de la suppression des  
regles ou des hémorrhoïdes, ce désordre cesse dans le  
cœur aussi tôt que la nature reprend sim cours ordinai-  
re. L’éruption foudaine des hémorrhoïdes, lorsqu’elle  
n’est point habituelle , ne manque guere d’emporter ce  
mal. C’est sims doute une regle fort fage que donne  
Sennert, qu’il ne faut jamais faigner ni purger dans  
le cas où la *palpitation* eft causée par un excès d’eau  
dans le péricarde. Les vésicatoires au sternum recom-  
mandés par quelques-uns pour tirer Peau à l’extérieur,  
ne Pont fondés fur aucune raifon claire & satisfai-  
sante.

La cure d’une *palpitation* idiopathique, est un sujet que  
la plupart des Auteurs n’ont point traité ; toutes leurs  
regles, toute leur pratique, n’ont rapport qu’à *lu pal-  
pitation* symptomatique.

Galien confeille généralement la saignée dans *iapalpita-  
elon , 8c* il cite à cette occasion un cas fort singulier ;  
c’est celui d’un malade à qui des *palpitations* violentes  
scirvenoient au printems. Il le fit faigner trois fois de  
fuite

32ΐ PAL

fuite dans cette faision , & il guérit; il vint même à  
bout de prévenir le retour de la maladie, danslaqua-  
trieme année , en fe faisant faigner ; ce remede lui  
réussit pareillement dans les années suivantes. FREIND,  
*Hist. Med.*

Boerhaave recommande l’eau de baume faite par plu-  
sieurs Cohobations réitérées , dans une *palpitation* de  
cœur qui proVÎent de l’agitation tumultueufe des esc  
prits.

*Des palpitations, et de ce quelles annoncent dans les  
maladies.*

Nous lifons dans Galien , *de Sympa Caus. Lib. II. cap.* 2.  
que lui-même & les autres Grecs entendoient par une  
*palpitation* proprement dite, une altération dans le  
mouvement, & non dans la pulsation des arteres; fens  
que quelques anciens Auteurs avoient cependant atta-  
ché à ce mot, ainsi que Galien nous l’apprend, *in III.  
Prorrhet.* T. 52. où il définit la *palpitation,* une dilata-  
tion ou une distension contre nature de quelques par-  
ties. Il dit aussi, *Ltb. de Tremore Convuls. et Palpit. c.  
y.* que la *palpitation* est une esipece de distension &  
d’affaissement alternatif, qui fe fait fentir dans tout le  
corps, ainsique le remarque Hippocrate, *III. Epid.  
Ægr.* 4. à l'occasion des phrénétiques, ou dans une  
feule partie, ou dans plusieurs parties à la sois. Il *se* sait  
des *palpitations s* ainsi que nous lisions dans Galien, *Lib.  
cit.* dans quelques parties du ventre , aux hypocon-  
dres, au cœur & en d’autres endroits du corps; en un  
mot partout où la dilatation a lieu , mais surtout à la  
peau, ou entre la chair & la peau. Les musicles font  
aussi fort fujets à cette affection, à caufe de la capacité  
de leurs passages, qui les dsspose à recevoir des flatu-  
Iences grossieres , qui produisent enfinte des *palpita-  
tions.* Galien prétend dans le Livre que nous venons de  
citer, que les *palpitations* ont pour casse une vapeur  
grossiere, arrêtée dans fon cours. « Il me semble , dit-  
« il, que la cauEe des *palpitations* est un esiprit grossier  
« & vaporeux, dont les passages font obstrués , & qui  
« se trouve renfermé dans quelques cavités assez con-  
« sidérables pour que la distension foit sensible. » Il re-  
pete *I. Prorrhet.* 1. 29. que la *palpitation* provient d’un  
esiprit flatulent ; que les flatulences sont engendrées  
par des humeurs grossieres & crues, & que c’est la froi-  
deurdes parties qui donne lieu à l'amas des flatulences  
& des humeurs. Il paroît par ce qu’on lit dans le même  
Auteur, *Lib. de Trem. Convuls. et Palpit.* que nous  
avons cité ci-dessus, que les picotemens d’humeurs bi-  
lieusies extrêmement putrides & les vapeurs empestées,  
causient fréquemment des *palpitations* au cœur & à l’ef  
tomac. Il y en a qui confondent cette affection avec la  
cardialgie & la passion cardiaque; mais c’est fans au-  
cun fondement; *la palpitation* differe beaucoup de ces  
maladies.

Cela posé, passons aux prognostics.

Le premier examen qu’il importe de faire, c’est s’il y a  
dans les maladies aiguës quelque *palpitation* de laquel-  
le on puisse inférer le recouvrement de la santé. Il est  
difficile de prononcer fur cette question ; car les *palpi-  
tations* légères de quelques parties , n’annoncent rien  
par elles-mêmes, quoiqu’elles foient quelquefois des  
fymptomes critiques , & quelles ressemblent en cela  
au vertige, aux douleurs, aux anxiétés & à d’autres si-  
gnes avant-coureurs d’tm mouvement général & criti-  
que. Les *palpitations* font quelquefois des signes criti-  
ques; alors elles devancent la crife qui les caracterise  
telles. Nous lisions *I. Prorrhet.* 36. « que *ia palpitation*« ou les douleurs tressaillantes aux environs du nom-  
« bril, présagent le délire ; mais s’il y a distension dans

PAL 322

« les parties, occasionnée par le mouvement tumula  
« tueux des esprits qui soient abondans, la crise est  
«voisine. » Il ajoute dans le même Traité, *T.* 144.  
« que les palpitations aux environs du ventre, avec un  
« gonflement & une tension oblongue de l'hypocon-  
» dre, précedent une hémorrhagie , furtout s’il y a  
« frisson. » D’où il paroît qu’il y a quelques *palpita-  
tions* critiques qui font falutaires. Toutes les autres font  
de mauvais augure , non feulement dans les maladies  
aiguës, mais dans les cas même où elles ne sont accorn-  
pagnées d’aucune autre indisposition,surtout si elles af-  
fectent le cœur & l’estomac. La plus dangereuse d’en-  
tre elles est celle qui survient dans la passion cardia-  
que, qui a pour cauEe des humeurs & des vapeurs em-  
pestées , & qui finit par une syncope. C’est apparem-  
ment à l’occasion de cette derniere espece de *palpita-  
tion* qu’Hippocrate dit, *II. Aphor.* 41. « que ceux qui  
« sont attaqués fréquemment & violemment de défasse  
« lance, fans aucune cause manifeste, font menacés  
a de mort fubite. » Galien ajoute à ce propos, qu’il  
fentit une violente *palpitation* de cœur, dans une dé-  
fai llance qu’il eut. En un mot, toutes *lus palpitations*violentes qui attaquent fréquemment le cœur, qui font  
accompagnées de défaillances & qui n’ont aucune cau-  
fe évidente , ne tardent point de donner la mort. Voy.  
Galien, *de Locis affectis, Lib. V. cap.* 2. H répète dans  
cet endroit que ceux en qui ce fymptome fe manifeste  
n’ont pas long-tems à vivre.

Il est donc constant, par les observations, que toute*pal-  
pitation* est funeste dans les maladies aiguës, mais fur-  
tout celle qui est continue , & qui attaque tout le  
corps, ou un de ses principaux visceres , ou plusieurs  
d’entre eux à la fois; à moins toutefois qu’elle ne foit  
critique; par la raifon, dit Galien, *in I. prorrhet.* qu’el-  
le marque la destruction de la chaleur naturelle. Or  
tout refroidissement est à craindre dans les maladies  
chaudes & feches; c’est par-là que le *coma 8e* la léthar-  
gie qui fuccedent à la phrénésie sont mortels. Telles  
étoient les *palpitations* qtl’Hippocrate remarqua dans  
la plupart des malades dont il fait mention dans fes  
Epidémiques, lorsqu’ils étoient sim le point de mourir.  
Il dit, *L. I. Ægrot.* 2. de Silenus, «qu’il eut depuis le  
a commencement de sa maladie jusiqu’à la fin la refpi-  
« ration grande & rare, avec une *palpitation* perpétuel-  
« le à l’hypocondre. » Les *palpitations* en quelque  
partie du corps que ce soit, sont d’un mauvais augure,  
en ce qu’elles marquent une grande diminution dans  
la chaleur naturelle. Lorsqu’elles sont générales, le ma-  
lade est en danger de mourir sans parler, ainsi qu’Hip-  
pocrate nous l'insinue, *IÆrorrhet.* 30. de même que  
Galien dans sim Commentaire siur cet endroit : « Si la  
*« palpitation* affecte tout le corps; il est très - possible ,  
« dit-il, que le malade perde la voix avant que d’ex-  
« pirer; le refroidiffement privant du mouvement les  
« muscles du larynx, & empêchant les nerfs distribués  
a dans ces mufcles de faire leurs fonctions. » C’est peut-  
être de ces efpeces de *palpitations* qu’Hippocrate par-  
le, *Epid. I. Lib.* 4. lorsqu’il dit de la femme de Phi-  
linus, « qu’elle fut affectée *de palpitation* aux environs  
a du quatorzième jour, qu’elle eut des douleurs ac-.  
« compagnées *do palpitation* par tout le corps(iz);qu’el-  
« le parloit beaucoup; qu’elle jouissoit de fa raifon pen-  
« dant quelque tems; qu’elle tomboit essuite dans le  
« délire;qu’elle perdit la voix aux environs du dix-Eep-'  
« tieme jour, & qu’elle mourut le vingtième : » & plus  
clairement encore, *III. Epid. Ægrot.* à l’occasion d’uii  
phrénétique: «Le lendemain de fon attaque depbré-  
« nésie, ait-il, le matin, il perdit la voix, *sa* fievre sut  
« violente, il fiua; il n’eut aucun moment de relâche ;  
« il fut faisi de *palpitation* par tout le corps, & la nuit  
« de convulsions; tous les fyrnptomes augmenterent  
« le troisieme jour; il mourut le quatrieme.

*( a)* Dans l’édition de Geneve, ic-sel. 1657. on lit, παλμοὶ δἰ ὓλου τῦ σωματος λόγοι πολλοὶ.  
*Torne V.*

323 P - A M

Il paroît par tout ce que nous venons de dire, que toutes  
les *palpitations* qui durent pendant un tems considéra-  
ble, qui ont quelque violence, qui affectent tout le  
corps, & qui surviennent dans les maladies aigues font  
mortelles; & que celles qui n’affectent que quelques  
parties, qui *se* font sentir seulement dans la région du  
cœur, ou ailleurs, ne semt pas de meilleur augure; car  
elles indiquent le refroidissement, dans un genre de  
maladie, dont la nature eft fort chaude; ce qui dé-  
montre toujours dans les maladies aiguës, que la cha-  
leur naturelle est pour ainsi dire éteinte. Tel étoit  
vraissemblablement le cas du jeune homme de Me-  
libée, dont Hippocrate dit, *III. Epid. Ægr.* 16. « qu’il  
« fut faisi d’une *palpitation* de cœur continuelle , qui  
« ne le quitta point, & que ses urines étoient huileu-  
« ses.» Toutes *lus palpitations* semt donc funestes dans  
les maladies aiguës, à moins qu’elles ne foient criti-  
ques ; furtout si elles affectent pendant un tems con-  
sidérable tout le corps , ou quelques-uns seulement  
de ses principaux viEceres. Mais leur malignité Le dé-  
couvre suffisamment par d’autres signes de mauvais  
augure ; tels siont ceux qui marquent l’état de cru-  
dité de la maladie, & qui précèdent une terminaison  
fatale, comme il arriva dans le cas que nous avons ci-  
té ci-dessus de Silenus, de la femme de Philinus, du  
Phrénétique, & du jeune homme de Melibée, dont les  
*palpitations* furvinrent dans l'état de crudité de la ma-  
ladie, & qui furent accompagnées d’autres fymptomes  
mortels. EROSPER Αεριν, *de Praesagiendâ, etc.*

PALTIFERA ARBOR, de Laet. grand arbre qui  
croît en Amérique, qui porte un fruit femblable à la  
poire, que les habitans du Pérou appellent pulm, qu’ils  
confifent, & dont ils donnent aux malades. Je crois  
qu’il est rafraîchissant.

PALUDARIUM, Voyez *Apium.*

PALUMBUS. Offic. Schrod. 5. 312. Schwart. A. 313.  
Bellon. des oifeaux, 308. Gefn. de Aeib. 272. Jonf.  
de A vile 63. *Palumbus torquatus*, Will. Ornith. 135.  
Raii Ornith. 185. ejufd. Synop. A. 62. Charlt. exerc.  
85. *Palumbus majorasett torquatus,* Aldrov. Ornith.  
2. 484. Mer. Pin. 175.Pigeon *ramier.*

Ce *pigeon* habite les bois, il a les mêmes propriétés que  
*lopigeon* ordinaire. On dit que les cendres de fes plu-  
mes guérissent la jaunisse, & font bonnes dans la pierre  
& dans la dyfurie. DaLE d’après *Schroder.*

P A M

PAMPATHES, nom d’une emplâtre dont on trouve la  
description dans Paul Eginete. *Lib. VII. cap.* 17.

PAMPHILION, nom d’une emplâtre décrite par Ga-  
lien,D. C. *M. P. G. Lib. I. cap.* 17. et *Lib. III. cap.*14.

PAMPINIFORME CORPUS, *Corps* ou *vaisseau  
pampiniforme s* on entend par *corps* ou *vaisseau pam-  
pini-forme,* les veines & les arteres spermatiques, con-  
tenues S0US une enveloppe commune, & entortillées  
comme les tendrons de la vigne.

PAMPINUS, la feuille ou les tendrons de la vigne.

PAN

PANACEA, πανάκεια, de πᾶν, neutre de πῶς, tout  
& de *dncç ,* remede ; *Panacée* ; titre pompeux qu’on a  
donné à plusieurs remedes, tant anciens Tjue moder-  
nes? Ainsi *F arcanum duplicatum* , s’appelle *panacea  
duplicata,* ainsi qu’un grand nombre de préparations  
d’antimoine. Outre les *panacées* dont nous avons par-  
lé à Part. *Antimonium>* il y esta deux autres, dont voi-  
ci la préparation.

Prenez *de l’antimoine,six onces ;*

*du Vitre, dix onces i*

PAN 324

*du sol commun y une once et demies  
du charbon s une once.*

*Réduisez* le tout en une poudre très-fine, mêlez, & met-  
tez cette poudre dans un creufet rouge de feu,  
cueillerée à cueillerée ; continuez le feu pendant  
un quart d’heure ; versiez enfinte dans un mor-  
tier fait en cône , ou laissez réfroidir dans le creu-  
*set.* Il vous viendra trois substances; un peu de  
régule; au-dessus de ce régule une matiere com-  
pacte , assez semblable à *Vhepar* d’antimoine, &  
à la surface une masse plus spongieufe. Séparez  
ces fubstances les unes des autres ; mettez le ré-  
gule à l’écart ; réduisez en poudre les deux au-  
tres; lavez - les séparément, jufqu’à ce qu’elles  
n’aient aucun gout sidé; faites-les sécher douce-  
ment, & les gardez pour l’usage,

La silbstance qui occupe la partie supérieure, passe pour  
la meilleure; elle est d’une très-belle couleur d’or,  
lorsqu’elle est lavée. Celle du milieu est d’une cou-  
leur moins belle, & agit plus brusquement. Le régule  
est de la nature de celui d’antimoine. Cette compost-  
tion est émétique & cathartique. On l’ordonne dans  
la vérole, la goute , l’hydtopisie, le sitorbut, & tou-  
tes les maladies chroniques opiniâtres. Sa dofe est de-  
puis deux grains jiicqu’à cinq ou six. C’est la basie des  
pilules de Lockyer, purgatif qui a joui d’une grande  
réputation. Si.l’on mêle dix grains de la fubstance la  
plus fine de cette *panacée-, avec* une once de fucre  
candi blanc , réduit en poudre fine , & qu’on fasse  
une masse du tout, avec un mucilage de gomme adra-  
ganth, on en tirera cent petites pilules,dont on ordon-  
nera deux ou trois à la fois, & elles agiront douce-  
ment par haut & par bas.

*Autre Panacée antimoniale.*

*Prenez* quatre onces d’antimoine ; réduisez - les en uflê  
poudre très - subtile ; mettez cette poudre dans  
un matras, & *versez* dessus une livre de lie forte  
& capitale de favon; faites digérer au bain de *sa-  
ble,* pendant quatre ou cinq heures; remuez de  
tems en tems ce mélange; ajoutez un peu d’eau  
de fontaine chaude ; mêlez bien le tout ; laissez  
repofer pendant deux ou trois fecondes; verfez  
le tout dans un vaisseau net ; réitérez cette ablu-  
tion , jufqu’à ce que la poudre brune *se* sépare de  
celle qui ressemble à de l’antimoine cru ; ajou-  
tez derechef une plus grande quantité de lie ca-  
pitale ; procédez de la même maniere , jufqu’à  
ce que l’antimoine foit entierement réduit en  
une poudre brune & subtile ; lavez cette poudre ,  
& la dépouillez de *ses* sels; faites-la sécher, & la  
gardez pour Lissage,

On ne la distingue point dans l’usage , ni par fes effets,  
de la poudre de Russe!. Elle est selon l’état actuel où  
*fe* trouvent les fluides de notre corps, tantôt émétique,  
tantôt cathartique, diaphonique ou diurétique. Sa  
dofle est depuis quinze grains jusqu’à trente.

Il y a un grand nombre de *panacées* mercurielles, dont  
nous ne parlerons point ici,

PANALETHES , nom d’une emplâtre dont on trouve  
la description dans Aétius, *Tetrab. IV. Serm.3. cap.13,*PANARITIUM, *Panaris.* Voyez *Paronychia.*PAN ATA ou PANATELLA, *Panade.*

PANAX ASCLEPIUM, ou *Ferula minor ad singulos  
nodos umbelUfera.*

PaNax CkïRONIUM , ou *EUanthemum vulgare flore lu-  
teo.*

PaNax C0L0NI, ou *Galeopsis palustris, Betonicaefolioflo-  
re variegato.*

PaNax **HERCULEUM , OU** *Pasiinaca, Olusastrifolio.*

3 a; PAN

PANCALA AUREA, nom d’un antidote décrit par  
N. Myrepse, *Sect. i. cap.* 445.

PANCARPIA, παγκαρπία, nom d’une efpece de gâ-  
tealix, dont on saisoit grand tssage à Alexandrie; ils  
étoient enVeloppés dans du papier, afin qu’ila *se* con-  
serVassent plus ïong-tems.

PANCASEOLUS, ou *Bulbo castanum.*

PANCHRESTOS, nom pompeux de plusieurs colly-  
res, dont Galien & Paul Eginete sont mention. Il si-  
gnifie proprement bon à tout.

PANCHRYSOS, *tout d’ors* Epithete qu’on a donnée à  
quelques collyres.

PANCHYMAGOGUM , παγχυμαγωγὸν , de πας,  
tout,χυμὸς, humeur, & άγω, expulfer; *Panchyrnago-  
gue* ; nom que l’on donne à quelques extraits cathar-  
tiques qui passent pour avoir la vertu de purger toutes  
les humeurs. Les plus vantés sont ceux de Crollius &  
de Hartman.

*Extrait Panchymagogue de* CROLLIUS.

Prenez *de la pulpe de coloquintes une once et demie s*

Des ingrédiens qui entrent dans le *Pulvis diar-  
rhodon abbatis.*

*De bon agaric, une once ;  
d’hellébore noir t deux onces.*

*Redielfez* le tout en une poudre grossière; mettez cette  
poudre dans un matras; versiez de l’eau de pluie  
distilée, à la hauteur de quatre doigts au-dessus  
de ce mélange ; bouchez-bienle matras; mettezen  
digestion dans du stable chaud, ou dans du crotin  
de cheval, pendant trois ou quatre jours ; ayez  
soin de secouer de tems en tems le vaisseau ; pas-  
sez ensuite votre infusion à tràVers un linge; ver-  
fez fur le reste la même quantité de liqueur que  
ci-devant; laissez infufer de même; passez & *ex-  
primez* fortement ; mêlez les infusions, & les laise  
sez reposer jusqu’à ce qu’elles soient claires ; dé-  
cantez les; donnez à la liqueur dans un vaisseau  
de terre, au bain de Iàble , avec un peu de feu,  
par évaporation, la consistence d’un sirop.

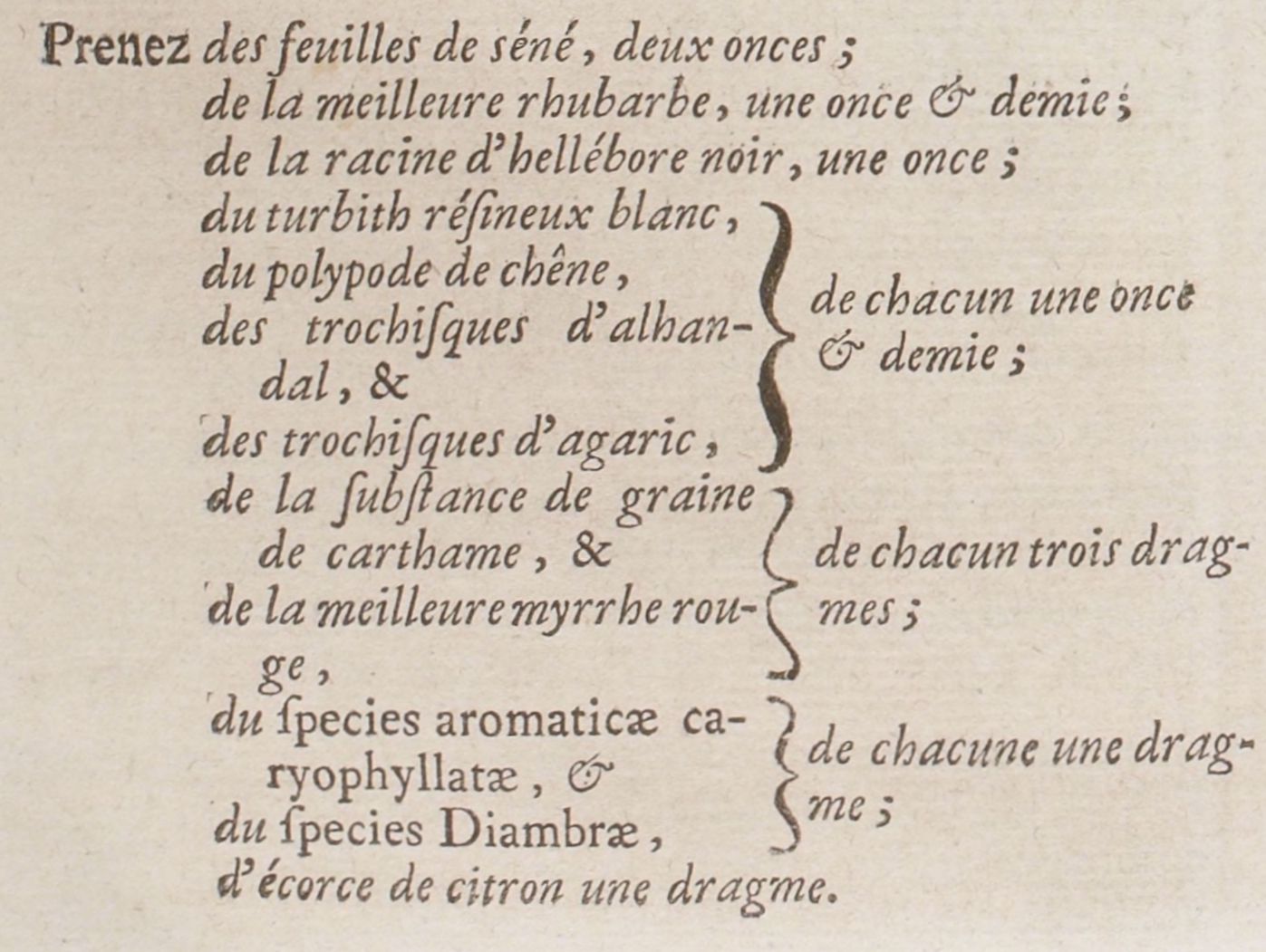
Ajoutez à ce sirop,

*de la racine de scammonéesune demi-once ;  
d’extrait d’aloèst deux onces.*

*Donnez* au tout par évaporation, la consistance d’un ex-  
trait. Vous aurez quatre onces d’extrait.

Cet extrait est fort recommandé dans quelques affections  
hypocondriaques & maniaques; on le donne à dosie  
fréquente; depuis un scrupule jufqu’à deux, en pilu-  
les. Je ne crois pas qu’on le trouve fort communé-  
ment chez nos Apothicaires.

*Panchymagogue de Hartman.*



PAN 326

Il faut divifer & broyer tous ces ingrédiens ; en faire un  
extrait avec une chopine & demie d’esprit de  
vin , & une chopine & demie d’eau de canelle;  
exprimer la liqueur; faire un autre extrait des fe-  
ces, avec de l’eau de canelle, foible feule ; passer  
le tout; ajouter à cet extrait trois onces d’extrait  
d’aloès préparé avec l'eau de bétoine , ou de vé-  
ronique mâle ; mêler le tout, lui donner une con-  
sistance convenable, en ajoûtant dix grains d’hui-  
le de girofle.

Là dofle de ce remede est depuis un desni-scrupule, juf-  
qu’à un scrupule & demi, HARTMAN, *in Crollium,***SCHRODER,** *Pharmacop.*

PANCOENOS, πάγκοινος, de πᾶν, tout, & de κοίνος ,  
commun, *Epidemus, Epidémique.*

PANCRATIANUS PULVIS , nom d’une poudre  
dont on trouve la description dans Marcellus Empy-  
ricus *,cap.* 31.

PANCRATIUM, ou *Scilla vulgaris.* C’est encore Ie  
nom d’un exercice ancien, mêlé de lutte & de com-  
bat à coup de poing.

PANCREAS, *le Pancréas.*

Le *pancréas* est un corps glanduleux , long & plat, de  
l’espece des glandes qu’on appelle conglomerées; pla-  
cé fous l’estomac entre le foie & la rate. Sa figure est  
à peu près comme celle d’une langue de chien. On le  
diViste en deux faces, une supérieure & une inférieure ;  
en deux bords „ l'un antérieur & l'autre postérieur; en  
deux extrémités, une grosse,qui représente la base d’u-  
ne langue, & une petite un peu arrondie comme le  
bout d’une langue.

Le *pancréas* est situé transversalement sous l’estomac ,  
& engagé dans la duplicature de la portion postérieu-  
re du mésocolon. La grosse extrémité est attachée à  
la concaVlté de la première courbure du duodénum :  
ensijite il passe devant le reste du duodénum jusqu’à  
fa derniere courbure; ensorte qu’une grande partie de  
cet intestin *se* trouve entre le *pancréas* & les verte-  
bres du dos. La petite extrémité est attachée à l’épi-  
ploon proche la rate.

Le *pancréas* est composé d’un grand nombre de petites  
masses glanduleuses très-mollasses, dont la combinai-  
sim est telle , qu’elles ne présentent extérieurement  
qu’une Eeule masse, dont toute la surface est simple-  
ment inégale par quantité de petites convexités plus  
ou moins applaties. Quand on sépare un peu ces petites  
masses les unes des autres, on trouve d’abord le long  
du milieu de la largeur du *pancréas* un conduit parti-  
culier, auquel plusieurs petits conduits aboutissent la-  
téralement de côté & d’autre, à peu près de la même  
maniere que de petits rameaux d’une tige.

Ce conduit qu’on appelle conduit pancréatique, ou con-  
duit de Virfung , du nom de celui qui l’a démontré le  
premier dans le corps humain, est très-mince , blanc  
& prefque transparent. Il s’ouvre par l'extrémité de  
\* sim tronc dans l’extrémité du conduit cholidoque pour  
l’ordinaire. De - là le diametre de ce tronc diminue  
peu à peu & *se* termine en pointe du côté de la rate.  
Les petites branches collatérales sont aussi à propor-  
tion un peu grosses vers le tronc, & fort déliées vers  
les bords du *pancréas*, & toutes situées fur un même  
plan , à peu près comme les petites branches de la plan-  
te appellée fougère.

Le conduit pancréatique fe trouve quelquefois double  
dans l'homme, l'un au-dessus de l'autre. Il d'est pas  
toujours également étendu felon *sa* longueur ; il va  
quelquefois un peu en serpentant de côté & d’autre :  
mais dans un même plan. Il est plus près de la face in-  
férieure du *pancréas* que de la face supérieure. Il tra-  
verse les tuniques du duodénum , & s’ouvre dans le ca-  
nal cholidoque, pour l’ordinaire un peu au-dessus de  
la pointe saillante de l’ouverture de ce canal : quelque-  
fois il s’ouvre immédiatement dans le duodenum.

J’ai trouvé , il y a plusieurs années dans l’homme, la

3 sy PAN

grosse extrémité du *pancréas* à l’endroit où elle est at-  
tachée à la courbure du duodenum, faire une espece  
d’allongement embas, collé fur la portion fuivantede  
l’intestin. En l’examinant , j’y ai trouvé un conduit  
pancréatique particulier, ramifié comme le grand con-  
duit qui fe portoit vers l’extrémité du grand, fe croisoit  
avec lui, & enfuite perçoit le duodenum & s’ouvroit  
dans l’extrémité du grand conduit. J’appelle cette por-  
tion le petit *pancréas.* Quelquefois il s’ouvre aussi sé-  
parément dans le duodenum, dans lequel on trouVe  
aussi quelquefois plusieurs petits trous prefque imper-  
ceptibles autour du canal cholidoque , lesquels trous  
répondent au *pancréas.*

Les arteres du *pancréas* viennent de l’artere pylorique ,  
de l’artere duodénale , & principalement de l’artere  
splénique, qui est collée à la face inférieure du *pan-  
créas* , tout le long de cette face & vers le bord posté-  
rieur. Elle lui donne dans le trajet plusieurs rameaux  
qu’on appelle arteres pancréatiques. Ces rameaux  
partent de côté & d’autre, plus ou moins transvecta-  
lement. Il reçoit encore quelques petites ramifica-  
tions de la grande artere gastrique & de l’artere mé-  
fentérique supérieure.

Les veines pancréatiques font des rameaux de la veine  
splénique , une des principales branches de la grande  
veine-porte, ou veine-porte ventrale. La veine fplé-  
nique va aussi le long de la face inférieure du *pan-  
creas ,* près du bord , & un peu enfoncée dans la lubse  
tance de ce vifcere : ces veines répondent aux arteres  
du même nom. Il y a encore d’autres petites veines pa-  
reilles aux autres petites ramifications artérielles , &  
qui font des productions de la grande veine nstéfaraï-  
que, &c.

Les nerfs du *pancréas* lui viennent en partie du plexus  
hépatique , en partie du plexus splénique, & en partie  
du plexus méfentérique supérieur. Il en reçoit aussi du  
ganglion plat ou entrelacement plexiforme, entre les  
deux ganglions fémilunaires , dont j’ai parlé fous le  
nom de cordon tranfverfal, à l’Article *Nervus.*

Le conduit pancréatlque non-feulement est dans quel-  
ques sujets , double, comme il est dit : mais les petites  
branches collatérales font encore d’espace en efpace  
dans le corps du *pancréas* plusieurs communications  
en maniere d’îles. WINslow. Voyez *Hepar,*

Sous la partie postérieure du côté droit, & sous le fond  
du ventricule, fous l’épiploon, fur-tout à la lame posté-  
rieure , & auprès de l’intestin duodenum, est située  
une glande conglomérée très-considérable, qui est stase  
pendue: on la nomme *pancréas.* Elle reçoit une infi-  
nité de petites arteres de la cœliaque, desquelles elle  
sépare, à la faveur de fa structure glanduleuse, une  
humeur qui fe rend dans un conduit commun , lequel  
s’ouvre dans le duodénum où il porte toute cette lym-  
phe.

Cette lymphe est assez insipide, claire, abondante , fefil-  
tre fans cesse, & fe décharge par le mouvement, la cha-  
leur, l’action du cœur qui n’en est pas éloigné , & fur-  
toutpar la pression du ventricule , qui se gonfle durant  
la digestion : elle n’est ni acide , ni alcaline , mais  
très-semblable à la flalivepar sim originesses vaisseaux &  
Ees qualités;confondue avec la bile dans le corps vivant,  
digérée avec elle, séjournant dans le même tuyau ,  
elle ne paroît avoir aucun mouvement intestinal : mais  
elle *se* mêle également avec la bile , ou même cou-  
le Beule dans les intestins vuides. Mêlée d’ailleurs  
avec le chyle, les excrémens, la mucosité, il paroît  
que sion tssage est de délayer les matieres épaisses , de  
les mêler toutes, de rendre le chyle miscible au sang,  
de le mettre en état de passer par les vaisseaux lactés,  
d’amollir les matieres acres, ou de les corriger , de  
changer la viscosité, l’amertume & la couleur de la  
bile , & de la mêler intimement au chyle; de faire les  
fonctions de menstrue & de véhicule,de changer telle-  
ment les gouts, les odeurs , les qualités particulieres  
des alimens , qu’ils n’acquierent prefque qu’une seule  
& même nature: & enfin d’aller & venir, de passer &

P À N 328

repasser très-souvent dans le même chemin. BqeRhaa-  
ve, *Institut.*

Les anciens Anatomistes prétendoient que le *pancréas*n’avoit aucune action , & qu’il ne Eervoit à autre chofe  
qu’à foutenir les vaisseaux ,& à empêcher leur rupture;  
quelques-uns le regardoient encore comme une espece  
de coussin pour l’estomac, qu’il garantissait de Faction  
des vertebres, lorEqu’i 1 étoit trpp plein : mais les Ana-  
tomistes modernes lui attribuent des fonctions beau-  
coup plus importantes, ainsi qu’on a pû voir plus haut.  
Le *pancréas* estfujet à des maladies terribles ; ces ma-  
ladies font celles qui attaquent ordinairement le mé-  
sentere , & les autres corps glanduleux; savoir les obf-  
tructions & les tumeurs.

Riolan fait mention d’un skirrhe au *pancréas ,* dont fut  
attaqué le célèbre Historien M. de Thou ; entr’autres  
fymptomes dont ce skirrhe fut accompagné pendant les  
quatre dernieres années qui précéderent la mort du  
malade , il fentoit une pefanteur continuelle aux envi-  
ronsdela région de l’estomac, fur-toutlorfqu’il étoit  
debout ou qu’il marchoit ; du reste il nlavoit les hypo-  
condres ni durs ni enflés. On trouva à l’ouverture de  
sim corps, sim *pancréas* aussi grand que *sa* rate, tout  
skirrheux, & plein d’un grand nombre de globules resc  
semblansàdes œufs de pigeon.

Comme le *pancréas* est couvert par l’estomac ; il est dif-  
ficile d’en appercevoir les tumeurs au toucher; c’est-  
pourquoi les Praticiens qui ont écrit, en font mention  
rarement, & n’en parlent que comme d’indispositions,  
ou de dépravations de parties , dont ils ne fe simt ap-  
perçus qu’après la mort des malades. Les Eymptomes  
dont Riolan sait mention à l’occasion du skirrhe de  
M. de Thou , pourront aider ceux qui les auront pré-  
siens , à reconnoître les tumeurs au *pancréas',* ils pro-  
nonceront que ce viscere est affecté, s’il y a sensation  
de pésanteur aux environs de l’estomac, sans aucune  
tumeur ou dureté aux hypocondres, & si cette sensation  
est accompagnée des autres signes d’obstruction ca-  
chée: voyez ce que nous avons en dit aux Articles *HL.  
par, Lyen & Mesenterium.* On peut ajouter à cela les  
maux d’estomac & les autres indispositions que la  
contiguïté de la partie affectée peut occasionner , avec  
la difficulté de resipirer, qui proVient de la compression  
du diaphragme : ce fut à ces indices que je conjecturai  
qu’un Homme deQualité avoit un skirrhe au *pancréas,*& je ne me trompai point. Comme ce malade étoit  
fort maigre, j’apperçus en appuyant avec la main aux  
côtés de l’estomac, une certaine dureté , dont la corn-  
pression avec le doigt étoit fuivie d’une douleur infup-  
portable. Une observation que j’ai faite , c’est que les  
scorbutiques font fort scljets à ces tumeurs; aussi ont ils  
ordinairement de la difficulté à respirer, de Poppresc  
sion, & une fenfation de pesanteur dans la région de  
l’estomac; &Eugalenus, Sennert& d’autres , regar-  
dent en même tems ces Eymptomes, comme des signes  
pathognomiques de scorbut.

Les Auteurs Praticiens font mention de quelques absi-  
cès au *pancréas* : mais qui n’ont jamais été découverts  
qu’après la mort des malades. Ce n’est pas toutefois  
que les fymptomes dont ils scmt accompagnés , ne  
puissent faire conjecturer leur existence. Ces fympto-  
mes font à-peu-près les mêmes que ceux du skirrhe à  
la même partie; à quoi l’on peut ajouter la fievre len-  
te, compagne prefque inséparable des absitès internes,  
les longues issomnies, le sommeil court, & ensclite la  
foiblesse, les défaillances & les fueurs froides.

La cure des obstructions , des skirrhes & des abfcès au  
*pancréas,* est la même que celle de ces maladies au  
foie, à la rate & au méfentere. Voyez *Hepar, Lienf& Mesenterium.* RIVIERE , *Prax. Med. Lib. XFTI.  
cap.* 4.

Si le malade a une tumeur au-dessous de la région de  
l’estomac , si cette tumeur est indolente, si elle est ac-  
compagnée d’une constipation opiniâtre ; nous pou-  
vons être sûrs qu’il y a skirrhe au *pancréas,* furtout si

329 PAN

ces iÿmptomes ont été précédés de la présence de quel-  
ques causes de skirrhe.

*Le fuc* pancréatique, délaye les feces, & provoque en  
quelques fortesJesintestinsàse vuider; il doit donc y  
aVoir constipation , lorfqu’il y a difette de ce fuc.

Si le *pancréas* est attaqué de cancer ; le malade sentira à  
jeun une grande pesanteur au-deffous de l’estomac,  
une Vice douleur après avoir mangé , stur tout s’il est  
ccntraint de vomir ; cela Eera fuivi d’une diarrhée ;  
l’atrophie EurViendra , & le malade mourra. On re-  
commande l’usage des cerises mûres, fur-tout dans le  
skirrhe du *pancréas* ; je les crois préférables aux rai-  
sins, qui ont quelquefois de l’acrimonie, & qui font  
nuisibles aux femmes hystériques.

PANCRENE., est un nom qu’on donne au *Pancréas.*

PANDALEON , remede bienfaisant dans les maladies  
de la poitrine & des poumons, inVenté par les Arabes,  
& les Medecins des derniers siècles, composé d’ingré-  
diens agréables, & capables d’être mis en éclegme ,  
forme fous laquelle on ne les employe point ; ce font  
plutôt des trochssques qu’on en sait ; il y a cependant  
cette différence entre letrochisque & *lc pandaleon,* que  
dans celui-ci, lorEquele fucre a bien bouilli, & que les  
ingrédiens fiant Eussisamment mêlés, on verEe le tout  
dans une boîte, où on le lasse durcir , & d’où Fon en  
tire dans le besoin , une quantité suffisante , Eoit avec  
une cuillère , Eoitavec la pointe d’un couteau.

Le *Pandaleon* est donc un remede folide , semblable à un  
gâteau, qui prend la forme de la boîte dans laquelle  
il est contenu , & qui est composé de poudres, de con-  
- serves pectorales, de lozanges de fucre, & qu’on or-  
donne dans le même deffein que l'éclegme. MoRELLI,  
*Method. Praeserib. foerm. remed.*

PAND ALITIUM, signifie la même chose que *Parony-  
chia.*

PANDEMIUS, *Epidémique.*

PAND1CULATIO, *Extensioni Pandiculation.* Voyez  
*Oscitatio.*

PANDI PAVEL, ou *MomordicaZeylamca s Pampinea  
fronde, fructu longiori.*

PANEM-PALKA, espece bâtarde de mufcadier.

PANJA-PANJALA. H. M. Nom d’un très-grand  
arbre qui est extremement commun au Malabar, & qui  
produit une efpece de cotton.

Ses fleurs &fon fruit tendre bouillis , réduits en cataplaf-  
mes, & appliqués au fommet de la tête , font un re-  
mede contre le mal de tête & le vertige. RaY, *H. P.*1869.

PANICULA , *Panicule*, la cosse ou membrane qui  
enveloppe les grains.

PANICULA ; diminutif de *Panus,* espece de *Tuber-  
cule.*

PANICUM. *Panic.*

Voici ses caracteres.

Son épi contient une multitude innombrable de petites  
femences qui forment d’autres petits épis, enforte que  
le tout paroît être une grappe.

Boerhaave en compte les neuf efpeces suivantes.

1. *Panicum Germanicum , sive paniculâ minore,* C. B.  
P. 27. Theat. 516. Raii Hist, 2. 1247. Tourn. Inst.  
5I5.Boerh. Ind. A. 2. 158. *Panicum,* Offic. *Panicum  
fylvestre.* Ger. 79. *Panicum vulgare.* Ger. Emac. 85.  
*Panicum album vulgare.* Park. Theat. 1139. *Panic.*

C’est un grain assez rare en Angleterre ; il s’éleVe à la  
hauteur du froment ; fes feuilles font plus larges &  
plus fermes , fes tiges plus épaisses, fon épi a quatre

PAN 330

ou cinq pouces de long , *sur* plus d’un pouce de lar-  
ge ; il est composé d’un grand nombre d’épis plus pe-  
tits, lâches, velus,pleins d’une femence ronde, plus  
petite que le millet, mals qui n’est pas si luifante: on  
le sterne en différentes Contrées de l’Allemagne.

Le *panic* passe pour dessiccatif, resserrant, & bienfai-  
fant dans les crachemens de fang , & dans toutes sor-  
tes de flux. MILLER , *Bot. üffe*

*Panicum ,* le Panic que les Grecs appellent ἔλυμος , *\elyg  
mus ,* & μελίνη, *meline* ; a été ainsi nommé , fiston Pli-  
ne, *Lib. XVIII. cap.* 7. à *Paniculo,* de sim panicule.

Le *Panic* a le gout & les propriétés du millet , & peut  
lui être substitué en aliment, en pain & en remede;  
c’est pourquoi l’on en sait beaucoup de cas, à ce que  
dit Clusius, en Allemagne , en Hongrie & en Bohe-  
me , où l’on s’en *sert* en aliment, & où l’on prépare  
de *sa* graine écossée des gâteaux qui n’ont pas map-  
vais gout : mais Caspard Bauhin prétend avec les  
Anciens, que sion S11C est mal sain, qu’il est difficile  
à digérer, qu’il cause des flatulences, qu’il est d’une  
nature dessiccative & rafraîchissante ; d’où il s’enfuit  
que le millet lui est préférable en tous sens. On a  
trouVépar expérience, qu’en en faifant des gâteaux  
ayec le lait, on lui ôtoit, ou du moins on diminuoit  
oeaucoup en lui ces défauts. Les gâteaux qu’on en  
fait aVec le lait, ainsi que fa tisane, font recomman-  
dés pour les maux de têtes qui proVÎennent de la bile,  
, le crachement de fang , & les pollutions nocturnes,  
ί Galien dit qu’il a encore quelque efficacité dans les  
1 flux de Ventre ; propriété qui lui est commune aVec  
; le millet. Pour cet effet Pline Veut qu’on le fasse bouil-  
; lit dans du lait de cheVre , qu’on en tsse deux fois par  
jour, & il ajoute que ce remede dissipera les tranchées.  
Le *Panic* appliqué extérieurement en forme de cata-  
plasine rafraîchit & desseehe. RaY, *H IL* 1245\*

t Cette plante est apéritive; si on la fait bouillir comme  
le riz aVec du lait, elle corrigera l’acrimonie des hu-  
meurs. *Histoire des Plantes attribuée â Boerhaave.*

.' 2. *Panicum Italicum , sive Panicula majore.* C. B. P.  
27. Theat. 519.

3. *Gramen Paniceum s spica divisa.* C. B. Ρ. 8. Theat.  
♦ 136. *P'anicum, Herbariorumfylvestre ,* Lob, Ic. 42.

4. *Gramen paniceum asivepamceums.ylvestre aristis arma-  
. tum.* C. B. P. 8. Theat. 137.Μ.Η. 3 189.

„ 5. *Gramen paniceum -, panicula simplici ελυμαόγρως-ίς,* C.

B. P. 8. Theat. 138. M. Η. 3. 189. *Panicumsolvestre  
dictum, et dens caninus.* 1. J. B. 2.443.

*6. Gramen Paniceum spicis nigris.* C. B. P. 8. Theat.

1 140. .. . ,

‘ 7. *Gramen alopecurdides, spica rotundiore,* C. B. P. 4.

i Theat 56. Voy. *Alopecuros.*

; 8. *Gramen alopecuroides majora sipicâ longiore.* C.B.P. 4.  
I Theat. 58.

9. *Gramen alopecuroides aquaticum geniculatum.* BOER-  
HAAVE , *Index alt. Plant.* Vol. II. Ρ. 158.

PANIS, *Pain,* c’est une préparation de grain, utile non-  
feulement en aliment, mais encore en remedes dans  
plusieurs maladies. Hippocrate conseille, *Lib. de Sa-  
lub. diaeta„* aux personnes accoutumées à une vie labo-  
rieuse , de manger du *pain* de riz roti, & trempé dans  
du vin , lorsqu’eTles Eeront attaqués des flux dans les-  
quels les excrémens ressemblent à des alimens crus.  
Tout le monde sait, que le *pain* fait de fine fleur de  
farine, est un remede très-énergique, pour rétablir les  
forcesperdues & altérées , si on le prend roti & trempé  
dans de bon vin , aVec un peu de canelle ou de fucre.  
C’est de tous les analeptiques celui qui est le plus pro-  
pre pour ceux en qui il est à propos de ranimer les for-  
ces épuisées par de grandes fatigues, ou par des hé-  
morrhagies Violentes, à la suite d’une blessure. Aussi  
lisons-nous dans le Prophete DaVid, *Pseaume* 104. v,  
5. que le νΐη réjoiiit le cœur de l’homme, & que le  
*pain* le foutient. Henri de Heer nous apprend qd'tm

33i PAN

homme, qu’un commerce excessif avec les femmes  
avoit conduit au bord du tombeau, recouvra ses forces  
&fafanté, par l’usage feul de ces deux puissans ana-  
leptiques , le *pain 8c* le vin. S’il eût fuivi le confeil  
qulon lui avoit donné de fe faire faigner, c’étoit cer-  
tainement un homme mort.

Boerhaave fait un grand cas dans sa Matiere Médicale ,  
des vertus analeptiques de la décoction de *pain* qu’il  
ordonne de préparer de la maniere fuivante pour les  
fievres & d’autres maladies.

Prenez *de pain blanc suffisamment fermenté avec le son s  
hielt onces ;*

*d’eau de fontaine pure s trois pintes ;*

Faites bouillir le tout dans un vaisseau de terre neuf, &  
e. bien fermé.

Passez le tout à travers un tamis.

Mettez fur chaque pinte de décoction,

*de sac de citron, trne once s  
d’eau de canelle distilées deux dragmes ;  
de vin du Rhin, quatre onces ;*

*de sucre une quantité fnflfisante pour rendre le tout  
agréable au gout.*

Reusnerus raconte dans ses *Observations,* qu’une femme  
que des avortemens réitérés avoient mis plusieurs fois  
en danger de perdre la vie, commença fur le milieu de  
sa derniere grossesse à prendre tous les matins à jeun un  
petit morceau de *pain* trempé dans du vin deMalvoi-  
sie, ce qui la conduisit à terme. Nous lisions encore dans  
Welfchius, qu’une femme qui avoit fait inutilement  
usage de tous les autres remedes capables de prévenir  
l’avortement, ne fe garantit de cet accident qu’avec  
le *pain* & le vin de Malvoisie, pris , ainsi que nous  
avons dit, dans le cas de Reusilerus. J’ai remarqué  
plusieurs fois que le heure pris fur *du pain* à dé jeûner ,  
corrigeoit l’acreté violente des humeurs contenues  
dans les premieres voies , calmoit la douleur des hy-  
pocondres, le vertige, le mal de tête & les défaillan-,  
ces. C’est stur l’expérience que j’en ai faite, que je con-  
feille le même déjeûner dans les constitutions épidé-  
iniques & morbifiques de Pair , & lorfque l’atmosphe-  
re est chargé d’exhalaisons pernicietsses.

**Le***paisipris* intérieurement, est analeptique & cordial ;  
& employé à l’extérieur, il produit aussi des effets Eur-  
prenans. Diogene de Laerce nous apprend , *Lib. de  
Vit. Philos,* que le célebre Démocrite, dans sa vieilles  
fe, s’appercevant que sa mort approchait, prolongea  
sa vie pendant trois jours à la sollicitation de fa sieur,  
parla feule odeur du *pain* frais. Ce fait **est** confirmé  
par le témoignage de Laurent Joubert, qui nous astu-  
re que le *pain* appliqué aux narines fuffit pour faire  
revenir des défaillances. J’ai éprouvé plusieurs fois  
que le pain paitri avec la femence de carvi , coupé &  
appliqué stir les oreilles tout au sortir du four, étoit  
un excellent remede contre la furdité. On lit la même  
chofe dans Riviere , *Prax. MedÆib. III. cap.* 2. Jerô-  
me Reufnerus raconte, *Observ. Mtdic.* 55. que Henri,  
Comte de Stolberg, que le bruit des canons avoit ren-  
du fourd, diminuoit considérablement cette indisposi-  
tion, en s’appliquant tous les matins siur les oreilles  
*du pain* frais préparé avec des baies de genievre.

Xacroute du *pain* de ménage, coupée circulairement,  
tant foit peu cavée , arrofée de bon vinaigre tiede ,  
saupoudrée de girofle & de muflcade , & appliquée flur  
l’abdomen , arrête flur le champ les vomiffemens , &  
calme les flux accompagnés de tranchées. D’ailleurs  
il n’y a peut-être aucun remede plus propre à préve-  
nir les avortemens, que le *pain* grillé, trempé dans  
du bon vin, avec les substances aromatiques, & appli-

P AN 332

que fur le nombril. Ηοεεμλν, *de Remediorum Dà-  
rnestic. Praest. Noyez Artos.*

PaNIs **CUCULI,** *pain de coucou s* en Botanique. Voyez  
*Acetosella.*

**PANIS-PORCINUS,** *pain de porceait. Noyez Cyclamen.*PANITSGICA. Voy. *Janipaba.*

PANNICULUS ADIPOSUS. Voyez *Cellulosa mem-  
brana.*

**PANNICULUS CARNOSUS ,** *Pannicule charnu.*

Voici la description qu’on en trouve dans Drake.

Immédiatement sous la graisse est le *pannicule* charnu,  
composé d’une double membrane, dont la supérieure  
est ce qu’on appelle ila membrane adipeuste, & l’infé-  
rieure est appellée membrane musculeuse, ou mem-  
brane commune des musitles : cette derniere est par-  
semée de petites fibres qui servent, à ce que l’on croit,  
à resserrer , & à rider la peau : cependant il est certain  
que cette action ne se sait sensiblement qu’au front,  
& dans quelques-uns partout le péricrane. Le *pannicu-  
le s* est étendu partout le corps; mais il n’a pas partout  
la même épaisseur ; fes arteres, ses veines & Ees nerfs  
font les mêmes que ceux des parties qu’il couvre.

Son «l'age particulier est de soutenir & d’être, pour ainsi  
dire, la base des globules de la graisse. Ainsi il fertjon  
général, ainsi que toutes les autres membranes, à enve-  
lopper , garantir & unir les parties les unes avec les  
autres. Ses noms différens, tirés de la différence de sa  
structure ou de sa situation, ont donné lieu à quelques  
Auteurs deleméconnoître & de le multiplier.

Winflow nie l’existence du *pannicule* charnu. Outre la  
cuticule, la peau & la membrane adipeusie, les Anciens  
comptoient encore le *pannicule* charnu, &la membra-  
ne commune des musicles.

On trouve le *pannicule* charnu dans les quadrupedes ,  
mais non pas dans les hommes, dont les muscles cuta-  
nés siont en fort petit nombre, & pour la plupart d’une  
fort petite étendue, excepté celui que j’appelle muf-  
cle cutané en particulier ; mais ce mufcle même ne  
fauroit être vraissemblabl ement regardé comme un té-  
gument commun.

Il n’y a point de membrane commune des muscles qui  
couvre le corps comme un tégument ; attendu que ce  
ne sont que des expansions particulieres des membra-  
nes de quelque mufcle, ou des expansionsaponévroti-  
ques procédant d’autres mtsscles.

Les allongemensde la lame de la membrane adipeusie ou  
cellulaire peuvent aussi avoir donné occasion à cette  
méprisie, furtout dans les endroits où cette membrane  
est étroitement unie à la membrane propre des muf-  
des. WrNsLow.

PANNUS, drap de laine. Outre Pacceptionleommune  
de ce mot, on lui fait signifier encore une maladie de  
l’œil (Voy. *Oculus )* une tache à la peau, qui provient  
du virus vénérien ou de quelqu’autre cause , & qu’on  
appelle autrement en François *drapeau,* CasTELLI.

PANOCHIÆ, *bubons aux aines.* FaLloPE.

PANTAGATHOS ANTIDOTUS, nom d’un anti-  
dote dont on trouve la description dans Nic. Myrepso  
Sect. I. *cap.* c’est comme si l’on disoit *anti-*

*dote bon a tbut.*

PANTAGOGUS, de πᾶν, tout, & de ἄγω chasser ; re-  
mede qui change ou purge toutes sortes d’humeurs.

PANTHEÆ, *lit suspendu.*

PANTHERA. *Noyez Pardus.*

PANTICES , *les intestins.* CasTELLI.

PANTOLINUS PAST1LLUS, nom d’une pastille,  
& d’un trochistque dont on trouve la description dans  
N. Myrepse, *Sect.* 42. *cap.* 156.

PANTOLMIUS, nom d’un trochisque décrit dans P.  
Eginete , *Lib. VII. cap.* 12.

PANUS, PANIS, PANICULA & PANULA, tous  
ces mots signifient une esipece de bile crue.

333 PAN

PANYGRON , espece d’onguent dont on trouve la  
description dans OribaPe, *de Locis Affectis, Lib. I V.*121.

P A P

PAPAVER, *Pavot.*

Voiei ses caracteres.

Ses feuilles font rangées alternatÎVement, fon calyce est  
à deux pieces, qui tombent. Sa fleur est en rofe, tétra-  
pétale ; elle environne la bafe de l’ovaire, elle est gar-  
nie d’un très-grand nombre d’étamines. Son fruit est  
ovale & couvert de fon propre tube, qui est d’une fi-  
gure fort singuliere ; il ressemble à uncouVercle radié;  
il est dÎVssé par une membrane mince, en plusieurs cap-  
fules ou cellules, de même que les rayons du couver-  
cle. Sa femence est petite, abondante, & adhérent^  
aux membranes qui forment les divisions des cellules,  
ainsi qu’à leur placenta.

Boerhaave en compte les trente - quatre especes suivan-  
tes.

I. *Papaver hortense semine albo s sativum Dioscoridis, al-  
bum Plinio.* C. B. P. 170. Raii Hist. I. 853. Tourn.  
Inst. 237. Boerh. Ind. A. 279. *Papaver album, Offic.  
Papaverfaelvum album,* Ger. 296. Emac. 369. *Papa-  
ver simplex album sativum,* Park. Theat. 365. *Papa-  
versativum.* J. B. 390. *Pavot blanc.*

Le *pavot* blanc qu’on cultive dans les jardins à caisse de  
*ses* propriétés médicinales, a un grand nombre de feuil-  
les , larges , longues , d’un verd blanchâtre, & fort dé-  
coupées par les bords. Sa tige est ronde & unie ; elle  
s’éleve à la hauteur de cinq ou six piés; elle est envi-  
ronnée de feuilles plus courtes & plus larges que les  
précédentes, elle fe divife vers fon sommet, en trois  
ou quatre branches, qui portent chacune à leur extré-  
mité une tête ronde, inclinée d’abord , mais qui fe re-  
dresse à mefure que la fleur s’ouvre. Sa fleur est com-  
posée de quatre feuilles, blanches, larges, renfermées  
dans une couple de cosses vertes & membraneufes,qui  
tombent aussi-tôt que fa fleur est éclofe. Lorsque la  
fleur est tombée, ce qui fe fait en peu de tems, les vais-  
Peaux feminaux prennent une grosseur considérable ;  
ils ont souvent autant de diametre qu’une grosse oran-  
ge; ils font ronds & portent à leur partie supérieure  
une couronne dentelée. Ces vaisseaux séminaux fiant  
divssés en plusieurs capsides membraneisses , aux côtés  
desquelles est attachée une petite semence. Toute la  
plante est pleine d’un lait amer, dont l’odeur est fort  
défagréable & malfaifante. On seme *ce pavot* dans les  
champs & dans les jardins. Il fleurit en Juin, & on en  
recueille les têtes sim la fin de Juillet. C’est de ces tê-  
tes qu’on tire l'opium, dont le meilleur nous vient  
de Turquie, où il y a une grande quantité de ces *pa-  
vots* fiemés dans les champs de la Natolie, Voyez  
*Opium.*

On fait de ces têtes de *pavots* feches,influées & bouillies  
dans de l’eau, le sirop de méconium, & le diacod.

On fait grand ufage de fes semences en émulsions ; elles  
Eontrafraîchissantes, & bienfaifantes dans les fievres  
& dans les maladies inflammatoires, ainsique dans la  
strangurie & les ardeurs d’urine. MILLER , *Bot. Off.*

L’eau distilée *de pavot,* fon huile , mais furtout l’opium,  
font narcotiques & anodyns. Ccs qualités ne provien-  
nent pas de ce qu’ils font froids, ainsi que quelques-uns  
lepenfent; car leur amertume, leur odeur rance, la  
faculté qu’ils ont de s’enflammer & d’exulcérer , prou-  
vent le contraire : mais elles ont quelqti’autre fonde-  
ment qui nous est encore inconnu. Quoiqu’il en foit le  
*pavot* produit d’excellens effets, dans la diarrhée, la  
dyssenterie, les catarrhes, les toux & d’autres mala-  
dies,mais il en faut ufer avec la derniere circonfpec-  
tion. Sennert prefcrit comme un remede très-efficace ,

PAN 334

*J, A Z-*dans les dûuleurs les plus cruelles de l’ophthalmie,  
une émulsion de femence de *pavot,* avec du lait, de  
Peau de laitue, & une décoction de fœnugrec. RaY ,  
*Hist. Plaça*

2. *Papaver hortense Jemine albo flore leviter purpureo.* C.  
Β. P. 170.

3. *Papaver hortense semine albo, flore cinereo , ungue pur-  
pureo.* C. B. P. 170..

4. *Papaver hortense semine albo, flore candido, rubris ma»  
culis infecto.* C. B. P. 170.

5. *Papaver hortense semine nigro, fylv estre Dioscori dis,ni-  
grum Plinio,* C. Β. P. 170. Raii Hist. 1. 853. Tourn.  
Insu 237. Boerh. lnd. A. 279. *Papaver nigrum,* Offic\*  
*Papaver sativum nigrum^* Ger. Emac. 370. *Papaver  
sativum simplex nigrum, Park.* Theat. 366. *Pavot noirs*

Ce *pavot* n’est pas si haut que le blanc, mais il lui ressem-  
ble à tout autre égard : la grande différence est dans  
la fleur, que celui-ci a purpurine avec le fond noir, &  
dans les têtes qu’il a plus petites que le blanc, & qui  
contiennent une femence noire. Les racines de l’un &  
de l’autre sont branchues & périffent lorsque la semen-  
ce est mûre. On cultive *lu pavot* noir dans les jardins.9Il fleurit en Juin.

On faitajourd’hui peu d’usage de ses têtes ; on les a ban-  
nies du sirop de méconium dans la derniere édition  
de notre Pharmacopée, on fait entrer fes feuilles dans  
les onguens rafraîchissans , pour les brûlures , les in-  
flammations & les tumeurs chaudes. C’est encore un  
des ingrédiens du populeum. MILLER , *Bot. Offe.*

*6. P apaver rflore pleno , rubrum,* H. Eyst.Æst. *o.* 12. F.  
7.Fig.I.

7. *Papaver, flore multiplicato suncarnato*, H. Eyst. Æst.  
*o.* 12. F. 8. Fig. 1.

8. *Papaver ustore multiplici purpuraseente*, H. Eyst.Æst.  
*o.* 12. F. 9. fig. 2.

9. *Papaver laciniarum rubrum, unguibus purpureis*H.  
Eyst. Æst.c. 12. F. 9. fig. 2.

10. *Papaver Aadmatitm rubrum, unguibus albisso* H.  
Eyst. Æst. *o.* 12. F. 9. fig. 2.

11. *F apaver, multiplex album s oris rubicundis,* H. Eyst.  
Æst. *o.* 12. F. 1 o. fig. 2.

12. *Papaver ustore miniato, pleno ,* H. Eyst. Æst. *o.* 12»  
F. Io.fig. 2.

13. *Papavert flore pleno, argentei coloris*, H. Eyst, Æst,  
*o.* 12. F. 10. fig. 2.

14. *Papaver nflore pleno album.* C. B. P. 171.

15. *Papaver, flore pleno, violaceo.* C. B. P. 171.

16. *Papaver éflor\* pleno, eleganter striato > laciniato t* H.  
Edimb.

Voici les caracteres de la feule eEpece suivante.

Sa fleur & *sa.* capside Eont très-larges , & sa feuille est  
très-velue, dentelée & d’un verd obfcur.

»17 . *Papaver Orientale hirsutissimum, flore magno ,* T.  
Cor. 37.

Voici les caracteres des quatorze especes suivantes.

Leurs fleurs & leurs capfules font plus petites, & leurs  
feuilles d’un verd obfcur , avec des découpures pro-  
fondes.

18. *Papaver , erraticum, majus,* ῥαὰς *Dios.coridi, Pli-  
nio, Theophrasto,O.* B. P. 170.Tourn. Inst. 238. Boerh.  
In.d. A. 279. *Papaver rubrum, rhoeas et erraticum ,*Offic. *Papaver, rhoeas,* Ger.299. Emac. 377. Raii Hist.

1. 855. *Papaver , erraticum , rhoeas , sive fybvestre,*Park. Theat. 367. *Papaver erraticum , rubrum, cam\*  
pestre*, J. B, 3. 395. *Papaver lacunatofolio, capitulo  
breviore, glabro. Annuum i rhoeas dictum,* Raii Synop,  
3. 308. *Pavot rouge.*

PAN

Les feuilles de ce *pavot* font rudes, velues, divisées en  
sept ou neuf segmens, & trois édentelés, entre les-  
quels le plus grand est à l’extrémité. Sa tige est rude ,  
branchue, environnée de feuilles semblables aux pré-  
cédentes ; au sommet des branches font dés fleurs lar-  
ges , de couleur d’écarlate, à quatre feuilles, avec des  
taches noires au fond de chaque feuille. Sa tête est pe-  
tite , couverte d’une couronne dentelée, & contient  
des femences brunes très-petites. Ses tiges & ses feuil-  
les sirnt pleines d’tm suc jaunâtre, amer, d’une odeur  
forte, mais moins pernicieuse que celle des deux pre-  
mieres especes. *Ce pavot* croît partout dans les grains,  
& fleurit en Juin & en Juillet.

Les fleurs de ce *pavot* sirnt rafraîchissantes , anodynes, &  
bienfaisantes dans les fievres inflammatoires, furtout  
dans la pleurésie & llesquinancie. Elles sont aussi en  
quelques façons hypnotiques & narcotiques; on peut  
les ordonner lorfqu’on n’ofe pas rifquer les prépara-  
tions de la première espece : elles font d’une efficacité  
reconnue dans les indigestions; mais ce qui produit en  
pareil cas des esters sturprenans, c’est leur infusion dans  
de l’eau-de-vie, ou le *tinctura papaveris officinarum.*

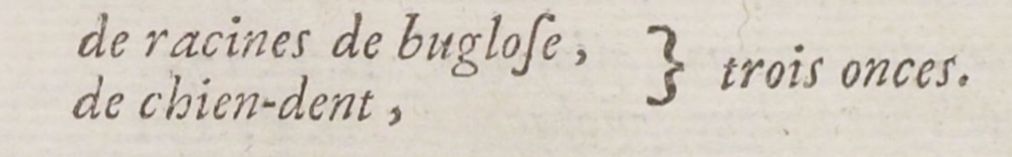
Les préparations officinales qu’on tire du *pavot* rouge ,  
- siont Peau simple, la conserve de fes fleurs & la teintu-  
**re. MILLER ,** *Bot. Offic.*

La fleur de cette plante qui est la partie dont on *se* siert le  
plus en Médecine, estglutinesse, & teint d’un rouge  
pâle le papier bleu , comme la folution d’opium , par  
où il paroît que le siel de l’un est analogue à celui de  
l’autre : mais dans l’opium ce siel, qui paroît approcher  
beaucoup du siel ammoniac , est mêlé avec beaucoup  
d’huile fétide; au lieu que dans le *pavot* rouge la por-  
îion de l’huile est beaucoup moindre que celle du  
phlegme vifqueux. Ainsi les fleurs de cette plante font  
- émollientes & bonnes pour procurer l’expectoration  
dans les fluxions de poitrine, les rhumes & les toux  
seches ; elles arrêtent le siing & font l’effet de fudori-  
fiques doux.

L'leau de fleurs de *pavots* rouges distilée s’ordonne depuis  
trois jusqu’à six onces. La teinture fe donne par verrées  
dans les fluxions de poitrine. Cette teinture est impré-  
gnée quelquefois de trois ou quatre infusions, furcha-  
que pinte desquelles on met une once de sucre candi.

La tisanne suivante est fort bonne pour les toux feches.

Faites bouillir dans deux pintes d’eau ,



Verfez la décoction bouillante fur une ^mce de fleurs de  
*pavots* rouges, & trois têtes de *pavots* blancs cou-  
pées menues & mises dans un sachet, essbrte  
qu’on en puisse exprimer le suc.

On boit l’infusion des fleurs de *pavot* rouge féchées, en  
maniere de thé.

On en sait aussi une conferve & un sirop. ToURNEfoRT.

Il y en a qui appliquent la feuille du *pavot* fur la région  
du foie, pour arrêter les hémorrhagies par le nez. Ils  
attribuent les mêmes propriétés à fa racine. La décoc-  
tion de l’écorce moyenne du fureau ou de l’hyeble avec  
le sirop *de pavot*, est un puissant fudorifique. Il est bon  
d’obferver que les narcotiques joints aux diaphoréti-  
ques ou aux diurétiques , ont à un fouverain degré la  
vertu de provoquer les fueurs. RaY , *Hist. Plant.*

19. *Papaver , erraticum , majus, foliisflorum variegatis s*H. R. Par.

20. *Papaver , erraticum > majus s flore albos* C. B. P.  
17c

21. *Papaver t erraticum > majusflore carneo >* H. Edimb,

PAN 336

22. *Papaver , erraticum, majus ustorum unguibus albis t*H.Edimb.

2 3. *Papaver, erraticum nflore pleno*, C. B. P. 171.

24. *Papaver, erraticum nflorepleno miniato y* H. R. Par.  
25. *Papaver, erraticum nflorepleno igneo,* H.R. Par.

2 6. *Papaver, erraticum rsiore pleno igneo marginibus can-  
didis.*

*zy. Papaver erraticum nflore pleno purpurascente,* H.R.  
Par.

28. *Papaver erraticum » flore pleno Phœniceo, unguibus  
albis.*

29. *Papaver , erraticum minus,* C. B. P. 171.

30. *Papaver s erraticum Pyrenaicum rflavoflore i* C. B. P.  
171. Prodr.92.

31. *Papaver Orientale, tenuiter incisum, ad caulem flo-  
ridum ,* T. Cor. 17.

Voici quels font les caracteres des trois especes fuivan-  
tes :

Elles sont petites; les feuilles & les fleurs font décou-  
pées en maniere de dents sort fines, & le godet de la  
fleur est d’un verd obfcur.

32. *Papaver erraticum s capite oblongo s hispido*, T. 238.  
*Argemone capitulo breviori t* C. Β. P. 172.

3 3, *Papaver erraticum, capite longiore s hispido,* T. 238.  
*Argemone capitulo longiori.*

34. *Papaver erraticum, capite longissimo,glabro*, Tourn,  
Inst. 238. Boerh. Ind. A. 280. *Argemone,* Offic. *Arge-  
mone capitulo longiore glabro,sluii* Hist. 1.85 6. *Papaver  
laciniato felio,capitulo longi ore,glabro aseeu argemone ca-  
pitulo longiore glabro}* Raii Synop. 3. 309. *Pavot â lon-  
gue tête.*

Il croît au bord des fossés; il fleurit en Juin ; son fuc &  
fes feuilles font d’ssage dans la Medecine. Diofcori-  
de dit que le cataplafme de fes feuilles guérit l’albugo;  
emporte les membranes filamenteuses qui incommo-  
dent l’œil, & calme les inflammations.

Cette plante, dit Dale, que je substitue à l’argemone, est  
la même ou du moins approche beaucoup de la plante  
que DioEcoride a décrite de la maniere suivante, sems  
ce nom.

L’argemone, dit cet Auteur, ressemble en tout au *pavot*sauvage; avec cette seule différence, que ses feuilles  
font divisées & approchent beaucoup de celles de l’a-  
nemone ; fa fleur est rouge; fa tête semblable à celle  
du pavot rouge, mais plus allongée & plus large vers Ie  
Eommet; *sa* racine ronde, & sim *suc* acrimonieux & de  
la couleur du safran. DtosCoRIDE, *Lib. II. cap,* 208.

*Papaver* vient *de pappa* ou de *pap* ; cette plante a été ainsi  
nommée, parce que jadis les Nourrices la faisoient  
entrer dans la bouillie qu’elles donnoient aux enfans,  
pour les garantir de la colique.

Cette plante employée à propos , est capable des plus  
grands effets. Les *pavots* des jardins ont dans les tems  
chauds, & lorsqu’ils font dans leur vigueur, une *sa-  
veur* très-aromatique ; leur fuc est fort apéritif ; fon  
amertume qui sclrpaffe celle même de la bile, ne *se*paffe pas facilement. Toutes les parties de cette plante  
cueillies dans les chaleurs répandent une odeur très-  
forte qui porte à la tête, incline au sommeil, en con-  
séquence d’une mucosité volatile, unie avec quelque  
amertume & acrimonie. Les *pavots* discutent modé-  
rement, semt suffisamment incraffans, lénitifs, adou-  
cissans & narcotiques ; c’est par cette rasson qu’on les  
ordonne dans les catarrhes qui proviennent d’une lym-  
phe acre, dans la toux, l’enrouement, le crachement  
de simg, le mal de tête, les hémorrhagies excessives ,  
l’écoulement immodéré des regles & les coliques ven-  
tesses. La tête *du pavot* est composée de deux parties ;  
la tête même qui a du gout & les Eemences qui sont  
d’une

337 PAN

d’une nature fort tempérée, huileufe & nullement *so-*porative. L’huile de la femence a le gout & les pro-  
priétés de celles d’amandes douces. C’est poürquoi on  
s’en fert en Allemagne & dans d’autres contrées pour  
assaifonner des gpteaux auxquels on trouve un fort bon  
gout. Il faut entendre ce que nous venons de dire des  
seize premières especes. Quelques Medecins ont paru  
étonnés de ce que j’avois prescrit quatre onces de se-  
mence *de pavot,* & ils ont prétendu qu’il y en avoit  
autant qu’il en falloit pour faire mourir un malade:  
mais ils ont tort de trouver cette dofe excessive ; car  
les semences *de pavot* ont, ainsi que nous l’avons déja  
dit, le gout & les propriétés des amandes. La douzie-  
me efpece seulement est vivace ; quoiqu’elle foitplei-  
ne de lait, on n’en tire point d’opium. Toutes les *es-*peces comprises entre la onzième & la trente-deuzic-  
me, ne font pas fort foporatives; les trois dernières ne  
le font point du tout. Les feuilles des *pavots* des jardins  
broyées avec du sel, bouillies, mifes en cataplasine, &  
appliquées fur les parties où il y a douleur & inflam-  
mation , calmeront ces fyrnptomes & feront fensible-  
ment apéritives. D’où il paroît qu’elles produiront  
aussi de bons effets dans les rhumatismes, la goute &  
la sciatique. On fait avec leurs semences des décoc-  
tions & des émulsions, qui ne font point soporatives ,  
mais feulement adoucissantes. Leurs têtes cueillies  
lorsqu’elles Eont bien mûres, séparées de leur femen-  
ce, bouillies dans du lait, & prsses dans la dofe d’une  
once ou de deux, fiant modérément narcotiques. Deux  
onces de tête de *pavot,* valent un grain d’opium. *Hise  
toire des Plantes attribuée* à *Boerhaave.*

*Maniere de préparer l’extrait et le sirop de pavot.*

Le soinlqu’on prend à la culture du *pavot* est ce qui don-  
ne à l'opium d’Angleterre *sa* plus grande énergie. Ce  
que je l'ai de mieux à ce sujet est de choisir une espace  
de terre grasse & reposée, & où surtout l'on n’ait point  
planté *de pavots* l’année précédente ; car si l'on en plan-  
te plusieurs années de suite dans la même terre ils dégé-  
néreront. On choisira la graine la plus mûre & la plus  
blanche du grand *pavot* de Turquie à une seule fleur ;  
on la siemera en Mars, fort claire & à fleur de terre,  
dans des rigoles à deux piés de distance les unes des  
autres, afin d’avoir de l’aisiance pour siarcler. Aussi-tôt  
que les jeunes plantes ont poussé, j’en arrache le plus  
grand nombre , ne laissant que les plus fortes & celles  
qui viennent le mieux, environ à un pié de distance l’u-  
ne de l’autre. Quand les têtes font parvenues à leur  
grosseur naturelle, mais pourtant avant qu’elles sistent  
mûres, je choisis un beau jour bien fec & bien ferain  
pour les couper, les séparan.t à la distance d’un pouce  
ou même moins de la fommité de la tige, observant de  
reculer du bout par où j’ai commencé à couper, vers le  
bout opposé. J’observe cette précaution , pour empê-  
cher que la liqueur laitesse qui monte à l'endroit où la  
tige est coupée, ne Ee perde, dissipée par le vent ou  
par le mouvement de mes habits, ou que la chaleur du  
fbleil ne l’épaississe trop. Il faut laisser pour une autre  
sois les têtes qui font encore trop petites & qui pro-  
mettent. On met toutes les têtes , telles qu’on les a  
cueillies, dans une manne , & on les y laisse toutes en-  
scmble pendant deux ou trois jours, jtssqulà ce que les  
gouttes de liqueur qui en découlent s’épaississent, au  
moyen de quoi on les conferve ; après quoi on les ré-  
pand silr un plancher, ou on les pend à des cordes pour  
les faire sécher. Deux ou trois jours après je cueille de  
même les autres têtes, qui font parvenues à un point  
de grosseur fuffifante, & en même tems je coupe la lon-  
gueur de deux ou trois pouces des tiges dont j’avois dé-  
ja séparé les têtes précédemment. De deux jours en  
deux jours je coupe de nouvelles têtes & des bouts  
de tiges, jusqu’à ce que je ne voie plus sortir de fuc  
des tiges, observant toujours de les laisser quelques  
jours dans une manne, & de les faire sécher comme  
j’ai fait aux premieres têtes, afin d’en confervet le fuc ,  
*Tome V.*

FAN 338

ne gardant que quelques-unes des plus belles, que  
je laisse mûrir tout-à-sait pour en faire de la graine  
pour l’année fuivante.

Après avoir coupé & broyé les têtes & les tiges séchées ,  
je les mets insuser quelques heures dans de l’eau bouil-  
lante, & essuite je les fais bouillir trois ou quatre heu-  
res ; après quoi j’exprime la liqueur fortement, & je la  
laisse dépurer pendant un ou deux jours, qu’elle met à  
déposer au fond fes parties les plus grossieres. La li-  
queur ainsi décantée , je la clarifie encore avec des  
blancs d’œufs, & je la fais bouillir comme il *se prati-*que pour la confection des extraits, jufqu’à consistance  
de miel. J’en garde une partie fous cette forme:mais j leu  
mets la plus grande partie fur un feu de charbon ou un  
seu de fable, jusqu’à ce qu’elle devienne aussi épaifle  
que l’extrait d’opium, prenant grand Eoin qu’elle ne  
contracte point une odeur dlempyreume. De cinq ou  
six livres de têtes desséchées & de bouts de tiges, H  
m’est venu une livre d’extrait, lequel est bien moins  
couteux que l’opium.

La dofe de cet extrait doit être double de celle de l'opium  
de Turquie pour répondre aux mêmes intentions ; & il  
a cet avantage siur l'opium, qu’il opere sians causer au  
malade, comme fait l'opium , des délires, des verti-  
ges & des nausées; ce que j’attribue à ce qu’il est dé-  
puré de fes parties grossieres & visqueuses par la préci-  
pitation & par le moyen des blancs d’œufs.

Je préfère le sirop de *pavots* fait avec cet extrait, à celui  
qui est sait par le procédé ordinaire; car outre qu’il *se*fait avec moins d’embarras, & que par conséquent on  
peut en faire du nouveau plus fouvent que les Apothi-  
caires ne feroient leur sirop ordinaire , ensiorte qu’on  
ne court point risique qu’il s’aigrisse ou qu’il candisse ,  
comme il arriveroit si l’on étoit obligé d’en faire une  
grande quantité à la fois; il a encore d’autres avanta-  
ges : c’est qu’il ne fermente point comme fait l’autre ,  
lorfqu’on le remue ou qu’on le tient dans un lieu  
chaud; *8c* une chofe furtout qui me le fait préférer,  
c’est que je fuis sûr qu’il a toujours *sa* même force ; au  
lieu que la doEe de l’autre est nécessairement incertaine  
& indéterminable, attendu que différentes especes de  
*pavots* ont plus ou moins de stlc narcotique.

Pour préparer le sirop avec l’extrait, je mets sur chaque  
once de sirop deux grains d’extrait, au lieu d’un grain  
d’opium commun de Turquie.

Cette partie de la décoction que j’ait dit que l'on con-  
Eervoit en consistance de miel, a presque moitié au.  
tant d’efficacité que l’extrait. On la garde pour s’éVÎ-  
ter l’embarras & la longueur qu’il faudroit pour dise  
Eoudre l’opium ou l'extrait, quand ils font prescrits en  
électuaires, en linimens, en emplâtres ou Eous autres  
formes semblables , où il faut que l’opium foit mêlé  
intimement & également avec les autres ingrédiens de  
la composition. *Essetis de Medecine.*

PaPavER CoRNICULATUM , nom commun à différentes ese  
peces de glaucium. Voyez *Glaucium.*

PaPavER **HERACLEUM,** nom que Boerhaave donne au  
*cyanusscgetum flore caeruleo.*

PaPAVER **sPUMEUM ,** ou *Lichnissolvestrisquae been album  
vulgo.* Voyez *Behen album.*

PAPAYA.

Voici ses caracteres.

Son tronc est simple, nu ou fans branches ; il n’en part  
que des pédicules pour les feuilles qui font découpées,  
comme celles du riz simple ; *sa* fleur est mâle, nue, tu-  
bulée, divisée en plusieurs endroits, composée de cinq  
longs siegmens étroits, étendus en forme d’étoiles, gar-  
nis d’une multitude d’étamines, & croît séparément  
fur une plante mâle.

Il y a une autre plante, femelle, où l’extrémité du pédicu-  
le s’ouvre & forme un petit calyce dentelé, où l’on re-  
marque la figure d’une fleur pentapétale, ou plutôt d’u-  
ne gouffe ou d’une enveloppe, fans étamine. Au fond

**PAN**

de cette fleur ou de cette enveloppe est placé un ovai-  
re,l garni d’tm tube Rouvert, divisé en cinq endroits ,  
dont chaque segment forme une espece de branche  
feuillue & qui dégénere en un fruit charnu cannelé,  
semblable au melon, dont l’écorce est épaisse & dont  
la pulpe couverte partout d’une enveloppe, contient  
Une grande quantité de femence cannelée.

Boerhaave ne fait mention que des deux especes suivan-  
tes de *Papaia.*

I. *Papaya fructu melopeponis effigie, Flum. 659. Papaya-  
maram, H.M.* 1. 23. *Platanus secunda seu arbor, pla-  
tanifolio i fructu peponis magnitudine eduli*, C. B. P.  
431. *Papaye Peruvianis ,* J. B. 1. 147. *Mamaerafoemi-  
na,* Park. Theat. 1649. Raii Hist. 2. 1370. *Papayafe-  
rnelle.*

Il y en a qui mangent sim fruit cru : mais les délicats 1 *’as-*saifonnent avec du fucre ; il fortifie l’estomac & aide la  
digestion. RaY , *Hist. Plant.*

*2. Papayamas, mamaera,mas,* Park. Theat. I649.Raii  
Hist. 2. Ι370. *Papaya mâle.* BOERHAAVE, *Index ait.  
Plant. Vol. II.*

PAPAYAMARUM, ou *Papaya fructu melopeponis ef-  
figie.*

*VAVUJ.O, Papillon.*

On dit que certaines fleurs sont en papillon, parce qu’el-  
les ont quelque ressemblance à cet infecte, lorsqu’il a  
les ailes étendues. 11 y a quatre parties remarquables  
, dans les fleurs en papillon ; le *vexillum* ou l’étendard  
qui est un pétale ou un grand segment droit;les deux ai-  
les qui forment les côtés ; le *carina* ou le bassin , qui  
**est** un pétale ou fegment concave, qui ressemble à la  
partie inférieure d’un bateau. Ce bassin est quelque-  
fois d’une piece, & d’autres fois il est composé de deux  
pétales ou fegmens , assez fortement attachés l’un à  
l’autre. De ce genre font les pois, les fèves, les hari-  
cots, la vesse & les autres plantes légumineuses. MIL-  
LER , *Dictionn. Vol. I.*

PAPILLA, le bout du téton. Voyez *Mamma\**

Peyer donne aux glandes intestinales le nom *de papillae.*

Ilyaà la peau un nombre infini de mamelons pyrami-  
daux. Ce font les extrémités de tous les nerfs de la  
peau, dont chacun est couvert de deux ou trois enve-  
loppes d’une figure pyramidale, & placées les unes sur  
les autres. On les apperçoit & on les sépare facilement  
dans la peau de l’éléphant, & dans celle des piés de plu-  
sieurs autres animaux. *Anatom. de KeilI.*

PAPILLARE OS, *Os sphénoïde.*

PAPILLARES PROCESSUS, *Procès papillaires ,* ou  
mamelons des nerfs olfactifs. Ce font les extrémités  
des nerfs olfactifs inférés dans la membrane muqueuse  
du nez.

PAPIO, ou PAVIO ; grande efpece de singe qu’on  
trouve en Ethiopie, dont la graisse passe pour réfoluti-  
ve. LEMERY, *des Drogues.*

PAPPA, *carton,* HEIsTER , *Chirurg.*

PAPPUS ; duvet dont les semencés de quelques plan-  
tes font couvertes ; c’est de-là que les plantes dont les  
semences font couvertes de duvet , lorsqu’elles font  
mûres, font nommées *Plantae papposeae.*

PAPULA, *bouton,* ou *tubercule ulcéreux.*

PAPYRUS, Offic. *Papyrus Nilotica,* A. B. 2. 506. Ger.  
37. Emac. 40. Raii Hist. 2. 1302. *P apyrus Nilotica  
Alpina. BerdÆgyptiis dictai, Biblos Syriaca quorum-  
dam,Chah.* 195. *Papyrus Nilotica asive Ægyptiaca*, C.  
**Β.** P. 119. Theat. 334. *Papyrus antiquorum Nilotica,* I  
.Parla Theat, *izoy.Cyperus Niloticus vel Syriacus s ma-*

PAR 340

*ximus papyraceus,* Hist.Oxon. 3. 239. *Arbre qui don-  
ne le Papyre,* ou *le Papyrus.*

C’est du *papyrus* que les Anciens tiroient le papier dont  
ils se fervoient. On en peut voir la préparation dans  
Pline’, *Lib. XIII.*

Le *papyrus* étoit, avant la découverte des fruits, Pali-  
ment des Egyptiens. Ils le mangeoient cru, bouilli &  
rôti ; ils le mâchoient, en avalloient le fuc , & rejet-  
toient le reste. Ils en faifoient leurs lits , les voiles de  
leurs vaisseaux, les différens ustenciles dont ils avoient  
befoin dans leurs maifons, & la chauffure de leurs Prê-  
tres. C’est de fes fleurs qu’ils faifoient les guirlandes  
dont ils couronnoient leurs Dieux. Ils employoient *sa*racine aux mêmes usages que scm bois. Nous lisions  
dans Profiter Alpin , que leurs Chirurgiens fe servent  
encore aujourd’hui de la substance médullaire de ses  
feuilles pour dilater les ouvertures des ulceres. Les  
cendres de fon tronc guérissent les ulceres récens, &  
empêchent les ulceres invétérés d’augmenter en ssia-  
lignité. Pour cet effet, on les faupoudre de ces cen-  
dres. L’eau distilée du tronc récent, produit de bons  
effets dans les cataractes , & dans l’obfcurciffement de  
la vue. RaY, 77. *P.*

PAR

PAR, *pari.* Il fe dit des jours. Voyez *Artio s.* Dans  
les prefcriptions , il signifie à *pari,* ou deux. On don-  
ne à quelques remedes le titre *dcsine paris* à cause des  
propriétés merveilleuses qu’on leur [υρροΕυ.

PARÀ, παρὰ ; proposition dont on a fait grand usage  
dans la composition des termes de la Medecine; elle  
affoiblit ordinairement la force du mot simple qu’elle  
précede ; elle marque un défaut, ou l’abfence de quel-  
que modification qui empêche la chofe dont il s’agit  
d’être dans fon état de perfection. On aura des exem-  
ples de ce que nous venons de dire dans quelques-uns  
des mots fuivans.

PARABOLANI, *Parabolains i* est le nom qu’on don-  
noit à ceux qui avoient foin des malades dans les Hô-  
pitaux établis par les premiers Empereurs Chrétiens.  
Ce terme est dérivé du mot *grecττΛ^Λβο'λος,parabolost*qui signifie jet té au hafard, exposé, avanturé, parce  
que ces gens-là rifquoient leur vie & leur fanté, par  
charité pour les malades , singulierement lorfqd'ils  
étoient attaqués de maladies contagieuses.

Godefroi prétend que les *Parabolains* étoient des espe-  
ces de Clercs ou Ecclésiastiques, parce qu’il est parlé  
de l’Office de *Parabolains* dans le Code au titre *de  
Episcopis et Clericis.* Il peut bien être que quelques-uns  
fuffent Ecclésiastiques : mais il est vraissemblable qu’ils  
ne l’étoient pas tous. Il peut être vrai aussi , comme  
quelques Savans l’ont pensé, que ceux qui *se* char-  
geoient de cet emploi le faifoient en conséquence de  
quelque vœu , ou par motif de religion. Mais la raifon  
pour laquelle il est fait mention des *Parabolains* dans  
le Code , au titre que nous venons de citer , est que leur  
élection dépendoit des Evêques. Leur nombre pour la  
ville d’Alexandrie étoit fixé à six cefis , comme on le  
peut inférer d’une Loi du Code, qui en même-tems  
les oblige à vaquer assiduement à leurs fonctions auprès  
des malades, & à rester perpétuellement dans les *Hô-  
pitaux* , fans en sortir même pour assister aux Epecta-  
cles publics auxquels le peuple étoit invité, ou pour  
entendre les plaidoyers des Avocats, comme il étoit  
permis à toutes autres persimnes.

De plus, il paroît par les termes dans lesquels s’énoncent  
les Lois concernant les *Parabolains t* que ce mot étoit  
en usage, & l’office établi antérieurement à ces Lois;  
ensorte que les Empereurs Theodose & Justinien *sem-  
blent* n’avoir fait autre chofe que régler la forme des  
élections , les fonctions attachées à cet office , & le  
nombre des Officiers, dont le nom pouvoir être fort  
ancien lors de la publication de ces réglemens/

34I PAR

Une erreur à ce fujet qui mérite d’être remarquée, est la  
méprise de ceux qui ont pensé que ces *Parabolains*étoient proprement des Medecins. Ce qui les a trom-  
pés , est le mot latin , *curare ,* employé dans les Lois  
où font détaillées les fonctions arrachées à cet Office;  
terme qui signifie également guérir & soigner. Mais il  
est éVÎdent que dans l’endroit où il est employé , il doit  
être pris dans le fecondde ces deux siens, & que *curare  
debilium aegra corpora ,* qui sont les propres termes de  
la Loi, ne signifie autre chosie que a prendre foin des  
« corps foibles & infirmes des malades. » Ajoutez à  
cela, que si les *Parabolains* eussent été les Medecins  
des Hôpitaux, leur élection n’auroit pas sians doute  
dépendu des Evêques & des Prêtres ; c’eût été aux  
*ArchiatrcVOo* Medecins en chefdesgrandes Villes, de  
les choisir , parce que ces *Archiatres* étoient eux-mê-  
mes obligés de visiter les pauvres. Εε CLERC, *Histoire  
delà Me damne.*

PARABOLICUS IGNIS, la chaleur du Soleil, aug-  
mentéc à l'aide d’un miroir concave, *Collect. Chym.  
Leydensc Prole g cap.*

PARACELSUS, *Paracelse s* Medecin & Chymiste fa-  
. meux. Nous avons donné une abrégé de *sa* vie & de  
sia doctrine dans notre Préface,

PARACENTESIS, παρακέντησις , de παρακεντέω, per-  
cer; *paracentèse s* nom d’une opération chirurgicale,  
qui consiste à faire une ouVerture à l’abdomen, dans  
Phydropisie ascite , pour donner une fortie aux eaux.  
Voyez *Hydrops.*

L’ouverture faite à la poitrine pour en évacuer le fang  
extraVasé, Peau & le pus, s’appelle *paracentèse* de la  
poitrine,

PAR ACMASTICOS , παρακμασθιχὸς,άοὺαίίἈιΖἱἱί. Voy.  
*Acmasticus.*

PARACME, παρακμὴ, de παρὰ , & de ἀκμὴ. Voyez  
*Acme s déclin.* Ce mot fe dit en général ou d’une ma-  
ladie, ou d’un malade âgé.

PARACOE, παρακόη ; difficulté d’entendre.  
PARACOLLETICOS , παρακολλητικὸς, *agglutinant.*PARACOPE , παρακοπὴ, de παραχόπτα, être en délire ;  
*délire légers Ou* légere aliénation d’efprit. Ηιρροοβλτε  
PARACRUSIS , παράκρουσις, de παρακροὺω ; être dans un  
délire léger. Ce mot est fynonyme à *Paracope.* C’est  
de-là,qu’on a fait l’adjectif παρακρουστικὸς , qui est dans  
un délire léger.

PARACYNANCHE ; espece d’*scqtelnancie.* Voyez  
*Angina.*

PARADISI GRANA. Voyez *Cardamomurn.*

PARAGOGE , παραγωγὴ, de παρὰ, proche , & de αγω ,  
conduire ; l'action d’approcher ou de réduire les os.

PARALAMPSIS , παραλάαψις , cicatrice à la partie  
transparente de la cornée, de παραλαμπω, briller un  
peu.

PÂRALIUS, espece de tithymale dont Diofcoride fait  
mention , *] ib. IV. cap.* 165.

PAR ALL AXIS ,παράλλαξις , de παραλλασ-σω , s’écarter  
mutuellement; écart mutuel des deux parties d’un os  
rompu , dont l'une glisse à côté de l’autre. Voyez  
*Fractura.*

PARALLELA, efpece déteigne ou de Iepre, qui atta-  
que seulement la peau ou les mains. C’est un fympto-  
me de maladie vénérienne. C asTe L *l* 1, d’après Fc-  
*restus.*

PARALOPHIA , de παρὰ, proche , & de λοφία , émi-  
nence du dos ; c’est, selon Keill, la partie latérale la  
plus basse du cou.

PARALYSIS, deπαραλύω, résoudre ou affoiblir;p\*ra-  
*lysie.*

Entre les maladies qui proviennent du défaut de ton qui  
conVient aux Vifceres & aux parties folides , je n en  
connois point de plus importantes que celles qui afl'ec-  
tent la tête & ce qu’elle contient. Et entre ces mala-  
dies, les plus considérables font, fans contredit, ces

PAR 342

résolutions de nerfs, que les Medecins appellent com-  
munément apoplexies , hémsplégies *, paralysies.* Ces  
trois maladies ont tant de rapport enfemble, que nous  
ne les séparerons point, & que nous les exammerons  
dans ce même article.

On conVient généralement que toutes ces maladiesaffec-  
tent le mouVement & les Eenfations dont les nerfs &  
les parties nerveufes & membraneuses qui en font for-  
mées ,font les principaux organes.

Or un nerf est composé de canaux tendres qui portent un  
fluide très-fubtil, & qui font couVerts d’une membra-  
ne qui tire sim origine des meninges du cerceau. Cet-  
te membrane qui les enVeloppe est passemée de tou-  
tes stortes de Vaisseaux , sans même en excepter les vaise  
feaux lymphatiques: c’est pourquoi elle est sujette aux  
\* intlammations & aux gonflemens , selon BoerhaaVe ,  
*Prax. Med.* & felon Barthel. de Moor. *Path. Cereb.  
cap.* 10.

Les Medecins ne sirnt point d’accord fur la caisse en Ver-  
tu de laquelle fie font les fenfations & le mouVement  
dans le corps, par le moyen des neyfs : quant à moi,  
je ne doute point que ce ne foit un fluide lymphatique,  
très-fubtil, imprégné d’une substance pure , aérienne,  
éthérée & élastlque , qui séparée dans les petits canaux  
du cerveau, du cerVelet & de la moelle fpinale, passe  
nonsseulement dans les petites caVités de leurs fibres  
nerVetsses; mais encore de ces caVités,dans les nerfs mê-  
mes , & enfin dans toutes les parties du corps. Ce flui-  
de poussé en quantité, & aVec une impétuosité conVe-  
nables, dans les nerfs & dans les membranes nerveu-  
*fes,* y produit une certaine tension, & lorfque cette  
tension n’est ni trop grande ni trop petite, les Eenfa-  
tions&le mouVement *se* font bien dans tout le corps,  
& l'on dit que les nerfs mêmes ont alors leur ton &  
leur élasticité naturelle; les nerfs passent pour robusi  
tes, lorfque les particules les plus ténues dont ils simt  
composés , Eont tellement cohérentes les unes aux  
autres, qu’elles peuVent surmonter l’impétuosité , ou  
naturelle, ou un peu plus grande que dans l’état natu-  
rel des fluides .‘mais si la cohésion de ces particules ne  
fluffit pas pour contre-balancer cette force , alors on  
dit que le fysterne nerVeuxest trop foible.

Un nerf dans sa tension naturelle , est toujours plein du  
fluidenerVeux : aussi, felon les loix d; l'hydraulique ,  
si on le touche légerement, même à sion extrémité la  
plus éloignée, le mouVement passera aVec une vitesse  
incroyable au cerveau , & au *sensorium commune,* pré-  
cisiément comme il *se* fait dans un petit tuyau plein  
d’eau , & couvert à fes deux extrémités d’un morceau  
de cuir; si l'on presse le couVercle de l'une des extré-  
mités, on appercvra subitement l’impressiOn de l’eau  
fur le couVercle de l’autre extrémité , c’est ainsi que  
s’exécute proprement, ce que nous appellons sensia-  
tion.

Les instrumens des mouVemens Volontaires font les muse  
clés, qui siont composés de fibres nerVcuEes , tendi-  
neufies & charnues , parfiemées partout de petites fi-  
bres nerVeufies, & qui agissent de la maniere fuRante.

Les fibres nerVetsses,tendineuses & charnues doRent être  
tendues, & pleines de lymphe, de maniere à retarder  
le Eang qui traVersieun mufcle; lesiing ainsi retardé en-  
fie nécessairement le Ventre du muscle; le gonflement  
du Ventre du mtsscle , le raceurcit; alors sion extrémité  
& les parties mobiles qui y siont attachées , fiant tirées  
vers l’origine même du muEcle. Aussi le mufde ell-iI  
plus dur, & resiste-t-il, pour ainsi dire , au toucher,  
lorsqu’il est en action, d’où nous deVons ccnclurrepar  
rapport au mouVement & à la sensatlon ; qu’il faut  
plus de force & une plus grande abondance de fluide  
nerVeux, pour l’un que pour l’autre.

Il fuit éVldemme’^t de ce que nnus Venons de dire que la  
diminution de l'influx du fluide nerVeux dans les nerfs,  
feranéeessairement fuivie de l’extinction, ou tout au

Y ij

343 PAR

moins de llaffoiblissementjde leurs actions,tant par rap-  
port au mouVement que par rapport à la fenfation.

C’est de-là que proVÎennent toutes les maladies compri-  
Ees fous la notion commune de résolution des nerfs,  
par laquelle on entend une incapacité d’accomplir les  
mouVemens, &de percevoir les sensations, qui naît de  
la diminution de l’influx du fluide nerveux dans les  
herfs. Il y a différens degrés dans ce dérangement ;  
entre ces degrés nous en choisirons deux comme les  
plus généraux : ou les mouvemens volontaires, les  
actions animales, & l’usage de la raifon, ne *se font*plus, & le malade tombe comme s’il aVoit été frappé  
de la foudre; ou la raifon demeurant saine, les mou-  
vemens volontaires, les actionsanimales, ou du moins  
la sensation du toucher, scmt languissantes, ou totale-  
ment détruites. Dans le premier cas, le malade est apo-  
plectique, & dans le second , il essparalytique.

On distingue dans les apoplexies trois degrés différens ;  
le dernier qui est ordinairement mortel, c’est lorEque  
les sensiltions, tous les mouvemens animaux & la plu-  
part des actions vitales du corps fiant détruites à la fois.  
Voyez *Apoplexia»* Lefecond degré, c’est lorsqu’il n’y  
a plus d’issage des sens , de mouvemens volontaires ,  
ni de raistm, seins toutefois que les actions vitales foient  
détruites ; alors l’apoplexie ne fe termine pas toujours  
par la mort, mais elle dégénere communément en hé-  
miplégie. Le dernier degré que nous appellonsapo-  
plexie fpasincdique , est le moins dangereux ; & il est  
accompagné des mêmes fymptomes que le second ;  
ces symptornes seulement ceffent plutôt, & nedégéne-  
rent pas si fréquemment en *paralysie.* C’est ce degré  
léger d’apoplexie que nous allons considérer ici princi-  
palement.

Cette espece d’apoplexie fe manifeste par les fymptomes  
fuivans.

Elle est précédée pendant un tems considérable, de foi-  
bleffe dans les siens , surtout de la Vue & de l’ouie , de  
vertige , defoiblefle d’articulations, de trémblemens,  
d’engourdissémens dans les actions animales, & com-  
munément d’affections hypocondriaque & hystérique .  
Dans ces entrefaites , il arrive que le malade est privé  
subitement & inopinément de fa raifon , de tous ses  
sens, &des mouvemens animaux, qu’il tombe à terre,  
que Ees piés & Ees parties inférieures font froides, que  
fa peau estfeche , & en constriction fpafmodlque que  
fon vifage & fes yeux font rouges & gonflés de fang,  
& que fon pouls est fort & prompt. Quelques heures  
après que ce paroxysine a commencé , ou il rend de  
lui-même une grande quantité d’impuretés vifqueufes,  
ou tout fon corps fe couvre de fùeurs ; après quoi il  
revient à lui-même, & recouvre la raifon, les sens ou  
la faculté de fe mouvoir. Plusieurs nous difent que  
dans cet état ils ont fenti de la constriction à la gorge ,  
la déglutition gênée , & leur polmine ferrée comme  
avec une corde. Si on ne remédie à ceparoxyime, il  
aura des retours fréquens, & Ee terminera enfin par une  
hémorrhagie fatale de cerveau.

Il y a au contraire hémiplégie, lorfque la raifon & les  
mouvemens vitaux subsistant, les mouvemens volon-  
taires, ou du moins la sensation du toucher est affoi-  
blie. Je nie que cette hémiplégie ou *paralysie)* foit uni-  
verfclle ou qu’elle affecte tout le corps, à moins que  
ce ne stoit peut-être dans l’apoplexie. Je ne crois pas  
non plus *custmyOparalysie* pusse affecter tout le corps,  
hors la tête , du moins je n’ai jamais rencontré ce cas  
dans la pratique ; toute *paralysie* affecte un côté du  
corps & le prive de mouvement , ou se borne à un  
membre particulier. La *paralysie* s’appelle hémiplégie,  
lorsipue la moitié de la tête & du visage est attaquée;  
dans l’autre cas , on l’appelle *paralysie* d’un côté ;  
& dans le dernier, *paralysie* particuliere. La *paralysie*est vraie ou fauste. La vraie a quelquefois fon siége  
dans la partie supérieure de la moelle allongée, quel-  
quefois dans la partie moyenne, ou même dans les par-

PAR 344

fies inférieures ; elle ôte en quelque sorte aux malades  
la faculté de sentir & de *se* mouvoir ; elle naît d’un  
transport d’humeurs sifr les nerfs qui en font compri-  
més. L’hémiplégie fuccede à une attaque d’apoplexie,  
ou survient sans cette attaque; elle commence par un  
refroidissement du côté qui doit être affecté ; elle est  
précédée d’un vertige ; elle fe termine peu à peu par  
une abolition des fenfations & du mouvement. Cepen-  
dant le côté fain est quelquefois tourmenté de mouve-  
mens convulsifs & spasinodiques. La bouche fe met  
fréquemment en distorsion, comme celle d’un chien;  
&, felon le progrès du mal, les fonctions de l’esprit,  
mais furtout la mémoire commencent à s’affoiblm. Cœ-  
lins Aurelianus, dit, *Chrom Lib. II. cap.* ι. que la *pa~  
ralysie* particuliere, est annoncée par un sentiment de  
pefanteur dans la partie qu’elle doit accabler, par un  
mouvement lent, accompagné de stupeur, par la pâ-  
leur, par l.lengourdissement, & par le relâchement, la  
flaccidité, la mollesse, & la froideur au toucher de la  
partie affectée, qui est comme dans l’atrophie, ou dans  
la tumeur œdémateufe, mais il faut bien *se* garder de  
confondre l’inaptitude au mouvement volontaire , qui  
accompagne la *paralysie,* avec celle qui naît quelque-  
fois des rhumatifmes & des affections gouteuses.Cette  
derniere est jointe à des Epsismes , des convulsions , &  
des Eymptomes qui fiant tout-à-fait étrangers aux *para\*  
lysies.*

La *paralysie* particuliere attaque différentes parties ; tan-  
tôt elle tombe fur les membres inférieurs, & fur les  
parties de l’abdomen qu’elle prive de mouvement seu-  
lement , ou de mouvement & de senfation , tandis que  
les parties qui simt au-dessus du diaphragme font *fai-  
nes.* AlofsIe malade rend involontairement les urines  
& les excrémens. Il survient une tumeur œdémateuse ,  
de la fievre, & enfin la mort. Tantôt elle tombe sur les  
bras & les mains; si elle est fausse, & que ce foit une  
des suites de la colique, on *l’appelle paralysie* qui pro-  
vient de la colique. Mais si elle a d’autres caufes, elle  
*se* nomme *paralysie* des mains. Il y a aussi une *paralysie*des paupieres, dans laquelle elles ne peuvent être *sé-  
parées,* & où il *se* fait un écoulement involontaire de  
larmes- La *paralysie* de la langue s’appelle *aphonie.*Voyez *Aphonia.* Lorsique le pharynx est paralytique,  
la déglutition ne se fait plus. Il ne faut pas confondre  
cette efpece *de paralysie* avec les fpafmes du pharynx.  
L’œsophage, l’estomac, & les intestins deviennent pa-  
ralytiques dans les moribonds; alors tout ce qu’on leur  
fait avalerssurtout les liqueurs, font en descendant une  
espece de bruit & de murmure. La *paralysie* clusphync-  
ter de l.lanus *se* manifeste par la chûte du rectum , &  
par uneéVacuation involontaire des exerémens ; celle  
de la vessie, par une incontinence d’urine ; celle des  
vaifléaux fpermatlques, par un éCoulement continuel  
de semence, & celle des mufcles du pénis par le défaut  
d’érection. Cœlius Aurelianus dit, *Chron. Lib. II. cap\**ι. qu’entre les Anciens , Hérophyle faifoit mention  
d’une *paralysie* du cœur fluvie de mort Eubite , Eans  
aucune casse évidente. Boerhaave, entre les Moder-  
nes, assure, *Prax. Medic.* p. 5. que la même chose peut  
arriver.

Il est évident par ce que nous avons dit jusi^u’à présent,  
que la catsse formelle & prochaine de ces maladies,  
consiste dans une interception plus ou moins grande de  
l’influx du fluide nerveux dans les nerfs. C’est pour-  
quoi l’on distingue *lcsparalysies* en vraies & en fausses.  
Les dernieresfont plus fréquentes que les premieres;  
la perte des fenfations suppose un défaut presque  
total du fluide nerveux ; au lieu que l’inaptitude au  
mouvement n’exige que de la diminution dans l’influx  
du fluide nerveux. Ce que nous avons donc à chercher  
maintenant, ce sont les différentes caufes capables d’al-  
térer cet influx. Plusieurs Medecins ont eu recours à  
une obstruction dans les nerfs : mais cette conjecture  
ne peut subsister; elle est démontrée fausse , non-feu-  
ment par la petitesse des nerfs , mais encore par la fub-

345 PAR

tilité du fluide qu’ils contiennent. Voyez là-dessus Bar- |  
thel. de Moor. *Path. Cereb. cap.* 10. la vraie causie de |  
x l’interception de l’influx du fluide nerVeux , est plutôt  
la solution de cOntinuité des nerfs , comme dans les  
blessures ou plaies, les contusions violentes, la com-  
pression des nerfs ,' ou quelqiérssection contre nature,  
dont le siége foit à leur origine. Mais comme toutes  
les *paralysies* proviennent de cette caufe commune ,  
& comme cette casse varie dans sies effets : nous al-  
lons examiner, à quoi l’on doit attribuer cette diver-  
sité.

11 estéyident, tant par la raison , que par les dissections  
anatomiques de ceux qui siont mcrts de ces maladies,  
qu il faut expliquer oette variété d’effets , par celle des  
parties affectées. Ceux à qui nous devons les Obsier-  
vations de cette esipece , Willis , Bonnet & Wepfer ,  
ont tous remarqués dans les personnes mortes d’apo-  
plexie, que la cause du mal avoit *sa* caufe dans le  
derweau , dans sies ventricules & dans le cerVclct.  
Bruùner, *in A. N. C. an.* I. *Decad.* 3. *Obs.* 153. et  
154. sait l’histoire de deux apoplexies mortelles, dont  
l’une provenoit d’une hydropisie de cerveau, & l'au-  
tre d’un Eang qui s’y étoit extravasé. Le même Au-  
teurnous dit au contraire , que dans l’hémiplégie un  
côté de l'origine de la moelle allongée , s’est trouvé  
inondé de sérosités extravasées , & comprimé de tu-  
meurs. Bonnet donne *Sepulchret. Anatom, Lib. I. Sect.*15.plusieursexemples d’extravafation de sérosité dans  
ces parties. Nous lisions dans Wepfer. *Auct. Hest.* 14.  
& dansBrunner, *Obs.* 154. de l’ouvrage que nous  
avons déja cité , qu’ils y ont vû des tumeurs enkyf-  
tées. Il est inutile d’appuyer notre opinion , d’un dé-  
tail d’abfcès, de plaies & d’ulceres , qui affectant la  
moelle allongée, ont causé l’hémiplégie , ou qui péné-  
trant dans le cerveau , ont produit l’apoplexie. D’ail-  
leurs l’Anatomie nous apprend que les nerfs destinés  
aux fonctions vitales, partent du cervelet ; que ceux  
qui ferVent aux fenfations , ont leur origine à la bafe  
du cerveau ; & que ceux qui font employés au mouve-  
ment Volontaire & à la fenfation du toucher ,naiffent  
particulicrement de la moelle allongée : d’où nous de-  
vons inférer que dans toutes les apoplexies, la caufe  
qui comprime les nerfs est dans le cerveau; que cette  
caufe dans la *paralysie ,* a S011 siége dans la moelle al-  
longée , & que dans l’hémiplégie , elle réside particu-  
lierement aux environs d’un des côtés de l’origine de la  
moelle allongée.

Mai.s entre *les* caisses qui produisent la compression des  
nerfs dans le cerveau, & qui interceptent l’influx du  
fluidenerVeux,subtil & moteur; la plus considérable  
est ordinairement la stagnation du Eang dans les Vais-  
seaux des membranes du cerVeau. Or cette stagnation  
naît du retardement du mouvement du Eang dans les  
veines & les sinus veineux , & de la lenteur de son re-  
tour au cœur. Lorsque le sang a été porté à la tête avec  
une impétuosité plus grande que la facilité que les vei  
nes ont de le receVoir ; alors il fe fait nécessairement  
unedistension des vaiffeaux,& cette distension estfuivie  
de stagnation : c’est ainsi que les chofesse paffent fur-  
tout dans les personnes pléthoriques,hypocondriaques,  
néphrétiques & hystériques , en conséquence des fpasi-  
mes violens des parties inférieures. C’est aussi de cette  
maniere que sie produit quelquefois llespece légere d’a-  
poplexie que nous appellons spasinodique; parce que  
dans ce cas, lorfque les spasines viennent à cesser, la  
masse du simg est déterminée vers les parties infé-  
rieures. La circulation des humeurs dans les Vaisseaux  
recommence avec liberté , & le mal perd communé-  
mentde sia violence. Pour produire ces heureux effets,  
il ne s’agit quelquefois que d’ouvrir la veine à tems,  
& que de relâcher le ventre par un clystere. Dans ce pa-  
roxyfme, le Vifage est rouge, le pouls vif & prompt, le  
mouVement & les fenfations font détruites, & tout le  
corps sic couvre d’tme scieurabondante.

*Si la stagnation* continué pendant quelque tems, & si le  
malade abonde en sérosités; alors la partie la plus flui-

/ 0

PAR 346

de des sucs séreux, s’échappe peu à peu par les pores  
des vaisseaux distendus contre nature, agit fur les nerfs  
& les comprime. Si cette action fe fait à la bafe du  
cerveau , il s’ensuit une apoplexie. Le fecond degré  
d’apoplexie qui provient d’une affluence de sérosités  
vers les branches de la moelle allongée, est commu-  
nément sitivi de l’hémiplégie : mais l'hémiplégie qui  
provient de cette caufe, n’est point précédée de l’apo-  
plexie, lorique la sérosité qui *se* sépare dtl fang en sta-  
gnation , tombe immédiatement fur la moelle al-  
ïongée : ©n distingue cette hémiplégie par Pépithete  
de séreusie , & les persionnes pituiteufes, fanguines &  
phlegmatiques y fiant particulierement sujettes. Dans  
ce cas le pouls est languissant & foible,le visage pâle,  
le malade est attaqué d’une esipece d’assoupissement, &  
fes stens sirnt engourdis. Les Medecins, mais entr’au-  
tres,Cælius Aurelianus,Csuw. *Lib. II. cap.* 1. ont bien  
remarqué que cette maladie attaquoit fréquemment  
les veillards, silr-tout en Automne & en Hiver.

Quant aux causes plus éloignées , qui produisent selon  
la diversité des tempéramens , tantôt une hémiplégie,  
séretsse, tantôt une hémiplégie sanguine ; la plus im-  
portante est une trop grande quantité de Eang dans les  
persiannes actives , & qui ont le malheur d’être d’une  
constitution lâche & spongietsse. Cette surabondance  
de simg produit des effets funestes, avec d’autant plus  
de facilité, que l’agitation des humeurs est plus gran-  
de ; car dans une ébullition violente, ces humeurs dise  
tendent les vaisseaux foibles du cerVeau, & slextraVa.  
sent quelquefois absolument: il n’est pas difficile d’ex-  
pliquer actuellement pourquoi il arrÎVe aux perstonnes  
pléthoriques d’être attaquées subitement des maladies  
dont il s’agit, après une débauche excessive de fem-  
mes, de vins violens , un uhage inconsidéré de bains  
trop chauds , de grands exercices pendant un tems  
chaud, ou après s’être exposé au Soleil, ainsi que nous  
en avertit Prosper Martian dans sim *Commentaire, Se*pourquoi ces maladies font encore des fuites de quel-  
qu’agitation dseEprit, ou d’une indigestion , silr-tout  
si le corps est exposé au froid dans ces circonstances.  
J’ai νΰ moi-même plusieurs perfonnes, qui ont été  
frappées fubitement d’apoplexie , pour aVoir pris du  
froid immédiatement après aVoir trop bû devin ou de  
bière.

La surabondance de Eang contribue encore aux *paraly-  
sies,* lorfqu’en conséquence des spasines des parties in-  
férieures. produits par quelque caufe que ce soit, ce  
fluide est poussé avec impétuosité aux parties supérieu-  
res, & siir-tout à la tête, & s’y met en stagnation. C’est  
de-là que nous deVons déduire la casse des apoplexies  
spasinodiques, & des hémiplégies simguines qui flur-  
viennent aux perstonnes hypocondriaques & hystéri-  
ques : on en trouve un exemple surprenant dans les  
*Consultations* de Frederic Hoflsnan. C’est aussi par la  
même rasson qu’on obEerve quelquefois dans la prati-  
que que la fuppreflion ou le dérangement des regles,  
ou d’un écoulement hémorrhoïdal, est fuRie *de pa-  
ralysie.* La suppression Eubite de quelqulévacuation de  
sang habituel, ou actuel, ne manque guere d’être fui vie  
de *paralysie* ; aussi Eont-elles fort communes dans les cas  
où l’on a été violemment effrayé , où l’on a fouffert  
du froid , & où l’on a fait un usage inconsidéré d’af-  
tringens, de repercussifs & d’opiats, tandis que l’on  
avoir fes regles , que les vuidanges fe faifoient , ou  
qu’il y aVoit écoulement hémorrhoïdal.

C’est ainsi que la stagnation dtl fang produit des *paraly-  
sies &* des apoplexies, pour la plupart fanguines & pasi-  
fageres ; mais qui deviennent séreufes & fatales à la  
longue.Ces maladies font encore produites immédiate-  
ment par des impuretés séreufes , portées en abondan-  
ce à la tête, & agissantes fur l’origine des nerfs. Aussi  
est-il d’expérience que la suppression Eubite des excré-  
tions séreuEes , des fueurs critiques, de la transpira-  
tion insensible, de la sialiVation excessive,, sioit sponta-  
née , soit excitée par le mereure , de l’ecoulement de  
sérosités par les oreilles, les yeux & les narines , dç

*347* PAR

la sanie d’ulceres invétérés , de fistules & de tranf-  
piration fétide par les piés , font sistvis de *paraly-  
sies* violentes : d’où il s’enfuit aussi que les enfans qui  
ne font point fujets à ces différentes éVacuations , le  
font aux *paralysies.* Il est question dans les Consulta-  
tions de Frederic Hoffman,*Sect. i.cap. 16-* d’unen-  
fant de deux ans qui fut attaqué d’une *paralysie* causée  
par la suppression de la transpiration. On Voit que les  
longues routes, faites dans des lieux humides & froids  
doÎVent expofer aux mêmes accidens : on en trouVera  
plusieurs exemples dans Forestus, *Lib. JC Observ.* 83.  
et 84. c’est à cela qu’il faut rapporter celui *des Mémoi-  
res de l’Academie des Curieux de la Nature, Dec.* 3.  
*an.* 7. et 8. *Obs.* 203. Ils’agit d’un homme de 70 ans,  
qui fut attaqué d’une *paralysie* fur le côté droit, im-  
médiatement après la guérison d’une furdité ; il estévi-  
dent que la cessation du premier accident ne donna  
lieu au second que parce que la matiere que catlsoit la  
furdité , *se* jetta sur le côté droit de la moelle allon-  
gée.

Si la sérosité portée à la tête est acre, scorbutique, & rap-  
pellée inconsidérément des articulations & de la peau,  
par des onguents répercussifs &fulphu'reux , ces mala-  
diesn’en seront que plus terribles.Nsous avons un grand  
nombre d’exemples de teignes, de croutes laiteuses,  
de gales, &defleVres pourpreusies , dont la répercusi  
sion a été immédiatement siuivie de *paralysie.* Il en est  
de même des rhumathssmes & des affections gouteu-  
ses ,qui sirnt produites & fomentées , comme tout le  
monde fait, par des sérosités acres , logées aux envi-  
rons des parties membraneuses des articulations. Si  
cette sérosité est répercutée par des opiats , ou desasi-  
tringens , remedes dont on ie fert ordinairement pour  
calmer la douleur, ou si l’imbécillité des parties don-  
ne lieu à fa tranfmigration , il s’enfuÎVra des *para-  
lysies* très-opiniâtres. On trouve dans les Consultations  
de Frederic Hoffman , *Cas* 21. un exemple d’hémi-  
plégie , causée par une maladie gouteuse, & accompa-  
gnée de rhumatisme. Il faut mettre au même rang la  
*paralysie* fcorbutique qui est toujours fausse , & qui ti-  
re fon origine d’une sérosité acre , scorbutique , & en  
stagnation aux environs du commencement des nerfs  
qu’elle comprime. Telle est la nature des mercuriels,  
que leur ufage inconsidéré , par des personnes foibles,  
& d’une constitution impure, à qui l’on *se* propose de  
procurer la salivation, leur procure des *paralysies ;*car le mercure mêlé avec les particules salines & ex-  
crémentitielles du corps, acquiert une qualité forte-  
ment irritante, par laquelle il agit particulierement  
Fur la silbstance nerveufe & fibreufe des glandes, &  
donne lieu à une affluence considérable d’humeurs  
lymphatiques & falivaires. S’il arrive que l’évacuation  
de ces humeurs par la bouche soit subitement inter-  
rompue ; comme il s’en fait une affluence continuel-  
le , elles *fe* porteront en trop grande abondance à l’o-  
rigine de la moelle allongée , tomberont fur les nerfs  
mêmes , fe mettront en stagnation , comprimeront &  
empêcheront l’influx du fluide nerveux de fe faire  
dans les canaux qui lui font destinés.

11 arrive encore fréquemment que les fpafmes des mem-  
branes qui environnent le cerveau & la moelle allon-  
gée , donnent lieu à des hémiplégies & à des apople-  
xies.

La raisim de ces effets , est que l’agitation Violente de  
ces membranes les affaiblit , les relâche, & leur ôte  
la sorce d’empêcher les sucs lymphatiques & fluides  
qui s’y portent , de rester en stagnation dans leurs  
vaiffeaux, & conséquemment de comprimer la subE-  
tance médullaire. C’est pourquoi nous Voyons sou-  
vent l'épilepsie sclivie de l’hémiplégie, qui quand elle  
est fatale ne manque pas de dégénérer en apoplexie.  
Par quelle raifon un accès violent de colere , entraî-  
neroit il quelquefois une *paralysie* , si ce n’étoit parce  
qtie la trop grande constriction des nerfs & des vaif-  
seaux donnant lieu à la stagnation des humeurs , inter-  
cepte l’influx du fluide nerveux.

PAR 348

Toutes ces caufes pernicieuses seront d’autant plus éner-  
giques , & produiront des effets d’autant plus certains,  
qu’il y aura plus de flaccidité dans le cerveau , & de  
foibleffe dans le système nerveux; car plus les parties  
nerVesses seront lâches , moins elles seront capables  
de résister à l’inondation des humeurs, & plus elles  
en favoriferont la stagnation & llextravafation. Les  
caisses antécédentes de la foibleffe des nerfs , font la  
vieilleffe , un tempérament fanguin , une habitude  
de corps, lâche, molle & fpongieuse, une vie oisive  
& sédentaire , un usage trop modéré des liquides, ou  
un ufage excessif de biere épaissie & chargée de hou-  
blon , ou de vin ; des alimens trop fucculents, le trop  
defommeil; les veilles excessives, le tmp d’étude &  
de méditation , la débauche avec les femmes , les  
longs chagrins, le séjour dans des lieux humides &  
froids ,& l'HÎVesp Lorfque les corps font affaiblis, la  
caisse la plus légere, & qui paroît le moins mériter  
d’attention , incline aux *paralysies* & aux apoplexies ;  
je n’en veux pour preuve que l’exemple d’une person-  
ne qui prit les eaux de Selter , régulierement , avec  
un corps bien préparé, & qui fut toutefois attaquée  
d’une apoplexie qui lassa après elle une fausse *para--  
lysic’*

Après avoir parlé de l'hémiplégie, nous allons mainte-  
nantpasser aux différentes efpeces *de paralysies.* Celles  
auxquelles nous nous attacherons principalement ici,  
font *lus paralysies* inférieures du corps , des jambes &  
des piés, de l’abdomen , de toutes les parties situées au-  
dessous du diaphragme; celles qui font au-dessus étant  
supposées faines & non affectévs.Dans ce dernier cas,la  
caisse a son siége dans la moelle allongée,aux environs  
des premières vertebres des lombes, ainsi qu’il est suffi-  
samment démontré par la dissection de deux malades  
qui semt morts de cette esipece de *paralysie* , & par  
l’exposé qu’on en trouVe , *A. N. C. Vol. II. Obs.* 51.  
et 120. On trouVà dans l’un de ces malades la moelle  
spinale endommagée, & plus d’à moitié dissoute , aux:  
environs de la premiere vertebre des lombes. Dans  
l’autre , la moelle allongée étoit dans toute la partie  
inférieure de l'épine , si flasque & si dépouillée de fuc „  
qu’il y avoir un intervalle considérable entr’elle &les  
os. Cette maladie peut encore provenir , 1°. de quel-  
que caufe extérieure violente , comme de fractures,  
de luxation , ou de blessure à l’épine qui pénctre juf-  
qu’à la moelle ; on en trouvera des exemples , *A.  
Ν. C. Cent.* 10. *Obs.* 8. et *Dec. s. an.* 3. *Obs. 66.* 20. de  
caufes internes , comme de rhumatiimes, ou de ma-  
ladies convulsiVes du dos. Il y en a un exemple remar-  
quable dans les *Mémoires des Curieux de la Nature ,*que nous aVons déja cité *Vol. II. Obs.* 102.

La caisse du mal est quelquefois logée dans l’os sacrum ;  
elle produit alors l’impossibilité de marcher, & *lc pa-  
ralysie* des jambes & des piés. Cette espece de mala-  
die est quelquefois héréditaire , & dépend d’un, état  
contre nature de la moelle contenue dans l’os facrum.  
On trouVera, *Hist. Morse lVraelsl. an.* 1701. des  
exemples de cette efpece de *paralysie s* causée par  
des tumeurs originelles à l’os facrum, qui sesiont exula  
cérées dans la fuite , & qui sont deVenues mortelles.’  
Cette *paralysie* survient aussi après des fieVres intermit-  
tentes & aiguës , lorsque les malades siIicent un mau-  
vais régime , ou s’abandonnent à quelques passions.'  
Alors c’est à une sérosité peccante portée sim la moel-  
le de l’os siacrum , qu’il faut attribuer la *paralysie.* Les  
femmes y font sujettes, après des accouchemens labo-  
rieux, des avortemens, & des suppressions de vuidan-  
ges;& elle n’a d’autre causi?, que la surabondance du  
l'ang précipité par des Epalmes fur l'os siicrum , où il  
*fe* mer en stagnation , & dont la partie .séreuse s’é-  
chappe à travers les petits pores des Vaisseaux qui les  
contiennent, à moins qu’on ne préVienne cet effet par  
des remedes ordonnés à propos.

Il y a une espece de *paralysie* à laquelle les bras fiant *su-  
jets ;* si elle vient à la suite d’une colique dissipée in-

349 PAR

considérément par des anodyns & par des opiats , on  
l’appelle *paralysie* causée par la cOlique. Elle naît d’u-  
ne sérosité acre & peccante portée fur les parties ner-  
veuses des bras,& sur celles du corps;il y en a un exem-  
ple frappant, *A. N. C.Dcc. 3. an,* 7. *Append, ad Obs.*308. cette *paralysie* fuccéda à une colique arrêtée par  
des opiats. Il est fait mention dans le même ouvrage,  
*an. sp. Obs.* 30. d’une *paralysie* précédée d’une colique,  
& causée par l’usage du vin adouci avec de la litharge.  
Cet accident est très-ordinaire à ceux qui travaillent  
dans les mines de plomb; ils commencent à être atta-  
qués d’une colique violente,accompagnée d’une conse  
tipation opiniatre, & d’une *paralysie* des bras; ce qu’il  
faut rapporter aux exhalaifons pernicieufes auxquelles  
ils font exposés.

La maladie dont il s’agit peut avoir encore d’autres cau-  
Ees ,& provenir d’une disposition scorbutique des hu-  
meurs. Voyezlà-deffus, ÆTV.C. *Dec.i. an. Hybs.* 334.  
Son siégé peut être dans les vertebres du cou, & dans  
les vertebres supérieures du dos, d’où les nerfs font  
distribués dans les bras. Forestus fait mention , *Lib.X.  
Obs.oy.* d’une *paralysie* causée par un coup de pierre  
fur le cou. Cette maladie est quelquefois une des fui-  
tes de l’hydropisie de poitrine, ainsi que l’a remarqué  
Charle Pifon, *Tract, de morb. ex scrofa colluvie, Sect.*3. *cap. y.* dans ce cas la lymphe qui est en stagnation  
dans les petits vaiffeaux distribués dans la membrane  
des nerfs, ne pouvant fe jetter dans le canal thora-  
chique,& comprimant les nerfs,peut être regardée com-  
me la caufe du mal.

Quant aux prognostics des *paralysies,* on peut tenir pour  
certain que l’apoplexie fpasinodique, & que l’hémiplé-  
gie sanguine l.ont de facile guérifon ; mais qu’elles font  
fujettes à des retours fréquens, & à *se* terminer enfin  
à des hémorrhagies de cerveau, à moins qu’on ne  
prenne des mefiures contre ces accidens. Les autres *es*peces de *paralysies* d’hémiplégies séreufes, ne tuent  
pas fiur le champ : mais la cure en est d’autant plus dif-  
cile, que l’altération des sens , tant intérieurs qu’exté-  
rieurs, est plus grande. D’ailleurs il est assez rare que  
le malade ne s’en ressente point pendant le reste de *sa*vie. Il arrive quelquefois que des enfans fujets à des  
*paralysies,* en guérissent radicalement, aux enVÎronsde  
l’âge de puberté : mais ce bonheur n’arrive que très-  
rarement, pour ne pas dire jamais, aux adultes. L’hé-  
miplégie du côté gauche est plus dangereufe que celle  
du côté droit ; parce que les ramifications de l’aorte  
Eont plus nombreufes de l’un de ces côtés que de l’au-  
tre. Si la partie affectée est encore douloureuse , capa-  
ble de sensation, ni trop frolde, ni exténuée ; il y aura  
quelque espérance de guérisim, & le mal ne doit point  
être regardé comme abfolu , tant qu’il y aura fen-  
sation de fourmillemens, & de picottemens. La *para-  
lysie* de l’abdomen & des parties inférieures est ordi-  
nairement mortelle , & accompagnée de gangrene.  
Toutes *lcs paralysies* en général *fe* guériffent plus ai-  
sément au Printems & en Eté, qu’en Automne & en  
Hiver.

On dit que la fievre emporte la *paralysie* à laquelle elle  
sclccede : mais il faut entendre ceci plutôt d’une fievre  
artificielle que d’une fievre naturelle, & d’une *para-  
lysie* séreufe, plutôt que fanguine ; câr si la fievre est  
naturelle,elle fera ou continue, ou intermittente : la  
fievre continue est toujours dangereufe ,& l’intermit-  
tente ne guérit gueres. Nous entendons par une fievre  
artificielle, une augmentation de mouvement dans le  
cœusu& dans les arteres, produite par art, & en consé-  
quence de laquelle la circulation du fang *se* fait plus  
promptement; & les fucs qui font en stagnation aux  
environs des nerfs & de leur origine ,font distribués, &  
pour ainsi dire repompés. On parvient à procurer une  
fievre artificielle par des remedes tant foit peu acres &  
chauds , par des fubstances volatiles & nervines, par  
un exercice violent,furtout à l’ardeur du soleil, par  
des bains, tels que ceux de Laughstad, & par les eaux

PAR 350

de Carlsbad; mais il faut s’interdire tous ces remedes  
dans les *paralysie!* fanguines, où il y a déja mouVement  
fébrile ; ce n’est que dans les *paralysas* séreufes où  
la circulation des humeurs est languiffante , qu’il est  
permis d’y avoir recours.

Il y a deux indications principales à remplir dans la cu-  
re des *paralysies* des apoplexies. La premiere est  
d’extirper les casses tant prochaines qu’éloignées, qui  
contribuent à l’interception de l’influx du fluide ner-  
veux dans les nerfs. La deuxieme, c’est de fortifier la  
partie affectée & tout le fysteme nerveux à l'effet de  
les remettre au ton naturel où ils étoient d’abord. Il  
est de la derniere importance de savoir si le mal est  
recent ou confirmé; parce que ces deux circonstances  
font varier la curation.

Si le .Medecin est appelle immédiatement après l’atta-  
que de la maladie, s’il trouve le pouls fort, & le vi-  
sage rouge, il ne cherchera point de moyen plus ef-  
ficace pour détruire la caufe du mal qui consiste dans  
une stagnation de siang à la tête, que la saignée qu’il fera  
faire fur le champ, loit au bras, soit au cou, observant  
que l’incision soit affez large, afin que le seing puisse  
couler librement, & faire un jet considérable. Si le  
malade est plétorique, il fera d’abord ouvrir la veine  
du pied, de peur que s’il venoit à déterminer le sang  
vers les parties supérieures, les humeurs ne s’y por-  
taffent en trop grande abondance, & n’augmentassent  
le mal : mais après la saignée du pié, il en viendra à  
celle du bras,ou de la jugulaire: il est quelquefois à  
propos de réitérer cette *saignée, 8e* de la faire co-  
pieufe.

Il tentera la révulsion des humeurs qui font en stagna-  
tion, par des clysteres tant soit peu acres & astringens,  
composés de plantes bienfaisantes dans les affections  
des nerfs, comme la rue , la marjolaine, la farriette.  
le thym, le ferpolet, les fleurs de lis des vallées ; il a-  
joutera l’huile de camomile,&il en augmentera l’éner-  
gie , avec une quantité convenable de fel gemme, de  
sel ammoniac, d’urine humaine; réitérant l’injection  
de ces Eubstanees, aussi souvent que l’état du maladexle réquerra ; il ordonnera des bains pour les piés,  
affez profonds, dans de Peau chaude imprégnée d’her-  
bes convenables dans les maladies des nerfs, de fleurs  
de camomile, de sommités d’ivraie, & de potaffe : les  
bains prod iront alors des effets merveilleux.

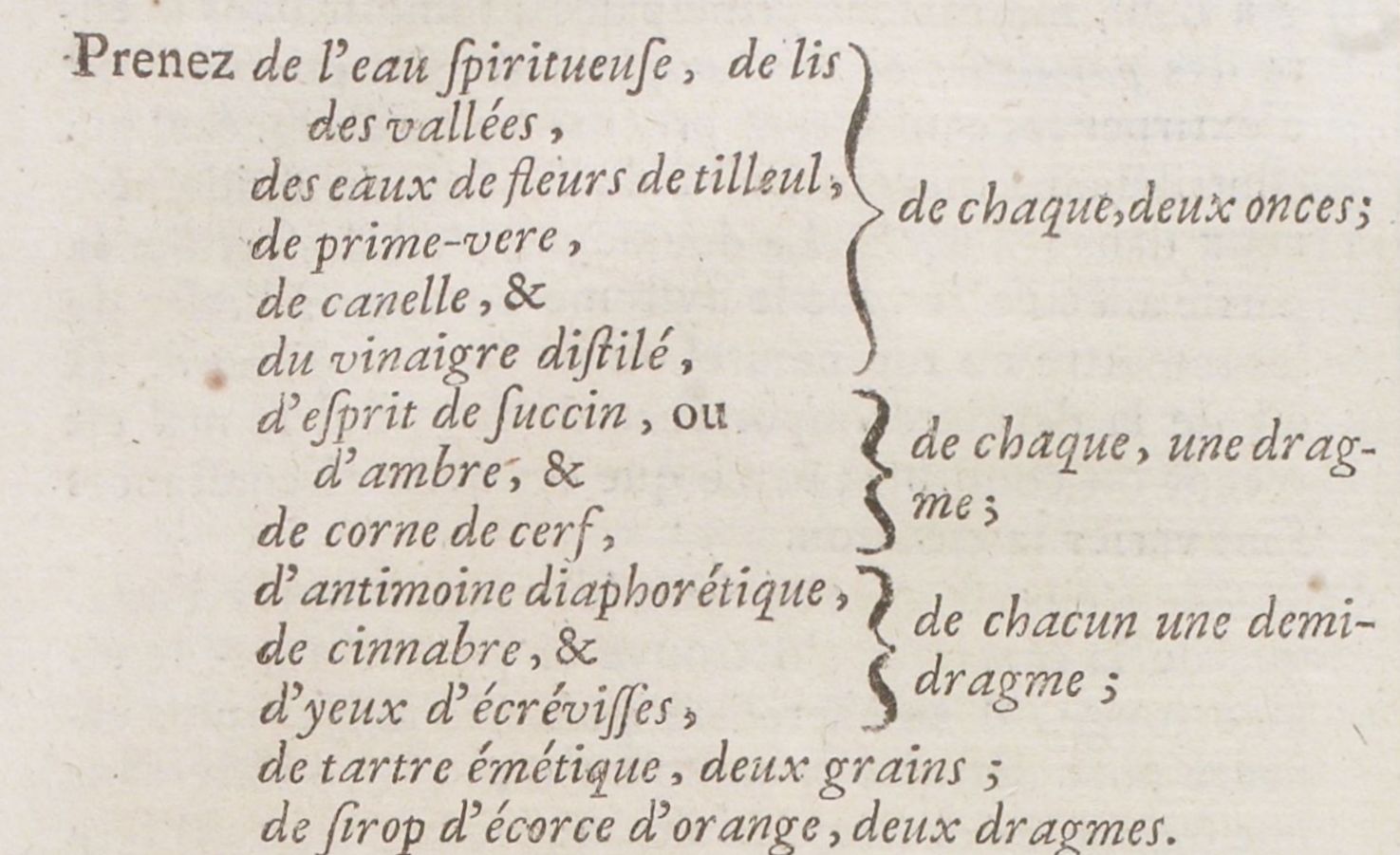
La Eaignée lassera les spasines des parties intérieures  
subsister pendant quelque tems, & n’emportera pas  
toujours l'ébullition fiévreuse des humeurs. C’est pour-  
quoi il tentera de les tempérer par des diaphoniques  
fixes, unis à des substances précipitantes & nitreuses;  
comme les poudres d’antimoine diaphorétique, les  
yeux d’écrévisse, la nacre de perles , le cinfiabre, le  
nitre & l’ambre,qu’il sera prendre dans de l'eau de lis  
des vallées, ou dans de l'eau de fleurs de tilleul, ajou-  
tant une quantité convenable de sirop de jus de citron ;  
il facilitera par ces moyens la tranfpiration , ce qui  
quelquefois suffit feul, pour terminer des paroxyfmes  
apoplectiques & paralytiques. Lorfqd'il s’agit de dise  
siper les fpafmes des parties intérieures, je ne connais  
point de remede plus efficace, qu’une quantité conve-  
nable de liqueur anodyne, mêlée avec la liqueur be-  
foardine, ou que l’efprit volatil de tartre; je sais pren-  
dre cesi remedes alternativement, deux sois le jour,  
avec les poudres dont j’ai fait mention ; je profcris  
au malade toutes fortes de boissons spiritueuses ; je  
ne lui permets que des décoctions calm- es de Peau  
de fontaine pure, ou de l’eau de felter avec un peu de  
vin.

Si l'on fait ménager à propos ces remedes, & si le mal  
est récent, & non encore confirmé, par la stagnation  
du fang, on pourra en venir à bout : mais lorfque la  
sécrétion de la sérosité paroît s’être déja faite ; le seul  
but que l’on doive se proposer, c’est de difcuter, & de  
faire dérivation. Dans ces cas où le malade est pour  
ainsi dire léthargique, & ronfle, j’ai ordonné avec fuc-  
cès un émétique fous une forme liquide,mêlé avec des

351 PAR

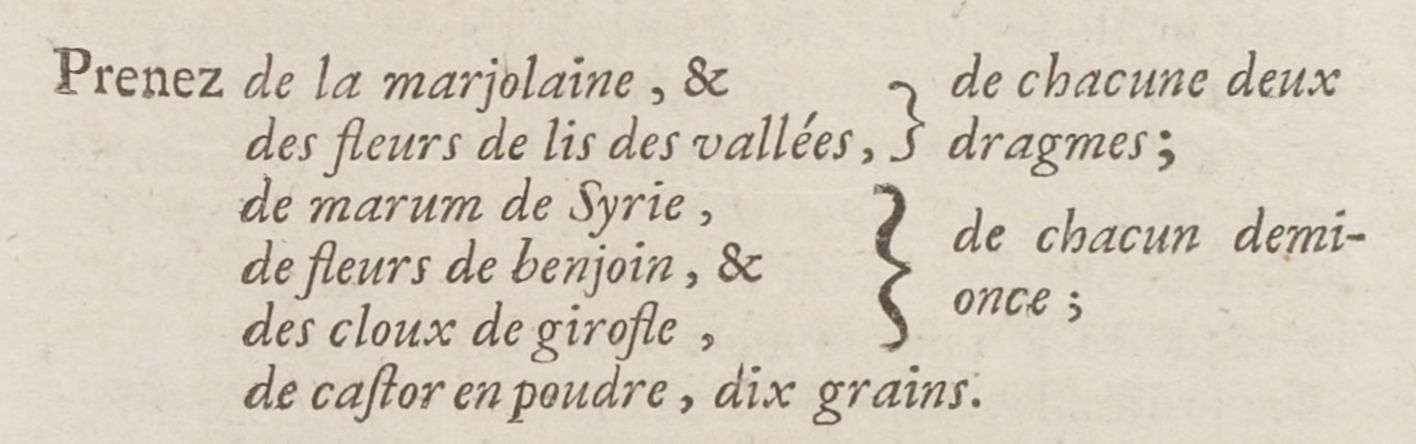
analeptiques. Ce remede est capable de ranimer les  
mouvemens vitaux, & de restituer au malade llusiage  
de fes sens & de sa rasson.

Voici l’ordonnance que j’ai faite en pareil cas.



Mêlez le tout, & faites-en prendre deux cuillerées par  
heure.

Les fubstances volatiles urinesses appliquées sous les na-  
rines , seront d’un grand usiage, pour dsscuter la séro-  
rosité en stagnation. La plus énergique de ces siubstan-  
ces, est l’esprit de sel ammoniac préparé avec de la  
chaux vive, & mêlé avec de l’huile de marjolaine &  
de rue : les sternutatoires, surtout ceux qui sirnt amis  
des nerfs, seront bienfaisans en pareil cas, non-feule-  
ment parce qu’ils ranimeront les mouvemens vitaux ,  
mais encore parce qu’ils feront sortir par le nez des  
matieres séreufes. Pour cet effet j’ordonne le mélange  
fuivant :



Mêlez le tout, & faites prendre ce mélange en poudre,  
en guife de tabac.

Lorfqu’il s’agit de diviser les sérosités qui sont en stagna-  
tion dans les *paralysies* opiniâtres, rien n’est plus effi-  
cace que les cauteres actuels, appliqués entre la Ee-  
conde & la troisieme, ou la quatrieme vertebre du  
cou. Ce remede est fort recommandé par les Anciens,  
& même par les Modernes. Voyez Erndtolius, *War-  
favia Physicè illustrata.* Mais de notre tems, l’apparen-  
ce cruelle de ce remede revolte, & nous lui substi-  
tuons ordinairement les sétons dans la foffette du cou ;  
& si le malade s’y resesse, nous lui appliquons des vé-  
sicatoires dans le même endroit ou aux piés. Il faudra  
appliquer ces vesicatoires plutôt aux piés- qu’au cou si  
le malade est foiblc, parce qu’on a éprouvé qu’en les  
appliquant dans la fossette du cou,il s’élevoit des mou-  
vemens convulsifs dans des parties qui n’en étoient  
point affectées auparavant.

Si le mal est invétéré, outre les remedes dont nous ve-  
nons de faire mention, on tentera la révulsion des hu-  
meurs de la tête par des évacuans convenables. Ces éva-  
cuans doivent être des purgatifs balfamiques, dont  
les plus importans font les pilules préparées d’extrait  
de coloquinte, l’aloès, l’hellébore noir, la résine de lab-  
danum, le bois d’aloès, les fleurs de benjoinlc sel d’am-  
bre , le baume du Pérou , chacun à la dose d’un scru-  
pule; une demi-dragme de mercure doux; quatre grains  
de camphre, ou de fel volatil de corne de cerf Faites  
vingt - quatre pilules que vous tirerez d’un scrupu-  
ledu mélange de ces ingrédiens ; & vous en ordonne-  
rez quatorze à la fois: entre les diaphoniques, vous  
donnerez la préférence à l’esprit ambré de corne de

PAR 352

cerf, à la liqueur minérale anodyne, avec une quanti-  
té convenable d’effence de castor, & aux décoctions  
de gayac, de fassafras, defandaux, & de fquine.Onne  
peut trop recommander dans les maladies séreufes de  
la tête, les diurétiques, surtout ambrés, dont le plus  
énergique est l’essence d’ambre, avec une teinture acre  
d’antimoine.

Ceux qui ont été tourmentés long-tems par *dcsparalysies»*& en qui le Eysteme nerveux est affoibli, veulent être  
traités avec des corroboratifs, & ont befoin d’obfer-  
ver un certain régime. On leur ordonnera avec beau-  
coup de fucres, une partie dseEprit urineux de sel am.  
moniac sur trois parties d’eau. Si l’on prend des essen-  
ces de gentiane rouge, & d’écorce de cafcarille , de la  
teinture acre de teinture d’antimoine, de la liqueur  
minérale anodyne , & de l’huile de macis ou de ca-  
nelle ; on formera du tout un mélange fort ami des  
nerfs : on en fera prendre dans une infusion de baume  
préparée avec de l'écorce de citron; ceux en qui l’ap-  
pétit est languissant, & l’estomac débilité, feront con-  
sidérablement soulagés par l’élixir viscéral, ou par un  
élixir préparé de quinquina, ou de cascarille. Il n’y a  
rien de mieux à ordonner aux persimnes âgées que  
quelques goutes de baume de vie, le matin, dans une  
infusion de baume.

Les Auteurs font mention d’un grand nombre de reme-  
des, pour rendre l’ufage des siens, & le mouvement  
aux apoplectiques & aux paralytiques. Les Anciens  
donnoient des frictions violentes , avec des linges ou  
des étoffes rudes, à la partie affectée ; ou si la sensa-  
tion étoit anéantie, irritoient la peau avec des orties;  
ils avoient Eoin de faire précéder d’une friction avec  
un oignon de mer coupé par le milieu , l’application  
des ventoufes fans scarifications. On *se* trouvera bien  
d’oindre les membres paralytiques d’esprit de sel am-  
moniac, & dseEprit de vin camphré: le vin vieux du  
Rhin digéré sim un feu modéré avec le romarin , les  
fleurs de camomile commune, le spicnard, & les doux  
de girofle, & appliqué avec des linges pliés en dou-  
ble fur l’épine du dos, flur l’os flacrum, & sur les join-  
tures, produira d’excellens effets. Il est à propos de  
faire fuccéder aux bains & aux frictions, des linimens  
biensaifans pour les nerfs, comme la graisse humaine,  
le galbanum, la térébenthine, le baume de Copaii ,  
le baume du Pérou, les huiles distilées de lavande,  
de genievre, de marjolaine, de rue, de romarin,  
d’ambre, & de muscade. On s’interdira les huiles dise  
tilées feules , parce qu’étant dessiccatÎVes, & resserran-  
tes , elles feroient plus de mal que de bien. On appli-  
quera Eur la tête des calottes diEcussives & corrobora-  
tives, & aux tempes des baumes apoplectiques : mais  
il faut avoir foin que ces choses suaient aucune odeur  
agréable; on fera raser la tête, & on la faupoudrera  
d’ambre. On fe trouvera bien de faire laver l’occiput  
de liqueurs spiritueufes, préparées d’efprit volatil de  
corne de cerf, d’efprit de vers, d’eau d’Anhalt, d’est.  
sence de baume du Pérou, d’essence de castor, & d’hui-  
le de mufcade & de cloux de girofle.

Il faut dans les *paralysies* recourir aux bains, comme aux  
derniers remedes. Les plus énergiques en pareil cas ,  
font les bains chauds , pris avec modération; on fait  
beaucoup de cas de ceux de Toplitz, d’Emfen , de  
Wisbaden , d’Aix-la-Chapelle , & de Wolkenstein en  
Misnie, furtout lorsque le mal est invétéré : comme les  
eaux de Laugsthad portent avec elles un principe as-  
tringent & calybé, elles ne conviennent que dans les  
*paralysies* naissantes , ou dans les *paralysies* déjasclbju-  
guées , ou dans celles qui commencent, & qui *se* ma-  
nifestent par l’affoiblissement du mouvement. Mais  
tous ces bains ne font point à comparer à ceux qu’on  
prépare artificiellement. Les plus efficaces d’entre ces  
derniers Eont ceux où l’on fait entrer les scories des  
métaux; viennent enfuite ceux que l’on prépare avec  
des plantes amies des nerfs,& des fourmis. Les plantes  
les plus amies des nerfs font le serpolet, la crapaudi-  
ne, l’absinthe, l’origan, la mente, l’hysiope, le rom?-

3B TAR

rin, la marjolaine & les fleurs de camomile. Onlesen-  
fermera dans un fac, & on les sera bouillir avec une  
lessiVe légere ; on les mettra dans de l'eau tiede, & l'on  
fomentera avee cette eau les parties affectées. Entre  
les linimens , celui qu’on prépare avec le savon de Ve-  
nife , l'esprit de vin camphré & les essences de galba-  
num & de bdellium , est le plus vanté.

Dans les *paralysies* qui proviennent de la surabondance  
du sang, la faignée fera salutaire, surtout dans les corn-  
mencemens. Les anciens, & entre autres Archigenes ,  
regardoient, si l’on en croit Aétius , Cesse, Cœlius  
Aurelianus & Aretée, la pratique de tirer du sang sim  
le champ, comme appuyée fur un grand nombre d’ex-  
.périences fideles. Mais ce remede est nuisible dans les  
*paralysies* invétérées & séreuses, où il y a diminution  
de force & perte d’appétit. C’est pourquoi Ballonius  
nous avertit, *Lib.* V/. de ne point ouvrir la veine dans  
*lus paralysies,* lorfqu’une humeur froide est en mou-  
vement , & il démontre le danger de cette pratique par  
un exemple. Alexandre de Trailes assure qu’il ne faut  
jamais faigner dans la *paralysie ,* à moins que la sura-  
bondance du sang ne foit manifeste. On n’ouvrira point  
la Veine aux piés, s’ils font froids & en constriction  
fpasinodique. Ceux qui ont été attaqués de *paralysie a*la fuite d’tm écoulement hémorrhoi'dal supprimé ou  
rallenti par la saignée, *sc* feront appliquer aVec fuccès  
des fangfues à l’anus. Nous aVons dans les *A. N. C.  
Vol. TI I. Append.* un exemple d’hémiplégie dissipée  
fur le champ , par l’application des fangfues aux oreil-  
les , & des Vésicatoires au gras des jambes.

Ceux à qui des attaques de *paralysie* ont affoibli la tête ,  
les siens, la mémoire, ne doÎVent faire aucun ufage in-  
térieur des eaux minérales froides ou chaudes; car ces  
eaux passent lentement par les p etits Vaisseaux relâchés  
de la tête, & donnent lieu à des stagnations considéra-  
bles d’humeurs féreufes. Je n’ai pas trouVé non plus ,  
que les eaux acidulées pristes en boisson ordinaire aVec  
du Vin fussent falutaires, parce que la tête n’est déja que  
trop chargée de Vapeurs ipiritueufes. Si le malade est  
jeune, & si la maladie proVÎent de quelque affection  
hypocondriaque , rien n’empêche qu’on ne recourre  
aux eaux tempérées de Carlsbade ou aux eaux mi-  
nérales froides qu’on fera chauffer, n’en laissant pren-  
dre qii’en très-petite quantité, & ordonnant foigneu-  
fement aux malades de fe garantir du froid, de ne  
prendre aucun chagrin, de ne faire aucun ouvrage d’ef-  
prit, de ne fe point trop lÎVrer au fommest , mais de  
s’exercer & d’ufer de remedes nerVins & balsamiques.  
En général ces eaux font plus sûres lorsque la maladie  
est fur fon déclin , que quand elle est dans fa force.

Les bains artificiels préparés aVec des fourmis & des plan-  
tes amies des nerfs, sont d’autant plus efficaces , que  
Peau dont on fe fert est plus légere & plus fubtile, 11  
faut donc préférer l’eau de pluie, & à son défaut Peau  
de rÎViere , puifée après une pluie abondante. Toutes  
les eaux artificielles le cedent en légereté à celle de  
Toeplitz, qui l’emporte aussi fur Peau de pluie, & qui  
d’ailleurs est très-propre par fa Verttl difcussiVe & dia-  
phorétique à restituer la force & le ton conVenable aux  
parties affectées. L’expérience nous a encore appris que  
ces eaux tombant par la douche à l’origine de la moel-  
le allongée , agissaient aVec force fur les humeurs en  
stagnation & les dissolvoient.

C’est aVec rasson qu’on recommande dans les *paralysies*’ surtout inVétérées, les bains froids & modérément *as-  
tringens, &* les fomentations préparées de racine de  
grande confonde bouillie dans de l’eau. On peut aussi  
recourir alors aux eaux médicinales calybées de Fre-  
genwalden , de Laughstad, & à celles que l’on prépa-  
re aVec les scories des métaux : mais il faut les prendre  
chaudes, autrement elles mettroient la masse du fang  
& des humeurs dans une trop grande'agitation, & cau-  
seroient des anxlétés , des céphalalgies & des palpita-  
tions de cœur. D’où il arrÎVeroit que communiquant  
une fieVre artificielle , elles augmenteroient le mal ,  
par la constriction qu’elles occasionnproient dans les  
*Tome V.*

PAR 354

parties extérieures, & par l’accélération du fang & des  
humeurs Vers les parties intérieures, surtout Vers le  
cœur & les grands vaisseaux qui l’environnent. Cette  
accélération suppose nécessairement dans la systole du  
cœur & des arteres, plus de promptitude & plus de for-  
ce , & conséquemment plus d’impétuosité dans les  
humeurs qui circulent dans les petits Vaiffeaux.  
D’où il peutarrÎVer à la vérité que les obstructions *se-  
ront levées ,* les stucs Visqueux résolus, & les stagna-  
tions discutées : mais ce ne seroit pas sans danger , sur-  
tout pour les personnes sanguines, pour celles en qui  
les humeurs font dépraVées ou les parties solides affoi-  
blies, comme les Vieillards.

Les lotions de la tête font salutaires dans les *paralysies,*si-irtout à ceux qui en ont déja l’habitude ; quant aux  
autres, il faudra commencer par une lessiVe qui ait peu  
d’acreté, & dans laquelle on aura fait bouillir desplan-  
tes amies des nerfs. On prendra, par exemple, la raci-  
ne del’afarabacca , aVec du romarin, & llon en fera un  
sachet qu’on mettra dans la lessiVe, qu’on fera bouillir.  
Au reste, tous ces remedes fuppofent que le malade a  
été purgé.

Dans la *paralysie* fcorbutique, qui est ordinairement d’u-  
ne nature bâtarde & particuliere , les remedes exté-  
rieurs feront peu d’effet. Il Vaut beaucoup mieux ten-  
ter de corriger l’acrimonie des.humeurs par des décoc-  
tions & des infusions délayantes, chaudes & froides,  
prises en boisson ordinaire, & de la subjuguer par des  
spécifiques anti-fcorbutiques, dont les plus énergiques  
font les Vers de terre pris en poudre, ou leur fuc pris  
dans du petit-lait. On chassera par les felles les impu-  
retés grossieres, à l’aide de quelque préparation laxati-  
ve de manne & de rhubarbe. Quant aux parties plus  
fubtiles de ces impuretés qui nagent dans le sang, on  
les dissipera par les pores de la peau , aVec des poudres  
diaphorétiques. En un mot, si la masse du fang d'est  
pas purifiée, la cure ne sera pas complete.

*La paralysie* des paupieres est produite par une transini-  
gration ou une stagnation d’humeurs dans ces parties ;  
& elle deVient incurable si elle ne cesse promptement.  
J’ai remarqué que ce que l’on avoit de mieux à faire  
en pareil cas , c’étoit de frotter les paupieres foir &  
matin aVec du baume de Vie chaud , ou aVec de l’huile  
de Canelle ou de doux de girofle, mêlée aVec quelque  
fubstance grasse. Il ne faut pas non plus négliger en pa-  
reil cas la dérÎVarion & l’évacuation de la sérosité pec-  
cante,tant parles laxatifs & les diurétiques, que par  
les Vésicatoires. Nous aVons dans les *A. N.* C. *Vol. I.  
Obscrvat.* 140. l’histoire d’une *paralysie* des paupieres  
survenue après la rougeolle, & guérie par les vésica-  
toires.

La *paralysie* causée par la colique exige des remedes  
qui facilitent la séparation de la sérosité peccante &  
*sa* transpiration. Dans ces cas on appliquera avec  
fuccés fur les parties affectées, les peaux d’animaux  
nouVellement tués ; on les frottera avec une once de  
graisse humaine mêlée avec une dragme d’huile de  
doux de girofle. L’application des ventotsses aveugles  
produira aussi de bons effets ; nous en avons un exessi-  
ple dans les *A. N. C. Dec. tAnn.* 3. *Obs.* 308.

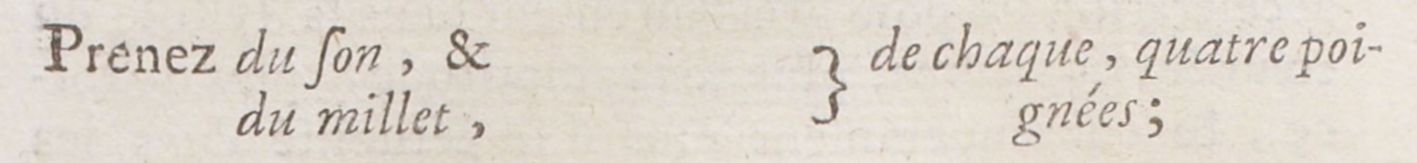
Un air ferein & tempéré est aussi très-salutaire allx para-  
lytiques. Cœlius Aurelianus ordonne, *Lib. II. cap.* 1.  
*Chron.* de coucher ces malades dans un lieu tempéré,  
où l’air Eoit léger & où il ne fasse ni trop chaud, ni trop  
froid. Il faut aussi que leurs alimens foient légers & de  
facile digestion, surtout dans le commencement. Lors-  
que l’on peut regarder *ia paralysie* comme une maladie  
aiguë & que l’estomac est languissant, on aura siain de  
prositrire les vins, lesbieres, surtout dans lecommen-  
cement. Si la maladie est de longue durée, on remet-  
tra le malade à sim régime ordinaire, & on lui permet-  
tra une diete nourrissante. ,

Si l'on *se* détermine à laver les membres paralytiques, secs  
& exténués par l’atrophie , on *se* gardera bien d’em-  
ployer de llesprit de Eel ammoniac, qui n’cst bonqu®  
dans les cas où il y a enflure.

4

35 5 PAR

Lorsqu’il y a enflure , il sera très-à-propos d’enfermer les  
parties tuméfiées dans un petit fac qu’on remplira des  
ingrédiens fuivans:



Mêlez-les dans une poelle, & les faites sécher fur le feu.

Enfermez-les ensuite dans un sac que vous appliquerez  
chaud fur la partie affcétée lorfque le malade fe  
mettra au lit.

Les personnes âgées scmt sujettes à des maladies de tête  
violentes & presque incurables, à des léthargies , des  
apoplexies & des hémiplégies. Pour les prévenir, il est  
à propos qu’elles *se* privent de toutes les choses qui  
tendent à affoiblir le Eysteme nerveux, ou à rallentir  
la circulation du fang dans la tête. 11 faut qu’elles fe  
garantissent du froid, furtout lorsqu’elles feront dise  
posées à scier, qu’elles fassent un ufage modéré de vin  
spiritueux, qu’elles ne *se* livrent point au chagrin &  
aux craintes, & qu’elles n’interrompent point les sisu  
gnées qu’elles *sc font faire* d’habitude. Elles feront  
bien de s’abstenir encore de l’ufage excessif du tabac ,  
des préparations vaporeufes d’absinthe , de la biere  
forte , & de fuir un air humide & mal filin. Si les vieil-  
lards guérissent rarement de ces maladies , c’est à  
mon aVÎs, parce que leur fang abonde en une humeur  
pituiteufe & glutineuse qui empêche le retour du fang  
par les petites veines, & par les sinus veineux du cer-  
veau, obstruant les premiers de ces canaux par sia vif-  
cosité. Or il n’est pas facile de lever les obstructions  
profondément enracinées dans les vaisseaux du cer-  
veau.

Il n’est pas facile de rendre la force & la fanté aux para-  
lytiques , pléthoriques & abondans en humeurs peccan-  
tes; à moins qu’ils ne s’assujettissent à un remede dese  
siccatif, & qu’ils ne s’interdifent le bouillon , tout  
mets bouilli & toute fubstance humide, & qu’ils ne  
boivent peu, furtout des liqueurs épaisses. Ce qu’ils  
ont de mieux à faire, c’est d’tsser d’une petite quantité  
de décoction de fquine, de rapure de fandaux jaunes,de  
fassafras & de raisins, de boire du bon vin, mais fobre-  
ment; de ne manger que des viandes rôties & d’ufer  
de raisins secs. Il est encore à propos qu’ils s’exercent  
soigneusement le corps & les membres. HoffMAN.

La *paralysie* est un état de relâchement dans les mustcles ,  
capable de produire une immobilité insurmontable à  
tous les efforts volontaires ou vitaux. Quelquefois ce  
désordre détruit entierement la sensation ; d’autres  
fois il en reste encore un peu , & ce peu est accompa-  
gné de stupeur & dlefpeces de douleurs légerement  
poignantes. Ce défordre a toujours pour caufe immé-  
diate la fuppreffion de circulation du fluide nerveux  
du cerveau , ou du fang artériel dans le muEcle para-  
lytique.

Ainsi ce désiordre peut procéder,

1°. De toute caisse capable de produire une apoplexie.

-2°. De toute circonstance qui rend les nersts inhabiles à  
tranfmettre les eEprits animaux.

3°. De toute circonstance qui empêche l'entrée du scmg  
artériel dans le muside. Pas-là , on comprend ce qui  
constitue la paraplégie , l’hémiplégie & la *paralysie*d’une partie feule.

Ainsi la *paralysie* peut être produite par une apoplexie ,  
par une legere parapoplexie, par une épilepsie , par  
des convulsions , par des douleurs longues & aiguës ,  
par la rétention de quelque évacuation ordinaire , fui-  
vie de vertige , telle que la suppression du flux hémor-  
rhoïdal ou menstruel, des matieres d’un abfcès ou fif-  
tule , de l’urine & de la flalive. Elle peut aussi être  
produite par la translation de la matiere morbifique,

PAR 356

foit dans des maladies aigues,sisit dans des chroniques;  
par tout ce qui offense les nerfs, foit obstruction, fo-  
lution, compression, ligature, distortion, distraction  
on constriction. Ainsi elle peut être engendrée par  
dps humeurs grossieres , par des plaies, des érosions,  
des abfcès, des gangrenes, des tumeurs inflammatoi-  
res aux tégumens de la moelle nerveufe, aux gan-  
glions & aux nerfs mêmes ; par des tumeurs séreufes,  
purulentes, ichoreuies &skirrheufes; par des ligatu-  
res fortes & ferrées ; par des fractures & des luxations ;  
par des alimens , desmédicamens & des postons extre-  
mement astringens. Ainsi une *paralysie* peut être cau-  
sée par un grand froid , par une chaleur excessive, par  
un air frais & humide, parl'ufage continuel & excef-  
sif d’eau chaude , & par la vapeur de l’antimoine, de  
Parfenic, de la chaux récente, du mercure , & d’autres  
poifons.

Les causes, tant immédiates qu’éloignées, dont on Vient  
de Voir l’énumération, & qui concourront à la généra-  
tion de *iaparalysie,* produisent différens effets selon  
la partie qui en est le siége, selon le degré'de leur éner-  
gie , selon la nature de la partie affectée , & fiston que  
cette même partie est plus ou moins essentielle à la  
, vie ; car ces circonstances rendent la maladie gué-  
rissable ou non guérissable, & mortelle ou non mor-  
telle.

La *paralysie* du cœur, des poumons, des mustcles qui  
servent à la respiration , & du gosier, ne siauroit man-  
quer de procurer bie’n-tôt la mort. La *paralysie* dé  
l’estomac, des intestins & de la vessie, provenant de  
causies internes , est extrêmement dangereuse. La *pa-  
ralysie* desmtsscles du Visilgea des si.lites mauvaifes ,&  
dégén eresijuvent en apoplexie. La paraplégie n’est pas  
d’une moindre conséquence ; elle prognostique une  
apoplexie , & devient mortelle quand une sois l’apo-  
plexieest formée. L’hémiplégie est funeste; elle tient  
de la paraplégie, & devient aussi par conséquent mor-  
telle, quand l’apoplexie s’y joint. La *paralysie-,* accom-  
pagnée de froid,d’infensibilité & d’atrophie de la partie,  
est mauvaise, & rarement guérissable. La *paralysie,*accompagnée de violentes con vulsions,& d’une chaleur  
vive à la partie opposée , ne vaut pas mieux. On con-  
noîtra par les symptomes contraires quelles *paralysies*font guérissables & moins dangereuses : on connaîtra  
aussi quelles sont les causes qui occasionnent,à des per-  
sionnes attaquées de cette maladie , ces morts fubites  
qui arrivent sans aucun signe précédent, & presique  
même sans symptomes concomitans.

Les Medecins qui feront l’application de ce qui vient  
d’être dit à tous les mufcles, quelles que soient leurs  
fonctions , comprendront les caufes & connaîtront les  
signes diagnostics & prognostics d’une infinité de ma-  
ladies surprenantes, qui fans cela seroient inexplica-  
bles.

La nature guérit une *paralysie* en atténuant & dissipant la  
matiere morbifique, déposée par une fausse crise dans  
les parties extérieures du cerveau, dans fes ventricu-  
les, à l’endroit de la moelle allongée, de la moelle  
fpinale , & à la fortie des nerfs de la moelle ; en ré-  
sokant la matiere compacte par une violente fievre; en  
l’émouvant par le tremblement convulsif de la partie,&  
en l’expulsant du corps par une diarrhée longue & co-  
pieufe.

La cure exige la suppression des causes qui empêchent  
les fonctions des nerfs & des arteres, & lerétablisse-  
ment de la libre circulation des fluides.

Les caufes qui empêchent les fonctions des nerfs & des  
arteres, sont supprimées par différentes méthodes dont  
on fait aisément le choix quand on est parvenu à con-  
noître distinctement les causes.

Si la caufe interne de *iaparalysie* est une matiere grossiers  
& indolente, il faut employer lesmédicamens propres  
à mettre le corps dans la disposition par laquelle la najture elle-même guérit cette maladie.

PAR

Il faut donc tenter la cure de *iaparalysiei*

1°. Par des remedes atténuans & dissipans, teIs que les  
végétaux aromatiques , céphaliques, nervins & uté-  
rins , dont on peut employer les fucs , les infusions, les  
décoctions, les efprits ou les conserves ; ou bien par  
les sels fixes obtenus de ces mêmes végétaux par la  
calcination ; ou par les fiels volatils qu’on en retire  
par la calcination ou parla putréfaction; par les huiles  
qu’ils donnent par l’expression, lacoction, l’infusion  
& la distilation ; par les fubstances favoneuses que  
l’art fait tirer de leurs combinaifons ; par des parties  
d’animaux d’une odeur forte; par le jus, les esprits,  
les huiles, les fels & les teintures des infectes ; parles  
sels fossiles, les crystauxmétalliques, & les composi-  
tions dont ces fubstances font le fondement ; par un  
mélange raifonné de ces différentes fubstances , corn-  
binéesde maniere qu’elles s’aident les unes les autres :  
car par ces moyens rendus encore plus énergiques par la  
chaleur fébrile, Fon parvient à atténuer & à dissiper la  
matiere morbifique.

2 τε On mettra aussi en œuvre les forts stimulans & les  
fubstances capables de dissiper la matière compacte, en  
excitant des commotions nerveuses, tremblotantes &  
convulsives; tels siont singulièrement les sternutatoires  
& les émétiques forts, furtout quand ils sont fréquem-  
ment réitérés,

3°. On tentera aussi Fustige des purgations chaudes réso-  
lutives & aromatiques, ou fossiles & acres, métalliques,  
mercurielles & antimoniales, & conséquemment des  
forts hydragogues donnés en dofe copieufe , & *fré-  
quemment* ; moyennant quoi on pourra exciter une  
diarrhée abondante,& quelquefois même de longue du-  
rée..

4°. Enfin , on procédera encore à la cure en remplissant  
les vaisseaux du corps d’une grande quantité de li-  
queurs atténuantes ; & en excitant enfuite par l’odeur  
ou la vapeur d’esprits enflammés , un sort degré de  
mouvement & une sueur abondante.

Les frictions externes chaudes & seches, continuées jus-  
qu’au point de rougir la partie, ou celles qui fiant fai-  
tes avec des esprits de fubstances animales ou végéta-  
les, pénétrans & stimulans; ou bien encore celles qui  
font faites avec des huiles, des linimens, des baumes  
& des onguensnervins, font d’un ufage salubre dans  
la cure de cette maladie. On emploie aussi utilement  
dans la cure de la *paralysie ,* les bains de vapeur & les  
immersions, les emplâtres acres, aromatiques &attrac-  
tives , les ventousies, les scarifications, les vésicatoi-  
res, les fumigations; & en général toutes les chofes  
qui excitent de la douleur avec une légère inflamma-  
tion, telles que les orties.

Les recettes suivantes enseignent la forme dans laquelle  
ces remedes peuvent être mis en œuvre.



Faites une poudre du tout.

Jettez une demi-dragme de cette poudre fur des charbons  
ardens.

♦

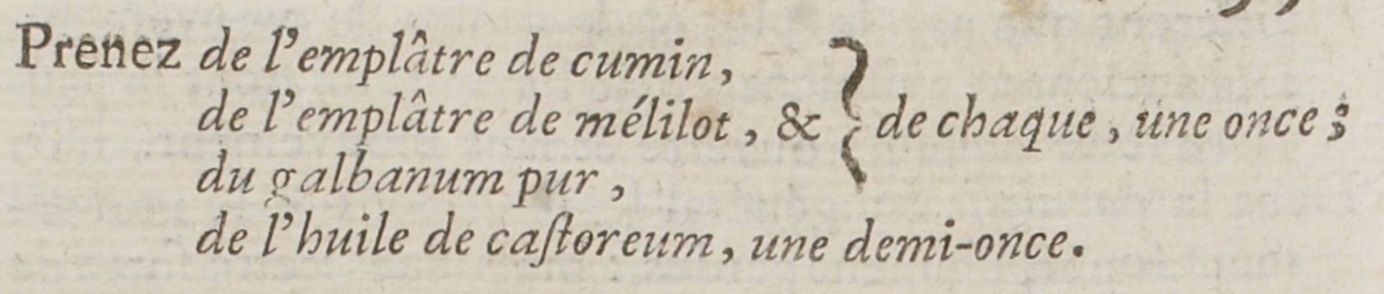
Recevez-enla vapeur dans un linge chaud & *sec.*

Frottez fortement les parties affectées, avec ce linge.

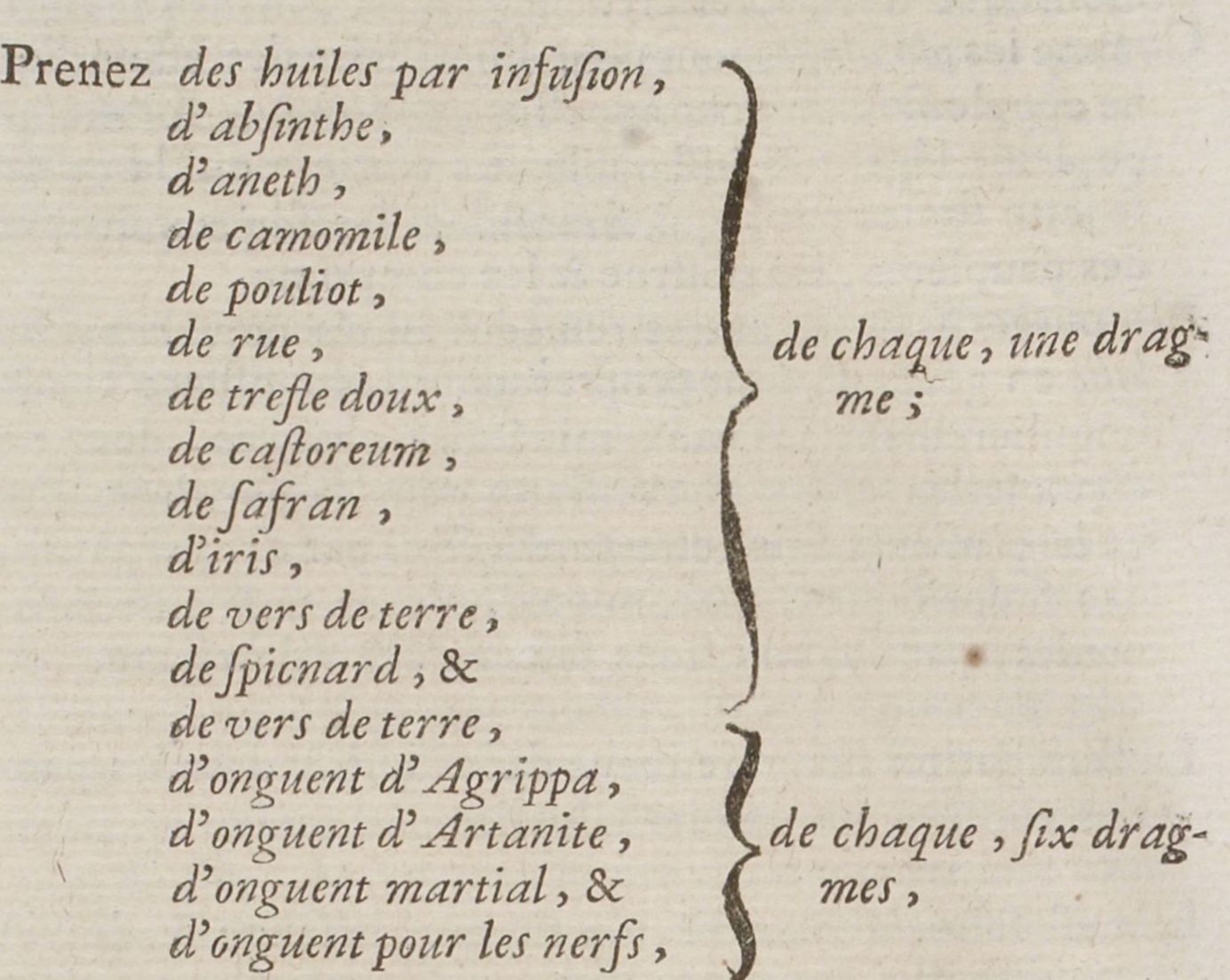
Prenez *de l’esprit de lavande Arelts onces s  
de sel ammoniac, deux dragmes s  
de la teinture de castoreum, quatre dragmes s  
de seau distilée de lavande,six onces.*

Faites du tout un mélange, avec lequel vous frotterez  
les parties affectées.

PAR =>58



Faites-en une emplâtre fur du cuir, &appliquez-Ia Purla  
partie affectée, après l’avoir frottée.



Faites-en un Uniment, que vous appliquerez fur les par-  
ties affectées.

Les emplâtres acres simt celles de cumin, de galbanum &  
quelques autres.

Mais dans l'usiage de ces remedes, il faut avoir foin sur-  
tout de les appliquer , s’il est possible, sclr le siége me-  
me de la cause, quand une fois on l’a découvert. Or,  
on connoît clairement & précisément quel est le siége  
caché de la maladie , par la combinaifon de la partie  
affectée, & des dlfférentes parties affligées du même  
mal, par la connoiffance des mufcles & des nerfs, de  
leurs unions, de leurs origines & de leurs distributions,  
& par celle des fonctions qui dépendent de chacune de  
ces parties. BoERsaave *s Aphorismes»*

*Paralysie de l’Iris.*

La contraction & la dilatation excessive de l’iris font cau-  
sées par une forte de *paralysie* dans *ses* muscles. Ladi-  
latation procede de *ia paralysie* du mufcle circulaire ; &  
la contraction est causée par la *paralysie* du mufcle ra-  
dial. La caufe générale de ces fortes de *paralysies* doit  
être attribuée à l’obstruction des nerfs de la choroïde »  
laquelle produit le mouvement de ces mufcles par la  
communication de *ses* nerfs avec les leurs. Il arrive  
quelquefois, quoique rarement , que la prunelle est  
prefque tout-à-fait fans mouvement, & qu’il ne *se* fait  
qu’une foible contraction ou dilatation, lors de la vi-  
sion. Or cet accident vient *d’une paralysie dans* les fila-  
mens nerveux de l’iris, & l’impression de l’objet est  
portée au nerf optique par le moyen de fon union étroi-  
te avec la choroïde. J’ai toujours remarqué que la *pa-  
ralysie* de la choroïde est accompagnée de celle de l’i-  
ris , & que la *paralysie* des fibrilles nerveuses de l’iris  
n’endommage point la choroïde, quoiqu’elle affoiblise  
*se* la vue; ce qui semble être causé par une grande di-  
latation ou contraction de la prunelle, qui admettant  
trop ou trop peu de rayons , rend la vue imparfaite.

*Paralysie de la paupiere supérieure.*

La paupiere supérieure est paralytique lorsqu’une sois  
abaiffée elle ne peut plus fe relever, ou qu’une fois  
élevée, elle ne peut plus redescendre. Dans le premier  
cas.c’est le mufcle éleveur qui est affecté, & dans le se-  
cond c’est l’orbiculaire ou le déprimant. Cette *para~  
lysie* est ou parfaite ou imparfaite ; elle est parfaite  
quand la paupière est tout-à-fait privée de mouvement ;  
& imparfaite quand la paupière a encore quelque mou-  
vement : cette derniere forte a plusieurs degrés qui ne

Z ij

PAR

different que par le plus ou le moins de mouvement.  
Les anciens appelloient œil de lleVre celui dont la pau-  
piere reste toujours ouverte & stans mouvement.

Dans la *paralysie* en général le sentiment & le mouve-  
ment semt également perdus : mais dans cette semte de  
*paralysa* en particulier, le mouvement manque, quoi-  
que le sentiment ne manque pas, ou qu’il ne foit du  
moins que très-peu altéré.

Comme *losparalysies* fiant pour l'ordinaire des effets d’u-  
ne apoplexie, on peut appeller celle-ci une forte d’a-  
poplexie légère & insensible. La matiere qui la causie  
h; jette soir les nerfs qui fournissent les fibres motrices  
des paupieres, les obstrue & les comprime.

Les purgatifs & les autres remedes usités pour la *para-  
lysie* en général, font propres pour cette espece ci ; &  
singulierement les eaux minérales chaudes, dont on  
connoît les effets merVeilleux dans' la *paralysie.* J’ai  
guéri plusieurs fois cette *paralysie-ci* par des purgatifs,  
des fudorifiques, mais mieux qu’avec tous autres re-  
medes, par des bouillons faits de chair de Vipere.

. «

La fumigation salivante reçue dans l'ceil & dans les par-  
ties voisines pourra être falutaire.

Elle est faite de romarin , de thym , de fange & de vin  
bouillis dans une caffetiere. Couvrez la caffetiere  
d’un entonnoir dont la partie la plus large répon-  
de parfaitement à l'ouverture de la caffetiere :  
placez l’œil fur la vapeur qui fort par le fommet  
de l’entonnoir comme par une petite cheminée,  
& l'y tenez ainsi un quart d’heure Ibir & matin.

Ce remede est aussi efficace que de versier de haut des  
eaux minérales chaudes fur les parties paralytiques. 11  
faut obferver de tenir l’œil à une distance suffisante  
pour qu’il puiffe supporter la chaleur.

On peut pratiquer aussi en même tems la méthode sui-  
vante.

*Prenez* un petit vaisseau d’étain qui couvre exactement  
la paupiere aVec un tube au fond fortant en-de-  
hors en forme de manche d’emviron quatre doigts  
de long. Remplissez le tube d’efprit de vin disti-  
lé plusieurs fois fur des doux de girofle, de la la-  
vande , de l’origan & du thym. Placez enfuite ce  
vaisseau silr l’œil & éclïauffez-en le manche avec  
la main.

L’esprit ainsi raréfié porte fur la partie malade & y excite  
les esiprits animaux à mouvoir les fibres. On fera cette  
opération trois fois par jour. Elle a guéri plusieurs  
malades , furtout lorsque la maladie n’étoit pas invé-  
térée.

Les paupieres font aussi quelquefois attaquées d’un mou-  
vement ou vibration Vifs & involontaires que je crois  
être un mouVement conVulsif des paupieres. Quand  
cet accident arrive rarement, il n’est point de consé-  
quence, & on le guérit en fe mouillant la paume de la  
main d’eau de la Reine de Hongrie, & l’appliquant  
ainsi mouillée siur la partie pendant quelques momens,  
trois fois le jour.

Ce mouVement convulsifdégénere quelquefois en véri-  
table convulsion de la paupiere : alors l’œil reste fermé  
pendant une minute & s’ouvre enfuite; ce qui arriVe  
plusieurs fois le jour. Pendant le tems de la convulsion  
les fibres du mufcle orbiculaire qu’elle affecte, devien-  
nent roides & tendues. On peut la comparer à cette  
forte de convulsion qu’on appelle communément cram-  
pe, qui prend à la jambe pendant la nuit, & dure quel-  
que tems aVant qu’il foit possible de changer sa jambe  
de place. La caufe de cette convulsion peut être attri-  
buée au mouvement convulsif des efprits animaux, qui  
coulant avec trop de rapidité dans les fibres du mtsscle  
orblculaire, empêchent pendant quelque tems l’action  
du muficle releveur.

PAR 360

On peut faire cesser cette convulsion en un moment, ou  
en frottant le tour de l’orbite & les paupieres aVec la  
main , ou en lassant éternuer la personne dans le tems  
de l’accès.

Mais à la Vérité l’une & l’autre de ces méthodes ne font  
que donner un soulagement fubit : & elles n’empê-  
client pas la convulsion de revenir : c’est pourquoi il  
faut employer à cet effet des remedes internes & ex-  
ternes, tels que la faignée , les purgatifs & les anti-  
épileptiques , comme les racines & la graine de pivoi-  
ne , une décoction de racines & de bois fudorifiques ,  
le gui de chêne, le cinnabre d’antimoine, les fiels vo-  
latils & autres semblables. De tous ces remedes je n’en  
ai point troilVé de plus efficace que les fleurs sublimées  
de sel ammoniac mêlées aVec le *caput mortuum* d’huile  
de vitriol : il les faut laVer dans de l’eau commune  
pour en emporter les fels & les flécher enfuite. On en  
prendra trois grains tous les. matins dans de la confec-  
tion d’hyacinthe. Ce remede fait ceffer ordinairement  
les accès de la conVtllsion aVant le huitième jour. Quant  
aux remedes externes, frottez la partie supérieure des  
paupieres d’un onguent fait d’huile de vers de terre  
mêlée aVec quelques gouttes de fel Volatil huileux, ou  
du baume composé. L’eau dsslilée de fleurs de sureau  
est aussi fort falutaire dans la convulsion & la *paralysie*des paupieres.

Quand la paupiere reste abaiffée sans pouVoir *se* relever ,  
il y a une opération à faire, qui est de couper une par-  
tie de la peau de la paupiere. Quand la plaie est guérie  
& que la peau est moins étendue, alors le mufclere-  
leveur recouvre fon mouVement , la maladie est gué-  
rie & |a persimne baisse & éleve sa paupiere autant qu’il  
lui plaît. S. YVES.

PARAMERIA, παραμήρια, les parties intérieures de la  
cuisse.

PARAMESOS, παράμεσος, le doigt annulaire ou celui  
qui efc le plus proche du petit doigt.

PARANOEA , παράνοια, de παρανοε'ω , être en delire ;  
*délire* ou *aliénation d’esprit.*

PARAPAR, Clusi espece d’haricot Indien. Rax, *Hist,  
Plant.*

PARAPECHIQN, παραπήκυον, le rayon, os de l'avant-  
bras.

PARAPHIMOSIS. Les Grecs ont entendu *par paraphi-  
mosis* cette maladie du pénis dans laquelle le prépuce  
est ou naturellement si court , ou accidentellement si  
enflé & si retiré, qu’on ne peut le ramener sur le gland.  
Cette constitution gêne tellement la circulation du  
siang dans le gland, que non seulement il en survient  
une tumeur avec des inflammations violentes, & les  
'douleurs les plus aiguës, mais même un sphacele , &  
qu’il faut alors appliquer les instrumens au pénis. Ceux  
là font fujets au *paraphimosis,* qui ont naturellement le  
prépuce trop étroit, ou qui ont trouVé trop de difficul-  
té dans le coït, furtout avec une fille dont le vagin est  
étroit. Les jeunes maris siont quelquefois étrangement  
furpris de fe trouver attaqués de cette maladie au fbrtir  
des bras de leur nouvelle épouse; il leur vient alors  
des soupçons fort désavantageux & fort injustes fur la  
fagesse de leurs femmes ; au lieu que le mal qu’ils ont  
est une preuve qui parle, pour ainsi dire, en leur fa-  
veur ; car il ne provient que de l’étroitesse naturelle à  
celles qui n’ont point encore connu d’hommes. Le *pa-  
raphimosis* est encore une maladie qui furvient aux jeu-  
nes libertins qui ayant le prépuce fort étroit , le tien-  
nent retiré & au-dessous du gland . tandis que le pénis est  
flafque ; par ce moyenlorfque l’érection furVient, le  
gland fe gonfle, & le prépuce ne peut plus reprendre sa  
place. J’ai vu une tumeur extraordinaire de prépuce  
au-dessous du gland, quin’avoit pas d’autre casse.Ce-  
pendant je ne nie point que *lcparaphimosis no* floit aussi  
un accident vénérien & une des stlites d’un coït impur;  
lorsque le pénis & la peau intérieure du prépuce semt  
infectés & corrodés d’une matiere virulente, il n’est  
' pas surprenant que le prépuce soit attaqué d’inflamma-

36γ PAR

tion, qu’il y ait tumeur, & qu’il survienne les autres  
accidens dont nous avons parlé.

La cure *du. paraphimosis* consiste principalement à mettre  
le prépuce en état de couVrir le gland qui est nu ; cela  
fait, la douleur & les autres symptômes disparaîtront  
sclr le champ. Cependant comme il y a pour l’ordinaire  
inflammation violente, avec gonflement au pénis , &  
conséquemment le retour du prépuce étant difficile &  
quelquefois même impossible , il ne fera pas hors de  
propos d’appliquer fur le pénis des cataplasines, du vin  
chaud, de l’efprit de vin camphré, & d’y faire des fo-  
mentations digestives & émollientes. Si lorsipIlon re-  
nouvellera les applications, il n’y a point d’érection,  
on pourra tenter de ramener le prépuce fur le gland ;  
cela fait tous les autres fymptomes testeront, ainsi que  
nous l'avons déja dit. Mais comme le vin & l’esprit de  
vin camphré produisent par leur qualité acrimonieu-  
se, ainsi que les cataplasines émolliens, par la proprié-  
té qu’ils ont d’amollisuune affluence de fang vers la par-  
tie malade, & peuvent par conséquent augmenter la  
distension du pénis gonflé ; il y en a qui préferent l’eau  
froide à ces remedes. Car lorsque le pénis est plongé  
dans l’eau, qu’il est bien humecté par des compresses,  
qu’on tient appliquées à l’abdomen ou au fcrotum ,&  
qu’onfaitenmêmetemsune faignée copieufela tumeur  
& l’érection tombent communément. Lorsque le pénis  
fera devenu flafque, on le frottera d’huile d’olive ou  
de heure. Après quoi le Chirurgien le prenant entre les  
doigts de l’une & de l’autre main, il repoussera forte-  
ment avec fon pouce le gland nu, tandis que ses doigts  
feront avancer le prépuce dans une direction contrai-  
re, jusqu’à ce qu’il soit parvenu à furmonter le gland.  
Le malade fouffre des douleurs cruelles dans cette opé-  
ration, & pousse quelquefois des cris affreux: mais il  
n’y faut avoir aucun égard, & Celfe conseille de ne  
faire qu’en hâter plus promptement l’opération ; après  
laquelle la douleur & les cris cesseront. Lorfqu’on a ra-  
mené le prépuce fur le gland, il ne reste presque plus  
rien à faire pour compléter la cure ; s’il y a quelque  
inflammation au pénis ou quelque virulence, on fe con-,  
tentera de le baigner dans Peau chaude.

Mais si en conséquence de l’inflammation violente & de  
la durée de la maladie , le pénis gonflé tend à la gan-  
grene, il fera plus à propos de faire faigner du bras &  
enfuite à la partie supérieure du pénis, jusi^u’à ce qu’il  
Eoit flaEque; après quoion tentera,comme nous avons dit  
ci-dessus, de ramener le prépuce Eut le gland & d’arrêter  
l’hémorrhagie. M. Petit traite le *paraphimosis* d’une  
maniere tout-à-fait différente; il applique sijr le gland  
tuméfié un bandage étroit & percé qui le fierre, & éten-  
dant le prépuce il le ramène sclr le gland. Le prépuce  
est quelquefois tellement distendu par la partie féreufe  
du fang, qu’il s’y forme une cloche , qu’on prendroit  
pour une brûlure ou pour l’effet d’un vésicatoire. On  
voit à l’œil que cette humeur nuit considérablement à  
la réduction du prépuce fur le gland. Aussi ne manque-  
t’on pas dans ce cas de faire une incision à la peau avec  
un fcalpel ou une lancette. Lorsqu’on a fait fortir par  
ce moyen la sérosité, on nettoie la blessure avec du vin  
chaud, & l’on tente enfuite de ramener la peau Eur le  
gland. Pour empêcher la partie ouverte de la peau de  
s’attacher au gland, on recommandera au malade de  
retenir *son* urine entre la peau & le gland, jusqu’à ce  
qu’il n’y ait plus aucun danger de cohésion ; c’est une  
précaution qu’il prendra toutes les fois qu’il urinera ,  
ainsi que celle de retirer & de ramener de tems en  
tems le prépuce fur le gland ; ce fera la même chofe  
si l’on injecte du vin chaud , entre la peau inté-  
rieure du prépuce & le gland, ou si l’on met entre  
ces parties de la charpie molle. Si la cohésion du pré-  
puce & du gland s’est déja faite , on ne tardera point à  
les séparer, foit avec un cure-dent, foit avec une lan-  
cette émoussée, foit avec un autre instrument, termi-  
né par un bouton ; ce font des précautions qu’il faut  
prendre pour ne point blesser le gland , autrement il  
slenfuivroit une hémorrhagie considérable,

PAR 362

.Lorfqulon aura séparé le prépuce & le gland ; on pren-  
dra les soins nécessaires pour qu’ils ne s’unissent plus;  
c’est-à-dire, qu’on les tiendra bien séparés l’un de  
l’autre; cela est d’autant plus essentiel , que s’ils ve-  
noient à s’attacher fortement, ce ne feroit pas fans  
peine qu’on parviendroit à les séparer. L’opération fai-  
te, on fixera le pénis contre le ventre , de peur qu’en  
restant panché, le fang ne s’y portât avec facilité, &  
qu’il ne furvint inflammation & tumeur. J’ai νιι quel-  
quefois le prépuce, après avoir été ramené fur le gland,  
affecté d’une tumeur considérable fort dure, & qu’il  
n’étoit pas possible de difcuter.

Lorsque tous ces remedes font fans effet, M. Petit veut  
que l’on fuive la méthode suivante.

Introduisez, dit-il, un petit bistouri courbe entre le *pé-  
nis* & le prépuce, avec le tranchant tourné en haut du  
côté du prépuce , divisez avec le bistouri la partie de  
la peau qui est enflammée, & en constriction, dans  
l’endroit où il flera convenable. Si le prépuce est gon-  
flé & refferré en plusieurs endroits, & forme deux,  
trois ou quatre bourrelets, réitérez cette opération au-  
tant de fois. Après avoir divifé de cette maniere tou-  
tes les parties du prépuce qui feront en constriction ,  
somentez & lavez le pénis avec du vin chaud ; rame-  
nez le prépuce sim le gland. PanEez & achevez la cure ,  
ainsi que nous Pavons dit ci - dessus. H ε ι s τ ε R ,  
*Chirurge*

PARAPHORA, παραφορὰ, de παραφέρω, dépraver, dé-  
lire léger , ou délire en général.

PARAPHRENITIS , *paraphrénésie* ; c’est une inflam-  
mation du diaphragme ou des parties adjacentes.

Si une maladie semblable à la pleurésie attaque la partie  
de la pleure qui environne le diaphragme ou aflècte le  
diaphragme même , il s’ensuit une sorte de maladie  
terrible que l’on *appcilcparasthrénésie.*

Cette maladie est beaucoup plus fréquente qu’on ne  
croit d’ordinaire : car souvent le malade en est atta-  
qué Eans qu’on s’y commisse , & en conséquence on la  
néglige ou on la traite sur le pié d’une maladie toute  
autre.

On discerne la*paraphrénésie* par une fievre extremement  
aiguë & continue, & par une douleur inflammatoire à  
la partie affectée , laquelle est intolérable à casse des  
membranes nerveufiesde cette partie. La douleur aug-  
mente considérablement pendant Pinsipiration, la toux,  
l’éternuement, la réplétion de l’estomac , la naufiée, le  
vomissement, & la compression de l’abdomen lors de  
l’évacuation des gros excrémens & de l’urine. Par une4stlite nécefla-ire cette maladie est accompagnée d’or-  
tophnée, d’une respiration foible , précipitée & gênée,  
qui n’est formée que parle thorax, l’abdomen n’y con-  
courant point, d’un délire perpétuel, d’une révulsion  
des hypocondres en dedans & en en haut, du ris far-  
donien , de convulsions , de fureur & de gangrène.

La *paraphrénésie* fe termine de la même maniere que la  
pleurésie : mais en consilquence du mouvement violent  
& continuel de la partie affectée, de la nécessité dont  
elle est pour la vie, & de la tension des membranes  
nerveufes, tous les fymptomes sont plus vifs & plus  
funestes ; & elle dégénere fouvent en une afcite puru-  
lente.

C’est pourquoi la cure de la *paraphrénésie* demande les  
mêmes attentions &les mêmes foins que la pleurésie,  
& à peu près les mêmes remedes, si ce n’est qu’à rai-  
son de la situation de la partie ils n’y pussent pas être  
appliqués. Les clysteres émolliens y Iont sort bons,  
attendu qu’ils agiffent soir des parties voisines de celle  
qui est affectée.

Mais quand le diaphragme précédemment enflammé,  
vient à suppuration , & que l’abEcès perçant décharge  
scm pus dans la cavité de l’abdomen , ce pus une fois  
amassé , acCumulé & putréfié, produit une tumeur ,  
ronge les vifceres & les détruit,& caufe à la fin la mort.

363 PAR

On a beau bien connoître cette espece de *paraphrénéfie ,.*elle n’en est pas moins alors incurable. BoERkaavE ,  
*Aphorismes.*

PAR APHROSYNE, παραφροσυνη, denapalqporew, être en  
délire ; *délire* ou *aliénation d’esprit.*

PARAPLEGIA, παραπληγήα, de παρὰ , qui marque ici  
quelque choste de nuisible, & de πλήσσω, frapper. La  
*paraplégie* est la paralysie de toutes les parties situées  
au-dessous du cou; ce mot fe prend dans Hippocrate,  
autrement que dans les Modernes : il entend *par pa-  
raplégie,* la paralysie d’un membre particulier ,précé-  
dée d’une attaque d’apoplexie & d’épilepsie. *Noy.Apo-  
plexia & Paralysis.*

PARARMA, πάραρμα , lisiere de drap. G a l 1 ε ν , In  
*Hippoc. de Arte.*

PARÀRTHREMA , παράνθρεμα, luxation légere.

PARARRHYTHMOS, παράῤῥυθμος, épithete que l’on  
donne à un pouls, qui ne convient ni à l’âge ni au tem-  
pérament du malade.

PARASCHIDES, παραχίδες , de παραχίζω, sondre ;  
fragment ou efquille d’os fracturé. Ηιρροοχλτε , *de  
Fract.*

PARASEISMA, παράσεισμα, concussion du corps, esc  
pece d’exercice. Ηιρροοηλτε , *de Diaeta, Lib. II.*

PARASITÆ PLANTÆ*, plantes parasites*, qui vivent  
aux dépens des autres. *LOS plante s parasites* font celles  
qui croissent fur le tronc & les branches des autres ar-  
bres d’où elles tirent leur nourriture, & qui ne pren-  
nent point racine en terre, comme le gui, & autres.

PARASPH AGIS , παρασφαγὲς , la partie du cou qui est  
contiguë aux clavicules.

PARASTATÆ, παραστάται, ce mot est stynonyme dans  
Hippocrate à *Epididymis :* mais Hérophile , & après  
lui Galien ont entendu par *parastatae,* .les *parastates*variqueuEes , ou le corps pampiniforme , pour les dis-  
tinguer des parastates glanduleufes,que nous appellons  
maintenant*prostates.* Ce mot vient de παρίστημι, être  
situé proche.

PARASTREMMA, παραστρεμμα , de παραστρέφω, tor-  
dre, pervertir ; distorsion convulsive de la bouche, ou  
de quelqu’autre partie du visiage. H 1 P po CR a τε,  
*Prorhet. II.*

PARASYNANCHE, esipece dsesiquinancie. Voyez *An-  
gfna.*

PARATHENAR.

*Le grand parathenar.*

C’est un muscla passablement long, qui forme le bord ex-  
térieur du pié. On l’appelle communément *hypothe-  
nar* ; mais fort improprement, si l’on a égard à la si-  
gnification du mot.

Il est attaché en arriere par un corps charnu à la partie ex-  
térieure du côté d’embas du calcaneum, depuis la tubé-  
rosité postérieure externe, tout du long , jufqu’àla tu-  
bérosité antérieure. Là il joint le métatarfe, & à la bafe  
du cinquieme os métatarfal , il s’en sépare encore &  
forme un tendon, qui s’infere en dehors de la première  
phalange du petit orteil, près de fa base & de l’inser-  
tion du *petit parathenar.*

*Le petit parathenar.*

C’est un mufcle charnu attaché le long de la moitié pos-  
térieure de la partie extérieure & inférieure du cin-  
quieme os du métatarfe. Il *se* termine sous la tête de  
l’os à un tendon qui s’insere dans la partie inférieure  
de labafe de la premiere phalange du petit orteil.

L’infertion tendineufe de ce mufcle est étroitement unie  
au ligament cartilagineux de cette partie. La même  
remarque a lieu pour les autres musitles qui vont aux  
parties inférieures de la lusse des premiere & seconde  
phalanges des orteils. Souvent dans les perfonnes  
âgées, quelques parties de ces ligamens font ossifiées,  
& forment ainsi ces portions osseufes qu’on prend pour  
autant d’os sésamoïdes distincts.

PAR 364

Le grand *parathenar* fiert particulierement à séparer le  
petit orteil des autres. Et le petit *parathenar* plie la  
premiere phalange de ce même orteil. Ces mufcles à  
la vérité paroissent trop gros & trop forts pour les  
mouvemens d’une si petite partie sur une si foible join-  
ture : mais comme le petit doigt fait partie du bûtd  
extérieure de la plante du pié, laquelle est fort expo-  
sée aux violences externes quand on marche nuds piés ;  
& que de ce bord la partie la plus fujette à en fouffrir  
est le petit doigt ; il a fallu à cette partie des mufcles  
qui eussent beaucoup de force, pour lui en communi-  
quer dans les occasions.

Outre les deux ufages que nous avons attribués au grand  
& au petit *parathenar Ί* ils en peuvent avoir un troisie-  
me en quoi il fe peut faire qu’ils foient aidés par le  
thenar : or cet tssage est de plier la plante du pié silr  
sta largeur, comme il faut faire lorsqu’on marche fur  
la pointe du pié qu’on monte à l’échelle ou qu’on  
grimpe ; raifon pour laquelle les deux*parathenars* mé-  
riteroient mieux le nom de mufcles du couvreur, que  
le transversal du pié. WINsLow.

PARDALIANCHES, ou *Aconitum Pardalianches,*est selon Boerh. le *Ranunculus, folio cyclaminis, ra-  
dice asephodeli, major.*

PARDUS, Offic. Jonsi de quad. 81. Aldrov. de quad.  
digit. 64. Charlt. 14. *Pantherus, Pardalis, Pardus,  
Leopardus-s* Gefner. de quad. digit. 824. *Pardalis,* Raiî  
Eynop. A. 166. *le Léopard.*

Sa graisse passe pour un des meilleurs coscnétiques. Dtos-  
**CORIDE.**

PAREAS, nom d’un serpent qu’on trouve, à ce qu’otl  
dit, dans la Syrie, il est tantôt de couleur d’airain,  
tantôt de couleur noirâtre. Sa morfure n’est pas mor-  
telle, elle catsse seulement une inflammation. Cas-  
TELLI, d’après *Forestus.*

PAREDRI A, παρεδρία, de παρὰ, proche, & de ἔδρα,  
siége ; action réunie, ou véhémence, ou continuité  
d’une ou de plusieurs maladies. HIPPOCR. *Praecept.*

PAREGORICUS, ποορηγορικο'ς, de παρηγορεω , calmer ὰ  
appaisier; *P arégorique,* calmant, lénitif; épithete que  
l’on donne aux remedes qui produisent ces effets.

PAREIRA BRAVA, Offic.Mont. Exot.7. Dale Dil-  
sert. Med. Cod. Med. 89. Chomel. 261. *CaapebaÆa-  
reira brava >* Lockn. Sched. p. 29. *Caapeba Brasilien-  
sibus s* Worm. Musi 158. *Caapeba s* P1S 1. 94. *Caape-  
ba sive convolvulus colubrinus*, e justi. 2. 312. *Caapeba  
Brafiliensibusy Lusitanis Erva de nosifâ sépnora,* ou *cipo  
de Cobras*, Margr. 25. *Raiz et erva de nossâsépnora,*Worm. Musi 157. *Convolvulus Inrasielanus flore octope-  
talo Monacoccus*. Raii Hist. 2. 1331. *Pareyra, ambu-  
tuaesiutuVoverabrutuas* Ind. Med. 89. *Butua overa\*  
Brutua Planta Indianat* Zan. Hist. 59. *Butuaseupa-  
reira brava Lusitanica,* Geoff. Tract. 286. *Pareira  
brava,* Chom. *Vigne sauvage.*

C’est une racine qui est ordinairement de la groffeur du  
petit doigt, mais quelquefois plus grosse ; elle est li-  
gneufe, tortueuse, brune au-dehors, rude, toute sillon-  
née dans fa longueur & dans sa circonférence, comme  
la racine de *thymela s* d’un jaune obfcur intérieure\*  
ment, comme entrelacée de plusieurs fibres ligneusies.  
Zanoni dit, que coupée transversalement, elle repré-  
sente le soleil & ses rayons; mais cette imagination est  
, sans fondement. Elle est sans odeur, d’une faveur dou-  
ce , mêlée d’une amertume défagréable. Les Auteurs  
prétendent qu’elle nous vient du Bresil, parce que nous  
la tenons des Portugais : mais il est beaucoup plus  
vraissemblable qu’elle croît aux Indes Orientales. Car  
un Chirurgien en envoya de Surate à M. de Jussieu,  
fous le nom de boutua, & il lui écrivit qu’on la trou-  
voit le long de la côte de Malabar.

*36]* PAR

Les Portugais vantent cette racine comme un alexiphar-  
maque, & un antidote cûntre toute plante veneneuse.  
On ne peut douter que ce ne soit un fort bon diureti-  
que,& un excellent remede dans les coliques nephré-  
tiques.

La maniere de s’en fervir , est de la couper par petits  
morceaux, d’en faire bouillir le quart d’une once,dans  
deux ou trois chopines d’eau, qu’on réduira à une  
On en fera prendre au malade un verre de demi-heu-  
reen demi-heure, dans un bain chaud, après l’avoir  
auparavant préparé par la saignée & des clysteres. On  
ajoute à Ea décoction une petite quantité de sirop des  
cinq racines apéritÏVes. M. Geoffroy guérit avec ce *re-  
mede* sieul, le célébre Abbé Bignon , d’une colique  
calculeuse,& le débarrassa d’une pierre assez considé-  
rable. Cependant elle échauffe beaucoup prisie en gran-  
de dosie. Il paroît qu’elle dissout la matiere bourbetsse  
contenue dans les reins & dans la vessie. On l’ordonne  
avec Euccès mêlée avec le baume de Cepau dans la go-  
norrhée, après des évacuations suffisantes. Sa décoc-  
tion, dont nous avons déja parlé, fait des merveilles  
dans les coliques hépatiques, qui proVÎennent d’une  
obstruction à l'orifice de la vésicule du fiel ; il en faut  
faire prendre un verre de trois heures en trois heures,  
jufqu’à la quantité d’une pinte. Les Portugais usent  
de sa racine en poudre dans les esquinancies & dans les  
maladies de la poitrine. GEOFFROY.

Il y a une espece de *Pareira brava ,* que Dale distingue  
de la maniere suivante.

\v

*Zarelra Brava alba* , Geoff. Tract. 287. *Paretrae species  
secunda,* Lockn. Sched. 32. *Vigne sauvage blanche.*

On dit qu’elle vient du Brésil. Elle est plus lignèufe que  
la premiere ; *ses* fibres fiant les unes longitudinales &  
les autres circulaires , fon écorce est blanche ; mais sia  
substance intérieure est jaune comme celle de la réglise  
fe. GEOFFROY.

PARENCEPHALIS. Voyez *Cerebellum.*

PARENCHYMA , παρέγκυμα , de παρεγκυω , verser de-  
dans; *parenchyme* ; terme introduit dans la Medecine  
par Erasistrate. Ce't Auteur entendoit par *parenchyme*toute la filbstance contenue dans les interstices des  
vaisseaux seinguins des vssceres ; il laregardoit comme  
du seing extravasé & coagulé : mais les modernes s’é-  
tant apperçus que toute cette substance étoit vafculaire  
& glanduleuse , ont rejetté le terme & l’opinion d’E-  
rasistrate.

PARESIS , πάρεσις ; c’est selon la définition d’Aretée ,  
*Chron. Lib. I. cap.* 7. une paralysie de la vessie, dans  
laquelle il y a suppreflion, ou éCoulement involontai-  
re d’urine.

PARIETALIA OSSA ; les *os pariétaux.* Voy. *Caput*

PARIETARIA , la *pariétaire.*

Voici fies caracteres.

Sa fleur mâle , est’tétrapétalcïdale , en étoile, garnie de  
quatre étamines , avec des testicules, & un style au  
centre , flans ovaire. Sa fleur semelle , est composée  
d’un caIyce à trois feuilles , au centre duquel est un  
ovaire conoïdal, avec un tube frangé & placé dans  
un autre endroit de la plante : les fleurons & les ovai-  
res font ramassés & fortement unis aux nœuds com-  
pacts de la tige.

Boerhaave n’en compte que les deux especes suivantes.

1. *Parietaria Officinarum et Dioscoridis,* C. B. P. 121.  
Tourn. Inst. 509. Boerh. Ind. A. 2. 92. *Helxine ,  
Parietaria ,* Offic. *Parietaria ,* Ger. 261. Emac. 331.  
J. B. 1. 976. Raii Hist. 206. Synop. 66. *parietaria  
vulgaris\** Park. 436. *parietaarei*

PAR *sisft*

' La *pariétaire* pousse plusieurs tiges unies, rougeâtres,  
pleines de stuc, d’un pié ou d’un demi-pié de hauteur;  
*ses* feuilles Pont arrondies, un peu pointues cependant  
par le bout, & placées alternativement sclr de longs pé-  
dicules, d’un verd foncé en-dessus, & d’un verd plus  
léger en dessous. Les fleurs font petites & à étamines ,  
rougeâtres avant de s’ouvrir, & blanches enfuite; elles  
naissent parmi les feuilles tout le long des tiges. Cette  
plante croît fur les murailles & fleurit au mois de Mai.  
Elle est toute dlufage.

Elle est rafraîchissante, apéritive & détersive , elle abon-  
de en sel nitro-fulphureux, & elle est estimée bonne  
pour le calcul, lagraVelle, la suppression & l’ardeur  
d’urine. On fait prendre pour cet effet fon fuc ou fa  
décoction en forme de potion ou de lavement. Quel-  
ques-uns prefcrÎVent le même remede pour la toux.  
**MILLER ,** *Bot. Offic.*

Par l'analyfe chymique, la *pariétaire* donne assez d’hui-  
le, beaucoup de fel fixe, beaucoup de terre & plusieurs  
liqueurs , dont quelques-unes font acres & les autres  
acides : pour ce qui est du fel volatil, on n’en tire point  
de concret de cette plante, mais elle donne de l’efprit  
urineux.

Dioscoride assuré qu’elle est adoucissante & réfOlutive ,  
propre pour arrêter le feu volage & les ulceres roa-  
geans:on l’appliquoit de fon tems fur les parties où la  
goute fe fait fentir; on en faifoit boire le fuc dans la  
toux invétérée, gargarifer dans les maux de gorge, &  
injecter dans l’oreille pour en appaiser les douleurs. Cé-  
falpin dit que ce même fuc fait passer les urines & dé-  
bouche tout-à-fait les reins. Tragus loue sortladécoc-  
tion de cette plante pour emporter les obstructions des  
parties du bas-ventre; il la Fai 1 oit appliquer en cataplasc  
me fur la région de la vessie dans la rétention d’urine:  
mais on ajoutoit à ce cataplasine du vin & du cresson  
d’eau; on passait le tout par la poêle. & on l’appliquoit  
aussi ehaud que le malade pouvoit le fouffrir. Dodonée  
ne faifoit faire ce cataplasine qu’avec la *pariétaire &*l’huile d’amandes douces. Hildan à la place de l’huile  
d’amandes douces, fe fervoit de celle de fcorpion. Pour  
les contusions, Tragus en faifoit faire un cataplasine  
avec la farine de feves, les mauves, le fon defroment,  
l’huile & le vin ; pour les defcentes qui caufent de  
grandes douleurs dans les bourfes , Camérarius ordon-  
noit qu’on l'appliquât toute chaude fur ces parties ,  
après l'avoir pilée avec du vinaigre. Aurelius Victor  
dit que Constantin avoit donné le nom de cette plan-  
te à l'Empereur Trajan , à caufe que fes statues & *ses*inscriptions *se* trouvoient sur toutes les murailles de  
Rome de même que la *pariétaire.* On *se* fert aujour-  
d’hui de cette plante dans toutes les décoctions, dans  
les lavernens & dans les demi-bains, détersifs & adou-  
cissans. Le sirop de *pariétaire* soulage sort les hydropi-  
ques. ToURNEFORT, *Hist. Plant.*

La *pariétaire* est détersive, quelque peu astringente & ta-  
fraîchissante; il est rare qu’on la prefcrive intérieure-  
ment ; quelques-uns cependant l'ordonnent pour la  
toux. Appliquée extérieurement elle est bonne pour  
les tumeurs, pour l'érésipele & pour les brûlures ; &  
l’on assure qu’étant pilée légèrement & appliquée fur la  
partie , elle est bonne pour les plaies récentes. Sa pou-  
dre bue dans du miel, de la biere ou de la petite biere,  
est un remede excellent pour la toux invétérée& pour la  
confomption des poumons: les anciens la prefcrivoient  
communément pour la toux & pour l'asthme. La dé-  
coction de cette plante dans du vin ou de l’hydromel,  
produit le même effet: mais *sa* poudre a beaucoup plus  
d’efficacité. Cette plante donne un fel nitro-fulphu-  
reux, de même qué la bourrache & la bugloffe. Sa verf  
tu détersive prouve affez qu’elle contient beaucoup de  
fel nitreux.

Elle est appellée *parietaria & muralis s* de *paries* ou  
*rnuruss* muraille, parce qu’elle croît fur les mu-  
railles : *helxine,* de ἔλκω, *helco->* attirer, parce qu’el-  
le attire les habits en s’y attachant : *perdelrium* , de  
*perdix,* parce que les perdrix en font leur noumtilo

*yey* PAR

re ordinaire ; *vitriaria & urceolaris*, à causie que *sa* nssi-  
cosité la rend propre pour nettoyer les verres & les mi-  
roirs. RaY , *Hisse Plant.*

2. *Parietaria , minor , ocymiy* C. B. P. **121. BOERHAAVE ,***Ind. alt. Plant. Vol. II.*

PARILI, H. M. est le nom d’un grand arbre qui croît  
dans le Malabar.

La racine & les feuilles passent pour corriger la difposi-  
tion mélancolique du fang, & pot..- adoucir les hu-  
meurs acides & falées. On prépare avec fes feuilles &  
celles du *caretti* cuites dans le fuc laiteux du cacao ,  
une potion qui appaife les douleurs des hémorrhoïdes,  
foit internes ou externes.

PARIS HERBA. Voyez *Herba Paris.*

PARISTHMIA , παρίσθμια, les amygdales ou les mala-  
dies des amygdales. Voyez *Tonsillae.*

PARITI ou PALI-PARlTI , est une efpece *d’alcea*qui croît dans le Malabar, dont les fleurs pilées avec  
du lait & misies dans les oreilles appaiEent les maux  
de tête.

PARKINSONIA.

Voici ses caracteres.

Cette plante donne une fleur à plusieurs pétales, irrégu-  
liere & composée de cinq feuilles dissimilaires, du ca-  
lyce de laquelle s’éleve un pistil qui fe change en une  
pointe garnie de nœuds, dans chacun defquéls on trou-  
ve une semence faite en forme de rein.

Miller ne compte qu’une espece de cette plante, qui  
est,

*Parksiasonia aculeata, foliis minutis , uni costae adnexis ,*

Plum. Nov, Gen.

Le P. Plumier ayant découvert cette plaflte dans l’Amé-  
rique, lui donna le nom de Jean *Parkinson,* qui a  
publié une histoire univerfelle des Plantes en Anglais  
en 1640.

Elle est fort commune dans les Indes Espagnoles, & les  
Anglois Pont transportée depuis quelques années dans  
leurs habitations en Amérique, à caufe de la beauté &  
de la bonne odeur de fies fleurs. Cette plante croît dans  
sim pays natal, à la hauteur de vingt piés ou plus, &  
porte de longs rameaux de fleurs jaunes qui pendent  
de la même maniere que celles du *laburnum.* MiL-  
LER , *Diction».*

PARNASSIA.

Voici ses caracteres :

Les feuilles font arondies & disposées circulairemeht ;  
le calyce est composé de cinq pétales ; la fleur est en  
rosie , feule fur chaque tige & composée.de feuilles de  
différente grandeur & frangées; lloVaire fe change en  
un fruit de figure conique, partagé en trois ou quatre  
loges faites en forme de bassin, & remplies de Temen-  
ces fort menues.

Boerhaave ne compte qu’une feule efpece de *pamnasssia s*savoir.

*Parnassias palustris et vulgaris,* Tourn. Inst. 246. Boerh.  
Ind, A. 243-Raii Synop. 3. 355. *HypatSca alba,* Offic.  
*Gramen Parnasus* Gen Emac. 840. Hist. 2. 1049.  
*Gramen Parnasse vulgare,* Parla Tneat. 429. *'Gramen  
Parnasse,flore albo simplici,* C. B. P. 309. *Gramen  
Parnasse Dodonaeo, qiubus.ddm hepaticusstos ->* J. B. 737.  
*Cistus humilis palustris, hederae folio ese urso liat a nostras,*Pluk. Almag. 108. *Pyrola rotondifoela palustris nostras  
sure unico ampliore,* Hist. Oxon. 3. 305.

PAR 368

Cette plante croît aux lieux humides & marécageux, &  
fleurit au mois d’Août : *sa* racine, fes feuilles & fes  
femences font d’ufage en Médecine.

Le stic des feuilles & la décoction de la racine V font  
des remedes efficaces pour les maladies des yeux. La  
femence est diurétique, bonne pour arrêter le cours de  
ventre & le vomiffement. DIOSCORIDE.

Elle fortifie le foie & enleve les obstructions. Οηλβ.

Elle est vulnéraire & astringente & bonne, à ce qu’on  
prétend pour arrêter les hémorrhagies. *Hist. des Plan-  
tes attribuée* à *Boerhaave.*

PAROCHETEUSIS ,. παροχέτευσις , de παρὰ, & ὀχε-  
τεύω , de ὀχετός, tuyau ou conduit ; *Dérivation.* Hip-  
pocrate emploie ce mot pour signifier une *dérivation,*ou le détour qu’on fait prendre aux humeurs qui cou-  
lent fur une partie, ou qui s’y arrêtent, en les déter-  
minant vers une autre qui n’en est pas éloignée.

Voici, fuivant Hippocrate, *Lib. de Humoribus*, quelles  
Eont les loix de la *dérivation.*

παροχέτευσις ἐς κεφαλὴν , ἐς τὰ πλάγια ἡ μα’λιστα ῥέπει: « la  
*« dérivation* Ee fait vers la tête, les hypocondres & les  
«endroits où l’on voit que les humeurs fe portent da-  
« vantage. » Ou *VI. Epid.Sect. z. Aph. y. 7rago%rld<reiv*ὑπείξαντα lcTianav ἀυτίκα *drlrielvorla* υπειξαι. 11 faut  
avoir recours à la *dérivation* après qu’on a tenté une  
révulsion, lorfqu’il s’agit de résoudre ou de ramollir  
des duretés. Galien explique parfaitement ce que  
c’est que la *dérivation* dans fon Commentaire fur ce  
paffage.

« Hippocrate, dit il, emploie le mot *parocheteusis, dérsu  
« vaelon,* lorfqu’une humeur a besoin d’être évacuée  
« & ne se porte point vers l'endroit qui conviendroit,  
« bien qu’elle n’en foit pas fort éloignée, & qu’elle ne  
« fe porte pas vers l’endroit opposé; par exemple,  
« lorsque l’urine tend à s’évacuer par les reins & la  
« vessie affectée, il est plus à propos de la détourner  
« vers les intestins, de même que lorfque les humeurs  
*« se* portent vers ceux-ci, il convient s’ils sont affec-  
a tés de les évacuer par *dérivation* parles conduits urî-  
« naires ; de même dans les femmes, il est quelque-  
«fois à propos d’attirer les humeurs par *dérivation*« fur l’utérus, ou au contraire; & quelquefois aussi de  
« détourner un flux utérin vers les conduits urinaires,  
« ou les intestins. » Il dit aussi, *Lib. I. ad Glauc.* stue  
« tandis que les humeurs font en mouvement, la 'ré-  
« vulsion, ἀντίσπασις, comme Hippocrate l’appelle ,  
« peut avoir fon utilité ; mais qu’il faut avoir recours  
« à la *dérivation* quand elles font fine fois fixées. »

PARODONTIDES, de παρὰ, qui signifie fouvent dans  
la composition la même chosie que le latin *praeter s* au-  
près , proche, à côté de ; & ὀδοὺς, dent. Voyez*Pa-  
rtiels.*

PARON Y CHIA , *panaris* ou *mal d'avanture.*

On donne le nom *de panaris* à une douleur aiguë & ron- '  
iceante qui affecte les phalanges, & surtout les lextré-  
mités des doigts, & qui est accompagnée de pussation  
& d’une chaleur extraordinaire. Les doigts s’enflent  
pour l'ordinaire , & quelquefois aussi on n’apperçoit  
aucune tumeur lorfque la maladie a sim siége près de  
l’os. Ces douleurs s’étendent quelquefois jufqu’au  
coude ou à l’omoplate, à caisse de la connexion que les  
doigts ont avec ces parties, par le moyen des mufcles  
fléchisseurs. La douleur est quelquefois légere ou mo-  
dérée, & quelquefois si violente & si infupportable,  
que le malade est obligé de passer la nuit & le jour  
fans pouvoir jouir des douceurs du fommeil. *LO pana-  
ris* caufe encore assez souvent à ceux qui semt d’untem-  
péramcntdélicat, des fievres, des syncopes, des con-  
vulsions, des chaleurs excessives & des délires accom-  
pagnes

369 PAR

pagnés d’une violente inflammation du bras, d’un absa  
cès ou d’un sphacele, qui met souvent la Vie du mala-  
de en danger lorsqu’on néglige d’y remédier à tems.

Puis donc que la violence *du panaris* dépend de la diffé-  
renee des parties qu’il affecte, il n’est pas étonnant que  
les Chirurgiens l’aient distingué en plusieurs efpeces.  
Garengeot en compte quatre, & Gouey cinq : mais  
je ne vois pas qu’on doive en admettre plus de trois.  
1°. LorEque la maladie a Bon siége dans la peau ou  
dans la graisse, dans le dos, ou dans la partie intérieure  
du doigt, ou même sous l’ongle ou aux environs , la  
douleur peut être très-aiguë, mais les fyrnptomes n’ont  
pour l’ordinaire aucune malignité. 20. LorEque le pé-  
rioste est attaqué , enflammé ou corrodé, le malade  
restent les douleurs les plus violentes, mais cette vio-  
lence est plus ou moins grande suivant que cette mem-  
brane est plus ou moins affectée. 30. L’espece la plus  
maligne a sim siége dans les tuniques nerveuses des  
tendons fléchiffeurs des doigts, ou dans les nerfs qsu  
sont auprès : elle est accompagnée des douleurs les  
plus cruelles , des symptômes les plus malins & d’un  
dérangement dans toutes les fonctions du corps.

La caufe prochaine du *panaris* me paroît être un sang  
épais & croupissant, qui enflamme les parties voisines ,  
& cela est éVÎdent par la chaleur & la pulsation de la  
partie affectée. Cet épaississement peut être produit,  
partie par des causies internes, comme par la crudité  
& l’acrimonie du simg, & en partie par les différentes  
casses externes, comme par la piquure d’une épingle,  
d’une épine , ou d’un petit éclat de bois, par une con-  
tusion, une meurtrissure ou tel autre accident sembla-  
ble. D’où il fuit que *lc panaris* est plus ou moins dan-  
gereux ou incommode, à proportion quels plaie ou  
l’inflammation est plus grande , ou que la partie a plus  
de sensibilité. Quelques Médecins assurent aVoir re-  
marqué des vers dans les doigts affeétés d’un *panaris,*auxquels ils attribuent la caufe de cette maladie ; &  
peut-être est ce de-là qu’est venu le nom que les Allé-  
mands lui donnent.

Au commencement de la premiere espece la partie du  
doigt affectée s’enfle, devient dure, mais on n’y fent  
que peu ou point de douleur. Il survient ensuite une  
rougeur accompagnée d’inflammation & de douleur,  
& ces accidens semt fuivis des symptômes dont on a  
parlé ci-dessus. Mais quoique la tumeur augmente  
considérablement, il est rare que la douleur & les au-  
tres Eymptomes deviennent insupportables , ou s’éten-  
dent au-delà du doigt affecté, comme cela arrive dans  
les autres especes. Dans celle dont nous parlons, la  
matiere peccante est souvent visible ; mais plus l’in-  
flammation est voisine du périoste ou des tendons des  
doigts , plus les douleurs sont violentes , & souvent  
même elles affectent tout le bras avec tant de fureur  
qu’elles privent les personnes délicates du sommeil  
pendant tout le tems qu’elles durent.

La seconde eEpece de *panaris diffiere* de la précédente par  
la douleur aiguë qui *se* fait sentir dans le bout du doigt  
ou dans toute sim étendue, & qui est accompagnée  
d’une chaleur brûlante, de fievre, d’insomnies, de con-  
vulsions & quelquefois du délire. La tumeur & l’in-  
flammationne paroissent prefque pas au-dehorss, & la  
douleur ne passe pas le poignet.

On peut connoître la troisieme esipece de *panaris* aux  
symptomes suivans.

Il ne paroît aucune tumeur au bout du doigt, ou du moins  
elle est fort petite ; furtout lorfque l’inflammation af-  
fecte davantage la tunique ou gaine intérieure duten-  
don,que l’extérieure. La douleur est si aiguë & si infup-  
portable , qu’elle met le malade aux abois. Elle affecte  
non-feulement le doigt , mais encore la main & le  
carpe , surtout la partie qui est près du carpe , sous le  
ligament annulaire de la main. Elle s’étend même le  
long du bras, jusipilà la partie interne du coude où les  
nssifcles fléchisseurs des doigts prennent leur origine,  
*Tome V.*

PAR 37Ô

& quelquefois jusqu’à la tête de l’humérus , & elle  
casse une inlomnie presque continuelle, avec fievre  
& convulsions.

Si la matiere corrompue est logée dans la gaine du tendon,  
la tumeur n’est pas considérable le long des doigts, ex-  
cepté dans l'intervalle des articulations où elle est mé-  
diocre. La main est plus enflée que les doigts : mais la  
douleur n’est pas si vive ; & le bras s’enfle quelquefois  
à un tel point, que Garengeot dit l’avoir vû aussi gros  
que la cuisse.

Le prognostic du *panaris* est plus ou moins fâcheux , fui-  
vant fes dlfférentes especes. La première n’a rien de  
dangereux , si ce n’est que quand elle entoure l'ongle ;  
elle le fait tomber pour l'ordinaire, & si elle n’en en-  
toure qu’une partie , il n’y aura que cette partie qui  
tombera, & cela pour les taisions mécaniques de la for-  
mation & de l’accroissement de l’ongle : mais si la ma-  
tiere est contenue fous l’ongle, ou voisine d’un ten-  
don , elle caufera des douleurs très-considérables. La  
seconde efpece de *panaris* est accompagnée de dou-  
leurs & de l'ymptomes si Violens, que quelques-uns *as-  
surent* qu’elle met quelquefois la vie du malade en  
danger : mais j’ai rarement *vû* cette maladie augmenter  
jufqu’à ce point. J’ai quelquefois vû l’os attaqué d’une  
carie enflure d’une inflammation & d’une supputation ;  
& lorfque cela arrive dans la derniere articulation ,  
elle se détache plutôt toute entiere, à casse de Ea pe-  
titesse.qu’il n’est aisé de sépàrer la partie cariée de celle  
qui est Eaine. La troisieme espece de *panaris* est la plus  
dangereuse & la plus maligne. Elle est souvent sui-  
vie d’un absicès ou d’une gangrène , les douleurs sont  
bien plus cruelles, & la fievre , l’enflure, l’inflamma-  
tion du bras , & les autres symptômes si violens ,  
qu’ils conduisent siouvent le malade à une triste fin , à  
moins qu’on n’y remédie à tems. Lorsqu’il *se* forme  
des fusées & un abfcès dans le bras, près du muEcle  
quarré du rayon , sous le ligament annulaire : Garen-  
geot prétend qu’il n’y a point d’autre moyen de le  
guérir que l'incision; encore le malade cour-t’il risque  
de resiter estropié du doigt où est le mal ;& pour lors on  
ne manque pas , sioitpar ignorance ou par malice d’en  
rejetter la faute sur le Chirurgien.

Garengeot ne propofe d’autre remede que l’incision pour  
la cure des *panaris’,* mais je crois qu’il est plus prudent  
dans cette maladie, de même que dans toute autre, de  
suivre le consieil d’Hippocrate ( *Sect.* 8. *Aphors VI. }*de tenter la voie des remedes avant que d’ef-  
frayer le malade par la vûe du bistouri. J’ai pour *ga-  
rant* de cette pratique le stlccès avec lequel j’ai cm-  
ployé des remedes propres pour atténuer lestang épais  
& croupissant, & appaister l’inflammation , non-seule-  
ment dans les autres maladies de cette espece , mais  
dans le *panaris* même. Je suis donc d’avis que le ma-  
lade tienne souvent sim doigt pendant quelques heu-  
res dans de l’esprit de vin simple ou camphré, qu’on  
mêlera avec quelque peu de thériaque. Une décoction  
d’ail dans du lait , ou d’une poignée de Eabine ou de  
germandrée, peut également satisfaire à cette indica-  
tion , pourvû qu’on y plonge constamment le doigt,  
ou qu’on l’en fomente. On a proposé dans les *Mémoi-  
res de P Académie des Sciences de Paris , pour l’année*1707. de plonger plusieurs fois le doigt dans dé l’eau  
bouillante pendant un petit efpace de tems. D’autres  
ordonnent d’appliquer une emplâtre *d’asafoetida* bien  
chargée fur la partie malade. D’autres veulent, fur  
l’expérience qu’ils difent en avoir faite , qu’on appli-  
que dessus la petite pellicule blanche qui *fe* trouve entre  
la coque & la substance d’un œuf durci. Riviere assuré  
qu’on peut aisément guérir le *panaris* en fourrant  
fouvent le doigt malade dans l’oreille d’un chat. Si la  
fievre & l'inflammation venoient à augmenter pendant  
qu’on use de ces remedes , il faudroit recourir aux  
remedes internes , fans négliger la saignée ; & si le ma-  
lade reçoit du soulagement des fecours que nous ve-  
nons d’indiquer, il doit les employer jnEqu’à ce qu’il  
soit parfaitement guéri. Si ces remedes operem lente,\*

37ι PAR

ment, ou ne produisent aucun effet, & que la suppura-  
tion paroisse avancer , il faut recourir fans délai à i’in-  
cision , comme au remede le plus sûr. Mais comme la  
douleur qui en est inséparable effraye les malades, il  
ne fiera pas inutile , dans la premiere efpece *do pana-  
ris* d’appliquer fur la partie une emplâtre de diachy-  
lon avec les gommes, ou telle autre semblable, pour  
mûrir la tumeur , jufqu’à ce que la situation de la  
matiere morbifique devienne plus fensible , & qu’on  
puisse faire l’opération avec moins de douleur : mais  
le moindre délai est dangereux dans les deux autres  
especes, parce que la matiere ronge en peu de tems le  
périoste & les petits os, & peut occasionner des dou-  
leurs plus aigues , des abfcès plus considérables , la  
carie ou la gangrene de tout le bras, & vraissemblable-  
ment la mort du malade.

Pour guérir plus aisément *lupanaris,* il faut commencer  
par examiner fes efpeces : s’il est de la premiere, &  
qu’il n’sdt pas pénétré bien avant, on pourra le gué-  
rir fans peine. Dès que la matiere commence à fe  
faire Voir, le Chirurgien doit un peu comprimer la  
tumeur fur les côtés , afin de tendre davantage l’épi-  
derme , & avec une lancette faire une légere incision, à  
cette membrane : le liquide en fort aussi - tôt, & la  
peau, qu’on ne doit pas ôter, Ee desseche bien-tôt, &  
le doigt se guérit aisément fans autre remede. Hil-  
dan, *Cent.* 1. *Obs.* 97. donne la méthode suivante ,  
qu’il dit avoir souvent éprouvée avec succès. 11 com-  
mence par fomenter plusieurs fois le doigt avec une  
décoction de fleurs de camomile, de mélilot, de fé-  
nugrec, & de femences de coings cuites dans du lait  
de vacne ; après quoi il incife peu à peu la fursace de  
la peau à l'endroit où la douleur *se* fait sentir. La peau  
étant ainsi séparée, on découvre quelques taches rou-  
ges, dont il sort une ou deux petites gouttes d’eau rou-  
geâtre , après qu’on y a fait une incision. Dès que cet-  
te liqueur est évacuée, il applique si.lt la partie une  
compresse trempée dans une solution de thériaque de  
Venise dans de l’eau-de-vie; & qui calme la douleur  
& rétablit la partie dans sim intégrité dès le lende-  
main.

Lorque le *panaris* est situé à la racine de l’ongle dessous  
ou à côté, ce dernier tombe, comme je l’ai dit, en  
tout ou en partie. Si la matiere purulente est cachée  
S011S l’ongle, elle catsse des inflammations & des dou-  
leurs très-considérables.

Solingen & quelques autres Chirurgiens, conseillent dans  
ce cas de couper l’endroit de l’ongle qui couvre la ma-  
tière , sisit en l’extirpant entierement, ou en y faisant  
une incision; de la faire sortir avec foin , & d’appliquer  
Eur la plaie une compresse trempée dans de l’esprit de  
vin ou de Peau de chaux.

Si la matiere est cachée bien avant sous la peau, il faut  
fans tarder en procurer la fortie par le moyen d’une  
incision; car autrement elle ne manquera pas d’affec-  
ter & de continuer l’os qui est dessous , plutôt que de  
percer la peau extérieure, qui est ordinairement plus  
épaisse & plus dure dans cet endroit que dans tout au-  
tre. Si le malade refufe de fe foumettre à l'opération,  
il est du devoir du Chirurgien de lui remontrer le dan-  
ger auquel il s’expofe, pour fe mettre à couvert de  
tout reproche. Il doit en même-tems *se* fervir de re-  
medes capables d’augmenter la suppuration & d’occa-  
sionner l’ouverture de PabEcès. C’est ce que fait l’em-  
plâtre de diachylon avec les gommes. Aussi-tôt que la  
tumeur est percée, on aggrandit un peu PouVerture  
avec des cifeaux, supposé qu’e'lle foit trop étroite, &  
on la panEe avec quelque onguent digestif, ou avec le  
baume d’Arcæus fondu, dans lequel on met un peu  
d’efprit de vin ; on applique par-dessus, l’emplâtre dont  
on a parlé, & on l’assure au moyen d’un bandage con-  
venable : mais fupposé que le malade foit d’humeur  
de fe foumettre à l’opération, on la pratiquera de la  
maniere suivante.

On pose le doigt du malade Eur une table , & l’on fait

PAR 372

tenir le bras par des aides, de peur que la douleur de  
l’incision ne l'incite à le retirer tout d’un coup, ce qui  
ne manquerolt pas de nuire à l’opération. Le Chirur-  
gien prend enfuite un bistouri, dont la lame est affer-  
mie par le moyen d’une bandelette, & il ouvre la partie  
affectée par le milieu jiffiqu’à l’os, la peau & la graisse  
*se* trouvant ouvertes jnEqu’à l’extrémité du doigt, le  
Eang épanché ou la matiere corrompue a la liberté de  
s’évacuer, bien qu’elle foit quelquefois en petite quan-  
tité , ce qui garantit l’os de la carie.

Dans la feconde espece *du panaris,* lorfque le périoste est  
cdrrodé, & que la matiere peccante a pénétré jusqu’à  
l’os , il faut en procurer l’écoulement par le moyen  
d’une incision , ainsi que j’ai déja dit; en obfervant  
furtout que le bistouri pénetre jufqu’à l’os. Bien qu’il  
sorte quelquefois très-peu de matiere, à caufe qu’elle  
est en très-petit? quantité, on a lieu néantmoins d’esi-  
pérer une prompte guériEon si la douleur s’appaisie peu  
à peu après l’opération.

Quelques Auteurs Veulent qu’on fasse toujours l’incision  
à la partie latérale du doigt, & jamais dans la partie  
antérieure ou postérieure de la derniere phalange,crain-  
te d’offenfer le tendon : mais cette précaution est tout-  
à-fait inutile , tant parce que le tendon ne passe pas le  
commencement du dernier os du doigt, qu’à caufe  
qu’on est convaincu par expérience que l'incision est  
aussi sûre dans la partie antérieure du doigt que dans  
la postérieure. Garengeot conseille cependant d’ouvrir  
toujours la partie latérale du doigt, sians apporter au-  
cune raision en faveur de sion opposition; il veut mê-  
me, lorsique le malade n’est pas soulagé de cette ou-  
verture, qu’on en fasse une feconde de l’autre côté ,  
parce que la douleur qui continue après l'incision prou-  
ve qu’on n’a pas rencontré le véritable siége de la ma-  
ladie. Pour moi je crois qu’on ne doit employer l’in-  
cision latérale que lorfqu’il paroît une tumeurlà côté  
de la derniere phalange du doigt, ou dans les deux  
autres phalanges en tirant vers la main ; & qu’au con-  
traire il est: mieux de la faire au milieu de l'extrémité  
du doigt, lorfque toute la phalange est affectée, ou  
que la matiere morbifique s’y est fixée. Au reste, il  
n’est ni de l’intérêt du malade , ni de celui du Chirur-  
gien, qui doit être jaloux de *sa* réputation, de faire  
deux incisions, lorsque la raifon & l’expérience mon-  
trent qu’une Eeule suffit.

Après avoir fait l’incision de la maniere que je Viens de  
dire, il faut non-feulement laisser couler le sang pen-  
dant quelque tems, mais l’exprimer encore avec sisin.  
On remplira ensuite la plaie avec de la charpie Eeche,  
silr laquelle on appliquera une emplâtre de diachylon,  
& une compresse en forme de croix de Malte, trem-  
pée dans de lleEprit de vin chaud, & l'on assurera le  
tout avec un bandage convenable. Lorsqu’on vient à  
ôter l'appareil le jour suivant, on trouve ordinaire -  
ment dans la plaie un peu de chair fongueuse, ce qui  
allarme siauvent un chirurgien qui n’est pas au fait de  
scm métier, mais sans iujet ; car une pareiIle chair n’est  
point un mauvais Eymptome, & on peut l’enlever sims  
difficulté avec des ciseaux, ou par le moyen d’un causti-  
que ou d’un onguent digestif mêlé avec un léger esc  
carotique. On peut enfuite passer la plaie, de même  
que celtes dans lesquelles les os font affectés, avec l’ef  
sence de myrrhe ou d’ambre, ou avec le baume du Pé-  
rou. Supposé que l’os paroisse carié, on tiendra la plaie  
ouverte aVec de la charpie trempée dans de l’essence  
de myrrhe, d’aristoloche ronde, jusqu’à ce que l'exfo-  
liation foit faite, ou , comme il arrive fouvent, jufqu’à  
ce que l'os l'e détache; car il est impossible jtssqu’à ce  
tems-là de pouvoir fermer la plaie.

J’ai eu rarement occasion d’obferver la troisieme efpece  
de *panaris,* dans laquelle la matiere mobifique est lo-  
gée dans la gaine ou tunique d’un des tendons fléChise  
feurs. Garangeot a donné le premier la méthode de le  
guérir de la maniere fuÎVante.

373 PAR

On fait dans la petite tumeur, qui, jointe avec la do île  
leur, indique pour l’ordinaire que la matiere est logée  
à l’extrémité du doigt, une incision longitudinale aVec  
un bistouri droit, jusques dans la gaine des tendons du  
fssblime & du profond. Il fort par cette ouVcdéure une  
matiere séreufe.dont lléVacuation foulage fur le champ  
le malade. Il se croit aussi - tôt guéri, mais bien - tôt  
après, les mêmes accidens reVÎennent, le malade souf-  
fre comme auparaVant, & fotiVent le Chirurgien igno-  
re la caufe de ces symptomes fâcheux. Quelquefois la  
matiere ayant rongé l’extrémité de la gaine des tendons  
& le tissu de la peau, fe fait elle - même un passage, qui  
foulage pour un moment : mais bien-tôt après les acci-  
dens recommencent de notiVeau, & l’on apperçoit à  
l'endroit par où la matière s’est frayée une route, un  
petit morceau de chair en forme de caroncule, qui est  
d’une fensibilité exquise, & continuellement abbreu-  
vée d’une humidité qui Vient de plus haut. Il faut dans  
ce cas introduire une sonde crénelée dans la gaine du  
tendon, foit par PouVerture qu’on a faite, foit par  
celle que la sérosité s’est formée, & la pousser au delà  
de la premiere bride; on coupera enfuite aVec des ci-  
seaux ou aVec un bistouri ce qui est contenu fur la fon-  
de, & l’on trouVera à PouVerture une matiere grume-  
Ieuse.& épaisse. Si la maladie s’étend plus loin,on pouf-  
fera toujours la fonde crénelée le long de la fusée, & <  
l’on coupera ce qui fe rencontrera dessus, jufqu’à ce  
qu’on ait découVert le foyer de la maladie. Si le siége  
de l’absicès est dans le mi lieu de la gaine,& quson ait con-  
duit PouVerture jufqu’nu milieu de la premiere phalan  
ge , on doit, fuÎVant le confeil de M. Petit, pousser  
l’incision jufqtl’à trois ou quatre lignes dans la main,  
pour éviter l’étranglement que caisse le reste de la gai-  
ne, qui est cartilagineuse tout le long du doigt; &  
qui n’étant que membranesse dans la main ne peut  
casser un semblable accident.

Enfin, si la maladie s’étend le long de la gaine membra-  
netsse des tendons de la main, & qu’elle passe même  
par dessous le ligament annulaire pour former un abf-  
cès fur le mufcle quarré, où il fe trouVe ordinairement  
un paquet de graisse; il faut toujours passer la fonde  
crénelée le long de la fusée, & couper jufqu’à ce qu’on  
soit parVenu au ligament annulaire. Là on fait un peu  
fléchir les doigts afin de reladfer toutes ces parties,  
& on tâche de pousser la fonde par dessous le ligament  
annulaire; & fur son extrémité qui souleve la peau ,  
on fait une incision feulement à cette derniere, on sé-  
pare les tendons & les musictes le plus délicatement  
qu’il est possible, & l’on tombe tout d’un coup dans  
un abfcès d’où il sort quelquefois plus d’une demi-pa-  
lette de matière. Garengeot confesse , après Thibaut  
fameux Chirurgien à Paris, dépasser fous le ligament  
annulaire à la faveur de la sonde une bandelette ou  
une meche, qui servant de sieton, emportera dans les  
panEemens silivans la lymphe rendue corrosive par la  
désunion de ses principes; & on éVÎtera par ce moyen  
de couper le ligament annulaire qu’on doit conserver  
autant qu’on peut. Si cette précaution est inutile; &  
que les grandes douleurs, la fievre & les autres fymp-  
tomes fâcheux tourmentent continuellement le mala-  
de, il y à un autre expédient qui appaife-fur le champ  
les accidens, & guérit très-promptement; il consiste ,  
felon Μ. Petit, à tirer le tendon qui est attaqué de la  
maladie au-dessus du ligament annulaire, & à le cou-  
per dans sim corps charnu ; au moyen de quoi tous  
les accidens cessent Eur le champ. Enfin, si le ligament  
annulaire est lui-même abbreuvé du pus qui caufe la  
maladie, qu’il ibit enflammé & qu’il donne occasion  
à des douleurs violentes, il faut fans aueune difficulté  
le couper, & l’on verra bien-tôt le malade soulagé :  
c’est ce que Μ. Arnaud a fait plusieurs fois aVec luc-  
cès. Si après aVoir ouVert la gaine des tendons jufqu’au  
ligament annulaire , l’obstacle est si grand qu’on ne  
puisse passer la fonde crénelée par dessous, pour entrer  
de suite dans l’abscès que nous supposions fur le muf-

PAR 374

cle quarré, il saut absolument disséquer entré l’arterè  
radiale & les tendens dti sijblime & dtl profond,& aller  
chercher Eous le mufcle fléchisseur du pouce l’abEcès en  
question. Pour reCommander cette pratique, Garen-  
geot rapporte l'exemple d’un malade, dont Μ. Ar-  
naud prenoitToin , & dont le cas étoit tellement dé-  
fespéré,que les Chirurgiens jugerent qu’il n’y aVoit  
pas d’autre moyen pour le fauVer que de lui couper le  
bras: mais Μ. Arnaud n’eut pas plutôt coupé le liga-  
mentannulaire, que tous les accidens qui neprognosi-  
tiquoient autre chofe que la mort, disparurent entie-  
rementi

On doit remarquer qu’il ne faut point étendre la main  
lorfquson a coupé le ligament annulaire, car dans cet-  
te situation tous les tendons sortent de leur place, & le  
malade reste estropié. On doit au contraire tenir la  
main pliée afin que le ligament se réunisse plus facile-  
menr.

Pour panser *lcpanaris,* lorsqu’on a ouVert la gaine, on  
*se sert de* bourdonnets longs & secs, qu’on applique  
des deux côtés du tendon , afin de le ménager -, & on  
les éleVe suffisamment pour faire une compression qui  
arrête l’hémorrhagie;.& si ce moyen n’est pas fuffifant,  
on *se* sert de la ligature, car les styptiques font ici per-  
nicieux. On met SUT la main & llaVant-bas des cata-  
plasmes émolliens les plus chauds qu’on peut. On,se  
sert du bandage à dix-huit chefs représenté dans la *Pl.  
XIV. du troisieme Volume, Fig.* 4. *B B.* qui est beau-  
coup plus commode ici que les bandes roulées; parce  
qu’outre qu’il remplit les mêmes.indications , il d'est  
point nécessaire pour l’appliquer de remuer la partie,  
ni de lui donner aucun motiVement. Pour que le pan-  
fementsoit complet, il ne reste plus qu’à appliquer la  
couture de ce bandage à l'endroit du membre opposé  
aux plaies qu’on a faites, & à cotiVrir l’appareil aVec  
les petits chefs, commençant par celui que le Chirur-  
gien jugera à propos : mais il faut obferVer qu’en con-  
duifant un de ces chefs aVec une main , il faut tenir en  
même tems de l’autre le chef opposé. On met enfuite  
la main & llaVant-bras dans une situation convenable,  
HEISTER , *Inst, de Chirurg.*

PARONYCHIA, *Turquettei*

Voici sies caracteres.

La racine est vÎVacé, Ie calyce fait en forme de godet &  
divisé en cinq parties qui ont la figure d’un capuchon.  
La fleur consiste en cinq étamines ; & l’ovaire, qui est  
placé au centre du calyce, produit un tube droit, & fe  
change aVec le caIyce en un fruit à cinq angles qui né  
contient qu’une feule femence. Les fleurs sont entou-  
rees d’une infinité de paillettes fort minces & de cou-  
leur d’argcrtt, disposées circulairement.

BoerhaaVe compte deux especes de cette plante, qui  
simt :

i. *Paronychia, Hispanica,* Clusi Hisp. 478. *Polygonum tminus, candicans y* C. B. P. 281.

2. *Paronychia, Hispanica, nivea, polyanthos,* Barr. Obs.  
1137. *Polygonum, montanum, niveum, polyanthos,* Bar.  
In. 725. BoERHaaVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Elle est appellée *paronychia* de παρὰ , approche, &  
ο'νυξ, ongle, à caisse qu’elle est de couleur d’argent,  
ou Vraisemblablement *doparonyelela,* qui est un ulce-  
re malin qui affecte la partie qui est autour de l’ongle:  
mais je ne Eaurois dire si cette plante est de quelque  
ester pour la guérisim de cette maladie, si ce n’est  
qu’elle est extremement émOlliente. Y/ist. *des Plantes  
attribuée* à *Boerhaavei*

*Paronycbia rutaceofolio,* est le nom qu’on donne a la S.z-  
*xifraga , vernas annuat humilior.*

A a i j

*ryy* PAR

PAROPIÆ, παροπίαι, les angles externes des yeux.

PAROPTESIS , παρόπὸησις, de ὀπὸΐάω , je rôtis; est  
une maniere de provoquer la sileur en approchant le  
malade d’un feu de brasse vive, ou en l’enfermant dans  
une étuve.

PARORASIS , *foiblesse de vue.*

PAROTIS, Ηαρωτὶς, de παρὰ , proche , & ους, oreille ,  
*parotide* ; une des glandes faltVaires. Voyez *Saliva.*Les Medecins appellent aussi de ce nom une inflam-  
mation ou tumeur qui affecte les *giandes parotides.* V.  
*Abseessus.*

Alexandre de Tralles établit une fort bonne regle relati-  
vement aux *parotides,* qui est de commencer par fai-  
gner le malade aVant que d’employer aucun topique  
difcussif ou attractif, ceux qui ont tenu une conduite  
contraire ayant toujours été caufe que leurs malades  
ont été suffoqués. Il rejette silr le même principe l’uia-  
ge des répercussifs & des astringens , tels que le fola-  
num, l’alun , &c. & il décrit les remedes qui fiant pro-  
pres à résoudre ces *parotides, 8c* qu’on doit toujours  
tenter dans les cas où la tumeur est capable d’être plu-  
tôt guérie par leur moyen que par la suppuration. Mais  
si la tumeur ne diminue point, & que la douleur contl-  
nue , il faut, fuÎVant lui, ne rien négliger pour la faire  
venir à fuppuration; & c’est un signe que la matiere  
commence à sie former lorsqu’il si.lrVlent un frisson &  
une fieVre & que la douleur augmente. Et en ceci il est  
d’accord aVec Cesse, qui admet une distinction très-  
propre pour nous conduire dans cette circonstance, *sa-  
voir,* lorsque la tumeur se forme d’elle-même & fans  
être précédée d’aucune autre maladie, d’essayer d’a-  
bord les répercussifs & les difcussifs légers : mais lorf-  
qu’elle accompagne ou qu’elle fuccede à quelqu’autre  
maladie , ce qui est le cas le plus fréquent, il faut en  
procurer la maturation , & l'ouvrir le plutôt qu’il est  
possible; car dans ce cas la tumeur est critique & pro-  
cure la solution de la maladie. Hippocrate déclare les  
*parotides* qui fuccedent à des fieVres de longue durée ,  
mortelles, à moins qu’elles ne Viennent à fuppuration.  
Lorsque ces Eortes de tumeurs font opiniâtres,& qu’on  
ne peut les faire Venir à maturité par des applications  
externes, on peut les amener à suppuration au moyen  
du cautere actuel, ainsi qu’on en a des exemples. Se-  
verinus & Valesius ont décrit aVant lui le fuccès que  
cette méthode a eu dans les *parotides* malignes. FstEIND  
*Histoire de la Medecine.*

Il y a une efpece de tumeur qui Vient aVec inflammation  
dans certains endroits du corps, par exemple , fous les  
aisselles, dans Paîne ou au-dessous des oreilles dans les  
glandes *parotides) ce* qui lui a fait donner le nom de  
*parotide s* au lieu qu’on lui donne celui de bubon quand  
elle se forme dans d’autres endroits.

Ces tumeurs font ou bénignes ou malignes; onditqu’el-  
les font bénignes , quand elles Viennent d’elles-mêmes  
fans aVoir été précédées d’aucune maladie contagieufe  
ou pestilentielle, comme cela est assez fréquent dans  
les jeunes enfans; & celles-ci ne font point dangereu-  
fespour l'ordinaire. De ce nombre encore font celles  
qui silccedent àsdes ficVres légères par un transport cri-  
tique de la maladie. Les bubons malins sirnt ceux qui  
viennent dans les maladies pestilentielles ou Vénérien-  
nes; aussi leur donne-t’on le nom de bubons pestilen-  
tiels ou Vénériens.

Les bubons bénins stont produits, de même que toutes les  
autres inflammations qui proViennent de caufles inter-  
nes , par la stagnation d’un flang épais & gluant ; & ils  
ne different des autres inflammations qu’en ce qu’ils  
font situés flous les asselles, dans les aines & au-def-  
fous des oreilles, dans les parties graffes & glandu-  
leuses.

Le diagnostic est aisé , si l'on considere la maladie dont  
ils ont été précédés , l'oit vénérienne ou pestilen-  
tielle.

Les esipeces bénignes ou les moins dangereuses ont rare-  
ment quelque suite fâcheuse , parce qu’on peut aisé-  
ment les résoudre ou les faire venir à suppuration :

PAR 376

mais cette difcussion ou suppuration est beaucoup plus  
difficile dans les sujets d’une matlVasse habitude; &  
quelquefois leur fuppuration occasionne des fistules  
qu’on a toutes les peines du monde à guérir. Les *paro-  
tideffînt* beaucoup plus de peine à venir à suppuration  
que les bubons qui *se* forment dans l’aîne & fous les  
aisselles.

Le meilleurs remedes qu’on puisse employer contre les  
bubons qui ne font accompagnés d’aucune autre mala-  
die, comme font ceux qui Viennent aux enfans, font  
les purgatifs mêlés aVec le mercure doux , pourVu  
qu’on les répete fouVent. Ces fortes de remedes ont la  
vertu d’atténuer le sang Visqueux,& épaiffi & de le dé-  
tourner de la partie affectée. On peut aussi en employer  
d’autres pour le même effet : mais lorfque la tumeur est  
accompagnée d’une fieVre légere, c’est au Medecin à  
y apporter les secours convenables.

LoTque l’inflammation.est légere & qu’on peut *se* flatter  
d’une réfolution , il convient d’appliquer extérieure-  
ment des emplâtres digestives , tels que le diachylon  
simple, celle de blane de baleine, de galbanum, de  
EaVon ou de frai de grenouilles avec le mereure.

Si l’inflammation est plus forte & accompagnée de dou-  
leurs plus aiguës, de maniere que les emplâtres digese-  
tives ne foient d’aucun effet, il faut sans différer l’ame-  
ner à fuppuration au moyen d’une emplâtre de diachy-  
lon aVec les gommes. Mais si la douleur est excessiVe,  
les cataplasines digestifs appliqués chaudement fur la  
partie affectée serviront à la c4lmer& à hâter la stuppura-  
tion. On peut composer ces cataplafmes aVec de la mie  
de pain cuite dans du lait en consistance conVenable ,  
ou aVec un mélange de farine, de miel & de heure  
frais, auquel on peut ajouter quelque peu de thériaque.

On doit appliquer l'ou Vent ces fortes de remedes fur la tu-  
meur jusqu’à ce qu’elle paroisse Vouloir suppurer ; &  
pour lors PouVrir fans délai aVec un caustique ou aVec le  
bistouri. Mais il faut prendre garde en fassent cette in-  
cision de ne point offenfer les arteres qui font au Voisi-  
nage de l'abfcès dé peur d’occasionner une hémorrha-  
gie funeste. Après aVoir otlVert l’abfcès, il faut le pan-  
fer comme on a dit au mot *Abseessits.* L’emplâtre de  
diachylon est admirable pour ramollir & refondre les  
duretés qui petiVent aVoir resté autour de l'orifice de  
l’ulcere. HEISTER. Voyez *Suppuratio.*

PAROXYSMUS , παροξυσμὸς , de παροξυνω. irriter ,  
aigrir; *paroxysme s* accès ou attaque d’une maladie.

PARTHENI ASTRUM, *matricaire bâtarde.*

Voici Ees caracteres.

Ses fleurs flont radiées, faites en forme de disque & com-  
postes de plusieurs fleurons qui remplissent ce dernier :  
mais elles font stériles. Les demi-fleurons, qui ont la  
forme d’un cœur, font remplacés par des Eemences  
noires qui ne font couVertes d’aucun duVet; à quoi  
l'on peut ajouter que le calyce est d’une seule piece &  
découpé jul'qu’au bas en cinq parties.

Miller en compte deux especes.

1. *P artheniastrum artemisiae folio,flore albo,* Acad. Reg.  
Scien.

2. *P artheniastrum helenii folio,* Hort. Elth.

La premiere espece croît sans culture dans la Jamaïque &  
dans quelques autres contrées de l’Amérique, où elle  
est appellée absinthe siauVage. Les habitans lui attri-  
buent une qualité Vulnéraire.

La seconde croît dans plusieurs contrées des Indes Esipa-  
gnoles, d’où sies siemences ont été apportées en Euro-  
pe. Elles font toutes deux annuelles. MILLER, *Dict.*

PARTHENIUM. Voyez *Mairie aria.*

ΡARTUS, *accouchement.* Voyez *Obstetricatio.*

*gyy* PAR

PARVIBIBULUS. Voyez *Brachypotae.*

PARUL1S, παρουλιὸ,de παρὰ, proche, & ουλον, gencive;  
inflammation ou abscès des gencives ; *Parulie.*

Le mal de dents occasionne quelquefois des tumeurs dou-  
loureusies aux geneives accompagnées d’inflammation  
& de l’enflure des joues, auxquelles les Grecs donnent  
le nom de*parulides.* Elles demandent à être traitées  
arec des digestifs de même que les autres tumeurs in-  
flammatoires, LOrsique ces remedes ne fuffifentpas, ou  
qu’on les néglige , elles dégénerent quelquefois en un  
abfeès ou une fistule. Si la maladie est récente, il saut  
pour calmer la douleur qui empêche le malade de dor-  
mir, & pour difcuter la tumeur, faire bouillir de la ca-  
momile, de la sauge, des fleurs de sureau & autres  
plantes digestiVes , & ordonner au malade de garder  
quelque peu de cette décoction dans la bouchependant  
un tems Considérable.

Il convient aussi d’appliquer fur la partie un sachet rem-  
pli des mêmes herbes, ou bien une emplâtre de meli-  
lot, oudedlachylon simple aVec le camphre, ou à leur  
défaut, un linge chaud , pour garantir la partie du froid  
& proeurer une résolution, sans omettre llufage inter-  
ne des diaphoniques & des résolutifs. Supposé que  
Ia réfolution ne puisse *se* faire, on aura recours aux  
émolliens, tels que la guimauve, la mau ve,le bouillon,  
les figues & autres femblables qu’on fera cuire dans  
du lait, & qu’on gardera long - tems dans la bouche.  
Dès qu’on connoîtra par la mollesse de la partie que la  
fuppuration est prête à fe faire, on ouvrira la tumeur  
fans délai, quand même la matiere ne feroit pastout-  
à-fait mûre, de peur qu’elle n’affecte & ne ronge l’os  
par sim trop long séjour , & qu’elle n’occasionne des  
fistules malignes, comme cela est fouVent arrivé. L’ss-  
cere étant ouvert, il faut en faire fortir la matiere cor-  
rompue en le pressant avec les doigts, & le laver fou-  
vent avec du vin chaud, ou avec une décoction d’ai-  
gremoine& de mille-pertuis mêlée avec du mielrofat,  
ce qui procurera la consolidation de la plaie. Si la ma-  
ladie a pénétré fort avant, on injectera de cette décoc-  
tion aVec une féringue, & après en aVoir fait fortir la  
liqueur, on appliquera une compresse *sur* le fond de  
l’ulcere, qu’on assurera par le moyen d’un bandage,  
pour qu’il commence à fe guérir par le fond. Supposé  
que Pulcere dégénere en fistule & que l’os Vienne à se  
carier, il faut après aVoir *usé* des injections précéden-  
tes , Verfer dans llulcere quelques gouttes d’huile de  
myrrhe par défaillance , ou de l'élixir de propriété,  
pour le déterger & le consislider. J’ai gueri par cette  
méthode non-feulement des simples ulceres des genci-  
ves, mais encore des fistules accompagnées de la carie  
de l’os, qui aVoient duré plus d’une année. Si ces re-  
medes ne produisent aucun effet, il faudra ouVrir la  
fistule par le moyen d’une incision, & extirper la carie  
par les remedes , la rugine, ou le cautere actuel. Il  
peut quelquefois fe former une fistule dans les genci-  
vesà lloCcasion d’tme dent cariée, à laquelle on donne  
le nom de *fistule des dents ,* ou de *fistule maxillaire.*Dans ce cas , il conVÎent d’arracher la dent ayant que  
dlaVoir recours aux remedes.Les *Miscellanea* de Berlin  
contiennent quelques obferVations particulières fur les  
*parulies :* d’où il paroît que les remedes fuppuratifs ont  
fort peu d’effet, & que les tumeurs ne manquent pas  
de dégénérer en fistules, lorsqu’on tarde à les ouVrir  
& à arraeher la dent gâtée. Il Vaut donc mieux , com-  
mej’ai déja dit, éVacuer la matiere de bonne heure  
par le moyen d’une ineision, quelque crue qu’elle fiait,  
que dlexpofer l’os à *se* carier en la laissant séjourner  
plus long-tems. Schelhammer a publié en 1692. une  
excellente Dissertation fur les épulies & les *parulies,*qui mérite d’être lue. Voyez *Epulis.* H ε ι s τ ε R ,  
*Chirurg.*

PARUS, Offic. Bellon. des Osse. 369. *Parusmajor,* Ala  
droV. Ornith. Gesti, de ΑνίΕ 578. Jonsi de ΑνΐΕ 86.  
Charlt. Exer. 96. Mer. Pin. 178. *Parus carbonarius ,*Schw. A. 318. *Parus carbonarius major.* Schrod. 5.

PAS 37g

322. *Fringillago scu Parus major,* Raii Ornith. 240.  
Ejusd, Synop. A. 73. Wil. Ornith. *syy. Mesange.*

Cet oiseau est fort estimé à caufe de sa Vertu contre le  
calcul des reins & la colique , lorsqu’on le mange, ou  
qu’on en sse après l’aVoir calciné.

PAS

PASIONIS PASTILLUS , nom d’une pastille décrite  
par Galien , Oribase , Aétius & Nicolas Myrepfe.

P ASM A , le même que *Catapasma.*

PASSA, épithete dés raisins qu’on à fait fécher au so-  
leil.

Passa , dans ParaceIfe est un mal d’aVanture.

PASSAVANTICUS PULVIS, nom d’une poudre ca-  
thartique dont Sehroder donne la description, *Lib. II.  
cap.* 77.

PASSER VULGARIS, Offic. Schrod. 5. 322. *Passer,*GesiI. de A Vile 581. Bellon. desOife. 362. *Passer do-  
mesticus* , AldroV. Ornith. 2. 534. Jonsi de AVib. 65.  
Sehw. A. 321. Mer. Pin, 175. Wil. Ornith. 182. Raii  
Ornith. 249. Ejufd. Synop. A. 86. *Passer domesticus  
vulgaris,* Charlt. Exer. 86. *Moineau.*

Cet oiseau est extremement lascif, ce qui fait qu’on le  
recommande , & furtout scm cerVeau pour exciter à  
l’amour.

PAssER TROGLODYTES , Offic. Schrod. 5. 322. Aldrov.  
Ornith. 2. 655. Mer. Pin, 177. Gesil. de AVib. 588.  
schw. A. 324. Jonsi de ΑνΐΕ 82. Bellon. desOife.  
341. Will. Ornith. 164. Raii Ornith. 229. Ejusid. Sy-  
nop. A. 80. *Le Roitelet.*

Cet oiseau est sort estimé à caisse de la vertu qu’il a de  
b rister & de chasser le calcul, soit qu’on le mange cuit  
avec du Eel, ou qu’on en avale les cendres. SeHRoDER.

PASSERINA , nom d’une plante que Parkinfon appelle  
*Passerinas linariaefolio.* Quelques uns en font une ef-  
pece de *linum s* d’autres de *Lithospermon.*

PASSIO , *paission , affection* , ou *maladie* ; telles font la  
passion iliaque, la paffion hystérique , & plusieurs au-  
tres que l'on distingue par les épithetes qui leur con-  
viennent.

PASSULÆ. Voyez *Uva.*

PASSULATUM, efpece de remede composé avec la  
pulpe de raisins secs ( *passe )* que l’on passe par un ta-  
mis,

PASSUM,γλυκύ, νίη de raisin fec; c’est à-dire , vin fait  
aVec des raisins fecs,oudes raisins que l’on laisse fur la  
vigne jufqu’à ce que la chaleur du soleil les ait extre-  
mernent flétris.

Y PASSY *Aquae* , Eaux minérales de *Passe.*

*Passe* est un Village auprès de Paris , du côté de POcci-  
dent , où il se trouVeplusieurs sources d’eaux minéra-  
les froides. Elles ont été examinées en différens tems  
par plusieurs perfonnes qui en ont fait l’analyfe : je Vais  
rendre compte de ce qu’elle leur a fait découVtirde  
leur nature & de leurs propriétés. Messieurs Duclos&  
Bourdelin trouVerent cette eau au commencement de  
l’Eté d’une couleur blanchâtre, dlun gout de plâtre,  
lassant fur la langue une impression de sécheresse &  
d’astringence. La poudre de noix de galle mêlée aVec  
cette eau fraîchement puifée , la teignoit en rouge sole  
ble : mais cette couleur fe dissipoit aussi-tôt qu’on l’a-  
Voit exposée au feu. Mêlée aVec l’efprit de fel ammo-  
niac préparé aVec le tartre calciné , elle prenait une  
couleur laiteufe, & précipitOÎt un peu de poudre blan-  
che & fubtile. Sept liVres, du poids de feize onces, de  
cette eau, leur donnerent par lléVaporation environ  
cinq fcrupules d’une terre jaunâtre , entremêlée de

*yjy* PAS

paillettes brillantes , & d’écailles déliées qui ressem-  
bloient beaucoup au talc. Ce résidu terreux lavé plu-  
sieurs fois, & dépouillé par ce moyen de la poudre jau-  
nâtre, & regardé enfuite avec le microsCope, paroif-  
foit un talc transparent , qualité qu’il perdoit étant  
exposé au feu ; car alors il reffembloit au plâtre calci-  
né , & fe fondoit de même dans l’eau avec laquelle  
on le mêloit. La poudre jaunâtre séparée de la matie-  
re gypfeufe par les lotions dont nous avons parlé, def-  
féchée & examinée, reffembloit à un limon jaune : mais  
scm poids étoit à peine la vingtieme partie de celui du  
talc. Exposée au feu fur une poêle rouge, elle est de-  
venue femblable à de larouillede fer , de forte qu’il  
paroît naturel de croire qu’elle vient des marcassites  
serrugineufes, qui sont très-communes en cet endroit.  
Ces eaux ne leur donnerent aucun sel, soit vitriolique  
soit nitreux.

-Ces Messieurs conclurrent de cet examen,qu’elles étoient  
imprégnées légerement d’tmesprit vitriolique volatil,  
que l’on ne pouvoir cependant pas appeller propre-  
ment acide, parce que le mélange de la noix de galle  
en poudre avec ces eaux & l'efprit de vitriol, ne leur  
étoitpas leur transparence; & qu’elles ne pouvoient  
pas être d’une grande utilité , parce qu’elles ne con-  
tenoient qu’une très-petite portion de matiere ferru-  
gineuse , au lieu qu’elles en aVoient beaucoup de la  
nature du plâtre. HAMEL , *Hist. p.* 24. *Ac. R. Sc.  
Tom. I. p.* 29. SwEDEMB’. *Ferr.p.^66.*

Le même M.Duclos affure ailleurs (MérI. *Acad. R. Sc.  
Tom. IV. p.* 86. ) que le sédiment de ces eaux donné  
par l'évaporation avoit une feptieme partie de nature  
laline , approchant beaucoup du fel marin , & qui  
‘coaguloit la solution de sel de tartre faite dans l'eau  
pure.

Gyvri , ( *Arc. ac. p. 66.* ) avoit obfervé dès l’année  
1658. que les eaux de *Passe* teignolent d’une couleur  
de rouille les pierres fur lesquelles elles paffoient en  
sortant de leur source , & qu’elles rougiffoient par le  
mélange de la noili de galle en poudre ; qu’elles  
avoient un gout ferrugineux & alumineux , outre ce-  
lui des pierres tendres au travers desquelles elles paf-  
soient dans l'intérieur de la montagne ; enfin que leur  
légereté qui les fassoit paffer promptement, & leur  
qualité purgative pouvoient les rendre d’une grande  
utilité dans plusieurs cas.

IVI. Lemery dans les disterentes expériences qu’il fit pour  
découvrir la nature des eaux de *Passe , n’y* apperçut ni  
au gout ni autrement, aucunes traces de cette matiere  
gypseuse que M. Duclos prétendait y avoir reconnue  
auparavant.!! attribue cette observation particuliere de  
M. Duclos , à ce que, peu de tems auparavant que ce  
dernier fît fon analyse , on aVoit, en fouillant des car-  
rieres dans les environs de la source de ces eaux , re-  
mué du plâtre qui avoit pu se mêler avec elles. Les  
expériences de M. Lemery lui firent croire que les  
principes constituans de ces eaux étoient un efprit  
vitriolique , une partie terreufe , jointe à un fel aci-  
de, & à du fer fous la forme d’une rouille très-fubti-  
le. Llefpritfe manifesta par le gout de ces eaux , par  
la rougeur qu’elles contractaient lorfqu’on leur mê-  
loit 1e Tournesol, ainsique par la couleur noire qu’el-  
les prenoient par une addition de noix de galle: mais  
comme ces eaux n’impriment ce gout vitriolique fur  
la langue, & ne souffrent ces altérations de couleur,  
que quand elles font fraîchement puisiées, il en con-  
clut que cet efprit étoit d’une nature très-subtile &  
très-volatile. Ce ne fut qu’aptès l'évaporation de ces  
eaux , qu’il connut les autres parties constituantes ;  
car alors il trouva la rouille de fer attachée aux pa-  
rois du vaisseau où s’étoit faite l'évaporation , & il  
s’étoit précipité au fond une terre d’un gout falé ,  
dont il retira , à l’aide d’un feu violent, un efprit aci-  
de. La terre avant d’être dépouillée de son fel, fai-  
foit effervescence avec les acides : mais elle n’a plus  
rien fait de pareil après en avoir été privée par la cal-  
cination. Ces eaux , felon lui, font dans le commen-

PAS 380

cernent de leur usage légerement purgatives : mais  
leurs vertus principales, fur-tout quand on les prend  
à leur source, dépendent de leurs qualités résolutives,  
desobstruantes & toniques. Delà vient qu’elles fiant  
très utiles dans les obstructions des vssceres de l'ab-  
domen , dans la gravelle, & pour arrêter des vo-  
miffemens opiniâtres. *Hist. Acad. R. Sc.* 1701.Ρ. 62.  
*Jottrn. des scav.* 1.7040 p. 326.

M. Moullin , long-tems après les expériences deM. Le-  
mery sijr ces eaux , ne s’apperçut point qu’elles devins-  
sent noires par le mélange de la teinture de noix de  
galle , leur gout ferrugineux lui parut très-foible alors,  
& elles ne lui donnerent que très - peu de sédiment.  
ΜουτίΐΝ,ρ. 109. 185.

Ce que nous avons dit jssqu’à preEent des eaux minéra-  
les de *Passe* doit s’entendre de celles qui étoient en  
Issage avant que l'on connût celles qui ne furent dé-  
couvertes qu’en 1719. dans le même lieu. On en dé-  
couvrit d’abord trois sources , & ensilite une quatrie-  
me, lesquelles ne different que par le plus ou le moins  
dematieres minérales qu’elles contiennent. Nous en  
allons donner llanalyEe telle qu’elle a été faite par les  
différentes perfonnes qui y ont travaillé.

M. Reneaume trouva que le fol fur lequel coulent ces  
eaux, est d’une nature argilleufe, chargé d’une matie-  
re ferrugineuse & vitriolique , qui étant mise à infuser  
dans l’eau pure, froide ou chaude, lui ccmmunique ,  
quoique lentement, une couleur noirelorfqu’on vient  
à y mêler la teinture de noix de galle. Il apperçut aussi  
que les pierres par dessus lesquelles passent ces eaux ,  
sont recouvertes d’une matiere d’un jaune rougeâtre,  
qui ressemble en tout à de la rouille de fer très-déliée  
ou au fafran de Mars. Ces eaux font très-claires , d’u-  
ne saveur plus ou moins aigrelette, astringente & vi-  
triolique. Elles donnent parleur mélange avec la noix  
de galle une couleur noire, propriété qu’elles ne per-  
dirent pas même après avoir été renfermées pendant  
fept mois dans des vaisseaux assez mal bouchés. Il en  
conjecture qu’elles contiennent du fer, du vitriol, &  
du foufre, mais dans des proportions qui ne font pas  
les mêmes dans les eaux des différentes sciurces ; il y  
en a une plus abondante en principe sillphureux que  
les autres, dont l’eau lasse un sentiment de froid, &  
que l'on croit chargée d’un peu de nitre. Il les regarde  
comme étant à peu près de Ia nature des eaux de For-  
ges, auxquelles il les présure en plusieurs cas , parce  
qu’elles contiennent une plus grande quantité de prin-  
cipes minéraux, lefquels étant plus fixes que ceux des  
eaux de Forges, peuvent en faciliter le transpert même  
au loin, fans qu’elles perdent rien de leurs Vertus. II  
les estime incisiVes, apéritives , purgatives, rafraîchise  
sentes , & astringentes ou tonsques, bonnes pour don-  
ner de la force aux parties affoiblies, pour rendre le  
ton aux folides, & la fluidité aux liquides épaissis ,  
tomme dans la diarrhée, l'affection hypocondriaque ,  
les suppressions de flux habituels ,&c. *Hist. de P Acad.  
Royale des Sciences s* 1720. p.42.

La Faculté de Medecine de Paris ayant nommé des Corn-  
miffairesde sim corps pour faire l'examen des différen-  
tes sources de ces eaux minérales , jugea sclr leur rap-  
port, que l’une de ces sources nouVellement décou-  
vertes étoit ferrugineufe, l'autre vitriolique, & la troi-  
sieme sulphureufe & balfalmique , leur donnant ces  
différentes dénominations d’après le principe minéral  
qui y paroiffoit le dominant, & qu’elles étoient très-  
convenables pour lever les obstructions des viscères.

Peu de tems après M. Moullin donna les Observations  
suivantes sur les mêmes eaux.

Elles coulent dans un S0I imprégné de marcassites ferru-  
gineuses, de matières bitumineuses & nitretsses. Elles  
font limpides & elles forment des bulles à leur fur-  
face. Regardées aufoleil, elles représentent les cou-  
leurs de l’arc-en-ciel. Leur odeur est ferrugineuse ainsi  
que leur saveur,qui est accompagnée d’un peu d’astrin-

391 PAS

gence. Elles sont un peu plus pésimtes que l’eau com-  
mune. La teinture de tournesol leur donnoit une cou-  
leur rouge pâle; cette couleur devenoit d’un rouge  
plus foncé par le mélange de la noix de galle, & il fe  
précipitoitalors un fédiment noir, fur lequel nageoit  
une liqueur limpide, mais qui conservait constamment  
la couleur rouge foncée ; cette liqueur avoit à fa fur-  
face une pellicule de différentes couleurs à-peu-près  
pareille à celle qui fe forme fur le mélange de l’eau  
commune avec la teinture de Mars préparée avec le vi-  
naigre. Elles prenoient une couleur violette étant mê-  
léesavec les feuilles , le gland, l’écorce & le bois du  
chêne. Ellesdemeurerent limpides, mais teintes d’tm  
verd noirâtre, lorfqu’il y mit infIsser de la rapure de  
myrobolans chebules , ou de l’écoree d’oranger. La  
même limpidité se conservoit, mais leur couleur de-  
venoit plus noire, lorsqu’on les mêloit avec la teinture  
de roEes pâles. Les feuilles & l’écorce d’aulne les tei-  
gnoicnt en violet en leur confervant leur transparen-  
ce. La même chofe arrivoit avec la rapure de bois d’In-  
de & de bois de Brésil. Ces eaux teintes par le mélange  
de la noix de galle, reprenoient leur couleur naturelle  
lorsqu’on y verfoit de l’efprit de vitriol, ce qui n’arri-  
voit cependant qu’après qu’elles avoient dépofé un  
sédiment qui étoit assez long-tems à parvenir au fond  
du vaisseau ; quand on ajoutoit à ce mélange une solu-  
tion de SH de tartre, la premiere couleur revenoit,  
mais plus rouge, trouble, & avec desfloccons coagu-  
lés qui nageaient dans la liqueur. L’huile de tartre par  
défaillance jettée dans ces eaux teintes par l’addition  
de la noix de galle, leur a fait perdre cette teinture à  
mefure qu’il fe faifoit un précipité noir. Mêlées avec  
des coquilles d’œuf calcinées, des yeux d’écrevisses,  
de l’efjorit d’urine & de fel ammoniac, elles ne font  
point entrées dans une effervefcence sensible,mais il en  
**a** paru une lorsqu’on y a répandu l’esprit de corne de  
cerf ou l’huile de tartre par défaillance. Le fuc de li-  
mon , les efprits d’alun , de fel marin, & de soufre ,  
n’ont point fait fermenter ces eaux, mais il s’en est  
élevé une vapeur quand on y a mêlé l’esprit de nitre.  
Elles ne coagulent point le lait. Elles teignent les ex-  
crémens en noir. Dix-huit mois après être puisées elles  
recevoient encore les teintures dont nous avons parlé  
plus haut, quoique d une maniere plus foible : mais cl-  
les ne les prenoient plus aucunement , quand elles  
avoient déposé un sédiment ferrugineux. Leur gout &  
leur odeur s’exaltent quand on les fait chauffer. Elles  
prennent les différentes teintures quand on les a fait  
simplement tiédir, ce qui n’arrive pas quand on les a  
fait bouillir ; elles deviennent dans ce cas troubles &  
plus légeres. Quand on fait évaporer ces eaux fur le  
feu, elles donnent une odeur serrugineufe& sulphu-  
reusie. Deux livres de *seize* onces ont donné par l'léva-  
poration environ trente-cinq grains d’tme terre foliée  
en écailles entremêlées de petites étoiles blanches &  
resplendissantes : cette terre est d’une saveur serrugi-  
neuEe & astringente , & est de couleur de rouille. Ce  
sédiment a coagulé le lait; lavé avec de Peau pure &  
filtré ensisite, il a laissé Eur le filtre une terre légere de  
disterente couleur , felon les différentes sources aux  
eaux desquelles il avoit appartenu, & l’eau filtrée en  
s’évaporant a donné une odeur vitriolique sulphureu-  
fe , & a lassé environ quinze grains d’un sed styptique  
ferrugineux qui a coagulé le lait, a excité une légere  
effervescence avec les acides, & dissous dans Peau pu-  
reapris une teinture par le mélange de l’infusion de  
noix de galle. Ces eaux foumifes à la distilation ont  
donné d’abord une eau claire & insipide, dont la cou-  
leur n’a point été altérée par la noix de galle. De tou-  
tes ces expériences il conclut que les eaux de ces four-  
ces font ferrugineuses ou chargées de particules de fer,  
& imprégnées d’un peu de nitre, & comme elles sont  
chargées d’une quantité vingt-quatre fois plus grande  
de particules minérales que les premières eaux de *Passes*elles leur font aussi préférables pour les ufages de la  
Medecine, lorfqulon a befoin de remedes résolutifs ,

PAS 382

apéritifs, purgatifs, diurétiques, diaphoniques , qui  
foient en même tems toniques, dans plusieurs maladies  
des yeux & des oreilles, dans la foiblesse d’estomac , la  
cachexie , l’affection hypocondriaque, &c. MoULLIN,  
*Mémoires de Trévoux ,* 1723. p. 333. *ann, syzo.* pag.  
1356.

A ce que nous venons dé dire de l’examen des trois nou-  
velles sources, nous allons ajouter les observations que  
fit M. Geoffroi le jeune par ordre du Roi, après la dé-  
couverte de la quatrieme, sisr les unes & sur les au-  
tres.

Le sol par où coulent ces sources est rempli non-seule-  
ment de mines de fer, mais encore de morceaux de  
talc ou de plâtre répandus çà & là sur des couches ar-  
gilleuses avec des pyrites & des chalcites. Les pyrites  
eflleurissentà Pair & donnent une poussiere à leur surfa-  
ce dans laquelle on apperçoit des grains de vitriol verd  
qui fe résolvent dans un lieu frais, en une liqueur hui-  
leufe & styptique. Ces pyrites foumifes à la distilation  
dans une cornue, ont donné à l'aide d’un feu modéré,  
d’abord un efprit acide, ensisite une liqueur laiteuse &  
sulphureuse; en augmentant le feu il s’en est fublimé  
un foufre, qui ne differe en rien du foufre commun.  
Ces eaux étant gardées quelque tems dans des vaisseaux  
n’ont plus reçu de teinture de leur mélange avec la  
noix de galle. L’eau de la derniere fource découverte  
devenoit verte mêlée avec le sirop violat. Huit onces  
de ces eaux ont donné par l’évaporation depuis neuf  
jusqu’à dix-huit grains d’un résidu dont la plus grande  
partie étoient des concrétions crystallines & talqueufes,  
arrangées comme des floccons de neige, & qui étant  
considérées au microfCope paroissoient, à la petitesse  
près, en tout femblables à ces morceaux de talc qui fe  
trouvent dans les lits de ces sources; leur superficie pa-  
roissoit comme dorée , ce qui vraiflemblablement ve-  
noit du soufre métallique du fer. Le reste du fédiment  
étoit une terre rougeâtre, métallique, ferrugineuse &  
très-subtile. Cette matiere talqueuse ou gypseufiequi *se*trouve dans le résidu de ces eaux évaporées, paroît y  
supposer la présence d’un vitriol, parce que dans la dé-  
composition de la plupart des minéraux qui contien-  
nent l’acide vitrlolique, tels que le soufre & l’alun, on  
trouve toujours de semblables concrétions talqueufes ,  
comme dans le fel polychreste de Glazer, l’arcanum  
duplicatum & la précipitation de l'alun par le fel de  
tartre. Il ne les regarde pas cependant comme conte-  
nant une grande quantité d’acide vitriolique , parce  
que après l’évaporation de trois livres de ces eaux, il  
n’a eu que cent-quarante-quatre grains de résidu , le-  
quel étant lavé , filtré & éVaporé , n’a donné que qua-  
rante-deux grains d’un fiel onctueux, qui s’est formé  
en crystaux semblables à ceux du fel de Glauber, dont  
il aVoit la faveur & les propriétés. D’où il conclut que  
ces eaux fiant chargées d’une terre analogue à celle  
qui fait la bafe du fel marin, parce que telle est la na.-'  
ture du vitriol, qu’aussi-tôt qu’il est privé de fa bafe  
martiale, il fe joint avec une autre terre, de la même  
maniere qu’il arrive quand on composte par art le fe!  
de Glauber, c’est-à-dire, en unissant l’acide du vitriol  
avec la bafe terreuse du fel marin. Cette matiere après  
la séparation du sel pésoit cent-deux grains ; elle étoit  
composée en partie de ce talc vitriolique, & en partie  
d’une terre ferrugineuse, dans laquelle le fer étoit dé-  
veloppéau point que quand on en approchoit la pierre  
- d’aimant, il s’y en attachoit des particules. C’est prin-  
cipalement à ces molécules ferrugineufes extremement  
divisées, qu’il faut attribuer la vertu qu’ont ces eaux  
dans plusieurs maladies chroniques. On peut composter  
par art des eaux minérales qui approeheroient beau-  
coup de celles de *Passe* en dissolvant vingt grains de  
vitriol de mars dans huit onces d’eau commune. *Mem,  
Acad. Roy.* 1724.p. 193.

Nous allons finir ce que nous aVons a dire des *Eaux de*

383 P A S

*Passe,* en rapportant les recherches^que M. Boulcluc a  
faites sur ces mêmes eaux & que l'on lit dans les *Mé-  
moires de l’Académie Royale des Sciences ,* 1726. *pag.*306.

Selon M. Boulduc l’eau des nouvelles sources est toujours  
claire & limpide ; leur seiveur est légerement acre, fier-  
rugineusie & astringente ; elles ont une odeur péné-  
trante ; lorsqtl’on les vecte dans un vaisseau de verre  
bien net, elles y laissent des impressions comme graisc  
felsses; enfermées dans des vaisseaux bien bouchés &  
placés dans un lieu frais elles confervent leur limpidi-  
té pendant plusieurs mois, ce qui n’arrive pas quand le  
lieu ou le tems font trop chauds; elles dépofent tou-  
jours plutôt ou plutard, un sédiment ferrugineux, &  
elles fe couvrent à leurfurface d’une pellicule brillan-  
te de différentes couleurs; elles perdent avec le tems  
leur saveur & leur odeur, ce qui arrive plus prompte-  
ment pendant les chaleurs de l’été , foit qu’on les dif-  
tile ou qu’on les mette en éVaporation ; dans la distila-  
tion elles ne présentent point la pellicule dont on vient  
de parler. Ces eaux mêlées avec la noix de galle *se* tei-  
gnent d’une couleur rouge ou violette, plus ou moins  
foncée. Elles prennent une couleur verte, mêlées avec  
le sirop violat. Bien loin de coaguler le lait, elles l’en  
empêchent. Celles qui avaient déja déposé un sédiment  
étant mêlées avec une égale phrtie d’efprit de vin recti-  
fié devenoient laiteuses & précipitoient des parties félé-  
nitiques : ajoutant de nouvel esprit de vin rectifié à la  
liqueur claire qui furnageoit, il se formoit peu de tems  
après des crystaux approchant de ceux du sel de Glau-  
ber : lorsqu’il ne s’en formoit plus, la liqueur étant de  
notlVeau devenue claire, donnoit un fel cubique, qui  
étoit le fel marin,lorfquson y ajoutoit encore de nouvel  
efprit de vin bien rectifié. Cette eau étant exposée au  
froid , au point que fa troisieme ou quatrieme partie  
fût glacée; lorsqu’on venoit à examiher la partie gla-  
cée, elle ne paroissoit que de l'eau pure & simple : mais  
l’autre partie avoit acquis des degrés de concentra-  
tion, & les expériences dont nous venons de faire  
mention réussissoient plus promptement & plus sûre-  
ment avec elle ; il falloir même une moindre quantité  
d’efprit de vin pour occasionner ces différens précipi-  
tés. Lorsiqulon avoit mis une grande quantité de ces  
eaux dans un vaiffeau pour en faire la distilation, &  
qu’à mcfure qu’on la saifoit, on avoit foin d’en ajou-  
ter de nouvelle fur le résidu; on obfervoit que toutes  
les fois qu’on verfoit de nouvelle eau froide dans le  
vaiffeau qui étoit fur le feu,il fe saifoit une agitation ou  
une effervescence qui ne cessait point que toute la partie  
ferrugineuse ne fût précipitée; après quoi l’eau qui l’a-  
voitdéposéeétoit claire, légerement falée, &nerece-  
voit aucune altération du mélange avec la noixdegal-  
le. L’eau retirée par la distilation jufqu’à la derniere  
goutte, n’avoit aucune faveur ni odeur, & ne recevoir  
aucun changement de sim mélange avec quelque li-  
queur que ce fût. La distilation étant pouffée jufqu’àsic-  
cité, le résidu, quifentoit un peu l’empyreume, étoit  
une masse dont la partie la plus pésiante semblable à de  
la rouille, occupoit le fond ; au-dessus ( ce qui n’arrive  
qu’aVec l’eau de deuxfources) étoit une poudre blan-  
che fermentant avec tous les acides, foluble dans les  
acides minéraux ; on trouvoit enfuite des crystaux  
tranfparens, qui vraissemblablement étoient des parti-  
cules félénitiques, d’autant plus que le lit dans lequel  
ces eaux coulent est plein de félénites ; la fuperficie de  
ce résidu étoit occupée par une concrétion blanchâtre  
& saline. Cette derniere partie séparée du reste, lavée,  
filtrée & doucement éVaporée, donna un fel jaune ,  
d’une odeur pénétrante, mais difficile à déterminer ;  
ce fel mêlé aVec l’efprit de Vitriol donna des Vapeurs  
fensibles, femblables à celles du soufre enflammé , &  
lassant entreVoir les signes d’un acide caché. Ce même  
fel étant mis en distilation stans aucun intermede, don-  
na un acide vitriolique Volatil, après l'extraction du-  
quel il fe sublima en poussant le feu un foufre minéral.

PAS 384

Cet esprit & le fel jaune dont on l’avoît retiré précipi-  
terent l’argent tenu en dissolution dans l’eau sorte. La  
poudre restante après la distilation du fel étoit blan-  
che, amere , facilement dissoluble dans l'eau commu-  
ne, filtrée au traVers du papier gris, elle y laissa une  
terre alcaline fermentant aVec tous les acides; l’eau  
qui aVoit passé par le filtre étant éVaporée donna des  
crystaux d’tm Vrai fel de Glauber. Mais comme pour  
la formation du fel de Glauber il faut une terre fem-  
blable à celle qui fait labafe du fel marin, il est natu-  
rel de conjecturer qu’il y a du fel marin tout fait dans  
les *eaux de Passe. \**

Cette conjecture est rendue plus forte par les deux expé-  
riences fuÎVantes :

Premièrement , Peau de *Passe* ajoutée à une folution  
d’argent a occasionné un précipité; ce précipité desse-  
ché & distilé aVec un poids égal de cinabre a donné  
du mercure doux fublimé , la partie fulphureufe du  
cinnabre étant demeurée dans la cornue unie à l’ar-  
gent, & le mercure s’étant dégagé du cinabre pour  
former par fon union aVec l’acide du sel marinde mer-  
cure doux sublimé. Secondement, le résidu falin des  
eaux de *Passe* mis en distilation, étant éVaporé à un  
feu doux, jusqu’à ce qu’il commençât à fe former des  
crystaux, & étant enfuite exposé à l’air froid, a donné  
un Vrai fel marin; ayant retiré ce fel, il est resté une  
liqueur jaune, grasse & onctueuse, qui étant deVenue  
rousse en poussant lléVaporation, a donné une odeur de  
plus en plus bitumineuse,sans fournir de nouVeaux crysa  
taux, & qui étant enfin desséchée par un feu plus Violent  
s’est convertie en une masse grasse & falée, qui se fon-  
doit à Pair, aVoit l’odeur de l’esprit de sel marin étant  
mêlée aVec l’huile de Vitriol, & précipitoit par *son*mélange aVec une solution de fel de tartre, la terre dti  
Eel marin, de forte que cette liqueur paroissoit conte-  
nir du SH marin avec un bitume ou une huile minéra-  
le. Lorsque l’on faisoit bouillir cette liqueur grasse &  
onctueusie aVec du siing de bœuf, ou de la colle de poise  
fon, ou du blanc d’oeef, il s’élevoit d’abord une par-  
tie grasse en forme d’écume ; laquelle étant ôtée, laif-  
foit apperceVoir du fel marin. Cette même liqueur  
étant distilée à la cornue aVec l’huile de vitriol don-  
noit un esprit de fel marin, & il restoit dans la cornue  
un sel de Glauber formé par l’union de l’acide vitrioli-  
que avec la bafe ou la terre du fel marin; & à *sa* partie  
supérieure on trouvoit un vrai soufre minéral formé  
par l’union d’un peu d’acide vitriolique avec cette hui-  
le ou ce bitume minéral. On obtient également ce mê-  
me foufre,quand, après l’évaporation des eaux de *P asseye*on foumet le résidu fallu à la distilation ; car alors l’a-  
cide fixe vitriolique qui est dans le fiel de Glauber s’u-  
nit à l’aide du feu, avec l’huile ou la fubstance bitumi-  
neufe qui est jointe au fel marin. Le résidu que laissent  
les eaux de *Passe,* après qu’on a retiré la partie aqueu-  
se par la distilation, étant échauffé, & mis essuite en  
détonation avec de la poudre de charbon ou d’autres  
substances inflammables, s’est converti en soie de fou-  
fre; ce qui est encore arrivé, & même plus prompte-  
ment, quand on a fondu ce résidu avec du fel de tar-  
tre en y ajoutant quelque substance inflammable. Quand  
on a sait cette fusion seulement avec le fel de tartre, &  
que l’on a dissous cette matiere dans de l’eau commu-  
ne & filtrée enfiuite, il est resté fur le filtre une gran-  
de quantité de terre ; Peau filtrée étant évaporée juf-  
qu’à pellicule a donné un tartre vitriolé. Il réfulte  
clairement de toutes ces expériences que les principes  
contenus dans les eaux minérales de *Passe s* font un vi-  
triol naturel, duEel de Glauber, du sel marin, dubi-  
tume liquide, ou une huile minérale, une terre alca-  
line, & de la sélénite. Il est aisé de déduire l’explica-  
tion de leurs propriétés & de leurs vertus,de la con-  
noissance des principes qui entrent dans leur compo-  
sition : elle fiant rafraîchissantes , émollientes , apé-  
ri rives, fortifiantes ou toniques , diurétiques & pur-  
! gatives.

PASTA

385 PAS

PASTA, πάστα, efpece d’aliment,préparé, suivant He-  
iÿchius avec du fromage fans fel, de la fleur de fro-  
ment & defefame. C’est encore une efpece de gruat  
fait avec des légumes & de la farine ; & un potage  
épaissi *avec* de la fleur de farine.

Passa REGIa, *lozange.*

**PASTA EPISPASTICA ,** *pâte épispasiique.*

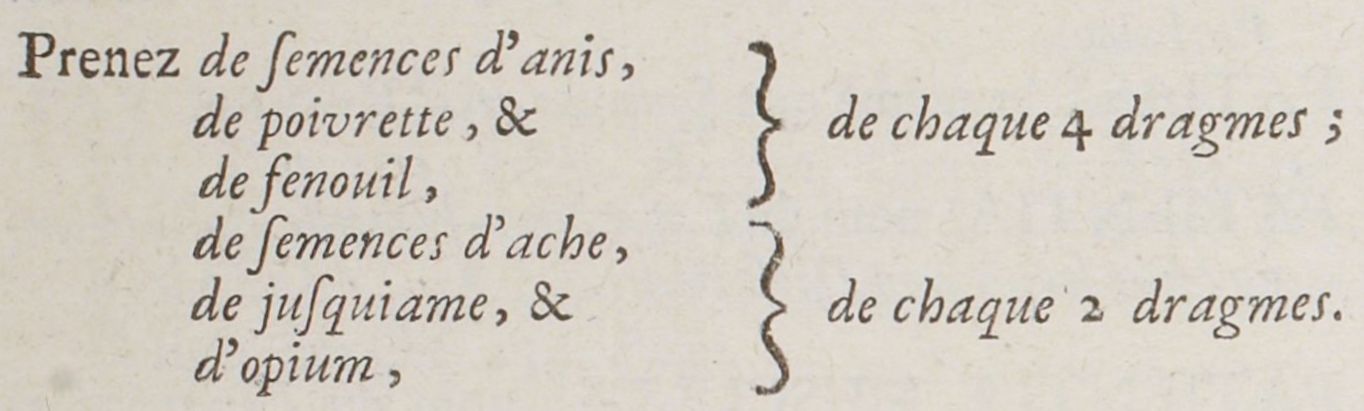
*Prenez cant aride s en poudre, & de la fleur de froment au-  
tant qu’il vous plaira s*

*vinaigre très-fort, une quantitésuffisante.*

Faites une pâte. \*

PASTÆTUM, pâté, espece d’aliment sort connu.

PASTILLUS, *troelels.que Ors pastille.* Paul EginetC, *Lib.  
VII. c.* 12. décrit le *pastillus exseminibus* de la manie-  
re fuivante.



Pilez-les dans Peau pour en faire des pastilles.

PASTINACA, *panais.*

Voici *ses* caracteres.

La racine est épaisse, charnue & succulente ; les feuilles  
font amples & larges, & fortifiées d’une côte épaisse.  
La semence est ovale, large, mince, bordée d’un petit  
feuillet & couverte d’une cosse.

Boerhaave compte huit especes de *pastinaca.*

1. *Pastinaca esiylvestriss latifolia*, C. B. P. 155. Eaii Hist.  
1. 409. Synop. 3. 206. Tourn. Inst. 319. Boerh. Ind.  
A. 66. *Pastinacafylvestris elaphoboscum,* Offic. *Pasti-  
naca latifolia /silvestris ,* Ger. quoad Defcript. 870.  
Emac. 1025. Park. Theat. 944. *Pastinaca Germanica  
fylvestris, quibus.damelaphoboscum,* J. Β. 3. *149.Ban-  
cia,* Offic. Volck.320. *Pasmnadesauvage.*

Le *panais* sauvage est beaucoup plus petit que le cultivé,  
tant par rapport à la grosseur de fa racine , qu’à la hau-  
teur de fes tiges, qui fiant bien moins branchues que  
celles de l'autre. Les feuilles font plus petites , velues  
& d’une odeur forte. Les fleurs font petites & jaunes ,  
elles naissent non-feulement aux sommets, mais enco-  
reaux côtés des tiges aux endroits où les feuilles font  
posées, & fontsilivies par des femences semblables à  
celles du *panais* cultivé. Cette plante croît parmi les  
haies & le long des chemins,& fleurit au mois de Juin,  
Sa racine & *sa* semence fiant dloEage : mais on les em-  
ploie rarement.

Elles passent pour lever les obstructions du foie, & de la  
rate , pour chasser les vents & pour appasser la colique;  
pour exciter l’urine & les regles , & pour guérir les  
morsilres des animaux venimeux, MILLER, *Bot. Offe*

Le *panais* Eauvage a les mêmes vertus que le *panais* cul-  
tivé, qui, a ce que croit J. Bauhin, ne diffère du pré-  
cédent que par la culture.

2. *Paffunacarsativa, latifolias* Ger. 870. Emac. 1025.  
Raii Hist. 1.410. Parla Theat. 944. Parad. 506. Raii  
Synop. 3. 206. C. B. P. 155. Tourn. Inst. 319. Boerh.

z Ind. A. 67. *Pastinaca,* Offic. *Pastéeacasaelva latifolia  
Germanica luteo flore ,* J. B. 3. 150. *Panais.*

*ise panais* est une racine que tout le monde connoît. Elle  
*Torne V.*

PAS 386

est grosse & pénetre fort avant dans la terre , peu bran-  
chue, blanche en dedans & d’un gout agréable. Elle  
pousse un grand nombre de feuilles amples, Velues , de  
couleur Verte, brune , divifées en plusieurs segmens  
découpés en trois. Ses tiges ont cinq ou six piés de  
haut, elles font rameufes & cannelées, & poussent de  
chaque nœud plusieurs feuilles plus petites. Elles por-  
tentà leurs fommets des ombelles composées de cinq  
petites fleurs jaunes à cinq feuilles , auxquelles il fucce-  
de des femences unies,plates, ovales & jointes deux à  
deux, comme dans les autres plantes qui portent des  
ombelles.

On lacultÎVe dans les jardins, & elle fleurit aux mois de  
Juin& de Juillet. Sa racine est fleule dsuEage.

On fait un plus grand usage *despanais* dans les cuisines ,  
que dans la Médecine. Us donnent une nourriture aussi  
agréable que nourrissante, mais un peu flatueufe , &  
passent pour exciter la femence. MILLER , *Bot. Offe.*

On assure que les Eemences du *panais* sauVage étant ὑπὸ  
mées deux fois dans un terrein gras & humide, produi-  
sent des *panais* cultÎVés, de même que les carotes de  
jardins Viennent des semences de la carote sauVage.  
Cesalpin rapporte que l’on prépare aVec ses racines &  
du Eucre un électuaire, que les paysans donnent fort  
communément aux femmes qui font en couches, aussi-  
bien qu’aux perfonnes qui releVent de maladie , pour  
rétablir leurs forces; il excite aussi l’appétit. L’odeur  
& le gout du *panais* prouVent, dit J. Bauhin , qu’il  
possede une qualité incisive, atténuante , détersiVe &  
défoppilatiVe. Ceux qui cueillent ces racines en hÎVer,  
continue-t-il, doicent prendre garde de ne point cueil-  
lir à leur place celles de la *cicuta* ou *cicutaria* ; car  
dans le tems que j’étois à Mompelgard , deux familles  
entieres penferent être empoisonnées pour aVoir man-  
gé les racines de ces plantes , au lieu *de panais s* mais  
elles échapperent par le moyen du vomissement, de la  
thériaque d’Andromachus , de la poudre de Saxe  
*(pulvis Saxonicus)* & de quelques purgatifs.

Le peuple d’Angleterre est dans la croyance , dit Ray;  
que les *panais* qui ont passé un an entier dans la terre;  
caufent le délire & la folie ; & de là Vient qu’il leur  
donne le nom de *madneps,* par abbréviation de *masse  
pars.neps.* Rav , *Hist.plant.*

3. *Pastinaca s fylvestris, alelssema,* T. 419. *Pane a costjo  
nurn*, C. B. P. 156.

4. *Pastinaca, olusatri folio*, Boerh. Ind. A, 67. *Panax  
Herculeum s* Offic. *Panax Heracleum masos* , Ger.  
850. Emac. 1003. Raii Hist. 1. 410. *Panax pastinacae  
folio,* C. B. P. 156. *Panax Heracleum,* Hist. Ôxon.3.  
3 I 5. *Panax Heracleum alterum, sive peregrinum Do-  
donaei,* Park. Theat. 948. *Pastinaca fylvestris alsissima\**Tourn. Inst. 319. *Sphondylio , vel potius pastinacae Ger~  
manicae affinis, panax velpseudo-costus ustore luteo,* J. B.  
3. 156.

C’est une plante qui croît à la hauteur de neuf piés, &  
qui pousse un grand nombre de feuilles amples, de  
couleur verte, jaunâtre , longues d’un pié au plus, di-  
visées en cinq ou fept autres feuilles longuettes, ar-  
rondies, rudes, dentelées à leurs bords, ayant un de  
leurs côtés plus bas & plus enfoncé vers la bafe , que  
l’autre, La tige est creufe, pleine de nœuds, de cha-  
cun defquels il Eort de semblables feuilles , & porte à  
fon fommet desombelles rondes, composées dé petites  
fleurs jaunes à cinq feuilles, à chacune defquelles il  
seiccede deux femences larges, ovales & applaties. La  
racine est grosse, branchue, de couleur jaunâtre par  
dehors , & blanche en-dedans. Cette plante croît na-  
turellement dans ^Syrie, dans l’Italie & dans la Sieile,  
& dans les ProVlnces méridionales de Franee : mais  
elle donne fort peu de gomme dans ces derniers en-  
droits. Voyez *Opopanax.* MILLER , *Bot- Offe*

Ceux qui nous apportent les racines de cette plante , leg  
difent bonnes dans toutes les affections froides du cer-  
veau & des nerf, pour les maux de poitrine, & pouf'  
Bb

*fof* PAS

les douleurs d’estomac ; pour toutes les obstructions  
des vifceres, & pour les maladies des reins , de la *ves-  
sie &* de la matrice. Elles ne fiant pas moins salutaires  
pour les douleurs de tête invétérées, pour le vertige,  
l’épilepsie, la stupeur, la léthargie , les convulsions,  
les paralysies, l’asthme, la toux, la jaunisse & l'hy-  
dropisie. Elles chassent les vents, elles tuent les vers,  
elles excitent l’urine & les regles, elles brifent le cal-  
cul & facilitent l’accouchement. On donne leur dé-  
coction en forme de lavement pour la colique & la  
fciatique. Raυ *, Hist. Plant.*

L’opopanax est le fuc concret de cette plante : on peut  
en voir la description au mot qui lui convient.

5. *Pastinaca,folio quasi libanotidis latifoliae. Panax,folio  
glabro, nitente , lato*, Ind. 16.

6. *Pastinaca,semine longissimo. Panax,folio glabro , ni-  
tente , lato , altior*, Ind. 16.

7. *Pastinaca aseylvestris, altijsuma* , T. 319. *Hoc nomine  
misit D. Salvadore s differt a tertia, foliis majoribus,  
fcabris, asperis.*

8. *Pastinaca , sativa, radice turbinata s* Vaill. Βοεεη.  
*Ind. ait. Piant.*

Cette plante tire son nom *pastinaca apastu*, parce qu’on  
mange sa racine. On l’appelle encore *elaphoboseum,*de ἔλαφος , un cerf, & βόσκω , manger, parce que les  
cerfs mangent des *panais* fauvages.

Elle est d’un grand ufage en Medecine. Sa semence, de  
même que celle du *daucus ,* a la vertu de dissoudre le  
calcul. Un Medecin célebre prefcrivoit la farine de ces  
femences, avec la poudre de racine de réglisse, dans  
les cas qui demandent des lithontriptlques. Elle est  
bonne encore pour la colique qui provient du phlegme,  
pour la strangurie, pour le hoquet, & pour la fup-  
pression des ordinaires : mais elle est nuisible dans les  
maladies néphrétiques qui proviennent d’une catsse  
froide. La racine de la feconde efpece est charnue, &  
fort bonne à manger. Etant cuite dans du lait, elle est  
bonne pour les perfonnes hectiques, parce qu’elle nour-  
rit beaucoup. La troisieme efpece est prsse par quel-  
ques-uns pour celle qui donne l’opopanax : Ees femen-  
ces ne semt point extremement acres. La quatrieme est  
la vraie plante d’où on tire l’opopanax; & j’en fis l’e-  
périence l'été dernier : car elle donna par incision un  
sclc, qui étant épaissi au foleil, avoit le gout & l’odeur  
de l’opopanax. *Histoire des Plantes attribuée â Boer-  
haave.*

PasTINaoa **AQUATICA ;** nom du *Sium, laelfolium.*

PasTINACa **ECHINOPHORA ;** nom de *ï’Exhinofora, pasti-  
nacae folio.*

PasTINACa **SYRIACA ;** nom du *Tordylium orientale s Sc-  
cacul Arabum dictum Rauwolsio.*

PasTINACa TENUIfoLIa ; nom de plusieurs especes de  
*Daucus.*

PasTINACa , est aussi le nom d’un poisson que les Auteurs  
distinguent de la maniere suivante.

*Pastinacaesiaiv.Sc* Aquat. 144. Rondel. de Fisc:. 1. 331.  
*Pastinaca marina*, Offic. Charlt. Exer. 10. Aldrov. de  
Pifc. 424. Jonf. de Pifc. 19. Gefn. de Aquat. 679.  
*Pastinaca marina laevis,* Bellonde Aquat. 95. *Pastina-  
ca marina prima Rondelecti,* Raii Ichth. 67. *Pastinaca  
marina laevis Bellonii,* ejusil. Synop. Pile. 24. *Aquila  
piscis s feu pastinaca marina ,* Mer. Pin. 185. *Pastena-  
que* ou *Tareronde.*

On le pêche dans la haute mer : or^ emploie fon foie &  
fon dard en Medecine. Son foie est estimé bon pour  
la gale ; & étant cuit dans de l'huile, il déterge les dar-  
tre vives & la lepre. Son dard, à ce que dit Diofcori-  
de, guérit le mal de dent, en brifant & faisant tomber  
la dent gâtée.

PAT 388

PAT

PATELLA ; la *rotule.*

PATETHEISÆ, ouPATETÆ UVÆ, πατιθεἴσαὶ,  
ou πατεταὶ σταφυλαὶ ; ce font des raisins que l'on lass-  
sie si.ir la vigne, jusqu’à ce qu’ils l'oient fanés &desse-  
chés par lefoleil.

PATHEMA , πάθημα ; *affection* OU *maladie.*

PATHETICUS, *pathétiques* est une épithete que l’on  
donne à la quatrieme paire des nerfs, à caufe qu’ils font  
mouvoir les yeux d’une maniere qui exprime les paf-  
sions de l’ame.

P AT H O GN O M I CU S, παθογνωμικὸς, de πάθος,  
passion, affection, & γινώσκω , je connois, je juge ; *pa-  
thognomique s* épithete qu’on donne aux signes qui  
font propres & particuliers à la santé ou à chaque ma-  
ladie, & qui en simt inséparables.

PATHOLOGIA, παθολογία , de πάθος, passion , affec-  
tion , & λόγω, parler ; partie de la Medecine qui traite  
de la nature des caisses & des symptomes des maladies.  
*Pathologie.*

PATIAS ; le même que *Sqttama aeris.* RULAND.

PATIENTIA; nom du *Lapathum, hortense, folio oblon-  
go asivefecundum Dioseoridis.*

PATIENTIÆ MUSCULUS; nom du *Levator sea-  
pulae proprius ,* autrement appelle *angularis i le rele-  
veur de l’épaule.*

PATOR NARIUM ; le sinus, la cavité, ou l'ouverture  
dunez. SeRIBoNIUs LaRGUs.

PATOS, πάτος. Voyez*Rhypos.*

PATRIMONIUM. On donne quelquefois ce nom aux  
parties génitales. CasTELLI.

PATURSA, *la vérole.* CasTELLI d’après *Fallope.*

P A V

**1**

PAVATE, *Acostae,* Lugd. Cast. Ap. *Arbor erysipelas  
curans Lusitanis , Vasaveli Canarin.*

C’est un arbrisseau qui croît le long des rivieres appellées  
Memgate & Cranganor dans l'Amérique.

Les Indiens fe servent de sim bois & de *sa* racine pour  
guérir les érésipeles. Ils les réduisent en poudre & les  
font tremper dans une décoction de riz jufqu’à ce  
qu’elle Eoit devenue aigre; ils fomentent l’érésipele  
avec cette liqueur & en font boire deux fois par jour  
au malade après avoir purgé l’estomac. Ils en donnent  
aussi à ceux qui ont des fievresardentes, des inflamma-  
tions de foie & le flux de ventre. Εεμεευ , *des Dro-  
gues-*

PAUCIFERUS, épithete que l'on donne au vin & qui  
signifie la même chofe *cpfrOligophorus.*

PAVEL, nom de la *Momordica, Zeylanicas pampinea  
fronde aseructu breviori.*

PAVI.A.

Voici Ees caracteres.

Ses feuilles font conjuguées, mais disposées de façon que  
celles de dessous *se* croisent avec celles de dessus. L’ex-  
trémité du pédicule *se* change en un long calyce cylin-  
drique , de même couleur que la fleur, & divisé en six  
siegmens. Il s’éleve du dedans du calyce une fleur irré-  
guliere à cinq feuilles, dispofées de maniere que ces  
cinq pétales forment une fleur d’une feule piece, dé-  
coupée en deux levres; car les deux pétales supérieurs  
forment le cafque, les deux des côtés, la gueule & *ce-  
lui* de dessous la barbe. La fleur renferme huit étami-  
nes, dont chacune est garnie d’un sommet, & les fleurs  
font disposées en épis. L’ovaire qui est au fond du ca-  
lyce pousse un long pistil de figure cylindrique & de

389 P A V

couleur rouge , & se change en un fruit partagé en  
trois loges qui renferment des femences sphériques.

BoerhaaVe ne compte qu’une espece de *pavia,* savoir,

*Pavia, an ricunoides, Americana , castaneae folio*, Plum.  
T. 656. *Saa mouna Pis.orns*, Plukn. Phyt, 56.4. BOER-  
HAAVE , *Ind. ait. Plant.*

Ses fleurs ressemblent à celles de la branque-ursine. Plu-  
sieurs Auteurs la prennent pour la *ricinoides America-  
na :* mais leurs fleurs font différentes. J’ignore qu’elles  
font les vertus de cette plante, mais elle poffede une  
qualité acrimonieuse comme le *elthymaie. Histoire des  
Plantes attribuée à Boerhaave.*

PAULA , est le nom d’une emplâtre dont Paul Egine-  
te donne la description, *Lib. VII. cap.* 17.

PAULADADUM, nom de la *Terra Melitaea ,* autre-  
ment appellée *terrasigillatafancti Pauli.* Dorneus dit  
que le *Pauladadum* est une eEpece de terre sigillée que  
l’on trouve en Italie.

PAVO, Ossic. Schrod. 5. 322. Aldrov. Ornith. 2. 8.  
Mer. Pin. 172. Schw, A. 323. Gesin. de Avib. 393.  
Jonsi de Avib. 37. Charlt. Exer. 80. Wil. Ornith. 112.  
Raii Ornith. 158. Ejusil. Synop. A. 51. *Pavus et pavos*Bellon. des Oisi 234. *Paon.*

Lsosseau entier , fa graisse, fon fiel, *sa* fiente, ses plu-  
mes & fies œufs font d’ufage en Médecine. Le bouillon  
de *paon,* furtout lorsqu’il est gras, est estimé un Epéci-  
fique contre la pleurésie; sa graisse mêlée avec du fuc  
de rue & du miel, est excellente pour la colique. Son  
fiel est bon pour éclaircir la vue, pour arrêter les flu-  
xions & pour dissiper les aspérités des paupières. Sa  
fiente étant séchée, pulvérisée & macérée au poids d’u-  
ne dragme dans du vin pendant une nuit, guérit les  
vertiges & l’épilepsie , pourvu qu’on en ufe plusieurs  
jours de fuite. On emploie *ses* plumes en forme de fu-  
migationpour les maladies hystériques, & l’on pref-  
crit fes œufs pour la goute erratique. D a L ε d’après  
*Schroder.*

PAVOR , signifie ordinairement peur, frayeur, épou-  
vante, & quelquefois gratelle ou galle. CàsTELLI.

PAUSIS , παῦσις, de παῦω, cesser; rémission ou cessa-  
tion d’une maladie.

P A Y

PAYCO HERBA , Monard. est une efpece de plan-  
tain du Pérou.

On assure que fa poudre étant prise dans du vin appasse  
les douleurs néphrétiques qui proviennent de vents ou  
d’une cause froide; & que la plante entiere cuite dans  
du vin & appliquée en forme d’emplâtre fur la partie  
affectée produit le même effet. Monard dit en avoir  
fait l’expérience. RaY , *Hist. Plant.*

P E C

PECHEDION, πνχέδιον, *lepériné.*

PECHYAGRA, πνχυάγρα, *péchyagrei,* espece de gou-  
te qui occupe le coude.

PECHYS, πῆχυς, le coude.

PECHYTYRBE , épithete qu’on donne au fcorbut.  
CàsTELLI d’après *Forestus.*

PECTEN, *lc pubis.* C’est aussi le nom qu’on donne au  
pétoncle , qui est une efpece de coquillage bon à man-  
ger, & qu’on estime détersif, apéritif, carminatif &  
bon pour exciter la femence. Sa coquille a les mêmes  
vertus que celle de l’huître.

Ρεοτεν **VENERIS, est leitëin du** *Scandix, Cretica, mi-  
nom*

P E C 390

PECTINÆUS MUSCULUS. *le Pellia.*

C’est un petit mufcle longuet, plat, large en-haut, étroit  
embas, situé obliquement entre l’os pubis & la partie  
supérieure du fémur. Il est ordinairement simple ; je  
l’ai aussi trouvé double.

Il est attaché en-haut par des fibres charnues à toute la li-  
gne tranchante ou crête de l’os pubis, & un peu à la  
partie voisine de l’échancrure longuette qui est immé-  
diatement devant la crête, & qui fert de loge à l’ex-  
trémité supérieure de ce mufcle.

De-là il descend obliquement vers le petit trochanter ,  
fous lequel & un peu plus en arrière, il s’attache aussi  
un peu obliquement & comme de champ par un tendon  
plat, précisément entre l’attache supérieure du vaste  
interne & l’attache inférieure de la féconde portion du  
triceps, en *se* confondant avec cette portion.

Lepccticéest auxiliaire du pfoas & de l’iliaque pour la  
flexion de la cuisse fur le bassin, & pour le mouvement  
réciproque du bassin fur la cuiffe. Le *pectiné*peut enco-  
re contribuer à porter la cuiffe en-dedans, c’est-à-dire,  
vers l’autre cuiffe, foit que la cuiffe ainsi portée foit  
en même tems étendue ou qu’elle foit fléchie. Wtus-  
**LOW.**

PECTINATIO, *Faction defe peigner.* Quelques-uns la  
recommandent comme un exercice extrêmement avan-  
tageux à la santé, & comme une espece de friction  
qui ne peut être que très.falutaire; sans compter qu’ert  
emportant la teigne & les ordures de la tête, elle pré-  
vient les obstructions des pores de la peau.

PECTORALIS. On appelle *pectoral s* & au plurieIpcc-  
*toraux s* les remedes propres aux maladies de la poi-  
trine & des poumons.

Voici la composition de la décoction *pectorale* Λ11ε qu’on  
la trouve dans le Dispenfaire de Londres.

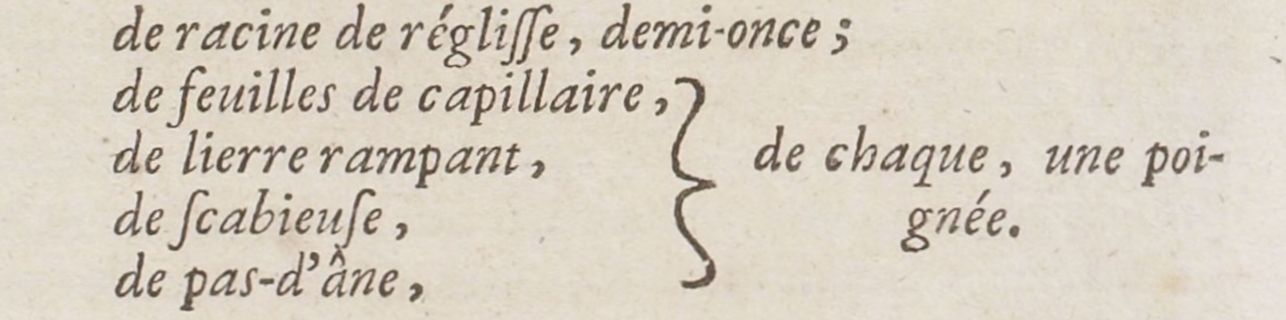
Prenez *de raisins secs, une once s*

*de dattes, six onces ;*

*de figues grasses s huit onces ;*

*d’orge mondé, une once.*

Faites-les bouillir dans trois pintes d’eau de fontaine juse  
qu’à la diminution du tiers, & ajoutez-y fur la  
fin,



Mettez-les infuser durant un quart-d’heure, & coulez la  
liqueur.

**PECTORALIS M A JOR ,** *le grand pectoral.*

C’est un mufcle assez ample, épais, charnu, qui couvre  
le devant de la poitrine depuis le sternum , où il est  
large, jusques vers l’aisselle, sous laquelle il fe rétré-  
cit pour aller gagner le bras. Il est naturellement divi-  
séen deux portions, une supérieure ou petite, qu’on  
peut appeller claviculaire, & une inférieure ou gran-  
de qu’on peut nommer thorachique.

La portion claviculaire s’attache toute charnue au bord  
de prefque la moitié de la clavicule jusqu’au sternum ,  
où elle *se* termine sous l’attache du muEcle sterno-  
mastoïdien.

De-là elle descend obliquement vers l’aisselle, en *se* ré-  
trécissantpeu à peu, & fe termine par un tendon plat,  
qui est comme une bande tendineuse. Dans ce trajet  
elle va le long du bord antérieur du deltoïde, dontel-  
le n’est distinguée que par une ligne graisseuse ou cel-  
lulaire, & par une petite veine appellée veine cépha-  
lique.

391 P E C

La portion thorachique est large & comme rayonnée. El-  
le s’attache par sa circonférence antérieure à la partie  
latérale de la face externe du sternum, à la face exter-  
ne des portions cartilagineufes, & un peu fur l'extré-  
mité osseuEe de toutes les vraies côtes , de la premiere  
fausse-côte, & quelquefois aussi de la feconde. Toutes  
ces attaches semt comme autant de digitations.

Les attaches au sternum y aboutissent par quantité de pe-  
tits tendons très-courts, qui s’avancent de plus en plus  
fur le milieu de cet os, & enfin Ee rencontrent & s’en-  
trecroisent avec ceux de l’autre muEcle pareil. Les at-  
taches inférieures font plus distinctement en maniere  
de digitations , & ces digitations s’entrelacent avec  
celles du mufcle droit & avec celles du grand oblique  
du ventre, & même elles ont souvent des trousseaux  
communs avec ces mufcles. Cette portion du muEcle  
est encore attachée aux côtes d’espace en espace par  
des couches charnues internes, qui sont couvertes &  
cachées par les attaches externes, & forment avec el-  
les l’épaisseur du muscle.

De-là toutes les fibres charnues *se* ramassent de plus en  
plus, & se concentrent en allant gagner le bras. Les  
plus supérieures descendent en se joignant à la portion  
claviculaire; celles qui salivent vont moins oblique-  
ment; celles d’après plus ou moins transversalement ;  
& les inférieures remontent de plus en plus. Enfin cet-  
te grande portion thorachique fe termine aussi par une  
bande tendineufe qui s’unit avec celle de la petite por-  
tion en se repliant derriere elle de la maniere suivante.

Les fibres charnues inférieures de la portion thorachique  
ou grande portion, à mefure qu’elles s’avancent vers  
le bras, & avant que de former le tendon, fe contour-  
nent les unes fous les autres comme par degrés, & re-  
montent enfuite derriere les extrémités des fibres Eu-  
périeures. Par ce contour la partie inférieure de la lar-  
geur du tendon répond aux fibres charnues fupérieu-  
res, la moyenne aux fibres moyennes, la supérieure  
aux fibres inférieures, & les autres à proportion. Ainsi  
les tendons de l’une & l’autre portion de ce mufcle col-  
lés ensemble par leurs faces voisines & unis par leurs  
bords, forment un double plan tendineux ou une ban-  
de tendineufe repliée siIr elle-même, dont les fibres *se*croisent. Le plan intérieur ou l'externe appartient à la  
portion claviculaire du muscle, l’interne ou postérieur  
à la portion thorachique.

Le tendon ainsi formé s’attache par fa largeur environ au  
bas du premier quart de l’os du bras, à la ligne osseufe  
de la grande tubérosité, c’est-à-dire, au bord externe  
de la goutiere ou coulisse offense, dont il revet la cavi-  
té conjointement avec un autre par une couche de fibres  
transversies très-minces & polies. Cette attache est en-  
tre celle du tendon du deltoïde qu’elle touche , & celle  
du tendon du grand dolssal qui est à l’autre côté de la  
goutiere.

Ce musicle en se joignant au deltoïde produit avec lui l’a-  
ponévrosie, qui s’étant unie à celle du biceps, fie répand  
sur les musicles du bras. Au reste, il couvre en partie  
le petit *pectoral Sc* le grand dentelé. Son tendon qui  
est assez large, recouvre transversalement la goutiere  
ou coulisse brachiale & le tendon du biceps qu’elle ren-  
ferme. Enfin ce mufcle forme le bord antérieur du  
creux de l’aisselle, dont le bord postérieur est formé par  
le grand dorfal.

*Legrand pectoral* fert en général à approcher le bras des  
côtes, à l’y appliquer aVec effort, à le porter vers le  
deVant de la poitrine. Il peut faire ce dernier mouve-  
ment fans qu’on écarte le bras de la poitrine, comme  
quand on crosse les bras. Il le peut aussi faire, le bras  
étant leVé, comme quand on passe la main du même  
côté par-deffus l’épaule de l’autre côté ; & alors la por-  
tion antérieure du deltoïde le peut aider dans fes grands  
efforts.

Par le pli contourné de fon tendon, sa portion supérieu-  
re & fa portion inférieure peuvent chacune agir com-  
me unmufcle particulier, quand elles agissent seules.

P E C 392

La portion charnue supérieure qui répond à la portion  
inférieure du tendon replié, fert principalement à le-  
ver le bras en-devant.

La portion charnue inférieure qui répond à la portion fu-  
périeure de ce tendon replié , fert par fon attache à l’os  
du bras, & par la connexion du bras avec l’omoplate,  
à abaisser l'épaule & à la tenir abaissée avec plus ou  
moins d’effort, à peu près comme fait la portion infé-  
rieure du grand dorfal. Les portions inférieures de ces  
deux muscles concourent enfemble à une même *ac-  
tion ,* par exemple, quand on s’appuie par embas scir  
les mains ou quand on marche avec des béquilles.

C’est par le moyen de la même portion inférieure de ce  
muscle, qu’ayant les bras levés en-haut, tout le corps  
pend par les mains, qui font, par exemple, accrochées  
aux branches d’un arbre pour grimper. C’est encore  
dans cette occasion que le grand dorfal agit de concert  
avec *lu grand pectorali,* concert que les habiles Pein-  
tres & Sculpteurs ont grand foin de bien? marquer dans  
les Crucifix.

Ces deux ufages de la portion inférieure du grand *pectoral*ne peuvent réussir fans le secours des muEcles du bas-  
ventre, qui en même tems tirent les côtes embas , &  
par-là deviennent comme une continuation de l’atta-  
che de la portion inférieure du grand *pectoral',* de la  
même maniere qu’ils deviennent aussi une continua-  
tion d’une partie de la portion inférieure du grand  
dolssal, favoir de celle qui est attachée aux sausses-cô-  
res.

Les tssages de la portion supérieure du grand *pectoral &*de tout le corps de ce mufcle , ne peuvent avoir lieu  
qu’avec la coopération des muEcles qui servent à mou-  
voir l'omoplate fur le tronc, principalement avec cel-  
le du grand dentelé, parce qu’il faut que l'omoplate  
foit fermement conduite pour être un appui sûr à l’os du  
bras pendant fes différens mouVemens. Ceci doit aussi  
être obl'ervé par rapport au deltOÏde & aux autres muse  
des qui meuvent l’os du bras fur l’omoplate.

**PECTORALIS MINOR ,** *le petit pectoral.*

C’est un petit musde assez charnu & en quelque façon  
triangulaire, situé à la partie supérieure latérale anté-  
rieure de la poitrine.

Il est attaché par *sa* base à la lèvre externe du bord silpé-  
rieur de la seconde, troisieme , quatrième & cinquie-  
me des vraies côtes, vers leur union avec les cartila-  
ges; & cela par autant de digitations , dentelures ou  
portions charnues séparées, à caisse del’intervalledes  
côtes. Clest ce qui l'a fait aussi appeller petit dentelé  
antérieur.

De là ces portions montent plus ou moins obliquement  
vers l’épaule, & forment un corps charnu qui fe rétré-  
cit à mesiIre qu’il passe par-devant les deux premières  
côtes; & enfin par un tendon court, applati & un peu  
large il s’attache à la partie supérieure du bec coracoïde  
de l’omoplate, jusqu’à la pointe de ce bec.

Ce musitle est couvert par le grand *pectoral,* &il est com-  
me collé aux mufcles intercostaux externes. Il a encore  
quelques dentelures cachées & couvertes par celles que  
l’on y remarque ordinairement; ce qui augmente le  
nombre des fibres & l’épaiffeur du muficle. Son tendon  
s’unit peu à peu à la pointe du bec caracoïde avec l’at-  
tache du muficle caraco-brachial & celle de l'une des  
portions du biceps.

Le petit *pectoral* paroît être de même que le rhomboïde &  
l’angulaire, un modérateur de l’action du trapèze & du  
grand dentelé, par laquelle ils font lever l'épaule, ou  
plutôt le fommet de l'épaule en tournant l'acromion  
en-haut, l'angle supérieur embas, & l’angle inférieur  
en-devant.

II est aussi un auxiliaire du rhomboïde & de l’angulaire,  
en ce qu’il fert comme eux après cette action du trapè-  
ze & du grand dentelé, à remettre l’omoplate dans fon  
attitude ordinaire, en tirant embas le bec caracoïde  
auquel il est attaché par en-haut.

393 P E D

Οη a voulu Ie compter parmi les mufcles qui fervent a la  
respiration, croyant qu’on peut en certains cas tenir  
l’épaule assez ferme pour le mettre en état de lever les  
côtes auxquelles il est attaché par embas. Mais com-  
me le grand dentelé qui ferviroit à foutenir l’omoplate  
dans cet état, est aussi attaché en partie aux mêmes *cô-  
tes* que le petit *pectoral, 8c* qu’il les tiendroit abaissées  
par cette action, i l seroit impossible au petit *pectoral* de  
lever ces côtes. WINstow.

PECTUNCULUS, Offic. Schonef. Ichth. 55. *Pectun-  
culus vulgaris albidus t rotundus t circiter 26 striis  
majusculis et planioribus donatus s* List. Hist. A. A.  
189. *Capite minore, rotondiore, et magis aequali mar-  
gines* ejusil. Hist. Conclu N. 171. *Concha striata alte-  
ra s* Ronde!, de Aquat. 2.21. *Concha striata altera ron-  
deletii,* Aldrov. de Exang. 439. *Concha cordiformis  
aequilatera umbone cardinum unitostriata,* Lang. Meth.  
Test. 60. *Pétoncle,*

Ce poisson à coquille est bon à manger cru ou bouilli. La  
poudre préparée avec *sa* coquille calcinée, passe pour  
un excellent dentifrice , DaLE.

PECTUS , *la Poitrine. Voyez Thorax.*

P E D

PEDAGRA, *Tartre,* RclaND.

PEDETHMOS, πηδηθμὸς, la pulsation des artères ,  
**HIPPOCRATE.**

PEDICULARIS, Voyez *Alectorolophus.*

PEDICUL ATIO, la maladie pédiculaire, Voyez *Phthi-  
riasis.*

PEDICULUS,Offic. Scrod. 5. 345. Aldrov. de Infect.  
542. Jonsi deinsect.89. Mouff. 259. Charlt. exer. 52.  
Mer. Pin. 202. *Poux.*

Il est des pays où le peuple regarde cet insecte comme  
un remede contre la jaunisse & l'atrophie. Schroder fait  
mention d’un ufage assez singulier de cet inflecte, qui  
consiste à l'introduire dans le commencement de l’u-  
rethre, afin d’exciter par ce moyen l’évacuation de l’u-  
rine, lorsqu’elle ne *se* fait qu’avec peine.

PEDICULUs en Botanique , signifie le pédicule, ou d’une  
fleur, ou d’une feuille.

PEDILUVIUM, *Fediluve*, ou bain pour les piés.

Ce n’est autre chofe qu’un bain pour les piés dont la com-  
position est la même que celle des bains ordinaires,  
mais comme ils demandent moins d’étalage, on s’en  
sert plus communément. En effet on les compoEe d’eau  
pure, fans addition ; ou pour corriger la péEanteur & la  
dureté de l’eau, on y mêle de la lessive, du fon de fro-  
ment, ou des fleurs de camomile. Bien que les lave-  
mens des piés s’appliquent aux parties les plus basses  
& les plus éloignées du corps, leur vertu *se* répand *ce-  
pendant* & se communique au loin, & ils appaifent  
des maladies dont le siége est dans des parties fort éloi-  
gnées. Car l'application des liqueurs chaudes aux piés,  
relâche, ramollit les fibres nerveufes , tendineufes &  
mufculeufes dont ils font composés, & qui font entre-  
mêlées de vaisseaux; les pores & vaisseaux qui étoient  
auparavant resserrés fe dilatent ; le fang y aborde &  
les liqueurs y passent plus aisément, ce qui fait que le  
fang qui fe portoit avec impétuosité vers d’autres par-  
ties, fe détourne de ce côté, & fe jette vers les parties  
inférieures au grand foulagement du malade. En fe-  
cond lieu les lavemens des piés agissent par leur cha-  
leur tempérée fur le fang & les humeurs qui passent  
par les Vaifleaux des piés pendant qu’ils font dans Peau,  
ils les délayent & les divifent, & font qu’elles coulent  
aVec plus de Vitesse & de facilité dans les canaux de  
toute efpece, d’où elles passent plus rapidement dans  
toutes les parties du corps; & c’est par cette raifon  
que si l'eau dans laquelle on met les piés est un peu trop

FED 394

chaude, la pulfation des àrteres augmente, & la sueur  
*sort* de tout le corps. Ajoutez à cela que les piés,corn-  
me parties nerVcufes & tendineufes d’tm sentiment  
très-délicat, ont une communication très-étroiteaVec  
les parties nerVeufes de tout le corps, & surtout aVec  
les vifceres du bas-ventre ; ce qui est furtout palpable  
de cette derniere partie; puisqu’on ne peut seulement  
laisser refroidir les piés, fans ressentir dès coliques, fans  
que le ventre fe resserre , que la peau frissonne,  
que la transpiration s’arrête , & que les flux hémor-  
rhoïdal & menstruel foient supprimés. Il ne faut  
donc point douter qu’en humectant ces parties avec  
une liqueur tiede, qui fasse cesser leurs contractions  
spafmodiques, ce changement avantageux ne fe fasse  
fentir aux *viscères* qui ont une correspondance avec  
elles.

Les lavemens des piés sirnt extrêmement utiles pour dé-  
tourner vers le bas le sang que les spasines des parties  
inférieures, furtout des hypocondres, repoussent vers  
les parties supérieures, comme la tête & la poitrine.  
Telles sirnt, outre les affections foporeuses, presque  
toutes les maladies de la tête, la folie, la manie , la mé-  
lancolie,lemal de tête opiniâtre,la migraine,le clou hys-  
térique, le vertige, la douleur de dents &d’oreilles, la  
rougeur du visage avec boutons, Pophthalmie, les flu-  
xions acres fur les yeux, les hémorrhagies excessives du  
nez, les veilles opiniâtres, & les maladies qui attaquent  
la poitrine, comme l’asthme convulsif, la difficulté de  
refpirer causée par l’abondance du fang, les palpita-  
tions du cœur, les toux feches & le crachement de  
fang. La vertu qu’ils ont de rabbattre, & de calmer  
la violence des Ipasines, les rend encore très - utiles  
dans les maladies spafmodiques convulsives & les dou-  
leurs, dans la cardialgie, la colique, furtout l’hémor-  
rhoïdale, les tranchées causées par le calcul, le gon-  
flement de l’estomac avec inquiétudes dans les hypo-  
condres. Ils facilitent encore beaucoup des excrétions  
très-faltitairlls, comme la perfpiration Insensible,l’éva-  
cuatlon de l’urine, celle des gros excrémens & celle  
du siang pur qui sort par les vaiffeaux de la matrice &  
du fondement, en aidant la circulation du fang, le di-  
vifant & l’attirant vers les vaiffeaux excrétoires. Ils  
éloignent aussi & préviennent les grandes maladies de  
la tête & de la poitrine, surtout celles qui sirnt sujettes  
à des retours périodiques. J’ai même éprouvé que leur  
usage journalier a empêché le retour de maux de tête  
périodiques violens. Il y a des Auteurs qui conseillent  
Tissage de ces remedes dans les fievres intermittentes  
le jour de l’intermission, & lesemployent avec selcces.  
On peut consi-ilter fur ce sistet les *Mélanges de l’Aca-  
démie des curieux de la nature, Dec ad.* 2. *ann. 6. Obs.*144. où l’on trouvera l’histfcire d’une fievre quarte  
qu’ils ont guérie; & Kozack, *de SaelL Sect.* 12. *caps*10.

11 est cependant bon d’avertir que le lavement des piés  
fait d’autant plus de bien, qu’on l’a fait précéder de  
la saignée de la même partie, qu’on en fait usage vers  
le tems du fommeil, qu’on ne les lasse pas refroidir  
enfuite, & qu’on les transporte tout chauds dans le  
lit, & pour lors la transpiration augmente par tout le  
corps. Il faut prendre garde de faire usage de ces re-  
medes lorsque le flux menstruel est imminent, ouqu’iI  
a commencé, parce que détournant les humeurs de la  
matrice, & les déterminant vers le bas, ils arrêtent  
ou fuppriment.cetteévacuation; au contraire ils contri-  
buent merveilleusement à la procurer, quand on les em-  
ploie quelques jours avant son période, surtout si l’on  
fait en même-tems ufage d’emmenagogues tempérés,  
ou de pilules composées dans Ie goût de Becher. Il  
faut aussi s’abstenir avec foin des lavemens des piés  
astringens, alumineux, sulphureux,pour tarir la sueur  
incommode de ces parties , dissiper les enflures œdé-  
mateufles, dessécher les ulceres, & dans les douleurs  
de la goute ; parce que ces remedes repoussent avec  
danger la matiere virulente vers une des parties inter-  
nes d’une bien plus grande consideration ; & comme

*39S* P E G

la source chaude ordinaire de Carles-Bade, appellée  
communément *der Prudel,a* une qualité puissamment  
répulsive, il faut s’en fervit en forme de bain avec  
beaucoup de prudence, lorfque quelque matiere cor-  
rompue est portée à l’habitude du corps, surtout dans  
les douleurs de la goute , ΗοεεμΑν , *Med. Rais.  
System,*

PEDION, πεδίον, la Plante du pied.

PEDORA, Ordures des yeux, des oreilles & des piés,  
CASTELLI.

PEDRO DEL COBRA. *NOycT Cobra de Capello.*PEDRo DEL EORCo. Voyez *Hystrix.*

PEDUNCULUS, le même que *Pediculus,* par rap-  
port à ses deux significations.

P E G

PEGANELÆON , πηγανέλαιον, *Hielle de rue.*

PEGANERON, πηγανηρἐν, suivant Gorræus est le nom  
d’une emplâtre décrite par Aétius & Paul Eginetc ,  
dont la rue est un ingrédient.

PEGANIUM, nom de la *Ruta sstylvestris, minor.*PEGANON , πήγανον, *Rue.*

PEGE , πηγή, *Fontaine-,* on appelle les angles internes  
des yeux, πηγαί, *Pegae.*

PEGERNUS, *Mercure ,* RULAND.

P E L

PELA, nom de la *Guajava^ rubras acida s fructu ro-  
tondiori.*

PELADA, *Pelades* espece d’alopécie ou chûte de che-  
veux occasionnée par une maladie vénérienne,CasTEL-  
τι, d’après *Foreflus.*

PELAMYS, πνλαμύς, le *Thon.* Voyez *Thunnus.*

PELARION, πηλάριον, de πηλὸς , vasie, limon, boue ;  
est le nom d’un collyre décrit par PaulÆginete , *Lib.  
V.II. cap.* 16. & d’une emplâtre dont parle ce même  
Auteur, *Lib. VII. cap.* 17. V*oyez Edessenum.*

PELECANUS, le *Pélican. Noyez Onocrotalus.* On  
donne encore le nom de *pélican* à un instrument dont  
on fe sert pour arracher les dents.

PELECANUs, *Pélican*, est un vaisseau de verre qui servoit  
autrefois en Chymie pour les digestions, & pour les  
circulations des liqueurs : on les y faifoit entrer par  
un bec ou cou étroit qu’on bouchoit enfuite hermé-  
tiquement. La figure du vaisseau étoit diversifiée, tan-  
tôt ronde, tantôt longue. On emploie maintenant en  
fia place les vaisseaux de rencontre, qui font deux  
matras dont le cou de l’un entre dans celui de l’autre,  
LRMERY , *Pharm. Univers.*

PELECINUS.

Voici ses caracteres.

Cette plante ressemble à tous égards à l’astragale, ex-  
cepté que sia gousse est plate, longue, bicapfulaire, à  
deux panneaux, & remplie de semences qui ont la fi-  
gure d’un petit rein.

Boerhaave n’en compte qu’une espece, qui est :

*Pelecinus vulgaris,* Τ.417. *Lunaria, radiata Robini*, J. B.  
2. 348. *Securidaca peregrina, Olus. Η.* 238. BOERH.  
*Ind. ait. Plant. Vel.* 2.

On ne lui attribue aucune vertu médecinale.  
f

PELIAS, est le nom d’un serpent dont parle Aétius,  
*Tetrabib. IV. Serm.* 2. C 32.

Cet Auteur nous apprend que les Eymptomes dont la  
motEure du *pélias* est accompagnée, étoient si généra-  
lement connus, que persimne avant lui n’avoit pris la  
peine de les décrire. Ceux, dit - il, qui Eont mordus

P EL 396

par ce serpent ressentent autour de la partie affectée,  
une douleur accompagnée de putréfaction qui d'est  
point autrement dangereufe. Leur vue s’affoiblit à  
cause du venin qui *se* répand dans leurs yeux. On gué-  
rit ceux à qui ce malheur arrive,avec la décoction d’or-  
ge, & de l’huile qu’on leur fait boire dans quelque *vé-  
hicule* convenable; aussi-bien qu’avec la décoction de  
lloxylapathum , & les remedes propres pour la jaunis-  
fe. On doit laver les yeux du malade avec l’urine d’un  
jeune enfant, feule ou mêlée avec de la saumure, *8e*leur en oindre aussi la tête. Il faut encore après les avoir  
purgés leur oindre les yeux avec de l’opobalfamum &  
du miel, ou avec quelque collyre capable de fortifier  
la vue & lever les obstructions des vaisseaux; car, par  
ces moyens , le venin ne manquera pas de fortir avec  
les larmes. S’il arrivait qu’il furvint une douleur dans  
les yeux, il faut llappaifer avec le fecours d’un col-  
lyre qui opere fans engourdir la partie. Voyez *Elaps.*

PELICIDE, *Miel* cuit, RULAND,  
PELIOMA, πελίωμα, *Meurtrissetre livide.*PELLICULA, *Pellicule,* ou membrane fort mince.  
PELLIS, la peau de quelque animal que ce foit.  
Riviere ordonne d’appliquer fur le ventre des hydropi-  
ques & des femmes dont l’utérus est enflé, la peau d’u-  
ne brebis toute chaude, après l’avoir arrosée avec de  
bon vin. Quelques Accoucheurs François confeillent  
d’envelopper le ventre des femmes qui ont eu un ac-  
couchement laborieux d’tme peau de brebis toute  
chaude ; ce topique n’est pas moins utile dans le cas  
ou quelqu’un des vifceres est attaqué d’une douleur  
inflammatoire.

ΡΕίΜΑ,πέλμα, la plante du pié, ou espece de focque  
de cuir, ou de telle autre fubstance.

PELORIS, le même que *Chama.*

PELTATIS CARTILAGO, nom du cartilage thy-  
roïde, oufcutiforme du larynx.

PELVIS, *bassen.* On appelle ainsi la partie inférieure de  
la cavité du bas-ventre. Voyez *Abdomen.* Il est for-  
mé par les os des iles, & ifchion, l’os facrum, le  
coccyx & les os pubis. Voyez *Innominata ossea.* Lorfque  
*lu bassen* est trop petit, trop plat & trop étroit, il est  
évident que ces circonstances peuvent retarder l’accou-  
chement : mais Henri Deventer dit que la trop gran-  
de capacité du *bassen* est souvent un obstacle à l’accou-  
chement & d’une conséquence fâcheisse. J’appelle un  
*bassen* trop, grand , dit cet Auteur, celui qui étant com-  
paré avec le fœtus & avec la matrice,est d’une gran-  
deur fussifante pour permettre à la tête de l’enfant,  
aussi bien qu’à la matrice, quelque fermée qu’elle foit,  
de descendre sansle secours des douleurs, jufques sijr  
les levres des parties naturelles. Cette trop grande  
capacité du *bassin* est causis que les parties supérieures  
de l’utérus ne sont que peu ou point environnées & re-  
tenues; ce qui sait que la tête du fœtus ni les eaux ne  
peuvent agir avec assez de force fur l’orifice de l'utérus  
pour l’ouvrir ; de forte que les parties naturelles re-  
tiennent seules l’utérus & l’empêchent de sortir entie-  
rement hors du corps avec le fœtus. Dans ces fortes de  
cas , les eaux occupent pour l’ordinaire un plus grand  
. eEpace , & la membrane qui les contient sort quelque-  
fois à un tel point hors des parties naturelles, que l’en-  
fant paroît toujours être fur le point de venir au mon-  
de;quand cette circonstance arrive, elle n’a rien de  
dangereux & elle rend l’accouchement plus facile. Il  
arrive cependant quelquefois que l’orifice de l’utérus  
est dur & épais , quoique le vagin foit extrêmement  
relâché; de-là vient que la dilatation du premier est  
beaucoup plus difficile que celle du fécond , & dans ce  
cas quoique les eaux n’occupent pas un plus grand esc  
pace, elles ne laissent pas de sortir avec beaucoup d’im-  
pétuosité, & l'orifice de l’utérus pénètre bien avant  
dans les parties naturelles. La membrane étant une  
fois rompue, la tête de Pensant & l’orifice de l’utérus  
Portent hors des levres des parties naturelles,& à moins

397 P E M

qu’on ne retienne ce dernier avec foin , il tombe si bas,  
en conséquence du relâchement excessif du vagin & des  
ligamens, qu’il expofe la malade à une chute de vagin  
& de matrice. Il est donc du devoir de la Sage-femme  
de remettre & de contenir le plutôt qu’if est possible  
llorifleede l’utérus dans fa place avant qu’il tombe plus  
avant; & fes mains doivent faire dans ce cas l'office  
du vagin. DEVENTER , *Operat. Chirurg.*

**PELVIs AURIUM , la** coquille du limaçon par rapport à  
l’oreille. Voyez *Auris.*

**PELVIS CEREBRI**, c’est l’entonnoir Voyez *Cerebrum.*

On donne aussi le nom de *pelvis,* bassin , & à la cavité des  
reins qui reçoit l'urine & la verfe dans les ureteres. V.  
*Renes.*

P E M

PEMPHIGODES, ou *Pemphingodes,* πεμφιγώδεες ἢ πεμ-  
φιγγώδεες πυρετοὶ, fievres distinguées par des flatuosi-  
tés & des enflures, dans lesquelles on stent une eEpece  
d’écoulement aérien qui sirnt à travers la peau dtl ma-  
lade en forme d’exhalaifon,& *fe* fait sentir au toucher.  
Tel estle fens que Galien paroît choisir entre un grand  
nombre d’autres qu’il donne au mot πνμφιγγώδης,  
dans sim *Comment,* siur le sixieme *des Epid. Sect.* ι. *Aph.*17. où Hippocrate l’emploie. On entend quelquefois  
par le terme *Pemphingodes,* à ce que dit Galien, une  
fievre accompagnée d’éruptions pustuleufes, & par con  
séquent d’une efpece pestilentielle ; quelquefois une  
fievre qui paroît fe faire fentir au toucher comme des  
étincelles de feu qui pénétreroient à travers la peau^  
& quelquefois une fievre accompagnée d’un délire,  
fuivant les différentes significations du mot πεμφιγξ ,  
qu’il donne dans l'endroit cité. ΠεμφιΓώδεες HUçsTol,  
dans *FExegesis* de Galien, l'ont des fieVres occasion-  
nées par une redondance d’humeurs ou de flatuosités.  
L’Auteur des *Definitiones Medicae ,* nous dit que πεμ-  
φιΓώδης πυρετός, est une fieVre qui par la Violence de *sa*chaleur excite des pustules dans la bouche ; & πὸμφιγξ,  
dansVarinus, est le siouffle, un esprit & un rayon du  
soleil. Quelques uns veulent que ce qu’on appelle πεμ-  
φιΓώδησ πυρετὸς , foit une fievre fiynoque , non point  
de l'efipece putride, mais qui provient d’une redondan-  
ce d’un fiang chaud , qui distend & enfle les veines par  
fion ardeur & *sa* fermentation ; ce qui lui a fait donner  
parles Medecins le nom *de fievre insiative* ,qui enfle.  
FœsIUs.

PEMPTÆUS, πεμπτάὶὸς, fievre intermittente dont le  
paroxyfme revient tous les cinq jours.

P E N

PENICILLUS, *plumasseau* ou *tente.*

PEN1DIUM SACCHARUM, *penide, sacre tors s al-  
phenic.* On le prépare de la maniere fuivante.

*Faites* diffoudre.telle quantité defucre qu’il vous plaira,  
clarifiez-le avec un blanc d’œuf; coulez-le & fai-  
tes-le épaissir peu à peu jufqu’à ce qu’il *se* forme  
de grosses bulles. Cela fait, retirez-le du feu juf-  
qu’à ce que ces bulles difparoissent, verfez-le fur  
un ais qu’on doit avoir frotté avec de l’huile d’a-  
mandes douces, & lorfqu’il fera quelque peu re-  
froidi , prenez - le avec un crochet, & avec vos  
mains faupoudrées d’amydon, & après lui avoir  
donné la forme convenable gardez-îe pour l.lufa-  
**ge. SCHRODER.**

PENIS , *la verge,* ou le *membre viril.* Comme j’ai donné  
une description générale de cet organe au mot *Gene-  
ratio* , je me contenterai de rapporter dans cet article  
les remarques de M. Cowper qui y ont rapport.

Regnier de Graaf, dans sim Traité *des Organes destinés  
pour la génération,* a décrit cette partie avec toute l’e-

P E N 398

xactitude possible. Et RuyEch , dans Ees *Observations  
d’Anatomie et de Chirurgie,* a démontré la structure  
du gland , que le premier n’avoit pas si bien connue. Je  
vais joindre maintenant à ce que ces deux Auteurs ont  
dit touchant cette partie, ce qu’une.recherche des plus  
exactes m’a donné occasion de déCouvrir.

Je d'employerai point ici un grand nombre de noms siy-  
nonymes, que des Auteurs trop exacts ont inventé  
Eans aucune nécessité. La *verge* est un organe destiné  
par la nature pour l'éjection de la semence & l'émisi-  
sion de-l'urine. Elle est composée de certains corps  
Epongieux & caverneux qui ont chacun leurs vaisseaux  
& leurs tégumens, dont je traiterai par ordre en com-  
mençant par ses parties externes ou contenantes corn-  
munes, qui font l'épiderme, la peau & la membrane  
charnue. Je n’ai jamais ptl remarquer d’autre différen-  
ce entre l'épiderme de la *vergeSc* celui des autres par-  
ties, à l'aide du microEcope , sinon que la siIrfaceexté-  
rieure du gland , est couverte d’un Velouté ou duVet.

La peau de la *verge 8c* du scrotum est beaucoup plus min-  
ce que celle des autres parties, & les vaisseaux sanguins  
dont elle est parstemée , ont une disposition particulie-  
se. Les arteres auxquelles on donne le nom de honteu-  
sies, naissent de la branche externe de l'iliaque , & après  
avoir fait un certain trajet sur la partie supérieure de la  
peau, elles *se* diviEent en plusieurs branches , dont les  
plus grosses, après s’être encore soûdivssées; corftpo-  
fent autant de vaisseaux capillaires dont les extrémi-  
tés font le commencement d’tm pareil nombre de vei-  
nes, qui fe réunissant en de plus grosses branches fe jet-  
tent dans celles qui fortent en partie des *corps caver-  
neux* de la *vegge* ; & passant fous les tégumens com-  
muns, elles *fe* vuident dans la partie supérieure de cel-  
le qui est une continuation de la veine Eaphene du  
pié : je les appelle *veines du prépuce,* pour les distin-  
guer des autres.

Outre les vaisseaux sanguins dont je viens de parler , la  
*verge* en a encore des lymphatiques, que j’ai eu occa-  
sion de découvrir pour la premiere fois en injectant  
cette partie avec du mercure préparé ; ce qui confit-  
me le fentiment de Schelhammer & de Nuck , tou-  
chant l’origine de ces vasseaux : mais je n’ai pu m’af-  
furerparmon expérience s’ils naissent des arteres ou  
des veines fanguines, parce que je les ai remplis en  
les injectant toutes deux indifféremment. J’ai observé  
plusieurs troncs lymphatiques de chaque côté, qui pasi-  
sent sious les tégumens communs, qui accompagnent  
les veines du prépuce, lesquels , à ce que je crois , *se*vuident, de même que ceux qui naissent des parties  
inférieures, dans les glandes inguinales. Cet examen  
peut ferVÎr à nous apprendre comment la matiere mor-  
bifique *se* jette particulièrement fur ces glandes dans  
les maladies vénériennes, & occasionne *ces* tumeurs  
fréquentes qu’on nomme *poulains* ou bubons ; & ce  
qui rend cette opinion encore plus probable ce font les  
phénoménes qui précédent cet effet, tels que les ulce-  
res & les inflammations du prépuce , ou ce qui refulte  
de l'ufage prématuré des topiques astringens, qui peu-  
vent vraissemblablement épaissir la lymphe refluente,  
& la rendre incapable de passer à travers ces vésicules  
glanduleufes dans les conduits lymphatiques destinés  
à la conduire, d’où naît une obstruction qui peut fort  
bien caufer un bubon. On peut encore expliquer par  
ce principe comment le virus peut passer fur le champ  
dans la masse du fang par les conduits ordinaires de la  
lymphe; & donner une bonne raifon de la coutume  
qu’on a d’ouvrir ces tumeurs avant le tems ordinaire de  
la fuppuration.

Le Docteur Tysim a découvert dans l’endroit où le pré-  
puce est contigu au gland , certaines petites glandes  
auxquelles il donne le nom d’odorantes *{glandulae odo-  
riferae')* à cauEe de l’odeur qu’exhale la liqueur qu’elles  
ont féparées : on ne iait point au juste leur nombre,  
car elles fiant plus grosses & plus nombretsses dans  
ceux qui ont le prépuce plus long qu’a l'ordinaire , &  
elles feparent une plus grande quantité de liqueur T

399 P E N

qui devient fouvent acrimonieuse par fon séjour &  
corrode le gland. Elles siont très-visibles dans la plu-  
spart des bêtes à quatre piés , surtout dans les chiens &  
les verrats, dans'les derniers desquels leur liqueur *sé-  
parée* est contenue dans un kyste situé à l’endroit du  
frein du prépuce, lequel est percé d’un grand trou par  
lequel elle sort pour humecter la *verge* de ces ani-  
maux.

Le troisieme tégument commun est la membrane char-  
nue; la *verge* étant ordinairement dépouillée de graisse  
pour plusieurs raisems : Premierement, de peur qu’el-  
le ne s’oppose à sim érection ; secondement, parce qu’el-  
le seroit trop grosse , trop lourde & trop molle ; outre  
que la graisse étant insensible , elle émousseroit le sen-  
timent qu’il faut qu’ait la *verge* pour déterminer l’hom-  
me au coït. Mais on doute que ces considérations aient  
porté l’Auteur de la Nature à former cette partie sans  
membrane adipeuse, puisque ce défaut de graisse peut  
vraissemblablement venir des grandes altérations qu’el-  
le souffre dans les deux états où elle *se* trouve. Car,  
quoique rien n’empêche dans Eon relâchement que les  
cellules adipeuses reçoivent l’huile dont elles ont be-  
soin, à moins qu’on ne dise qu’elle pourroit retarder en  
relâchant la *verge,* le cours du seing qui circule dans les  
arteres papillaires, néantmoins dans le dernier, je veux  
dire, dans l’état d’érection elles doivent vraissembla-  
blement être obligées à évacuer l’huile qu’elles con-  
tiennent, ce qui peut être cause que les interstices des  
mufcles & les autres parties qui sont les plus en repos  
fe rempliffent de graisse. J’ai même trouvé la mem-  
brane adipeuse de la *verge* des enfans, avant que l’é-  
rection ait été fréquente, distendue spar une grande  
quantité de graisse : mais dans la fuite , bien que la  
membrane subsiste, la graisse ne peut plus augmenter,  
ce qui fait qu’on n’y en trouve point ordinairement.  
J’ai néantmoins vu quelques sujets, même parmi les  
adultes, qui avoient cette membrane preEque entiere-  
mentcouverte de graisse, sans avoir pu découvrir les  
maladies auxquelles ils avoient été sujets pendant leur  
vie.

Passons maintenant auxligamens de la *verge* : le premier  
auquel on donne le nom de frein ou de filet, attache  
le prépuce à la partie inférieure du gland. Je l’ai trou-  
vé *si* court dans quelques fujets , que j’ai été obligé de  
le couper pour que l’érection pût fe faire ; il m’a fallu  
faire la même chofe dans d’autres , enfuite d’une cica-  
trice que des chancres y avoient laissée.

Le second desligamens en question, est celui que j’ap-  
pelle suEpensoire ; & bien qu’il ait échappé Illobser-  
vation de quelques Anatomistes , il ne laisse pas d’être  
fort visible & d’un ufage très-considérable. J’en don-  
nerai la description ci-dessous , lorsque je traiterai de  
l’érection de la *verge.* Il prend stm origine de la partie  
antérieure des os pubis , & va s’attacher à la partie  
supérieure & moyenne de la *verge* de chaque côté de  
fa grande veine. Les autres ligamens semt ceux qui  
forment fes capsules, ou les divisent en forme de cloi-  
fons. J’en parlerai à l’occasion de fes parties internes  
ou contenues, qui font les deux corps caverneux de la  
*verge -,* le corps caverneux de l’urethre, leurs cloisims,  
fans oublier leurs musictes & leurs vaisseaux tels qu’ils  
paroissent dans la dissection des sujets.

Parlons d’abord des arteres spermatiques. Elles viennent  
quelquefois des rameaux iliaques internes , & d’autre-  
fois des extrémités inférieures des arteres ombilicales.  
On voit pgr-là d’où vient que cette partie est pluspe-  
tite qu’à l'ordinaire, lorfqu’on lie le cordon ombillcal  
trop-près du ventre, ce qui vient non-feulement du rac-  
courcissement de l’ouraque, mais encore de la contrac-  
tion que souffrent *ses* arteres par la trop- grande exten-  
siondes ombilicales, d’où elles tirent leur origine; ce  
qui Euffit pour la priver du sang dont elle a befoin pour  
son développement ou pour fon érection : mais je réfer-  
ve cette matiere pour une autre fois. A mefure que ces ’

P E N [400]

arteres avancent vers la *verge*, elles jettent deux ou  
trois branches de chaque côté, dont les deux insérieu-  
res vont fe distribuer aux mufcles érecteurs de la *verge :*les deuxdupérieures fourniffent du Eang aux parties  
voisines, sur-tout aux releveurs de l’anus, entre les-  
quels & les obturateurs des cuisses , ces troncs passent :  
mais en avançant sur les corps caverneux de la *verge,*elles *se* soûdivisent en deux grosses branches , dont les  
deux inférieures vont s’insérer dans la bulbe des corps  
caverneux de llurethre ; & les deux supérieures *se sou-  
divisent* de notlveau , l’externe passant siIr la surface  
supérieure des corps caverneux de *la verge;* l’interne  
, pénétrant dans les capsides, & traversant chaque corps  
caverneux par le milieu, où elles fe divisent en une in-  
finité de branches , dont les extrémités capillaires *se*terminent en autant de veines , dans les canaux des-  
quelles fiant plusieurs orifices qui s’ouvrent dans alitant  
de cellules, qui communiquent entr’elles, & *se* vuident  
dans les plus gros vaisseaux veineux qui rampent fiurla  
siurface supérieure de la *verge, 8c* dont quelques-uns *se*joignent avec ceux du prépuce; d’autres composent un  
gros tronc , que j’appelle la veine de la *verge, vena ip-  
sius Penis i* lequel passe star le dos de la *verges* immédia-  
tement au-dessous du ligament qui attache les os pubis  
ensemble par-dedans, & qui est comprimé durant l’é-  
rection : mais avançant plus avant sur les prostates, il  
s’instere de chaque côté par une bifurcation dans les ra-  
meaux iliaques internes. Les veines qui viennent de la  
même maniere, du corps caverneux de Purethre , pase  
fent de fa bulbe à travers les mufcles accélérateurs, qui  
les compriment quand ils viennent à agir.

Les nerfs de la *verge* viennent du tronc formé par l’union  
de la troisieme paire des nerfs facrés , & d’une branche  
du grand nerf crural, lefquels après s’être réunis vont se  
distribuer aux testicules , au périnée & aux muscles de  
cette partie, ensuite montant sur les corps caVerneux  
*de la verge,* &s’épanoiiissantsursasurface supérieure,  
ils se distribuent à toutes fes parties. Nous avons joint  
la description de Ees vaisseaux lymphatiques à celle de  
ses tégumens externes.

Arrêtons-nous un peu à ce qui concerne les corps caver-  
neux de *la verge,*

*Les* corps caverneux de la *verge* que de Graaff appelle  
nerveux , & d’autres nerveo-spongieux, sont deux  
capsides ou follicules oblongues, revêtues intérieure-  
ment de tous côtés d’une membrane épaisse , que Vefa-  
le & Colombus croient ne différer en rien des autres  
ligamens, & dont la furface externe est couverte de  
nerfs & de vaisseaux fanguins. Ils naissent par deux  
origines distinctes despartiee inférieures des os pubis;  
ils font d’abord séparés l’un de l’autre : mais en s’ap-  
prochant peu-à-peu, ils se joignent & font la figure  
d’un Y : ces deux corps couvrent & embrassent le  
conduit de l’urine & vont aboutir au gland. Ils font  
chacun couverts d’une membrane, & joints enfemble  
au moyen d’une cloifon,qui diminue à mesurequ’el-  
le approche du gland; & qui avant que d’être arrivée  
au milieu de la *verge ,* monte par des fibres del’ure-  
thre fiur le dos de la *verge* en forme de dents de peigne,  
ainsi que de Graaff l’a fort bien obfervé : mais bien-  
loin qu’elle s’efface, & que les deux corps caverneux  
fe joignent près du gland , ainsi qu’il veut nous le per-  
suader; elle s’épaissit & se rétrécit toujours de plus en  
plus , ainsi que Ruysich l’a fort bien obfervé. J’avoue  
que lorsqu’on souffle dans les tiffus de ces deux corps,  
le vent peut quelquefois passer dans celui de Purethre :  
mais cela n’arrive pas toujours. Cette communica-  
tion *se* fait par l’entremise de leurs vaisseaux fanguins,  
ainsi que l’Auteur que nous venons de nommer l’a sort  
bien remarqué.

Les Anatomistes ne sont point d’accord sur la structure  
interne des corps caverneux. Vesale acctsse Galien  
de ne l’avoir point connue. Columbus a le premier  
découvert leurs arteres , lesquelles s’avançant efi droi-  
te ligne vers leurs extrémités, *se* divisent en une infi-  
nité